Bibliothèque numérique
medic@

Du Halde, Jean-Baptiste. Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise / vol. III

Paris : P.G. Lemercier, 1735.

BIUM

(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?00992x03

DESCRIPTION
DE L'EMPIRE DE LA CHINE
ET
DE LA TARTARIE CHINOISE.

DESCRIPTION

GEOGRAPHIQUE

HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE,

POLITIQUE, ET PHYSIQUE

DE L'EMPIRE DE LA CHINE

ET

DE LA TARTARIE CHINOISE,

ENRICHIE DES CARTES GENERALES ET PARTICULIERES de ces Pays, de la Carte générale & des Cartes particulieres du Thibet, & de la Corée, & ornée d'un grand nombre de Figures & de Vignettes gravées en Taille-douce.

Par le P. J. B. DU HALDE, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME TROISIE'ME.



BIBLIOTHEQUE DU PRINCE

A PARIS,

Chez P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'Or.

M. DCC. XXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

TABLE
DES ARTICLES
CONTENUS DANS CE TROISIE'ME VOLUME.

De la Religion des Chinois, Page 1
Du culte des anciens Chinois, 2
De la Secte des Tao ſſeë, 16
De la Secte de Fo *ou* Foë, 19
De la Secte de quelques Lettrez de ces derniers tems, 29
Dialogue où un Philoſophe Chinois moderne nommé Tchin, *expoſe ſon ſentiment ſur l'origine & l'état du monde*, 42
De l'établiſſement & du progrés de la Religion Chrétienne dans l'Empire de la Chine, 65
De la Philoſophie morale des Chinois, 128
Caracteres ou mœurs des Chinois, par un Philoſophe moderne de la Chine, 131

Du devoir des parens & des enfans, ... 131
Des devoirs réciproques des freres, ... 136
Des devoirs du mari & de la femme, ... 137
Du devoir des amis, ... 143
Des devoirs des parens, ... 145
Comment on doit régler ſon cœur, ... 146
Du ſoin de perfectionner ſon extérieur, ... 149
De l'amour des Lettres, ... 151
Du procedé de l'honnête homme, ... 153
De la maniere de gouverner ſa maiſon, & l'appartement ſéparé des femmes, 154

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 3 sur 577

Des Maiſons de Ville & de Campagne 158
De quelques régles de conduite auſquelles on ne fait pas aſſez d'attention, ... 160
Sur les diſcours qui ſe tiennent en notre préſence, . . . 163
De l'attention qu'on doit avoir à ſes propres diſcours, . . 164
Sur les devoirs de la vie privée, ... 166
Sur la lecture des Livres, ... 169
De la maniere de ſe conduire dans l'uſage du monde, . . 170
De la perſévérance dans la pratique du bien, ... 172
De l'idée qu'on doit avoir du monde, ... 174
De la civilité & de ſes devoirs, ... 176
De la modération ou du milieu qu'il faut tenir en toutes choſes, . . 178
De quelle maniere il faut ſe comporter avec des gens de différens caracteres, ... 181
Sur les Ouvrages d'eſprit, ... 184
Quelques régles particulieres de conduite, ... 185

Recüeil de maximes, de réflexions, & d'exemples en matiere de mœurs, 186

De la connoiſſance des Chinois dans les autres Sciences ; 264

De leur Logique,
De leur Rhétorique, ... 265
De leur Muſique,

De leur Arithmétique, ... 267
De leur Géométrie, ... 268
Des autres parties des Mathématiques, ... *ibid.*
De leur Aſtronomie, ... 271

Du goût des Chinois pour la Poëſie, pour l'Hiſtoire, & pour les Pieces de Théâtre ; 290

Hiſtoire où l'on voit qu'en pratiquant la vertu on illuſtre ſa famille, 292

Trait d'Hiſtoire où le crime étant d'abord abſous, le Ciel au moment qu'il triomphe, le confond & le punit avec éclat, 304

Trait d'Hiſtoire où l'innocence accablée & prête à ſuccomber, vient tout à coup

à être reconnuë, & vengée par une protection particuliere du Ciel, 310

Autre Hiſtoire ; Tchoang tſe *après les biſarres obſeques de ſa femme, s'adonne entierement à ſa chere Philoſophie, & devient célebre dans la Secte de* Tao, 324

Tchao chi cou ell, *ou le petit-Fils de la Maiſon de* Tchao, *Tragedie Chinoiſe,* 339

De la Médecine des Chinois, 378

Secret du poûs, traduit du Chinois, 384

Extrait du Pen tſao cang mou, *c'eſt-à-dire, de l'herbier Chinois, ou Hiſtoire naturelle de la Chine pour l'uſage de la Médecine,* 436

Pen tſao ti y kiuen, *premier Livre de l'Herbier Chinois, de l'origine de l'Herbier, ou* Pen tſao, *& de tous les Herbiers anciens & modernes, qui ont paru juſqu'à préſent,* 441

Extrait du Pen tſao *de l'Empereur* Chin nong, 444

Extrait du Pen tſao, *de* Leang tao hong king, *intitulé* Ming y pié lou, *de la préparation des remedes,* 452

Recüeil de différentes recettes employées par les Médecins Chinois pour la guériſon de diverſes maladies. 460

Du *Gin ſeng*, plante du premier Ordre dans la Médecine Chinoiſe, de ſa nature, de ſes qualitez, & des différentes recettes qui apprennent l'uſage qu'on en fait, ... 460

Du Thé, autre plante qui eſt en uſage dans la Médecine, . . 474

Du chameau, ... 483

Du *hai ma*, ou cheval de mer, ... 484

Du *Che hiai*, ou cancre pétrifié, ... 486

Du Muſc, ... 487

De quelques autres drogues employées dans la Médecine Chinoiſe, *ibid.*

De la plante *Hia tſao tong tchong*, ſes vertus, . . . 490

De la plante *ſan tſi*, ſes uſages, ... *ibid.*

De la rhubarbe, ſes uſages, ... 492

De la racine *Tang coué*, ... 494
Du *Ngo kiao*, ſes vertus, ... *ibid.*
De la cire blanche faite par des inſectes, & nommée *Tchang pe la*, c'eſt-à-dire, cire blanche d'inſectes, ſes qualitez & ſes effets, . . 495
Des *Ou poei tſe*, drogue Chinoiſe, ... 496
Différentes recettes où l'on employe les *Ou poei tſe*, . . . 499
Tablettes médecinales où dominent les *Ou poei tſe*, . . . 503
De l'*Ou kieou mou*, ou arbre qui porte le ſuif, ... 504
Qualitez & effets de la racine d'*Ou kieou mou*, . . . 505
De l'huile d'*Ou kieou*, ſes qualitez & ſes effets, . . . 506
Remede Chinois pour la dyſenterie, ... *ibid.*
Tchang ſeng, ou l'art de ſe procurer une vie ſaine & longue, . . 509
Explication des mots Chinois qui ſe trouvent dans les trois premiers Volumes, ... 557

Fin de la Table des Articles de ce troiſiéme Volume.

DESCRIPTION



Humblot del. Guelard Sculp.

DESCRIPTION
GEOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE, POLITIQUE, ET PHYSIQUE
DE L'EMPIRE DE LA CHINE
ET
DE LA TARTARIE CHINOISE.

De la Religion des Chinois.

IL y a trois principales Sectes dans l'Empire de la Chine. La Secte des Lettrez, qui ſuit la doctrine des anciens Livres, & qui regarde Confucius comme ſon Maître : 2°. La Secte des Diſciples de *Lao kiun*, qui n'eſt qu'un tiſſu d'extravagances & d'impiétez. 3°. La Secte des Idolâtres, qui adorent une Divinité nommée *Fo*, ou *Foë*, dont le culte fut tranſporté des Indes à la Chine environ trente-deux ans après la mort de Jeſus-Chriſt.

La premiere de ces Sectes eſt la ſeule qui faſſe profeſſion d'une étude réglée, pour s'avancer aux dégrez & aux dignitez de l'Empire par la voye du mérite, de l'eſprit, & des connoiſſances propres à la conduite des mœurs, & au gouvernement de l'Etat.

La ſeconde a dégénéré en une eſpece de magie & d'enchantement. Les Diſciples de cette Secte promettent le ſecret de faire l'or, & de ſe rendre immortel.

La troiſiéme, n'eſt qu'un amas de fables & de ſuperſtitions venuës des

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 7 sur 577

Indes à la Chine, & entretenuës par les Bonzes, qui trompent les Peuples ſous les apparences d'une fauſſe piété. Ils ont introduit la créance de la Métempſycoſe, ou tranſmigration des ames d'un corps à un autre, & ils la promettent plus ou moins avantageuſe, à proportion qu'on ſera plus ou moins libéral à leur égard.

Pour donner quelque connoiſſance de ces différentes Sectes, je ſuivrai l'ordre des tems auſquels elles ont pris naiſſance; & je marquerai ſucceſſivement leur état dans l'eſprit des Peuples.

Du reſte je ne rapporterai rien, qui ne ſoit tiré de l'Hiſtoire Chinoiſe, ou que je n'aye puiſé dans les Mémoires de perſonnes également éclairées, & ſinceres, qui ont paſſé la plus grande partie de leur vie dans l'Empire de la Chine, & qui ſe ſont rendus habiles dans la Langue & dans les Sciences de cette Nation.

Je n'en parlerai même qu'en Hiſtorien, qui expoſe ſimplement les faits; & je me donnerai bien de garde d'entrer dans ces diſcuſſions, qui ont donné matiere à tant de Volumes, & qui ont cauſé des diviſions, dont les ſuites n'ont été que trop funeſtes à la propagation de la Foy dans ce vaſte Empire.

Du Culte des anciens Chinois.

C'Est une opinion commune, & univerſellement reçuë parmi ceux qui ont tâché d'approfondir l'origine d'un Empire auſſi ancien que celui de la Chine, que les fils de Noë ſe répandirent dans l'Aſie Orientale; que quelques-uns des deſcendans de ce Patriarche pénétrerent dans la Chine environ deux cens ans après le Déluge, & y fonderent cette grande Monarchie; qu'inſtruits par une Tradition ſi peu éloignée, de la grandeur & de la puiſſance du premier Etre, ils apprirent à leurs enfans, & par eux à leur nombreuſe poſtérité, à craindre, à honorer ce Souverain Maître de l'Univers, & à vivre ſelon les principes de la Loy naturelle, qu'il avoit gravée dans leurs cœurs.

C'eſt de quoi l'on trouve des veſtiges dans ces Livres ſi anciens & ſi reſpectez, que les Chinois appellent par excellence les cinq Volumes, les Livres Canoniques ou Claſſiques de la premiere Claſſe, qu'ils regardent comme la ſource de toute leur Science & de leur Morale.

Cependant ces Livres ne ſont point des Traitez de Religion faits exprès, & à deſſein de l'enſeigner aux Peuples; ils ne contiennent qu'une partie de leur Hiſtoire. Les Auteurs ne s'arrêtent pas à prouver ce qu'ils avancent, ils ne font que tirer les conſéquences naturelles de principes déja connus de la Nation; & ils ſuppoſent ces dogmes comme des premieres véritez, qui ſont la baſe & le fondement de toutes les autres.

C'eſt par la doctrine renfermée dans ces Livres, qu'on peut le mieux connoître quel eſt le ſyſtême de Religion, que les anciens Chinois ont ſuivi, & quel a été le véritable objet de leur culte.

A parler dabord en général, il paroît que le but de la doctrine des Livres Claſſiques, a été de maintenir la paix & la tranquillité de l'Etat, par le réglement des mœurs & l'exacte obſervation des Loix; & que, pour y parvenir, les premiers Chinois jugerent que deux choſes étoient néceſſaires à obſerver; ſçavoir, les devoirs de la Religion, & les regles du bon gouvernement.

Leur culte avoit pour premier objet un Etre ſuprême, Seigneur & ſouverain principe de toutes choſes, qu'ils honoroient ſous le nom de *Chang ti*, c'eſt-à-dire, Suprême Empereur, ou de *Tien*, qui ſelon les Chinois ſignifie la même choſe. *Tien*, diſent les interprêtes, c'eſt l'eſprit qui préſide au Ciel, parce que

le Ciel eſt le plus excellent ouvrage produit par ce premier principe: il ſe prend auſſi pour le Ciel matériel, & cela dépend du ſujet où on l'applique. Les Chinois diſent que le Pere eſt le *Tien* de la famille; le Viceroy le *Tien* de la Province, & l'Empereur le *Tien* du Royaume, &c. Ils honoroient encore, mais d'un culte ſubordonné, des eſprits ſubalternes, & dépendans du premier Etre, qui, ſelon eux, préſidoient aux Villes, aux Rivieres, aux Montagnes, &c.

Si dès le commencement de la Monarchie ils ſe ſont appliquez à l'Aſtronomie, ils ne s'étudioient à obſerver les Aſtres, que pour en connoître les mouvemens, & expliquer les Phénomenes du *Tien* viſible, ou du Ciel. On ne voit point d'ailleurs que dans ces premiers tems, ils ayent cherché à approfondir la conduite & les ſecrets de la nature: ces recherches trop curieuſes étoient même expreſſément défenduës, de crainte que parmi une Nation ſpirituelle & polie, on ne vît éclore trop aiſément des opinions dangereuſes, & des ſyſtêmes pernicieux au repos du gouvernement, & à la tranquillité publique.

Pour ce qui eſt de leur politique, qui conſiſtoit à entretenir l'ordre & l'honnêteté des mœurs, elle ſe réduiſoit à ce principe très-ſimple; ſçavoir, que ceux qui commandent, doivent imiter la conduite du *Tien*, en traittant leurs inférieurs comme leurs enfans; & que ceux qui obéiſſent, doivent regarder leurs ſupérieurs comme leurs peres.

Mais ce *Chang ti*, ou ce *Tien*, qui étoit l'objet de leur culte, le regardoient-ils comme un Etre intelligent, comme le Seigneur & l'Auteur du Ciel, de la Terre, & de toutes choſes? Et n'eſt-il pas vrai-ſemblable que leurs vœux & leurs hommages s'adreſſoient au Ciel viſible & matériel, ou du moins à une certaine vertu céleſte deſtituée d'intelligence, & inſéparable de la matiere identifiée au Ciel? J'en laiſſe le jugement au Lecteur, & je me contente de rapporter ce que les Livres Claſſiques nous apprennent.

On y voit ſur-tout dans un de leurs Livres Canoniques nommé *Chu king*, que ce *Tien*, ce premier Etre, l'objet du culte public, eſt le principe de toutes choſes, le pere des Peuples, le ſeul indépendant, qui peut tout, qui n'ignore rien de ce qui eſt le plus caché, pas même le ſecret des cœurs; qu'il veille à la conduite de l'Univers; que les divers événemens n'arrivent que par ſes ordres; qu'il eſt ſaint, ſans partialité, uniquement touché de la vertu des hommes, ſouverainement juſte, puniſſant avec éclat le crime juſques ſur le Trône qu'il renverſe, & ſur lequel il place celui qui lui plaît; que les calamitez publiques ſont des avertiſſemens qu'il donne pour la réformation des mœurs; que la fin de ces maux ſont des traits d'une juſtice miſéricordieuſe, comme, par exemple, lorſqu'il arrête les grands dégats cauſez ſur les moiſſons & ſur les arbres par un furieux ouragan, auſſitôt qu'un illuſtre innocent, un Prince *Tcheou kong* eſt rappellé de ſon éxil, juſtifié de la calomnie, & rétabli dans ſa premiere dignité.

On y voit des vœux ſolemnels qu'on fait à ce Maître ſuprême, pour obtenir de la pluye dans une longue ſéchereſſe, ou pour la guériſon d'un digne Empereur, dont la vie eſt déſeſpérée; & ces vœux, à ce que rapporte l'Hiſtoire, ſont exaucez. On y reconnoît que ce n'eſt pas par un effet du haſard qu'un Empereur impie a été écraſé de la foudre, mais que c'eſt une punition viſible du Ciel, & tout-à-fait extraordinaire pour les circonſtances.

Les divers événemens ne s'attribuent pas ſeulement au *Tien*, lorſqu'ils arrivent; on n'en parle pas ſeulement dans les occaſions où le vice eſt abattu & puni; mais on compte qu'il le ſera un jour, on en menace dans le tems-même que

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 9 sur 577

le crime proſpere. On voit par les diſcours de ces premiers ſages de la Nation, qu'ils ont cette perſuaſion intime, vraye ou fauſſe, peu importe, que le *Tien* par des prodiges, ou par des Phénomenes extraordinaires, avertit des malheurs prochains, dont l'Etat eſt menacé, afin qu'on travaille à réformer ſes mœurs; parce que c'eſt le plus sûr moyen d'arrêter la colere du Ciel prête à éclater.

Il eſt dit de l'Empereur *Tcheou*, qu'il a rejetté toutes les bonnes penſées que le *Tien* lui a données; qu'il n'a fait nul cas des prodiges, par leſquels le *Tien* l'avertiſſoit de ſa ruine, s'il ne réformoit ſes mœurs: & lorſqu'il eſt fait mention de l'Empereur *Kié*; s'il eût changé de conduite, dit-on, après les calamitez envoyées d'en haut, le Ciel ne l'auroit pas dépoüillé de l'Empire.

On y rapporte que deux grands Empereurs, Fondateurs de deux puiſſantes Dynaſties, reſpectez l'un & l'autre de la poſtérité pour leurs rares vertus, ont eu de grands combats intérieurs, lorſqu'il a été queſtion de monter ſur le Trône. D'un côté ils y étoient ſollicitez par les Grands de l'Empire & par le Peuple, & peut-être même par des raiſons ſecrettes d'ambition, difficiles à démêler d'avec les autres motifs ſpécieux. D'un autre côté, ils étoient retenus par le devoir & la fidélité qu'un ſujet doit à ſon Prince, quoique très-haï, & très-haïſſable.

Ces combats intérieurs, cette incertitude qui troubloit leur conſcience, étoient l'effet de la crainte qu'ils avoient de déplaire au *Chang ti*, ſoit en prenant les armes, comme on les en preſſoit; ſoit en refuſant de les prendre, pour délivrer le Peuple de l'oppreſſion ſous laquelle il gémiſſoit, & pour arrêter l'affreux débordement des crimes; & ils reconnoiſſoient par-là qu'ils dépendoient d'un Maître, qui défend l'infidélité, qui hait la tyrannie, qui aime les Peuples en pere, & qui eſt le protecteur des opprimez.

Preſque à toutes les pages des Livres Claſſiques, & ſur-tout du *Chu king*, on ne ceſſe d'inſpirer cette juſte crainte, comme le frein le plus propre à retenir les paſſions, & le remede le plus sûr au vice.

On y voit encore quelle idée ces Princes s'étoient formez de la juſtice, de la ſainteté, & de la bonté du Maître Souverain. Dans des tems de calamité publique, ils ne ſe contentoient pas d'adreſſer des vœux au *Tien*, & de lui offrir des ſacrifices; ils s'appliquoient encore à rechercher avec ſoin les défauts ſecrets & imperceptibles, qui avoient pû attirer ce châtiment du *Tien*: ils examinoient s'il n'y avoit point trop de luxe dans leurs habits, trop de délicateſſe dans leur table, trop de magnificence dans leur train & dans leur Palais; & ils ſongeoient à ſe réformer.

Un de ces Princes avoüe de bonne foi, qu'il n'a pas ſuivi les penſées ſalutaires que le *Tien* lui a données. Un Empereur ſe reproche vivement quelque inapplication aux affaires, & trop d'ardeur pour des amuſemens d'eux-mêmes innocens, & il regarde ces défauts comme capables de lui attirer la colere du *Tien*. Il reconnoît humblement que c'eſt-là la ſource des malheurs publics.

Dans le Livre Canonique appellé *Tchun tſiou*, on parle des malheurs d'un Prince, comme d'autant de punitions du *Tien*, qui pour comble de châtiment le rendoit inſenſible à ſes diſgraces.

Le *Chu king* parle ſouvent d'un Maître qui préſide au gouvernement des Etats, qui a un empire parfait ſur les volontez des hommes pour les amener à ſes fins de ſageſſe & de juſtice, qui punit & récompenſe les hommes par d'autres hommes, ſans bleſſer leur liberté.

Cette perſuaſion étoit ſi commune, que des Princes naturellement jaloux de leur propre gloire, ne s'attribuoient en rien le ſuccès de leur ſage gouvernement, mais le rapportoient à ce ſouverain Maître, qui gouverne l'Univers: c'eſt

c'eſt ce que fait voir l'aveu ſimple de l'Empereur *Siuen vang*. Il diſoit aux Grands de ſa Cour, que tous les ſages Miniſtres, qui ont été ſi utiles à l'Etat, depuis le commencement de la Monarchie, étoient autant de précieux dons accordez par le *Tien*, en vûë de la vertu des Princes & des beſoins des Peuples.

Preſque dès le commencement de la Monarchie, il fut réglé que l'Empereur, peu après ſon élévation, s'abaiſſeroit juſqu'à labourer quelques ſillons, & que les grains que produiroit la terre cultivée par ſes mains Royales, ſeroient offerts dans le ſacrifice qu'il feroit enſuite au *Tien*. On trouve dans le *Chu king* que ce même Empereur, dont je viens de parler, ayant négligé cette cérémonie, attribuë les calamitez publiques à cette négligence; & tous les Grands de ſa Cour lui tiennent le même langage.

On parle très-ſouvent dans les Livres Claſſiques de ces anciens Empereurs *Yao*, *Chun*, *Tching tang*, &c. comme de modéles que l'on doit imiter: & c'eſt une maxime répétée ſans ceſſe, que le plus méchant des hommes, s'il veut ſe ſervir du ſecours que lui offre le *Tien*, peut atteindre à la vertu de ces Héros.

On repréſente dans le *Chu king* ces ſages Empereurs en poſture de ſupplians devant le *Chang ti*, pour détourner les malheurs dont leurs deſcendans ſont menacez. Un Empereur de leur race, déclare que ſes illuſtres ancêtres, n'auroient pû avec tous leurs talens gouverner l'Empire, comme ils ont fait, ſans le ſecours des ſages Miniſtres, que le *Tien* leur avoit donnez.

Ce qui eſt encore à remarquer, c'eſt qu'ils n'attribuent rien au *Chang ti*, qui ne ſoit de la décence, & qui ne convienne au Souverain Maître de l'Univers. Ils lui attribuent la puiſſance, la providence, la ſcience, la juſtice, la bonté, la clémence: ils l'appellent leur pere, leur Seigneur: ils ne l'honorent que par un culte & des ſacrifices dignes de la Majeſté ſuprême, & par la pratique des vertus; ils aſſurent que tout culte extérieur ne peut plaire au *Tien*, s'il ne part du cœur, & s'il n'eſt animé des ſentimens intérieurs.

Il eſt dit dans le *Chu king*, que le *Chang ti* eſt infiniment éclairé; qu'il voit du haut du Ciel tout ce qui ſe fait ici-bas; qu'il s'eſt ſervi de nos parens pour nous tranſmettre par le mélange du ſang, ce qu'il y a en nous d'animal & de matériel; mais qu'il nous a donné lui-même une ame intelligente & capable de penſer, qui nous diſtingue des bêtes; qu'il aime tellement la vertu, que, pour lui offrir des ſacrifices, il ne ſuffit pas que l'Empereur, à qui appartient cette fonction, joigne le Sacerdoce à la Royauté; qu'il faut de plus qu'il ſoit ou vertueux, ou pénitent; & qu'ayant le ſacrifice, il ait expié ſes fautes par le jeûne & les larmes; que nous ne pouvons atteindre à la hauteur de ſes penſées & de ſes conſeils; qu'on ne doit pas croire néanmoins qu'il ſoit trop élevé, pour penſer aux choſes d'ici-bas; qu'il examine par lui-même toutes nos actions; & qu'il a établi au fond de nos conſciences ſon Tribunal, pour nous y juger.

Les Empereurs ont toûjours regardé comme leur principale obligation, celle d'obſerver les Rits primitifs, dont les fonctions ſolemnelles n'appartiennent qu'à eux ſeuls, comme étant les Chefs de la Nation. Ils ſont Empereurs pour gouverner, Maîtres pour enſeigner, Pontifes pour ſacrifier; & cela, afin que la Majeſté Impériale s'humiliant en préſence de ſa Cour, dans les Sacrifices qu'elle offre au nom de l'Empire au Maître de l'Univers, la ſuprême ſouveraineté de ce premier Etre brille davantage, & qu'on ſoit par-là plus éloigné de lui rien égaler. C'eſt ce qu'on lit dans *l'Y king*, & dans le *Chu king*.

L'Empereur, y eſt-il dit, eſt le ſeul à qui il ſoit permis de rendre publiquement cet hommage ſolemnel au *Chang ti*: le *Chang ti* l'a adopté pour ſon fils; il

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 11 sur 577

l'a établi ſur la terre le principal héritier de ſa grandeur; il l'arme de ſon autorité, il le charge de ſes Ordres; il le comble de ſes bienfaits. Pour ſacrifier au premier Etre de l'Univers, il ne faut pas moins que la Perſonne la plus élevée de l'Empire. Il faut qu'il deſcende de ſon Trône, qu'il s'humilie en la préſence du *Chang ti*, qu'il attire ainſi les bénédictions du Ciel ſur ſon Peuple, & qu'il faſſe monter les vœux de ſon Peuple juſqu'au Ciel.

Ce culte & ces ſacrifices ſe perpétuerent durant pluſieurs ſiécles; & l'Hiſtoire Chinoiſe ne laiſſe point ignorer, avec quel zele les Empereurs de chaque Dynaſtie honoroient le Souverain Maître de l'Univers. Je continuërai de rapporter ici ce que nous en apprennent les Livres Claſſiques.

Fo hi, qu'on croit avoir été contemporain de *Phaleg*, fut un de ces Chefs de Colonie, qui vint s'établir à cette extrêmité de l'Orient, & qui eſt reconnu pour le Fondateur de la Monarchie Chinoiſe (*a*). Il n'eut rien plus à cœur que de donner des marques publiques de ſon reſpect religieux pour le premier Etre. Il nourriſſoit dans un Parc domeſtique ſix ſortes d'animaux, pour ſervir de victimes dans les ſacrifices, qu'il offroit ſolemnellement deux fois l'année, aux deux Solſtices. Alors les Tribunaux vacquoient, & les Boutiques étoient fermées: il n'étoit pas même permis d'entreprendre ces jours-là aucun voyage. On ne devoit ſonger qu'à s'unir en eſprit au Prince, pour honorer le *Chang ti*. Le Livre intitulé *Li ki*, appelle ces deux ſolemnitez, les Fêtes de la reconnoiſſance envers le *Tien*.

Chin nong, qui ſuccéda à *Fo hi*, enchérit ſur ſa piété: il ne ſe contenta pas des ſacrifices des deux Solſtices; il en inſtitua deux autres aux Equinoxes. L'un à l'Equinoxe du Printems, pour intéreſſer le *Chang ti* en faveur de la culture des terres: l'autre à l'Equinoxe de l'Automne après la récolte des fruits, dont il faiſoit recüeillir la Dixme, & en offroit les prémices au *Chang ti*. Et comme *Fo hi* avoit nourri ſix ſortes d'animaux aux uſages des ſacrifices; *Chin nong*, par une pieuſe émulation, voulut cultiver de ſes propres mains le champ, d'où l'on tiroit le bled & les fruits pour ces mêmes ſacrifices.

Hoang ti, qui monta ſur le Trône après la mort de *Chin nong*, fit encore paroître plus de zéle que ſon prédéceſſeur. Dans la crainte que le mauvais tems n'empêchât de faire les ſacrifices ordinaires à l'air & ſur un gazon champêtre, comme c'étoit la coûtume; il fit bâtir un grand Edifice, afin qu'on pût y offrir à couvert les ſacrifices dans toutes les ſaiſons, & inſtruire le Peuple de ſes principaux devoirs.

L'Impératrice *Loui tſou*, femme de *Hoang ti*, ſe chargea de nourrir des vers à ſoye, & de travailler les étoffes propres aux Ornemens qui convenoient dans ces ſolemnitez. Hors de la Porte du Sud étoit un vaſte enclos de terres labourables, où ſe recüeilloient le bled, le ris, & les autres fruits deſtinez aux ſacrifices: & hors de la Porte du Nord on trouvoit un autre grand enclos rempli de Mûriers, où l'on nourriſſoit quantité de vers à ſoye. Au jour que l'Empereur alloit labourer ſon champ avec ſes principaux Courtiſans, la Princeſſe alloit à ſon bocage de Mûriers avec les Dames de ſa Cour, les animant par ſon exemple à faire les ouvrages de ſoye & de broderie, qu'elle deſtinoit au culte religieux.

L'Empire étant devenu électif, on n'élevoit au Trône Impérial que des fils de Rois, qui ſe diſtinguoient par leur ſageſſe, ou des ſages que les Rois avoient aſſociez au Gouvernement: mais le choix ne tomboit que ſur ceux qui rempliſſoient avec le plus de reſpect les devoirs

(*a*) Les Chinois même n'ont rien de fort certain ſur le tems auquel vivoit ce Prince. L'Hiſtoire Canonique commence par l'Empereur *Yao*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 12 sur 577

de la Religion. Il eſt de l'honneur du Trône, dit-on dans le *Chu king*, que celui que le *Chang ti* s'aſſocie pour gouverner les hommes, repréſente ſes vertus ſur la terre, & qu'il en ſoit la plus parfaite image.

C'eſt ce ſeul motif qui fit conſentir *Hoang ti* à avoir ſon fils pour ſucceſſeur, avec le titre de *Chao hao*, c'eſt-à-dire, de jeune *Fo hi*; parce que dès ſa tendre jeuneſſe, il avoit été le fidéle imitateur des vertus du premier Fondateur de l'Empire, *Tai hao fo hi*.

La ſuite fit voir qu'on ne s'étoit point trompé dans ce choix. Il augmenta la pompe & la célébrité des ſacrifices offerts au *Chang ti*, par la ſymphonie & les concerts de Muſique. Son regne fut paiſible & tranquille: mais les dernieres années furent troublées par le complot de neuf *Tchu heou*, ou Princes feudataires, qui tâcherent de déranger dans le culte religieux, & dans le gouvernement de l'Etat, ce beau ſyſtême de ſubordination établi par les premiers Rois.

A la crainte du *Chang ti* ils voulurent ſubſtituer la crainte des Eſprits: ils eurent recours à la magie & aux enchantemens; ils infeſterent les maiſons de malins eſprits, & effrayerent les Peuples par leurs preſtiges. Le Peuple aſſemblé dans le Temple aux jours ſolemnels que l'Empereur y venoit ſacrifier, le faiſoit retentir de ſes clameurs, en demandant tumultuairement qu'on ſacrifiât pareillement à ces Eſprits. La mort ſurprit l'Empereur dans ces tems de troubles; & quoiqu'il eût laiſſé quatre fils, on leur préféra *Tchuen hio* neveu de *Hoang ti*, qui fut déclaré Empereur.

Ce Prince commença par exterminer la Race de ces neuf enchanteurs, qui avoient été les principaux auteurs du tumulte: il remit le calme dans l'eſprit des Peuples, & rétablit l'ordre des ſacrifices.

Ayant réfléchi ſur l'inconvénient qu'il y avoit d'aſſembler un Peuple actif & remuant, dans le lieu même où l'Empereur venoit ſacrifier, il ſépara le lieu de l'inſtruction, de celui des ſacrifices. Il établit deux grands Mandarins pour y préſider, & il les choiſit parmi les enfans du défunt Empereur. L'un étoit chargé de tout le cérémonial; & l'autre veilloit à l'inſtruction du Peuple.

Il régla pareillement le choix qui ſe feroit des Victimes: il ordonna qu'elles ne fuſſent ni mutilées, ni eſtropiées; qu'elles fuſſent de l'eſpece des ſix animaux marquez par *Fo hi*; qu'elles fuſſent bien engraiſſées, & d'une couleur propre aux quatre ſaiſons, où l'on faiſoit ces quatre ſortes de ſacrifices: enfin il régla juſqu'à leur âge, & leur grandeur.

Ti ko neveu de *Tchuen hio* fut de même élevé à l'Empire par les ſuffrages de tous les Ordres de l'Etat. Il ne s'appliqua pas moins que ſon oncle, au culte du *Chang ti*, & à l'obſervation religieuſe des cérémonies. On trouve dans les faſtes de ce Prince, & dans la tradition autoriſée par les *King*, que l'Impératrice *Yuen kiang*, qui étoit ſtérile, accompagnant l'Empereur à un ſacrifice ſolemnel, demanda des enfans au *Chang ti* avec tant de ferveur, qu'elle conçût preſqu'au même-tems; & que dix mois après ſa priere, elle mit au monde un fils nommé *Heou tſie*, qui fut la tige d'une glorieuſe poſtérité, & célébre par un grand nombre d'Empereurs, que ſa famille donna à la Chine.

Il y eut lieu de s'étonner qu'un Prince auſſi ſage que *Ti ko*, ne choiſît point pour ſon ſucceſſeur à l'Empire, ni cet enfant de prieres, ni *Yao* qu'il avoit eu de la ſeconde Reine *Kin tou*; ni *Ki lié* fils de la troiſiéme Reine *Kien tié*; & qu'il préféra à de jeunes Princes déja ſi eſtimables par leur vertu, ſon autre fils nommé *Tchi*, qu'il avoit eu de la quatriéme Reine *Tchang y*, en qui l'on ne remarquoit aucune qualité digne du Trône: auſſi ne l'occupa-t-il pas long-tems.

On lit dans le Livre intitulé *Cang kien**, que la Providence du *Chang ti* veilloit

* Hiſtoire générale.

au bien de l'Etat, & que ce fut par ſes ordres, que le ſuffrage unanime des Peuples dépoſa ce mauvais Prince, pour mettre le vertueux *Yao* en ſa place, qui joignit à la qualité d'Empereur celle de Légiſlateur, & qui devint le modéle de tous les Princes ſes ſucceſſeurs. *L'Y king* rapporte que pendant les ſoixante premieres années de ſon regne, il n'auroit jamais pû porter, comme il faut, les Sciences au plus haut point de perfection, ſans l'aſſiſtance extraordinaire du *Tien*.

A la ſoixante-uniéme année le Peuple ſe multipliant, & les plus belles campagnes étant toutes couvertes d'eaux qui s'y étoient ramaſſées, & que quelques-uns croyent être des reſtes du Déluge, le grand *Yu* s'appliqua à faire écouler les eaux dans la mer, à applanir les terres éboulées, & à les partager entre les Peuples.

Neuf ans après ce grand Empereur ſongea à s'aſſocier au gouvernement de l'Empire, un ſage qu'il pût faire ſon ſucceſſeur. « Je ne trouve aucun mérite dans » mes neuf enfans, dit-il à ſes Miniſtres: » cherchez-moi quelqu'un, n'importe » en quelle famille, pourvû qu'il ſoit vé- » ritablement ſage, & d'une vertu éprou- » vée. »

On lui ſuggéra un jeune homme de la campagne nommé *Chun*, qui étant continuellement en butte aux mauvais traittemens d'un pere, d'une mere, & de ſon frere aîné, n'en étoit que plus reſpectueux envers ſes parens, & ſouffroit toutes leurs injures & leurs mauvais traittemens, avec une douceur & une patience, que rien ne pouvoit altérer.

« Voilà l'homme que je cherche, dit » *Yao*; lui ſeul eſt capable de maintenir » l'ordre & la paix dans la Famille Im- » périale, & de régler ſur ce modéle tou- » tes les Familles de ce vaſte Empire. » Il éprouva encore pendant trois ans ſa vertu, & enſuite il le fit ſon gendre, ſon aſſocié à l'Empire, & ſon unique héritier, à l'excluſion de tous les Princes de ſon Sang, & même malgré les repréſentations de *Chun*, qui ne ſe croïoit pas les qualitez néceſſaires pour être à la tête d'un ſi grand Empire.

Dès qu'il fut en poſſeſſion du Trône, ſa premiere fonction, dit le *Chu king*, fut d'en aller rendre un hommage ſolemnel au *Chang ti*; après quoi il dreſſa ces ſages Loix, qui ſont le fondement, ſur lequel eſt appuyé le gouvernement de l'Empire. Il créa des Mandarins, il donna de beaux préceptes ſur les cinq principaux devoirs du Roy & des ſujets, du pere & de ſes enfans, du mari & de ſa femme, des aînez & des cadets, & des amis entr'eux; en ſorte que depuis le plus grand juſqu'au plus petit, chacun ſçavoit à qui immédiatement il devoit commander ou obéir.

Son exemple donna un grand poids à ſes préceptes. A voir ſa reſpectueuſe ſoumiſſion envers *Yao*, qu'il regardoit comme ſon pere & ſon maître, il n'y avoit perſonne qui ne ſe ſentît porté à exécuter ſes ſages Loix. Il ſembloit, dit le *Chu king*, que le *Chang ti* s'étoit fait lui-même Collegue de *Chun*; & que, pour faire réüſſir ſes deſſeins, il lui eût laiſſé diriger à ſon gré ſa toute-puiſſance.

Yao ne mourut que vingt-huit ans après l'adoption de *Chun*. Le regret d'avoir perdu un ſi grand Prince, fut univerſel dans tout l'Empire. *Chun* ſe trouvant ſeul maître, partagea les Emplois entre pluſieurs ſages, dont il voulut éprouver les talens. A l'exemple d'*Yao*, il ne choiſit point un ſucceſſeur dans ſa Famille: ſon choix tomba ſur le ſage *Yu*, & eut l'approbation générale.

O l'aimable *Chun*, s'écrie le *Li ki*! vit-on jamais un meilleur Prince? Pendant ſa vie, il n'eut à cœur que le bien public; & à ſa mort, loin de conſulter la chair & le ſang, & de placer ſon fils ſur le Trône, comme l'amour paternel l'en ſollicitoit, il ne ſongea qu'aux intérêts de ſon Peuple: il fait voir qu'il en eſt le vrai pere, en lui donnant dans la perſonne

perſonne du ſage *Yu*, un autre lui-même, & un digne héritier de ſon affection pour les Peuples.

Le grand *Yu* n'eut garde d'oublier un devoir qu'il regardoit comme capital; le culte du *Chang ti* ne fut jamais plus floriſſant que ſous ſon regne: il ſongea même à prévenir la négligence, qui pourroit refroidir le zéle de ſa poſtérité: il établit des Mandarins à la Cour & dans les Provinces, comme autant de ſages, qui ſeroient chargez de repréſenter aux Empereurs l'obligation qu'ils ont d'honorer le *Chang ti*, & de leur donner, lorſqu'il ſeroit néceſſaire, d'utiles enſeignemens ſur la pratique des neuf vertus Royales.

Cette liberté qu'avoient les Sages de l'Empire, de repréſenter au Prince quels étoient ſes principaux devoirs, fut interrompuë dans la ſuite des tems ſous le Tyran *Kié*, Prince impie & voluptueux. Il n'admit dans ſes conſeils que de jeunes libertins, qui fomentoient ſon irréligion, & le flattoient dans ſes crimes.

Tous les Ordres de l'Etat ne purent ſouffrir plus long-tems ſa cruauté, & le ſcandale de ſes pernicieux exemples; ils le dépoſerent de la dignité Impériale; & ce fut par lui que finit la Dynaſtie des *Hia*. Ils mirent ſur le Trône *Tching tang* petit-fils de *Hoang ti*; & toute la raiſon qu'on allégua de la chûte de celui-là, & de l'élévation de celui-ci; c'eſt que *Kié* étoit devenu un impie qui avoit oublié le ſerment qu'il avoit prêté en montant ſur le Trône, de continuer le culte ſuprême au *Chang ti*.

La Religion fut comme la baſe & le fondement de l'élévation de la Dynaſtie des *Chang*; auſſi *Tching tang* porta-t-il encore plus loin que ſes prédéceſſeurs le culte & la crainte reſpectueuſe du *Chang ti*. Il rétablit les Mandarins de la Cour & des Provinces, dans le droit de lui faire des remontrances, s'il venoit à s'écarter tant ſoit peu de ce principal devoir.

Sept années d'une ſtérilité générale avoient réduit le Peuple à la plus grande diſette. L'Empereur, après avoir offert inutilement pluſieurs ſacrifices pour appaiſer la colere du Ciel, réſolut de s'offrir lui-même comme une victime d'expiation: il ſe dépoüilla des ornemens de ſa dignité, & partit avec les Grands de ſa Cour, pour ſe rendre à une Montagne aſſez éloignée de la Ville, où, les pieds & la tête nuë, en poſture de criminel, il ſe proſterna neuf fois devant le ſouverain Maître de l'Univers.

« Seigneur, dit-il, tous les ſacrifices » que je vous ai offerts pour implorer » votre clémence, ont été inutiles: c'eſt » moi ſans doute qui ai attiré tant de » malheurs ſur mon Peuple. Oſerois-je » vous demander ce qui a pû vous dé» plaire en ma perſonne? Eſt-ce la ma» gnificence de mon Palais? Eſt-ce la » délicateſſe de ma table? Eſt-ce le nom» bre de mes Concubines, que les Loix » néanmoins me permettent? Je vais ré» parer toutes ces fautes par ma modeſ» tie, par ma frugalité, & par ma tem» pérance. Si cela ne ſuffit pas, je m'of» fre à votre juſtice, puniſſez-moi, pour» vû que vous épargniez mon Peuple: » faites tomber la foudre ſur ma tête, » pourvû qu'en même-tems vous faſſiez » tomber la pluye ſur les campagnes, » & que vous ſoulagiez ſa miſére. » Sa priere fut éxaucée, l'air ſe chargea de nuages; une pluye féconde arroſa les campagnes, & donna une abondante récolte.

Ce fut un bonheur pour cette Famille, que le grand nombre de Sages qui parurent en ce tems-là: leur principal emploi étoit d'accompagner l'Empereur aux ſacrifices du *Chang ti*. Le Colao (a) *Y yn* ſe diſtingua parmi ces Sages ſous le regne de *Tching tang*, & de ſon fils *Tai kia*.

Ce ne fut que ſous le Tyran *Tcheou*, que ces Sages ne furent plus écoutez. Leurs remontrances & leurs avis étoient

(a) Nom commun aux Miniſtres de l'Empire. Le nombre n'eſt point limité à 4. il y en a quelquefois ſix ou ſept.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 15 sur 577

récompenſez par les plus cruels ſupplices, & ſouvent par la mort. On admiroit en ce tems-là la vertu & la ſageſſe de l'incomparable *Ven vang*, & de ſon fils *Vou vang*. Tous les Grands de l'Empire ſe réünirent pour détrôner *Tcheou*, & mettre *Ven vang* à ſa place: celui-ci réſiſta conſtamment à leurs preſſantes ſollicitations: il ſe contenta d'avoir les vertus, qui font les grands Monarques, ſans avoir l'ambition de le devenir. Il profita même de la diſpoſition des eſprits à ſon égard, pour les ramener à l'obéïſſance, qu'il croyoit être dûë au Tyran.

Durant neuf ans des plus grands troubles de l'Etat, ce fut par le canal de ce vertueux Prince, que *Tcheou* faiſoit paſſer ſes ordres, pour être obéi de ſes ſujets: ce fut auſſi par les mains de *Ven vang*, qu'il offroit les ſacrifices au *Chang ti*; ſans cela les Princes feudataires auroient refuſé d'y aſſiſter. Sur quoi le Livre intitulé *Y king*, dit élégamment dans ſon ſtile énigmatique, que tous les bœufs égorgez par *Tcheou*, ne valoient pas les plus viles offrandes de *Ven vang*; parce que celui-là offroit des ſacrifices avec un cœur ſoüillé de crimes, au lieu que celui-ci faiſoit conſiſter la meilleure partie de ſon offrande dans la pureté de ſon cœur.

Après la mort de *Ven vang*, il fut conclu d'une voix unanime dans une aſſemblée générale des *Tchu heou** , qu'on détrôneroit le Tyran, & qu'on mettroit *Vou vang* à la tête de cette expédition. Le ſeul *Vou vang* parut s'oppoſer à cette réſolution: du moins il demanda du tems, pour examiner ſi c'étoit effectivement l'Ordre du *Tien*. Il paſſa deux ans entiers à délibérer; & ſon cœur fut agité de continuelles inquiétudes, ne ſçachant quel parti prendre, & craignant de s'attirer la colere du *Tien*, ſoit qu'il acceptât, ſoit qu'il refuſât cette commiſſion.

Enfin, après bien des combats intérieurs qu'il eut à ſoutenir, il ſe rendit aux prieres & aux ſollicitations de tout l'Empire. *Vou vang* ne ſe fâcha qu'une fois, dit Confucius; dès le premier combat, le Tyran mis en déroute, & abandonné des ſiens, courut à ſon Palais, dreſſa un bucher de ce qu'il avoit de plus précieux, & s'enſevelit ſous les ruines de ſon Palais tout en feu. Ainſi finit la Dynaſtie des *Chang*. Tous les ſuffrages mirent auſſitôt *Vou vang* ſur le Trône, & il rétablit bien-tôt le Gouvernement dans ſon premier état.

Il eſt vrai que l'ordre prétendu du Ciel, & le prétexte du zéle pour le bien public, qui ſervoient à colorer cette uſurpation, n'ont pas juſtifié ce Prince dans l'eſprit de quelques Ecrivains poſtérieurs. Quoique *Tching tang* & *Vou vang* ayent toûjours été regardez comme de grands Empereurs & des modéles de vertu; le célébre *Tchao can tſie* prononce nettement, que la maniere dont ils ont monté ſur le Trône, eſt une tache à leur gloire; & il exalte bien davantage les Princes *Chun*, *Yu*, *Ven vang*, *Tcheou kong*, qui ayant été Collegues d'Empereurs, n'ont pris pour eux que ce qu'il y avoit de pénible dans le Gouvernement.

Quoiqu'il en ſoit, il paroît par toute cette doctrine tirée des Livres Claſſiques, que depuis la fondation de l'Empire par *Fo hi*, & pendant une longue ſuite de ſiécles, l'Etre ſuprême connu plus communément ſous le nom de *Chang ti*, ou de *Tien*, étoit l'objet du culte public, & comme l'ame, & le premier mobile du gouvernement de la Nation; que ce premier Etre étoit craint, honoré, reſpecté; & que non-ſeulement les Peuples, mais les Grands de l'Empire, les Empereurs mêmes ſentoient qu'ils avoient au-deſſus d'eux un Maître & un Juge, qui ſçait récompenſer ceux qui lui obéïſſent, & punir ceux qui l'offenſent. C'étoit au *Chang ti* que tout ſe rapportoit.

De tous les Etres naturels, diſoit Confucius à ſon Diſciple *Tſeng tſe*, il n'y en a point de plus eſtimable que l'homme;

* Princes feudataires.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 16 sur 577

de toutes les actions des hommes, il n'y en a point de plus loüable que la piété filiale ; entre les devoirs de la piété filiale, le plus indiſpenſable c'eſt d'obéir avec reſpect aux ordres de ſon pere : mais pour lui rendre cette obéiſſance, rien de plus efficace que de l'aſſocier au *Chang ti* ; c'eſt-à-dire, de ſe le repréſenter comme revêtu de la Majeſté & de l'Autorité du Très-Haut.

Tcheou kong frere de *Vou vang*, reconnut bien cette dépendance abſoluë, dans laquelle les Empereurs, de même que leurs ſujets, ſont à l'égard du *Chang ti*. Il aimoit tendrement l'Empereur ſon frere ; & le voyant prêt de mourir à la ſeconde année de ſon regne, il ſe proſterna devant la Majeſté ſuprême, pour lui demander la guériſon d'un Prince, dont la vie étoit ſi néceſſaire à l'Etat. « C'eſt vous, Seigneur, lui dit-il, qui » l'avez placé ſur le Trône, & qui l'avez établi le pere des Peuples ; voudriez-vous nous punir par ſa perte ? » S'il vous faut une Victime, agréez ma » vie, je vous l'offre en ſacrifice, pourvû que vous conſerviez mon Maître, » mon Roy, & mon frere. »

Tching vang imita la piété de ſon pere, & porta ſur le Trône le même reſpect pour le Souverain Maître de l'Univers. « Quelque élevé que je ſois au-deſſus du » reſte des hommes, dit-il dans le *Chu king*, je ne ſuis portant qu'un des petits ſujets du *Chang ti* : puis-je me diſpenſer de lui rendre mes hommages ? »

Tcheou kong étoit ſon oncle, & avoit été ſon tuteur. L'autorité d'un ſi ſage Miniſtre cauſa des ombrages : l'envie & la malignité de quelques Grands, monterent à un tel excès, qu'ils l'obligerent de ſe retirer de la Cour, & de s'éxiler lui-même dans la Province de *Chan tong*. Un affreux orage, qui s'éleva alors peu de tems avant la moiſſon, ravagea tous les biens de la campagne. *Tching vang* ne douta pas que le *Tien* ne fût irrité, & ne vangeât l'innocence opprimée. A l'inſtant il donna ſes ordres pour le rappel de *Tcheou kong* : il alla même au-devant de lui, pour honorer ſon retour : mais il s'arrêta ſur la route, pour faire ſa priere au *Chang ti*, & lui repréſenter les beſoins des Peuples. Preſque au même moment, un vent contraire à celui qui avoit abattu juſqu'aux plus grands arbres, les redreſſa, les rétablit dans leur ſituation naturelle, & la récolte fut abondante.

Il eſt rapporté encore dans le *Chu king*, que trois Princes du Sang, qui s'étoient emparé de la Régence durant la minorité de *Tching vang*, s'étant révoltez, parce qu'on l'avoit renduë à *Tcheou kong* ; l'Empereur prit les armes pour les réduire, mais qu'auparavant il conſulta le *Chang ti*. Le *Tien*, dit-il, ne favoriſe les armes des Princes, que lorſqu'ils font la guerre par amour de la paix.

Le même eſprit de Religion anima le Prince *Kang vang*. Il ſembloit, dit le *Chi king*, qu'il n'y avoit point d'autre Empereur à la Chine, que le *Chang ti*. La crainte du premier Etre ſuffiſoit pour contenir les Peuples dans le devoir. Il regna tant de bonne foi ſous le gouvernement de ce Prince, & ſous celui de ſon pere, à qui il ſuccéda immédiatement, qu'ils n'avoient pas beſoin d'intimider leurs ſujets par la terreur des ſupplices : la priſon étoit la ſeule peine qu'on impoſoit aux coupables : on en ouvroit la porte dès le matin : les priſonniers en ſortoient pour aller à leur travail ; & ils y rentroient le ſoir d'eux-mêmes, pour y paſſer la nuit.

Un ſeul texte du *Chi king* fait connoître avec quels ſentimens de confiance & de gratitude *Tchao vang* avoit coûtume de s'adreſſer au *Chang ti*. « Réjoüiſſez-vous, mon Peuple, dit-il un jour » aux laboureurs ; vous n'êtes encore qu'à » la fin du Printems, & vous êtes ſur le » point de recüeillir les fruits de l'Automne : nos champs nouvellement enſemencez, ſont déja chargez de la plus » riche moiſſon. Graces ſoient rendues

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 17 sur 577

» au *Chang ti* qui nous met ſi-tôt en état » de joüir de ſes dons. C'eſt pourquoi » je ne veux pas attendre juſqu'à la fin » de l'Automne, pour me préſenter à lui, » & le remercier d'une ſi prompte fertilité. »

Mo vang ſon fils imita ſes Prédéceſſeurs dès qu'il fût ſur le Trône. Et comme les Peuples n'étoient plus retenus par la crainte de l'Etre ſuprême, de même que ſous les regnes de *Tching vang*, & de ſon fils; il ſe regarda comme le Miniſtre de la juſtice du *Chang ti*, & il étala aux yeux de ſes ſujets les ſupplices, dont leurs crimes devoient être punis. Il dit dans le *Chu king*, qu'il n'eſt que le Miniſtre du Très-Haut, pour défendre l'innocent de l'oppreſſion, & pour empêcher que le fort ne dépoüille le foible.

La Religion conſerva ſon culte extérieur ſous les quatre Empereurs ſuivans, qui furent *Kong vang*, *Ye vang*, *Hiao vang*, & *Y vang*: mais ces Princes dégénérerent beaucoup de la vertu de leurs ancêtres; ſemblables, dit le *Chi king*, à ces arbres qui conſervent encore un beau feüillage, mais, qui, faute de culture, ne portent plus de fruits, & commencent à dégénérer de leur eſpece. Auſſi devinrent-ils des objets de mépris, & le ſujet de mille chanſons ſatyriques. L'un d'eux (c'eſt *Hiao vang*) avoit tant de paſſion pour ſes chevaux, que pour récompenſer le Chef de ſon Ecurie, il l'éleva à la dignité de Prince de *Tſin*: il ne prévoyoit pas ſans doute qu'un des deſcendans de ce nouveau Prince, fonderoit la Famille ſuivante des *Tſin*, ſur la ruine de celle des *Tcheou*.

Li vang, qui lui ſuccéda, fut un Prince déteſté à cauſe de ſon orgüeil & de ſa tyrannie. Le ſilence du *Chang ti*, dit le *Chi king*, fut une énigme: on eût dit qu'il étoit endormi contre ſa coûtume: tout proſpéroit à ce Prince vicieux, les Peuples n'oſoient ſouffler; les Cenſeurs mêmes de l'Empire, obligez par le devoir de leurs Charges de lui donner les avis convenables, étoient les premiers à l'entretenir dans ſes crimes par de lâches adulations. Quoi, donc s'écrie l'Auteur du *Chi king*, eſt-ce qu'il n'y a plus de juſtice au Ciel? L'impie joüira-t-il paiſiblement du fruit de ſes crimes? Attendez, pourſuit-il, & vous verrez bientôt que le *Chang ti* ne ſuſpend les efforts de ſon bras tout-puiſſant, que pour lancer de plus rudes coups.

En effet, les Peuples ſe ſouleverent contre *Li vang*, ſes parens & ſes proches furent mis en piéces: le Tyran ne ſe déroba à leur fureur que par la fuite, en s'éxilant lui-même. Son fils *Suen vang* auroit éprouvé le même ſort, ſi le fidéle *Tchao kong*, Colao de l'Empire, n'avoit ſubſtitué ſon propre fils à ſa place, ſous le faux nom de *Suen vang*, & ne l'avoit ainſi ſacrifié, pour conſerver la vie de l'héritier du Trône.

Surquoi le *Chi king* fait cette réflexion. On a beau s'envelopper de ténebres, rien n'eſt caché au *Chang ti*: la nuit eſt pour lui auſſi claire que le jour: il perce dans les réduits les plus ſecrets, où la malignité du cœur humain voudroit ſe dérober à ſa vûë: il eſt préſent par-tout, & il porte ſa lumiere dans les détours les plus obſcurs du labyrinthe impénétrable, où l'on eſſayeroit de ſe cacher.

C'eſt à cette occaſion qu'un vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-quinze ans nommé *Oei vou kong*, fit une Ode qu'il ſe faiſoit chanter tous les jours à la porte intérieure de ſon Palais. En vain, dit-il, la force humaine prétend-elle établir un Etat, ſi le Seigneur du Ciel n'y met la main pour l'affermir? Il s'écroule à la premiere ſecouſſe: c'eſt une eau, qui non loin de ſa ſource va ſe perdre & ſe tarir dans le premier ſable de la plaine: c'eſt une fleur qui s'épanoüit le matin, & qui ſe flétrit le ſoir. Tout un Peuple ſe corrompt à l'exemple d'un méchant Roy.

Suen vang fut plus religieux que ſon pere *Li vang*. Cependant ſon regne fut traverſé par des calamitez publiques: une

une année de sécheresse désola l'Empire. Ce Prince s'en plaint amérement dans le *Chi king* : « A la vûë de ces campa-» gnes desséchées, dit-il, comment un » cœur ne seroit-il pas desséché de tris-» tesse ? Si le *Chang ti* qui peut tout, ne » daigne pas jetter un regard de com-» passion sur moi, tandis que je lui fais » le grand sacrifice pour la pluye, hélas ! » que deviendra mon pauvre Peuple ? » Il faut qu'il périsse de faim. Ne vau-» droit-il pas mieux que la colere du Ciel » tombât sur moi seul, & que mon Peu-» ple fût soulagé ? »

Je ne pousserai pas plus loin cette énumération. Il suffit de voir, par ce que rapportent les Livres Classiques, que, pendant plusieurs siécles consécutifs, c'est-à-dire, durant plus de deux mille ans, la Nation Chinoise a connu, respecté, & honoré par des sacrifices un Etre suprême, souverain Maître de l'Univers, sous le nom de *Chang ti*, ou de *Tien*.

Si l'on compare ces anciens Maîtres de la doctrine Chinoise, avec les anciens Sages du Paganisme, on y trouvera une grande différence : ceux-ci sembloient ne prêcher la vertu, que pour se donner sur le reste du genre humain une supériorité, qu'ils n'avoient pas du côté de la fortune : d'ailleurs ils dogmatisoient d'une maniere fastueuse & pleine d'ostentation ; & l'on s'appercevoit qu'ils cherchoient moins à découvrir la vérité, qu'à faire briller leur esprit : au lieu que les Maîtres de la doctrine inculquée dans les *King* *, ce sont des Empereurs, des premiers Ministres, dont la vertu donnoit un grand poids à leurs instructions, qui observoient les premiers les Loix gênantes qu'ils imposoient, & qui débitoient leur Morale, sans user de détours & de subtilitez, mais d'un air simple & naïf, d'une maniere pratique, & qui tendoit à la réformation des mœurs par la voye la plus courte.

* Livres Canoniques.

Il semble que ce seroit faire injure à ces premiers Chinois, qui ont suivi la Loy de nature, qu'ils avoient reçûë de leurs Peres, que de les taxer d'irreligion, parce qu'ils n'avoient pas une connoissance aussi nette, & aussi distincte de la Divinité, qu'on l'a eue depuis dans le monde Chrétien. Ne seroit-ce pas trop exiger de ces anciens Peuples, que de prétendre qu'ils auroient dû être aussi instruits que nous le sommes, nous qui avons été éclairez des plus vives lumieres, que Jesus-Christ, le vrai Soleil de justice, est venu répandre sur la Terre ?

Aussi est-il vrai de dire, que, quoique les Livres Classiques, & sur-tout le *Chu king*, exhortent souvent à craindre le *Tien* ; quoiqu'ils placent les ames des hommes vertueux auprès du *Chang ti* ; on ne voit pas qu'ils ayent parlé clairement des peines éternelles de l'autre vie : de même, quoiqu'ils assurent que le premier Etre a produit toutes choses ; on ne trouve point qu'ils s'expliquent assez clairement, pour juger qu'ils ayent entendu par-là une vraye création, une production précédée du néant. Mais aussi il faut avoüer que s'ils ont gardé sur cela le silence, ils ne l'ont pas niée, ils ne l'ont pas donnée comme impossible ; ils n'ont pas avancé, comme ont fait certains Philosophes Grecs, que la matiere, dont les Etres corporels sont composez, est éternelle.

On ne trouve pas non plus qu'ils ayent parlé nettement sur l'état de l'ame ; & il paroît qu'ils en avoient une idée peu éxacte, & peu conforme à la vérité. Néanmoins on ne peut douter qu'ils ne crussent que les ames subsistent, lorsqu'elles cessent d'être unies au corps : certainement ils croyoient de véritables apparitions, témoin celle que rapporte Confucius.

Ce Philosophe racontoit à ses Disciples les plus familiers, que pendant plusieurs années, il avoit vû très-souvent en songe le célébre *Tcheou kong* fils de *Ven vang*, à qui l'Empire étoit redevable de tant de belles instructions sur les mœurs & sur la doctrine. Et il est à re-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 19 sur 577

marquer que le ſçavant *Tchu hi*, ſi diſtingué ſous la Dynaſtie des *Song*, étant interrogé ſi Confucius vouloit parler d'un ſonge, ou d'une vraye apparition, répond ſans héſiter, qu'il s'agiſſoit d'une vraye apparition. Cependant il y avoit ſix cens ans que *Tcheou kong* étoit mort, lorſqu'il apparut à Confucius.

A cette occaſion je rapporterai deux autres faits à peu près de même nature, dont parle l'Hiſtoire Chinoiſe, qui ne ſont pas moins extraordinaires.

On lit dans le *Chu king*, que l'Empereur *Kao tſong* ayant fait d'inſtantes prieres au *Tien* (a), pour obtenir un digne Miniſtre d'Etat, qui réformât les mœurs de ſes ſujets; le *Chang ti* lui apparut en ſonge, & lui fit voir diſtinctement le portrait de celui qu'il lui donnoit; qu'aux traits marquez dans le ſonge, il le fit chercher, & qu'on découvrit dans la foule du petit Peuple, cet homme deſtiné à être premier Miniſtre, ou plûtôt à être maître de l'Empereur & de l'Empire; que *Fou yué* (c'étoit ſon nom) tiré de l'obſcurité & de la pouſſiére, parla d'abord ſelon les maximes des anciens ſages; d'où il eſt aiſé de juger que la doctrine qu'il enſeignoit, étoit commune & répanduë dans tous les Etats de la Nation.

Des Hiſtoriens poſtérieurs à Confucius, ont recüeilli une tradition conſtante ſur la ruine du Royaume de *Tſao*, arrivée à la troiſiéme année de l'Empereur *King vang*. Un Grand de la Cour de ce Prince vit en ſonge les ancêtres de cette famille, qui, après avoir gémi ſur ce que leurs deſcendans dégénéroient ſi fort de leurs vertus, diſoient entr'eux: c'en eſt fait, notre Race va perdre la Couronne; & le Pays *Tſao* ne ſera plus un état particulier, comme il l'a été pendant l'eſpace de ſix cens trente-ſix ans. Un homme de tel nom aſſaſſinera le Prince, & cauſera ce renverſement.

Ce Seigneur fut trop frappé de cette apparition, pour la traitter de ſimple ſonge. N'ayant pû découvrir perſonne à la Cour de *Tſao*, qui portât le nom du traître déſigné, il ſe contenta d'avertir le Prince de ſe défier d'un tel homme, s'il ſe préſentoit à ſes yeux. Le Prince profita du conſeil; mais dans la ſuite il négligea, il oublia peut-être un avis ſi important: & en effet, il arriva qu'un homme de ce nom tua le dernier des Rois de *Tſao*, & que ce Pays fit enſuite partie du Royaume de *Song*.

Il eſt à remarquer, que ſi l'on trouve dans ces anciens Livres, des preuves de la connoiſſance, que les premiers Chinois ont euë de l'Etre ſuprême, & du culte religieux, qu'ils lui ont rendu pendant une longue ſuite de ſiécles; on n'y apperçoit aucun veſtige d'un culte idolatrique. Cela paroît moins ſurprenant, lorſqu'on fait réflexion que l'idolâtrie ne s'eſt répanduë que lentement dans le monde; que, ſelon Euſebe, elle a pris naiſſance dans l'Aſſyrie, où il ne parut des Idoles que long-tems après Belus, qui les y a introduites; que la Chine n'avoit aucun commerce avec les autres Nations; qu'entre ce vaſte Empire & l'Aſſyrie, ſe trouvent les Indes, qui rendoient encore la communication plus difficile.

D'ailleurs l'Hiſtoire Chinoiſe n'auroit pas manqué d'en parler, comme elle a marqué le tems où l'Idole *Fo* fut tranſportée à la Chine, pluſieurs ſiécles après Confucius. Il eſt vrai que du tems même de ce Philoſophe, la magie & diverſes erreurs avoient infecté pluſieurs eſprits. Il ſe peut faire même qu'avant lui il ſe trouva parmi le Peuple, & en quelques Provinces, des Idoles, & un Culte ſuperſtitieux: mais c'eſt ce qui ne peut s'aſſurer ſur des preuves tirées de l'Hiſtoire; & il paroît que les ſçavans attachez à la doctrine, qu'ils avoient reçûë par tradition de leurs peres, n'y avoient aucune part.

(a) *Tien* ſe prend pour *Chang ti*, & *Chang ti* pour *Tien*, quand il s'agit du Souverain Etre qui a créé & qui gouverne le Ciel & la Terre.

Ce qui a beaucoup contribué à maintenir à la Chine le culte des premiers tems, & à empêcher qu'il n'y ait été tout-à-fait éteint ; c'eſt que l'Empire, parmi ſes Tribunaux Souverains, en a établi un preſque dès ſon origine, qui a une pleine autorité, pour condamner & réprimer les ſuperſtitions qui pourroient ſe gliſſer, & qui s'appelle Tribunal des Rits.

Cette précaution de la politique Chinoiſe eût été bonne, ſi l'eſprit humain étoit moins borné, & moins ſujet à la ſéduction. Les plus fortes Digues n'étant que l'ouvrage des hommes, ne tiennent point contre de violentes inondations. On a vû ailleurs qu'à la Chine, preſque tout le corps des Philoſophes idolâtres contre ſes propres lumieres, par la crainte d'un Peuple amateur des Idoles, qui étoit ſans frein, & trop maître dans l'Etat. L'ancienne doctrine des Chinois a toûjours trouvé ſon appui dans ce Tribunal, dont je viens de parler ; & c'eſt à la faveur de ſes Arrêts, qu'elle eſt reſtée la Secte dominante.

Les Miſſionnaires qui liſoient leurs arrêts, ont remarqué que ces Mandarins qui compoſent ce Tribunal, & qui dans le particulier ſuivoient quelquefois certaines pratiques ſuperſtitieuſes, lorſqu'ils étoient aſſemblez en corps pour en délibérer, les condamnoient hautement.

Ce peut bien être auſſi par ce moyen que l'idée d'un premier & ſouverain Être s'eſt conſervée ſi long-tems à la Chine, telle qu'on la voit dans les Livres Claſſiques : & il eſt certain qu'elle n'a point été défigurée, comme chez les Grecs & les Latins, par les fictions de la Poëſie. On ne voit point à la Chine pendant pluſieurs ſiécles, ce qu'on a vû chez des Nations entieres, qui n'ayant de la Divinité qu'une idée groſſiere & imparfaite, en ſont venus peu à peu juſqu'à honorer du nom de Dieux les Héros de leur Pays.

Quelque vénération que la Nation Chinoiſe ait euë pour ſes plus grands Empereurs, toûjours conſtante dans ſon ancien culte, elle ne l'a rendu qu'au premier Etre : & quoiqu'elle marquât ſon eſtime & ſon reſpect pour la mémoire des grands hommes, qui ſe ſont rendus recommandables par leur rang, par leur vertu, & par leurs ſervices ; elle aimoit mieux ſe rappeller leur ſouvenir par des Tablettes, que par des Statuës, ou par des figures reſſemblantes. On s'eſt donc contenté d'une Tablette où étoient leurs noms, avec un court éloge, pour tenir-là leur place ; de même que quelquefois une ſemblable Tablette tient dans un lieu honorable la place du Magiſtrat, qui a fini, à la ſatisfaction du Peuple, l'exercice de ſon Emploi, & qui paſſe à un autre Gouvernement.

Cependant les troubles qui arriverent dans l'Empire, les guerres inteſtines qui le diviſerent, & la corruption des mœurs, qui devint preſque générale, n'étoient que trop capables de faire entierement oublier l'ancienne doctrine. Confucius la fit revivre en donnant un nouveau crédit aux anciens Livres, ſur-tout au *Chu king*, qu'il propoſa comme la véritable regle des mœurs.

J'ai déja parlé de l'eſtime que s'acquit ce Philoſophe, qu'on regarde encore à préſent comme le Docteur de l'Empire, & pour les Ouvrages duquel on conſerve la plus profonde vénération. Cependant ce fut de ſon tems que s'éleva la Secte des *Tao ſsëë*.

L'Auteur de cette Secte ne vint au monde qu'environ cinquante-deux ans avant Confucius. La doctrine ſuperſtitieuſe que ce nouveau Maître enſeigna, plut par ſa nouveauté ; & quelqu'extravagante qu'elle dût paroître aux eſprits raiſonnables, elle trouva de l'appui auprés de quelques Empereurs, & un grand nombre de ſectateurs qui la mirent en crédit.

De la Secte des Tao ſseë *.

* Docteurs de la Loy.

LAO KIUN eſt le nom du Philoſophe, qui inventa cette nouvelle Secte. Sa naiſſance, ſi l'on croit ce qu'en racontent ſes Diſciples, fut des plus extraordinaires; &, ſelon le rapport fabuleux qu'ils en font, il demeura pendant quatre-vingts ans dans les flancs de ſa mere; ce fut par ſon côté gauche qu'il s'ouvrit lui-même un paſſage, & qu'il vit le jour. Un ſi prodigieux enfantement cauſa peu après la mort à celle dont il avoit reçû la vie.

On a encore ſes Livres, mais qui ont été, à ce qu'on croit, fort défigurez par ſes Diſciples; quoiqu'on ne laiſſe pas d'y trouver des maximes & des ſentimens dignes d'un Philoſophe ſur les vertus, ſur la fuite des honneurs, ſur le mépris des richeſſes, & ſur cette heureuſe ſollicitude d'une ame, qui s'élevant au-deſſus de toutes les choſes humaines, croit pouvoir ſe ſuffire à elle-même.

Parmi ces Sentences, il y en a une qu'il répétoit ſouvent, ſur-tout lorſqu'il parloit de la production de cet Univers. *Le Tao*, diſoit-il, ou *la raiſon a produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choſes.* Il ſemble par-là qu'il ait eu quelque connoiſſance de la Divinité; mais c'étoit une connoiſſance bien groſſiére.

La Morale de ce Philoſophe & de ſes Diſciples eſt aſſez ſemblable à celle de nos Epicuriens. Elle conſiſte à écarter les deſirs véhémens, & les paſſions capables de troubler la paix & la tranquillité de l'ame. Selon eux l'attention de tout homme ſage eſt de paſſer ſa vie ſans chagrin & ſans ſollicitude, & pour cela de bannir tout retour ſur le paſſé, toute recherche inutile de l'avenir.

Ils prétendent que de s'agiter de ſoins inquiets, que de s'occuper de grands projets, que de ſe livrer à l'ambition, à l'avarice, & aux autres paſſions; c'eſt travailler plus pour ſes deſcendans, que pour ſoi-même; & que c'eſt être inſenſé que d'acheter le bonheur des autres, aux dépens de ſon propre repos & de ſa félicité; que s'il s'agit même de ſon propre bonheur, il ne faut ſe le procurer qu'avec des ſoins modérez, & ne pas s'abandonner à des deſirs trop violens; parce que ce qu'on regarde comme bonheur, ceſſe de l'être, s'il eſt accompagné de troubles, de dégoûts, & d'inquiétude, & ſi la paix de l'ame en eſt tant ſoit peu altérée.

C'eſt pourquoi ceux qui faiſoient profeſſion de cette Secte, affectoient un repos, qui ſuſpendoit, diſoient-ils, toutes les fonctions de l'ame. Et comme ce repos ne pouvoit manquer d'être troublé par la penſée de la mort, ils ſe flatterent de trouver un breuvage, par le moyen duquel on pourroit devenir immortel. Ils s'adonnerent à la Chymie, & s'entêterent de la Pierre Philoſophale: ils eurent pareillement recours à la Magie, & ils ſe perſuaderent que, par le miniſtere des démons qu'ils invoquoient, ils pourroient réüſſir dans leur deſſein.

L'eſpérance d'éviter la mort, porta un grand nombre de Mandarins à étudier cet art diabolique: les femmes ſurtout naturellement curieuſes, & encore plus attachées à la vie, donnerent avec fureur dans ces extravagances. Enfin quelques Empereurs crédules & ſuperſtitieux, mirent en vogue cette doctrine impie, & multiplierent beaucoup le nombre de ſes Sectateurs.

L'Empereur *Tſin chi hoang ti*, cet ennemi juré des Lettres & des Sçavans, dont nous avons déja parlé, ſe laiſſa perſuader par ces impoſteurs, qu'il ſe trouvoit effectivement un breuvage qui rendoit les hommes immortels, & qui s'appelloit

s'appelloit *Tchang ſeng yo* (a). Il fit chercher cette ambroſie dans pluſieurs Iſles.

Vou ti ſixiéme Empereur de la Dynaſtie des *Han*, ſe livra tout entier à l'étude des Livres magiques, ſous un Maître de cette Secte, nommé *Li chao kiun*. Il y en a qui prétendent que ce fut un effet de ſa complaiſance pour l'Impératrice, qui s'étoit attachée à cette nouvelle Philoſophie, comme étant plus favorable à ſes paſſions, au mépris de la doctrine moins commode des anciens Livres, & de Confucius, qu'elle déteſtoit.

On ne fut pas long-tems à être informé dans les Provinces de l'inclination de l'Empereur, & de la protection ouverte, qu'il accordoit à une Secte qu'il avoit embraſſée lui-même. La Cour ſe remplit auſſitôt d'une foule innombrable de ces faux Docteurs, qui s'étoient rendus célébres par la ſcience magique.

Ce Prince perdit vers ce tems-là une des Reines qu'il aimoit éperdument, & il étoit inconſolable de ſa perte. Un de ces impoſteurs, par ſes preſtiges & ſes enchantemens, fit paroître aux yeux du Prince la Reine défunte; & cette apparition, dont il fut ſurpris & effrayé, l'attacha encore plus fortement aux impiétez de la nouvelle Secte. Il prit pluſieurs fois le breuvage d'immortalité: mais enfin il s'apperçut qu'il n'en étoit pas moins mortel; & ſe voyant ſur le point d'expirer, il déplora trop tard ſa folle crédulité.

La nouvelle Secte ne ſouffrit aucun préjudice de la mort de l'Empereur: elle trouva des Protecteurs dans les Princes de la même Dynaſtie. Deux des Docteurs les plus célébres, furent autoriſez à maintenir le culte, qui ſe rendoit au Démon dans ce grand nombre de Temples, déja répandus par tout l'Empire. Ces faux Docteurs diſtribuoient de tous côtez, & vendoient bien cher de petites Images, où étoient repréſentez cette foule d'eſprits & d'hommes, qu'ils avoient placez au rang des Dieux, & qu'ils nommoient *Sien gin*, c'eſt-à-dire, immortels.

La ſuperſtition s'accrut de telle ſorte, que ſous les Empereurs de la Dynaſtie des *Tang*, on donna aux Miniſtres de la Secte, le titre honorable de *Tien ſeë*, c'eſt-à-dire, de *Docteurs Céleſtes*. Le Fondateur de cette Race, éleva un Temple ſuperbe à *Lao kiun*; & *Hiuen tſong*, ſixiéme Empereur de la même Dynaſtie, fit porter avec pompe ſa Statuë dans ſon Palais.

Les ſucceſſeurs de ce Chef de la Secte, ſont honorez pour toûjours de la dignité de grands Mandarins; & ils réſident dans une Bourgade de la Province de *Kiang ſi*, où ils ont un Palais magnifique. On y voit un grand concours de Peuples, qui s'y rendent des Provinces voiſines, pour demander des remedes à leurs maux, ou pour apprendre leur deſtinée, & ce qui doit leur arriver dans la ſuite de leur vie. Ils reçoivent du *Tien ſeë* un billet rempli de caracteres magiques, & ils s'en retournent bien contens, ſans plaindre l'argent que leur coûte cette faveur ſinguliere.

Mais ce fut principalement ſous l'Empire des *Song*, que les Docteurs de cette Secte ſe fortifierent davantage. *Tchin tſong*, troiſiéme Empereur de cette Dynaſtie, ſe laiſſa ridiculement ſurprendre à leurs fourberies & à leurs preſtiges. Ces impoſteurs avoient, pendant une nuit obſcure, ſuſpendu à la principale porte de la Ville Impériale, un Livre rempli de caracteres & de formules magiques, par leſquelles ils invoquent les Démons; & ils publierent que ce Livre étoit tombé du Ciel. Le Prince crédule alla par vénération le chercher à pied; & après l'avoir reçû avec le plus profond reſpect, il le porta en triomphe dans ſon Palais, & l'enferma dans un coffre d'or, où il le conſerva précieuſement.

Ce furent ces *Tao ſeë* qui introduiſirent dans l'Empire cette multitude d'eſ-

(a) *Yo*, médecine. *Tchang*, éternelle. *Seng*, vie.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 23 sur 577

prits juſqu'alors inconnus, qu'ils honorerent comme des divinitez indépendantes de l'Etre ſuprême, & à qui ils donnerent le nom de *Chang ti*. Ils érigerent même des anciens Rois en autant de Dieux qu'ils invoquerent.

Hoei tſong huitiéme Empereur de la dix-neuviéme Race des *Song*, porta la ſuperſtition juſqu'à donner le nom de *Chang ti*, ou de Maître ſuprême, à un Docteur de cette Secte nommé *Chang y*, qui s'étoit fait une grande réputation ſous la Dynaſtie des *Han*. Juſques-là les Idolâtres mêmes avoient toûjours diſtingué le *Chang ti* des autres Divinitez. Auſſi un *Colao* célébre, qui a imprimé ſur cette matiere, attribuë-t-il à cette impiété, l'extinction & la ruine entiere des *Song*.

Cette Secte abominable ſe fortifia de plus en plus avec le tems, & par la protection des Princes que je viens de nommer, & par les paſſions des Grands qu'elle flattoit, & par les impreſſions d'admiration ou de terreur, qu'elle faiſoit ſur les Peuples. Les Pactes de leurs Miniſtres avec le Démon, les ſorts qu'ils jettoient, les ſurprenans effets de leur art magique, infatuerent la plûpart des eſprits; & on les voit encore aujourd'hui extrêmement prévenus en leur faveur. On appelle aſſez ordinairement ces impoſteurs, pour guérir les maladies, & pour chaſſer les Démons.

Ils ſacrifient à cet Eſprit de ténébres trois ſortes de Victimes; un Cochon, un Poiſſon, & une Volaille: ils enfoncent un pieu en terre, & c'eſt ſouvent un ſortilége: ils tracent ſur du papier des figures bizarres, accompagnant les traits de leur pinceau de grimaces & de cris horribles: ils font un tintamare affreux de chaudrons & de petits tambours: quelquefois, pour punir la vie criminelle des Chinois, Dieu permet qu'ils réüſſiſſent: quelquefois auſſi tout leur fracas ne produit nul effet. Ils ſçavent néanmoins ſe concilier du reſpect & de l'autorité par leurs enchantemens, & par le ſecours que le Démon leur prête, pour tromper & ſéduire ces pauvres aveugles.

On voit à la Chine un grand nombre de ſcélérats vendus à ces Miniſtres d'iniquité, qui font le métier de Devins. Bien qu'ils n'ayent jamais vû celui qui les conſulte, ils lui diſent ſon nom, & tout le détail de ſa famille; comment ſa maiſon eſt ſituée; combien il a d'enfans, leurs noms, & leur âge; & cent autres particularitez, que le Démon peut ſçavoir naturellement, mais qui ſurprennent étrangement des eſprits foibles & crédules, tels qu'eſt ſouvent le Peuple Chinois.

On voit ces Devins, après avoir invoqué les démons, faire paroître en l'air les figures du Chef de leur Secte & de leurs Idoles: d'autrefois ils font écrire un pinceau de lui-même, ſans qu'on le touche; & ce que le pinceau trace ſur le papier, ou ſur du ſable, eſt la réponſe à ce qu'on ſouhaitte de ſçavoir: ou bien ils font paſſer en revûë tous les gens d'une maiſon dans un chaudron plein d'eau, & ils y font voir les changemens qui doivent arriver dans l'Empire, & les dignitez imaginaires où ſeront élevez ceux qui embraſſent leur Secte; enfin ils prononcent des paroles myſtérieuſes, & qui n'ont aucun ſens: ils jettent des ſortiléges ſur les maiſons & ſur les perſonnes; & rien n'eſt plus fréquent que d'entendre de ces ſortes d'Hiſtoires. Il eſt vrai-ſemblable que la meilleure partie n'eſt qu'illuſion; mais auſſi il n'eſt guéres croyable que tout le ſoit, & qu'il n'y ait réellement pluſieurs effets, qu'on ne doive attribuer à la puiſſance du Démon (*a*).

(*a*) Les perſonnes ſages parmi les Chinois, diſent que ce ſont de faux bruits qu'on fait courir, & qu'il n'y a rien de réel.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 24 sur 577

De la Secte de Fo ou Foë.

IL y avoit deux cens ſoixante-dix ans que les Empereurs de la Dynaſtie des *Han* occupoient le Trône Impérial ; & l'on comptoit la ſoixante-cinquiéme année depuis la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, lorſque l'Empereur *Ming ti* introduiſit à la Chine une nouvelle Secte, encore plus dangereuſe que la premiere, & qui a fait des progrès beaucoup plus rapides.

A l'occaſion d'un ſonge qu'eut ce Prince, il ſe reſſouvint de ce mot que Confucius répétoit ſouvent ; ſçavoir, que *c'étoit dans l'Occident qu'on trouveroit le Saint*. Il envoya des Ambaſſadeurs aux Indes, pour découvrir quel étoit ce Saint, & pour y chercher la véritable Loy qu'il y enſeignoit. Les Ambaſſadeurs crurent l'avoir trouvé parmi les adorateurs d'une Idole nommée *Fo* ou *Foë*. Ils tranſporterent à la Chine cette Idole, & avec elle les fables dont les Livres Indiens étoient remplis, les ſuperſtitions, la Métempſycoſe, & l'Athéiſme.

Cette contagion, qui commença par la Cour, gagna bien-tôt les Provinces, & ſe répandit dans tout l'Empire, où la magie & l'impiété n'avoient déja fait que trop de ravages.

On ne peut pas bien dire en quel endroit de l'Inde parut cette Idole. Si les choſes extraordinaires que ſes Diſciples en racontent, ne ſont pas autant de fables qu'ils ayent inventées, on ſeroit porté à croire avec ſaint François Xavier, que ce fut plûtôt un ſpectre, qu'un homme ordinaire.

Ils rapportent qu'il nacquit dans cette partie de l'Inde, que les Chinois appellent *Chung tien cho* ; qu'il eut pour pere le Roy de cette Contrée, & que ſa mere s'appelloit *Mo yé* ; que ſa mere le mit au monde par le côté droit, & qu'elle mourut peu après lui avoir donné la vie ; que lorſqu'elle conçut, elle rêva pendant ſon ſommeil qu'elle avaloit un Eléphant ; que c'eſt-là la ſource des honneurs que les Rois des Indes rendent aux Eléphans blancs, & qu'ils ſe ſont fait ſouvent de ſanglantes guerres, pour avoir cette ſorte d'animal. Il fut d'abord nommé *Che kia*, ou *Cha ka*, comme les Japonois l'appellent.

A peine, diſent-ils, ce monſtre fut-il ſorti des flancs de ſa mere, qu'il ſe tint debout. Il fit ſept pas, montrant d'une main le Ciel, & de l'autre la Terre. Il parla même, & prononça clairement les mots ſuivans : *Il n'y a que moi dans le Ciel & ſur la Terre qui mérite d'être honoré.*

A dix-ſept ans il épouſa trois femmes : il eut un fils que les Chinois nomment *Mo heou lo*. A dix-neuf ans il abandonna ſes femmes, ſon fils & tous les ſoins terreſtres, pour ſe retirer dans la ſolitude, & ſe mettre ſous la conduite de quatre Philoſophes, que les Indiens appellent *Ioghi*. A trente ans il fut tout-à-coup pénétré de la Divinité, & devint *Fo* ou *Pagode*, comme l'appellent les Indiens. Se voyant Dieu, il ne ſongea plus qu'à répandre ſa doctrine.

Le Démon ne lui manqua pas au beſoin. Ce fut par ſon ſecours qu'il fit les choſes les plus étonnantes, & que par la nouveauté de ſes prodiges il jetta la terreur parmi les Peuples, & s'attira en même-tems leur vénération. Les Chinois ont décrit ces prodiges dans de grands Volumes, & les ont repréſentez dans diverſes Eſtampes.

Il n'eſt pas croyable combien ce Dieu chimérique ſe fit de Diſciples : on en compte quatre-vingt-mille qui lui ſervirent à infecter tout l'Orient de ſes dogmes impies. Les Chinois les appellent *Ho chang* ; les Tartares *Lamas* ; les Siamois *Talapoins* ; les Japonois, ou plûtôt

les Européans *Bonzes*. Parmi ce grand nombre de Diſciples, il y en eut dix des plus diſtinguez par leur rang, & par leur dignité, qui publierent cinq mille Volumes en l'honneur de leur Maître.

Cependant ce nouveau Dieu comprit qu'il étoit mortel comme le reſte des hommes. Il avoit atteint la ſoixante-dix-neuviéme année de ſon âge: la defaillance de ſes forces lui fit ſentir qu'il étoit prêt de ſa fin; & ce fut alors que mettant le comble à l'impiété, il vômit de ſon ſein tout le venin de l'Athéiſme.

Il déclara à ſes Diſciples, que juſqu'à ce moment il ne s'étoit ſervi avec eux que de paraboles; que ſes diſcours avoient été autant d'énigmes; & que pendant plus de quarante ans il leur avoit caché la vérité ſous des expreſſions figurées & métaphoriques; mais qu'étant ſur le point de les quitter, il vouloit leur communiquer ſes véritables ſentimens, & leur révéler le myſtere de ſa doctrine. *Apprenez donc*, leur dit-il, *qu'il n'y a point d'autre principe de toutes choſes, que le vuide & le néant: c'eſt du néant que tout eſt ſorti: c'eſt au néant que tout doit retourner; c'eſt-là qu'aboutiſſent toutes nos eſpérances.* Mais ſes Diſciples s'en tinrent à ſes premieres paroles, & leur doctrine eſt entierement oppoſée à l'Athéiſme.

Cependant ces dernieres paroles de l'impoſteur donnerent lieu à cette célébre diſtinction, qui s'eſt faite de ſa doctrine, en extérieure, & en intérieure, dont je parlerai dans la ſuite. Ses Diſciples ne manquerent pas de répandre une infinité de fables après ſa mort: ils perſuaderent ſans peine à un Peuple ſimple & crédule, que leur Maître étoit né huit mille fois; qu'il avoit paſſé ſucceſſivement en différens animaux, & qu'il avoit paru ſous la figure de Singe, de Dragon, d'Eléphant, &c.

C'étoit apparemment à deſſein d'établir le culte de cette fauſſe Divinité ſous la figure d'une infinité de bêtes: auſſi ces différentes bêtes, où, diſoit-on, l'ame de *Fo* avoit paſſé, furent-elles adorées en pluſieurs endroits. Le Peuple Chinois éleva de même pluſieurs Temples à toutes ſortes d'Idoles, & elles ſe multiplierent à l'infini dans tout l'Empire.

Parmi le grand nombre de Diſciples que ſe fit ce Dieu chimérique, il s'en trouva un qui lui étoit plus cher que tous les autres, à qui il confia ſes plus intimes ſecrets, & qu'il chargea plus particulierement d'étendre ſa doctrine. On l'appelle *Moo kia ye*. Il lui ordonna de ne point s'amuſer à appuyer ſes dogmes de preuves, & de longs raiſonnemens, mais de mettre ſimplement, à la tête des Ouvrages qu'il publieroit, ces paroles: *C'eſt ainſi que je l'ai appris.*

Ce même *Fo* parle dans un de ſes Livres, d'un Maître encore plus ancien que lui, que les Chinois nomment *O mi to*, & que les Japonois par corruption de langage, ont nommé *Amida*. C'eſt dans le Royaume de Bengale que parût cet autre Monſtre. Les Bonzes prétendent qu'il parvint à une ſi haute ſainteté, & qu'il acquit tant de mérites, qu'il ſuffit maintenant de l'invoquer pour obtenir le pardon de tous ſes crimes. C'eſt ce qui fait que l'on entend continuellement les Chinois de la Secte prononcer ces deux noms *O mi to*, *Fo*. Ils croyent que l'invocation de ces deux prétenduës Divinitez les purifient de telle ſorte, qu'ils peuvent enſuite lâcher impunément la bride à toutes leurs paſſions; perſuadez qu'il ne leur en coûtera qu'une invocation ſi facile, pour expier les crimes les plus énormes.

Les dernieres paroles de ce *Fo* mourant, donnerent naiſſance à une Secte particuliere d'Athées, qui s'éleva parmi quelques Bonzes; les autres Bonzes ayant de la peine à ſe dépoüiller des préjugez de leur éducation, perſévérerent dans les premieres erreurs que leur Maître leur avoit enſeignées.

Il y en eut pluſieurs qui tâcherent d'accorder les uns & les autres par la diſtinction des deux doctrines, l'une extérieure

térieure, & l'autre intérieure. La premiere, qui étoit à la portée du Peuple, préparoit les eſprits à recevoir la ſeconde, qui ne convenoit qu'aux eſprits plus élevez: & pour faire mieux comprendre leur penſée, ils ſe ſervoient de cet exemple.

La doctrine extérieure, diſoient-ils, eſt par rapport à la doctrine intérieure, ce qu'eſt le cintre à l'égard de la voûte qu'on bâtit. Cet aſſemblage de charpente n'eſt néceſſaire que pour ſoutenir les pierres, qui ſervent à conſtruire la voûte; auſſitôt qu'elle eſt achevée, la charpente devient inutile, & on la renverſe. De même il n'eſt plus queſtion de doctrine extérieure, dès qu'on a embraſſé la doctrine intérieure.

Or voici quelle eſt la doctrine extérieure qui renferme les principes de la morale des Bonzes, & qu'ils ont grand ſoin de débiter. Ils diſent qu'il y a une grande différence entre le bien & le mal; qu'après la mort il y a des récompenſes pour ceux qui ont pratiqué le bien, & des ſupplices, dont on punit ceux qui ont fait le mal; qu'il y a des lieux deſtinez pour les ames des uns & des autres, où elles ſont placées ſelon leur mérite; que le Dieu *Fo* eſt né pour ſauver les hommes, & remettre dans la voye du ſalut ceux qui s'en écartent; que c'eſt lui qui expie leurs péchez, & qui leur procure une heureuſe renaiſſance dans l'autre monde; qu'il y a cinq préceptes à obſerver: le premier défend de tuer aucune créature vivante; le ſecond, de prendre le bien d'autrui; le troiſiéme, de ſe ſoüiller par l'impureté; le quatriéme, de mentir; & le cinquiéme, de boire du vin.

Mais ſur-tout il ne faut pas manquer de pratiquer certaines œuvres de miſéricorde qu'ils preſcrivent. Traittez-bien les Bonzes, diſent-ils, & fourniſſez-leur tout ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance: bâtiſſez-leur des Monaſteres & des Temples, afin que par leurs prieres, & par les pénitences qu'ils s'impoſent pour l'expiation de vos péchez, ils vous délivrent des peines auſquelles vous ſeriez ſujets. Aux obſeques de vos parens, brûlez des papiers dorez & argentez, des habits & des étoffes de ſoye: tout cela dans l'autre monde ſe change en or, en argent, en véritables habits. Par ce moyen vos parens défunts ne manquent point des choſes qui leur ſont néceſſaires, & ils ont de quoi ſe concilier les dix-huit gardiens des Enfers, qui, ſans ce ſecours ſeroient inéxorables, & leur feroient ſentir tout le poids d'une rigueur inflexible. Que ſi vous négligez l'obſervation de ces Commandemens, ſongez qu'après votre mort vous ſerez en proye aux plus cruels tourmens; & que votre ame, par une longue ſuite de Métempſycoſes, paſſera dans l'ame des plus vils animaux: vous renaîtrez ſous la forme d'un mulet, d'un cheval, d'un chien, d'un rat, ou de quelque autre bête encore plus mépriſable.

Il n'eſt pas aiſé de dire juſqu'où va la crainte & l'effroi que ces chimeres jettent dans l'eſprit crédule & ſuperſtitieux des Chinois. Une ſeule hiſtoire le fera connoître: c'eſt le Pere le Comte qui la rapporte, comme étant arrivée à lui-même, lorſqu'il demeuroit dans la Province de *Chen ſi*.

« On m'appella, dit-il un jour, pour » donner le Baptême à un malade: c'é- » toit un vieillard de ſoixante-dix ans, » qui vivoit d'une petite penſion, dont » l'Empereur l'avoit gratifié. Dès que » j'entrai en ſa chambre: *Que je vous* » *ſuis obligé, mon Pere*, me dit-il; *vous m'al-* » *lez délivrer de bien des peines.* Non-ſeu- » lement, lui répondis-je, le Baptême » délivre de l'Enfer, mais il conduit en- » core à une vie bienheureuſe. Quel bon- » heur pour vous d'aller au Ciel joüir » éternellement de Dieu! *Je n'entens pas* » *bien*, repartit le malade, *ce que vous me* » *dites, & peut-être auſſi ne me ſuis-je pas* » *bien expliqué: vous ſçaurez, mon Pere,* » *que je vis depuis long-tems des bienfaits de* » *l'Empereur. Les Bonzes, parfaitement bien* » *inſtruits de ce qui ſe paſſe en l'autre monde,*

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 27 sur 577

» *m'assurent que par reconnoissance je serai* » *obligé après ma mort de le servir; & qu'in-* » *failliblement mon ame passera dans l'un de* » *ses chevaux de poste, pour porter dans les* » *Provinces les dépêches de la Cour. C'est pour* » *cela qu'ils m'exhortent à bien faire mon de-* » *voir, dès que j'aurai pris ce nouvel état; à ne* » *point broncher, à ne point ruer, à ne point mor* » *dre, à ne blesser personne: courez bien*, me » disent-ils, *mangez peu, soyez patient, par-* » *là vous attirerez la compassion des Dieux,* » *qui souvent d'une bonne bête, font à la fin* » *un homme de qualité, & un Mandarin* » *considérable. Je vous avoüe, mon Pere, que* » *cette pensée me fait frémir, & je n'y songe* » *jamais sans trembler: j'y songe néanmoins* » *toutes les nuits, & il me semble quelque-* » *fois durant le sommeil que je suis déja sous* » *le harnois, prêt à courir au premier coup de* » *foüet du postillon. Je me réveille tout en eau,* » *& à demi troublé, ne sçachant plus si je* » *suis encore homme, ou si je suis devenu che-* » *val. Mais, hélas! que deviendrai-je, quand* » *ce ne sera plus un songe?* »

Voici donc, mon Pere, le parti que j'ai » *pris. On m'a dit que ceux de votre Reli-* » *gion ne sont point sujets à ces miseres; que* » *les hommes y sont toûjours hommes, &* » *qu'ils se trouvent tels en l'autre monde,* » *qu'ils étoient en celui-ci. Je vous supplie de* » *me recevoir parmi vous. Je sçai bien que vo-* » *tre Religion est difficile à observer; mais* » *fût-elle encore plus rude, je suis prêt de l'em-* » *brasser; & quoiqu'il m'en coûte, j'aime* » *encore mieux être Chrétien que de devenir* » *bête.* Ce discours, & l'état présent du » malade, me firent compassion; mais » faisant ensuite réflexion que Dieu se » sert même de la simplicité & de l'igno- » rance, pour conduire les hommes à la » vérité, je pris de-là occasion de le dé- » tromper de ses erreurs, & de le met- » tre dans la voye du salut. Je l'instruisis » long-tems: il crut enfin; & j'eus la » consolation de le voir mourir, non- » seulement avec des sentimens plus rai- » sonnables, mais encore avec toutes les » marques d'un bon Chrétien. »

On voit que si les Chinois sont les dupes d'une doctrine aussi absurde & aussi ridicule, que celle de la Métempsycose; les Bonzes, qui ont tant de zéle à la répandre, n'en retirent pas un petit avantage. Elle sert merveilleusement à toutes les fourberies qu'ils employent pour arracher des aumônes, & grossir leurs revenus: tirez de la lie du Peuple, & entretenus dès leur enfance dans une profession oisive, ils trouvent dans la Métempsycose de quoi autoriser les ruses & les artifices qu'ils mettent en œuvre, pour intéresser la libéralité des Peuples.

On en peut juger par le trait suivant. C'est le même Pere le Comte qui le rapporte.

« Deux de ces Bonzes, dit-il, voyant » un jour dans la cour d'un riche Payſan » deux ou trois gros canards, se prosterner- » nerent devant la porte, & se prirent à » gémir & à pleurer amérement. La bon- » ne femme, qui les apperçut de sa cham- » bre, sortit pour apprendre le sujet de » leur douleur. *Nous sçavons*, lui dirent- » ils, *que les ames de nos peres ont passé* » *dans le corps de ces animaux; & la crainte* » *où nous sommes, que vous ne les fassiez* » *mourir, nous fera assûrément mourir nous-* » *mêmes de douleur. Il est vrai*, dit la Pay- » sanne, *que nous avions résolu de les ven-* » *dre: mais puisque ce sont vos peres, je* » *vous promets de les conserver.* »

» Ce n'est pas ce que les Bonzes pré- » tendoient. *Peut-être*, dirent-ils, *que vo-* » *tre mari n'aura pas la même charité; &* » *vous pouvez compter que nous perdrons la* » *vie, s'il leur arrive quelque accident.* »

» Enfin après un long entretien, cet- » te bonne Payſanne fut si touchée de » leur douleur apparente, qu'elle leur » donna les canards à nourrir durant » quelque tems pour leur consolation. » Ils les prirent avec respect, après s'être » vingt fois prosternez devant eux: mais » dès le soir même ils en firent un festin » à leur petite communauté, & s'en nour- » rirent eux-mêmes. »

Au reste ces Bonzes sont répandus partout l'Empire. Ce sont des gens du Pays,

qu'on éleve dans ce métier dès leur plus tendre jeuneſſe. Ces ſcélérats, pour perpétuer leur Secte, achetent de jeunes enfans de ſept à huit ans, dont ils font de petits Bonzes, qu'ils inſtruiſent pendant quinze ou vingt ans pour leur ſuccéder. Ils ſont preſque tous très-ignorans, & il y en a peu qui ſçachent les principes de la doctrine de leur Secte.

Tous les Bonzes ne ſont pas également célébres : il y en a, pour ainſi-dire, de tout étage : les uns ont l'emploi de quêter : les autres, en très-petit nombre, qui ont acquis la connoiſſance des Livres, & qui parlent poliment, ſont chargez de viſiter les Lettrez, & de s'inſinuer chez les Mandarins. Il y a parmi eux des vieillards vénérables ; ce ſont ceux-là qui préſident aux aſſemblées des femmes. Ces aſſemblées ſont néanmoins très-rares, & ne ſe pratiquent pas partout.

De plus, bien que les Bonzes n'ayent pas une Hiérarchie parfaite, ils ont cependant des ſupérieurs qu'ils appellent *Ta ho chang*, c'eſt-à-dire, Grands Bonzes ; & ce rang où on les éleve, ajoûte beaucoup à la réputation que leur âge, leur extérieur grave & modeſte, & leur hypocriſie leur avoit acquiſe. On trouve par tout des Monaſteres de ces Bonzes ; mais tous ne ſont pas également fréquentez par le concours des Peuples.

Il y a dans chaque Province certaines Montagnes, où ſe trouvent des Temples d'Idoles, plus accréditez que tous les autres. On va de fort loin en pélerinage à ces Temples. Ces Pélerins, dès qu'ils ſont au bas de la Montagne, s'agenoüillent, & ſe proſternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent faire le pélerinage, chargent quelques-uns de leurs amis de leur acheter une grande feüille imprimée, & marquée à un certain coin par les Bonzes. Au milieu de la feüille eſt la figure du Dieu *Fo*. Sur l'habit de *Fo*, & tout autour de ſa figure ſont une infinité de petits cercles. Les dévots, & les dévotes au Dieu *Fo*, ont pendu au col, ou autour du bras une ſorte de Chapelet compoſé de cent grains médiocres, & de huit plus gros : à la tête ſe trouve un gros grain de la figure de ces petites tabatieres faites en forme de calebaſſe. C'eſt en roulant ces grains entre leurs doigts, qu'ils prononcent ces paroles myſtérieuſes *O mi to fo*, auſquelles eux-mêmes ne comprennent rien. Ils font de plus cent génuſléxions ; après quoi ils marqueñt d'un trait rouge un de ces cercles, dont la figure eſt toute couverte.

De tems en tems on invite les Bonzes à venir à la maiſon pour y faire des prieres, & pour ſceller & autentiquer le nombre des cercles qui en ont été remplis. On les porte en pompe aux funérailles dans un petit coffre bien ſcellé par les Bonzes : c'eſt ce qu'ils appellent *Louin*, c'eſt-à-dire, paſſe-port pour le voyage de cette vie en l'autre. Ce paſſeport ne s'accorde point, qu'il n'en coûte quelques taëls : mais, diſent-ils, on ne doit point plaindre cette dépenſe, puiſqu'on eſt aſſuré d'un voyage heureux.

Parmi ces Temples de faux Dieux, on en voit pluſieurs de célébres par la beauté & la grandeur des Bâtimens, & par les figures bizarres des Idoles. Il y en a de ſi monſtrueuſes, que les pauvres Chinois en les voyant, ſe proſternent quelquefois incontinent à terre, & la battent du front à pluſieurs repriſes, tant ils ſont ſaiſis de frayeur.

Comme ces Bonzes n'ont d'autre vûë que d'amaſſer de l'argent ; & que d'ailleurs, quelque réputation qu'ils ſe ſoient faite, ils ne ſont qu'un amas de la canaille de l'Empire ; ils ſçavent à merveille l'art de ramper devant tout le monde. Ils affectent une douceur, une complaiſance, une humilité, & une modeſtie, qui ébloüit d'abord. Les Chinois, qui ne pénétrent pas plus avant, les prennent pour autant de Saints ; ſur-tout lorſqu'à cet extérieur ils joignent un jeûne rigoureux, qu'ils ſe relevent plu-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 29 sur 577

ſieurs fois la nuit pour adorer *Fo*, & qu'ils paroiſſent ſe ſacrifier en quelque ſorte pour le bien public.

Dans le deſſein de ſe faire un mérite auprès des Peuples, & de s'attirer une compaſſion qui excite leurs libéralitez, ils ſe donnent en ſpectacle par de rudes pénitences qu'ils font dans les ruës, & au milieu des Places publiques. Il y en a à qui on a attaché au col & aux pieds de groſſes chaînes longues de plus de trente pieds, qu'ils traînent dans les ruës avec beaucoup de peine. Ils s'arrêtent aux portes de chaque maiſon. Vous voyez, diſent-ils, ce qu'il nous en coûte pour expier vos fautes; pouvez-vous ne pas nous accorder quelque légere aumône?

On en voit d'autres dans les carrefours & dans les lieux les plus fréquentez, qui ſe mettent en ſang, en ſe frappant la tête de toute leur force avec une groſſe pierre. Mais parmi ces ſortes de pénitences, il n'y en a guéres de plus ſurprenante que celle d'un jeune Bonze, dont le Pere le Comte fut témoin. Voici comme il la rapporte.

« Je rencontrai un jour au milieu » d'un Village un jeune Bonze débon- » naire, doux, modeſte, & tout propre » à demander l'aumône, & à l'obtenir. » Il étoit debout dans une chaiſe bien » fermée, & hériſſée en dedans de lon- » gues pointes de cloux fort preſſez les » uns auprès des autres, de maniere qu'il » ne lui étoit pas permis de s'appuyer ſans » ſe bleſſer. Deux hommes gagez le por- » toient fort lentement dans les maiſons, » où il prioit les gens d'avoir compaſſion » de lui. »

« *Je me ſuis*, diſoit-il, *enfermé dans cette* » *chaiſe pour le bien de vos ames, réſolu de* » *n'en ſortir jamais, juſqu'à ce que l'on ait* » *acheté tous ces cloux* (il y en avoit plus » de deux mille) *chaque clou vaut dix ſols;* » *mais il n'y en a aucun qui ne ſoit une ſource* » *de bénédictions dans vos maiſons. Si vous* » *en achetez, vous pratiquerez un acte de* » *vertu héroïque, & ce ſera une aumône* » *que vous donnerez, non aux Bonzes, à* » *qui vous pouvez d'ailleurs faire vos cha-* » *ritez, mais au Dieu* Fo, *à l'honneur du-* » *quel nous bâtiſſons un Templ.* »

» Je paſſois alors par ce chemin: ce » Bonze me vit, & me fit, comme aux » autres, le même compliment. Je lui dis » qu'il étoit bien malheureux de ſe tour- » menter ainſi inutilement en ce mon- » de; & je lui conſeillai de ſortir de ſa » priſon, pour aller au Temple du vrai » Dieu ſe faire inſtruire des véritez cé- » leſtes, & ſe ſoumettre à une pénitence » moins rude & plus ſalutaire.

» Il me répondit avec beaucoup de » douceur & de ſang froid, qu'il m'étoit » bien obligé de mes avis; mais qu'il me » le ſeroit encore davantage, ſi je vou- » lois acheter une douzaine de ces cloux, » qui me porteroient aſſûrément bon- » heur dans mon voyage. »

» *Tenez*, dit-il, *en ſe tournant d'un côté,* » *prenez ceux ci; foi de Bonze, ce ſont les* » *meilleurs de ma chaiſe, parce qu'ils m'in-* » *commodent plus que les autres, cependant* » *ils ſont tous de même prix.* Il proféra ces » paroles d'un air, & avec une action, » qui en toute autre occaſion m'auroit » fait rire; mais pour lors ſon aveugle- » ment me faiſoit pitié, & je fus péné- » tré de douleur à la vûë de ce miſérable » captif du Démon, qui ſouffroit plus » pour ſe perdre, qu'un Chrétien n'eſt » obligé de ſouffrir pour ſe ſauver. »

C'eſt le même motif de ſe procurer des aumônes, qui porte les Bonzes à ſe tranſporter à l'inſtant dans toutes les maiſons, où on les appelle, chez le pauvre comme chez le riche. Ils y vont en tel nombre qu'on le ſouhaitte; ils y demeurent tant qu'on veut: & quand il y a quelque aſſemblée de femmes, ce qui eſt rare, & ne ſe pratique, comme j'ai dit ci-deſſus, qu'en quelques endroits, ils amenent quelquefois avec eux un grand Bonze, qui eſt diſtingué des autres par la place qu'il prend, par le reſpect que les autres Bonzes lui rendent, & par ſes habits de cérémonie, qui ne peuvent être portez

tez que par des Bonzes de ſon rang.

Ces aſſemblées de Dames ſont d'un bon revenu pour ces Bonzes. Il y a dans chaque Ville pluſieurs ſociétez de dix, quinze, vingt femmes, plus ou moins. Elles ſont la plûpart de bonne famille & ſur l'âge, ou bien veuves, & ont par conſéquent quelque argent, dont elles peuvent diſpoſer. On les fait Supérieures de la Communauté tour à tour, chacune pendant un an. C'eſt ordinairement chez la Supérieure, que ſe tiennent les aſſemblées: & afin que les choſes s'y paſſent dans l'ordre, toutes les autres contribuent une certaine ſomme d'argent pour la dépenſe commune.

Le jour qu'on tient l'aſſemblée, vient un Bonze déja ſur l'âge, qui y préſide, & qui entonne les Antiennes de *Fo*. Les dévotes entrent dans le Chœur; & après qu'on a bien crié, *O mi to fo*, & bien battu de petits chaudrons, on ſe met à table, & l'on ſe régale: mais ce n'eſt-là que la cérémonie ordinaire.

Aux jours plus ſolemnels, on pare la maiſon de pluſieurs Idoles, que les Bonzes placent en cérémonie, & de pluſieurs peintures groteſques, qui repréſentent en cent façons les peines qu'on ſouffre dans l'Enfer. Les prieres & les feſtins durent ſept jours. Le grand Bonze eſt ſoutenu de pluſieurs autres Bonzes, qui fortifient le chœur.

Pendant ces ſept jours un des principaux ſoins eſt de préparer, & de conſacrer les tréſors pour l'autre monde. Pour cela, on bâtit un corps de logis de papier peint & doré: c'eſt un ouvrage fort propre, & où il ne manque pas la moindre piéce d'une maiſon parfaite. On remplit ce petit Palais d'un grand nombre de boëtes de carton peintes & verniſſées: c'eſt dans ces boëtes que ſont les lingots d'or & d'argent, c'eſt-à-dire, de papier doré. Il y en a pluſieurs centaines qui ſervent à ſe rédimer des ſupplices terribles qu'*Yen vang*, c'eſt-à-dire, le Roy d'Enfer fait ſouffrir à ceux qui n'ont rien à lui donner. On en met à part une vingtaine, pour gagner les gens du Tribunal de ce Roy des ombres. Le reſte, auſſi-bien que la maiſon, c'eſt pour ſe loger, pour vivre, & pour acheter quelque Charge en l'autre vie. On ferme toutes ces petites boëtes avec des cadenas de papier: puis on ferme le logis, & l'on en garde ſoigneuſement les clefs.

Quand la perſonne, qui a fait tous ces frais, vient à mourir: on brûle le tout avec un grand ſérieux: puis on brûle les clefs de la maiſon & des petits coffres, afin qu'elle puiſſe les ouvrir, & en tirer ſon or & ſon argent, qui n'eſt plus alors de ſimple papier, mais qui s'eſt changé en argent fin, & en or excellent. *Yen vang* n'eſt point à l'épreuve de ce doux métal, rien n'eſt plus aiſé que de le corrompre.

Cette eſpérance, jointe à tout cet extérieur, qui donne dans les yeux, fait une telle impreſſion ſur l'eſprit des pauvres Chinois, qu'il n'y a qu'un miracle extraordinaire de la grace qui puiſſe les détromper. Au reſte, cet exercice de Religion eſt parfaitement libre: on célébre ces ſortes de fêtes, quand la fantaiſie en prend; & l'on n'a jamais que de bonnes paroles de tous ces Charlatans de Bonzes, qui vous promettent une longue vie, de grands honneurs pour vos enfans, l'abondance des biens en ce monde, & par deſſus tout un grand bonheur dans l'autre.

Telles ſont les extravagances, dont ces impoſteurs amuſent la crédulité des Peuples. Ils ſe ſont acquis tant d'autorité ſur les eſprits, qu'on voit par tout des Idoles que les aveugles Chinois invoquent ſans ceſſe, ſur-tout dans le tems de leurs maladies, lorſqu'ils entreprennent quelque voyage, ou lorſqu'ils ſe trouvent en péril.

Dans le voyage que le Pere de Fontaney fit de Siam à la Chine, ſur une ſomme Chinoiſe, il fut témoin de toutes leurs cérémonies, auſſi ridicules que ſu-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 31 sur 577

perſtitieuſes. Ils avoient, dit-il, à la pouppe de leur Vaiſſeau une petite Idole toute noire de la fumée d'une lampe, qui brûloit continuellement en ſon honneur : avant que de ſe mettre à table, ils lui offroient les viandes préparées pour le repas : deux fois le jour ils jettoient de petites gondoles de ce même papier, afin que s'occupant à renverſer ces petits vaiſſeaux, elle épargnât le leur.

Que ſi nonobſtant ces préſens & ces offrandes, les flots de la mer venoient à être agitez extraordinairement par l'eſprit, qui, ſelon eux, les gouverne. Ils mettoient au feu beaucoup de plumes, dont la fumée & la mauvaiſe odeur empeſtoient l'air ; & ils prétendoient par-là conjurer la tempête, & écarter bien loin ce mauvais Démon. Mais ce fut à la vûë d'une Montagne, qu'on découvre en paſſant le Canal de la *Cochinchine*, & où l'on a bâti un Temple d'Idoles, qu'ils ſe ſurpaſſerent eux-mêmes dans leurs ſuperſtitions.

Après avoir offert des viandes, allumé des cierges, brûlé des parfums, jetté diverſes figures de papier doré dans la mer, & s'être proſterné une infinité de fois ; les Matelots préparerent un petit Vaiſſeau fait de planches, & long d'environ quatre pieds : il avoit ſes mâts, ſes cordages, ſes voiles, & ſes banderoles, ſa bouſſole, ſon gouvernail, ſa chaloupe, ſon canon, ſes vivres, ſes marchandiſes, & même ſon livre de compte. On avoit diſpoſé à la pouppe, à la prouë, & ſur les cordages, autant de petites figures de papier peint, qu'il y avoit d'hommes ſur le Vaiſſeau. On poſa cette machine ſur un brancard, on la leva avec cérémonie, on la promena par le Vaiſſeau au bruit d'un tambour & d'un baſſin d'airain. Un Matelot habillé en Bonze, conduiſoit la marche, & s'eſcrimoit d'un long bâton, en pouſſant de grands cris. Enfin elle fut deſcenduë lentement dans la mer, & on la ſuivit des yeux, auſſi loin qu'il fut poſſible. Ce prétendu Bonze monta ſur la Dunette, où il continua ſes acclamations, en lui ſouhaittant un heureux voyage.

Comme il y a des aſſemblées de femme où préſident les Bonzes, il y a auſſi des aſſemblées d'hommes qu'on appelle les *Jeûneurs*, *Tchang tchai*. Chaque aſſemblée a ſon Supérieur, qui eſt comme le Maître des autres, & qui a ſous lui bon nombre de Diſciples qu'on appelle *Tou ti*. Ils lui donnent le nom de *Sſeë fou*, qui veut dire *Docteur-pere*.

Lorſqu'on a de l'induſtrie, ou qu'on s'eſt fait quelque réputation, on parvient aiſément à cette Charge. On conſerve dans une famille quelque vieux Livre écrit à la main, qui a paſſé de pere en fils depuis pluſieurs années. Ce Livre eſt rempli de prieres impies que perſonne n'entend ; il n'y a que le Chef de la Famille qui ſçache les réciter. Quelquefois ces prieres ſont ſuivies d'effets ſurprenans ; il n'en faut pas davantage pour élever un homme à la qualité de *Sſeë fou*, & pour lui gagner quantité de Diſciples.

Les jours que doit ſe tenir l'aſſemblée, tous les Diſciples ſont avertis de s'y rendre, & nul n'oſeroit y manquer. Le Supérieur eſt aſſis dans le fond de la Salle & au milieu ; chacun vient ſe proſterner devant lui, & va enſuite ſe ranger modeſtement à droite & à gauche ſur deux lignes. Quand le tems eſt venu, on récite ces prieres ſecrettes & impies, & l'on finit par ſe mettre à table, & ſe plonger dans la débauche : car ce ſont de plaiſans jeûneurs, que les jeûneurs de la Chine. A la vérité ils s'interdiſent pour toute la vie l'uſage de la viande, du poiſſon, du vin, des oignons, de l'ail, & de tout ce qui échauffe ; mais ils ſçavent bien s'en dédommager par d'autres mets qu'ils ſe procurent, & ſurtout par la liberté qu'ils ont de manger autant de fois qu'ils veulent, à toutes les heures du jour.

Il ne faut pas croire non plus que cette ſorte d'abſtinence, coûte beaucoup à un Chinois : on en voit une infinité, qui, ſans être Jeûneurs de profeſſion,

ſe contentent de ris & d'herbes pour leur nourriture, faute d'avoir de quoi acheter de la viande. On ne doit pas de même s'étonner que ceux de cette Secte ſoient ſi fort attachez à cette abſtinence, que rien ne puiſſe la leur faire rompre. C'eſt pour eux un métier facile, dont ils retirent d'aſſez bons revenus.

Quand on eſt une fois parvenu au degré de *Sſeë fou*, & qu'on a ſçû ſe faire un grand nombre de Diſciples; le tribut que chaque Diſciple eſt obligé de payer aux jours qu'on s'aſſemble, monte dans une année à une ſomme aſſez conſidérable : outre que le métier de jeûneur eſt un excellent vernis qu'on paſſe ſur tous les déſordres d'une vie infame & libertine, & qu'on ſe met dans une réputation de ſainteté, qui s'acquiert à très-peu de frais.

Enfin il n'y a point de ſtratagêmes, ni de ridicules inventions, auſquelles ces Miniſtres de Satan n'ayent recours, pour maintenir leurs dévots & dévotes dans l'attachement qu'ils ont au culte du Dieu *Fo*, & pour les aliéner des Prédicateurs de l'Evangile. Tantôt ils leurs font accroire que ces Européans, qui ſe ſont introduits depuis plus d'un ſiécle dans l'Empire, ne cherchent qu'à ſe fortifier par le nombre de leurs Diſciples, pour exécuter des deſſeins pernicieux à l'Etat; qu'ils ſe font des Diſciples à force d'argent; & que l'argent ne leur manque pas, parce qu'ils ont le ſecret de le contrefaire; tantôt qu'ils arrachent les yeux de leurs Diſciples, pour en faire des lunettes & obſerver les Aſtres; d'autre fois que leur deſſein, en venant à la Chine, eſt de faire des recruës d'ames, dont il y a diſette en Europe; que quand on meurt, après s'être une fois livré à eux, on ne peut plus leur échapper; & que par le moyen de certains ſorts qu'ils jettent ſur les ames, ils les forcent de paſſer en Europe. Voyez, ajoûtent-ils, à quoi l'on s'expoſe.

Ces extravagances débitées avec une certaine confiance, & avec un ton d'autorité, ne laiſſent pas d'impoſer à des eſprits crédules. Cependant il faut avoüer qu'elles ne font pas beaucoup d'impreſſion ſur les honnêtes gens: quelque apparence de piété qu'affectent les Bonzes, on connoît leur vie, & on ſçait que la plûpart d'entr'eux ſont perdus de débauches: ils n'ont pas même beaucoup d'accès auprès d'un certain Peuple, qui ne penſe qu'à vivre, & dont toute la Religion ne conſiſte qu'en des ſuperſtitions biſarres, que chacun ſe forme à ſa fantaiſie.

Quoiqu'il en ſoit, ce n'eſt encore juſqu'ici que la doctrine extérieure de *Fo*, enſeignee par les Bonzes, & ajuſtée aux ruſes & aux artifices qui leur ſervent à tromper la crédulité des Peuples. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'entrer dans les myſteres de la doctrine intérieure; le Peuple groſſier, & le commun des Bonzes n'en eſt pas capable. Il faut, pour y être initié, avoir un eſprit ſublime, & propre à acquérir la plus haute perfection.

Cette doctrine intérieure eſt celle que *Fo* enſeigna dans les derniers inſtans de ſa vie, & que ſes Diſciples, en qui il avoit le plus de confiance, ont pris ſoin d'expliquer & de répandre. Il ne faut qu'expoſer ce ridicule ſyſtême, pour faire connoître juſqu'à quel excès de folie & d'extravagance peut conduire la biſarrerie de l'eſprit humain.

Voici donc quelle eſt cette doctrine, que les Maîtres de la Secte prétendent être la ſeule qui ſoit véritable & ſolide. Ils enſeignent que le principe & la fin de toutes choſes, c'eſt le vuide, ou le néant; que c'eſt du néant que nos premiers parens ont tiré leur origine, & que c'eſt au néant qu'ils ſont retournez après leur mort; que le vuide eſt ce qui conſtituë notre Etre & notre ſubſtance; que c'eſt de ce néant, & du mélange des élémens que ſont ſorties toutes les productions, & qu'elles y retournent dans la ſuite; que tous les Etres ne diffèrent les uns des autres, que par leurs figures & leurs qualitez; de même, qu'il

n'y a que les qualitez diverſes qui mettent de la différence entre la neige, la glace, & la grêle; de même encore que du même métal on fait un homme, un lion, ou quelqu'autre animal; & qu'après avoir fait fondre tous ces Etres, ils perdent auſſi-tôt leurs figures & leurs qualitez, & ne ſont plus qu'une même ſubſtance.

Ainſi, diſent-ils, tous les Etres, ſoit animez, ſoit inanimez, quoique différens par leurs qualitez & leurs figures, ne ſont tous qu'une même choſe, indiſtincte du même principe; ce principe eſt quelque choſe d'admirable; il eſt très-pur, exemt de toute altération, très-ſubtil, très-ſimple, &, par ſa ſimplicité, la perfection de tous les Etres; enfin il eſt très-parfait, & dans un continuel repos, ſans avoir ni vertu, ni puiſſance, ni intelligence: bien plus, ſon eſſence conſiſte à être ſans intelligence, ſans action, ſans deſirs; pour vivre heureux, il faut s'efforcer par de continuelles méditations, & par de fréquentes victoires remportées ſur ſoi-même, de devenir ſemblable à ce principe, & pour cela s'accoûtumer à ne faire rien, à ne vouloir rien, à ne ſentir rien, à ne penſer à rien; il n'eſt plus queſtion de vices ou de vertus, de peines ou de récompenſes, de providence & d'immortalité des ames; toute la ſainteté conſiſte à ceſſer d'être, & à ſe confondre avec le néant; plus on approche de la nature de la pierre ou d'un tronc d'arbre, plus on ſe perfectionne; enfin c'eſt dans l'indolence & l'inaction, dans la ceſſation de tous déſirs, dans la privation des mouvemens du corps, dans l'anéantiſſement de toutes les facultez de l'ame, & dans la ſuſpenſion générale de tous ſentimens, que conſiſte la vertu & le bonheur; quand un homme eſt une fois parvenu à ce bienheureux état, il n'y a plus pour lui de viciſſitude & de tranſmigration, il n'a plus d'avenir à craindre, parce qu'à proprement parler, il n'eſt rien, ou s'il eſt quelque choſe, il eſt heureux, &, pour tout dire en un mot, il eſt parfaitement ſemblable au Dieu *Fo*.

Cette doctrine ne laiſſa pas de trouver des partiſans, même à la Cour, où quelques Grands l'embraſſerent. L'Empereur *Kao tſong* en fut ſi fort entêté, qu'il remit le gouvernement de l'Empire à ſon fils adoptif, pour ſe livrer entierement à ces folles & ſtupides méditations.

Cependant la plûpart des Lettrez s'éleverent contre cette Secte de faux contemplatifs, & entr'autres un *Colao* célébre, nommé *Poei guei*, zélé Diſciple de Confucius: ils la combattirent de toutes leurs forces, en faiſant voir que cette apathie, ou plûtôt cette monſtrueuſe ſtupidité qu'on s'efforce d'acquérir, en ne faiſant rien, en ne penſant à rien, eſt le renverſement de la morale, & de la ſociété civile; que l'homme n'eſt élevé au deſſus des autres Etres, que parce qu'il penſe, qu'il raiſonne, qu'il s'applique à connoître la vertu, & à la pratiquer; que d'aſpirer à cette folle inaction, c'eſt renoncer aux devoirs les plus eſſentiels, c'eſt anéantir les rapports néceſſaires, qui ſont entre le pere & les enfans, le mari & la femme, le Prince & ſes ſujets; qu'enfin ſi cette doctrine étoit ſuivie, elle réduiroit tous les membres de l'état à une condition beaucoup inférieure à celle des bêtes.

C'eſt ainſi que la Chine ſe vit en proye à toutes ſortes d'opinions ridicules & extravagantes. Quoique les Lettrez combattent ces diverſes Sectes, qu'ils les traittent même d'Héréſies, qu'ils ayent fait naître pluſieurs fois à la Cour la penſée de les abolir dans toute l'étenduë de l'Empire; on les a toûjours tolérées juſqu'ici, ſoit par la crainte d'exciter des troubles parmi le Peuple, qui eſt fort entêté de ſes Idoles; ſoit qu'elles ayent des protecteurs ſecrets parmi les Sçavans, dont pluſieurs, qui ont été tirez de la lie du Peuple, ont de la peine à ſe déprendre des ſuperſtitions, dans leſquelles ils ſont nez, & qu'ils ont ſuccées avec le lait. On ſe con-

tente

tente de les condamner en général comme des Héréſies; & c'eſt ce qui ſe pratique tous les ans à *Peking*.

C'eſt cet amas monſtrueux de ſuperſtitions, de Magie, d'Idolatrie, & d'Athéiſme, qui ayant infecté de bonne heure l'eſprit de pluſieurs Lettrez a enfanté parmi eux une Secte, qui tient lieu de Religion ou de Philoſophie; car on ne ſçait pas bien ce qu'on en doit penſer, & il eſt à croire qu'ils ne le ſçavent pas eux-mêmes.

De la Secte de quelques Lettrez de ces derniers tems.

LEs Docteurs modernes, Auteurs d'une nouvelle doctrine, par laquelle ils prétendent éclaircir ce qu'il y avoit d'obſcur dans les anciens Livres, parurent ſous le regne de la dix-neuviéme Famille des *Song*, plus de mille ans après que l'idolatrie eût pénétré dans la Chine. Les troubles que les différentes Sectes & les guerres cauſerent dans l'Empire, en bannirent tout-à-fait l'amour des Sciences, & y introduiſirent l'ignorance & la corruption des mœurs, qui y regnerent pendant pluſieurs ſiécles.

Il ſe trouva alors peu de Docteurs capables de réveiller les eſprits d'un aſſoupiſſement ſi général. Mais le goût que la Famille Impériale des *Song* prit pour les Livres anciens, & l'eſtime qu'elle fit des gens habiles, inſpirerent peu à peu de l'émulation pour les Lettres. On vit s'élever parmi les premiers Mandarins, des hommes de merite & d'eſprit, qui entreprirent de commenter, non-ſeulement les anciens Livres Canoniques, mais encore les interprétations de ces Livres faites par Confucius, par Mencius ſon Diſciple, & par d'autres célébres Ecrivains.

Ce fut en l'année 1070. depuis la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, qu'on vit paroître ces Interprêtes, qui ſe firent une grande réputation. Les plus célébres furent *Tchu tſe*, & *Tching tſe*, qui publierent leurs Ouvrages ſous le regne du ſixiéme Prince de la Famille des *Song*. *Tchu hi* ſe diſtingua tellement des autres par ſa capacité, qu'on l'honora du nom de Prince des Lettrez. Quoique ces Auteurs fuſſent en réputation il y a cinq ou ſix cens ans, on ne fait pas difficulté de les regarder comme des Auteurs modernes, ſur-tout quand on les compare aux anciens Interprêtes, qui les précéderent de quinze ſiécles.

Enfin vers l'an 1400. de Jeſus-Chriſt l'Empereur *Yong lo*, troiſiéme Prince de la vingt-uniéme Famille de *Tai ming*, choiſit quarante-deux Docteurs des plus habiles, auſquels il ordonna de faire un corps de doctrine, qui pût être ſuivi des Sçavans, & de s'attacher ſur-tout aux Commentaires de *Tchu tſe*, & de *Tching tſe*, qui fleuriſſoient ſous la Race des *Song*.

Ces Mandarins s'appliquerent à cet ouvrage; & outre l'interprétation qu'ils firent des Livres Canoniques, & des Ouvrages de *Confucius* & de *Mencius*, ils en compoſerent un autre, qui contenoit vingt Volumes, & qu'ils intitulerent *Sing li ta tſuen*, c'eſt-à-dire, *de la nature*, ou *de la Philoſophie naturelle*. Ils ſuivirent, comme on le leur avoit preſcrit, la doctrine de ces deux Ecrivains, qui n'avoient que trois ſiécles d'antiquité: & pour ne pas paroître abandonner le ſens & la doctrine des anciens Livres ſi reſpectez dans tout l'Empire, ils tâcherent, par de fauſſes interprétations, & en leur donnant des ſens forcez, de les amener à leurs idées particulieres.

L'autorité de l'Empereur, la réputation de ces Mandarins, leur ſtile ingénieux & poli, les matieres nouvelles qu'ils

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 35 sur 577

traittoient d'une maniere propre à picquer la curioſité, le ſoin qu'ils eurent de vanter leur intelligence dans le vrai ſens des anciens Livres; tout cela donna du crédit à leurs Ouvrages, & pluſieurs Lettrez s'y laiſſerent ſurprendre.

Ces nouveaux Docteurs prétendirent que leur doctrine étoit fondée ſur celle de l'*Y king*, le plus ancien des Livres Chinois, dont nous avons déja parlé: mais ils s'expliquerent d'une maniere obſcure, remplie d'équivoques & de contradictions, ſe ſervant d'expreſſions propres à perſuader qu'ils n'avoient garde d'abandonner l'ancienne doctrine, & ſe faiſant réellement une doctrine nouvelle, parlant en apparence, comme les anciens, de l'objet du culte primitif, & donnant à ces paroles un ſens impie, qui détruiſoit toute ſorte de culte. Voici leur ſyſtême, qu'il n'eſt pas aiſé de débroüiller, & que vrai-ſemblablement ceux qui l'ont inventé, n'entendent guéres eux-mêmes.

Ils donnerent au Principe de toutes choſes le nom de *Tai ki*, & comme ce nom, de l'aveu même de *Tchu tſe*, qu'ils ſuivent dans leur ſyſtême, n'a jamais été connu, ni de *Fo hi* Auteur de l'*Y king*, & Fondateur de la Monarchie, ni de *Ven vang*, & de *Tcheou kong* ſon fils ſes interprêtes, qui ne ſont venus que dix-ſept cens ans après *Fo hi*, ſelon l'opinion de pluſieurs Chinois, ils s'appuyent de l'autorité de Confucius.

Cependant, ſelon le Pere Couplet, très-verſé dans l'intelligence des Livres Chinois, ce Prince des Philoſophes, n'en a parlé qu'une ſeule fois; & encore n'eſt-ce que dans un court Appendice, qu'il a mis au bout du Livre, qui contient ſes interprétations de l'*Y king*, & où il dit, *que la tranſmutation contient le* Tai ki, *& que celui-ci produit deux qualitez, le parfait & l'imparfait; que ces deux qualitez produiſent quatre images; & que ces quatre images produiſent huit figures.*

A la réſerve de ce ſeul texte, il n'eſt parlé nulle part du *Tai ki*, ni dans les cinq Livres Canoniques appellez *Ou king* (a), ni dans les quatre Livres de Confucius & de Mencius. Auſſi les quarante-deux Docteurs diſent-ils, qu'ils ſont redevables aux deux Interprêtes qui ont écrit ſous la Famille des *Song*, d'avoir découvert cette doctrine profonde & cachée, qui avoit été ignorée de toute l'antiquité.

Quoiqu'ils diſent que ce *Tai ki* eſt un je ne ſçai quoi, qu'il n'eſt pas poſſible d'expliquer, qui eſt ſéparé des imperfections de la matiere, & auquel on ne peut pas donner de nom qui lui convienne; ils s'efforcent néanmoins d'en donner quelque idée, qui puiſſe autoriſer leur ſentiment: & comme ces deux mots *Tai ki* ſignifient grand Pole, ou grand faîte: ils diſent qu'il eſt, par rapport à tous les Etres, ce qu'eſt le faîte par rapport à un Edifice; qu'il ſert à unir enſemble, & à conſerver toutes les parties de l'Univers, de même que le faîte aſſemble & ſoutient toutes les parties qui compoſent le toict d'un Edifice.

Ailleurs ils le comparent à la racine de l'arbre, & à l'eſſieu d'un chariot: ils l'appellent le pivot, ſur lequel tout roule; la baſe, la colomne, & le fondement de toutes choſes. Ce n'eſt pas, diſent-ils, un Etre chimérique, qui ſoit ſemblable aux vuides de la Secte des Bonzes: c'eſt un Etre réel, qui exiſte véritablement, c'eſt ce qu'on conçoit qui exiſte avant toutes choſes, & qui n'eſt pas diſtingué des choſes avant leſquelles il exiſte, qui eſt une même choſe avec le parfait & l'imparfait, le Ciel, la Terre, & les cinq Elémens; en ſorte que chaque choſe peut être appellée à ſa maniere *Tai ki*.

Ils diſent encore, qu'on doit le concevoir comme quelque choſe d'immobile, & qui eſt en repos: lorſqu'il ſe meut, il produit l'*Yang*, qui eſt une matiere parfaite, ſubtile, agiſſante, & dans un continuel mouvement: lorſqu'il ſe repoſe, il produit l'*Yn*, qui eſt une ma-

(a) *Ou*, ſignifie cinq. *King* eſt pris-là pour Livre Canonique.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 36 sur 577

tiere groſſiére, imparfaite, & ſans mouvement. C'eſt à peu près comme un homme qui ſe tient en repos lorſqu'il médite profondément ſur quelque matiere ; & qui paſſe du repos au mouvement, lorſqu'il explique ce qu'il a médité. C'eſt du mélange de ces deux matieres que naiſſent les cinq Elémens, qui, par leur union & leur tempérament, font la nature particuliere, & la différence de tous les corps. De-là viennent les viciſſitudes continuelles des parties de l'Univers, le mouvement des Aſtres, le repos de la Terre, la fécondité ou la ſtérilité des campagnes. Ils ajoûtent que cette matiere, ou plûtôt cette vertu répanduë dans la matiere, produit, arrange, & conſerve toutes les parties de l'Univers ; qu'elle en fait tous les changemens ; & qu'elle eſt néanmoins aveugle dans ſes opérations les plus régulieres.

Cependant rien n'eſt plus ſurprenant que de lire les perfections que ces Commentateurs modernes attribuent à leur *Tai ki* : ils lui donnent une étenduë & une grandeur ſans bornes : c'eſt, diſent-ils, un principe très-pur & très-parfait, qui n'a ni commencement ni fin : c'eſt l'idée, le modéle, & la ſource de toutes choſes : c'eſt l'eſſence de tous les Etres. Enfin dans d'autres endroits, ils le regardent comme quelque choſe de vivant & d'animé : ils lui donnent le nom d'ame & d'eſprit ; ils s'en expliquent même d'une maniere à faire croire qu'ils le regarderoient comme la premiere intelligence qui a produit toutes choſes, s'ils s'accordoient avec eux-mêmes ; & ſi, à force de vouloir concilier le ſens des anciens Livres avec leur ſyſtême, ils ne tomboient pas dans les plus manifeſtes contradictions. Auſſi eſt-ce la lecture de quelques endroits de leurs Ouvrages, qui a porté des Chinois à élever des Temples en l'honneur de *Tai ki*.

Ce qu'ils appellent *Tai ki*, ils lui donnent auſſi le nom de *Li* : c'eſt, diſent-ils encore, ce qui joint à la matiere, compoſe tous les corps naturels ; ce qui donne à chaque choſe tel être en particulier qu'elle a, & qui la rend différente de tous les autres Etres ; & voici comme ils raiſonnent : Vous faites d'un morceau de bois un ſiége, ou une table ; le *Li*, c'eſt ce qui donne au bois la forme de ſiége ou de table : rompez ce ſiége en pluſieurs morceaux, briſez cette table ; le *Li* de l'un & de l'autre ne ſubſiſte plus.

Ils raiſonnent de même en ce qui concerne la Morale : ils appellent *Li*, ce qui établit le rapport des devoirs réciproques entre le Prince & le ſujet, le pere & le fils, le mari & la femme : ils donnent pareillement le nom de *Li* à l'ame, en tant qu'elle informe le corps ; & dès qu'elle ceſſe de l'informer, ce *Li* ſe détruit à ſa maniere : de même à peu près, diſent-ils, que l'eau changée en glace, quand la chaleur eſt aſſez forte pour la diſſoudre, perd le *Li* qui la faiſoit glace ; & elle reprend ſa premiere fluidité, & ſon être naturel.

Enfin après avoir bien diſputé ſur le *Tai ki* & ſur le *Li*, d'une maniere fort entortillée, & aſſez peu intelligible, ils tombent néceſſairement dans l'Athéïſme, en ce qu'ils excluent toute cauſe efficiente, ſurnaturelle, & qu'ils n'admettent d'autre principe, qu'une vertu inanimée & unie à la matiere à laquelle ils donnent le nom de *Li*, ou de *Tai ki*.

Mais où ils ſe trouvent le plus embarraſſez, c'eſt lorſqu'ils veulent éluder le grand nombre de textes clairs des Livres anciens, où il eſt parlé des eſprits, de la juſtice, de la providence d'un Etre ſuprême, & de la connoiſſance qu'il a de ce qui ſe paſſe de plus ſecret dans les cœurs, &c. & qu'ils tâchent de l'ajuſter à leur maniere de penſer toute charnelle : c'eſt alors qu'ils ſe jettent en de nouvelles contradictions, & qu'ils détruiſent dans un endroit, ce qu'ils établiſſent comme certain dans un autre. En voici des exemples.

Ils enſeignent clairement, que par l'empire que l'ame a ſur ſes mouvemens

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 37 sur 577

& ſur ſes affections, elle peut parvenir à la connoiſſance de cette ame ſuprême, de cette intelligence qui gouverne ſouverainement toutes choſes : que de même, à la vûë de cette maniere admirable, dont les Etres ſe perpétuent, en ſorte que chaque Etre produit toûjours & conſtamment ſon ſemblable ; on prouve évidemment qu'il y a une grande intelligence, qui conſerve, qui gouverne toutes choſes, & qui les conduit à leurs fins de la maniere la plus convenable. Ils en viennent juſqu'à nier que ce ſoit quelque choſe d'inanimé & de matériel : ils aſſûrent même que c'eſt un Eſprit, qu'il eſt indépendant, qu'il renferme la bonté de tous les Etres, & qu'il donne l'être à tout ce qui ſubſiſte.

Il n'eſt pas étonnant que ces Commentateurs modernes ſe donnent vainement la torture, pour accorder leurs opinions avec la doctrine des anciens Livres ; puiſque les principes qu'ils admettent, ne ſe trouvent nulle part dans l'antiquité Chinoiſe.

J'ai déja dit que leur *Tai ki* ne ſe trouve ni dans l'*Y king*, qui ne conſiſte que dans une Table de ſoixante quatre figures, compoſées de trois cens quatre-vingt-quatre lignes entieres ou briſées ; ni dans les Interprêtes, qui ſont venus dix-ſept cens ans après *Fo hi* ; ni dans le *Chu king*, & les autres Livres Claſſiques : il ne ſe trouve qu'une ſeule fois dans un court Appendice que Confucius a ajoûté à ſes Interprétations de l'*Y king*. On ne parle auſſi nulle part du *Li*, dans le ſens que ces nouveaux Commentateurs lui donnent.

C'eſt donc environ trois mille ans après *Fo hi*, Fondateur de la Monarchie Chinoiſe, qu'on a vû éclorre le fameux *Tai ki*, & ſeize cens ans après Confucius, qui n'en a parlé qu'une ſeule fois ; & encore les plus habiles Interprêtes aſſûrent-ils, que ce Philoſophe n'entendoit autre choſe par ce mot, que la matiere premiere.

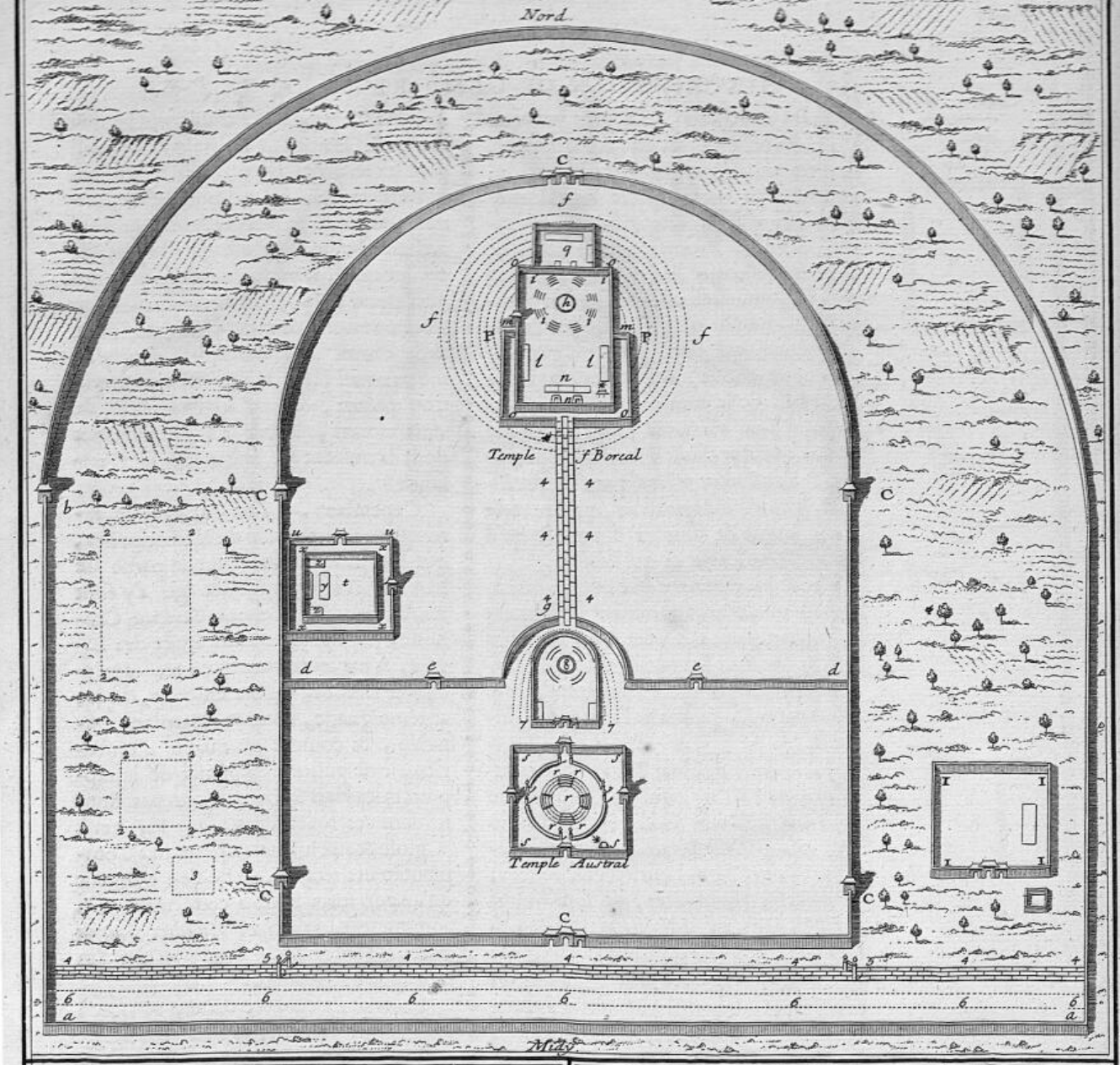
On ne peut néanmoins diſconvenir que ces Commentateurs n'ayent rendu ſervice à l'Empire, en réveillant le goût pour les anciens Livres : mais ils ont nui infiniment à un grand nombre de Lettrez médiocres & peu habiles, qui s'attachant moins à approfondir le texte de ces précieux monumens, qu'à ſe remplir l'eſprit de la doctrine inſinuée dans les nouveaux Commentaires, paroiſſent avoir donné dans une eſpece d'Athéiſme, auquel ils ne ſe ſentoient déja que trop portez, & par la dépravation de leurs mœurs, & par les ſuperſtitions dont ils avoient été imbus dès leur enfance.

Cependant, ſi l'on en croît le témoignage d'une foule de Miſſionnaires, qui ont paſſé la plus grande partie de leur vie dans l'Empire, & qui s'y ſont rendus très-habiles dans la Science Chinoiſe, par une conſtante étude des Livres, & par leur commerce avec les principaux Lettrez, ſi l'on en croit, dis-je, ce témoignage, comme il paroît raiſonnable, & comme en qualité d'Hiſtorien, je ne puis me diſpenſer de le rapporter ; les vrais Sçavans n'ont pas donné dans ces folles idées : ſans s'arrêter à la gloſe & aux interprétations des Commentateurs récens, ils ne s'en tiennent qu'au pur texte, ſelon cette maxime ſi commune parmi eux : *Attachez-vous au texte, & laiſſez-là le Commentaire* : Sin king pou ſin tchuen.

En effet, c'eſt à ce texte, & non à ſa gloſe que tout Lettré a droit d'en appeller : c'eſt dans ce texte que la doctrine Chinoiſe eſt marquée & fixée ; & tout ce que peuvent avancer les Gloſſateurs modernes, eſt ſans autorité, dès qu'on fait voir qu'il eſt peu conforme au texte des Livres Claſſiques. Ces vrais Sçavans, uniquement attachez au texte des Livres Claſſiques, ont la même idée du premier Etre, que les anciens Chinois, & entendent comme eux, par les mots de *Chang ti* & de *Tien*, non pas le Ciel viſible & matériel, ou une vertu céleſte inanimée & deſtituée d'intelligence ; mais le

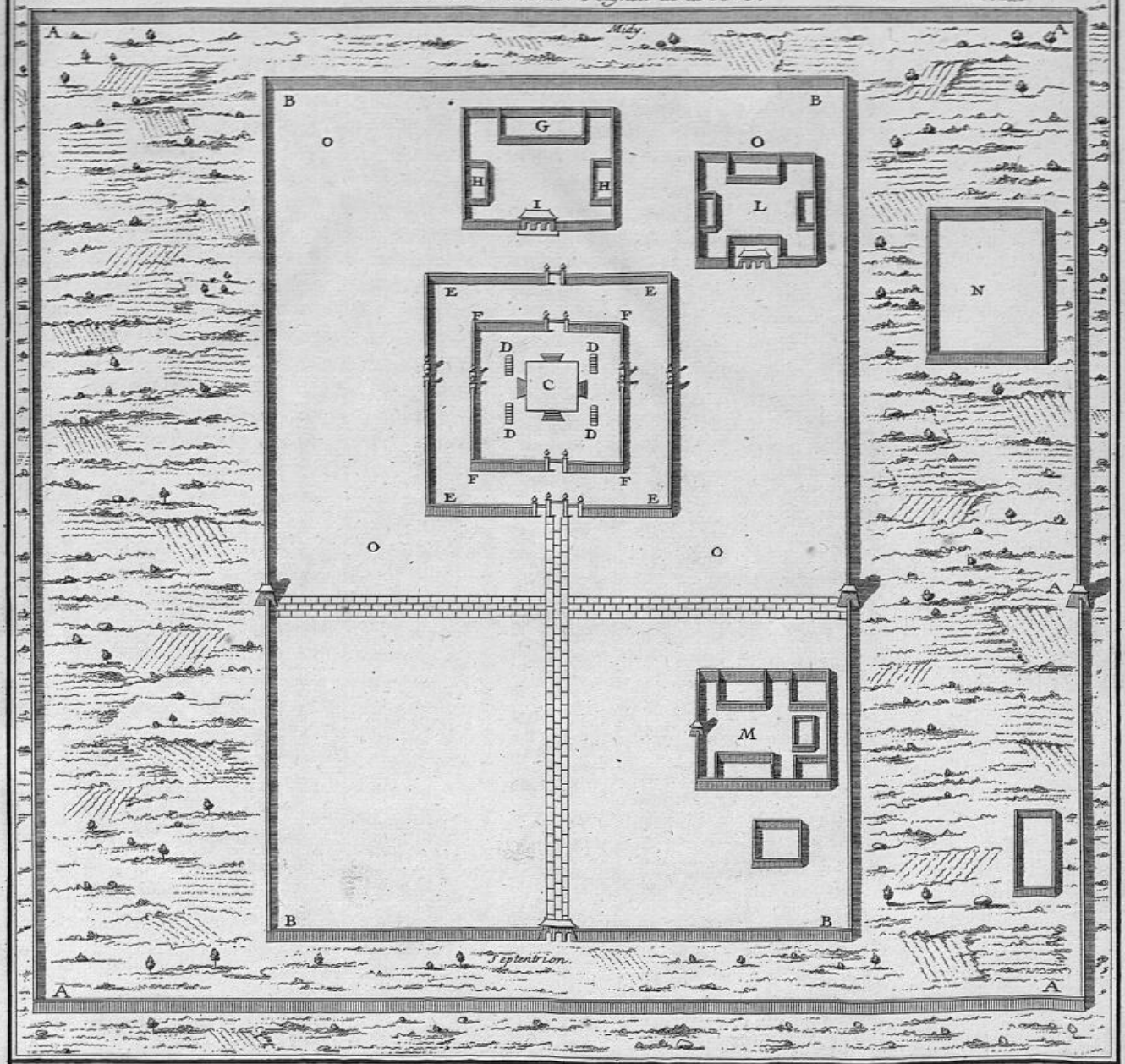
Plan du Tien-tang.

ou Temple dedié a Chang-ti ou Souverain Seigneur du Ciel.



a. Enceinte exterieure d'une lieue environ de circuit.
b. Porte de l'enceinte exterieure. cette porte est unique.
c. Enceinte interieure avec six portes.
d. Muraille de separation qui coupe l'enceinte interieure en deux espaces, l'un au Nord, l'autre au midy.
e. porte de communication de ces deux espaces.
f. Temple boreal dans un boccage rond de vieux cyprès.
g. chemin Royal pavé.
h. Temple en forme de Rotonde avec un toit a trois etages. chaque toit est de couleur differente: le superieur est bleu celeste, le moyen est jaune, et l'interieur est Vert.
i. Massif rond a trois etages avec huit escaliers de 28. degrez chacun.
l. Salles laterales pour la musique, et pour les vases Sacrez.
m. Portes laterales.
n. Salle percée en porte avec une Seconde porte vis à vis.
* Autel pour l'holocauste.
o. Enceinte interieure du Temple Boreal.
P. Enceinte exterieure du Temple Boreal.
q. Salle où Temple où se conserve la tablette où est ecrit le nom du Seigneur du Ciel, Hoang tien Chang-ti. cette Salle a une enceinte particuliere avec deux batimens qui l'accompagnent, et une porte au midy.
r. Massif rond à trois etages et ses escaliers Semblables au massif du Nord. Sur ce massif on dresse une tente pour placer la tablette de Chang-ti, devant laquelle l'Empereur Sacrifie &c.
s. Deux cours avec leurs enceintes l'une quarrée et l'autre ronde, ayant chacune quatre portes.
* Autel pour l'holocauste.
t. Tchai cong, ou Palais de retraitte et de penitence pour le Jeûne Imperial de 3. jours.
u. Enceinte exterieure avec un fossé et deux portes.
x. Enceinte interieure.
y. Appartement de l'Empereur.
z. Etuves ou bains pour les purifications.
1. Lieu ou l'on serre les parasols, bannieres, enseignes, et cent Sortes d'instruments qui accompagnent l'Empereur, dans sa marche Solemnelle.
2. Demeure des Musiciens où joueurs d'instrumens entretenus au nombre de plus de 500 pour la Solemnité du Sacrifice Imperial.
3. Lieu destiné pour tuer et preparer les victimes du Sacrifice.
4. Grand chemin pavé.
5. Deux Arcs de triomphe.
6. Allée de Vieux cyprès.
7. Enceinte du lieu où l'on garde la tablette de Chang-ti dans le temp. Austral. Cette enceinte est dans un boccage de Cypres marqué par des point
8. Salle ronde sur un massif à trois étages, où Temple où l'on garde ladite tablette pendant le cours de l'année

PLAN DU TI-TANG,
ou du Temple, où l'Empereur Sacrifie a Chang-ti sous le Titre de Souverain Seigneur de la Terre.



A. Enceinte exterieure dont un costé est d'environ deux cens pas.

B. Enceinte interieure. Cette enceinte a deux portes, l'une au Nord, et l'autre à l'Occident. La premiere enceinte n'a qu'une porte: elle est à l'occident.

C. Massif quarré dont un costé n'a gueres que trente pieds de long. On y monte par quatre escaliers de cinq ou six marches Seulement. Sur ce massif le jour du Sacrifice Seulement, on dresse une tente quarrée pour placer la tablette de Chang-ti avec l'inscription de Souverain Maitre de la terre.

D. Petits massifs de pierre placez aux costez du grand, et dediez aux Genies tutelaires des montagnes, des Rivieres &c.

E F. Deux Cours avec leurs enceintes et portes en forme d'Arcs de triomphe qui regardent les quatre Regions.

G. Salle où Temple où l'on garde pendant le cours de l'année la tablette de Chang-ti.

H. Salles laterales du Temple.

I. Porte du Temple.

L. Chin Sang, où magazin Sacré où l'on Serre tous les Vases et instrumens destinez a l'usage des Sacrifices.

M. Tchai cong. où Palais de retraitte et de penitence.

N. Demeure des Mandarins qui gardent ce Temple.

O. Boccage quarré de Vieux cyprès

Luca Scalp.

le premier Etre, l'Auteur & le Principe de tous les Etres, le ſuprême Seigneur, qui diſpoſe de tout, qui gouverne tout, qui perce dans le ſecret des cœurs, à qui rien n'eſt caché, qui punit le vice, & récompenſe la vertu, qui éleve & abaiſſe ceux qu'il lui plaît, qu'on doit honorer par la pratique de la vertu, &c.

Auſſi rien n'eſt-il plus fréquent que d'entendre ces Lettrez ſe plaindre que l'innocence, la candeur, & la ſimplicité des premiers ſiécles, eſt entierement oubliée; que les Sçavans négligent les anciens monumens; que pluſieurs ne ſont Diſciples de Confucius que de nom; & qu'ils n'ont d'autre but, que de parvenir aux Charges & aux Dignitez, & de ſe faire de la réputation, en ébloüiſſant les ſimples par une vaine éloquence.

Néanmoins, comme on voyoit des Lettrez, qui, en ſuivant les Commentateurs modernes, & voulant tout expliquer par les cauſes naturelles, donnoient dans l'Athéiſme, & ne reconnoiſſoient pour premier principe, qu'une vertu céleſte, aveugle, & matérielle; des Miſſionnaires venus récemment à la Chine, furent portez à croire que c'étoit-là l'opinion commune des Sçavans: ils convinrent pourtant que ſi l'Empereur prononçoit ſur la véritable ſignification du *Tien*, & du *Chang ti*, en déclarant qu'il entend par ces mots, le Seigneur du Ciel, & non pas le Ciel matériel; leurs doutes ſe diſſiperoient, & qu'ils ne feroient pas l'injuſtice aux Sçavans de ce grand Empire, de les regarder tous comme de vrais Athées. *Il faut abſolument que l'Empereur parle*, diſoit l'un d'eux *; *il faut que l'Empereur s'explique.* Ils ſçavoient que le feu Empereur *Cang hi* étoit très-verſé dans l'intelligence des Livres Chinois; que c'eſt à lui, comme Empereur, d'examiner les Docteurs; qu'il eſt le Chef de la Religion & de la doctrine des Lettrez; que c'eſt lui qui juge ſouverainement du véritable ſens des Loix, des cérémonies, & des coûtumes, en qualité de Pontife, de Légiſlateur, & de Maître de l'Empire.

*M. Maigrot.

On prit donc le parti en l'année 1700. de conſulter ce Prince, avec les ménagemens convenables, pour ne lui pas laiſſer entrevoir à quel deſſein on lui demandoit cette explication. Il déclara par un Edit, qui fut conſervé dans les Archives, inſéré dans les Gazettes publiques, & répandu dans tout l'Empire, que ce n'eſt pas au Ciel viſible & matériel qu'on offre des ſacrifices, mais ſeulement au Seigneur & à l'Auteur du Ciel, de la Terre, & de toutes choſes; & que c'eſt par cette raiſon que la Tablette, devant laquelle on offre ces ſacrifices, porte cette inſcription: *Au Chang ti*, c'eſt-à-dire, *au ſouverain Seigneur*; que c'eſt par reſpect, qu'on n'oſe pas l'appeller par ſon propre nom; & qu'on a coûtume de l'invoquer ſous le nom de Ciel ſuprême, de Ciel bienfaiſant, de Ciel univerſel; de la même maniere que quand on parle avec reſpect de l'Empereur, on ne l'appelle pas par ſon nom, mais on dit *les dégrez de ſon Trône*, *la Cour ſuprême de ſon Palais* *; que ces noms, quoique différens, ſi l'on regarde les termes, ſont cependant les mêmes, ſi l'on regarde leur ſignification. Dans une autre occaſion, parlant en public, il aſſura que les habiles Chinois diſoient comme lui, que le principe de toutes choſes eſt appellé *Tien*, Ciel, en ſtile noble & figuré; de même que l'Empereur eſt appellé *Tchao ting* du nom de ſon Palais, qui eſt le lieu où brille davantage la Majeſté Impériale.

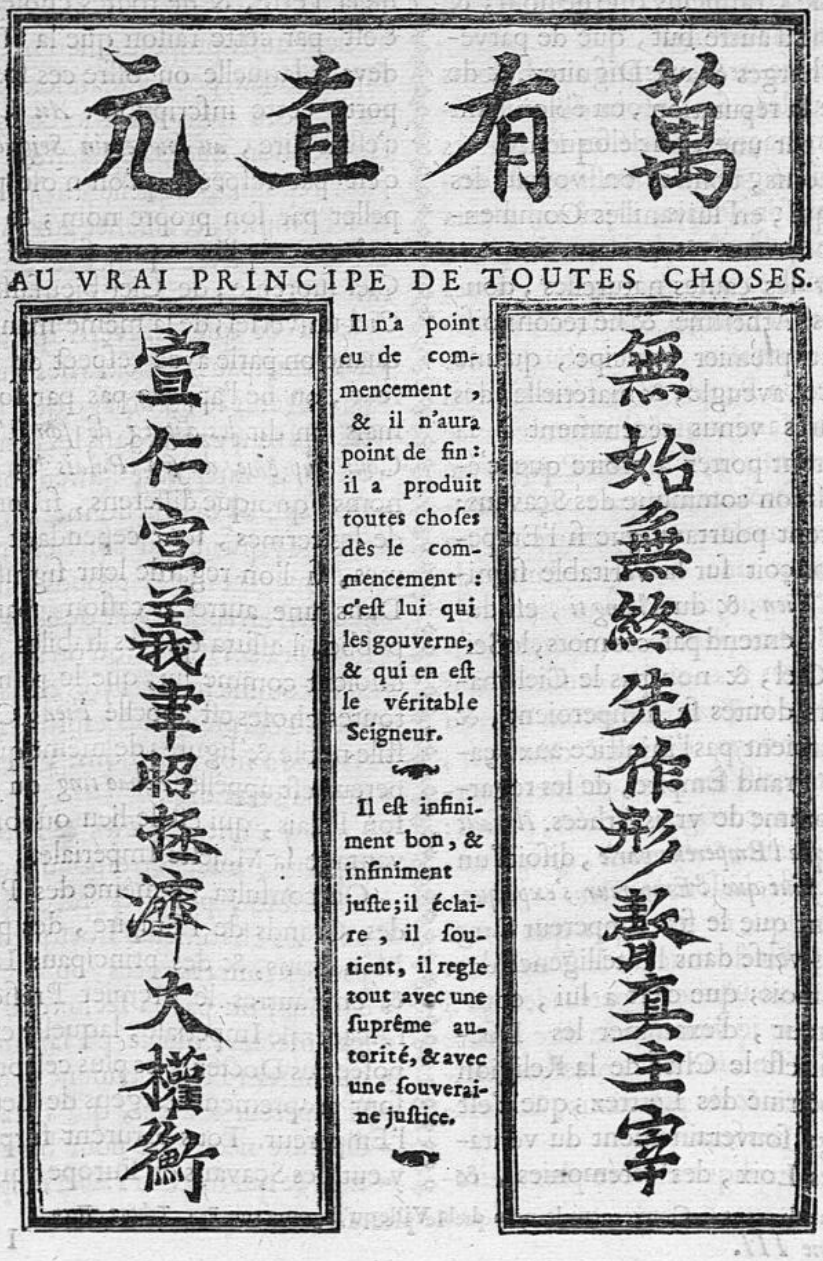
On conſulta de même des Princes, des Grands de l'Empire, des premiers Mandarins, & des principaux Lettrez, & entr'autres le Premier Préſident de l'Académie Impériale, laquelle eſt compoſée des Docteurs les plus célébres, qui ſont proprement les gens de Lettres de l'Empereur. Tous parurent ſurpris qu'il y eut des Sçavans en Europe qui puſſent

* On donne ſouvent au Gouverneur le nom de la Ville qu'il gouverne *Fou*, *Tcheou*, *Hien*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 41 sur 577

croire que les Lettrez de la Chine honoraſſent un Etre inanimé & ſans vie, tel que le Ciel viſible & matériel : & tous déclarerent qu'en invoquant le *Tien* ou le *Chang ti*, ils invoquoient le ſuprême Seigneur du Ciel, l'Auteur & le Principe de toutes choſes, le diſpenſateur de tous les biens, qui voit tout, qui connoît tout, & dont la ſageſſe & la providence gouverne cet Univers. Quoi, s'écrioient quelques-uns d'eux, nous jugeons que chaque Famille doit avoir un Chef, chaque Ville un Gouverneur, chaque Province un Viceroy, tout l'Empire un Maître indépendant & abſolu? Et nous pourrions douter qu'il y eût une premiere Intelligence, un Etre ſuprême, un ſouverain Seigneur de l'Univers, qui le gouverne avec ſageſſe & avec juſtice? N'eſt-ce pas ce que nos anciens Livres nous enſeignent? N'eſt-ce pas ce que nous avons appris de nos premiers Sages?

On peut connoître les ſentimens du même Empereur par les trois Inſcriptions ſuivantes, qu'il écrivit de ſa propre main, & qu'il donna aux Peres Jéſuites de *Peking*, pour la nouvelle Egliſe



AU VRAI PRINCIPE DE TOUTES CHOSES.

Il n'a point eu de commencement, & il n'aura point de fin: il a produit toutes choſes dès le commencement: c'eſt lui qui les gouverne, & qui en eſt le véritable Seigneur.

Il eſt infiniment bon, & infiniment juſte; il éclaire, il ſoutient, il regle tout avec une ſuprême autorité, & avec une ſouveraine juſtice.

qu'ils avoient élevée vers la porte de *Chun tchi muen*. Dès l'année 1705. il voulut contribuer à la conſtruction de cette Egliſe; & pour cela il leur fit préſent de dix mille onces d'argent. Les caracteres de l'Inſcription du frontiſpice ont deux pieds * & demi Chinois de hauteur : les caracteres des Inſcriptions de chaque colomne ont près d'un pied Chinois de hauteur. Il paroît que *Yong tching*, qui a ſuccédé à l'Empereur *Cang hi* ſon pere, a la même idée du *Tien*, que ſon prédéceſſeur, & les Sçavans de ſon Empire : on en peut juger par la maniere dont il en parle dans un Edit public. Voici à quelle occaſion il fut donné.

Ce Prince très-attentif aux beſoins de ſes Peuples, fut informé que la ſéchereſſe menaçoit une de ſes Provinces d'une ſtérilité générale. Auſſi-tôt il s'enferma dans ſon Palais, il jeûna, il pria juſqu'à ce qu'il eût appris que la pluye y étoit tombée en abondance ; après quoi il porta l'Edit en queſtion, où témoignant combien il étoit touché des miſeres de ſon Peuple, il ordonna à tous les Grands Mandarins de l'informer avec ſoin des calamitez, dont les Peuples de leur diſtrict ſeroient affligez ; puis il conclut par ces paroles : « Il y a entre le *Tien* » & l'homme une correſpondance de » fautes & de punitions, de prieres & de » bienfaits. Rempliſſez vos devoirs, évi» tez les fautes ; car c'eſt à cauſe de nos » péchez que le *Tien* nous punit. Quand » le *Tien* envoye quelque calamité, » ſoyons attentifs ſur nous-mêmes, mor» tifions-nous, corrigeons-nous, prions : » c'eſt en priant, & en nous corrigeant, » que nous fléchiſſons le *Tien*. Si je por» te cet ordre, ce n'eſt pas que je me » croye capable de toucher le *Tien* ; mais » c'eſt pour vous mieux perſuader qu'il » y a, comme je viens de le dire, entre » le *Tien* & l'homme une correſpondan» ce de fautes & de punitions, de prie» res & de bienfaits. »

Mais il s'explique encore plus clairement dans une inſtruction qu'il donne à ſes Peuples au ſujet d'une Requête, qui lui fut préſentée par un des premiers Officiers de ſon Empire.

Un Sur-Intendant de deux Provinces écrivit à l'Empereur, que par tout où on avoit élevé des Temples à l'honneur du Général d'Armée *Lieou mong*, les ſauterelles, & certains autres vers, ne portoient aucun dommage aux campagnes ; & qu'au contraire les Territoires, où on ne lui avoit point érigé de Temple, ſe reſſentoient toûjours du ravage que ces Inſectes ont coûtume de faire. D'autres grands Mandarins lui avoient auſſi propoſé différens expédiens ſuperſtitieux, pour demander ou la pluye, ou le beau tems ſelon le beſoin. Voici l'inſtruction que Sa Majeſté leur donna pour réponſe, laquelle fut publiée par tout l'Empire, & affichée aux Carrefours des Villes, avec le Sceau du Mandarin.

« Sur ce que j'ai averti quelques-uns » des principaux Officiers des Provinces, » de prévenir le dommage que les Inſec» tes peuvent cauſer dans les campagnes ; » on a mal interprêté l'intention de mes » Ordres, & on y a donné un ſens dé» tourné, qui ne leur convient point. On » s'eſt imaginé mal-à-propos, que je don» ne dans l'erreur ridicule de ceux qui ajoû» tent foi à ces Eſprits, qu'on appelle *Kouei* » *chin*, comme ſi je croyois que les prieres » faites à ces prétendus eſprits, ſoient un » remede à nos afflictions. Voici donc ce » que je veux dire. »

» Il y a entre le *Tien* & l'homme un » rapport, une correſpondance ſûre, » infaillible, pour les récompenſes & » pour les châtimens. Lorſque nos cam» pagnes ſont ravagées, ou par les inon» dations, ou par la ſéchereſſe, ou par » les Inſectes ; quelle eſt la cauſe de ces » calamitez ? Elles viennent peut-être de » l'Empereur même, qui s'écarte de la » droiture néceſſaire pour bien gouver» ner, & qui force le *Tien* à employer ces

* Le pied Chinois eſt un peu plus grand que le pied du Châtelet de Paris.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 43 sur 577

» châtimens pour le faire rentrer dans » ſon devoir. Peut-être auſſi viennent- » elles de ce que les principaux Officiers » de la Province, ſur laquelle tombent » ces malheurs, ne cherchent pas le bien » public, & ne prennent pas la juſtice » pour regle de leur conduite. Ne vien- » nent-elles point auſſi ces calamitez, ou » de ce que les Gouverneurs des Villes » ne ſe comportent pas avec équité, ou » ne donnent pas au Peuple les exem- » ples, & les inſtructions convenables; » ou de ce que dans telle Province, dans » tel Pays, on viole les Loix, on mépriſe » les Coûtumes, on vit dans le déſordre? » Alors le cœur de l'homme étant cor- » rompu, cette belle union, qui doit » être entre le *Tien* & l'homme, ſe trou- » ble, ſe rompt; & les adverſitez, les » malheurs fondent ſur nous en abon- » dance. Car les hommes manquant ici- » bas à leur devoir, le *Tien* alors chan- » ge l'inclination bienfaiſante qu'il avoit » à leur égard. »

» Perſuadé de cette doctrine, qui eſt » indubitable, auſſi-tôt qu'on m'avertit » que quelque Province ſouffre, ou » d'une longue ſéchereſſe, ou de l'excès » des pluyes; je rentre auſſi-tôt dans moi- » même, j'examine avec ſoin ma con- » duite, je penſe à rectifier les déréglе- » mens qui ſe ſeroient introduits dans » mon Palais. Le matin, le ſoir, tout » le jour je me tiens dans le reſpect & » dans la crainte. Je m'applique à don- » ner au *Tien* des marques de droiture » & de piété, dans l'eſpérance que par » une vie réguliere, je ferai changer la » volonté que le *Tien* a de nous punir. »

» C'eſt à vous, grands Officiers, qui » gouvernez les Provinces, c'eſt à vous » à me ſeconder. C'eſt à vous, Gouver- » neurs des Villes, c'eſt à vous, peuple, » ſoldats, & autres, de quelque qualité » & condition que vous ſoyez; c'eſt à » vous, dis-je, à vous acquitter auſſi de » ce devoir. Veillez ſur vous-mêmes, » conſervez-vous dans la crainte, exa- » minez votre conduite, travaillez à vous » perfectionner, aidez-vous, exhortez- » vous mutuellement les uns les autres, » réformez vos mœurs, faites effort, » corrigez vos défauts, repentez-vous de » vos péchez, ſuivez le chemin de la vé- » rité, quittez celui de l'erreur; & ſoyez » aſſurez que, ſi de notre part nous rem- » pliſſons tous nos devoirs, le *Tien* ſe » laiſſera fléchir par notre conduite bien » réglée, & nous attirerons ſur nous ſa » paix & ſa protection. La diſette, l'af- » fliction diſparoîtront; l'abondance, » l'allégreſſe prendront leur place, & » nous aurons le plaiſir de voir ſe renou- » veller de nos jours, ce qu'on admira » autrefois ſous le regne heureux de l'il- » luſtre Prince *Tching tang*. »

» Car je ne puis trop vous le répéter; » pour prévenir les calamitez, il n'y a » pas de moyen plus sûr, que de veil- » ler ſur ſoi-même, de ſe tenir dans la » crainte, & de travailler à ſa perfec- » tion. Il faut examiner ſa conduite, » corriger ſes fautes, honorer ſincere- » ment, & reſpecter le *Tien*. C'eſt par » cette attention & ce reſpect qu'on le » touche, & qu'on le fléchit. Quand » on vous dit de prier, & d'invoquer les » Eſprits, que prétend-on? C'eſt tout » au plus d'emprunter leur entremiſe, » pour repréſenter au *Tien* la ſincérité de » notre reſpect, & la ferveur de nos de- » ſirs. Prétendre donc en quelque ſorte » s'appuyer ſur ces prieres, ſur ces in- » vocations, pour éloigner de nous les » infortunes, les adverſitez; pendant » qu'on néglige ſon devoir, qu'on ne » veille point ſur ſoi-même, qu'on ne » tient pas ſon cœur dans le reſpect & » dans la crainte à l'égard du *Tien* pour » le toucher; c'eſt vouloir puiſer dans le » ruiſſeau, après avoir bouché la ſource; » c'eſt laiſſer l'eſſentiel pour s'attacher à » ce qui n'eſt qu'acceſſoire. Comment » pourriez-vous eſpérer par une telle » conduite d'obtenir l'accompliſſement » de vos deſirs?

» De plus, faites réflexion que le *Tien* » de ſa nature ſe plaît à faire du bien, à » répandre

» répandre ſes faveurs, à nous conſerver, » à nous protéger. S'il employe la ri- » gueur, c'eſt l'homme même qui ſe l'at- » tire ; c'eſt lui ſeul qui eſt l'auteur de » ſon propre malheur. Et ce qu'il y a de » plus déplorable, c'eſt que ſouvent le » vulgaire ignorant & incapable de ré- » flexion, ſe ſentant affligé, ou par l'ex- » cès des pluyes, ou par la ſéchereſſe, » au lieu de rentrer dans ſoi-même, » d'examiner ſa conduite, & de corri- » ger ſes fautes paſſées, ſe livre à la dou- » leur & au déſeſpoir ; & ajoûtant ainſi » fautes ſur fautes, crimes ſur crimes, » il acheve par-là de mettre le comble » à ſon malheur. Car tenir un tel pro- » cédé, c'eſt détruire de plus en plus l'u- » nion, qui doit être entre le *Tien* & » l'homme ; c'eſt enfin forcer le *Tien* à » décharger ſur nous ſes plus redouta- » bles châtimens. Pour moi, je ne dou- » te nullement que la ſtérilité & les au- » tres calamitez, que nous avons éprou- » vées pendant la ſuite de pluſieurs an- » nées, n'ayent eu pour cauſe les déſor- » dres dont je parle. »

» Voici donc encore une fois ce que » je penſe. Je ſuis véritablement & in- » timement perſuadé qu'il y a entre le » *Tien* & l'homme une union récipro- » que, & une parfaite correſpondance. » Je ſuis bien éloigné d'ajoûter foi à ces » Eſprits, qu'on appelle *Kouei chin*. C'eſt » pour vous inſtruire, vous ſur-tout, » Grands Officiers de la Couronne & » des Provinces, que je n'ai pas dédai- » gné de prendre la plume, & d'expo- » ſer clairement ma penſée, afin que » vous vous conformiez tous à mes ſen- » timens. C'eſt-là l'unique ſujet de cette » inſtruction. »

Il y a pluſieurs années que le Pere Favre, dans une diſpute qu'il eut en préſence de trois cens Lettrez, leur prouva par différens traits des Livres Claſſiques, l'éxiſtence d'un Dieu, ſa juſtice, ſa bonté, ſa providence, & ſes autres perfections ; ſans qu'aucun de ces Lettrez s'avisât de contredire l'interprétation qu'il donnoit aux Livres de leurs anciens Auteurs.

Grand nombre de Chrétiens, dans les compoſitions qu'il leur faut faire, pour parvenir aux dégrez, ou pour s'y maintenir, ont ſuivi les mêmes principes ; & loin de s'attirer la raillerie des Sçavans, ils ont vû leur travail payé par des éloges, & par les récompenſes qu'ils avoient méritées. Le Docteur *Chang keng*, dans le tems qu'il aſpiroit au Doctorat, remplit les Commentaires qu'il fit ſur l'*Y king*, de maximes & de principes ſemblables ; & il mérita l'approbation des Sçavans.

Il ſemble qu'on peut conclure de tout ce que je viens de rapporter, que la Secte des Lettrez, qui eſt la dominante, doit ſe partager en deux Claſſes.

La premiere, de ceux qui, ſans beaucoup d'égard aux Commentaires modernes, ne s'attachent qu'au pur texte des Livres Claſſiques, & qui ont la même idée de l'Etre ſuprême, Auteur de l'Univers, que les premiers Chinois, c'eſt-à-dire, que les Chinois, qui depuis *Fo hi* juſqu'aux nouveaux Commentateurs, ont vêcu & raiſonné pendant tant de ſiécles.

La ſeconde, de ceux qui négligeant le texte, cherchent le ſens de l'ancienne doctrine dans les Gloſes des nouveaux Commentateurs ; & s'attachant comme eux à une mauvaiſe Philoſophie, s'imaginent briller par des idées confuſes, & ténébreuſes ; & faire accroire qu'ils expliquent tout avec beaucoup de ſuccès, par les cauſes *matérielles*, auſquelles ils attribuent non-ſeulement la production, mais auſſi le *gouvernement* de l'Univers, & leur raiſon même. Ils ne laiſſent pas de témoigner, comme les autres, une profonde vénération pour l'ancienne doctrine, & de ſe dire Diſciples de Confucius. Mais les vrais Diſciples de Confucius l'étudient dans les ſources ; & ceux-là ne cherchent ſa doctrine que dans un petit ruiſſeau détourné, & tombent peut-être ſans le vouloir bien dif-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 45 sur 577

tinctement, dans les plus affreux égaremens de l'Athéïsme.

Quoiqu'il en ſoit, comme je ne fais ici que le perſonnage d'Hiſtorien, en rapportant les ſentimens d'un grand nombre de Miſſionnaires qui ont paſſé leur vie à la Chine; je ne dois pas diſſimuler ce que quelques autres, qui ſont perſuadez que tous les Sçavans de cet Empire ſont autant d'Athées, oppoſent à ces divers témoignages de l'Empereur, & des principaux Lettrez.

Ils diſent donc que c'eſt par politeſſe (*a*) & par complaiſance que l'Empereur s'eſt expliqué de la ſorte, & que les Lettrez ont rendu ces témoignages; que la Déclaration de l'Empereur eſt conçûë en termes équivoques, & que c'eſt un Oracle ambigu; qu'il n'y a aucun Athée, qui ne ſouſcrive à ſa Déclaration, que quand ce Prince a répondu que c'étoit, non au Ciel viſible & matériel qu'il offroit des ſacrifices, mais au Seigneur & à l'Auteur du Ciel, de la Terre, & de toutes choſes, il entendoit la racine & l'origine de tous les Etres, qui n'eſt autre choſe que le *Li*, ou cette vertu céleſte inhérente à la matiere, qui eſt, ſelon les Athées de la Chine, le Principe de toutes choſes.

D'ailleurs, que quand on lit dans les Livres, ou quand on entend dire aux Chinois *, que la vie & la mort, la pauvreté, & les richeſſes, & généralement tous les divers événemens dépendent du *Tien*, ou du Ciel; que rien ne ſe fait que par ſes ordres; qu'il récompenſe les gens de bien, & qu'il punit les méchans; qu'il ne peut être trompé; qu'il voit tout, qu'il entend tout, qu'il connoît tout; qu'il perce dans les plus ſecrets replis du cœur humain; qu'il aſſiſte les gens vertueux, qu'il les conſole; que ſon cœur s'attendrit ſur leurs maux; qu'il eſt ſenſible à leurs plaintes; qu'il ſe laiſſe fléchir par leurs prieres; qu'il déteſte les ſuperbes; qu'il a en horreur les hommes vicieux, &c. Toutes ces expreſſions doivent être regardées comme autant de métaphores, par leſquelles on fait entendre aux Peuples, que toutes ces choſes arrivent, comme ſi effectivement le Ciel étoit intelligent; qu'il récompensât la vertu; qu'il punît le vice, &c.

Enfin ils prétendent que comme les Stoïciens attribuoient les divers événemens à une fatalité inévitable; de même les Lettrez Chinois attribuent au Ciel, c'eſt-à-dire, à une vertu dominante dans le Ciel, & qui influë ſur toutes choſes, lesbiens & les maux, les châtimens & les récompenſes, les révolutions des Etats: en un mot, tous les événemens heureux ou malheureux, qu'on voit arriver dans le monde; & que c'eſt ainſi qu'ils l'entendent, quand ils diſent que le Ciel gouverne l'Univers, qu'il récompenſe les gens de bien, &c.

Après avoir rapporté & les ſentimens des perſonnes habiles, qui vivant avec les Lettrez Chinois, ont le plus profondément étudié la doctrine de leur Secte, & les penſées d'autres perſonnes qui ne pouvoient pas s'attribuer le même avantage, quelque bonne intention qu'ils euſſent d'ailleurs; je ne dois pas oublier une eſpece particuliere de Lettrez, qui ſe trouvent en aſſez grand nombre à la Chine, & qui ſe ſont fait un ſyſtême de toutes les Sectes, s'accommodant aux unes & aux autres, & tâchant de les concilier enſemble.

Comme c'eſt par l'étude des Lettres qu'on parvient aux Dignitez & aux Magiſtratures; & que cette voye eſt ouverte à toutes les conditions; il y a beaucoup de Lettrez, qui étant de baſſe naiſſance, ont été élevez dans l'idolâtrie; & qui, lorſqu'ils deviennent Mandarins, ſoit par un reſte des préjugez de l'enfance, ſoit par politique pour complaire aux Peuples, & maintenir la tranquillité publique, ſemblent adopter les

* Ibid. p. 111.

(a) *Obſequioſâ quadam comitate ad mentem potiùs interrogantium quam ex propria ſententia reſpondere potuerunt. Obſervationes Ep. Con. p. 134. Ibid. pp. 123. 124.*

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 46 sur 577

opinions de toutes les différentes Sectes; ils y ſont d'autant plus portez, que les Chinois de tout état ne penſent guéres qu'à la vie préſente. Les Mandarins, qui ſont les Dieux vivans du Pays, n'ont la plûpart d'autre Divinité que leur fortune: & comme elle eſt ſujette à de fâcheux revers, leurs ſoins ne vont qu'à chercher les moyens de parer à ces malheurs, & de ſe maintenir dans leur poſte. Les Etudians, qui ſont comme la petite Nobleſſe, n'ont guéres en tête qu'un certain honneur, qui conſiſte à réüſſir dans les examens, & à monter à un dégré plus haut. Les Marchands ne ſongent depuis le matin juſqu'au ſoir, qu'à leur négoce. Le reſte du Peuple ne penſe qu'à trouver de quoi vivre, c'eſt-à-dire, un peu de ris, & quelques légumes. Voilà tout ce qui occupe les Chinois; leurs penſées ne vont guéres plus loin.

Les Lettrez, dont je parle, ne laiſſent pas, comme les autres Lettrez, de déclamer contre ce qu'ils appellent *Y tou an*, c'eſt-à-dire, contre les fauſſes Sectes: mais l'expérience fait voir qu'ils ne ſont pas moins eſclaves de *Fo*, que le petit Peuple. Leurs femmes, qui d'ordinaire ſont fort attachées aux Idoles, ont coûtume d'avoir dans le lieu le plus honorable de leurs maiſons, une maniere d'Autel, où elles placent une troupe d'Idoles bien dorées. C'eſt-là que par complaiſance ou autrement, ces prétendus Diſciples de Confucius fléchiſſent ſouvent le genoüil: quand quelqu'un d'eux auroit aſſez de conſtance pour réſiſter au torrent; du moins aura-t-il bien de la peine à ſe défendre des moyens imaginaires, dont on ſe ſert pour connoître l'avenir. Si quelqu'un de la maiſon vient à mourir, il eſt rare qu'il manque à appeller les Bonzes, à brûler des papiers dorez, & à faire tout ce qui eſt en uſage; ſans cela, loin de paſſer pour un Philoſophe, on le regarderoit comme un méchant homme.

L'ignorance extrême de la Nation Chinoiſe contribuë beaucoup à la facilité, avec laquelle ces prétendus Docteurs donnent, ainſi que le Peuple, dans les plus ridicules ſuperſtitions. Cette ignorance ne regarde point les fineſſes & l'habileté du négoce; ils en ſçavent ſur cela plus que les Européans. Elle ne regarde point non plus les Loix du Gouvernement; il n'y a point d'Empire au monde qui en ait de plus belles, ni de Peuples plus diſpoſez à ſe laiſſer gouverner. Elle ne regarde pas même une eſpece de Philoſophie Morale, qui conſiſte en de ſages maximes; leurs Livres en ſont pleins, il ne s'agiroit que de les mettre en pratique. Mais ces habiles Docteurs, à un peu de morale près, ignorent ordinairement les autres parties de la Philoſophie: ils ne ſçavent ce que c'eſt que de raiſonner avec quelque juſteſſe ſur les effets de la nature, qu'ils ſe mettent peu en peine de ſçavoir; ſur leur ame, ſur un premier Etre, qui n'occupe guéres leur attention; ſur l'état d'une autre vie, ſur la néceſſité d'une Religion. Il n'y a pourtant point de Nation qui donne plus de tems à l'étude: mais leur jeuneſſe ſe paſſe à apprendre à lire, & le reſte de leur vie, ou à remplir les devoirs de leurs Charges, ou à compoſer avec élégance des Diſcours Académiques.

C'eſt cette ignorance groſſiére de la nature qui fait qu'un grand nombre attribuent preſque toûjours ſes effets les plus communs à quelque mauvais génie, mais cela ſe trouve pour l'ordinaire parmi le menu Peuple, & ſur-tout parmi les femmes; ils tâchent de l'appaiſer par des cérémonies impies & ridicules: tantôt ce ſera quelque Idole, ou plûtôt le Démon qui habite dans l'Idole: tantôt ce ſera quelque haute Montagne, ou quelque gros arbre, ou quelque Dragon imaginaire, qu'ils ſe figurent dans le Ciel ou au fond de la Mer: ou bien, ce qui eſt encore plus extravagant, ce ſera comme la quinteſſence de quelque bête, d'un Renard, par

exemple, d'un Singe, d'une Tortuë, d'une Grenoüille, &c. C'eſt ce qu'ils appellent *Tſing*, ou bien *Yao couai*, ou *Couai* tout ſeul, c'eſt-à-dire, Monſtre, ou choſe fort ſurprenante.

Ils diſent que ces animaux, après avoir vêcu long-tems, ont le pouvoir de purifier leur eſſence, de ſe dépoüiller de ce qu'ils avoient de groſſier & de terreſtre; & cette partie plus ſubtile qui demeure, c'eſt ce qui ſe plaît à troubler le jugement aux hommes & aux femmes: un Renard ainſi purifié eſt terriblement à craindre. Dès qu'ils ſont malades, & que la fiévre les fait extravaguer, c'eſt viſiblement le Démon qui les tourmente: on appelle les *Tao ſſeë*; & on ne peut imaginer combien de jongleries, & quel tintamare ils font dans la maiſon.

C'eſt ainſi que le Démon ſe joüe du Peuple, & même des demi-Sçavans. Il met ſur tout en uſage trois ſortes d'inventions, qui ne ſervent pas peu à entretenir leur ignorance.

La premiere, c'eſt ce que les Chinois appellent *Souan ming*, ſupputer ſa deſtinée. Tout eſt plein à la Chine de tireurs d'horoſcopes: ce ſont la plûpart des aveugles, qui joüent d'une eſpece de petit Tuorbe, & qui vont de porte en porte s'offrir à dire la bonne avanture, pour deux ou trois doubles. Il eſt étonnant d'entendre ce qu'ils débitent ſur les huit lettres qui compoſent l'an, le mois, le jour, & l'heure de la naiſſance d'un chacun, & qu'on appelle pour cette raiſon-là *Pa tſeë*. Ils vous prédiſent des malheurs généraux qui vous menacent: ils promettent ordinairement des richeſſes & des honneurs, grand ſuccès dans le commerce ou dans les études: ils vous apprennent la cauſe de votre maladie, ou de celle de vos enfans, pourquoi votre pere ou votre mere ſont morts: c'eſt toûjours quelque Idole qu'on a offenſée, & qu'il faut appaiſer: c'eſt un certain Bonze qu'il faut appeller, &c. ſi par un pur effet du haſard, ce qu'ils ont prédit arrive; l'erreur jette dans les eſprits de plus profondes racines que jamais. Si leurs prédictions ſe trouvent fauſſes, on ſe contente de dire que cet homme-là ne ſçavoit pas ſon métier, *Pou ling*.

La ſeconde invention, c'eſt de tirer le ſort *Pa coua*, ou bien *Ta coua*. C'eſt ſouvent conſulter les Eſprits. Il y a pluſieurs manieres de le tirer: la plus ordinaire eſt d'aller devant une Idole, y brûler quelques parfums, & battre pluſieurs fois la terre du front. Il y a toûjours proche de cette Idole un cornet de bois rempli de petits bâtons plats de la longueur d'un demi pied, ſur leſquels on a écrit des caracteres énigmatiques, qui ſont comme autant d'Oracles. Après bien des révérences, ont fait tomber au haſard un de ces petits bâtons, & l'on s'en fait expliquer le ſens par le Bonze qui préſide ſouvent à cette cérémonie: ou bien l'on conſulte une grande Pancarte, qui eſt affichée contre le mur, & qui déchiffre tout ce grimoire. C'eſt ce qui ſe pratique lorſqu'on entreprend quelque affaire, ou quelque voyage; lorſqu'il s'agit de vendre ou d'acheter; quand on ſonge à marier ſes enfans; & en cent autres occaſions, pour avoir un jour heureux, & enſuite un ſuccès favorable.

La troiſiéme invention eſt la plus ridicule de toutes: c'eſt cependant celle dont les Chinois ſont le plus entêtez: ils l'appellent *Fong choui*, c'eſt-à-dire, le vent & l'eau; & ils entendent par-là l'heureuſe ou la funeſte ſituation d'une maiſon, & ſur-tout d'une ſépulture. Si donc par haſard votre voiſin bâtit une maiſon, & qu'elle ne ſoit pas tournée comme la vôtre, mais que l'angle qui fait la couverture, prenne la vôtre en flanc; c'en eſt aſſez pour croire que tout eſt perdu: c'eſt une haine qui ne peut preſque s'éteindre qu'en abattant cette nouvelle maiſon; c'eſt un procès à ſoutenir devant le Mandarin. Enfin, quand il n'y a point d'autre remede, la ſeule reſſource qui vous reſte, c'eſt de faire élever une eſpece de Monſtre ou de Dragon

Dragon de terre cuite ſur le milieu de votre toict: le Dragon de brique jette un regard terrible ſur l'angle funeſte qui vous menace, & ouvre une gueule affreuſe, comme pour engloutir ce méchant *Fong choui*, c'eſt-à-dire, ce mauvais air (*a*). Alors vous êtes un peu plus en ſeureté.

C'eſt le parti que prit le Gouverneur de *Kien tchang*, pour ſe défendre de l'Egliſe des Jéſuites, qui eſt bâtie ſur une hauteur, d'où elle domine ſon Palais, qui ſe trouve au pied. Il eut de plus la ſage précaution de faire tourner les appartemens de ſon Palais tant ſoit peu de côté, & d'élever à deux cens pas de l'Egliſe, une maniere de corps de logis, ou de grande porte à quatre faces, & haute de trois étages, pour rompre les influences du *Tien tchu tang*, c'eſt-à-dire, de l'Egliſe du Seigneur du Ciel. Par malheur cette ſeconde porte devint une prétenduë cauſe de la mort du ſecond Gouverneur. Ce Mandarin avoit une groſſe fluxion ſur la poitrine, & crachoit des phlegmes fort blancs: on ne douta point que ce ne fut cette maiſon à trois étages, dont les murailles étoient fort blanches, qui cauſoient ce mauvais effet: on les barboüilla promptement de noir, afin qu'elle produisît un effet contraire: cet expédient ne réuſſit point, on s'imagina qu'il avoit été pris trop tard, le Mandarin mourut; & dans la ſuite quelqu'autre idée ſemblable les fit reblanchir comme auparavant.

On pourroit rapporter beaucoup d'autres pareilles rêveries ſur ce qui regarde la ſituation des maiſons, l'endroit où il faut ouvrir la porte, le jour & la maniere dont on doit bâtir le fourneau où ſe cuit le ris. Mais où le *Fong choui* triomphe, c'eſt en ce qui concerne les ſépultures. Il y a des Charlatans, dont le métier eſt de connoître les Montagnes & les Collines d'un augure heureux: & quand après bien des forfanteries, ils ſe ſont fixez à quelque endroit, il n'y a point de ſomme d'argent qu'on ne ſacrifie volontiers pour poſſéder ce bienheureux terrain.

Les Chinois regardent le *Fong choui* comme quelque choſe de plus précieux en quelque façon, que la vie même, perſuadez que le bonheur ou le malheur de la vie vient de cette ridicule chimere. En effet, ſi quelqu'un a plus d'eſprit & de talens que ceux de ſon âge; s'il parvient de bonne heure au Doctorat; s'il eſt élevé à un Mandarinat; s'il a pluſieurs enfans; s'il arrive à une extrême vieilleſſe; ſi étant engagé dans le commerce, tout lui réuſſit; ce n'eſt ni ſon eſprit, ni ſon habileté, ni ſa probité qui en eſt la cauſe; c'eſt que ſa maiſon eſt heureuſement ſituée: c'eſt que la ſépulture de ſes ancêtres eſt dans un admirable *Fong choui*.

Mais, pour revenir à ceux des Lettrez, qui cherchant à étouffer dans leur eſprit l'idée d'une premiere intelligence, laquelle a produit, & gouverne toutes choſes, ont recours aux cauſes purement matérielles, pour expliquer l'origine de tous les Etres: on ne ſera peut-être pas fâché d'entendre raiſonner un de ces Philoſophes, lorſqu'il expoſe ſon ſyſtême ſur l'origine du Monde, ſa Phyſique ſur la nature des choſes, ſon plan d'Aſtronomie, ſes principes de Méchanique, ſon ſentiment ſur les ames, & ſes régles de Morale.

On verra qu'il s'égare également, ſoit qu'il parle en Phyſicien, ſoit qu'il moraliſe. On verra quel eſt l'orgüeil & l'aveuglement de ces prétendus Sçavans, qui, dans l'arrangement des principes & des concluſions de leur ſyſtême, s'accordent ſi peu avec eux-mêmes; qui prouvent très-mal, ou ne prouvent point du tout ce qui a le plus beſoin de preuves; qui n'ont ni juſteſſe, ni ſolidité dans les concluſions qu'ils tirent des principes qu'ils ont établis.

(*a*) Par ce mot ils n'entendent pas ſeulement un air corrompu qui cauſe des maladies, mais encore une eſpece de malédiction qui s'étend juſqu'à la poſtérité.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 49 sur 577

On verra auſſi qu'ils ne laiſſent pas d'être ſubtils à démêler le vrai d'avec le faux, & difficiles à ne rien admettre, qui ne ſoit appuyé ſur des raiſons évidentes; pendant qu'ils veulent être crus ſur leur parole, & que, pour ſe tirer d'embarras, ils éludent les difficultez par toutes les chicanes d'une éloquence frivole & vétilleuſe.

L'Auteur de ce petit Traité eſt un Philoſophe moderne nommé *Tchin*: il eſt écrit en forme de Dialogue, & c'eſt le Pere Dentrecolles qui l'a traduit de l'Original Chinois. Ce Dialogue, où ce Philoſophe explique ſes ſentimens ſur l'origine & l'état du Monde, eſt le douziéme entretien: car ſon Ouvrage en renferme pluſieurs ſur d'autres matieres d'Hiſtoire & de Morale, qui ne ſont rien au ſujet préſent. Voici donc comme il s'explique.

DIALOGUE,

Où un Philoſophe Chinois moderne nommé Tchin *expoſe ſon ſentiment ſur l'origine & l'état du Monde.*

DANS un endroit agréable, d'où l'on voyoit comme en perſpective pluſieurs belles maiſons de campagne, on avoit ménagé un Cabinet de verdure, où pluſieurs perſonnes s'aſſembloient pour y prendre le frais, & s'entretenir durant les chaleurs de l'Eté. Le haſard y conduiſit un étranger, qu'on invita de s'y repoſer: comme on le jugea propre à contribuer aux agrémens de la converſation, on le pria de vouloir bien s'arrêter dans ce lieu-là pendant quelques jours, & de ne pas ſe refuſer à l'empreſſement qu'on avoit de l'entendre: il ſe rendit ſans peine, & attira bientôt une foule d'auditeurs, qui prenoient un extrême plaiſir à la maniere libre & enjoüée, dont il traittoit divers points d'Hiſtoire & de Morale.

Le bruit de ces aſſemblées ſe répandit aux environs. Un Sçavant d'une Ville voiſine eut envie d'y aſſiſter. Il ſe rend au lieu de l'aſſemblée, qui étoit nombreuſe. Comme il étoit prêt d'entrer dans le Cabinet, un de la troupe qui l'apperçut, ſe leva; & s'approchant de l'étranger qui étoit aſſis dans la place d'honneur, Monſieur, lui dit-il à l'oreille, cet homme reſpectable qui arrive, eſt très-célébre par ſa profonde érudition: on le nomme *Tchin vou kouei*. C'eſt un homme vif, entêté de ſes opinions, & qui dans la diſpute ne céderoit pas aux plus ſçavans de l'Empire: il a employé toute ſa vie à l'étude, & il n'y a point de Livres qu'il n'ait lûs: S'il ſe met une fois à parler de la doctrine du Ciel & de la Terre, ſa bouche eſt comme un fleuve intariſſable, qui roule ſes eaux avec rapidité. Je ne ſçai ce qui peut avoir amené ici un ſi grand perſonnage.

Au même moment le Philoſophe entra, & parcourant d'un coup d'œil l'aſſemblée, il la ſalua d'un air gracieux, en remuant civilement les deux mains. J'ai appris, Meſſieurs, leur dit-il, qu'on tenoit ici des aſſemblées, où un Sçavant homme, qui agréera bien que je le traitte d'ami, entretenoit la compagnie, & j'ai cru qu'il voudroit bien me permettre de profiter de ſes lumieres.

A ce début, tous ceux de l'Aſſemblée ſe regarderent les uns les autres avec ſurpriſe: car l'étranger avoit peu de capacité, & tout ſon mérite conſiſtoit à débiter aiſément quelques traits d'Hiſtoire:

les autres étoient gens ſans Lettres, attachez à la Secte de *Fo*, ou de *Lao*, & fort entêtez de leurs Idoles.

Nous ne nous ſommes aſſemblez ici, répondit l'Etranger, que pour paſſer quelques heures dans des entretiens plus propres à récréer l'eſprit, qu'à l'inſtruire; & vous ſçavez que d'ordinaire ces entretiens roulent ſur des Hiſtoires du tems, ou ſur des Moralitez populaires : ces ſortes de Diſcours ne peuvent plaire à des oreilles ſçavantes comme les vôtres.

Sage vieillard, reprit le Philoſophe, c'eſt votre modeſtie qui vous fait parler de la ſorte, & il paroît que vous avez de moi une idée trop avantageuſe. A la vérité je me ſuis appliqué de tout tems à l'étude, j'avoüerai même que j'ai acquis quelques connoiſſances: mais ce ſont ces connoiſſances-là mêmes qui ſont le ſujet de ma douleur (*a*); lorſque je penſe qu'il ne m'eſt pas poſſible d'accréditer à la Cour, ni la grande doctrine d'*Yao*, de *Chun*, &c. ni les ſages enſeignemens de tant d'hommes illuſtres des tems poſtérieurs, des *Tcheou*, des *Tchin*, des *Tchang*, des *Tchu*. J'ai le regret de voir que ces enſeignemens ne ſont point goûtez de mes amis, qui occupent les premieres places dans le gouvernement de l'Etat; & qu'aucontraire les fauſſes Sectes inondent l'Empire : tout le monde court après la ſéduction, il n'y a plus que corruption & que ténebres; & la vraye Secte Littéraire eſt comme enſevelie dans un honteux oubli.

Que nous ſommes heureux, reprit l'Etranger, qu'une perſonne de votre réputation & de votre mérite, veüille bien ſe prêter au déſir que nous avons de l'entendre! daignez donc prendre ici votre place, & nous honorer de vos ſçavantes inſtructions. Un grand cœur comme le vôtre, qui aſpire à la réforme de l'Univers, doit être diſpoſé à communiquer ſes lumieres : nos eſprits, tout bornez qu'ils ſont, ne réſiſteront point aux véritez que vous nous ferez connoître.

Je le veux bien, répondit le Philoſophe : tout ce que je crains, c'eſt de ne pas répondre à votre attente. Il ſalua en même-tems la compagnie, & alla s'aſſeoir dans la place honorable qu'on lui avoit deſtinée. Sur quel ſujet voulez-vous, dit-il, que je vous entretienne? Nous vous prions, dit l'Etranger, au nom de tous les aſſiſtans, de nous inſtruire ſur ce qui a précédé le Ciel & la Terre.

J'y conſens, répondit le Philoſophe, en prenant un ton grave. Ecoûtez-moi : Le Ciel & la Terre n'étoient point encore, lorſqu'au milieu d'un vuide immenſe, il n'y avoit qu'une ſubſtance extrêmement confuſe; *Hoen gen y ki*. Cette ſubſtance en cet état de cahos, eſt l'illimité, le non-borné, *Vou ki* : ce qu'il y a de ſubtil & de ſpiritueux dans cette maſſe indéfinie, eſt comme la forme *Li ki*, & l'ame du *Tai ki*, du premier & ſuprême état de l'Univers, a été juſtement le principe du Ciel & de la Terre, le germe qui les a fait éclorre : par la même voye ſont ſortis une infinité d'Etres.

Au reſte, tout ce développement doit être mis au rang des productions, dont les reſſorts ſont étonnans. Le Monde ayant une fois ſes parties, ces ſortes de productions, qui pour la maniere échappent à nos ſens, ont été très-rares; car nous voyons communément que les eſpeces ſe perpétuent par les voyes ſenſibles & ordinaires. Un exemple fera mieux comprendre ma penſée.

Le bois produit dans ſon ſein des vers; l'homme engendre ſur ſon corps de la vermine. Voilà des productions de l'ordre de celles que nous avons appellé merveilleuſes, & dont l'artifice nous échappe. Si ſur le corps de l'homme il ne ſe trouvoit pas des parties ſpiritueuſes de ſueur, s'il n'y en avoit pas dans le bois qui ſe

(*a*) Ces plaintes du Philoſophe Chinois méritent d'être obſervées : ſi ſon ſyſtême regnoit dans la Secte Littéraire, il ne ſe plaindroit pas, comme il fait, qu'il n'a pû le faire goûter par les principaux Lettrez.

pourrit; quelle ſeroit l'origine de ces Inſectes (a)? Diſons de même à proportion que ce qui ſe trouve de plus ſubtil & de vivifiant dans le *Tai ki*, dans le ſuprême indéfini, qui a précédé immédiatement tous les Etres définis, a été comme le germe, d'où le Ciel & la Terre ont été produits. Peut-être ne me ſuis-je pas encore rendu aſſez intelligible, je vais tracer ſur le papier une figure, qui vous mettra ſous les yeux ce que je viens de propoſer.

(a) On voit par ce raiſonnement du Philoſophe Chinois, qu'il ne croit pas que les Inſectes ſoient produits par des œufs, mais ſimplement par la corruption. Il abuſeroit bien d'avantage de ce principe, ſi à la faveur des Microſcopes, il voyoit la conſtruction admirable de ces petits Inſectes dans la multiplicité, la ſubtilité, & le rapport de leurs organes.

Le Philoſophe Chinois, comme tous ceux qui cherchent à éteindre la connoiſſance d'un premier Etre, eſt ſi foible dans ſon ſyſtême, que pour le former, il ſuppoſe d'abord les principes les plus abſurdes & les plus chimériques, & veut donner ſes fictions pour des premieres véritez. On voit bien qu'il avoit affaire à de pitoyables adverſaires. Ce *Tai ki*, comme il l'appelle, cette maſſe informe, ce ſuprême indéfini qui a précédé tous les Etres définis ſubſiſte-t-il par lui-même? Eſt-il l'auteur de ſon Etre? Cette portion la plus ſubtile du *Tai ki* s'eſt-elle donnée à elle-même le mouvement qu'elle imprime aux autres Etres, où l'a-t-elle reçu d'un autre Etre, qui a été le premier moteur? Ce bel ordre de l'Univers, cet arrangement de toutes ſes parties toûjours le même, ces Etres animez, penſans, raiſonnables, & libres dans leurs actions, peuvent-ils être l'effet d'une cauſe aveugle, qui agit au haſard, qui ne prépare rien, qui n'arrange rien, qui ne choiſit rien, qui eſt ſans volonté & ſans intelligence? Voilà pourtant ce que ſes principes établiſſent, & qui ne peuvent être avoüez que par un homme qui renonce au bon ſens & à la raiſon? Car enfin à la vûë d'un Palais, où la ſimétrie & les proportions ſont exactement obſervées, oſera-t-on dire que les pierres ſe ſont aſſemblées dans ce bel ordre, & qu'elle ſe ſont arrangées d'elles-mêmes d'une maniere propre à en diſtribuer les divers appartemens; que les murs ſe ſont élevez, & que la charpente s'eſt poſée elle-même pour ſoutenir le toict, qui eſt venu enſuite ſe placer ſur la charpente; en un mot que ce Palais où éclate la plus parfaite architecture, a été dreſſé par un de ces coups capricieux du haſard? En liſant une Hiſtoire ou un Poëme rempli des plus grands événemens, dira-t-on que c'eſt le concours fortuit des caracteres qui ſe ſont placez au haſard dans l'arrangement néceſſaire pour décrire cette ſuite d'événemens, & les lier tous enſemble? Un enfant qui bégaye, riroit d'un pareil raiſonnement. Ces ouvrages de l'art démontrent invinciblement qu'ils ont été produits par des mains ſçavantes & induſtrieuſes. Mais que penſer de la ſtructure de cet Univers qui renferme les plus éclatantes merveilles? Cette terre ſuſpenduë & immobile qui nous porte; ces richeſſes qui ſortent chaque année de ſon ſein, pour ſatisfaire aux divers beſoins des Peuples; cette voûte immenſe des Cieux qui roule ſans ceſſe autour de la Terre, & qui nous couvre; ces abîmes d'air & d'eau qui nous environnent; cet immenſe réſervoir d'eau qui entoure la Terre, & auquel on a donné le nom de Mer, ſi reſſerré dans ſes limites, qu'il ne les franchit jamais, & qui dans la plus grande fureur briſe ſes flots écumans contre le rivage; ce Soleil, ces Aſtres qui nous éclairent; la conſtance & la régularité de leurs mouvemens, ſans que depuis tant de ſiécles on n'y ait pû voir le moindre dérangement. Ces animaux de tant d'eſpeces différentes, cet inſtinct naturel, par lequel ils cherchent ce qui leur eſt utile, & fuyent ce qui leur eſt nuiſible; la maniere dont ils ſe renouvellent chaque jour par le ſecours des alimens, & dont leurs eſpeces ſe perpétuent par la voye de la génération; le corps humain, ce Chef-d'œuvre formé d'une vile matiere; ſes différentes parties & leurs uſages; cette ame qui l'anime, qui lui eſt intimement unie, & qui en fait joüer tous les reſſorts, qui penſe, qui raiſonne, qui réfléchit, qui délibere, qui ſe forme des images diſtinctes de ce qui n'eſt plus, comme s'il étoit encore, qui conſerve le ſouvenir de ce qui eſt paſſé comme s'il étoit préſent, qui eſt libre, & qui ſe détermine à ce qui lui plaît: dire que tout cela puiſſe s'expliquer par les combinaiſons d'une matiere plus ſubtile, & qui a en ſoi une vertu vivifiante; n'eſt-ce pas ſe joüer de la raiſon, & étouffer ſa plus vive lumiere? N'eſt-ce pas ſe boucher les oreilles, & refuſer d'entendre la voix de toutes les créatures, qui ſont marquées du ſceau de cette ſouveraine intelligence qui les a formées, & qui nous crie ſans ceſſe qu'elles ſont l'ouvrage de ſes mains? C'eſt ainſi néanmoins que lorſque toutes les créatures, juſqu'au moindre Inſecte, publient la puiſſance du Créateur, on trouve de prétendus ſages, qui s'épuiſant en de frivoles ſyſtêmes, & s'évanoüiſſant dans leurs vaines penſées, s'efforcent d'arracher de leur cœur le ſentiment de la Divinité, & excitent des nuages pour obſcurcir cette pure lumiere qui les éclaire malgré eux, & qu'ils voudroient bien pouvoir éteindre.

Carte

Carte du Ciel & de la Terre qui commencent à ſe former.



1°. LEs parties *Yang*, comme les plus pures, les plus ſubtiles, & les plus légeres, s'échappent, s'élevent, voltigent autour, & embraſſent tout.

2°. Les parties *Yn*, moins pures, & par conſéquent plus peſantes, ſe précipitent, & par-là vont s'unir au milieu.

3°. Tout ce qui environne ce qui eſt viſible, ce ſont des parties de l'Univers ſi déliées, qu'elles n'ont aucune figure ſenſible. C'eſt *Hiu ki*.

Mais comment entendez-vous, dit quelqu'un de l'aſſemblée, que l'*Yang*, c'eſt-à-dire, les parties les plus ſubtiles, & l'*Yn*, où les parties les plus groſſiéres ſe ſoient ſéparées de ce que vous appellez *Tai ki*; & que cette ſéparation étant faite, il s'eſt formé un Soleil, une Lune, puis toutes les Etoiles.

Je vais vous l'expliquer, répondit le Philoſophe; le plus fin de l'*Yang*, ou de l'aſſemblage des parties les plus ſubtiles, forma le Soleil: le moins groſſier de l'*Yn*, ou des parties groſſiéres, fit à ſon tour la Lune: les Etoiles ſe formerent de même, prirent leur place, & firent leurs évolutions dans le Ciel; & toutes ces choſes furent viſibles, parce que dès-lors elles eurent une figure déterminée.

L'*Yn* de ſon côté s'étant réüni, & les parties groſſiéres s'étant accrochées les unes aux autres, il s'en forma la Terre, qui ſe plaça au milieu de ces eſpaces immenſes. Peu après la Terre eut dans ſon ſein, & ſur ſa ſuperficie tous les Elémens bien arrêtez, le feu, le bois, &c. en un mot tous les autres Etres d'ici-bas, qui ayant chacun leur configuration particuliere, furent aiſez à diſtinguer. Faites attention à cette comparaiſon, qui éclaircira ce que je viens de dire: l'air que nous attirons ſans ceſſe, ou que nous pouſſons au dehors, quand il ſort, ſe rarefie & ſe dilate: auſſi a-t-il quelque dégré de chaleur, & il faut le rapporter à l'*Yang*: ce même air, quand il eſt attiré, & qu'il entre dans nos poûmons, ſe reſſerre & ſe condenſe; auſſi tient-il de la fraîcheur qu'il doit nous apporter, & il eſt par-là de la nature de l'*Yn*.

Revenons aux premieres combinaiſons du monde: ce genre de corpuſcules qui ſont ce qu'on appelle *Yn*, s'étant attachez & ajuſtez les uns auprès des autres; la Terre, l'eau s'en formerent, & les cinq Elemens vinrent à exiſter. L'*Yang*, & les atômes les plus déliez reſterent ſuſpendus, & embraſſerent toute cette lourde maſſe, voltigeans, & roulans ſans ceſſe tout autour. Un œuf de poule peut nous en fournir une légere image. Ne peut-on pas dire que la Terre

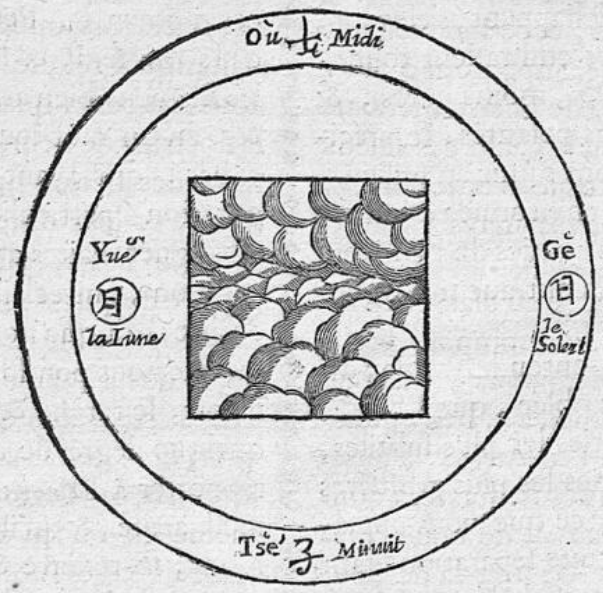
Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 53 sur 577

eſt comme le jaune de l'œuf, qu'on voit ſuſpendu & fixé au milieu, où il eſt immobile? Le Ciel ne peut-il pas être regardé comme le blanc de l'œuf, qui embraſſe la partie qui eſt au centre, qui circule autour, & qui ſe maintient dans cet état, ſans que rien y change de place?

Le mouvemement du Ciel eſt ainſi conſtant & durable: cette ſubſtance ſubtile, & fluide, coule & roule ſans ceſſe; & par ce mouvement qui lui eſt propre, fait le partage des ſaiſons, forme les vents, les nuages, les tonnerres, les pluies.

La production des hommes & des autres Etres vint enſuite, & tout l'Univers ſe trouva dans un état de perfection. Au reſte, tout ce qu'on peut imaginer de vif, de ſpirituel, d'excellent dans le Ciel & dans la Terre, venant à ſe réünir, & à ſe raſſembler au plus haut dégré de perfection qu'il eſt poſſible, c'eſt ce qui donne une naiſſance merveilleuſe à ces hommes extraordinaires, qui à leur tour aident à perfectionner la Nature. Mais je doute que vous ayez bien compris ma penſée: c'eſt pourquoi j'ai recours à une ſeconde figure, qui vous en facilitera l'intelligence.

Figure du Ciel fluide & pur, & de la Terre fixe & ferme.



1°. LE Ciel entoure & enveloppe la Terre: il tourne au tour de la gauche à la droite: il y a deux poles fixes, l'un au Nord, l'autre au Midi. Il n'y a pas de vrai Orient, ni de vrai Occident univerſellement arrêté: il n'y a pas non plus de haut & de bas proprement dit.

2°. L'eſpace que le Soleil parcourt dans le Ciel, marque les heures: quand il eſt arrivé au point déſigné *Ou*, c'eſt l'heure du Midi. Quand le Soleil touche au point *Tſe*, c'eſt Minuit, & ainſi de toutes les heures.

Le Soleil eſt le pur *Yang*; il commence à prendre ſon cours dès l'heure de Minuit, & il vient à nous: dès qu'il s'éleve, tout ce qui dans l'Univers eſt du reſſort de *Yang*, fermente & reprend de la force. Depuis midi il commence à décliner: alors tout ce qui eſt de la nature de *Yang*, s'affoiblit, & au contraire ce qui appartient à *Yn*, acquiert une nouvelle vigueur (*a*).

(*a*) A la vûë de ces deux figures tracées par le Philoſophe Chinois, on demandera peut-être ſi l'on croit encore à la Chine que la Terre eſt quarrée. Il paroît que le Philoſophe ſuit ici l'ancienne opinion qui favoriſoit le nom de *Tchang koué*, ou de Royaume du milieu, que les Chinois donnoient à leur Em-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 54 sur 577

Mais, dit un des assistans, si le Ciel est un corps fluide & léger, en quel endroit placerez-vous la Divinité *Yo hoang ta ti?* Si la Terre n'est qu'un assemblage de parties crasses & pesantes, où sera la demeure de *Yen vang* (*a*) ? Où logeront les Esprits, qui sont les Exécuteurs de sa Justice? Enfin où placerez-vous l'Enfer?

N'en doutez pas, répondit le Philosophe; le Ciel est une substance très-déliée & très-legere, qui s'agite & circule sans cesse. Jugez si elle est capable de contenir quelque chose de pesant: elle ne peut rien soûtenir qui ne soit de sa même nature. Comment donc y loger vos Divinitez telles que vous les représentez? Durant le jour, un Ciel éclairé roule sur nos têtes: le Ciel ténébreux s'avance peu à peu, & vient nous apporter la nuit; le jour reparoît ensuite, & ce mouvement est continuel & reglé. Supposons que *Yo hoang*, & son cortege de Dieux inférieurs ayent leur Palais dans le Ciel: ces Dieux rouleront donc sans cesse avec le Ciel, & feront une infinité de virevoltes. Cela est-il bien imaginé?

Venons à la Terre: il est clair que c'est une masse énorme, un composé d'eau, de bouë, d'argile, de pierres, que leur propre poids a accumulez & liez ensemble. Si vous y logez *Yen vang* & sa suite, la Cour de ce Dieu des Enfers sera donc dans cet amas d'eau & de bouë? Ne voyez-vous pas que ce sont-là de pures imaginations?

Laissons-là nos Divinitez, reprit un autre de l'Assemblée; vous êtes trop prévenu contre elles. Que sont devenus ces grands hommes, ces hommes extraordinaires, dont vous nous avez parlé en termes si pompeux, & que vous avez mis de pair avec le Ciel & la Terre; car c'est-là votre merveilleux ternaire. Or le Ciel & la Terre sont réels, & subsistent: ces Héros de l'Antiquité doivent donc pareillement subsister? Est-ce que selon vos principes, un *Fohi*, un *Hoang ti*, un *Yao*, un *Confucius*, auroient cessé d'être, dès qu'ils ont cessé de paroître ici-bas?

Sçachez, répondit le Philosophe, qu'avant que les Sages naissent au milieu de nous, le *Li*, & le *Ki*, les deux parties qui les composent, préexistoient déja dans le Ciel & dans la Terre. Au moment qu'un grand homme se forme, ce *Li*, & ce *Ki* s'unissent, & c'est de cette union qu'il résulte. Lorsqu'il meurt, ses dons, ses belles qualitez, ses perfections, sa doctrine deviennent l'admiration & la regle des siécles futurs: elles subsistent donc, & leur durée égale celle du Ciel & de la Terre. A la vérité le corps d'un Sage se détruit; mais son *Li*, ce qui le fait proprement ce qu'il est, cette noble partie de lui-même va se réünir au Ciel & à la Terre, comme elle l'étoit auparavant. Et comme il est vrai de dire que le Ciel & la Terre durent toûjours; de même est-on en droit de soûtenir que les vrais Sages subsistent à jamais (*b*).

Le même qui venoit d'interroger le Philosophe, lui repartit: Vous reconnois-

pire, s'imaginant que la Terre étoit quarrée; qu'ils en occupoient la plus grande partie, & que tout le reste n'étoit que des morceaux de terre rangés autour, pour lui servir d'ornement. Il n'en est pas de même d'un globe, où le milieu se trouve sur la surface par-tout où l'on veut. Mais depuis que les Européans sont à Peking, ceux des Chinois qui les fréquentent, ou qui ont quelque teinture des Mathématiques, sont bien revenus d'une erreur si grossiere, & cette erreur n'étoit en Chine, que parmi ceux qui n'avoient nulle connoissance des Mathématiques, comme nous voyons qu'en Europe il y a eu long-tems de l'erreur sur la rondeur de la terre, sur les Antipodes. Les Mathématiciens Chinois ont supposé la terre, pour sa figure, semblable à un œuf de poule. Le mot de *Fang*, qui signifie quarré, doit être interpreté par *Solide*, *stable*.

(*a*) C'est le Pluton des Chinois Idolâtres qui honorent *Fo*.

(*b*) Un Lettré, pour peu qu'il soit sensé, a des mesures à garder, lorsqu'il parle du Chef de la Littérature & des premiers Sages de l'Empire: aussi notre Philosophe prend-il un tour assez plaisant, pour donner à Confucius une durée qui égale la durée du Ciel & de la Terre; mais ce qu'il appelle la durée de Confucius sera également la durée d'un million d'hommes, dont les ames sont pareillement retournées à la masse étherée, pour ne faire qu'un tout avec elle. C'est la même chose que si dans un vase plein de neige, on faisoit de cette neige des statuës de Princes, de Philosophes, d'Empereurs. La neige venant à se fondre, il n'y a plus de distinction, & tout est réduit à une masse semblable, qui ne fait plus que le même tout.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 55 sur 577

ſez que Confucius eſt un vrai Sage: or la tradition nous apprend qu'il alla conſulter l'illuſtre *Lao kiun* *. Il paroît par cette démarche que Confucius craignoit la mort, & qu'il vouloit apprendre le ſecret de devenir immortel.

* Chef de la Secte des *Tao ſſeë.*

Ne me parlez point de votre *Lao tſe*, répliqua le Philoſophe: il ne paſſe dans mon eſprit que pour un homme du commun; mais qui a eu la bizarre prétention de ſe rendre immortel. La belle doctrine qu'il a laiſſée, & qui n'enſeigne que le néant, l'indolence, & une molle nonchalance! Je ne veux citer qu'un endroit des inſtructions qu'il donne à ſes Diſciples. Conſidérez ma langue, leur diſoit-il, ne ſubſiſte-t'elle pas tant qu'elle demeure molle & fléxible? Au contraire ce qui détruit nos dents, n'eſt-ce pas leur propre dureté? Que penſer de ce beau raiſonnement? La nature dans les productions de l'Univers a rendu mol ce qui devoit être mol, & dur ce qui devoit être dur. Suppoſons que ces dents qui garniſſent la bouche, deviennent molles & fléxibles comme la langue; pourroit-on alors prendre une nourriture tant ſoit peu ſolide, comme ſont les grains de ris cuits à l'eau, notre mets ordinaire? Et ſi l'on étoit hors d'état de prendre cette nourriture, pourroit-on vivre pluſieurs ſiecles, comme on le fait vainement eſpérer? Idées creuſes & chimériques!

Appliquons ce beau principe de *Lao tſe*, qui veut que tout ſoit mol: appliquons-le au Phyſique & au Moral. Nous diviſons les métaux en cinq eſpéces ſelon les couleurs. Si vous me dites que l'or & l'argent qui ſont dans une ſi grande eſtime, tiennent de la nature du mol, parce que les ornemens, qui ſe font de ce double métal, ſont aiſez à être ouvragez: je vous réponds que ces métaux ne méritent point d'être ſi fort eſtimez, du moins par rapport à l'utilité de la vie; car après tout ils ne ſont bons qu'à faire des vaſes, des parures, & d'autres ornemens peu néceſſaires: au lieu que le fer, quoiqu'il tienne un moindre rang parmi les métaux, ſert par ſa ſeule dureté à ouvrir les ſillons qui nous enrichiſſent de leurs grains, & nous fourniſſent les alimens qui entretiennent la vie. La dureté du fer le rend propre à beaucoup d'autres uſages, par exemple, à préparer les alimens, dont nous ne pourrions uſer ſans ſon ſecours, à fabriquer des armes, qui en terminant les guerres, procurent la paix & l'abondance aux peuples, qui effrayent, ou exterminent les voleurs, & qui affermiſſent la ſûreté publique.

Venons au moral: ces folles & languiſſantes paſſions pour le ſexe, ne viennent-elles pas d'un cœur mol? Si le ſexe avoit de la fermeté, oſeroit-on ſe donner la moindre liberté en ſa préſence? On n'en approcheroit que comme du feu, auquel on ne ſe joüe pas impunément. Notre *Y king*, ce don précieux de *Fo hi*, exalte fort la lettre *Kang*, c'eſt-à-dire, ce qui a de la fermeté. Au contraire votre *Lao tſe* ne louë que le *Yeou*, c'eſt-à-dire, ce qui eſt mol; & par-là il eſt tout-à-fait oppoſé à la doctrine de nos Livres Canoniques.

De plus, c'eſt une choſe certaine que la vie des hommes ne va pas au-delà de cent ans, & il ſe flatte de la faire durer des ſiécles entiers; il a même prétendu que l'*Yang*, qui eſt l'ame de l'homme, ne ſe diſſipe jamais, & qu'il a trouvé le moyen d'enlever à la nature la vertu viviſiante, pour en diſpoſer enſuite à ſon grè.

Après de telles prétentions il a bonne grace à nous dire que tout n'eſt que vanité, lui qui a des déſirs plus vaſtes que le plus ambitieux de tous les hommes; qu'on ne doit tenir à rien, lui qui eſt plus atttaché à la vie que perſonne; qu'il n'y a rien de loüable que l'état d'inaction & d'indolence, lui qui eſt infiniment vif dans ſes pourſuites. Affecter ainſi l'immortalité, n'eſt-ce pas ſe revolter contre la nature, & contre les Loix du Ciel & de la Terre?

Mais il faut une bonne fois vous faire connoître ce *Lao tſe* que vous eſtimez ſi fort:

fort. Ecoutez le précis de ſon hiſtoire. Il nâquit ſur la fin de la Dynaſtie des *Tcheou*, aux environs de la Ville de *Lin pao* dans la dépendance de la Ville de *Honan*. Son pere ſurnommé *Kouang* n'étoit qu'un pauvre payſan, qui dès l'enfance ſervoit en qualité de Manœuvre dans une maiſon opulente. Il avoit 70. ans, qu'il n'avoit pû encore trouver une femme. Enfin il s'attacha à une groſſiere payſanne qui avoit quarante ans, & il l'épouſa.

Cette femme ſe trouvant un jour dans un lieu écarté, conçut tout à coup par le ſimple commerce & l'union de la vertu vivifiante du Ciel & de la Terre. Elle porta ſon fruit quatre-vingts ans. Le Maître qu'elle ſervoit, ne pouvant ſouffrir une ſi longue groſſeſſe, la chaſſa de ſa maiſon. Elle fut donc contrainte de mener une vie errante dans la campagne. Enfin ce fut ſous un prunier, qu'elle accoucha d'un fils, qui avoit les cheveux & les ſourcils tout blancs. La mere qui ignoroit le nom de famille de ſon mari, dont elle ne ſçavoit que le ſurnom, donna à cet enfant le nom de l'arbre ſous lequel il étoit né: puis remarquant qu'il avoit les lobes des oreilles fort allongées, elle prit de là ſon ſurnom, & l'appella *Prunier-l'oreille*, *Ly eul*. Mais le peuple qui le voyoit tout blanc, le nomma le *vieux enfant*, *Lao tſe*.

Quand il fut arrivé à un certain âge, il eut ſoin de la Bibliothéque d'un Empereur des *Tcheou*; & ce fut par ſa faveur, qu'il obtint un petit Mandarinat. Il ſe rendit habile dans l'Hiſtoire ancienne, & dans la connoiſſance des Rits des premiers tems: & c'eſt ce qui porta Confucius à l'aller voir pour conférer avec lui ſur le cérémonial, & les talens d'un bon Mandarin. *Lao tſe* dans ſa vieilleſſe, s'apperçut de la décadence prochaine de la Dynaſtie des *Tcheou*. Il monta ſur une Vache noire, & tirant vers l'Occident, il arriva à la gorge de la Vallée ſombre. Ce paſſage étoit gardé par un Officier nommé *Y*, & ſurnommé *Hi*. Le Livre *Tao té* contenant cinq mille ſentences, fut compoſé dans la Ville de *Tcheou ché*, dépendante de *Tſin tchuen*. Enfin il mourut, & ſon tombeau eſt à *Ou*.

Voilà le commencement & la fin de *Lao tſe*. Il n'a pû pendant ſa vie prévenir la ruine de la Race des *Tcheou*, dont il étoit ſujet & Mandarin, & l'on veut que nous croyions toutes les fables que l'on débite ſur ſon prétendu mérite; & entr'autres qu'après ſa mort il a été placé au haut des Cieux ſous la qualité des trois purs.

Hé! que penſez-vous, Monſieur, de la doctrine du *Fo*, qui nous a été apportée d'Occident, s'écrierent ceux de l'aſſemblée, qui étoient attachez au culte de cette Idole?

Le *Fo* (*a*), répondit le Philoſophe, eſt un autre viſionnaire, qui a auſſi prétendu ſe rendre immortel. Selon lui, tout n'eſt que vuide, il n'y a rien de réel. Suivant ce beau principe, il veut qu'on ne penſe à rien, qu'on réduiſe le cœur au pur vuide, c'eſt-à-dire, qu'on le vuide de toute affection, qu'on aille juſqu'à s'oublier ſoi-même, comme ſi l'on n'étoit pas. Nous avons des yeux & des oreilles, il faut ne rien voir, ne rien entendre: ces organes doivent être vuides de tout objet, c'eſt-là leur état parfait. Nous avons une bouche, des mains, des pieds: il faut que tous ces membres ſoient dans l'inaction. Sa grande prétention eſt que ſon admirable ternaire du *Tſing*, du *Ki*, du *Chin*, c'eſt-à-dire, du fin, du ſubtil, du ſpirituel, arrive à ſa plus grande perfection, & qu'en ſe réünifſant, il ne faſſe qu'un. Pour ce qui eſt de l'ame, ſa durée, dit-il, n'a point

(*a*) Le détail que fait de *Fo* ce Philoſophe Chinois, a ſes traits de nouveauté: il en rapporte des particularitez qu'on n'a point ailleurs. C'eſt lui, comme on le voit, qui inventa la Métempſycoſe. Comme il vêcut cinq cens ans avant Pythagore, & qu'on ſçait d'ailleurs que ce Philoſophe parcourut l'Egypte & l'Inde; on ne peut guéres douter qu'il n'ait pris des Diſciples de *Fo* ſa doctrine de la Métempſycoſe, & qu'il ne s'en ſoit fait honneur à ſon retour en Grece.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 57 sur 577

de bornes: elle ne ſe détruit point.

Voyez-vous que cette belle doctrine d'anéantiſſement de ſoi-même, de dépoüillement univerſel, aboutit enfin à aſpirer à une immortalité chimérique, & à déſirer ce qu'on ne ſçauroit obtenir. Cette vertu vivifiante du Ciel, on veut la ravir, & ſe l'approprier: on refuſe de la reſtituer un jour au Ciel & à la Terre; & on prétend par-là arriver au pur vuide.

Mais peut-être continua-t-il, ignorez-vous l'Hiſtoire de ce viſionnaire. Sa mere vit en ſonge un grand Eléphant blanc, & au même inſtant elle ſentit qu'elle étoit enceinte. Son fruit groſſiſſoit chaque jour conſidérablement, & enfin il ſortit du ſein de ſa mere en déchirant ſes entrailles, & ôta la vie à celle dont il venoit de la recevoir: c'eſt ainſi que ce Monſtre vit le jour; lui qui devoit tout bouleverſer dans la nature, ne doit-il pas être mis au nombre des peſtes du genre humain? Eſt-ce parce qu'il a tué ſa mere en naiſſant, que le Peuple idolâtre jeûne, fait des Proceſſions, & cent autres choſes de cette nature, pour obtenir toute ſorte de bonheur à leurs meres? S'imagine-t-on que ce *Fo*, qui n'a pû ſauver ſa propre mere, aura le pouvoir de protéger la mere d'autrui?

Pourſuivons. Il vivoit dans un de ces Royaumes, qui eſt à l'Oüeſt de cet Empire: là, il étoit tout à la fois Souverain pour le temporel & pour le ſpirituel, Roy & Chef de la Religion. Il eut une Reine & une Concubine d'une grande beauté, & il en fit deux Divinitez. Son Royaume abondoit en or, en argent, en marchandiſes, en denrées, & ſurtout en pierres précieuſes. Mais s'il étoit riche & fertile, il avoit peu d'étenduë, & ſes habitans n'avoient ni force ni bravoure. Au contraire les Peuples de différens Royaumes, dont il étoit environné, étoient robuſtes, actifs, & ne reſpiroient que le ſang & le carnage. Ainſi les Etats du *Fo* étoient ſujets à de fréquentes irruptions.

Fatigué de tant d'inſultes, auſquelles il ne pouvoit réſiſter, il abandonna ſon Royaume, & embraſſa la vie ſolitaire. Il ſe mit enſuite à exhorter les Peuples à la vertu, & il débita la doctrine de la Métempſycoſe qu'il avoit inventée, faiſant paſſer & repaſſer les ames d'un corps dans un autre, gardant néanmoins un certain ordre, par lequel la vertu étoit récompenſée, & le vice puni. Il infatua les Peuples circonvoiſins de ces folles imaginations. Son deſſein étoit d'intimider ſes perſécuteurs, & de leur perſuader que s'ils continuoient les ravages qu'ils faiſoient ſur ſes terres, ils ſeroient après leur vie changez en chiens, en chevaux, & même en bêtes féroces.

Pendant douze ans qu'il travailla à répandre ſa doctrine, il entraîna à ſa ſuite une foule prodigieuſe d'ignorans, dont il renverſa la cervelle: avec ce ſecours il remonta ſur ſon Trône, il devint très-puiſſant; & s'étant remarié, il eut une nombreuſe poſtérité. Tel fut le fruit de ſes ſtratagêmes, tandis qu'il n'entretenoit ſes Diſciples que du vuide des biens de la Terre, il les recherchoit avec empreſſement, & s'en procuroit le plus qui lui étoit poſſible.

Du reſte, n'allez pas juger que la doctrine du *Fo* ſoit excellente, parce qu'elle s'eſt ſi fort étenduë dans cet Empire. Elle ne s'eſt accréditée, que parce que la doctrine de nos anciens ſages étoit preſque éteinte. L'ignorance & la corruption du cœur ont donné entrée aux plus groſſiéres erreurs. On négligea les admirables leçons des *Yao*, des *Chun*, d'un *Confucius*, & l'on n'eut de penchant que pour la Religion du *Fo*: cette Secte ne preſcrit que quelques vaines prieres pour devenir heureux, ce qui eſt très-aiſé: au lieu que nos Sages exhortent à vaincre ſes paſſions, à régler ſes déſirs, & à remplir tous ſes devoirs; ce qui eſt d'une pratique bien plus difficile.

Ce diſcours ſouleva une grande partie des auditeurs. Vous avez beau dire,

s'écria l'un d'eux, tout eſt vuide dans ce Monde viſible, l'*Yang* l'Eſprit eſt ſeul immortel. La grande doctrine du *Fo* & du *Tao*, enveloppe tout dans le néant; il n'y a que l'ame qui n'y ſoit pas compriſe; elle doit ſubſiſter & vivre éternellement. Qui ne voit pas que c'eſt par prévention, & par eſprit de partialité, que vous vous déchaînez contre cette doctrine? Ce que vous venez de débiter ſur le ſyſtême du Monde, eſt-il mieux fondé?

Rien n'étoit plus capable de picquer le Philoſophe, & l'on s'apperçut aiſément que ce reproche l'avoit émû. Il faut, reprit-il d'un ton vif & animé, que votre *Lao tſe* fût bien attaché à la vie, puiſqu'il cherchoit tant de moyens de la prolonger: cependant ſa vieilleſſe n'alla pas au-delà de cent ans. Mais il ſe flattoit que ſon *Yang*, ſon eſprit vivifiant ne s'éteindroit point; & *Fo tſe* n'étoit-il pas également paſſionné pour la vie? Il ne vêcut pourtant que ſoixante-trois ans: mais il étoit perſuadé que ſon ame, qui étoit proprement ſa perſonne, ſubſiſteroit toûjours.

La vie de tout ce qu'il y a d'hommes ſur la terre a un terme fixe: mais *Lao* & *Fo* ſe ſont ridiculement imaginés qu'ils étoient les ſeuls privilégiez; que tout ce qui a paru & paroîtra ſur la Terre, rentrera dans le néant, mais que pour eux ils ſeront immortels; & qu'outre ce qui ſe voyoit de leur perſonne, ils avoient un eſprit intelligent, vrai principe de vie. Auſſi l'on trouve dans la doctrine de ces Sectes, ce langage inintelligible, *Fo chi y, Chin eul, yeou ſan ſiang*; c'eſt-à-dire, ſelon la Secte du *Fo*, le corps de *Fo*, la tige ou la ſubſtance eſt un; mais il a trois images. *Lao chi y, Chin eul, Fuen ſan tſing*; c'eſt-à-dire, ſelon la Religion de *Lao*, le corps de *Lao*, la tige, la ſubſtance eſt un, où l'on diſtingue trois purs.

Ces Sectaires, pour ſe faire entendre, ont recours à des comparaiſons: un pied de Saule planté en terre, laiſſe à la fin échapper le fin de la nature du Saule: le Renard en mourant dans ſa taniere, laiſſe après lui les eſprits vivifians qui l'animoient (*a*). C'eſt ainſi qu'ils prétendent qu'après la mort de leur maître, il eſt reſté quelque choſe de ſa perſonne, qui renaît en ce bas monde.

Ces viſions, comme vous voyez, mettent *Lao* & *Fo* au rang des arbres & des bêtes. Mais comme les rêveries de la Secte du *Fo* ont infatué une infinité de gens, il faut que je vous entretienne plus en détail de cette Secte: je vais le faire en dix petits articles.

1°. Dans le Livre des Diſciples de *Fo* intitulé: l'*Utilité de la Maiſon*, on dit que le corps eſt notre domicile; que l'ame eſt l'hoteſſe immortelle qui y loge, & que ſemblable à un voyageur, elle paſſe d'un logement à l'autre; que l'enfant ſe nourrit du lait de ſa mere, de même que les habitans d'un Pays boivent l'eau du Fleuve qui l'arroſe. De-là le corps de nos parens n'eſt qu'un logement, & il eſt naturel de le regarder avec le même mépris qu'on a pour un amas de bois & de terre, dont une maiſon eſt conſtruite. N'eſt-ce pas-là vouloir arracher du cœur de tous les hommes la vertu *Hiao*, l'amour reſpectueux pour les parens? N'eſt-ce pas étouffer dans nos cœurs les ſentimens, qui nous uniſſent ſi étroitement avec eux, comme n'étant que la participation d'une même ſubſtance céleſte & vivifiante?

2°. Ce même Livre, qui repréſente nos corps comme un ſimple domicile, où nous prenons notre logement; porte à négliger le ſoin du corps, & à lui refuſer l'affection & la compaſſion ſi néceſſaire pour ſa conſervation. C'eſt ce qui porte ces Diſciples de *Fo*, qui ſe dégoûtent de la vie préſente, à chercher les moyens de s'en procurer au plûtôt une meilleure. On en voit qui vont en

(*a*) Les femmes idolâtres croyent voir ſouvent des Eſprits ſous la figure de Renards, & les appellent *Hou li tſing*.

pélerinage aux Pagodes placez ſur la cime des rochers, & qui, après avoir fini leurs prieres, comme ſi elles avoient été exaucées, ſe précipitent la tête la premiere dans d'affreux abîmes. D'autres prodiguent leur vie en ſe livrant aux excès les plus honteux : quelques autres qui trouvent des obſtacles à leurs indignes paſſions, vont de concert ſe pendre ou ſe noyer, afin de renaître maris & femmes. Voilà les ſuites du dogme inſenſé de la Métempſycoſe.

3°. En s'accoûtumant à ne regarder ſon corps que comme un lieu de paſſage, il eſt aiſé d'oublier l'eſtime, le reſpect, & les égards qui lui ſont dûs. C'eſt ainſi que des femmes & des filles, grandes dévotes du *Fo*, ſe laiſſent ſéduire par les Bonzes & les *Tao ßeë*, gens habiles dans les intrigues amoureuſes. Ils leur débitent que ce corps, où l'on n'eſt qu'en paſſant, eſt une vile maſure, dont on ne doit point ſe mettre en peine. Ils leur inſinuent que pluſieurs de leur ſexe, en accordant des faveurs demandées, ont eu commerce avec le *Fo* lui-même ſans le ſçavoir : maintenant ajoûtent-ils, vous êtes du ſexe foible & ſoumis, n'en doutez pas ; nous vous en répondons, en renaiſſant, vous deviendrez homme. Il n'arrive que trop ſouvent que des Dames & de jeunes filles d'un riche naturel, & de familles diſtinguées, ſe trouvent deshonorées par cette canaille : elles en viennent enfin, ſous de tels maîtres, à renoncer à toute pudeur. On ne ſe contente plus d'une ou de deux libertez furtives, & c'eſt un commerce de libertinage, qui dure toute la vie. Telle eſt la doctrine abominable, qui couvre d'opprobre les plus honnêtes familles.

4°. Ceux qui donnant dans ces ridicules viſions, diſent que le bien ou le mal de la vie préſente eſt le fruit de ce qu'on a fait avant que de renaître, s'autoriſent de ce beau principe, pour s'abandonner à la débauche, & ravir impunément le bien d'autrui. Sçachez, vous diront-ils, que nous ne faiſons que reprendre ce qui nous appartient ; car enfin nous ſçavons qu'avant que de renaître, vous nous étiez redevable d'une telle ſomme.

Un libertin, qui tend des piéges à une jeune fille, s'il ſçait qu'elle eſt attachée au culte de *Fo*, ne vous ſouvenez-vous pas, lui dira-t-il, qu'avant que de renaître vous m'étiez promiſe en mariage ? Votre mort précipitée me priva du droit que j'exige maintenant. C'eſt-là ce qui a ménagé la diſpoſition de nos cœurs, & la conjoncture favorable où nous nous trouvons. Vous voyez donc que cette monſtrueuſe doctrine (*a*) ſert de voile pour couvrir les injuſtices les plus criantes, & les plus honteux déſordres.

(*a*) Quelque bien fondé que ſoit le Philoſophe Chinois à regarder la doctrine du *Fo* comme la ſource d'une infinité de déſordres, on pourroit avec beaucoup plus de raiſon lui faire le même reproche ſur ſon ſyſtême. Car ſi, ſelon le plan de doctrine qu'il ſe forme, cet Univers n'a pas été produit, & n'eſt pas gouverné par une premiere & ſouveraine intelligence ; ſi le Ciel & la Terre ne ſe maintiennent dans ce bel ordre, que par le ſeul mouvement naturel & néceſſaire ; ſi dans cette grande machine tout ſe meut méchaniquement ; chacun peut ſe dire à ſoi-même : je n'ai point de fin hors de moi ; c'eſt à ma félicité préſente que je dois penſer : le tems de la vie eſt court & incertain : de quelle autorité prétend-on me donner des loix ? C'eſt la force & non le devoir qui m'obligent de m'y ſoumettre : les éloges qu'on donne à cette ſoumiſſion, en payent mal la contrainte : dire que l'autorité qu'on exerce ſur moi eſt émanée du Ciel, c'eſt un pur verbiage, puiſque ce Ciel n'eſt que matiere ; qu'on ne parle point ni de vertus, ni de vices, ce ſont des termes vagues, qui ne laiſſent d'idées que celles qu'on a reçûës de l'éducation & des préjugez inſpirez dans l'enfance. Ainſi point d'inſtructions, point de réprimandes, point de loix, point de châtimens, point de gouvernement : tout cela eſt inutile ou injuſte : le penchant doit être l'unique regle de conduite. Ces conſéquences ſuivent naturellement de ce ſyſtême, & conduiſent, comme on voit, à tous les crimes. Pour le mieux comprendre, il faudroit ſe trouver dans une Ville qui fût toute compoſée d'Athées : c'eſt ce qui ne s'eſt point encore trouvé, & ne ſe trouvera jamais. Car s'il y a des Athées par le cœur, c'eſt-à-dire, qui voudroient bien qu'il n'y eût point de Dieu vengeur des crimes, il eſt très-rare d'en trouver qui ſoient Athées par l'eſprit, c'eſt-à-dire, dont la raiſon ſoit affoiblie juſqu'à méconnoître entierement l'auteur de ſon être, & à ignorer une vérité, qui eſt gravée dans chaque partie de cet Univers. Mais dans cette ſuppoſition, quelle ſeroit la

5°.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 60 sur 577

5°. Ces Sectateurs de *Fo* ſe perſuadent qu'ils peuvent impunément ſe livrer aux actions les plus criminelles ; & que, pourvû qu'ils brûlent pendant la nuit un peu d'encens, ou qu'ils faſſent quelques prieres devant l'Idole, non-ſeulement leurs crimes ſont effacez ; mais encore que ſous ſa protection ils ſont à couvert des pourſuites de la juſtice. Un ſeul trait vous le fera connoître.

Un voleur s'étoit gliſſé juſques dans l'intérieur du Palais Impérial : il fut découvert & arrêté par les Officiers de dedans. Quand on l'eut bien foüillé, on le dépoüilla de ſes habits, & on lui vit le corps tout couvert de différens billets remplis des textes du *Fo*. Il s'étoit imaginé que ces billets l'empêcheroient d'être découvert ; qu'il pourroit voler impunément ; ou que du moins ils lui procureroient le moyen de s'évader.

6°. Les dévots de cette Secte ſont tout occupez de pélerinages qu'ils font à certaines Montagnes. Ils vivent dans la plus grande épargne, afin de pouvoir fournir aux frais des parfums qu'ils brûlent devant ces Idoles : ils ſeront inſenſibles aux beſoins d'un pere & d'une mere, qui ſouffrent du froid & de la faim, faute d'habits & de nourriture. Leur unique ſoin étant d'amaſſer de quoi faire un riche cadre à l'Autel de *Fo*, & des autres Divinitez étrangeres ; ils abandonnent leurs parens, & laiſſent leurs ancêtres, ſans leur accorder un *Tſe tang* (*a*). Peut-on ne pas avoir horreur d'une doctrine, qui va juſqu'à éteindre la mémoire des parens défunts, & à priver de tout ſecours ceux qui ſont en vie?

7°. Combien en voit-on parmi le peuple, qui croyent comme autant de veritez tout ce qu'on leur dit des Pagodes conſtruits dans des lieux écartez & ſolitaires? Ils ne doutent point que ce ne ſoit l'aſile de la vertu & de l'innocence. Pluſieurs même ſe ſentent portez à paſſer leur vie dans ces ſortes de retraittes, & à imiter *Fo* dans ſa ſolitude : on les voit tout-à-coup renoncer à leurs femmes, à leurs enfans, à leurs poſſeſſions : quelle ſimplicité! Ne ſçavent-t'ils pas que leur corps eſt compoſé de chair & d'os, de ſang, & d'eſprits animaux? Eſperent-ils de le rendre auſſi inſenſible qu'une maſſe de bois ou de pierre? Croyent-ils ne plus reſſentir les paſſions ſi naturelles à l'homme? Toutes ces pompeuſes exhortations du *Fo* & du *Lao* ſur le vuide, ſur la perfection où conduit un dépoüillement ſans réſerve, ont été autant de piéges, où ſe ſont laiſſez ſurprendre une infinité de gens, qui croyoient ſérieuſement pouvoir mettre ces leçons en pratique ; mais ils ont bien-tôt éprouvé qu'elles étoient impraticables. L'empire du tempérament s'eſt fait ſentir ; les paſſions gênées & contraintes en ſont devenuës plus intraittables, & les ont porté à des excès monſtrueux. Enlever la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe, pour aſſouvir ſa brutalité ; ſolliciter & ſéduire d'honnêtes Dames ; ſe ravaler juſqu'à la condition des bêtes, & s'applaudir de cet aviliſſement, enfin renoncer à toute raiſon & à toute pudeur ; voilà les ſuites de la ſéduction dont ceux qui ſuivent cette belle doctrine, ne peuvent guéres ſe défendre.

8°. Combien en a-t'on vû d'autres, qui s'étant laiſſez infatuer par ces beaux diſcours débitez avec emphaſe ſur le vuide, négligeoient tous les devoirs de la vie civile, & ne s'occupoient qu'à demander le bonheur qu'on leur faiſoit eſpérer dans une autre vie.

La ſéduction ne s'eſt pas bornée au ſimple peuple ; elle a paſſé juſques dans les Palais des Princes. Si l'on a vû des rebelles s'attroupper, former une Armée, & aſſieger la Ville Capitale ; ſi les Barbares ſont entrez dans l'Empire, & l'ont

confuſion & la corruption qui regneroit dans cette Ville? On s'y applaudiroit dabord de s'être mis au large, & de n'être plus allarmé par la crainte de la juſtice Divine : mais ſeroit-on long-tems à ſecoüer toute ſorte de joug, & à vouloir vivre dans l'indépendance? Et ne s'abandonneroit-on pas aux excès les plus monſtrueux?

(*a*) Salle commune, où l'on honore les défunts de la même famille.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 61 sur 577

rendu tributaires ; ces malheurs ne ſont-ils pas venus de ce que les Princes ſe rempliſſant la tête des maximes & des viſions de *Lao* & de *Fo*, ſe ſont rendus incapables de gouverner leurs peuples ? *Leang ou ti* ne ſe vit-il pas réduit à mourir de faim à *Tai tching* ? *Hoei tſong* ne fut-il pas emmené eſclave au-delà des déſerts ſabloneux de la Tartarie ? *Hiuen tſong* ne s'enfuit-il pas honteuſement dans les montagnes de la Province de *Se tchuen* ? Et que n'eut-il pas à y ſouffrir ? C'eſt ainſi que ces fauſſes Sectes ſe ſont jouez de nos Empereurs, & ont mis l'Empire à deux doigts de ſa ruine.

9°. Entre les rêveries dont les Miniſtres des Sectes de *Fo* & de *Tao* amuſent les eſprits crédules, on ne doit point oublier un ſtratagême bien propre à ſéduire dont ils ſe ſervent. Quand ils veulent initier quelqu'un à leurs myſteres, ils l'obligent de ſe regarder dans un vaſe plein d'eau, où il ſe voit dabord tel qu'il ſe trouve dans ſa condition préſente. On l'oblige de s'y regarder une ſeconde fois, & alors il y paroît tel qu'il ſera dans la condition qui lui eſt deſtinée quand il renaîtra, ſuppoſé qu'il ait été fidelement attaché à leurs Divinitez. Il arrive par le ſecret de leur art magique, qu'un homme riche s'y voit ſous la figure d'un malade, ou d'un gueux qui manque de tout ; & ſur cela il prend la réſolution de conſacrer tout ſon bien aux Temples des Idoles. Après cette bonne œuvre, on l'engage encore à ſe regarder dans le vaſe plein d'eau : alors ſi c'eſt un homme, il ſe voit habillé en Roi, ou en Général d'Armée, ou en premier Miniſtre d'Etat : ſi c'eſt une fille, elle s'y voit couverte des ajuſtemens & des pierreries d'une Impératrice, d'une Reine, ou d'une concubine cherie du Prince, & tel doit être l'heureux état de leur renaiſſance.

C'eſt par ces ſortes d'enchantemens qu'on remuë les eſprits, & qu'on les diſpoſe adroitement à la révolte. On court aux armes ; il ſe livre des combats, & des Villes entieres ſont ſaccagées. C'eſt par de ſemblables moyens, que ſous la Dynaſtie des *Han*, deux rebelles cauſerent une infinité de déſaſtres, qui furent renouvellez ſous la Dynaſtie des *Yuen*, & plus récemment ſous le regne des *Ming* par d'autres Chefs de révolte, qu'on doit regarder comme des peſtes publiques, puiſqu'ils donnerent la mort à pluſieurs millions d'hommes. On voit ces monſtres de nature, qu'on ne ſçauroit trop punir, s'applaudir de leurs crimes, ſous le glaive même du Bourreau, & s'écrier par un reſte d'enchantement : Nous mourons contens, nous ſommes ſur le point de nous rendre à ce délicieux ſéjour d'Occident, où *Fo* nous attend pour nous y recevoir, & nous faire part de ſa félicité. Ce ſont, comme vous voyez, ces fauſſes doctrines, qui ſont la ſource de tant de malheurs publics & perſonnels.

11°. Il y a quatre ſortes de profeſſions abſolument néceſſaires dans l'Empire, qui fourniſſent à tous les beſoins, & qui y maintiennent le bon ordre ; ſçavoir celle des Lettrez, celle des Laboureurs, celle des Artiſans, & celle des Négocians. Les Diſciples du *Fo* & du *Tao* exhortent ſans ceſſe les peuples à abandonner ces profeſſions, pour embraſſer les quatre ſuivantes : celles de *Ho chang*, & des *Tao ßeë* pour les hommes, & celles de *Kou* & de *Mi* pour les perſonnes du ſexe. Ces *Bonzes* & ces *Bonzeſſes* vivent aux dépens du public. Il n'y a point de menſonges, de ruſes, & de fineſſes auſquelles ils n'ayent recours pour eſcroquer des aumônes : puis ils vivent dans une molle oiſiveté, ne ſe refuſant aucun des plaiſirs qu'une imagination corrompuë leur ſuggere, & foulant également aux pieds les Loix de la Nature, & les Loix Civiles.

Quelle différence y a-t'il entre une vie ſemblable, & celle des plus vils animaux ? Ce *Tamo*, ce perſonnage ſi vanté, qui eſt venu d'Occident à la Chine, paſſa, dit-on, neuf ans ſur la montagne *Tſong*, dans une contemplation continuelle. Il y étoit immobile, les yeux fixez ſur un

mur, & ne changeant jamais de ſituation. Du reſte ce fainéant contemplatif ne manquoit d'aucune des choſes néceſſaires à la vie, on lui fourniſſoit abondamment de quoi vivre, & ſe vêtir. Supposons qu'à ſon exemple chaque particulier ſe mette en tête d'imiter ce genre de vie, qne deviendront les profeſſions les plus néceſſaires? Qui prendra le ſoin de cultiver les campagnes, & de faire des étoffes ? D'où tirera-t'on les vêtemens & les alimens? Peut-on croire qu'une doctrine, dont la pratique, ſi elle étoit univerſelle, bouleverſeroit tout l'Empire, puiſſe être la véritable doctrine?

D'ailleurs il n'eſt pas croyable combien il ſe perd d'argent à bâtir & à réparer des Pagodes, à dorer & à orner les Idoles, à célébrer des Fêtes, & à faire des proceſſions à leur honneur : toutes ces inventions ne ſervent qu'à engloutir le bien le plus clair des familles. Je n'ai touché que légerement ces dix articles; mais je ſerois infini, ſi je voulois rapporter tout ce que j'ai vû, & ce que j'ai entendu dire des déſordres que les chimeres & les viſions de ces Sectaires ont cauſez dans l'Empire.

Ce détail ne devoit pas être du goût des Aſſiſtans, auſſi l'un d'eux prenant la parole : à vous entendre, Monſieur, lui dit-il, *Fo*, *Lao*, & toutes nos Divinitez ne ſont dignes que de mépris. Ainſi plus de châtiment, plus de récompenſes, plus d'eſprits bien faiſans ou mal faiſans : d'un ſeul trait de langue vous pulvériſez tout le ſyſtême de notre doctrine.

Ceux qui s'entêtent d'idées populaires, répondit le Philoſophe, paſſent leur vie dans une eſpece d'yvreſſe, & la finiſſent par des rêves : ils s'abîment dans un fatras de fables, dont il ne leur eſt pas poſſible de ſe tirer. L'eſpérance d'obtenir une vie heureuſe par la protection des Eſprits, nourrit leur entêtement.

Ce penchant de la plûpart des hommes, joint à leur crédulité, a fait naître au *Fo* & au *Lao*, la penſée de mettre parmi leurs dogmes un lieu de récompenſe, un Enfer, un Palais pour le Maître des Eaux, & pour les autres Divinitez, ſans parler des Eſprits d'un ordre inférieur, & des hommes extraordinaires devenus immortels : ils ont ſur-tout étalé les biens que diſtribuent leurs Dieux : ils ont placé dans le Ciel un *Yo hoang* Chef de tous les prétendus immortels, qui diſtribuë à ces Eſprits leurs emplois, comme de préſider à la pluie, de diſtribuer les récompenſes & les châtimens.

Dans le Livre *Yo hoang*, on lit ces paroles : à l'Occident il y a le Prince du Royaume de la pure vertu : ce Roi à quarante ans n'avoit point encore de fils. Lui & la Reine *Pao yué* en obtinrent un qui fut le fruit des ferventes prieres qu'ils adreſſerent à *Lao kiun*, & ce fils, c'eſt cet *Yo hang* dont nous parlons. Un autre texte du Livre *Hiuen ou* porte que dans le pays d'Occident il y a un endroit appellé le Royaume d'une joie pure ; que le Roi ſe voyant ſans enfans, en obtint un de *Lao kiun*, & que c'eſt lui qu'on honore ſous les noms de *Hiuen ou Tſou ſe*.

Ajoûtons ce que rapporte l'hiſtoire du *Fo* : on y lit que du côté d'Occident on trouve le Royaume de la pure innocence : le Prince héritier de la Couronne, c'eſt le *Fo* lui-même : celle qu'il épouſa, s'appelloit *Na to* : ils eurent un fils qui fut nommé *Mo heou lo*. Peu après *Fo* paſſa douze ans dans la ſolitude, & ce fut durant ſes contemplations qu'il ſe transforma en *Fo*.

Suivant ces traditions, il paroît que la Dynaſtie des *Tcheou* avoit déja ſept cens ans de Regne, lorſque la Secte de *Fo* commença. Raiſonnons des tems paſſez par le tems préſent, & du préſent par le paſſé : le monde eſt allé, & ira toûjours ſon même train. Peut-on s'imaginer que ce que nous ne trouvons maintenant nulle part, & dont il ne reſte aucun veſtige, ait été autrefois la merveille de l'Univers ? Qu'on parcoure les contrées qui ſont à l'Oueſt de la Chine, on n'y trouvera qu'un pays de Barbares : comment

placer là ces beaux noms de très-pur, de Royaume de la vertu, de la félicité très-parfaite? Trouve-t'on là maintenant des hommes à trois têtes, à ſix épaules, à huit mains? Y trouve-t'on des gens qui vivent des deux & trois cens ans, & qui dans le plus grand âge, n'éprouvent point les incommoditez de la vieilleſſe? Comment donc ſe figurer que c'eſt le ſéjour des immortels? Concluons donc que tout ce qu'on débite du Roi du Ciel, du Généraliſſime des Eſprits, ſont autant de fables dont on ſe ſert, pour abuſer de la crédulité des peuples.

Mais, dit l'un des aſſiſtans au nom de tous les autres, comment oſez-vous traitter avec tant de mépris notre *Yo hoang?* C'eſt le même que le *Chang ti*, dont il eſt parlé dans vos Livres, pour leſquels vous avez une ſi profonde vénération: c'eſt lui que l'Empereur *Kao tſong* (*a*) vit en ſonge, & qui lui donna *Fou yué* pour ſon premier Miniſtre. C'eſt de lui dont parle *Meng tſe*, lorſqu'il dit qu'il faut ſe recueillir, jeûner, ſe purifier avant que de lui offrir des ſacrifices (*b*). Oſerez-vous nier qu'il y ait un *Chang ti?*

(*c*) Dès le tems des Empereurs *Yao* & *Chun*, répondit le Philoſophe, les peuples donnerent dans de fauſſes idées touchant les Eſprits. De là eſt venuë la bizarre imagination, qui fait donner une figure au *Chang ti*. Je conviens que l'Empereur *Kao tſong* étoit un Prince vertueux, qu'il vit en ſonge un homme, dont la taille & les traits étoient bien marquez; & que c'étoit la figure de *Fou yué*, quoique ce Prince ignorât ſon nom; qu'il le

(*a*) Cette objection embarraſſe le Philoſophe Chinois: il auroit pû ſe tirer d'affaire, en répondant que leur *Yo hoang* n'étoit pas le *Chang ti* des Lettrez, mais celui que la Secte de *Tao* avoit honoré de ce nom ſous la Dynaſtie des *Han*, & qui avoit nom *Tchang y*: mais au lieu de cette réponſe qui eût été ſolide, il s'arrête à vetiller ſur les habits qu'auroit dû avoir le *Chang ti*; il tâche de faire paſſer ce trait d'hiſtoire pour une fable, ou pour un ſimple ſonge, de même qu'on voit en ſonge l'Oiſeau fabuleux, appellé *Fong hoang*: cependant arrêté par l'autorité des Livres Claſſiques, il a recours à des Interpretes modernes, & il veut que le *Chang ti* ne ſoit autre choſe que ſon *Tai ki*. Si les Chinois avoient du *Li* la même idée qu'en a donné le R. P. Mallebranche, qui ne paroît guéres inſtruit de leur doctrine, il auroit été aiſé à notre Philoſophe de répondre que l'Empereur *Kao tſong* voyoit ſon futur Miniſtre dans le *Li*; car ce R. Pere aſſûre que ſelon le ſyſtême de la Philoſophie Chinoiſe, toutes les véritez ſont vûës dans le *Li*, & c'eſt ſelon ce ſyſtême qu'il a imaginé dans l'Ouvrage intitulé, *Entretien d'un Philoſophe Chrétien avec un Philoſophe Chinois*, qu'il fait parler de la ſorte un Philoſophe Chinois: *Nous ne recevons que la matiere, & le* Li, *cette ſouveraine vérité, ſageſſe, juſtice, qui ſubſiſte éternellement dans la matiere, qui la forme & l'arrange dans ce bel ordre que nous voyons, & qui éclaire auſſi cette portion de matiere épurée & organiſée dont nous ſommes compoſez; car c'eſt néceſſairement dans cette ſouveraine vérité* (le Li) *à laquelle tous les hommes ſont unis les uns plus, les autres moins; qu'ils voyent les véritez & les Loix éternelles, qui ſont le lien de toutes les ſocietez, &c.* Après ce début, on n'eſt pas ſurpris d'entendre le Philoſophe Chrétien qui lui répond: *Votre Li*, votre ſouveraine juſtice approche infiniment plus de l'idée de notre Dieu, que celle de ce puiſſant Empereur *Chang ti*. Malheureuſement ce langage eſt nouveau & inoüi à la Chine, & il n'y a point de Lettré qui ne fût étrangement ſurpris d'apprendre qu'on lui fît tenir un pareil diſcours.

(*b*) L'objection, ſi elle eût été pouſſée, étoit forte, elle ne laiſſe pas de le jetter dans un grand embarras. Si le *Chang ti* des Lettrez, lui dit-on, étoit ſans vie & ſans intelligence, auroit-il pû donner un fidéle Miniſtre à l'Empereur *Kao tſong* pour récompenſer ſa vertu? Seroit-il néceſſaire de ſe purifier intérieurement, pour offrir décemment des ſacrifices ſolemnels au *Chang ti*? Notre Philoſophe élude la difficulté; il a recours à ſon *Tai ki*; mais il n'a garde de dire de ce *Tai ki* ce que Confucius diſoit du *Chang ti*: *Il connoît le fonds de mon cœur*, Tchi ngo, *& comme très-juſte* Tchi kung, *qu'il me puniſſe, ſi mes intentions ſont criminelles*. Notre Athée penſe bien autrement de ſon *Tai ki*, il l'enveloppe de beaux noms pris dans un ſens métaphorique: c'eſt, dit-il, ce qui domine, ce qui regne dans le Ciel, dans la Terre, & dans tous les Etres. En lui ſacrifiant, il ſuffit de ſe tourner reſpectueuſement vers le Ciel. Il n'oſe déſapprouver le rit des ſacrifices ſolemnels, qui ſont en uſage dans la Secte Littéraire, & par un mêlange bizarre, il accommode enſemble & ſon Athéïſme & des Actes de Religion. Tout cela prouve que ce qui intrigue le plus ces Athées, c'eſt la doctrine des Livres Claſſiques, qu'ils n'oſent rejetter ouvertement, & qu'ils voudroient bien pouvoir ajuſter à leur ſyſtême.

(*c*) Ici le Philoſophe ne ſçachant comment concilier avec ſon ſyſtême l'idée, que le Texte Claſſique préſente naturellement du *Chang ti* dans ſon apparition à *Kao tſong*, tombe dans une contradiction manifeſte. Il dit que l'erreur & la ſuperſtition touchant les Eſprits s'eſt introduit dès le tems d'*Yao* & de *Chun*, & par-là il avouë que ſa doctrine n'eſt pas la même que celle du ſiécle où régnoient ces Princes, qu'on regarde néanmoins dans l'Empire comme le ſiécle d'or, par rapport aux mœurs & à la Religion. Il avouë néanmoins que *Yao* & *Chun* étoient des Sages du premier Ordre, écoutez comme des Oracles deſtinez à réformer l'Empire confié à leurs ſoins; & cependant ces Sages ont autoriſé & même introduit des erreurs groſſiéres & pernicieuſes. Comment s'accordera-t'il avec lui-même?

fit

fit peindre avec les traits dont il avoit conſervé le ſouvenir, qu'il donna ſes ordres pour déterrer l'homme qu'il avoit ainſi repréſenté, & qu'en effet on le lui amena. Tout cela eſt vrai : mais combien s'en trouve-t'il qui n'ayant jamais vû ni de Dragon volant, ni l'Oiſeau appellé *Fong hoang*, Oiſeau fabuleux, les voyent très-ſouvent néanmoins en ſonge? Ils ont vû ces figures dans des tableaux, & pendant le ſommeil elles ſe retracent dans leur imagination.

Que ſi vous ſoûtenez que le *Chang ti* apparut à *Kao tſong* ſous une forme humaine avec la Couronne d'Empereur ſur la tête, & les vêtemens conformes à la Dignité Impériale, il m'eſt aiſé de vous répondre. C'eſt l'Empereur *Hoang ti*, qui le premier a donné aux Empereurs ces ornemens dont ils ſe parent, & qui les diſtinguent de leurs Sujets. D'où il s'enſuivroit que le *Chang ti* n'éxiſtoit point avant cet Empereur, ou que s'il éxiſtoit, il a demeuré nud juſqu'au tems du regne où l'on a commencé à porter une Couronne, & à ſe vêtir d'habits Impériaux.

Diſons plûtôt que ce qu'on appelle *Chang ti*, c'eſt ce qui domine dans le Ciel, ſur la Terre, & généralement ſur tous les Etres ; & que c'eſt par cette raiſon qu'on lui a donné le nom de *Ti*, c'eſt-à-dire, de Maître Souverain. On voit même par la maniere dont s'expliquent quelques-uns de nos Sçavans, que le *Chang ti* eſt au fonds la même choſe que le *Tai ki*, dont je vous ai entretenu. S'eſt-on jamais aviſé de dire que le *Tai ki* eût une figure qui le rendît viſible? D'où il eſt aiſé de voir que quand il eſt dit qu'il faut faire des ſacrifices au *Chang ti*, c'eſt uniquement au Ciel qu'on doit les faire avec un cœur pur.

Tout ce que vous nous dites, s'écria un de l'aſſemblée, tend à prouver que ce ſont autant de fables que nous débitons, lorſque nous diſons qu'il y a un Enfer, un Dieu appellé *Yen vang*, qui eſt le Maître de cet Empire ſouterrain, des *Lo han*, c'eſt-à-dire, des Eſprits qui reglent la deſtinée de tous les hommes. Ce ſont pourtant eux, à ce qu'on rapporte, qui conduiſent l'ame dans les corps au moment de leur naiſſance, & qui les en arrachent au moment de la mort, pour les entraîner au lieu de leurs ſupplices, où elles ſont cruellement tourmentées par d'autres Eſprits. Si un homme pendant la vie a pratiqué la vertu, il ne manquera pas de renaître dans un état de ſplendeur & d'opulence. Si même les animaux ont vêcu ſelon leur condition, ils ſe verront transformez en hommes. Au contraire, une perſonne qui ſe ſera livré aux vices honteux, & qui aura ſuivi ſes appétits déréglez, deviendra bête brute. Si les animaux ſont plus féroces, que ne comporte leur nature, après leur mort ils ne paſſent plus à une autre vie, & leur ame eſt entierement éteinte. Voilà ce qu'on nous enſeigne : ſeroit-ce autant de fauſſetez?

Je vous parlerai franchement, répondit le Philoſophe. Oüi, tout cela eſt faux. Deux perſonnes mariées habitent enſemble : l'un & l'autre concourent à former le fruit qui eſt d'abord conçû dans le ſein de la mere, où il prend peu à peu d'inſenſibles accroiſſemens. Si ſelon vos idées, il falloit attendre que le fœtus fût tout-à-fait formé, pour que l'ame vint à s'y inſinuer, par où cette ame trouveroit-elle une entrée pour ſe gliſſer dans ce corps nouvellement formé?

Diſons plûtôt qu'une certaine quantité de ſang s'unit dans le ſein de la mere; qu'elle y fait un tout; qu'elle fermente, & qu'elle commence à ſe mouvoir. C'eſt alors un être d'une eſpece particuliere. Ainſi l'Homme eſt un compoſé qui réſulte de l'union d'une choſe ſenſible, & d'une autre inviſible, & qui échappe aux yeux: c'eſt le *Ki*. Tant que cette union ſubſiſte, on eſt ſuſceptible de douleur : au moment qu'elle ceſſe, on devient inſenſible. Qu'un homme ſoit paralytique de la moitié du corps, appliquez le feu à cette partie frappée de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 65 sur 577

paralyſie, il ne reſſentira aucune douleur : que ce même homme-là ſoit mort, le *Hing*, ou ce qui eſt en lui de viſible, eſt ſéparé du *Ki*, ou de ce qui étoit inviſible. Ce *Ki* s'eſt évaporé (*a*) en atômes qui voltigent çà & là, ou qui ſe changent en un vent froid, deſtitué de toute chaleur animale. Que reſtera-t-il du défunt, ſur quoi vos Miniſtres d'Enfer puiſſent exercer leur rigueur impitoyable ?

Mais ſuppoſons que le grand Démon *He kang fang* (c'eſt l'un des trente-ſix *Kang* du *Tao kia*) veüille s'emparer de l'ame de quelque ſcélérat, après qu'elle a été diſperſée, & qu'il ſouffle adroitement toutes ſes parties pour les réünir enſemble, afin que cette ame puiſſe être châtiée pour ſes crimes au Tribunal du Juge infernal : croyez-vous que ces Démons auroient le loiſir & la patience de raſſembler toutes ces parties ſubtiles, éparſes de côtez & d'autres ?

Ce raiſonnement du Philoſophe ne fut pas ſans replique : on nous aſſure, lui dit-on, que le Dieu *Yen vang*, & les autres Juges ſes Miniſtres fixent le moment de la naiſſance de tous les hommes ; qu'ils déterminent s'ils ſeront mariez, & à qui ; s'ils auront des enfans, & quel ſera leur caractere ; s'ils ſeront riches ou pauvres. Enfin tout ce qui doit leur arriver eſt marqué ſur le Livre de *Yen vang*, & dè-là leur deſtinée eſt invariable, & il n'y a aucun changement à eſpérer. Avez-vous quelque choſe à dire contre cette doctrine ?

Ne ſçavez-vous pas, répondit le Philoſophe, ce qui eſt rapporté dans vos propres Livres ? Voici ce que j'ai lû dans le Livre de *Hiuen ou tchuen* : certain Démon appellé *Yao mo* (*b*), dévoroit continuellement des hommes : mais le Dieu *Hiuen ou* venoit à leur ſecours, & en préſervoit un grand nombre de ſa fureur. Sur quoi voici comme je raiſonne : ou *Yen vang* avoit déterminé le nombre de ceux qui devoient être dévorez, ou il ne l'avoit pas déterminé : s'il ne l'avoit pas déterminé, votre hypotheſe tombe d'elle-même : s'il l'avoit déterminé, pourquoi le Dieu *Hiuen ou* faiſoit-il d'inutiles efforts, pour ſauver des gens condamnez irrémiſſiblement à être dévorez ?

Mais puiſque nous ſommes tombez ſur cet article, écoutez une autre fable, qui eſt aſſez plaiſante. Un nommé *Pung* vêcut juſqu'à l'âge de huit cens ans : il épouſa ſucceſſivement ſoixante-douze femmes, à meſure que chacune mouroit. La ſoixante-douziéme étant morte à ſon tour, paſſa à l'autre monde, & s'informa des ancêtres de *Pung*, quelle pouvoit être la raiſon qui faiſoit vivre ſon mari tant de ſiécles : eſt-ce que ſon nom, ajoûta-t-elle, n'auroit pas été écrit

(*a*) Ce Philoſophe s'eſt récrié contre le ſentiment des Sectaires, qui prétendent que le corps n'eſt qu'un domicile où l'ame loge en paſſant ; il ſuppoſe que l'ame, de la maniere qu'il l'entend, eſt unie au corps. Mais il n'admet point d'ames qui ſoient des Etres nouveaux, ſpirituels, immortels : il prétend que l'ame eſt une portion de matiere plus ſubtile qui ſe détruit, de même que le corps, par la déſunion de ſes parties : mais cela ſuppoſé, comment eſt-ce que l'ame s'unit au corps ? Etant matiere, elle ne peut lui être unie que comme un corps eſt uni à un autre corps. Il eſt évident que deux corps ne peuvent être unis que par la ſurface. Une telle union ſuffit-elle pour expliquer ce que nous éprouvons touchant toutes les parties de notre corps, & le ſentiment de l'ame ? D'ailleurs, ſi l'ame eſt compoſée de parties de même que le corps, chaque partie a des fonctions qui lui ſont propres. Dans quelle partie mettra-t-il la faculté de penſer ? La matiere peut-elle devenir un Etre penſant ? Il faut que, ſelon ſon hypotheſe, il ſoutienne encore que l'ame n'étant qu'une maſſe de matiere miſe en mouvement, n'eſt nullement libre ; que le moindre mouvement de main, auquel je me déterminai hier, a été néceſſaire, & n'a pû être omis, de même que le Soleil n'a pû manquer de s'élever ſur l'horiſon, & qu'afin que je n'euſſe pas remué la main, il eût fallu que dès le commencement du monde la matiere eût reçû un mouvement naturel, tout différent de celui qu'elle a eu d'abord. Quelles abſurditez n'eſt-on pas obligé de ſoutenir, quand on ne veut point démordre des faux principes qu'on a établis !

(*b*) Saint Epiphane croit que Pythagore eſt l'inventeur du dogme des deux principes. Il ſe pourroit bien faire que ce Philoſophe auroit encore puiſé cette doctrine chez les Diſciples de *Fo*. On voit qu'ils tiennent deux génies de caracteres bien différens : l'un qui ne cherche qu'à dévorer le plus d'hommes qu'il lui eſt poſſible ; & l'autre qui eſt tout occupé à ſauver ceux que ce méchant génie veut engloutir.

ſur les Regiſtres de *Yen vang* (*a*); mais il n'y en a aucun qui lui échappe. Je vous apprendrai ce myſtere, répondit le grand pere de *Pung*: le nom & le ſurnom de mon petit-fils votre mari, eſt véritablement ſur le Livre: mais voici de quelle maniere: quand il fallut arrêter les feüillets du Livre, l'Officier qu'on avoit chargé de ce ſoin, prit par mégarde le feüillet où la deſtinée de *Pung* étoit écrite: il le tordit en forme de cordonnet, (*b*) & le Livre en fut percé & couſu. La femme ne put garder le ſecret: *Yen vang* fut informé de cette hiſtoire; & ayant pris ſon Livre & examiné le cordonnet, il biffa le nom de *Pung*, qui finit ſa vie au même inſtant.

Cet exemple, continua le Philoſophe, prouve le contraire de votre doctrine: car enfin en voilà un qui a échappé à la pénétration de *Yen vang*: peut-on aſſurer qu'il n'y en ait pas d'autres qui l'ayent trompé par quelque ſupercherie ſemblable? Mais pour vous convaincre que tout cela eſt fabuleux, il ſuffit de vous dire que du tems de Confucius & de *Meng tſe*, on n'uſoit point de Livres faits de papier, & qu'on écrivoit ſur des membranes de *Bambou*, ou ſur de petites planches de bois. D'ailleurs, comme votre Enfer ſouterrain n'eſt qu'un amas de terre, d'eau, de pierres; il eſt viſible que des Livres & des Regiſtres de papier, ne ſçauroient s'y conſerver. Regardez donc ce que vous liſez dans vos Livres, comme autant de rêveries.

Mais, reprit-on, ce que vous dites, Monſieur, de l'Enfer & des Eſprits qui y réſident, oſeriez-vous le dire des Eſprits tutelaires, ſoit des Villes murées, leſquels ſont appellez *Tching hoang*, ſoit de divers autres endroits qu'on nomme *Tou ti*, eux qu'on honore dans tout l'Empire? Un culte ſi univerſel porteroit-il à faux?

Daignez m'écoûter, répondit le Philoſophe; ſous le regne d'*Yao* & de *Chun*, les habitations n'étoient pas encore environnées de murs & de foſſez: cet uſage ne s'introduiſit que ſous les Dynaſties ſuivantes de *Hia*, & de *Chang*, afin de ſe mettre à couvert des inſultes qu'on avoit à craindre des voleurs & des rebelles. Enſuite on érigea un *Tching hoang*, (*c*) & l'on bâtit des lieux deſtinez à l'honorer. On en bâtit de même pour honorer les *Tou ti* (*d*). Quand on s'aviſa de donner à ces Eſprits le beau nom de *Ti ti*, parce qu'on les regardoit comme les peres nourriciers du Peuple, on les diſtingua en différentes Claſſes: ceux à qui on attribua le ſoin des campagnes & des terres cultivées, on leur fit des offrandes de grains, & on les honora ſous le titre de *Ché chin* (*e*). Ceux qui étoient bornez au ſoin des Villages, & qu'on croyoit veiller à la ſanté des habitans, & à maintenir la paix parmi eux, furent honorez ſous la qualité de *Tou ti*. D'autres Eſprits qui étoient attachez à l'intérieur des maiſons, & aux lieux d'aſſemblées, furent regardez comme les conſervateurs de ces endroits; & ce fut en cette qualité qu'on les honora ſous le nom de *Tchung lieou* (*f*). On aſſigna à d'autres Eſprits les Pays déſerts & montagneux, & dans l'eſpérance qu'ils faciliteroient le tranſport des denrées & des marchandiſes, ils furent reſpectez ſous le nom d'Eſprits des hautes Montagnes. Enfin ceux qu'on plaça dans les Villes qui ſont environnées de murailles & de foſſez, furent révérez ſous le titre de *Tching hoang*, & on les regarda comme des Eſprits qui préſervoient ces Villes des malheurs publics.

Voici maintenant, pourſuivit le Phi-

(*a*) Tout cela ſe dit ſelon le ſyſtême des Bonzes & du culte idolatrique venu des Indes. Ils admettent un eſpece de Paradis, d'Enfer, un Dieu *Yen vang*, &c.

(*b*) C'eſt ainſi qu'on relie ſouvent les Livres Chinois.

(*c*) *Tching*, ſignifie mur, & *hoang*, foſſé.

(*d*) *Tou*, ſignifie terre, *ti*, ſignifie lieu.

(*e*) *Ché*, ſignifie lieu hors des Villes.

(*f*) Nom de la place où étoient leurs repréſentations.

loſophe, où j'en veux venir. Tous ces Eſprits (*a*) ne ſont au fond & réellement qu'une maſſe de terre, diverſement figurée. Quand on en conſerve le ſouvenir dans l'ame, c'eſt à peu près de même que lorſque je bois de l'eau, je ſonge à la ſource d'où elle me vient, & que je lui ſçai gré du plaiſir & de l'utilité que j'en retire. Oſeroit-on pouſſer le blaſphême juſqu'à prendre pour l'image du véritable Eſprit (*b*) du Ciel & de la Terre, qui eſt pur lui-même, tous ces marmouſets d'argile, qui repréſentent tantôt un homme, tantôt une femme, placez au dehors & au dedans des Pagodes, ou bien la figure d'un vieillard, telle qu'on la met dans des maiſons particulieres.

Ici le Philoſophe fut interrompu. On nous raconte, lui diſoit-on, bien des prodiges opérez par les *Tching hoang*, & les *Tou ti*; & ces prodiges font connoître, & prouvent leur pouvoir. Souvent même on les voit ſous la figure d'hommes vivans. Comment pouvez-vous dire qu'ils ne ſoient qu'une maſſe de terre?

Il y a un tour à prendre, repliqua le Philoſophe (*c*), pour expliquer les merveilles & les apparitions dont vous parlez. On voit des hommes, dont les talens ſont extraordinaires, & qui ſe diſtinguent du commun par leur courage & leur vertu. Il arrive quelquefois qu'ils ſont opprimez par la calomnie, ou qu'une mort précipitée les enleve, ſans qu'ils ayent laiſſé après eux de poſtérité. Ces hommes ſi extraordinaires & ſi diſtinguez des autres, ont une ame peu commune, qui ne ſe diſſipe pas aiſément. Les ames de ce caractere ſe retirent la plûpart dans les Pagodes, & y produiſent des événemens qui ſurprennent. On parle d'un *Ouen tien tſiang*, qui fut maſſacré ſous la Dynaſtie des *Yuen*; d'un *Yu tchung tſiao* qui périt miſérablement ſous les *Ming*: leurs grandes actions ont fait croire aux Peuples qu'après leur mort ils étoient devenus *Tching hoang*, ou gardiens des Villes.

Ce qui fait le mérite d'un homme pendant ſa vie, c'eſt le *Ki*, cet air ſpirituex, qui peut ſubſiſter encore quel-

(*a*) On voit ici l'embarras du Philoſophe, par la maniere dont il ſe débat en aſſez malhabile homme ſur les preſtiges, & ſur d'autres événemens prodigieux, qui ne peuvent être opérez que par des Démons, & qu'il veut attribuer aux cauſes naturelles. Il a aſſez de bonne foi pour ne pas nier ces effets merveilleux, comme feroient d'autres, qui, pour ſe tirer d'affaire, ſont déterminez à n'admettre aucun événement qui ſoit contre l'ordre naturel. Mais auſſi eſt-il vrai de dire que l'évocation & les opérations du Démon ſont trop ordinaires à la Chine pour pouvoir être niées. C'eſt une choſe remarquable, que dans tous les Pays, où le Chriſtianiſme n'eſt pas établi, le Démon y exerce un grand pouvoir ſur les Peuples; & que ce pouvoir ceſſe, dès que la vraye Religion y prend racine. Bien plus ce pouvoir de l'Eſprit de ténebres eſt entierement lié par la ſeule préſence d'un enfant Chrétien. C'eſt de quoi on a une infinité d'exemples.

(*b*) Voici le texte *Tien, Ti, Tſe, Gen, Tchin, Tchi, Chin.* Il paroît que par ces termes, *Eſprit du Ciel*, notre Athée n'entend autre choſe que le Ciel même. De même que par les Eſprits des Montagnes & des Rivieres, il n'entend autre choſe que les Montagnes & les Rivieres que nous voyons.

(*c*) Qu'il y ait des Eſprits gardiens des Villes & des principaux endroits de l'Empire, c'eſt une opinion très-ancienne à la Chine. On voit encore maintenant les Mandarins les plus déchaînez contre l'idolâtrie populaire, avoir ſouvent recours au *Tching hoang*. Notre Philoſophe ne fait ici que chicaner ſur le nom de *Tching hoang*: le raiſonnement dont il ſe ſert, eſt aſſez ſemblable à celui que certains Chinois oppoſent aux Miſſionnaires ſur le nom de *Tien tchu*, c'eſt-à-dire, Seigneur du Ciel, qu'on donne à Dieu. Avant que le Ciel fut créé, diſent-ils, & ils croyent dire merveilles, il ne pouvoit y avoir un *Tien tchu*, un Seigneur de ce qui n'étoit pas; votre *Tien tchu* a donc commencé tout au plus avec le Ciel? Comme on raconte beaucoup de faits ſinguliers, vrais ou faux, qui prouvent la protection accordée par le *Tching hoang* aux Villes & aux Habitans, & que d'ailleurs ce culte eſt reconnu & en uſage dans la Secte Littéraire, notre Athée ſe donne la torture pour ajuſter ſes idées communes à ſon ſyſtême. Il y a certaines ames, dit-il, qui ne ſe diſſipent point au ſortir du corps, qui ſubſiſtent encore, & qui cherchant un domicile, s'arrêtent à la demeure des *Tching hoang*, où elles operent les merveilles qu'on raconte. Il eût été bien plus embarraſſé ſi en lui répondant conformément à ſon extravagant ſyſtême, on lui eût dit: vous qui vous applaudiſſez d'avoir ſecoüé le joug d'un Maître ſuprême, en refuſant de le reconnoître; que ſçavez-vous ſi les ames de vos plus grands ennemis ne ſeront pas du nombre de celles qui ſubſiſtent encore après la mort? Ces ames n'étant plus retenues par la crainte des Loix, & vous n'ayant pas le pouvoir de les éviter, que n'avez-vous pas à craindre de leur colere & de leur vengeance?

que

que tems après ſa mort : lorſque cet air opere des effets merveilleux, on l'attribuë aux Eſprits, ou des rochers eſcarpez, ou des lieux montagneux, ou des Rivieres, ou des Villes. Mais tout ce qu'on voit, arrive néceſſairement, & ſelon les loix de la nature. Croira-t-on que ces Eſprits reçoivent leur rang par le moyen d'un ordre Impérial, qui leur diſtribuë leurs fonctions? Eſt-il au pouvoir d'un mortel d'aſſigner à tel & tel Eſprit la Charge de préſider à telles & telles productions? Ce qu'on nomme Eſprits, n'eſt autre choſe que les Montagnes, les Rivieres, les Campagnes, les Villes, où, ſelon le cours naturel des choſes, il arrive quelquefois des effets ſurprenans & peu ordinaires. Il eſt donc ridicule de dire que tel homme, dont on a connu autrefois le nom & le ſurnom, eſt maintenant un Eſprit qu'on doit honorer.

Permettez-moi de vous dire, repliqua un de l'aſſemblée, que votre réponſe ne me ſatisfait pas. Ce qui tient le premier rang dans un grand homme, c'eſt, dites-vous, ſon *Ki*, ſon ame. Voulez-vous donc attribuer à ces reſtes d'un grand homme tout ce qui arrive d'extraordinaire, & qui ſemble être contre l'ordre naturel des choſes connuës? Je demeurois il y a quelque tems à *Tchung tcheou*. Là, je vis des Saules qui produiſirent de petits marmouſets de figure humaine, qui avoient environ deux pouces de hauteur. Vers ce tems-là il plut du ris noir dans le *Kiang ſi* : à *Tchu tcheou* il tomba du Ciel des têtes d'hommes, qui n'étoient guéres plus groſſes qu'un pois, & où cependant l'on remarquoit les yeux, la bouche, & le nez très-bien formez. Ces événemens ont été publics : des gens ſages les croyent quand on les rapporte ; & vous ne devez pas dire qu'ils ſont arrivez ſelon l'ordre naturel.

Confucius, répondit le Philoſophe, ne s'amuſoit point à parler de ces Eſprits connus par leurs preſtiges. Ce n'eſt pas qu'il ignorât que quand un Etat eſt menacé de révolution, on ne voye arriver quelquefois de ces prodiges, qui ſont comme les avant-coureurs de quelque malheur prochain. Ce ſage par excellence ſe contentoit de dire, qu'il ne falloit pas trop aiſément ajoûter foi à ces ſortes de merveilles, qui ne ſont propres qu'à répandre le trouble & la frayeur dans les Eſprits, & c'eſt parce que la Secte de *Fo* a recours à cet artifice pour effrayer les Peuples, qu'on la regarde comme une fauſſe & dangereuſe Secte. Je conviens qu'à la veille de quelque événement funeſte (*a*), aux approches, par exemple, d'une famine, ou d'une grande mortalité, les cinq Elemens ſe confondent, & qu'il en ſort des monſtres ; mais ſi dans ces conjonctures les hommes travaillent ſérieuſement à réformer leurs mœurs, & à pratiquer la vertu ; tous ces préſages deviennent inutiles, & s'en vont en fumée.

Vous ne voulez donc point, s'écria l'un des Aſſiſtans, regarder les Eſprits immortels, comme les auteurs de ces prodiges. Les attribuer comme vous faites, aux ſeules cauſes naturelles, n'eſt-ce pas quelque choſe de plus inconcevable? Je vais vous en convaincre par un ſeul exemple. Sous la Dynaſtie des *Ming*, dans la Ville de *Yen ſe* de la Province de *Ho nan*, il mourut un homme du peuple appellé *Tchu*, & ſurnommé *Tien pao*. Le troiſiéme jour depuis ſon enterrement, ſa femme prit du vin & quelques légu-

(*a*) Notre Philoſophe n'oſeroit nier ce qui eſt ſi ſouvent répété dans le *Chu king* ; que certains ſignes qui arrivent, ſont des avertiſſemens que donne le *Chang ti* de quelque prochain malheur, à moins qu'on ne le prévienne par la réformation des mœurs : mais voulant accorder cette doctrine à ſon ſyſtême, il fait le plus pitoyable raiſonnement du monde : car enfin peut-il y avoir ſelon les Loix de la Nature, comme il le ſuppoſe, des préſages certains d'événemens incertains, & qui dépendent de la volonté libre & changeante des hommes? Peut-on s'empêcher de reconnoître une Intelligence ſupérieure qui mette de la liaiſon entre le préſage d'une Comete, ou d'un tremblement de Terre, & l'événement d'une ſédition populaire, ou du renverſement d'un Trône?

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 69 sur 577

mes, & partit pour ſe rendre à la ſépulture de ſon mari, où elle devoit lui faire cette petite offrande : s'étant arrêtée en chemin auprès d'un rocher, il en ſortit tout-à-coup un éclair accompagné d'un bruit effroyable. Au même inſtant un quartier de la roche tombe, & laiſſe entrevoir dans un eſpace vuide un coffre de pierre. Cette femme s'approche pour mieux le conſidérer : & au travers d'une large fente qui ſe trouva au coffre, elle apperçoit qu'il renferme un ſabre, dont la poignée étoit précieuſe, & un Livre qui reſſembloit fort à un Livre de Magie. Elle prend ce Livre, & s'en retourne chez elle. Auſſi-tôt elle ſe met à le feüilleter, & à en étudier le ſens : après quoi elle ſe mêla de prédire à ſes voiſins pluſieurs événemens, qui arriverent tels qu'elle les avoit annoncez.

Les Habitans du lieu qui en furent témoins, conçurent pour elle un ſi grand reſpect, qu'ils ne l'appellerent plus que la mere *Fo*. En moins d'un an, cette nouvelle Propheteſſe eut une vogue étonnante, & elle traîna à ſa ſuite plus de dix mille perſonnes : auſſi faiſoit-elle des choſes prodigieuſes. A l'aide de ſon Livre de Magie, elle n'avoit qu'à ſouffler ſur un champ plein de bled, ou de ris déja monté, tout ſe changeoit auſſi-tôt en hallebardes & en épées ; & l'on croyoit voir les plus épais bataillons. En prononçant une ſeule parole, d'un eſcabeau elle en faiſoit un Tigre ou un Léopard : en un inſtant elle transformoit une foible enceinte de pieux en de hautes murailles environnées de foſſez. Enfin voici à quoi aboutit tout ce manege.

Un jour qu'on s'y entendoit le moins, ſe fit une révolte preſque générale ; les Mandarins d'armes accoururent promptement avec des troupes, & ſongerent à ſe ſaiſir des Chefs : ils trouverent plus de réſiſtance qu'ils ne croyoient, & il ſe donna un combat très-ſanglant : mais enfin les rebelles ſuccomberent. La Magicienne ſe trouva parmi les priſonniers. Elle fut jettée dans un cachot, chargée de chaînes, & elle y reſta trois jours, ſans avoir jamais pû s'évader. Son art l'abandonna dès qu'elle fut dans les fers. Mais enfin n'avouërez pas que cette femme eût été incapable d'opérer de ſemblables prodiges, ſi elle n'avoit été aidée par nos Immortels ?

Ce que je vous avouërai, dit le Philoſophe, c'eſt que quelques Magiciens, ou gens de cette eſpece, qui prétendent au rang des Immortels, ont pû dérober (*a*) au Ciel & à la Terre la connoiſſance d'un changement qui devoit ſûrement arriver dans la nature. Après cette furtive découverte ils ont compoſé le Livre où ils ont marqué les événemens futurs ; enſuite ils ont caché ce Livre dans le ſein du rocher. Lorſque le tems fatal de la revolte étoit prêt d'arriver, ſelon le cours des choſes naturelles, alors les Enchanteurs ont parû ; ils ont été écoutez, & ont favoriſé cette révolte, où tant de gens ont péri par le glaive.

Au reſte, bien que la ſituation du Ciel & de la Terre ait amené ces malheurs inévitables, cependant l'audace criminelle de ces Magiciens, qui ont empiété ſur les droits du Ciel, en perçant dans les ſecrets de l'avenir, n'échappera pas au terrible châtiment qui lui eſt dû. Ceux qui conſultent, ou qui écoutent ces prétendus Immortels, aſſociez, à ce que l'on dit, aux Eſprits, ont toujours été très-pernicieux à leur Patrie.

Je ne vous paſſerai point ces derniers mots, dit un de l'Aſſemblée : vous ne pouvez ignorer que le Roi des *King* (*b*), fuiant après une défaite, paſſa la profonde riviere de *Yang ſe* ; & que par un prodige

(*a*) Ce vol fait au Ciel & à la Terre par les Magiciens, eſt, comme on voit, un pur galimathias ; ce qui prouve, que pour rendre ridicule le ſyſtême d'un Philoſophe, qui attribuë tout aux cauſes naturelles, il ſuffit de le faire raiſonner ſur la Nature. Rien n'eſt plus capable de découvrir ſon extravagance, & de confondre ſon orgueïl.

(*b*) Ancêtres des *Mantcheoux*, qui ſe rendirent Maîtres de la plus grande partie de la Chine, & qui furent enſuite preſque tous exterminez par les Tartares Occidentaux.

ineſpéré, ſes chevaux n'eurent de l'eau que juſqu'aux ſangles. De même le Prince héritier, & le dernier de la race des *Yuen* ayant vû tailler en piéces preſque toute ſon Armée, fut contraint de fûir avec une précipitation extrême vers le Nord; il arriva, comme vous ſçavez, ſur les bords d'une grande Riviere; & n'y ayant point trouvé de barques pour gagner l'autre rivage, & continuer ſa fuite, il parut tout d'un coup en l'air un grand Pont de métal, ſur lequel il paſſa la Riviere. Direz-vous que ce ſont-là des prodiges, qui ne méritent pas la peine d'en parler?

Voici ce que je penſe, répondit le Philoſophe; ce qui dans le Ciel & ſur la Terre, eſt le principe des productions les plus admirables; cet Etre, ce *Ki* fortifie ceux qui ſont foibles, & affoiblit ceux qui ſont trop forts (*a*). Avant les Dynaſties *Hia* & *Chang*, la Terre n'étoit guéres peuplée, & il n'étoit né encore qu'un petit nombre d'hommes. Le Ciel qui étoit alors dans toute ſa vigueur, étoit plus propre à produire des Sages & des hommes extraordinaires, qui contribuerent à l'entretien & à l'abondance des peuples; mais il dégénéra dans la ſuite des tems; les hommes s'étant extrêmement multipliez, la malice & la corruption du cœur humain devinrent générales; on ne vit preſque plus de droiture & de vertu: les voïes (*b*) du Ciel, la raiſon, l'ordre, le Ciel ne put ſouffrir tant de ſcélérats: c'eſt pourquoi il produiſit ces fleaux des peuples; ces hommes ſanguinaires, qui ne ſe plaiſent que dans la guerre & dans le carnage: il fit naître un *Pe tchi*, qui cauſa la ruine de *Tchao*, & des troupes ſans nombre qu'il commandoit. *Lieou tao tché* fut un autre foudre de guerre, qui porta le ravage & la déſolation dans toutes les Provinces.

Pour ce qui eſt des deux points d'hiſtoire que vous me citez, vous ne devez pas douter que cette faveur fut accordée à ces Princes, afin de conſerver quelques reſtes de la Dynaſtie *Yuen* & de la Nation *King*, qui ſans ce ſecours auroient été éteintes. Il eſt conſtant que la conduite du Ciel (*c*) n'eſt point aveugle ni dépourvûë de connoiſſance: s'il traverſe (*d*) la proſpérité, c'eſt qu'elle paſſe les bornes. Je vous en rapporterai un ſeul exemple.

Le Ciel a-t'il deſſein de rétablir dans ſa ſplendeur la Dynaſtie des *Han*? Il a ſoin, lorſque *Quang vou* ſe trouve arrêté ſur les bords d'un Fleuve large & rapide, de glacer ſubitement les eaux du Fleuve, afin que lui & ſes troupes ne trouvent aucun obſtacle à leur paſſage. Lorſque l'ordre obſervé par le Ciel (*e*) pour le Gouvernement du Monde, eſt prêt de cauſer quelque grand changement, comme, par exemple, quand le Ciel eſt ſur le point d'abandonner une Dynaſtie regnante, il arrive alors des événemens extraordinaires, qui en ſont les funeſtes préſages. Mais ce ne ſont pas toûjours les mêmes, quoiqu'ils partent de la même cauſe.

Tous les Aſſiſtans ayant loué la ſubtilité & la pénétration d'eſprit que le Philoſophe avoit fait paroître, l'un d'eux lui dit: Après tout, Monſieur, les Religions de *Fo* & de *Lao* ſont répanduës dans tout l'Empire: elles ont pris depuis long-tems de fortes racines dans les cœurs. Faites réfléxion que vous êtes ſeul à les combattre: je veux que vous les attaquiez avec encore plus de force, qu'on ne les a combattu dans les anciens Livres, vous n'en ſerez pas moins aſſailli par une infinité de gens qui ſuivent cette doctrine, & vous n'avez qu'une bouche & une langue, pour répondre à un ſi grand nombre d'adverſaires; pourrez-vous leur réſiſter? Et n'eſt-il pas à craindre qu'en voulant apprendre aux autres la ſource du vrai bonheur, vous ne vous attiriez

(*a*) Voici le Texte *Tien ti Tſao hoa tchi ki pou Tſou tché Tſoú Tchi Teoù Tú tché Sun tchi.*
(*b*) Voici le Texte: *Tien tao ngoú ngo gin tchi to kou.*
(*c*) *Tuen fei Tien tao vou tchi.*
(*d*) *Nai Sun ki Teoú Tú Te.*
(*e*) *Tien tao Kiung.*

à vous-même de véritables malheurs ?

Le Philoſophe comprit ce que ſignifioit ce compliment, & jugeant qu'il avoit étalé vainement ſon érudition, il prit occaſion de la nuit qui approchoit, pour s'en retourner à la Ville. Les plus reſpectables de l'Aſſemblée l'accompagnerent juſqu'au Pont, & c'eſt ainſi que finit l'entretien.

Telles ſont les principales Sectes qui ont cours dans l'Empire de la Chine; car il n'eſt pas néceſſaire de parler ici de la Secte des Mahométans, qui ſe ſont établis depuis plus de ſix cens ans en diverſes Provinces, où ils vivent aſſez tranquilles, parce qu'ils ne ſe donnent pas de grands mouvemens, pour étendre leur doctrine, & ſe faire des Diſciples, & que dans les anciens tems ils ne ſe multiplioient que par les alliances & les mariages qu'ils contractoient. Mais depuis quelques années, ils ne laiſſent pas de faire d'aſſez grands progrés à force d'argent. Ils achetent par-tout des enfans idolâtres; & les Parens qui ſont ſouvent hors d'état de les nourrir, ne font aucune difficulté de les vendre. Dans un tems de famine qui déſola la Province de *Chan tong*, ils en acheterent plus de dix mille. Ils les marierent: ils leur acheterent, ou leur bâtirent des quartiers de Ville, & même des Bourgades entieres: peu à peu ils en ſont venus dans pluſieurs endroits juſqu'à ne plus ſouffrir aucun Habitant, qui n'aille à la Moſquée. C'eſt par cet artifice, qu'ils ſe ſont extrêmement multipliez depuis un ſiecle.

Je ne parlerai pas non plus d'une poignée de Juifs, qui s'introduiſirent à la Chine ſous la Dynaſtie des *Han*, qui commença à regner deux cens ſix ans avant Jeſus-Chriſt. Ils étoient dans le commencement pluſieurs familles, mais leur nombre eſt fort diminué, & il n'en reſte préſentement que ſept. Ces familles s'allient les unes aux autres, ſans ſe mêler avec les Mahométans, avec leſquels ils n'ont rien de commun, ni pour les Livres, ni pour les cérémonies de leur Religion. Ils n'ont de Synagogue que dans *Cai fong*, Capitale de la Province de *Honan*. Si l'on en veut ſçavoir davantage, on peut conſulter la Lettre du P. Gozani, inſérée dans le ſeptiéme Recuëil des Lettres édifiantes & curieuſes, écrites par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus, en attendant qu'on donne au Public les autres Obſervations ſingulieres qu'on a reçûës de la Chine depuis l'impreſſion de la Lettre du P. Gozani.

Mais je ne puis me diſpenſer de parler de l'Etabliſſement & du progrès de la Religion Chrétienne dans ce vaſte Empire, qui a commencé à s'y établir depuis près de deux ſiécles, que des Miſſionnaires pleins de ferveur & de zele y porterent la lumiere de l'Evangile.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 72 sur 577

DE L'ÉTABLISSEMENT ET DU PROGRÈS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE DANS L'EMPIRE DE LA CHINE.

QUOIQUE les premiers Miſſionnaires Jéſuites, qui pénétrerent dans la Chine vers le milieu du quinziéme Siécle, n'y ayent trouvé nulle trace du Chriſtianiſme, ce n'eſt pas une raiſon de croire que cette grande Nation n'eût point encore été éclairée des lumieres de la Foy. Deux reſpectables monumens font connoître qu'anciennement l'Evangile a été annoncé à ces Peuples. Le premier, eſt un très-ancien Breviaire de l'Egliſe de *Malabar* écrit en Langue Chaldaïque, où, dans une Leçon du ſecond Nocturne de l'Office de S. Thomas, on lit ces paroles:

« C'eſt par le moyen de S. Thomas, » que les erreurs de l'idolâtrie Indienne » ont été diſſipées. C'eſt par le moyen » de S. Thomas que les Chinois & les » Ethiopiens ſe ſont convertis à la Foy, » & ont embraſſé la Vérité. C'eſt par le » moyen de S. Thomas qu'ils reçurent » la vertu du Baptême, & l'adoption des » enfans: c'eſt par lui que le Royaume » des Cieux a pénétré dans l'Empire de » la Chine. »

Dans une Antienne du même Breviaire, on lit les paroles ſuivantes. « Les » Indes, la Perſe, la Chine, &c. offrent » en mémoire de S. Thomas l'adoration, » qui eſt dûë à votre ſaint Nom. »

Dans le Chapitre XIX. de la ſeconde Partie des Conſtitutions Synodales, on lit un Canon du Patriarche Théodoſe, qui eſt conçû en ces termes: « Pareillement les Evêques de la grande » Province, tels que ſont pour la plûpart les Métropolitains de la Chine, &c. »

Lorſque les Portugais aborderent à *Cochin*, ils y trouverent Dom Jacques qui gouvernoit l'Egliſe des Montagnes de *Malabar*, & qui prenoit la qualité de Métropolitain de l'Inde, & de la Chine.

Il reſte encore des traces de la Religion de la Croix, & c'eſt une tradition ancienne que cette figure † a la vertu d'empêcher les maléfices. Le fameux *Kouan yun tchang* qui vivoit au commencement du ſecond Siécle, connoiſſoit certaine-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 73 sur 577

ment Jeſus-Chriſt, comme en font foi les monumens écrits de ſa main, & gravez enſuite ſur des pierres. On en a tiré des copies qui ſont répanduës de tous côtez, mais qu'il eſt impoſſible d'expliquer ſi l'on n'eſt pas Chrétien, parce que *Kouan yun tchang* y parle de la Naiſſance du Sauveur dans une Grotte expoſée à tous vents, de ſa Mort, de ſa Réſurrection, de ſon Aſcenſion, & des veſtiges de ſes pieds ſacrez; Myſteres qui ſont autant d'énigmes pour les Infidéles.

Que ſi long-tems après la mort de ce grand homme, on l'a érigé en Idole, cette erreur populaire ne prouve rien contre ſon Chriſtianiſme, & rend témoignage à ſa vertu. Or, des Chrétiens à la Chine au commencement du ſecond Siécle, d'où peuvent-ils être venus que de S. Thomas, ou de ſes Diſciples?

Soit donc que ce ſoit S. Thomas lui-même que tout le monde ſçait avoir été l'Apôtre des Indes, ſoit que ce ſoient ſes Diſciples qui ayent prêché la Foy dans cet Empire, ce qui eſt plus vraiſemblable; on ne trouve aucun veſtige, ni du tems que la Religion Chrétienne y a fleuri, ni des fruits qu'ont produit le zéle & le travail de ces Hommes Apoſtoliques. Comme l'Hiſtoire Chinoiſe ne parle guéres que des événemens qui concernent le Gouvernement politique, tout ce qu'elle rapporte de ce tems-là, c'eſt qu'il parut un homme extraordinaire à la Chine, qui enſeignoit une doctrine toute céleſte, & qui s'attiroit l'admiration publique par l'éclat de ſes vertus, par la ſainteté de ſa vie, & par le nombre des miracles qu'il opéra.

Le ſecond monument, prouve que long-tems après, c'eſt-à-dire, vers le ſeptiéme ſiécle, un Patriarche des Indes envoya des Miſſionnaires à la Chine; que ces Ouvriers Evangéliques y prêcherent les Véritez de la Foy avec ſuccès; & que leur miniſtere y fut reſpecté & autoriſé. Ce fut en 1625. que ce monument fut découvert de la maniere ſuivante.

Des ouvriers foüiſſant la terre auprès de la Ville de *Si ngan fou*, Capitale de la Province de *Chen ſi*, trouverent une longue Table de marbre, qui apparemment avoit été enſevelie ſous les ruines de quelque Edifice. Cette Table a dix pieds de long, ſur cinq de large. La partie ſupérieure eſt de forme pyramidale, & c'eſt-là qu'eſt gravée une Croix bien formée, dont les branches ſe terminent en eſpece de fleurs de lys, & qui eſt aſſez ſemblable à celle qu'on trouva gravée ſur le Tombeau de l'Apôtre ſaint Thomas en la Ville de *Meliapor*, qu'on appelle aujourd'hui *Saint Thomé*. La ſurface du marbre contient un long diſcours en caracteres Chinois, qui explique les principaux Myſteres de la Religion Chrétienne, & qui fait l'éloge de quelques Empereurs, qui ont favoriſé les Miniſtres de l'Evangile. A l'un des côtez & au bas du marbre, on y trouve une longue Inſcription, partie en caracteres Syriaques ou Chaldaïques, partie en caracteres Chinois.

La copie originale tirée de deſſus le marbre, fut envoyée à Rome, & ſe conſerve dans la Bibliothéque du College de la Compagnie de Jeſus: une autre copie eſt dans les Archives de la Maiſon Profeſſe. Ceux qui ſeroient curieux de voir ce monument avec les mêmes caracteres, & tel qu'il a été copié ſur la pierre de marbre, le trouveront dans le Livre du Pere Kirker, intitulé, *la Chine illuſtrée*, avec une traduction littérale, & enſuite une plus ample interprétation que ce Pere en a faite.

Le Pere Alvarez Semedo, qui a eu tout le loiſir de conſidérer ce monument ſur le lieu même, en a fait une traduction exacte qu'on trouve dans ſa Relation imprimée en l'année 1667. C'eſt lui qui paſſant par *Cochin*, alla à *Cranganor*, où réſide l'Archevêque, & ſe fit donner l'explication des caracteres Syriaques par le Pere Antoine Fernandez, Miſſionnaire fort verſé dans la connoiſſance des Livres de ces premiers Chré-

tiens de S. Thomas ; je me contenterai d'en donner le précis qu'en a fait le Pere le Comte.

On voit ſur ce monument en caracteres Syriaques les noms des Miſſionnaires venus de la Judée à la Chine, pour y prêcher l'Evangile. Il y a parmi ces noms des Evêques, des Prêtres, & des Diacres. M. l'Abbé Renaudot, & M. Thevenot, Gardes de la Bibliothéque du Roy, ont trouvé dans des Manuſcrits Orientaux, & dans quelques Livres Arabes des preuves de cette entrée de Prélats & de Prêtres dans la Chine.

Auſſi-tôt que les Chinois eurent bien lavé le marbre qu'ils venoient de déterrer, ils le regarderent comme quelque choſe de fort précieux, tant à cauſe de ſon antiquité, qu'à cauſe de la nouveauté des caracteres qui leur étoient inconnus. C'eſt pourquoi ils allerent en hâte faire leur rapport au Gouverneur. Ce Mandarin ſe tranſporta ſur le lieu : & après avoir conſidéré ce monument avec la plus grande attention, il le fit placer ſur un piédeſtal, & le fit couvrir d'un toict ſoutenu par des piliers, afin de le préſerver des injures de l'air, & de mieux contenter la curioſité d'une infinité de gens de Lettres, qui accouroient de toutes parts pour le voir : enſuite il le fit tranſporter dans un Pagode éloigné d'un quart de lieuë de la Ville de *Si ngan fou*, où on le conſerve avec grand ſoin.

Les Bonzes, pour oppoſer un autre monument à celui qui étoit ſi glorieux à la Religion Chrétienne, ont élevé vis-à-vis une Table de marbre toute pareille, où ils ont gravé les éloges de leurs fauſſes Divinitez. Voici en abrégé ce que contient le diſcours gravé ſur le monument.

« Il y a un premier Principe intelli-
» gent & ſpirituel, qui de rien a créé
» toutes choſes, & qui eſt une ſubſtan-
» ce en trois perſonnes. En produiſant
» l'Homme, il lui donna la juſtice ori-
» ginelle, il le fit Roy de l'Univers, &
» maître de ſes paſſions : mais le Démon
» le fit ſuccomber à la tentation, cor-
» rompit ſon eſprit, & troubla la paix
» intérieure de ſon cœur. De-là ſont ve-
» nus tous les maux qui accablerent le
» genre humain, & les Sectes différentes
» qui nous partagent. »

» Les hommes, qui depuis ce fatal
» moment ont toûjours marché dans les
» ténebres, n'auroient jamais trouvé la
» voye de la Vérité, ſi l'une de ces di-
» vines Perſonnes n'eût caché ſa Divi-
» nité ſous la forme de l'homme. C'eſt
» cet homme que nous nommons le
» Meſſie. Un Ange annonça ſa venuë,
» & il nâquit quelque tems après d'une
» Vierge en Judée. Cette Naiſſance mi-
» raculeuſe fut marquée par une nou-
» velle Etoile. Quelques Rois qui la re-
» connurent, vinrent offrir des préſens
» à ce divin Enfant, afin que la Loy &
» les Prédictions des vingt-quatre Pro-
» phétes s'accompliſſent. »

» Il gouverna le Monde par l'inſtitu-
» tution d'une Loy Céleſte, ſpirituelle,
» & très-ſimple. Il établit huit Béatitu-
» des. Il tâcha de détromper les hom-
» mes de l'eſtime qu'ils avoient pour les
» biens de la terre, en leur inſpirant l'a-
» mour des biens éternels. Il découvrit
» la beauté des trois Vertus principales.
» Il ouvrit le Ciel aux juſtes, & il y mon-
» ta lui-même en plein jour, laiſſant ſur
» la terre vingt-ſept Tomes de ſa doc-
» trine, propres à convertir le Monde.
» Il inſtitua le Baptême pour laver les
» péchez, & ſe ſervit de la Croix pour
» ſauver tous les hommes, ſans en ex-
» cepter perſonne. »

» Ses Miniſtres laiſſent croître leur
» barbe, & ſe font une couronne à la
» tête. Ils ne ſe ſervent point de valets,
» mais ils ſe font égaux à tous, ſoit qu'ils
» ſe trouvent abattus par l'adverſité, ou
» que la proſpérité les éleve. Au lieu d'a-
» maſſer des richeſſes, ils partagent vo-
» lontiers avec les autres le peu qu'ils poſ-
» ſedent. Ils jeûnent, & pour ſe morti-
» fier, & pour garder la Loy. Ils reſpec-
» tent leurs Supérieurs. Ils eſtiment les

» gens de bien. Ils prient chaque jour » ſept fois pour les morts & pour les vi- » vans. Ils offrent toutes les ſemaines le » Sacrifice, afin d'effacer leurs péchez, » & de purifier leur cœur. »

» Les Rois qui ne ſuivent pas les ma- » ximes de cette ſainte Loy, ne ſçau- » roient, quelque choſe qu'ils faſſent, » ſe rendre recommandables parmi les » hommes. Sous le regne de *Tai tſong*, » Prince très-ſage & très-eſtimé, *Olo-* » *püen* partit de Judée, après avoir couru » de grands dangers ſur mer & ſur ter- » re, arriva enfin à la Chine, l'an de » Notre-Seigneur 636. L'Empereur qui » en fut averti, envoya ſon *Colao* au de- » vant de lui, juſqu'au Fauxbourg de » la Ville Impériale, avec ordre de le » conduire au Palais. Quand il y fut, » on examina ſa Loy, dont la vérité fut » reconnuë; de ſorte que l'Empereur fit » en ſa faveur l'Edit ſuivant. »

» La véritable Loy n'eſt attachée à » aucun nom particulier, & les Saints ne » ſe fixent pas dans un lieu; ils parcou- » rent le monde, afin d'être utiles à tous. » Un homme de Judée, d'une vertu ſin- » guliere, eſt venu à notre Cour: nous » avons examiné ſa doctrine avec beau- » coup de ſoin, & nous l'avons trouvée » admirable, ſans aucun faſte, & fon- » dée ſur l'opinion qui ſuppoſe la créa- » tion du Monde. Cette Loy enſeigne » la voye du ſalut, & ne peut être que » très-utile à nos ſujets. Ainſi je juge » qu'il eſt bon de la leur faire connoî- » tre. Enſuite il commanda qu'on bâtit » une Egliſe, & il nomma vingt-une » perſonnes pour en avoir ſoin. »

» Le fils de *Tai tſong*, nommé *Kao*, lui » ſuccéda l'an 651, & s'appliqua à faire » fleurir la Religion que ſon pere avoit » reçuë. Il fit de grands honneurs à l'E- » vêque *Olopüen*, & bâtit dans toutes les » Provinces des Temples au vrai Dieu. » De ſorte que les Bonzes, quelques » années après, allarmez du progrès » que le Chriſtianiſme avoit fait, tâ- » cherent par toutes ſortes de moyens » d'en arrêter le cours. »

» La perſécution fut grande, & le » nombre des Fidéles commençoit à » diminuer, quand Notre-Seigneur ſuſ- » cita deux perſonnes extrêmement zé- » lées, qui défendirent la Foy avec tant » d'ardeur, qu'elle reprit en peu de tems » ſon premier éclat. L'Empereur de ſon » côté contribua de plus en plus à l'af- » fermir; juſques-là qu'il ordonna aux » cinq Rois d'aller à l'Egliſe, de ſe proſ- » terner devant les Autels, & d'en éle- » ver d'autres en pluſieurs Villes en » l'honneur du Dieu des Chrétiens. Ainſi » la colomne ébranlée par les efforts des » Bonzes, devint plus ſolide & mieux » établie que jamais. »

» Cependant le Prince continua de » donner des marques de ſa piété; il fit » porter les tableaux de ſes prédéceſſeurs » à l'Egliſe: il offrit lui-même ſur les » Autels cent piéces de ſoye: il honora » extraordinairement un Miſſionnaire » *Ki ho*, qui étoit nouvellement arrivé » de la Judée; & durant tout le cours de » ſa vie, il n'oublia rien de ce qui pou- » voit contribuer à étendre la Foy dans » ſes Etats. »

» Un de ſes ſucceſſeurs en l'année 457. » hérita de ſa vertu auſſi bien que de » l'Empire. Il bâtit cinq Egliſes. Ses au- » tres grandes qualitez, auſſi bien que » l'amour de la Religion, l'ont rendu cé- » lébre. »

» Les Empereurs ſuivans ont encore » affermi le Chriſtianiſme par leurs Edits » & par leurs exemples. Il y en a pour qui » nous prions ſans crainte. Ils étoient » humbles, pacifiques: ils ſupportoient » les défauts de leur prochain: ils faiſoient » du bien à tout le monde. Voilà le vé- » ritable caractere du Chrétien, & c'eſt » par cette voïe que la paix & l'abondan- » ce entrent dans les plus grands Etats ».

» D'autres ont pratiqué les œuvres de » la charité la plus fervente. L'Empereur » *So tſong* a fait des offrandes aux Autels, » & bâti des Egliſes. Outre cela il aſſem- » bloit tous les ans les Prêtres de quatre

Egliſes,

» Egliſes qu'il ſervoit lui-même avec reſ-
» pect durant quarante jours: il donnoit à
» manger aux pauvres; il revêtoit ceux qui
» étoient nuds; il guériſſoit les malades;
» il enſeveliſſoit les morts. C'eſt pour con-
» ſerver la mémoire de ces grandes ac-
» tions, & pour faire connoître à la poſ-
» térité l'état préſent de la Religion Chré-
» tienne, que nous élevons ce Monu-
» ment » l'an 782.

Un témoignage ſi authentique ne laiſſe aucun lieu de douter que la Foi n'ait été prêchée à la Chine, & que pluſieurs ne l'ayent embraſſée: mais je n'oſerois aſſûrer que les Empereurs, dont on louë les vertus, méritent les éloges qu'on leur donne: du moins eſt-il vrai de dire, que s'ils ont favoriſé les Prédicateurs de l'Evangile, ils n'ont pas été moins portez à accorder leur protection aux Sectes Idolâtres.

On ne ſçait combien de tems la Religion Chrétienne s'eſt maintenuë dans cet Empire: il faut que la mémoire en ait été éteinte depuis bien des années, puiſqu'il n'en reſtoit pas le moindre veſtige, quand les nouveaux Miſſionnaires de notre Compagnie y ſont entrez de la maniere que je vais le rapporter.

Ce fut en l'année 1552. que l'Apôtre des Indes, S. François de Xavier, partit de Goa pour s'y rendre: la conquête d'un ſi vaſte Empire ajoûté au Royaume de J. C. étoit depuis long-tems l'objet de ſes plus ardens déſirs: il comptoit pour rien d'avoir réduit tant de Nations & de Royaumes de l'Orient ſous l'obéiſſance de l'Evangile, ſi la Chine échappoit à ſon zéle. Il étoit déja arrivé dans l'Iſle de *Sancian* dépendante de la Province de *Quangtong*.

Quoiqu'on lui repréſentât que des Loix rigoureuſes défendoient l'entrée de la Chine aux Etrangers; qu'il n'étoit pas poſſible de ſurprendre la vigilance des Mandarins; & que le moins qu'il pût lui arriver, ſeroit d'être enfermé pour le reſte de ſes jours dans un noir cachot, & qu'il y alloit de la vie pour ceux qui oſeroient l'y introduire; on ne put le faire changer de réſolution. Il gagna un Marchand Chinois, qui lui promit, moyennant une certaine ſomme, de le conduire dans ſa barque pendant la nuit, & de le jetter avant le jour ſur le rivage. Xavier étoit content, pourvû qu'il pût ſe préſenter aux portes de Canton. Mais Dieu ne veut pas toujours que ſes ſerviteurs exécutent les grands deſſeins qu'il leur inſpire. Il mourut comme un autre Moyſe à la vûë de cette Terre de bénédiction, après laquelle il ſoûpiroit depuis tant d'années, & alla recevoir la récompenſe de ſon zele & de ſes travaux Apoſtoliques.

Son corps fut enterré dans l'Iſle. On l'avoit enfermé dans une caiſſe remplie de chaux vive, afin que les chairs étant plûtôt conſumées, on pût emporter ſes os aux Indes, par le vaiſſeau qui devoit dans peu de tems mettre à la voile. On ſçait que, quelques mois après, quand on voulut ramaſſer ſes os, on trouva ſon corps frais, plein de ſuc, & très-entier, ſans le moindre ſigne de corruption. On le tranſporta à Goa, où ſon Tombeau eſt devenu célebre par quantité de miracles, & où il eſt honoré comme le Protecteur de la Ville, & l'Apôtre de l'Orient.

Le zéle qui anima Xavier, paſſa dans l'eſprit & le cœur de ſes Freres. Pendant près de trente ans ils eſſayerent pluſieurs fois de pénétrer dans les Terres de la Chine; mais leurs tentatives furent toujours inutiles.

Le P. Alexandre Valignan étoit alors Supérieur Général des Miſſions dans les Indes, & réſidoit à *Macao*; c'eſt une Ville ſituée dans une Iſle, ou plûtôt une preſqu'Iſle jointe au Continent de la Chine, & qui eſt de ſa dépendance, bien qu'elle ſoit habitée par une Colonie de Portugais. Quoiqu'il eût été le Chef & le Promoteur de quelques-unes de ces entrepriſes, qui avoient eu ſi peu de ſuccès, il ne ſe rebuta point des difficultez preſque inſurmontables, qu'il trouvoit dans l'éxécution de ſon projet: on le voyoit ſouvent ſe tourner vers les riva-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 77 sur 577

ges de la Chine, & dévorer des yeux cette terre infortunée, en témoignant par ſes geſtes & par ſes ſoûpirs, le zéle dont il brûloit pour la converſion d'un ſi grand Peuple : d'autrefois on l'entendoit s'écrier : *Rocher ! Rocher ! quand t'ouvriras-tu ?*

Plein de cette confiance en Dieu, qui s'anime à la vûë des obſtacles, il eſpéra toûjours que le Seigneur jetteroit ſur la Chine un regard de miſéricorde, & que ſes portes s'ouvriroient enfin aux Miniſtres de l'Evangile. Il y avoit déja du tems qu'il avoit choiſi parmi les Miſſionnaires des Indes des Sujets, tels que le demandoit une ſi difficile entrepriſe, gens morts à eux-mêmes, intimement unis à Dieu, qui ne reſpiroient que les ſouffrances & le martyre, & qui d'ailleurs étoient fort habiles, ſur-tout dans les Sciences qu'on eſtime à la Chine.

Son choix tomba principalement ſur le P. Roger Néapolitain, ſur le P. Paſio de Boulogne, & ſur le P. Ricci de Macerate en la Marche d'Ancone. Dans cette vûë, ces Peres s'appliquoient depuis quelques années à l'étude de la Langue Chinoiſe, & ils avoient fait d'aſſez grands progrès dans un travail ſi difficile & ſi épineux, lorſqu'un événement ménagé ſans doute par la Providence, facilita l'entrée de cet Empire, quoiqu'il parut d'abord le rendre tout-à-fait inacceſſible.

Le *Tſong tou* de la Province de *Quang tong*, qui réſide d'ordinaire à *Chao king fou*, Ville peu éloignée de la Capitale, fit une affaire aux Portugais, ſur ce qu'ils adminiſtroient la Juſtice, & érigeoient un Tribunal à Macao. Il prétendoit que l'Empereur leur ayant accordé cette place, ne leur avoit donné aucune Juriſdiction, & il les ſommoit de venir au plûtôt rendre compte de leur conduite.

Ce langage fit comprendre aux Portugais, que l'avarice naturelle aux Vicerois des Provinces Chinoiſes, portoit celui-ci à leur faire cette mauvaiſe querelle, mais que ſa colere s'appaiſeroit bien-tôt, ſi leurs ſoumiſſions étoient accompagnées d'un riche préſent : on le confia au P. Roger, qui ſe rendit à *Chao king*. Le Pere fut reçû du Viceroy avec tant de politeſſe & de démonſtrations d'amitié, qu'il crut pouvoir lui préſenter une Requête, pour lui demander la permiſſion d'établir ſa demeure dans la Province de *Quang tong*. Elle lui fut accordée ſans nulle peine.

Le P. Roger & le P. Paſio avoient déja commencé une eſpece d'établiſſement, & ils s'en promettoient de grands fruits, lorſqu'un contretems ruina tout-à-coup leurs eſpérances. Le Viceroi fut diſgracié, & intimidé par cette diſgrace, il craignit que ſon ſucceſſeur ne lui fît une nouvelle affaire, s'il trouvoit des Etrangers dans le lieu de ſa réſidence. Sur quoi il les obligea de s'en retourner à Macao.

Ce triſte événement déconcerta les projets des hommes Apoſtoliques ; le P. Paſio prit le parti d'aller cultiver les Egliſes du Japon. Le P. Roger & le P. Ricci furent chargez ſeuls de prendre de nouvelles meſures pour rentrer dans la Chine.

Lorſqu'ils s'y attendoient le moins, un Chinois arriva de *Chao king* à Macao, & demanda à parler au P. Roger. C'étoit un Garde du nouveau Viceroi, qui ayant appris qu'une bonne récompenſe étoit promiſe à celui qui procureroit le rétabliſſement de ces Peres, s'y étoit employé auprès de ſon Maître, & l'avoit obtenu.

Les Peres, après avoir admiré les ſecrets reſſorts de la divine Providence, ſe diſpoſerent à ſuivre le Chinois leur bienfaicteur. En quelques jours ils arriverent à *Chao king* ; & auſſi-tôt ils reçurent une Patente du Viceroi, qui leur permit de s'établir où ils jugeroient à propos.

Ces deux Miſſionnaires qui avoient eu le tems de s'inſtruire des Coûtumes, de la Religion, & des Loix de cette Nation, n'ignoroient pas ce qu'ils auroient à ſouffrir, ſoit d'un Peuple ſuperſtitieux, plein de mépris & d'averſion pour les Etrangers, ſoit de la jalouſie des Bonzes, ſoit de la hauteur & de la défiance des Mandarins, dont l'inquiétude & les om-

brages augmentoient ſans ceſſe, par les nouvelles conquêtes que les Eſpagnols & les Portugais venoient de faire dans des lieux voiſins de la Chine. Ainſi ils crurent devoir agir dabord avec beaucoup de circonſpection, & pour gagner plus ſûrement ces peuples à J. C. ils s'efforcerent de mériter leur eſtime: ils y réüſſirent. Le Pere Ricci ſur-tout s'attira bien-tôt une grande conſidération, ſoit par ſa douceur, par ſes manieres aiſées, & par je ne ſçai quel air inſinuant, dont on ne pouvoit guéres ſe défendre; ſoit encore plus par ſon habileté dans la Langue Chinoiſe & dans les Mathématiques, qu'il avoit étudiées à Rome ſous le célebre Clavius.

Les Chinois furent d'abord charmez d'une Carte de Géographie que fit le Pere, quoiqu'elle redreſſât leurs idées, & les détrompât de l'erreur groſſiere où ils étoient ſur l'étenduë de leur pays comparé au reſte de la Terre. Il compoſa enſuite un Catéchiſme, où il expliquoit la Morale Chrétienne, & les points de la Religion les plus conformes à la lumiere naturelle. Cet Ouvrage fut reçû avec applaudiſſement, & eut cours dans tout l'Empire.

Peu à peu le Pere s'acquit une ſi grande eſtime, que tout ce qu'il y avoit de gens conſidérables à *Chao king* & aux environs, ſe faiſoient un plaiſir de rendre viſite aux Miſſionnaires, & de les entretenir. Il n'y avoit que le peuple, qui peu touché du mérite, & n'écoutant que ſon averſion naturelle pour les Etrangers, accabloit les Peres d'outrages & d'injures, & s'attroupoit pour les inſulter juſques dans leur propre maiſon.

Cependant une Egliſe naiſſante ſe formoit, & un nombre de Catéchumenes écoutoit les inſtructions, par leſquelles on les diſpoſoit au Baptême: mais le P. Ricci ſe trouva bien-tôt ſeul à ſoûtenir tout le poids de cette laborieuſe Miſſion. Deux Etrangers demeurant dans un même endroit, donnerent ombrage: & il fallut, pour adoucir l'aigreur des peuples, que le Pere Roger retournât à Macao, d'où il fut enſuite envoyé à Rome. Quelques années après qu'il y avoit moins de riſque, il reçut du ſecours dans la perſonne du P. Antoine Almeyda, qui vint partager ſes travaux.

Il y avoit environ ſept ans, que le P. Ricci gouvernoit cette Egliſe, qu'il avoit formée avec tant de peines, lorſqu'un nouveau Viceroi arriva à *Chao king*, & lui cauſa les plus cruelles allarmes. Ce Magiſtrat trouva la Maiſon des Miſſionnaires à ſa bienſéance, & frappé de ſon agréable ſituation, il la crut propre à devenir un édifice public. Il fit ſignifier au P. Ricci, que rien n'étoit plus contraire à la Majeſté de l'Empire, qu'un Etranger qu'on toleroit par grace, demeurât dans la Ville même où réſidoit le Viceroi, & qu'il eût à choiſir une demeure dans le Monaſtere des Bonzes, qui eſt dans le voiſinage de *Chao tcheou fou*.

Le Pere préſenta pluſieurs Requêtes au Viceroi, qui furent appuyées des principaux Magiſtrats de la Ville dont il étoit aimé. Ces ſollicitations, loin de fléchir ce Magiſtrat naturellement fougueux & emporté, ne ſervirent qu'à l'irriter davantage, & il ordonna que le P. Ricci & ſon Compagnon ſortiſſent inceſſamment des Terres de l'Empire.

Ce fut un coup accablant pour les Miſſionnaires: mais ils n'eurent point d'autre parti à prendre que celui d'obéir. Le Pere Ricci fut contraint d'embaler à la hâte le peu de meubles qu'il avoit, avec ſes inſtrumens de Mathématiques, & de s'embarquer pour ſe rendre à *Canton*, & de-là à *Macao*. Tous ſes Néophytes l'attendoient ſur le rivage, & fondoient en pleurs, en lui demandant ſa bénédiction.

A peine eut-il abordé à *Canton*, qu'il vît arriver une Barque venant de *Chao king*: c'étoit un Exprès que le Viceroy avoit envoyé après le Pere, pour lui ordonner de revenir. Il craignoit qu'on ne lui reprochât un jour de s'être empa-

ré de la Maiſon de deux étrangers, que ſes prédéceſſeurs avoient protégez, & dont la conduite avoit toûjours été irréprehenſible.

Le Pere, qui ſçavoit ce qui lui en coûteroit pour rentrer dans la Chine, s'il en étoit une fois ſorti, retourna promptement à *Chao king*. *Mon deſſein n'eſt pas*, lui dit le Viceroy, *de vous chaſſer abſolument de l'Empire; je vous permets de vous établir dans quelqu'autre endroit de ma Province*; & il lui aſſigna *Chao tcheou*.

La réputation du Pere Ricci avoit prévenu ſon arrivée dans cette Ville, & il n'y fut pas long-tems ſans ſe concilier tous les Mandarins : à peine pouvoit-il ſuffire au grand nombre de perſonnes diſtinguées, que le plaiſir de l'entretenir attiroit dans ſa maiſon.

En ſatisfaiſant à leur curioſité, il ne manquoit jamais de leur porter des paroles de ſalut, & pluſieurs goûterent les ſaintes Véritez qu'il leur annonçoit, & devinrent les prémices d'une nouvelle Egliſe qu'il fonda à *Chao tcheou*; & c'eſt-là qu'il changea l'habit de Bonze, qui le rendoit mépriſable, en habit de Lettré, qui donna plus de poids à ſes paroles. Un jeune homme fut le premier Confeſſeur de cette Chrétienté naiſſante : ſon pere le maltraitta cruellement, pour avoir refuſé conſtamment d'adorer les Idoles.

Pluſieurs Mandarins, & d'autres perſonnes conſidérables des Villes voiſines, voulurent connoître le Pere Ricci, & lier amitié avec lui. Parmi ceux-là un riche Négociant de *Nan hiong* s'attacha au Miſſionnaire, écouta ſes inſtructions avec un cœur docile, & fut bientôt en état d'être régénéré dans les eaux du Baptême. A peine fut-il de retour en ſon Pays, qu'il en devint l'Apôtre. Il prêcha Jeſus-Chriſt à ſa famille, & à un grand nombre d'amis qu'il avoit dans cette groſſe Ville, qui eſt d'un grand abord, parce que c'eſt la derniere Ville de la Province de *Quang tong*, d'où l'on paſſe dans celle de *Kiang ſi*.

Le Pere Ricci s'y tranſporta dans la ſuite, & y trouva quantité de Catéchumenes bien inſtruits, qui ſoupiroient après la grace du Baptême. Il crut néanmoins que, pour établir ſolidement la Religion Chrétienne dans les Provinces, il falloit la faire goûter dans la Capitale. A la Chine, plus encore que par-tout ailleurs, les ſujets reglent leur conduite ſur celle du Prince : il ſe perſuada que la Morale Chrétienne ſeroit infailliblement approuvée des ſages Chinois, & qu'elle diſpoſeroit inſenſiblement leurs eſprits à croire les Myſteres de la Foy. Enfin il comptoit que s'il pouvoit annoncer Jeſus-Chriſt à la Cour, & affectionner l'Empereur à la Religion, les difficultez s'applaniroient; & que les Grands, de même que le Peuple, n'étant plus retenus par la crainte de déplaire au Prince, écouteroient volontiers les Miniſtres de l'Evangile, & ouvriroient les yeux aux lumieres de la Foy.

Il n'étoit pas facile à un étranger de pénétrer juſqu'à la Ville Impériale, & il prévit bien les obſtacles qu'il auroit à ſurmonter; mais plein de ce courage qu'inſpire le vrai zéle, il ſe prépara à tous les événemens, dans l'eſpérance de faire connoître Jéſus-Chriſt à l'Empereur, & aux Grands de ſa Cour.

Il ſe préſenta une occaſion que l'Homme Apoſtolique ne manqua pas de ſaiſir. L'Empereur ayant découvert que *Taicoſama* Roy du Japon, levoit une nombreuſe armée, pour faire la conquête de la Corée, & porter enſuite ſes armes victorieuſes dans l'Empire, appella à la Cour tous les Mandarins qui avoient quelque capacité dans le métier de la guerre. Un de ces Mandarins étoit ami du P. Ricci, & lui accorda volontiers la permiſſion de le ſuivre juſques dans la Province de *Kiang ſi*; car c'étoit tout ce que le Miſſionnaire demanda pour lors, ſe flattant que le Mandarin gagné par ſes aſſiduitez & ſes ſervices, pouſſeroit plus loin la faveur qu'il lui faiſoit, & qu'il le conduiroit

conduiroit juſqu'à Peking. Il s'embarqua donc ſur une des barques de ſa ſuite, mais la navigation fut malheureuſe.

Dans un endroit de la Riviere où divers courans ſe raſſemblent, le vaiſſeau du P. Ricci fit naufrage : un Novice qu'il menoit avec lui, ſe noya, & lui-même il reſta aſſez long-tems au fond de l'eau, & ne s'en tira qu'à la faveur d'une corde. Cet accident effraya le Mandarin, qui prit ſa route par terre, laiſſant ſes domeſtiques & ſes équipages dans le vaiſſeau. Tout ce que le P. Ricci put obtenir de lui, ce fut qu'on le conduiroit à *Nan king* ; mais il ne voulut jamais permettre qu'on le menât plus avant, de crainte que dans l'allarme où l'on étoit de la guerre des Japonois, on ne lui fît un crime d'avoir un Etranger à ſa ſuite.

Le Pere continua ſa route par eau, & après être entré dans ce grand fleuve, que les Chinois appellent *Yang tſe kiang*, c'eſt-à-dire, le fils de la Mer, il arriva enfin à *Nan king*. Il s'attendoit à y trouver de la protection : un Mandarin qui l'avoit comblé autrefois d'amitié, y occupoit une des premieres Charges ; mais ſoit qu'il eût oublié ſon ancien ami, ſoit qu'il craignît de paroître lié avec un Etranger, il lui ordonna de ſortir au plûtôt de la Ville, & il fit châtier celui qui, contre les Loix, l'avoit reçû dans ſa maiſon.

Le Pere, ſans ſe rebuter de tant de contradictions, prit le parti de retourner à *Nan tchang*, Capitale de la Province de *Kiang ſi*. Le favorable accuëil qu'on lui fit, le dédommagea des peines précédentes : ſa vertu & ſa ſcience lui gagnerent bien-tôt le cœur des Mandarins & des Grands de cette Ville, & il y avoit entr'eux une eſpéce d'émulation, à qui lui témoigneroit le plus d'amitié. Le Viceroy même prévint le déſir qu'il avoit de s'y établir, & lui offrit ſes ſervices, qu'il accepta d'autant plus volontiers, qu'il venoit de recevoir un nouveau ſecours d'Ouvriers Evangéliques, par l'arrivée du P. Cataneo, du P. Longobardi, &c.

Mais le principal fruit qu'il retira de ſa demeure à *Nan tchang*, fut la facilité qu'il trouva de s'introduire à la Cour. Il avoit lié une amitié très-étroite avec le Gouverneur, qui venant d'être nommé Préſident du premier Tribunal de *Nan king*, devoit ſe rendre auprès de l'Empereur, pour prendre ſes ordres. Le Pere lui témoigna l'extrême déſir qu'il avoit de l'accompagner dans ce voyage, & le Gouverneur y conſentit : l'Egliſe de *Chao tcheou* qu'il avoit fondée, étoit gouvernée par le P. Longobardi : il confia celle de *Nan tchang* au P. François Sore Portugais, & il partit pour Peking avec le P. Cataneo, le Frere Sebaſtien Fernandez, & un Chinois qu'on avoit nommé Pereira : leur arrivée & le peu de ſéjour qu'ils firent dans la Capitale, n'eurent pas le ſuccès qu'ils s'étoient promis.

La guerre du Japon tenoit tous les eſprits en défiance : c'étoit aſſez de voir des Etrangers, pour croire que c'étoient des Japonois, & il n'y eut perſonne qui osât dans de pareilles conjonctures les faire connoître à l'Empereur. Le parti le plus ſage fut donc de porter ſes vûës ailleurs. C'eſt ce que fit le P. Ricci : il ſongea à établir une Egliſe dans une des principales Villes de la Province de *Tche kiang*, où il avoit un intime ami, qui pouvoit l'aider de ſon crédit & de ſes conſeils.

Après en avoir conféré avec cet ami, ils conclurent qu'il falloit aller à *Nan king*, & demander des Lettres de recommandation au Préſident du Premier Tribunal, qui avoit déja pris poſſeſſion de ſa Charge. Ils firent enſemble ce voyage : mais en arrivant dans la Ville, ils furent agréablement ſurpris du changement qu'ils trouverent dans la diſpoſition des eſprits. La défaite de l'Armée Japonoiſe, & la mort de *Taycoſama* qu'on venoit d'apprendre, cauſoit une joie univerſelle, & la préſence d'un Etranger ne donnoit plus tant de défiance.

On vit revivre dans les Grands & dans

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 81 sur 577

les Mandarins, les ſentimens de leur eſtime & de leur vénération pour le Miſſionnaire, que la crainte de ſe rendre ſuſpect avoit comme étouffé auparavant. Tout ce qu'il y eut de gens conſidérables à *Nan king* lui rendirent viſite; les Sçavans l'écouterent avec admiration, lorſqu'il réforma leurs fauſſes idées ſur la Phyſique, ſur l'Aſtrologie, ſur la Géographie, & ſur le ſyſtême du Monde; pluſieurs même d'entr'eux ſe firent ſes Diſciples. Mais ce qui lui donna le plus de réputation, ce fut la force avec laquelle dans des diſputes publiques, il convainquit les Idolâtres de leur ignorance ſur la nature de Dieu, & ſur la vraie Religion.

Cette grande idée qu'on avoit conçûë de l'Homme Apoſtolique, applanit les difficultez, qui ſembloient devoir traverſer l'établiſſement qu'il méditoit de faire à *Nan king*: on lui en accorda la permiſſion avec toute ſorte d'agrément. On lui offrit même une Maiſon ſi magnifique, que ſa modeſtie ne lui permit pas de l'accepter: il ſe contenta d'une autre Maiſon vaſte & commode, que des Magiſtrats avoient déſertée, parce qu'elle étoit infeſtée de malins eſprits: il l'eut par cette raiſon à grand marché, & il s'en mit en poſſeſſion par autorité publique. La tranquillité rétablie dans cette Maiſon, auſſi-tôt que le Pere y fut logé, fit ſentir aux Chinois quel eſt le pouvoir des Adorateurs du vrai Dieu ſur les puiſſances de l'Enfer.

Ce changement qui s'étoit fait ſi ſubitement à *Nan king*, fit juger au P. Ricci, que dans la Capitale où il avoit des amis, & où l'on ne craignoit plus les armes Japonoiſes, il trouveroit les eſprits plus favorablement diſpoſez à ſon égard. Le ſecours de nouveaux Ouvriers, & des préſens propres à être offerts à l'Empereur, qui pour lors lui furent envoyez de *Macao*, le déterminerent à entreprendre ce voyage. Un des principaux Magiſtrats ayant vû ces préſens, donna une Patente très-honorable, par laquelle il lui permettoit de porter à l'Empereur des curioſitez d'Europe.

Tout ſembloit favoriſer ſon deſſein; mais une rude épreuve l'attendoit à *Lin tcin tcheou*. La Doüane y étoit adminiſtrée par un Eunuque envoyé de la Cour, qui ſe faiſoit redouter des plus grands Mandarins, & qui tyranniſoit toute cette contrée: à peine eût-il vû les préſens deſtinez pour l'Empereur, qu'il prit le deſſein de s'en faire honneur; il en écrivit à la Cour, & manda entr'autres choſes, qu'il y avoit une cloche qui ſonnoit d'elle-même (c'eſt ainſi qu'il appelloit une horloge.) De plus il n'y eut point de careſſes qu'il n'employât, pour engager le P. Ricci à ſe ſervir de ſon miniſtere, afin de faire paſſer ces curioſitez entre les mains du Prince. Rien n'étoit plus contraire aux vûës du P. Ricci: auſſi s'en excuſa-t'il avec politeſſe.

L'Eunuque irrité de ce refus, publia qu'il avoit apperçû dans les ballots de cet Etranger un Crucifix, qui étoit, diſoit-il, un charme, pour ôter la vie à l'Empereur: & ſur cela il le fit renfermer dans une Tour, lui & ceux de ſa ſuite: ils auroient été tous ſacrifiez au reſſentiment du perfide Eunuque, s'il avoit porté cette accuſation à la Cour; mais après le témoignage favorable qu'il s'étoit preſſé de rendre du P. Ricci, il n'oſa rien mander de contraire, pour ne point tomber dans une honteuſe contradiction avec lui-même. Il vint donc un ordre de l'Empereur de faire partir inceſſamment l'Etranger, pour ſe rendre à la Cour, & de lui fournir tout ce qui étoit néceſſaire pour ſon voyage.

Ce fut ainſi que le Pere entra avec honneur dans la Capitale: on ne fut pas long-tems à l'introduire au Palais, & il fut reçû de l'Empereur avec les plus grands témoignages de conſidération & d'amitié. Ce Prince agréa tous les préſens, ce qui étoit déja une grande faveur. Il plaça dans un lieu honorable un tableau du Sauveur, & un autre de la très-ſainte Vierge. Il fit élever une Tour

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 82 sur 577

ſuperbe, pour y placer l'Horloge; il uſa même d'une petite adreſſe, pour ſe conſerver une Montre, que la Reine Mere auroit pû lui demander, ſi elle eût ſçû qu'elle ſonnoit; c'eſt pourquoi il défendit de monter la ſonnerie, lorſqu'elle lui fut préſentée. Enfin il permit au Pere & à ſes Compagnons, de ſe choiſir une maiſon dans *Peking*; & il leur aſſigna un revenu pour leur entretien: il leur accorda même la permiſſion d'entrer dans une des Cours du Palais, où il n'y avoit que ſes Officiers qui euſſent droit d'entrer.

L'établiſſement du P. Ricci à *Peking* fut le fruit de vingt années de travaux mêlez de traverſes & de perſécutions. Il commença dès-lors à recueïllir ce qu'il avoit ſemé avec tant de larmes. Sa Maiſon devint bien-tôt le lieu le plus fréquenté de toute la Ville; & il n'y eut preſque perſonne, qui ne ſe fît honneur de le connoître, & d'avoir part à ſon amitié; entr'autres le premier Colao, qui eſt le premier Officier de l'Empire, & qui lui donna en toute occaſion des marques de ſon eſtime.

Ce fut alors qu'il commença à travailler ſolidement au ſalut des ames, perſuadé que la Capitale donnant le mouvement au reſte de l'Empire, le progrès qu'y feroit la Foy, ſeroit ſuivi d'un ſemblable ſuccès dans les Provinces. En peu d'années on vit des converſions éclatantes, & on compta un grand nombre de Chrétiens dans tous les Ordres de la Monarchie.

La pluralité des femmes étoit un grand obſtacle pour les Mandarins; mais la grace le ſurmonta; & pluſieurs de ces puiſſans du ſiécle, s'étant une fois ſoûmis au joug de l'Evangile, en devinrent les Prédicateurs; & par leur zéle à étendre la Foi, remplirent les fonctions des plus fervens Miſſionnaires.

Le P. Ricci avoit établi que les Catéchumenes, avant que de recevoir le Baptême, feroient une proteſtation publique, qui contiendroit & la déteſtation de leur vie paſſée, & la ſincérité avec laquelle ils embraſſoient la Foi: ils devoient compoſer eux-mêmes cette proteſtation, afin qu'on pût moins douter de leurs véritables ſentimens. On peut juger de la maniere, dont elle avoit coûtume de ſe faire, par celle d'un célébre Mandarin nommé *Li*, qui étoit fort attaché aux ſuperſtitions Payennes: toutes les autres étoient à peu-près ſemblables. Voici comme ce Mandarin s'explique.

« Li, Diſciple de la Loi Chrétienne, de tout mon cœur, & avec toute » ſincérité, je veux embraſſer la Foi de » Jeſus-Chriſt. Autant que je le puis, je » leve les yeux vers le Seigneur du Ciel, » & le conjure de vouloir prêter l'oreille » à mes paroles. Je proteſte qu'étant dans » cette Royale Ville de *Peking*, je n'avois jamais oüi parler de la ſainte Foy » que j'embraſſe, ni vû aucun de ceux » qui la prêchent; d'où il eſt arrivé que » très-long-tems j'ai vêcu dans l'erreur » & dans les ténébres, & que toutes les » actions de ma vie n'ont été que des » égaremens d'un homme aveugle & hors » de ſoi.

» Depuis peu par la divine bonté, je ſuis » heureuſement tombé entre les mains de » deux Saints Docteurs venus du Grand » Occident, Matthieu Ricci, & Didaque » Pantoya. J'ai appris d'eux la doctrine » de Jéſus-Chriſt: j'ai vû entre leurs » mains ſon Image que j'ai révérée comme je devois: c'eſt par-là que j'ai commencé à connoître mon Pere Céleſte, » & la Loi qu'il a donnée aux hommes » pour les ſanctifier. Animé de ces grands » motifs, que puis-je faire aujourd'hui » que d'embraſſer cette Loi Divine, & » l'obſerver de tout mon cœur?

» Conſidérant néanmoins, que depuis quarante-trois ans que je ſuis au » monde, je n'ai pû éviter de grandes » chûtes: je prie le Souverain Pere des » hommes d'uſer de ſa miſericorde envers moi, de vouloir bien me pardonner mes injuſtices, mes manquemens » de droiture, mes plaiſirs ſenſuels &

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 83 sur 577

» impurs, mes mauvaiſes volontez con-
» tre mon prochain, mes paroles indiſ-
» crettes & téméraires, & tout autre pé-
» ché que j'ai pû commettre par inad-
» vertance ou avec réflexion. Car je pro-
» mets que dès maintenant, après que
» j'aurai été lavé de l'eau ſalutaire,
» que je vais recevoir avec un profond
» reſpect, je travaillerai à réformer ma vie,
» à éviter toute ſorte de péchez, à ob-
» ſerver la Loy du Seigneur du Ciel,
» dont je crois fermement tous les points;
» à obſerver les dix Commandemens
» qui y ſont contenus, dont je ſouhait-
» te de tout mon cœur ne m'écarter ja-
» mais un moment. Je renonce au ſiécle,
» à ſes erreurs, & à ſes mœurs corrom-
» puës. Je condamne tout ce qui eſt con-
» traire aux maximes de la Loy Divine,
» irrévocablement & pour toûjours.

» Je vous demande ſeulement une
» choſe, Pere & Créateur plein de bon-
» té, que dans ces commencemens de
» ma converſion, où n'étant encore que
» novice, j'ignore ce qui eſt de plus par-
» fait, vous daigniez m'éclairer l'eſprit
» pour me le faire connoître, & me don-
» ner la grace de pratiquer ce que j'en
» aurai connu; afin qu'ayant vêcu libre
» des erreurs & des déſordres de ma vie
» paſſée, j'aille bientôt joüir dans le Ciel
» de votre Divine préſence. Je vous de-
» mande de plus la permiſſion d'annoncer
» aux autres la Foy, dont vous avez bien
» voulu m'éclairer, comme font par tou-
» te la Terre un grand nombre de fer-
» vens Chrétiens. Regardez, Seigneur,
» avec miſéricorde les vœux de votre
» ſerviteur, comme il vous les préſente
» avec humilité, l'an trentiéme de *Van*
» *lie*, le ſixiéme de la huitiéme Lune. »

Le nombre des Chrétiens augmentoit chaque jour conſidérablement, & par le zéle des nouveaux Fidéles, & par les continuels travaux du Pere Ricci & de ſes Compagnons. Ceux-ci ſe répandirent dans les Bourgades voiſines de *Peking*, & formerent des Chrétientez nombreuſes. Les Villes des Provinces imiterent l'exemple de la Capitale, comme le Pere Ricci l'avoit prévû. Il en recevoit ſouvent des Lettres, qui lui apprenoient le progrès qu'y faiſoit la Prédication de l'Evangile. Celles qu'il reçut de *Nan tchang*, Capitale du *Kiang ſi*, lui donnerent la plus douce conſolation. L'Egliſe n'étoit plus aſſez grande pour contenir le nombre des Chrétiens : une Famille entiere de Princes de la Maiſon Impériale qui y demeuroient, avoit embraſſé la Foy ; & cet exemple fut ſuivi d'un grand nombre de Lettrez.

La moiſſon devint encore plus abondante dans la Ville Impériale de *Nan king*, Capitale de la Province de *Kiang nan*, & dans une autre Ville de la même Province nommée *Chang hai*, qui étoit la patrie d'un Mandarin illuſtre par ſa naiſſance, par ſon mérite, par ſes grands Emplois, & ſur-tout par la dignité de *Colao*, c'eſt-à-dire, par la premiere dignité de l'Empire, dont il fut honoré.

Ce ſage Miniſtre étoit né avec un fonds de raiſon & de lumieres naturelles, qui lui avoient fait connoître qu'il avoit une ame immortelle ; & que les biens fragiles, que donnent ici-bas, ou le haſard de la naiſſance, ou le caprice de la fortune, ne peuvent être la récompenſe de la vertu. Une infinité de doutes & de penſées naiſſoient dans ſon eſprit, dont il ne pouvoit trouver l'éclairciſſement, ni dans la Secte des Lettrez, ni parmi les Idolâtres : il cherchoit de bonne foy la vérité, & il la trouva dans les fréquens entretiens qu'il eut avec le P. Ricci.

Ce grand homme nommé *Siu*, n'eut pas plûtôt été inſtruit des Véritez Chrétiennes, qu'il aſpira après la grace du Baptême : il le reçut à *Nan king* avec une grande ſolemnité, & il fut nommé Paul. Le nom de cet Apôtre des Gentils lui convenoit fort, puiſqu'il devint l'Apôtre de ſa patrie, l'appui de la Religion, & le protecteur déclaré des Miſſionnaires : il ne ceſſa jamais de les ſou-

tenir

tenir par ſes biens, par ſes conſeils, & par ſon grand crédit. Il commença par convertir ſon pere âgé de quatre-vingts-ans, & toute ſa famille, qui étoit très-nombreuſe. Son exemple & ſes diſcours contribuerent de même à la converſion d'un grand nombre de Mandarins.

Au tems des perſécutions il défendit la Foy par de ſçavantes Apologies; il en prit ſouvent les intérêts en préſence même de l'Empereur; & il ne craignit point de lui dire qu'il lui abandonnoit ſes biens, ſes charges, ſa vie, & toute ſa famille, ſi l'on pouvoit trouver dans la doctrine Chrétienne, la moindre choſe qui fût contraire à la tranquillité de l'Etat, ou à l'obéiſſance qui eſt dûë au Souverain. Il appuyoit la Religion dans les Provinces, & procuroit à ſes Miniſtres l'amitié & la protection des Gouverneurs & des premiers Officiers, par les Lettres qu'il leur écrivoit. Enfin il devint le Docteur de ſa Nation, par les traductions qu'il fit en ſa Langue, de pluſieurs Livres de la Loy Chrétienne, compoſez par les Miſſionnaires.

La vivacité de ſa Foy lui inſpiroit le plus grand reſpect pour les Miniſtres de l'Evangile: ayant appris que le P. Jean de Rocha, par les mains duquel il avoit reçû le Baptême, étoit mort à *Hang tcheou* dans la Province de *Tche kiang*, il en prit le deüil, & le fit prendre à toute ſa famille, comme il avoit fait pour ſon propre pere. Un autre Miſſionnaire étant allé lui préſenter une Lettre, que le Cardinal Bellarmin écrivoit aux Fidéles de la Chine, il ne voulut point la recevoir qu'il n'eût pris le bonnet & les habits de ſa dignité, comme s'il eût dû ſe préſenter devant l'Empereur; & qu'après s'être proſterné en terre, il n'eût fait quatre profondes inclinations de tête.

Le zéle & la piété de ce grand Mandarin ſe perpétuerent dans ſa famille. Sa petite-fille nommée *Candide*, ſe diſtingua entre les autres: elle n'avoit que quatorze ans quand elle perdit ſa mere, qui lui avoit donné la plus ſainte éducation. A ſeize ans elle fut mariée à un homme conſidérable nommé *Hiu*, mais qui vivoit encore dans les ténébres de l'idolâtrie. Elle ſçut ſi bien gagner ſon eſprit par ſa douceur, par ſa condeſcendance, & par l'exemple de ſa piété, qu'il demanda le Baptême, & le reçut deux ans avant ſa mort. Elle ſe trouva veuve à l'âge de trente ans; & dans cet état de liberté, qui la rendoit maîtreſſe d'elle-même, elle ſe conſacra entierement à Dieu.

Pendant quarante-trois ans de ſa viduité, elle imita parfaitement ces ſaintes Veuves, dont ſaint Paul nous fait le caractere: non contente d'édifier l'Egliſe naiſſante de la Chine par la ſainteté de ſa vie, elle contribua plus que perſonne à étendre la Foy dans ce vaſte Empire. Sans toucher à ſon patrimoine, ni aux biens qu'elle devoit laiſſer à huit enfans que le Seigneur lui avoit donnez, elle trouva dans ſes épargnes & dans le travail de ſes mains, de quoi fonder trente Egliſes dans ſon Pays; & elle en fit bâtir neuf autres, avec de belles maiſons, dans diverſes Provinces.

Ce fut par ſes libéralitez ſecrettes, & par ſon crédit auprès des Mandarins de *Nan king*, de *Sou tcheou*, de *Chang hai*, & de *Song kiang*, que le P. Brancati bâtit tant d'Egliſes, de Chapelles, & d'Oratoires domeſtiques. On comptoit dans toute cette Contrée de la Province de *Kiang nan*, quatre-vingt-dix Egliſes, quarante-cinq Oratoires, & trois ſortes de Congrégations. Outre celles qui ſont deſtinées au culte de la très-ſainte Vierge, & celles des Enfans, que l'on nommoit la Congrégation des Anges, il y en avoit une troiſiéme, qu'on appelloit de la Paſſion de Jeſus-Chriſt, où les Chrétiens les plus fervens s'aſſembloient tous les Vendredis, pour méditer les Myſteres des ſouffrances & de la Mort du Sauveur. On établit une quatriéme Congrégation de Lettrez ſous la protection de Saint Ignace. Ils s'aſſembloient le premier jour de chaque mois,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 85 sur 577

& ils récitoient des inſtructions qu'ils avoient compoſées ſur les principales Véritez de la Foy, ſur nos Myſteres, & ſur les Fêtes les plus célébres. Les Miſſionnaires examinoient ces diſcours; & quand ils les approuvoient, ils envoyoient ces Lettrez le Dimanche ſuivant pour les réciter au Peuple dans les Egliſes, où ils ne pouvoient pas aller eux-mêmes.

Comme les Chinois aiment naturellement à compoſer & à débiter leurs compoſitions; rien n'étoit plus utile à entretenir les anciens Chrétiens dans la ferveur, & à en augmenter le nombre. On avoit pris ſoin de leur fournir des Livres propres à préparer leurs diſcours; & c'eſt principalement à ce deſſein que les Miſſionnaires avoient traduit en Langue Chinoiſe des Réflexions ſur les Evangiles, la Somme Théologique de ſaint Thomas en trente-cinq Volumes, les Commentaires de Baradius ſur les Evangiles, les Vies des Saints, &c. Ils avoient déja compoſé environ cent trente ſemblables Ouvrages de piété & de la Religion: ce fut cette Dame qui les fit imprimer à ſes frais, & qui les répandit dans les Maiſons des Infidéles, des Lettrez, des Mandarins, des Gouverneurs; & par ce moyen elle en gagna un grand nombre à Jéſus-Chriſt.

Le Seigneur Baſile ſon fils ayant été nommé Intendant Général des Poſtes & de la Navigation; elle le ſuivit dans les Provinces de *Kiang ſi*, de *Hou quang*, & de *Se tchuen*, où elle fit bâtir des Egliſes, & y appella des Miſſionnaires pour les gouverner. Il n'y avoit pas de moyens que le zéle ingénieux de cette Dame n'inventât, pour faire connoître Jéſus-Chriſt, & aggrandir ſon Royaume. Elle ſçavoit qu'une infinité de pauvres gens abandonnoient leurs enfans dès qu'ils étoient nez, & les expoſoient dans les ruës, faute d'avoir de quoi les nourrir: elle employa le crédit de ſon fils auprès du Viceroy de *Sou tcheou*, & elle obtint la permiſſion d'acheter une vaſte Maiſon, où elle recevoit les enfans expoſez, & leur procuroit des nourrices.

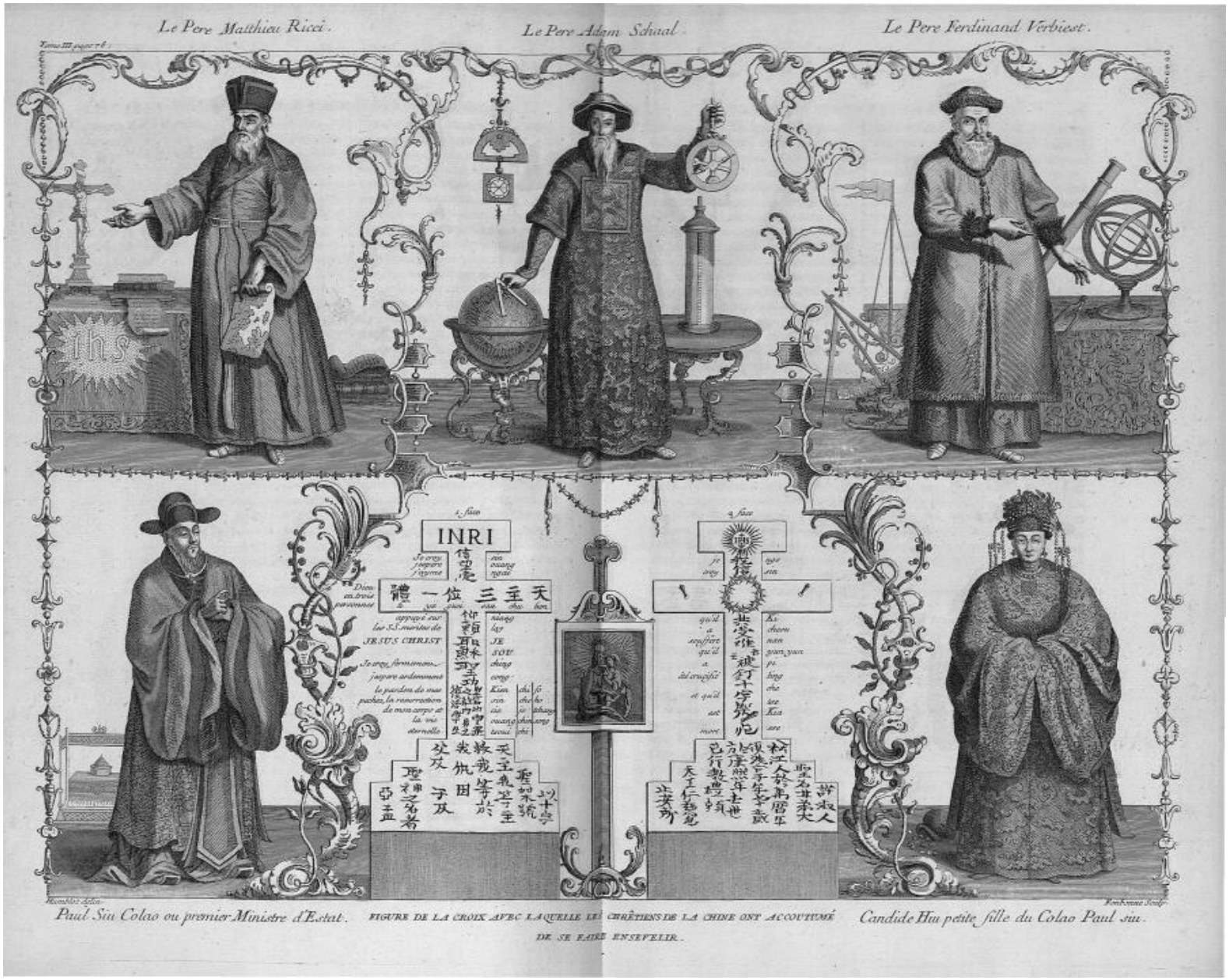
Le nombre de ces enfans étoit ſi grand, que, quelque ſoin qu'on prît d'eux, il en mouroit plus de deux cens chaque année, leſquels après avoir reçû le Baptême, devenoient autant de prédeſtinez qui alloient peupler le Ciel.

Ayant fait réflexion qu'une multitude d'aveugles étant hors d'état de gagner leur vie, aſſembloient le Peuple dans les Places publiques, & abuſoient de ſa crédulité, en diſant la bonne avanture à tous ceux qui ſe préſentoient: elle en fit venir un certain nombre, & leur ayant promis de quoi les entretenir honnêtement, elle les fit inſtruire des principes de la Religion, afin qu'ils allaſſent par les ruës enſeigner aux Peuples ce qu'ils avoient appris, & les engager enſuite d'aller trouver les Miſſionnaires.

Peu d'années avant ſa mort, l'Empereur, pour lui marquer l'eſtime qu'il faiſoit de ſa ſageſſe & de ſa vertu, lui envoya un habit magnifique, garni de plaques d'argent, & d'une riche broderie, avec une coëffure de perles & de pierreries, & lui donna le titre honorable de *Cho gin*, qui ſignifie *Femme vertueuſe*. Elle reçut avec reſpect ce préſent de ſon Prince; & elle s'en revêtit le jour de ſa naiſſance: mais enſuite elle détacha l'une après l'autre les plaques d'argent & les perles de ſa coëffure, qu'elle employa à ſecourir les pauvres, & à orner les Autels.

Enfin cette illuſtre veuve perſévéra juſqu'à la mort dans ces exercices de Religion & de piété. Le Pere Laurifice lui adminiſtra les derniers Sacremens, qu'elle reçut avec une foy vive, & avec la douce eſpérance d'être éternellement unie à Dieu, qu'elle avoit aimé & ſervi avec tant de zéle. Elle fut généralement regretté: les pauvres la pleurerent comme leur mere; les nouveaux Fidéles, comme le modéle de toutes les vertus Chrétiennes; & les Miſſionnaires, comme une reſſource certaine dans tous leurs beſoins, & ſur-tout dans les per-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 86 sur 577


Le Pere Matthieu Ricci.
Le Pere Adam Schaal.
Le Pere Ferdinand Verbiest.
INRI
JESUS CHRIST
Paul Siu Colao ou premier Ministre d'Estat.
FIGURE DE LA CROIX AVEC LAQUELLE LES CHRÊTIENS DE LA CHINE ONT ACCOUTUMÉ DE SE FAIRE ENSEVELIR.
Candide Hiu petite fille du Colao Paul siu.

ſécutions qu'ils avoient à ſoutenir.

Une autre Dame, qui avoit reçu le nom d'Agathe au Baptême, imita le zéle de la Dame *Hiu*: ſon mari étoit un Seigneur illuſtre, qui avoit été Viceroy dans quatre Provinces : elle lui inſpira tant d'affection pour le Chriſtianiſme, qu'il demanda le Baptême, & le reçut avec toute ſa famille, qui étoit de trois cens perſonnes. Ce Seigneur fut l'un des principaux protecteurs de la Religion, & en ſoutint toûjours les intérêts avec autant de fermeté que de zéle.

Les Egliſes ſe multiplioient dans toutes les Provinces de l'Empire: il ſe formoit chaque jour de nouvelles Chrétientez ; & toutes ces terres arroſées des ſueurs d'un grand nombre d'Hommes Apoſtoliques, qui étoient venus au ſecours du P. Ricci, fructifioient au centuple. Mais le ſerviteur de Dieu auroit auguré peu favorablement de ces ſuccès, s'ils n'euſſent été traverſez par divers orages, qui ſe ſuccéderent les uns aux autres.

Il s'éleva une cabale d'Idolâtres, qui jaloux du progrès que faiſoit le Chriſtianiſme, & du préjudice qu'en recevoit leur Secte, formerent le deſſein de perdre le P. Ricci, & d'anéantir ſes travaux: ils avoient fait entrer des Mandarins dans leur complot : mais quand il fallut en venir à l'exécution de leur projet, ils s'apperçurent qu'ils y échoüeroient, & que la ruine d'un homme ſi généralement reſpecté, n'étoit pas une affaire facile: ils prirent le parti de lui propoſer un accommodement.

« Nous ne trouvons pas mauvais, lui » dirent-ils, que vous portiez les Peuples » à honorer le Seigneur du Ciel ; à la » bonne heure, que votre Dieu y regne: » mais du moins laiſſez l'empire de la » Terre à nos Divinitez, & ne vous op» poſez pas aux honneurs que nous leur » rendons. »

La réponſe que fit le Pere à une propoſition ſi biſarre, tranſporta de fureur les Idolâtres, & ils réſolurent de tout riſquer. Ils avoient au Palais un Bonze très-accrédité, lequel ſe faiſoit reſpecter des Eunuques, & avoit gagné toute la confiance des Reines, qui le regardoient comme un Prophéte, & qui ne ſe conduiſoient que par ſes conſeils. Ils s'adreſſerent au Bonze, qui étoit aſſez porté de lui-même à favoriſer leur paſſion.

Les choſes étoient à un point, où le P. Ricci crut voir périr en un moment le fruit & les eſpérances de ſes travaux: mais dans la triſte ſituation où il ſe trouvoit, le ſecours lui vint de la Providence par un événement auquel il n'étoit pas naturel de s'attendre. Un Libelle peu reſpectueux pour l'Empereur, ſe répandit alors dans le Palais, & on l'attribua aux Bonzes: ils furent ſévérement punis ; & le crédit du principal Bonze, qui étoit devenu l'ennemi capital des Miſſionnaires, ne le ſauva pas de la cruelle baſtonnade, ſous laquelle il finit miſérablement ſa vie.

Une autre tempête s'éleva peu après à *Nan tchang*, où le miniſtere de la Prédication eût été anéanti par les Magiſtrats, ſi le P. Ricci, qui en fut averti à tems, n'eût employé la puiſſance & le crédit de ſes amis. Cette protection calma la tempête, & rétablit les Miſſionnaires dans la liberté dont ils joüiſſoient auparavant.

Il eut ſouvent de ſemblables orages à appaiſer, que la malignité des Bonzes ſuſcitoit de toutes parts, & qui ſervoient à éprouver la fidélité des Néophytes, & à ranimer le zéle de leurs Paſteurs. Mais la plus rude de toutes les perſécutions qu'il eut à eſſuyer, lui fut d'autant plus amere, qu'elle n'avoit pas été excitée par les Infidéles, mais par des perſonnes, que leur foy obligeoit à ſoutenir l'Oeuvre de Dieu au prix même de leur ſang. Voici comment la choſe arriva.

Après la mort de l'Evêque de *Macao*, un Religieux d'un Ordre reſpectable fut nommé Vicaire Général. Dès qu'il eut commencé à uſer de ſon pouvoir, il eut un aſſez grand démêlé avec un Religieux de ſaint François. Le ſcandale que pro-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 88 sur 577

duiſit cette diviſion, les obligea à convenir d'un Arbitre, & le choix tomba malheureuſement ſur le Recteur des Jéſuites. Ce Pere, après avoir bien examiné l'affaire, jugea en faveur du Religieux Franciſcain.

Le Vicaire Général outré de ce Jugement, tout équitable qu'il étoit, s'emporta juſqu'à excommunier le Commiſſaire de l'Ordre de Saint François, qui ſoûtenoit ſon Religieux; le Recteur des Jéſuites, qui avoit prononcé en ſa faveur; & le Gouverneur qui le protégeoit. Il en vint même juſqu'à mettre la Ville en Interdit. Cette conduite étoit trop violente, pour pouvoir durer. Après quelque tems de trouble & d'agitation, les choſes s'accommoderent: on ſe pardonna mutuellement de part & d'autre ce qui s'étoit paſſé, & il n'y eut que les Jéſuites qui furent exceptez de cette paix. Le parti du Vicaire voulut ſe venger d'eux avec éclat.

On n'imagineroit jamais le moyen diabolique qu'un homme de cette cabale inventa pour contenter ſa paſſion, ſe mettant peu en peine que la Religion périt à la Chine, pourvû que les Jéſuites y périſſent avec elle; il alla trouver les Chinois, qui ſont en grand nombre à Macao. « Les Jéſuites, leur dit-il, ont » une ambition étonnante: la Religion » qu'ils prêchent dans l'Empire, n'eſt » qu'un prétexte dont ils ſe ſervent pour » parvenir au projet qu'ils ont formé de » s'emparer du Trône: c'eſt ſur la tête du » P. Cataneo qu'ils veulent faire tomber » la Couronne: voilà le motif de tous » les voyages que vous lui voyez faire. » Remarquez, leur ajoûtoit-il, les en» droits où ils ſe ſont établis, depuis *Can*» *ton* juſqu'à *Peking*; ce ſont autant de » poſtes convenables à l'exécution de leur » deſſein. Cette flotte Hollandoiſe qui » paroît depuis quelque tems ſur les côtes, eſt-là pour favoriſer leur entrepri» ſe: le Gouverneur de cette Ville les aſ» ſiſtera de toutes ſes troupes: leurs Chré» tiens du Japon viendront ſe joindre à » ceux qu'ils ont dans la Chine, & de » tout cela il ſe formera une puiſſante Ar» mée, à laquelle il ne ſera pas poſſible » de réſiſter ».

Les Chinois de Macao timides & crédules, ne manquerent pas d'informer les Magiſtrats de Canton, de la conjuration qu'ils venoient de découvrir. L'eſprit des Chinois étant naturellement défiant & ſoupçonneux, on ſe perſuada aiſément, que comme la plus légere étincelle cauſe les plus grands embraſemens; de même les moindres révoltes entraînent quelquefois la ruine des plus vaſtes Etats, & que par conſéquent on ne pouvoit prendre trop de précaution.

L'allarme qu'on prit à Canton, ſe répandit bien-tôt dans les autres Villes, & l'on diſoit déja qu'on avoit fait mourir le P. Ricci à *Peking*: on n'attendoit que la confirmation de cette nouvelle, pour traitter de la même ſorte le P. Longobardi, qu'on gardoit à vûë. La Foi de pluſieurs Chrétiens fut ébranlée, & ils commençoient à douter de la vérité d'une Religion, qui étoit prêchée par de ſi méchans hommes. Enfin le P. François Martinez, qui étoit envoyé à Macao, & qui paſſoit par Canton dans le tems de cette émotion générale, eut beau ſe cacher, un Apoſtat le découvrit; il fut empriſonné & condamné à pluſieurs baſtonnades, ſous leſquelles il expira.

C'en étoit fait de la Religion, ſi ce faux bruit de conjuration eût pénétré juſqu'à la Cour: mais on ne fut pas long-tems à revenir d'une erreur ſi groſſiére, & les Magiſtrats eurent honte de leur crédulité. Heureuſement un Mandarin, ami du P. Ricci, arriva pour lors à Canton: ayant examiné à fonds cette affaire, il punit ſévérement le Juge, qui avoit fait mourir le P. Martinez, & prononça une Sentence très-honorable au P. Cataneo, qui lui rendit la liberté de continuer ſes fonctions.

On peut juger quels ſoins & quelles peines donnoit au P. Ricci la ſollicitude de tant d'Egliſes & de tant de Chrétientez, qui

qui ſe formoient dans l'Empire, car il étoit comme l'ame de tout ce qui s'entreprenoit pour la gloire de Dieu, & l'avancement de la Religion.

C'étoit à lui que les Miſſionnaires avoient ſans ceſſe recours, ſoit pour lui expoſer leurs peines, ſoit pour le conſulter dans leurs doutes: il apprenoit la Langue aux nouveaux venus, & les formoit aux vertus Apoſtoliques: quantité de Livres ſur la Religion & ſur les Sciences ſortoient de ſes mains: il recevoit des lettres de la plûpart des Grands & des Mandarins des Provinces, auſquels il étoit obligé de répondre, pour les rendre favorables au Chriſtianiſme: comme il paſſoit pour l'homme le plus célébre, qui eût paru à la Chine depuis Confucius, il étoit accablé des viſites qu'il recevoit des Grands de Peking & des Mandarins des Provinces, que leurs affaires attiroient dans cette Capitale; & il ne pouvoit s'exempter de leur rendre ces mêmes devoirs de civilité, que le génie de la Nation rend indiſpenſables.

Tant de travaux ne pouvoient manquer de ruiner ſa ſanté, & d'avancer l'heure de ſa mort: auſſi y ſuccomba-t'il dans un âge aſſez peu avancé, & nonobſtant la force de ſa complexion, qui ſembloit promettre une longue vie. Il n'étoit âgé que d'environ 58. ans quand il mourut. Il avoit paſſé 27. ans à la Chine; car il y étoit entré en l'année 1583. ſous le Regne de l'Empereur *Van lié*, & Dieu récompenſa ſes travaux Apoſtoliques par une mort précieuſe en l'année 1610.

La tendre dévotion avec laquelle il reçut le S. Viatique & l'Extrême-Onction, ſe traînant juſqu'au milieu de la chambre, & s'y proſternant avec le plus profond reſpect, fit verſer des larmes à tous les Aſſiſtans, & la nouvelle de ſa mort conſterna tous les Chrétiens répandus dans ce vaſte Empire. Tous les Grands & même les Gentils s'empreſſerent de lui rendre les derniers devoirs dans une ſalle de la maiſon, où ſon corps étoit expoſé: mais on n'avoit pas encore de ſépulture, & on étoit embarraſſé comment l'inhumer: il falloit une permiſſion de l'Empereur, & comme il s'agiſſoit d'un Etranger, on eut à eſſuyer bien des formalitez. Mais enfin on accorda à la réputation du Pere Ricci, ce qu'on auroit peut-être refuſé en toute autre conjoncture. L'Empereur donna même un Bâtiment avec un vaſte Jardin hors de la Ville, qu'un Eunuque diſgracié avoit fait conſtruire au tems de ſa faveur: ce lieu a ſervi depuis de ſépulture aux Miſſionnaires Jéſuites de la Ville Impériale, & les Jéſuites ont ſouvent conſenti que les Miſſionnaires des autres Ordres y fuſſent enterrez.

L'Empereur, après la mort du Pere Ricci, ne ceſſa pas de favoriſer les Miſſionnaires; & le calme dura juſqu'en l'année 1615. qu'un des principaux Mandarins de *Nan king*, par zele pour ſa Secte, excita la plus cruelle tempête qu'on eût encore vûë. Les Miniſtres de l'Evangile furent les uns battus cruellement, les autres exilez, & d'autres empriſonnez. Les Peres qui étoient à la Cour, furent obligez de ſe retirer à Macao, & d'abandonner la garde de leur ſépulture à un de leurs Diſciples.

Cet orage ne finit que par la mort du perſécuteur, & par un événement, qui contribua beaucoup au rétabliſſement des Miſſionnaires. Les Tartares avoient gagné une grande bataille ſur les Chinois, & leur armée n'étoit qu'à ſept lieuës de *Peking*. L'Empereur *Van tié* mourut en même tems, & laiſſa à *Tien ki* ſon ſucceſſeur le ſoin de repouſſer l'Ennemi. Deux Mandarins illuſtres, dont l'un étoit ce Paul *Siu*, duquel j'ai déja parlé, inſinuerent à l'Empereur, qu'un bon moyen de réüſſir dans cette guerre, étoit d'appeller les Portugais, beaucoup plus habiles à ſervir l'Artillerie que les Chinois.

La propoſition étant agréée, les mêmes Mandarins repréſenterent, que, pour affectionner davantage les Portugais à ſon ſervice, il étoit à propos de rappel-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 90 sur 577

ler leurs Docteurs, & de les rétablir dans leurs Maiſons. L'Empereur y conſentit, & les Miſſionnaires retournez dans leurs Egliſes, y vécurent tranquilles ſous la protection d'un Prince, qui tout attaché qu'il étoit à la Secte des Bonzes, ne ceſſa pas de favoriſer les Prédicateurs de la Loi Chrétienne. Les Tartares furent chaſſez de l'Empire; & le calme qui y régna, contribua beaucoup au progrès que fit la Religion, tant à *Peking*, que dans les Provinces.

La mort de l'Empereur qui arriva en l'année 1628. mit ſon frere *Hoai tſong*, connu auſſi ſous le nom de *Tſong tching* ſur le Trône. Ce fut alors que le P. Adam Schaal, qui étoit né à Cologne, fut envoyé à la Cour. L'habileté de ce Pere dans les Mathématiques le fit bien-tôt connoître: en peu de tems ſa réputation égala celle du P. Ricci: il mérita les bonnes graces de l'Empereur, & il fut regarde comme un des premiers hommes de l'Empire.

Ce fut auſſi environ ce tems-là, c'eſt-à-dire, en l'année 1631. que les RR. PP. de Saint Dominique, & enſuite ceux de Saint François, entrerent dans la Chine, pour partager les travaux Apoſtoliques des Miſſionnaires, & recueillir une moiſſon qui s'offroit de toutes parts, & qui devenoit très-abondante: ils y ont toûjours travaillé avec un grand zele & beaucoup d'édification.

L'année ſuivante mourut Paul *Siu*, ce Mandarin encore plus illuſtre par ſa vertu, que par ſes dignitez, qui avoit employé tant de fois ſon autorité, & expoſé même ſa vie pour le ſoûtien de la Religion. Ses obſeques ſe firent avec toute la pompe des cérémonies édifiantes que l'Egliſe preſcrit.

Cependant le P. Adam Schaal profitoit de ſon crédit auprès de l'Empereur, pour étendre la Foi, & augmenter le nombre des Chrétientez. Il commençoit déja à y réüſſir, lorſqu'une révolution qui renverſa l'Empire, ruina pareillement ſes eſpérances. Ce fut en 1636. que deux Chefs de voleurs eurent le crédit de former une puiſſante Armée de tous les mécontens de l'Empire; ils ſignalerent leur marche par le ſaccagement des Villes, & le pillage des Provinces entieres; & cet Etat qu'on venoit de voir ſi floriſſant, devint en peu de tems le théatre de la plus ſanglante guerre.

L'infortuné *Hoai tſong* fut aſſiégé dans ſa Capitale, & réduit à ſe donner la mort, pour ne pas tomber entre les mains du Vainqueur. *Ou ſanguey*, qui commandoit un corps de Troupes ſur la frontiere du côté de la Tartarie, appella les Tartares au ſecours de ſon Prince: ils taillerent en piéces l'Armée du Voleur, & reprirent *Peking*. Mais l'uſurpation du Trône fut le prix de leurs ſervices: comme il n'y avoit perſonne qui pût s'oppoſer à leur invaſion, ils s'en mirent en poſſeſſion, ſans beaucoup de réſiſtance.

Tſong te, Chef des Tartares, mourut au commencement de cette Conquête. Son fils *Chun tchi* lui ſuccéda à l'âge de ſix ans, & entra triomphant dans *Peking*, aux acclamations de tout le Peuple, qui le regardoit comme le Libérateur de la Patrie.

Ce jeune Prince avoit un courage au-deſſus de ſon âge. Sous la tutelle, & par la ſage conduite d'*Amavan* ſon oncle, il ſe vit à l'âge de quatorze ans paiſible poſſeſſeur du Trône. Les Provinces Septentrionales étoient déja ſoûmiſes: le trouble étoit encore dans les Provinces Méridionales, où quelques Princes du Sang s'étoient déclarez Empereurs: l'Armée Tartare n'eut pas beaucoup de peine à les ſoûmettre: ils furent vaincus ou mis à mort.

Elle avança enſuite vers les Provinces de *Quang tong* & de *Quang ſi*, où elle s'empara d'abord de quelques Villes; mais Thomas *Kiu*, Viceroy de *Quang ſi* & Luc *Tchin*, Généraliſſime des Troupes Chinoiſes, tous deux Chrétiens, arrêterent le cours de tant de victoires: après un combat opiniâtre de part & d'autre, les Tartares furent défaits & mis en fuite. Les Chinois victorieux proclamerent auſſi-

tôt Empereur *Yung lie*, qui étoit de la famille Impériale, & ce Prince fixa sa Cour à *Chao king* dans la Province de *Quang tong*.

Il y avoit dans cette Cour cinquante Dames Chrétiennes, auſquelles un Eunuque Chrétien avoit autrefois annoncé Jeſus-Chriſt, & qu'il avoit diſpoſées au Baptême qu'elles reçurent. Un autre Eunuque nommé *Pan Achillée*, parvint à la dignité de Colao, ſous le nouvel Empereur Chinois *Yung lie* : il étoit auſſi Chrétien, & ce fut par ſon moyen que la Mere de cet Empereur, ſa premiere Femme, & ſon Fils aîné reçurent le Baptême des mains du P. André Koffler, Jéſuite Allemand.

Ces illuſtres Néophytes envoyerent à Rome le P. Michel Boym Polonois, pour rendre, en leur nom, au Pape Alexandre VII. l'obéiſſance filiale, & le Pape leur répondit par un Bref Apoſtolique. Ces Piéces ſont trop édifiantes pour les omettre : les voici.

LETTRE
DE L'IMPERATRICE HELENE AU PAPE.

Le diſcours de la trés-juſte, trés-ſage, trés-clémente & vénérable Impératrice Hélene, pour être preſenté devant le Trône du Trés-Saint Pere, du Trés-Grand Seigneur, du Docteur de l'Egliſe Univerſelle, & du Vicaire de Jéſus-Chriſt en Terre.

» MOI, HELENE, qui rougis de honte de demeurer dans le » Palais Impérial, quoique je ne ſois » qu'une humble & petite-Fille de l'Empire Chinois ; moi qui n'ai jamais eu » aucune connoiſſance des Loix étrangeres, & qui ne me ſuis étudiée qu'à » bien garder celles de la retraitte ; j'ai » été aſſez heureuſe pour trouver un homme appellé André Xavier de la Compagnie de JESUS, qui eſt venu demeurer dans notre Cour, pour y publier une ſainte doctrine, qui lui a acquis une grande réputation : j'eus envie de le voir ; & ayant contenté ma » curioſité, j'appris par moi-même que » tout ce qu'on diſoit de lui, étoit véritable, & que c'étoit un homme extraordinaire. »

» L'eſtime que je conçûs de ſon mérite, me fit aiſément goûter ſa doctrine. J'ai reçû le ſaint Baptême de ſa » propre main ; & je ſuis cauſe en partie » que l'Impératrice MARIE mere de l'Empereur, ANNE ſa légitime femme, & » CONSTANTIN fils & héritier du même Empereur, ont pareillement été » régénérez dans les eaux du Baptême il » y a environ trois ans, après avoir été » ſuffiſamment inſtruits des ſaintes Véritez de la Religion. »

» Maintenant que je voudrois, au » riſque même de ma vie, correſpondre » à toutes ces graces que j'ai reçûës du » Ciel ; j'ai eu ſouvent la penſée & le déſir » d'aller trouver VOTRE SAINTETE', pour » apprendre d'Elle-même ce que je dois » faire : mais la diſtance des lieux m'en » empêche. C'eſt pourquoi j'écris ces » Lettres à VOTRE SAINTETE', afin » que par ſes ſaintes prieres, Elle rende » la Divine Majeſté favorable à de pauvres péchereſſes, telles que nous ſommes ; & qu'Elle veüille bien nous accorder une rémiſſion pléniere de nos » péchez à l'heure de notre mort. »

» Nous vous ſupplions encore, » TRE'S-SAINT PERE, de demander » à Dieu, avec toute la ſainte Egliſe, » qu'il daigne prendre notre Empire ſous » ſa protection ; & qu'avec le bien de » la paix, il accorde à notre Maiſon

» Royale, & principalement à l'Empe-
» reur, qui eſt le dix-huitiéme Succeſ-
» ſeur de la Couronne, & le douziéme
» neveu du Fondateur de cette Monar-
» chie, & à tous ſes ſujets, la grace de
» connoître & d'adorer le vrai Dieu
» JESUS-CHRIST. »

» Nous la ſupplions encore d'avoir la
» charité d'envoyer pluſieurs ſaints per-
» ſonnages de la Compagnie de JESUS,
» pour publier dans tout notre Empire
» les ſaintes Loix de l'Evangile : nous lui
» en aurons des obligations éternelles.
» C'eſt pour cela que nous envoyons à
» VOTRE SAINTETE' le P. Michel Boym,
» qui a une parfaite connoiſſance des af-
» faires de notre Empire, pour lui pré-
» ſenter ces très-humbles prieres. Il pour-
» ra expliquer de vive voix tout ce que
» nous déſirons en particulier, & vous
» faire connoître qu'elle eſt notre ſou-
» miſſion pour l'Egliſe. »

» Lorſque notre Empire joüira d'une
» pleine paix, nous eſpérons de vous
» renvoyer quelqu'un de ces Peres, pour
» préſenter nos vœux & nos perſonnes
» devant l'Autel des Apôtres S. Pierre
» & S. Paul, comme nous le faiſons
» maintenant avec un profond reſpect. »

» Enfin étant à genoux, & proſter-
» nées la face contre terre, nous deman-
» dons ces graces à VOTRE SAINTETE',
» dans l'eſpérance qu'Elle voudra bien
» nous regarder d'un œil favorable.
» Fait en l'année quatriéme d'*Yung lie*,
» le onziéme de la onziéme Lune,
» c'eſt-à-dire, le quatre de Novembre
» mil ſix cens cinquante. Scellé du Sceau
» de la très-juſte, très-ſage, très-clémen-
» te, & très-vénérable Impératrice HE-
» LENE. »

BREF DU PAPE
A L'IMPERATRICE HELENE.

A Notre Fille en Jéſus-Chriſt, HELENE TAMING, *Impératrice de la Chine.*

ALEXANDRE VII. PAPE.

» SALUT ET BE'NEDICTION
» APOSTOLIQUE, à notre très-
» chere Fille en Jéſus-Chriſt. Nous avons
» connu par vos Lettres, quelle a été la
» bonté & la miſéricorde de Dieu ſur
» VOTRE MAJESTE'; puiſqu'il vous
» a retirée des ténébres de l'erreur, pour
» vous éclairer de ſa lumiere, & vous
« faire connoître la vérité. »

» Comme cette Vérité, qui eſt Dieu
» même, ne ceſſe de faire reſſentir les
» effets de ſa miſéricorde, dans le fort
» même de ſa colere; il n'a pas dédai-
» gné de jetter ſur vous, qui étiez li-
» vrée au péché, un regard favorable.
» Vous avez eu recours à ſa clémence,
» & il l'a préférée à la qualité de Dieu
» des vengeances. »

» N'eſt-il pas vrai de dire, que la pro-
» fondeur de ſes ſecrets eſt impénétra-
» ble, lorſqu'on voit ſoumis à l'Empire
» de Jéſus-Chriſt ces vaſtes Pays qu'à
» peine connoiſſions-nous, & dont le
» Démon s'étoit rendu le maître ?

» Nous regardions comme fabuleux,
» tout ce qu'on nous diſoit de ce grand
» Empire, où régnoit l'idolâtrie. Au-
» roit-on jamais cru que la Vérité eût
» trouvé entrée dans les Régions ſépa-
» rées de nous par tant de mers orageu-
» ſes, & qui ſembloient être ſous un
» Ciel différent du nôtre ?

» On

» On croyoit qu'il n'étoit pas poſſi-
» ble à ceux qui préferent le ſalut des
» ames à tous les tréſors de l'Inde, de
» pénétrer dans cet autre monde, dont
» l'entrée étoit fermée aux étrangers par
» des loix injuſtes & rigoureuſes. Dieu
» a permis qu'il ſe ſoit trouvé des hom-
» mes pleins de zéle, qui, de leur pro-
» pre mouvement, & ſans y être obli-
» gez, ont affronté les périls & la mort,
» pour vous aller prêcher les Véritez du
» ſalut, & vous mettre dans la voye du
» Ciel. »

» C'eſt une grande grace, MA CHERE
» FILLE, dont vous devez vous rap-
» peller ſouvent le ſouvenir. Il faut en
» inſtruire vos enfans, afin qu'ils met-
» tent leur eſpérance en Dieu, & que
» pénétrez de reconnoiſſance pour un ſi
» grand bienfait, ils ſoient toûjours
» fidéles à obſerver ſes Commande-
» mens. »

» Quelque grande que ſoit la joye
» que nous reſſentons, d'apprendre que
» votre exemple, & celui du Prince
» Conſtantin, a été ſuivi de pluſieurs
» perſonnes; elle eſt bien augmentée
» par l'eſpérance où nous ſommes, que
» l'Empereur détruira le culte des faux
» Dieux dans toute l'étenduë de ſon Em-
» pire. »

» Nous vous donnons notre bénédic-
» tion Paternelle. Nous accordons vo-
» lontiers à VOTRE MAJESTE' ce qu'El-
» le nous demande: & Nous ne ceſſe-
» rons point de prier le Seigneur, qu'il éta-
» bliſſe la paix dans votre Empire. Soyez
» toûjours unie à nous de cœur & par
» la foy. Fait à Rome dans le Palais de
» S. Pierre, ſous l'Anneau du Pécheur,
» le dix-huitiéme jour de Décembre de
» l'année mil ſix cens cinquante-cinq,
» la premiere année de notre Pontifi-
» cat. »

Peu d'années après, l'Empereur Tartare envoya trois Armées formidables contre l'Empereur Chinois, qui fut obligé de prendre la fuite, & de céder ſes Provinces au vainqueur. Les Dames Chrétiennes furent conduites à la Cour, & enfermées dans un Palais, où elles furent ſervies ſelon leur qualité, ſans qu'il leur fût permis d'avoir aucun commerce au dehors: elles ont toûjours vécu dans cette retraitte ſelon les maximes de l'Evangile, quoiqu'elles n'euſſent d'autre ſecours que la lecture des Livres, & les conſolations qu'elles recevoient du Ciel.

Il ne reſtoit plus à l'Empereur que de dompter un monſtre plûtôt qu'un homme, qui s'étant mis à la tête d'une armée de voleurs & de mécontens, avoit parcouru les Provinces de *Ho nan*, de *Kiang nan*, & de *Kiang ſi*, où il avoit laiſſé les traces les plus affreuſes de ſa barbarie & de ſa cruauté. Il s'appelloit *Tchang hien chong*.

Un jour qu'il invita les Lettrez à venir ſe faire examiner pour les dégrez, il les aſſembla en grand nombre, & il les fit tous égorger, diſant que ces gens-là n'étoient propres qu'à exciter les Peuples à la révolte par leur vaine éloquence. De ſix cens Mandarins, il n'en reſta que vingt au bout de trois ans que finiſſoit l'exercice de leur Charge; tous les autres, il les avoit fait mourir pour des cauſes très-légeres. Il fit maſſacrer cinq mille Eunuques, parce que quelques-uns d'eux ne lui avoient pas donné le titre de Roy, mais l'avoient ſimplement appellé de ſon nom ordinaire. Il exerça bien d'autres inhumanitez: je n'en rapporterai qu'une ſeule, où cet homme de Sang ſignala ſa férocité.

Etant prêt d'entrer dans le *Chen ſi* pour y attaquer l'Armée Tartare, il fit enchaîner tous les Habitans de la Ville de *Tching tou*, & les fit conduire dans la campagne. Là, tout ce grand Peuple à genoux crioit miſéricorde. Après avoir rêvé quelque tems: *Qu'on les tuë tous*, dit-il à ſes ſoldats, *ce ſont des rebelles*: & auſſi-tôt on les paſſa au fil de l'épée au nombre de ſix cens mille. Ce fut dans cette occaſion que le P. Buglio, & le P. de Magalhaens baptiſerent une infi-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 94 sur 577

nité de petits enfans, qui furent enſuite égorgez.

Le barbare ne ſurvêcut pas long-tems à tant de crimes. Comme il étoit en préſence de l'Armée qu'il alloit combattre, on vint lui dire que cinq Tartares s'approchoient de la ſienne: il monta à cheval auſſi-tôt pour aller les reconnoître: mais dès qu'il parut, le Tyran eut le cœur percé d'une fléche, & il tomba roide mort.

Son Armée fut bien-tôt diſſipée; & toutes les Provinces, où il avoit exercé ſa tyrannie, ſe livrerent avec joye au vainqueur, & ſe ſoumirent volontiers à ſa puiſſance. C'eſt ainſi que toutes les Provinces plierent ſous le joug étranger, & que *Chun tchi* n'ayant encore que quatorze ans, devint tranquille poſſeſſeur de l'Empire.

Tout étoit à craindre pour la Religion dans ces tems de révolution & de trouble. Le P. Adam Schaal étoit reſté ſeul à *Peking*, pour gouverner cette Egliſe. Il ne fut pas plûtôt connu du nouvel Empereur, qu'il en fut extrêmement goûté; & ce Prince enchérit beaucoup ſur ſon prédéceſſeur, par les témoignages d'eſtime & même de tendreſſe, dont il honora le Miſſionnaire.

Il y avoit trois cens ans que les Mahométans avoient la direction du Tribunal des Mathématiques. L'Empereur la leur ôta pour la donner au P. Adam: le Pere s'excuſa pluſieurs fois d'accepter cet Employ; mais il ne lui fut pas poſſible de s'en défendre. Il vit bien qu'il alloit s'attirer l'indignation du Prince, s'il perſévéroit dans ſon refus.

Il ne l'agréa pourtant qu'à condition qu'il ne travailleroit qu'à cette partie des Mathématiques, qui concerne le cours des Aſtres, les Eclypſes, & les viciſſitudes des ſaiſons, dont les regles ſont certaines; & il déclara à l'Empereur que la Science des Chinois étoit vaine & ſuperſtitieuſe, lorſqu'ils prétendoient connoître par l'obſervation des Aſtres, la différence des jours heureux ou malheureux, dont la Nation eſt ſi fort entêtée.

La réforme du Calendrier, & l'éclat que le P. Adam donna au Tribunal des Mathématiques, lui affectionnerent de plus en plus ce jeune Prince: il alloit ſouvent voir le Pere dans ſa maiſon, & en moins de deux ans il lui rendit juſqu'à vingt viſites. Cette faveur étoit d'autant plus extraordinaire, que les Empereurs Chinois ne ſortoient preſque jamais de leur Palais; & qu'il n'y a point d'exemple, qu'ils ſe ſoient abaiſſez juſqu'à rendre viſite à leurs ſujets.

Un jour qu'on célébroit la fête de ſa naiſſance, au lieu de recevoir ſur ſon Trône les hommages de toute ſa Cour, il paſſa le jour entier dans la maiſon du P. Adam. Une autrefois qu'il l'alla voir pendant l'Hyver, il jugea qu'il n'étoit pas aſſez bien vêtu pour la ſaiſon; & dépoüillant ſa propre veſte, il lui en fit préſent. Il ne l'appelloit jamais que *Ma fa*, qui eſt un nom très-honorable parmi les Tartares, & qui ſignifie *ancien pere*.

Il ne ſe laſſoit point de faire ſon éloge. Il loüoit ſur-tout ſon grand déſintéreſſement. « Les Mandarins, diſoit-il, ne m'aiment & ne me ſervent que par des vûës intéreſſées: ils me demandent tous les jours des graces nouvelles. *Ma fa* au contraire, qui ſçait que je l'aime, refuſe continuellement celles que je le preſſe de recevoir. Il eſt trop content de mon amitié. »

Perſonne ne préſente des Requêtes à l'Empereur, qu'elles ne paſſent par les mains du Mandarin, qui préſide au Tribunal deſtiné à les examiner. Sa Majeſté ne voulut point que le P. Adam eſſuyât les formalitez de ces Tribunaux, peu favorables aux Etrangers, & elle lui ordonna de s'adreſſer immédiatement à Elle-même.

C'eſt en conſidération du même Pere, que ce Prince donna toûjours aux Prédicateurs de l'Evangile les plus grandes marques de ſon affection: il permit de bâtir deux Egliſes à *Peking*, & de répa-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 95 sur 577

rer toutes celles, qui, durant le tems des troubles, avoient été ruinées dans les Provinces.

Le P. Buglio & le P. Magalhaens ayant été arrêtez dans la Province de *Se tchuen* par les Tartares, & conduits dans les prisons de *Peking*; l'Empereur les reçut avec bonté, comme les freres du Pere Adam, & voulut même les loger dans l'enceinte de son Palais. Mais les Peres ayant refusé cet honneur, à cause des difficultez qu'ils auroient de remplir leur ministere, il leur acheta une maison dans la Ville.

Le P. Adam ayant informé ce Prince que le P. Martini étoit arrivé à *Macao*, avec un bon nombre de Missionnaires qu'il avoit amenez d'Europe; Sa Majesté leur fit expédier des Patentes très-honorables, par lesquelles elle les invitoit de venir à sa Cour, avec ordre aux Mandarins de les pourvoir de Barques, & de toutes les choses nécessaires pour le voyage.

Ce fut à la faveur de ces Patentes, que quatorze Missionnaires entrerent dans l'Empire, & furent reçûs par-tout avec honneur. Le P. Ferdinand Verbiest étoit du nombre: il fut d'abord destiné à la Province de *Chen si*, où, après avoir travaillé pendant dix mois, il fut appellé à la Cour pour soulager le P. Adam déja avancé en âge, & pour l'aider dans son Emploi de Président du Tribunal des Mathématiques.

Dans ces entretiens fréquens, que l'Homme Apostolique avoit avec l'Empereur, il faisoit toûjours tomber le discours sur la Religion: ce Prince qui l'écoutoit avec plaisir, admiroit l'excellence & la pureté de la Morale Chrétienne: il lisoit volontiers les Livres qui traittent à fonds de nos Mysteres, & il s'en faisoit expliquer les endroits difficiles.

Un jour que le Pere lui donna un Livre d'Estampes, qui représentoient la Naissance, la Vie, & la Mort de Notre-Seigneur, avec des explications de chaque Mystere en Langue Chinoise; il se mit à genoux, & considéra toutes ces Images avec beaucoup de respect. Il lut ensuite l'explication du Décalogue: quand il fut au sixiéme Commandement, après avoir rêvé quelque tems, il demanda si ce précepte obligeoit tout le monde? Et le Pere lui ayant répondu que la Loy de Dieu étoit indispensable, & que les Rois, de même que leurs sujets, étoient également obligez de l'observer: il répeta plusieurs fois ces paroles: *Voilà une sainte Loy.*

Sous la protection d'un Prince si favorable aux Prédicateurs de l'Evangile, le Christianisme devenoit florissant dans la Capitale, & jettoit de profondes racines dans toutes les Provinces. Un grand nombre d'Ouvriers, parmi lesquels se trouvoient plusieurs Jésuites François, y travailloient avec un zéle que Dieu bénissoit visiblement. On n'a point encore oublié dans la Province de *Chen si*, les vertus Apostoliques du Pere le Faure: & les descendans de cette Chrétienté nombreuse, qu'il a formée & cultivée durant tant d'années, se souviennent encore de ce qu'ils ont oüi raconter à leurs peres de l'humilité de ce Missionnaire, de sa douceur, de sa mortification, de sa constance dans les plus rudes épreuves, & de ses travaux infatigables, qui étoient accompagnez de signes & de prodiges.

On avoit lieu, ce semble, d'espérer qu'un Prince, qui étoit prévenu de tant d'estime pour la Loy Chrétienne, & qui protégeoit si ouvertement ses Ministres, ne résisteroit pas long-tems à la lumiere qui l'éclairoit: & en effet il ne paroissoit pas éloigné du Royaume de Dieu: mais il fut malheureusement retenu, & par l'attachement que les Reines lui inspirerent pour les Bonzes ennemis jurez du nom Chrétien, & encore plus par les liens honteux d'une passion impure, que ces Ministres de l'Enfer resserroient de plus en plus, en flattant la corruption de son cœur.

Ce jeune Monarque se laissa transf-

porter d'un amour violent pour une Dame mariée à un jeune Seigneur Tartare, laquelle alloit ſouvent chez la Reine. Cette Dame en fit confidence à ſon mari, qui lui donna des leçons, dont elle eut la ſimplicité de faire pareillement confidence à l'Empereur. *Chun tchi* envoya chercher l'infortuné mari: & ſous prétexte de quelque négligence dans l'adminiſtration de ſa Charge, de colere il lui donna un ſoufflet. Le chagrin que le Tartare reſſentit de cet affront, lui cauſa la mort en moins de trois jours. L'Empereur épouſa auſſitôt ſa veuve, & la fit Reine.

Le P. Adam n'épargna rien pour le guérir de cette paſſion: il lui fit ſur cela de vives & de fréquentes remontrances, que *Chun tchi* regardoit comme l'effet de l'attachement que le Miſſionnaire avoit pour ſa perſonne. *Je pardonne vos invectives*, lui diſoit-il, *parce que je ſçai que vous m'aimez*.

Cependant ſa tendreſſe pour le Pere diminua peu à peu, & il fut aiſé de s'appercevoir qu'il ne le regardoit plus que comme un Cenſeur incommode, & qui troubloit ſes plaiſirs. Il eut un fils de la nouvelle Reine, qui ne vécut que peu de jours, & la Reine mourut bien-tôt après lui. Cette mort frappa tellement *Chun tchi*, qu'il en tomba malade, & enfin mourut de douleur à l'âge de 24. ans. Prince, que tant d'aimables qualitez euſſent rendu digne d'un meilleur ſort, s'il eût été plus fidele aux graces que Dieu lui avoit ménagées.

Il appella le P. Adam dans ſa derniere maladie, & le voyant à genoux aux pieds de ſon lit, avec tous les ſignes d'un cœur ſaiſi de triſteſſe, il s'attendrit pareillement, lui ordonna de ſe lever, lui fit préſenter du thé, écouta ſes derniers avis avec une docilité apparente, & le congédia avec les marques ordinaires de tendreſſe, auſquelles le Pere fut d'autant plus ſenſible, qu'après l'avoir élevé comme ſon fils, & avoir fait tant d'efforts pour le mettre dans la voye du ſalut, il le voyoit mourir dans l'infidélité. Avant ſa mort il nomma *Cang hi* ſon ſecond fils, âgé ſeulement de huit ans, pour lui ſuccéder à l'Empire, ſous la conduite de quatre Tuteurs qu'il lui donna.

La mort de l'Empereur *Chun tchi* fut d'abord fatale aux Bonzes, qui avoient entretenu ce Prince dans ſes folles paſſions, & qui avoient gâté ſon eſprit par leurs pernicieuſes maximes. Ils furent tous chaſſez du Palais, où le P. Adam continua d'avoir le même ſuccès qu'auparavant: on lui donna même le titre de Précepteur du jeune Prince, & il eut le crédit de ſauver la Ville de Macao, qu'il y avoit ordre de détruire, ainſi que toutes les habitations maritimes, parce qu'elles pouvoient favoriſer le deſſein d'un fameux Pyrate, qui croiſoit les côtes de la Chine, & faiſoit la guerre au nouvel Empereur.

Ce fut par le même crédit qu'il appaiſa diverſes perſécutions que les Bonzes exciterent alors contre le Chriſtianiſme dans diverſes Provinces, & ſur-tout dans celles de *Hou quang*, de *Se tchuen*, & de *Kiang ſi*. Mais un tems de minorité, qui eſt ſujet à beaucoup de changemens, & les diverſes factions qui partagent d'ordinaire la Cour ſous un nouveau Gouvernement, firent tout appréhender pour la Religion.

En effet il s'éleva bien-tôt une perſécution générale. L'on attaqua d'abord le P. Adam, qu'on regardoit avec raiſon comme le principal appui de la Loi Chrétienne. L'inſtrument dont l'Enfer ſe ſervit, pour animer les quatre Mandarins Regens contre les Miſſionnaires & leurs Diſciples, fut un Lettré nommé *Yang quang ſien*, homme de peu de mérite, mais violent, & qui par ſes intrigues & par ſes artifices, avoit eu le ſecret de ſe faire redouter des plus grands Mandarins.

Il publia un Livre, & préſenta une Requête aux Régens, qui étoient l'un & l'autre remplis de blaſphêmes contre la Religion, & de calomnies contre les Miſſionnaires; & il le fit avec d'autant plus de

de hardieſſe, qu'il crut le P. Adam hors d'état de ſe défendre, parce qu'une paralyſie ſoudaine, dont il fut attaqué, lui avoit ôté l'uſage de la langue & des mains. Il accuſa d'abord les Miſſionnaires de la Cour d'ignorance en fait d'Aſtronomie, & d'avoir renverſé tous les principes.

Ce fut une accuſation facile à détruire. Le P. Ferdinand Verbieſt y réüſſit, & contenta ſur ce point les Magiſtrats des Tribunaux de la Cour, en juſtifiant les prédictions que le P. Adam avoit faites des Eclypſes & des conjonctions des Planettes, à certains jours & à certaines heures, & en faiſant voir la juſteſſe des regles qu'il avoit propoſées pour la réformation du Calendrier. Mais il ne fut pas ſi aiſé de diſſiper le ſoupçon de la conſpiration prétenduë, dont *Yang quang ſien* accuſoit les Prédicateurs Evangéliques.

Il ſoûtenoit que ces Européans avoient été bannis de leur patrie, comme des ſéditieux, & qu'ils venoient à la Chine, pour ſoulever les Peuples contre l'autorité légitime; que le P. Adam leur Chef n'avoit cherché à ſe donner tant d'autorité à *Peking*, que pour introduire dans l'Empire une multitude d'Etrangers, qui par ſon ordre parcouroient toutes les Provinces, & dreſſoient le plan des Villes, afin de pouvoir en faire plus aiſément la conquête; que le nombre de leurs Diſciples ſe multiplioit à l'infini, & que c'étoit autant de Soldats qu'ils enrôlloient; qu'il venoit chaque année un grand nombre de ces Etrangers à Macao, qui n'attendoient qu'un moment favorable pour l'expédition qu'ils méditoient: ſelon eux, ajoûtoit-il, notre premier Empereur *Fo hi* eſt un des deſcendans d'Adam: il vient d'un pays qu'il appellent la Judée; & il a apporté dans la Chine la Loi qu'ils enſeignent; & s'imaginant que la Judée eſt en Europe: « N'eſt-il pas clair, diſoit-il, » que leur deſſein eſt de perſuader aux » peuples, que nos Empereurs tirent leur » origine d'Europe, & que leurs Princes ont droit ſur notre Monarchie?

Il produiſit enſuite un Livre publié par le P. Adam, où l'on exhortoit les Chinois & les Tartares à embraſſer la Religion Chrétienne, qu'on diſoit être la ſeule Religion véritable. On voyoit dans ce même Livre la liſte des Egliſes établies dans les diverſes Provinces, & le nom des Mandarins ou Magiſtrats, qui avoient reçû le Baptême. *Yang quang ſien* fit entendre que c'étoit là un état de l'Armée qu'on devoit mettre ſur pied au premier ſignal; que les Médailles & les Chapelets que portoient les Chrétiens, étoient les marques ſecrettes de ceux qui entroient dans la conſpiration.

Enfin, pour donner plus de couleur à ſes calomnies, il montra des Livres diſtribuez par les Miſſionnaires, où l'on voyoit la figure du Sauveur crucifié entre deux voleurs: « Voilà, dit-il, le Dieu » des Européans, un homme attaché » à la Croix, pour avoir voulu ſe faire » Roi des Juifs; c'eſt ce Dieu qu'ils in» voquent, afin qu'il les favoriſe dans » le projet qu'ils ont formé, de s'empa» rer de la Chine.

Cette Requête fit ſur l'eſprit des quatre Mandarins Regens toute l'impreſſion que le perfide Lettré s'étoit promis. Elle fut renvoyée aux Tribunaux avec ordre aux Mandarins d'examiner attentivement une affaire ſi importante.

Les Miſſionnaires, & quelques-uns des Mandarins Chrétiens qui avoient été citez dans la Requête, furent chargez de neuf chaînes, & traînez à ces Tribunaux. Le P. Adam, qu'on regardoit comme le Chef de la prétenduë conjuration, fut celui contre lequel on étoit le plus animé. On lui fit ſubir en différens tems pluſieurs Interrogatoires, dont quelques-uns durerent une journée entiere; & il lui fallut répondre article par article aux diverſes accuſations de la Requête.

Rien n'étoit plus touchant que de voir ce vénérable Vieillard, âgé de 74. ans, ſi chéri de deux Empereurs, & regardé peu auparavant comme l'Oracle de la

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 98 sur 577

Cour, à genoux comme un criminel, chargé de chaînes, & accablé d'infirmitez, qui lui ôtoient tout pouvoir de ſe défendre. Le P. Verbieſt, qui étoit à ſes côtez, répondit à tous les chefs d'accuſations, d'une maniere à convaincre les Juges, & à confondre ſon Accuſateur, ſi la réſolution n'eût pas été priſe d'exterminer le Chriſtianiſme.

Enfin le douze de Novembre de l'année 1664. le P. Adam & ſes Compagnons furent conduits aux priſons des Tribunaux, où ils eurent infiniment à ſouffrir. Chaque Priſonnier étoit gardé par dix Soldats des huit Bannieres (a), qu'on changeoit tous les mois. On fit le même traittement aux Mandarins accuſez d'être Chrétiens. Enfin en l'année 1665. les Mandarins s'étant aſſemblez, prononcerent que la Loi Chrétienne étoit fauſſe & pernicieuſe; & que le Pere Adam & ſes Compagnons méritoient d'être punis comme des Séducteurs du Peuple, & des Prédicateurs d'une fauſſe doctrine.

Ils firent encore comparoître pluſieurs fois ces illuſtres Confeſſeurs de J. C. qui défendoient avec beaucoup de courage leur innocence & la ſainteté de la Loi Chrétienne. Mais les raiſons les plus convaincantes ne ſont guéres écoutées par des Juges, que la haine & la paſſion animent. Ils condamnerent le Pere Adam à être étranglé, ce qui eſt parmi les Chinois un genre de mort moins infâme: mais enſuite, comme s'ils ſe fuſſent repentis de l'avoir traitté trop favorablement, ils revoquerent cet Arrêt, & le condamnerent au ſupplice le plus cruel & le plus honteux, & dont on punit à la Chine les crimes les plus atroces.

On fit donc la lecture d'une nouvelle Sentence, qui portoit que le Chef de cette Secte pernicieuſe, déja condamné, ſeroit expoſé dans la Place publique, & coupé tout vivant en dix mille morceaux. On reconduiſit les Peres en priſon, & la Sentence fut envoyée aux Princes du Sang, & aux Mandarins Regens, pour être confirmée.

Dieu ſe déclara alors pour ſon Serviteur, que juſques-là il avoit parû abandonner à la fureur des ennemis de ſon Nom. Toutes les fois qu'on voulut lire la Sentence, un horrible tremblement de terre ſépara l'Aſſemblée, & obligea ceux qui la compoſoient de ſortir de la ſalle, pour n'être pas accablé ſous ſes ruines. Les cris d'un grand Peuple conſterné, & ſur-tout la frayeur de la Reine Mere de l'Empereur défunt, qui attribuoient ce terrible événement à l'injuſtice des Magiſtrats, forcerent les Mandarins Regens d'ouvrir les priſons, & de publier une amniſtie générale, dont l'on excepta néanmoins ceux qui étoient coupables de certains crimes, & entr'autres de profeſſer ou de publier une fauſſe doctrine.

Ainſi les Confeſſeurs de J. C. furent retenus dans les priſons, tandis qu'on rendoit la liberté à environ douze cens criminels. Mais le tremblement de terre, qui ſe fit ſentir de nouveau avec des ſecouſſes plus violentes, divers autres prodiges qui arriverent, le feu qui prit au Palais, & qui en conſuma une grande partie; tout cela ouvrit les yeux à ces Juges iniques, & les convainquit que le Ciel ſe déclaroit en faveur de ceux qu'ils perſécutoient ſi injuſtement.

On élargit donc ces illuſtres Priſonniers, & l'on permit au P. Adam de retourner dans ſa Maiſon juſqu'au premier ordre de l'Empereur. Il ne ſurvécut pas long-tems à tant d'opprobres & de ſouffrances; ſon grand âge & ſes infirmitez augmentées par les rigueurs d'une longue priſon, lui cauſerent une mort glorieuſe, dont Dieu couronna les quarante-quatre années qu'il avoit paſſées dans les travaux d'une vie Apoſtolique. Il entroit dans ſa ſoixante-dix-ſeptiéme année, lorſque Dieu l'appella à lui, le jour qu'on célebre la Fête de la glorieuſe Aſſomption de la Sainte Vierge

(a) Les Soldats Tartares ſont tous compris ſous huit bannieres de différentes couleurs.

en l'année mil ſix cens ſoixante-ſix.

La perſécution fut également vive dans les Provinces, où l'exemple de la Capitale ne pouvoit manquer d'être ſuivi. Les Miſſionnaires y reçurent les plus ſanglans outrages: on les traîna dans les divers Tribunaux Subalternes: on les chargea de chaînes, & on les conduiſit eſcortez de Soldats juſqu'à *Peking*, où ils furent jettez dans les affreuſes priſons du *Hing pou*, c'eſt-à-dire, de la Cour Souveraine pour le Criminel. Enfin, après avoir été examinez, ils furent éxilez à *Canton*, où ils arriverent au nombre de trois Peres de l'Ordre de Saint Dominique, d'un de Saint François, & de vingt-un Jéſuites: quatre autres furent retenus à la Cour; & c'eſt d'eux que la Providence ſe ſervit peu-après, pour relever les triſtes reſtes de la Religion perſécutée, & pour la rétablir dans ſa premiere ſplendeur.

Dieu même parut venger l'innocence de ſes Miniſtres. La mort enleva *So ni*, le premier Miniſtre Régent, & le plus grand perſécuteur du Chriſtianiſme. *Sou ca ma*, qui étoit le ſecond, fut accuſé & condamné à mort: ſes biens furent confiſquez, & on trancha la tête à ſes enfans, excepté au troiſiéme, qui ſouffrit le cruel ſupplice auquel le P. Adam avoit été condamné. *Yang quang ſien*, l'Auteur de cette tempête, & qui préſidoit au Tribunal des Mathématiques à la place du P. Adam, fut dégradé de ſon emploi, réduit à une fortune privée, & enſuite condamné à mort. Mais l'Empereur touché de ſon grand âge, changea cette peine en un exil perpetuel. Comme il étoit en chemin pour ſe rendre au lieu de ſon banniſſement, il fut frappé d'un ulcere peſtilentiel, dont il mourut miſérablement.

C'eſt ainſi que Dieu préparoit les voyes au rétabliſſement de ſon culte dans l'Empire de la Chine. L'Empereur étoit devenu majeur; & avec le fonds d'eſprit, d'équité, de ſageſſe, & de raiſon qu'il avoit, il étoit difficile qu'il ne s'apperçût pas des violences & des injuſtices qu'on avoit fait aux Miſſionnaires.

Un événement lui fit connoître ces hommes, qu'on avoit voulu faire paſſer pour des rebelles. C'eſt une affaire importante à la Chine, que le Calendrier qui s'y fait tous les ans: il ſe dreſſe par autorité publique, & l'Empereur même s'en mêle. Depuis que le P. Adam eût été dépoüillé de ſa Charge de Préſident du Tribunal des Mathématiques, il s'y étoit gliſſé une infinité de fautes par l'ignorance d'*Yang quang ſien*, qui l'avoit remplacé. L'Empereur s'en plaignit hautement, & voulut qu'on travaillât à le réformer.

Comme ce jeune Prince n'étoit plus ſous la tutelle des Miniſtres, dont on redoutoit l'autorité, on ne riſquoit plus à lui donner de bons conſeils: & il ſe trouva des gens aſſez équitables, pour lui repréſenter qu'on ne pouvoit mieux faire, que de conſulter les Mathématiciens d'Europe, qui avoient été exilez pendant ſa minorité; & qu'il y en avoit encore quelques-uns à *Peking*, dont l'habileté étoit connuë.

Le Prince les envoya chercher au même inſtant; & dès cette premiere audience, qui fut très-favorable, il leur donna à examiner le Calendrier qui étoit dreſſé pour l'année ſuivante. Le P. Verbieſt l'emporta chez lui, & y trouva un nombre de fautes conſidérables, & quelques-unes ſi groſſiéres, que l'ignorance d'*Yang quang ſien* fut manifeſtement découverte.

Les diverſes épreuves qu'on fit de la Mathématique d'Europe, & la juſteſſe des regles que ſuivit le Pere Verbieſt, lui attira l'affection de l'Empereur, qui augmenta toûjours depuis, & fut pouſſée juſqu'à la familiarité. Le châtiment & la mort d'*Yang quang ſien*, qui arriverent environ dans ce tems-là, firent vaquer la Préſidence du Tribunal des Mathématiques: elle fut donnée auſſi-tôt au P. Verbieſt, qui profita de ces commencemens de faveur, pour faire réta-

blir le libre exercice de la Religion Chrétienne. L'occaſion s'en préſenta naturellement.

L'Empereur fit un Edit, qui portoit que tous ceux qui avoient ſouffert quelque vexation pendant ſa minorité, n'avoient qu'à s'adreſſer à lui, & qu'il leur rendroit juſtice. Sur cela le P. Verbieſt lui préſenta une Requête, où il marquoit que par une injuſtice criante, on avoit abuſé de ſon autorité, pour proſcrire la Loy du vrai Dieu, & bannir de l'Empire ceux qui la prêchoient. Cette Requête fut envoyée à un Tribunal, qui la rejetta. Le P. Verbieſt demanda des Juges plus favorables, & l'Empereur, par une admirable condeſcendance, voulut bien les lui accorder.

La Requête fut donc renvoyée à un autre Tribunal, où en effet l'on prononça que la Loy Chrétienne avoit été mal condamnée; qu'elle étoit bonne, & qu'elle n'enſeignoit rien de contraire au bien & à la tranquillité de l'Etat. En conſéquence de cette déciſion, on rétablit dans leurs Emplois les Grands, qui en avoient été deſtituez pour l'avoir ſuivie: les Miſſionnaires furent rappellez de leur exil, avec permiſſion de retourner dans leurs Egliſes: la mémoire du P. Adam fut réhabilitée de la maniere la plus honorable: on dreſſa des Actes publics, où, après avoir juſtifié ſon innocence, & loüé les ſervices importans qu'il avoit rendus à l'Etat, on le rétabliſſoit dans ſa Charge & dans ſes Titres d'honneur, & l'on annobliſſoit ſes ancêtres.

L'Empereur, non content de ces éloges, aſſigna un Champ ſpacieux pour ſa ſépulture, qui joignoit celui qu'on avoit accordé au P. Ricci, contribua aux frais de ſes funérailles, & envoya des Officiers de ſa Cour, & des Mandarins pour y aſſiſter de ſa part. C'eſt ainſi que ce Pere triompha après ſa mort, de la malignité & des artifices de ſes ennemis.

Ce fut en l'année 1671. que les Miſſionnaires furent rétablis dans leurs Egliſes. Il eſt vrai que l'Edit de leur rétabliſſement renfermoit une clauſe fâcheuſe, par laquelle il étoit défendu à tous les ſujets de l'Empire d'embraſſer déſormais la Loy Chrétienne. Mais l'on vit bien que cette clauſe n'avoit été inſérée que par complaiſance, pour ne pas effaroucher la Cour Souveraine des Rits, qui a toûjours été très-oppoſée au Chriſtianiſme: & l'on comptoit beaucoup ſur la protection d'un Prince, que le P. Verbieſt rendoit chaque jour plus affectionné à la Religion.

Dès cette année plus de vingt mille Chinois ſe convertirent ſans nul obſtacle, & reçurent le Baptême. L'année ſuivante un oncle maternel de l'Empereur, & un des huit Généraux perpétuels, qui commandent la Milice Tartare, furent pareillement baptiſez; & depuis ce tems-là l'Evangile fit de ſemblables progrès dans toutes les Provinces de l'Empire.

Le P. Verbieſt, qui étoit l'ame de toutes ces entrepriſes pour la gloire de Dieu, & pour l'avancement de la Foy, entroit de plus en plus dans les bonnes graces de l'Empereur. Ce jeune Prince, d'un eſprit curieux, & d'un goût ſingulier pour les Sciences, l'appella au Palais, afin qu'il lui apprît les Elémens d'Euclide: il employa enſuite deux ans entiers à recevoir ſes leçons de Philoſophie; & pour cela il le retenoit trois ou quatre heures dans un Cabinet, où le plus ſouvent ils s'entretenoient ſeuls, & ſans témoins.

Le Pere, en cultivant l'eſprit du Monarque, ſongeoit encore plus à former ſon cœur à la vertu, & à lui faire goûter la ſcience du ſalut. Il commença par le déſabuſer entierement des fables & des ſuperſtitions Payennes: & peu à peu ménageant les momens favorables, & ſecondant l'avidité qu'il avoit de tout ſçavoir, il l'inſtruiſit des Véritez, qui ſont l'objet de la Foy Chrétienne: il lui en expliqua les Myſteres les plus ſublimes; & il lui en fit connoître la ſainteté & la néceſſité.

Le Prince en étoit ſi rempli, qu'un jour

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 101 sur 577

jour on lui entendit dire qu'insensiblement le Christianisme détruiroit toutes les Sectes de son Empire. Mais il ne se déclaroit point ; & il se contentoit de protéger une Religion, dont il admiroit la pureté & l'excellence. Un Mandarin publia alors un Livre, où il mettoit la Religion Chrétienne au nombre des fausses Sectes. Le Pere présenta une Requête à l'Empereur, pour lui demander réparation de l'injure faite à la Loy du vrai Dieu. Sa Majesté publia aussi-tôt un Edit, par lequel il étoit défendu de donner à cette Loy le nom de fausse Religion.

Ce qui donna tant d'estime à l'Empereur pour les Missionnaires, & ce qui mérita cette affection, dont il les a constamment honorez ; ce ne fut pas seulement la grande capacité du P. Verbiest, qu'on regardoit comme le plus habile homme de l'Empire en toutes sortes de sciences : mais ce fut en premier lieu la connoissance certaine qu'il eut de l'innocence de leurs mœurs, & de la vie dure qu'ils menoient dans l'intérieur de leur maison : il s'en étoit informé par des voyes sûres & secrettes ; & il étoit si bien instruit de ce qui se passoit, qu'il sçavoit jusqu'à leurs austéritez & leurs mortifications particulieres. Ce fut en second lieu la persuasion où il étoit de leur tendre attachement pour sa personne, & de leur zéle pour son service, sans autre intérêt que celui d'accréditer la Religion, de l'enseigner à ses sujets, & de l'étendre dans tout l'Empire.

Un mouvement qui se fit dans les Provinces, & qui pouvoit avoir des suites très-considérables, lui présenta l'occasion de rendre un service important au repos public. *Ou san guey*, ce fameux Général Chinois, qui introduisit les Tartares dans la Chine, pour exterminer les Rebelles, & qui, sans le vouloir, contribua à la conquête qu'ils en firent, forma le dessein de délivrer sa patrie du joug Tartare. En peu de tems il s'étoit rendu maître des Provinces de *Setchuen*, de *Yun nan*, & de *Koei tcheou* : son exemple fut suivi des Provinces de *Quang tong*, & de *Fo kien* ; & un célébre Pyrate, avec une grande armée navale, conquit en peu de jours l'Isle de Formose.

S'il y avoit eu du concert entre ces Puissances liguées, la ruine des Tartares étoit presque certaine ; mais la jalousie les divisa : & ayant contraint ces derniers de faire leur paix avec l'Empereur, il ne restoit plus à réduire qu'*Ou san guei*, le plus redoutable & le plus puissant de ces Révoltez : mais on ne pouvoit le forcer dans ses retranchemens que par le canon ; & tous ceux dont on se servoit à la Chine, étant de fer, ne pouvoient, à cause de leur pesanteur, être transportez sur des Montagnes escarpées, qu'il falloit passer pour atteindre l'ennemi.

L'Empereur s'adressa au P. Verbiest pour lui en fondre plusieurs piéces à la maniere Européane. Le Pere s'excusa dabord sur le peu de connoissance qu'il avoit des Machines de guerre, & sur ses engagemens dans la vie Religieuse, qui l'avoient entierement éloigné de tout ce qui concerne la Milice séculiere, & ne lui permettoient que d'offrir des vœux au Seigneur, pour attirer les divines bénédictions sur ses armes.

Cette réponse fut mal reçûë de l'Empereur, auquel on fit entendre, que le Missionnaire ne devoit pas avoir plus de répugnance à fondre des Canons, qu'à fondre des Machines & des Instrumens de Mathématique, sur-tout lorsqu'il s'agissoit du salut de l'Empire ; & qu'un refus si peu fondé, donnoit lieu de soupçonner qu'il ne fût secrettement d'intelligence avec les Révoltez.

Le Pere, qui apprit le mauvais effet que ce soupçon faisoit sur l'esprit du Prince, ne crut pas devoir exposer la Religion pour une fausse délicatesse de conscience. Il demanda des Ouvriers, & leur expliqua ce que les Livres d'Europe enseignent sur la fonte du Canon. Il conduisit donc l'ouvrage ; & le Canon fut tel qu'on pouvoit le souhaitter. L'Em-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 102 sur 577

pereur en fit faire les épreuves en ſa préſence : & il en fut ſi ſatisfait, que ſe dépoüillant de ſa propre veſte, il en fit préſent au Miſſionnaire devant toute ſa Cour. Ces Canons étoient en effet aſſez légers pour être aiſément tranſportez ; & ils étoient fortifiez de telle ſorte par des ſoliveaux qui y étoient attachez avec des bandes de fer, qu'ils pouvoient réſiſter aux plus violens efforts de la poudre.

A la faveur de cette eſpece d'Artillerie, qui étoit juſqu'alors inconnuë à la Chine, l'Empereur força aiſément les ennemis dans les endroits où ils s'étoient retranchez ; leur armée fut diſſipée, & cette guerre finit par une capitulation qui rétablit la paix, & affermit le Prince ſur ſon Trône.

L'Empereur connut toute l'importance de ce ſervice que le P. Verbieſt venoit de lui rendre ; & la confiance qu'il prit en lui, augmenta de plus en plus. Il l'entretenoit ſouvent avec une familiarité, qui n'eſt pas ordinaire dans un Empereur de la Chine. Il ſouhaitta de l'avoir auprès de ſa perſonne, même dans les plus longs voyages qu'il fit deux fois juſques dans la Tartarie Orientale & Occidentale. Enfin il voulut qu'il apprit la Langue Tartare, qui étoit celle dont il ſe ſervoit plus volontiers : & pour lui en faciliter l'intelligence, il lui donna un de ſes Domeſtiques, qui en poſſédoit toutes les délicateſſes. Le Pere ſe rendit en peu de tems ſi habile dans cette Langue, qu'il fut en état de compoſer une Grammaire Tartare qu'on a imprimée à Paris ; & que tous les ans il donna le Calendrier dans les deux Langues, la Tartare & la Chinoiſe.

Le P. Verbieſt ne ſe ſoutenoit dans tous ces travaux, que par ce zéle ardent dont il brûloit pour la converſion des Infidéles. Il gémiſſoit ſouvent du petit nombre d'Ouvriers, qui ſe trouvoient pour recüeillir une moiſſon, qui devenoit tous les jours plus abondante. La mort enlevoit les anciens Paſteurs, & il ne pouvoit les remplacer. Le plus vaſte champ s'ouvroit à la prédication de l'Evangile dans la Tartarie, dans le Royaume de Corée, dans diverſes Provinces de la Chine même, où la Foy n'avoit pû encore pénétrer, & de tous ces endroits on lui demandoit des Ouvriers : il voyoit qu'à l'exemple de l'Empereur, les Vicerois & les Mandarins combloient d'amitié ceux qu'ils ſçavoient être du nombre de ſes Freres ; que leurs Egliſes & leurs Maiſons étoient reſpectées ; que les portes de ce vaſte Empire, qui avoient toûjours été ſi rigoureuſement fermées aux Nations étrangeres, étoient ouvertes à des hommes, qui avoient tant de part à la bienveillance du Prince. Enfin il étoit perſuadé de cette vérité, dont l'Apôtre de l'Orient ſaint François Xavier étoit lui-même convaincu ; que ſi la Chine recevoit la Religion Chrétienne, toutes les Nations voiſines entraînées par ſon exemple, briſeroient bientôt leurs Idoles, & n'auroient nulle peine à recevoir le joug de la Foy : & c'eſt ce que les Japonois répétoient ſi ſouvent au grand Apôtre, lorſqu'il leur annonçoit les Véritez de la Religion.

C'eſt auſſi ce qui porta le P. Verbieſt à écrire en Europe ces Lettres ſi touchantes & ſi remplies de l'eſprit Apoſtolique, qu'on y a lûës avec tant d'édification, par leſquelles il invitoit ſes Freres à venir partager ſes travaux, & à ne pas laiſſer échapper les conjonctures favorables, où les cœurs des Chinois étoient ſi diſpoſez à recevoir la ſemence Evangelique. Le Pape Innocent XI. qui gouvernoit alors l'Egliſe, étant informé des grands ſervices que ce Miſſionnaire rendoit à la Religion dans ce grand Empire, lui en témoigna ſa joye, & l'en remercia par un Bref Apoſtolique, dont voici la teneur.

A NOTRE TRÉS CHER FILS FERDINAND VERBIEST,

De la Compagnie de JESUS, *Vice-Provincial de la Chine.*

INNOCENT PAPE XI. DU NOM.

NOTRE CHER FILS, SALUT.

» ON ne peut avoir plus de joye » que nous en ont donnée vos » Lettres, par leſquelles, après tous les » témoignages reſpectueux d'une obéiſ- » ſance filiale envers Nous, vous nous » envoyez du vaſte Empire de la Chine, » où vous êtes, deux préſens conſidéra- » bles; ſçavoir le Miſſel Romain traduit » en Langue Chinoiſe, & des Tables » Aſtronomiques de votre façon, ſelon » l'uſage de ces Peuples; & par le moyen » deſquelles vous avez rendu favorable » à la Religion Chrétienne cette Na- » tion polie en toute ſorte de ſciences, » & qui a d'ailleurs beaucoup d'inclina- » tion à la vertu.

» Mais rien ne nous a été plus agréa- » ble, que d'apprendre par ces mêmes » Lettres, combien ſagement vous vous » ſervez de l'uſage des ſciences profa- » nes pour le ſalut de ces Peuples, & pour » l'avancement de la Foi; les employant » à propos, pour réfuter les calomnies » & les fauſſes accuſations, dont quel- » ques-uns tâchoient de flétrir la Reli- » gion Chrétienne; & pour vous gagner » ſi bien l'affection de l'Empereur & de » ſes principaux Miniſtres, que par-là » non-ſeulement vous vous êtes délivré » des fâcheuſes perſécutions que vous » avez ſouffertes ſi long-tems, avec tant » de force & de courage: mais vous » avez fait rappeller tous les Miſſionnai- » res de leur exil, & vous avez non-ſeu- » lement rétabli la Religion dans ſa pre- » miere liberté, & dans tous ſes hon- » neurs; mais vous l'avez miſe en état de » faire de jour en jour de plus grands » progrès. Car il n'eſt rien que l'on ne » doive attendre de vos ſoins, & de ceux » qui travaillent avec vous pour la Reli- » gion dans ce Pays, auſſi-bien que d'un » Prince qui a tant d'eſprit & de ſageſſe, » & qui paroît ſi affectionné à la Reli- » gion, comme le font voir les Edits » qu'il a faits par votre conſeil contre les » Hérétiques & les Schiſmatiques, & les » témoignages d'amitié, que reçoivent » de lui les Catholiques Portugais.

» Vous n'avez donc qu'à continuer » les ſoins que vous prenez, pour avan- » cer, par les induſtries de votre zele & » de votre ſçavoir, les avantages de la » Religion, ſur quoi vous devez vous » promettre tous les ſecours du S. Siege » & de notre Autorité Pontificale; puiſ- » que nous n'avons rien tant à cœur, » pour nous acquitter de nos devoirs de » Paſteur Univerſel, que de voir croître » & avancer heureuſement la Foi de J. C. » dans cette illuſtre partie du monde, qui, » quelqu'éloignée qu'elle ſoit de nous » par les vaſtes eſpaces de Terres & de » Mers qui nous en ſéparent, nous eſt » d'ailleurs ſi proche par la charité de » J. C. qui nous preſſe de donner nos » ſoins & nos penſées au ſalut éternel de » tant de Peuples.

» Cependant nous ſouhaittons d'heu- » reux ſuccès à vos ſaints travaux & à ceux » de vos Compagnons: Et par la tendreſſe » paternelle que nous avons pour vous, » & pour tous les Fideles de la Chine, » Nous vous donnons à tous très-affec-

» tueuſement la Bénédiction Apoſtoli-
» que, comme un gage de notre affection.
» DONNÉ à Rome le troiſiéme de Dé-
» cembre mil ſix cens quatre-vingt-un. »

Ce fut une de ces Lettres, où le Pere Verbieſt répréſentoit d'une maniere ſi pathétique les beſoins de la Chine, qui toucha Louis XIV. de glorieuſe mémoire. Ce grand Prince encore plus illuſtre par ſon zele pour la Religion, que par une ſuite de faits héroïques, qui pendant le cours du plus long Regne qu'on ait encore vû, ont fait l'étonnement & l'admiration de toute l'Europe; ce grand Prince, dis-je, crut qu'en ſuivant ſes vûës pour la perfection des Sciences, il pouvoit en même tems procurer à la Chine un nombre d'excellens Ouvriers, qui y travailleroient ſelon l'eſprit de leur vocation, à la converſion des Infideles.

Il donna ſur cela ſes Ordres à un des plus grands Miniſtres qu'ait eu la France, & le plus capable d'executer un ſi beau projet. M. Colbert avoit déja chargé, par Ordre du Roi, Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences, du ſoin de réformer la Géographie : pluſieurs Membres de cette illuſtre Académie furent envoyez dans tous les Ports de l'Océan & de la Méditerranée, en Angleterre, en Dannemark, en Afrique, & aux Iſles de l'Amérique, pour y faire les Obſervations néceſſaires. Il n'étoit pas auſſi aiſé de les envoyer aux Indes & à la Chine: des Etrangers couroient riſque d'y être mal reçûs, & de faire inutilement un long & dangereux voyage.

La Chine demandoit des Miſſionnaires, & c'eſt ce qui fit jetter les yeux ſur les Jeſuites, qui y avoient déja un grand nombre d'établiſſemens, & dont la vocation eſt d'aller par-tout où il y a lieu d'eſperer de faire plus de fruit pour le ſalut des ames. Le P. de Fontaney qui profeſſoit alors les Mathématiques au College de LOUIS LE GRAND, demandoit depuis plus de vingt ans la permiſſion de ſe conſacrer aux Miſſions de la Chine & du Japon. M. Colbert l'appella avec M. Caſſini, pour lui communiquer les intentions de Sa Majeſté; & c'eſt ainſi que ce ſage Miniſtre lui parla.

« *Les Sciences*, MON PERE, *ne méri-*
» *tent pas que vous preniez la peine de paſſer*
» *les Mers, & de vous réduire à vivre dans*
» *un autre monde éloigné de votre patrie &*
» *de vos amis. Mais comme le déſir de con-*
» *vertir les Infideles, & de gagner des ames*
» *à J. C. porte ſouvent vos Peres à entre-*
» *prendre de pareils Voyages, je ſouhaitterois*
» *qu'ils ſe ſerviſſent de l'occaſion ; & que,*
» *dans les tems qu'ils ne ſont pas ſi occupez à*
» *la Prédication de l'Evangile, ils fiſſent ſur*
» *les Lieux quantité d'Obſervations, qui nous*
» *manquent pour la perfection des Sciences &*
» *des Arts.*

La mort de ce Miniſtre, qui arriva alors, fit perdre de vûë ce Projet; mais ce ne fut que pour un peu de tems. M. de Louvois, qui lui ſuccéda dans la Charge de Sur-Intendant des Arts & des Sciences, demanda aux Supérieurs de notre Compagnie des Sujets ſçavans, zélez, & capables d'entrer dans ces vûës. Parmi le grand nombre de Jéſuites qui s'offrirent, le choix tomba ſur ſix, qui furent préférez aux autres; ſçavoir, les Peres de Fontaney, Tachard, Gerbillon, Bouvet, le Comte, & de Viſdelou. Le Roi les honora du titre de ſes Mathématiciens, & c'eſt en cette qualité qu'ils furent admis dans l'Académie des Sciences: il les gratifia auſſi de tous les Inſtrumens de Mathématiques propres à faire des Obſervations, de Penſions reglées, & de préſens magnifiques.

Comblez des bienfaits de Sa Majeſté, ils ſe rendirent à Breſt, où ils s'embarquerent au mois de Mars de l'année 1685. ſur le Vaiſſeau qui portoit M. le Chevalier de Chaumont, Ambaſſadeur Extraordinaire à Siam, d'où ils devoient ſe rendre à la Chine. Le Roi de Siam ayant ſouhaitté que le P. Tachard revînt en France, pour amener avec lui des Mathématiciens, qui demeuraſſent dans ſon Royaume, Il ne fut permis qu'aux cinq autres Miſſionnaires de ſuivre leur deſtination,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 105 sur 577

deſtination, & de s'embarquer ſur un Vaiſſeau Chinois, qui faiſoit voile pour *Ning po*.

Il eſt inutile de rapporter ce qu'ils eurent de fatigues & de dangers à eſſuyer, juſqu'à leur arrivée dans cette Ville, qui eſt un très-bon Port ſur la Mer Orientale de la Chine vis-à-vis du Japon: ils les eurent bien-tôt oubliées à la vûë de ces Terres Infidelles, après leſquelles ils ſoûpiroient depuis ſi long-tems. Cependant leur vertu & leur conſtance, furent bien-tôt miſes à une dure épreuve. Les Mandarins de *Ning po* les reçurent d'abord avec civilité: mais cette politeſſe leur attira de fortes reprimandes de la part du Viceroy, qui étant l'ennemi déclaré du Chriſtianiſme, prit des meſures pour renvoyer au-plûtôt les Miſſionnaires. Il écrivit pour cela au Tribunal des Rits, & lui préſenta une Requête, par laquelle il demandoit qu'il fût fait défenſe aux Vaiſſeaux Chinois, qui trafiquent dans les Royaumes voiſins, d'amener aucun Européan à la Chine. Il ne doutoit point qu'une réponſe favorable ne l'autoriſât à confiſquer le Vaiſſeau & tous les effets.

Le P. Verbieſt, qui avoit été averti de leur heureuſe arrivée, en informa l'Empereur, en lui diſant que ces nouveaux venus étoient ſes Freres, & qu'ils pouvoient être très-utiles par leur habileté dans les Mathématiques. *Ce ne ſont pas des gens de ce caractere*, répondit l'Empereur, *qu'il faut chaſſer de mes Etats*; & ayant aſſemblé ſon Conſeil Privé, la réſolution fut priſe de les appeller à la Cour avec diſtinction: l'Ordre étoit conçû en ces termes: *Que tous viennent à ma Cour, ceux qui ſçauront les Mathématiques demeureront auprès de moi: les autres iront dans les Provinces où bon leur ſemblera.* Cet Ordre fut envoyé au Viceroy, qui eut le chagrin de procurer à ſes frais une Entrée honorable dans l'Empire, à ceux-là mêmes qu'il avoit voulu en chaſſer d'une maniere honteuſe.

Des Barques qu'on leur fournit, les porterent en cinq jours à *Hang tcheou*, qui eſt la Capitale de la Province. Les Chrétiens qui s'étoient ſi fort intéreſſez à leur affaire, par les prieres qu'ils avoient adreſſées continuellement à Dieu, vinrent en foule au-devant d'eux ſur le bord de la Riviere, & les conduiſirent à l'Egliſe qui étoit gouvernée par le P. Intorcetta.

Ce fut une joye bien ſenſible à ces Nouveaux Miſſionnaires, d'embraſſer ce Vieillard reſpectable par tant d'années d'Apoſtolat, & encore plus par les marques glorieuſes de Confeſſeur de J. C. qu'il avoit reçûës dans les fers, & dans les priſons de *Peking*. Le Viceroy qui réſide dans cette Ville, leur fit préparer une Barque Impériale, ſur laquelle ils s'embarquerent, & donna ordre à un Mandarin de les accompagner juſqu'à *Peking*, & de leur faire rendre les honneurs qui ſont dûs à ceux qui ſont appellez par l'Empereur.

En treize jours ils arriverent à *Yang tcheou*, où ils eurent la conſolation de voir le P. Aleoniſſa, Provicaire de M. l'Evêque de Baſilée, & le P. Gabiani Jéſuite. Là ils laiſſerent le grand Canal, dont la navigation fut interrompuë par les glaces qui ſurvinrent, & ils continuerent leur route par terre juſqu'à *Peking*, où ils arriverent le ſept de Février de l'année 1688.

La joye qu'ils eurent de ſe voir au terme de leurs déſirs, fut bien temperée par l'accablement de douleur, où les jetta la triſte nouvelle de la mort du P. Verbieſt, qu'ils apprirent à leur arrivée. Ils s'étoient flattez de ſe former aux vertus Apoſtoliques par les lumieres & les conſeils de ce grand homme, qui avoit confeſſé le ſaint Nom de Jeſus-Chriſt à la Cour, & au milieu des Tribunaux, ſous le poids des chaînes, & dans l'obſcurité des priſons; & ils ſe voyoient privez de ce ſecours, dont ils ſentoient le beſoin, ſur-tout dans ces commencemens.

Les travaux continuels & exceſſifs du P. Verbieſt avoient fort affoibli ſon tem-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 106 sur 577

pérament, tout robuſte qu'il étoit, & l'avoient jetté dans une langueur qui dégénéra en une eſpece de phtiſie. Les Medecins de l'Empereur le ſoulagerent quelque tems par ces cordiaux admirables que la Chine fournit; mais ils ne purent ſurmonter la violence de la fiévre. Après avoir reçû les derniers Sacremens de l'Egliſe avec une ferveur & une piété, qui pénétrerent les Aſſiſtans de devotion & de triſteſſe, il rendit ſon ame au Seigneur le 28. de Janvier de l'année 1688.

Il fut généralement regretté de l'Empereur, des Grands, & du Peuple, qui avoient conçû la plus haute idée de ſa vertu & de ſa capacité; des Miſſionnaires qui lui devoient le rétabliſſement de la Religion Chrétienne, preſque entiérement ruinée, & qu'il ſoûtenoit de tout ſon crédit à la Cour; & enfin des Fidéles, dont il maintenoit la ferveur, & dont il protégeoit la foibleſſe, ſoit en leur envoyant des Ouvriers Evangéliques, ſoit en étouffant les perſécutions dans leur naiſſance, ſoit en prévenant celles dont ils étoient menacez.

Honoré de la faveur du Prince, & dans le haut point de réputation où ſon mérite l'avoit mis, il charmoit tout le monde par ſa douceur, ſa modeſtie, ſon recüeillement, & ſon humilité profonde: plus on lui applaudiſſoit, plus il avoit de bas ſentimens de lui-même; n'eſtimant l'affection de l'Empereur & des Grands, qu'autant qu'elle pouvoit être utile à la propagation de la Foi.

Dans toutes ſes actions, il ne comptoit que ſur la Protection Divine; & plein de confiance en cette protection, nul obſtacle ne l'arrêtoit, dès qu'il s'agiſſoit de la gloire de Dieu, & des intérêts de la Religion; auſſi ne formoit-il aucune entrepriſe, qu'il ne la recommandât à Dieu par des prieres humbles & ferventes.

Inſenſible à toutes les choſes de la Terre, il ne penſoit qu'à celles qui pouvoient procurer le ſolide établiſſement de la Foi: viſites ou converſations inutiles, lecture de Livres curieux, nouvelles mêmes d'Europe, qu'on lit avec tant d'empreſſement, quand on eſt ſi fort éloigné de ſa patrie; il ſe retranchoit tout cela, regardant comme des momens perdus tous ceux qui n'étoient pas conſacrez aux fonctions utiles à la Religion: ſon tems étoit employé, ou à calculer avec un travail infatigable les mouvemens des Aſtres, pour compoſer le Calendrier de chaque année; ou à inſtruire les Fidéles & les Catéchumenes; ou bien à écrire des Lettres aux Miſſionnaires, pour les conſoler & les fortifier, aux Viceroys & aux Mandarins, pour leur recommander les Chrétientez qui étoient dans leur Département, & aux Jéſuites d'Europe, pour les inviter à venir cultiver un auſſi vaſte champ que celui de la Chine.

Ses papiers de dévotion, qu'on a lûs après ſa mort, ont fait connoître juſqu'où alloit la délicateſſe de ſa conſcience; quelle étoit la rigueur de ſes auſtéritez corporelles; avec quelle attention il veilloit ſur tous les mouvemens de ſon cœur, nonobſtant la foule de ſes occupations; & enfin avec quelle ardeur il aſpiroit au bonheur de donner ſa vie pour J. C.

On lui a ſouvent entendu dire qu'il n'auroit jamais accepté la Charge qu'il rempliſſoit, s'il n'avoit eſpéré, qu'au cas qu'il s'élevât quelque nouvelle tempête contre la Religion, il en ſeroit la premiere victime; & que les Idolâtres qui le regardoient comme le Chef des Chrétiens, lui feroient porter tout le poids de la perſécution. Sa charité ne connoiſſoit point de bornes, quand il s'agiſſoit de pourvoir aux beſoins des autres, tandis qu'il étoit extrêmement dur à lui-même, & qu'il ſe refuſoit juſqu'au néceſſaire. Enfin il s'étoit fait une Loi de ne point paroître en public, ni à la Cour, que revêtu d'un cilice, ou ceint d'une chaîne de fer, armée de pointes; & par ce moyen l'habit propre de ſa Dignité, ne ſervoit qu'à cacher la mortification de J. C. qu'il portoit ſur ſa chair.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 107 sur 577

Tel étoit cet illuſtre Miſſionnaire, lequel avoit mérité l'eſtime & la bienveillance d'un Prince, qui étoit lui-même ſi rempli de mérite. Il fut très-ſenſible à la perte qu'on faiſoit du P. Verbieſt, & il l'honora d'un éloge qu'il compoſa lui-même, & qu'il envoya par deux Seigneurs diſtinguez, pour le lire devant le cercüeil du défunt, après lui avoir rendu de ſa part les mêmes devoirs, qui ſe rendent, ſelon la Coûtume de la Chine, à la mémoire des morts. L'éloge étoit conçû en ces termes.

« Je conſidere ſérieuſement en moi-» même, que le P. Ferdinand Verbieſt » a quitté de ſon propre mouvement » l'Europe pour venir dans mon Empi-» re; & qu'il a paſſé une grande partie » de ſa vie à mon ſervice. Je lui dois » rendre ce témoignage; que durant tout » le tems qu'il a pris ſoin des Mathéma-» tiques, jamais ſes prédictions ne ſe ſont » trouvées fauſſes: elles ont toûjours été » conformes au mouvement du Ciel. » Outre cela, bien-loin de négliger l'e-» xécution de mes Ordres, il a paru en » toutes choſes exact, diligent, fidéle, » & conſtant dans le travail juſqu'à la » fin de ſon Ouvrage, & toûjours égal » à lui-même. »

» Dès que j'ai appris ſa maladie, je »lui ai envoyé mon Médecin: mais quand » j'ai ſçû que le ſommeil de la mort l'a-»voit enfin ſéparé de nous, mon cœur » a été bleſſé d'une vive douleur. J'en-» voye deux cens onces d'argent & plu-» ſieurs pieces de ſoye, pour contri-» buer à ſes obſeques; & je veux que cet » Edit ſoit un témoignage public de l'af-» fection ſincere que je lui porte. »

L'exemple du Prince fut ſuivi de pluſieurs Grands de la Cour, qui écrivirent ſur des pieces de ſatin des éloges du P. Verbieſt, leſquels furent ſuſpendus dans la Salle où le corps étoit expoſé. Le 11. de Mars, qui étoit le jour fixé pour ſes obſeques, l'Empereur envoya ſon beau-pere, qui eſt en même-tems ſon oncle, avec un des premiers Seigneurs de la Cour, un Gentilhomme de la Chambre, & cinq Officiers du Palais, pour y tenir ſa place: ils s'y rendirent dès les ſept heures du matin.

Le corps du Pere étoit enfermé dans un cercüeil d'un bois épais de trois à quatre pouces verniſſé & doré par dehors, ſelon la coûtume de la Chine, & ſi bien fermé, que l'air n'y pouvoit pénétrer. Le cercüeil fut porté dans la ruë ſur un brancard, expoſé ſous une eſpece de dôme ſoutenu de quatre colomnes revêtuës d'ornemens de ſoye blanche, couleur qui eſt à la Chine celle du deüil; d'une colomne à l'autre pendoient pluſieurs feſtons de ſoye de diverſes couleurs. Le brancard étoit attaché ſur deux mâts de deux pieds de diamettre, & d'une longueur proportionnée, que ſoixante hommes devoient porter ſur leurs épaules.

Le Pere Supérieur accompagné de tous les Jéſuites de *Peking*, ſe mit à genoux devant le corps. Ils firent trois profondes inclinations juſqu'à terre, tandis que les Chrétiens pouſſoient des ſanglots capables d'attendrir les cœurs les plus inſenſibles. Enſuite tout ſe diſpoſa pour la marche, qui devoit ſe faire dans deux grandes ruës tirées au cordeau, larges environ de cent pieds, & longues d'une lieuë, pour aller gagner la porte de l'Oüeſt, éloignée de ſix cens pas du lieu de la ſépulture, qui fut accordée au P. Ricci par l'Empereur *Vanlié*.

D'abord paroiſſoit un tableau de vingt-cinq pieds de haut ſur quatre de large, où l'on avoit écrit en caracteres d'or ſur un fond de taffetas rouge, le nom & la dignité du P. Verbieſt. Pluſieurs hommes ſoutenoient cette machine, qui étoit précédée d'une troupe de joüeurs d'inſtrumens, & ſuivie d'une autre troupe qui portoit des étendarts, des feſtons, & des banderolles. On voyoit enſuite une grande Croix ornée de banderolles, qui étoit portée entre deux rangs de Chrétiens vêtus de blanc, tenant d'une main un

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 108 sur 577

cierge allumé, & de l'autre un mouchoir pour eſſuyer leurs larmes. Ils marchoient deux à deux, avec une modeſtie qui édifioit les Infidéles.

A quelque diſtance, & entre deux rangs de luminaires, ſuivoit l'Image de la ſainte Vierge & de l'Enfant Jeſus, tenant le Globe du Monde en ſa main, laquelle étoit dans un cadre entouré de pluſieurs piéces de ſoye, qui formoient une eſpece de cartouche. Après quoi venoit le tableau de S. Michel, avec des ornemens ſemblables.

Immédiatement après, paroiſſoit le portrait du défunt, avec l'éloge compoſé par l'Empereur, & écrit ſur une grande piece de ſatin jaune. Il étoit environné d'une foule de Chrétiens & de Miſſionnaires, qui ſuivoient en habit de deüil. Enfin le cercüeil paroiſſoit accompagné des Députez de la Cour, & d'une foule de Seigneurs à cheval. Cinquante Cavaliers fermoient cette marche, qui ſe fit avec beaucoup d'ordre & de modeſtie.

Quand on fut arrivé au lieu de la ſépulture, les Miſſionnaires en ſurplis réciterent les Priéres de l'Egliſe: on jetta de l'Eau-benîte: on fit les encenſemens ordinaires marquez dans le Rituel Romain; & on deſcendit le corps dans un Tombeau profond, entouré de quatre murailles de brique, qui devoient être fermées d'une voûte. Toutes ces cérémonies étant finies, les Miſſionnaires écoûterent à genoux ce que le beau-pere de l'Empereur avoit à leur dire de la part de Sa Majeſté. Ce fut ainſi qu'il parla.

« Le P. Verbieſt a rendu de grands » ſervices à l'Etat. Sa Majeſté, qui en » eſt très-perſuadée, m'a aujourd'hui » envoyé avec ces Seigneurs pour en » rendre un témoignage public; afin » que tout le monde ſçache l'affection » ſinguliere qu'Elle a toûjours euë pour » ſa perſonne, & la douleur qu'Elle a de » ſa mort. »

La douleur que les Miſſionnaires reſſentoient de leur perte, & cette faveur ſurprenante de l'Empereur, leur fermoient la bouche: ils ne ſçavoient comment s'exprimer. Cependant le P. Pereyra prit la parole au nom de tous les Miſſionnaires, & fit au beau-pere de l'Empereur la réponſe ſuivante.

« C'eſt moins notre douleur, dit-il, » que l'extrême bonté de l'Empereur, » qui nous empêche de parler. Eſt-il poſ» ſible, Seigneur, que ce grand Prin» ce traitte des étrangers, comme s'ils » avoient l'honneur de lui appartenir? » Non content de prendre ſoin de no» tre ſanté, de notre réputation, & de » notre vie, il honore même notre mort » par ſes éloges, par ſes libéralitez, & » par la préſence des plus grands Sei» gneurs de ſa Cour, & (ce qu'on ne » ſçauroit aſſez eſtimer) par ſa douleur. » Pouvons-nous répondre à tant de fa» veurs? Ce que nous vous ſupplions de » lui dire, c'eſt que nous pleurons au» jourd'hui, parce que nos larmes peu» vent bien faire connoître la grandeur » de notre affection; mais que nous n'o» ſons parler, parce que nos paroles ne » peuvent pas exprimer tout ce que nous » ſentons de reconnoiſſance. »

On rapporta cette réponſe à l'Empereur, qui en fut content. Quelques jours après le Tribunal des Rits préſenta une Requête à Sa Majeſté, par laquelle il demandoit, & obtint la permiſſion de décerner de nouveaux honneurs au P. Verbieſt. Il deſtina ſept cens taëls d'argent à lui élever un Mauſolée; & outre cela il conclut à faire graver ſur une table de marbre l'éloge que l'Empereur avoit compoſé, & à députer des Mandarins, pour lui rendre les derniers devoirs au nom de l'Empire.

Les Miſſionnaires nouvellement arrivez, n'avoient pas encore eu l'honneur de ſaluer l'Empereur, quoiqu'il ſe fût informé de leurs noms, de leurs talens, & de leur capacité; & que même il leur eût envoyé de ſon thé, & du vin de ſa table: le deüil qu'il avoit pris pour la mort de

de l'Impératrice ſon ayeule, en fut cauſe, & retarda même les obſeques du Pere Verbieſt.

Ce fut le 21. Mars de l'année 1688. qu'il les admit à ſon Audience. Après pluſieurs marques de bonté, il leur fit un reproche obligeant de ce qu'ils ne vouloient pas tous demeurer à ſa Cour; & il leur déclara qu'il retenoit à ſon ſervice les Peres Gerbillon & Bouvet, & qu'il permettoit aux autres de prêcher la Religion Chrétienne dans les Provinces.

L'Empereur, qui goûta fort ces deux Peres, leur ordonna d'apprendre la Langue Tartare, afin de pouvoir s'entretenir avec eux dans cette Langue: il leur donna même des Maîtres; & pour s'aſſûrer des progrès qu'ils y faiſoient, il les interrogeoit de tems en tems, & liſoit ce qu'ils avoient compoſé.

Ces Peres s'étoient déja rendus habiles dans une Langue, qui n'eſt pas à beaucoup près ſi difficile que la Langue Chinoiſe, lorſque la Providence préſenta au P. Gerbillon une occaſion de rendre un ſervice important à l'Empereur. Il s'agiſſoit de prévenir la guerre, qui étoit ſur le point de s'allumer entre les Chinois & les Moſcovites. Ceux-ci avoient trouvé le moyen de ſe faire un chemin depuis Moſcou, juſqu'à trois cens lieuës de la Chine: s'étant avancez par la Syberie, & ſur diverſes Rivieres, c'eſt-à-dire, ſur l'*Irtis*, l'*Oby*, le *Geniſée*, l'*Angara*, qui vient du Lac de *Paycal*, ſitué au milieu de la Tartarie, ils entrerent dans la Riviere de *Selenga*, & pénétrerent juſqu'à celle que les Tartares appellent *Saghalien oula*, & les Chinois *He lonkiang*, c'eſt-à-dire, *Riviere du Dragon noir*. C'eſt un grand Fleuve qui traverſe la Tartarie, & ſe jette dans la mer Orientale au Nord du Japon.

Non contens de ces découvertes, les Moſcovites bâtirent de diſtance en diſtance des Forts ſur toutes ces Rivieres. Les plus proches de la Chine étoient *Selenga*, *Nipchou*, & *Yacſa*. Les Tartares Orientaux ſujets de l'Empereur, occupent toutes les Terres qui ſont entre la grande Muraille, & la Riviere de *Saghalien oula*: ſurpris de voir que les Moſcovites bâtiſſoient des Forts, pour s'emparer d'un Pays, dont ils prétendoient être les maîtres; & qu'ils venoient leur y diſputer la chaſſe des Martres Zibelines, ils crurent devoir s'oppoſer à leur entrepriſe, & démolirent juſqu'à deux fois le Fort d'*Yacſa*, qui fut rétabli autant de fois par les Moſcovites.

Pour prévenir une guerre funeſte, que cette querelle auroit engagée entre les deux Nations, on propoſa de régler les Limites des deux Empires. Les Czars de Moſcovie envoyerent leurs Plénipotentiaires à *Nipchou*, & l'Empereur envoya de ſon côté des Ambaſſadeurs, auſquels il joignit le P. Pereyra, & le P. Gerbillon, pour leur ſervir d'Interprêtes. La négociation fut difficile: les Ambaſſadeurs de part & d'autre ne s'accordoient point, & étoient prêts de rompre les Conférences: l'un & l'autre parti avoit à ſa ſuite un corps d'Armée, pour terminer par la force ce que la négociation ne pourroit pas décider. Le P. Gerbillon tâcha de concilier les eſprits; il paſſa pluſieurs fois d'un Camp à l'autre: il propoſa des expédiens; & ménageant avec adreſſe les intérêts communs, il perſuada aux Moſcovites de céder *Yacſa*, & d'accepter les Limites que propoſoit l'Empereur. Il revint même avec un Traitté de paix tout dreſſé, qui fut ſigné deux jours après par les Plénipotentiaires des deux Nations.

Toute l'Armée félicita les deux Miſſionnaires d'un ſuccès, auquel on ne croyoit pas devoir s'attendre. Le Prince *Soſan* ſur-tout, ne ceſſoit de loüer le zéle & la ſageſſe du P. Gerbillon; & rendant compte à l'Empereur de cette négociation, dont il étoit le Chef, il lui avoüa que ſans le ſecours de cet Européan, elle eût été abſolument rompuë; & que rien n'auroit pû ſe décider que par la voye des armes.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 110 sur 577

L'Empereur, qui, comme je l'ai dit, goûtoit fort le caractere du P. Gerbillon, eut encore plus d'affection pour lui après cette preuve qu'il venoit de donner de ſon zéle. Il voulut l'avoir auprès de ſa perſonne au Palais, dans ſes Maiſons de plaiſance, & dans ſes voyages en Tartarie; & par-tout il lui donna des marques d'une eſtime particuliere.

Le P. Grimaldi Jéſuite Italien, qui avoit ſuccédé au Pere Verbieſt dans la Charge de Préſident du Tribunal des Mathématiques, étoit allé en Moſcovie par ordre de l'Empereur. Sa Majeſté voulut que le P. Thomas & le P. Pereyra fiſſent les fonctions de cette Charge en ſon abſence. Il donna en même-tems de l'occupation au P. Gerbillon & au P. Bouvet: comme il joüiſſoit d'une paix profonde, & que tout étoit tranquille dans ſes vaſtes Etats, ſoit pour ſe divertir, ſoit pour s'occuper, il prit le deſſein d'apprendre les Sciences de l'Europe. Il choiſit lui-même l'Arithmétique, les Elémens d'Euclide, que le P. Verbieſt avoit commencé à lui expliquer; la Géométrie-pratique, & la Philoſophie.

Le P. Thomas, le P. Gerbillon, & le P. Bouvet eurent ordre de compoſer des Traittez ſur ces matieres. Le premier eut pour ſon partage l'Arithmétique, & les deux autres étoient chargez des Elémens d'Euclide & de la Géométrie. Ils compoſoient leurs Démonſtrations en Langue Tartare, la Langue Chinoiſe étant moins propre à éclaircir des matieres aſſez obſcures d'elles-mêmes. D'ailleurs ceux qu'on avoit donnez aux Peres pour Maîtres en cette Langue, revoïoient avec eux les Démonſtrations; & ſi quelque mot étoit moins propre, ils en ſubſtituoient un autre à ſa place.

Ils alloient tous les jours au Palais, & paſſoient deux heures le ſoir, à expliquer leurs Démonſtrations à l'Empereur, qui admirant la ſolidité de nos Sciences, s'y appliquoit chaque jour avec une ardeur nouvelle. Il faiſoit monter les Peres ſur ſon Eſtrade, & les obligeoit de s'aſſeoir à ſes côtez, pour lui montrer les figures, & les lui expliquer plus aiſément. Il n'interrompoit pas même ſon étude, lorſqu'il demeuroit dans ſa Maiſon de plaiſance, qui eſt à deux lieuës de *Peking*.

Il falloit que les Peres partiſſent dès quatre heures du matin pour s'y rendre; ils ne revenoient à *Peking* que fort tard, & étoient obligez de paſſer une partie de la nuit à préparer les leçons du lendemain. Il n'y avoit que l'eſpérance de faire goûter à l'Empereur les Véritez de la Foy, ou du moins de le rendre favorable à la Religion, qui pût ſoûtenir les Miſſionnaires dans une ſemblable fatigue, dont ils étoient quelquefois accablez.

L'Empereur continua cette étude durant cinq ans avec la même aſſiduité, ſans rien diminuer de ſon application aux affaires de l'Etat, & ſans manquer un ſeul jour de donner audience aux grands Officiers de ſa Maiſon, & aux Cours Souveraines. Il ne ſe contentoit pas de la ſpéculation, il mettoit en pratique ce qu'on lui avoit enſeigné.

Quand, par exemple, on lui expliquoit les proportions des Corps ſolides, il prenoit une boule, & en meſuroit le diametre. Il calculoit enſuite quel poids devoit avoir une autre boule de même matiere, mais d'un plus grand ou d'un plus petit diametre; ou bien quel diametre devoit avoir une boule d'un plus grand ou d'un plus petit poids.

Il examinoit avec le même ſoin les proportions & la capacité des Cubes, des Cylindres, des Cônes entiers & tronquez, des Pyramides, & des Sphéroïdes. Il nivela lui-même durant trois ou quatre lieuës la pente d'une Riviere. Il meſuroit quelquefois Géométriquement les diſtances des lieux, la hauteur des Montagnes, la largeur des Rivieres & des Etangs, prenant ſes ſtations, poſant ſes inſtrumens, & faiſant exacte-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 111 sur 577

ment ſon calcul : puis il faiſoit meſurer ces diſtances ; & il étoit charmé, quand ce qu'il avoit trouvé par le calcul, s'accordoit parfaitement avec ce qu'on avoit meſuré. Il recevoit avec plaiſir les applaudiſſemens des Seigneurs de ſa Cour, qui lui en marquoient de la ſurpriſe : mais il les tournoit preſque toûjours à la loüange des Sciences d'Europe, & de ceux qui les lui enſeignoient.

Enfin ce Prince, tout occupé qu'il étoit du gouvernement du plus grand Empire du monde, devint ſi habile dans les Mathématiques, qu'il compoſa un Livre de Géométrie : il le donna aux Princes ſes Enfans, dont il voulut être le maître, en les aſſemblant tous les jours, & leur expliquant les proportions les plus difficiles d'Euclide.

Cette bonté, dont l'Empereur avoit conſtamment honoré les Miſſionnaires ; & qu'il pouſſoit même juſqu'à une eſpece de familiarité, répondoit de ſa protection pour le Chriſtianiſme, & ſembloit inviter à venir dans ſes Etats un grand nombre d'excellens ſujets, qui ſoupiroient après cette Miſſion.

Leur zele, tout ardent qu'il étoit, fut rallenti, ou du moins ſuſpendu, par les conteſtations qui s'éleverent entre deux Puiſſances, leſquelles éxigeoient une obéiſſance, qu'on ne pouvoit rendre à l'une, ſans offenſer l'autre. La Sacrée Congrégation avoit envoyé des Vicaires Apoſtoliques dans tout l'Orient, & avoit inſtitué un Serment, par lequel chaque Miſſionnaire devoit reconnoître leur autorité. D'une autre part, le Roi de Portugal défendoit de prêter ce ſerment, prétendant qu'il avoit lui ſeul le droit d'y nommer des Evêques. On ſe trouvoit par là dans la triſte néceſſité de choquer l'une ou l'autre autorité.

Cependant les Jéſuites, & quelques autres Religieux, obéirent aux ordres de la Sacrée Congrégation ; perſuadez que l'intention d'un Prince auſſi zelé pour la Religion que le Roi de Portugal, n'étoit pas de riſquer pour ſes intérêts particuliers la ruine du Chriſtianiſme à la Chine, & peut-être dans toutes les autres parties de l'Orient.

Les choſes s'accommoderent dans la ſuite ; & ſur les remontrances qui furent faites par le P. Tachard au Pape Innocent XI. Sa Sainteté ſuſpendit le ſerment. Alexandre VIII. ſon ſucceſſeur accorda peu après trois Evêques à la nomination du Roi de Portugal ; l'un pour *Peking*, l'autre pour *Nan king*, & le troiſiéme pour *Macao*.

Cependant la Religion Chrétienne n'étoit que tolerée à la Chine ; & l'Edit porté par l'Empereur au commencement de ſa Majorité, qui rétabliſſoit dans les Egliſes les Miſſionnaires exilez pendant la derniere perſécution, défendoit à tous ſes Sujets d'embraſſer déſormais la Loi Chrétienne. Il eſt vrai que les Peres qui étoient à la Cour, obtenoient des recommandations puiſſantes auprès des Viceroys & des Mandarins des Provinces, qui les engageoient à fermer les yeux aux nouveaux Etabliſſemens, & à ne pas inquietter ceux des Chinois, qui écoutoient plûtôt la voix de Dieu, que celle des hommes. Néanmoins il y en avoit pluſieurs, ſur-tout parmi les Grands, qui arrêtez par la crainte de perdre leur fortune, n'oſoient ſuivre la vérité connuë.

D'ailleurs il en coûtoit beaucoup pour obtenir ces ſortes de recommandations. Outre le Cérémonial du Pays, ſi gênant pour des Etrangers, & qu'on doit exactement obſerver, lorſqu'on viſite les Seigneurs ; outre les momens favorables qu'il faut étudier, & les précautions qu'on doit prendre ; on ne ſe préſente guéres devant eux, pour leur demander quelque grace, ſans accompagner ſa Requête d'un préſent : on n'eſt pas même toujours ſûr de réüſſir. Un Viceroy attaché à la Secte des Bonzes, ou ennemi des Chrétiens, a dans la Loi, ou une raiſon, ou un prétexte de s'oppoſer à tout nouvel Etabliſſement, ſans qu'on puiſſe blâmer ſa conduite.

C'eſt ce qu'éprouverent en différens tems quelques Eccléſiaſtiques François, & des Religieux de différens Ordres, lorſqu'ils voulurent s'établir dans les Provinces. Les Peres Franciſcains venus de Manille furent traverſez dans le deſſein qu'ils avoient de s'établir à *Ngan king*, dans la Province de *Kiang nan*; le P. Aleoniſſa, dans ſa Maiſon de *Nan king* que lui avoit laiſſé D. Grégoire Lopez, Evêque de Baſilée, Chinois de Nation, qui dabord avoit été élevé par les Peres de Saint François, & qui étant devenu Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, avoit été, durant la perſécution, le plus ferme appui de la Religion dans toutes les Provinces; M. le Blanc, à *Emouy*, & dans la Province de *Yun nan*; M. Maigrot Evêque de Conon, & Vicaire Apoſtolique dans la Province de *Fo kien*; M. l'Evêque d'Argolis, Evêque de *Peking*, qui avoit acheté une Maiſon à *Lin tçin* ſur les frontiéres de *Pe tche li* & de *Chan tong*; MM. Baſſet, Appiani, de la Baluere, & Mullener, dans la Province de *Se tchuen*. Enfin pluſieurs autres, dont le détail ſeroit trop long, trouvererent des obſtacles, qui ne purent être levez que par de fortes recommandations, que le P. Gerbillon obtint de ſes amis de la Cour, auprès des Viceroys, & des Gouverneurs des Provinces.

Nonobſtant le zele avec lequel ce Pere & les autres Jéſuites de *Peking*, s'employerent en faveur de ces différens Miſſionnaires, il y eut des gens qui ne rougiſſant point de hazarder les plus groſſieres calomnies, lorſqu'il s'agit des Jéſuites, affecterent de répandre en Europe, que ces Peres ſe déclaroient contre tous les autres Miſſionnaires, & s'oppoſoient de toutes leurs forces à leurs Etabliſſemens; mais ils furent démentis, & par les Lettres de remercîment que ces Miſſionnaires écrivirent au P. Gerbillon, où quelques-uns d'eux l'appelloient un autre Joſeph, qui ſe ſervoit de la faveur que Dieu lui avoit donnée auprès de l'Empereur, pour l'utilité de cette Miſſion & de ſes Miniſtres; & par le compte qu'ils en rendirent à la Sacrée Congrégation, qui chargea Monſeigneur le Nonce d'en témoigner ſa ſatisfaction au P. de Fontaney, durant le ſéjour qu'il fit en France.

« La Sacre'e Congre'gation, » lui dit Son Excellence, ayant appris » par les Lettres qu'elle a reçûës des Evêques, des Vicaires Apoſtoliques, & de » pluſieurs Miſſionnaires de la Chine, » avec quel zele les Jeſuites François ſe » ſont employez, depuis qu'ils ſont dans » cette Miſſion, à ſoûtenir la Religion, » & à rendre aux autres Miſſionnaires » tous les ſervices, que la bienveillance » de l'Empereur les a mis en état de leur » rendre, a crû devoir donner à ces Peres un témoignage authentique de la » ſatisfaction qu'elle a de leur conduite. » Ainſi, dans une Lettre ſignée par M. le » Cardinal Barberin, Préfet de la ſacrée » Congrégation, & par Monſeigneur » Fabroni Sécrétaire de la même Congrégation, elle me charge de vous remercier de ſa part; de vous témoigner » combien elle eſt ſenſible à tout ce que » vous, & les autres Jéſuites vos Compagnons, avez fait dans ce vaſte Empire, pour le bien de la Religion, & » pour ſoûtenir dans leurs fonctions » tous ceux qui y travaillent; & de vous » aſſûrer que dans toutes les occaſions » qui ſe préſenteront, elle vous donnera » des marques de ſa protection & de ſa » bienveillance.

De quelque protection que l'Empereur honorât les Miniſtres de l'Evangile, & quelque crédit que la faveur du Prince leur donnât auprès des Grands, on avoit toujours quelque révolution à craindre pour le Chriſtianiſme, tandis que la ſévérité des Loix qui défendoient aux Chinois de l'embraſſer, donneroit aux Mandarins le droit de le proſcrire dans les lieux de leur dépendance.

Le Tribunal des Rits a été de tout tems ennemi de toute Loi étrangere, moins par attachement pour la Religion du

du Pays, que par eſprit de politique. Dans les Provinces, les Mandarins ſont naturellement prévenus contre les Miſſionaires, ſoit par le mépris & l'averſion, que l'éducation Chinoiſe inſpire pour les autres Nations, ſoit par la jalouſie & la malignité des Bonzes qui les animent, ſoit par un zele mal-entendu du bien public, & le déſir de ſe conformer au goût des Tribunaux, auſquels ils font leur cour par leur attention à arrêter ce qu'ils appellent Nouveautez Etrangeres.

On en fit la triſte expérience dans la Province de *Tche kiang*, où le Viceroy uni avec tous les Mandarins ſes Subalternes, prit la réſolution d'exterminer le Chriſtianiſme, & alluma à *Hang tcheou* la plus cruelle perſécution, ſans avoir égard aux lettres preſſantes que lui écrivit le Prince *So ſan* ſon Protecteur.

Ce Mandarin fit revivre toutes les procédures qu'on avoit faites autrefois contre les Prédicateurs de l'Evangile; & s'appuyant de l'Edit de 1669. qui leur défendoit de bâtir des Egliſes, & d'enſeigner leur Loi aux Chinois, il ſe crut en droit de tout entreprendre. Il renouvella cet Arrêt, & fit afficher dans toutes les Places publiques de *Hang tcheou*, & dans plus de ſoixante & dix Villes de ſon Gouvernement, une Sentence, par laquelle il défendoit, ſous de grieves peines, l'exercice de la Religion Chrétienne.

Le P. Intorcetta qui gouvernoit cette Egliſe, fut cité à divers Tribunaux, où il comparut, tout malade qu'il étoit, & où il confeſſa hautement le Nom de J. C. avec un courage que ſes Juges mêmes admirerent. Ce reſpectable Vieillard, qui avoit blanchi dans les travaux Apoſtoliques, avoit déja eu le bonheur, durant la perſécution d'*Yang quang ſien*, d'être chargé de chaînes, & de ſouffrir pour la Foi les rigueurs d'une dure priſon. L'exemple du Viceroy fut ſuivi de tous les Mandarins de la Province; & chacun d'eux à l'envi fit afficher par tout des Placards injurieux à la Religion Chrétienne, qu'ils traittoient de Secte fauſſe & pernicieuſe.

Le P. Gerbillon étoit à la ſuite de l'Empereur en Tartarie, lorſqu'il apprit ces triſtes nouvelles. Il communiqua auſſitôt ſa peine au Prince *So ſan* ſon ami, & l'un des plus puiſſans Miniſtres de l'Empire. Ce Seigneur écrivit ſur le champ au Viceroy, & lui manda que dans le Gouvernement de ſa Province, il tenoit une conduite bien contraire à la modération qu'il avoit toûjours fait paroître; qu'il ſe trompoit fort, s'il croyoit plaire à l'Empereur, en perſécutant des gens que Sa Majeſté honoroit de ſa bienveillance; que l'exemple du Prince devoit faire plus d'impreſſion ſur lui, que les Arrêts de tous les Tribunaux; qu'il devoit former ſa conduite ſur celle de la Cour, qui ne vouloit plus ſuivre les anciens Edits; qu'enfin l'Empereur lui ſçaura gré de ce qu'il fera en faveur des Miſſionnaires; & je ſerai moi-même, ajoûta-t'il, très-ſenſible aux bons offices que vous leur rendrez à ma recommandation.

En toute autre occaſion, le Viceroy ſe ſeroit crû trop honoré de recevoir des lettres du Prince *So ſan*, qui étoit proche parent de l'Empereur, l'un de ſes premiers Miniſtres, & Grand-Maître du Palais: mais fâché de voir que des Etrangers euſſent tant de crédit à la Cour, ou aveuglé par la haine qu'il portoit aux Chrétiens, il n'en devint que plus furieux.

Il s'empara de pluſieurs Egliſes, qu'il donna aux Prêtres des Idoles: il en arracha les ſacrez Monumens de la Religion: les Croix furent briſées; les Autels profanez, les ſaintes Images livrées aux inſultes des Idolâtres. Il fit de nouvelles Ordonnances plus remplies de menaces & d'invectives, que la premiere. Pluſieurs Chrétiens furent traînez aux Tribunaux: il y en eut d'empriſonnez, d'autres qui furent condamnez à de cruelles baſtonnades, & qui confeſſerent généreuſement le Nom de J. C. au milieu des tourmens.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 114 sur 577

Parmi ces illuſtres Confeſſeurs, un Médecin nommé *Tchang ta teou*, ſe diſtingua, & édifia cette Chrétienté par ſa foi & ſa conſtance. Continuellement il parcouroit les maiſons des Fideles, & les fortifioit dans ce tems d'épreuves, par des diſcours pleins de piété & de ferveur. Le Mandarin qui en fut averti, le fit charger de chaînes, & le fit traîner à ſon Tribunal, où il fut condamné à recevoir une rude baſtonnade.

Un jeune homme, que ce fervent Chrétien avoit tenu ſur les Fonts de Baptême, vint alors ſe jetter aux pieds du Juge, & le conjura, les larmes aux yeux, de permettre qu'il reçût ce châtiment pour ſon parrain. Le Médecin n'eut garde de céder ſa place à ſon filleul : « Hé ! » quoi, mon fils, lui dit-il, voudriez-» vous me ravir la Couronne que Dieu » m'a préparée » ?

Il ſe fit pour lors un combat entr'eux, qui étonna le Juge, & qui attendrit les Aſſiſtans. *Tchang ta teou* fut battu d'une maniere cruelle, & ſouffrit cette ſanglante exécution avec une patience & un courage, dont on n'avoit pas encore vû d'exemple. Ses parens, qui s'étoient trouvez à ce triſte ſpectacle, ſe préparoient à le tranſporter dans ſa maiſon ; mais il voulut abſolument être conduit à l'Egliſe du P. Intorcetta, que le Viceroy n'avoit pas encore fait fermer : il eut aſſez de force pour s'y traîner lui-même, en s'appuyant ſur les bras de quelques Chrétiens : il y arriva baigné dans ſon ſang, & s'offrant en ſacrifice au Seigneur : ſa douleur étoit, diſoit-il, de n'avoir pas mérité la grace de le répandre juſqu'à la derniere goutte pour la défenſe de ſon ſaint Nom.

Cet exemple de fermeté fit tant d'impreſſion, même ſur les Idolâtres, que pluſieurs, parmi leſquels il y en avoit d'un rang diſtingué, demanderent le ſaint Baptême.

Au même tems le Viceroy reçut deux Lettres du Prince *So ſan* ; l'une étoit adreſſée au P. Intorcetta, & il le chargeoit de la remettre au plûtôt à ce Miſſionnaire : l'autre étoit remplie de reproches ſur le peu de cas qu'il faiſoit de ſa recommandation, & ſur ce qu'il aimoit mieux ſe faire l'inſtrument de la paſſion de certaines gens qui l'aigriſſoient contre les Chrétiens, que de ſuivre les conſeils d'ami qu'il lui donnoit.

Cette ſeconde Lettre embarraſſa le Viceroy : il craignoit d'un côté le reſſentiment d'un Miniſtre ſi puiſſant & ſi accrédité : d'un autre côté, il s'étoit ſi fort engagé, qu'il ne croyoit pas pouvoir reculer avec honneur. Il prit le parti de laiſſer les choſes dans l'état où elles étoient, ſans les pouſſer plus loin, & d'envoyer un de ſes Officiers à *Peking*, pour juſtifier en apparence ſa conduite auprès du Prince *So ſan* ; mais en effet pour irriter, s'il étoit poſſible, les principaux Mandarins du *Lipou* * contre les Miſſionnaires.

* Tribunal des Rits.

L'Officier arriva à la Cour : mais le Prince *So ſan* ne voulut point l'écoûter. Il lui dit ſeulement que c'étoit par amitié pour le Viceroy, qu'il avoit tâché de prévenir le malheur où il ſe précipitoit par ſes emportemens ; mais que les Miſſionnaires avoient imploré la protection de l'Empereur, & que Sa Majeſté ſçauroit bien leur rendre juſtice, ſans qu'il s'en mêlât. L'Officier fut ſi étourdi de cette réponſe, qu'il partit à l'inſtant pour en aller rendre compte à ſon Maître.

En effet, les Peres qui étoient à *Peking*, après avoir conſulté le Prince *So-ſan*, & ſur-tout après avoir recommandé à Dieu une affaire, dont le bon ou le mauvais ſuccès entraînoit le ſolide établiſſement, ou la ruine entiere de la Religion, s'étoient rendus au Palais pour demander audience. L'Empereur envoya un de ſes Officiers nommé *Tchao*, qui affectionnoit les Miſſionnaires, pour ſçavoir ce qu'ils demandoient : & après en avoir fait le rapport au Prince, il revint leur rendre la réponſe de Sa Majeſté, qui les accabla de douleur.

» L'Empereur, leur dit-il, eſt ſurpris » de vous voir ſi entêtez de votre Reli- » gion : pourquoi vous occuper ſi fort » d'un monde, où vous n'êtes pas en- » core? Joüiſſez du tems préſent : votre » Dieu ſe met bien en peine des ſoins » que vous prenez : il eſt aſſez puiſſant » pour ſe rendre juſtice, ſans que vous » vous mêliez de ſes intérêts. »

Cette réponſe, à laquelle les Peres ne s'attendoient pas, les conſterna : ils ſe proſternerent à terre, en verſant un torrent de larmes. « C'eſt donc ainſi, » dirent-ils, que l'Empereur nous aban- » donne? C'eſt par nous que l'Empereur » commence à laiſſer opprimer des inno- » cens ? Rapportez-lui le triſte état où » vous nous voyez, & n'oubliez pas de » lui dire qu'il eſt redevable de toute ſa » grandeur au Dieu du Ciel & de la Ter- » re, pour lequel nous combattons; & » que la moindre partie de ſa reconnoiſ- » ſance, eſt d'employer ſon autorité à » empêcher qu'on ne l'outrage. »

Les Peres attendirent la derniere réponſe de l'Empereur, toûjours proſternez à l'une des portes du Palais. Sa Majeſté leur fit dire par le même Officier, qu'Elle étoit touchée de leur affliction, qu'Elle blâmoit la conduite du Viceroy de *Tche kiang*, & qu'Elle vouloit mettre fin à ſa perſécution : mais qu'il n'y avoit que deux moyens d'y réüſſir; l'un plus sûr & moins éclatant, qui étoit de lui donner des ordres ſecrets de réparer les maux qu'il avoit faits; l'autre moins facile, qui étoit de préſenter une Requête, & d'obtenir des Tribunaux un Arrêt favorable aux Miſſionnaires : qu'ils priſſent ſur cela leur parti; & que le lendemain ils vinſſent lui déclarer à quoi ils ſe déterminoient.

Les Miſſionnaires ne balancerent pas ſur le parti qu'ils avoient à prendre : ſi nonobſtant la faveur de l'Empereur, les Mandarins ne laiſſoient pas de s'oppoſer au progrès de la Religion, & de perſécuter ceux qui l'embraſſoient; que ſeroit-ce ſi l'on perdoit les bonnes graces du Prince, ou ſi l'on s'attiroit ſon indignation ? Au lieu que la Loy Chrétienne étant approuvée par un Edit public elle ſeroit reſpectée des Idolâtres; les Grands ne craindroient plus d'être reſponſables aux Tribunaux pour l'avoir embraſſée; les Ouvriers Evangéliques la prêcheroient ſans contradiction; & rien ne pourroit déſormais traverſer ſon établiſſement.

Ils furent encore déterminez à ce parti, par les conjonctures favorables où ils ſe trouvoient. L'Empereur n'avoit point oublié les ſervices importans, que lui avoit rendus le P. Verbieſt; & il étoit infiniment content du zéle & de la dextérité, qu'avoit fait paroître le P. Gerbillon, en concluant la paix entre les Chinois & les Moſcovites; & de la peine qu'il prenoit conjointement avec le P. Bouvet, pour lui enſeigner la Géométrie & la Philoſophie.

De plus, ils avoient dans le Prince *So ſan* un puiſſant protecteur & un ami fidéle; & plus que tout cela, leur confiance étoit en Dieu, qui tient entre ſes mains le cœur des Rois, & dont ils imploroient l'aſſiſtance par de continuelles & de ferventes priéres.

Ils dreſſerent donc leur Requête, & la préſenterent ſecrettement à l'Empereur, afin qu'il l'examinât, avant que que de la lui offrir en public. Ils demandoient que la qualité de Chrétien ne fût pas un titre pour être inquietté & perſécuté. Ils s'étendoient enſuite ſur la vérité & la ſainteté de la Loy Chrétienne, qui enſeigne les maximes de la plus pure Morale, & la pratique des plus ſublimes vertus; & ils concluoient, en diſant qu'il n'étoit pas juſte que, tandis que l'on toléroit un grand nombre de Sectes dans l'Empire, la ſeule Loy du vrai Dieu y fût proſcrite & perſécutée.

L'Empereur ne trouva pas que cette Requête fût propre à faire impreſſion ſur l'eſprit des Chinois : il en dreſſa lui-même une autre en Langue Tartare, qu'il renvoya aux Peres, en leur permettant

d'y ajoûter, ou d'en retrancher ce qu'ils jugeroient à propos: & il avertit qu'elle fût préſentée publiquement dans un jour d'Audience, par les Peres Pereyra & Thomas, qui, par la Charge qu'ils avoient au Tribunal des Mathématiques, étoient perſonnes publiques, & avoient le droit de préſenter des Placets à Sa Majeſté.

Ce fut le jour de la Purification de la très-ſainte Vierge que ces deux Peres préſenterent, avec les cérémonies ordinaires, la Requête que l'Empereur avoit compoſée lui-même. Ce Prince la reçut avec divers autres Mémoires, comme s'il n'en avoit point de connoiſſance; & il l'envoya à la Cour des Rits pour l'examiner, ſelon la coûtume, & lui en faire ſon rapport. Voici la Requête fidélement traduite de l'Original.

GRAND EMPEREUR,

» NOUS expoſons à VOTRE MAJESTE', » avec la ſoumiſſion la plus parfaite, & » le plus profond reſpect, dont nous ſommes capables, le commencement, la » fin, & les motifs de notre très-humble priere, dans l'eſpérance qu'Elle » voudra bien l'écoûter, avec cette prudence qui accompagne toutes ſes actions, & cette bienveillance, dont Elle » a coûtume de nous honorer. »

» Le neuviéme mois de la Lune, le » Pere Intorcetta, ſujet de VOTRE » MAJESTE', qui fait ſa demeure dans » la Ville de *Hang tcheou*, nous avertit » que le Viceroy avoit donné ordre aux » Mandarins de ſa Province de renverſer » les Temples des Chrétiens, & de brûler les Tables d'Imprimerie, ſur leſquelles on a gravé tous les Livres de » notre Religion. De plus, il a déclaré » publiquement que notre doctrine eſt » fauſſe & dangereuſe, & par conſéquent » qu'elle ne doit point être tolérée dans » l'Empire. Il a ajoûté pluſieurs choſes, » qui nous ſont très-déſavantageuſes. »

» A cette nouvelle, ſaiſis de crainte, » & pénétrez d'une vive douleur, nous » avons cru être obligez de recourir à » VOTRE MAJESTE', comme au pere » commun des affligez, pour lui expliquer le pitoyable état où nous ſommes » réduits; car ſans ſa protection, il nous » eſt impoſſible d'éviter les embûches de » nos ennemis, & de parer le coup fatal dont ils nous menacent. »

» Ce qui nous conſole, quand nous » paroiſſons aux pieds de VOTRE MAJESTE', c'eſt de voir avec quelle ſageſſe Elle donne le mouvement à toutes les parties de ſon Empire, comme » ſi c'étoit un corps dont Elle fut l'ame; » & avec quel déſintéreſſement Elle regle les intérêts de chaque particulier, » ſans faire acception de perſonne. De » ſorte qu'Elle ne ſeroit pas en repos, ſi » Elle connoiſſoit un ſeul de ſes ſujets » opprimé par l'injuſtice, ou même privé du rang & de la récompenſe qu'il » mérite. »

» Vous ſurpaſſez les plus grands Rois » parmi vos prédéceſſeurs, qui ont de » leur tems permis dans la Chine les fauſſes Religions. Car vous aimez uniquement la vérité, & vous n'approuvez pas » le menſonge. C'eſt pour cela qu'en viſitant vos Provinces, vous avez donné mille marques de votre affection » Royale aux Miſſionnaires Européans, » qui ſe ſont trouvez ſur votre route; » comme ſi vous euſſiez voulu par-là témoigner que vous eſtimiez leur Loi, » & que vous étiez bien-aiſe qu'ils s'établiſſent dans vos Etats. Ce que nous diſons ici eſt public, & généralement » connu de tout l'Empire.

» Lors donc que nous voyons le Viceroy de *Hang tcheou*, traitter la Religion Chrétienne de Religion fauſſe & » dangereuſe; lorſque nous apprenons » qu'il fait tous ſes efforts pour la détruire; comment pouvons-nous renfermer » en nous-mêmes notre juſte douleur, & » ne pas déclarer à VOTRE MAJESTE' » ce que nous ſouffrons?

» Ce

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 117 sur 577

« Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on » nous a perſécuté ſans raiſon. Autrefois » le Pere Adam Schaal votre Sujet, com- » blé des faveurs extraordinaires de votre » prédéceſſeur, fit connoître à toute la » Cour, que les regles des Mouvemens » Céleſtes établies par les anciens Aſtro- » nomes Chinois, étoient toutes fauſſes : » il en propoſa d'autres, qui s'accor- » doient parfaitement avec les Aſtres : on » les appprouva, & on s'en ſervit avec » ſuccès ; de ſorte que ce changement » remit l'ordre dans l'Empire. VOTRE » MAJESTE' ſçait ce qui ſe paſſa pour » lors à *Peking* : il nous eſt permis auſſi » de nous en ſouvenir, puiſque ce ſont » autant de graces que nous y reçûmes. «

» Mais à l'occaſion de ces erreurs abo- » lies, combien ce Pere ne ſouffrit-il » pas dans la ſuite par les calomnies de » ſes ennemis? *Yang quang ſien*, & ceux » de ſa faction, l'accuſerent fauſſement » de pluſieurs crimes, ſous prétexte de » nouveauté, comme ſi la nouvelle Aſ- » tronomie n'eût pas été d'accord avec le » Ciel. Il mourut ſans pouvoir alors ſe juſ- » tifier ; mais VOTRE MAJESTE' mit en ſa » place le P. Verbieſt, & le combla de » tant de faveurs, que la vie de ce Pere » a été trop courte, & ſes paroles trop » foibles, pour marquer à tout le monde » la grandeur de ſa reconnoiſſance.

» Il a néanmoins reſſenti vivement » tous ces bienfaits ; & c'eſt pour n'être » pas tout-à-fait ingrat, qu'il a employé » plus de vingt ans à compoſer en Lan- » gue Chinoiſe toutes ſortes de Livres » pour l'utilité publique, ſur l'Aſtro- » nomie, l'Arithmétique, la Muſique, » la Philoſophie, qui ſont encore dans » le Palais, avec pluſieurs autres, auſ- » quels il n'a pas eu le tems de mettre la » derniere main.

» Mais, puiſque VOTRE MAJESTE' » eſt parfaitement inſtruite de toutes ces » particularitez, nous n'oſons pas la fati- » guer davantage par un plus long diſ- » cours. Nous la prions ſeulement de faire » réfléxion, que tout cela ne ſuffit pas pour » nous attirer l'affection & la confiance » des Peuples. Si (comme on nous en » accuſe,) la Loi que nous prêchons, » eſt fauſſe & dangereuſe, comment juſ- » tifier la conduite des Princes, qui nous » ont honorez de leur eſtime?

» Cependant, pour ne rien dire de ſes » Prédéceſſeurs, VOTRE MAJESTE' » Elle-même, a tellement compté ſur » notre fidélité, qu'elle ordonna au Pere » Verbieſt de fondre des Canons d'une » nouvelle eſpéce, pour mettre fin à une » dangereuſe guerre. Elle fit traverſer les » vaſtes Mers de l'Océan au P. Grimaldi, » pour aller en Moſcovie avec les Lettres » & le Sceau du Suprême Tribunal de la » Milice. Elle a envoyé pluſieurs fois pour » des affaires importantes, les PP. Pereira » & Gerbillon, à l'extrémité de la Tartarie. » Néanmoins VOTRE MAJESTE' ſçait » bien, que ceux qui ſe gouvernent par » les principes d'une fauſſe Religion, » n'ont pas accoûtumé de ſervir leur Prin- » ce avec fidélité : ils s'abandonnent preſ- » que toûjours à leurs propres paſſions, » & ne cherchent jamais que leur inté- » rêt particulier.

» Si donc nous rempliſſons exacte- » ment nos devoirs ; ſi juſqu'ici nous » avons toujours cherché le bien public, » il eſt manifeſte que ce zele vient d'un » cœur bien diſpoſé, & plein d'une eſti- » me, d'une vénération ; & (ſi nous l'o- » ſons dire) d'une ſinguliére affection » pour la Perſonne de VOTRE MAJESTE' : » au contraire, ſi ce cœur ceſſoit de vous » être ſoûmis, il ſeroit dès-lors oppoſé à » la droite raiſon, au bon ſens, & à tout » ſentiment d'humanité.

» Cela ſuppoſé, nous vous prions très- » humblement de conſidérer, qu'après » les fatigues d'un long voyage, nous » ſommes enfin arrivez dans votre Em- » pire, non pas avec cet eſprit d'am- » bition & de cupidité, qui y conduit » ordinairement les autres hommes ; » mais avec un ardent déſir de prêcher » à vos Peuples la ſeule véritable Reli- » gion.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 118 sur 577

» Et certes, quand nous parûmes ici » pour la premiere fois, on nous y reçut » avec beaucoup de marques de diſtinc- » tion, ce que nous avons déja ſouvent » dit, & que nous ne ſçaurions répéter » trop ſouvent. La dixiéme année de » *Chun tchi* on nous donna la direction » des Mathématiques. La quatorziéme » année du même Regne, on nous per- » mit de bâtir une Egliſe à *Peking*, & » l'Empereur même voulut bien nous ac- » corder un lieu particulier pour notre » ſépulture.

» La vingt-ſeptiéme année de votre » glorieux Régne, VOTRE MAJESTE' » honora la mémoire du P. Verbieſt, » non-ſeulement par des titres nouveaux, » mais encore par le ſoin qu'Elle prit de » lui faire rendre les derniers devoirs avec » une pompe preſque Royale. Peu de » tems après Elle aſſigna un appartement, » & des Maîtres aux nouveaux Miſſion- » naires François, pour leur faciliter l'é- » tude de la Langue Tartare. Enfin, Elle » parut ſi contente de leur conduite, » qu'elle fit inſérer dans les Archives, » les ſervices qu'ils avoient rendus à l'E- » tat dans leurs voyages de Tartarie, & » dans leur Négociation avec les Moſco- » vites. Quel bonheur, & quelle gloire » pour nous, d'être jugez capables de » ſervir un ſi grand Prince !

» Puis donc que VOTRE MAJESTE', » qui gouverne ſi ſagement cette grande » Monarchie, daigne nous employer avec » tant de confiance, comment ſe peut- » il trouver un ſeul Mandarin aſſez dé- » raiſonnable, pour refuſer à l'un de nos » Freres la permiſſion de vivre en ſa Pro- » vince ? En vérité, on ne peut aſſez dé- » plorer le ſort de ce bon Vieillard, qui » demande humblement dans un petit » coin de la Terre, autant d'eſpace qu'il » lui en faut, pour paſſer tranquillement » le reſte de ſes jours, & qui ne peut l'ob- » tenir.

» C'eſt pour cela, que nous tous, les » très-humbles Sujets de VOTRE MA- » JESTE', qui ſommes ici comme des » orphelins abandonnez, qui ne voulons » nuire à perſonne, qui tâchons même » d'éviter les procès, les querelles, & les » moindres conteſtations ; c'eſt pour cela » que nous vous ſupplions de prendre » en main notre cauſe, avec ces ſenti- » mens d'équité, qui vous ſont ſi ordi- » naires. Ayez quelque compaſſion pour » des perſonnes qui n'ont commis aucun » crime : & ſi VOTRE MAJESTE', après » s'être informée de notre conduite, » trouve en effet que nous ſoyons inno- » cens, nous la prions de faire connoî- » tre à tout l'Empire, par un Edit public, » le Jugement qu'elle aura porté de nos » mœurs & de notre Doctrine.

» C'eſt pour obtenir cette grace, que » nous prenons la liberté de lui préſen- » ter cette Requête. Cependant tous les » Miſſionnaires ſes Sujets, attendront » avec crainte, & avec une parfaite ſoû- » miſſion, ce qu'Elle voudra bien en or- » donner. L'an trentiéme du Regne de » *Cang hi*, le ſeiziéme jour du douziéme » mois de la Lune. »

Le Jugement que porta le Tribunal des Rits, après avoir délibéré ſur la Requête, fut entierement contraire aux intentions de l'Empereur, & aux demandes des Miſſionnaires. Ce Tribunal arrêta qu'il falloit s'en tenir aux anciens Edits, en les rapportant tout au long avec ce qu'ils contenoient de plus odieux contre la Religion Chrétienne ; qu'on pouvoit conſerver l'Egliſe de *Hang tcheou*, & défendre aux Mandarins de confondre cette Religion avec les Sectes ſéditieuſes ; mais qu'il ne falloit pas en permettre l'exercice dans l'Empire, ainſi qu'il avoit été tant de fois décidé.

L'Empereur peu ſatisfait de cet Arrêt, y fut preſque auſſi ſenſible que les Miſſionnaires : il le rejetta, & ordonna aux Mandarins de ce Tribunal d'examiner une ſeconde fois la Requête. C'étoit aſſez leur marquer ſon intention. Mais la réponſe ne fut pas plus favorable ; & ils n'eurent pas plus de complaiſance dans le ſecond rapport, que dans le premier.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 119 sur 577

On ſera ſurpris de la réſiſtance de ce Tribunal aux intentions de l'Empereur ; ſur-tout ſi l'on fait attention à la parfaite déférence qu'ont les Mandarins, non ſeulement pour ſes ordres, mais encore pour ſes moindres inclinations. L'averſion naturelle que les Chinois ont pour les Etrangers, pouvoit porter quelques-uns de ces Magiſtrats à ſe déclarer ſi ouvertement contre la Loi Chrétienne. Leur fermeté pouvoit venir auſſi d'un autre principe : lorſque l'Empereur interroge les Tribunaux, & que leur réponſe eſt conforme aux Loix, ils ſont exemts de tout reproche : au lieu que s'ils s'écartent de la Loi dans leurs délibérations, les Cenſeurs de l'Empire ont droit de les accuſer, & l'Empereur ne manque guéres de les punir.

Quoiqu'il en ſoit, l'Empereur voyant qu'on ne pouvoit rien obtenir par la voie des Tribunaux, & qu'ils s'obſtinoient à ne pas vouloir approuver la Religion Chrétienne ; pour ne pas révolter les eſprits, il réſolut, quoiqu'avec peine, de ſigner l'Arrêt. Il envoya en même tems le même Officier de ſa Chambre nommé *Tchao*, pour conſoler les Peres, & leur offrit de députer quelqu'un d'eux dans les Provinces avec les plus grandes marques d'honneur, afin de faire connoître à tous ſes peuples, l'eſtime qu'il faiſoit de leur mérite, & l'approbation qu'il donnoit à leur Loi.

L'Officier trouva les Peres atterez par la vive douleur qui les avoit ſaiſis, & qui ne pouvoit être ſoulagée ni par des paroles, ni par des careſſes. « Nous ſommes, lui dirent-ils d'une voix entrecoupée de gemiſſemens & de ſanglots, » nous ſommes comme des gens qui ont » continuellement devant les yeux les » corps morts de leurs Peres & de leurs » Meres (c'eſt dans le ſtile Chinois l'expreſſion la plus touchante.) Nous aurions cent fois mieux aimé recevoir la » Sentence de notre mort, qu'un Edit » de cette nature. Croit-il, ce grand Prince, qui nous a honorez juſqu'ici de ſon » affection, que nous puiſſions ſurvivre » à la perte du Chriſtianiſme. Vous le » ſçavez, Seigneur ; nous ne demandons » ni ſes richeſſes ni ſes honneurs : c'eſt » l'unique intérêt de notre ſainte Loi, » qui nous a fait venir de ſi loin, & au » travers de tant de périls, pour l'annoncer à ſes peuples. Nous conſacrons nos » ſoins, nos travaux & nos veilles au déſir de lui plaire ; nous lui ſacrifions même notre ſanté & notre vie ; & cette » Loi, qui nous eſt plus chere que la vie, » il la condamne, il ſigne l'Arrêt honteux qui la proſcrit. »

L'Officier rapporta à l'Empereur la conſternation & l'accablement de triſteſſe, où il avoit trouvé les Peres ; & il en fit une peinture ſi vive, que ce bon Prince en fut ſenſiblement touché. Il envoya chercher le Prince *Soſan*, pour conférer avec lui, ſur les moyens qu'on pourroit prendre pour adoucir leur douleur.

Ce Prince qui aimoit tendrement le Pere Gerbillon, remit devant les yeux de l'Empereur le dévoüement des Peres pour ſa Perſonne, les ſervices ſignalez qu'ils avoient rendus à l'Etat durant les guerres, & récemment dans le Traité de *Nipchou* ; leur application à perfectionner les Sciences, & à regler le Calendrier. Enfin, ce ſont des gens, ajoûta-t'il, qui comptent pour rien leur vie, quand il s'agit de vous plaire. Si leur Loi étoit dangereuſe, je n'aurois garde de parler en leur faveur : mais vous ſçavez comme moi, que la Doctrine qu'ils enſeignent, eſt excellente, & très-utile au Gouvernement de vos peuples.

Quel remede, répondit l'Empereur ? C'eſt une affaire concluë : mon inclination me portoit à les favoriſer ; mais les Tribunaux s'y oppoſent. N'êtes-vous pas le Maître, répliqua le Prince *Soſan* ? Et ne pouvez-vous pas uſer de votre autorité, ſur-tout quand il s'agit de rendre juſtice à des gens d'un mérite ſi connu ? J'irai moi-même au Tribunal, ſi V. M. me le permet ; & je ne déſepere pas de rendre ces Mandarins plus traittables.

L'Empereur ſe rendit à des ſollicitations ſi preſſantes, & fit écrire aux Colao ou Miniſtres de l'Empire, & aux Mandarins Tartares du *Li pou*, les paroles ſuivantes.

» La trente-uniéme année du Regne » de *Cang hi*, le ſecond jour du deuxiéme » mois de la Lune, *Yi ſang o* Miniſtre » d'Etat, vous déclare les volontez de » l'Empereur en ces termes.

« Les Européans qui ſont à ma Cour, » préſident depuis long-tems aux Mathé» matiques. Durant les guerres civiles, ils » m'ont rendu un ſervice très-important » par le moyen du Canon qu'ils ont fait » fondre: leur prudence & leur adreſſe » ſinguliere, jointes à un zéle & à un tra» vail extraordinaire, m'obligent encore » à les conſidérer. Outre cela leur Loi » n'eſt point ſéditieuſe, & il nous ſemble » bon de la permettre, afin que ceux qui » voudront l'embraſſer, puiſſent libre» ment entrer dans les Egliſes, & faire » une profeſſion publique du culte qu'on » y rend au Souverain Seigneur du Ciel. » Nous voulons donc que tous les Edits, » qui juſqu'ici ont été portez contre » cette Loi, de l'avis & du conſeil de nos » Tribunaux, ſoient à préſent déchirez » & brûlez. Vous, Miniſtres d'Etat, & » vous, Mandarins Tartares du Souve» rain Tribunal des Rits, aſſemblez-vous, » examinez cette affaire, & me donnez » au plûtôt votre avis. »

Le Prince *So ſan* ne manqua pas de ſe trouver à l'Aſſemblée que tinrent tous les Mandarins du *Lipou*; & quoiqu'il ne fût pas Chrétien, un Miſſionnaire n'auroit pas pû défendre avec plus de zele & d'éloquence les intérêts de la Religion. Il entra dans le détail de tous les ſervices que ces PP. rendoient à l'Etat; qu'ils n'y étoient portez par aucune vûë d'intérêt; qu'ils ne demandent ni charges ni honneurs; qu'ils ont une Loi qui leur tient lieu de tout; que c'eſt le ſeul bien qu'ils poſſedent, & dont ils cherchent à faire part aux peuples; que pour toute récompenſe de leurs travaux, & de leur zele pour le bonheur de l'Empire, ils ne ſouhaittent autre choſe que la liberté de prêcher une Loi, qui n'enſeigne que la vérité & les maximes de la plus pure vertu; qu'on ne trouble point les *Lamas* de Tartarie, ni les Bonzes de la Chine; qu'on tolere, qu'on diſſimule, qu'on approuve même en quelque ſorte des Sectes ou inutiles ou dangereuſes; tandis qu'on ſe fait un mérite de proſcrire une Doctrine, qui conſeille toutes les vertus, & qui condamne tous les vices; qu'il ſeroit à ſouhaitter que tout l'Empire embraſſât une Religion, qui a en horreur la calomnie, le parjure, & le menſonge; qui défend de tuer, de tromper, de prendre le bien du prochain, de faire la moindre injuſtice; qui ordonne aux enfans de reſpecter leurs parens; aux ſujets d'être fideles à leur Prince, aux Domeſtiques d'obéir à leurs Maîtres; qui n'inſpire que la ſimplicité, la candeur, la droiture, l'obéiſſance, la modeſtie, & la tempérance.

Comme il vit que les eſprits commençoient à s'ébranler, il parcourut les dix Commandemens de la Religion, & les expliqua d'une maniere ſi vive & ſi touchante, que tous les Membres de l'Aſſemblée ne purent s'empêcher d'avoüer, qu'il n'y avoit aucun danger de ſuivre cette Loi dans l'Empire. Les eſprits étant revenus de leurs préventions, on vint aux ſuffrages, & il fut conclu de donner un Arrêt favorable aux Chrétiens. Il fut dreſſé en forme de Requête, afin de le préſenter à l'Empereur, & d'en obtenir la confirmation. Il étoit conçû en ces termes.

« *Coupatai*, Sujet de VOTRE MA» JESTE', Préſident du Suprême Tri» bunal des Rits, & Chef de pluſieurs au» tres Ordres, lui préſente cette très-hum» ble Requête, avec toute la ſoûmiſſion » & le reſpect que lui & ſes Aſſeſſeurs » doivent avoir pour tous ſes Comman» demens; ſur-tout quand Elle nous fait » l'honneur de nous demander nos avis » ſur les affaires importantes de l'Etat.

» Nous avons ſérieuſement examiné ce

» ce qui regarde les Européans, leſquels » attirez de l'extrémité du monde par la re- » nommée de votre ſinguliere prudence, » & par vos autres grandes qualitez, ont » paſſé cette vaſte étenduë de Mers, qui » nous ſépare de l'Europe. Depuis qu'ils » vivent parmi nous, ils méritent notre » amour & notre reconnoiſſance, par » les ſignalez ſervices qu'ils nous ont ren- » dus dans les guerres civiles & étrangé- » res; par leur application continuelle à » compoſer des Livres utiles & curieux; » par leur droiture & leur ſincére affec- » tion pour le bien public.

» Outre cela ces Européans ſont fort » tranquilles, ils n'excitent point de trou- » bles dans nos Provinces; ils ne font » mal à perſonne, ils ne commettent » aucune mauvaiſe action. De plus, leur » Doctrine n'a rien de commun avec les » fauſſes & dangereuſes Sectes de l'Em- » pire; de ſorte que leurs maximes ne » portent point les eſprits à la ſédition.

» Puis donc que nous n'empêchons » ni les Lamas de Tartarie, ni les Bonzes » de la Chine, d'avoir des Temples, & » d'y offrir de l'encens à leurs Pagodes; » beaucoup moins pouvons-nous défen- » dre aux Européans, qui ne font, ni » n'enſeignent rien contre les bonnes » Loix, d'avoir auſſi leurs Egliſes parti- » culieres, & d'y prêcher publiquement » leur Religion. Certainement ces deux » choſes ſeroient tout-à-fait contraires » l'une à l'autre, & nous paroîtrions ma- » nifeſtement nous contredire nous-mê- » mes.

» Nous jugeons donc que les Tem- » ples dédiez au Seigneur du Ciel, » en quelque endroit qu'ils ſe trouvent, » doivent être conſervez, & qu'on peut » permettre à tous ceux qui voudront » l'honorer, d'entrer dans ſes Temples, » de lui offrir de l'encens, & de lui ren- » dre le culte pratiqué juſqu'ici par les » Chrétiens, ſelon leur ancienne coûtu- » me. Ainſi que nul n'y puiſſe dorénа- » vant former aucune oppoſition.

» Cependant nous attendrons là deſ- » ſus les ordres de VOTRE MAJESTE'; » afin que nous les puiſſions communi- » quer aux Gouverneurs, & aux Vicerois » tant de *Peking*, que des autres Villes » des Provinces. Fait l'an trente-uniéme » du Regne de *Cang hi*, le troiſiéme jour » du ſecond mois de la Lune. Signé, le » Préſident du Souverain Tribunal des » Rits avec ſes Aſſeſſeurs. Et plus bas, les » quatre Miniſtres d'Etat, nommez Co- » lao, avec leurs Officiers Généraux, & » autres Mandarins du premier Ordre. »

L'Empereur ne put contenir ſa joye en recevant cet Arrêt; il le confirma ſur l'heure le vingt-deuxiéme de Mars de l'année 1692. & peu-après il le fit publier dans tout l'Empire. Le Souverain Tribunal des Rits l'adreſſa enſuite aux principaux Officiers des Provinces; & voici en quels termes il s'exprimoit.

» Vous donc, Vicerois des Provin- » ces, recevez avec un très-profond reſ- » pect cet Edit Impérial; & dès qu'il ſe- » ra entre vos mains, liſez-le attentive- » ment; eſtimez-le, & ne manquez pas » de l'exécuter ponctuellement, ſelon » l'exemple que Nous vous en avons » donné. De plus faites-en faire des co- » pies, pour le répandre dans tous les » lieux de votre Gouvernement, & nous » donnez avis de ce que vous aurez fait » en ce point. »

Un Edit ſi honorable à la Religion, la tira de l'eſclavage où elle gémiſſoit depuis plus d'un ſiécle, & la fit triompher dans tous les lieux, où elle avoit été tant de fois perſécutée. Les Miſſionnaires, après avoir remercié Dieu, qu'ils regardoient comme l'Auteur de cet Ouvrage, ſe tranſporterent au Palais, & y témoignerent leur reconnoiſſance, avec ces tranſports naturels de joye, qui expriment beaucoup mieux que les paroles, les vrais ſentimens du cœur.

Lorſqu'on annonça à l'Empereur, qu'ils étoient venus pour avoir l'honneur de le remercier. « Ils ont grande raiſon, » répondit-il; mais avertiſſez-les d'écrire » à leurs Freres qui ſont dans les Provin-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 122 sur 577

» ces, de ne point trop ſe prévaloir de » cette grace, & de s'en ſervir avec tant » de prudence & de ſageſſe, que je ne re- » çoive point de plaintes de la part des » Mandarins. »

Cet avis de l'Empereur fait connoître, que ce n'a pas été ſans ſe faire violence, qu'il a approuvé la Religion Chrétienne; & qu'en cela il a ſacrifié ſes vûës politiques à l'affection qu'il portoit aux Miſſionnaires: car il avoit intérêt de ménager les Chinois; & il devoit craindre que cette démarche ne leur déplût beaucoup. Mais Dieu, qui tourne le cœur des Rois comme il lui plaît, l'a fait ſans doute paſſer par-deſſus toutes les conſidérations d'intérêt & de politique, pour l'accompliſſement de ſes deſſeins éternels.

Cette liberté accordée à la Religion Chrétienne dans un ſi vaſte Empire, où de tout tems les Etrangers ont eu tant de peine à pénétrer, cauſa une grande joye dans tout le Monde Chrétien. Une infinité d'excellens Sujets ſe préſenterent pour aller au ſecours du petit nombre d'Ouvriers, qui, pour parler le langage de l'Ecriture, gémiſſoient ſous le poids du jour & de la chaleur, & étoient bien éloignez de pouvoir ſuffire au travail immenſe, qu'offroit un champ ſi ſpacieux.

Dans deux voyages que le P. Bouvet & le P. de Fontaney firent en différens tems en France, ils retournerent chacun à la Chine, avec un grand nombre de Jéſuites d'un mérite & d'une vertu diſtinguées, qui depuis ce tems-là, y ont établi & cultivé avec un travail infatigable des Chrétientez très-nombreuſes.

Le feu Roi Louis XIV. plus zélé qu'aucun Prince pour la Foi, non content d'en maintenir la pureté dans ſes Etats, ſongea à l'étendre dans les climats les plus reculez; & dans cette vûë il aſſigna ſur ſon Tréſor neuf mille deux cens livres de penſion annuelle, pour entretenir vingt Miſſionnaires Jéſuites à la Chine & aux Indes.

Louis XV. qui a ſuccédé au Trône & aux vertus de ſon auguſte Biſayeul, qu'il s'eſt propoſé pour modele dès le commencement de ſon Regne, a imité le zele de ce grand Prince pour l'établiſſement de la Foi, & a continué les mêmes libéralitez aux Miniſtres de l'Evangile, qui la prêchent dans ces contrées Infidelles.

On goûtoit déja la douce eſpérance de voir bien-tôt tomber l'Idolâtrie, qu'on attaquoit de toutes parts; & l'on avoit lieu de croire que ſi la Chine ſe déclaroit une fois en faveur du Chriſtianiſme, ſon exemple entraîneroit toutes les Nations voiſines, qui briſeroient comme elle leurs Idoles, & recevroient ſans peine le joug de la Foi.

L'Empereur de ſon côté ſe livrant au goût naturel qu'il avoit pour les Sciences, reprenoit ſes premieres études; & les Peres, qui ne ſçavoient comment témoigner leur reconnoiſſance à un Prince, qui venoit de ſe déclarer ſi ouvertement le protecteur du Chriſtianiſme, redoublerent leur zéle & leur aſſiduité. Il ſe préſenta une occaſion de donner de nouvelles marques de leur attachement pour ſa perſonne, & elle fut ſuivie d'une nouvelle faveur du Prince.

L'Empereur fut attaqué d'une fiévre maligne: le P. Gerbillon & le P. Pereira, qui paſſoient les nuits au Palais par ſon ordre, lui donnerent de ces pâtes médicinales que Loüis XIV. faiſoit diſtribuer aux pauvres dans toute l'étenduë de ſon Royaume. Une demie priſe de ces pâtes le délivra de la fiévre, & il fut dans une ſanté parfaite: mais quelques jours après, faute de s'être aſſujetti à certain régime, il eut quelques accès de fiévre tierce, qui donnerent de l'inquiétude. On fit publier dans *Peking*, que ſi quelqu'un ſçavoit un remede contre la fiévre tierce, il eût à en faire part inceſſamment; & que ceux qui en étoient attaquez, ſe rendiſſent au Palais pour en être guéris.

Quatre des plus grands Seigneurs de la Cour, dont étoit le Prince *Soſan*, devoient recevoir les remedes, & aſſiſ-

ter aux épreuves qu'on en feroit. Il s'en fit de toutes les ſortes, & un Bonze ſe diſtingua: il fit tirer d'un puits un ſceau d'eau fraîche, il en remplit une taſſe: il la préſenta d'abord au Soleil, en élevant ſes mains & ſes yeux au Ciel; puis ſe tournant vers les quatre Parties du Monde, il fit cent poſtures, qui ſembloient avoir quelque choſe de myſtérieux. Après avoir achevé ſes cérémonies, il fit avaler cette eau à un Fébricitant, qui attendoit à genoux ſa guériſon. Ce prétendu remede n'ayant eu nul effet, on regarda le Bonze comme un impoſteur.

Les Miſſionnaires apporterent une livre de Quinquina, qui étoit juſqu'alors inconnu à la Chine: on en fit l'expérience ſur trois malades: on le donna à l'un après ſon accès; à l'autre le jour de l'accès; & au troiſiéme, le jour qu'il avoit du repos. Dieu bénit le remede; & ces trois malades, qu'on gardoit à vûë dans le Palais, furent guéris dès cette premiere priſe.

On en donna auſſi-tôt avis à l'Empereur: comme il avoit paſſé la nuit dans de grandes agitations, il ſe détermina à le prendre. La fiévre fut arrêtée, & ſa ſanté parfaitement rétablie. Ce fut une grande joye au Palais & dans la Capitale, & l'on accabla les Miſſionnaires de félicitations.

L'Empereur dit publiquement, que le P. Gerbillon & le P. Bouvet lui avoient ſauvé la vie, & qu'il vouloit récompenſer leur zéle. Il ſe fit apporter le plan de toutes les Maiſons qui lui appartenoient dans le *Hoang tching*, c'eſt-à-dire, dans la premiere enceinte du Palais: il choiſit la plus grande & la plus commode, qui appartenoit autrefois au Gouverneur du Prince héritier, dont les biens avoient été confiſquez pour un crime digne de mort: & il en fit préſent aux deux Peres.

Comme elle n'étoit pas propre à leurs uſages, le Tribunal des Edifices eut ordre d'y faire les réparations néceſſaires: quatre Architectes y furent employez, & deux Mandarins préſiderent à l'ouvrage. Peu après ayant ſçû que les Miſſionnaires n'avoient point de Maiſons ſans Egliſes, il accorda la moitié d'un grand terrain vuide, qui joignoit leur Maiſon; faiſant marquer en termes exprès dans ſon Ordre, qui fut inſérée dans les Regiſtres du Palais, qu'il donnoit cet emplacement pour bâtir une Egliſe magnifique à l'honneur du Souverain Seigneur du Ciel.

Non content d'avoir donné ce terrain, il fit diſtribuer cinquante taëls à chacun des Miſſionnaires, afin qu'ils puſſent contribuer à la conſtruction de cet Edifice: il fournit une partie des matériaux, & nomma des Mandarins pour préſider à l'ouvrage.

Quatre années furent employées à bâtir & à orner cette Egliſe, une des plus belles & des plus régulieres qui ſoit dans tout l'Orient. Comme elle fait triompher la Religion juſques dans le Palais de l'Empereur, il n'eſt pas hors de propos d'en donner une légere idée.

On entre d'abord dans une avant-Cour large de quarante pieds ſur cinquante de long: elle eſt entre deux corps de logis bien proportionnez; ce ſont deux grandes Salles à la Chinoiſe. L'une ſert aux Congrégations & aux Inſtructions des Catéchumenes: l'autre ſert à recevoir les viſites. On a expoſé dans celle-ci les portraits du Roy & des Princes de France, du Roy d'Eſpagne, &c. & on y trouve ces belles gravûres recüeillies dans de grands Livres, qui font connoître la magnificence de la Cour de France, & que les Chinois conſiderent avec une extrême curioſité.

Après cette avant-Cour vient un grand & large eſcalier, par lequel on monte dans une grande Cour, qui eſt longue & large de plus de cent pieds, & on y entre par un beau Portail. Une grande Gallerie découverte de dix pieds de large regne tout au tour.

C'eſt au bout de cette Cour qu'eſt

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 124 sur 577

bâtie l'Egliſe : elle a ſoixante-quinze pieds de longueur, trente-trois de largeur, & trente de hauteur. L'intérieur de l'Egliſe eſt compoſé de deux Ordres d'Architecture : chaque Ordre a ſeize demi-colomnes couvertes d'un vernis verd : les piédeſtaux de l'Ordre inférieur ſont de marbre : ceux de l'ordre ſupérieur ſont dorez, auſſi-bien que les chapitaux, les filets de la corniche, ceux de la friſe & de l'architrave. La friſe paroît chargée d'ornemens, qui ne ſont que peints : les autres membres de tout le Couronnement ſont verniſſez avec des teintes en dégradation ſelon leurs différentes ſaillies. L'Ordre ſupérieur eſt percé de douze grandes fenêtres en forme d'arc, ſix de chaque côté, qui éclairent parfaitement l'Egliſe.

Le platfond eſt tout-à-fait peint : il eſt diviſé en trois parties : le milieu repréſente un dôme tout ouvert d'une riche architecture : ce ſont des colomnes de marbre, qui portent un rang d'arcades ſurmonté d'une belle baluſtrade. Les colomnes ſont elles-mêmes enchaſſées dans une autre baluſtrade d'un beau deſſein, avec des vaſes de fleurs fort bien placez. On voit au-deſſus le Pere Eternel dans les nuës ſur un groupe d'Anges, & tenant le Globe du Monde en ſa main.

On a beau dire aux Chinois que tout cela eſt peint ſur un plan uni ; ils ne peuvent ſe perſuader que ces colomnes ne ſoient droites, comme elles le paroiſſent. Les jours ſont ſi bien ménagez à travers les arcades & les baluſtrades, qu'il eſt aiſé de s'y tromper. Cette piéce eſt de M. Gherardini Peintre Italien, que le P. Bouvet amena avec lui à la Chine.

Aux deux côtez du Dôme ſont deux ovales, dont les peintures ſont très-riantes. Le retable eſt peint de même que le platfond : les côtez du retable ſont une continuation de l'architecture de l'Egliſe en perſpective.

C'étoit un plaiſir de voir les Chinois s'avancer, pour viſiter cette partie de l'Egliſe, qu'ils diſoient être derriere l'Autel : quand ils y étoient arrivez, ils s'arrêtoient, ils reculoient un peu, ils revenoient ſur leurs pas, ils y appliquoient les mains, pour découvrir ſi véritablement il n'y avoit ni élévations, ni enfoncemens.

L'Autel a une juſte proportion, & eſt magnifique, quand il eſt paré de cette belle argenterie, & de ces ſomptueux ornemens, dont la libéralité de Loüis XIV. a bien voulu l'enrichir.

A peine cette Egliſe fut-elle achevée, que les Cenſeurs de l'Empire, dont les fonctions ſont à peu près ſemblables à celles des Cenſeurs de l'ancienne Rome, repréſenterent que l'édifice étoit trop exhauſſé, & que c'étoit une infraction manifeſte des Loix. *C'eſt moi qui ai tort*, répondit l'Empereur ; *c'eſt par mon Ordre que les Peres l'ont élevé de la ſorte.*

Comme les Cenſeurs inſiſtoient, & diſoient qu'il falloit envoyer un nouvel ordre de l'abaiſſer : *Que voulez-vous que je faſſe*, repartit le Prince : *ces Etrangers me rendent tous les jours de très-grands ſervices ; je ne ſçai comment les récompenſer ; ils refuſent les Emplois & les Dignitez ; ils ne veulent point d'argent ; il n'y a que leur Religion qui les intéreſſe ; & c'eſt par ce ſeul endroit, que je puis leur faire plaiſir : qu'on ne m'en parle plus.*

Ce fut le neuviéme de Décembre 1702 qu'on fit l'ouverture de la nouvelle Egliſe, & que le P. Grimaldi vint la bénir ſolemnellement. Il étoit accompagné de pluſieurs Miſſionnaires de différentes Nations. Douze Catéchiſtes en ſurplis portoient la Croix, les Chandeliers, l'Encenſoir, &c. Deux Prêtres avec l'Etole & le Surplis marchoient à côté de l'Officiant : les autres Miſſionnaires ſuivoient deux à deux : & enſuite venoient en foule les Fidéles, que la dévorion avoit attirez de toutes parts.

Après la bénédiction de l'Egliſe, tout le monde ſe proſterna devant l'Autel ; les Peres rangez dans le Sanctuaire, & tous les Chrétiens dans la Nef, frapperent pluſieurs

pluſieurs fois la terre du front. La Meſſe fut enſuite célébrée avec Diacre & Sous-Diacre par le P. Gerbillon : un grand nombre de Fidéles y communierent : le P. Grimaldi fit à la fin de la Meſſe un diſcours très-touchant ; & la fête ſe termina par le baptême d'une multitude de Catéchumenes. Une quantité incroyable de perſonnes vinrent voir cet Edifice : tous ſe proſternoient à pluſieurs repriſes devant l'Autel ; & un grand nombre ſe firent inſtruire de la Loy Chrétienne, pour ſe mettre en état de l'embraſſer.

Il ne pouvoit y avoir de diſpoſition plus avantageuſe à la prédication de l'Evangile ; l'Edit favorable qu'on venoit d'obtenir, & qui donnoit toute liberté aux Peuples de s'y ſoumettre ; un grand nombre d'Ouvriers Evangéliques pleins de vertu & de zéle, qui étoient entrez dans l'Empire ; la protection ouverte, dont l'Empereur honoroit conſtamment les Miſſionnaires ; le Temple du vrai Dieu élevé juſques dans l'enceinte même de ſon Palais ; tout cela donnoit lieu d'eſpérer que la ſemence Evangélique, jettée dans un champ ſi fertile, alloit fructifier au centuple.

Mais les conteſtations qui s'éleverent entre les Miſſionnaires, nuiſirent peut-être plus à la propagation de la Foy, que les perſécutions précédentes : une bonne partie d'un tems ſi précieux, qui devoit être conſacré à la converſion des Infidéles, fut employé par les uns, à attaquer, & par les autres, à ſe défendre. Je ne toucherai cet article que légerement, & autant qu'il convient à mon ſujet ; parce que le détail de tout ce qui ſe paſſa pendant vingt ans que durerent ces diſputes, demande à être traitté dans une hiſtoire complette de l'Egliſe de la Chine.

Ces conteſtations rouloient ſur la ſignification de quelques mots Chinois, & ſur l'eſprit dans lequel ſe faiſoient certaines cérémonies ; les uns diſant qu'elles étoient d'inſtitution purement civile, & les autres prétendant qu'elles étoient ſuperſtitieuſes. Il s'agiſſoit de ſçavoir 1°. Si par les mots *Tien* & *Chang ti*, les Chinois n'entendent que le Ciel matériel, ou s'ils entendent le Seigneur du Ciel. 2°. Si dans ces uſages & dans ces cérémonies, dont les Chinois ſont fort entêtez, & qu'ils regardent comme la baſe de leur gouvernement politique, celles qu'ils obſervent à l'égard des défunts, ou à l'égard du Philoſophe Confucius, que les Lettrez regardent comme leur Maître, ſont des Obſervances religieuſes, ou civiles ; des ſacrifices, ou des uſages politiques.

Il y avoit quelques-unes de ces cérémonies, qui ne paroiſſoient pas exemptes de ſuperſtition, dont il étoit plus aiſé de ſe diſpenſer, & qui de tout tems avoient été interdites aux Néophytes. Mais il y en avoit d'autres qui ne paroiſſoient que comme une marque extérieure de reſpect, par laquelle on rendoit aux parens après leur mort, les mêmes honneurs qu'on leur avoit rendus pendant leur vie. C'eſt ce que penſoit le P. Ricci, qui eſt regardé comme l'Apôtre de la Chine.

Ce Pere, qui avoit acquis une parfaite connoiſſance de la doctrine Chinoiſe, par la longue étude qu'il avoit faite de leurs Livres, & par le commerce qu'il avoit eu avec les plus habiles Lettrez, jugea que la pratique de certaines cérémonies pouvoit être tolérée ; parce que dans leur premiere inſtitution, & dans l'intention des Chinois éclairez, deſquelles il inſtruiſoit ſoigneuſement les Néophytes, elles étoient purement civiles. La plûpart des Jéſuites & des autres Miſſionnaires, furent de ſon ſentiment, & s'y conformerent dans la pratique.

Quelques Peres Dominicains furent d'un ſentiment contraire à celui des Jéſuites, des autres Miſſionnaires, & même de leurs Confreres. Le P. Moralez, de leur part ; & enſuite de l'autre part le P. Martini Jéſuite, ſe tranſporterent à Rome, pour avoir ſur cela un régle-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 126 sur 577

ment, qui rendît la conduite des Miſſionnaires uniforme.

Le premier repréſenta ces cérémonies comme de vrais ſacrifices ; & les lieux où on les pratiquoit, comme de véritables Temples. La réponſe de la Congrégation fut conforme à l'expoſé de ce Dominicain. Il ne faut qu'être inſtruit des premiers élémens de la Foy, pour connoître qu'il n'eſt pas permis d'ériger des Temples, ni d'offrir des ſacrifices à un Philoſophe, ou aux ancêtres. Ce doute du P. Moralez ne demandoit pas qu'il fît un ſi long voyage pour en être éclairci.

Le ſecond expoſa, que dans ces cérémonies rien n'appartenoit à la Religion, ni par rapport à leur inſtitution, ni par rapport à l'intention des nouveaux Chrétiens qui les pratiquoient ; qu'il n'y avoit ni Sacrificateur, ni Miniſtre de Secte idolâtre ; qu'on n'y voyoit que des Philoſophes & des Etudians, qui venoient reconnoître le Docteur de la Nation pour leur Maître ; que l'endroit où l'on honore les défunts, eſt une Salle, & non pas un Temple ; que les Chinois n'attribuent aucune Divinité, ni à Confucius, ni aux ames des morts ; qu'ils ne leur demandent rien, & qu'ils n'eſperent rien d'eux ; & que par conſéquent ce n'étoit pas un culte religieux, mais un culte civil qu'ils rendoient

Sur cet expoſé, la Congrégation donna un Decret, qui fut approuvé par Alexandre VII. & qui portoit que le retranchement de ces cérémonies politiques pouvant être un obſtacle invincible à la converſion d'un grand Empire infiniment jaloux de ſes uſages, il étoit de la prudence & de la charité de les tolérer.

Ce Décret porté à la Chine, y rétablit la tranquillité : elle fut affermie par les conférences que les Miſſionnaires eurent à *Canton*, où ils ſe trouverent preſque tous réünis dans le tems de la perſécution générale, qu'on les exila dans cette Ville. Ils s'aſſemblerent ſouvent : & après avoir bien délibéré ſur les articles conteſtez, & approfondi les raiſons de part & d'autre ; ils convinrent tous, qu'il étoit néceſſaire de permettre ces cérémonies.

Il n'y eut pas juſqu'au P. Navarrete Dominicain qui ſe rangea à l'avis commun, & qui en paſſa ſa déclaration. Après quoi les Provinciaux de l'Ordre de ſaint Dominique, défendirent à leurs inférieurs, de rien inférer ſur ce ſujet dans leurs Livres, qui fut contraire au ſentiment des Jéſuites. Il eſt vrai que ce Pere changea d'avis, quand il fut retourné en Europe, où il acquit apparemment de nouvelles connoiſſances qu'il n'avoit pas euës à la Chine.

Tout devint tranquille ; & les Miſſionnaires n'ayant plus qu'un même langage, travaillerent de concert à établir la Foy : mais ce calme ne dura que juſques vers la fin de l'année 1684. que Meſſieurs du Séminaire des Miſſions Etrangeres établis à Paris, parurent à la Chine, où, dès leur arrivée ils eurent fort à ſe loüer des Jéſuites, qui employerent plus d'une fois en leur faveur, le crédit qu'ils avoient à la Cour.

Dès qu'ils commencerent à bégayer la Langue Chinoiſe, qui eſt, comme l'on ſçait, de toutes les Langues la plus difficile, & la plus étenduë, ils jugerent que le P. Ricci, & les autres Miſſionnaires Jéſuites, n'avoient pas bien pris le ſens des Livres Claſſiques ; quoiqu'ils viſſent que leurs Ouvrages étoient applaudis des plus ſçavans Lettrez de la Chine, & qu'ils fuſſent forcez d'avoüer eux-mêmes, qu'une ſi grande habileté dans la Langue Chinoiſe, étoit le fruit d'une étude très-longue & très-épineuſe, & d'un commerce aſſidu avec les Lettrez : c'eſt le témoignage qu'ils ne purent s'empêcher de rendre, auſſi-bien que le Pere Navarrete, dont j'ai déja parlé.

« Les Livres compoſez en Chinois par » les Peres de la Compagnie, » diſoit ce Pere dans l'Ouvrage même où il ſe dé-

chaîne le plus contre les Jéſuites, « me » paroiſſent non ſeulement bien, mais » très-bien faits : j'en loue le travail ; j'en » admire l'érudition, & j'ai pour eux une » reconnoiſſance très-ſincere, de ce que, » ſans aucune peine de notre part, nous » autres Franciſcains & Dominicains, » nous y trouvons de quoi profiter, dans » les occaſions où nous en avons be- » ſoin. »

Il y a apparence que ces Meſſieurs nouvellement venus à la Chine, en profiterent autant que ces Religieux, beaucoup plus anciens qu'eux dans l'Empire : auſſi n'éclaterent-ils qu'en l'année 1693. Ce fut en ce tems-là, que M. Maigrot, ſimple Vicaire Apoſtolique dans la Province de *Fo kien*, fit un Mandement, dans lequel il décida que ces mots *Tien*, & *Chang ti* ne ſignifient que le Ciel matériel ; & condamnoit les Cérémonies & les Uſages, que le Siege Apoſtolique avoit permis & autoriſez.

Mais comme M. Maigrot vit bien que ſon Ordonnance ſouffriroit de la contradiction de la part de preſque tous les Miſſionnaires ; & que d'ailleurs il l'avoit publiée dans un tems où ſa Juriſdiction étoit fort douteuſe, le Pape ayant créé deux nouveaux Evêques Titulaires de la Chine, nommez par le Roi de Portugal, & les Bulles d'Erection y ayant été publiées, il députa M. Charmot à Rome, qui préſenta dès l'année 1696. au Pape ; & enſuite au mois de Mars de l'année 1697. à la Congrégation du S. Office, un Memoire pour la défenſe du Mandement, auquel il joignit une Requête, pour demander un nouveau Reglément ſur les Cérémonies. Néanmoins il n'y eut de Congrégation établie pour l'examen de cette affaire, qu'en l'année 1699.

Comme on avoit eu ſoin de cacher aux Jéſuites ce qui ſe tramoit contre eux, ils n'en furent informez que vers la mi-Octobre de cette même année, qu'on leur communiqua l'Ecrit de M. Charmot. Ils témoignerent par un Mémorial, l'horreur qu'ils avoient de ce qui étoit énoncé dans l'Expoſé : & ils ajoûterent qu'il n'y avoit point à balancer ſur la condamnation des Cérémonies, ſi l'Expoſé étoit véritable ; mais c'étoit l'état de la Queſtion. M. Charmot avoit eu le tems de s'unir à tous les ennemis déclarez ou ſecrets des Jéſuites, pour attaquer plus vivement ces Peres, & leur porter de plus rudes coups.

Ce fut alors comme une ligue générale d'un Parti puiſſant & animé, qui mit tout en œuvre, pour jetter leur Compagnie dans un décri univerſel. On ſçait l'orage qui s'éleva contr'elle en France en l'année mil ſept cens, tandis qu'on agiſſoit fortement à Rome. On a ſçû par les Lettres des Chefs de ce Parti, que leurs conſeils regloient la conduite de M. Charmot ; qu'ils l'aidoient à dreſſer les Ecrits, ſoit Italiens ou Latins, qu'il préſentoit au Saint Office ; qu'ils prirent même l'allarme, ſur ce que les Supérieurs du Séminaire de Paris ne le ſoûtenoient pas, & ſongeoient à le rappeller ; qu'ils employerent leur crédit, & celui de leurs amis, auprès de Madame la Marquiſe de *** & de trois autres perſonnes de confiance & d'autorité, bien capables de *mettre le cœur au ventre* de ſes Supérieurs, car c'eſt ainſi qu'ils s'exprimoient, & de les porter à intervenir dans cette cauſe.

En effet en la même année 1700. parut la Lettre écrite au Pape, au nom du Supérieur & Directeur du Séminaire des Miſſions Etrangéres de Paris, qui contenoit comme le précis de ce qu'un Miniſtre Proteſtant, & l'Auteur du ſixiéme Tome de la Morale-Pratique, ont dit de plus injurieux contre cette Compagnie. Ce fut-là comme le ſignal de la guerre, qui lui fut déclarée. Toute l'Europe fut bien-tôt inondée d'un déluge d'écrits, qui faiſoient voir qu'on en vouloit bien moins aux Cérémonies de la Chine, qu'à la perſonne de ces Peres : on les y traittoit ouvertement de Fauteurs de ſuperſtitions & d'Idolâtrie, comme s'il eût été manifeſte que ces Céré-

monies étoient mauvaiſes, ou qu'ils euſſent été les ſeuls à croire qu'elles pouvoient être tolérées.

Il n'y eut pas juſqu'aux Livres Divins, qu'on employa à déchirer leur réputation ; & l'on vit un Pſeaume paraphraſé en ſtile dévot, où l'on mêloit pieuſement aux ſaintes paroles du Roi Prophete, la Satyre la plus mordante, & les plus ſanglantes invectives.

Ces Peres ne s'oublierent point en cette occaſion : ils firent face à tant d'adverſaires, qui les attaquoient de toutes parts ; & ils réfuterent leurs injures & leurs calomnies, par un grand nombre d'écrits moderez, où ils déclaroient, 1°. Qu'ils ne s'intéreſſoient qu'aux Cérémonies qui avoient été permiſes par Alexandre VII. & que la plûpart des Miſſionnaires ont jugé devoir être tolerées, parce qu'ils n'y voyoient rien de ſuperſtitieux ; & que prétendre les abolir, c'étoit fermer la porte de cet Empire à tous les Miſſionnaires. 2°. Que leurs Adverſaires avoient démenti leurs Ecrits par leur propre conduite ; & qu'en particulier M. Maigrot avoit agi autrement à la Chine, qu'il ne parloit en Europe ; que ce Prélat & Meſſieurs ſes Confreres avoient employé *Tien* & *Chang ti*, pour ſignifier le Dieu du Ciel ; & que ces Cérémonies qu'il traittoit de ſuperſtitieuſes, il les avoit autoriſées, en les pratiquant lui-même.

Enfin ils forcerent M. Charmot, Agent de M. Maigrot à Rome, à avoüer en termes formels, que Confucius & les Ancêtres ne ſont point honorez comme des Divinitez par les Lettrez de la Chine. « C'eſt, dit M. Charmot, imputer au » Reverendiſſime Seigneur Maigrot, & » à moi, des choſes fauſſes & abſurdes, » pour nous inſulter : jamais nous n'a- » vons dit que Confucius & les Ancê- » tres fuſſent honorez par les Lettrez de » la Chine comme des Divinitez (*a*). »

Toutes ces diſputes, qu'on ſembloit porter plûtôt au Tribunal du Public, qu'à celui du S. Siege, durerent pluſieurs années, & ne furent point appaiſées ni par le Décret de 1704. qui déclaroit les Cérémonies ſuperſtitieuſes, telles qu'elles étoient expoſées par Meſſieurs des Miſſions Etrangeres, & qui, ſans prononcer ſur la vérité de ces Expoſez, défendoit de traitter de Fauteurs d'Idolâtrie, ceux qui en avoient permis l'uſage ; ni par l'arrivée de M. de Tournon à la Chine, qui y avoit été envoyé en qualité de Patriarche des Indes, & de Légat Apoſtolique ; ni par le Mandement de ce Patriarche, qu'il publia à *Nan king*, & de l'exécution duquel des Evêques & des Religieux de différens Ordres, interjetterent appel au S. Siége, dans la perſuaſion où ils étoient, que ce Mandement entraîneroit la ruine entiere de la Religion dans ce vaſte Empire.

Je n'entrerai point dans le détail de tout ce qui ſe paſſa durant le ſéjour que ce Prélat fit à la Chine. On eut d'abord beaucoup de peine à obténir de l'Empereur la permiſſion qu'il demandoit de ſe rendre à la Capitale. Les Jéſuites de *Peking* furent refuſez juſqu'à deux fois, & ce ne fut qu'après des inſtances réitérées, que ce Prince l'accorda. Il fut admis à l'Audience de Sa Majeſté, & y reçut des honneurs extraordinaires.

Il n'eſt pas permis de douter de la droiture des intentions, ni de l'ardeur du zéle, qui animoit le Légat Apoſtolique ; mais il étoit peu inſtruit des Coûtumes de cet Empire. Il n'y a point de Nations, même en Europe, les plus ſoumiſes au S. Siege, avec leſquelles il n'y ait des ménagemens à garder, par rapport à leurs mœurs, & à la forme de leur Gouvernement. La Nation Chinoiſe eſt celle qui en demande davantage, & par le mépris naturel qu'elle a pour les Etrangers, & par ſes uſages ſi différens de ceux d'Europe. Meſſieurs des Miſſions Etrangéres, auſquels le Légat avoit donné toute ſa confiance,

(*a*) Res falſas & abſurdas mihi ac Reverendiſſimo Domino Maigrot affingunt, ut nobis inſultent... Nuſquam diximus Confucium à Sinis Litteratis ut Deum, Majores ut Numina coli.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 129 sur 577

confiance, auroient dû l'en informer ; & faute de l'avoir fait, il s'engagea dans des démarches, qui irriterent l'Empereur à un tel point, qu'il le fit conduire à *Macao*, avec ordre de l'y garder à vûë, juſqu'au retour des PP. Barros & Bauvolier, que ce Prince avoit envoyez en Europe.

C'eſt-là qu'il fut honoré de la Pourpre Romaine ; mais il ne joüit pas long-tems de cet honneur. Il fut attaqué plus violemment d'une maladie, dont il avoit deja penſé mourir à *Ponticheri*, & enſuite à *Nan king*, par où il paſſa pour ſe rendre à la Cour de l'Empereur, & que M. Borgheſi ſon Médecin aſſûra être le ſcorbut : ſes douleurs, qui augmenterent chaque jour, l'obligerent de garder le lit, & enfin l'emporterent le 8. Juin de l'année 1710. Il mourut âgé de 41. ans cinq mois, & dix-huit jours.

Soit qu'on ne fût pas perſuadé à Rome, du danger que couroit la Religion à la Chine, en aboliſſant les Cérémonies, ſoit que le Légat eût été autoriſé par des inſtructions ſecrettes, à publier ſon Mandement ; le Pape parut l'approuver, en ſe contentant de le rapporter à ſon Decret fait en 1704. & publié en 1708.

Les Jéſuites n'avoient pas plus d'intérêt dans cette affaire, que les autres Miſſionnaires, qui étoient convaincus que tout le Gouvernement de la Chine étant appuié ſur certains uſages, dont pluſieurs leur paroiſſoient exempts de ſuperſtition ; vouloir abolir ces uſages, c'étoit irriter toute la Nation, & lui rendre la Religion Chrétienne infiniment odieuſe : mais ils parurent davantage, parce qu'étant attaquez perſonnellement, ils furent obligez de ſe défendre.

On leur fit un nouveau crime de la néceſſité, où ils ſe trouvoient, de repouſſer les traits qu'on leur portoit. Leurs Adverſaires firent paſſer l'Apologie de leur conduite pour un défaut de ſoûmiſſion, & ils publierent par tout, que ces Peres, qui ſe vantent d'une aveugle obéiſſance aux Decrets des Papes, s'en écartent plus que les autres, lorſque ces Decrets ne ſont pas de leur goût.

C'eſt ce qui fit qu'en l'année 1711. l'Aſſemblée des Procureurs de chaque Province ſe tenant à Rome, le P. Général, à la tête de cette Aſſemblée, préſenta au Pape une Déclaration, par laquelle, proſterné aux pieds de Sa Sainteté, & à la face de toute l'Egliſe, il faiſoit profeſſion en ſon nom, & au nom de toute la Compagnie, d'un ſervice très-conſtant, d'une ſoumiſſion très-reſpectueuſe, & d'une obéiſſance aveugle à recevoir & executer tout ce qui aura été décidé & ordonné par le même S. Siege Apoſtolique, & en particulier les déciſions ſur les Cérémonies Chinoiſes, promettant de les obſerver à la lettre, & inviolablement, ſans aucune contradiction, tergiverſation, ni délai ; & déclarant que c'eſt-là le langage de toute la Compagnie, que c'eſt-là ſon eſprit, & qu'il ſera toûjours tel, comme en effet il l'a été juſqu'ici. Sa Sainteté reçut cette Déclaration avec une bonté ſinguliere, & accorda au P. Général la permiſſion de la rendre publique.

Enfin en l'année 1715. le Pape publia un précepte Apoſtolique, par lequel il ordonna de ſe ſervir, pour exprimer le vrai Dieu, du mot *Tien tchu*, qui veut dire le Seigneur du Ciel, lequel étoit depuis long-tems en uſage parmi les Miſſionnaires ; & enſuite il preſcrivit la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard des Cérémonies ; celles qu'il falloit défendre aux Chrétiens, & celles qu'on pouvoit permettre, ſi elles étoient renfermées dans les bornes des Cérémonies Civiles & Politiques : & pour ſçavoir quelles étoient ces Cérémonies permiſes, & avec quelle précaution elles pouvoient être tolérées ; il vouloit qu'on s'en rapportât au jugement tant du Commiſſaire & Viſiteur Général du S. Siége, qui ſeroit pour lors dans la Chine, ou de celui qui tiendroit ſa place, que des Evêques & des Vicaires Apoſtoliques de ce Pays-là.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 130 sur 577

Le Précepte Apoſtolique fut envoyé à M. l'Evêque de *Peking*, pour être communiqué à tous les Miſſionnaires ; ce qui fut exécuté en l'année 1716. mais comme il reſtoit toûjours du doute, & que les avis étoient différens, les uns croyant permis par Sa Sainteté ce que d'autres croyoient être défendu, ils s'adreſſerent aux Evêques & aux Vicaires Apoſtoliques, ainſi que portoit le précepte, afin qu'ils déterminaſſent en détail ce qu'il falloit ou permettre, ou défendre, & qu'il y eût uniformité de conduite.

Ceux-ci n'oſerent décider, de crainte ou que l'excommunication ne fût encouruë, s'ils uſoient de trop d'indulgence ; ou que la Miſſion ne fût abſolument détruite, s'ils prononçoient avec trop de rigueur. Ils ſe déterminerent à attendre les inſtructions qu'on eſpéroit encore de la part du S. Pere, afin d'agir plus ſûrement ſelon ſes intentions.

Cependant les doutes & les difficultez des Miſſionnaires furent envoyées à Rome ; & Sa Sainteté, après les avoir examinées, prit la réſolution de faire partir pour la Chine un nouveau Légat Apoſtolique, en le chargeant d'une inſtruction qui contenoit les adouciſſemens & les permiſſions, qu'Elle accordoit aux Chrétiens, par rapport aux uſages de leur Pays ; & les précautions qu'on devoit prendre, afin que dans ces uſages, il ne ſe gliſſât rien de contraire à la pureté & à la ſainteté de notre Religion.

Le choix du S. Pere tomba ſur M. Charles Ambroiſe Mezzabarba, qu'il fit Patriarche d'Aléxandrie, & qui arriva à la Chine en l'année 1720. Il ſeroit trop long de décrire ce qui ſe paſſa durant ſa Légation, qui fut prudente & meſurée. Je dirai ſeulement qu'elle fut d'abord un peu traverſée. Dès que Monſeigneur le Légat fut arrivé à *Canton*, on ne manqua pas d'en informer l'Empereur. Le P. Lauréati Jéſuite, agit ſi fortement auprès du *Tſong tou*, en lui répréſentant que Son Excellence n'avoit que des choſes agréables à dire à l'Empereur, & des préſens à lui faire de la part du Pape, qu'il le fit partir pour *Peking*, ſans en avoir reçû l'ordre de Sa Majeſté.

Mais ce Mandarin fut comme frappé d'un coup de foudre, lorſqu'après le départ du Légat, il reçût un ordre de l'Empereur, qui lui preſcrivoit de ne point permettre à ſon Excellence d'aller à la Cour, qu'elle n'eût déclaré le véritable motif de ſa Légation. Sa Majeſté ayant appris qu'on l'avoit laiſſé partir ſans attendre ſa réponſe, donna ordre d'arrêter ſon Excellence à quelques lieuës de *Peking*, ſans lui permettre d'aller plus avant.

Cet Ordre fut donné à quatre Mandarins, qu'Elle envoya au-devant de M. le Légat, & qui le joignirent en un lieu nommé *Teou li ho*. Ces Mandarins ayant exécuté les Ordres de l'Empereur, ſon Excellence leur répondit que le Pape l'envoyoit pour s'informer de la ſanté de Sa Majeſté, pour la remercier de la protection, dont Elle honoroit les Miſſionnaires, & pour la prier de lui accorder deux grandes faveurs : la premiere, de lui permettre de demeurer à la Chine en qualité de Supérieur des Miſſionnaires ; & la ſeconde, de permettre aux Chinois Chrétiens, de ſe conformer aux déciſions du Pape ſur les cérémonies de l'Empire.

Cette réponſe du Légat ayant été portée à l'Empereur, il fit dire à M. le Légat, que les Décrets du Pape étant incompatibles avec les uſages de ſon Empire, la Religion Chrétienne n'y pouvoit plus ſubſiſter ; qu'ainſi il eût à retourner ſur ſes pas, à ſe rendre inceſſamment à *Canton* avec ſes préſens, & à emmener avec lui tous les Miſſionnaires, à la réſerve de ceux, qui, à cauſe de leur âge & de leurs infirmitez, n'étoient plus en état d'entreprendre un ſi long voyage ; qu'il permettoit à ceux-ci de vivre à la Chine ſelon leurs coûtumes ; mais qu'il ne leur laiſſeroit jamais la liberté de publier leur Loy, & de troubler ſon Empire.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 131 sur 577

Cet Ordre conſterna M. le Légat : il eut recours aux larmes & aux prieres. « Infortuné que je ſuis, s'écria-t-il, je » ſerai venu de neuf mille lieuës par Or- » dre du Souverain Pontife, & je n'au- » rai pas l'honneur de voir Sa Majeſté, » ni de faire paſſer juſqu'à Elle le Bref » du Pape ? »

Sur cela il pria les Mandarins de porter ce Bref à Sa Majeſté, de l'engager à y jetter les yeux ; & il leur donna en même-tems un autre papier, qui contenoit les permiſſions que le Pape accordoit, & qui adouciſſoient la rigueur de ſes Décrets. « J'eſpere, ajoûta-t-il, » que ces deux Piéces appaiſeront l'eſ- » prit de Sa Majeſté. Je ſuis Légat du » Pape, il ne m'eſt pas permis de paſſer » les Ordres qu'il m'a confiez : ce que » je puis dire, c'eſt que je me confor- » merai en tout ce que je pourrai, aux » intentions de Sa Majeſté, & que je » permettrai tout ce que je pourrai per- » mettre. Si mes pouvoirs ne ſont pas » ſuffiſans, j'aurai ſoin d'en informer ſa » Sainteté, & de lui rendre un compte » fidéle de toutes choſes. »

Le même jour l'Empereur fut informé de la réponſe de M. le Légat, & lui permit enfin de ſe rendre à *Peking*, où il le reçut avec diſtinction : il le combla d'honneurs dans pluſieurs Audiences qu'il lui donna.

Sans entrer dans le détail de ce qui ſe paſſa dans ces Audiences, il parut enfin que l'Empereur n'étoit pas ſatisfait. Il dit à M. le Légat, qu'il ne l'admettroit plus déſormais en ſa préſence, & qu'il lui donneroit ſes Ordres par écrit : de plus, qu'il alloit tirer des Archives du Palais les Actes, & tout ce qui s'eſt paſſé entre les Légats du Pape & lui ſur les Rits Chinois, depuis *To lo*, c'eſt-à dire, Monſeigneur le Cardinal de Tournon, juſqu'au jour préſent ; qu'il en feroit compoſer un Manifeſte en trois Langues, pour être envoyé dans tous les Royaumes du Monde ; & que l'Ambaſſadeur Moſcovite, qui étoit actuellement à ſa Cour, le répandroit, comme il le lui avoit promis, dans toute l'Europe. « Je ne veux pas juger moi-même » ce différend, ajoûta l'Empereur, je » veux m'en rapporter au jugement que » les Européans en porteront. »

Enſuite l'Eunuque de la préſence jettant les yeux ſur le Mandarin *Li ping tchong*, & ſur le P. Joſeph Pereyra Jéſuite interprête de ſon Excellence, leur dit de la part de l'Empereur, que l'un & l'autre méritoient la mort, pour avoir trompé Sa Majeſté, & lui avoir rapporté que Monſeigneur le Légat n'avoit rien que d'agréable à lui dire.

Ces Ordres jetterent M. le Légat & tous les Miſſionnaires dans un abattement & dans une conſternation qui ne ſe peuvent exprimer : ils ne ſçavoient quel parti prendre. Enfin il ſe détermina à envoyer un Placet à l'Empereur, par lequel il ſupplioit Sa Majeſté de pardonner aux Européans, & de ſuſpendre la publication de ſon Manifeſte, juſqu'à ce qu'il eût rendu au Pape un compte exact de tout ce que Sa Majeſté lui avoit dit, ou lui avoit fait dire par les Mandarins ; ſur quoi l'Empereur fit dreſſer un écrit, qui contenoit en abrégé tout ce que Sa Majeſté avoit fait depuis l'arrivée de M. le Légat, & ſur-tout les Ordres qu'elle avoit portez.

Tous les Européans furent aſſemblez pour en faire une traduction Latine, & atteſter qu'elle étoit fidéle. On nomma deux perſonnes de la ſuite de Son Excellence pour porter cet écrit à Rome. Quelques jours après M. le Légat crut qu'il étoit plus à propos qu'il y allât en perſonne, parce qu'il y avoit à craindre qu'on ne crût pas ſes députez, au lieu qu'infailliblement on ajoûteroit foi à ce qu'il diroit : ſa propoſition plût fort à l'Empereur, qui l'approuva, & conſentit qu'il partît. Le jour du départ fut déterminé : Sa Majeſté lui donna ſon audience de congé de la maniere la plus gracieuſe, en lui prenant la main à la maniere Tartare, & ajoûtant à pluſieurs autres marques d'amitié ces paroles : « Allez le plus promptement que vous

» pourrez, je vous attends au plus tard » dans trois ans, &c. »

Son Excellence répondit qu'Elle alloit partir inceſſamment ; qu'Elle laiſſeroit les choſes dans l'état où elles étoient, & que le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible, Elle reviendroit à la Chine, & auroit l'honneur de ſe préſenter devant Sa Majeſté.

Cette promeſſe de M. le Légat ayant un peu appaiſé l'Empereur, il prit congé de Sa Majeſté, & il fut conduit à *Canton*, où il ne demeura que quatre ou cinq jours, & de-là à *Macao*, avec tous les honneurs dûs à ſa perſonne & à ſa dignité. Il ne s'embarqua néanmoins qu'au commencement de l'année 1722. Mais avant ſon départ il fit une Ordonnance, qui ſervit d'inſtruction à tous les Miſſionnaires, & par laquelle, ſans rien changer aux Décrets précédens, dont il recommandoit l'éxacte obſervance, il preſcrivoit en détail les cérémonies & les uſages qui pourroient ſe permettre ; il y ajoûtoit quelques interprétations propres à éclaircir les doutes, & les précautions qui devoient ſe garder, pour en éloigner tout ce qui ſeroit capable de bleſſer la pureté de la Religion ; avec défenſe, ſous peine d'excommunication, de traduire en Langue Chinoiſe ou Tartare ladite Ordonnance, & d'en faire part à d'autres qu'aux Miſſionnaires.

M. le Légat revint heureuſement en Europe. Dans la ſuite la mort de l'Empereur de la Chine le diſpenſa de ce long & pénible voyage.

Les Miſſionnaires, que ce grand Prince avoit conſtamment protégez, furent infiniment touchez de cette perte. Les peuples qu'il avoit gouvernez ſi long-tems avec tant de ſageſſe & de modération, le pleurerent comme leur pere ; & ce fut un deüil univerſel dans tout l'Empire.

Auſſi eſt-il vrai de dire que ce Prince poſſédoit ſouverainement l'art de regner, & qu'il réüniſſoit en lui toutes les qualitez qui font l'honnête homme, & le grand Monarque. Son port, ſa taille, les traits de ſon viſage, certain air de majeſté tempéré de bonté & de douceur, inſpiroient d'abord l'amour & le reſpect pour ſa perſonne, & annonçoient dès la premiere vûë le Maître d'un des plus grands Empires de l'Univers.

Les qualitez de ſon ame le rendoient beaucoup plus reſpectable. Il avoit un génie vaſte, élevé, & d'une pénétration que le déguiſement ou la diſſimulation ne purent jamais ſurprendre ; une mémoire heureuſe & fidelle ; une fermeté d'ame à l'épreuve des événemens : un ſens droit, & un jugement ſolide, qui, dans les affaires douteuſes, le fixa toûjours au parti le plus ſage. Toûjours égal & maître de lui-même, il ne donna jamais à entrevoir ſes vûës ni ſes deſſeins ; & il eut l'art de ſe rendre impénétrable aux yeux les plus perçans. Capable de former de grandes entrepriſes, il ne fut pas moins habile à les conduire & à les terminer.

Loin de ſe repoſer ſur des favoris, ou ſur des Miniſtres du gouvernement de ſes vaſtes Etats, il prenoit connoiſſance de tout, & regloit tout par lui-même.

Avec cette autorité ſuprême & abſoluë, qu'il exerçoit ſur des peuples ſoumis, & preſqu'idolâtres de leur Prince, il ne perdit point de vûë l'équité & la juſtice, n'uſant de ſon autorité que dépendamment des Loix, & dans la diſtribution des Emplois & des Dignitez, n'ayant preſque jamais d'égard qu'à la probité & au mérite.

Tendre envers ſes ſujets, on le vit ſouvent dans des calamitez publiques, compatir à leur miſere, en ſe privant de tout divertiſſement, en remettant à des Provinces entieres le tribut annuel, qui montoit quelquefois à trente ou quarante millions, en ouvrant les Greniers publics, & fourniſſant libéralement aux beſoins d'un grand peuple affligé. Il ſe regarda toûjours comme le pere de ſon peuple ; & cette idée qu'il ſe forma preſ-

qu'auſſi-tôt

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 133 sur 577

qu'auſſi-tôt qu'il monta ſur le Trône, le rendit affable & populaire : c'eſt ce qu'on remarquoit, ſur-tout lorſqu'il faiſoit la viſite des Provinces : les Grands de ſa Cour étoient ſurpris de voir avec quelle bonté il permettoit à la plus vile populace de l'approcher, & de lui porter ſes plaintes.

Quoique la puiſſance & les richeſſes d'un Empereur de la Chine ſoient preſque immenſes ; il étoit frugal dans ſes repas, & éloigné de tout luxe pour ſa perſonne : mais auſſi il devenoit magnifique dans les dépenſes de l'Etat, & libéral juſqu'à la prodigalité, lorſqu'il s'agiſſoit de l'utilité publique, & des beſoins de l'Empire.

La molleſſe, qui regne dans les Cours des Princes Aſiatiques, ne fut jamais de ſon goût. Loin des délices de ſon Palais, il paſſoit certain tems de l'année dans les Montagnes de Tartarie : là, preſque toûjours à cheval, il s'exerçoit dans ces longues & pénibles chaſſes, qui endurciſſent à la fatigue, ſans néanmoins rien relâcher de ſon application ordinaire aux affaires de l'Etat ; tenant ſes Conſeils ſous une tente, & dérobant juſqu'à ſon ſommeil, le tems néceſſaire pour écouter ſes Miniſtres, & donner ſes Ordres.

Partagé entre tant de ſoins différens, il trouva encore le loiſir de cultiver les Sciences & les beaux Arts : on peut dire même que ce fut ſa paſſion favorite ; & il eſt vrai-ſemblable qu'il s'y appliqua autant par politique que par goût, ayant à gouverner une Nation, où ce n'eſt que par les Lettres qu'on parvient aux honneurs & aux Emplois.

Quelque habile qu'il fût dans tous les genres de Littérature Chinoiſe, il n'eut pas plûtôt connoiſſance de nos Sciences & de nos Arts d'Europe, qu'il voulut les étudier & les approfondir : la Géométrie, la Phyſique, l'Aſtronomie, la Médecine, l'Anatomie, furent ſucceſſivement l'objet de ſon application & la matiere de ſes études.

Ce fut cet amour des Sciences, qui donna aux Miſſionnaires ce libre accès auprès de ſa perſonne, lequel ne s'accorde ni aux Grands de l'Empire, ni même aux Princes de ſon Sang.

Dans ces fréquens entretiens, où ce grand Prince ſembloit oublier la Majeſté du Trône, pour ſe familiariſer avec les Miſſionnaires, le diſcours tomba ſouvent ſur les Véritez du Chriſtianiſme. Inſtruit de notre ſainte Religion, il l'eſtima, il en goûta la morale & les maximes, il enfit ſouvent des éloges en préſence de toute ſa Cour, il en protégea les Miniſtres par un Edit public ; il en permit le libre exercice dans ſon Empire, il donna même quelque lueur d'eſpérance qu'il pourroit l'embraſſer.

Heureux, ſi ſon cœur eût été auſſi docile que ſon eſprit fut éclairé ; & s'il eût ſçû rompre les liens formez depuis long-tems, ou par la politique, ou par les paſſions, qui l'ont retenu juſqu'à ſa mort dans l'infidélité.

Elle arriva le 20. Décembre de l'année 1722. Il étoit allé au Parc de *Haï tſe*, accompagné de ſes Tartares, pour y prendre le divertiſſement de la chaſſe du Tigre. Le froid le ſaiſit, & ſe ſentant frappé, il ordonna tout-à-coup qu'on retournât à *Tchang tchun yuen.* * Un tel Ordre, auquel on ne devoit pas s'attendre, étonna d'abord toute ſa ſuite : mais on apprit bien-tôt le ſujet d'un retour ſi ſubit. Son ſang s'étoit coagulé, & quelques remedes qu'on lui donnât, on ne put le ſoulager. Il ſe vit mourir ; & le jour même qu'il mourut, en préſence de *Long co to* ſon proche parent, & Gouverneur de *Peking*, il fit approcher de ſon lit tous ſes enfans qui étoient dans l'anti-chambre, & leur déclara qu'il nommoit ſon quatriéme fils pour lui ſuccéder à l'Empire. Il expira ſur les huit heures du ſoir à l'âge de ſoixante-neuf ans, & la même nuit ſon corps fut tranſporté à *Peking*.

* Maiſon de plaiſance de l'Empereur à deux lieuës de *Peking*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 134 sur 577

Le lendemain à cinq heures du matin le nouvel Empereur s'aſſit ſur le Trône, & prit le nom de *Yong tching*: il fut reconnu de tous les Princes, de tous les Grands, & des Mandarins qui compoſent les Tribunaux. On donna à chaque Européan une piéce de toile blanche pour porter le deüil, & ils eurent permiſſion de venir frapper de la tête contre terre devant le corps avec les Princes du Sang & les grands Seigneurs de l'Empire.

Yong tching ne fut pas plûtôt ſur le Trône, qu'il reçut des Requêtes d'un grand nombre de Lettrez, qui ſe déchaînoient contre les Prédicateurs de l'Evangile, en les accuſant d'anéantir les Loix fondamentales de l'Empire, & d'en troubler la paix & la tranquillité.

Ces Requêtes, jointes à la prévention où étoit ce Prince, que le feu Empereur ſon pere avoit beaucoup perdu de ſa réputation, par la condeſcendance qu'il avoit euë, de permettre aux Européans de s'établir dans toutes les Provinces, l'indiſpoſerent à un tel point contre le Chriſtianiſme, qu'il n'attendoit qu'une occaſion pour le proſcrire de ſes Etats. Elle ſe préſenta bien-tôt.

Ce fut dans la Province de *Fo kien*, que s'éleverent les premieres étincelles, qui allumerent le feu d'une perſécution générale. La Chrétienté de *Fou ngan hien*, Ville du troiſiéme Ordre de cette Province, étoit gouvernée par deux RR. PP. Dominicains Eſpagnols, venus depuis peu des Philippines. Un Bachelier Chrétien mécontent de l'un des Miſſionnaires, renonça à la Foi: il s'aſſocia pluſieurs autres Bacheliers, & ils allerent enſemble préſenter une Requête au Mandarin du lieu, qui contenoit pluſieurs accuſations.

Les principales étoient, que des Européans qui ſe tenoient cachez, élevoient des Temples aux frais de leurs Diſciples; que les hommes & les femmes s'y aſſembloient peſle-meſle; qu'on deſtinoit dès le bas âge de jeunes filles à garder la virginité; que dans la Secte qu'ils répandoient, (car c'eſt le nom qu'ils donnoient à la Religion Chrétienne) on ne rend point d'honneur aux défunts; on ne penſe plus ni à ſon pere, ni à ſa mere après leur mort; on oublie juſqu'à l'origine de ſa famille; on eſt comme une eau ſans ſource, & un arbre ſans racine; enfin, qu'on veut métamorphoſer les Chinois en Européans.

Ces plaintes étant rapportées au *Tſong tou*, il donna pluſieurs ordres aux Mandarins du lieu, & dreſſa contre les Européans & la Religion, un Mémorial qu'il envoya à l'Empereur; enſuite de quoi il publia divers Edits dans les différentes Villes, qui proſcrivirent la Loi Chrétienne. Il en fit encore un de concert avec le Viceroy, qui défendoit à tous les peuples de la Province de la ſuivre, & qui ordonnoit de conduire ſous bonne garde, les Européans à *Macao*, & de changer leurs Egliſes en Ecoles publiques, ou en ſalles pour les Lettrez, ou bien en ſalles des Ancêtres.

Non content d'avoir proſcrit la Religion Chrétienne dans leur Province, ils adreſſerent une Requête à l'Empereur, dans laquelle, après avoir rendu compte de leur conduite, & repréſenté dans les termes les plus forts, le danger qu'il y avoit de permettre cette Loi étrangere que prêchoient les Européans; ils ſupplioient Sa Majeſté, par le zéle qu'Elle avoit pour le bien du peuple, & le repos de l'Empire, de faire ſortir tous les Européans des Provinces, & d'ordonner, ou qu'ils ſoient conduits à la Cour, ou qu'ils ſoient envoyez à *Macao*, & que leurs Temples ſoient employez à d'autres uſages.

L'Empereur envoya auſſi-tôt cette Requête au Tribunal des Rits; & ſa déciſion fut, que les Européans qui ſont à ſa Cour, y ſont utiles pour le Calendrier, & y rendent d'autres ſervices; mais que ceux qui ſont dans les Provinces, ne ſont de nulle utilité; qu'au contraire ils élevent des Egliſes, & attirent à leur Loi le peuple ignorant, les hommes & les femmes, &c. que, conformément à ce

que le *Tſong tou* de *Fo kien* propoſe, il faut laiſſer à la Cour ceux qui y ſont utiles, & faire conduire les autres à *Macao*. L'Empereur reçut cette Délibération du Tribunal le 10. de Janvier, & dès le lendemain il écrivit avec le pinceau rouge, la Sentence ſuivante.

« Qu'il ſoit fait ainſi qu'il a été déter-
» miné par le Tribunal des Rits: les Eu-
» ropéans ſont des Etrangers; il y a bien
» des années qu'ils demeurent dans les
» Provinces de l'Empire: maintenant il
» faut s'en tenir à ce que propoſe le *Tſong*
» *tou* de *Fo kien*. Mais comme il eſt à
» craindre que le Peuple ne leur faſſe
» quelque inſulte; j'ordonne aux *Tſong tou*
» & aux Vicerois des Provinces, de leur
» accorder une demie-année, ou quel-
» ques mois; & pour les conduire ou à la
» Cour, ou à *Macao*, de leur donner un
» Mandarin qui les accompagne dans les
» Provinces, qui prenne ſoin d'eux, &
» qui les garantiſſe de toute inſulte.
» Qu'on obſerve cet ordre avec reſ-
» pect. »

Il n'y a point de mouvemens que le Pere Parrenin, & les autres Miſſionnaires ne ſe ſoient donnez, ſoit auprès des amis qu'ils avoient au Tribunal des Rits, ſoit auprès des Princes qui les protégeoient, & qui avoient le plus de crédit ſur l'eſprit de l'Empereur, pour détourner un coup ſi fatal à la Religion: tout l'adouciſſement qu'ils purent obtenir, c'eſt que le lieu de l'exil fût changé; & qu'au lieu de les conduire à *Macao*, on leur permit de demeurer à *Canton*; encore ne leur accorda-t'on cette grace, qu'à condition qu'ils ne donneroient aucun ſujet de plainte.

Les Gazettes publiques annoncerent bien-tôt la Sentence que l'Empereur venoit de porter contre la Loi Chrétienne; & quoiqu'elle n'ait été envoyée dans les Provinces que le 17. de Février, pluſieurs Mandarins ſe hâterent de l'exécuter.

Tous les Miſſionnaires ſans diſtinction furent chaſſez de leurs Egliſes, & conduits à *Peking*, ou à *Canton*; encore l'Empereur déclara-t'il dans un Livre qu'il avoit compoſé pour l'inſtruction de ſes Sujets, qu'il n'en toleroit quelques-uns à la Cour, qu'à cauſe de l'utilité que l'Empire reçoit de leur habileté dans les Arts & les Sciences.

Plus de trois cens Egliſes furent ou détruites, ou converties en uſages profanes, ou devinrent des Temples du Démon, les Idoles ayant été ſubſtituées à la place du vrai Dieu. Plus de trois cens mille Chrétiens ſe virent deſtituez de Paſteurs, & livrez à la rage des Infidéles. Enfin les travaux & les ſueurs de tant d'hommes Apoſtoliques ſe trouverent preſque anéantis, ſans qu'on vît aucune lueur d'eſpérance, qui préſentât le moindre adouciſſement à tant de maux.

Tel eſt le triſte état d'une Miſſion, qui étoit auparavant ſi floriſſante. On a pris des meſures, pour ne laiſſer pas tout-à-fait ſans ſecours ſpirituel, une Chrétienté ſi nombreuſe. Trois Jéſuites Chinois, Prêtres, à qui il eſt plus aiſé de ſe cacher, parcourent les Chrétientez des Provinces, & s'employent avec zéle au ſalut de leurs compatriotes. Les Miſſionnaires de la Propagande ont auſſi quelques Prêtres Chinois occupez aux mêmes fonctions. Mais qu'eſt-ce que ce petit nombre d'Ouvriers Evangéliques dans un ſi vaſte Empire?

Pour ſuppléer à ce défaut, on envoye chaque année dans les Provinces des Catéchiſtes habiles & bien choiſis, qui ſe répandent dans les diverſes Chrétientez, qui y raniment la Foi des Néophytes, qui leur fourniſſent des Calendriers, des Livres, & des Images de piété; qui examinent ſi les Catéchiſtes particuliers rempliſſent leurs obligations, & qui ſe préſentent même aux Mandarins, & leur offrent des préſens, pour gagner leur amitié & leur protection. C'eſt tout ce qu'on peut faire, pour maintenir la Foi dans l'ame de tant de nouveaux Fidéles, juſqu'à ce qu'il plaiſe au Seigneur de changer le cœur d'un Prince, qui paroît ſi aliené des Miniſtres du vrai Dieu.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 136 sur 577

DE LA PHILOSOPHIE MORALE DES CHINOIS.

LES Philoſophes de la Chine réduiſent toute leur Morale à cinq principaux Devoirs ; aux Devoirs des Peres & des Enfans ; du Prince & des Sujets; du mari & de la femme; du frere aîné & des cadets; & enfin des amis entre eux. Preſque tous leurs Livres ne traittent que de l'obéiſſance des enfans envers leurs Parens, & des Diſciples à l'égard de leurs Maîtres ; de la fidélité des Sujets envers le Prince, & de la conduite que le Prince doit tenir avec ſes Sujets; de la déférence que la femme doit avoir pour ſon Mari, de la tendreſſe qui doit régner parmi les freres, & de l'attachement réciproque & inviolable des Amis.

C'eſt ſur le reſpect qu'on doit aux Parens & aux Maîtres, que les Chinois ont principalement établi les fondemens de leur Morale & de leur Politique. Ils ſont perſuadez que, ſi les Enfans conſervent cet eſprit de reſpect, de ſoûmiſſion, & d'obéiſſance qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie : & que ſi les Peuples regardent les Souverains comme leurs Peres, toute la Chine ne ſera qu'une famille bien réglée, où toutes les parties de l'Etat s'entretiendront dans une paix & dans une union inaltérable.

C'eſt dans cet eſprit, qu'ils ſolemniſent tous les ans avec tant de cérémonies, le jour de la Naiſſance de l'Empereur, des Vicerois, des Gouverneurs dans chaque Province, & des parens dans chaque famille. Ni l'âge avancé, ni le haut rang où l'on ſeroit élevé, ni les mauvais traittemens qu'on auroit reçûs, ne diſpenſent point un fils du reſpect, de la complaiſance, & de l'amour qu'il doit à ſes parens.

Ce ſentiment de la Nature eſt porté par les Chinois au plus haut point de la perfection ; & les Loix donnent aux Peres un pouvoir abſolu ſur leurs familles ; ils ont même le droit de vendre leurs enfans à des Etrangers, s'ils ſont mécontens de leur conduite. Un Pere qui accuſe ſon fils devant le Mandarin de quelque manquement à ſon égard, n'a pas beſoin d'apporter de preuves ; le fils dès-là eſt coupable, & le Pere a toujous raiſon. Qui peut mieux le connoître, diſent-ils, que celui qui l'a élevé depuis l'âge le plus tendre ?

Il n'en eſt pas de même du fils ; il ſeroit regardé comme un Monſtre, s'il s'aviſoit de ſe plaindre de ſon pere, & il y a même une Loi qui défend aux Magiſtrats d'écouter l'accuſation du fils contre le Pere. Que ſi ſa Requête étoit ſignée du grand-pere, alors elle ſeroit admiſe ; mais s'il y avoit quelque article faux, le fils court riſque de la vie. C'eſt au fils d'obéïr, dit-on, & de prendre patience : de qui ſouffrira-t'il, s'il ne ſouffre de ſon Pere?

Que

Que ſi un enfant (ce qui n'arrive preſque jamais) s'emporte juſqu'à dire des injures à ſon pere ; ou même ſi tranſporté de fureur il vient à le frapper, ou à lui ôter la vie ; un pareil crime met toute la Province en allarme : on punit ſes proches, & on dépoſe ſouvent les Mandarins, dans la perſuaſion où l'on eſt, que ce malheureux enfant n'a pû ſe rendre coupable d'un ſi horrible attentat, que par dégrez ; & qu'on auroit prévenu ce ſcandale, ſi ceux qui devoient veiller à ſa conduite, euſſent puni d'abord les premieres fautes échappées à un ſi mauvais naturel. Le plus cruel ſupplice n'eſt pas capable d'expier un ſi grand crime : on le condamne à être coupé en mille piéces : on détruit ſa Maiſon ; & l'on dreſſe un monument, qui inſpire de l'horreur d'une action ſi exécrable.

Cette vénération pour les parens, ne finit point avec leur vie ; elle doit ſe continuer après leur mort : on n'épargne aucune dépenſe pour leurs obſéques : on renferme leurs corps dans des cercüeils d'un bois précieux : on conſerve en quelques Provinces leurs tableaux dans la maiſon, & en la plûpart des autres, leurs Tablettes : on va pleurer régulierement ſur leurs tombeaux : on ſe proſterne devant leurs corps : on leur offre des viandes, comme s'ils étoient encore en vie, pour marquer que tous les biens de la famille leur appartiennent, & qu'on voudroit qu'ils fuſſent en état d'en joüir : on honore leurs tableaux, ou leurs tablettes, par des offrandes, comme s'ils étoient encore préſens : enfin l'on doit toûjours conſerver leur mémoire, & donner ſouvent des témoignages publics de ſon ſouvenir, en leur rendant les mêmes honneurs qu'on leur rendoit pendant leur vie, ſuivant cette grande maxime Chinoiſe *Se ſe ju ſe ſeng*. Honorez les morts, comme vous les honoreriez s'ils étoient encore vivans.

Le deüil doit durer trois ans ; & durant tout ce tems-là on doit ne s'occuper que de ſa juſte douleur : quelque Charge que l'on exerce, il faut l'abandonner, & vivre dans la retraitte, à moins que l'Empereur pour des raiſons qui intéreſſent le bien public, ne les diſpenſe de cette Loy, en les retirant de leur retraitte, & leur ordonnant de garder le deüil, en faiſant l'exercice de leur Charge. Les Empereurs mêmes ſont aſſujettis à un devoir de piété ſi indiſpenſable ; & ils ſont obligez de donner aux peuples l'exemple de la ſoumiſſion reſpectueuſe qu'on doit aux parens.

L'eſprit d'obéiſſance & de ſoumiſſion, dans lequel les Chinois ſont élevez dès l'enfance, influë extrêmement dans le Gouvernement politique, & accoûtume de bonne heure les peuples à avoir pour ceux qui les gouvernent, la plus profonde vénération : ce reſpect croît à proportion de leur dignité. Les Mandarins prennent le titre de peres du peuple ; & c'eſt principalement ſous cette qualité que le peuple les révere. Quand ils rendent la juſtice, il ne leur parle qu'à genoux.

S'ils paroiſſent en public, c'eſt avec un train & un cortége, qui inſpire le reſpect : ils ſont portez dans une chaiſe magnifique & découverte, ſi c'eſt l'Eté, & couverte pendant l'Hyver. Tous les Officiers de leurs Tribunaux les précédent, tenant en main les marques de leur Dignité : le peuple s'arrête, & ſe range modeſtement des deux côtez de la ruë, les yeux baiſſez, & les bras étendus ſur les côtez, juſqu'à ce qu'ils ſoient paſſez.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs, des honneurs qu'on leur rend, & des cérémonies qu'on obſerve pour leur rendre ces honneurs : je dirai ſeulement que la facilité avec laquelle le peuple Chinois ſe laiſſe gouverner, que la paix qui regne dans les familles, que le bon ordre & la tranquillité qu'on voit dans les Villes, ont pour principe ce grand reſpect filial, & cette vénération profonde qu'ils ont pour les Mandarins.

Les autres points de leur morale,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 138 sur 577

qu'ils regardent comme la ſource d'un Gouvernement tranquille, & qu'on inculque continuellement aux peuples, ſont la déférence qu'une femme doit avoir pour ſon mari; la ſubordination qui doit ſe garder par rapport à l'âge, à la qualité, & au mérite; la modeſtie, la civilité, & la politeſſe, qui doit regner dans le commerce de la vie.

Ces regles de bienſéance dans les geſtes & dans les paroles, dont leurs Livres ſont pleins, ont introduit dans l'air & les manieres Chinoiſes, une diſcrétion, une complaiſance, & je ne ſçai quelle circonſpection qui leur fait rendre à chacun les devoirs qu'il a droit d'exiger, & qui les porte à ſe prévenir les uns les autres, & à diſſimuler, ou même à étouffer un reſſentiment.

Rien, ſelon eux, n'eſt plus propre à adoucir les eſprits, & à les humaniſer: au lieu qu'une férocité naturelle, qu'on trouve en certaines Nations, & qui eſt fomentée par une éducation groſſiére, rend les eſprits intraittables, les diſpoſe à la révolte, & jette le trouble & la confuſion dans les Etats.

Ce n'eſt pas ſeulement parmi les perſonnes de diſtinction que regnent ces manieres douces & honnêtes, on les remarque encore dans toutes ſortes d'états: les Artiſans, les Domeſtiques, les Payſans mêmes ſe traittent avec civilité, ſe faiſant des complimens, ſe mettant à genoux les uns devant les autres, lorſqu'ils ſe diſent adieu, & n'omettant rien des uſages que preſcrit la politeſſe Chinoiſe.

Ces principes de la Morale des Chinois, ſont preſque auſſi anciens que leur Monarchie: ils ont été enſeignez par leurs premiers ſages, dans ces Livres ſi reſpectez de tout l'Empire: j'en ai donné le précis, & l'on y a pu voir les maximes qu'ils établiſſent ſur ces différens devoirs.

On me demandera peut-être, ſi, depuis tant de ſiécles, les Chinois ne ſe ſont point démentis de l'ancienne doctrine; & ſi les Philoſophes modernes ſont d'accord avec les premiers Philoſophes de la Nation. J'ai de quoi ſatisfaire à cette queſtion par deux Ouvrages de Morale d'Auteurs Chinois, qui feront voir que dans tous les tems ils ont reglé leurs mœurs & leurs actions ſelon les mêmes principes. L'un qui eſt plus ancien, & qui a été traduit par le P. Hervieu, eſt intitulé: *Recüeil de Maximes, de Réflexions, & d'Exemples en matiere de mœurs.* L'autre a été compoſé tout récemment par un Auteur qui s'eſt acquis une grande réputation. C'eſt le Pere Dentrecolles qui l'a traduit du Chinois.

Si ce Philoſophe paroît ſincere, ſans chercher à déguiſer ou à diſſimuler les défauts préſens de ſes compatriotes, il donne aſſez à entendre, que parmi les peuples dont il reprend les vices, il y en a beaucoup qui pratiquent la vertu, ſelon l'idée qu'il s'en eſt formée. Son Ouvrage eſt lû, & extrêmement approuvé des Chinois; ce qui marque encore que ſes penſées ne lui ſont pas particulieres, & qu'elles ſont du goût de la Nation.

On verra par cet Ecrit, que les Sages de la Chine ſont populaires dans leur Morale, & qu'ils cherchent moins à augmenter le nombre de leurs Diſciples, qu'à réformer les mœurs: s'ils ne font point briller leur eſprit, comme ont fait les Sages de la Grece & de Rome, on s'apperçoit aiſément qu'ils cherchent à s'accommoder à la portée du peuple: & d'ailleurs il eſt vrai de dire, qu'il n'eſt pas aiſé de rendre dans une traduction, les beautez qu'on apperçoit dans l'Original, dont le ſtile eſt vif, concis, & énergique.

Caracteres ou Mœurs des Chinois, par un Philoſophe Moderne de la Chine.

L'AUTEUR Chinois commence ſon Ouvrage par une eſpece de Préface, où il ſuppoſe comme une choſe inconteſtable, que le culte qu'on rend au *Tien*, l'attachement à ſon Prince, l'obéiſſance à ſes parens, le reſpect envers ſes Maîtres, l'union entre le mari & la femme, l'amitié entre les freres, la fidélité des amis, les déférences que doivent avoir les proches & les alliez les uns pour les autres, la bonne intelligence entre les citoyens, ſont des devoirs indiſpenſables de l'homme raiſonnable. Après quoi il entre dans le détail de la maniere ſuivante.

Du devoir des Parens & des Enfans.

LEs bienfaits qu'un fils reçoit de ſon pere, ſont moins ſenſibles, mais cependant bien plus conſidérables que ceux qu'il reçoit de ſa mere. C'eſt ainſi qu'on s'apperçoit plus aiſément des ſecours que tirent de la terre les plantes & les animaux, qu'elle porte & qu'elle nourrit, que de ceux qui leur viennent du Ciel, dont les influences échauffent la terre, & la rendent féconde.

La tendreſſe d'une mere à l'égard de ſon fils, ſe borne aux ſoins du corps: l'amour d'un pere va plus loin, & tend à former ſon eſprit: ils agiſſent l'un & l'autre à peu près comme la matiere & la forme dans la compoſition des Etres: le premier de ces deux principes donne la figure & les dehors d'un tel Etre; le ſecond donne l'eſſence & les propriétez.

Un pere & un fils, qui rempliſſent l'un & l'autre leurs devoirs, ne doivent point avoir de vûës tant ſoit peu intéreſſées: ils ne doivent pas même ſonger à s'attirer des éloges, comme s'ils étoient parvenus à une haute vertu. Il n'appartient qu'aux ames baſſes & rampantes, de ſatisfaire à leurs obligations eſſentielles par de pareils motifs. Que vos ſervices ſoient véritablement utiles & agréables à vos parens; & ne vous contentez point de ſimples apparences: ce ſeroit imiter celui qui ſerviroit de ſplendides repas devant le cercüeil de ſon pere, après l'avoir laiſſé mourir, faute de lui avoir fourni les alimens néceſſaires.

Les enfans & les neveux doivent éviter de prendre le ſurnom de leur pere & de leurs ancêtres, auſſi-bien que les ſurnoms des Sages & des Hommes célébres du tems paſſé: ce ſeroit manquer au reſpect qui leur eſt dû.

A quoi ne porte pas l'affection peu réglée des parens? Combien en voit-on qui perdent leurs enfans, dans la crainte de leur déplaire, ou de les chagriner? qui leur accordent tout ce qu'ils demandent, & qui leur laiſſent la liberté de faire tout ce qu'ils veulent? Mais quelles ſont les ſuites de cette liberté funeſte? Ils s'amolliſſent par le luxe, ils ſe livrent aux mauvaiſes compagnies, ils ne reſpirent que le jeu & le plaiſir; ſouvent ils deviennent prodigues & diſſipateurs, ou ils ſe ruinent la ſanté par la débauche. Nos Livres anciens & modernes le

diſent : c'eſt l'argent qui perd les enfans ; mais ce ſont les parens qui contribuent à leur perte par l'argent qu'ils leur donnent.

Le devoir du pere eſt de corriger les défauts de ſes enfans ; le penchant de la mere eſt de les excuſer : c'eſt ce que pratiquent les gens les plus groſſiers, comme ceux qui ſe picquent de politeſſe. Si la mere pouſſe trop loin ſa bonté naturelle, cette indulgence mal placée fera faire bien des fautes à ſes filles. Si le pere de ſon côté ne parle jamais à ſes enfans, que d'un ton ſévere ; s'il n'ouvre jamais la bouche que pour les reprendre & les blâmer ; il les rend timides juſqu'à n'oſer ſe produire, & dire deux mots de ſuite : ils conſervent toute leur vie cette timidité niaiſe, & je ne ſçai quel air honteux & embarraſſé. L'intention peut être bonne, on veut les former de bonne heure à la vertu ; mais on s'y prend mal, & on n'y réüſſira pas. Je le répete donc : le caractere de la mere eſt de compatir ; mais que ce ſoit ſans trop de complaiſance. Le caractere du pere eſt de corriger ; mais que ce ſoit ſans trop de rigueur : voilà le juſte milieu.

Quand l'eſprit d'un enfant commence à s'ouvrir, c'eſt alors qu'il faut faire couler doucement dans ſon ame les enſeignemens & les inſtructions. Il ne faut pas le gronder par caprice, ni le punir pour des fautes légeres ; il faut ménager ſa foibleſſe, & s'accommoder à la portée de ſa raiſon, qui n'eſt pas encore développée : ſongez qu'il eſt ſemblable à un bouton de fleur encore tendre, à qui l'on doit donner le loiſir d'éclore ; après quoi la fleur ſe montre & s'épanoüit.

Trop d'attention ſur la ſanté des enfans eſt un autre excès, où tombent pluſieurs parens. Un jeune enfant a-t-il la moindre indiſpoſition, on l'accable auſſitôt de remedes & de cordiaux ; & l'on ne fait pas réflexion qu'on ruine ſon tempérament, qu'on le rend valétudinaire, & qu'on abrege ſes jours.

Dans une famille nombreuſe arrive un tems où il faut ſéparer les ménages. Anciennement le célebre *Tchang* a vû dans ſa maiſon ſes enfans & ſes petits-fils juſqu'à la neuviéme génération, qui vivoient tous enſemble dans la plus parfaite union ; on en parle encore maintenant avec admiration : mais je doute fort qu'il ſe trouve de notre tems des gens capables, comme le vertueux *Tchang*, d'entretenir la paix domeſtique par l'exemple de ſa douceur & de ſa patience.

Quand il arrive que les enfans ont chacun leur famille, il faut bien en venir à une ſéparation ; mais il ne faut pas la faire ni trop tôt, ni trop tard : elle ſeroit également dangereuſe, ſi elle étoit ou trop prompte ou trop tardive : quand on la fait trop tôt, il eſt à craindre que de jeunes gens ſans expérience, ne connoiſſant pas la fragilité de la bonne fortune, ni les peines de la mauvaiſe, ne menent une vie oiſive, ne deviennent des diſſipateurs, & enfin ne ſe ruinent entierement.

De même ſi, lorſque cette ſéparation devient néceſſaire, on la renvoye trop loin, on a d'autres inconvéniens à craindre, auſquels il n'eſt pas aiſé de remédier. Car ſuppoſons que les enfans & les petits-fils ſoient naturellement ſages, & d'une humeur ſociable & accommodante, il ſe trouvera toûjours dans la maiſon beaucoup de femmes & de domeſtiques. Si l'ayeul ou le pere eſt chargé de fournir à tous les beſoins ; de donner les meubles, les utenciles, les vivres, les habits, & les autres choſes, dont chacun voudra être pourvû abondamment, le bon Vieillard pourra-t'il ſuffire à tant de dépenſes ? D'ailleurs les uns aimeront à dépenſer trop, les autres plus économes s'en appercevront, & en auront du chagrin : quand ils le diſſimuleroient, au moins craindront-ils que peu-à-peu la maiſon ne s'abîme, & qu'ils ne viennent eux-mêmes à manquer du néceſſaire : ces inquiétudes ne ſeront pas long-tems à écla-

ter

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 141 sur 577

ter par des murmures, qui mettront la diſſenſion, & détruiront la paix.

Au lieu donc de les laiſſer vivre en commun, il ſeroit à propos de donner une certaine ſomme à chaque famille, ſelon qu'elle eſt plus ou moins nombreuſe, afin qu'elle ait de quoi s'entretenir à ſa fantaiſie. C'eſt une maxime ancienne; un pere qui a des enfans déja grands, doit leur remettre en main une eſpéce de petit fonds; afin qu'ils ſçachent la peine qu'il y a à s'enrichir, & qu'ils apprennent par-là à ménager leur bien, & à vivre d'économie, pour ſe ſoûtenir honnêtement dans leur condition. Un pere connoît par-là ſi ſon fils ſçait conduire ſa maiſon. De même le fils s'inſtruit par ſa propre expérience, de la maniere dont le monde ſe gouverne, & par quels reſſorts les hommes ſe laiſſent mouvoir. Cette petite portion de bien, dont on lui laiſſe le maniement, eſt un commencement d'émancipation.

On dit communément que, quand une fille naît dans la famille, c'eſt pour en ſortir, & paſſer bien-tôt dans une autre (*a*). D'où il arrive qu'on néglige ſouvent l'éducation des filles: on ne fait pas attention qu'une fille qu'on a laiſſé manquer d'inſtruction, fait grand tort à la maiſon où elle entre, & qu'elle y eſt l'opprobre de ſes parens.

Au reſte les devoirs d'une jeune femme mariée ſont, de rendre une obéiſſance reſpectueuſe à ſon Beau-pere & à ſa Belle-mere; de vivre dans une parfaite union avec ſes Belles-ſœurs; d'honorer ſon Mari; d'inſtruire ſes enfans; de compâtir aux peines de ſes Eſclaves; de préparer la ſoye, & de la mettre en œuvre; d'être économe, frugale, laborieuſe; de ſupporter patiemment les traverſes & les diſgraces; de ne point écouter les rapports & les diſcours; de ne ſe point mêler des affaires du dehors: voilà ce qu'on doit apprendre à une fille, avant que de la marier.

Mais qu'arrive-t'il de ce défaut d'inſtruction? Tout leur ſoin conſiſte à ſe coëffer avec grace, à bien appliquer le fard, à donner de l'agrément à leurs habits & à leurs ſouliers; à placer avec art des aiguilles de tête & des pendans d'oreille; à rafiner ſur les mets délicats & les boiſſons délicieuſes: elles ne ſongent qu'à relever leur beauté par un vain attirail de patures & d'ajuſtemens: c'eſt tout ce qu'elles ſçavent, & elles ignorent juſqu'aux moindres obligations d'une mere de famille: il faudroit donc leur faire lire de bonne heure des Livres d'hiſtoire propres à les inſtruire: leur eſprit ſe rempliroit des meilleures maximes, & leur cœur ſe formeroit ſur de grands exemples.

On a ſujet d'être tranquille, lorſque la mere nourrit elle-même ſes enfans: mais ſi quelque raiſon l'obligeoit à prendre une Nourrice, elle doit la choiſir d'un caractere ſage, modeſte, & qui n'ait point certains défauts extérieurs: car un jeune enfant ne manque guéres de prendre l'air & les manieres de ſa Nourrice.

Si celle qu'on a choiſie, étoit obligée de quitter ſon propre enfant, pour allaîter le vôtre; elle n'y ſeroit contrainte que par la pauvreté: ainſi il faut non-ſeulement lui donner des gages raiſonnables; mais il faut encore pourvoir à l'entretien de ſon fils; c'eſt le moyen que le cœur de l'un & de l'autre ſoit content.

De plus il eſt néceſſaire de veiller ſur la conduite de ces Nourrices; de ne point ſouffrir qu'elles portent votre enfant chez les voiſins, dans les ruës, & les places fréquentées, ni qu'elles attirent chez vous des Eſclaves, ou de vieilles femmes du voiſinage: on en voit aſſez les ſuites.

Quand il vous naît un fils, & que vous êtes déja avancé en âge, vous ne vous poſſedez pas de joye: vous choyez cet enfant avec tout le ſoin imaginable:

(*a*) Les Loix de la Chine ne permettent pas à une fille d'épouſer ſon parent paternel, & de la même tige maſculine, fut-ce dans le dégré le plus éloigné, & cette Loi ne ſouffre point de diſpenſe.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 142 sur 577

vous annoncez ſa naiſſance devant le Tableau des Ancêtres : vous jeûnez, vous faites différentes œuvres de charité ; & vous eſperez par ces jeûnes & par ces bonnes œuvres, obtenir une longue vie à ce cher enfant.

C'eſt un uſage univerſellement reçû, de donner de grandes démonſtrations de joie à la naiſſance d'un fils : on cuit, on durcit quantité d'œufs de poule, & de canne : on prépare du ris clair pour ceux qui viennent prendre part à notre joie, & faire des complimens de conjoüiſſance. On envoye enſuite chez eux divers préſens de choſes propres à ſe régaler ; c'eſt ce qui s'appelle le régal du poil follet.

La cérémonie eſt plus grande le troiſiéme jour qu'on lave l'enfant : on prépare des œufs par centaines & par mille ; on les peint de toutes ſortes de couleurs, & on les nomme les œufs du troiſiéme jour : c'eſt alors que les parens & les voiſins viennent en foule à la porte de la maiſon, pour offrir pareillement des œufs, & diverſes ſortes de gâteaux ſucrez.

Parmi les riches, la dépenſe eſt bien plus grande, ſur-tout s'il y a long-tems qu'ils attendent un héritier : on tuë une grande quantité de poules, de canards, &c. On fait un grand feſtin, & l'on n'épargne rien pour donner des marques publiques de réjouiſſance. Mais ne craint-on point que la priere qu'on fait pour obtenir une longue vie à l'enfant nouveau-né, ne ſoit rejetté par les Dieux, à qui on l'adreſſe (*a*) ? En demandant une longue ſuite d'heureux jours pour ſon fils, il conviendroit de la laiſſer à tant d'animaux qu'on égorge : pour avoir ce fils, on s'eſt abſtenu de rien manger qui eût vie : ſi l'on agiſſoit conſéquemment, il faudroit continuer la même abſtinence, pour obtenir ſa conſervation.

Mais, quoi, dira-t'on ; lorſque des parens & des amis viennent nous féliciter de la naiſſance d'un fils, n'eſt-il pas permis de faire éclater ſa joie ? A la bonne heure : faites-leur un petit régal de fruits, de gâteaux, de vin, & de quelques autres mets ſemblables ; mais ne faites rien de plus.

Un des principaux devoirs d'un fils eſt de perpétuer ſa race, & de laiſſer après lui des deſcendans. Au défaut d'un enfant légitime, on s'en donne un adoptif, qui eſt chargé de ſervir les parens durant leur vie, de les enſevelir après leur mort, & de leur rendre les honneurs ordinaires.

Mais qu'arrive-t'il ? Lorſqu'après avoir adopté cet enfant, il vient à naître un fils véritable ; le fils adoptif a bien-tôt perdu ſon merite : il eſt dans la maiſon, ce qu'eſt ſur le corps une tumeur, ou une excreſcence de chair : on ne le regarde plus comme l'appui de la maiſon ; tout ce qu'il dit, ou ce qu'il fait, dégoûte : le moindre petit défaut, qu'on lui remarque, eſt déſigné par des noms odieux : on oublie, & ce qui ſe paſſa, quand il fut introduit dans la famille, & les médiateurs, & les amis qu'on employa dans ce choix : ſi l'on compare ce qu'on a été, & ce qu'on eſt à ſon égard, on verra que le ſeul intérêt a produit ce changement : on ne peut ſouffrir que le bien paſſe en des mains étrangéres.

Mais fait-on réfléxion que ce véritable fils, qui eſt né ſi tard, ſera encore bien jeune, lorſque le pere déja caſſé de vieilleſſe, & qui n'eſt plus qu'une ombre fugitive, viendra tout-à-coup à lui manquer ? Alors ſurviendront mille procès entre le fils adoptif & le véritable fils : au milieu de ces différends, les richeſſes qu'on aura laiſſées à un orphelin, ſe conſumeront bien vîte ; & le deſſein qu'on a eu de tout laiſſer à ſon propre fils, lui fera tout perdre. Ne valoit-il pas mieux en uſer avec plus de bonté à ſon égard ? Il fut devenu l'appui & le ſoutien de votre propre fils dans ſon bas âge.

Si vous craignez qu'après votre mort, ce fils adoptif ne conſume tout le bien

(*a*) Le Philoſophe parle ici ſelon les folles idées du peuple, dont il ſe mocque ailleurs. Ces Divinitez ſont *Cheou*, le Génie du grand âge ; *Lou*, le Génie des Dignitez ; *Fou*, le Génie des Richeſſes.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 143 sur 577

que vous laiſſerez, faites entr'eux un partage équitable ; ſéparez-les d'habitation : cette conduite eſt conforme à nos Loix. Si vous négligez mes conſeils, l'évenement en juſtifiera la ſageſſe.

Des cinq devoirs de la vie civile, le plus important, & celui qui tient le premier rang entre tous les autres, c'eſt l'obéiſſance & le reſpect qu'un fils doit à ſes parens. La raiſon en eſt bien naturelle : ſans mes parens je ne ſerois point ; je leur dois tout ce que je ſuis : ſans parler de ce qu'une mere a à ſouffrir de peines & d'incommoditez durant ſa groſſeſſe ; du danger continuel où ſa vie eſt expoſée durant ſes couches ; de quoi eſt-elle continuellement occupée ? N'eſt-ce pas du ſoin de ſon enfant ? Elle n'a de joie que quand elle le voit rire : s'il pleure, elle accourt auſſi-tôt, pour ſçavoir ce qui le fait pleurer : s'il eſt malade, elle eſt plongée dans la triſteſſe : s'il paroît ſentir du froid, elle s'empreſſe à le couvrir : s'il a faim, elle lui donne promptement à manger : s'il veut marcher, elle le conduit elle-même par la main : s'il ſe ſalit, elle le néttoye, ſans que l'odeur la plus inſupportable lui ſoit déſagréable, ou lui cauſe le moindre dégoût : reçoit-elle quelques douceurs ? Elle en fait part à l'inſtant à ce cher fils ; & elle ſe croit bien payée de ſon attention, ſi elle en peut tirer un leger ſoûris : enfin rien n'égale les ſoins d'une mere : auſſi dit-on qu'on ne peut pas imaginer de plus grands bienfaits, que ceux dont on eſt redevable aux parens. Un bon fils doit donc reconnoître une partie de ces bienfaits, en leur rendant toute l'obéiſſance & les ſervices, dont il eſt capable.

Quand il s'agit de bien élever les enfans, l'on ne ſçauroit s'y prendre trop tôt ; ſur-tout lorſque leur eſprit commence à s'ouvrir. Alors s'il ſe préſente quelque choſe qui ait vie, ou qui ſe meuve, ne fût-ce qu'un vil inſecte, un arbriſſeau, une plante de nulle utilité : avertiſſez-les de ne leur faire aucun tort : par-là vous cultivez, & vous entretenez en eux ce ſentiment de bonté & de douceur, qu'ils ont reçûë de la Nature.

S'il vient à la maiſon une perſonne de diſtinction ou d'un grand âge, un parent, un ami, inſtruiſez vos enfans à leur marquer du reſpect à leur maniere : c'eſt ainſi que vous les formez aux bienſéances & à la civilité, dont ils ont déja les principes au-dedans d'eux-mêmes : quelquefois une réponſe un peu ſéche, lorſqu'ils parlent ou rient mal-à-propos, ſert à les maintenir dans la modeſtie & la droiture. Pour peu qu'on leur trouve l'eſprit broüillon & querelleux, il faut les reprendre d'un air & avec des paroles ſévéres, mais ſans les frapper par aucun mouvement de colere : une conduite ſi violente aigriroit encore davantage leur naturel, & les rendroit plus boüillans & plus précipitez.

J'ai accoûtumé de dire, ſi le pere traitte bien ſon fils, le fils ſe comportera bien à l'égard de ſon pere ; mais ſi le pere n'eſt pas tel qu'il doit être, le fils ne doit manquer en rien à ſes devoirs : il doit être comme un autre *Chun*, dont les cris & les larmes demandoient ſans ceſſe au Ciel des bénédictions pour un pere, qui ſembloit ne lui avoir donné la vie que pour le tourmenter.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 144 sur 577

Des devoirs réciproques des Freres.

APRE'S nos parens, rien ne nous touche de plus près que nos propres freres. Lorſque des freres ſont encore jeunes, c'eſt un plaiſir de voir quelle tendreſſe ils ont les uns pour les autres : ils ne ſçauroient ſe quitter. Si l'aîné eſt déja grand, & que ſon cadet ſoit encore enfant, il en prend toute ſorte de ſoins, il le conduit par la main, il le porte entre ſes bras, il le comble de careſſes & d'amitié.

Mais ces freres ſont-ils devenus hommes faits, ont-ils pris chacun un établiſſement, alors la complaiſance qu'ils ont pour leurs femmes, dont ils écoutent trop aiſément les diſcours, l'intérêt, la jalouſie produiſent de la froideur, des ſoupçons, de la défiance, & diviſent inſenſiblement leurs cœurs. Cependant qu'on ſoit menacé de quelque diſgrace, ou de quelque revers de fortune ; c'eſt alors qu'on s'apperçoit que les autres parens, & les amis les plus dévoüez, ne valent pas après tout un frere le plus indifférent.

Rien ne ſeroit plus loüable, que de voir des freres vivre enſemble : mais c'eſt ce qu'on ne peut guéres eſpérer, lorſqu'ils ſont une fois établis. Leurs familles plus ou moins nombreuſes ; l'amour de l'un pour la dépenſe, & de l'autre pour l'économie ; les différentes liaiſons qu'ils forment, produiſent des inclinations oppoſées, & qu'il n'eſt pas poſſible d'aſſortir.

Il eſt encore bien plus difficile que des belles-ſœurs s'accordent enſemble, principalement ſur le détail du ménage, quand il ſe fait en commun. On pourroit prendre un tempérament : c'eſt que les freres ne ſe ſéparaſſent point d'habitation, mais qu'ils fiſſent ſéparément leur dépenſe. Que ſi, pour éviter toute occaſion de méſintelligence & de traſſerie, ils ne peuvent plus habiter le même corps de logis, l'aîné doit toûjours aimer ſes cadets, & les cadets reſpecter leur aîné : cette ſéparation même doit ſervir à reſſerrer davantage les liens étroits du ſang qui les uniſſent : autrement s'il ſurvient du dehors quelque mauvaiſe affaire, toute la famille court riſque d'y ſuccomber.

C'eſt un ancien proverbe : lorſque des freres demeurent enſemble, ils doivent ſe ſupporter ; c'eſt le moyen de vivre avec douceur : s'ils n'ont jamais enſemble de diſputes & de broüilleries, leurs enfans les imiteront ; & ce bel exemple d'union & de concorde paſſera juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Cela mérite attention. Ce ſont ordinairement les femmes qui cauſent la ſéparation des familles. Que les maris ſoient en garde contre les ſoupçons & les vains diſcours de leurs femmes ; alors la paix & l'union entre les freres ſera conſtante & durable.

Cette concorde entre les freres & dans leurs familles, eſt une ſource de bonheur : le moyen de l'entretenir, c'eſt de ſçavoir ſouffrir & diſſimuler ; voir bien des choſes, & ſe comporter comme ſi on ne les avoit pas vûës : entendre beaucoup, & faire comme ſi on n'avoit rien entendu : on apprend par-là à ne pas groſſir dans ſon idée des bagatelles, & on s'épargne bien du chagrin, & ſouvent de fâcheux éclats.

Le ſage *Yen tſe* diſoit fort bien : que les freres ſont entr'eux comme les bras & les pieds ; & que la femme eſt à l'égard du mari, comme un habit qu'il s'eſt procuré. Ce Philoſophe a voulu dire, que les freres étant nez de la même mere, ſont une même ſubſtance, un tout, qui ne peut être incommodé dans une partie, que les autres parties

ne

ne s'en reſſentent. Mais qu'arrive-t-il ? L'excès de complaiſance qu'un mari a pour ſa femme, produit l'indifférence, & enſuite l'averſion pour ſes propres freres, & conduit enfin à la ſéparation.

Cependant les vûës des femmes ſont communément bornées; elles ſe renferment dans les petits ſoins du ménage; c'eſt de quoi elles parlent ſans ceſſe: c'eſt ce qui perſuade à un mari, que ſa femme eſt affectionnée à ſa maiſon, & capable de la bien conduire: lui même entre inſenſiblement dans les vûës de ſon épouſe, & imite ſa trop grande économie. Il ne faut plus après cela qu'un léger intérêt pour altérer l'amitié, & détruire l'union qui devroit regner entre les freres.

Certainement il n'y a point de Loy qui ordonne à un pere de laiſſer à ſon fils un héritage plus ou moins conſidérable. Combien même voit-on de peres, qui ne laiſſent rien à leurs enfans, ou qui ne leur laiſſent que des dettes à payer? Il faudroit donc que les enfans, pour ne pas ſe déſunir par des raiſons d'intérêt, ſe diſſent chacun à eux-mêmes: ſuppoſons que nos parens ne nous ayent point laiſſé telle terre, telle maiſon, ou tel autre bien qui eſt le ſujet de nos conteſtations; & agiſſons comme ſi en effet ils ne nous l'avoient point laiſſé. Cette réflexion ſeroit capable de prévenir les différends. C'eſt une bagatelle, diroit-on, que cette dépenſe faite mal-à-propos: le point eſſentiel, c'eſt de vivre enſemble dans une étroite union.

Une femme de ſon côté devroit ſonger que les freres de ſon mari ſont les os des os, & la chair de la chair de ſon beau-pere & de ſa belle-mere; qu'ainſi elle ne ſçauroit avoir pour eux trop d'égard & de conſidération. Quand même il y auroit raiſon de ſe plaindre d'une trop grande diſſipation, il faudroit garder certains ménagemens, & n'en parler que d'une maniere douce & honnête. Eviter de faire de la peine à ceux qui nous en font, c'eſt le plus sûr moyen de les faire rentrer en eux-mêmes, & de changer leur humeur.

Des devoirs du Mari & de la Femme.

QUAND on traitte de mariage, ce qu'il faut principalement conſiderer, c'eſt ſi les humeurs du futur époux & de la future épouſe ſympathiſent; s'il y a conformité d'inclination & de tempérament; en un mot s'ils ſemblent faits l'un pour l'autre. Mais c'eſt à quoi ſouvent l'on n'a point d'égard: on n'enviſage d'ordinaire que de légeres convenances: tantôt c'eſt le rang & les Emplois, ou bien d'anciennes liaiſons que la proximité entre les deux familles a fait naître: tantôt c'eſt la ſocieté qu'ils ont contractée enſemble, ou bien le même penchant que les peres ont pour les Belles-Lettres, & pour la Philoſophie.

La promeſſe de mariage une fois concluë par un de ces motifs; ces deux familles ſe traittent comme alliées, & s'entre-aident mutuellement, avant même que la fille paſſe chez ſon prétendu époux. L'union paroît très-étroite: mais combien durera-t-elle de tems après les nôces? Ses parens qui l'accompagnent, voudroient que les feſtins & les Comédies qu'elles ſe donnent dans la maiſon, ne finiſſent de long-tems: ils différent le plus qu'ils peuvent de s'en retourner chez eux: le long ſéjour & la dépenſe produiſent le dégoût: on en vient à ſe plaindre des entremetteurs de l'alliance: on murmure ſur la dot, ſur les préſens des fiançailles.

Eſt-on de retour chez ſoi, on repaſſe tous ces ſujets de chagrin; on les groſſit: ſi l'on ſe viſite dans la ſuite, il ſem-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 146 sur 577

ble qu'on porte dans ſon ſein comme un paquet d'épines. Souvent on paſſe auprès de la maiſon ſans y entrer ; ou ſi l'on y entre, on paroît avec un air froid & indifférent ; on ne daigne pas même prendre un peu de Thé.

La jeune épouſe eſt la plus à plaindre : elle paſſe ſouvent d'une maiſon opulente dans une famille peu aiſée : tous les embarras du ménage roulent ſur elle : quelque bonne volonté qu'elle ait, elle ne peut ſuffire à tant d'occupations : elle s'apperçoit du refroidiſſement de ſon mari, elle n'oſe s'en plaindre : peu éloignée de la maiſon de ſa mere, elle ne peut ni la voir, ni l'entretenir : enfin elle traîne une vie languiſſante dans les ſoûpirs & dans les larmes, ſans nulle douceur ni conſolation : plus elle a été chérie dans la maiſon paternelle, plus ſa condition lui devient dure.

Le mariage a été établi pour affermir la ſocieté entre les hommes. Les alliances ſe contractent pour former des liens plus étroits. A préſent les pernicieuſes maximes qui ſe ſont introduites, réduiſent tout à des vûës intéreſſées, qui diviſent ceux, qui auparavant étoient très-unis. Ce déſordre eſt preſque univerſel ; mais il regne davantage dans la Ville de *Yang tcheou*.

Je voudrois que ceux qui ſe marient, fiſſent de ſérieuſes attentions à la nature de cette grande action. Un jeune homme ne doit ſonger qu'à trouver dans une compagne vertueuſe, le ſecours qui lui eſt néceſſaire pour bien gouverner ſa maiſon. Une fille doit ſe propoſer de trouver un appui ſolide dans un époux ſage & fidéle. Voilà le plan d'un parfait mariage, qui ſeroit infailliblement ſuivi de la fécondité conjugale.

Un mari ne doit pas trop ſe fier à ſa femme ſur le compte qu'elle lui rend de la conduite de ſes enfans : elle ſera toûjours portée à lui cacher, ou à lui diſſimuler leurs mauvaiſes qualitez : au contraire ſi c'eſt une femme qu'il a épouſée en ſecondes nôces, il ne doit pas la croire trop légerement ſur les fautes qu'elle voudroit impoſer aux enfans du premier lit. On a raiſon de dire : le principal ſoin d'un mari, eſt de rendre ſa femme vertueuſe.

Quelque ſage que vous paroiſſe votre femme, ne la faites point entrer dans vos affaires du dehors : quelques talens qu'ayent vos eſclaves & vos valets, ne leur communiquez rien de ce qui regarde votre perſonne & votre femme. Gens mariez, c'eſt ici un article qu'il ne vous eſt pas permis d'ignorer.

Pour ce qui eſt de ceux qui marient leurs filles dans des Pays éloignez, ils ne ſçauroient prendre aſſez de précautions. Vous aurez vû par haſard un jeune homme, il vous aura agréé : vous lui aurez trouvé du mérite ; & auſſi-tôt vous vous perſuadez que vous allez faire un mariage auſſi heureux, que le fut autrefois celui d'un *Tchu* & d'une *Tchin*. Vous lui livrez votre fille, vous la faites partir. Croyez-vous que ſon cœur ait conſenti à cet éloignement ?

Quand elle ſera renduë dans la maiſon de ſon mari, eſpérez-vous que l'union & la paix y régnera long-tems ? Lorſque viendra le jour de la naiſſance de ſes parens, ou bien une de ces fêtes annuelles de réjoüiſſances, que toute la parenté ſe réünit dans la maiſon paternelle, pour y paſſer le jour dans la joye & le divertiſſement ; elle ſera déſolée de de ne pouvoir s'y trouver avec eux : placée ſous un autre Ciel, ſes yeux ne ſçauroient plus rencontrer ceux de ſa mere : jugez quelle eſt ſa peine.

Si au bout de quelques années on lui permet de faire un tour chez ſes parens : un mois eſt à peine écoulé, qu'on l'en retire, ſans qu'elle ſçache en combien de tems on lui procurera une ſeconde fois cette conſolation. Dans ce triſte inſtant de ſéparation on lui arrache l'ame du corps : en chemin elle tourne à tout moment la tête vers l'endroit qu'elle quitte, & où elle laiſſe ſes chers parens : toute ſa tendreſſe ſe renouvelle,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 147 sur 577

& lui cauſe un ſerrement de cœur, qui ne peut guéres s'exprimer. C'eſt ainſi que par trop de précipitation un pere a rendu ſa fille malheureuſe.

Si l'on ne ſe propoſe dans le mariage que d'acquérir des richeſſes; la grande doctrine du mari & de la femme ne ſçauroit ſubſiſter: de même ſi dans les obſéques des parens, on n'a pour but que d'attirer des bénédictions ſur la famille; dès-là les devoirs d'un fils à l'égard de ſon pere ſont anéantis. Quand eſt-ce qu'une femme mépriſe ſon mari? C'eſt lorſqu'elle eſt fiere de ce qu'elle a fait ſa fortune. Qu'eſt-ce qui porte un fils à conſerver ſi long-tems le corps de ſon pere ſans l'enterrer? C'eſt ſouvent parce qu'il craint de l'enſevelir dans un lieu qui lui porte malheur. C'eſt ainſi que le propre intérêt détruit toute vertu.

On en voit néanmoins pluſieurs qui ſont aſſez attentifs ſur le choix d'un gendre, mais qui ne le ſont guéres ſur celui d'une belle-fille. Cependant l'un eſt encore plus difficile que l'autre: car on peut aiſément démêler quel eſt le caractere d'un gendre; celui d'une fille n'eſt pas ſi facile à connoître, & c'eſt cependant une choſe importante.

Si celui qui veut épouſer une jeune perſonne, ne s'attache qu'à ce qu'elle apportera; ou ſi celui qui veut marier ſa fille, ne penſe qu'aux préſens qu'on fera, ou en argent, ou en bijoux, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſtime que les richeſſes, & qu'il n'a nul égard au mérite; voilà juſtement ce qui ruine les familles, & ce qui diviſe & déſunit les parens les plus proches.

On devroit faire réflexion qu'une femme bien née eſt une ſource aſſurée de bonheur: on ne devroit enviſager dans une épouſe que la vertu, & la préférer à la naiſſance & aux grands biens. C'eſt une grande acquiſition qu'une Demoiſelle ſage, vigilante, appliquée, chaſte, obéiſſante, qui ne ſe dément jamais, qui eſt toûjours égale dans la bonne ou la mauvaiſe fortune. Quand on en a trouvé une de ce caractere, on peut dire qu'on a un tréſor dans ſa maiſon.

La jalouſie eſt un grand malheur pour une famille, quand elle s'empare de l'eſprit des femmes, ſur tout ſi elles n'ont point d'enfans. Une femme légitime voyant que ſon mari griſonne & s'afflige de n'avoir point d'héritier, ne peut ſouffrir qu'il approche d'une Concubine ou d'une Eſclave: elle n'oublie rien pour l'en empêcher. Que ſi la Concubine, ou l'Eſclave devient enceinte, elle eſt capable d'employer des breuvages & d'autres moyens pour la faire avorter, & tuer l'enfant dans ſon ſein.

C'eſt pour prévenir ce malheur que le mari eſt ſouvent contraint de nourrir hors de la maiſon ſa Concubine. Si elle vient à accoucher d'un fils, cette jalouſe change de perſonnage: elle ſe contrefait, en donnant des marques d'une joye feinte: elle ſe ſert des termes les plus tendres, pour qu'on la rappelle: mais ſon deſſein eſt de lui tendre des piéges, & de la faire périr. Si ſon ſtratagême ne lui réüſſit pas, la rage s'empare de ſon cœur; elle crie, elle tempête, elle menace du feu & des accidens les plus ſiniſtres. Un pauvre mari eſt effrayé, & ſe rend: il rappelle la mere & l'enfant: bien-tôt la femme jalouſe a recours aux plus criantes calomnies, pour accabler cette foible concubine: elle la frappe: elle la roüe de coups, juſqu'à ce qu'enfin on l'ait chaſſée de la maiſon.

Pour ce qui eſt de l'enfant, on diroit à ſes manieres qu'elle eſt pleine de tendreſſe pour lui; tandis que dans le fonds du cœur elle l'abhorre, & ſonge peut-être à s'en défaire ſecrettement par le poiſon. Si elle en vient à bout, la voilà contente; & elle ne ſe ſoucie pas de ſe voir réduite à n'avoir point d'enfant, qui puiſſe la ſervir & la ſoulager dans ſa vieilleſſe.

Il y a encore une eſpece de méchante femme: ce ſont celles qu'un mari a épouſées en ſecondes nôces, & qui ne peuvent ſouffrir la bonne réputation de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 148 sur 577

la défunte à qui elles ont ſuccédé: la rage qu'elles en conçoivent, les portent à perdre les enfans du premier lit ; afin que cette premiere femme ſi eſtimée, ne ſoit pas honorée ſelon la coûtume de l'Empire, & qu'on ne penſe plus à elle. C'eſt-là un excès d'inhumanité, dont quelques femmes ſont capables, & dont on a vû pluſieurs exemples dans le monde.

Quand il s'agit de prendre une femme, on ne ſçauroit donc aſſez examiner ſi elle eſt d'un caractere ſuſceptible de jalouſie, ſans quoi on s'expoſe à être malheureux. Si l'on eſt marié, & qu'on n'ait point d'enfans; il faut bien penſer, avant que de prendre une Concubine, ſi l'on pourra parer aux inconvéniens, qui ont coûtume de s'en enſuivre.

Mais celui qui a des enfans de ſon mariage, s'il fait réflexion aux ſuites funeſtes de la jalouſie ſi naturelle aux femmes, fera ſagement d'étouffer ſes inclinations, ou pour une Concubine, ou pour une ſeconde femme; & de vaincre l'attrait au plaiſir par l'amour de ſon repos & de ſa conſervation.

On diſtingue les femmes en grandes & petites, c'eſt-à-dire, en légitimes, & en celles qui ne le ſont pas. Mais il n'y a point une pareille diſtinction entre les enfans. C'eſt la grande doctrine de l'Empire. Cependant on ne confond point dans l'uſage ordinaire les enfans de la femme légitime, & ceux des Concubines : c'eſt ce qui donne à la vraye femme le rang de ſupériorité ſur ſes compagnes.

Anciennement l'Empereur & les Princes de l'Empire prenoient ſept épouſes; les grands Seigneurs, & les Mandarins en avoient trois; les ſimples Lettrez & le Peuple n'avoient qu'une femme légitime ; les autres, s'ils en avoient au-delà, étoient cenſées Concubines. On ne manque point, quand on vient à faire mention de ſa femme ou de ſa Concubine, à prendre un air grave, à meſurer ſes mots, à parler en maître de la maiſon, où chacun tient le rang qui lui convient. On veut faire entendre par-là qu'on n'a pris une Concubine que pour les beſoins du ménage, afin qu'elle s'occupe des fonctions les plus baſſes & les plus pénibles; qu'elle ſerve avec ſoin le pere & la mere ; qu'elle aime, qu'elle nourriſſe, & qu'elle éleve les enfans.

Mais ſi cette concubine a contribué par ſes peines & par ſes ſoins à accroître le bien de la famille; ſi par ſon moyen vous êtes devenu riche, & plus reſpecté, ne convient-il pas qu'elle ſe ſente de cet heureux changement de fortune ? Cependant combien en voit-on qui en uſent tout autrement, qui renvoïent ſans aucun égard une concubine, après en avoir eû des enfans, & en avoir tiré de longs & d'importans ſervices? A les en croire, ils ne ſongent en la congédiant, qu'à relever davantage leur femme légitime, & à honorer les nœuds du Mariage. Mais ne ſçait-on pas que dans les grandes familles, les enfans & les petits-fils qui parviennent aux Dégrez & aux Charges, ce ſont ceux de la femme légitime ? On a plus de ſoin de pouſſer leur fortune. Cependant pluſieurs de ceux qu'on a eus des concubines, parviennent auſſi, & obtiennent des marques de diſtinction & de nobleſſe pour leur mere naturelle : l'éclat & la ſplendeur de ſes enfans rejaillit ſur elle, leur élévation l'annoblit.

On voit certains peres de famille ſe piquer de fermeté & de réſolution, qui cependant ne laiſſent pas de livrer à la diſcrétion de leurs femmes une pauvre concubine qu'ils ont aimée. Cela eſt ſujet à une infinité d'inconvéniens : les affaires domeſtiques ne doivent ſe regler que par les ordres du maître de la maiſon: il ne convient point qu'une femme ſe mêle de gouverner, & parle d'un ton abſolu.

Nous voyons dans les hiſtoires anciennes, que les filles de Rois mariées à des perſonnes d'un rang inférieur, ſe comportoient en femmes modeſtes, ſans jamais s'enorgueillir de la Nobleſſe de leur extraction; quels autres exemples doit-

on

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 149 sur 577

on ſuivre ? Eſt-ce-là la conduite des gens du commun ? N'eſt-ce pas plûtôt celle des Sages & des Grands qu'on doit imiter ? Je voudrois que les jeunes filles miſſent leur gloire & leur nobleſſe à être douces & obéiſſantes : les parens ne peuvent jamais mieux leur marquer leur tendreſſe, qu'en les formant de bonne heure à la civilité & à la vertu.

Nous n'avons point de Livre des premiers tems, qui parle en termes exprès du Mariage : ce n'eſt que ſous la Dynaſtie des *Tang*, qu'un nommé *Liu tſai* a écrit ſur ce ſujet : mais on l'a redreſſé ſur plus d'un article. Maintenant on en voit pluſieurs qui conſultent les Aſtres, & qui s'imaginent y trouver l'union ou la diſcorde, la bonne ou la mauvaiſe fortune des perſonnes qui ſe marient. Folle imagination, abus très-pernicieux. Ce ſont ces vaines obſervations qui rompent de bons mariages prêts à ſe conclure, ou qui en font faire de très-mal aſſortis.

Autre erreur de nos tems. A quoi bon attendre, dit-on, qu'un jeune homme & une jeune fille ayent vingt ans pour les marier ? C'eſt-là ignorer nos anciens Rits, qui diſent que c'eſt à trente ans qu'on doit marier ſon fils, & à vingt qu'il faut marier ſa fille. Peut-on lire dans nos anciens Livres ces maximes de nos Sages, & ſuivre des idées nouvelles ?

Autrefois, & ceci eſt à remarquer, quand on avoit jetté les yeux ſur un gendre, on permettoit à ſa fille de l'entrevoir pour la premiere fois dans la ſalle des hôtes à travers un petit trou qu'on avoit fait au paravent, placé devant la porte de l'appartement intérieur : dans ce choix on ne regardoit pas comme un point capital, d'éxaminer les huit (*a*) Lettres de bonheur, pour en conclure l'heureux ou malheureux ſort des perſonnes prêtes à s'unir par le lien conjugal : on éxaminoit ſi la fille étoit vertueuſe, & ſi le jeune homme avoit de la conduite ; ſi l'âge, l'humeur, les inclinations convenoient enſemble ; & certainement c'eſt à quoi on doit uniquement faire attention. On peut enſuite choiſir un mois & un jour heureux, pour accomplir le mariage par le Rit ordinaire, en faiſant boire l'un & l'autre dans la même coupe : pourquoi vouloir ajoûter des uſages populaires, bizarres, & ſujets à mille inconvéniens ?

Dès que la cérémonie eſt finie, c'eſt l'uſage des honnêtes familles, que la jeune épouſe ſe retire dans ſon appartement, & ne ſe mêle plus avec le reſte de la famille, avec les beaux-freres, ni même avec le beau-pere : cependant il s'eſt introduit preſque de nos jours parmi le peuple une coûtume déteſtable, que je défie de trouver dans aucun de nos Livres, & qui ne convient qu'à des Barbares nourris & élevez dans les Forêts. On différe de trois jours la ſéparation de l'appartement, & c'eſt ce qu'on appelle les trois jours de franchiſe : & pendant ce tems-là quelles extravagances ne ſe permet-on pas ? L'épouſe eſt aſſiſe ſur ſon lit nuptial. On vient autour d'elle faire cent ſingeries : l'un lui tire en badinant ſes ſouliers, & on les cache dans ſa manche : l'autre lui enleve le voile qui lui couvre le viſage : un troiſiéme lui ſerre la tête, flaire ſes cheveux, & s'écrie qu'il en ſort un parfum admirable : on en voit qui contrefont les inſenſez, & qui cherchent à la faire rire par des grimaces & des bouffonneries indécentes : on boit en même tems force raſades : & c'eſt-là ce qu'on appelle ſe réjoüir & ſe divertir.

Mais qui ſont ceux qui jouent ces indignes farces ? Les plus proches parens, le beau-pere & les oncles, qui oubliant & leur âge & leur rang, franchiſſent toutes les bornes de la bienſéance & de la pudeur. Ce ſont de jeunes étourdis, qui ont donné entrée à ces déſordres : c'eſt aux ſages Lettrez à en arrêter le cours dans les lieux où ils demeurent : par-là ils ſe feront véritablement eſtimer dans la Secte Littéraire, qui eſt chargée de réformer les mœurs du peuple.

Lorſqu'on obſerve exactement les

(*a*) Coûtume ſuperſtitieuſe de ceux qui diſent la bonne avanture.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 150 sur 577

Rits ſur le mariage, on a lieu d'eſperer qu'il ſera heureux, & que les deux perſonnes qui s'uniſſent, feront la joye l'une de l'autre, & parviendront à une extrême vieilleſſe. Parmi les gens mariez, le diſcours tombe ſouvent ſur leur nobleſſe & ſur les richeſſes de leur maiſon. Il ne convient point qu'un mari recherche trop curieuſement quels ont été les parens & les ancêtres de ſa femme; s'ils ont poſſédé des Charges; s'ils ont mené une vie obſcure: ces recherches mettent ordinairement la diſſenſion entre l'époux & les ſœurs du mari.

Celles qui avec tout leur mérite s'apperçoivent qu'on connoît la baſſeſſe de leur extraction, s'imaginent qu'à tout moment on la leur reproche, & qu'on les regarde avec dédain. De-là les dégoûts, les chagrins cuiſans, les ſoupçons cruels qui rongent le cœur, & quelquefois les deſſeins d'une vengeance ſecrette. Le Ver-luiſant tire ſon éclat d'un tas d'herbes pourries où il eſt engendré: les fleurs les plus odoriférantes tirent du fumier leur beauté & leur parfum: la lumiere ſort du ſein des ténébres: la meilleure eau de ſource eſt celle qui ſe puiſe à l'ouverture de la Terre, d'où elle ſort & jaillit.

Le prémier état qui s'eſt trouvé dans le monde, eſt celui du mari & de la femme: ſont venus enſuite le pere & les enfans, puis les freres: après quoi les hommes ſe ſont unis par les liens d'amitié: les ſocietez s'étant formées & mutipliées, on a fixé l'état du Prince & des Sujets. Auſſi dit-on que le principal ſoin du Sage a pour objet l'état du mariage: l'union même du Ciel & de la Terre eſt le modele d'une parfaite union conjugale. Nos Livres claſſiques regardent le bon ordre de cet état particulier, comme la ſource du bon ordre en général.

La perfection de l'état du mariage, c'eſt par rapport au mari de vivre dans une étroite union avec ſa compagne, de la traitter toûjours avec honneur, ſans trop ſe familiariſer, de trouver en elle ſa joye & ſon plaiſir, ſans ſe livrer à une trop grande paſſion.

Pour ce qui eſt de la femme, il faut qu'elle ſe diſtingue par une douceur mêlée de gravité, & par une complaiſance reſpectueuſe, qui ne donne point dans la baſſe flatterie. Anciennement quand le mari & la femme s'entretenoient enſemble ſur quelque affaire, ils étoient aſſis vis-à-vis l'un de l'autre, & ils ſe parloient avec le même reſpect, que s'ils euſſent entretenu des hôtes reſpectables, qui fuſſent venus leur rendre viſite: conduite charmante!

Une femme a trois devoirs à remplir: elle doit ſçavoir conduire le ménage, rendre des ſervices aſſidus à ſon beau-pere & à ſa belle-mere, & enfin porter un grand reſpect à ſon mari comme à ſon Maître. Si elle s'acquitte de ces trois devoirs, c'eſt une femme accomplie.

Au regard du mari, ſon vrai caractere doit être la fermeté pour maintenir le bon ordre dans ſa famille: pour cela il doit tenir le rang de ſupériorité qu'il a, & être bien maître de lui-même dans l'uſage des plaiſirs les plus permis. De-là naîtra l'union conjugale qui ſera ſuivie de tous les autres avantages du mariage.

Si, ſelon la loüable coûtume, c'eſt le pere qui choiſit à ſon fils une épouſe, & la mere qui donne un gendre à ſa fille, ce ſeront là deux garants de la mutuelle concorde des jeunes mariez: ce qui y contribuëra encore beaucoup, ce ſera ſi dès le commencement la nouvelle fiancée n'écoute pas légérement des ſoupçons peu fondez, le repentir viendroit enſuite, mais trop tard.

Pour ce qui eſt des concubines, on voit beaucoup de peres de famille qui ſçavent les maîtriſer; mais il y en a peu qui ayent l'adreſſe de les maintenir tranquilles dans la maiſon: c'eſt qu'il eſt rare que la premiere femme ſoit ſolidement vertueuſe: les femmes ſont la plûpart ſuſceptibles d'une étrange jalouſie. Ainſi ſi l'on a des enfans d'une femme de mé-

rite, il ne convient pas de penſer à une concubine.

Que ſi le mari ayant atteint ſa quarantiéme année, ſe voyoit ſans enfans, alors il peut prendre une concubine, les Loix le lui permettent, parce qu'elles regardent comme un grand malheur de ne point laiſſer après ſoi de poſtérité. Si la femme tranſportée de jalouſie, ſe gendarme, & ſe met en fureur au ſeul nom de concubine, le mari informera les parens de la réſolution qu'il a priſe, & des raiſons qu'il a euës de la prendre: & ſi leurs exhortations ne produiſent rien ſur l'eſprit de ſa femme, & qu'elle continuë de s'oppoſer aux vûës de ſon mari, il aura recours au Magiſtrat; il citera ſa femme à ſon Tribunal, & là ſe fera le divorce dans les formes: car enfin il n'eſt pas obligé de ménager ſa femme juſqu'au point de ſe rendre coupable à l'égard de ſes Ancêtres, en ne faiſant pas ce qui dépend de lui, pour perpétuer leur poſtérité.

Du Devoir des Amis.

QUELQUE union qu'il y ait entre des amis, il eſt difficile qu'ils s'accordent toûjours enſemble: un mot échappé au hazard à votre ami pourra vous déplaire, & bleſſer votre délicateſſe. Quel parti devez-vous prendre? Celui de diſſimuler, & de laiſſer tomber cette bagatelle. Donnez-vous bien de garde de répondre durement, ou de faire confidence au premier venu de votre mécontentement: le cœur de votre ami ne manqueroit pas de ſe réfroidir, ou par une réponſe déſagréable, ou par le rapport indiſcret dont on auroit ſoin de l'informer.

Tandis que les enfans ſont renfermez dans le domeſtique, & avant qu'ils ayent commerce au-dehors, ils ne connoiſſent que leur pere, leur mere, & leurs freres: enſuite ils commencent à avoir des compagnons d'école, avec qui ils exercent leur eſprit, & auſquels ils s'attachent. Lorſqu'ils ont atteint un certain âge, on les marie, & ils ont des rapports néceſſaires avec les parens de leur femme: rien de plus aiſé que d'en prendre les mœurs & les uſages. Si les parens ſont gens laborieux, appliquez, économes; un jeune homme ſe formera ſur leurs exemples; & au contraire s'ils donnent dans le faſte, dans la bonne chere, & le plaiſir, il les ſuivra bien-tôt dans leurs égaremens.

Quand on eſt homme fait, ou l'on s'engage dans le commerce, & l'on s'unit à des aſſociez; ou l'on entre dans le maniement des affaires, & on ſe lie avec les Officiers auſquels on a rapport. Les liaiſons ſe forment encore avec ceux qui ont été admis enſemble au même grade, ou bien avec les Lettrez qui demeurent dans la même Ville. Ces liaiſons produiſent inſenſiblement, & ſans qu'on s'en apperçoive, un grand changement dans le caractere & dans les mœurs. Si par cette voie-là le vice s'enracine dans un jeune cœur, il ſera bien difficile de l'en arracher. C'eſt pourquoi on doit être très-attentif aux amitiez qu'on forme; parce que d'ordinaire elles produiſent de grands changemens, ou pour la vertu, ou pour le vice: on en marque les devoirs dans le corps de notre grande doctrine, & l'on y dit avec raiſon, que le choix des amis eſt un point de la derniere importance.

Il n'y a rien qu'on doive fuïr davantage qu'un eſprit de travers & un mauvais cœur: la moindre familiarité avec des gens de ce caractere, eſt très-dangereuſe. Agiſſez avec eux comme ſi vous ne les connoiſſiez point: c'eſt le

moyen d'éviter bien des querelles, & de prévenir les mauvaiſes affaires qu'ils ſeroient capables de vous ſuſciter.

Fuyez avec le même ſoin un homme pervers, mais ſans qu'il paroiſſe que vous le fuyez : ce ſeroit vous faire un dangereux ennemi : recherchez la compagnie d'un ſage; mais agiſſez à ſon égard ſans détours, & avec ouverture de cœur; c'eſt ainſi qu'il vous ſera utile, & que vous vous l'attacherez.

Quand on choiſit un ami, on remarque d'abord en lui cent belles qualitez : quand on le fréquente long-tems, on lui trouve mille défauts. Eſt-ce que dans la ſuite il ſe trouve avoir moins de mérite qu'il en avoit d'abord ? Non, cet ami n'a pas changé; mais votre cœur s'en eſt dégoûté, & l'eſprit n'en juge plus de même.

Voici une bizarrerie à peu près ſemblable : durant la vie des perſonnes qu'on connoît, on ne parle guéres que de leurs défauts ; ſont-elles mortes ? On ne fait mention que de leur mérite. Eſt-ce que ſur la fin de leur vie leur mérite a comme abſorbé leurs défauts? Point du tout : c'eſt qu'à leur mort la compaſſion a diſpoſé autrement votre cœur à leur égard. Celui qui traitteroit des amis vivans avec la même eſtime & la même affection qu'il ſent pour eux, dès qu'ils ſont morts, tireroit de grands avantages de l'amitié.

Il n'y a nulle utilité, ou plûtôt il y a bien des inconvéniens à lier amitié avec un grand nombre de perſonnes. Nos anciens Sages ont dit : faites connoiſſance avec une perſonne, à la bonne heure : encore ne ſera-t-il pas aiſé de vous connoître à fonds l'un l'autre. Que ſi vous vous livrez à la multitude, & que vous vouliez avoir une foule d'amis ; comment pourrez-vous les connoître? Auſſi les témoignages d'eſtime, d'amitié, & de zéle, que ces ſortes de perſonnes ſe donnent mutuellement, n'ont rien de ſolide : toutes ces proteſtations ne ſont que ſur les lévres ; ſi dans une bagatelle vous venez à leur déplaire, ils ſe retirent, & ſont les premiers à vous déchirer par les traits de leur langue médiſante.

C'eſt ce qui prouve qu'on ne ſçauroit être trop circonſpect dans le choix des amis. Mon ami, qui étoit d'une condition pauvre & obſcure, ſe trouve tout-à-coup dans l'abondance & dans la ſplendeur : je dois ſonder la diſpoſition préſente de ſon cœur : il eſt à craindre que ſi je viens à le traitter avec ma familiarité ordinaire, il ne me faſſe un froid accüeil à deſſein de m'en éloigner. Au contraire ſi mon ami, qui étoit riche, tombe dans l'indigence, après ce changement de fortune, je dois lui marquer de plus grands égards que jamais ; ſans quoi il me pourroit ſoupçonner d'une affectation d'indifférence, afin de rompre tout commerce avec lui. Il faut donc que j'évite juſqu'aux moindres choſes qui pourroient fortifier en ſon eſprit un pareil ſoupçon.

L'homme ſage, qui ſçait que les amitiez ſont ſouvent expoſées à des ruptures d'éclat, ne s'engage jamais qu'après y avoir long-tems réfléchi. La véritable amitié, quand elle ſe forme, n'a rien que de ſimple & d'aiſé : elle n'a point recours à ces vaines démonſtrations, qui ſont preſque toûjours trompeuſes. Que ſi l'on ſe trouve obligé de rompre certaines amitiez, il faut le faire ſans éclat, & ſe retirer inſenſiblement, & à petit bruit. C'eſt une belle leçon de nos anciens. Les amitiez, diſent-ils, qui ſe forment lentement & ſans tant d'appareil, ſont ordinairement durables.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 153 sur 577

Des devoirs des Parens.

PORTER l'indifférence à l'égard de ſes parens juſqu'à les méconnoître, c'eſt l'effet d'un grand orgüeil & d'une lâche ingratitude : les protéger lorſqu'ils ont beſoin de votre ſecours, les ſoulager dans leur miſere, c'eſt l'effet d'une grande vertu. Si vous ſouffrez vos parens dans de vils Emplois, s'ils en ſont réduits à être Domeſtiques ou Eſclaves; la honte n'en retombe-t-elle pas ſur vous ? Et de plus, n'êtes-vous pas coupables à l'égard de vos ancêtres, qui ſont auſſi les leurs ?

Un pauvre parent vient me voir pour me communiquer une affaire : j'apperçois à ſon air qu'il eſt embarraſſé, qu'il voudroit bien s'expliquer, mais qu'il n'oſe, & qu'il ne peut pas trouver des termes propres à s'énoncer. Il eſt de mon devoir de pénétrer dans ſa penſée, de la deviner, s'il eſt poſſible, de le mettre ſur les voyes, afin qu'il ait moins de peine à ſe déclarer : & ſi je ſuis en état de lui accorder le ſecours qu'il attend de moi, je dois le faire généreuſement, & aſſaiſonner mon bienfait des manieres les plus obligeantes.

Quand une extrême miſere oblige de pauvres parens à implorer votre aſſiſtance, conſultez votre cœur & vos forces ; & fallût-il vous incommoder, faites un effort pour les aider; ne leur dites point : voilà ce que je vous prête : ce mot de prêter leur feroit ſentir l'obligation de rendre, & les affligeroit. Sur-tout ne promettez rien que vous ne deviez tenir.

Les hommes ſont faits de telle ſorte, qu'il n'eſt pas poſſible qu'entre parens & voiſins il ne ſurvienne quelque ſujet de plainte ou de mécontentement. Comment parer à ces premieres ſemences de diviſion ? C'eſt de ſe ſupporter les uns les autres, & de ſe ſouvenir que ſi un parent a des défauts incommodes, nous en avons de même qu'il faut bien qu'il nous pardonne. Que ſi l'on ne peut digérer le moindre chagrin ; ſi l'on fait du bruit; ſi, fier de ſa qualité & de ſes richeſſes, ou de ſon ſçavoir, on prétend l'emporter dans tous les petits démêlez qu'on a, ſans jamais vouloir céder, c'eſt le moyen de perpétuer les procès & les inimitiez.

Il y a différens degrez de parenté; & ſelon ces degrez, il y a diverſes marques de reſpect auquel il n'eſt pas permis de manquer : cependant combien en trouve-t-on qui n'ont égard qu'à la fortune? Si dans une compagnie le diſcours tombe ſur un parent qui ſoit riche & revêtu de quelque dignité, on fait gloire de lui appartenir : mon honorable oncle, dit-on, &c. Au contraire s'il s'agit d'un parent pauvre, mépriſé, & couvert de haillons, on en parle avec mépris : mon vil parent, dit-on, &c. On veut ce ſemble, déſavoüer un pauvre parent, parce qu'il eſt dans la miſere : quelle indignité !

Il n'eſt pas permis, même aux perſonnes du premier rang, de négliger ce qu'ils doivent à leurs parens, à leurs alliez, à leurs amis, à leurs voiſins, & à leurs compatriotes. Les Empereurs & les Princes ne ſe diſpenſent pas de ces devoirs ; & en cela ils reſſemblent au Ciel, qui répand ſes influences juſques dans les lieux les plus vils. Peut-on ne pas ſuivre l'exemple de nos maîtres ; & eſt-il permis aux gens du commun de croire que c'eſt s'avilir, que d'aſſiſter indifféremment ceux de leur famille ?

Cependant combien en voit-on qui font bâtir des Temples ſuperbes en l'honneur des Idoles; ou qui, pour leur plaiſir, entretiennent chez eux une troupe

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 154 sur 577

de Comédiens & de Comédiennes (a); qui n'épargnent rien pour le jeu & la bonne chere, tandis qu'ils auront regret à la plus légere ſomme, dont un pauvre parent aura beſoin ? Quoi donc ! ne ſortent-ils pas tous de la même tige ? Les richeſſes qui ſe trouvent entre leurs mains, ne les ont-ils pas reçûës de leurs communs ancêtres ? Ces ancêtres, en laiſſant leur bien, ont-ils prétendu qu'on en refusât une petite partie à ceux de leurs deſcendans, qui tomberoient dans l'indigence ? Ont-ils pû croire qu'il ſe trouveroit parmi leurs héritiers des ames aſſez dures, pour laiſſer mourir leurs parens de froid, de faim, & de miſere ?

Mais faites une autre réflexion, la rouë de la fortune tourne ſans ceſſe : pouvez-vous répondre d'être long-tems heureux ? Ces pauvres parens que vous mépriſez, ſeront-ils toûjours dans la miſere ? Ne peuvent-ils pas s'élever à leur tour, parvenir aux Charges, aux Dignitez ? Vos enfans ou vos petits-fils ne peuvent-ils pas après votre mort avoir beſoin de leurs ſecours ? Quelle aſſiſtance recevront-ils de ceux pour qui vous aurez eu tant d'indifférence ?

J'ai ſouvent remarqué que dans de nombreuſes familles, les riches & les pauvres ne ſe réüniſſent pas une ſeule fois pendant l'année. Il n'y a que certaines occaſions, encore ſont-elles rares, où les pauvres parens haſardent une viſite. Quand, par exemple, il meurt quelqu'un de la famille, ils ſe rendent à la maiſon où eſt le deüil, avec des habits aſſez mal en ordre, ou trop longs, ou trop courts : mais comme ils n'ont rien à offrir, on les voit qui ſe préſentent à la porte d'un air embarraſſé, ne ſçachant s'ils doivent entrer, ou s'il eſt plus à propos qu'ils ſe retirent. Enfin ils s'enhardiſſent, ils entrent, mais d'un pas chancelant & peu aſſuré : leur embarras augmente quand ils veulent faire leur compliment en préſence des Domeſtiques, qui les reçoivent d'un air glaçant. Enfin le Maître de la maiſon paroît, mais c'eſt avec des manieres fiéres & dédaigneuſes : tout cela ne ſert qu'à éloigner davantage de la maiſon ces malheureux parens, qui y ont été ſi mal reçûs. Ceux qui ſortent d'une même tige, ne devroient-ils pas ſe reſſentir du bonheur qui ſe trouve dans la famille !

Comment on doit régler ſon cœur.

QUAND on a reçû de ſes parens un héritage qui ſuffit pour un entretien honnête, on doit le regarder comme une grande fortune, en profiter, pour s'appliquer à l'étude de la ſageſſe, borner ſes déſirs, ſe contenter de ſa médiocrité, & mépriſer tout ce qui approche du faſte & de l'orgüeil. Mais ſe conſumer en ſoins inutiles, ne ſonger qu'à s'enrichir, & être continuellement occupé de ſa fortune, c'eſt courir à ſa perte. Régler ſon cœur, modérer ſes déſirs, voilà quelle doit être l'occupation d'un homme raiſonnable.

Il n'y a perſonne à qui dans le cours de la vie il n'arrive pluſieurs ſujets de chagrin ; c'eſt même un avantage : car ſi tout réüſſiſſoit à notre gré, un ſuccès ſi conſtant nous aveugleroit, & nous en deviendrions plus ſenſibles aux revers de fortune, qui ſuivent de près les grandes proſpéritez. Celui que l'uſage du monde a inſtruit, ne perd rien de ſa tranquillité ordinaire au mi-

(a) L'Empereur regnant a défendu ſous de grieves peines à tous ſes Officiers de quelque qualité qu'ils ſoient, de nourrir dans leurs maiſons des Comédiens. Il ne l'a permis qu'aux Princes.

lieu de ces petites diſgraces.

Dans l'état d'yvreſſe, l'ame eſt comme abrutie; elle ne penſe à rien, elle ne ſe ſouvient de rien: au ſortir de cet état les idées s'éclairciſſent, l'eſprit devient net, & juge ſainement des choſes comme auparavant. Il eſt clair que ces ténebres & cet abrutiſſement viennent des fumées du vin; & que la clarté & la juſteſſe des idées viennent du fonds du cœur, & de ſa nature même. Je dis la même choſe d'une autre eſpece d'yvreſſe non moins dangereuſe: c'eſt celle des paſſions qui aveuglent l'eſprit, & troublent la raiſon de ceux qui en ſont les eſclaves.

Le remede contre cette ſeconde yvreſſe, conſiſte en ces deux mots *Ke ki*, vainquez-vous. Qu'on entende dire du bien de quelqu'un, on en doute: qu'on en entende dire du mal, on le croit. Celui qui s'eſt accoûtumé à parler des défauts d'autrui, ne fait nulle attention à ſes vertus. Des gens de ce caractere, ſi on les examine, ſont eux-mêmes pleins de vices, & vuides de vertus.

L'oreille fine & l'œil vif, c'eſt ce que l'homme a de plus précieux: ſi je ne m'en ſers que pour rechercher & remarquer les défauts des autres, & jamais pour me connoître & m'obſerver moi-même; c'eſt comme ſi je n'employois mon tréſor & mes richeſſes qu'en faveur des Etrangers. Peut-on ne pas gémir ſur un tel abus?

Celui qui dans l'état de pauvreté où il ſe trouve, voit les riches & les heureux du ſiécle, ſans être frappé ni ébloüi par la pompe & les dehors brillans de leur fortune, s'il parvient dans la ſuite aux Charges & aux Dignitez, ne s'enorgüeillira pas de ſa grandeur. Celui qui au milieu des honneurs & de l'abondance, ne détourne pas ſes yeux des perſonnes qui ſont dans l'indigence; s'il vient à décheoir de ſa haute fortune, en ſera moins frappé, & n'éclatera pas en murmures.

Se vaincre ſoi-même, c'eſt le moyen de n'être pas vaincu par les autres. Se maîtriſer ſoi-même, c'eſt le moyen de n'être pas maîtriſé par d'autres. Lorſque j'ai une bonne penſée, c'eſt un bon eſprit qui me l'inſpire. Quand il m'en vient une mauvaiſe, c'eſt un eſprit malin qui me la ſuggere. Craignons toute idée mauvaiſe, quand même nous ſerions fort éloignez de la mettre en exécution: c'eſt toûjours une méchante ſemence qui occupe une bonne terre.

Commencez par retrancher les recherches de l'amour propre: enſuite vous pourrez travailler au bien public: réglez d'abord vos vûës & vos déſirs; après quoi il vous ſera permis de prêter l'oreille aux diſcours des hommes.

Il eſt aſſez ordinaire de voir des gens qui étant prêts de mourir, s'affligent dans la crainte où ils ſont, que leurs enfans ou leurs petits-fils ne tombent un jour dans la pauvreté: & c'eſt eux-mêmes qui, par leur avarice, par leur cupidité, & par leurs injuſtices, ont porté des coups mortels à la fortune de leurs enfans: après leur avoir préparé ces malheurs, qui ſont le châtiment de leurs déſordres, ils s'aviſent à la mort de gémir dans l'appréhenſion qu'ils ne leur arrivent: ils les rendent malheureux, & puis ils pleurent ſur leur infortune: quelle étrange bizarrerie de conduite!

Il s'en trouve qui ſe diſent à eux-mêmes: J'examine toutes mes actions, je vois que j'ai toûjours ſuivi la droite raiſon, que j'ai pratiqué la vertu, que j'ai imité les actions ſi vantées de nos premiers ſages, ne ſeroit-il pas juſte que la proſpérité & les richeſſes vînſſent fondre dans ma maiſon? Cependant je remarque qu'elle dépérit tous les jours. D'où ce malheur peut-il venir? Je vous en dirai la vraie raiſon: c'eſt que votre cœur n'eſt pas auſſi réglé que vous vous le figurez. Vous devriez vous dire: à la vérité je ne fais point d'injuſtices; mais je ſuis toûjours plein d'eſtime de moi-même, & de mepris pour les autres: je n'ai point à me reprocher des actions

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 156 sur 577

dures & inhumaines : mais ſouvent j'ai nourri en ſecret des déſirs de nuire aux autres. Examinez-vous bien, & vous verrez que ſi vous n'avez pas fait beaucoup de mal, c'eſt que les moyens vous ont manqué. Si lorſque vous pouvez faire impunément une injuſtice, vous ne la commettez pas ; ſi lorſque vous pouvez rendre un mauvais office, vous vous en abſtenez ; je dirai alors que vous êtes un ſage, dont le cœur eſt bien réglé, & je vous promettrai ſans peine un bonheur ſolide & durable.

Il y en a qui pratiquent la vertu pour ſe concilier de l'eſtime : on en voit qui menant une vie déréglée, ſont contens, pourvû qu'ils déguiſent leurs vices, & qu'ils ſauvent les apparences. La conduite des uns & des autres fait voir que la droiture naturelle à l'homme, reſte encore au fonds du cœur : pourquoi la contredire dans la pratique ?

Il ne faut pas ſe laiſſer abattre par la mauvaiſe fortune : quelque accident qu'il arrive, ſi l'on ſe poſſede, on poura trouver une reſſource. Dans les conjonctures les plus fâcheuſes, prenez du tems, & délibérez. Pour moi j'aime mieux eſſuyer le reproche d'avoir été lent à agir, que celui d'avoir tout perdu en agiſſant avec trop de précipitation.

Si je ne ſonge qu'à me rendre heureux, il eſt à croire que toutes les peines que je me donnerai, ſeront fort inutiles. Mais ſi ayant en vûë mon propre bonheur, je me propoſe en même tems le bonheur des autres ; j'ai tout lieu d'eſpérer que je réüſſirai.

Il ne tient qu'à moi d'employer les talens que j'ai pour remplir tous mes devoirs : cette ſeule réfléxion doit étouffer en mon cœur les murmures qui s'élevent contre le Ciel, & m'empêcher de rejetter mes fautes ſur autrui.

Si je n'épargne point mes ſoins, je leve les yeux vers le Ciel, ſans craindre qu'il me confonde ; je parois au milieu des hommes, ſans qu'ils puiſſent me faire rougir.

De former le deſſein de nuire à un autre, c'eſt ce qui eſt défendu ; mais être ſur ſes gardes, pour empêcher que d'autres ne me nuiſent, c'eſt ce qui eſt permis.

Je lis les Livres pour m'inſtruire ; je dois donc en les liſant, rentrer en moi-même, & m'appliquer les maximes qui me regardent. Les hommes ne plaignent point leur peine pour réuſſir dans ce qu'ils entreprennent : ils veulent que tous leurs ouvrages ſoient parfaits ; il n'y a que leur perſonne, & ſur-tout leur cœur, dont ils négligent la perfection ; & lorſqu'ils s'applaudiſſent d'un ſuccès, on diroit qu'ils ignorent combien il y a à réformer en eux-mêmes.

On regarde avec des yeux d'envie les richeſſes des autres : avec ces vains déſirs on ne les obtient pas. Ne vaudroit-il pas mieux fermer l'entrée à cette injuſte cupidité ? On nourrit dans ſon cœur la volonté de nuire à un ennemi : cette volonté ne lui nuit pas. Ne ſeroit-il pas plus à propos d'y renoncer ? Lorſque la fortune vous fait le plus de careſſes, obſervez-vous plus que jamais, & bornez vos déſirs. Lorſque vous êtes en humeur de parler, recuëillez-vous un peu, & ſoyez attentif à vos paroles.

Après ce qu'on doit aux parens, on doit penſer à ce qu'on doit à ſoi-même, ſur-tout dans ce qui regarde le ſoin de perfectionner ſon cœur ; car c'eſt ce qu'il y a de plus noble en nous : ſi ce cœur ſe tourne à la vertu, les ſens, les paroles, les actions, tout ſera dans l'ordre : on ſera généralement eſtimé ; on joüira d'un vrai bonheur, qui paſſera même aux deſcendans : avantage ineſtimable de la vertu !

Le vice a des effets tout-à-fait contraires, & pour l'homme vicieux & pour ſa poſtérité : combien d'exemples anciens & nouveaux prouvent ce que je dis ! On voit par-là, que le Ciel rend aux hommes la récompenſe ou le châtiment qu'ils méritent. Ainſi regardons comme un point eſſentiel le ſoin de perfectionner

notre

notre cœur, qui eſt le fonds de notre nature que nous tenons du Ciel.

Les inſtructions & la vigilance d'un pere & d'un frere aîné, ſont d'un grand ſecours à un jeune homme, pour le faire entrer, ou le maintenir dans le bon chemin : mais il eſt bien à craindre que la malignité du ſiécle ne le corrompe.

Du ſoin de perfectionner ſon exérieur.

SALUER civilement une perſonne, dire un mot d'honnêteté, ceder le pas, faire proprement une révérence ; tout cela à la vérité n'eſt qu'un devoir de politeſſe ; mais dans le commerce du monde, c'eſt par ces marques extérieures qu'on témoigne l'eſtime, ou le mépris qu'on fait des perſonnes. Les jeunes gens doivent de bonne heure être inſtruits de ces uſages, & les obſerver exactement.

Ce ſeroit ſe tromper groſſiérement que de dire : je néglige ces dehors, & je m'attache au ſolide. Celui qui dans ſon domeſtique & dans ſa conduite particuliere, eſt maître de ſes paſſions, & reglé dans ſon extérieur, ſçaura ſe comporter ſagement dans une conjoncture délicate. Celui qui meſure la dépenſe à ſes revenus, ſelon les Loix que le bon ſens & l'équité preſcrivent, peut être regardé comme un homme riche à millions : ſa maiſon ſubſiſtera long-tems.

Quand on eſt obligé de recevoir un préſent, il faut penſer à l'obligation qu'on contracte d'uſer de retour ; & faire voir en même tems qu'on ne craint point la néceſſité où l'on ſe met, d'être enſuite reconnoiſſant.

S'il arrive que quelqu'un ne faſſe pas cas de moi, il ſe peut faire, me dirai-je, que je n'ai rien qui mérite ſon eſtime : ſi j'étois une pierre ou une perle précieuſe, & qu'il me regardât comme de la bouë, je me contenterois de le traitter de mauvais connoiſſeur, ſans m'amuſer à entrer avec lui en diſpute : mais ſi effectivement, au lieu d'être un diamant, je ne ſuis qu'une pierre ordinaire ; pourquoi voudrois-je paſſer pour plus que je ne ſuis ? Le Sage dans ces ſortes de jugemens que l'on porte de ſon mérite, s'examine & ſe rend juſtice.

Trop méditer ſur un deſſein qu'on a formé, fait qu'on prend mal ſa réſolution. Trop veiller ſur une matiere, empêche de s'attacher à ce qu'il y a d'eſſentiel. Trop de détours pour arriver plus vîte au terme, égarent, ou détournent du vrai chemin.

Un mouvement de colere, qui vient d'une humeur boüillante & impétueuſe, ne fut jamais permis. Que s'il a pour principe la raiſon & la juſtice, il ne doit pas être reprimé.

Celui qui s'attendra à recevoir un bienfait d'un autre, doit examiner s'il l'a déja obligé en quelque occaſion. Celui qui s'adreſſe au Ciel, pour en obtenir une grace, doit conſidérer quelle eſt ſa conduite : c'eſt en examinant le paſſé, qu'on peut deviner l'avenir.

Un homme qui n'a ni connoiſſance, ni liaiſon au dehors, s'épargne bien des chagrins.

Celui qui pratique ſincerement la vertu, & qui met en elle ſa confiance, a un gage aſſûré d'un ſolide bonheur.

Tel qui veut montrer qu'il a l'eſprit plus profond qu'un autre, laiſſe voir qu'il l'a beaucoup plus ſuperficiel ; il prétend faire ſentir la ſupériorité de ſon mérite ſur celui des autres ; & par-là même il prouve combien il leur eſt inférieur.

Si vous ſçavez vous corriger de vos fautes, vous n'avez rien à craindre de la colere du Ciel. Si vous pouvez être content de votre condition, les Eſprits malfaiſans n'ont pas le pouvoir de vous inquiéter.

Les Montagnes engendrent les mé-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 158 sur 577

taux ; & ce ſont ces métaux qui ouvrent & déchirent leurs entrailles. L'arbre produit les vers dans ſon ſein ; & ce ſont ces vers qui le rongent. L'homme forme mille projets ; & ce ſont ces projets qui le dévorent.

Un homme intrigant & artificieux a quelquefois du ſuccès ; mais les plus fâcheux contretems ne lui manquent pas : au lieu qu'un homme franc & ſincere, qui parle ſans déguiſement, qui agit avec droiture, & qui vit ſans ambition, ne fait pas à la vérité une grande fortune ; mais auſſi il n'a point à craindre de grandes diſgraces.

Etouffer une paſſion, lorſque nous ſentons qu'elle nous tranſporte ; réprimer un mouvement de colere, lorſqu'il eſt prêt de nous entraîner, c'eſt le fruit qu'on retire de la vraye ſageſſe.

Je ne voudrois pas qu'on ſçût ce que je veux dire, ne le diſons donc pas : je ſerois fâché qu'on ſçût ce que j'ai réſolu de faire, ne le faiſons donc pas.

N'entretenez pas de vos ſuccès un homme qui vient d'éprouver une diſgrace. Recevez le bonheur quand il vient : mais conſervez-en le ſouvenir, afin qu'il ſerve à adoucir une diſgrace qui lui ſuccedera.

Si l'on déſire ſincerement de faire du progrès dans la vertu, il faut s'appliquer d'abord à la recherche de ſes défauts.

Les Loix de la civilité & de la bienſéance doivent nous regler, mais non pas nous embarraſſer : ſi elles nous conduiſent, nous ferons peu de fautes ; ſi elles nous gênent, & nous mettent à une eſpece de torture, c'eſt ſigne que nous ſommes peu propres à lier un commerce délicat & choiſi.

C'eſt une maxime certaine qu'il faut ſe conformer aux ordres du Ciel. Que je la propoſe à un homme grave & âgé, la pratique lui en paroît aiſée ; mais que je la propoſe à un jeune homme, il la trouvera difficile : c'eſt que la jeuneſſe eſpere & oſe beaucoup : elle eſt téméraire & entreprenante : elle voudroit, ce ſemble, l'emporter ſur le Ciel même.

Voici une autre maxime : il faut abſolument venir à bout de ce qu'on a entrepris. Que je la propoſe à un jeune homme ; elle eſt de ſon goût, & il y entre ſans peine ; au lieu qu'un vieillard en eſt rebuté ; c'eſt que le vieillard ſent que ſes forces & du corps & de l'eſprit diminuent chaque jour. Ainſi ſon langage le plus ordinaire, c'eſt qu'il faut attendre & ſuivre en tout les ordres & la diſpoſition du Ciel. Cependant ces deux maximes ne ſont point contraires l'une à l'autre. Il y a des occaſions, où l'on doit faire tous les efforts dont on eſt capable, & d'autres où nous n'avons autre choſe à faire, qu'à nous ſoûmettre aux ordres du Ciel.

En toutes choſes ſuivons le goût de la ſage Antiquité : ſi on ſe laiſſe une fois aller au goût des choſes extraordinaires, on ira plus loin qu'on ne penſe.

Celui qui a commencé ſa fortune par l'étude des Lettres, la pouſſera en ſuivant la même voie. L'amour des Livres rallentit l'amour du plaiſir : & quand cette paſſion eſt éteinte, les dépenſes ſont légeres, & l'on ne ſe voit pas réduit à emprunter : par-là on s'épargne bien des rebuts : exempt de ces baſſeſſes, on tient ſon rang, & on ſe fait conſidérer.

Tâchez de conſerver pendant quelque tems votre eſprit libre des ſoins terreſtres, & vous en connoîtrez la vanité. Gardez le ſilence, & vous verrez combien un grand parleur eſt ridicule. Fermez votre porte, & vous ſentirez ce que c'eſt que le tracas des viſites. Réprimez en vous la convoitiſe, & vous ſçaurez combien de miſéres elle entraîne après elle.

Les riches & les gens de qualité doivent s'étudier à être généreux & libéraux. Les Sçavans & les Lettrez doivent s'appliquer à avoir des manieres franches & ſincéres.

On ſe plaît à dire que le cœur des hommes eſt difficile à gouverner ; & l'on ne ſent pas que le ſien propre eſt encore plus mal-aiſé à conduire. On gémit ſur ce que

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 159 sur 577

le cœur des hommes n'eſt jamais tranquille, & l'on ne voit pas que le ſien l'eſt encore moins. Appliquez-vous à vous connoître ; enſuite vous pourrez parler des défauts des autres.

Le Sage tremble à la vûë d'un Ciel ſerain ; & lorſqu'il tonne, il n'eſt point effrayé : il craint, quand le chemin où il marche eſt plein & uni, & il ne craindroit pas, s'il avoit à marcher ſur les vents & ſur les flots.

On eſt extrêmement délicat ſur le point d'honneur : on devroit encore être plus éxact à garder les bienſéances. On cherche avec empreſſement de bons remedes contre les maladies : il ſeroit bien mieux de s'appliquer à conſerver la ſanté dont on joüit. On fait des Sociétez pour ſe ſecourir mutuellement, & ſe défendre : la réputation d'homme fidéle & équitable ſeroit une reſſource encore plus ſûre. On ſe donne des airs importans : on ſe fait paſſer pour être riche & accrédité : il ſeroit plus avantageux de paſſer pour un homme droit & ſincere : on veut ſe faire valoir en parlant beaucoup ; on y réüſſiroit davantage par ſa retenuë & par ſon application à ſes plus petits devoirs : on court après l'eſtime des hommes ; on ſeroit plus ſage de la mériter par la droiture de ſon cœur : on donne dans le faſte & la dépenſe ; la qualité de Maître de la ſageſſe ſeroit plus d'honneur : on ſe glorifie d'avoir de grandes Terres & des Bâtimens ſomptueux ; il ſeroit plus glorieux de répandre par-tout la grande doctrine des mœurs.

Trouver à l'écart un tréſor, dont on reconnoît pourtant le Maître ; rencontrer ſeule une belle femme dans un appartement reculé ; entendre la voix de ſon ennemi mortel tombé dans un foſſé, où il va périr, ſi on ne lui tend la main ; ô que c'eſt-là une admirable pierre de touche ! *Hao y kouai chi kin che.*

C'eſt un dangereux caractere que celui de Fanfaron, qui ſe picque d'une bravoure mal placée. Un Sage ne craint point le danger, & n'eſt point arrêté par aucun obſtacle, lorſque de grands intérêts l'obligent à riſquer ſa vie : mais l'expoſer ſans raiſon, n'eſt-ce pas être inſenſé ? N'en voit-on pas tous les jours qui s'expoſent, pour avoir le plaiſir d'aſſiſter à une Comédie publique ? Combien d'autres menent par la main leurs enfans, ou les portent entre les bras, au riſque d'être étouffez, comme il arrive ſoit aux réjouiſſances des Lanternes, ſoit aux feux d'artifice, ſoit aux combats des Barques à tête de Dragon. Alors la foule accable, renverſe, étouffe. Combien de ſpectateurs ſont culbutez ! Faut-il pour un ſi frivole divertiſſement expoſer ainſi ſa vie ?

Il eſt écrit que nos Anciens évitoient de monter dans les lieux trop élevez, & de marcher auprès des précipices : ce ſont des excès ſemblables qu'ils condamnent par cette expreſſion. Le doux repos eſt le fruit d'une vive application : la défiance eſt la mere de la ſûreté ; & une grande hardieſſe vient ſouvent d'une timide circonſpection.

De l'amour des Lettres.

LA lecture des Livres donne à ceux qui s'y appliquent, un certain air de politeſſe, qui ſe répand ſur tout ce qu'ils font, & ſur tout ce qu'ils diſent. Un homme qui a acquis de l'intelligence dans le maniement des affaires, agit d'une maniere aiſée : ſes avis ou ſes déciſions ſemblent couler de ſource : il reſſemble à ces perſonnes riches, qui ſans vouloir toujours briller, ont certain je ne ſçai quoi dans l'air & les manieres, qui annoblit leur extérieur le plus ſimple.

Quand je lis pour la premiere fois un excellent Livre, c'eſt comme ſi j'avois

acquis de nouveau un bon ami. Lorſque je reprens un Livre que j'ai déja lu, c'eſt comme ſi je rencontrois un ancien ami. En liſant un Livre, ſi l'on trouve quelque endroit difficile à entendre, il faut le marquer pour en demander l'intelligence à des perſonnes éclairées. Si l'on paſſe légerement ſur ce qu'on n'entend point, ſans en faire le cas qu'on devroit, on négligera peut-être la veine d'une riche mine : ou bien ſi l'on s'aviſe de marquer à la marge une fauſſe interprétation, on apprêtera à rire à tous ceux entre les mains deſquels tombera votre Livre. C'eſt de quoi on a pluſieurs exemples.

Il faut profiter de tout ce qui arrive dans le monde pour ſe polir & ſe perfectionner. Ce n'eſt pas avec un diamant qu'on donne le luſtre à un autre diamant ; on y employe une pierre vile & groſſiére : c'eſt ainſi que je dois tirer avantage des inſultes & des mépris qui me viennent d'un méchant homme : ſa brutalité doit être pour moi une occaſion d'examiner plus à fonds ma conduite, & de corriger juſqu'aux moindres défauts que j'y appercevrai.

Rien de plus difficile que de tenir ſon cœur dans le recüeillement ; rien de plus aiſé que de le laiſſer diſſiper : outre que nous cherchons nous-mêmes la diſſipation, bien des gens avec qui nous avons des rapports néceſſaires, nous y entraînent en cent façons différentes. Sçavoir préciſément juſqu'où le cœur doit ſe communiquer au dehors, c'eſt la grande ſcience du ſage.

Un pere & une mere ne peuvent ſouvent porter leurs enfans à l'étude ; il faut, ce ſemble, les y traîner ; tant ils ſont éloignez de toute application. Mais que ces parens viennent à leur manquer ; alors les ſoins de la maiſon ne leur laiſſent plus le loiſir d'étudier. Ainſi plus d'eſpérance de parvenir aux dégrez, ni aux Charges. S'ils ſe trouvent dans la néceſſité d'écrire deux lignes un peu poliment, leur pinceau ſemble leur peſer un quintal : il leur faudroit dix ans pour arranger deux ou trois bouts de vers.

C'eſt ſur-tout dans un feſtin que paroît leur embarras, ſi, ſur la fin du repas, l'on vient à faire courir le plat avec les dez, pour déterminer au haſard le nombre de petits vers que chacun doit dire. Un ignorant, qui voit le plat arriver devant lui, paroît tout interdit & décontenancé ; il ne ſçait que répondre : la compagnie ſe mocque de ſon embarras ou par un ſoûris malin, ou par de petits mots qu'on ſe dit à l'oreille. Pour lui, il ouvre de grands yeux, regarde tout le monde, ſans ſçavoir ce qui ſe dit tout bas ſur ſon compte : il ſe ſouvient pour lors des anciennes exhortations d'un pere & d'un maître ; mais il n'eſt plus tems d'y penſer. Si on jette les yeux ſur les Livres, de même que ſur une Comédie qui ſe joüe, autant vaudroit-il ne les pas lire. Si l'on ſe repent de ſes déſordres, comme l'on ſe repentiroit d'avoir mal pouſſé une piéce au jeu d'Echecs, peut-on eſpérer de changer ſon cœur ?

Du

Du procédé de l'honnête homme.

LE Laboureur attend la récolte de l'Automne, pour juger ſi l'année eſt fertile. De même pour faire l'éloge d'un homme, ſuivez-le dans toute ſa conduite, & voyez ſi elle ne ſe dément pas: c'eſt avec le tems qu'il fera connoître ce qu'il eſt véritablement au fonds du cœur.

Tel vous comble de careſſes, & c'eſt un fourbe qui cherche à vous tromper; ſi vous vous y laiſſez ſurprendre, vous tomberez dans les piéges qu'il vous tend. Tel autre ſe mêle de faire tous les accommodemens d'une Ville; ce dehors a je ne ſçai quoi de ſpécieux: mais atta chez-vous à pénétrer ſon caractere, & vous découvrirez que c'eſt un inſigne fripon, qui ne cherche que ſes propres intérêts.

Si je ſuis véritablement vertueux; quand je ne ſerois qu'un très-pauvre Lettré, ma vertu m'attirera de l'eſtime, & ſervira de modéle aux autres. Mais au contraire, ſi je ſuis un méchant homme, j'ai beau occuper les premieres Charges, ma conduite ſera toûjours cenſurée, & je deviendrai un objet de mépris pour tous les honnêtes gens.

Lorſqu'il s'agit de concerter avec quelqu'un une entrepriſe, examinez bien ſes talens & ſa capacité. Lorſqu'on fréquente les maiſons des Grands, ſi l'on y fait le métier de flateur, il faut avoir recours aux baſſeſſes les plus indignes; ſi l'on a l'ame noble, fiere, on n'y gagne rien: ne vaut-il pas mieux s'en éloigner doucement, & ſans bruit?

Un homme rempli de grandes idées ſur les richeſſes & ſur les honneurs, fût-il un ſage, ne ſe défendra pas longtems de la corruption du ſiécle. Un homme entêté des rêveries qui ſe débitent par les Sectateurs de *Fo* & de *Tao*, fût-il un bel eſprit, ne ſe préſervera pas d'un petit grain de folie, qui le rendra ridicule. Un homme attaché à ſon ſens, fût-il d'un naturel bon & affable, deviendra capable d'une action violente. Un homme qui aime la gloire, fût-il de ſon fonds modeſte & retenu, ne manquera pas de paſſer pour vain & orgüeilleux. Un ſçavant enyvré de ſa ſcience, fût-il franc & ſincere, ſe rendra incapable d'entrer dans la moindre affaire.

Quand on a à cœur d'être & de paroître ſincere; on nomme chaque choſe par ſon nom, on appelle grand ce qui eſt grand, & petit ce qui eſt petit. Si au contraire on trouve du goût à exaggérer & à mentir, on le fait d'abord dans des choſes legeres & de nulle conſéquence; & peu à peu on ſe forme l'habitude de ne jamais dire la vérité; après quoi l'on paſſe pour un menteur de profeſſion.

Quelqu'un m'a confié en dépôt un certain nombre de taëls (*a*); quoiqu'il tarde à les demander, il faut ſe bien garder d'y toucher, afin de les lui rendre en mêmes eſpeces quand il viendra. C'eſt-là la grande loy des dépôts. Que ſi l'on ne ſe fait point un ſcrupule de s'en ſervir; quand même on ſubſtitueroit une ſomme égale, ou même d'un argent plus pur, on ſe rend coupable, & cette faute doit être punie, ſans quoi les dépôts ne ſeront plus reſpectez.

Ce que l'on priſe infiniment dans le commerce de la vie, c'eſt un homme dont la bouche & le cœur s'accordent parfaitement. Combien y a-t-il de gens qui font gloire d'être généreux & libéraux! Mais qu'ils ſe trouvent dans l'occaſion, on verra que leur conduite dément ouvertement leur langage.

(*a*) Un Taël eſt un mot Portugais, qui ſignifie une once d'argent, qui vaut cent ſols de notre Monnoye.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 162 sur 577

A entendre certaines gens, ils ſont exemts de toute paſſion pour le ſexe : mais à peine ont-ils achevé de parler, qu'ils vont acheter une Concubine, & même une Eſclave.

Si l'on parle devant un autre des idées ſuperſtitieuſes de quelques-uns ſur la ſituation d'une maiſon ; quelle folie ! s'écrie-t-il, en ſe mocquant ; le logement tourné à l'Orient ou à l'Occident, peut-il contribuer au bonheur d'une famille ? Cependant ce même homme, s'il lui faut creuſer quelques pieds en terre, ou élever la poûtre principale d'un bâtiment, eſt plus ſcrupuleux que perſonne ſur le choix d'un jour heureux.

J'entens dire à un autre : ſi j'avois obtenu mon Grade, & qu'on me mît en Charge, on verroit avec quelle équité je remplirois mes fonctions : j'aurois un tout autre zéle pour le bien public, que certains Mandarins que je ne veux pas nommer. On en voit d'autres, qui ayant emprunté quelque argent, éclatent contre le créancier qui vient demander ce qui lui eſt dû. Ont-ils prêté eux-mêmes à intérêt ; ſi cet intérêt n'eſt pas rendu au terme fixé, ils le font auſſitôt entrer dans le principal, pour groſſir les intérêts. Que de vacarmes pour un mot échappé, dont ils ſe croyent bleſſez, eux qui traittent de bagatelle les plus groſſiéres injures dont ils chargent les autres ! Peut-on voir une conduite plus bizarre & plus indigne d'un honnête homme !

Il faut ſe donner de garde d'être entier dans ſes ſentimens : il eſt plus à propos d'accorder quelque choſe au ſentiment des autres : au lieu d'un quarré parfait que j'avois réſolu de faire, je ferai par complaiſance un quarré oblong : par le moyen de cette complaiſance j'exécute à peu près mon projet, & je n'offenſe perſonne.

Celui qui ſouhaitteroit d'avoir une réputation qui fût comme l'or le plus pur, ou comme une pierre de prix, doit ſe réſoudre à recevoir cet éclat du feu des tribulations. Le plus haut point de réputation où l'on puiſſe parvenir, c'eſt lorſqu'on dit d'un homme : ſon ſiécle ne pouvoit ſe paſſer de lui.

De la maniere de gouverner ſa maiſon, & de l'appartement ſéparé des femmes.

NE donnez point d'entrée dans votre maiſon ni aux Bonzeſſes, ni a certaine eſpece de vieilles femmes, qui ſe mêlent de vendre des ornemens de tête, des aiguilles, des pendans d'oreilles, des fleurs artificielles, ou de porter des remedes, ou d'être entremetteuſes de mariage. Leur principale occupation eſt de ramaſſer cent ſortes de nouvelles de toutes les familles qu'elles viſitent, pour en divertir votre femme & vos filles : encore n'eſt-ce pas là le plus grand mal : ce qu'il y a beaucoup plus à craindre, c'eſt qu'elles n'inſpirent la galanterie, & le libertinage, & qu'elles ne ménagent des rapts & des enlevemens : ce ſont-là des peſtes publiques, à qui l'entrée d'une honnête maiſon doit être interdite.

J'en dis autant de ces chanteuſes qu'on introduit quelquefois juſques dans l'intérieur de la maiſon, & qui ne ſont guéres moins dangereuſes. Quant aux ſages-femmes, on ne peut s'en paſſer ; mais il faut les choiſir d'une réputation ſaine : encore ne convient-il pas qu'elles ayent trop d'habitude chez vous.

Quand on voit que dans une maiſon on ſe leve de grand matin, on peut conclure que cette maiſon eſt reglée, &

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 163 sur 577

qu'on n'y fait pas la débauche pendant la nuit : & lorſque cela eſt ainſi, on peut s'aſſûrer que les Eſclaves & les Domeſtiques ne ſont ni libertins, ni fourbes, ni fripons. Au contraire ces maiſons, où dés le ſoir on commence un grand feſtin, & où, lorſqu'il eſt grand jour, on eſt encore au lit ; ce ſont des maiſons où regne le déſordre, & qui ſont ſur le penchant de leur ruine.

N'ayez point chez vous de jeunes Domeſtiques qui aiment à ſe parer, qui affectent des airs polis, & qui cherchent à plaire. On concevroit une mauvaiſe idée de votre ſageſſe. Pour ce qui eſt des femmes de vos Eſclaves, ſi elles ont de l'agrément dans leur perſonne, ne permettez jamais qu'elles entrent dans vos appartemens : gardez-vous même de loüer des nourrices trop bien faites : vous ne les auriez ni vûes, ni entendu parler, & cependant vous ne pourriez diſſiper mille ſoupçons injurieux qu'elles feroient naître.

De grandes joyes ſont d'ordinaire ſuivies de grands chagrins : il n'y a que dans une fortune médiocre qu'on goûte véritablement une joye tranquille & durable. Quand même vous ſeriez réduit au pur néceſſaire, vous n'en ſerez pas moins heureux.

L'emploi d'un pere de famille, c'eſt d'avoir l'œil à tout : il peut ſe dire à lui-même : ſi je ſuis attentif & vigilant, qui eſt-ce qui oſera chez moi être oiſif & pareſſeux ? Si je ſuis œconome, qui oſera être prodigue ? Si je n'enviſage que le bien commun, qui oſera chercher ſes propres intérêts ? Si je ſuis franc & ſincere, qui oſera agir avec duplicité ? Non-ſeulement les Domeſtiques & les Eſclaves, mais encore les enfans & les petits-fils ſe formeront ſur un ſi beau modéle. Auſſi dit-on communément : la perfection de votre cœur, c'eſt de n'offenſer jamais le Ciel : la perfection de votre extérieur, c'eſt-à-dire, de vos paroles & de vos actions, c'eſt qu'elles ſoient ſi ſages & ſi meſurées, que vos enfans & vos Domeſtiques puiſſent les imiter.

Il n'y a preſque perſonne qui ne ſouhaitte de ſe voir dans la proſpérité, dans les honneurs, & dans l'abondance : mais qu'il y en a peu qui connoiſſent les devoirs de cette condition : on ſe trompe ſi l'on regarde comme une choſe aiſée de s'y placer & de s'y maintenir. C'eſt la vertu & la capacité qui nous y élevent : c'eſt par une ſuite de belles actions qu'on s'y maintient. Enfin c'eſt la ſcience & la prudence qui y dirigent notre conduite. Si l'on manque de ces talens, on ne joüira pas long-tems de ſes richeſſes & de ſes honneurs : le ſeul ſage ſçait les conſerver par ſon application.

Les jeunes garçons & les jeunes filles ne doivent point s'aſſembler ni s'aſſeoir dans un même endroit, ni ſe ſervir des mêmes meubles, ils ne doivent rien ſe donner de la main à la main : une belle-ſœur ne peut avoir d'entretien avec ſon beau frere. Si une fille déja mariée rend viſite à ſes parens, elle ne ſe mettra point à la même table que ſes freres. Ces uſages ont été ſagement établis, pour ſéparer entierement les perſonnes de différent ſexe ; & un chef de famille ne ſçauroit être trop exact à les faire obſerver.

Les jeunes fils de famille ne doivent point châtier eux-mêmes les domeſtiques & les eſclaves qui ont fait quelque faute. Les filles & les femmes de la maiſon, ne puniront point non plus elles-mêmes leurs ſervantes ou les concubines : quand elles auront mérité le châtiment, on en doit donner avis au Chef de famille, qui reglera avec bonté la punition, ſans pourtant les punir lui-même : il y auroit à craindre que la colere ne le tranſportât.

Si les Maîtres ſont trop rigides, leurs valets les ſerviront avec moins d'affection. Il faut compâtir à la foibleſſe de ces malheureux : les jeunes ont peu de lumieres, & les vieillards peu de force. Pour les bien gouverner, il faut joindre la gravité à la douceur : c'eſt le moyen de s'en faire aimer & reſpecter.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 164 sur 577

Il n'y a point de devoir plus important que celui d'inſtruire la jeuneſſe. Quand un jeune homme commence à étudier, ne lui faites pas de longues inſtructions ſur la maniere dont il faut vivre dans le monde : il ſuffit de l'aider inſenſiblement par la lecture des Livres à acquérir cette ſorte de ſcience : inſpirez-lui ſur-tout la modeſtie, & le reſpect, & ne lui épargnez point les reprimandes & les corrections : c'eſt le moyen de détruire en lui l'eſprit d'orgueil. Les habits trop magnifiques & les mets délicieux doivent de bonne heure lui être interdits. Ne permettez jamais qu'il ait la moindre liaiſon avec de jeunes gens mal-élevez, ou enclins à la débauche. Moyennant cette attention votre fils ſe portera comme naturellement à tout ce qui ſera droit & raiſonnable.

C'eſt l'étude qui donne à un jeune homme un certain air de politeſſe, & je ne ſçai quel agrément, qui fait rechercher ſa compagnie. Si vous ne lui inſpirez pas cet amour de l'étude, & qu'au contraire vous lui permettiez de ne ſonger qu'à ſes plaiſirs ; quelle figure fera-t'il, lorſqu'il ſe trouvera au milieu d'un cercle de gens polis & habiles ? ſi l'on jette ſur lui le moindre regard, il s'imaginera qu'on lui reproche ſon ignorance. Si le diſcours tombe ſur des matiéres d'érudition, vous le verrez ſoûrire niaiſement, & faire ſemblant de comprendre ce qui ſe dit ; mais dans le fonds il ſouffre autant que s'il étoit aſſis * ſur des aiguilles.

* Expreſſion Chinoiſe.

On voit des parens qui tiennent leurs enfans tellement attachez aux Livres, qu'ils ne leur laiſſent rien voir ni entendre de ce qui ſe paſſe au dehors. D'où il arrive qu'ils ſont auſſi neufs que ce jeune homme, qui ſe trouvant par hazard dans la Place publique, & y voyant un cochon : voilà un rat, dit-il, d'une énorme grandeur. Cet exemple fait voir qu'on peut devenir un ſot avec beaucoup d'étude.

Quand l'eſprit d'un enfant s'ouvre de plus en plus, & que vous avez pris ſoin d'exercer ſa memoire, en lui faiſant apprendre des livres ordinaires ; inſtruiſez-le par dégrez des différens devoirs de la vie civile ; & pour mieux faire entrer vos lecons dans ſon eſprit ; ſervez-vous, ou de comparaiſons familieres, ou de quelques vers qui les renferment.

Que les femmes s'aſſemblent rarement entre elles ; il y aura moins de médiſances & plus d'union entre les parens. On lit dans le Livre des Rits, que ce qui ſe dit dans l'appartement des femmes, ne doit point être entendu au dehors ; & de même, qu'elles ne doivent pas entendre ce qui ſe dit hors de leur appartement. On ne ſçauroit trop admirer l'extrême délicateſſe de nos Sages, & quelles précautions ils ont apportées, pour empêcher juſqu'aux plus petites communications entre les perſonnes de différent ſexe.

Cependant on voit aujourd'hui des femmes & des filles aller librement aux Pagodes, & y brûler des parfums, monter dans des Barques couvertes, & ſe promener ſur l'eau : les maris le ſçavent, & comment peuvent-ils le permettre ? On en voit d'autres regarder au travers du treillis la comédie qui ſe joüe dans la ſalle voiſine, où l'on régale la compagnie. On rend ces treillis aſſez clairs, pour ſe laiſſer entrevoir. Il y en a même qui trouvent le moyen de montrer leurs petits ſouliers, & d'examiner par les fentes du paravent, l'air & les manieres des convives. On les entend babiller, & faire des éclats de rire. L'œil des Comédiens perce le treillis ; le cœur des conviez y vole. Mais ce qu'il y a encore de moins tolérable, c'eſt que ces Comédies, où il ne s'agit que de repréſenter quelque belle action d'un ſujet fidéle, d'un fils obéiſſant, d'un modele de chaſteté & d'équité, ne laiſſent pas d'être quelquefois mêlées d'intrigues amoureuſes & de commerces criminels ; eſt-il rien de plus dangereux pour les perſonnes du ſexe ; & les conſéquences n'en ſont-elles pas infiniment à craindre ?

L'éducation

L'éducation des jeunes filles doit être bien différente de celle des jeunes garçons. Il faut que ceux-ci apprennent les Livres anciens & nouveaux, pour ſe rendre capables de parvenir aux grades & aux dignitez. Mais pour ce qui eſt des perſonnes du ſexe, les leçons qu'on doit leur donner, ſe réduiſent à la vigilance, à l'œconomie, à l'union, à l'obéiſſance, au travail; voilà quelle doit être toute leur ſcience. On ne peut mieux louer la vertu d'une femme, qu'en diſant qu'elle n'eſt pas ſçavante.

Il y a une eſpece de femmes qui parcourent les maiſons, & vont de porte en porte, frappant un petit tambour juſqu'à ce qu'on les arrête: tantôt elles chantent des vers: tantôt elles récitent quelque hiſtoire, qu'elles accompagnent de mines, & de geſtes propres à divertir. Leur ſtile eſt ſimple & populaire; & il n'en coûte que quelques deniers pour les payer de leurs peines. Les femmes & les jeunes filles ſe plaiſent infiniment à entendre ces chanteuſes: on en voit ſouvent de différentes familles, qui ſe raſſemblent dans la même maiſon où elles les appellent. On les laiſſe d'abord chanter dans la premiere cour hors de la ſalle: enſuite on les fait entrer. La ſcene commence par des récits, qui n'enſeignent que la vertu. Inſenſiblement elles tombent ſur la galanterie; elles racontent les malheurs de deux perſonnes qui s'aiment paſſionnément, ſans pouvoir ſe le témoigner: on les écoute: on eſt attendri, on ſoûpire, on pleure même quelquefois. Mais quel eſt enfin le dénouëment de l'intrigue? Des libertez furtives, & des plaiſirs criminels. Quelles impreſſions funeſtes ce ſcandaleux amuſement ne fait-il pas ſur de jeunes cœurs? Comment l'accorder avec les enſeignemens que nos anciens Sages nous ont laiſſez ſur la demeure des perſonnes du ſexe? Ils veulent que leurs oreilles n'entendent jamais de paroles tant ſoit peu contraires à la pudeur, & qu'aucun objet peu modeſte ne ſe préſente à leurs yeux. Voilà ce qui demande toute la vigilance d'un pere de famille.

Dès qu'un jeune garçon a atteint ſa douziéme année, l'entrée de l'appartement intérieur doit lui être défenduë: de même une jeune fille à cet âge ne doit plus avoir la liberté de ſortir de ſon appartement: qu'on ne diſe point, ce ſont encore des enfans, il n'y a rien à craindre. On ne ſe défie point de vieilles domeſtiques: elles vont & viennent par tout: cependant c'eſt par leur canal, que des mots ſecrets pénetrent juſques dans l'intérieur des maiſons. De-là quel déſordre!

Lorſque dans l'appartement des Dames on n'entend point chanter des lambeaux de comédie, ni contrefaire la voix des Comédiens, c'eſt ſigne qu'il y a de l'ordre & de la vertu. Si dans le tems que le mari eſt retiré avec ſa femme, on n'entend point des éclats de rire; c'eſt une marque qu'ils ſe traittent avec reſpect. On ne doit pas ſouffrir que pendant la nuit, les domeſtiques errent par la maiſon ſans lumiere. Cette précaution eſt néceſſaire, & pare à de grands inconvéniens: le Maître & la Maitreſſe ſont également intéreſſez à faire obſerver cet uſage?

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 166 sur 577

Des Maiſons de Ville & de Campagne.

ON voit une infinité de gens qui ſont tout occupez du ſoin de donner une bonne ſituation, & un aſpect favorable à la ſépulture de leurs Ancêtres, s'imaginant que le bonheur ou le malheur d'une famille dépend de cette ſituation & de cet aſpect. Mais lorſqu'il s'agit de leur propre logement, ils ne s'informent point à quelle conſtellation il répond, ni ſi le corps de logis eſt dominé par l'élément du feu, ou par celui de l'eau; s'il doit être plus ou moins exhauſſé; ſi la grande porte doit être ſur une telle ligne, ou ſur une autre, afin que les richeſſes ne s'écoulent pas de la maiſon; que la proſpérité y entre, & que l'adverſité ne s'y puiſſe pas gliſſer; c'eſt à quoi on ne donne nulle attention. Cependant ce ſont ces maiſons, où nous prenons notre repos, où nous paſſons le jour & la nuit, où les enfans naiſſent, où ils ſont nourris & élevez. Nos propres maiſons influent bien plus ſûrement, & plus directement ſur tout ce qui nous regarde, que la ſépulture de nos Ancêtres.

On entend ſouvent parler de ſortileges, d'enchantemens, de maléfices, de diableries; & l'on prétend que ce ſont les Charpentiers ou les Maçons, qui étant chagrinez ſur leur travail, ou bien mal payez, de déſeſpoir jettent des ſorts ſur les bâtimens qu'ils élevent. J'avoüerai que j'ai été long-tems incrédule ſur cet article: ma raiſon étoit qu'un honnête homme, qui ne voit rien en lui, qui puiſſe le faire rougir, attend uniquement du Ciel la proſpérité & l'adverſité. *Ho fou yeou tien.*

Cependant ce que j'ai vû chez une perſonne de ma connoiſſance, m'a un peu guéri de ce préjugé: après ſa mort ſes enfans & ſes petits-fils s'acharnerent ſi fort au jeu, qu'en peu de tems leur bien fut diſſipé. Comme on démoliſſoit une muraille, on y trouva une aſſiette avec certain nombre de dez, & une main d'homme faite de bois: & j'avois déja oüi dire, que c'étoit ainſi qu'on jettoit les ſorts. J'avoüe que cette découverte jointe aux malheurs & à la ruine de cette famille, me rendit un peu plus crédule. D'ailleurs je fais réfléxion que dans le Code de nos Loix, il y a des peines impoſées à ceux qui ſe mêlent de ſortileges; ce qui ſuppoſe qu'il y en a effectivement.

Ainſi donc quand on éleve de grands Bâtimens, qu'on entreprend une affaire importante, il faût bien ſe garder d'une épargne ſordide, qui pourroit donner lieu à la canaille de jetter des ſorts & des malédictions. C'eſt un Proverbe parmi le peuple, que le Diable entend les paroles concertées du pacte fait avec le Magicien; & que la charpente entend ce que le Charpentier prononce dans ſon indignation. Je ſçai bien que de mille évenemens qu'on attribuë à ces maléfices, il ne s'en trouvera guéres qu'un ou deux, où l'opération du Diable ſoit certaine. Cela doit ſuffire, pour ne pas s'expoſer à ces malheurs.

Des vers peu honnêtes, des piéces de galanterie, des peintures immodeſtes, en un mot tout ce qui peut ſallir l'imagination, ne doit jamais ſe trouver dans la maiſon d'un homme qui a de la probité & de la vertu. Car enfin ſi cela eſt expoſé aux yeux des femmes & des enfans, comment oſera-t'on leur prêcher l'honnêteté & la pudeur? Il en eſt de même que des armes & des remedes violens, qu'on ne laiſſe point traîner dans une maiſon, & qu'on a ſoin d'enfermer ſous la clef, de peur que les enfans n'y touchent, & ne ſe donnent la mort.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 167 sur 577

Ceux qui ont des biens à la campagne, ſongent ſans ceſſe à arrondir leurs poſſeſſions. Le Proverbe dit que quand vous acheteriez la Chine dans toute ſon étenduë, vous auriez encore des champs voiſins des vôtres. Ainſi à quoi bon tant de ſoins pour s'agrandir, & faire de nouvelles acquiſitions ? Les biens que vous laiſſerez à votre mort, paſſeront en d'autres mains : ces grandes acquiſitions ſuſciteront peut-être des ennemis à votre famille, qui ne ceſſeront de la perſécuter. Si vous aviez moins accumulé de terres, vos enfans auroient vêcu dans une douce médiocrité, & en auroient joüi paiſiblement.

Ceux qui acquerent des terres, font voir qu'ils ſont fort riches. Ceux qui les vendent, donnent une preuve de la décadence de leur maiſon : c'eſt le béſoin qui les y force. Ce que je veux dire par-là, c'eſt que vous ne devez point vous prévaloir du beſoin où eſt celui qui vend ſa Terre, pour ne la pas payer ce qu'elle vaut. Il faut qu'un prix honnête le ſatisfaſſe. Croyez-vous perdre votre argent, en le donnant de la ſorte ? Ce que vous acquerez, ne vaut-il pas ce que vous livrez ? N'eſt-ce pas comme ſi l'argent n'étoit pas ſorti de vos mains ? Voici le ſens de quelques vers, qui ne viennent pas mal-à-propos à ce que je dis. Ces montagnes verdoyantes, ces payſages charmans, ce ſont d'autres familles maintenant ruinées, qui les ont poſſédées ; que ceux qui en jouiſſent actuellement ne s'en glorifient pas ; d'autres après eux en deviendront encore les maîtres.

On plante beaucoup d'arbres autour des maiſons de campagne, ſoit qu'on s'imagine que ces arbres portent bonheur, ſoit qu'on n'ait en vûë que d'avoir une enceinte riante. Quand je vois un petit Village environné de bois qui ombragent de tous côtez les campagnes, je juge que les familles qui l'habitent ſont à leur aiſe : mais ſi j'apperçois de gros arbres abbatus de côté & d'autre, c'eſt une marque certaine de leur indigence, & de leur pauvreté.

J'en dis autant des ſépulchres que vos Ancêtres ont eu ſoin d'environner de mûriers, & d'arbres à ſuif. Si on vient à les couper, c'eſt une marque certaine, ou de l'extrême pauvreté des deſcendans, ou de leur avarice & de leur mauvais cœur. Comme dans chaque famille il y a des pauvres & des riches, ceux-ci doivent aider les autres, afin de prévenir une ſemblable faute, qui terniroit à jamais leur réputation.

L'acquiſition des Terres eſt préférable à la grandeur & à la magnificence des Bâtimens. Qu'un logement ait ſur le devant un ruiſſeau ou un étang, & ſur le derriere un jardin : que la porte avec ſes appartenances faſſe le premier corps de logis : qu'en avançant on trouve une cour, & au fond la ſale pour recevoir les viſites : qu'on entre enſuite dans une troiſiéme Cour, où ſoit l'appartement du Maître de la maiſon : qu'il ſuive une quatriéme cour avec les Offices : que chacun de ces corps de logis ait quatre ou cinq chambres de plein-pied ; voilà tout ce qu'il faut pour les perſonnes les plus riches & les plus qualifiées.

Mais quand vous achetez une terre, ne craignez point de l'acheter à un plus haut prix qu'elle ne vaut, le ſurplus que vous donnez, eſt compenſé par plus d'un avantage. Premierement, vous aſſiſtez celui que la miſere force à vendre ſa terre : en ſecond lieu vous lui ôtez l'envie de rentrer dans cette terre en vous rembourſant, ou de demander en Juſtice une augmentation de prix. Enfin, ſi après votre mort, vos enfans viennent à décheoir de leur fortune, ils auront plus de peine à vendre une acquiſition, dont on ne leur offrira qu'une partie de ce qu'elle aura coûté : car, comme dit le proverbe, la glace qui eſt fort épaiſſe, eſt plus long-tems à ſe fondre ; & les tuiles, qui ſont épaiſſes & bien liées, ſont plus difficilement emportées par l'orage.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 168 sur 577

De quelques régles de conduite auſquelles on ne fait pas aſſez d'attention.

IL y a des gens qui n'aiment que les vertus tranquilles, & qui écartent tout ce qui eſt pénible : pour juſtifier leur pareſſe, ils la couvrent du beau prétexte de ſoumiſſion aux ordres du Ciel. Ignorent-ils que le Ciel leur ayant donné de l'eſprit & des talens, il veut qu'ils les mettent en œuvre, & qu'ils le ſecondent, en faiſant tout ce qui dépend de leurs ſoins & de leur vigilance ?

Je blâme également ces déſirs inquiets de s'enrichir & de faire fortune. Joüiſſez paiſiblement de la récompenſe que le Ciel a accordé à votre travail, & ne portez pas plus loin vos vûës : Voici un proverbe aſſez connu, & dont vous devez vous appliquer le ſens : que les voyageurs hâtent le pas, ou qu'ils aillent le train ordinaire, la journée étant fixée, ils n'ont que tant de chemin à faire. De même contentez-vous de la condition conforme aux talens que vous avez reçûs du Ciel.

Le Printems donne des fleurs, & l'Automne des fruits ; c'eſt-là l'ordre des ſaiſons. De même la ſcience ne s'acquiert que par le travail. Nos lumieres & nos connoiſſances ſe multiplient à proportion de nos efforts & de notre application. Une action paſſagere peut n'être pas remarquée : mais quand une paſſion eſt enracinée dans un cœur, il ne faut pas l'obſerver de bien près pour l'appercevoir.

Combien en voit-on qui ne cherchent rien moins que ce qu'ils paroiſſent chercher ! Ils auroient la paſſion qui les domine, quand même ils ſçauroient ne devoir jamais obtenir ce qu'ils ſemblent pourſuivre avec le plus d'ardeur.

Si un jeune homme va dans les Places, ou dans les lieux où l'on s'aſſemble en foule, comme, par exemple, au ſpectacle des Lanternes, ou aux Comédies qui ſe donnent en public, il faut qu'il ſoit accompagné d'un ami ſage, ou qu'il ſoit ſuivi d'un vieux Domeſtique : encore doit-il être très-attentif ſur lui-même, & veiller à la garde de ſes yeux, pour ne pas jetter inconſidérément des regards, qui ſeroient remarquez, & feroient naître des ſoupçons injurieux à ſa réputation.

Un homme vain de ſon prétendu mérite, & qui recherche avec trop d'empreſſement l'eſtime des hommes, ne s'attirera que du mépris. Il faut pareillement éviter ces airs empreſſez, par leſquels on prétend marquer ſon affection à un ami, & encore plus l'uſage des viſites trop fréquentes : la familiarité fait naître le mépris : quand on ſe voit moins ſouvent, on ſe porte plus de reſpect, & les amitiez durent plus long-tems.

Faire du bien, parce qu'on eſpere d'en recevoir, c'eſt une conduite qui finit d'ordinaire par des inimitiez. Si vous ne faites une bonne œuvre, que pour en inſtruire auſſi-tôt le public, vous verrez vos défauts les plus ſecrets attaquez par la médiſance.

Avoir beaucoup d'eſprit, & négliger l'étude, ſans ſonger à ſe rendre utile au public ; être dans une grande Place, & avoir l'autorité en main, ſans ſoulager les miſeres du Peuple, ni laiſſer aucun monument de ſon zéle pour le bien commun ; c'eſt contredire les vûës bienfaiſantes du Ciel, qui ne vous a élevé que pour l'utilité publique.

Quand on eſt né dans une fortune médiocre, on ne s'occupe guéres de grands projets : ainſi l'on eſt dans la diſpoſition la plus propre à aimer l'étude. Quand on eſt né dans l'éclat & l'opulence, il coûte peu de répandre des bienfaits, & c'eſt

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 169 sur 577

c'eſt le tems de ſecourir les malheureux. S'il ſe trouve des gens, qui, juſques dans l'indigence, conſervent un déſir ſincere de ſecourir les miſeres d'autrui, ou qui, au milieu des richeſſes & des honneurs, s'appliquent ſérieuſement à l'étude de la ſageſſe, ce ſont-là des ames du premier ordre, & qu'on ne ſçauroit aſſez eſtimer.

On en voit parmi les heureux du ſiécle qui ſe plaiſent à accorder des graces; mais ils les accompagnent ſouvent de certains airs de fierté & de hauteur, qui choquent quiconque ſe voit obligé d'implorer leur protection. D'un autre côté la plûpart de ceux qui ſe trouvent dans une fortune vile & abjecte, deviennent ſi timides & ſi réſervez, qu'ils paroiſſent comme abîmez dans leurs diſgraces: ils ſont inacceſſibles & inſociables. Double défaut à éviter.

Celui qui n'a pas eſſuyé de grandes traverſes, ne connoît pas les douceurs d'une vie paiſible. Celui qui n'a pas eu affaire avec des gens fâcheux & intéreſſez, n'eſtime pas aſſez le bonheur de vivre avec des amis fideles & complaiſans. Celui qui ne s'eſt pas trouvé dans certains pas gliſſans, ignorera avec quelle adreſſe on doit s'en tirer.

Un homme qui a été éprouvé par des revers de fortune & par la malice de ſes ennemis, ſans y ſuccomber, ſort de ces ſortes d'épreuves plein de courage & de confiance. Il lui arrive la même choſe qu'à ceux qui mangent du fruit *Kan lan* *, qui fait ſentir ſon amertume & ſon âpreté, mais qui laiſſe dans la bouche un goût exquis, & une fraîcheur admirable.

* Eſpéce d'olive.

Si l'occaſion ſe préſente de tirer un homme d'un danger, en lui tendant la main, ou de calmer des perſonnes en colere, ne perdez pas cette occaſion de faire du bien: ſi cependant vous ne cherchez alors que votre intérêt, ne croyez pas agir en vrai ſage, un homme du commun en fera autant.

Il dépend de moi de ne point donner lieu à la médiſance, mais non pas d'empêcher les médiſans de parler. Si je marche la nuit dans les ruës, j'ai beau me répondre que je n'ai nul mauvais deſſein ſur la maiſon de perſonne, les chiens ne laiſſeront pas d'abboyer contre moi.

Une paſſion dont on ne ſe délivre point, reſſemble à un papillon qui voltige autour de la lampe, juſqu'à ce que la flamme l'ait brûlé.

Un voyageur prudent & aviſé ne fréquente que les grandes routes: il ne cherche point, pour abréger, des ſentiers peu battus, leſquels le conduiroient ou à un précipice, ou dans des bois impénétrables, ou dans des gorges de Montagnes qui n'ont point d'iſſuë: c'eſt le grand chemin qu'il faut tenir, le terme ſe trouve au bout.

Ceux qui ſubtiliſent, & dont la fineſſe ſupplée à l'habileté, ne réüſſiſſent jamais: l'attachement à un petit intérêt cauſe ſouvent de groſſes pertes. Faiſons donc en ſorte que notre candeur & notre droiture éclatent dans toutes nos entrepriſes.

Celui dont les démarches ſont droites & ſinceres, s'il réüſſit, a la conſolation de ne s'être pas fatigué en vaines recherches: s'il ne réüſſit pas, il a celle de n'avoir rien fait dont il doive ſe repentir.

Le laboureur qui aſpire à une abondante récolte, ne jette point ſa ſemence dans une terre inculte & au milieu des ronces. Si vous parlez en vûë d'obtenir une grace, que vos paroles n'ayent rien que de doux & d'honnête. Si vous donnez des ordres que vous vouliez être obſervez, qu'ils ne ſoient pas trop ſéveres. Si vous voulez qu'un commerce de préſens mutuels continuë entre vous & vos amis, n'en faites pas de trop précieux.

Il arrive ſouvent que dans les Palais des Grands, le Maître eſt honnête, civil, & exemt de toute fierté; tandis que ſes Domeſtiques ont des airs hautains & dédaigneux. Un ſage, jaloux de ſa réputation, ne doit aller chez eux que quand la néceſſité l'y oblige: il vaut mieux

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 170 sur 577

qu'un Grand ſe plaigne de la rareté de vos viſites, que de vous faire ſentir qu'il en eſt fatigué.

Les enfans qui font paroître trop d'eſprit, ſont ſemblables à ces arbres, dont les fleurs ſont doubles; elles ne laiſſent après elles aucun fruit.

Quand la fortune nous devient contraire, retirons-nous tout doucement, & ne croyons pas la rapprocher de nous par les mouvemens extraordinaires que nous nous donnerons. S'obſtiner à aller contre vent & marée, c'eſt preſque toûjours s'expoſer au naufrage.

La vie eſt longue pour les uns, & courte pour les autres: qui peut ſçavoir quelle ſera la durée de la ſienne? Anciennement, lorſqu'un homme avoit à paſſer une riviere un peu large, il régloit auparavant avec ſa femme tout ce qui concernoit ſa famille & ſes biens. Ce trait renferme une grande leçon, on a voulu nous dire, que dès qu'on eſt arrivé au moyen âge de la vie, on doit à chaque inſtant ſonger à la mort.

Le ſage ne dit point: rien ne preſſe de mettre ordre à mes affaires; en voici une en particulier qui eſt perſonnelle, & dont on ne doit pas ſe décharger ſur autrui, c'eſt le choix de ſa ſépulture. Ce n'eſt pas que j'ajoûte foy aux fables & aux rêveries du *Fong choui* (*a*): les richeſſes, les honneurs, & tout ce qui arrive aux hommes, eſt reglé par les ordres du Ciel. Il n'y a point d'autre cauſe de la félicité, comme il n'y a point de ſecret de parvenir aux dégrez, ſans entrer dans la Salle des examens. Ainſi ce n'eſt point les contes fabuleux du *Fong choui*, qui me touchent: mais enfin en quittant le monde à la mort, j'y laiſſe mon corps, & il doit m'être cher. Convient-il de laiſſer à une veuve affligée, ou à un orphelin déſolé, le ſoin de chercher un endroit propre à le conſerver?

Preſque tous ceux qui font un long voyage, ſe fourniſſent de différentes ſortes d'armes, que peut-être ils ne ſçavent pas manier. On voit de jeunes Lettrez du Nord, d'un teint blanc, fluets, & délicats, paſſer dans les Provinces Méridionales, armez de ſabres & de fléches, pour faire parade de bravoure. Ils ne ſçavent pas que des gens ſans armes, s'ils tombent entre les mains des voleurs, ne perdent que leur argent: comme on ne les craint pas, on n'a garde d'attenter à leur vie: trop de précaution l'expoſe.

Voyez ces vieux routiers de Marchands, lorſqu'ils ſont en voyage, ils affectent de porter des habits ſimples: ils n'ont preſque point d'argent dans leur bourſe: ils ne s'aviſent point de faire de grandes journées: ils logent dans les Hôtelleries ordinaires. S'ils voyagent par eau, ils examinent le caractere des Maîtres de Barque, auſquels ils ſe fient: ils écartent d'eux les perſonnes débauchées: ils s'interdiſent le jeu: ils ſont ſobres, ſur-tout pour le vin, & réglez pour le ſommeil; auſſi eſt-il rare qu'il leur arrive le moindre accident.

Dès l'enfance juſqu'à la vieilleſſe, le cœur de l'homme, de quelque condition & de quelque caractere qu'on l'imagine, n'eſt jamais exemt de crainte: on craint le juſte *Tien*, on craint les eſprits, on craint un pere & une mere, on craint un maître, on craint les Loix, on craint le Prince, on craint les déréglemens des ſaiſons, on craint des mauvaiſes affaires; toute la vie ſe paſſe ainſi dans la crainte.

Aimer la propreté & l'arrangement, rien de plus loüable & de plus digne d'un honnête homme: mais porter l'un & l'autre juſqu'à l'excès, c'eſt une vraye folie. On trouve des gens, qui dans le tems même qui leur ſurvient une affaire importante, prennent froidement un miroir pour s'y conſidérer, ou ſe mettent à frotter un vaſe de parfums, ou bien à ſecoüer doucement la pouſſiére de leurs habits. Enfin ils feront précéder cent occupations frivoles à l'affaire

(*a*) Par ce mot les Chinois entendent l'expoſition d'une ſépulture, ou d'une maiſon.

dont ils devroient uniquement s'occuper. Ils s'attirent d'ordinaire l'indignation de tous ceux qui ſont témoins de leur lenteur. Excès d'arrangement pardonnable à des gens d'une vie unie & déſoccupée, mais qui n'eſt pas ſupportable dans un homme dévoüé par ſes emplois à l'utilité publique.

Si lorſque vous êtes prêt d'intenter un procès, vous ſongiez à tout ce que la partie adverſe ne manquera pas de dire à votre deshonneur, vous jetteriez ſur le champ au feu tous vos papiers.

Vivre ſans s'embarraſſer de mille ſoins inutiles, c'eſt le moyen d'être heureux; être heureux dans ſa condition, c'eſt le moyen de joüir d'une longue vie. L'un perd par trop d'activité, ce qu'un autre gagne en ſe poſſédant lui-même.

Le ſecret eſt l'ame des grandes entrepriſes. Un ancien traçoit la minute d'un projet ſur les cendres, afin qu'il ne reſtât aucun veſtige de ce qu'il avoit écrit.

Sur les Diſcours qui ſe tiennent en notre préſence.

NE vous attachez point aux diſcours des gens du commun: ils ne ſont d'aucune utilité; mais écoutez avec attention les Sages, vous aurez toûjours de quoi profiter. Pour ce qui eſt de nous autres Lettrez, il ne doit rien nous échapper de vain & de frivole. Il faut qu'on ne trouve pas plus à changer à nos entretiens, qu'à ce qui ſe grave ſur le marbre. Que les maximes du peuple paſſent avec la même vîteſſe vos oreilles, qu'un oiſeau qui fend les airs, & qui ne laiſſe après lui aucune trace.

Trois ſortes de diſcours qu'il ne faut point entendre; ceux où l'on parle de galanterie & d'attachemens illicites; tels ſont ceux d'une femme qui a oublié ce qui fait la gloire de ſon ſexe: ceux où l'on propoſe un avantage qu'on ne peut obtenir que par une injuſtice, tels ſont les diſcours du peuple: ceux qui partent d'un cœur double & d'une bouche peu ſincere. Tels ſont les diſcours des malhonnêtes gens.

Celui qui d'abord, & preſque avant que de m'entendre, eſt de mon ſentiment, & s'empreſſe à me le témoigner; je dois le regarder comme un homme très-dangereux, & dont la compagnie eſt à éviter.

Si je me trouve dans un cercle, où il y ait de ces gens qui ſe plaiſent à lancer contre les autres des traits malins & empoiſonnez, je dois me tenir ſur la réſerve, & dans le ſilence. C'eſt une inſtruction muette, qui ne laiſſe pas d'être éloquente.

Il ne faut qu'entendre parler un homme, pour connoître quelle eſt ſa paſſion dominante. Celui qui aime le plaiſir, n'ouvre la bouche que pour parler des charmes & des agrémens du ſexe. Un joüeur fera tomber le diſcours ſur les adreſſes du jeu; un Marchand avide de gain, ne ſçait vous entretenir que de ſon commerce, & du profit qu'il en retire.

Si l'on parle de moi, & que je ſente qu'on ait raiſon, je ſonge à me corriger. Mais ſi en rentrant en moi-même, je ne vois rien de quoi je puiſſe rougir, j'écoute la médiſance, & n'y fais plus d'attention. Les Anciens ont ſagement dit que le moyen d'impoſer ſilence aux médiſans, c'eſt de ne jamais avoir d'éclairciſſement avec eux. Plus vous marquerez de vivacité, plus ils auront d'ardeur à ſoûtenir ce qu'ils ont témérairement avancé.

Les perſonnes riches & les Magiſtrats ne doivent faire nulle attention aux rapports de leurs Domeſtiques & des Huiſ-

ſiers de Juſtice. Ceux qui ſont d'une condition médiocre ne doivent pas de même ajoûter foi aux diſcours de leurs femmes; la pénétration de celles-ci eſt ordinairement bornée, & les vûës des autres ſont communement intéreſſées: ce ſeroit s'expoſer à des démarches dangereuſes.

Si j'apprens qu'on trouve à redire à ma conduite, j'examinerai ſoigneuſement toutes mes actions, ſans m'inquiéter pour ſçavoir quel eſt celui qui me blâme. Les avis donnez ſans deſſein, & comme par hazard, ſont d'ordinaire bien fondez. Les perſonnes d'un rang diſtingué, ont des défauts dont elles ne s'apperçoivent pas, & que le même peuple ſçait bien remarquer. Le ſage Empereur *Chun* alloit ſécrettement écouter ce que ſes ſujets diſoient de lui, & il en profitoit.

Celui qui donne légérement ſa parole, eſt ſujet à y manquer. Il vaut mieux ne pas faire de promeſſes, que de ne pas tenir celles qu'on a faites.

Je dois être en garde contre ceux qui ayant connu mes penchans & mes averſions, s'aviſent de me donner des conſeils. Si je les ſuis, il m'en coûtera ma fortune, & peut-être ma réputation.

On prête aiſément l'oreille à la flatterie: ſongez que tout flatteur a l'ame baſſe & intéreſſée. On n'écoute pas volontiers une juſte réprimande. Sçachez que celui qui oſe la faire, eſt un véritablement honnête homme, qui veut ſincérement votre bien; c'eſt lui qu'il faut écouter.

De l'attention qu'on doit avoir à ſes propres Diſcours.

IL eſt un caractere de gens hardis juſqu'à la brutalité, qui ne ménagent perſonne, qui diront en face à un honnête homme ce qu'il y a de plus capable de le chagriner, qui releveront la turpitude des familles, & les déſordres les plus cachez des perſonnes du ſexe: ces gens-là font d'ordinaire une fin tragique. Ces langues malignes & piquantes apprendroient à parler avec plus de réſerve, ſi leurs yeux venant à ſe déſiller, appercevoient les eſprits qui ſont les témoins, & qui deviendront les vengeurs de ces excès.

Un homme ſimple, un ignorant, parle avec emphaſe des Pagodes, & des pratiques introduites par les fauſſes ſectes: il infatuë de ſes idées tout un Village: laiſſez-le dire, & contentez-vous de ne le point écouter. Si vous entrepreniez de le déſabuſer, vous n'y gagneriez que des outrages.

Quand un homme eſt capable de réflexion, & qu'il lui eſt échappé quelque parole indiſcrette, contentez-vous de lui faire ſentir que vous ne l'approuvez pas. Cela ſuffit, afin qu'il rentre en lui-même, qu'il ſe reproche ſa faute, & qu'il s'en corrige. Que s'il eſt homme à n'en pas rougir lorſqu'il y réfléchira, tout ce que vous pourriez lui dire, ſeroit inutile.

Certaines façons de parler proverbiales ne ſont bonnes que dans la bouche du peuple. Des diſcours fardez & trop étudiez ne ſont propres que de ceux qui croyent ſe rendre agréables par leurs minauderies: l'enflûre des paroles & les grands mots doivent ſe réſerver pour le Théâtre. Si un Philoſophe donne dans ces défauts, ç'en eſt fait de ſa réputation.

Un feſtin, une partie de divertiſſement n'eſt ni le tems, ni le lieu de propoſer des queſtions embarraſſantes & ſubtiles, ni de parler d'érudition, & de faire le ſçavant. Un homme de ce caractere ſe rend inſupportable, & ſe fait éviter de toutes les perſonnes ſenſées.

La

La raillerie eſt la maladie des gens vains & ſuperbes, & leur attire infailliblement quelque mauvaiſe affaire. De même un grand parleur ne manque preſque jamais d'ennemis. L'homme ſenſé parle peu, & écoute beaucoup. Le ſage *Yen* a très-bien dit, que quand vous auriez toutes les connoiſſances imaginables, vous n'en devez pas être moins lent à ouvrir la bouche, & à parler.

Cacher les défauts des autres, & publier leurs vertus, c'eſt le caractere d'un honnête homme, & le moyen de ſe rendre aimable à tout le monde.

Si vous êtes dans l'affliction, n'allez pas fatiguer tous ceux que vous voyez du récit de vos malheurs. Quoique par un air triſte & compâtiſſant on ſemble prendre part à vos peines, le plus ſouvent l'hiſtoire ennuyeuſe que vous en faites, impatiente intérieurement ceux qui vous écoutent : quel avantage trouvez-vous donc à les entretenir de vos diſgraces ? En êtes-vous moins malheureux ? Traitter l'ami en ami, & l'ennemi en ennemi, maxime d'un homme ſans religion. Il n'y a point de gens de bien au monde, maxime d'un homme ſans vertu.

La fierté ne ſied à perſonne ; mais elle révolte & indigne tout le monde, lorſqu'elle ſe trouve dans un homme qui s'eſt élevé de la pouſſiere, & qui dans cette élévation oubliant l'obſcurité de ſa naiſſance, ne préſente à ceux qui l'abordent, qu'une mine & des manieres hautaines & impérieuſes.

Quand vous êtes tenté de parler des défauts d'autrui, il faudroit auparavant jetter un coup d'œil ſur votre propre conduite.

Celui qui n'eſt pas dans les Charges, n'imaginera jamais combien il eſt difficile de gouverner les peuples : celui qui n'a pas d'enfans, ne ſçaura point juſqu'où vont les ſoins, & la ſollicitude d'un pere & d'une mere : jugez du reſte par ces deux exemples, & convenez avec moi qu'il ne faut pas parler légerement des devoirs, qu'on n'a pas été dans l'occaſion de remplir.

Intimes amis tant qu'on voudra, il ne faut pas pour cela ſe découvrir tout ce qu'on a dans l'ame, ni reveler les choſes les plus ſécrettes : car enfin l'homme étant auſſi inconſtant qu'il l'eſt, l'amitié peut ſe refroidir, & alors on ſera tenté d'abuſer contre vous des connoiſſances qu'on tient de vous. Des amis ne doivent pas non plus dans un moment de chagrin ſe reprocher des véritez d'une maniere trop ſéche ; la colere s'appaiſe ; on réfléchit ſur ce qu'on a dit, & l'on a de la confuſion de s'être échappé de la ſorte.

Dans le moment que la colere s'empare d'un homme, qui eſt prêt de décharger ſon cœur contre celui qui l'a offenſé, ne vous oppoſez pas bruſquement à ſes ſaillies : vous ne feriez qu'irriter ſa paſſion ; mais attendez que ſon feu ſe ſoit un peu rallenti, alors inſinuez-vous adroitement dans ſon eſprit, prenez-le en particulier, & par des remontrances douces & charitables, aidez-le à ſe reconnoître, & à réformer lui-même ſon cœur. C'eſt ainſi qu'on réüſſit à corriger les hommes de leurs défauts.

Celui qui ſouffre la pauvreté ſans murmurer, l'adverſité ſans ſe chagriner, les calomnies ſans diſputer, les importunitez ſans s'impatienter ; en un mot, un homme qui eſt le maître de ſon cœur & de ſa langue, c'eſt ce que j'appelle un homme de mérite, & qui eſt né pour les plus grandes entrepriſes.

C'eſt dans un feſtin, ou un voyage, qu'il échappe ſouvent des paroles indiſcrettes. Quand un mot eſt une fois parti, un char attelé de quatre chevaux ne l'atteindroit pas : jugez de-là combien l'on doit veiller ſur ſes paroles.

Sçavoir égayer la converſation ſans hazarder certaines plaiſanteries, c'eſt un talent qui a ſon prix, quoique Confucius ait dit qu'après un entretien libre & enjoüé, il n'eſt pas aiſé de prendre un air grave & modeſte. Le mal eſt qu'on paſſe de l'enjoüement à la plaiſanterie, de la plaiſanterie à la raillerie, & de la raillerie

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 174 sur 577

à la ſatyre. Si ces petits jeux d'eſprit finiſſent preſque toûjours par des inimitiez, à quoi ſont-ils bons?

On ſe trouve à un feſtin ou dans une aſſemblée; ceux qui y ſont avec vous, ne ſont ni d'un même rang, ni d'un même caractere. Il y en aura dont les manieres ont quelque choſe d'irrégulier, ou qui ont quelque difformité dans le viſage & dans la taille. Il s'en trouvera d'autres, qui bien que d'une naiſſance obſcure, ſe ſont élevez aux grands emplois, ou qui ayant été dans la ſplendeur & l'opulence, ſont déchûs de cet état. C'eſt dans ces occaſions qu'il faut être très-réſervé à étudier toutes ſes paroles, pour ne rien dire qui puiſſe choquer perſonne.

Si par quelque réfléxion peu méſurée qui vous échappe faute d'attention, vous offenſez quelqu'un des préſens, outre l'incivilité groſſiére où vous tombez, vous vous faites un ennemi irréconciliable. Convient-il de parler d'intégrité devant une perſonne qui eſt connuë pour avoir rendu ſa probité ſuſpecte, ou de droiture devant un homme qui paſſe pour avoir l'eſprit faux & diſſimulé?

La raillerie eſt un vice, que n'évitent guéres ceux qui ſe picquent de bel eſprit, ou bien qui par orgueïl & par eſprit de domination croyent avoir ſur les autres une ſupériorité de mérite. Ces gens-là ſe broüillent d'ordinaire avec leurs meilleurs amis, & jettent le trouble dans les familles les plus tranquilles, par l'indiſcrétion de leur mauvaiſe plaiſanterie.

J'ai oüi dire qu'un jeune homme avoit acheté une fort belle ceinture: il rencontre un de ſes amis: celui-ci ayant conſidéré cette nouvelle emplette, croit reconnoître l'ouvrage de ſa ſœur: il demande d'où il a eu cette ceinture. L'autre qui aimoit à plaiſanter: c'eſt un préſent, dit-il, de Mademoiſelle votre ſœur: il ne lui en fallut pas davantage pour lui faire naître des ſoupçons déſavantageux à l'honneur de ſa ſœur; & ne doutant point qu'il n'y eût-là quelque intrigue, à peine fut-il de retour dans ſa maiſon, qu'il éclata en invectives, & s'abandonna à tous les tranſports de colere que nulle raiſon ne put appaiſer. Sa ſœur en conçut tant de chagrin qu'elle en mourut. L'on apprit dans la ſuite que la ceinture avoit été dérobée dans la maiſon par une vieille femme du voiſinage, qui l'avoit venduë à la premiere boutique. Ce ſeul exemple fait connoître quelles ſont les ſuites funeſtes d'une mauvaiſe plaiſanterie. Le Proverbe dit: Gardez-vous de débiter des fables en préſence d'un homme ſimple & crédule; il les prendroit pour des véritez.

Sur les Devoirs de la vie privée.

IL n'y a point de mal à cela *pou ouei kouo*. Ces trois caracteres, combien de fois n'ont-ils pas éteint les lumieres de la raiſon, dans ceux-là mêmes qui ſe picquoient de droiture! Il n'y a pas moyen de faire autrement, *mo nai ho*; ces trois lettres, combien de bréches n'ont-elles pas faites à la réputation des Sages?

Celui qui fier de ſon rang & de ſon pouvoir, ou qui étant enflé de ſa ſcience, eſt plein de mépris pour les autres, reſſemble fort à un homme, qui placé ſur un brillant monceau de glace, s'applaudit de ſon élévation: lorſqu'il y penſe le moins, le Soleil darde ſes rayons, la glace ſe fond, & notre homme ſi ſatisfait tombe dans un tas de bouë.

Vous ne ſongez qu'à vous avancer: mais faites la réflexion ſuivante. Ne perdrai-je point d'un côté pendant que je veux gagner de l'autre? Creuſer à l'Eſt pour remplir un vuide qui eſt à l'Oüeſt, c'eſt ſe donner une peine bien inutile.

Vous êtes déchû d'un dégré du rang

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 175 sur 577

où vous étiez élevé : dites-vous à vous-même : eh bien, je vivrai avec moins de délicateſſe & de ſplendeur ; mais je vivrai plus tranquillement. Etes-vous hors du tracas des affaires ? travaillez à votre perfection, & réglez vos vûës & vos déſirs. Etes-vous en place ? Examinez ſouvent votre conduite, mais ſur-tout obſervez vos paroles ?

Recevoir un outrage, & le recevoir ſans ſe plaindre, parce qu'on appréhende le pouvoir de celui qui le fait ; ce n'eſt pas là la vertu de patience : mais ſouffrir un mépris de celui dont on n'a rien à craindre ; c'eſt ce que j'appelle être véritablement patient.

Le Ciel a produit les différentes ſortes de grains pour la nourriture de l'homme : ſi l'on en uſe avec trop de réſerve, l'on ſouffre la faim ; ſi on n'en prend point du tout, on n'eſt pas long-tems en vie. Il faut donc uſer de ces biens : mais eſt-il permis de les diſſiper, comme font la plûpart des riches, qui ne daignent pas veiller ſur leurs Domeſtiques, leſquels en font un prodigieux dégât ? Combien a-t-on vû de ces diſſipateurs punis par les plus terribles fleaux, par les inondations, par les incendies, ſouvent même frappez de la foudre, pour avoir par cette négligence irrité la colere du *Tien ! Tcho ſan tien nou.*

Ces grains qu'on diſſipe de la ſorte, ſont durant trois ſaiſons de l'année le fruit des rudes travaux des Laboureurs. Voyez leurs pieds & leurs mains pleines de calus, & jugez de leur fatigue. Qui eſt celui-là, diſoient nos peres, qui penſe que tous les grains de ris qu'on lui ſert dans un plat, ont été arroſez des ſueurs de l'infatigable Laboureur ?

Les cinq parties nobles de l'homme ſont au-dedans du corps : on connoît qu'elles ſont attaquées par la couleur du viſage, & en tâtant le poulx. De même en entrant dans la ſalle d'une maiſon, vous jugerez aiſément par les dehors de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur. Si le bon vieillard accourt lui-même pour vous recevoir, c'eſt ſigne que ſes enfans n'ont ni naturel ni éducation. Voulez-vous juger ſi la maîtreſſe du logis eſt laborieuſe & œconome ? Voyez de quelle maniere les enfans ſont entretenus.

Dans le monde il y a différentes profeſſions qu'on peut embraſſer ; il y en a de bonnes, il y en a de dangereuſes, & de mauvaiſes. Si vous choiſiſſiez les premieres, votre cœur ſe maintiendra dans la vertu : ſi vous vous engagez dans les deux autres, il ſe pervertira. Ce premier choix eſt important pour toute la ſuite de la vie.

Un projet de plus que l'on forme, c'eſt une infinité de ſoins de plus, auſquels on ſe livre. Un homme qui a fait fortune, ſe propoſe de goûter les plaiſirs qu'elle lui offre : il ſonge à bâtir, à avoir des Jardins & des lieux de plaiſance, à entendre des concerts, & à mener une vie voluptueuſe. Qu'il ſeroit bien plus heureux, s'il ſçavoit ſe borner !

Eſt-ce ſe conduire en homme raiſonnable, que de vouloir paſſer une petite partie de la vie dans des joyes exceſſives, & le reſte de ſes jours dans la triſteſſe & le chagrin ? Ce peu de beaux jours étant une fois écoulez, on ne voit plus ce viſage épanoüi comme autrefois : on ne voit qu'une mine réfrognée, des ſourcils froncez, & un front ridé : on paroît tout-à-coup comme un arbre devenu ſec & ſtérile.

Pourquoi vouloir s'enfoncer dans une forêt de colomnes & de charpente, & s'enfermer dans de vaſtes enceintes de murailles où il y auroit de quoi s'égarer ? Pourquoi faire venir des Provinces éloignées du marbre, des arbres, & des fleurs extraordinaires, afin d'embellir un lieu, qui eſt moins pour votre uſage, que pour régaler vos amis.

Vous aimez la Muſique ; un concert d'inſtrumens & de voix vous charme. Je ne blâme point que dans un Cabinet, à la vûë d'un beau parterre, ou bien la nuit pendant un beau clair de Lune, vous entendiez une belle voix, ou que

vous récitiez des vers en touchant d'un inſtrument ; c'eſt un plaiſir honnête : mais faut-il le pouſſer juſqu'à entretenir chez ſoi une troupe entiere de Comédiens, de Muſiciens, de joüeurs d'inſtrumens, & ſe ruiner en ces folles dépenſes? Ces ſortes de diſſipateurs trouvent la fin de leurs beaux jours longtems avant la fin de leur vie.

On voit une ſorte de gens qui ſont follement paſſionnez pour les antiques, ils ne plaignent point la dépenſe, pourvû que leur Cabinet ſoit bien fourni d'inſcriptions, de peintures, de caſſolettes de bronze, de vaſes de porcelaine, & de mille autres bijoux qui ayent été travaillez dans les ſiécles les plus reculez ; c'eſt-là ce que j'appelle une vraye maladie d'eſprit.

Dans cet amas, combien de piéces fauſſes & contrefaites; mais je veux qu'elles ſoient véritables ; dites-moi, ces vaſes de bronze, qu'ont-ils de plus particulier que les modernes? Ont-ils la vertu de s'échauffer ſans charbon, & d'embaumer une chambre, ſans qu'on y jette des bois de ſenteur? L'argent que vous dépenſez à ces vaines curioſitez, ne ſeroit-il pas mieux employé à l'entretien de votre famille? N'y auroit-il pas cent bonnes œuvres à faire, qui ſont préférables à ces amuſemens? Ce mot des anciens eſt ſolide. Vous ne faites, dites-vous, de tort à perſonne ; mais n'en faites-vous pas un grand au public, en tenant caché dans votre Cabinet des choſes d'un ſi grand prix?

On doit combattre les abus & les fauſſes maximes. Si cependant un ſot s'aviſe de dogmatiſer, pourvû que ſes diſcours n'intéreſſent ni l'honneur ni la juſtice, je le laiſſerai dire ſans m'amuſer à le relever. Mais ſi l'on attaque les grands devoirs de la vie civile, puis-je alors me taire ? Par exemple, puis-je voir ſans indignation un fils de famille faire le jour de ſa naiſſance un fracas prodigieux dans ſa maiſon, mettre tout en rumeur dans un quartier, s'attirer des viſites & des complimens de tous côtez, donner des repas ſplendides, des Concerts, des Comédies, orner de piéces de ſoye les portes & les ſalles de ſa maiſon? Cet appareil, dit-on, ſe fait pour attirer le bonheur, & écarter les malheurs; on voudroit, ce ſemble, que cette fête égalât en durée le Ciel : il ne voit pas que c'eſt une fête d'un jour : ſi ſon cœur conſervoit cet amour tendre, qu'un fils doit à ſes parens, ne devroit-il pas ſe reſſouvenir, qu'à ce jour-là même, ſa mere ſouffrit de cuiſantes douleurs en le mettant au monde ? Eſt-ce-là un ſujet de réjoüiſſances ? Je blâme fort un pareil abus.

J'ai vû bien des fois certaines gens, qui ayant perdu ou égaré quelque choſe, entroient dans une colere ſi violente, qu'ils briſoient les premiers meubles, qui leur tomboient ſous la main. Si une pareille bizarrerie n'eſt pas l'effet d'un eſprit troublé, c'eſt du moins l'action d'un barbare nourri dans les forêts : un honnête homme peut-il ſe livrer à ces tranſports ? Quand on ſent que le feu monte ainſi à la tête, il faut être doublement ſur ſes gardes ; & il ſeroit bon dans ces ſortes de ſaillies, de rappeller à ſa mémoire quelque maxime de nos ſages, & de s'y conformer.

Ce qu'un homme avance ſur un ſujet, eſt raiſonnable, & ce que j'ai penſé, ſe trouve ne l'être pas, je lui cede : ce que j'ai penſé eſt juſte, & ce qu'il ſoûtient ne l'eſt pas, je le ſupporte.

Celui qui à chaque inſtant ſonge qu'il peut mourir, ſera au moment de ſa mort exemt de crainte & de trouble. Celui qui à chaque moment ne ſonge qu'à prolonger ſa vie, vivra plus malheureux & plus inquiet.

Un homme de ma connoiſſance vient à mourir ; il faut, ſelon la coûtume, que j'en témoigne de la douleur ; d'autres ſuivent mon exemple, & tout le voiſinage eſt en pleurs : pour moi, quand je mourrai, je conſens que les autres rient ; car je crois que j'en rirai moi-même,

même, me voyant délivré des miseres de la vie.

Un pauvre qui vit en honnête homme, sans faire de bassesses, ni se laisser abattre par l'indigence, donne une preuve certaine de la grandeur de son ame. Un riche qui fait un bon usage de ses richesses, & qui n'en est pas l'esclave, fait connoître la supériorité de son génie.

Lorsque dans une chambre à côté de la table, je vois beaucoup de Livres, des Cartouches remplis de belles sentences & de leçons de morale, je connois la sagesse & les nobles inclinations de celui qui y loge.

L'envie me prend de sçavoir quel sera mon sort: c'est mon cœur & ses inclinations que je dois consulter: pourquoi aller chercher de ces gens qui tirent l'horoscope, ou qui disent la bonne fortune? C'est à moi à me la dire, c'est à moi à me la faire.

Conduire sa famille avec un peu de sévérité raisonnable, c'est le moyen d'y maintenir la paix. Dissimuler les fautes de ses voisins, c'est le grand secret pour vivre avec eux de bonne intelligence.

Sur la lecture des Livres.

LA fin qu'on doit se proposer dans la lecture des Livres, c'est de perfectionner sa raison; quand l'esprit est éclairé, le cœur a un guide sûr: on est en état de démêler le vrai d'avec le faux, & de faire le discernement du bien & du mal. Si l'on se trouve dans des conjonctures délicates & difficiles, on se porte aisément au parti que la raison approuve: si le succès ne répond pas à nos soins, on ne rougit point du parti qu'on a pris.

Il ne s'agit pas de beaucoup lire: mais d'être réglé dans ses lectures, & de ne les pas interrompre pendant un tems considérable. Il y en a qui travaillent (*a*) tout un jour avec une extrême application, & qui prennent dix jours de repos. Ce n'est pas le moyen de devenir habile.

En apprenant tous les jours deux cens caracteres, & en retenant leur signification, au bout de six ans on sçauroit tout ce qu'il y a de caracteres dans les cinq Livres, sur lesquels on peut être examiné; est-ce-là la peine de se rebuter du travail? Autrefois on examinoit les Lettrez sur trente Livres différens.

Les anciens ont dit: on n'ouvre point un Livre, qu'on n'en retire quelque utilité: je dis après eux que tout Livre peut servir à me rendre plus habile; j'en excepte les Romans, ils me révoltent. Ce sont de dangereuses fictions, dont l'amour est la passion dominante. Les traits les plus deshonnêtes y passent pour des tours d'esprit; les confidences, les libertez criminelles y sont données pour des manieres aisées & galantes; les rendez-vous secrets, le crime même y est exposé d'une maniere à inspirer la plus forte passion. Il y auroit du danger pour des gens d'âge & d'une probité à toute épreuve. Que ne doivent donc pas craindre de jeunes gens, dont la raison est encore foible, & dont le cœur est si facile à s'émouvoir? pourront-ils avaler ce poison sans en recevoir des atteintes mortelles?

Sçavoir se glisser par une issuë secrette, sauter adroitement un mur; ce sont des faits qu'on trouve joliment placez, & qui enchantent un jeune cœur. A la vérité l'intrigue se dénouë par le mariage qui se conclut du consentement des parens, & selon les Rits prescrits. Mais

(*a*) L'expression Chinoise, est un jour chaud comme braise, & dix jours froids comme glace.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 178 sur 577

parce que dans le corps de l'ouvrage il y a bien des endroits qui choquent les bonnes mœurs, qui renverſent les loüables coûtumes, qui violent les Loix, & détruiſent les devoirs eſſentiels de l'homme ; la vertu ſe trouve expoſée aux attaques les plus dangereuſes.

Mais, dira-t-on, dans ces Hiſtoires Romaneſques, l'Auteur ne ſe propoſe autre choſe que de repréſenter le vice puni, & la vertu récompenſée. Je le veux : mais le grand nombre des lecteurs remarque-t-il ces châtimens & ces récompenſes ? Leur eſprit n'eſt-il pas entraîné ailleurs ? Peut-on croire que l'art employé par l'Auteur pour inſpirer l'amour de la vertu, l'emportera ſur cette foule de penſées, qui induiſent au libertinage ? Afin de traitter ce ſujet de telle ſorte, que ce qui précéde la leçon demorale, ne ſoit préciſément qu'un ingénieux artifice ; pour la faire recevoir d'une maniere plus agréable, il faudroit un ſage du premier ordre ; & dans notre ſiécle où trouver des Sçavans de cette haute vertu ?

Ce que je ſouhaitterois donc, c'eſt que ceux qui ſont chargez de veiller à la réforme des mœurs, employaſſent leur autorité à ſupprimer tous ces Livres capables de corrompre la jeuneſſe, & qu'on ne mît entre ſes mains que nos Livres d'Hiſtoire ; ce ſeroit-là le moyen de bannir la corruption du ſiécle, de rappeller l'ancienne probité, & de rendre au gouvernement ſon premier luſtre.

De la maniere de ſe conduire dans l'uſage du monde.

S'Il arrive un revers de fortune, il faut tenir ſon ame dans une aſſiette auſſi calme & auſſi tranquille qu'elle étoit auparavant : un Philoſophe, qui n'a pas acquis cet art de ſe poſſéder, quel avantage a-t-il ſur ceux qui n'ont pas étudié ?

Un vieillard ſans vertu, un pauvre ſans reſſource, ce ſont-là deux ſortes d'hommes, avec qui il ne faut être ni en commerce, ni en différend.

Celui qui ſe mêle peu des affaires qui ne le regardent pas, s'épargnera bien des inquiétudes : celui qui tient rarement de vains diſcours, évitera beaucoup de fautes.

Je vois un homme, qui eſt prêt de faire une mauvaiſe action, je dois faire mes efforts pour l'en détourner : ſi j'y manque, ou ſi je n'agis que foiblement, & qu'il ſuive ſon mauvais deſſein, je participe au mal qu'il fait.

L'eau trop claire eſt ſans poiſſon, l'homme trop clair-voyant vit ſans ſocieté.

Il n'appartient qu'à un génie élevé de ſçavoir tirer du ſervice des ames baſſes. De même il faut avoir beaucoup de vertu pour vivre avec des gens qui en ont peu.

Quand il s'agit de vertu, je dois jetter les yeux ſur ceux qui en ont plus que moi : la confuſion que j'en recevrai, m'excitera à les imiter. Quand il s'agit de fortune, je dois conſidérer ceux qui l'ont moins avantageuſe que moi : par-là je ſerai moins porté à murmurer & à me plaindre de mon ſort.

Il ne faut pas ſe roidir contre ces perſonnes, qui abuſant de leur autorité & de la dépendance où l'on eſt à leur égard, prennent avec vous des airs fiers & impérieux ; ce qu'il y a à faire, c'eſt d'éviter tout rapport avec eux, & de s'en tenir le plus éloigné qu'il eſt poſſible.

Dans la vie, quand il n'arrive aucun contre-tems, il faut ſe dire deux fois : combien de tems ce calme durera-t-il ?

Lorſque je rencontre un homme qui vient d'avoir quelque ſuccès, je dois faire paroître de la joye. Si j'en trouve un autre qui n'a pas réüſſi dans une en-

treprise, je dois marquer de la tristesse & de la compassion.

N'exigez pas des personnes avancées en âge des honnêtetez qui puissent les fatiguer; ni des gens peu à leur aise, des services où il faille faire de la dépense. Que les défauts d'autrui demeurent dans votre cœur, sans sortir de votre bouche.

Dans toutes les affaires grandes ou petites, la raison doit présider. Cependant lorsque j'ai la raison de mon côté, si j'ai à traitter ou avec des gens grossiers qui ne la discernent point, ou avec des opiniâtres qui ne craignent point de la contredire, ou avec des gens malins, & déterminez à ne la pas suivre, il est de la sagesse de temporiser. S'il s'agit d'un petit intérêt, cédez, & dissimulez.

S'il s'agit d'une chose importante, portez-là aux parens & aux amis de votre partie. Enfin prenez pour arbitres les sages du lieu où vous êtes, & proposez-leur votre différend de bonne foi, & sans user de détours; on sera forcé de se rendre à la raison, & vous demeurerez victorieux.

Que si content d'avoir le bon droit, vous éclatez en reproches, vous voulez l'emporter de hauteur, les gens grossiers ne seront point instruits, les opiniâtres ne se rendront jamais, les fourbes deviendront encore plus rusez, & enfin vous cesserez d'avoir raison: d'une bonne cause vous en aurez fait une mauvaise.

Vouloir l'emporter sur les autres, & avoir le dessus, c'est le génie de l'homme: cependant il ne fut jamais permis de sacrifier la justice à l'intérêt. Souvent un point d'honneur attire des malheurs très-réels. Il est assez ordinaire qu'un homme pour un pied de terre qu'il prétend lui avoir été usurpé, vende plusieurs dixaines d'arpens qu'il consume en frais de procédures.

Un mot qui aura échappé, nous transporte de colere. De-là naissent des inimitiez éternelles, qui rempliſſent les familles de sang & de carnage. Si on avoit sçû se posséder, si l'on avoit daigné recevoir un éclaircissement, & écouter des amis communs qui proposoient un accommodement; que d'inquiétudes calmées! que de maux évitez!

Si de nombreuses familles veulent vivre paisiblement ensemble, il ne suffit pas qu'elles entretiennent une grande conformité de sentimens & d'inclinations; il faut encore qu'elles évitent la trop grande familiarité, & que chacun y garde le rang que lui donnent son âge & sa condition.

Le Proverbe dit: Traverser un homme dans son commerce, c'est comme si l'on donnoit la mort à ses parens: cette expression, toute forte qu'elle est, se trouve véritable, & convient également à ceux qui traversent un mariage, un contrat de société, & généralement tout achat & toute vente. L'exemple suivant justifiera ce que j'avance.

Un pauvre homme, qui ne sçavoit comment passer la fête du nouvel an, sortit de sa maison vers le soir du dernier jour de l'année, cherchant à vendre une cuvettte de terre, qui étoit tout son bien. Il rencontre sur la Place deux personnes: l'un d'eux lui en offre un prix raisonnable: l'autre l'empêche de conclure le marché. Ce pauvre homme qui croyoit déja tenir son argent, fut si frappé de voir le marché rompu, qu'il fait un faux pas; le vase lui tombe des mains, & se brise; le voilà au désespoir.

A peine eût-il repris ses sens, qu'il court après celui qui avoit fait rompre le marché: il l'atteint à la porte de sa maison, & là il fait grand bruit. En se retirant, il apperçoit dans le voisinage des habits exposez au soleil pour sécher: il les dérobe, les va vendre, & achete de quoi s'égayer un peu lui & sa femme.

Dès ce jour-là il prit goût à ces petits larcins: des petits, il passa à de plus grands, & devint en peu de tems un insigne voleur; enfin il tomba entre les mains de la Justice. Dans son Interrogatoire il accuse com-

me Chef & Receleur de Voleurs celui qui avoit empêché qu'on n'achetât ſon vaſe de terre. Comme il perſévera dans ſa dépoſition, on ſaiſit celui qu'il avoit déſigné ; & ils furent condamnez l'un & l'autre à la mort, ſans avoir pû être confrontez qu'une ſeule fois.

Le voleur étant arrivé au lieu du ſupplice, & jettant un regard affreux ſur ſon compagnon ; me reconnois-tu, lui dit-il à l'oreille ? je ſuis celui que tu empêchas telle année de vendre un vaſe de terre : tu me réduiſis pour lors au déſeſpoir, & j'ai appris à voler : comme tu es la cauſe de mon malheur, il eſt juſte que tu le partages avec moi.

Le commun des hommes donne beaucoup d'attention aux grandes choſes, & fort peu aux petites. Cette conduite n'eſt pas ſage, il ne faut rien négliger. Une fourmi, un rat, ſont de très-petits inſectes : on diroit que l'homme n'en a rien à craindre : cependant tous les Etres qui tirent leur origine des cinq Elémens, ſont la plûpart détruits par de ſi vils animaux. Ne dites donc point, c'eſt peu de choſe. Un homme de rien peut d'une ſeule parole flétrir la réputation la mieux établie.

C'eſt dans les malheurs les plus accablans, qu'il faut montrer plus de grandeur d'ame. Quand on ſe trouve avec des gens fâcheux & importuns, c'eſt l'occaſion d'exercer votre douceur & votre affabilité. Il vous ſurvient une affaire preſſante, c'eſt le tems où vous devez agir avec le moins de précipitation. Vous venez d'être chargé d'une affaire de la derniere conſéquence, c'eſt la conjoncture où il vous convient d'être le plus égal. Enfin vous êtes aſſiégé de mille ſoupçons ; c'eſt la ſituation où il vous importe davantage de vous dépoüiller de toute prévention.

Le Sage ne réduit perſonne aux dernieres extrémitez. Je vois un homme en preſſe : ſi c'eſt à mon ſujet, & que je veüille bien relâcher de mes droits, il compte avoir reçû de moi un grand bienfait : mais ſi je le pouſſe à bout : il devient comme l'oiſeau de proie, qui ſe voyant pris, joüe des griffes ; & comme la bête feroce, qui étant acculée vend bien cher ſa vie.

De la perſévérance dans la pratique du bien.

QUAND il s'agit de conſtruire des Ponts, de rétablir les chemins, d'y bâtir de petits repoſoirs pour délaſſer les Voyageurs ; il faut y contribuer ſelon ſes moyens : le Public qui en profite, ne ceſſe de bénir ceux à qui il eſt redevable d'un ſemblable bienfait.

On ne peut nier qu'on ne ſoit très-loüable, lorſqu'on travaille pour l'utilité publique. Cependant ſi l'on s'apperçoit que dans ces ſortes d'actions, je n'aie en vûë que de m'attirer des éloges, loin d'obtenir ce que je cherche, je ſerai en butte à la cenſure & à la médiſance.

Se plaire à raconter des hiſtoires récentes, où l'on voit la vertu recompenſée, & le vice puni ; quand on a des recettes propres à guérir ſûrement des maladies, en répandre des copies manuſcrites, ou des feüilles qu'on a fait imprimer ; c'eſt par-là qu'on mérite une approbation générale.

La plus noble occupation du Sage, c'eſt de ſecourir les malheureux, & de protéger ceux qui ſont opprimez : s'il n'en tire point vanité, alors ces actes de vertu lui ſeront utiles.

Imitons la vertu de nos anciens Sages, ce ſont nos modéles : quand ils étoient forcez de rompre avec des amis, il

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 181 sur 577

il ne leur échappoit jamais d'en dire du mal ; s'ils étoient contraints de répudier leur femme, ils n'en publioient point les défauts ; s'ils quittoient les Charges ſous un mauvais Gouvernement, ils prenoient occaſion de quelque légere faute qu'ils avoient faite, pour obtenir la permiſſion de ſe retirer. Ainſi ils déteſtoient le vice, ſans offenſer les vicieux, & ils ſe contentoient par la ſageſſe de leur conduite, de faire éclater les vertus qu'ils eſtimoient.

Un grand Seigneur, qui ne penſe qu'à arrêter les cris du peuple, & qui ne ſe ſoucie point d'en être déteſté, fait grand tort à la vertu : s'il obtient ce qu'il prétend, il n'en eſt redevable qu'à l'abus de l'autorité, dont il eſt le dépoſitaire.

Paſſer les jours entiers dans une molle indolence ; ſe voir ſervir un repas ſplendide ſans nul appétit ; ſe trouver fourni de fourrures & de riches habits avant l'hyver ; être environné d'une foule de valets & d'eſclaves, attentifs au moindre ſigne de ſa volonté, être logé délicieuſement ; ne paroître en public que porté dans une chaiſe ſuperbe, ou ſur de magnifiques barques ; en un mot avoir tout ce qui flatte les ſens ; que manque-t'il à un homme dans ce haut point de fortune ? L'eſtime du Public.

Dans les calamitez générales, où l'on voit des parens réduits à vendre leurs propres enfans, pour avoir de quoi ſubſiſter, faire cuire du ris, & le répandre dans les maiſons des pauvres ; fournir abondamment du thé aux paſſans ; diſtribuer des habits & des remedes ; fournir des cercueils ; ou ſi l'on n'eſt pas aſſez riche pour entreprendre toutes ces dépenſes, engager d'autres perſonnes charitables à y contribuer ; ce ſont-là des vertus qui ne ſont point ſuſpectes.

Un homme qui eſt pauvre, eſt incapable de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Mais il n'en eſt pas de même d'un homme riche ; s'il fait du bien, une infinité de gens s'en reſſentent : s'il ſe livre au vice, à combien de perſonnes ne nuit-il pas ? Ainſi les richeſſes entraînent après elles ou de grands biens ou de grands maux : digne ſujet d'attention.

Un ſecours donné à propos dans un beſoin extrême, en vaut cent ordinaires.

Un Héros né pour rémédier aux maux de ſon ſiécle, n'a qu'un cœur pour l'éxécution ; mais il ſçaura en réünir, & s'en aſſocier dix mille autres.

La vertu qui ſe borne à jeûner, & à accompagner le jeûne de longues prieres, c'eſt une vertu de Bonze *, qui n'eſt utile qu'aux animaux qu'on n'oſeroit tuer. Mais la vertu qui conſiſte à aſſiſter les pauvres, à protéger les affligez, c'eſt une vertu dont le Public tire de grands avantages.

Quand on a été en place, ſi on n'a pas détourné de grands maux, & procuré de grands biens, en quoi differe-t'on d'un mauvais Magiſtrat ?

* Un des préceptes des Bonzes eſt de ne rien tuer qui ait vie.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 182 sur 577

De l'idée qu'on doit avoir du Monde.

CE monde eſt comme une vaſte mer : nous ſommes ſemblables à un vaiſſeau qui vogue au milieu des flots agitez : notre habileté à nous conduire, eſt comme la voile de ce vaiſſeau : la ſcience nous ſert de rames : la bonne ou mauvaiſe fortune, ce ſont les vents favorables ou contraires : le jugement, c'eſt le gouvernail. Si malheureuſement il vient à manquer, je déſeſpére du vaiſſeau, il fera infailliblement naufrage.

Un vaſe fêlé dure encore long-tems. Une petite ſanté dure pluſieurs années. Ce qui manque ſert à conſerver ce qu'on poſſede. Un Emploi où l'on n'eſt pas chargé de beaucoup d'affaires, ſe perd difficilement. Une pauvre maiſon & des champs peu fertiles paſſeront ſans peine du pere aux enfans, & aux petits-fils.

C'eſt du milieu des adverſitez que le mérite ſe produit & éclate. Trop de bonheur eſt ſouvent nuiſible.

Ceux qui font plus ſûrement fortune, ce ſont des Sçavans doux & paiſibles. Ceux qui perdent les plus belles occaſions de s'avancer, ce ſont des gens entêtez de leurs idées, & qui n'écoutent perſonne.

Il n'y a perſonne qui ne cherche à ſe rendre heureux. Parviendra-t'on à ce prétendu bonheur par tous les mouvemens qu'on ſe donne? Celui qui ſçait ſe contenter, eſt bien-tôt content. J'attens, dit-on, pour vacquer à cette affaire, que j'aye un peu de tems à moi : & quand l'aurez-vous ce tems? On a du tems pour tout, quand on ſçait le ménager.

Lorſqu'il fait un jour froid & un jour chaud, & que la ſaiſon n'eſt pas encore bien reglée, s'il ſurvient un jour d'été, ne pliez pas vos habits d'hyver. Si vous êtes élevé tout à coup à une haute fortune, ne tournez pas le dos à vos anciens amis.

Un commerce où l'on s'enrichit bien vîte, je ne ſonge point à le faire. Ces poſtes élevez où tant de gens aſpirent, je ne ſouhaitte point de m'y voir placé. D'affreux revers ſuccédent ſouvent aux fortunes ſubites.

Vous voulez faire une œuvre utile, faites en ſorte qu'elle ſoit utile au Public; l'intérêt particulier ſera traverſé. Vous formez un projet qui demande des précautions & des ménagemens, communiquez-le à peu de perſonnes; ſi pluſieurs en ont connoiſſance, il échoüera.

Une haute réputation eſt communément attaquée par la calomnie : les ouvrages les plus exquis de l'art périſſent d'ordinaire par quelque fâcheux accident.

L'indigence & l'obſcurité produiſent la vigilance & l'œconomie : la vigilance & l'œconomie produiſent les richeſſes & les honneurs : les richeſſes & les honneurs produiſent l'orgueïl & le luxe; l'orgueil & le luxe produiſent l'impureté & l'oiſiveté : l'impureté & l'oiſiveté produiſent de nouveau l'indigence & l'obſcurité : voilà le cours des révolutions préſentes.

Le malheur de la plûpart des hommes vient de ce qu'ils ſe mêlent de trop d'affaires. On voit un homme dans l'opulence & dans l'éclat; on veut avoir avec lui des rapports familiers, & c'eſt-là ſouvent ce qui ruine notre fortune. Le grand ſecret de maintenir une maiſon, c'eſt de s'appliquer uniquement à ce qui eſt de ſon devoir. A quoi bon s'embarraſſer de tant de ſoins toûjours inutiles, & ſouvent nuiſibles?

Les heureux du ſiécle exécutent aiſé-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 183 sur 577

ment ce qu'ils entreprennent ; & même quoiqu'ils faſſent, on le trouve toûjours bien fait : l'un d'eux eſt invité à un feſtin, s'il ſe rend trop tôt à la maiſon, le Maître du logis ne laiſſe pas de le recevoir avec un viſage épanoui, témoignant lui ſçavoir bon gré de ce qu'il s'eſt ainſi hâté : s'il ſe fait attendre de la compagnie, on le prévient, en diſant que ſes grandes affaires l'ont ſans doute arrêté. Un homme du commun n'eſt pas traitté de même : s'il arrive tant ſoit peu avant le tems, on ne ſe preſſe pas de venir le recevoir ; s'il vient tant ſoit peu tard, on rejette ſon excuſe, & on lui reproche d'avoir fait différer le repas ; ainſi eſt fait le Monde.

Vous êtes d'un rang diſtingué, ſongez à vous rendre humain & acceſſible. N'examinez point ſi les viſites qu'on vous rend, ont été précedées de préſens : qu'on ait rempli ce devoir, ou qu'on y ait manqué, la politeſſe éxige que vous receviez tout le monde avec un air affable & honnête.

Si vous êtes invité chez un ami, ne faites pas l'homme important, dérobez-vous, même à vos affaires, afin de vous rendre à l'heure marquée, & que ce ne ſoit pas avec un nombreux cortége de domeſtiques, qui ne ſont bons que pour le faſte.

Dans les viſites de civilité qu'on ſe rend à certains jours de l'année, affectez de prévenir vos parens & vos amis qui ſont peu à leur aiſe. Faites réfléxion que ſi ces parens & ces amis refuſent votre invitation, c'eſt ſouvent parce qu'ils ne peuvent pas paroître avec honneur dans une compagnie, faute d'habits décens : c'eſt peut-être pour ne pas gêner les autres qui ſeroient obligez de leur céder le pas à cauſe de leur grand âge. C'eſt encore par la crainte qu'ils ont que le repas ſe prolongeant bien avant dans la nuit, ils ne ſoient embarraſſez pour le retour, n'ayant point de valets qui les reconduiſent avec des lanternes.

Si les préſens qu'ils font au nouvel an, & dans d'autres rencontres, ſont peu conſidérables, faites attention qu'ils s'incommodent encore beaucoup en vous les offrant : les moindres civilitez qu'ils doivent faire, les inquiétent, par le déſir qu'ils ont de s'en bien acquitter. Ainſi ſoyez porté à les excuſer, s'ils manquent à quelque cérémonie.

Pour ce qui eſt des perſonnes d'un rang inférieur, lorſqu'ils ſe trouvent invitez à un repas, & au milieu d'une compagnie illuſtre, ils doivent bien s'obſerver pour ne rien faire contre les régles de la bienſéance : on en voit quelquefois qui mettent la main ſur tout ce qu'il y a de meilleur, qui ne quittent la taſſe qu'avec peine, & après l'avoir vuidée d'un ſeul trait, qui dégoûtent par leur malpropreté, qui en viennent même juſqu'à cacher dans leurs manches des fruits & des confitures : les honnêtes gens ſouffrent étrangement de cette groſſierté ; mais le maître du logis en ſouffre encore davantage.

Parmi les dons du Ciel, il y en a que l'induſtrie & le travail des hommes lui a, pour ainſi dire, enlevé. Je m'explique. On a trouvé le miroir ardent, par le moyen duquel on produit le feu ; la Pierre *Fang tchu*, qui ramaſſe l'humidité, & donne de l'eau ; la Bouſſole qui marque le Chariot de la partie Méridionale ; l'art de faire le Calendrier pour déterminer les ſaiſons ; la connoiſſance des Eclypſes ; enfin pluſieurs autres choſes admirables, qui ſont autant d'inventions de l'eſprit humain. La terre même ne produiroit pas de grains, ſi elle n'étoit labourée au Printems, & ſi en Eté on n'en arrachoit les mauvaiſes herbes. Je veux dire qu'il ne faut pas attendre les bras croiſez ce que fera le Ciel, mais qu'il faut mettre la main à l'œuvre, ſi l'on veut obtenir ce qu'on attend du Ciel.

Le ſage qui réfléchit ſur les continuelles viciſſitudes de la vie, ſe maintient dans la tranquillité, en ſe précautionnent contre tout ce qui pourroit le troubler. C'eſt l'inconſtance & la légereté du

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 184 sur 577

cœur humain qui porte les petits génies à courir témérairement les plus grands hasards, dans le dessein de faire fortune.

De la civilité, & de ses devoirs

LEs civilitez qui se pratiquent dans le commerce du monde, sont à la vérité de pures cérémonies ; cependant il n'est pas permis à un honnête homme de les ignorer : il faut qu'il sçache comment on se saluë l'un l'autre, soit de loin, soit en s'abordant ; quand & de quelle maniere il faut céder le pas ; de quelle sorte on fait la plus profonde révérence ; quelles cérémonies se doivent observer dans un festin ; enfin cent autres manieres honnêtes & polies, que l'usage & la bienséance prescrivent. Ceux qui négligent de s'en instruire, seront fort embarrassez (a) de leur contenance, lorsqu'ils se trouveront dans l'obligation indispensable de les pratiquer.

Nos jeunes gens ont coûtume de dire : alors comme alors, on en sera quitte en faisant quelques petits mouvemens, comme si l'on vouloit faire les civilitez dans les formes ; ne voit-on pas souvent les Mandarins en user ainsi entr'eux ? Ils agissent & abrégent ces cérémonies ; dans un festin, après avoir fait un petit salut, en remuant & élevant les deux mains jointes, *Y kung*, ils vont prendre leurs places sans façon. Que dites-vous, jeunes gens ? On voit bien que vous avez peu d'expérience. Ces Mandarins sçavent parfaitement tous les Rits qui se pratiquent, & ils n'y manqueront pas au besoin, au lieu que vous autres, vous ne vous en dispensez, que parce que vous les ignorez. Quand on ne s'est pas formé de bonne heure à ces civilitez, il est aussi difficile de s'en tirer avec honneur, que de transporter une Montagne d'un lieu à un autre.

C'est une coûtume établie de se faire des présens en certains jours, & dans certaines occasions ; on ne s'en dispense pas, si l'on sçait vivre. Mais je voudrois qu'on offrît des choses utiles. Aujourd'hui on présente des poules, du poisson, des cochons, des canards, des gâteaux, des confitures & autres choses propres à manger. Un Mandarin, dont on célébre la naissance, voit ce jour-là la cour de sa maison & sa Cuisine regorger de ces sortes de présens, pourra-t-il en faire la consommation, sur-tout dans les brûlantes chaleurs de l'Eté ? Ces mets délicats se trouvent gâtez, avant même qu'on les ait tirez des caisses verniſſées où ils ont été portez. Cependant on s'est mis en grands frais pour faire ces présens : quel est l'avantage qu'en retire le Mandarin à qui ils sont offerts ?

Ma pensée seroit donc qu'on donnât moins, mais qu'on fît un bon choix des choses qu'on donne, & qu'on ne se bornât point à ce qui se sert dans un repas. Je voudrois qu'en Eté, par exemple, vous offrissiez des mouchoirs, des pantoufles propres à tenir les pieds frais, des vases de terre sigillée, où l'eau se purifie, des éventails bien choisis, des petits chevets de rotin creux, & percez à jour, des nattes de jonc extrêmement fines, des meilleurs pinceaux pour écrire, des piéces d'encre, quelque belle porcelaine : & si vous voulez, de la gaze, des soyeries, des toiles fines & deliées. Si c'est un tems d'Hyver, vous pourrez offrir des corbeilles remplies de chandelles rouges, des charges de char-

(a) L'expression Chinoise dit : ne sçauront que faire de leurs pieds & de leurs mains.

bon,

bon, des bas de feutre, un bonnet de peau bien étoffé, des caſſolettes d'un bon goût, des garnitures de chaiſes, des livres, des peintures, d'excellent vin : & ſi vous ſouhaittez donner des choſes plus précieuſes, des piéces de brocard, des bottes de ſoye, de riches habits fourrez de peaux, tout cela ſe peut préſenter, & épargnera de la dépenſe à celui qui le reçoit.

On peut auſſi ſe contenter d'envoyer un billet d'honnêteté, avec une liſte des différentes choſes qu'on veut donner, ſans les acheter d'avance ; & ſe réſervant à n'acheter que les piéces qu'on aura daigné agréer. Si l'on n'accepte rien, il n'en aura coûté qu'un peu de papier rouge, & il vous en reviendra un honnête remerciment. Si l'on accepte, outre qu'il y aura un retour de politeſſe, vous n'aurez point fait de frais inutiles. C'eſt ainſi que s'entretient le commerce d'amitié que l'on ſe doit les uns aux autres.

J'en vois qui affectent de me donner des marques extraordinaires de reſpect : je juge que dans le fonds ils me reſpectent peu. J'en vois d'autres qui me font la cour par de baſſes flatteries : je juge qu'ils ſeront les premiers à parler mal de moi en mon abſence.

Lorſqu'à la mort de vos parens pluſieurs perſonnes ſont venuës chez vous faire la cérémonie *Tiao*, vous devez, après les ſept premiers jours, aller auſſitôt les remercier ; c'eſt un devoir indiſpenſable pour un fils bien né, & plein de reſpect pour ſes parens.

Il faut donc alors, que vêtus d'un habit groſſier, & vous appuyant ſur un bâton, vous paroiſſiez à la porte de chaque maiſon, & que là vous vous proſterniez, & frappiez du front contre terre : il faut de même qu'au nouvel an qui ſuivra, de grand matin, pour n'être apperçû de perſonne en un jour ſi ſolemnel, vous parcouriez toutes les maiſons de ceux qui ont fait chez vous le *Tiao*, & que vous mettiez dans les fentes de la porte votre billet de viſite.

Autrefois un Gouverneur de Ville vit tout le Peuple, Grands & petits, venir à ſon Hôtel faire le *Tiao*, & le conſoler de la mort de ſon pere. Dès que la cérémonie fut finie, ce Mandarin ne pouvant aller dans toutes les maiſons, ſe rendit à pied aux quatre Portes de la Ville, & de-là ſe tournant vers les maiſons des particuliers, il fit pluſieurs fois les proſternemens accoûtumez. Si une perſonne de ce rang a cru devoir en uſer ainſi à l'égard du petit Peuple, oſeroit-on manquer à un devoir ſi néceſſaire ?

Parmi les abus introduits dans ce ſiécle, en voici un contre lequel je ne ſçaurois aſſez me récrier ; on fait des Proceſſions : on porte dans les ruës des Idoles : chaque quartier ſe diſpute la gloire de faire un plus grand fracas. On en voit qui s'habillent à la mode de nos anciens ſages. D'autres, pour donner cours au culte des Idoles, s'uniſſent enſemble, prêchent leur fauſſe doctrine, & exaltent leur pouvoir. Les jeunes gens, qui n'ont pas encore aſſez de diſcernement, ſont effrayez de ces diſcours : la crainte produit dans leurs cœurs le reſpect pour ces Idoles, & ils ne plaignent point l'argent qu'on leur demande pour la réparation de leurs Temples. Quel déſordre !

Autre abus qui concerne les enterremens. Ignore-t-on qu'auſſi-tôt que la mort a enlevé un parent ou un ami, il n'a plus de commerce avec nous ? Ce qu'on lui doit après ſa mort, ce ſont des marques de douleur & d'une tendre affliction : l'on ne peut trop en donner. Mais faire préceder le convoi de gens qui marchent ſur des échaſſes, & d'autres qui portent ſur des caiſſes différentes figures d'hommes : Mêler aux funérailles des troupes de Comédiens (*a*) qui joüent leur rôle en accompagnant le cercueil ; croire que ce fracas eſt néceſſaire pour une pompe funébre ; n'eſt-ce pas

(*a*) Il y a apparence que par Comédiens il entend une troupe de Bonzes.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 186 sur 577

être dans une erreur tout-à-fait ridicule?

Dans la cérémonie du *Tiao* pour les morts, on ne doit pas être vêtu de peaux, ni porter un grand bonnet; l'habit doit être ſimple, ſans être doublé, c'eſt au vêtement que l'on connoit l'eſtime qu'on fait de celui à qui on rend les derniers devoirs.

C'eſt par des manieres civiles & honnêtes, qu'on témoigne le reſpect qu'on porte aux autres: ſi on a ce reſpect dans le cœur, il ſe produira au dehors par les civilitez ordinaires: ſi l'on néglige ces marques extérieures de conſidération, & qu'on les regarde comme de vaines pratiques, le cœur perdra bien-tôt les ſentimens reſpectueux.

Les cérémonies (*Ly*) ſe réduiſent à quatre principales, qui ſont la cérémonie de la priſe de bonnet au tems de l'adoleſcence, les cérémonies du mariage, celles des enterremens, & celles du *Tſi*, c'eſt-à-dire, des parfums qu'on brûle, des chandelles qu'on allume, des viandes & des fruits qu'on met devant le cercuëil ou ſur la ſépulture, & des proſternations accoûtumées. Le *Ly* de la priſe de bonnet n'eſt plus en uſage; les trois autres ſortes de *Ly* ſont rapportées au long dans le Livre *Ouen kung kia ly*. Si l'on fait plus qu'il n'eſt marqué dans ce Cérémonial, cet excès naît de l'orgueil: ſi l'on fait moins, on ſe rend coupable d'une incivilité groſſiére: *Kin yu man.*

De la modération ou du milieu qu'il faut tenir en toutes choſes.

QUE vos vêtemens, vos meubles, votre table ſoient conformes à l'uſage ordinaire des perſonnes de votre condition. Je ne blâme point qu'on aime à avoir des Livres rares, de belles Peintures, des Inſcriptions antiques, ni qu'on ſe plaiſe à orner ſa maiſon de pots de fleurs, bien propres, & de cuvettes où ſe nourriſſent des poiſſons dorez: ce que je blâme, c'eſt de livrer ſon cœur à ces amuſemens, & de faire de grandes dépenſes pour ſe les procurer.

Il y a cinq maladies mortelles des familles, la bonne chere, les bâtimens ſuperbes, les longs procès, les vaines curioſitez, l'indolence & la pareſſe: une de ces cinq maladies ſuffit pour abîmer une maiſon.

Un homme qui n'eſt pas à ſon aiſe, & qui veut paſſer pour riche; un riche qui par avarice ſe refuſe juſqu'au néceſſaire; voilà deux vices bien oppoſez, mais qui tendent l'un & l'autre à la ruine d'une famille. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que le premier avancera plus vîte cette beſogne, & le ſecond un peu plus tard.

On s'imagine qu'un homme riche, qui ne fait nulle dépenſe, n'a rien à craindre, on ſe trompe: comme on connoît ſon opulence, & qu'on attend de lui des ſecours qu'il n'eſt pas d'humeur de donner, tout le monde l'abandonne: non-ſeulement il ſe voit ſans amis, mais il ſe fait autant d'ennemis, qu'il y a de gens qui ſont inſtruits de ſes épargnes ſordides: pour peu qu'il donne priſe par quelque endroit, on tombera ſur lui, & on le perdra infailliblement: ſes enfans mêmes, & ſes petits-fils peu affectionnez pour un pere ſi dur, qui leur refuſe tous leurs beſoins, ſe trouveront par-là engagez dans quelque mauvaiſe affaire, qui entraînera la ruine entiere de la maiſon.

Celui qui pouſſe trop loin l'œconomie, peut bien faire une bonne maiſon: mais il ne ſçait pas faire le perſonnage d'honnête homme: celui qui eſt trop libéral, peut bien faire le perſonnage d'honnête homme; mais il ne ſçait pas faire une

bonne maiſon : l'un & l'autre n'eſt pas ce qu'il doit être.

Un homme qui aime le faſte & l'éclat, croit n'en faire jamais aſſez pour paroître magnifique. S'il s'agit de marier un fils ou une fille, & que les peres de famille ſoient de ce caractere, on les verra diſputer l'un l'autre à qui l'emportera par ſa magnificence. Ils font des dépenſes énormes en choſes ſuperfluës & de pure oſtentation. Ils employent des ſommes immenſes en bijoux de toutes ſortes, en caſſettes remplies de perles, en coffres pleins de ſoyeries, en chaiſes à porteur chargées d'une infinité d'ornemens, en feſtins ſplendides, & en mille autres choſes de cette nature. Il ne faut qu'un mariage, pour ruiner les meilleures maiſons. Eſt-ce qu'on n'a pas lû ce qu'a dit un de nos Poëtes ? Dans les mariages de ces ſortes de familles, tout le monde s'écrie que ce ſont des maiſons toutes d'argent : mais attendez encore quelques années : homme & fortune tout ſera bouleverſé : les bijoux & l'argent ſeront paſſez dans une autre maiſon.

Le *Yuen ſiao*, c'eſt-à-dire, le quinziéme de la premiere Lune, eſt le premier des quatre jours ſolemnels de l'année, où il ſe fait de grandes réjouiſſances : mais il me paroît que l'uſage autoriſe de grands abus.

Dans ce renouvellement d'année, on veut que tout ſoit comme neuf : les portes des maiſons brillent d'ornemens qu'on y ſuſpend : il y en a qui y mettent des branches de pêchers ouvragées & bénites par les Bonzes de la Secte du *Tao* ; s'imaginant que cette bénédiction porte bonheur pour le reſte de l'année. Les dedans des maiſons, & ſur-tout les ſalles jettent le plus bel éclat par les piéces de ſoie & de toiles peintes dont on les garnit : les caſſolettes, les braziers placez en différens endroits, & remplis de parfums & de bois odoriférans, répandent une fumée qui embaume l'air, de grands vaſes pleins de fleurs de la ſaiſon, récréent la vûë & l'odorat. Les pétards & les boëttes qu'on tire continuellement, font un agréable fracas : tout le monde eſt en mouvement, on a peine à fendre la preſſe dans les ruës : une infinité de gens à pied, à cheval, en chaiſe, en caleche, fourmille de toutes parts ; chacun paroît avec ſes plus beaux habits, ſur-tout, veſte, bonnet, bottes, ſouliers, tout eſt d'un goût exquis : les repas qui ſe donnent ſont ſplendides : cette nuit des Lanternes on parcourt les ruës pour voir celles qui emportent le prix : la multitude prodigieuſe de Lanternes ſuſpenduës de tous côtez, ou que différentes troupes de gens promenent avec pompe par la Ville, font de la nuit le plus beau jour. La dépenſe ne coûte rien même à ceux qui ſont le moins à leur aiſe. On diroit que l'argent qu'on employe ce jour-là, eſt comme une feüille d'arbre qu'on prend dans une forêt, ou comme un grain de bled qu'on tire d'un vaſte grenier. Eſt-ce donc que le jour *Yuen ſiao* eſt différent des autres jours de l'année ? Pourquoi ces folles dépenſes dont on ſe reſſentira long-tems après ? A ce jour de joie ſuccéderont des jours pleins de triſteſſe & d'amertume ? N'eût-il pas mieux valû payer ſes dettes, & non pas en contracter de nouvelles ? On ne peut pas, dira-t'on, éviter ces dépenſes, c'eſt l'uſage ; il faut s'y conformer ; je ſçai ce qu'on doit aux uſages ; mais je ſçai auſſi qu'il faut proportionner ſes dépenſes à ſon pouvoir & à ſes forces.

Que la fantaiſie ne vous prenne point d'élever de grands bâtimens ; vous compterez d'abord de ne dépenſer qu'une certaine ſomme. Mais avant que l'édifice ſoit achevé, vous verrez doubler bien des fois la ſomme que vous aurez fixée. Quand le corps du bâtiment ſera fini, il ne faut pas croire que vous en ſoyez quitte ; il reſte encore à blanchir & à verniſſer les dedans, à couvrir le toît de thuiles rondes, & qui ſemblent être de bronze fondu, à cizeler & à polir de larges briques pour l'ornement ou pour le carrelage, à faire les ſéparations

des chambres, à poſer des dégrez de marbre blanc devant les ſalles, à faire des murailles de brique percées à jour, qui ſéparent les appartemens du parterre. La dépenſe ira encore bien plus loin ſi l'on veut peindre les planchers, & enrichir les murailles d'ornemens, & de colomnes d'un bois incorruptible & odoriférant, embellir & fortifier le bois des fenêtres & des portes de bandes de cuivre.

A quoi bon tant de frais ? Croit-on par-là immortaliſer ſon nom ? Je me ſouviens d'avoir vû dans le *Kiang ſi* la maiſon du noble & ſçavant *Li pongan*, les colomnes & les poutres qui la ſoûtenoient, n'étoient pas même rabotées ; le bois étoit encore couvert de ſon écorce ; les murailles étoient de pierre ſéche & brute : cependant il étoit viſité de tout ce qu'il y avoit de gens diſtinguez, & l'on ne voyoit perſonne qui trouvât à redire à ſon logement. On ne ſongeoit qu'à écouter ce Sage, que ſon mérite avoit élevé aux Charges, & qui étoit ennemi de tout faſte. Grand exemple de modeſtie, qu'on ne ſçauroit trop imiter.

Le ſoin d'inſpirer la vertu à vos enfans, vous rendra vous & votre famille bien plus recommandables, que ne feroient les plus beaux édifices. C'eſt une opinion commune & aſſez mal fondée, que le climat du Nord eſt beaucoup meilleur que celui des Provinces Méridionales, & que ceux qui l'habitent, y vivent plus long-tems & plus à leur aiſe. Ce n'eſt point à la bonté du climat, mais à la ſage conduite de ceux qui y vivent, qu'on doit attribuer cette longue & heureuſe vie.

Pour vous en convaincre, entrons dans un petit détail. Dans les Provinces du Nord, les Dames les plus riches alaittent elles-mêmes leurs enfans, & ne cherchent point de nourrices ſur qui elles ſe repoſent de ce ſoin : au lieu que dans les Provinces du Midi, il n'y a pas juſqu'aux femmes d'une condition médiocre, qui ne payent bien cher des nourrices étrangeres. Dans les Provinces Septentrionales ceux qui ont des champs, les cultivent eux-mêmes, & c'eſt le grand nombre, ou du moins préſident à leur culture : ils n'épargnent ni leurs fatigues, ni leurs ſoins. Dans les pays chauds, on afferme ſes terres, on vit tranquillement des revenus qu'elles produiſent, on entretient les enfans dans une ſi grande oiſiveté, qu'ils ne connoiſſent pas même une charruë, & qu'ils ſçavent à peine diſtinguer les cinq ſortes de grains néceſſaires à la vie. Dans le Nord les femmes & les filles ne font nulle dépenſe pour le fard, dont elles n'uſent preſque jamais : leurs vêtemens ſont d'une toile honnête : leurs ornemens de tête ſont très-modeſtes. Il n'en eſt pas de même dans les Pays du Midi : le ſexe, pour ſe parer, veut de l'or, des perles, des aiguilles de tête chargées de pierreries. Qu'il y ait dans une maiſon femmes, filles, belles-filles, & belles-ſœurs ; quelles dépenſes pour ce ſeul article ! Si dans les Pays du Nord on donne un feſtin, on ne ſert que du cochon, du mouton, des poules, des canards, des légumes, des fruits propres du lieu : encore ces feſtins ne ſe donnent-ils que rarement, & dans des cas extraordinaires, au lieu que dans les Provinces Méridionales, on régale à tout moment ſes amis, & dans ces ſortes de feſtins la maiſon retentit de la muſique & du ſon des inſtrumens : on étale aux yeux des conviez cent ſortes de meubles précieux, on ſert des fruits des quatre ſaiſons & des mets de toutes les Provinces. C'eſt donc le luxe, & non pas le climat, qui rend les Provinces du Midi inférieures aux Provinces du Nord.

C'eſt par l'étude qu'un pere s'eſt élevé, & qu'il a enrichi & annobli ſa famille ; ſes enfans & ſes petits-fils ne ſongent qu'à joüir de leur fortune, & laiſſent-là l'étude, & vivent dans une lâche oiſiveté. C'eſt par l'application & l'œconomie, qu'un autre a amaſſé de grands biens, le fils ne ſçait que les diſſiper : & voilà ce qui ruine les plus grandes maiſons.

Quand on ſe trouve dans l'indigence, on

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 189 sur 577

on devient œconome, afin de pouvoir parvenir à une meilleure fortune: quand on y eſt parvenu, que n'a-t'on recours à cette même œconomie pour s'y maintenir?

De quelle maniere il faut ſe comporter avec des gens de différens caracteres.

QUAND il s'agit de ſoi-même, ſi l'on ne découvre point de défauts dans ſa conduite, il faut s'éxaminer avec plus d'attention, & ſe bien perſuader qu'il y en a ſans doute qui nous échappent: c'eſt-là le moyen de croître non-ſeulement en vertu, mais encore d'éviter beaucoup de fautes. Quand il s'agit des autres, ſi leurs défauts ſont viſibles, il faut faire beaucoup plus d'attention aux bonnes qualitez qu'ils ont, c'eſt-là non-ſeulement une marque d'un cœur bien fait; mais c'eſt encore un moyen ſûr de prévenir les inimitiez.

Si vous aſſiſtez un pauvre, ne vous informez point comment il eſt tombé dans l'indigence: cette connoiſſance pourroit vous indigner contre lui, & étouffer ces premiers ſentimens de votre compaſſion. Si vous admirez une bonne œuvre, ne ſoyez pas curieux de ſçavoir par quel motif elle a été faite: il pourroit vous venir des ſoupçons, qui feroient évanoüir l'envie que vous auriez d'en faire une ſemblable.

Un homme m'a obligation, & il me donne toutes les marques d'un mauvais cœur. Voilà l'occaſion de pratiquer la vertu, & quoique mon cœur bien différent du ſien ſouffre avec peine cette ingratitude, la penſée ne me viendra pas même de l'en punir.

Si un malin eſprit me tend un piége dont j'ai ſçû me garantir, le piége une fois découvert, je ne fais que rire de ſa mauvaiſe volonté, & c'eſt toute la vengeance que j'en tire.

Si vous êtes dans une haute fortune, & qu'un pauvre parent vienne vous viſiter, prenez garde que dans l'entretien qu'il aura avec vous, il n'apperçoive de la fierté ou du mépris. Lorſqu'il vient à prendre congé, ne manquez pas de l'accompagner juſqu'à la ruë; c'eſt-là faire le perſonnage d'un honnête homme, & le moyen de rendre ſa fortune durable.

Quand vous traittez avec des perſonnes d'un rang beaucoup ſupérieur, il n'y a pas à craindre que vous leur manquiez de reſpect: vous devez être ſeulement ſur vos gardes, pour ne point vous avilir. Quand de pauvres gens ont à vous entretenir d'une affaire, il vous eſt aiſé de leur accorder une grace; mais il n'eſt pas tout-à-fait ſi facile de remplir à leur égard les devoirs de la civilité: c'eſt ce qui demande votre attention.

Ne contentez jamais tout-à-fait un déſir & une inclination; vous y trouverez plus de goût, & le plaiſir ſera plus picquant. Quand vous marquez de l'amitié à une perſonne, ne vous épuiſez pas d'abord en démonſtrations de bienveillance: laiſſez-en attendre de nouvelles qui puiſſent encore plaire.

Quand vous rendez un ſervice, qu'on s'apperçoive que vous vous réſervez à en rendre d'autres. Ce premier ſervice ſera reçû avec plus d'agrément & de reconnoiſſance.

Si vous avez affaire à un fourbe, n'oppoſez à ſes artifices que votre droiture & votre bonne foi: ſa fraude & ſes ruſes retomberont ſur lui-même.

Je ne demeure avec un homme ſans vertu, que lorſque je ne puis pas m'en diſpenſer; alors je lui fais bon viſage: mais je n'en veille pas moins à la garde de mon cœur. Pourquoi forcer les autres à ſe conduire par nos vûës, lorſqu'ils en ont de contraires auſquelles ils ſont attachez? tout ce qui eſt violent ne ſçauroit durer.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 190 sur 577

Si vous êtes modeſte, on aura pour vous plus d'égard & de conſidération. Si vous vantez à tout propos votre mérite, c'eſt aſſez pour en faire douter.

Un ami me charge d'une affaire qui le touche, je ne dois rien oublier pour y réüſſir : ſi le ſuccès ne répond pas à mes ſoins, il verra que je ne lui ai pas manqué dans le beſoin.

Celui qui ſe porte à ſecourir les affligez, & à aſſiſter les pauvres à peu-près avec autant de charité qu'il ſerviroit un malade, ſera bien éloigné de ne leur donner que de belles paroles & peu de ſecours. Ceux mêmes qui ſe ſont rendus malheureux par leur faute, doivent avoir part à nos libéralitez. Pour ce qui eſt du tems & de la maniere de les faire, je dois avoir ſoin par rapport à moi que le bienfait ne perde rien de ſon prix ; & par rapport au prochain, qu'il ait pour lui tout l'avantage qu'il en attend.

On dit communément que quand on ſe charge d'une affaire pour faire plaiſir à un ami, on contracte l'obligation de s'y employer de toutes ſes forces. Cette obligation eſt plus ou moins étroite, à proportion que l'affaire eſt plus ou moins importante.

Un parent, un ami ſur le point de mourir, voit une jeune femme délicate & un petit enfant fondre en pleurs, le prendre par ſes habits, comme pour l'arrêter. Dans ces derniers adieux, où les entrailles ſont déchirées, & où le cœur ſe fend de douleur, toute la reſſource d'un pauvre moribond, c'eſt de recourir à celui de ſes parens ou de ſes amis, en qui il a reconnu un plus grand attachement pour ſa perſonne, & de lui confier le ſoin de ſa famille. La femme, les enfans qui ſont autour du lit, ſe jettent aux pieds de ce parent, & implorent ſa protection : le moribond baigne ſon chevet d'un torrent de larmes : ſa langue voudroit parler ; mais ce qu'il auroit à dire eſt trop affligeant ; il la retient : ſes yeux voudroient encore jetter un regard ; mais il coûteroit trop à ſon cœur : il ſe l'interdit. Enfin après bien des combats intérieurs, d'une voix entrecoupée de ſanglots, il déclare à ce parent ſes dernieres volontez, & lui confie ce qu'il a de plus cher. On ne peut être témoin d'un pareil ſpectacle, ſans en avoir le cœur percé.

Ce parent commence d'abord à s'acquitter de ſon emploi de Tuteur avec zéle : mais dans la ſuite il ſe néglige. S'il fait étudier les enfans, il ne veille pas à leur avancement dans les Lettres : s'il les deſtine au commerce, il les laiſſe errer çà & là comme des vagabonds. C'eſt ainſi qu'il ſe réfroidit de jour en jour : il ne ſonge point à marier avantageuſement ces pauvres pupilles ; s'ils viennent à tomber malades, ou à ſouffrir du froid, de la faim, & des autres incommoditez, ſon cœur y eſt inſenſible : enfin il oublie entiérement & les recommandations de ſon ami mourant, & les proteſtations qu'il lui fit, lorſque cet ami expira entre ſes bras. Il porte ſouvent bien plus loin l'inhumanité. Il profite de la qualité de Tuteur, pour inventer mille chicannes qui l'aident à uſurper le bien de ſes pupilles. Des gens de ce caractere méritent que la terre les engloutiſſe tous vivans : ſon devoir étoit de veiller à l'éducation & à l'établiſſement de ces pauvres orphelins qui lui avoient été confiez, comme s'ils euſſent été ſes propres enfans : la plume & la langue ne peuvent exprimer les obligations qu'impoſe une pareille confiance.

Si votre voiſin vient de perdre ſon pere, & qu'il ſe prépare à faire ſes obſeques, ce n'eſt point le tems de vous régaler : ſi l'on entendoit alors chanter dans votre maiſon, on ſe perſuaderoit que vous inſultez à ſon affliction.

Il y a des gens qui ſe trouvant réduits à une extrême pauvreté, n'oſent ou par timidité ou par honte, faire connoître leur miſere. Quand je ſerois moi-même réduit à vivre du travail de mes mains, je dois, autant qu'il m'eſt poſſible, ſecourir ces pauvres honteux. Au regard de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 191 sur 577

ceux qui contrefont les pauvres, & qui veulent vivre de ce métier, à la bonne heure, n'en ayez pas de compaſſion: il n'eſt pas juſte que vous vous incommodiez pour entretenir leur fainéantiſe.

Lorſque vous combattez les défauts d'un autre, ne le faites pas d'un air trop ſévére; c'eſt le moyen qu'il ſe rende docile. Lorſque vous l'exhortez à la vertu, ne lui propoſez rien de trop difficile, & vos exhortations lui ſeront utiles.

Quand vous êtes ſur le point d'entreprendre une affaire, examinez-la d'abord par rapport à vous, & enſuite par rapport au prochain; s'il y a de l'utilité de deux côtez, ou ſi elle vous eſt avantageuſe, ſans être nuiſible à autrui, entreprenez-la. Si de dix parts il y en a neuf à votre profit, & une au déſavantage d'un autre, ne vous hâtez pas de l'entreprendre; penſez-y encore. Si le bien qui vous en reviendra eſt égal au mal qui en arrivera à un autre, gardez-vous bien de ſuivre votre projet. A combien plus forte raiſon devez-vous y renoncer, ſi vous n'y trouvez un grand avantage qu'en faiſant un tort conſidérable aux autres. Mais ce qui ſeroit la marque d'une grande ame, & qui vous éleveroit au-deſſus du reſte des hommes, c'eſt ſi vous ne craignez point de vous incommoder vous-même, pour rendre les autres heureux.

Si quelqu'un ſe trouve embarraſſé dans une mauvaiſe affaire, dont perſonne n'a connoiſſance, & que vous travailliez à le tirer de ce mauvais pas; vous devez être bien déterminé à ne jamais parler du ſervice que vous lui aurez rendu. Si un autre eſt dans l'indigence, & que vous ſongiez à le tirer de miſere, il faut en le ſoulageant éviter avec ſoin juſqu'aux moindres ſignes de fierté & d'orgueil.

Il y a deux ſortes d'hommes, qu'il n'eſt pas facile d'approfondir: les uns qui ſont véritablement humbles & modeſtes, qui parlent peu, qui s'obſervent, qui en uſent bien avec tout le monde, qui ne ſe plaignent de rien, qui ſont d'un diſcernement auquel rien n'échappe, qui ont des manieres douces & franches, qui agiſſent uniment & ſans façon, qui ne font pas valoir leurs talens: ce ſont-là des vertus du premier ordre.

Les autres encore plus impénétrables ſont ceux qui ſçavent ſe taire, qui ſe poſſédent, qui ſont artificieux, & auſſi habiles à cacher leurs ruſes, qu'ils ſont hardis à avancer & à ſoûtenir un menſonge, dont toutes les démarches ſont autant de myſtéres, & dont les paroles ſont comme un glaive à deux trenchans. C'eſt-là le caractére d'un fourbe.

Quelque différence qu'il y ait entre ces deux ſortes d'eſprits, ils ne laiſſent pas d'avoir des traits de reſſemblance: pour ne pas s'y laiſſer ſurprendre, il ne faut pas juger des hommes par les premieres apparences, & par de ſimples dehors: il faut bien les connoître avant que de leur donner ſa confiance. Je donne ſujet à un homme de ſe mettre en colere, & il ne s'y met point: marque certaine ou d'une grande ame qui eſt maîtreſſe de ſes paſſions, ou d'un cœur élevé qui médite une vengeance ſérieuſe.

Ne vous aſſociez point à un homme intéreſſé ou défiant. Il eſt également dangereux d'avoir à vivre avec un fourbe, ou avec un fanfaron: le fourbe qui a les apparences de l'honnête homme, vous trompera par ſes artifices. Le fanfaron qui eſt attaché à ſes idées, cherchera à vous maîtriſer. C'eſt pourquoi il eſt important de bien étudier le caractere des perſonnes avec qui on a à vivre.

Pour bien connoître une perſonne, je m'informe de quelle maniere il en uſe avec ſes proches, avec ſes parens, avec ſes voiſins, à quoi il s'applique, quelle eſt ſa conduite. Alors je puis dire que je le connois. Si j'attends pour en juger, qu'il ait eu quelque rapport avec moi, je m'y prends trop tard.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 192 sur 577

Sur les Ouvrages d'eſprit.

C'Eſt un dangereux métier que celui de faire des Chanſons, des Comédies, des Romans, des Vers, & d'autres Ouvrages d'eſprit, où en termes couverts & énigmatiques l'on décrie la réputation des perſonnes les plus diſtinguées. Si ces ſortes d'ouvrages anonymes vous ſont communiquez, gardez-vous bien de faire paroître que vous les ayez vûs. Si l'on s'apperçoit que vous les admirez, ſi vous en récitez des endroits avec complaiſance, votre réputation deviendra ſuſpecte ; & peut-être même vous ſoupçonnera-t'on d'en être l'Auteur.

On ne doit ſe mêler de Poëſie délicate, que lorſqu'on s'eſt parfaitement établi dans la réputation d'homme ſçavant. Des commençans, de jeunes Lettrez, qui ont peu d'expérience, ne doivent pas entrer témérairement dans cette brillante carriere. Mon avis ſeroit, qu'après une longue & ſérieuſe lecture des Livres, on s'appliquât plûtôt à la recherche des ſecrets de la Nature, à la Politique, & à l'art de bien gouverner les Peuples. C'eſt-là ce qui fait le vrai mérite, & qui éleve aux premiers emplois.

Je ne ſçaurois ſouffrir certaines expreſſions répanduës dans quelques Livres, & que ne doivent jamais employer des Auteurs qui ſe picquent de ſcience & de politeſſe. J'en citerai quelques exemples qui en feront voir le ridicule.

Si un de ces Auteurs veut marquer qu'il eſt frappé de quelque bel endroit d'un Livre : je veux, dit-il, graver cela ſur mes os & dans mon cœur : s'il louë un ſervice qu'on lui a rendu, il s'écrie : c'eſt un don qui égale tous les biens que je reçois du Ciel ; ou bien ayant recours aux fables : je ſerai, dit-il, l'oiſeau qui rapporta l'anneau d'or à celui qui l'avoit mis en liberté ; je rendrai un ſervice pareil à celui des fourmis ſauvées du naufrage ſur un rameau jetté à propos. Après ma mort, diront quelques autres, ſi mon ame paſſe dans le corps d'un chien ou d'un cheval, je veux être à votre ſervice pour reconnoître un ſi grand bienfait. Je ne blâme pas qu'on ſe ſerve de termes, qui marquent de la reconnoiſſance & de la modeſtie. Mais eſt-ce modeſtie que de donner dans cette extravagance ? N'eſt-ce pas plûtôt une lâche & indécente flatterie ?

Dans les Recuëils qu'on fait aujourd'hui des Piéces de Vers ou d'autres Ouvrages d'eſprit, on n'expoſe plus aux yeux des Lecteurs les beaux ſentimens que nos anciens Sages nous ont tranſmis : on n'a en vûë que de divertir & d'amuſer agréablement par des traits ingénieux. Quelle eſt l'utilité de pareils Ouvrages ?

Ceux qui compoſent des Livres de Morale, ſe propoſent de réformer les mœurs, & de porter les hommes à la pratique de la vertu ; ſi nonobſtant l'approbation générale de leurs Ouvrages, ils ne voyent pas un auſſi prompt changement qu'ils l'eſpéroient : il ne faut pas qu'ils perdent courage : leurs ſages inſtructions n'en ont pas moins été utiles à remuer les cœurs, & à y faire naître de bonnes réſolutions, dont on verra le fruit en ſon tems. Cela ſeul ſuffit pour conſoler un Auteur, pour l'animer au travail, & pour l'aſſûrer qu'il n'a point perdu ni ſon tems, ni ſes peines.

Quelques

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 193 sur 577

Quelques Regles particulieres de conduite.

LA conſolation la plus prompte & la plus capable de nous ſoulager, lorſqu'il nous arrive quelque diſgrace, c'eſt de réfléchir ſur la ſituation de tant d'autres, qui ſont encore plus malheureux que nous.

Les gens qui ont de la droiture & de la bonne foi ne ſe défient de perſonne, & tout le monde ſe fie à eux. Les gens ſoupçonneux qui ne ſe fient à perſonne, tiennent auſſi tous les autres dans la défiance, & c'eſt là ce qui produit la diviſion, même entre les plus proches parens.

On parle mal de moi ; je puis réfuter la médiſance ; mais ne ferai-je pas plus ſagement de ſupporter le médiſant? On me calomnie, je puis empêcher la calomnie de me nuire en la faiſant connoître: mais ne vaut-il pas mieux changer le cœur du calomniateur ? Pour y réüſſir, il faut beaucoup d'adreſſe & d'habileté.

Si je viens à avoir un démêlé un peu vif avec quelqu'un, & que la bile s'échauffe de part & d'autre, puis-je dire que la raiſon eſt toute de mon côté? Si je ſonge que j'ai un peu de tort, ma colere ſe calme, & ſi je veux bien en faire l'aveu, ce ſera le moyen d'adoucir un eſprit qui s'aigrit, & qui s'irrite.

Si je me mêle d'une affaire qui intéreſſe un ami, je dois penſer à ce que je ferois, s'il s'agiſſoit de mon intérêt propre. Si c'eſt une affaire qui me regarde perſonnellement, je dois ſonger au parti que je prendrois, ſi c'étoit celle d'un autre. Voilà deux régles ſûres pour ne point faire de fauſſes démarches.

Celui qui n'a jamais été malade, ne ſçait pas de quel prix eſt la ſanté ; il ne l'apprend que quand il lui ſurvient une maladie. Celui qui vit dans ſa maiſon ſans nul embarras, ne connoît point ſon bonheur, il s'en apperçoit quand il lui ſurvient une fâcheuſe affaire.

Supporter les défauts d'autrui, ce n'eſt pas y condeſcendre, les déſordres du ſiécle trouveroient un appui dans les gens de bien : nos anciens Sages avoient beaucoup d'affabilité : mais leur complaiſance n'étoit pas aveugle, elle n'alloit pas à flatter les vices, mais à gagner les vicieux pour les corriger.

Beaucoup réfléchir, & parler peu, c'eſt le ſecret de beaucoup apprendre.

Les grands génies ſont peu éclairez dans les petites affaires, & les petits génies y ſont très-clair-voyans. La raiſon eſt que ceux-ci ſe défians de leurs lumieres, conſultent des gens habiles, au lieu que ceux-là pleins d'eux-mêmes rafinent ſur tout, & embroüillent les affaires les plus ſimples.

Si vous ne négligez point une petite affaire, elle ne deviendra jamais ſérieuſe : ſi vous ne vous allarmez point d'une affaire ſérieuſe, elle pourra devenir peu conſidérable.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 194 sur 577

RECUEIL

DE MAXIMES, DE REFLEXIONS, ET D'EXEMPLES, EN MATIERE DE MOEURS.

Exemple de douceur & de zele dans un Juge.

LEANG YEN QUANG étant en Charge à *Siang tcheou*, on lui amena un jeune homme, qu'on accuſoit de perdre le reſpect à ſon pere & à ſa mere. Quoiqu'il fût déferé par tous ſes freres, *Leang* ne le punit point, il ſe contenta de le faire conduire dans un endroit du Palais deſtiné aux honneurs qui ſe rendent à Confucius. Là on avoit peint deux Tableaux du fameux *Han pe yu*. Le premier le repréſentoit recevant humblement & tranquillement la baſtonnade de la main de ſa mere. Dans l'autre on avoit peint la mere comme accablée du poids des années, & le fils pleurant auprès d'elle de compaſſion & de tendreſſe. *Tong* (c'eſt le nom de ce jeune homme) en conſidérant ces peintures, fut ſi touché, qu'il en parut hors de lui-même. *Leang* prit ce moment pour lui faire une réprimande, après quoi il le renvoya. *Tong* en profita ſi bien, qu'il devint un exemple de vertu.

Exemple de Mandarin zélé pour le Peuple.

TSIANG YAO étant Gouverneur de *Yang tcheou*, l'Empereur vint viſiter les Provinces du Midi. Le Gouverneur de *Hoai ngan* Ville voiſine de *Yang tcheou*, fit abattre pluſieurs Maiſons pour élargir le chemin ſur le bord de la Riviere, & le rendre plus commode à ceux qui tiroient ſa barque avec des cordes. Il fit auſſi faire ces cordes non de chanvre, mais de matieres plus précieuſes. Enfin il impoſa d'autres taxes à cette occaſion, & incommoda fort le peuple de ſon diſtrict.

Quand on vint à parler à *Tſiang* d'en faire autant, ce n'eſt pas pour ſe divertir, répondit-il, que l'Empereur vient ici; c'eſt pour viſiter ſes Provinces. D'ailleurs le chemin ordinaire ſuffit de reſte pour ſes tireurs. Pourquoi incommoder le peuple en détruiſant ſes maiſons? Je ne veux pas qu'on en abbatte une ſeule; je me charge de la faute, s'il y en a.

Un peu avant que l'Empereur arrivât, on vint ſignifier à *Tſiang* un ordre qu'on diſoit être de l'Empereur. Cet ordre portoit qu'il eût à donner une liſte des maiſons conſidérables du lieu. Il n'y a ici, répondit-il, que quatre maiſons conſidérables; ſçavoir celle de l'Intendant des

Salines ; celle du Gouverneur de *Yang tcheou*, celle de l'Officier de la Doüane, & celle du Magiſtrat ſubalterne de *Kiang tou*. Le reſte de la Ville, ajoûta-t'il, n'eſt compoſé que du pauvre peuple ; il n'y a pas de lieu à en faire une liſte.

Quelque tems après vint un autre ordre, ſuivant lequel il étoit dit que l'Empereur vouloit choiſir quelques Demoiſelles des mieux faites de ce pays-là. Je n'en ſçache que trois, dit *Tſiang*, dans tout le Diſtrict de *Yang tcheou*. L'Officier qui portoit l'ordre demandant où elles étoient, ce ſont mes filles, répondit-il ; ſi l'Empereur en veut abſolument d'ici, je puis lui livrer ces trois qui m'appartiennent : pour d'autres, je ne le puis. L'Officier s'en retourna ſans rien dire ; & la choſe en demeura là.

Autre Exemple.

L'EMPEREUR voulant qu'on fît des Armes en quantité, comme arcs, fléches, lances, &c. On publia un Edit par-tout, portant obligation à chaque Ville de fournir certaine quantité de matériaux propres à ces ouvrages. N'y ayant rien de ſemblable dans tout le diſtrict de *Hai tcheou*, le peuple s'offrit à fournir en colle de poiſſon l'équivalent de ce que l'Edit portoit, & en fit la propoſition à ſon Gouverneur. Non, dit le Gouverneur, il eſt notoire que *Hai tcheou* n'a rien de ce qu'on demande. Donner l'équivalent en denrées du pays, c'eſt ouvrir la porte à un impôt qui pourroit bien durer toûjours. Tout le monde trouva qu'il avoit raiſon.

Autre Exemple.

DANS le Territoire de *Tang yang*, Ville du troiſiéme Ordre, il y a un Lac nommé *Lien* : il ne faut qu'en détourner un pouce d'eau, pour la faire baiſſer d'un pied dans les canaux qui ſervent à conduire le ris à la Cour ; auſſi eſt-ce un crime capital. Dans une année que la ſéchereſſe étoit fort grande, *Hiu* Magiſtrat de *Tang yang*, demanda qu'il fût permis de détourner l'eau de ce Lac, pour arroſer les champs de ris ; & ſans attendre la réponſe, il le fit toûjours par avance. Le Magiſtrat ſupérieur dépêcha un de ſes gens pour faire des informations, & demander à *Hiu* comment il avoit oſé ſe rendre coupable de cette infraction. Je crois pouvoir prendre ſur moi, répondit-il, une faute ſi utile au peuple. S'il m'en coûte la tête, à la bonne heure. Plus de dix mille *King* * de terres profiterent de ces eaux. L'année dans ce quartier-là fut abondante, & on laiſſa *Hiu* en repos.

* Nom de meſure.

Attention d'un Mandarin à pourvoir aux beſoins du Peuple.

IL plut beaucoup une autre année dans le Territoire de *Pei*, petite Ville du du troiſiéme Ordre. Des eaux en abondance coulant des Montagnes voiſines, inonderent les Campagnes, & ayant ravagé la premiere recolte de ris, empêcherent d'en planter d'autres plus tardifs : de ſorte que le peuple ne voyoit pas comment pouvoir ſeulement paſſer ce qui reſtoit de l'année. Si l'on attend, dit *Sun*, qui étoit alors Magiſtrat, que toutes ces eaux ſoient écoulées, à enſemencer les terres, la ſaiſon ſera trop avancée, aucun grain ne pourra lever : que faire donc ? Un expédient lui vint ſur le champ. Il fit venir les Riches du Pays, & les engagea à faire les avances de pluſieurs mille charges de pois. Il diſtribua ces pois dans tout le Diſtrict, les faiſant ſemer dans l'eau même. Ces eaux s'écoulerent peu-à-peu, & avant que la terre fut bien ſéche, les pois avoient déja pouſſé. Ce fut une reſſource pour le Peuple. Il paſſa l'année ſans beaucoup ſouffrir.

Exemple d'un Mandarin expéditif & déſintéreſſé.

TANG ayant été fait Magiſtrat de *Sin tchang*, il n'eût pas été trois mois en Charge, que les Procès devenant très-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 196 sur 577

rares, la moitié des Officiers du Tribunal devinrent assez inutiles. Sa porte n'étoit point gardée : y entroit librement qui vouloit. Cependant personne n'osoit abuser de cette liberté. Dans les Procès qui lui venoient, il punissoit celui qui avoit tort, mais assez légerement, se contentant de lui bien inculquer que s'il le retrouvoit en faute, il en useroit autrement. Enfin il expédioit si lestement les affaires, & étoit si désintéressé, que les gens de son Tribunal n'osoient & ne pouvoient pas user de leurs friponneries ordinaires. Aussi la plûpart se retirerent, & prirent un métier pour pouvoir vivre.

Trop grande sévérité nuisible au Gouvernement.

QUAND le Gouvernement n'est point excessivement sévére, le peuple alors craint la mort. D'où vient qu'il craint ainsi la mort? C'est qu'il trouve du plaisir à vivre. Tandis que les choses sont dans cet état, la crainte peut retenir le peuple dans le devoir. Mais si le Gouvernement devient excessivement sévere, le peuple cesse bien-tôt de craindre la mort, parce que la vie lui devient à charge. Ainsi un des grands ressorts du bon Gouvernement devient la source des plus grands désordres.

Epargne en certaines occasions nuisible à l'Etat.

SOUS la Dynastie *Tang*, *Lieou yen* chargé de faire bâtir des Galeres, assigna pour chacune une certaine somme d'argent beaucoup au-dessus de la dépense. Quelques gens lui représenterent qu'en vain doubloit-on les frais. Voici ce qu'il leur répondit. Dans le Gouvernement d'un grand Empire, il ne convient point d'avoir tant d'œconomie. D'ailleurs quand on entreprend de semblables ouvrages, il faut régler la dépense de maniere qu'ils se puissent toûjours continuer avec succès, & qu'on en tire l'avantage qu'on s'en promet. Cette Manufacture étant une fois établie, combien de gens, outre ceux qui y travaillent, doivent vivre sur ces ouvrages! Si chacun y trouve son compte, le Prince sera bien servi, & il n'est point à craindre que l'entrepriſe vienne à manquer. Il laissa donc parler, il établit des ateliers pour la construction de ces Galeres, & mit des Inspecteurs pour y avoir l'œil. En peu d'années ils furent à leur aise; tous y trouvant leur compte, chacun s'y appliqua avec soin. Les Ouvriers étant bien payez, les vaisseaux se bâtissoient solidement, & ils subsisterent en bon état pendant cinquante ans.

Sous un autre Empereur de la même Dynastie, *Tang tou* fut chargé de l'Intendance des Galeres. Il régla au juste la dépense qui se devoit faire pour chacune, en sorte que les Inspecteurs & les Entrepreneurs ayant de la peine à retirer leurs frais, les Ouvriers étoient à plus forte raison mal payez. Les vaisseaux se bâtissoient mal, & l'on s'en sentit dans les guerres qui s'éleverent en ce tems-là. Tant il est vrai qu'en certaines occasions, c'est épargner que de ne pas regarder à la dépense, & qu'au contraire on gâte tout, en y regardant de trop près.

Crainte qu'ont les Chinois de mourir sans postérité.

DANS le Territoire de *Tsang ou*, un fils posthume ayant été instruit qu'une famille ennemie de son pere l'avoit fait périr, s'en vengea par un homicide, pour lequel il fut pris & traîné en prison. *Tchin* alors Magistrat du lieu, sçut que cet homme n'avoit point encore d'enfant; voyant d'ailleurs qu'il devoit perdre la vie, pour ne pas laisser éteindre cette famille, il ordonna qu'on mît la femme de cet homme avec son mari dans la prison. Avant la fin de l'année elle eut un fils. Tout le monde loüa la bonté du Magistrat, qui alloit jusqu'à prendre soin de procurer à un criminel la consolation de ne pas mourir sans postérité.

La

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 197 sur 577

La douceur eſt quelquefois plus efficace que la force, pour réduire les Rebelles.

DANS le Diſtrict de certaine Ville, quelques centaines de familles, placées dans des montagnes inacceſſibles, avoient ſecoüé le joug du Gouvernement. Pluſieurs Gouverneurs avoient ſucceſſivement tenté de les réduire par la force; mais toûjours inutilement. *Tſin* ayant été fait Gouverneur de ce Pays-là, s'y prit autrement. Dès qu'il fût entré en Charge, il trouva moyen par voye de douceur, d'engager les Chefs de ces Peuplades à le venir voir. Il les traitta bien, & les exhorta, mais ſans menaces & ſans aigreur. En moins d'un mois toutes ces familles rentrerent doucement dans leur devoir. Depuis ce tems-là, *Tſin* diſoit ſouvent: rien n'eſt plus facile que de gouverner. Car ſi, par douceur & par quelques bons traittemens, on peut reduire des Rebelles; ſi, en s'y prenant comme il faut, on peut faire entendre raiſon à une multitude de Montagnards groſſiers & barbares; que ne pourra-t'on point obtenir par ces mêmes voyes, des Peuples civiliſez & mieux inſtruits? Ils aiment naturellement le repos & l'ordre: ils craignent le trouble & le danger. Quel eſt celui d'entr'eux qui ſe reſoudra à prendre les armes, s'il a de quoi ſe vêtir & de quoi vivre? Mais les Tributs qu'exigent les Empereurs, deviennent quelquefois trop à charge: les Officiers qui gouvernent, ſont ſouvent trop intéreſſez. Les pauvres gens réduits au déſeſpoir, s'aſſemblent & pillent çà & là. Quoique ce ſoit de-là que naiſſent les grands troubles, cependant leur deſſein n'eſt point d'abord de troubler l'Empire. Ils cherchent à vivre, & c'eſt tout. Non ſeulement il ſeroit trop dur en ces occaſions de vouloir les exterminer, mais même on auroit ſouvent de la peine à le faire: car alors il eſt fort naturel que les ſoldats n'ayent pas le courage de frapper.

Devoir d'un Homme en Charge.

UN Magiſtrat eſt déſintéreſſé, c'eſt ſon devoir: mais il en devient fier & orgueilleux, il a tort. Son déſintéreſſement ne peut juſtifier ſa fierté. Chacun doit veiller ſur ſoi: mais un Magiſtrat le doit faire avec une attention particuliere. S'il ſe borne à éviter les fautes groſſiéres & éclatantes: & s'il ne s'étudie à éviter les plus légéres & les plus ſecrettes, il eſt indigne du rang qu'il tient.

L'AMOUR du travail & l'application ſont neceſſaires, quand on ſe mêle du Gouvernement, & cela pour tout le tems qu'on s'en mêle. Celui-là ſe trompe fort, qui croit que le travail & l'application de quelques années, lui donnent droit d'être moins laborieux & moins appliqué dans la ſuite. S'il veut ſe repoſer, qu'il ſe retire.

DANS le Royaume de *Tchin la*, il y a deux tours de pierres. Quand il ſe trouve en ce Pays-là quelque Procès embarraſſant, on met un des Plaideurs dans une de ces tours, & ſa Partie adverſe dans l'autre. Celui qui a le droit de ſon côté, y eſt tranquille: au lieu que celui qui a tort, eſt d'abord ſaiſi d'un grand mal de tête, & ſent une chaleur inſupportable par tout le corps. Nous n'avons ici rien de ſemblable. Il n'y a que la pénétration & l'intégrité des Magiſtrats, qui puiſſent démêler le bon droit d'avec l'injuſtice. Si donc nos Magiſtrats manquent de lumiéres, ou ſe laiſſent corrompre, à qui recourir?

Exemple d'Officiers déſintéreſſez.

CHE' & SONG étant Collégues dans l'adminiſtraation des Finances; un jour qu'ils étoient tous deux ſeuls, aujourd'hui, dit *Ché*, j'ai fait une découverte. En examinant les comptes de telle & de telle Province, j'ai trouvé qu'il y a telle ſomme au-de-là de ce qu'elle doit. *Song* ſentit que ſon Collegue le ſondoit, pour

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 198 sur 577

voir s'il en voudroit prendre ſa part, & ſe taire. Mais n'étant pas d'humeur à entrer dans ces vûës ; cet argent eſt venu pour l'Empereur, dit-il, il doit entrer dans ſes coffres. S'il y a plus que moins, tant mieux, cela vient fort à propos. Examinant ſur le champ ce qui en étoit, il donna avis à l'Empereur de tout ce qu'il y avoit de ſurplus dans les revenus de chaque Province, afin qu'on ne pût pas le détourner. Son Collegue n'en fut pas trop aiſe : mais il n'oſa témoigner ſa peine.

Exemple d'un grand Mandarin charitable.

HOANG YEOU viſitant une Province dont il étoit Viceroy, vit un jour par hazard une femme à demi vêtuë de méchans haillons, qui menoit un cheval à l'abbreuvoir. Il frémit à cete vûë, baiſſa la tête, & pouſſant un grand ſoûpir ; eſt-il poſſible, s'écria-t'il, que les pauvres ſoldats ſoient ſi miſérables, tandis que je ſuis Viceroy ? Quelle honte n'eſt-ce pas pour moi ? Il fit ſur le champ donner par avance à tous les ſoldats trois mois de paye, & fit des largeſſes aux plus pauvres. A cette occaſion chacun racontoit ce qui avoit touché le Viceroy, ſes gémiſſemens, & ſes ſoûpirs. Pluſieurs en le racontant & en l'entendant, en étoient touchez juſqu'aux larmes, & tous ſe ſeroient ſacrifiez volontiers pour lui.

Exemple d'un Mandarin déſintéreſſé.

LIN HIAO TSE, ſous la Dynaſtie *Song* fut un exemple de déſintéreſſement : il le pouſſoit juſqu'au ſcrupule. Un ſoir qu'il ſortit tard de la Salle d'Audience ; un de ſes gens, pour le reconduire dans l'intérieur (*a*) de ſa maiſon, prit une des chandelles de la Salle. A peine avoit-on paſſé la porte de communication, que *Lin* reprenant ſon domeſtique : cette chandelle, lui dit-il, eſt du Tribunal, & ne doit point ſe conſumer à d'autres uſages. Reportez-la promptement.

Autre Exemple.

TONG SU Y étoit un homme d'une extrême frugalité, & d'une ſimplicité ſi grande, qu'il porta pendant dix ans la même robbe qui étoit de toile teinte en noir, & la même paire de bottes. Quand il fut fait Gouverneur de *Tou tcheou*, ſes fils s'aſſemblerent, & lui tinrent ce diſcours : Nous ſçavons, lui dirent-ils, combien vous êtes déſintéreſſé ; nous n'eſpérons, ni ne ſouhaittons aucun revenant-bon de votre Charge. Seulement nous faiſons réfléxion que vous avez de l'âge. Les bois de *Tou tcheou* ſont admirables, ſi vous vouliez bien penſer (*b*) à l'avenir. Le pere, ſans répondre rien de précis, parut y avoir conſenti. Au bout de quelques années s'étant démis de ſon Gouvernement, il revint chez lui. Ses fils allerent fort loin au devant de lui, & quelqu'un d'eux lui demanda s'il avoit penſé à l'avenir, comme ils l'en avoient prié ? L'on m'a dit, répondit-il, en ſoûriant, que le Cyprès vaut mieux que le *Chan* (*c*) ; qu'en penſez-vous ? C'eſt donc du Cyprès, dit un des fils, dont vous avez fait proviſion, mon pere ? Mes enfans, reprit le Vieillard en ſe mocquant d'eux, je vous en apporte de la graine ; ſemez-la, ſi vous voulez.

Zéle d'un Mandarin pour ſon Peuple.

L'EMPEREUR venant viſiter les Provinces du Midi, les Officiers des Villes où Sa Majeſté devoit paſſer, firent de grands préparatifs de chevaux, de chariots, de meubles précieux ; tout ſe tiroit ſur les habitans du Diſtrict, ſoit en eſpéces, ſoit par des contributions, & des

(*a*) Le Tribunal & la maiſon du Magiſtrat ne ſont ſéparez que d'une muraille. La porte de communication eſt ordinairement fermée, & toûjours gardée par un Domeſtique. Auprès eſt un tour à peu-près ſemblable à celui des Religieuſes d'Europe.

(*b*) Ils lui inſinuoient ainſi de ſe pourvoir de beau bois pour ſon cercuëil. C'eſt de quoi les Chinois ſont curieux.

(*c*) Nom d'une eſpece de bois.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 199 sur 577

taxes en argent. *Tsiang* alors Gouverneur d'*Yang tcheou*, délibérant ſur ce qu'il avoit à faire en cette occaſion; ſi je fais, dit-il en lui-même, ce que je vois faire aux autres, il faudra néceſſairement vexer le peuple. Si je fais autrement, on ne manquera pas de m'en faire un crime; on dira que je néglige ce qui regarde l'Empereur. N'importe, ajoûta-t'il, ce dernier parti eſt le meilleur: j'en ſouffrirai ſeul; au lieu qu'en prenant l'autre, c'eſt le peuple qui en ſouffrira. Il ſe contenta donc de pourvoir avec ſoin au néceſſaire, ſans magnificence, ni ſuperflu, veillant cependant à tout lui-même en perſonne, vêtu de toile, mais ayant néanmoins la ceinture dorée, marque de ſa Dignité.

Les Officiers de la Cour n'étant pas contens, il eut à eſſuyer bien des reproches; mais il les ſoûtint avec conſtance & ſans émotion. Un jour l'Empereur ſe divertiſſant à la pêche, prit une fort belle carpe. A qui vendrai-je, dit-il en riant, un ſi beau poiſſon? Les Courtiſans qui en vouloient à *Tsiang*, répondirent qu'il n'y avoit que le Gouverneur de *Yang tcheou*, qui pût l'acheter. Qu'on le lui remette, dit l'Empereur. On lui remit, en lui diſant que l'Empereur qui l'avoit pris, en attendoit de lui le prix. *Tsiang* s'en va dans ſa maiſon, prend le peu que ſa femme avoit d'ornemens d'argent à la tête & ſur ſes habits, revient auſſi-tôt vers l'Empereur, & ſe proſternant, ſelon la coûtume. « Grand Empereur, dit-il, ce » poiſſon vaut de l'argent: je n'en ai pas » d'autre pour le payer, que ce peu d'or» nemens qu'avoit ma femme: je les ap» porte, & m'offre à mourir. » L'Empereur concevant alors ce qu'avoient prétendu les Courtiſans: » Pourquoi cha» griner ainſi, leur dit-il, ce pauvre Offi» cier? Qu'on le laiſſe en paix, & qu'il » s'en retourne ».

(*a*) Les occaſions où l'inférieur fait des préſens à ſon ſupérieur, & l'ami à ſon ami, ſont principalement au nouvel an; au jour de la naiſſance, au cinquiéme de la cinquiéme Lune, au quinziéme de la premiere Lune, quand il marie ſon fils ou ſa fille, quand il meurt quelqu'un chez lui, quand il part pour un long voyage, &c.

(*b*) Aujourd'hui c'eſt une corvée pour les Bateliers de conduire les Mandarins & leurs gens.

Exemple d'un Mandarin déſintéreſſé.

SOU KIONG fut ſix ans Gouverneur à *Tſin ho*, ſans recevoir aucun préſent de ceux qu'on lui offrit en diverſes occaſions ſelon la coûtume (*a*). Enfin un homme d'âge & de conſidération, voyant qu'il refuſoit tout ce qui étoit de quelque valeur, lui fit préſent de quelques citrouilles de ſon jardin, & le preſſa ſi fort de les accepter, qu'il ne put pas s'en défendre. Il les reçut donc; mais il les fit ranger ſur les poutres d'une ſalle, où il les laiſſa ſécher ſans y toucher. Cependant, comme il n'avoit pas accoûtumé de rien recevoir de perſonne, dès qu'il eût reçû ces citroüilles, le bruit s'en répandit dans tout le quartier; & à la premiere occaſion qui ſe préſenta, chacun s'empreſſa de lui faire préſent de quelques fruits, ou de quelques légumes de ſon jardin. Pluſieurs ſe joignirent enſemble, chacun faiſant porter ce qu'il avoit: mais lorſqu'ils furent entrez dans la ſalle, ils virent les citroüilles en queſtion bien rangées ſur une poutre, & déja toutes fanées, ſans qu'il en manquât une ſeule. Ils ſe regarderent les uns les autres, & prirent le parti de s'en retourner.

Autre Exemple.

TSAO TCHI TSONG étoit Magiſtrat d'une Ville du troiſiéme Ordre; toutes les fois que ſon devoir l'obligeoit d'aller à la Capitale de la Province, il montoit une fort petite Barque qui lui (*b*) appartenoit. Il en tenoit lui-même le gouvernail, & deux de ſes gens ramoient. Quand cette barque fut ſi vieille, qu'elle ne put plus ſervir, le Gouverneur du Pays ſon ſupérieur, fit faire une barque pour la lui donner. Un fameux Lettré, grand dans l'Empire, & ami du Gouverneur,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 200 sur 577

paſſant par-là, mit une inſcription de ſa main ſur cette barque. L'inſcription avoit double ſens. L'un pouvoit être : quand les planches de cette barque ſeront auſſi minces que la couverture d'un (*a*) Livre, il ſera tems de penſer à la réparer. C'étoit dire qu'elle étoit très-bonne, & loüer celui qui l'avoit fait faire, & qui la donnoit. L'autre ſens pouvoit être : achevez le Livre, on le reliera. C'étoit parler à celui qui devoit recevoir la barque, le loüer & l'exhorter à ne ſe pas démentir.

A cette inſcription près, qui étoit d'une excellente main, la barque étoit ſimple & ſans ornemens. Le Gouverneur l'envoyant à *Tſao*, lui fit dire qu'il l'avoit fait faire telle exprès, pour lui ôter toute raiſon de la refuſer. *Tſao* reçut la barque avec de grands témoignages de l'eſtime qu'il en faiſoit; mais il réſolut de ne s'en ſervir qu'en certains jours ſolemnels, comme quand il iroit rendre ſes devoirs à ſes Ancêtres.

Autre Exemple.

LI MIEN LIN étant en Charge, non ſeulement étoit fort déſintéreſſé lui-même, mais il vouloit auſſi que ſes gens le fuſſent. Lorſqu'il quitta ſa Charge pour ſe retirer chez lui, il craignit que quelqu'un de ſes domeſtiqués, n'eût pris ou reçû quelque choſe à ſon inſçû. Quand tous ſe furent embarquez, il eut ſoin de les faire foüiller, & de faire publiquement jetter dans l'eau ce qu'il leur trouva. Canailles, leur dit-il, vous m'expoſez à la riſée de tout le monde; on dira que j'ai pris par vos mains, n'oſant prendre par moi-même.

Autre Exemple.

NIEN TSONG allant être grand Examinateur dans une Province, fit rencontre en chemin d'un de ſes intimes amis, qui l'arrêta pour délibérer avec lui ſur des affaires importantes. Ils étoient logez dans une Bonzerie. Un homme très-riche de la Province où *Nien* alloit être Examinateur, étoit aux aguets ſur la route, & ſe trouva là. Il pria le Chef des Bonzes de porter pour lui la parole, & de promettre cinquante *Ouan* (*b*), ſi on l'aſſûroit du Dégré. *Nien* en ſoûriant, dit au Bonze : faites venir ici cet homme, afin qu'il traitte lui-même avec moi. Le Bonze auſſi-tôt l'appelle, croyant que tout alloit bien. Mais d'auſſi loin que *Nien* l'apperçut, ſans lui donner le tems d'ouvrir la bouche : ignorez-vous, lui cria-t'il d'un ton ſévére, qu'étudier dès l'âge de trois ans, & ſans relâche, c'eſt l'unique (*c*) voie pour parvenir aux Dégrez & aux Charges de l'Empire ? Prétendez-vous pareſſeux que vous êtes, en ouvrir une autre à force d'argent ? Cet homme ſe retira tout confus, & *Nien* ſur le champ prit congé de ſon ami.

Autre Exemple.

LONG KING TCHONG fut en ſon tems un exemple de déſintéreſſement & de droiture. Quand il fut fait Magiſtrat de *Hiu tſu*, il ne mena avec ſoi que ſon fils & un (*d*) domeſtique. L'hyver étant rude, ſon fils qui étoit ſenſible au froid, pria ſon pere de lui procurer du dehors un peu de charbon. *Long* n'eut garde d'y conſentir;

(*a*) La couverture des Livres Chinois eſt une ſimple feüille de papier blanc, couverte d'une étoffe mince & légere, ou d'une autre feüille de papier peinte en quelque couleur.

(*b*) Un *Ouan*, c'eſt dix mille onces d'argent. Cette ſomme paroît bien groſſe : mais enfin je traduis comme il y a.

(*c*) On obtient quelquefois des Charges, & même des Dégrez par argent; mais lorſque la choſe ſe découvre, le châtiment eſt très-ſévere. Il n'y a pas plus de deux ans qu'un grand Examinateur de la Province de *Nan king*, fut coupé par la moitié du corps, pour avoir été convaincu d'avoir vendu le Dégré de *Kiu gin* à pluſieurs perſonnes. Le *Tſong tou* & le *Fou yuen*, c'eſt-à-dire les deux plus grands Mandarins de la Province, furent auſſi caſſez comme ſuſpects d'être complices.

(*d*) L'Empereur entretient un train reglé & déterminé pour les Mandarins qui les accompagne quand ils ſortent. Ils n'ont communément alors que peu de leurs domeſtiques à leur ſuite, quand d'ailleurs ils en auroient plus de cent à leur ſervice, ce qui eſt fort ordinaire à la Chine.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 201 sur 577

consentir ; mais faisant apporter un bâton, prenez ce bâton, dit-il à son fils ; servez-vous-en pour faire l'exercice, tournez-le en tout sens, & vous aurez bientôt chaud. Sur la fin de l'année qu'en (*a*) signe de réjouissance on tire des petards, son fils encore jeune vouloit s'en procurer du dehors (*b*). Son pere l'ayant sçû, l'appella, & lui faisant donner un bout de certain bois creux nommé *Tcheou* (*c*). Si vous aimez le bruit, mon fils, lui dit-il, frappez de ce bois sur cette porte, vous en ferez à-peu-près autant qu'avec des pétards.

Honneurs rendus à un Mandarin désintéressé.

HAI CHOUI mourut étant le premier *Yu sseë* de la Cour du Midi. Son désintéressement avoit toûjours été si grand, qu'après avoir passé par beaucoup d'emplois considérables, il étoit aussi pauvre en mourant, que le moindre Lettré du commun. A sa mort *Ouang yong ki* l'alla voir. Il fut également surpris & touché de sa pauvreté. Ne pouvant retenir ses larmes, il se retira, & envoya une bonne somme, pour aider aux frais des funérailles. Les Principaux de la Cour en firent autant ; & ce qui fut encore plus honorable pour le défunt, c'est que le peuple à sa mort, ferma pendant plusieurs jours les Boutiques, pour témoigner sa douleur : & quand la famille en deüil partit avec le cercüeil pour le porter, suivant la coûtume, à la sépulture de ses Ancêtres, il y avoit le long de la riviere, jusqu'à environ dix lieuës, des tapis dressez, & des tables garnies, qu'on lui offroit pour honorer sa mémoire.

Fermeté d'un Mandarin.

TCHIN SUEN fut en son tems un modéle de désintéressement, & il y joignit toûjours une droiture inflexible & une fermeté constante à résister aux abus du siécle. Dans le tems qu'il présidoit aux Lettres dans le *Chan tong*, il passa un *Yu sseë* *, qui alloit ailleurs en qualité de Visiteur extraordinaire. Les Officiers du lieu, grands & petits, du moins tous ceux qui étoient d'un dégré inférieur à ce *Yu sseë*, venant à lui rendre leurs devoirs, se jetterent à deux genoux. Pour *Tchin* il se contenta de faire une profonde inclination.

* Nom de dignité.

Le Visiteur en fut choqué, & lui demanda brusquement quel étoit son Emploi ? J'ai soin des études, dit *Tchin*, sans s'émouvoir. Qu'est-ce que cela, dit le Visiteur en colere, en comparaison d'un *Yu sseë* ? Je sçai, Monsieur, la difference qu'il y a de l'un à l'autre, dit gravement *Tchin* ; & je ne prétends point aller du pair avec vous. Mais, en matiere de cérémonies, nous qui sommes à la tête des Lettrez, nous les devons instruire par nos exemples ; & dans les soûmissions que nous rendons à nos Supérieurs, nous ne pouvons excéder sans conséquence.

Le Visiteur vit bien à l'air de *Tchin*, qu'il n'étoit pas homme à céder. Il apperçut d'ailleurs aux environs les Lettrez en troupes : ainsi comme il sentit bien que la violence n'étoit pas de saison, il se radoucit. Prenant donc tout-à-coup un visage ouvert, & un ton moins rude, Maître, dit-il, vous n'avez rien à voir dans les affaires qui m'amenent, ni moi dans celles qui vous

(*a*) Il s'en tire un nombre infini à la fin de l'année & au commencement de l'autre en signe de réjouissance. On en tire aussi le premier jour & le quinziéme de chaque Lune, & en divers tems de réjouissance, aussi-bien qu'aux Enterremens.

(*b*) Toute la famille d'un Mandarin un peu considérable est comme en prison dans sa maison. On n'en laisse sortir aucun sans grande raison. L'acheteur même est un homme du Tribunal, & non des Domestiques du Mandarin.

(*c*) Les Européans ici & aux Indes, appellent ce bois *Bambou*. Il y en a beaucoup dans les Provinces Méridionales de la Chine. C'est une espéce de roseau, mais qui devient très-dur. Les plus gros n'ont guéres qu'un pied Chinois de tour, & sont longs d'environ vingt pieds. Au-dessous de cette mesure il y en a de toute grosseur & de toute longueur. Il est d'un grand usage.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 202 sur 577

regardent. Ne vous donnez pas déſormais la peine de venir chez moi. Sur quoi *Tchin* ſe retira.

Mandarin charitable & déſintéreſſé.

CERTAINE année la ſtérilité fut ſi grande dans le Territoire d'*Y hing*, que de tous les enfans qui venoient au monde, on n'en nourriſſoit que très-peu. *Gin fang* alors Gouverneur publia ſur cela des ordres ſéveres: & pour remédier à ce mal par toutes les voyes poſſibles, il fit une exacte recherche des femmes enceintes, & leur fournit de quoi ſubſiſter. On compta plus de mille familles qu'il avoit ſauvées par ce moyen. Auſſi quand à l'arrivée de ſon ſucceſſeur, il partit pour aller en Cour, il n'avoit plus que cinq charges de ris: & quand il arriva à la Cour, il n'avoit pas un habit ſupportable. Un *Tſiang kiun* (*a*) de ſes amis, eut ſoin de lui en donner.

Peu après *Gin fang* fut fait Gouverneur de *Si ngan* Il partit pour s'y rendre ſans y envoyer (*b*) des Lettres d'avis. Lorſqu'on s'y attendoit le moins, on le vit venir à pied; & en marchant vers ſon Tribunal, il expédia différentes affaires dont on lui parla. Il continua ſur ce pied-là tout le tems qu'il fut à *Si ngan*. Il y mourut en Charge, & la derniere parole qu'il dit, fut pour défendre qu'on prît rien des gens du lieu à ſon occaſion. On lui obéit exactement: & comme d'ailleurs il étoit très-pauvre, ſon cercueil fut du bois le plus commun, & il fut enſeveli dans quelques vieux habits qui lui reſtoient. En récompenſe il fut pleuré de tout le monde, & on le regrette encore à *Si ngan*.

Parmi le Recueil des Sentences gravées dans la Salle de Li ouen tſie, *on lit ce qui ſuit:*

VOUS n'êtes pas importun à vos égaux par des demandes trop fréquentes ou hors de propos. Qu'y a-t-il en cela de noble & de grand? Vous faire valoir par cet endroit, c'eſt juſtement vous vanter de n'être pas un gueux de profeſſion.

Ne prendre que ce qui vous eſt dû, c'eſt bien fait. Mais ſi vous prétendez que cela mérite le beau nom d'homme déſintéreſſé, vous avez tort: c'eſt préciſément n'être pas voleur.

* Dans le Village dont vous êtes Seigneur, vous êtes fort réſervé à exiger des corvées de vos Vaſſaux. Ne prétendez pas à ce prix-là paſſer pour un homme vertueux & charitable. Tout ce qu'on vous doit, c'eſt de reconnoître que vous ne faites pas le petit tyran, comme font tant d'autres. *Cela eſt fort rare à la Chine.

Pourquoi tant de ſoins d'amaſſer des richeſſes injuſtes? Eſt-ce pour fournir aux folles dépenſes d'une femme ou d'un fils? Eſt-ce pour ſoutenir le ridicule faſte d'une prétenduë nobleſſe? Eſt-ce enfin pour avoir de quoi aſſembler & payer les Bonzes, afin qu'ils demandent pour vous des proſpéritez? Peu importe laquelle de ces trois choſes vous ayez en vûë, il ſera toûjours vrai de dire que c'eſt employer bien mal vos peines & vos ſoins.

Ami ſolide & déſintéreſſé.

TCHAO KANG TSIN fut d'abord élevé à une Charge conſidérable avec *Ngeou yang tchong*. Enſuite ils furent tous deux faits Miniſtres. Il arriva que *Ngeou yang* fut accuſé de malverſation. *Tchao*, contre l'ordinaire des gens de même rang & d'une même profeſſion, fut très-ſenſible à la diſgrace de ſon collégue. Il n'omit rien pour le purger de tout ce qu'on lui imputoit. Il alla juſqu'à s'offrir à juſtifier tous les ordres que *Ngeou yang* avoit donnez, & à ſe faire ſa cau-

(*a*) C'eſt le plus haut degré de Milice.

(*b*) La coûtume eſt d'en envoyer, & cela cauſe de la dépenſe aux gens des Tribunaux, dont un détachement va quelquefois 60. ou 80. lieuës au devant du Mandarin.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 203 sur 577

tion, le tout ſans bruit, ſans éclat, & à l'inſçû même de *Ngeou yang*.

Domeſtique fidéle, intelligent, & attaché.

TCHAO CHE GIN Lettré de réputation, mais de peu d'expérience dans les affaires, n'ayant plus ni frere, ni neveu, perdit un fils qu'il avoit, & mourut peu après lui-même dans l'embarras de pluſieurs mécomptes, dont il étoit reſponſable. De ſorte qu'il étoit réduit à la derniere pauvreté. Cependant il laiſſoit trois filles dans un bas âge. Un ſeul eſclave nommé *Yen tſe*, pourvut aux beſoins de ces trois filles. Il trouva le moyen par ſon travail & ſon induſtrie, de ne les laiſſer manquer de rien; & il ſe comporta toûjours à leur égard avec tant de reſpect & de réſerve, que pendant dix ans qu'il en eut ſoin, jamais il ne les regarda en face.

Quand il vit qu'elles devenoient grandes, il réſolut de faire un voyage à la Cour pour y découvrir quelqu'un de la connoiſſance de feu ſon Maître, qui lui aidât à marier ces trois filles, conformément à leur condition. A peine fut-il à la Cour, qu'il rencontra heureuſement *Li* & *Pé*, l'un Docteur du College Impérial, & l'autre *Che lang* * dans un des grands Tribunaux. Il les ſuivit juſqu'à ce qu'ils fuſſent dans un endroit peu fréquenté. Alors ſe jettant à leurs pieds, il leur déclara, les larmes aux yeux, le ſujet de ſon voyage.

* Nom d'Office.

Ces deux Seigneurs, ſurpris & touchez, le conſolerent. Nous nous ſommes connus feu votre Maître & nous, lui dirent-ils, dès les premieres années de nos études. Nous ſommes fâchez d'avoir ignoré ſes malheurs, & ravis que vous nous fourniſſiez une occaſion de rendre un petit ſervice à ſa famille. Auſſi-tôt ils donnerent les ordres néceſſaires pour faire venir ſûrement & commodément ces trois filles. On les maria (a) avantageuſement toutes trois, & *Yen tſe* ſe retira fort content de ſon voiage.

Médecin charitable.

YEN YANG s'étoit rendu par ſon application très habile Médecin; mais c'étoit en vûë d'exercer cette profeſſion par charité: & quoiqu'il guérît une infinité de malades, jamais il ne reçut rien d'aucun de ceux qu'il avoit guéris. Non-ſeulement il ne refuſoit ſes remedes à perſonne de ceux qui s'adreſſoient à lui dans leurs maladies; mais ſi celui qui venoit le trouver étoit pauvre, outre les remedes, il lui donnoit encore quelque aumône, afin qu'il pût ſe procurer les petits ſecours néceſſaires dans ſa maladie.

Riche charitable.

TOU YNG SUN vêcut juſqu'à une extrême vieilleſſe, & fut juſqu'à la fin fort compâtiſſant & fort charitable. Un homme de ſon voiſinage devoit une ſomme d'argent à *Tou mong hiuen* ſon fils aîné, qui étoit chargé de l'adminiſtration des biens. Ce debiteur n'ayant pas de quoi payer, & ne voyant pas quand il en auroit, pria ce fils aîné d'accepter en payement une maiſon & un bout de terrain propre à des ſépultures, & lui en apporta les Contrats. Le fils aîné s'en défendit: « Mon voiſin, lui dit-il, ce » que vous propoſez n'eſt pas juſte; je » ne prendrai point vos Contrats; ils » portent plus qu'il ne m'eſt dû. Si c'eſt » que vous voulez en effet vendre cette » Maiſon & ce terrain; en faiſant en» trer en payement ce que vous me de» vez, je dois vous payer ce qu'il y a » de plus dans l'ancien Contrat. »

Je vous ſuis obligé, dit le débiteur, de cette bonne volonté. Mais pour y répondre, je vous dirai que cette Maiſon & ce terrain ne valent que la ſomme que je vous dois. On a exprimé davantage dans le Contrat; vous ſçavez que

(a) C'eſt bientôt fait en ce Pays-ci, où il ne faut point de dot.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 204 sur 577

quelquefois on a des raiſons d'en uſer ainſi : mais réellement ce que je vous dois eſt juſtement la ſomme que j'en ai payée. Le créancier charmé de la bonne foi de ſon débiteur, & ſe picquant de généroſité ; ſi vous, lui dit-il, qui êtes un homme ſans étude, vous pouſſez ſi loin la bonne foi & l'équité, je puis bien, moi qui ai tant lû de Livres, pouſſer la libéralité juſqu'à ce ſurplus que votre Contrat exprime. Tenez, le voilà, je vous le donne. Le voiſin alors le reçut avec bien des actions de graces.

Quand *Tou* le pere, qui étoit alors abſent, fut de retour, ce voiſin vint lui rendre compte de la généroſité avec laquelle en avoit uſé ſon fils, & lui en témoigner ſa reconnoiſſance. Le vieillard apprenant de ce voiſin qu'il avoit vendu ſa Maiſon, témoigna de la ſurpriſe & de l'émotion. Comment, dit-il, mon fils a pris votre Maiſon en payement ? Où logerez-vous ? Monſieur, répondit le voiſin, je penſe à aller demeurer en tel endroit. Auſſi-tôt le vieillard appellant ſon fils : rendez à cet homme ſes Contrats, lui dit-il : qu'on entoure ſon petit terrain d'une haye ; & veillez à ce que les Domeſtiques ne chagrinent pas ce voiſin, ſous prétexte qu'il nous doit.

Autre Exemple.

Sous la Dynaſtie *Ming*, *Tong pou* Envoyé de la Cour, paſſa par *Kiang poan*; un *Kiu gin* * du Pays l'envoya ſaluer par un de ſes gens avec un billet ordinaire. *Tong* fit venir le Domeſtique du *Kiu gin* en ſa préſence, & lui demanda à quoi s'occupoit ſon Maître qui menoit une vie ſi retirée. Monſieur, dit auſſi-tôt le Domeſtique, l'année a été fort mauvaiſe en ces quartiers: les chemins ſont pleins de gens morts de faim. Mon Maître louë chaque jour un certain nombre de gens pour recueillir & inhumer les corps de ces pauvres malheureux. Il a déja procuré la ſépulture à plus de mille. *Tong* parut fort touché de ce récit : il ne laiſſa pas de continuer à interroger le Domeſtique. Le nombre des morts étant ſi grand, il faut bien des ouvriers, dit-il, comment votre Maître pourvoit-il à leur payement ? Ce ſeul embarras n'eſt pas petit. Cela ne l'embarraſſe pas le moins du monde, répondit le Domeſtique ; il a réglé tant de grains pour les frais de la ſépulture de chacun de ces pauvres gens, & le payement ſe fait par un tel, qui eſt parent de notre Maître. *Tong* ne pouſſa pas plus loin ſes queſtions ; mais louant au Domeſtique la charité du Maître, il ne laiſſa pas de lui écrire par ce même Domeſtique un petit billet d'avis en ces termes : Toute bonne œuvre ſe doit cacher autant qu'on le peut : du moins ne faut-il pas chercher à la publier. Rien de plus bas que ces charitez, dont la vanité eſt le motif.

* Degré de Littérature.

Récompenſe de la fidélité à rendre une choſe trouvée.

Du tems de l'Empereur *Yong lo*, un Marchand nommé *Sun yong* étant en voyage, vit ſur ſa route une bourſe ſuſpenduë à un pieu. Il l'ouvrit, & y trouva deux grandes aiguilles d'or, telles que les femmes en portent à leurs cheveux. Il s'aſſit dans cet endroit, attendant que la perſonne qui les avoit perduës, vint les chercher. A nuit cloſe, vint une eſclave toute en pleurs, qui cherchoit les aiguilles de ſa Maîtreſſe qu'elle avoit perduës, & qu'on la ſoupçonnoit d'avoir volées. Le Marchand s'étant aſſûré que ce qu'il avoit trouvé, étoit juſtement ce qu'elle cherchoit, le lui remit. La fille tranſportée de joye, lui demanda ſon nom : il ne le dit point : Monſieur, ajoûta-t-elle, que puis-je faire, pour vous témoigner ma reconnoiſſance ? Aces mots le Marchand doubla le pas ſans rien dire, & gagna, malgré la nuit, un gîte aſſez loin de-là. Lorſqu'il fut arrivé à *Nan yang*, qui étoit le terme de ſon voyage, il

il fit en très-peu de tems un gain beaucoup plus considérable qu'il ne pouvoit l'espérer. Il partit pour s'en revenir avec plusieurs autres Marchands. Repassant, mais en barque, à l'endroit même où il avoit trouvé la bourse, & sa barque s'étant rangée le long du rivage, il vit sur le bord de la riviere l'esclave à qui il avoit rendu la bourse. Cette fille venant de laver du linge, le vit aussi, & le reconnut. Elle lui parla pendant quelque tems, étant toûjours sur le rivage, & le Marchand sur sa barque. Après quoi elle se retira. *Sun yong*, que cet entretien avoit arrêté quelque tems, & empêché de suivre les autres barques, trouva qu'il étoit tard pour partir seul, & se résolut de demeurer là le reste du jour. Il s'éleva tout-à-coup une tempête. Tous ceux qui étoient partis, périrent. *Sun yong* qui s'étoit arrêté, ne périt point.

Contre ceux qui abusent de la misere d'autrui.

La pauvreté & les richesses changent souvent de maison. Les biens de ce monde n'ont point de maître bien fixe. Quand on vend ce qu'on en a, c'est communément par nécessité. Cependant il n'est que trop ordinaire qu'un homme réduit à cette extrémité, rencontre quelqu'un de ces riches impitoyables, toûjours prêts à s'engraisser des malheurs d'autrui. Ce cruel met aux biens d'un homme, que la nécessité presse, à peu-près le prix qu'il veut. Le contrat passé, c'est beaucoup s'il paye sur le champ la moitié du prix. Il remet le reste du payement à certains termes; & s'il voit quelque chose dont le pauvre vendeur ait grand besoin, il est attentif à le lui donner en payement; mais c'est toûjours à un prix beaucoup au-dessus du prix raisonnable. Ainsi le pauvre vendeur ne touchant rien que par parties, quand il vient compter avec ce riche, il trouve qu'il a plûtôt dépensé le prix de ses biens, qu'il ne l'a touché. Vouloir entrer en composition, & demander de la modération sur le prix de certaines choses, cela est fort inutile. Encore trop heureux, si la nécessité où il s'est trouvé d'acheter les biens de ce pauvre homme, n'est pas pour l'acheteur une raison de rompre avec lui tout commerce, & de le traitter en ennemi. Du moins est-il sûr qu'il s'applaudit de se voir possesseur de ces biens, sans qu'il lui en coûte qu'environ la moitié de ce qu'ils valent. Cela s'appelle avoir de l'industrie & entendre ses affaires. Il ne fait pas attention, l'aveugle qu'il est, à la conduite ordinaire du Ciel, qui se plaît à rendre à chacun ce qu'il mérite. Son injuste cruauté ne sera point impunie: il en portera peut-être lui-même la peine, sinon elle tombera sur ses descendans.

Charité désintéressée.

Leou y originaire de *Vou yn*, avoit l'ame fort charitable: il en donna de fréquentes preuves dans sa vie; je n'en raporterai que deux ou trois. *Tchang ki li* allant à la Cour, & conduisant le corps de son pere qui étoit mort en Province, trouva sur la route auprès d'*Ou yn* des glaces en quantité. Le chariot qui portoit le corps de son pere, versa, & fut mit en piéces. Comme il n'avoit point là de connoissance, il envoya chez celui du lieu dont la maison avoit le plus d'apparence, demander un chariot à emprunter, pour continuer son voyage. *Leou y* fut celui à qui on s'adressa. Il donna sur le champ un chariot, sans s'informer quel étoit celui qui le demandoit, & sans vouloir se nommer lui-même au Domestique, qui étoit venu en faire la demande pour son Maître. *Tchang* n'eût pas plûtôt fait les obséques de son pere, qu'il renvoya un Domestique à *Vou yn* conduire le chariot, & remercier celui qui lui avoit aidé si à-propos à s'acquitter de ses devoirs de fils. *Leou* ayant apperçû d'assez loin ce chariot, ferma sa porte. Il ne reçut ni chariot ni remerciement; mais il fit dire au Domestique qu'apparemment il se trom-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 206 sur 577

poit, & le prenoit pour un autre.

Autre Exemple.

Ce même *Leou y* revenant un jour de *Tchin leou*, dont il venoit de quitter le Gouvernement, rencontra ſur ſa route un pauvre Lettré qui venoit de mourir aſſez ſubitement, & dont le corps étoit ſur le bord du chemin. Le Gouvernement qu'avoit *Leou*, bien loin de l'enrichir, n'avoit ſervi qu'à le rendre plus pauvre, tant il étoit deſintéreſſé & charitable. Se trouvant donc alors ſans argent, il quitta ce qu'il avoit de meilleurs habits, pour en revêtir le mort, ſelon la coûtume; & vendant le cheval qu'il montoit, il monta un bœuf. Il n'eût pas fait deux journées de chemin, qu'il ſe préſenta à lui un pauvre homme prêt à expirer de faim & de miſere. Sur le champ il deſcendit, & fit tuer ſon bœuf pour ſecourir ce malheureux. Ses gens lui diſant qu'il pouſſoit trop loin la compaſſion: vous vous trompez, leur répondit-il; voir ſon prochain dans la miſere, & ne pas le ſecourir, c'eſt n'avoir ni cœur ni vertu. Il continua ainſi ſa route à pied, & preſque ſans rien manger.

Préſence d'eſprit charitable.

Un jour *Ou pan* revenant d'un petit voyage, & prêt d'arriver à ſa porte, apperçut un homme qui voloit des châtaignes dans ſon Parc. Il rebrouſſe auſſi-tôt chemin, & prend un détour de demie-lieue. Quand il fut de retour à la maiſon, le Domeſtique qui l'avoit accompagné, prit la liberté de lui demander la cauſe de ce détour. C'eſt, dit-il, que j'ai apperçû dans mon Parc un homme dans un châtaignier, qui voloit de mes châtaignes: j'ai rebrouſſé chemin, afin qu'il ne me vît pas. Car s'il m'avoit apperçû, une ſubite peur auroit pû le faire tomber. Peut-être en tombant ſe ſeroit-il griévement bleſſé. Ce qu'il m'a volé, valoit-il la peine de l'expoſer à ce danger?

Maximes de Morale.

Su ma kuang s'entretenant un jour avec *Tchao yong*, lui dit: le déſintéreſſement, la droiture, & la force, ſont trois vertus, qui ne ſe trouvent guéres enſemble dans un ſeul homme: je les ai vûës cependant toutes trois dans un tel; c'étoit un grand homme. Permettez-moi de vous dire, reprit *Tchao yong*, que la réünion de ces trois vertus n'eſt pas ſi rare: ce n'eſt pas ce qu'il y a de plus difficile; & les avoir poſſedées toutes trois enſemble, n'eſt pas, à mon ſens, le plus bel endroit de la perſonne que vous nommez. Avoir un parfait déſintéreſſement ſans le moindre orgüeil, une droiture de cœur infléxible, ſans cependant choquer perſonne, beaucoup de force & de bravoure, ſans manquer de douceur & de politeſſe; voilà ce qui eſt rare & difficile, & c'eſt ce que nous avons admiré dans le grand homme dont vous faites l'eloge.

Lorſque je vois quelqu'un à qui il eſt arrivé quelque méchante affaire, & qui n'a pas de quoi s'en relever, ou bien quelqu'autre que l'indigence fait beaucoup ſouffrir. Quand je n'aurois pas de ſuperflu, je l'aſſiſte, & je crois devoir le ſecourir ſuivant mes forces; & cela avec d'autant plus de ſoin & d'empreſſement, que cet homme eſt moins importun, ſoit par la difficulté de m'approcher pour m'expoſer ſa miſére, ſoit par pudeur & par réſerve. Mais pour ce qui eſt de ces gueux de profeſſion, qui font trafic d'un bâton & d'une beſace, qui vont de Ville en Ville, & de maiſon en maiſon, répétant des plaintes & des lamentations étudiées, qui s'applaudiſſent d'avoir bien fait leur perſonnage, quand on leur donne quelque choſe; & qui, quand ils n'obtiennent rien, regardent les gens de travers, & quelquefois éclatent en malédictions & en injures: je les juge indignes de compaſſion, & je crois qu'on n'en doit faire aucun cas. Car pourquoi un

honnête homme ſe retranchera-t'il ſa dépenſe, pour fournir aux débauches de ces Charlatans ?

Liberalité d'un Mandarin pour les pauvres.

LO OUEY TE étant en charge à *Nin koué*, alla un ſoir ſouper chez un Magiſtrat ſupérieur qui l'avoit invité. Celui-ci remarquant ſur ſon viſage une joie extraordinaire, en voulut ſçavoir la raiſon. Je vous avouërai franchement, dit *Lo*, que j'ai eu une vraie ſatisfaction; il s'eſt préſenté à moi une quinzaine de pauvres gens, qu'une année de ſtérilité a obligé de quitter leur village pour chercher ailleurs de quoi vivre. Je leur ai diſtribué tout ce que j'avois amaſſé des épargnes, que j'ai faites depuis que je ſuis en charge, pour les mettre en état de retourner chez eux, & d'y labourer leur terres; & je l'ai fait avec joye. Mais ce qui m'a cauſé un plaiſir bien plus ſenſible, c'eſt que de toute ma famille, & parmi un aſſez bon nombre de mes parens qui ont été témoins de ma libéralité, il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait eu la penſée de déſaprouver cette action de charité; tous au contraire en ont paru fort contens. Voilà ce qui me cauſe la joye dont vous vous êtes apperçu.

Exemple de modeſtie & de pudeur.

Le quartier de *Tai yuen* (*a*) étant fort peuplé, on cherchoit a ménager le terrain; c'eſt pourquoi après avoir mis les morts dans un cercuëil, on avoit coûtume d'en laiſſer pluſieurs ſans les inhumer. *Tun y* s'y étant rendu en qualité de Gouverneur, chargea ſes Officiers ſubalternes de recueillir ceux des cercuëils & des cadavres, qui n'étoient pas encore tout-à-fait en pouſſiere; & ſéparant (*b*) ceux des hommes de ceux des femmes, il les fit enterrer dans deux grandes foſſes diſtinguées. Il ordonna que dans tous les environs on en uſât de la ſorte; qu'on comptât combien de mille on mettoit en chaque foſſe, & qu'on le marquât ſur une pierre, y gravant auſſi le jour, le mois, & l'année.

Autre exemple.

Un Lettré nommé *Kin*, à l'âge de 50. ans, n'avoit point encore eu d'enfans. Une année qu'il tenoit école dans un endroit nommé *Kin tan* aſſez loin de *Tching kiang*, lieu de ſa demeure, ſa femme acheta une jeune fille du voiſinage, pour ſervir d'une femme du ſecond ordre à ſon mari. Sur la fin de l'année, tems ordinaire des vacances, le mari revenant à la maiſon, ſa femme dreſſa une petite collation ſur la table d'un appartement intérieur, où elle avoit placé cette jeune fille, qu'elle avoit fort proprement habillée. Ayant appellé ſon mari; je ſuis déſormais trop âgée, lui dit-elle, pour vous pouvoir donner des enfans. J'ai acheté cette jeune fille, qui eſt du voiſinage & de ma connoiſſance. Elle eſt, comme vous voyez, aſſez bien faite, & a d'autres bonnes qualitez; prenez-la pour être votre femme du ſecond ordre : peut-être empêcherez-vous par-là votre famille de s'éteindre.

A ce diſcours, & plus encore à cette vûë, le mari rougit, & baiſſa la tête ſans dire un ſeul mot; la femme s'imagina que ſa préſence rendoit ſon mari confus. Elle ſort & enferme dans la chambre ſon mari & la jeune fille. Le mari qui voulut ſortir auſſi, trouvant la porte fermée, ſauta par une fenêtre; & allant trouver ſa femme, vous avez un bon cœur, lui dit-il, mes ancêtres & moi nous vous ſommes fort obligez: mais vous ne ſçavez pas que cette fille étant encore petite, je l'ai ſouvent por-

(*a*) Capitale de la Province de *Chan ſi*.

(*b*) On peut juger par-là combien les Chinois ſont aiſez à ſe ſcandaliſer ſur les aſſemblées d'hommes & de femmes.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 208 sur 577

tée entre mes bras, & lui ai ſouhaitté à chaque fois un mariage bien aſſorti. Je ſuis ſur l'âge & aſſez infirme, je lui ferois tort de la prendre. Rendez-la vîte à ſon pere. On la rendit, & à la fin de l'année *Kin* eut de ſa femme un fils, qui à l'âge de 17. ans obtint le dégré de *Sieou tſai* *; l'année ſuivante, celui de *Kiu gin* **, & qui fut dans la ſuite un grand & fameux Miniſtre.

* Bachelier.
** Licentié.

Autre exemple.

Dans la révolte de *Tchang lien tchang*, un jeune étudiant nommé *Ouang y tſin* étant tombé entre les mains des Rebelles, apperçut parmi ceux qu'ils avoient enlevez, la femme d'un autre jeune homme de ſa connoiſſance. Sur le champ il va trouver le chef des Rebelles, & lui dit : Monſieur, je trouve ici ma ſœur ; je viens vous demander en grace qu'elle ne ſoit point deshonoree : notre rançon ne tardera pas, je vous en réponds. Mais s'il arrive la moindre choſe à ma ſœur, nous ne pourrons ni elle, ni moi, ſurvivre à cet affront. Il dit ces paroles d'un ton & d'un air qui perſuada l'Officier. On le mit avec cette jeune femme dans une chambre qu'on leur donna pour priſon. Ils y paſſerent un mois & davantage, ſans qu'il échappât à ce jeune homme, ni une parole, ni un geſte, qui ne fût ſelon toutes les regles de la bienſéance.

Médecin charitable.

Kin ko Medecin de *Chan yu* joignoit à une grande habileté un égal déſintéreſſement & une charité peu commune. Qui que ce fût qui l'appellât, pauvre ou riche, il accouroit auſſi-tôt, quelque tems qu'il fît : c'étoit alors la coûtume que les Médecins de quelque réputation allaſſent en chaiſe, mais il fit toûjours ſes viſites à pied juſqu'à l'âge de 80. ans. Quand on lui demandoit pourquoi ? Je crois, diſoit-il, cette dépenſe mieux employée à ſoulager les enfans malades de pluſieurs pauvres familles. En effet il ſauvoit la vie à une infinité d'enfans, & il avoit pour cela un talent rare. Sa charité ne ſe bornoit cependant pas là. Si quelque pauvre malade avoit beſoin de *Gin ſeng*, ou de quelque autre remede encore plus cher, il le fourniſſoit à ſes frais, le mêloit ſans rien dire, dans d'autres drogues communes, & le leur donnoit, ſans jamais le leur faire ſçavoir. Il ſauva de la ſorte un fort grand nombre de pauvres gens.

Un jour paſſant dans la ruë, il vit un homme qui vendoit ſa femme, pour avoir de quoi payer à l'Empereur ce qu'il lui devoit. *Kin ko* lui dit de retenir ſa femme, & paya ſur le champ pour lui. Enfin à l'âge de quatre-vingt-ſept ans, étant prêt de mourir, il vit venir comme au-devant de lui une jeune Vierge, dont l'éclat ſurpaſſoit celui de l'or & des pierres précieuſes ; & toute la maiſon fut remplie d'une odeur plus agréable que celle des parfums les plus exquis. Depuis ce tems-là ſa poſtérité a été nombreuſe.

Exemple de charité.

TCHEOU PI TA tout jeune encore, avoit cependant un emploi à *Chao ſung*, Ville de *Tche* * *kiang*. Un Ecrivain de ſon Tribunal, par une négligence coupable, fut cauſe que le feu prit à la maiſon. L'incendie qui ſe communiqua de maiſons en maiſons en ayant conſumé un bon nombre, l'Ecrivain fut mis en priſon ; & il ne s'agiſſoit de rien moins que d'être condamné à la mort. Avant que les procédures fuſſent finies, & portées aux Tribunaux ſupérieurs, *Tcheou* s'informa de cet Ecrivain même, quelle peine il y avoit pour un homme en Charge, quand il arrivoit que par ſa faute, le feu brûloit les maiſons du peuple. On le caſſe ſans rémiſſion, dit l'Ecrivain. Sur cela *Tcheou* alla déclarer, quoique fauſſement, que l'incendie étoit arrivé par ſa faute ; & par la perte de ſon emploi

* Nom d'une Province de la Chine.

ploi, il ſauva la vie à l'Ecrivain. Il ſe retira enſuite chez lui, étudia long-tems avec application, parvint aux plus hauts dégrez des Lettres, & obtint enfin le titre de *Kong* (*a*).

Sur l'avarice.

CETTE maiſon riche, mais dont la juſtice & la charité ſont bannies, qu'eſt-ce autre choſe qu'une montagne ſtérile, qui renferme en ſon ſein de riches métaux, mais fort inutiles, s'ils n'en ſortent?

Sur le mauvais uſage des talens.

CET homme qui a tant d'eſprit & de ſi beaux talens, & qui ne s'en ſert que pour le mal, quel nom peut-on plus juſtement lui donner, que celui de tyrannique deſtructeur des œuvres du Ciel?

Compaſſion pour un Pauvre.

KOU FANG TCHOU s'étant levé une nuit par haſard, vit de ſa cour dans ſon jardin un homme monté ſur un arbre où il voloit des fruits. Quel eſt cet homme-là, dit-il tout haut? le voleur qui l'entendit, ſaiſi de frayeur, tomba de haut en bas, & s'incommoda. *Kou* l'alla joindre auſſi-tôt, & reconnut que c'étoit le fils d'un de ſes voiſins. Je ſçai, lui dit-il, en le raſſûrant, que vous êtes pauvre: la néceſſité fait faire bien des choſes. Ce que vous me voliez n'étoit rien. Je ſuis bien fâché que vous ayez ainſi pris la peur; faites effort pour vous retirer chez vous, demain j'aurai ſoin de vous procurer quelque ſecours. En effet il lui donna du grain & quelque argent, mais en grand ſecret, & ſans en rien dire dans la maiſon. Quand cet homme fut bien guéri de ſa chûte, un jour *Kou* aſſemblant ſes fils & ſes neveux: mes enfans, leur dit-il, vous avez maintenant raiſonnablement de quoi vivre; il faut que chacun de vous s'applique & apprenne à le conſerver; cela ne ſe fait point ſans peine: mais c'eſt une peine qu'il faut prendre, ſans quoi on ſe trouve bien-tôt dans l'indigence, & la miſere porte ſouvent à de grandes baſſeſſes. Je pourrois vous en citer des exemples, ſans les aller chercher bien loin; ſur quoi il leur raconta l'avanture de ſon voleur. Chacun demandant qui c'étoit, le Vieillard les en reprit. Penſez, leur ajoûta-t'il, à profiter de la leçon que je vous fais, c'eſt de quoi il eſt queſtion. Que ſerviroit pour votre inſtruction, que vous connuſſiez l'homme dont il s'agit.

Miſere ſoulagée.

UN homme du Territoire de *Sin kien* ſouffrant depuis long-tems les rigueurs d'une affreuſe pauvreté, ſe trouva enfin réduit à trois *fan* (*b*) d'aſſez bas argent, ſans ſçavoir où donner de la tête quand ils ſeroient dépenſez; lui & ſa femme au déſeſpoir, acheterent pour deux *fan* de ris, & pour un d'arſénic, réſolus de mêler l'un avec l'autre, & de mettre par-là fin à leur miſere. Le ris étoit preſque cuit, & l'arſénic venoit d'y être mêlé, lorſque tout-à-coup un des Surveillans de ce canton entra dans leur maiſon. Il venoit de loin à jeun, il avoit faim; & preſſé d'aller ailleurs, il demandoit vîte un peu de ris. Comme on lui dit qu'il n'y en avoit point, il avança la tête vers le fourneau, & en vit qui étoit prêt d'être ſervi. Il ſe plaignit amérement de ce qu'on avoit eu recours au menſonge, pour lui refuſer ſi peu de choſe. Alors le Maître du logis remuant doucement la main; je n'ai garde, lui dit-il, de vous donner de ce ris à manger, & il lui en ajoûta la raiſon fondant en larmes.

A ces paroles le Surveillant prend le baſſin, jette promptement le ris dehors, & l'enterre: puis conſolant ces pauvres gens, ſuivez-moi, dit-il au mari, je puis vous donner cinq *Teou* (*c*) de grain:

(*a*) Titre d'honneur, comme Duc, Marquis, &c.
(*b*) Un *Fan* eſt la centiéme partie d'une once.
(*c*) Le *Teou* eſt la dixiéme partie d'un *Tan*: & le *Tan* eſt de cent livres environ.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 210 sur 577

vous en aurez pour quelques jours, & vous pourrez pendant ce tems-là trouver quelque reſſource pour l'avenir. Ce pauvre homme ſuit donc le Surveillant ; & le remerciant fort de ſa charité, apporte les cinq *Teou* de grain dans le ſac même où ils étoient.

A ſon retour il ouvre le ſac, & il y trouve outre le grain, cinquante onces de bel argent. Il en fut fort étonné : puis revenant de ſa ſurpriſe ; c'eſt ſans doute, dit-il en lui-même, de l'argent dû à l'Empereur, que cet homme aura ramaſſé par commiſſion, & oublié par mégarde dans ce ſac. S'il étoit redevable de cette ſomme & de l'argent de l'Empereur, ce ſeroit pour lui une groſſe affaire. Il a eu compaſſion de moi ; je n'ai garde de lui vouloir nuire. Sur quoi il retourne vîte au Surveillant, pour lui rendre cet argent. Moi, dit le Surveillant, je n'ai point eû commiſſion de recuëillir l'argent de l'Empereur ; je n'ai point mis cet argent dans le ſac : d'où l'aurois-je pris, pauvre comme je ſuis ? Il faut que ce ſoit une faveur du Ciel. Le Surveillant eut beau dire que cet argent n'étoit point à lui, l'autre l'ayant trouvé dans le ſac avec le grain qui lui avoit été donné, ne vouloit point le retenir. Enfin la concluſion fut qu'ils partageroient par la moitié ; ce qui les accommoda l'un & l'autre.

Charité récompenſée.

UN Marchand de *Hoei tcheou* paſſant aux environs de *Kieou kiang*, fit rencontre d'une barque que les voleurs avoient pillée. Il y avoit dans cette barque ſept perſonnes d'une phyſionomie heureuſe. Le Marchand, quoique peu riche, les habilla, & leur ayant donné à chacun quelque argent, il pourſuivit ſa route, ſans s'informer ni de leurs noms, ni d'où ils étoient. L'année ſuivante, ſix de ces ſept infortunez furent faits *Kiu gin* ; & au bout de pluſieurs années, l'un d'entre eux, ſçavoir *Fang ouan tché* vint en qualité de Viſiteur dans le Territoire de *Kia hou*. Le Marchand qui avoit mal réüſſi dans ſon commerce, s'étoit trouvé ſans reſſource loin de ſon pays, & s'étoit vendu pour eſclave à un Officier de *Kia hou*. *Fang* mangeant chez cet Officier, reconnut parmi les gens qui ſervoient à table, le Marchand qui lui avoit autrefois fait la charité. Il l'appelle pour l'examiner de plus près ; & s'étant bien aſſûré que c'étoit lui : vous ſouvenez-vous, lui dit-il, de la charité que vous exerçâtes il y a huit ans à l'égard de ſept perſonnes ? Je ne m'en ſouviens point, répondit l'Eſclave, Quoi ? reprit *Fang*, ne vous ſouvenez-vous pas de ſept perſonnes, qui venoient d'être dépoüillées aux environs de *Kieou kiang*, & à qui vous donnâtes de l'argent & des habits ? Je m'en ſouviens bien, moi, ajoûta-t'il, ſe levant de table, & pliant le genou pour le ſaluer, j'en étois un, & je reconnois mon bienfaicteur. Il obtint ſa liberté, le retint quelque tems auprès de ſoi, lui donna quelques centaines d'onces d'argent, & lui en procura de ceux avec leſquels il avoit été autrefois volé. Ainſi le Marchand ſe trouva ſur un bon pied, & en état de s'en retourner avec honneur.

Riche attentif aux beſoins des pauvres honteux.

OUAN GIN FANG, arriere-petit-fils du fameux *Ouen ngan y*, étoit un homme puiſſamment riche en argent & en fonds de terres ; juſques-là que ſes grands biens lui avoient fait donner le ſurnom de *Poan ſeng*, qui ſignifie *moitié de Province*. Mais autant qu'il étoit riche, autant avoit-il peu d'attache à ſes richeſſes. Il en uſoit honnêtement ſelon ſa condition : du reſte il faiſoit de grandes largeſſes, & avoit beaucoup de compaſſion pour les pauvres. Quand il découvroit dans ſon quartier quelques familles indigentes, il ſe faiſoit un plaiſir de les ſoulager ; & quand ces familles étoient de condition à rougir de leur pauvreté, il prenoit ſur ſoi de l'argent dans une

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 211 sur 577

bourſe, & ſortant le ſoir ſous quelque prétexte, il prenoit ſon tems pour faire paſſer cet argent dans leur maiſon ſans être apperçû. Il ſoûtint ainſi pluſieurs honnêtes familles, dont la plûpart ne ſçachant pas d'où leur venoit un ſecours ſi peu attendu, le regarderent, comme une faveur venuë immédiatement du Ciel. Il y en eut d'autres qui jugerent que ces ſecours leur venoient de la libéralité de *Ouan*, & qui allerent lui en témoigner leur reconnoiſſance, mais il leur répondit toûjours d'une maniere propre à éloigner de leur idée qu'il fût leur bienfaicteur, & il refuſa conſtamment d'accepter leurs remerciemens.

Autre Exemple.

UN Marchand nommé *Tou lieou ong*, entendit pendant la nuit un voleur qui entroit dans ſa maiſon. Il y a, dit-il de ſon lit, dix ou douze *Chin* (*a*) de ris en tel endroit, vous pouvez les prendre à l'aiſe. Si cependant vous vouliez bien m'en laiſſer un *Chin*, pour donner demain à dîner à deux enfans que j'ai, vous me ferez plaiſir. Le voleur enleva en effet le ris, à un *Chin* près, & rencontrant enſuite le Marchand: j'ai oüi dire qu'on vous a volé, lui dit-il, cela eſt-il vrai? Point du tout, dit le Marchand. Quoi, dit le voleur, dernierement pendant la nuit, on ne vola point votre ris? Je vous ai déja dit que non, répondit le Marchand. On me l'a cependant bien aſſûré, répondit le voleur: on m'a même ajoûté que vous priâtes celui qui voloit votre ris, de vous en laiſſer un *Chin*; qu'en eſt-il? Le Marchand perſiſtant à nier le fait: je ſçai ce qui en eſt, dit le voleur, & c'eſt moi-même qui vous ai volé, mais je m'en repens: votre vertu me charme, & je veux vous rendre exactement le ris que je vous ai pris cette nuit-là. Le Marchand ne ſe rendit pas encore, & il perſiſta toûjours à dire qu'on ne l'avoit point volé.

Ami fidele.

Ou ting kia, entre autres belles qualitez, avoit celle d'être bon ami. Il en donna des preuves pendant ſa vie. J'en rapporte une. *Lo ki*, avec lequel il avoit lié amitié depuis quelque tems, tomba malade dans un voyage aſſez éloigné de ſa maiſon. *Ou ting kia* qui en eut avis, partit ſur le champ pour l'aller voir. Quand il arriva, tous les gens de *Lo ki* étoient déjà morts d'une dyſenterie contagieuſe, & *Lo ki* étoit attaqué de la même maladie. *Ou ting kia*, ſans s'effrayer du danger, ſervit ſon ami, comme s'il eût été ſon Domeſtique, faiſant ſes boüillons, accommodant ſon lit, le portant entre ſes bras, enfin lui rendant les ſervices les plus bas, juſqu'à ſe lever dix ou douze fois chaque nuit pour le ſoulager, ſans jamais donner le moindre ſigne d'impatience ou de laſſitude. Auſſi *Lo ki* étant rétabli avoit accoûtumé de dire: avant l'âge de 40. ans, je devois la vie à mes parens; le reſte des années que j'ai vécu, c'eſt à mon ami *Ou* que je les dois.

Maximes de morale.

CELUI qui fait du bien à des gens hors d'état d'uſer de retour, amaſſe un tréſor de vertu, qui pour être caché, n'en eſt pas moins riche: c'eſt un bon héritage pour ſes enfans.

QUICONQUE, au contraire, par ſa dureté ou ſon injuſtice, s'attire les malédictions d'autrui: quand ſon autorité ſeroit capable de les empêcher d'éclater; ſon crime, pour être moins connu, n'en eſt pas moins réel; ce que je dis, eſt vrai de tout le monde: mais il ſemble qu'il l'eſt encore plus de ceux qui ont l'honneur d'être en charge.

(*a*) *Chin* eſt la dixiéme partie du *Teou*, & la centiéme du *Tan*, qui eſt une meſure de cent livres, ſelon la balance Chinoiſe, & cent vingt livres ſelon l'Européane.

Calomnie ſoufferte en ſilence par principe de charité.

LOU PANG, ayant eu d'abord le Gouvernement de *Tchang té*, il remplit ſi dignement ce poſte qu'on le fit paſſer à *Vou tchang* ville plus conſidérable. Il paſſa par *Yo tcheou* qui étoit ſur ſa route, où il venoit de ſe perdre quelques piéces de bois conſidérables, qu'une tempête y avoit pouſſées. Le Gouverneur du lieu ne ſçachant pas que ce bois appartenoit à l'Empereur, l'avoit recuëilli, & en avoit fait préſent à *Fang tchoui* grand Officier qui venoit de paſſer par cette Ville: celui qui avoit l'intendance de ces bois, ſçut que *Lou pang* avoit paſſé par *Yo tcheou*, à peu près dans le tems que ces piéces de bois s'étoient perduës: il l'accuſa de les avoir recuëillies. A quoi *Lou* ne répondit rien, ſon ſilence fut pris pour un aveu. Comme il ne s'agiſſoit de rien moins que d'être deſtitué de ſon emploi, bien des gens qui ſçavoient ce qu'étoit devenu ce bois, s'offroient à ſervir de témoins pour ſa décharge, & le preſſoient d'éclaircir l'affaire. Si j'éclaircis cette affaire, répondit-il, voilà deux ou trois honnêtes gens convaincus de la faute qu'on m'impute: il ne m'en coûte, pour les ſauver, que de me taire & perdre ma Charge. J'aime mieux ſouffrir cette perte que de leur nuire.

Exactitude à réparer le tort fait à autrui.

Tchao kouei avoit à *Yuen tcheou* la charge de fournir les chevaux de poſte. Il aimoit à monter à cheval, & ſouvent il étoit en chemin pendant la nuit. Il arriva un ſoir que ſe laiſſant conduire à ſon cheval, il paſſa au travers d'un champ de ris, & y fit quelque dommage; lorſqu'il y eût fait attention, il mit pied a terre, attacha ſon cheval, & attendit qu'il fût jour pour voir le tort qu'il avoit cauſé, & dédommager auſſi-tôt le Maître du champ.

Fidélité à rendre une choſe trouvée, récompenſée par le recouvrement d'un fils perdu.

UN honnête homme de *Mi yun* avoit un fils unique, qu'il aimoit fort. Cet enfant s'étant un jour écarté tant ſoit peu de la maiſon, fut enlevé, & ſon pere eut beau faire des recherches, il n'en put jamais rien apprendre. A quelque tems delà des Marchands faiſant voyage pendant les chaleurs, s'arrêterent pour ſe repoſer à la porte de cet homme, où il y avoit un ombrage épais. L'un d'eux oublia de reprendre en partant un ſac de toile jaune, qu'il avoit attaché derriere une porte, pour être moins expoſé, car tout ſon argent y étoit renfermé. Quelque tems après le Maître du logis apperçut ce ſac, & ne doutant point qu'il n'appartînt à quelqu'un de ces voyageurs qui s'étoient repoſez là, il le recueillit ſoigneuſement, attendant qu'on vînt le redemander.

En effet un homme arriva bien-tôt tout eſſoufflé, qui criant & ſe lamentant, vint dire qu'il avoit oublié derriere une porte un ſac où étoit tout ſon argent. Si vous l'avez, ajoûta-t'il au Maître du logis, je partagerai volontiers avec vous la ſomme qui eſt dedans. Le Maître ayant pris les précautions néceſſaires, pour s'aſſûrer qu'en effet cet homme étoit celui à qui appartenoit le ſac, le lui rendit ſans vouloir rien accepter. Marquez-moi du moins, dit l'autre, après bien des actions de graces, en quoi je pourrai vous faire quelque plaiſir. Le Maître du logis fut du tems ſans répondre. Enfin, preſſé tout de nouveau; j'avois un fils, dit-il, qui s'eſt perdu: je ſuis vieux, & n'ai guéres d'eſpérance d'en avoir d'autre, ſi vous qui allez de côté & d'autre, trouvez quelque jeune enfant dont on veüille ſe défaire, vous m'obligerez de me le procurer. Sur cela ils ſe quitterent.

Le Marchand, quelques mois après, trouva

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 213 sur 577

trouva un homme ſur ſa route qui cherchoit à vendre un enfant, qu'il conduiſoit par la main. Ravi d'avoir de quoi faire plaiſir à ſon bienfaicteur, il l'acheta & le mit ſur un cheval à demi chargé. Auſſitôt qu'il fût arrivé à la porte où il avoit autrefois oublié ſon ſac & ſon argent, il mit d'abord cet enfant à terre. Pendant qu'il attachoit ſes chevaux, l'enfant entra de lui-même dans la maiſon qu'il reconnoiſſoit; on l'y reconnut auſſi, & ſon pere ne ſe poſſédant pas de joie, fit au Marchand tous les bons traitemens qu'il put.

Penſées Morales.

LA vertu eſt ſans contredit le plus précieux de tous les tréſors, puiſque l'uſage qu'on en fait, l'augmente au lieu de le diminuer.

LE cœur eſt une terre d'une prodigieuſe étenduë; votre vie ne ſuffiroit pas, fût-elle de trois cens ans, pour l'enſemencer toute entiere.

Châtiment d'un Valet qui décele ſon Maître à une Doüane.

HIEN TCHU étant fort avancé dans les Charges de la Cour, fut déſervi par quelqu'un d'un plus grand crédit, qui le fit paſſer pour un homme ſans habileté dans les affaires: de ſorte qu'on l'en éloigna, & on l'envoya préſider à certaine Douane. Il y paſſa un jour un Lettré, qui n'ayant pas énoncé tout ce qu'il devoit payer, fut déféré par un de ſes eſclaves. Votre Maître a quelque tort, dit le Mandarin à cet eſclave: mais après tout, ce qu'il a fait eſt aſſez ordinaire: ſa faute eſt une faute commune, & qui ne tire pas à conſéquence. Mais un eſclave accuſer ſon Maître, c'eſt bien autre choſe, & une telle action ne doit point s'autoriſer. Les autres Doüaniers ſubalternes excuſoient l'Eſclave, diſant qu'on devoit protéger ceux qui déféroient les coupables. *Hien tchu* ſans rien répondre, fit conduire cet Eſclave à ſon Tribunal, & le régala d'une bonne baſtonnade.

Sur l'uſage des biens.

IL ſe trouve des gens, qui pour un plaiſir d'un moment, (le Chinois dit d'un clin d'œil) dépenſent de groſſes ſommes, qui ſeroient bien mieux employées à ſauver des centaines de pauvres du froid & de la faim qu'ils ſouffrent.

D'autres font bâtir à grands frais de vaſtes maiſons, pour loger un aſſez petit corps: ne vaudroit-il pas mieux ſecourir pluſieurs gens d'étude, réduits à une ſi grande pauvreté, qu'ils n'ont pas même un endroit où placer leur natte*?

* C'étoit les ſiéges dans l'antiquité.

Exemple de Charité.

TCHIN KONG NGAN & ſa femme, voulant procurer un petit gain à une de leurs parentes fort pauvre, la firent venir un jour travailler de la ſoie. En paſſant par l'endroit où elle travailloit, il la vit cacher de la ſoie pour l'emporter. Il ſort au plus vîte, & ſe reprochant d'avoir apperçû ce larcin: qu'allois-tu faire là, ſe diſoit-il à lui-même? Il falloit paſſer par un autre endroit: tu as grand tort. Sa femme qui l'entendit ſe plaindre ainſi de ſoi-même, fut curieuſe d'en ſçavoir la raiſon. Il ne répondit pas d'abord: mais tout occupé de ce qui l'affligeoit, non, diſoit-il, non encore une fois, tu ne devois point paſſer par là. Enfin ſa femme le preſſant de dire ce qui le chagrinoit ſi fort; c'eſt, répondit-il, que j'ai vû par hazard cette pauvre parente, qui cachoit de la ſoie pour la voler. Je ne lui en ai rien témoigné; mais elle ſe ſera bien doutée que je l'ai apperçûë, & quoique je ſois ſorti à l'inſtant, j'ai entrevû l'embarras où je l'ai miſe. J'aurois bien voulu la raſſûrer par quelque bonne parole; mais j'ai eu peur d'augmenter ſa confuſion. Si je n'avois point paſſé par-là, je lui aurois épargné

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 214 sur 577

cette honte, & à moi le chagrin que cela me cauſe, d'autant plus que je n'y vois pas de remede. Le remede eſt fort aiſé, reprit ſa femme ; ne vous affligez pas davantage. Attendez qu'elle rende compte de ſon travail ; & quand je vous le ferai voir, elle étant à portée de vous entendre, loüez ce travail, & témoignez qu'étant fort à votre gré, vous ſouhaittez que je lui donne aude-là du prix ordinaire. Si vous en uſez de la ſorte, elle ſera guérie de ſa honte, & demeurera perſuadée que vous n'avez pas apperçû ſon vol. *Tchin kong ngan* trouva l'expédient fort bon, & ſe conſola de ſon avanture.

Tendreſſe d'un fils pour ſa mere abſente.

PAO MONG SUEN ayant une Charge dans un endroit où il arriva une méchante affaire, fut envoyé par punition avec pluſieurs de ſes Collégues, pour faire travailler aux digues du fleuve *Hoang*. Sa mere âgée de quatre-vingts ans, demandoit ſouvent de ſes nouvelles ; & pour ne la pas affliger, on lui répondoit toûjours d'une maniere à lui faire concevoir que ſon fils étoit en Charge. L'inquiétude du fils pour ſa mere, ne cédoit en rien à celle qu'avoit la mere pour ſon fils. A chaque paquet que ſes Domeſtiques lui apportoient, il commençoit par demander au porteur ſi elle étoit en parfaite ſanté. Si on lui répondoit qu'elle ſe portoit bien, il laiſſoit-là le paquet ſans l'ouvrir : bon, diſoit-il, me voilà content ; je ſçai que ma mere eſt en bonne ſanté ; le reſte ne vaut pas la peine de me diſtraire de cette agréable nouvelle.

Femme renvoyée par ſon mari, pour l'avoir porté à ſe ſéparer de ſes freres.

DANS une famille nommée *Li*, ſix freres vivoient tous enſemble : leur petit bien & leur dépenſe étoient en commun, & il n'y avoit pas d'union plus grande. La femme d'un des cadets prenant un jour ſon mari en particulier : nous vivons, dit-elle, bien pauvrement : le moyen de demeurer long-tems dans un ſi triſte état ? J'ai en mon particulier quelque argent ; croyez-moi : faiſons bande à part. *Li tchong* ſon mari faiſant ſemblant d'agréer la propoſition : il faut donc, dit-il préparer un repas, & faire ſelon la coûtume une aſſemblée de parens, pour délibérer là-deſſus. La femme qui ne s'attendoit pas à trouver ſon mari ſi facile, fut ravie de voir qu'il ne faiſoit point de réſiſtance, & le repas fut bien-tôt prêt. Quand on eût ſervi, *Li tchong* ſe mit à genoux au milieu de la ſalle, & adreſſant la parole à la femme de ſon frere aîné, comme à la Maîtreſſe du logis : Je vous donne avis, lui dit-il, que j'ai une méchante femme : elle tâche de me perſuader d'oublier mon ſang, & de me ſéparer de mes freres. Je vous avertis que je la renvoye ; cette faute le mérite. La choſe s'éxécuta, & la femme eut beau prier & pleurer, on la renvoya chez ſa mere.

Tendreſſe & tentative d'un fils pour ſa mere âgée & malade.

TCHAO TSE perdit ſon pere étant encore enfant. Sa mere l'éleva très-bien. Lui de ſon côté répondit parfaitement aux ſoins de ſa mere, & eut toujours pour elle une tendreſſe extrême, & tous les égards imaginables. En voici un exemple aſſez ſingulier. Une nuit il entendit à ſa porte une bande de voleurs prête à entrer & à piller ſa maiſon. Il ſort ſans appeller au ſecours, de peur d'effrayer ſa mere, va au-devant des voleurs, & leur adreſſant doucement la parole, je vous abandonne, leur dit-il, ce qu'il y a dans ma maiſon d'argent, de grains, & d'habits, même ceux de ma femme, & le peu qu'elle a de bijoux. Je n'y aurai point de regret, pourvû que vous m'accordiez une choſe ; c'eſt que tout ſe faſſe ſans aucun bruit, pour ne pas effrayer ma bonne mere, qui eſt malade & fort âgée. Il dit cela d'un air ſi tendre, que les voleurs en furent touchez, & ſe re-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 215 sur 577

tirerent. Il rentra pour prendre de quoi leur faire un préſent ; mais il ne put les atteindre.

Tendreſſe & piété d'un fils à l'égard de ſa mere morte.

OUANG OUEI YUEN vivoit du tems que les Peuples Occidentaux s'emparerent de l'Empire, & donnerent commencement à la Dynaſtie nommée *Tſin*. Par attachement pour ſon Prince qui venoit de perdre l'Empire & la vie, jamais il ne s'aſſit tourné vers l'Occident, d'où étoit venu le nouvel Empereur, qu'il ne croyoit pas devoir reconnoître. Sa mere étant morte, il paſſa les trois ans de deüil dans une méchante hutte auprès du tombeau ; & là toute ſon occupation fut de pleurer tendrement ſa mere. Ses Diſciples firent dans la ſuite un Recueil des beaux vers qu'il compoſa ſur ce ſujet pendant ces trois ans : ces vers ſont pleins des ſentimens les plus vifs de regret & de tendreſſe : on n'y trouve rien autre choſe. Au bout des trois ans du deüil il revint à ſa maiſon ordinaire ; mais il n'oublia pas pour cela ſa mere. Se ſouvenant qu'elle craignoit le tonnerre pendant ſa vie ; & qu'elle vouloit, quand il tonnoit, que ſon fils ne fût pas loin d'elle, dès qu'il voyoit venir un orage, il s'en alloit au tombeau : & comme ſi ſa mere avoit pû l'entendre, il diſoit doucement, comme pendant qu'elle vivoit : ma mere, je ſuis ici.

Autre Exemple.

HAI YU vivoit ſur la fin de la Dynaſtie *Ming*. Il étoit en Charge, quand ſa mere mourut. Il quitta ſon emploi ſelon la coûtume (*a*) pour prendre le deüil. C'eſt un des hommes qui ait donné de plus éclatantes marques de regret & de douleur à la mort de ſes parens ; & il alla beaucoup au-delà des devoirs ordinaires que les les Rits ordonnent. Il pleuroit, & donnoit les autres marques de douleur dans les occaſions qui ſont preſcrites ; mais c'étoit d'une façon ſinguliere, & cela pendant huit années entiéres. Car la ſtérilité, puis les guerres qui déſolerent la Province de *Chan tong* ſa Patrie, ne lui permirent pas de faire plûtôt les obſéques de ſa mere. Pendant tout ce tems-là ce ne fut que pleurs & que regrets auſſi vifs le dernier jour que le premier. Il négligea même les précautions les plus ordinaires contre le froid en hyver, & contre la chaleur en été. Une poignée de ris cuit dans beaucoup d'eau ſans ſel, & ſans autre aſſaiſſonnement, faiſoit chaque jour ſa nourriture. La maiſon qu'il habitoit, & qu'on n'avoit pas réparée, devint ouverte à tous les vents, & ne le mettoit guéres plus à couvert des ardeurs du Soleil. Ses parens voulant y faire travailler : non, dit *Hai yu*, ma grande affaire n'eſt pas encore en état ; il ne faut pas que chez moi on penſe à aucune autre. Je ſuis le plus infortuné des hommes, il ne convient point de réparer une maiſon pour moi. Les troubles étant enfin ceſſez, *Tſai hing tſong* devint Gouverneur de ce Pays-là. Ayant été inſtruit du bel exemple de piété filiale qu'avoit donné *Hai yu*, il lui fit de grandes largeſſes, qui le mirent en état de ſatisfaire ſa tendreſſe dans les obſéques & la ſépulture de ſa mere.

Zele ſingulier d'un aîné de famille, pour rétablir l'union entre ſes freres.

QUATRE freres vivoient en commun fort unis, ſans avoir partagé leur bien. Quand ils furent tous mariez, il y eut bien-tôt querelle entre leurs femmes. Chacune portoit ſon mari à ſe ſéparer : & trois de ces quatre freres écoûtant les rapports de leurs femmes, commençoient à ſe broüiller. L'aîné s'en apperçut ; & penſant ſérieuſement à y

(*a*) Les Mandarins de Lettres le quittent pour trois ans ; après quoi on leur donne, s'ils veulent, un Emploi tel que celui qu'ils avoient quitté.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 216 sur 577

remédier, voici l'expédient dont il s'aviſa; un jour que ces trois freres étoient chacun dans leur appartement intérieur avec leurs femmes, il ferma la premiere porte de la maiſon: puis rentrant dans un ſallon, d'où il pouvoit ſe faire entendre à chacun d'eux; malheureux que tu es, dit-il, en s'apoſtrophant ſoi-même, tu étudies depuis tant d'années la doctrine des anciens ſages, & tu fais profeſſion de la pratiquer en travaillant à ta propre perfection; mais il faut bien que tu n'y travailles pas comme il faut: car ſelon la doctrine de nos ſages, s'il n'y avoit rien que de reglé dans ta perſonne, il te ſeroit fort facile de maintenir le bon ordre & l'union dans ta famille: cependant tu vois que la diviſion y regne. Oüi, c'eſt ta faute, malheureux, il ne faut t'en prendre qu'à toi-même, & tu ne ſçaurois t'en punir trop ſévérement; en ſe haranguant ainſi, il ſe donnoit à lui-même de rudes coups; & il continua de la ſorte, juſqu'à ce que ſes freres & ſes belles-ſœurs touchez de ſon zele, & honteux de leur conduite, vinrent lui demander pardon à genoux, le remercier de ſon zele à les corriger, & lui promettre de vivre dans l'union la plus étroite, comme ils firent en effet depuis.

Reſpect & ſoins d'un fils pour ſon pere & pour ſa mere.

Le pere de *Hia yang* étant tombé malade dans le fort d'un hiver très-rude, ce bon fils pendant tout le tems de la maladie qui fut longue, ne ſe repoſa ſur perſonne du ſoin de ſervir ſon pere. Il voulut s'en charger lui-même; & il s'en acquitta avec une ſi grande exactitude, qu'il avoit toûjours à la main tous les petits meubles néceſſaires, ſoit pour les boüillons, ſoit pour les autres néceſſitez du malade. Le pere étant enfin mort de cette maladie, *Hia yang* lui fit des obſeques convenables, & ne manqua jamais depuis de rendre ſes devoirs à ſon pere devant ſa tablette, comme quand il étoit vivant & préſent; juſques-là qu'il continuoit à lui donner avis de tout ce qu'il entreprenoit. Sa mere habituellement infirme, fut obligée de garder le lit pendant trois ans. Tout ce quelle prit de boüillons & de remedes, ce fut ſon fils qui les lui donna de ſa propre main. Tout occupé de la douleur que lui cauſoit l'état où étoit ſa mere, il étoit inſenſible à tout le reſte; & pendant ces trois années il n'entra pas même une ſeule fois dans la chambre où couchoit ſa femme. Une nuit ſa mere témoigna ſouhaitter certains fruits ſecs qu'on nomme *Li*. Malgré la neige qui tomboit, & quoique les barrieres des ruës, & les boutiques fuſſent fermées, il ſortit pour aller acheter ces fruits; & il trouva moyen de parvenir juſqu'aux boutiques où il y en avoit à vendre. Mais tout le monde étant couché, il frappa long-tems, ſans que perſonne répondît. Enfin il ſe mit à pleurer & à ſe lamenter ſi fort, qu'on ouvrit une boutique, où il acheta ce qu'il vouloit. Il avoit un fils qu'il aimoit fort. Cet enfant ayant déplu à ſon oncle cadet de *Hia yang*; l'oncle naturellement colere, le battit ſi violemment qu'il en mourut. Ce fut pour *Hia yang* une douleur bien ſenſible. Cependant le ſoin de ménager ſa mere, & la crainte de la chagriner, lui fit reſſerrer en lui-même toute ſa douleur; & il fut aſſez maître de ſon reſſentiment pour n'en rien laiſſer paroître au dehors.

Châtiment du ciel differé en conſidération de la pieté filiale.

Un jeune homme de *Lin tchouen* aſſez peu reglé dans le reſte, conſervoit cependant pour ſa mere infirme & âgée un très-grand reſpect. Une nuit il entendit en ſonge un eſprit qui lui diſoit: demain ſur le midi, tu ſeras frappé de la foudre, & tu en mourras. Le jeune homme demanda quelque répit à cauſe

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 217 sur 577

cauſe de ſa mere qui vivoit encore. Le Ciel l'a ainſi ordonné, répliqua l'eſprit; il en faut paſſer par-là. Sur cet arrêt, le jeune homme penſa aux moyens d'épargner à ſa mere tout ce qu'il pourroit de la frayeur que devoit lui cauſer cet évenement. Il prépara donc de grand matin le repas de ſa mere; & le lui ayant ſervi, il lui témoigna qu'il avoit envie ce jour-là de faire un tour à quelques lieuës de-là, où ſa ſœur étoit mariée, & la pria de le trouver bon. La mere lui refuſa ſon conſentement. Il arriva que ſur le midi, des nuages épais ſe formerent, & que le Tonnerre commença à gronder. Ce jeune homme moins allarmé de ſa mort, qu'il croyoit prochaine, que de la frayeur qu'en auroit ſa mere, ſort du logis ſous quelque prétexte, tire la porte après ſoi, & s'en va dans la campagne attendre le châtiment de ſes péchez, tel qu'on le lui avoit annoncé en ſonge. Il en fut quitte pour la peur. L'orage fut en peu de tems diſſipé, & il s'en revint auprès de ſa mere. Cette nuit-là même, un eſprit lui vint dire en ſonge: votre piété filiale a touché le Ciel: il vous épargne le châtiment que méritoit votre vie ſi peu reglée. Soyez plus éxact que jamais à tous les devoirs d'un bon fils. Il le fut, & vécut depuis un bon nombre d'années.

Reſpect & tendreſſe d'un fils pour ſa mere.

TSI KING homme très-riche, après avoir employé inutilement tous les remedes ordinaires pour guérir ſa mere qui étoit malade, entendit dire que des malades déſeſpérez avoient quelquefois été guéris, en mangeant de la chair humaine. Auſſi-tôt il ſe coupa un morceau de la cuiſſe, & le fit accommoder pour le faire manger à ſa mere, ſans qu'elle ſçût ce que c'étoit. On le préſenta en effet à la malade; mais elle ne put y goûter, & elle mourut. La douleur que *Tſi king* eut de cette mort, le fit évanoüir juſqu'à trois fois. Quand il eut rendu à ſa mere les devoirs de la ſépulture, il lui prit envie d'avoir ſon portrait pour l'honorer. Il fit venir un Peintre qui l'avoit connuë: mais malgré cela, ce Peintre ne réüſſiſſoit point. *Tſi king* en avoit une vraye douleur, & il paſſa pluſieurs jours en pleurs auprès du tombeau de ſa mere. Pendant ce tems-là, le Peintre la vit une nuit en ſonge. Le matin en ayant encore l'imagination remplie, il prend le pinceau, en fait un portrait très-reſſemblant, & vient l'apporter à *Tſi king*. Celui-ci le reçût avec une grande joye, & honora ſa mere dans ce portrait, comme quand elle étoit en vie. Le bruit s'étant répandu qu'une troupe de brigands armez, couroient la campagne, & n'étoient pas loin: chacun penſoit à s'enfuir. Moi, dit *Tſi king*, je n'ai garde d'abandonner ainſi le tombeau de mon pere & de ma mere. Il aſſembla tous ſes parens, encouragea tout le quartier à fournir aux dépenſes néceſſaires, pour ſe préparer à une généreuſe défenſe. Les brigands qui en eurent avis, après avoir pillé d'autres Villages aux environs, ſe retirerent ſans ſe préſenter devant celui-ci. Les Magiſtrats qui ſçurent que *Tſi king* avoit ſauvé ce Quartier, voulurent lui en témoigner leur reconnoiſſance, & récompenſer ce ſervice. Non, dit *Tſi king*, je vous remercie: ma vûë a été de conſerver le tombeau de mes Ancêtres; la conſolation de l'avoir fait, eſt pour moi une aſſez bonne récompenſe.

Exemple de piété filiale.

SOUS la Dynaſtie *Song*, un nommé *Li hin* dans l'affliction de voir ſa mere devenuë aveugle, entendit dire que quelques perſonnes en ſe faiſant lécher les yeux, avoient recouvré la vûe. Auſſi-tôt il entreprit de rendre ce ſervice à ſa mere. Il ne faiſoit preſque autre choſe depuis le matin juſqu'au ſoir, & il continua toûjours, ſans ſe relâcher le moins du monde, quoiqu'il n'en vît aucun effet.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 218 sur 577

Enfin au bout de deux ans, ſa mere recouvra tout-à-coup la vûë.

Un autre, dont le nom de famille étoit auſſi *Li*, & dont le nom propre étoit *Hing kien*, voyant que tout l'art des Chirurgiens n'avoit pû guérir un ulcere qui tenoit ſon pere au lit, & lui cauſoit des douleurs très-vives, il s'aviſa de ſuccer lui-même cet ulcere, afin de le nettoyer d'une maniere moins douloureuſe pour le malade. Il continua quelque tems. Bien-tôt l'ulcére fut guéri, & les chairs devinrent ſaines & unies comme auparavant.

Que les gens riches & puiſſans, ne doivent pas méconnoître leurs parens pauvres.

FAN OUEN TCHING, qui d'une aſſez baſſe extraction, étoit devenu puiſſamment riche & grand dans l'Empire, inſtruiſant un jour ſes fils, leur diſoit entre autres choſes: Mes enfans, notre famille eſt fort étenduë dans notre Province, & diviſée en bien des branches. Nos parens pauvres ſont en grand nombre, mais ils n'en ſont pas moins nos parens. Croyez-vous que parce qu'ils ſont pauvres, nos ancêtres les méconnoiſſent pour leurs deſcendans? Non, ſans doute, comment donc aurions-nous le cœur de les méconnoître, & la dureté de ne les pas ſoulager dans leur pauvreté? Mes Ancêtres pendant pluſieurs générations ont été vertueux, ſans être puiſſans, ni riches. Je ſuis le premier de ma famille, qui depuis long-tems ſoit parvenu aux grandes Charges. Mais ces honneurs & ces biens que je poſſede, ſont bien moins la récompenſe de mon mérite, que celle de leur vertu. Si j'avois donc la dureté d'en joüir moi ſeul, ſans avoir compaſſion de mes parens qui ſont dans l'indigence, comment pourrois-je un un jour ſoûtenir dans l'autre monde la préſence de mes Ancêtres? Et de quel front paroîtrois-je dès cette vie dans ces édifices deſtinez à les honorer?

Avis ſur la piété filiale, donnez par un Philoſophe à ſon Diſciple.

LE Philoſophe *Yang tchin fou* raiſonnant ſur l'ancien Livre qui traitte de la piété filiale, & ſur la maniere d'en profiter, exhorte ſon Diſciple en ces termes. Chaque jour dans le recueillement & dans le ſilence, fermant même les yeux du corps, s'il eſt néceſſaire, pour vous recüeillir plus parfaitement, penſez d'abord en général quel âge vous avez maintenant, & combien il y a d'années que vous êtes ſur la terre. Rappellez-vous enſuite toutes les années de votre jeuneſſe, & de votre enfance. Examinez attentivement quels ont été pendant ces tems-là les ſoins d'un pere & d'une mere, & quel retour il y a eu de votre part. Ces choſes bien peſées, comme elles le méritent, repréſentez-vous ce premier moment où vous commençâtes à voir le jour, & où en naiſſant dans les larmes, vous fîtes ſouffrir à votre mere une douleur & une inquiétude preſque égale. Puis remontant encore plus haut, formez-vous une vive idée des premiers mois de votre vie, pendant leſquels renfermé dans les entrailles de votre mere, vous ne viviez qu'autant qu'elle partageoit avec vous ce qu'elle prenoit de nourriture, & ce qu'elle reſpiroit d'air. Enfin, ſi après avoir éxaminé ces différens états en particulier, vous recüeillant tout de nouveau, vous vous les rappellez tous d'une ſimple vûë, vous ſentirez infailliblement tout-à-coup naître en votre cœur des ſentimens également doux & tendres. Profitez auſſi-tôt de cette diſpoſition, pour vous établir dans la réſolution ferme d'une piété conſtante & parfaite à l'égard de vos parens. Ne vous propoſez rien moins que d'égaler en ce genre le fameux *Tſeng tſeë*, dont le reſpect & la tendreſſe pour ſon Maître Confucius, ſont louez depuis tant de ſiécles.

Exemple de piété filiale.

AU commencement de la Dynaſtie

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 219 sur 577

Tang, *Lou tao tſong* devenu ſuſpect, & étant accuſé d'une faute, qui alloit à lui faire perdre la tête, obtint de ceux qui le gardoient, la permiſſion d'aller rendre les devoirs du *Tiao* à un de ſes amis qui étoit mort. Il fit ſi bien, que ſe dérobant aux Huiſſiers qui l'accompagnoient, il ſe cacha chez *Lou Nan kin* avec qui il étoit lié d'amitié. Celui-ci malgré les recherches & les menaces de la Cour, pour quiconque receleroit les priſonniers fugitifs, ne déféra point ſon ami. Cependant la choſe ſe découvrit. *Lou nan kin* fut mis en priſon, & l'on étoit ſur le point de lui faire ſon Procès, lorſque ſon cadet vint ſe préſenter au Commiſſaire, qu'on avoit chargé de cette affaire. C'eſt moi, Monſieur, dit-il, qui ai caché chez nous le fugitif; c'eſt moi qui dois mourir & non mon aîné. L'aîné ſoûtint au contraire que ſon cadet s'accuſoit fauſſement, & qu'il n'étoit point coupable. Le Commiſſaire homme habile, tourna ſi bien l'un & l'autre, qu'il découvrit la vérité, ſe convainquit qu'en effet le cadet étoit innocent, & l'en fit convenir lui-même. Il eſt vrai, Monſieur, dit alors le cadet tout en pleurs: c'eſt fauſſement que je m'accuſe moi-même; mais j'ai de fortes raiſons pour le faire. Ma mere eſt morte il y a du tems, & ſon corps n'eſt point encore inhumé: j'ai une ſœur qui eſt nubile, & qui n'eſt point encore promiſe. Mon frere aîné peut mettre ordre à tout cela, & moi je n'en ſuis pas capable; c'eſt pourquoi je ſouhaitte de mourir en ſa place. Daignez accepter mon témoignage. Le Commiſſaire donna avis de tout à la Cour, & l'Empereur à ſa ſollicitation accorda la grace au coupable.

Autre Exemple.

SOUS la dynaſtie *Tang*, *Chin ki tſuen* perdit ſon pere de bonne-heure. Il avoit tant de reſpect & de tendreſſe pour ſa mere que de peur de lui faire la moindre peine, il aimoit mieux ſouffrir des uns & des autres, que d'avoir querelle avec perſonne. Quelques gens de ſa connoiſſance, qui ne pouvoient comprendre d'où lui venoit tant de patience, & qui voyoient avec douleur, que bien des gens en abuſoient, lui repréſenterent que ſa douceur étoit exceſſive, & le faiſoit paſſer pour un homme lâche & timide. On ſe trompe, leur dit-il, je ne ſuis ni lâche ni timide; mais je ſuis fils & j'ay une mere: je crois devoir éviter de lui donner le moindre chagrin. Un jour qu'il paſſoit une riviere avec ſa mere, il s'éleva un fort gros vent. Au premier roulis de la barque, la pauvre mere tomba dans la riviere & ſe noya. *Ki tſuen* pouſſa un cri lamentable, ſe jetta auſſitôt à l'eau, & quoiqu'il ne ſçût pas nâger, prenant ſa mere par le bras, il la tira de l'eau, mais déjà morte; ce qui ſurprit tout le monde, chacun le croyant noyé lui-même, car cette riviere étoit profonde & fort agitée. *Sie chou fang* Surintendant de deux Provinces, ſe trouva dans le voiſinage, & fut inſtruit de ce fait. Il voulut en conſidération du fils, fournir de quoi faire à la mere des obſeques très-honorables; & il alla lui-même en perſonne lui faire la cérémonie qu'on appelle *Tſi*.

Autre Exemple.

TCHIN TSONG étant en charge à la Cour, ſa mere & ſon frere aîné moururent dans leur pays qui étoit fort éloigné. De ſorte qu'il ſe paſſa plus d'un an, avant que *Tchin tſong* en apprît la nouvelle. L'ayant reçûë, il en donna avis à l'Empereur demandant la permiſſion de ſe retirer, ſelon la coûtume, pendant les années de deüil. Sa Majeſté liſant l'endroit où l'on avoit marqué l'année & le jour qu'il avoit perdu ſa mere; comment, dit elle, quand on eſt loin de ſon pere ou de ſa mere, ne doit-on pas continuellement penſer à eux, & s'informer ſouvent de l'état de leur ſanté? Si *Tchin tſong* en avoit uſé de la ſorte, auroit-il ignoré la mort

de ſa mere? Qu'il ſe retire, & pour toûjours: jamais il n'aura d'emploi ſous mon regne.

SIU TSI, qui vivoit ſous la dynaſtie *Song* fut ſi ſenſible à la mort de ſa mere, qu'à force de ſanglotter, il jetta du ſang en quantité par la bouche, & demeura du tems comme mort. Il revint à ſoi: mais malgré l'épuiſement où il ſe trouvoit, il ne voulut rien boire ni manger pendant ſept jours. Ayant fait les obſéques de ſa mere, il paſſa les trois ans du deüil dans une méchante cabanne auprès du tombeau. Pendant tout ce tems-là il ne quitta ni jour ni nuit ſes habits de deüil, & le peu de ſommeil qu'il prenoit par néceſſité, c'étoit en appuyant la tête ſur un morceau de bois fort dur. Dans les plus grands froids, malgré la neige, ſe proſternant auprès du tombeau de ſa mere, il s'informoit comme pendant ſa vie, ſi elle ne ſouffroit point du froid. Il avoit les pieds gelez, & les mains pleines de crevaſſes. Sa cabanne fut bientôt découverte: & quoiqu'il fût expoſé aux injures de l'air, il ne ſembloit pas même y faire attention. Tous les payſans des environs charmez de ſa pieté & de ſa conſtance, le révéroient, comme ils auroient fait un eſprit. S'il y avoit entr'eux quelque procès, ou quelques différends, ils l'en faiſoient auſſitôt le Juge & l'Arbitre: ils étoient ſi contens de ce qu'il regloit, que jamais après ſa déciſion l'on ne portoit l'affaire plus loin.

Enfin le Gouverneur du lieu l'alla voir, & l'obligea de prendre un appartement dans le *Hio* (*a*) pour quelque tems. Il le fit par déférence; mais il eut ſoin d'y faire mettre une table, un lit, & d'autres petits meubles comme pour ſa mere. Il ne manquoit point chaque jour dès le grand matin, de faire chauffer de l'eau, comme pour lui donner à laver, ſelon la coûtume. Puis il apprêtoit & ſervoit un repas, comme il faiſoit, lorſqu'elle étoit vivante. En Hiver, il avoit ſoin de baſſiner le lit qu'il avoit dreſſé; en Eté l'éventail à la main, il en chaſſoit les couſins. Enfin ſon plus grand plaiſir étoit de voir venir les tems marquez pour les cérémonies ſolemnelles; & dans les intervalles des tems deſtinez à ces ceremonies, il ne manqua jamais aucun jour d'offrir un repas à ſa mere.

Autre Exemple.

HO LUN avoit reçû du Ciel un naturel tendre, & il fut en ſon tems un exemple de pieté filiale. A la mort de ſon pere, il porta les choſes bien au-delà de ce qui eſt de pure obligation. Depuis, juſqu'à la derniere année de ſa vie, au jour de la mort de ſon pere, il le pleura auſſi tendrement, que s'il n'avoit fait que de le perdre. Un voleur s'étant gliſſé dans ſa maiſon pendant la nuit, il le vit prendre diverſes choſes, & le laiſſa faire ſans rien dire. Mais s'appercevant qu'il alloit prendre une poële; faites-moi la grace, lui dit-il, de me laiſſer cet utencile, pour apprêter demain matin le repas de ma bonne mere. Le voleur tout honteux laiſſa la poële & tout le reſte, & dit en ſe retirant: ce ſeroit m'attirer quelque malheur que de voler un ſi bon fils. On aſſûre même qu'à cette occaſion il conçut une vraie eſtime pour la vertu, & quitta ſon premier métier.

L'importance des bonnes Compagnies.

TCHU HOEI ONG dit: il vaut beaucoup mieux procurer à vos enfans une belle éducation, que de leur amaſſer de grandes richeſſes. Ce qu'il y a de plus important en ce genre, c'eſt de bien obſerver les liaiſons que font vos enfans. Si vous connoiſſez quelque perſonne qui ait en même tems de la probité & du ſçavoir; tâchez de faire enſorte qu'ils la fréquentent. Le Proverbe dit: Quand on veut donner à quelque choſe une couleur éclatante & agréable, on ne la frotte

(*a*) *Hio*, Cette Lettre ſignifie étude, étudier, lieu deſtiné aux étudians.

pas

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 221 sur 577

pas à l'encre, mais au plus beau vermillon. Il en eſt de même dans la morale. A l'école d'un bon Maître, & dans la compagnie d'amis bien choiſis, l'on ſe forme inſenſiblement au bien, & l'on devient comme eux vertueux & ſage.

Vigilance d'une mere ſur ſes enfans, quoique mariez.

PAO MONG FEN & ſon frere *Tſu king*, furent deux des grands hommes de leur ſiécle. Auſſi leur mere, qui avoit perdu ſon mari fort jeune, les avoit-elle élevez avec grand ſoin, & même avec beaucoup de ſévérité. En voici un trait. Ces deux jeunes hommes déja mariez, & chargez des affaires de leur famille, arrêterent un jour à dîner un homme de leur connoiſſance. La mere, ſelon ſa coûtume, s'informa d'un Domeſtique affidé; quel étoit cet homme que ſes fils avoient invité, & de quoi il les avoit entretenus pendant la table? C'eſt un tel, dit le Domeſtique; l'on n'a guéres parlé d'autre choſe que d'une fille, qu'on dit être fort bien faite; & ce Monſieur inſinuoit à Meſſieurs vos fils, qu'ils pourroient penſer l'un ou l'autre à l'acheter pour concubine. La colere ſaiſit à l'inſtant cette bonne mere: elle appella ſes deux fils, & leur fit une verte reprimande: un tel que vous fréquentez, leur dit-elle, eſt une langue empoiſonnée, qui n'eſt bon qu'à vous pervertir. Manque-t'on de gens ſages & vertueux dans le voiſinage? Pourquoi fréquenter des gens comme celui-là? Quels diſcours vous a-t'il tenus pendant la table? Au lieu de vous entretenir de ſcience & de vertu, vous n'avez parlé que de choſes capables de vous corrompre le cœur. Sçachez que je ne ſuis point d'humeur à ſouffrir que vous entriez dans un ſi mauvais chemin, ſans m'y oppoſer de toutes mes forces, & auſſi-tôt elle ſe retira, & fut un mois ſans dire un ſeul mot à ſes deux fils. Le cadet fut tellement affligé du ſilence de ſa mere, qu'il venoit réguliérement deux fois le jour ſe proſterner à ſes pieds, pour lui demander pardon, & la prier de vouloir bien lui dire une ſeule parole. L'aîné, quoiqu'un peu moins tendre, fut cependant touché juſqu'à répandre beaucoup de larmes, en conjurant ſa mere de lui rendre ſes bonnes graces. Le pardon ne leur fut accordé, qu'après qu'ils eurent promis bien des fois de n'avoir plus de commerce avec l'homme en queſtion, ni avec aucun de ſes ſemblables.

Maximes de Morale.

HO YUEN LEANG dit: Pourquoi ceux qui ont déja du bien, ou qui ſont dans de grands emplois, travaillent-ils juſqu'à la fin de leur vie à amaſſer de plus grandes richeſſes? C'eſt pour leurs enfans, cela eſt clair. Mais ils devroient faire attention à cette ſentence de nos Anciens, qui parlant des grandes richeſſes, diſent avec beaucoup de vérité, que ſi c'eſt un homme vertueux & ſage qui les poſſede, elles lui ſont moins utiles, qu'incommodes, parce qu'elles partagent ſon attention; & que ſi elles ſont entre les mains d'un homme dénué de ſageſſe & de vertu, elles lui facilitent le vice.

Lou yen tchang fils de *Lou pin ſuen* venant d'être fait *Kiu gin*, ſon pere lui fit bâtir une maiſon à part, & la remplit d'inſcriptions de ſa propre main. Voici le ſens de quelques-unes.

Chercher à faire une maiſon riche & puiſſante, c'eſt un obſtacle à bien ſervir le Prince & l'Etat. Point d'empreſſement pour les Emplois, ſur-tout s'ils ſont lucratifs. Point de flatterie pour ceux qui ſont en crédit: ſimplicité, frugalité, tranquillité de cœur, fuite des honneurs, amour de la retraitte; quatre importantes leçons, qui compriſes en quatre Lettres, ſont la tradition de ma famille. Je l'ai reçûë de mes Ancêtres, je la tranſmets à mes enfans, qu'ils s'y conforment, & je ſuis content.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 222 sur 577

Dans une Piéce de Poëſie, qui a pour titre, *le Siécle inſtruit*, on lit les maximes ſuivantes.

UN homme d'âge, qui eſt en même tems vertueux, quel qu'il ſoit d'ailleurs, eſt très-reſpectable.

UN homme par zele & par attachement vous dit des véritez déſagréables; ſi vous vous fâchez contre lui, vous avez grand tort.

IL y a une eſpéce de gens qui font profeſſion de ne reconnoître ni pere (*a*), ni Roi. Evitez d'avoir avec eux aucun rapport.

IL en eſt d'autres auſſi hardis à tromper & à vexer les pauvres, que flatteurs & rampans à l'égard des riches. Gardez-vous bien de les imiter.

IL y a certaines perſonnes aſſez réglées dans leurs mœurs, mais du reſte, ce ſont gens ſans diſcernement, & ſans lumieres: ne les conſultez pas dans vos doutes.

CELUI qui promet facilement & à la légere, manque ſouvent de parole. Ne vous fiez point à des gens de ce caractere. Encore moins devez-vous vous repoſer d'aucune affaire ſur ceux, qui même en votre préſence, parlent tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

NON SEULEMENT il faut une exacte droiture à l'égard de ceux avec qui nous vivons; mais il n'eſt pas même permis de chercher à tromper la poſtérité.

CERTAINES gens ſe font une occupation de s'entretenir de tous ceux qu'ils connoiſſent, & s'arrogent le droit de décider ſur leur mérite. Méchant caractere. Evitez-les, s'il ſe peut: mais il eſt de la prudence de ne les pas imiter.

VOUS ſçavez qu'un tel, quand il a bû, n'eſt pas homme; ne l'invitez jamais à boire.

NE retenez jamais chez vous un homme équivoque & peu connu.

UN pauvre dans la miſere vous a fait quelque dommage; un homme que vous connoiſſez naturellement prompt, vous a offenſé par promptitude; ne traînez ni l'un ni l'autre en Juſtice, c'eſt trop de ſévérité. Enfin voyez-vous quelqu'un dans l'affliction ou dans la miſere? Faites-vous une loi de lui procurer la conſolation, & le ſecours qui dépend de vous.

RECOMMANDER aux gens de Lettres qui ſont dans les grands Emplois, de ne point chercher à acquerir de riches terres, ni à bâtir de vaſtes maiſons, c'eſt choſe aſſez inutile; ceux qui le font, ſçavent aſſez qu'ils ont tort, & ne peuvent s'empêcher d'en rougir. Ceux qui ont quelque vertu n'en ſont pas capables. Mais il y a deux avis que je crois bons à donner même aux plus vertueux. Premierement il eſt à craindre qu'en achetant ce qui eſt à leur uſage, on n'abuſe de leur nom, pour acheter au-deſſous du juſte prix, ou pour payer en argent de bas aloi. En ſecond lieu, il eſt à craindre que la licence de leurs enfans ne leur attirent des affaires fâcheuſes, ou que les friponneries de leurs Domeſtiques ne leur fourniſſent de quoi les couvrir de confuſion: c'eſt à eux d'y veiller de près.

Telle famille eſt maintenant à ſon aiſe, parce qu'elle a été du tems ſans y être. Telle autre eſt maintenant dans l'indigence, pour avoir été ci-devant dans une opulence trop grande. Il eſt donc avantageux de manquer toûjours de quelque choſe; & quand on a tout à ſouhait, un fâcheux revers n'eſt pas loin.

Sur le ſoin de ne pas négliger ce qu'on appelle petites choſes.

QU'UN fils penſe à chaque inſtant à ceux dont il a reçû la vie, c'eſt aſſez peu de choſe en apparence. Cependant que de deux enfans d'ailleurs également exacts à tous leurs devoirs, l'un pouſſe la tendreſſe juſqu'à ce point, qui ne croira que ſa piété l'emporte de beaucoup ſur l'autre?

TEL eſt toujours prêt, ainſi que doit

(*a*) On indique par cette expreſſion les Bonzes de la Secte *Foë*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 223 sur 577

l'être un brave Officier, de ſacrifier, s'il le faut, ſa vie, pour ſon Prince ; c'eſt aſſûrément un ſujet fidéle : mais il ſera bien moins eſtimable, ſi on le compare à tel autre, qui dans les moindres occaſions, comme dans les plus importantes, préfére toûjours ſans héſiter, les intérêts de ſon Prince au ſien.

Un Magiſtrat peut être intégre, & recevoir quelques préſens ; mais s'il ſe fait une loi de refuſer même les moindres, ſon déſintéreſſement eſt plus parfait, & ſon intégrité moins équivoque.

QU'UNE fille ou une femme entende de loin rire un homme ; c'eſt peu de choſe en apparence. S'il s'en trouve cependant, qui d'ailleurs exactes à ne ſe rien permettre de tant ſoit peu contraire à la pudeur & à la bienſéance, pouſſent la délicateſſe & la réſerve juſqu'à éviter d'entendre même de loin rire aucun homme ; on ne peut pas nier que leur vertu n'en reçoive un nouvel éclat. Il en eſt à peu près de même de tout le reſte : & il eſt vrai, comme on le dit ordinairement, que les plus grandes choſes ont ſouvent des commencemens fort petits.

IL n'eſt pas moins vrai que ce qui eſt petit en apparence, eſt cependant ce qui donne le dernier luſtre aux choſes les plus relevées. Comment oſer après cela faire peu de cas de ce qu'on appelle petites choſes ? On le doit d'autant moins, qu'on ne le fait guéres impunément, & ſans de fâcheuſes ſuites. Une étincelle peut cauſer un incendie, & il ne faut qu'une fourmiliere, pour faire tomber en ruine un rempart.

Inſtructions d'un Pere de Famille à ſa poſtérité.

TCHAN SUN KIU fut en ſon tems le modele des Peres de famille. Auſſi dans tout ſon quartier recüeilloit-on avec avidité les inſtructions qu'il faiſoit à ſes enfans, ſelon les occaſions qui ſe préſentoient. Chacun ſe faiſoit un devoir de les retenir, & un plaiſir de les répéter. En voici un petit échantillon. Je recommande à mes deſcendans, diſoit-il, que quelque nombre qu'ils ayent d'enfans, ils ne négligent pas l'inſtruction d'un ſeul. S'il leur naît grand nombre de filles, qu'ils les nourriſſent & les élevent toutes avec ſoin. Lorſqu'ils choiſiront des femmes à leurs fils, ou qu'ils promettront leurs filles, qu'ils cherchent à s'allier à des gens de bien, & non pas à s'appuyer de gens nobles & riches. Quand ils marieront une fille, qu'ils la fourniſſent d'habits propres, & d'une caſſette garnie des petits meubles convenables ; mais point de luxe & de ſuperflu. Quand ils auront chez eux quelque malade, au lieu d'appeller les Bonzes, pour réciter leurs prieres, qu'ils appellent un bon Medecin, & qu'ils fourniſſent l'argent néceſſaire pour les remedes. Si quelqu'un meurt, il faut faire à tems la cérémonie *Tſi*, ſelon que le preſcrivent les Rits ; mais il ne faut ſe ſervir ni de *Ho chang* (*a*), ni de *Tao ſſée* (*b*). Car comme il eſt raiſonnable de ne pas omettre les anciens Rits ; auſſi ne doit-on pas adopter ces nouveautez.

FANG KING PE étant en charge à *Tſin ho*, une femme du menu peuple accuſa ſon fils de lui manquer de reſpect. *Fang*, avant que de juger l'affaire, fit part à ſa mere de l'accuſation qu'il avoit admiſe, & témoigna être diſpoſé à punir ſéverement le coupable. Il ne faut pas, mon fils, dit la mere ; ce petit peuple eſt peu inſtruit, c'eſt manque d'inſtruction qu'il commet ces ſortes de fautes. Inſtruiſez d'abord ce jeune homme ; & s'il retombe, uſez de ſévérité ; après quoi, elle ordonna qu'on fît venir manger avec elle cette femme qui avoit accuſé ſon fils, & que le jeune homme accuſé demeurât debout au bas de la ſalle. Cela ſe fit ainſi pendant pluſieurs jours ; & *Fang* tout ce tems-là ſervit (*c*).

(*a*) Bonzes de la Secte *Foë*.
(*b*) Bonzes de la Secte *Tao*.
(*c*) Il y en a qui étant grands Mandarins ſervent eux-mêmes tous les jours leur pere ou leur mere à table.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 224 sur 577

lui-même ſa mere à table avec le plus grand reſpect. Ce jeune homme, honteux de ſa conduite paſſée, témoigna qu'il comprenoit le ſens de cette inſtruction muette, & qu'il ſe repentoit de ſa faute; non, dit la mere du Magiſtrat, il n'a encore que de la honte, le repentir ne lui a pas encore pénétré le cœur. Cela ſe continua donc pendant dix jours, au bout deſquels ce jeune homme frappant la terre du front en actions de graces, & ſa mere fondant en larmes, demanderent à ſe retirer. *Fang* y conſentit, & ce jeune homme dans la ſuite fut un exemple d'obéiſſance & de reſpect pour ſa mere.

Exemple de ſévérité en fait de diſcipline militaire.

LEOU GIN TCHEN commandant dans des tems ſuſpects un corps de troupes à *Cheou tcheou*, y tomba malade de fatigue. Un jeune fils qu'il avoit, ſe laiſſant entraîner par quelques autres, prit ce tems-là pour paſſer la nuit au-delà du fleuve *Hoai*, contre l'ordonnance publiée, qui portoit peine de mort pour quiconque oſeroit le faire. Une ſentinelle donna avis de cette infraction; le Commandant, ſans héſiter, condamna ſon fils au ſupplice que marquoient les ordonnances. Comme le pere & le fils étoient aimez, tous les Officiers demandoient grace, & trouvant le pere inflexible, ils crurent pouvoir le toucher par le moyen de ſa femme. Ils s'addreſſerent donc à elle; & lui expoſant le danger où étoit ſon fils, ce qu'ils croyoient qu'on lui avoit caché, ils la preſſerent de demander ſa grace. J'aime mon fils tendrement, répondit-elle: le voir mourir ſi jeune & dans les ſupplices, c'eſt ce qui me perce le cœur. Mais d'un autre côté ſi on l'épargne, la famille des *Leou* aura manqué de fidélité & d'exactitude dans le ſervice de ſon Prince. Non, je ne puis m'oppoſer à l'exécution de la Sentence. Le jeune homme fut en effet coupé par la moitié du corps, comme le portoit la loi. Après quoi ſon pere & ſa mere recüeillant ſon corps, lui donnerent publiquement toutes les marques poſſibles de leur tendreſſe. Spectacle qui tira les larmes des yeux à ceux-là-mêmes, qui n'avoient point été touchez de la mort du fils.

Fruits d'une bonne éducation.

NGEOU YANG SIEOU n'avoit pas encore trois ans quand il perdit ſon pere. La jeune veuve ſa mere, dès qu'il eût atteint l'âge de 4. ans, prit un ſi grand ſoin de l'inſtruire, que dans les plus grands froids de l'Hiver, elle paſſoit une partie de la nuit à former des caracteres ſur des cendres froides (*a*), pour les lui apprendre. Elle lui repétoit ſans ceſſe, qu'il eût à ſe ſouvenir dans la ſuite, qne ſon pere qu'il avoit à peine connu étoit un homme déſinterreſſé & bienfaiſant. J'aurois peine à t'exprimer lui ajoûtoit-elle, juſqu'où il pouſſoit le reſpect, l'obéiſſance, & la tendreſſe pour ſon pere & ſa mere. Je rougiſſois ſouvent de le ſeconder ſi mal dans ſes attentions reſpectueuſes. Auſſi quand je me vis mariée avec lui, je ne doutai point que je ne dûſſe avoir un bon-fils d'un homme qui étoit ſi bon fils lui-même. Long-tems après le terme preſcrit pour le deüil, il regrettoit ſi fort ſon pere & ſa mere, que la ſeule vûë d'un repas bien ſervi le faiſoit ſouvent fondre en larmes; ſa douleur étoit, diſoit-il de n'avoir pas traitté ſes parens pendant leur vie, comme il l'auroit ſouhaitté. Mais ſur-tout il répandoit des larmes en abondance toutes les fois qu'aux tems reglez la cérémonie *Tſi* revenoit, & cela juſqu'à la derniere année de ſa vie.

(*a*) C'eſt pour marquer que ſa pauvreté ne lui permettoit pas d'avoir bon feu. Cette expreſſion eſt d'un uſage commun. Un homme peut dire par modeſtie, parlant de ſa maiſon, *Han kia*, la froide maiſon, c'eſt-à-dire, maiſon pauvre, ou peu riche.

S'il

S'il étoit ſi tendre pour ſes parens, il étoit auſſi plein de douceur & de bonté pour les autres, & même pour les coupables. Etant en Charge, il ne liſoit jamais les Piéces d'un Procès criminel, qu'il ne dît en ſoûpirant: je voudrois bien ſauver la vie à cet homme-là. Il faut cependant qu'il meure ſuivant les Loix, & je ſuis obligé de le condamner, cela eſt triſte. Un jour que j'étois auprès de lui, te tenant entre mes bras, il me dit en te regardant: je ſens bien que ma vie ne ſera pas longue; je doute fort que je voye ce cher fils dans un âge mûr. Ayez ſoin, ajoûta-t'il, de l'inſtruire en ma place, & comme de ma part.

Ngeou yang ſieou animé par les diſcours de ſa mere, étudia avec ardeur, parvint bien-tôt au dégré de *Kiu gin*, puis à celui de *Tſeng ßeë*. Sa mere en eut une joye ſenſible; mais elle ne laiſſoit pas de l'avertir que l'ambition, le faſte & la cupidité ne devoient pas être le fruit de ſes études. *Ngeou yang* profita ſi bien de ces avis, qu'il devint dans la ſuite un ſage Miniſtre. Le Prince qu'il ſervoit, donna à la mere, en conſidération du fils, un titre (*a*) très-honorable après ſa mort.

Autre exemple.

LI PANG YEN homme d'eſprit, mais pauvre, ayant appris qu'en certain endroit l'on ouvroit des mines d'argent, y alla chercher fortune (*b*). Comme il avoit de l'induſtrie, il y gagna d'aſſez groſſes ſommes; & il ſçut ſi bien les faire valoir, qu'en peu d'années il devint très-riche. Ce ſuccès lui donna du courage, ſe ſentant du mérite, il ſe ſervit de ſon bien, pour s'ouvrir le chemin aux grands Emplois, & il devint enfin Miniſtre d'Etat. Sa mere qui vivoit encore, craignant que ſon fils ne s'oubliât dans ce haut dégré de fortune, lui rappelloit ſans ceſſe le ſouvenir de ce qu'il avoit été. *Li pang yen* prenoit ſes avis en très-bonne part: mais ſes fils un peu moins dociles, témoignerent à leur grand-mere, qu'ils s'ennuyoient de lui entendre ſi ſouvent répéter la même choſe, à la honte de la famille. Je vous trouve bien délicats, leur dit-elle, lequel eſt le plus honteux ou qu'un Miniſtre d'Etat ait autrefois travaillé aux Mines, ou bien qu'un homme qui a travaillé aux Mines, ſoit parvenu à être Miniſtre d'Etat? N'eſt-ce pas la même choſe? Pourquoi donc rougir de l'un, n'ayant pas rougi de l'autre?

Avis aux Chefs de Famille.

TOUTE Maiſon bien reglée doit avoir pour maxime de fermer exactement la porte, & de ne jamais donner la moindre entrée à certaines femmes intrigantes, qui parcourent les maiſons chantant de côté & d'autre, diſant la bonne avanture, ou récitant des prieres; qui ont mille tours & mille adreſſes, pour ſonder le cœur des femmes & des filles d'une maiſon, & corrompre les plus innocentes. Il en eſt peu qui ſoient aſſez éclairées ou aſſez fermes, pour ne ſe pas laiſſer enfin ſéduire. La diviſion dans les familles, les inimitiez entre les voiſins, ſont les ſuites ordinaires des diſcours de ces ſortes de femmes, & il n'eſt pas même rare qu'elles ſoient d'intelligence avec des voleurs, pour leur fournir les moyens de faire un mauvais coup, ou bien avec des galans, pour porter les billets de part & d'autre, & favoriſer les rendez-vous. On n'y ſçauroit trop prendre garde.

Autre avis aux Peres de Famille.

NE ſouffrir point de jalouſie entre la premiere femme, & les femmes du ſecond ordre. Ne mettre point de différence entre les enfans qui viennent de celle-ci ou de celle-là; ne point favoriſer par trop d'indul-

(*a*) Comme qui diroit Ducheſſe ou Marquiſe de tel endroit.

(*b*) *Li* eſt le nom de famille. *Pang yen* eſt le nom perſonnel & diſtinctif de cet homme. Il en eſt de même des autres noms.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 226 sur 577

gence la licence des Eſclaves. Eviter tout luxe, & tout excès dans les nôces. Veiller à cultiver les terres, & à entretenir des mûriers. Recevoir toûjours bien les hôtes; s'acquitter avec tout le ſoin poſſible des cérémonies *Tſi* dans les occaſions ordinaires & aux tems reglez. Voilà, diſoit *Tchu ouen kong*, ce qui entretient une famille dans l'union, dans le crédit, dans une honnête abondance, & même dans l'honneur & dans l'éclat.

Exemples d'attachement à ſon Prince.

DANS la révolte de *Tchu tſu* contre l'Empereur *Te tſong*, *Kao tchong ti* Général de l'Armée de l'Empereur, & *Li ge yué* qui commandoit les Rebelles, en étant venus aux mains, les révoltez qui eurent en cette occaſion quelque avantage, laiſſant ſur le champ de bataille le corps de *Kao tchong ti*, lui couperent la tête, & l'emporterent. L'Empereur *Te tſong* fit recueillir le corps, & pleurant ſur ce cadavre, il y fit ajuſter une fauſſe tête, & lui fit des obſéques magnifiques. *Tchu tſu* de ſon côté pleurant ſur la tête qu'on lui porta, y fit ajoûter des nattes en forme de corps, & la fit inhumer avec honneur. Tant il eſt vrai qu'un brave & fidéle ſujet ſe fait regretter non-ſeulement du Prince qu'il a bien ſervi; mais même de ceux qui étant ſes Ennemis & ceux de l'Etat, trouvent leur avantage en ſa mort.

Tchu tſu, après avoir ainſi rendu à *Kao tchong ti* les derniers devoirs, fit porter le corps de ſon propre Général *Li ge yué* à *Tchang ngan* d'où il étoit, & lui ordonna auſſi des obſéques honorables. Mais la mere de *Li ge yué*, bien loin de pleurer ſon fils, témoigna au contraire beaucoup d'indignation.: malheureux, lui diſoit-elle, tout mort qu'il étoit, quel mal t'avoit fait l'Etat & ton Prince, pour te revolter de la ſorte? Tu as péri, tu le méritois; n'attends pas que je te pleure: tout mon regret eſt que tu n'ayes pas péri plûtôt. Tant il eſt vrai qu'un ſujet rebelle non-ſeulement attire ſur lui les vengeances du Ciel, mais devient pour ſes plus proches un objet de haine & d'indignation.

Une mere égorge ſon fils rebelle au Prince.

SOUS la Dynaſtie *Tang*, *Kou hoai nguen* eſclave entreprenant, ſe mit à la tête d'un parti formé contre l'Empereur. Un jour ſa mere lui reprochant ſon crime: malheureux que tu es, lui dit-elle, malgré toutes mes remontrances tu te révoltes donc contre ton Prince, dont tu n'as reçû que des bienfaits? En prononçant ces paroles, elle prit un couteau qui ſe trouva là, le lui enfonça dans le ſein, & en même tems s'écria: c'eſt à mon Prince & à l'Etat que j'immole ce ſcélérat.

Un fils combat pour ſon Prince contre ſon pere, Chef des Rebelles.

SOUS un autre Regne *Li hoai quang* faiſant un parti contre l'Empereur regnant, ſon fils *Li kio* quitta auſſi-tôt ſon pere, & s'en allant trouver l'Empereur: Prince, lui dit-il, mon pere malgré moi, forme un parti contre vous. Je veux par ma fidélité réparer, autant qu'il eſt en moi, l'infamie de ſa révolte. Si vous agréez mes ſervices, j'eſpere de faire échoüer ſes deſſeins. Il marcha en effet par ordre du Prince à la tête d'un corps de troupes contre l'armée des Rebelles. Il les défit entierement, dans un combat, mais il y perdit la vie.

Ces deux exemples ont fondé une eſpece de Proverbe, ſuivant lequel, pour exprimer que les enfans ne reſſemblent pas toûjours à ceux qui leur ont donné la vie, on a coûtume de dire: *Hoai nguen* avoit une ſage mere, & *Hoai quang*, un ſage fils.

Sur les jeunes gens.

UN ancien comptoit trois métamorphoſes de jeunes gens libertins. D'abord,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 227 sur 577

diſoit-il, d'hommes qu'ils étoient, ils deviennent *Hoang* (ſauterelles qui ravagent les campagnes.) Il indiquoit par-là qu'ils mangent d'abord ce qu'ils ont de bien en terres. Enſuite, continuoit-il, ils deviennent *Tou* (ver qui ronge les livres & les habits.) Il indiquoit par-là qu'ils mangent leurs livres & leurs habits, après les avoir vendus. Enfin, ajoûtoit-il, ils deviennent *Tſiu* (ver qui ronge la chair humaine. Il indiquoit par-là qu'ils vendent leurs eſclaves, & en mangent bien-tôt ce qu'ils en ont tiré. On a changé le langage de cet Ancien en un autre, qui revient au même. Un homme libertin & débauché, commence, dit-on, par devenir *Kieou yn* (inſecte qui mange la terre: c'eſt-à-dire, qu'il vend ſes champs, & diſſipe l'argent qu'il en a reçû. Il devient enſuite *Pe y* (fourmi blanche qui ronge le bois, & ruine les édifices & les meubles. En troiſiéme lieu il devient *Li* (poiſſon qui mange ſes ſemblables) c'eſt-à-dire, qu'il vend juſqu'à ſes enfans, pour fournir à ſes dépenſes. Après ces trois métamorphoſes, il s'en fait ordinairement quelqu'autre, tantôt il devient Loup, tantôt Tigre, tantôt *Kiao* (*a*), tantôt (*b*) *King*.

Sçavant réduit au ſilence.

SUMAOUEN s'étant retiré des grands Emplois, paſſoit ordinairement le Printems & l'Eté à ſa Terre de *Lo*; l'Automne & l'Hyver en Ville, ne s'occupant qu'à philoſopher & à inſtruire un aſſez bon nombre de diſciples, que ſa réputation lui attiroit. Au reſte il n'étoit point de ces Maîtres auſtéres, & d'une gravité trop gênante.

Après avoir fait quelque inſtruction à ſes Diſciples, il les menoit à la promenade, examinoit tantôt l'un, tantôt l'autre, ſur la matiere qu'il avoit traittée; & ſi quelqu'un ſe trouvoit ne l'avoir pas bien pénétrée, & n'en pouvoir rendre compte, il en étoit quitte pour une douce réprimande, & quelques mots d'exhortation. Il y avoit tous les jours une eſpéce de répétition, qui ſe faiſoit avec un peu plus d'appareil que les conférences ordinaires, & qui ſe terminoit par un petit repas qu'il prenoit avec ſes Diſciples; repas au reſte fort frugal, conſiſtant en un coup de vin, un peu de ris, un plat de viande pour chacun, & rien davantage.

Un jour étant allé avec quelques-uns de ſes Diſciples faire un tour à la Montagne, où étoit la ſépulture de ſes Ancêtres, il entra dans une Bonzerie qui ſe trouva ſur ſon chemin. Là, cinq ou ſix Vieillards du voiſinage vinrent lui rendre leurs reſpects, & lui faire leur petit préſent. Il conſiſtoit en un peu de ris aſſez groſſier dans un plat de terre, & un ſimple boüillon d'herbes dans un pot des plus communs. Le Philoſophe goûta ce préſent, comme il auroit fait un *Tſi* du premier ordre. Le préſent fait & agréé, un de ces Vieillards portant la parole: » Monſieur, lui dit-il, nous avons oüi par-» ler des fréquentes conférences que vous » tenez en ville avec vos Diſciples; nous » ne ſommes pas à portée d'en profiter. » Aujourd'hui que nous avons le bonheur » de vous voir ici, daignez nous donner » quelque inſtruction par écrit.

Auſſitôt le Philoſophe prend le pinceau, & leur donne l'explication d'un Chapitre de l'ancien livre, qui traitte de la piété filiale. Le Chapitre qu'il expliqua, fut celui qui regarde les gens du commun; un des Vieillards recevant cet écrit, & le parcourant; Monſieur, dit il, je ſuis ravi que vous ayez choiſi ce texte pour nous inſtruire. Cela me donne occaſion de vous faire une queſtion. Nous avons remarqué que dans le livre de la pieté filiale, il n'y a aucun Chapitre depuis le premier qui regarde l'Empereur, juſqu'à celui que vous expliquez, qui ne finiſſe par une citation du livre des Odes: il n'y a que ce Chapitre-

(*a*) *Kiao* eſt un oiſeau réel ou fabuleux, qu'on dit qui mange ſa mere.

(*b*) Animal réel ou fabuleux, qui, dit-on, mange ſon pere.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 228 sur 577

ci où l'on ait omis cette citation. Daignez nous en dire la raiſon.

Le Philoſophe ſurpris d'une queſtion qu'il n'attendoit pas, fut un moment ſans rien dire: puis les ſaluant avec reſpect, de ma vie, leur avoüa-t'il, je n'avois fait cette réflexion; je vous en ſuis obligé: il faut y penſer pour vous répondre. Les Vieillards ſe retirerent en ſoûriant, & répandirent dans tout le Quartier, qu'ils avoient réduit le fameux *Su ma* à ne pouvoir répondre. Cela revint juſqu'à lui, & il en fut mortifié.

Penſées Morales.

AVOIR compaſſion de ceux qui ſont dans l'affliction, c'eſt le moyen de n'y pas tomber vous-même. Les yeux du *Chang ti*, qui ſont pleins de miſéricorde, auroient peine à vous y voir.

POINT de cupidité, point d'injuſtice, ceder plûtôt un peu du ſien, c'eſt le moyen de faire à tems une bonne récolte. C'eſt d'un homme de ce caractere que nos anciens avoient coûtume de dire qu'il ne pouvoit manquer de faire une bonne fin, & de mourir dans la joie.

TCHANG HONG YANG dit: on m'attribuë une mauvaiſe intention: ſi je ne l'ai point en effet, que m'importe? On me ſoupçonne de quelque mauvaiſe action: ſi je n'en ſuis point en effet coupable, quelle raiſon aurois-je de m'en inquieter? Un feu, quelque violent qu'il puiſſe être, ſe diſſipe bientôt, quand il n'a point d'aliment.

Reconnoiſſance d'une bête feroce envers ſon bienfaicteur.

KUO OUEN s'étant retiré dans des Montagnes deſertes, pour y vivre en ſolitude; il ſe preſenta à lui durant pluſieurs jours de ſuite une bête d'une apparence féroce & cruelle, qui ſans cependant lui faire aucun mal, ſe tenoit devant lui la gueule béante pendant un tems aſſez conſidérable, puis ſe retiroit. Enfin *Kao ouen* s'enhardit; & regardant d'aſſez près dans la gueule de cet animal il y apperçut un os, qui s'y étoit engagé d'une maniere à l'incommoder, s'il vouloit manger. Il eut le courage de mettre la main dans ſa gueule toute ouverte & d'en dégager cet os. L'animal auſſitôt ſe retira; & il revint le lendemain chargé d'un Cerf entier, qu'il mit aux pieds de ſon bienfaicteur, comme pour lui témoigner ſa reconnoiſſance.

Le Prince qui entendit parler de cette avanture, fit venir le Solitaire à ſa Cour, malgré qu'il en eût. Chacun l'y regardoit avec reſpect; mais lui ſe deroboit, autant qu'il pouvoit aux yeux des hommes: & quand il ne le pouvoit pas, il demeuroit dans le ſilence, comme s'il eût été ſeul. Un jour qu'on s'y attendoit le moins, il demanda permiſſion de ſe retirer; & il fit de ſi fortes inſtances que le Prince y conſentit. Il s'alla plaçer dans une vallée ſolitaire, du territoire de *Ling ngan*, où il ſe fit une cabanne de roſeaux. A peine étoit-elle achevée, que la révolte de *Sou ſun* éclata. Tout le pays fut ravagé excepté le territoire de *Ling ngan*; ce qui donna au Solitaire la réputation de Prophete.

Penſées Morales.

S'EXPOSER de bonne grace à un danger, qu'il n'eſt pas permis d'éviter, c'eſt le meilleur moyen de n'y pas périr.

FORMER ſuivant ſa paſſion & ſa fantaiſie des deſſeins pour vivre heureux, ce n'eſt pas le moyen de l'être.

Inſtructions d'un Philoſophe à un jeune homme deſtiné aux grand emplois

HOU PANG HENG étant venu à *Sin tcheou*, pria le fameux *Li mi ſun* de vouloir bien lui donner quelques inſtructions par écrit. Voici celles qu'il lui donna.

10. QUAND

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 229 sur 577

1. QUAND on connoît la volonté du *Tien* (Ciel) & celle du Prince, il faut s'y tenir quoiqu'il en coûte.

2. LE ſage eſt le ſeul qui puiſſe ſoûtenir avec conſtance de grandes adverſitez, cela eſt vrai : mais il eſt également vrai que quiconque s'y laiſſe abbattre, n'eſt pas véritablement ſage.

3. QUELQUE réputation de probité qu'on ait acquis, & même quelque vertu qu'on ait, on ne doit point ſe croire arrivé à la perfection. Il faut s'efforcer ſans ceſſe de faire quelques pas de plus dans le même chemin de la vertu.

4. UN peuple s'oublie de l'obéiſſance & du reſpect qu'il doit au Prince ou à ſes Officiers : le meilleur moyen de le ramener à ſon devoir, c'eſt de pourvoir à ce qui lui manquoit, quand le trouble a commencé.

5. QUI ne détruit pas le malheureux *Moi*, ne ſera jamais capable de rien de grand.

6. QUAND le Ciel prépare à quelqu'un de grands emplois, communément il le fait paſſer par de très-rudes épreuves.

7. CE qui eſt trop dur & trop roide, caſſe aiſément, ſi l'on n'a ſoin de le tempérer par quelque choſe de plus fléxible.

8. EN fait de ſageſſe & de vertu, le principal & l'eſſentiel, c'eſt que le cœur ſoit bien plein. Compoſer, diſputer, & diſcourir ſont des acceſſoires.

Gravité affable.

TCHUNG MING TAO dans ſon particulier, étoit ſérieux, grave, & taciturne. Vous euſſiez dit, à le voir aſſis tout le jour, que c'étoit une ſtatuë, & non pas un homme; ſes paroles & ſes actions dans ſon domeſtique ſe ſentoient auſſi de ſa gravité, & il y étoit regardé comme un homme extrêmement ſevere. Lui venoit-il compagnie ? Il étoit tout autre. Rien de plus affable & de plus honnête : auſſi étoit-il aimé de tout le monde, & il n'eut jamais de part aux diviſions ni aux cabales de ſon tems.

Orgueilleux humilié.

HAN TCHI KOUE' étant Gouverneur d'*Y tcheou*, *Tcha yen* vint y être ſecond Officier. Ce dernier ayant été le premier de ſa volée dans une promotion aux dégrez, il en étoit ſottement fier, & ne ſe nommoit jamais que par le titre de *Tchuang yuen han* (*a*). Son ſupérieur étoit choqué de cet orgueïl pédanteſque. Un jour l'entendant encore ſe nommer ainſi à pluſieurs repriſes, enfin il perdit patience, & lui dit d'un ton ſec : n'êtes-vous pas Officier d'*Y tcheou* ? C'étoit lui dire qu'il s'indiquât ſelon la coûtume par le nom de ſon emploi. Il comprit fort bien cet avis, & ſe corrigea ; mais il eut toute ſa vie une ſecrette averſion pour *Han tchi koué*.

Reprimande faite àpropos.

MA KIUEN, *Tchuang yuen* d'une autre promotion, étant venu pour être ſecond Officier à *Tſin tcheou*, y prenoit auſſi le train de s'appeller toûjours *Tchuang yuen*. *Lin* premier Officier du lieu lui dit un jour, mais d'une maniere agréable & polie : Monſieur, vous avez été *Tchuang yuen*, on le ſçait ; moins vous le direz, plus on vous en eſtimera. Il convenoit de vous déſigner ainſi tout le tems qu'ont duré les Cérémonies de la promotion. Aujourd'hui vous êtes Officier de cette Ville ; croyez-moi, ne rougiſſez point de vous déſigner comme les autres par le nom de votre Office.

Ma kiuen fut un peu honteux : il reçut cependant l'avis, & en témoigna ſa reconnoiſſance.

(*a*) C'eſt ainſi que ſe nomme le premier Docteur d'une promotion.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 230 sur 577

Maniere de reprendre ſans choquer.

VOILA deux reprimandes toutes ſemblables priſes bien diverſement. D'où vint cette différence ? C'eſt qu'il y avoit de l'aigreur dans l'une, & qu'il n'y en eut point dans l'autre. Auſſi le Philoſophe *Tchin* dit-il fort bien : quand vous reprenez quelqu'un, n'employez que la raiſon pour lui faire ſentir ſa faute : il la reconnoîtra ſans peine. Si vous y mêlez de l'aigreur & de la colere, ou vous ne réüſſirez point, ou ce ne ſera pas ſans inconvénient.

Inſtruction morale tirée de la conſtruction de deux caractéres Chinois.

DANS la compoſition des Lettres *Tou* & *Tſi*, qui ſignifient jalouſie, envie, on fait entrer la Lettre *Niu* qui ſignifie femme ; d'où vient cela, demandoit un Diſciple à ſon Maître ? C'eſt qu'en effet répondit le Maître, les femmes ſont communément ſujettes à ce vice ; mais c'eſt auſſi pour faire entendre aux hommes que ce vice eſt indigne d'eux, & que d'y être ſujet, c'eſt ſe dégrader & devenir femme.

Ingratitude punie.

VERS les commencemens de la Dynaſtie *Tang*, *Yao tſong* étant déja dans les Charges, prit en affection un Ecrivain nommé *Hoai tchi kou*, en qui il trouva du mérite. Il lui procura des Emplois, & le pouſſa de telle ſorte, que dans la ſuite ils ſe trouverent Miniſtres d'Etat tous deux enſemble. *Yao tſong* en eut de la peine, & il trouva moyen d'éloigner ce Collegue, en lui procurant une Commiſſion fort honorable, mais au loin.

Hoai tchi kou qui ſentit que *Yao tſong* ſouffroit avec chagrin la préſence d'un tel Collégue, lui en vouloit intérieurement du mal. Dans le Pays où il alla en qualité de Commiſſaire, il trouva deux des fils de *Yao tſong* qui étoient en Charge. Comme ils ſçavoient les obligations que *Hoai tchi kou* avoit à leur pere, ils ſe firent médiateurs en bien des affaires, & importunerent aſſez librement le Commiſſaire. Celui-ci ſaiſit cette occaſion de ſe venger de *Yao tſong*. Il donna avis à l'Empereur fort en détail de ce qu'il avoit trouvé de défectueux dans les fils de ce Miniſtre.

Quelques jours après, l'Empereur demanda à *Yao tſong*, comme par maniere d'entretien, ſi ſes fils avoient du talent pour les affaires ; quel Emploi ils avoient actuellement, & comment ils s'en acquittoient. *Yao tchong* comprenant d'abord d'où venoient ces queſtions de l'Empereur & où elles tendoient. « Prince, répondit-il, j'ai trois fils : deux » ſont en Charge à *Tong tou* (la Cour » Orientale.) Ils ne ſont pas fort réſervez : ils auront apparemment fatigué » *Hoai tchi kou*, ci-devant Commiſſaire en » ces Quartiers-là. On ne m'en a cependant encore rien dit, & je ne ſçai ce qui » en eſt.

L'Empereur ſur ces derniers mots ſoupçonna *Yao tſong* de diſſimuler la vérité, & de vouloir couvrir les fautes de ſes enfans. *Yao tſong* s'étant exactement informé de toute choſe, alla de lui-même dire à l'Empereur que ſon ſoupçon s'étoit trouvé véritable, ſuivant les informations qu'il en avoit faites. Comment cela, demanda l'Empereur, pour le faire parler ? « Prince, dit *Yao tſong*, ſans rien » déguiſer, c'eſt que *Hoai tchi kou* n'étant » autrefois qu'un ſimple Ecrivain, je lui » procurai des Emplois, & je fis connoître ſon mérite. Mes fils ont eu la bêtiſe » de compter que *Hoai tchi kou* m'ayant » ces obligations, leur accorderoit facilement tout ce qu'il pourroit : & ſur » cela ils ont eu la hardieſſe de l'importuner pour bien des gens, & quelquefois pour d'aſſez méchantes affaires.

Alors l'Empereur conçut que *Yao tſong* ne cherchoit point à déguiſer la faute de ſes enfans : & comme les choſes dont

Hoai tchi kou les avoit chargez, n'étoient pas dans le fonds fort conſidérables, ſa Majeſté trouva fort mauvais que *Hoai tchi kou* eût pris cette occaſion de faire de la peine à un homme auquel il étoit ſi redevable. « Cela n'eſt pas d'un hon-» nête homme, dit l'Empereur ; je veux » le caſſer. Pardonnez-lui, je vous en con-» jure, dit *Yao tſong* ; que je ne ſois point » cauſe de ſa diſgrace ; outre qu'elle me » feroit de la peine, ſi V. M. puniſſoit » ſi ſévérement une faute qui me re-» garde ; je craindrois qu'on ne prît de-» là occaſion d'attribuer à V. M. une » partialité indigne d'Elle ». L'Empereur ſe rendit après bien des inſtances, & promit de ne pas caſſer abſolument *Hoai tchi kou*, mais il fut abaiſſé de quelques dégrez.

Maxime.

LA Nature dicte à tous les hommes, que dans toutes leurs entrepriſes, il ne leur eſt pas permis de compter abſolument ſur telle ou telle choſe ; mais qu'ils doivent ſans empreſſement & ſans inquiétude en abandonner au Ciel le ſuccès.

Autre Maxime appuyée d'un Exemple.

LES hommes doivent s'aider les uns les autres ſelon leur pouvoir & leurs talens. Chacun y gagne. Un jour des voleurs pillerent un Village, & y mirent tout à feu & à ſang. Il n'y reſta que deux hommes à qui les voleurs négligerent d'ôter la vie, & qu'ils ne daignerent pas emmener captifs. L'un des deux étoit aveugle, & l'autre paralytique. L'aveugle chargea ſur ſon dos le paralytique ; & celui-ci ſervant de guide à l'aveugle, ils gagnerent tous deux un autre Village, où ils trouverent le moyen de ſubſiſter. Ce ſeul exemple fait aſſez voir la vérité qu'on a avancé.

Maximes & Réfléxions Morales.

EN uſer bien avec tout le monde. Traiter même chacun avec indulgence & charité, c'eſt mon devoir. Suppoſons que je n'y manque point, je n'ai pas pour cela le droit de prétendre qu'on m'en ait obligation. On dit du mal de moi, on me calomnie ; quel mal dans le fonds cela me fait-il ? Aucun, ſi je veux : ce n'eſt donc pas une raiſon ſuffiſante de haïr ceux qui me traittent de la ſorte, & de chercher à m'en venger. N'avoir pas droit de prétendre qu'on m'ait obligation d'un ſervice, & cependant en exiger du retour, c'eſt comme retracter le bien que j'ai fait, & en perdre le mérite. N'avoir pas de raiſon de haïr une perſonne, & cependant vouloir en tirer vengeance, c'eſt l'irriter, & lui donner occaſion de me traitter encore plus mal dans la ſuite.

Inconſtance de l'eſprit humain.

UNE entrepriſe vous réüſſit, vous voilà gai ; le ſuccès ne répond pas à vos déſirs, vous voilà dans l'impatience, ou dans l'abbattement. Un homme vous agrée, vous en uſez bien avec lui ; un autre ne vous revient pas ; vous le traittez mal. Quel étrange renverſement ! C'eſt à vous de tourner toutes les affaires à votre avantage, & de refondre, pour ainſi parler, les hommes mêmes. Cependant c'eſt vous qui vous mettez dans le creuſet, & qui vous laiſſez tourner & refondre à chaque moment. Un bon Fondeur, dit le Proverbe, réüſſit ſur toutes ſortes de métaux ; & un habile Lapidaire ſçait mettre en œuvre les pierres les plus brutes.

Contre la Médiſance.

VOUS apprenez qu'on dit du mal de vous, dit le Philoſophe *Tchao kang tſié*, point de colere. Vous apprenez qu'on vous loüe, point de joie. On dit du mal d'autrui en votre préſence ; gardez-vous bien de l'autoriſer. On en dit du bien, dites-en, ſi vous en ſçavez : du moins ſoyez ravi qu'on en diſe. Conformément à ce qu'on lit dans certaine Ode : quand j'entends dire du mal d'autrui,

cela me cauſe la même douleur, que me cauſeroient des épines aiguës qui me perceroient le cœur. Quand j'entends dire du bien d'autrui, cela me fait autant de plaiſir, que l'odeur la plus exquiſe des fleurs les plus agréables.

Qu'il faut modérer ſes deſirs.

OUANG KIEN PONG dit: un homme paralytique ou boiteux, eſtime fort l'avantage de pouvoir marcher, & ſemble ne ſouhaitter autre choſe. Un autre qui peut marcher librement, mais qui a un voyage à faire, fait cas d'une voiture douce & commode, & cherche à ſe la procurer. Il en eſt de même de tout le reſte : rien ne contente pleinement le cœur de l'homme : il deſire toûjours quelque choſe. Le ſage modére ſes déſirs; il s'accommode avec prudence aux occaſions où il ſe trouve, & aux perſonnes avec leſquelles il faut qu'il traitte; s'il ſe trouve dans une affaire très-preſſante, où il s'agit d'un grand intérêt, il ſe contente de gagner du tems; s'il ne peut pas faire autre choſe, il ſçait ſe tirer avec ſuccès des affaires qui ſont ordinaires; il s'eſtime heureux dans d'autres plus conſidérables & plus difficiles, d'en ſortir à peu de frais; pour s'aider à ſoûtenir, ſans ſe laiſſer abbattre, les événemens fâcheux de la vie, il les regarde comme autant d'éclairs, ou comme de legers nuages, & des pluies d'Automne. Enfin il ſçait agir, ou ſe tenir en repos, uſer de condeſcendance ou de fermeté, ſelon les diverſes occurences.

Condeſcendance ſouvent néceſſaire.

IL y a certaines affaires, où un homme qu'on preſſe ſe perd, & paroît coupable; au lieu qu'il les débroüilleroit, s'il avoit du tems, & prouveroit ſon innocence. Le preſſer en ces occaſions, c'eſt cruauté. De même en matiere de vice, il y a des gens ſur leſquels on ne gagne rien par les inſtances les plus preſſantes, & qu'on corrige peu à peu en uſant de condeſcendance. Preſſer en ces occaſions, ce n'eſt pas avoir du zele.

Comment il faut ſe comporter avec les méchans.

S'ACCOMMODER des gens de bien, mais ne pouvoir vivre avec les méchans, c'eſt être bien neuf en matiere de conduite. Les ſerpens, les ſcorpions, les bêtes féroces ſont en grand nombre ſur la Terre. Tout dangereux que ſont ces animaux, le *Tſao voe* (*a*) les y ſouffre, comme s'il ne pouvoit pas les en bannir. Uſez-en à peu près de même avec les méchans; empêchez qu'ils ne vous nuiſent, mais du reſte traittez-les bien. Peut-être que peu à peu ces bons traittemens leur ouvriront les yeux ſur leurs propres vices. Au contraire, ſi vous ne pouvez un ſeul moment les ſouffrir, vous ne verrez que de mauvais effets de cette ſévérité outrée.

VOUS chargez un homme d'injures outrageantes: la perte de ſon argent lui ſeroit beaucoup moins ſenſible. Vous conſervez contre un autre une haine irréconciliable; une médiſance paſſagere ſeroit moins coupable. Cependant ſi vous aviez publié de ce dernier quelque choſe fâcheuſe & ſecrette; ſi vous raviſſiez au premier ſon bien de force, quel jugement feroit-on de vous, & qu'en pourriez-vous penſer vous-même?

Maniere de bien vivre avec tout le monde.

COMME il n'eſt point d'homme ſans défaut, il n'en eſt point auſſi qui n'ait quelque bonne qualité. Le moyen de pouvoir bien vivre avec tout le monde, c'eſt de fermer les yeux ſur les défauts d'autrui, & de regarder chacun par ſon bon endroit.

Moyen de vivre content.

UN homme en ce monde ne peut ſans

(*a*) *Tſao* ſignifie produire, faire, créer : *Voë* veut dire, être, choſe, ſubſtance.

témérité

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 233 sur 577

témérité ſe promettre de réüſſir à ſon gré en tout ce qu'il entreprend, encore moins de réüſſir au gré de tout le monde, & d'éviter abſolument qu'on ne trouve à redire à ſa conduite. Ce qu'il faut ſe propoſer, c'eſt de n'avoir rien à ſe reprocher, & du reſte être content, le ſuccès fût-il médiocre.

Vivacité blâmable.

PLUS on ſe preſſe pour débrouiller une piéce de fil, plus on la broüille. Il en eſt de-même à peu près dans les affaires. Trop de feu & d'empreſſement ſouvent y nuit; il faut de la modération & du ſang froid.

Sage défiance.

AVOIR une droiture parfaite, ſans artifice, & ſans détour, c'eſt une choſe très-louable: mais ne pouvoir s'imaginer qu'il y ait des hommes faits autrement, & ſe fier à quiconque ſans précaution, c'eſt trop de crédulité. Un tel ſe donne pour incapable de tromper; examinez prudemment ce qui en eſt, ſans compter trop ſur ſa parole; car eût-il tout l'artifice de certains Eſprits malins qui réſident quelquesfois dans les Montagnes, il tiendroit toûjours le même langage.

Point de vraye vertu ſans modeſtie.

LE deſintéreſſement eſt une vertu directement oppoſée à ce qu'on appelle cupidité: c'eſt un mépris ſincere des biens de la fortune; ſi vous êtes véritablement déſintereſſé, contentez-vous de l'être: ne faites point parade d'un ſi beau nom, pour attirer ſur vous les yeux des hommes; autrement ce n'eſt pas réellement mépriſer l'argent & les autres biens; c'eſt ſeulement leur préférer l'eſtime des hommes. L'humilité eſt une vertu, qui fait qu'on aime à déferer en tout aux autres. Vous cherchez à paſſer pour humble, c'eſt dès-lors ceſſer de l'être; c'eſt prendre une voye détournée d'obliger, pour ainſi dire, tout le monde à avoir pour vous de la déférence.

Choſes legeres auſquelles il eſt bon de ne pas faire attention.

TOUT pere de famille eſt obligé de veiller à la conſervation de ſes biens: mais ce ſoin doit être modéré; & il faut ſçavoir ſouffrir patiemment, ou diſſimuler à propos lorſqu'on nous fait quelque injuſtice. Feu mon pere, dit *Tſu hou*, allant un jour ſe promener dans ſon parc, me mena avec lui. Rencontrant ſon Jardinier: je m'apperçois qu'on me vole, lui dit-il, quel remede peut on y apporter? Monſieur, répondit le Jardinier, je ne vois rien de meilleur à faire, que de compter d'avoir cela de moins, & de l'abandonner à ceux qui le volent. Cette réponſe charma mon pere. Se tournant auſſitôt vers moi: mon fils, me dit-il, entendez-vous la leçon de ce Jardinier, elle eſt admirable; tout homme qui a du bien, la doit ſuivre.

Que c'eſt ſageſſe de ceder quelquefois de ſon droit.

DANS les affaires de ce monde celui qui les veut traitter avec ſuccès, doit commencer par ſe réſoudre intérieurement à céder volontiers quelque choſe de ſon droit, s'il le faut. Et quand la négociation eſt avancée, il ne faut pas tellement tenir à tout le reſte, qu'on rompe tout, plûtôt que de rien ceder au-delà. Voilà le moyen de conclure une affaire avec ſuccès & avec ſatisfaction. Ceux qui ſe picquant d'une fermeté outrée, mourroient plûtôt que de ſe relâcher ſur la moindre choſe, s'en repentent preſque toûjours. Donner à propos plus que je ne dois, ou exiger moins qu'il ne m'eſt dû, c'eſt grandeur d'ame; s'il y a de la honte, elle eſt pour

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 234 sur 577

celui qui reçoit plus qu'il ne lui eſt dû, ou qui me doit plus qu'il ne me donne.

Caractere d'eſprit intraittable.

On n'eſt point embarraſſé comment traitter un honnête homme; l'embarras eſt comment traitter certaines ames baſſes. Cet embarras croît bien davantage, quand ces ſortes de gens ont de l'habileté, du ſçavoir faire, ou quelqu'autre talent ſemblable. Et c'eſt bien pis, quand il ſe trouve qu'on leur a quelque obligation, on ne ſçait alors comment s'y prendre.

Peinture du monde & de la vie humaine.

Un jour vivement frappé d'un éclair, & dans la frayeur que me cauſa un coup de Tonnerre, hélas! m'écriai-je en ſoûpirant, qu'eſt-ce que cette fragile vie? Il y a quarante ans que je ſuis au monde; en repaſſant ſur tout ce tems, je n'y trouve que vuide & que néant. Il me ſemble que c'eſt un ſonge, pendant lequel je me ſuis trouvé en mille états différens; & j'ai eu dix mille idées, qui ſe ſont toutes évanoüies comme une fumée légere.

Je ne vois de grand & de réel en ce monde qu'une vaſte mer & un grand fleuve. C'eſt la mer de nos douleurs & de nos miſeres: mer infiniment étenduë, & dont on ne voit point les rivages. C'eſt le fleuve de nos déſirs, fleuve dont on ne peut trouver le fond. L'homme y eſt comme une méchante barque, qui battuë des flots, fait eau de toutes parts.

Pour changer de Métaphore, ce monde eſt un feu d'une nature ſinguliere, fût-on de fer ou de bronze, on ne peut réſiſter long-tems à un feu de cette nature, il faut ſuccomber & mourir. Pourquoi donc ne pas ſe préparer à la mort? Pourquoi s'occuper du ſoin d'acquerir des terres, de bâtir des palais, de ſe pouſſer dans les charges, ou de ſe faire un grand nom? Vivre long-tems ou vivre peu, dans la pauvreté ou dans l'opulence, dans l'honneur ou dans le mépris, ſont toutes choſes qui dépendent non de nous, mais du Ciel. Tournez donc déſormais de quel côté vous voudrez: mais de quelque côté que vous tourniez, ne penſez qu'à acquérir l'immortalité (*a*).

Reflexions Morales.

De ſimple & d'ignorant devenir ſçavant & éclairé, c'eſt une choſe à mon avis, aſſez aiſée, diſoit un jour *Ye chelin*: mais par la voye de l'étude & de la ſcience revenir à la modeſtie d'un homme ignorant & ſimple; c'eſt ce qui eſt très-difficile.

Les biens & les plaiſirs du monde nous troublent le cœur & le corps. Même en les goûtant nous ſentons comme un regret de nous y laiſſer entraîner: auſſi nous laſſent-ils, quand ils durent, juſqu'à nous cauſer du dégoût. Un homme, qui depuis long-tems eſt dans les Charges, ſoupire après la retraitte. Celui qui a bien bû, veut dormir. Il n'y a que l'étude de la vraie ſageſſe, qu'on aime d'autant plus qu'on y fait plus de progrès.

Vous êtes dans le repos & dans la retraitte, n'en veillez pas moins ſur vous-même, & ne dites point mal-à-propos: qu'ai-je à craindre? Cette ſécurité même eſt dangereuſe.

Les mets les plus agréables ne ſont pas toûjours les plus ſalutaires; & l'on goûte rarement de grands plaiſirs, qui ne ſoient bien-tôt ſuivis de quelque amertume.

Sçavoir ſe guérir d'une maladie, c'eſt quelque choſe; mais ſçavoir s'en préſerver, c'eſt encore mieux.

(*a*) Le Chinois dit *Tſo ko fei ſien*, à devenir un immortel qui s'envole. Il y a, dit-on, des gens à la Chine qui cherchent l'immortalité du corps par la Médecine ou la Magie. Eſt-ce de cette immortalité qu'on parle ici? Chacun en jugera ce qu'il lui plaira. L'on ſe contente de traduire.

Eloge de la frugalité.

CEUX de nos Empereurs qui ont vêcu le plus long-tems, ſont (a) *Han vou ti*, qui a vêcu ſoixante & dix ans, *Leang vou ti*, & *Song kao tſong*, qui en ont vêcu plus de quatre-vingt. Auſſi *Han vou ti* avoit pour maxime, qu'une grande tempérance étoit la plus excellente Médecine. *Leang vou ti* diſoit de ſoi-même, qu'il avoit couché pendant trente ans dans un appartement ſéparé de celui des femmes. Pour *Song kao tſong*, outre qu'il étoit né avec une complexion robuſte, il fut toûjours très-modéré dans l'uſage des plaiſirs, & maître de ſes paſſions.

Sur le même ſujet.

LI KENG TA, quoique capable des plus grands Emplois, n'y voulut point entrer. Il ſe retira ſur le Mont *Ki tcheou*, pour étudier la doctrine des Philoſophes *Lao* & *Tchuang*. Bien des années après ſa retraitte, *Ouang cheou tching*, *Liu tchong*, & quelques autres l'allerent voir, & lui demanderent le ſecret de conſerver la vie & la ſanté. Qu'eſt-ce que notre corps, répondit-il, ſinon du ſang & des eſprits? Cette prétenduë pierre merveilleuſe, dont on parle, ne ſçauroit être au bout du compte qu'une compoſition de plantes, de pierres, & de métaux. Comment croire que cette compoſition puiſſe maintenir ou remettre toûjours le ſang & les eſprits dans la vigueur & dans l'ordre? Vivre toûjours frugalement, hors du tracas, dans le repos, & ſur-tout dans un grand dégagement de cœur & d'eſprit. Voilà la grande médecine, & cette merveilleuſe pierre, dont les vertus ſont ſi rares.

Que c'eſt dans ſoi-même qu'on trouve ſon repos & ſon bonheur.

CERTAINES gens ſe plaignent, dit le Philoſophe *Mé*, de ne pouvoir trouver un lieu de repos. Ils ont tort, ils n'en manquent pas. Mais de quoi ils devroient gémir, c'eſt d'avoir un cœur ſi ennemi du repos qu'il cherche.

D'autres ſe plaignent de n'avoir pas aſſez de bien. Ils devroient plûtôt ſe plaindre à leur propre cœur, de ce qu'il n'eſt pas content des choſes qui ſuffiſent.

Que faut-il à l'homme, par exemple, en matiére d'habits? De quoi ſe couvrir avec bienſéance, & ſe défendre des injures de l'air. Cependant tel qui porte une fourrure de plus de mille écus, n'en eſt pas encore content. Il ne fait pas réfléxion que la caille, à bien moins de frais, eſt tout auſſi chaudement que lui.

Que faut-il à l'homme en fait de nourriture? Quelques alimens convenables en quantité ſuffiſante ſuivant la capacité de l'eſtomac. Cependant tel à qui l'on ſert tous les jours quantité de mets exquis dans des vaſes de grand prix, n'eſt pas content: il ne s'en prendroit qu'à lui-même, s'il vouloit faire attention, que tel autre qui mange ſur une natte, & boit dans une moitié de calebaſſe, après un repas modique, eſt plus content que lui.

Que faut-il à l'homme pour ſe loger? De quoi ſe mettre à couvert des vents, des pluies, & des autres incommoditez de chaque ſaiſon. Cependant tel dans une maiſon vaſte, ſuperbement exhauſſée, & dont il a fait à grands frais lambriſſer toutes les murailles, ne ſe trouve pas encore bien logé. Il ſçauroit à qui s'en prendre, s'il vouloit voir qu'en ſon voiſinage, tel autre eſt content d'une maiſon ſi pauvre & ſi ſimple, que la porte en eſt ſuſpenduë ſur deux bouts de corde qui lui tiennent lieu de gonds.

Non, ce n'eſt qu'à ſoi-même, que l'homme doit s'en prendre, s'il n'eſt pas content; c'eſt qu'il occupe follement ſon eſprit de mille vaines penſées, & abandonne encore plus lâchement ſon cœur à tous ſes mouvemens. Il cherche dans l'eſpace d'une vie auſſi courte qu'eſt la

(a) *Han*, *Leang*, *Song*, trois noms de Dynaſtie.

ſienne, à ſatisfaire des deſirs inſatiables. Le moyen qu'il ſoit content ! Un mois paſſe ; un autre vient ; l'année finit, puis recommence. Cet homme perſevere dans un ſi funeſte aveuglement. Qu'y a-t'il de plus déplorable !

Se tirer le ſang des veines pour en teindre ſon habit, ce ſeroit, dit *Ouang tching yu*, un inſigne trait de folie. En eſt-ce un moindre, ajoûte-t-il, d'étouffer la raiſon & l'équité naturelle que l'on a reçûë du Ciel, pour réüſſir dans quelque affaire ? Non ſans doute : d'autant plus qu'il arrive pour l'ordinaire, qu'on n'obtient point par cette voye ce qu'on prétendoit, que ſouvent le ſuccès eſt funeſte ou imaginaire, & que la perte eſt toûjours réelle. Que s'il y a en effet quelques occaſions, où l'on ne puiſſe obtenir ce qu'on prétend que par cette voie, ne vaut-il pas mieux ſouffrir toute autre perte, que de ſacrifier à ſes paſſions les lumieres de ſa raiſon ?

QUEL eſt le pays ou le lieu que l'on ne puiſſe pas trouver agréable, ſi l'on veut ? Un petit parterre de fleurs peut me tenir lieu de la fameuſe Vallée d'or (*a*) un petit ruiſſeau eſt pour moi la fontaine des jeunes Peſchers. Le gazouillement des oiſeaux me vaut tous les inſtrumens de muſique ; & je préfere le coloris de certains nuages aux plus belles peintures du monde.

fragilité de la vie.

TSIN HOANG TI ſe flattoit d'un regne de dix mille ans. *Sin mang* pouſſant plus loin ſes eſpérances, fit faire ſon Calendrier pour trente-ſix mille. *Ming ti* de la Dynaſtie *Song* ſe promit ſeulement trois cens ans de regne. Je ne mets cependant point de différence entre ces trois Princes. Ils étoient également inſenſez ; un jour, enſuite un autre jour, diſoit le premier Empereur des *Han* ; comment compter ſur un grand nombre d'années ? Je n'oſerois m'en promettre dix. C'eſt parler en ſage Prince.

Que la vertu doit être éprouvée.

LES Montagnes & les Plaines, quelque bon qu'en ſoit le Terroir, ne portent point la belle fleur nommée *Lien*. Elle croît au contraire facilement dans des endroits bas & peu cultivez. Il en eſt ainſi de la vertu. C'eſt dans les épreuves, qu'elle fleurit.

La vie de l'homme eſt un voyage. Il faut faire ce chemin tel qu'il puiſſe être. Il eſt rare qu'on le trouve égal ; ſi d'abord il eſt dangereux, étroit, & difficile, il y a lieu d'eſpérer que ſur la fin il ſera ſpacieux, ſûr, & uni.

Bonheur d'une fortune médiocre.

IL en eſt à peu près de la vie des hommes, comme des fleurs d'un Parterre. Communément les fleurs les plus belles ſont auſſi les plus délicates ; & certaines qui s'ouvrent avant les autres, tombent & ſe fannent bien plûtôt. Auſſi les perſonnes intelligentes, & qui ont une vraie prudence, préférent une condition honnête & médiocre, au brillant éclat de certains Emplois.

Sur le même ſujet.

PARMI les Poëſies de *Tou tchao lin*, il y a une chanſon qui dit : Grands du monde, ne vous mocquez point de ce pauvre payſan, qui n'a pour mettre ſon vin, que des vaſes groſſiers de ſimple terre, & qui ſe verſe lui-même à boire, pendant que vous bûvez dans des vaſes d'or & d'argent, & que vous êtes ſervi par des Valets en grand nombre. Après avoir bien bû chacun à votre maniere, ſi vous vous trouvez tous deux yvres, vous vous endormirez ſans façon auprès de lui ſous un arbre. Le Poëte donne à entendre que c'eſt la même choſe de boire dans des vaſes ſimples & de peu de prix,

(*a*) On ne ſçait ce que c'eſt que cette Vallée d'or, & cette fontaine des jeunes Peſchers.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 237 sur 577

ou dans des coupes d'or & d'argent. Nous pouvons ajoûter, ſuivant cette penſée, que dormir dans un lit de bois commun & ſur des nattes, ou bien dans un lit de bois précieux, & ſur un chevet de broderie enrichi de diamans de prix; c'eſt toûjours dormir. Avoir une porte verniſſée (*a*) en rouge & des paravents de couleur jaune (*b*), ou bien une porte ſimple, & des paravents de nattes ſerrées; c'eſt à peu près la même choſe. Pauvre, riche, noble, roturier, l'élévation ou la baſſeſſe, l'éclat ou l'obſcurité; tout cela eſt aſſez indifférent, & ſe peut regarder du même œil.

Sur le dénuëment que cauſe la mort.

EUSSIEZ-vous dix mille arpens de terres, quand la mort arrive, ils ceſſent auſſi-tôt d'être en votre diſpoſition. Euſſiez-vous nombre de fils & de petits-fils, aucun d'entr'eux ne peut mourir en votre place. Ils peuvent bien dreſſer devant votre Tablette grande abondance de plats bien garnis; mais vous n'en ſçauriez venir goûter, & votre maiſon regorgeât-t'elle d'argent, & d'autres richeſſes, vous ne pouvez en rien emporter.

Folie de l'avarice.

CERTAIN Bonze riche & avare avoit fait amas de pluſieurs bijoux, qu'il gardoit avec grand ſoin. Un autre Bonze plus ancien le pria de les lui montrer. Après les avoir vûs quelque tems: je vous remercie de vos bijoux, dit-il à celui qui les lui montroit. Pourquoi me remercier de mes bijoux, reprit l'autre, je ne vous les donne pas. J'ai eû le plaiſir de les voir, dit l'ancien Bonze, c'eſt auſſi tout le profit que vous en tirez, & vous n'avez par-deſſus moi que la peine & le ſoin de les garder; cette différence eſt peu de choſe, & je ne vous l'envie point.

Incertitude de la mort.

UN jour certain Bonze inférieur vint apporter à ce même ancien Bonze dont j'ai parlé, un repas tout préparé, & le pria de vouloir bien venir le lendemain en prendre un autre à ſa Bonzerie. L'ancien Bonze reçut le repas qu'on lui avoit apporté: pour l'invitation, il ne l'admit point: l'autre preſſant & repréſentant que c'étoit une choſe ordinaire, même entre les Bonzes, de s'inviter les uns les autres. Fort bien, reprit le Maître Bonze; mais c'eſt pour demain que vous m'invitez. Que ſçai-je s'il y aura un demain pour moi?

DANS certain quartier de la Lune, quand cet Aſtre ſe couchant, le Ciel rentre dans les ténébres; il y eſt prêt de recevoir une bien plus vive lumiere par le lever du Soleil. Cette mort eſt comme un paſſage à la vie. Il en eſt à peu près ainſi de l'homme vertueux & vraiment ſage: ſes lumieres n'en ſont que plus vives & plus éclatantes après une obſcurité paſſagere. Au contraire il y a certaines lampes, qui luiſent avec plus d'éclat, au moment qu'elles vont s'éteindre. C'eſt une vie qui mene à la mort. Il en eſt à peu près ainſi du commun des hommes, qu'une lueur paſſagere conduit enfin à l'aveuglement. Cette doctrine eſt renfermée dans l'ancien Livre Canonique, qui expoſe une viciſſitude continuelle de générations & de converſions. Ainſi dans les tems de paix & de proſpérité, penſer prudemment aux tems de troubles & de diſgraces, c'eſt, à mon avis, ſçavoir étudier ce Livre, & profiter de ce qu'il contient. Demeurer modeſte & humble dans la plus éminente dignité, & ne ſe permettre pas le moindre excès dans la plus grande abondance, c'eſt, à mon ſens, avoir pénétré ce fameux Livre, & en exprimer la doctrine en ſa perſonne.

QUAND d'une condition baſſe, on parvient à un haut dégré de fortune, il ne faut ni oublier les bienfaits qu'on a reçus, ni ſe ſouvenir des injures.

SUMA OUEN étant Miniſtre, & en crédit, procura un Emploi conſidérable

(*a*) Diſtinction de *Kolao*, ou Miniſtres d'Etat.

(*b*) C'eſt la couleur de l'Empereur & de ſes gens.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 238 sur 577

à *Leou yuen tching*. Celui-ci étant allé voir ſon bienfaicteur, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance : ſçavez-vous, lui demanda *Su ma ouen*, ce qui m'a principalement porté à m'employer ainſi pour vous. Monſieur, répondit *Leou yuen tching*, c'eſt apparemment notre ancienne connoiſſance ; je n'en vois pas d'autre raiſon. Ce n'eſt point cela, dit *Su ma ouen* ; c'eſt qu'ayant reçû de vous de fréquentes lettres, tout le tems que j'ai paſſé chez moi ſans emploi ; je n'en ai pas reçû une ſeule depuis que je ſuis entré dans les Charges. Voilà ce qui m'a porté principalement à vous produire & à vous avancer.

Inſtructions appuyées d'exemples.

PARMI les inſtructions que *Li ouen tſié* avoit fait graver dans la ſalle où il recevoit & traittoit ſes amis, on lit ce qui ſuit : bonheur, malheur, perte, profit, ſont choſes où l'on ne voit goutte en ce monde, par la raiſon que l'avenir eſt à notre égard une nuit obſcure.

Le Philoſophe *Lié* rapporte à ce propos l'exemple de certain *Sai*, qui pour avoir perdu ſon cheval, fit une groſſe fortune, & le Philoſophe *Tchuang*, ſur le même ſujet : rappellez-vous, dit-il, l'hiſtoire de *Li ki* *. D'abord elle fondit en pleurs, & ſe lamenta, ſe voyant livrée aux *Tſin*. Bien-tôt elle eſſuya ſes pleurs, & retracta ſes lamentations, ſe voyant par-là devenuë Reine. Qui pénétrera bien ceci, dans quelque état qu'il ſe trouve, ne s'abandonnera jamais ni à la joie ni à la triſteſſe.

* Nom d'une femme.

Mépris des biens de fortune.

SI le riche a quelque avantage ſur le pauvre, il conſiſte en bien peu de choſe. Dans ce qui eſt de quelque importance, la condition de l'un & de l'autre eſt aſſez égale. Par exemple, s'il y a quelque choſe de fâcheux dans ce monde, c'eſt de vieillir, de tomber malade, de mourir ; à tout cela que font les richeſſes ? Bien loin qu'elles ſoient un remede efficace contre la vieilleſſe, la maladie, ou la mort, elles ne font aſſez ſouvent que les hâter de venir.

Sur le même ſujet.

CEUX qui ſur le retour de l'âge, ſe trouvent dans l'opulence & dans l'honneur, ont auparavant paſſé par les travaux & les épreuves, & l'on ne voit preſque perſonne, qui s'étant trouvé dans l'abondance & dans l'honneur dès ſa jeuneſſe, vieilliſſe ſans revers & ſans diſgrace. Tel ayant obtenu les dégrez fort jeune, eſt d'abord entré par cette voye dans les Charges. Bientôt il a eu quelque affaire fâcheuſe, ou bien il s'eſt trouvé pauvre, chargé d'une groſſe famille, & manquant peut-être du néceſſaire. Il eſt vrai que certains profitant du mérite, & des travaux de leurs peres, ſe trouvent avancez de fort bonne heure, & poſſedent en même tems de grandes richeſſes ; mais il eſt rare après-tout que leur poſtérité ſoit nombreuſe ; ils vivent ordinairement très-peu. C'eſt ainſi que le *Tſao voe tche* (*a*) dans ſa conduite ordinaire nous éleve & nous abaiſſe alternativement. Il n'y a point d'exemple d'une proſpérité conſtante & longue, au lieu qu'on trouvera cent exemples du contraire. Cependant encore aujourd'hui, que d'empreſſemens, que de ſoins, que de projets, pour tâcher de parvenir aux honneurs & à l'opulence, par une autre voie que par le travail & la ſouffrance ! Il n'eſt pas juſqu'aux derniers momens de la vie, qu'on employe à rêver par quel artifice on pourroit pouſſer ou enrichir ſes enfans. C'eſt le comble de l'aveuglement.

(*a*) Celui qui a fait, ou celui qui fait les choſes. *Tſao voé* peut ſignifier faire les choſes, produire les choſes. Il peut auſſi ſignifier celui qui produit les choſes. C'eſt ſelon l'endroit & la ſuite. Mais quand il y a cette troiſiéme lettre *tché*, c'eſt toûjours celui qui produit les choſes.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 239 sur 577

Sur le même ſujet

Ce qu'il faut à l'homme pour ſe nourrir & ſe vêtir pendant la vie, ſe réduit à peu de choſe. Tout ce qu'il amaſſe au delà, c'eſt pour autrui. Tel qui a une grande charge, des femmes du ſecond ordre, & des Eſclaves en quantité, s'en laſſe enfin; & dans ce moment il comprend qu'il faudra bientôt que ſa charge paſſe à un autre. Que dis-je ſa charge? Au vivre & au vêtement près, tout ce qu'il a amaſſé de plus, c'eſt pour autrui: & cependant s'il l'a injuſtement acquis, c'eſt lui qui en portera la peine. Les livres de *Foë* diſent: vos œuvres ſeules vous ſuivront; vous n'emporterez rien du reſte. Que cette parole eſt belle!

Comparaiſon d'un pauvre & d'un riche pendant la vie & à la mort.

TCHAO TING CHE' dit: j'ai toûjours donné volontiers l'aumône aux pauvres, & j'ai ſouvent pris plaiſir à les voir & à les entendre. Lorſqu'un moment avant que de demander l'aumône, ils crient pour émouvoir la compaſſion; au milieu de ces cris, quoique lamentables, je leur vois communément un regard ferme & un viſage de gens maîtres d'eux-mêmes, & qui ſe poſſedent. s'il arrive qu'un Domeſtique les rebute, ils paſſent, mais d'un pas ferme, qui n'a rien de timide ni de bas. Cela m'a fait ſouvent dire, ce que je ne puis répéter ſans gémir; que ces gueux ſont peut-être, après tout, les gens du monde, qui conſervent le moins mal certain air de conſtance & de noble fierté, dont l'Antiquité faiſoit tant d'eſtime. Ce gueux ſans ſuite & ſans embarras, ne penſe uniquement qu'à ſa vie: encore n'y tient-il que médiocrement. Voyez de quel air il demande & reçoit dans cette vûë un peu de ris froid, ou quelques reſtes de boüillon; ſans rougir ni s'embarraſſer de ſon indigence, il a le viſage ſerein & la contenance aſſûrée. Sa maiſon eſt le monde entier. Pour ce qui eſt du froid & du chaud, & des autres changemens des ſaiſons, il les regarde comme autant de Voyageurs qu'il rencontre ſur ſon chemin, & qui faiſant une route contraire à celle qu'il tient, s'éloignent à chaque moment.

Que les gens riches ſont differens! Conſiderez cet homme qui a de ſi gros revenus: voyez comme il ſe gêne en public & pendant le jour: mais examinez-le dans ſon domeſtique, où l'inquiétude & la crainte l'obligent de ſe retirer au plus tard à nuit cloſe. Entendez-le gémir, ſoupirer, faire des vœux. Voyez comme il baiſſe la tête & hauſſe les épaules. On lit ſur ſon viſage les craintes, les inquiétudes, & les chagrins de ſon eſprit. A votre avis, lequel des deux, ou du pauvre ou de ce riche a le plus de cet air de conſtance & de noble fierté, dont j'ai parlé?

Ce ſera bien pis, quand ce riche & puiſſant Miniſtre cité par *Yen ouang* *, & dépouillé dans un moment de tout ce qu'il a, ſera obligé de partir avec ce gueux, les mains vuides comme lui, pour aller paroître devant ce Juge. Le gueux alors partira gayement ſans remords & ſans regret, ne perdant rien par la mort. Ce riche au contraire ne pourra retenir ſes larmes. La mort ſera pour lui pleine d'horreurs, tant par la crainte du jugement qu'il doit ſubir, que par le regret de perdre ce qu'il eſt obligé d'abandonner. Car il n'emportera rien de plus que le gueux, avec qui nous le mettons en parallele. Il avoit une femme bien faite & qu'il aimoit fort: il faut qu'il la quitte, ſans pouvoir emporter ſeulement un de ſes cheveux; & peut-être avec le chagrin d'appercevoir, que cette femme penſe plûtôt à prendre un nouveau mari, qu'à regretter celui qu'elle perd. Il avoit une maiſon bien bâtie: il faut la laiſſer, ſans en pouvoir emporter

* Le Plûton ou le Minos des Bonzes.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 240 sur 577

la moindre tuile ; & peut-être avec le chagrin de voir qu'un fils libertin la va bientôt vendre pour fournir à ſes débauches. Enfin, ſi parmi ceux qui le verront dépouillé de tout par la mort, il y en a qui viennent lui offrir quelques monnoies de papier ; il y en aura encore plus qui penſeront à ſe venger ſur ſes enfans, de ce qu'ils auront eu à ſouffrir de ſa fierté ou de ſes injuſtices.

Faiſant réflexion ſur ce que je viens de rapporter d'après *Tchao ting ché*, & penſant aux moyens de bien mourir : je demande avec étonnement : pourquoi ne les prend-t-on pas d'où il faudroit ? Pourquoi recourir à ce qu'en diſent de fauſſes ſectes ? Nos Philoſophes *Kong* & *Mong* ont dit ſur cela tout ce qu'il faut. Perſonne n'y fait attention.

Vains projets d'un Empereur.

TSIN poſſedoit en même-tems ſix Royaumes. Ne pouvoit on pas dire, voilà un homme riche, puiſſant, heureux ? Il ſe mit en tête de bâtir un vaſte Palais. Il fatigua pour cela tous ſes voiſins : il lui en coûta à lui-même beaucoup de ſoins. Enfin il vint à bout de ſon entrepriſe. Il commençoit à s'en applaudir, & ſe flattoit que ſa poſtérité joüiroit éternellement dans ce Palais, du fruit de ſes peines. Il meurt ; & ſon corps à peine froid eſt auſſitôt mis dehors. Un autre qui ne lui étoit rien, devient maître de ce Palais & de tout l'Empire. S'il y a, comme l'on dit, des eſprits folets ſur le mont *Li* où ce Prince eſt inhumé, ils n'auront pû ſe tenir de rire, de voir où ont abouti dans un moment, tant de ſoins, tant de projets, & tant d'eſpérances.

Vie que menoit l'Empereur Yng tſong, *racontée par lui-même.*

L'EMPEREUR *Yng tſong* s'entretenant un jour avec *Li hien* : voici, lui diſoit-il, la vie que je mene. Je commence la journée par donner audience aux Grands de ma Cour & à mes Miniſtres. Après avoir reçû leurs hommages, je vais rendre les miens à ma mere. Enſuite je penſe aux affaires de mon Etat ; & quand j'ai expédié ce qui ſe préſente, je prends mon repas, ſans m'embarraſſer trop de l'heure, & ſans faire beaucoup de choix entre les mets qu'on me ſert. J'en uſe à peu près de même pour les habits : je ne ſuis point curieux d'en porter de beaux & de riches : les plus ſimples me ſont bons : & quand j'en ai porté de toile, je n'ai pas vû que pour cela on m'ait moins reconnu pour Empereur.

Contre le Luxe.

AUJOURD'HUI quiconque eſt fils d'un homme riche & dans les Charges, veut auſſi-tôt faire belle figure & groſſe dépenſe. C'eſt un abus. Si ces jeunes gens ſçavoient ſe modérer, aller vêtus de ſimple toile, vivre de pois ou d'autres légumes, s'appliquer uniquement à l'étude ; & pour faire plus de progrès, s'aſſocier quelque étudiant pauvre, mais de bon eſprit, ils gagneroient à cela doublement. Car outre qu'ils épargneroient bien de folles dépenſes, ils ſe pouſſeroient & plus ſûrement & plus vîte. Je voudrois encore qu'étant ainſi reglez, ils s'appliquaſſent de même à regler leurs femmes ; que bien loin d'entretenir leur luxe, en leur fourniſſant de quoi acheter des perles & d'autres bijoux ſuperflus, ils ne leur permiſſent pas même d'avoir des lits ou des habits brodez, & qu'ils tâchâſſent de les engager à travailler dans leur ménage, comme font les femmes du commun. Bien loin que cette modeſtie fût honteuſe au mari ou à la femme, elle leur feroit dans la ſuite un véritable honneur.

Au contraire, ceux qui ne ſçavent pas ſe contenter du néceſſaire, & qui lâchant la bride à leurs appetits, donnent dans le luxe & la bonne chere, franchiſſent bientôt les bornes que la raiſon, la bienſéance, & les

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 241 sur 577

& les Loix preſcrivent ; & ens'abrutiſſant l'eſprit, ſe ruinent en même tems le corps. Ils deviennent par cette voie un objet de riſée à leurs voiſins & à leurs propres eſclaves. Mais à plus forte raiſon, qu'eſt-ce que penſera de ces gens-là la ſublime Intelligence du Ciel & de la Terre? Qu'eſt-ce que penſera l'infléxible droiture des Eſprits ; que penſeront leurs propres parens, leurs propres peres ? Mépris, averſion, c'eſt à quoi ils doivent s'attendre. Auſſi voit-on aſſez ſouvent fondre ſur eux des malheurs extraordinaires.

Sur le même ſujet.

UN jour l'Empereur *Yong lo* (*a*) venant de donner audience, & paſſant par une porte, la manche de ſa veſte ſe gâta. Il quitte auſſi-tôt cette veſte, la fait nettoyer, & la reprend, n'en ayant pas d'autre à changer. Son Valet de chambre ayant pris de là occaſion de loüer ſon Maître; je pourrois aſſûrément, reprit le Prince, ſi je voulois, avoir quantité d'habits, & en changer dix fois le jour ; je ſuis aſſez riche pour cela. Mais j'ai continuellement dans l'eſprit cette maxime, qu'il ne faut point abuſer de ſes biens, ni les dépenſer inutilement. C'eſt pourquoi je n'ai point d'habits ſuperflus. L'Empereur mon pere vit un jour l'Impératrice ma mere raccommoder elle-même un vieil habit. Auſſi-tôt il lui en témoigna ſa joie : une femme, lui dit-il, dans l'abondance de toutes choſes, élevée au plus haut dégré d'honneur ; enfin une Impératrice être ainſi laborieuſe, rien n'eſt plus beau ! Voilà un bel exemple pour nos deſcendans. C'eſt ſur cette inſtruction de feu mon pere, que je regle ma conduite à cet égard.

Avis aux Peres de Famille.

DANS un petit Traité du travail & de l'œconomie, on lit ce qui ſuit : tout homme naît avec une certaine inclination pour les honneurs & les richeſſes. Cependant, bien loin que tous les hommes deviennent riches, il y en a un aſſez grand nombre qui ſont pauvres juſqu'à manquer du néceſſaire. Auſſi n'eſt-il pas fort aiſé de faire une maiſon riche. Autant que cela eſt difficile, autant eſt-il facile de la ruiner. Cela eſt très-vrai. Mais après tout il eſt vrai auſſi que la pauvreté & l'indigence qui réduiſent certaines gens à de fâcheuſes, & ſouvent à de honteuſes extrémitez, eſt ordinairement le fruit d'une pareſſe criminelle. Quiconque aime tant ſoit peu le travail & l'épargne, peut ſe paſſer aiſément d'autrui. Banniſſez d'une famille ce luxe introduit par la coûtume, & qui n'en eſt pas plus loüable. Que les hommes s'appliquent à labourer & à enſemencer les terres, on n'y manquera pas de grains pour vivre. Que les femmes de leur côté s'appliquent à filer & à de ſemblables ouvrages, on y aura de quoi ſe vêtir.

Voilà à quoi il faut veiller, Peres de famille ; mais veillez-y de bonne heure. Ne dites point ; mes enfans ſont encore jeunes : il faut attendre qu'ils deviennent grands. Le tems paſſe avec une rapidité incroyable. Bien-tôt il faudra marier ce fils, puis cette fille : le pere & la mere deviendront vieux & infirmes : des dépenſes plus preſſantes ſe ſuccéderont de près les unes aux autres. Le moyen alors d'y fournir, ſi l'on n'y a pourvû de bonne heure. Penſez-y donc ſérieuſement ; point de pareſſe.

Luxe puni dans un Empereur.

SOUS le Regne de *Hiuen tſong*, la coûtume s'étoit établie que tous les grands offriroient des repas au Prince. On lui en envoyoit même de loin par terre & par eau. Il y avoit un grand Officier chargé particulierement de ce qui regardoit ces ſortes de préſens, & l'on avoit réglé juſqu'où devoit monter la dépenſe de ces repas. Chaque plat revenoit à une

(*a*) Un des derniers de la Dynaſtie *Ming*, qui a précédé les Tartares.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 242 sur 577

ſi groſſe ſomme, que le bien de dix familles d'une médiocre condition y eût a peine pû ſuffire. *Ven ti* un des Empereurs de la Dynaſtie *Han*, voulut autrefois faire une terraſſe. Dans le dévis qui lui fut fait de la dépenſe que demandoit cet Ouvrage, il trouva qu'elle monteroit auſſi haut que le bien de dix familles. Auſſi-tôt il ſe déſiſta, ne voulant pas faire tant de dépenſe pour un Ouvrage peu néceſſaire. Que dire, hélas! de *Hiuen tſong*, pour qui l'on dépenſoit autant dans un ſeul plat? Auſſi perdit-il bien-tôt l'Empire. Il fut obligé de s'enfuir; & dans ſa fuite arrivant à *Kien hiang* après midi, ſans avoir rien pris de ce jour-là, il ſe trouva fort heureux d'y trouver quelques petits pains aſſez méchans, que *Yang koué tchong* acheta pour lui préſenter. Le peuple du lieu donna pour ceux qui étoient à la ſuite du Prince, du ris groſſier mêlé de pois & de bled. Chacun ſe jetta deſſus, & les petits-fils de *Hiuen tſong* avec encore plus d'avidité que les autres, le prenoient à pleines mains. Cette troupe fugitive & affamée ayant bientôt conſumé ce peu de ris, ils commencerent à ſe regarder en pleurant, Hélas! diſoient-ils, les larmes aux yeux, où ſont ces repas qu'on nous préſentoit à ſi grands frais il n'y a qu'un jour?

Si le luxe & les folles dépenſes ſont ainſi punis dans les Empereurs, à plus forte raiſon le ſeront-ils dans les hommes du commun.

Maxime.

VOUS voulez avant que d'être vieux, joüir des douceurs (*a*) de la vieilleſſe; vous aurez peine à devenir vieux. Vous vivez en grand Seigneur, avant que de l'être; vous ne le deviendrez jamais.

Réflexions ſur le Luxe & l'Indolence.

FEU mon pere, dit *Nan*, porta dix ans un même habit, le faiſant toûjours raccommoder, tandis qu'il fut poſſible de le faire. Quoiqu'avancé dans les Charges, il ſe verſoit lui-même à boire, & en verſoit aux hôtes qui lui venoient. Que nos Lettrez d'aujourd'hui ſont différens! Ceux même qui de la plus la plus baſſe naiſſance ſont parvenus aux honneurs, ne ſont pas plûtôt entrez dans les Charges, qu'ils font un étrange abus des biens du Ciel. Rien de plus brillant que leurs habits, même dans leur domeſtique & aux jours les plus ordinaires; à plus forte raiſon, quand il faut paroître en cérémonie, rien d'aſſez beau & d'aſſez riche. Ce luxe enfin va ſi loin, qu'il y a du rafinement juſques dans leurs peignes (*b*) & leurs chauſſons. Ils ſe font ſervir dans les moindres choſes par des eſclaves; encore les veulent-ils jeunes & bien tournez. Enfin l'on diroit qu'ils ignorent de quel uſage ſont les mains; car ils ne s'en ſervent point. Vivre ainſi dans le luxe, & dans l'indolence, eſt-ce le moyen de s'avancer & de ſe faire un grand nom? Il s'en faut bien. C'eſt le moyen d'abréger même ſa vie.

Louable épargne.

QUE ce mot *Kien* eſt un beau mot! qu'il renferme d'avantages! en épargnant à propos, on ſe peut aiſément paſſer d'autrui; on affoiblit la cupidité; ce ſont déja de grands pas vers la vertu. L'amour de l'épargne, s'il eſt bien reglé, fait mener une vie frugale, & à proportion qu'on diminue les beſoins du corps, on eſt plus en état de nourrir l'eſprit. Plus on ſçait ſe contenter de peu, plus il eſt facile de vivre dans ce deſintéreſſement, qu'on eſtime tant, & qui eſt ſi rare. Enfin plus on ſe retranche au commencement, plus on réſerve pour la ſuite, & bientôt l'on ſe trouve dans l'abondance.

(*a*) C'eſt-à-dire, boire, manger, ſe repoſer ſans s'embarraſſer de rien; les enfans étant chargez de procurer à leurs parens vieux toutes les douceurs poſſibles.

(*b*) Sous les Tartares les hommes ont la tête preſque entierement raſée. Cela n'étoit pas ſous la Dynaſtie précédente: ils ſe coëffoient en cheveux.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 243 sur 577

Sur le luxe & l'abus qu'on fait des richeſſes.

CHAQUE jour dans l'Empire le nombre des bouches augmente. Par exemple dans ma famille, dit *Tchin*, depuis un peu moins de trois cens ans, pour un homme qui en reſtoit ſeul alors, j'en compte bien aujourd'hui mille, en y comprenant les femmes. Cependant la terre ne s'aggrandit pas, & ne produit pas plus qu'auparavant. Le moyen que les biens ſuffiſent, & qu'il n'y ait pas bien des gens pauvres, ſur-tout l'abus de ces biens ne faiſant qu'augmenter de ſiécle en ſiécle! Autrefois on ſe contentoit de maiſons fort ſimples: aujourd'hui on y veut de la ſculpture & beaucoup d'autres ornemens. Autrefois on ſe contentoit d'habits communs & modeſtes; aujourd'hui on en veut de beaux & de riches. Autrefois dans un repas qu'on donnoit, le nombre des plats ne paſſoit pas le nombre de ſix: aujourd'hui on les multiplie à l'infini. Le bien qu'un homme poſſedoit autrefois ſeul, ſe trouve aujourd'hui partagé entre mille; cependant chacun de ces mille voudroit le porter plus haut que n'a jamais fait cet homme ſeul. Le moyen de fournir à ces dépenſes, les eſprits s'en mêlaſſent-ils! Auſſi voit-on chaque jour tant de gens tomber dans une extrême pauvreté, & le nombre des voleurs devenir plus grand.

Sur le même ſujet.

LE luxe eſt ce qui allume & nourrit la cupidité. Donnez-moi un homme qui content d'un petit enclos de roſeaux & d'une maiſon de paille, s'y occupe à lire les livres de nos ſages, ou à s'entretenir de la vertu; dont tous les divertiſſemens ſe bornent à prendre de tems en tems le frais au clair de la lune, & dont tout le ſoin eſt de conſerver dans ſon cœur l'amour du prochain & l'innocence. Pour tout cela peu de bien ſuffit, qu'a-t-il beſoin d'être riche? Auſſi cet homme peu ſenſible à tout ce que le monde goûte, ne donne-t-il pas la moindre priſe à ce qu'on appelle cupidité.

Sur le même ſujet.

QUE la nourriture de l'homme coûte? on laboure, on ſeme, on plante, on arroſe: le grain étant mûr, il faut le couper, le recueillir, & le battre. Il faut enſuite ou le piler ou le moudre, le laver, & enfin le cuire. Que de travail pour un repas! Si ce repas ſe mettoit d'un côté dans la balance, & qu'on pût ramaſſer, pour lui oppoſer de l'autre, ce qu'il a coûté de ſueurs; qui l'emporteroit des deux?

Exemple d'un Mandarin ennemi du luxe.

Hai choui ayant été fait *Yong tſai* (a) chacun le vint féliciter avec des preſens. Non ſeulement il refuſa tout ce qui étoit de prix, comme ſoieries & choſes ſemblables; mais il témoigna même deſapprouver ceux qui ſe ſervirent du plus beau papier pour leurs billets de viſite. Il trouvoit en cela du luxe, dont il étoit fort ennemi. Un honnête Lettré nommé *Tſeou* vint auſſi féliciter le nouveau *Yong tſai*. Mais tout ſon préſent fut trente deniers de cuivre, qu'il tira de ſa manche pour les lui offrir. Cela eſt bien, dit *Tſai*; ce préſent m'eſt très-agréable. Il le reçut; & au bout de quelque jours, il répondit à la civilité de *Tſeou*, en l'invitant à manger. Le repas conſiſta en quatre aſſiettes, un plat de petits pains fort communs, & à chacun quelques coups de vin.

Autre Exemple.

LIOUEN TCHIN fut toûjours ennemi du faſte, même étant Miniſtre d'Etat. Sa modeſtie étoit ſi grande,

(a) Ancien nom d'une Charge très-conſidérable.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 244 sur 577

qu'entre ſon train & celui des Lettrez du commun, il n'y avoit point de différence. Un jour, quelque Officier qui ne le connoiſſoit pas, le rencontrant en ſon chemin, le bruſqua mal à propos, & lui fit inſulte. Depuis ce tems-là, *Li* avoit ſoin de ſe cacher, dès qu'il appercevoit cet homme au Palais; ſi cet Officier, diſoit-il, venoit à me reconnoître, il auroit de la confuſion. Epargnons-lui cette peine.

Patience & modération à ſouffrir les injures.

OUANG LAN PIEN & *Sie vou pien* ayant procès enſemble, celui-ci homme violent alla trouver ſa partie, & l'accabla d'injures. *Ouang lan* s'étant levé pour le recevoir, baiſſa modeſtement les yeux, écoûta tout ſans rien répondre, & demeura froid comme un marbre. L'autre las de crier, ſe retira. Il étoit déja bien loin, lorſque *Ouang* ſans lever les yeux, demanda aux Officiers de ſon Tribunal, ſi *Sie* s'en étoit allé. On lui répondit qu'oüi. Auſſitôt il reprit ſa place, & l'occupation qu'il avoit interrompuë.

Fruit de la patience.

TCHU GIN KOUEI dit: cet homme qui dans les ruës fait toûjours place aux plus preſſez: qu'y a-t'il perdu? Quelques centaines de pas, & rien davantage. Cet autre qui n'a jamais pû ſe réſoudre à diſputer des limites de ſes terres avec ſes voiſins; qu'y a-t-il pareillement perdu? Quelques pieds de terre, cela en vaut-il la peine? Ecoûtez le commun proverbe: La patience peut l'emporter ſur la plus méchante étoile. Que je trouve cela bien dit!

Conduite qu'on doit tenir avec les langues médiſantes.

TCHIN HAO eut toute ſa vie beaucoup d'horreur pour la médiſance. Bien loin de publier lui-même les fautes ou les défauts d'autrui, quand on le faiſoit en ſa préſence, il les écoutoit froidement & ſans rien dire. Le médiſant n'avoit pas plûtôt ceſſé de parler, que *Tchin* prenant la parole, réfutoit de point en point, s'il le pouvoit, tout ce qu'on venoit de dire. Du moins ne manquoit-il point de le faire en général, comme n'étant fondé que ſur des bruits peu certains, ou ſur le rapport de gens ſuſpects: & pour empêcher autant qu'il pouvoit qu'on ne crût ces bruits, s'il ſçavoit quelque choſe d'avantageux à celui ſur qui tomboit la médiſance, il le faiſoit valoir de ſon mieux.

Réponſe d'un Officier de guerre à ceux qui vouloient l'aigrir contre ſon Prince.

KOUO TSU Y étant grand Officier de guerre, & dans un poſte fort important, dreſſa un Mémoire pour la Cour, demandant certaines graces, & propoſant quelques réformes. Ce Mémoire ayant été ſans effet, tous les amis de *Kouo* & les Officiers de ſes amis en furent choquez. Ils lui témoignerent en murmurant leur ſurpriſe & leur chagrin, de ce que la Cour n'avoit pas pour lui les mêmes égards que pour ſes prédeceſſeurs, gens qui ne le valoient pas. Il eſt vrai, dit-il, qu'on accordoit facilement à mes prédeceſſeurs ce qu'ils demandoient, c'eſt qu'on ne comptoit pas trop ſur eux; ils avoient beſoin d'être ménagez. Pour moi on me refuſe ſans ménagement, c'eſt que mon Prince eſt bien ſûr de ma fidélité. Il me fait honneur, & me rend juſtice. Cela mérite des conjouiſſances, & non pas des plaintes ou des murmures.

Avis d'un Philoſophe à un Cenſeur des défauts d'autrui.

CERTAIN lettré, homme naturellement prompt & ſévére, reprenoit ſans ceſſe & avec aigreur, tout ce qu'il voyoit de peu reglé dans les autres. *Ouang yang ming* l'ayant remarqué, lui fit un jour

cette

cette leçon. Faire de fréquens retours ſur ſoi-même, c'eſt le vrai chemin de la ſageſſe : quand on y aſpire ſincérement, il ne convient point de tant s'occuper à reprendre autrui ; l'on n'en a ni le tems ni l'envie, lorſque bien attentif à ſoi-même, on voit qu'on a beaucoup à corriger & encore plus à acquerir. D'ailleurs, reprendre un homme ſans vertu, trop librement & trop frequemment, c'eſt l'irriter & rendre par-là ſon amendement plus difficile. *Siang*, tout incorrigible qu'il paroiſſoit, fut cependant converti par *Chun*. Comment cela ? C'eſt que *Chun* en uſa toûjours avec *Siang*, comme s'il n'avoit pas remarqué ſes fautes. Voilà quel fut le ſecret de *Chun* pour faire une converſion ſi difficile.

Réfléxions.

VOYEZ-VOUS ces Montagnes hautes & eſcarpées, il n'y croît rien : ou s'il y naît quelques herbes, elles ſont bien mal nourries, & bien-tôt ſéches. Au contraire, dans ces vallons, & même ſur ces collines à douce pente & à divers contours, que de beaux bois ! que de belles plantes ! Voyez-vous ces torrens & ces ravines, on n'y trouve point de poiſſon : au lieu que dans ces eaux lentes & profondes, on en trouve en quantité. Appliquez cela aux hommes : vous trouverez que ceux qui ſont trop fiers, trop roides, & trop prompts, ne réüſſiſſent que rarement ; & que ceux d'un caractere oppoſé, employant à propos ce qu'ils ont de force, viennent le plus ſouvent à bout de leurs entrepriſes. Voilà comme un bon Philoſophe doit ſçavoir profiter de tout. La ſimple vûë d'un payſage, vûë oiſeuſe pour tout autre, eſt pour lui une leçon fort utile.

VOULEZ-VOUS ſçavoir combien nuit dans les affaires le trop de promptitude ou d'impatience ? Regardez avec attention débroüiller une corde bien embarraſſée : vous le comprendrez ſans peine.

Exemple de déſintéreſſement.

DANS le territoire de *Hiong hing*, un honnête homme nommé *Tchong li mou*, fit défricher & enſemencer vingt arpens de terre, avec l'agrément du Magiſtrat qui étoit de ſa connoiſſance. Quand le ris fut prêt à cueillir, un homme originaire du lieu le vint trouver, pour lui dire que ces terres lui appartenoient, & par conſéquent le grain qu'elles portoient. Je les ai labourées, dit *Tchong li mou*, parce qu'elles étoient en friche, & qu'elles paſſoient pour n'avoir pas de maîtres. Si elles ſont à vous, prenez-les ; je ne prétends point ſoûtenir un procès. L'autre le trouvant facile au-delà de ſes eſpérances, en profita & fit la recolte, ſans que *Tchong li mou* s'y oppoſât. Le Magiſtrat du lieu en fut averti, & fit ſaiſir l'homme pour le punir comme uſurpateur. *Tchong li mou* en fut affligé, & vint demander grace pour lui. Vous êtes louable, dit le Magiſtrat, d'interceder pour cet homme. Mais moi je ſuis chargé de faire juſtice, je veux la faire, & punir ce malheureux, comme il le mérite. Monſieur, reprit *Tchong li mou*, je ne ſuis pas originaire de ce lieu, vous le ſçavez : l'honneur de votre connoiſſance & de votre protection m'y a fait venir, & j'y ſuis depuis quelques années avec agrément. Mais ſi vous voulez punir ſi ſévérement cet homme à mon occaſion, pour un peu de grain ou quelques champs, je ne puis me réſoudre à reſter ici, je me retire dans un déſert. En diſant ces paroles, il ſe dépoüilla de ce qu'il avoit d'ornemens, & ſe retira. Le Magiſtrat ſe leva, courut après lui ; & pour ne le pas chagriner, il élargit le coupable. Celui-ci frappé de la vertu de *Tchong li mou*, ſe repentit de ſon injuſtice : & la premiere recolte qu'il fit du ris quoiqu'abondante, il la fit porter à *Tchong li mou* en aſſez grande quantité pour le dédommager. *Tchong li mou* ferma ſa porte, & ne voulut point le recevoir.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 246 sur 577

L'autre ne voulant pas non plus le remporter, il fut laiſſé ſur le bord du grand chemin, & perſonne n'eut le courage de s'en emparer.

Exemple de modération.

TCHANG TCHOUANG Y qui fut depuis Miniſtre d'Etat, n'étant encore que Préſident à la Cour du Midi, (*Nan king*) il y avoit un jeune étourdi du lieu, qui s'enyvroit ſouvent, juſqu'à inſulter dans le vin le premier qu'il rencontroit ſur ſon paſſage. Quelques gens qui lui en vouloient, le voyant yvre : tu fais bien le brave, lui dirent-ils, ſi tu l'es véritablement, voilà *Tchang* qui vient, va lui tirer un des pendans de ſon bonnet. Si tu n'oſes pas le faire, nous te regarderons comme un lâche, malgré toutes tes bravades. L'yvrogne ſe picqua d'honneur ; & paſſant auprès de *Tchang*, lui enleva bruſquement un des pendans du bonnet. *Tchang* paſſant ſon chemin ſans rien dire, fit ſigne à ſes gens de diſſimuler. Quand l'yvreſſe fut paſſée, le jeune homme ſentit ſa faute, & en fut au déſeſpoir. Il reprit cependant courage. Le lendemain *Tchang* devant ſortir, il s'alla proſterner ſur ſon chemin, mettant ſur ſa tête le pendant qu'il avoit arraché le jour précedent. *Tchang* ſort en cérémonie, n'ayant à ſon bonnet qu'un pendant : ayant apperçû de loin ce jeune homme ainſi proſterné par terre, il en demanda la raiſon. On lui dit ce que c'étoit : prenez, dit-il à un de ſes domeſtiques, ce pendant qu'il m'ôta hier. Du reſte il ne dit, ni ne fit rien à ce jeune homme qui l'avoit inſulté.

Maximes pour le tems des adverſitez.

IL vous ſurvient quelque traverſe, examinez ce qui vous l'attire, autant que cet examen peut ſervir à la ſoûtenir comme il faut. Si vous ne pouvez la ſupporter avec joye, que ce ſoit du moins ſans trouble & avec patience. Vous rencontrez des obſtacles & des embarras : ce ſont autant d'occaſions de vous purifier & d'avancer. Oüi, vous vînſſent-ils du démon, il eſt toûjours en votre pouvoir d'en tirer cet avantage. La patience dans les adverſitez n'eſt pas ſeulement une marque de courage ; c'eſt encore un exercice très-propre à faire acquerir promptement ce qu'on appelle grandeur d'ame.

Exemple de modération.

HO VOU & TAI CHIN étoient ennemis. *Tai chin* eut occaſion de décrier *Ho vou* en Cour, & il ne la manqua pas. *Ho vou* le ſçut, mais ſans s'en plaindre à perſonne, & ſans jamais chercher à lui rendre la pareille. Il arriva qu'un fils de *Tai chin* ayant quitté ſon pays, fut pris avec une troupe de voleurs, dont *Ho vou* fut nommé le Juge. *Tai chin* qui en eût avis, regardoit deja ſon fils comme jugé à mort, lorſqu'on lui vint dire que *Ho vou* l'avoit élargi. Ce trait de généroſité inſpira à *Tai chin* une extrême confuſion de ſa lâcheté. Il eſtima toûjours depuis *Ho vou*, & ſe reconcilia de bonne foi avec lui.

Autre Exemple à peu près ſemblable.

FANG KING PE après avoir eu des démêlez avec *Leou kien hou*, & en avoir même reçû d'aſſez mauvais traittemens, fut nommé Gouverneur de *Tſin ho* pays natal de *Leou kien hou*. Les fils de celui-ci bien inſtruits des démêlez qu'avoit eu leur pere avec le nouveau Gouverneur, penſerent à s'aller vîte établir ailleurs pour ſe ſouſtraire à ſon reſſentiment. Mais *Fang* n'eut pas plûtôt appris leur retraitte, qu'il fit chercher où ils étoient, les preſſa de revenir dans leur terre natale, & leur procura même les emplois & les avantages qui purent dépendre de lui. C'eſt ainſi, diſoit-il, qu'en doivent uſer les gens d'honneur. Ce ſeroit une honte pour eux d'imiter le commun des hom-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 247 sur 577

mes. Il faut que dans toute leur conduite ils ayent ſoin de s'élever au-deſſus des idées vulgaires.

Autre Exemple.

SOU HOEI Miniſtre d'Etat ayant été ſpécialement chargé de certaine affaire; un *Yu* (*a*) *ſſeë* ſur des fondemens frivoles, voulut le rendre ſuſpect. *Sou* l'apprenant, monte à cheval, & va demander la permiſſion de ſe retirer. Ses amis lui repréſenterent que pouvant facilement éclaircir cette affaire, il ne devoit pas quitter ainſi la partie. Il eſt vrai, dit *Sou*, je puis démontrer la fauſſeté de ce qu'on m'impute. Mais je ne puis pas m'y amuſer. Il ne ſuffit pas, pour un bon Miniſtre, qu'il ſoit exempt de faute; il doit encore être ſans reproche, & hors d'atteinte du plus leger ſoupçon. Un tel me ſoupçonne, fût-il le ſeul, je conclus que ma vertu ne répond pas à mon rang. *Suen gin* qui regnoit alors, fit ce qu'il put pour le retenir : mais ce fut inutilement.

Sage réponſe d'un Philoſophe.

QUE faire quand quelqu'un nous maltraitte de paroles, demanda-t-on un jour a *Liu?* Je diſtingue, répondit-il; ſi vous êtes égal ou ſuperieur à celui qui vous traitte ainſi, regardez-le, quel qu'il ſoit, comme ne faiſant qu'un avec vous. Dès-lors diſparoîtra l'idée d'inſulte, & par conſéquent la colere. Qui ſi vous êtes inférieur, vous pouvez encore prendre une autre vûë qui n'eſt pas mauvaiſe, & vous dire à vous-même : eh! qui ſuis-je en comparaiſon de lui ? Vouloir le traitter comme il me traitte, ce ſeroit m'égaler à lui, & ſortir de ma condition; cela n'eſt pas raiſonnable. Si cette conſidération ne ſuffit pas pour calmer entiérement les mouvemens de la colere, elle vous aidera du moins à les modérer.

Réponſe d'un grand Officier de Guerre à un défi que lui portoit un homme ſans nom.

SOUS le Regne de *Yuen yeou*, il ſortit de l'armée des Occidentaux un je ne ſçai qui, ſans nom, lequel vint aſſez fiérement porter un défi à *Tchong ſuen*, grand & fameux Officier de guerre. On ne met point en parallele, dit *Tchong ſuen*, un char & une charette, & l'on ne voit point une Aigle ſe battre contre une Pie. Un homme qui eſt en place, ne doit pas ſe commettre avec un homme ſans nom : s'il le faiſoit, il auroit peut-être du deſſous: mais quand il ſeroit aſſûré de la victoire, il lui ſeroit plus honteux d'être entré dans un tel combat, qu'il ne lui ſeroit glorieux d'en être ſorti vainqueur. Tout le monde applaudit à cette réponſe; & celui-là même qui avoit porté le défi, ne put s'empêcher de l'approuver.

Avis donnez avec ſageſſe.

TCHING Y & *Ouang ouen* étoient Collégues à la Cour. Leur Charge étoit de préſider tous deux aux Cérémonies du Palais. Il arrivoit quelquefois que *Tching* tardoit à ſe rendre dans la ſalle. *Ouang* bien loin de l'attendre, ſe preſſoit de faire donner le ſignal, & de faire commencer les cérémonies avant que ſon Collégue fut arrivé. Un jour *Tching* vint le premier, on l'avertit que tout le monde étoit aſſemblé, & on lui demanda s'il ne vouloit pas que le ſignal ſe donnât, & qu'on commençât les cérémonies. Non, dit-il, attendons un peu. Comme il ne manquoit que ſon Collegue, chacun vit bien que c'étoit pour lui qu'il faiſoit attendre. J'ai eu tort, dit *Ouang*, quand il le ſçut : je devois ci-devant en uſer de la même maniere, *Tching* m'apprend à vivre.

Autre Exemple.

YE TCHUN de petit Officier d'un

(*a*) Docteur attaché à la Cour & à la Perſonne de l'Empereur.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 248 sur 577

Tribunal inférieur, étoit monté par dégrez aux premiers Emplois. L'Empereur *Suen ti* l'envoya avec *Hiong kai* viſiter quelques Provinces. Un jour qu'il ſe trouva manquer quelque choſe dans le logis qu'on leur avoit préparé, *Hiong* fit cruellement fuſtiger les petits Officiers des Tribunaux, & les chargea de mille injures. Comme il ne finiſſoit point, *Yé* prit la parole, & l'adreſſant à ces petits Officiers : Camarades, leur dit-il avec bonté, il faut veiller avec ſoin à ce qui eſt de votre Emploi ; encore eſt-il difficile, dans la condition où vous êtes, d'éviter les coups & les injures. Auſſi-tôt *Hiong* ſe tût, & fut honteux de n'avoir pas fait attention à ce qu'avoit été ſon Collegue.

Exemple de modération.

TCHANG KING étant Préſident du grand Tribunal des crimes, il lui ſurvint un ſoir tout-à-coup une affaire preſſante, dont il falloit faire le lendemain ſon rapport à l'Empereur. Il fit venir un Ecrivain, ſe mit à ſon Bureau, & dreſſa les écritures néceſſaires, ce qui le mena juſqu'après minuit. Ces écritures prêtes, comme il penſoit à prendre un peu de repos, l'Ecrivain heurta par hazard une chandelle, & la renverſa. Le feu prit aux papiers, en brûla une partie, & le ſuif gâta le reſte. L'Ecrivain ſe jette à genoux, ſe croyant perdu. C'eſt un malheur, dit doucement *Tchang* ; levez-vous, & recommençons.

Autre Exemple.

TCHEOU CHOU YE' paſſant en chaiſe dans une ruë, un jeune étourdi le montrant au doigt : ce Lettré, dit-il à ſes camarades, eſt, dit-on, la bonté même. Je veux voir ce qui en eſt ; mettons-le à l'épreuve. Auſſi-tôt il l'appelle par ſon nom, comme il auroit fait un de ſes égaux, & d'une maniere inſultante. *Tcheou* ne fit pas ſemblant d'entendre ; mais quand il fut de retour chez ſoi, il y fit venir cet étourdi. Jeune homme, dit-il en riant, prenez garde à ne vous pas émanciper ainſi. Votre faute d'aujourd'hui eſt tombée ſur moi : bien vous en prend. Elle pourroit tomber ſur quelque autre, qui ne vous en quitteroit pas pour une exhortation ſi courte & ſi douce.

Réflexion.

UN homme d'une vertu parfaite croit que tous les autres ſont vertueux. Un homme d'une vertu moins parfaite, juge tantôt bien, tantôt mal d'autrui. Pour ce qui eſt d'un homme vicieux, il croit fort facilement que chacun l'eſt comme lui. Un homme a l'eſtomac bon, dit *Yuen tchong lang* ; il s'accommode des mets les plus ordinaires, & les trouve bons. Un autre a l'eſtomac ruiné ; rien ne l'accommode, lui donnât-on les mets les plus exquis & de l'or potable : il en eſt incommodé, il s'en dégoûte.

Réflexions inſtructives d'un Mandarin, ſur une petite avanture.

LINGAN CHEN Premier Préſident d'un grand Tribunal étant en voyage, rencontra ſur ſa route une vieille femme qui étoit montée ſur un âne. Comme elle avoit le viſage découvert, & qu'elle étoit vêtuë négligemment, les gens de *Li* la prirent d'abord pour un homme, & lui crierent d'un peu loin de ſe ranger de côté. La Vieille s'en offenſa. Qui êtes-vous, dit-elle d'un ton fort aigre & fort haut, pour crier ainſi après moi ? Sçachez que j'ai demeuré cinquante ans à la Cour, & que j'en ai vû bien d'autres. Non, je ne ſuis pas femme à craindre cette fourmilliere de petits Mandarins.

Quand *Li* fut de retour, il ſe divertit de cette avanture, en la racontant à ſes Collégues ; mais en ſe divertiſſant, il ne laiſſa pas d'en tirer une réflexion fort inſtructive. Un Villageois, diſoit-il, peu accoûtumé à venir en Ville, s'il voit paroître

paroître un bonnet (*a*) de gaze, prend auſſi-tôt l'épouvante. Cela vient uniquement de ce qu'il n'a pas coûtume de rien voir de ſemblable ; ſes yeux ſont pour ainſi dire, trop étroits pour ces objets, qu'il n'a jamais vûs : preuve de cela, c'eſt que cette Vieille accoûtumée à voir les grands & leur train, s'eſt ſi bien élargi la vûë, qu'un Préſident eſt à ſes yeux comme une fourmi.

Belle leçon pour ceux qui s'appliquent à l'étude de la ſageſſe & de la vertu. Il faut avant toutes choſes travailler à s'aggrandir, pour ainſi parler, l'eſprit & le cœur. C'eſt un axiome en Medecine, qu'il ne faut pas entreprendre par les remedes d'évacuer entierement les humeurs peccantes, de peur d'altérer celles qui ſont loüables, & d'affoiblir trop le malade. De dix parties d'humeur morbifiques, en évacuer ſept ou huit par la force des remedes, c'eſt aſſez : la nature fera doucement le reſte. Il en faut uſer à peu près ainſi dans le Gouvernement de l'Etat, & le reglement des familles.

Exemple de modération & de prudence.

PONG SU YONG déja *Kiu gin*, mais encore pauvre, ſe trouva un jour dans une hôtellerie avec pluſieurs autres *Kiu gin* de ſa connoiſſance. On lui vit quelques jettons (*a*) d'or (c'étoit preſque tout ſon bien) on les emprunta pour joüer. Un étranger qui ſe trouvoit de la partie, fit couler adroitement dans ſa manche un de ces jettons ; *Pong* le remarqua, mais ſans en rien dire. Les autres qui n'en virent rien, furent fort ſurpris, quand leur partie étant achevée, & voulant rendre les jettons, ils en trouverent un qui manquoit. Chacun ſe remuant pour le chercher, & *Pong* comptant les jettons, mon nombre y eſt, leur dit-il, ſoyez en repos, il n'en manque point.

Quelque tems après chacun penſant à ſortir, on ſe ſalua ſelon la coûtume. Celui qui avoit fait le vol, s'étant trouvé ſubitement obligé à faire une révérence, le jetton tomba de ſa manche. Ainſi le vol & le voleur furent connus de tout le monde. On ſçut que *Pong* l'avoit vû faire ; & chacun l'eſtima d'avoir ainſi diſſimulé une perte, qui pour lui n'étoit pas petite.

Devoir de la vie civile.

IL ne faut pas en ce monde être exceſſivement difficile, & ne pouvoir rien ſouffrir que d'excellent. Si quelquefois l'on voit des *Ki lin* (*a*) & des *Fong hoang* (*b*) ſur la terre ; il y naît encore bien plus de Tigres, de Serpens, & de Scorpions. Tel eſt le mélange qui ſe trouve dans l'univers. C'eſt de même à proportion dans le corps humain. Le pur & l'impur y ſont mêlez ; & ce mélange eſt ſi néceſſaire, que ſi quelqu'un entreprenoit de ne ſouffrir jamais rien que de bien pur, par exemple, dans ſon eſtomac ou dans ſes inteſtins ; cet homme aſſûrément ne pourroit pas vivre. Il en eſt ainſi dans la vie civile. Il y a des gens de bien des ſortes : il faut pouvoir vivre avec tout le monde.

Exemple d'un jeune Prince qui a de la compaſſion même pour de vils inſectes.

TCHIN Y TCHOUEN étant chargé de l'inſtruction du jeune Empereur *Te tſong*, les Eunuques lui rapporterent que ce Prince chaque matin, après s'être rincé la bouche, ſouffloit de l'eau de tous côtez dans ſa chambre pour éloigner les fourmis. A quelques jours de là, *Tchin*, après une leçon donnée au Prince, lui demanda ſi ce qu'on lui avoit dit étoit véritable ; & ſuppoſé que le fait fût vrai,

(*a*) C'eſt-à-dire un Mandarin ; ſous les Dynaſties précédentes ils portoient de ces bonnets.

(*b*) Il n'y a point à la Chine de monnoye d'or ni d'argent. Cette hiſtoire prouve qu'on en fait quelquefois des jettons

(*c*) Animal à quatre pieds fort eſtimé, peut-être purement fabuleux.

(*d*) Oiſeau peut-être auſſi purement fabuleux. Les Européans traduiſent quelquefois ce nom par Aigle, qui paſſe en Europe pour le Roi des Volatilles.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 250 sur 577

quel motif il avoit d'en uſer ainſi? Oüi, le fait eſt vrai, répondit le Prince; & c'eſt par compaſſion pour ces petits animaux, que j'en uſe de la ſorte: je crains de les écraſer. Cela eſt bon, dit *Tchin*, ſoyez le même à l'égard de tous vos ſujets. C'eſt la leçon la plus importante qu'on puiſſe donner à ceux qui regnent.

Maxime pour le gouvernement.

LOU SUEN KONG dit: entre les maximes du bon Gouvernement, celle-ci eſt une des principales; bonté d'abord, enſuite juſtice. On veut exprimer par-là, qu'un Prince doit aimer à faire du bien, & ne punir qu'à regret. C'eſt ſur cette importante maxime, qu'eſt fondée cette ancienne & loüable coûtume, ſuivant laquelle les Arrêts du Prince portant condamnation des criminels, vont dans les Provinces aſſez lentement: au lieu que quand il s'agit d'un arrêt portant amniſtie, les journées du courier ſont de cinq cens lys *.

* Cinquante lieuës de Paris.

Exemple de compaſſion pour le peuple donné par un Prince.

GIN TSONG n'étant encore que Prince héritier, vit un jour, en voyageant, nombre d'hommes & de femmes qui ramaſſoient avec empreſſement les graines des herbes les plus ſauvages. Il s'arrêta, & demanda ce qu'ils vouloient faire de ces graines. Les manger, répondirent-ils: l'année a été mauvaiſe, nous n'avons pas autre choſe. Le Prince vivement touché, deſcend de cheval, entre dans quelques maiſons, & les trouve la plûpart vuides. Le peu qu'il y trouva de gens, avoient de méchans habits tout en piéces. Chez quelques-uns le fourneau étoit ruiné, & le baſſin renverſé, n'étant preſque plus d'aucun uſage. Eſt-il poſſible, dit le Prince en jettant un grand ſoûpir, eſt-il poſſible que la miſere du peuple ſoit ſi grande, ſans que l'Empereur en ſoit inſtruit? Il fit ſur le champ d'abondantes aumônes; & faiſant appeller les vieillards du lieu, après s'être informé avec bonté de leur âge, de leurs infirmitez, & de leurs beſoins, il leur diſtribua des mets de ſa table.

Sur ces entrefaites arriva *Ché* Tréſorier Général de la Province de *Chan tong*, qui venoit par honneur au devant du Prince. Comment, lui dit le Prince en le voyant, vous autres qui êtes les paſteurs des peuples, n'êtes-vous donc point touchez de leurs miſeres? J'y ſuis ſenſible, dit *Ché*, j'ai rendu compte à la Cour des endroits où la recolte a manqué, & j'ai prié Sa Majeſté de leur relâcher les droits d'Automne. Vraiment, dit le Prince, ce pauvre peuple eſt bien en état de payer des droits! L'Empereur les en exemptera, cela eſt certain: mais en attendant, ouvrez les Greniers publics, & ſauvez la vie à ces pauvres infortunez. *Ché* propoſa de diſtribuer trois *Teou* de grains par tête. Donnez en ſix, dit le Prince, & ne craignez point de vuider les Greniers publics. Je me charge de tout moi-même auprès de l'Empereur mon pere. Je l'inſtruirai de l'état des choſes.

Contre les méchantes langues.

IL y a certaines gens qui ſe ſentant quelque eſprit, ont la démangeaiſon de parler ſur tout: encore ſi ce n'étoit que d'une maniere indifférente. Mais le plus ſouvent leurs diſcours aboutiſſent à blâmer les autres, pour ſe faire valoir eux-mêmes. Leur bouche eſt une eſpéce de monument à deux faces, dont l'une vous préſente leur propre éloge, & l'autre les défauts d'autrui. Leur langue eſt comme une dague hors du fourreau, en mouvement & prête à bleſſer. Auſſi chacun craint-il ces ſortes de gens. Il faut avoüer cependant que pour l'ordinaire ils ſe nuiſent plus qu'aux autres. Car parlant ſans réſerve aux premiers venus, ils ſont très-ſouvent trahis. Ceux-mêmes qu'ils avoient obligé d'ailleurs,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 251 sur 577

deviennent par-là leurs ennemis. Enfin ils s'attirent mille affaires ; & ils ont bien-tôt perdu tout ce qu'ils peuvent avoir à perdre.

Réflexion ſur la colere.

Au côté droit de la chaiſe de *Tſin hien*, on liſoit cette inſcription. Dans la colere ou l'émotion, ne répondez à aucune lettre. Quand vous avez fait partir mal à propos des paroles, auſquelles le pinceau a donné figure dans vos lettres, le remede n'eſt pas aiſé. Un coup de langue, diſoit le Philoſophe *Sun tzé*, eſt ſouvent plus dangereux qu'un coup de lance : que ſera-ce d'un coup de plume ?

Sur les mauvaiſes langues.

Il eſt un caractere de gens qui ne peuvent ſouffrir qu'on loüe perſonne, & dont la malignité s'irrite contre les plus gens de bien, dès qu'ils entendent qu'on les loüe. Parle-t-on avantageuſement de quelqu'un dans une converſation ? Dormiſſent-ils auparavant, auſſi tôt ils ſe réveillent. Ils commencent par rendre ſuſpect tout le bien qu'on vient de dire. S'ils ſentent qu'ils y ayent tant ſoit peu réüſſi, ils pouſſent leur pointe, & uſent de mille artifices, pour faire concevoir de ces perſonnes une idée toute contraire : & quand ils peuvent venir à bout de ſurprendre la crédulité de ceux qui écoûtent, & de faire rougir les autres d'avoir penſé & parlé de cette perſonne d'une maniere avantageuſe, c'eſt alors qu'il ſont très-contens d'eux-mêmes, & qu'ils s'applaudiſſent intérieurement de leur eſprit. Il en faut pour cela, j'en conviens ; mais c'eſt bien mal l'employer.

Sur les grands parleurs.

Quels ſont ordinairement les grands parleurs ? Des demi-ſçavans, des flatteurs, ou des étourdis. Les gens d'une grande capacité, d'une droiture à l'épreuve, & d'une ſageſſe profonde, parlent ordinairement fort peu. Juſques-là que le Philoſophe *Tchin* ne fait pas difficulté de dire, que plus on avance en vertu, moins on parle.

Le *Tan** vit d'air & de roſée. Peut-on vivre à moins de frais, & ſe contenter plus aiſément ? Malgré cette eſpéce d'indépendance, il devient la proie des *Tang lang**, & ſon cri en eſt la cauſe. Apprenez delà, gens de Lettres, que le déſintéreſſement & la frugalité dont vous vous picquez, ne doit pas vous inſpirer trop de liberté dans vos paroles.

* Nom d'un Inſecte.

* Autres Inſectes.

Diſcrétion & réſerve dans les paroles.

Il faut toûjours veiller avec ſoin ſur vos paroles ; mais c'eſt ſur-tout dans un tranſport de joie, lorſque vous vous trouvez avec un homme qui eſt de votre goût, ou dans une converſation dont la matiere vous agrée, qu'il faut être extrêmement ſur vos gardes.

Vous n'avez rien eu juſqu'ici à démêler avec un tel : quand il vous échapperoit de lui dire en face quelque parole déſobligeante, s'il eſt honnête homme, il la diſſimule. Un tel au contraire eſt votre ennemi ; il vous en veut, & croit vrai ou faux que vous lui en voulez. S'il vous échappe, même en ſon abſence, quelque mot qui lui revienne, comptez qu'il le percera au vif, & qu'il ſe l'imprimera* très-profondément.

* Le Chinois dit dans les os.

Utilité des bons exemples.

Porter au bien par de bons diſcours ceux avec leſquels nous vivons, faire paſſer ces exhortations aux ſiécles futurs dans de bons Livres, cela eſt bon ; mais il n'y a rien de tel, à mon avis, que de donner bon exemple. Les bons diſcours & les bons livres ſont des remedes qui ont leur prix, & qui font honneur à celui qui les employe pour guérir les

hommes de leurs vices ; mais il me ſemble après-tout que le bon exemple va plus droit au mal, & qu'il eſt plus efficace. Du moins ne doit-on pas le négliger, pour s'en tenir aux deux autres.

Contre l'intempérance de langue.

On aime à entendre le *Fong hoang* ; ſon chant eſt, dit-on, beau & de bon augure. Cependant s'il chante tout le jour, il n'a plus rien d'agréable. Le hurlement du Tigre eſt affreux ; mais s'il hurle tout un jour, on s'y accoûtume ; il n'effraye plus. Quelques importans que ſoient vos diſcours, qu'ils ne ſoient ni trop fréquens, ni trop longs.

Qu'il faut ſe propoſer les grands Hommes pour modéle.

Tchang tse fit mettre en ſon Cabinet les portraits de Confucius, de *Yen tſe*, & de pluſieurs autres fameux Lettrez. Soir & matin il paſſoit certain tems à les regarder avec attention, & il en tiroit, diſoit-il, cet avantage, qu'il en étoit plus retenu. Oüi, diſoit ſouvent *Tchang tſe* lui-même, quand paroiſſant devant les portraits de ces grands hommes, je me ſens coupable de quelque faute, je n'en ſuis pas moins honteux, que ſi j'en recevois publiquement une punition flétriſſante.

Conduite de l'homme ſage.

Ce que peut l'homme en ce monde, eſt bien peu de choſe, & les ſuccès qu'il peut ſe promettre, ſont bien bornez. Quel eſt celui qui ait jamais eû l'approbation de tout le monde, & de qui l'on n'ait jamais dit du mal ? Auſſi n'eſt-ce pas à quoi doit aſpirer un homme ſage ? Ce qu'il ſe doit propoſer, c'eſt de tout faire le mieux qu'il peut, pour n'avoir rien à ſe reprocher : & quand, malgré ſon application, il lui échapperoit quelque faute, il ne doit pas s'en troubler. Ecoutons les plus ſages & les plus vertueux de nos Anciens. Ayez peu à vous repentir, nous diſent-ils ; c'eſt-à-dire, faites peu de fautes. Ils ſçavoient, ces grands hommes, qu'on ne peut les éviter toutes. Cette vérité bien penétrée, jette dans le cœur une grande paix.

Le véritable bonheur.

L'Innocence dans le cœur, & la ſanté dans le corps, ſont les deux principaux biens de la vie. L'une fait le bonheur de l'eſprit, & le bonheur du corps dépend de l'autre. Le reſte en ce monde me touche peu. Mais après la mort dans l'autre vie quel eſt ce ſejour des morts ? Des traditions y ont mis du feu. Pour moi, je crois pouvoir l'appeller un lieu d'éxil. Quoiqu'il en ſoit, quand certain de mes amis me dit avec inquiétude, qu'il ne ſçait comment tout ira dans cette nouvelle demeure ; je lui réponds, ſans héſiter, que tout ira bien pour ceux qui dans la premiere auront rempli tous leurs devoirs ; mais que ceux qui auront fait tort aux autres, & peut-être à leurs propres freres, y auront à ſouffrir des peines qu'ils ne pourront ſoûtenir, & qu'ils n'en ſeront pas quittes, pour avoir avant leur mort renoncé aux grandeurs du monde, comme quelques-uns le font, & s'être retirez dans la ſolitude.

Maximes.

On vous propoſe une occaſion de vous élever, ou de faire un gain ; ne demandez point quel eſt le dégré d'honneur qu'on vous préſente, ni ſi le gain eſt conſidérable. Commencez par examiner ſi la choſe eſt légitime.

Vous entendez loüer une vertu ou blâmer un vice ; n'examinez point ſi c'eſt de vous ou de quelqu'autre, qu'on veut parler. Tenez votre cœur dans l'équilibre, & jugez d'abord de ce qu'on dit, ſans y prendre part. Ayez ſoin enſuite de vous l'appliquer.

Un homme en votre préſence, expoſe ſon

ſon opinion ſur quelque point de Littérature. Ne commencez pas par examiner ſi cette opinion s'accommode avec la vôtre. Ecoutez comme ſi vous n'aviez encore pris aucun ſentiment ſur le point dont il s'agit. Retenez bien ces maximes; elles ſont importantes & de grand uſage.

DANS un appartement ſûr & ſecret avoir à ſa diſcrétion une beauté peu commune, & cependant ſe conſerver pur; trouver dans un déſert une groſſe ſomme ſans vouloir ſe l'approprier; ſe trouver ſurpris & aſſailli par un adverſaire redoutable, ſans s'épouvanter & ſans ſe troubler; au premier avis du danger que court un ennemi mortel, s'empreſſer pour le ſecourir; ce ſont autant d'excellentes pierres de touche.

Autres Maximes.

IL arrive que par occaſion ou par néceſſité, vous avez depuis peu quelque rapport avec un méchant homme. Point de complaiſance pour lui aux dépens de votre devoir. La nouveauté de ce commerce n'eſt pas une excuſe légitime. Depuis long-tems vous avez lié avec un autre qui eſt un homme de probité. N'en ſoyez pas plus hardi à vous permettre la moindre choſe qui ſoit pour lui une raiſon de vous mépriſer. Toute ancienne qu'eſt votre liaiſon elle ne vous autoriſe point à bleſſer les bienſéances.

Sur les préjugez, les erreurs & les déſordres du monde.

HELAS! dit *Tou ouei tchin*, le monde eſt plein de faux préjugez, d'erreurs ridicules, & d'affreux déſordres. Voyons-en quelques exemples. On ſert le ſoir à quelqu'un de la chair d'un ſinge, il ſe perſuade que c'eſt de la chair de chien: dans cette penſée, il la trouve bonne. Le lendemain il vient à ſçavoir que c'eſt d'un ſinge qu'il a mangé; auſſi-tôt vient le vomiſſement.

Qu'un homme ait ſoif, & que dans l'obſcurité on lui donne à boire dans un crâne ſec: il boit à longs traits & ſans répugnance: s'il s'apperçoit le lendemain, que c'eſt dans ce crâne qu'il a bû, il ſent auſſi-tôt de grandes nauzées.

Un fils a de grands défauts, mais ſon pere l'aime: auſſi-tôt tous ces défauts diſparoiſſent aux yeux du pere: il croit voir dans ce fils de la tendreſſe, du reſpect, & de l'obéiſſance; il n'y apperçoit rien autre choſe. S'il arrive par haſard que ce pere prenne de l'averſion pour ce fils, il ne voit plus en lui ce qu'il y voyoit: il n'a plus les yeux ouverts que ſur ſes défauts: ce fils cependant eſt toûjours le même.

Un homme eſt bien fait & nous revient: vous diriez qu'il laiſſe après lui par-tout où il paſſe une bonne odeur: on aime à le ſuivre & à ſe trouver où il a accoûtumé d'aller: ne le vit-on qu'en paſſant, on ſe le rappelle enſuite avec plaiſir. Un autre eſt mal tourné & d'une figure déſagréable; vous diriez qu'il infecte tout par ſa préſence: on n'aime point à ſe trouver où il eſt, à s'aſſeoir où il s'eſt aſſis, à coucher où il a couché: il n'y a pas juſqu'à la vaiſſelle qu'on lui aura vû ſervir une fois, dont on a de l'averſion. Que fait à tout cela, je vous prie, la bonne ou mauvaiſe mine?

Les hommes, & plus communément encore les femmes, ſe picquent d'avoir la peau blanche; juſques-là qu'on en vient à ſe farder: & par une bizarrerie aſſez ridicule, on craint ſi fort d'avoir les cheveux blancs & la barbe blanche, qu'on ſe gêne à les teindre en noir.

Un Officier conſidérable eſt venu chez moi; j'en tire auſſi-tôt vanité. Sur quoi fondé? Queſt-il demeuré chez moi de ſa dignité? au contraire, ſi je ſuis grand Officier, je rougis d'admettre les petits en ma préſence: d'où vient cela? Mon Emploi n'eſt-il pas toûjours le même? Que me laiſſent-ils du leur?

L'oiſeau *Ho* & l'oiſeau *Hou* ſe reſſemblent fort: les met-on en broderie? L'on

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 254 sur 577

trouve l'un beau & l'autre ridicule. Un plat de légumes eſt préſenté par un homme riche, ç'en eſt aſſez pour le trouver bon : s'il venoit de chez un pauvre, il ne vaudroit rien. Purs préjugez ! L'ordure eſt toûjours ordure.

Cependant quand une paſſion vous poſſede, vous n'êtes point rebuté de ce qui vous feroit horreur en un autre tems : & tel qui eſt très-ſenſible à la picqûre d'un moucheron, ne craint ni le fer ni le feu, quand l'intérêt ou la volupté l'enyvrent. Quel aveuglement !

Il vous naît un fils & une fille ; vous êtes pere de l'un comme de l'autre : vous aimez ce fils comme vous-même, & vous vous ſouciez peu de la fille : quelle injuſtice !

Voyez certains amis de débauche, ils ſe traittent en freres ; tout eſt commun entr'eux. Au contraire voyez certains freres lorſqu'ils entrent en partage ; ils ſe diſputent juſqu'à la moindre bagatelle ; ils ſe traittent en ennemis, & très-ſouvent ils le deviennent. Quel étrange renverſement !

Tel homme dans une boutade pouſſera la douceur & la compaſſion, juſqu'à ſe faire une peine extrême de voir mourir ou ſouffrir un petit oiſeau : & dans une autre boutade, ce même homme ira juſqu'à battre cruellement, & quelquefois même à tuer froidement ſes propres enfans.

Enfin aime-t-on quelqu'un ? on l'approuve & on le loüe, quelque indigne qu'il ſoit d'être loüé. Ce ne ſont que vœux, que prieres, & que bons ſouhaits pour lui. A-t-on de la jalouſie ou de la haine ? Tout mérite diſparoît dans celui qu'on hait. Ce ne ſont contre lui qu'injures & qu'imprécations : le tout avec autant de liberté, que ſi l'on avoit en main le pouvoir de tout faire, & de tout changer à ſa fantaiſie.

Dirons-nous en voyant ces déſordres, que l'homme qui en eſt capable, a perdu le beau miroir de la raiſon, qui lui repréſentoit ſes devoirs ? Non, il ne l'a point perdu. En s'impatientant & murmurant dans la ſouffrance, il voit l'inutilité de ſon impatience & de ſes murmures. Il continuë cependant de s'impatienter & de murmurer.

En goûtant les plaiſirs du ſiécle, il en voit le déreglement : il les goûte cependant & s'y abandonne. C'eſt qu'il n'a pas la force de tenir contre la violence de la douleur, ni contre l'attrait du plaiſir. C'eſt la même choſe dans tout le reſte.

Auſſi l'homme ne travaille-t-il à rien moins qu'à devenir le maître de ſes paſſions. Les jours ſe paſſent en mille vains projets, dont ſon eſprit s'occupe même pendant la nuit : & cela juſqu'à ce que par une maladie, ou par quelque accident imprévû, la reſpiration lui étant coupée, & n'y ayant plus de lendemain pour lui, les vains projets qu'il formoit pour l'avenir, s'évanoüiſſent en un inſtant.

Je le dis donc, & l'experience ne le fait que trop ſentir : le monde eſt plein de préjugez, d'erreurs, & de déſordres. Je n'en ai montré qu'un échantillon : je ſouhaitte que quelque autre plus habile que moi traitte à fonds un ſujet de cette importance.

Inconſéquences de conduite.

Du grand nombre d'hommes qui meurent chaque jour, à peine y en a-t-il un ſur dix mille, à qui le poiſon cauſe la mort. Cependant tout poiſon eſt en horreur. Au contraire l'oiſiveté, les délices, & la volupté font périr des gens ſans nombre, & perſonne ne les redoute.

Maximes.

Ce qu'on admire aujourd'hui le plus dans un homme qui eſt en charge, & ce qu'on recommande ſur toutes choſes à ceux qu'on y met, c'eſt le déſintéreſſement. De-là vient peut-être qu'un Magiſtrat déſintéreſſé, eſt le plus ſouvent plein de lui-même, regarde les autres avec dédain, & prend certains airs de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 255 sur 577

fierté à l'égard de ceux mêmes qui ſont au-deſſus de lui. Cependant à juger ſainement des choſes, un Magiſtrat déſintéreſſé dans l'exercice de ſa Charge, n'eſt pas plus eſtimable qu'une femme fidelle à ſon mari. Si une femme fiere de ſa fidélité conjugale, ſe croyoit par-là en droit de perdre le reſpect à ſon beau-pere & à ſa belle-mere, de maltraitter ſes belles-ſœurs, & de maîtriſer même ſon mari, qu'en diroit-on ?

Autres Maximes.

RECEVOIR beaucoup d'un méchant homme, c'eſt une faute : le ſervir par reconnoiſſance dans ſes paſſions, c'en ſeroit une plus grande.

Il faut éviter avec grand ſoin d'offenſer un honnête homme, & de mériter ſa colere. Si par malheur on l'a méritée, il faut lui faire ſatisfaction de bonne grace. Chercher à s'en diſpenſer, c'eſt une ſeconde faute.

Quand ce que vous voulez dire, eſt de nature à pouvoir être dit au Ciel (*Tien*) alors parlez. Autrement n'ouvrez pas la bouche. Un mouvement naît en votre cœur ? S'il tend à perfectionner votre nature, il faut le ſuivre : ſinon, étouffez-le dans ſa naiſſance.

Soit qu'on me blâme, ſoit qu'on me loüe, dit *Yeou ſi chan*, je trouve moyen d'en profiter pour ma perfection. Je regarde ceux qui loüent, comme des gens qui me montrent le chemin que je dois tenir : & j'écoute ceux qui me blâment, comme des gens qui m'avertiſſent des dangers que j'ai à courir.

Dans l'action & le tracas des affaires, il faut éviter avec grand ſoin d'abandonner ſon cœur au trouble & à l'inquiétude. Mais dans le répos & l'inaction, il n'eſt pas moins dangereux de laiſſer du vuide dans ſon cœur.

Vous voulez paſſer un bras de mer ſur un outre ; quel ſoin ne prenez-vous pas, pour qu'il n'y ait pas même un trou d'aiguille ? C'eſt ainſi qu'il faut veiller ſur votre cœur & ſur vos actions.

Celui qui fait une bonne action, ne doit jamais s'en vanter. S'il en fait parade, elle eſt perduë. Ce mot eſt de *Fan tchin ſiang*, & je le trouve très-bien dit.

Inſtruction d'un Miniſtre d'Etat.

CHIN autrefois Miniſtre d'Etat, fit graver l'inſtruction ſuivante.

Un grand ſecret pour ſe bien porter, eſt de moderer ſes paſſions ; la volupté & le trop de ſoins y ſont preſque également nuiſibles. Point d'yvreſſe, point de colere ; vous éviterez les querelles, & vous pourrez facilement conſerver vos biens. C'eſt par le travail qu'on s'avance. C'eſt en épargnant honnêtement & à propos, qu'on devient riche. On gagne ordinairement à céder : du moins on évite les malheurs, qu'un homme trop fier & trop roide a coûtume de s'attirer. Décocher des fléches dans l'obſcurité, c'eſt une imprudence extrême. Il y a des occaſions où il eſt dangereux de faire paroître trop d'eſprit. C'eſt en s'adonnant ſérieuſement à la vertu, qu'on nourrit, pour ainſi dire, & qu'on perfectionne ſa nature. Si vous jeûnez avec un cœur plein d'artifice, je regarde vos jeûnes comme fort inutiles. Fuïez les Procès & les Tribunaux. Vivez en bonne intelligence avec vos voiſins. Content de votre condition, ne vous expoſez pas à tomber dans l'opprobre & dans le mépris, par des tentatives qui ſoient au-deſſus de vos forces. Enfin gardez votre langue avec grand ſoin. Tous ces avis ſont importans, pour vivre heureux & ſans diſgraces.

Réflexions.

UN Marchand qui paſſe les Mers, en danger de périr par la tempête, jette à l'eau ſes marchandiſes, pour alléger ſon vaiſſeau, & ſauver ſa vie. C'eſt qu'il ſçait que la vie eſt préférable aux autres biens, qui ſont inutiles à un homme mort. Un

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 256 sur 577

Bucheron piqué au doigt par un ſerpent venimeux, coupe ce doigt ſur le champ, pour ſauver le reſte du corps. L'un & l'autre agit ſagement. Ce qui me ſurprend, c'eſt que l'homme, qui dans ces avantures ſubites & preſſantes, agit ſur des maximes ſi ſaines, & prend ſi bien ſon parti, le prenne ſouvent ſi mal, & ſemble les oublier dans ſa conduite ordinaire.

En compagnie gardez votre langue; étant ſeul, gardez votre cœur. Ce ſont deux mots pleins d'un grand ſens. Auſſi le fameux *Kong yang* les avoit-ils écrits ſur ſon paravent.

Je lis pour la premiere fois un Livre; j'y prens le même plaiſir qu'à faire de nouveau un bon ami. Et c'eſt pour moi revoir un ancien ami, que de revenir à lire un Livre que j'ai déja lû.

Un diamant n'eſt pas ſans défaut: on le préfere cependant à une ſimple pierre qui n'en a point. C'eſt ainſi qu'il en faut uſer dans le choix des perſonnes qu'on met en place.

Une Servante aime à rapporter; ſa Maîtreſſe aime à entendre ſes rapports; ce ſont deux grands maux dans une famille. Pour achever de tout perdre, il ne faut plus qu'un mari crédule.

Vous êtes maintenant dans les grandes Charges, rappellez-vous ces premiers tems où vous n'étiez que ſimple Lettré, & jettez la vûë par avance ſur l'avenir, lorſque vous ne ſerez plus en place. En vous rappellant le paſſé, vous ſçaurez vous paſſer de peu; & la prévoyance de l'avenir vous inſpirera une honnête épargne.

Parmi les Inſcriptions que *Li ouen tſié* avoit dans ſa ſalle, on lit ce qui ſuit.

Cette année, ſe diſoit-il un jour à lui-même, j'ai cinquante-ſix ans accomplis. Je fais réfléxion que peu de gens vont au-delà de ſoixante-dix. Je n'ai donc plus guéres à eſpérer qu'environ dix ans de vie. De ce tems qui peut me reſter à vivre, les incommoditez de la vieilleſſe, contre leſquelles la nature cherche a ſe défendre, en emporteront une partie. Il m'en reſte donc bien peu que je puiſſe employer à faire du bien: comment oſerois-je de ce peu en dérober encore pour le mal?

Contre l'entêtement dans ſes idées.

Venti Empereur de la Dynaſtie *Han* ne faiſant attention qu'à l'ardeur & à la violence qui eſt naturelle au feu, traitta de conte & de revêrie, ce qu'on diſoit dans certains Livres d'une toile incombuſtible, que le feu nettoyoit ſans la conſumer. Il s'entêta ſi fort de ſon idée, que pour réfuter l'opinion commune, il fit un Ecrit qu'il intitula Critique Hiſtorique; & cette Piéce fut gravée par ſon ordre ſur une pierre à la porte du premier College de l'Empire. Quelque tems après des gens venus d'Occident, offrirent entr'autres choſes à l'Empereur quelques piéces de cette toile. On la mit au feu pour en faire l'épreuve. *Ven ti* convaincu qu'il avoit erré lui-même, en prétendant combattre une erreur, fit ſupprimer ſon écrit. Le bruit s'en répandit dans l'Empire, & bien des gens rirent aux dépens du Prince, qui avoit fait mal-à-propos l'incrédule, & l'eſprit fort.

C'eſt ainſi qu'encore aujourd'hui certaines gens qui ne jugent des choſes que par leurs yeux, ne croyent rien que ce qu'ils ont vû, & décident témérairement pour ou contre ſur ce qu'ils n'ont pas vû, ou ce qu'ils ne peuvent voir. Ecoutez certains Lettrez de ces âges poſtérieurs: ils vous diront aſſez hardiment, qu'il n'y a ni eſprits, ni enfer, ni bonheur après la mort. Ils écriront même ſur cela, comme pour déſabuſer les autres. Il en eſt de ce qu'ils diſent, comme de la Critique hiſtorique de *Ven ti*, avec cette différence que l'erreur de ces Lettrez vulgaires & demi ſçavans, eſt plus groſſiére & plus dangereuſe.

De l'étude.

La plûpart des plaiſirs du ſiécle, comme

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 257 sur 577

comme boire, folâtrer, joüer, ne ſont que de frivoles amuſemens : & ils ont de plus cette incommodité, qu'ils nous rendent dépendans d'autrui, & qu'on ne peut les bien goûter ſeul. Pour une ſeule partie de Dames, il faut du moins être deux. Il n'en eſt pas de même de l'étude : je puis étudier ſeul les années entiéres. Et quel plaiſir n'eſt-ce pas de pouvoir, ſans ſortir de mon Cabinet, voir ce qu'il y a de curieux dans tout l'univers, & rendre viſite aux anciens Sages, fuſſent-ils morts depuis mille ans ? L'avantage qu'on tire de l'étude eſt encore plus grand que le plaiſir qu'on y goûte.

Quand on s'y applique ſérieuſement, & comme il faut, l'ame y trouve une nourriture délicieuſe & ſolide : & ceux-mêmes qui étudient d'une maniere moins ſérieuſe & moins reglée, ne laiſſent pas de tirer de leur étude bien des connoiſſances & des lumieres. Non, il n'y a rien de plus agréable que d'étudier. Le commun des hommes ne le comprend pas. Cependant il eſt très-vrai ; point de plaiſir comparable.

Sur le commerce des grands.

UN homme de lettres a des relations avec certain homme riche, qui eſt tout occupé de ſes richeſſes, & du ſoin de les augmenter : il le prévient, & le va voir. Rien de plus froid que cette viſite. L'homme de lettres eſt à peine entré, que rebuté d'un tel accüeil, il voudroit être dehors : cependant il faut s'aſſeoir. Il le fait donc ; & pour mettre ſon homme en humeur, il parle le premier de finances, & du gain qui ſe peut faire ſur telle ou telle choſe. Mais comme cette complaiſance lui coûte, il ne parle & n'écoûte qu'à contre-cœur. Ainſi la converſation tombe d'abord. Qu'arrive-t-il de-là ? C'eſt que cet homme de lettres, s'il a du cœur, & s'il n'attend rien de ce riche, quelque relation qu'ils ayent enſemble, ne l'ira voir que bien rarement. Il ſuivra du moins à ſon égard cette maxime, d'ailleurs ſi ſage, ſuivant laquelle chacun doit dire : j'aime mieux que l'on ſe fâche de me voir trop rarement, que de me rendre importun par de trop fréquentes viſites.

Sur la bienſéance.

KAI KIU YUEN étant en charge, voulut acheter quelques étoffes. Il les fit venir à ſon tribunal ; & les ayant fait étaler dans ſa ſalle, au lieu de ſe retirer, & de marquer ſeulement celles qu'il vouloit, il ſe mit à les meſurer, & à traitter du prix lui-même. Ceux de ſes domeſtiques qui le virent, en donnerent avis aux autres : nous nous imaginions, leur dirent-ils, que nous étions au ſervice d'un grand Magiſtrat : ce n'eſt qu'un marchand d'étoffes que nous ſervons. Sur cela chacun plie bagage, & demande ſon congé, ſans qu'on pût retenir un ſeul de ceux qui n'étoient pas eſclaves.

Sur le ſoin déviter les moindres fautes.

OUANG KONG TING Miniſtre d'Etat, ſe trouvant un jour en compagnie avec *Tchang kong y* fameux *Han lin* *, qu'il connoiſſoit déja de réputation, voulut l'entretenir en particulier, pour profiter de ſes lumieres. Lui ayant donc demandé quelque inſtruction, ſelon que le preſcrit la civilité Chinoiſe. Hier, dit *Tchang* prenant la parole, après une ondée je ſortis en Ville pour quelque affaire. Je remarquai qu'un de mes Porteurs qui avoit des ſouliers neufs, craignoit fort de les gâter, & que regardant avec une attention extrême où il mettoit le pied, il meſuroit tous ſes pas. Il en uſa de la ſorte aſſez long-tems. Mais enfin en certain endroit, où il y avoit plus de bouë qu'ailleurs, il arriva malgré ſes ſoins, qu'il n'en pût garantir ſes ſouliers : & quand il les vit une fois gâtez, il ne les ménagea plus ; il marcha indifféremment par tout, comme ceux qui n'avoient que de vieux ſouliers. Il en eſt de même à peu

* Docteur du College Impérial.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 258 sur 577

près dans la Morale, ajoûta auſſi-tôt *Tchang*, quelle précaution ne faut-il pas apporter pour éviter les moindres fautes? *Ouang* le remercia de cette inſtruction, qu'il n'oublia de ſa vie.

Réfléxions.

UNE aiguille, dans la doublure de l'habit le plus moëleux, peut, lorſqu'on y penſe le moins, cauſer une douleur vive, & faire même une plaie dangereuſe. C'eſt ainſi qu'une douceur apparente cache quelquefois beaucoup de malice & de dureté.

Le miel le plus agréable ne ſe peut manger ſans précaution ſur la fine pointe d'un coûteau. C'eſt ainſi que des amitiez les plus douces, & des amours les plus tendres, on voit quelquefois ſortir les inimitiez les plus mortelles. Quiconque eſt ſage, y doit prendre garde.

Que penſez-vous des adverſitez, me demanda un jour quelqu'un? Chacun s'en plaint. Pour moi, répondis-je, je regarde les adverſitez comme un remede admirable. Une ſeule priſe de ce remede peut guérir bien des maladies, & procurer de la ſanté à celui qui l'employe pour le reſte de ſa vie. Oüi, ce remede ſeul a guéri dans tous les ſiécles une infinité de gens, & s'il n'a pas été ſi utile à *Leou* qu'à tant d'autres, quoiqu'il en ait pris une bonne doſe, c'eſt qu'il lui eſt venu trop tard.

Quelqu'un dit en lui-même: attendons quand j'aurai du ſuperflu, je ſoulagerai les pauvres. J'oſe prononcer que cet homme ne les ſoulagera jamais.

Un autre dit: il faut attendre que j'aye un peu plus de loiſir, alors je m'appliquerai ſérieuſement à l'étude de la ſageſſe. Pour moi, je ſerai trompé, ſi cet homme s'y met jamais.

Oüi, l'Antiquité nous a laiſſé pour tous les évenemens & pour tous les états des Inſtructions & des modéles. Ainſi la lecture eſt très-utile. Mais il faudroit faire comme *Tchin*. Ce grand homme peſant avec attention tout ce qu'il liſoit: Voici, ſe diſoit-il, une bonne regle de conduite pour telle & telle occaſion. Voici un beau modele de telle vertu qui eſt propre de mon rang. Voici un excellent remede contre tel défaut, dont je ne ſuis pas tout-à-fait exempt. Ce qu'on a lû de la ſorte, revient au beſoin ſans beaucoup de travail.

L'Empereur *Tai tſong* s'entretenant un jour avec ſes Miniſtres: je goûte fort, leur diſoit-il, cette comparaiſon populaire, ſuivant laquelle on dit que la vie de l'homme eſt une fiévre, dans laquelle les grands friſſons ſont ſuivis d'ardeurs égales. En effet, que ſont nos années? Ne ſont-ce pas comme autant de jours, que le froid & le chaud partagent? A meſure que ces jours s'écoulent, l'homme s'affoiblit & devient vieux: quelle perte n'eſt-ce pas de laiſſer couler tant d'années & de les rendre inutiles?

Voyez ce bœuf & cet agneau qu'on mene à la boucherie: à chaque pas qu'ils font l'un & l'autre, ils s'approchent de leur fin. Il en eſt ainſi de l'homme en ce monde: chaque moment de ſa vie eſt un pas qu'il fait vers la mort. Comment n'y faiſons-nous pas attention?

L'Empereur demanda un jour à *Chou hiang*, lequel eſt le plus durable, ce qui eſt dur, ou ce qui eſt mol? Prince, dit *Chou hiang*, j'ai quatre-vingts ans; j'ai perdu pluſieurs de mes dents; je n'ai rien perdu de ma langue.

L'orgüeil ou le deſir de dominer & de l'emporter, n'eſt pas plûtôt conçû dans le cœur, qu'il y fait une ouverture, par où, quelque petite quelle paroiſſe, tous les vices y peuvent entrer. L'humilité au contraire, ou la déférence pour autrui, eſt comme une mer agréable, auſſi calme qu'elle eſt vaſte. Point d'épée plus dangereuſe à l'homme que ſa propre cupidité. Le déſintéreſſement au contraire eſt un excellent bouclier.

Quand on vogue ſur la mer; ſi le vent eſt grand, quoique favorable, on ne met pas toutes les voiles; & certainement

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 259 sur 577

c'eſt ſageſſe. C'eſt ainſi qu'il en faut uſer dans toutes les joies du monde, ſur-tout avec des amis que vous venez récemment de faire, ne vous ouvrez pas ſans réſerve.

La peine, le plaiſir, la joie, la triſteſſe n'ont point de demeure fixe & conſtante où elles ſe puiſſent toûjours trouver. Tel ne ſe tenoit pas de joie, quand il fut fait *Sicou tſai* (*a*), qui ayant depuis paſſé par tous les autres dégrez, & ſe trouvant Préſident d'un grand Tribunal, meurt de chagrin de ne pas monter plus haut.

Ce qu'on appelle bonheur ou malheur, n'a point de figure bien déterminée, par où l'on puiſſe à coup ſûr les diſtinguer. Tel qui n'avoit guéres que ſon cheval, le perdit, & croyoit tout perdre; cela même fit ſa fortune. Tel autre riche en troupeaux, s'en promettoit un gros gain; ils furent cauſe de ſa ruine.

Vous êtes dans un état qui vous paroît inſupportable; vous n'y trouvez que peine & que douleur. Vous aſpirez à cet autre, & vous vous y promettez de la ſatisfaction, de la joie, & du plaiſir. Peut-être en ſentirez-vous un peu dans ce changement, s'il ſe fait. Mais le changement étant fait, le plaiſir ceſſe, & ce nouvel état ne vous donnant point ce que vous vous en étiez promis, vous y retrouvez vos premiers chagrins, & peut-être de plus ſenſibles. Auſſi-tôt le déſir vous prend de tenter un changement tout nouveau, dont vous vous flattez d'être plus content. C'eſt en vérité l'entendre mal (*b*).

Mais puiſque je vous vois ſi peu capable de pénétrer dans les grands principes, écoutez du moins, pour en profiter, cet Apologue vulgaire. Je ſuis monté ſur un méchant âne, & je vois devant moi quelqu'un qui eſt monté ſur un bon cheval; je me plains, & je m'afflige. Je tourne la tête, je vois derriere moi grand nombre de gens à pied chargez de lourds fardeaux: mes plaintes ceſſent, & je me conſole.

Le Tyran *Tcheou* plonge jour & nuit dans les plaiſirs, oublia dans l'eſpace d'une ſemaine, où il en étoit du Calendrier. Queſtionnant ſur cela un de ſes gens, ni lui ni aucun autre ne purent le lui dire. Il ordonna qu'on conſultât *Ki tſe* (*c*) celui-ci ayant eu avis de l'ordre donné, dit à ſon confident ce qui ſuit: le déſordre étant ſi grand, qu'on ne ſçait pas même à quel jour on vit, l'Empire eſt perdu, il n'y a plus de remede; & ce ſeroit me perdre moi-même, que de paroître ſçavoir ce que tout l'Empire ignore. Quand on viendra me conſulter, répondez que je ſuis yvre.

La dent de l'Elephant, qui eſt l'yvoire, eſt juſtement ce qui fait qu'on chaſſe & tuë cet animal. La perle eſt cauſe qu'on ouvre les Nacres, & que les huitres périſſent. On tend des filets à l'oiſeau *Tſou*: c'eſt à cauſe de la beauté de ſes aîles. Le talent qu'a le perroquet de pouvoir parler, eſt ce qui l'enchaîne & le met en cage. Si on recherche les tortues, c'eſt principalement pour leurs écailles. On laiſſeroit en repos l'animal *Ché*, (*d*) s'il ne donnoit pas le muſc. Il n'eſt pas juſqu'aux ouvrages de l'art, qui ſe détruiſent aſſez ſouvent par ce qu'ils ont de meilleur. Ainſi le ſon uſe une cloche. Ainſi ſe conſume un flambeau, en repandant ſa lumiere. Hélas! que ſouvent la même choſe arrive aux hommes! quiconque eſt ſage, doit y penſer, & prendre garde que ſes talens ne ſoient cauſe de ſa perte.

Il eſt des navigateurs téméraires, qui voyant le vent favorable, ſans faire attention ni à ſa violence, ni au changement qui peut venir, mettent toutes les voiles. Si tout-à-coup le vent change, le vaiſſeau a plûtôt péri, qu'ils n'ont pû virer de bord, ou carguer les

(*a*) C'eſt le moindre dégré de Littérature & de Nobleſſe.

(*b*) Alluſion à deux traits d'Hiſtoire.

(*c*) C'eſt le nom d'un Prince du Sang, dont le *Chu king* loüe la ſageſſe & la vertu.

(*d*) Le Muſc animal.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 260 sur 577

voiles. Aprenez de-là, gens du ſiécle, à ne vous pas engager tellement dans aucune affaire, quelque avantageuſe qu'elle paroiſſe, que vous ne laiſſiez, pour ainſi dire, aſſez de terrain autour de vous, pour pouvoir, en cas d'accident, reculer, ou tourner à l'aiſe.

Cet homme riche & puiſſant eſt-il bien malade? Occupé de ſa maladie, il eſt aſſez froid ſur tout le reſte. Comme il ſent qu'il eſt incapable de joüir des grands biens qu'il a, il en fait actuellement moins de cas que de la ſanté qui lui manque. Que ne réfrenez-vous donc, grands & riches, votre ambition & votre cupidité; en vous rappellant ſans ceſſe, lorſque vous étes en ſanté, les penſées que vous auriez ſi vous étiez bien malades.

Plus un homme fait défforts, pour que ſon ſentiment l'emporte dans un Conſeil, plus je me défie de ſes lumieres: les gens d'une ſageſſe profonde n'ont point cet empreſſement. Un tel aime la diſpute; c'eſt tout au plus un demi-ſçavant: un homme véritablement docte, diſpute & parle ordinairement fort peu. Entendez-vous cet autre parler au tiers & au quart? Ce ne ſont que flatteries: je conclus preſque à coup ſûr, que c'eſt l'intérêt qui le fait parler. Un homme deſintéreſſé eſt plus ſimple dans ſes diſcours, lors-même qu'il croit devoir donner des loüanges. Enfin voyez-vous cet autre avec quel ſoin il affecte en toutes choſes ce qu'il y a de moins uſité. Comptez que c'eſt un petit génie. Tout homme ſage & habile hait la ſingularité.

Inſtructions Morales.

OUANG SIEOU TCHI après avoir été une année en charge, demanda la permiſſion de ſe retirer. Vous vous portez bien, lui dit quelqu'un, & il n'y a qu'un an que vous êtes ici. D'ailleurs ce pays & cet emploi eſt aſſez bon; vos prédéceſſeurs s'en ſont bien trouvez. Pourquoi donc vous tant preſſer à le quitter? Je me preſſerois moins, répondit-il, ſi le pays & l'emploi étoient moins bons. Du train que je vois les choſes aller, ſi j'étois ici du tems, il me viendroit de grandes richeſſes: rien n'eſt plus capable d'aveugler l'homme; & c'eſt pour cela qu'aſſez ſouvent les grands biens ſont ſuivis de grands malheurs. Le peu de terres que m'ont laiſſé mes Ancêtres, me ſuffit; je m'y retire. Il ſe retira en effet; & chacun diſoit: voilà le premier homme que j'aye vû apprehender de devenir riche.

Un pere & un fils s'accuſant l'un l'autre à *Ouang yang ming*. Celui-ci ne leur dit que quelques paroles, & auſſi-tôt le pere & le fils fondirent en larmes, & ſe reconcilierent. *Tchai ming tchi*, qui vit cela d'un peu loin, accourant à *Ouang yang ming*: Maître, lui dit-il, peut-on ſçavoir le peu de paroles que vous avez dites à ces gens-là, & dont ils ont été ſi promptement & ſi vivement touchez? Je leur ai dit, répondit *Ouang yang ming*, que *Chun* étoit un très-méchant fils, & *Kou ſeou* un très-bon pere. *Tchai ming tchi* paroiſſant ſurpris de cette contre-vérité, vous avez tort, lui dit *Ouang yang ming*, de ne pas comprendre ce que ces deux hommes ont compris. Ma penſée étoit de leur faire entendre que *Chun* avoit été le modele d'un bon fils, parce qu'il ne croyoit jamais ſatisfaire aſſez à ce qu'il devoit à ſon pere; & qu'au contraire *Kou ſeou* ſe perſuadant fauſſement qu'il étoit plein de douceur pour ſon fils *Chun*, étoit devenu à ſon égard un pere cruel & barbare. Ce pere & ce fils, qui étoient venus ſe plaindre à moi l'un de l'autre, comprenant très-bien ma penſée, ſont auſſi-tôt rentrez en eux-mêmes: chacun d'eux a ſenti qu'il avoit tort; l'un d'imiter *Kou ſeou*; l'autre, de n'imiter pas *Chun*.

Réfléxions.

UNE haute fortune ſans reproche, & une réputation à toute épreuve, ſont choſes

choſes rares, & dont le *Tſao voë tche* (*a*) eſt comme avare. S'il vous en favoriſe, il ne faut pas en être prodigue. Eclairciſſez donc à la bonne heure les faux ſoupçons & les médiſances qu'on pourra ſemer pour vous nuire. Mais que la peine de les diſſiper ne vous les faſſe pas craindre : & quand vous apprenez qu'il s'en répand, ayez-en plûtôt de la joie que de la triſteſſe.

Un jour on demandoit en compagnie, pourquoi & comment un tel en ſi peu de tems étoit devenu ſi riche ? C'eſt, dit quelqu'un, que le *Chang ti* (*b*) en uſe à ſon égard comme avec un Créancier trop importun. Il lui rend intérêts & capital. Mais preſſer de la ſorte ce n'eſt pas l'entendre : car le capital rembourſé, les intérêts ceſſent. On dit que ce fut *Ming hing tſe* qui répondit de la ſorte ; & certes la parabole eſt digne de lui.

Mauvaiſe maniere de fléchir un Prince irrité.

VOUS voulez fléchir un homme, & ſur-tout un Prince offenſé. Commencez, ſi vous m'en croyez, par faire une eſpece de diverſion. Prenez cet homme offenſé par quelque endroit qui le flatte : le plaiſir qu'il y prendra, le détournant de ce qui l'irrite, diminuera ſa colere. Vous pouvez par cette voie tout vous promettre : mais ſi vous entreprenez de lui juſtifier directement celui qu'il tient pour coupable, ou l'action qui l'a choqué ; c'eſt, comme dit le Proverbe, jetter de l'huile ſur le feu, c'eſt l'irriter encore davantage.

Sous la Dynaſtie *Han*, un grand Officier de guerre nommé *Tien fuen*, fut accuſé d'une faute à l'égard de l'Empereur régnant. Le Prince le condamna lui & toute ſa famille à arroſer des Jardins le reſte de leur vie. *Pao yn* Grand de l'Empire, & fort en crédit, dreſſa en faveur de *Tien fuen* une aſſez longue Supplique, & la préſenta à l'Empereur qui étoit alors *Vou ti*. Le mérite & les ſervices de *Tien fuen* y étoient mis en un beau jour ; après quoi l'on y diminuoit ſa faute, en diſant que des envieux l'avoient fort enveniмée. Malgré le crédit du Suppliant, la Supplique n'eut point d'effet.

KAI KOAN YAO, un des plus puiſſans hommes de ſon tems, parla mal de l'Empereur, & en fit des plaintes. *Suen ti* l'ayant appris, s'en offenſa, & témoigna le vouloir perdre. Auſſi-tôt *Tching tchang* prend le pinceau, & dreſſe une Remontrance : Prince, diſoit-il entr'autres choſes, *Koang yao* eſt un homme dont le mérite & la puiſſance peuvent embarraſſer Votre Majeſté, ſi le chagrin étoit capable de lui en faire venir l'envie. S'il ne prend pas ce mauvais parti, & que V. M. refuſe de lui rendre ſa bienveillance ; je le connois ; il a trop de cœur, pour ſurvivre à ſa diſgrace. Il eſt de votre intérêt & de votre honneur d'uſer de quelque indulgence à ſon égard. Que n'a-t'il un autre *Kiu ſu* (*c*) ou un autre *Kin tchang* qui parle pour lui ! Cette Remontrance, au lieu d'appaiſer *Suen ti*, ne fit qu'augmenter ſa colere. *Koang yao* qui en eut avis, ſe coupa la gorge.

Sou tong po étant en priſon pour quelque faute, *Tchang ngan tao* qui l'aimoit & l'eſtimoit fort, fit un écrit pour ſa défenſe. Mais comme il étoit éloigné, il l'envoya à ſon fils *Tchang chu*, le chargeant de le faire paſſer à Sa Majeſté. Cet écrit ne contenoit guéres autre choſe, qu'un bel éloge de *Sou tong po*, qu'on y donnoit pour le plus grand homme de l'Empire, & le plus habile en tout genre. *Tchang chu* ayant reçû & lû cet écrit, fut embarraſſé, & prit enfin le parti de le ſupprimer. *Sou tong po* peu après ſortit d'affaire, & cet écrit lui fut montré. Il frémit en le liſant, & en devint tout pâle : puis revenant de ce trouble : j'étois perdu, s'écria-t'il, ſi l'écrit de *Tchang ngan tao*

(*a*) *Tſao* ſignifie produire, faire, créer. *Voë* veut dire être, choſe, ſubſtance.

(*b*) *Chang* ſignifie Suprême. *Ti* Empereur.

(*c*) Ces deux hommes avoient autrefois fléchi un Prince en faveur de gens coupables.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 262 sur 577

avoit paſſé : ſon fils m'a ſauvé en le ſupprimant.

Quand donc vous intercedez pour quelqu'un, n'imitez pas ces exemples. Voyons-en de gens qui ayent mieux réüſſi, pour s'y être pris d'une autre maniere.

Moyen de fléchir la colere d'un Prince.

L'EMPEREUR *Mou tſong* ſortant un jour, un Officier nommé *Tchoui fa* s'emporta, je ne ſçai pourquoi, juſqu'à frapper un des Gardes qui accompagnoient Sa Majeſté. Il fut auſſi-tôt ſaiſi & mis en priſon. *Lipai*, *Tchang tchong*, *Fang lun*, tous Grands de l'Empire, & aimez du Prince, s'employerent pour faire élargir *Tchoui fa*. Chacun d'eux dreſſa pour cela une longue Requête. L'Empereur les ayant lûës, n'y eut point d'égard. Le mauvais ſuccès des autres n'empêcha pas *Li pong ki* de faire auſſi une tentative en faveur du même coupable, & voici comme il s'y prit.

Dans une Audience qu'il eut du Prince, après avoir fait ſon rapport des affaires dont il s'agiſſoit : Prince, dit-il, ſi j'oſois, je vous dirois un mot d'une autre affaire. L'Empereur le trouvant bon : *Tchoui fa*, continua-t'il, eſt en priſon il y a du tems : il le mérite, & au-de là, pour l'inſolence qu'il a euë de vous manquer de reſpect. Mais il a une bonne mére âgée de quatre-vingts ans. La faute & la priſon du fils, ont tellement affligé la mere, qu'elle en eſt tombée malade. Depuis que V. M. eſt ſur le Trône, Elle a fréquemment recommandé le ſoin des parens : Elle fait de la piété filiale le grand reſſort de ſon Gouvernement. Ainſi, vous feriez, ce me ſemble, une action bien digne de vous, ſi, en faveur de la mere, vous vouliez bien pardonner au fils.

Le Prince écouta *Li pong ki* ſans l'interrompre : puis lui adreſſant la parole ; juſqu'ici bien des gens, dit-il, ont intercedé pour *Tchoui fa*, & j'ai reçû ſur cela diverſes Requêtes. Mais dans toutes on exaggéroit fort le malheur de *Tchoui fa*, ſans dire un mot de ſa faute. Il ſembloit, à entendre ces interceſſeurs, qu'il fût plus malheureux que coupable : auſſi n'ont-ils rien gagné ſur moi. Vous en uſez vous tout autrement : vous commencez par avoüer que ſa faute eſt grande ; c'eſt quelque choſe. D'ailleurs je ſuis ſenſible à l'affliction de la mere, qui eſt ſi âgée : perſonne avant vous ne m'en a parlé. Allez ; je pardonne à *Tchoui fa*.

Autre Exemple.

L'EMPEREUR *Ouen heou* conquit le pays nommé *Tchong chan* : au lieu d'en gratifier un frere qu'il avoit, il en gratifia un de ſes fils. Chacun le déſapprouva intérieurement. *Yo hoang* fut moins réſervé que les autres : il lui échappa ſur le champ de dire que l'Empereur manquoit de la vertu *Gin** L'Empereur en fut vivement choqué, & défendit à *Yo hoang* de paroître à la Cour. Mais un ami de *Yo hoang* prenant adroitement la parole : Prince, dit-il, *Yo hoang* a tort. Mais ſouffrez que je vous prie de remarquer que rien ne détruit plus ce qu'il a dit, que la liberté qu'il a priſe de le dire. Quand le Prince manque de bonté (*Gin*) on ne voit pas dans un Courtiſan tant de franchiſe. Ainſi la faute de *Yo hoang*, telle qu'elle eſt, vous fait honneur. Ce tour plut à *Ouen heou*, & il fut permis à *Yo hoang* de demeurer à la Cour.

* *Gin*, bonté, charité, &c.

Hélas ! s'écrie ſur tout cela l'Hiſtorien Chinois, *Ou tçen* avoit bien raiſon de dire, qu'un bon moyen d'appaiſer un homme en colere, c'eſt d'entrer un peu dans ſes ſentimens ; & que s'y oppoſer directement, c'eſt l'irriter. Les faits que je viens de rapporter, en ſont autant de preuves.

Fermeté dans un Ambaſſadeur.

YEN YNG étant encore aſſez jeune, & d'ailleurs d'une taille fort petite,

fut envoyé par ſon Prince le Roi de *Tſi*, Ambaſſadeur à la Cour de *Tſou*. Quand il fut queſtion d'avoir audience, on le voulut faire entrer par une petite porte. *Yen yng* s'arrêtant tout court: moi, dit-il, paſſer par-là? Si j'étois Ambaſſadeur dans un Royaume de chiens, encore paſſe: mais étant Ambaſſadeur à la Cour de *Tſou*, je ne puis pas m'y rendre, & l'on ne devroit pas me le propoſer. Ayant tenu ferme, on lui ouvrit la grande porte. Mais le Roi de *Tſou* en fut picqué, & lui voulut faire ſentir ſon indignation. Quoi, Seigneur, lui demanda-t-il, le Royaume de *Tſi* n'a-t-il pas un ſeul homme qu'on ait pu choiſir pour Ambaſſadeur? *Yen yng* choqué de cet accüeil, & d'un diſcours ſi mépriſant, y fit une réponſe à peu près ſemblable. *Tſi* ne manque pas de ſages, repartit-il; mais c'eſt aux ſages Rois qu'on les envoye. Pour moi, je ſçai mieux que perſonne, que je n'ai ni mérite, ni vertu; mais c'eſt juſtement pour cela qu'on m'a député vers vous.

Le Roi ſe ſouvint alors qu'un homme originaire de *Tſi* établi à *Tſou*, étoit en priſon pour avoir volé; voulant faire affront à l'Ambaſſadeur, & cherchant à le démonter, il fait amener cet homme tout enchaîné, & fait lire tout haut ſon procès: puis regardant *Yen yng* de côté: les gens de *Tſi*, lui dit-il d'un ton mocqueur, ne ſont-ils pas de maîtres voleurs?

L'arbre *Kiu*, reprit *Yen yng* ſans ſe perdre, croît ordinairement au Midi du Fleuve *Kiang*. Tandis qu'il y eſt, il ne change point de nature, il conſerve ſa beauté: ſi on le tranſporte au Nord, auſſi-tôt il dégénere; & cela ſi notablement, que c'eſt tout un autre arbre, auquel on donne auſſi un autre nom. Il ſe nomme *Tchi*, vous le ſçavez; & vous n'ignorez pas auſſi que ſi ces deux arbres ont encore quelque reſſemblance par les feüilles, leurs fruits ſont d'un goût tout différent. D'où vient cette différence? C'eſt ſans doute du terroir. L'application eſt facile à faire.

Le Roi trouvant tant de fermeté dans *Yen yng*, & tant de vivacité dans ſes réponſes, conçut pour lui de l'eſtime, & lui dit en riant: je ſuis vaincu; & depuis il le traitta fort bien.

TSIEN YUEN étant devenu Magiſtrat de *Sin ting*, trouva que le feu prenoit ſouvent dans la Ville & aux environs; ce qui cauſoit beaucoup de dommage, & une frayeur continuelle aux habitans. Il s'informa doucement d'où cela pouvoit venir. Tout ce qu'il put découvrir, fut que certain homme du lieu paſſoit pour avoir le ſecret de préſerver du feu ceux qu'il vouloit, & que bien des gens avoient recours à lui pour ce bon office. *Tſien* s'étant aſſûré du fait: point de feu plus dangereux, dit-il, qu'un homme qui fait profeſſion de commander au feu à ſa fantaiſie. Il fit auſſi-tôt prendre ce Charlatan: il ſe trouva coupable de plus d'un crime. La tête lui fut coupée. Depuis ce tems-là les incendies furent auſſi rares à *Sin ting*, que par tout ailleurs.

Sur le déſintéreſſement

CHI TSO & ſon cadet *Chi yeou* ayant à partager le bien de leur pere, ſe broüillerent ſi fort enſemble, qu'en vain leurs parens s'employerent pour faire un partage au gré des deux freres: il y avoit dans leur voiſinage un honnête homme nommé *Nien fong*, eſtimé par bien des endroits; mais ſur-tout connu pour bon fils & pour bon ami. Un jour *Chi yeou* le rencontrant, lui dit le différend qu'il avoit avec ſon frere, & lui expoſa ſes raiſons. *Nien fong*, ſans le laiſſer achever, commença à gémir & à ſe lamenter, de voir deux freres en procès. Puis adreſſant la parole à *Chi yeou*: j'avois un aîné, lui dit-il, bien plus déraiſonnable encore, & bien plus infléxible que le vôtre. Mon pere étant mort, il s'appropria preſque tout ſon bien: je le laiſſai faire, & pris patience: bien loin de m'en re-

pentir, je m'en ſuis très-bien trouvé. Je vous conſeille, ajoûta-t-il les larmes aux yeux, & même je vous conjure d'en faire autant; ne diſputez point avec un frere.

Ce diſcours toucha *Chi yeou*: réſolu d'imiter *Nien fong*: venez avec moi, lui dit-il, allons de ce pas trouver mon frere. Ils y vont; & l'abordant avec reſpect & ſoûmiſſion, *Chi yeou* les larmes aux yeux, témoigna ſe repentir d'avoir tenu tête à ſon frere, lui en demanda pardon, & déclara qu'il lui cédoit tout ce qu'il voudroit. L'aîné *Chi tſo* fut ſi attendri de ce ſpectacle, qu'il ne put auſſi retenir ſes larmes. Toute la diſpute fut alors à qui céderoit davantage. Ces deux freres eurent toute leur vie une amitié ſinguliere, & une vive reconnoiſſance pour *Nien fong*. Il y a encore aujourd'hui beaucoup d'union entre leurs familles, qui ſont nombreuſes & conſidérables.

Induſtrie d'un Mandarin contre les vexations d'un Envoyé de la Cour.

Le Magiſtrat de *Tan tou*, nommé *Yang tſin*, eut avis qu'il devoit bien-tôt paſſer un Envoyé de la Cour. Il apprit en même-tems, que ſur la route cet Envoyé avoit fait mille vexations, juſqu'à faire lier & retenir ſur ſa Barque divers Magiſtrats pour les rançonner. Afin d'éviter une ſemblable avanie, il s'aviſa d'un ſtratagême. Il choiſit deux de ſes gens qui étoient fort bons plongeurs. Il les fit habiller en vieillards, & les inſtruiſit à en faire la contenance. Il les fait embarquer en cet équipage, & les envoye les premiers au devant de l'Envoyé. Celui-ci, d'auſſi loin qu'il apperçut leur petite Barque: canailles, leur cria-t-il d'un ton menaçant à ſon ordinaire, qui vous a rendus ſi hardis que de venir ſeuls à ma rencontre? Où eſt votre Maître? Vîte, qu'on me garotte ces deux coquins. A ces mots, ces deux hommes bien inſtruits, ſe jetterent dans l'eau & diſparurent. *Yang*, quelque tems après vint en perſonne recevoir l'Envoyé ſuivant la coûtume. Pardon, Monſieur, lui dit-il, ſi j'ai peut-être un peu tardé: on m'a arrêté en chemin pour une affaire. Il s'agiſſoit d'un procès verbal, où le Peuple énonce que deux hommes ont pris l'épouvante de vos menaces, ſe ſont jettez à l'eau, & ſe ſont noyez. Vous ſçavez mieux que moi quelle eſt la ſévérité du Prince qui regne, quand il s'agit de la vie des hommes: & vous n'ignorez pas non plus ce que c'eſt pour nous d'avoir à appaiſer un Peuple irrité. L'Envoyé fut intimidé. Il n'exigea rien de *Yang*: il le traitta même honnêtement; & de peur de quelque autre accident ſemblable à celui qu'il croyoit réel, il fut plus ſage & plus retenu dans la ſuite.

Stratagême de guerre heureux.

Ouen ping étant Gouverneur de *Kiang hia*, de grandes & de longues pluyes firent écrouler en pluſieurs endroits les murs de la Ville, & pourrirent pluſieurs barrieres. La nouvelle vint en même-tems que *Sun kuen* fameux bandit étoit fort proche avec une armée. *Ouen* ſentant fort bien l'impoſſibilité de ſe fortifier en ſi peu de tems, ne ſe donna aucun mouvement. Il s'enferma dans ſa chambre, & il eut ſoin de faire répandre à l'arrivée de *Sun kuen*, que depuis tant de jours le Gouverneur n'avoit point paru dans la Ville, ni admis perſonne en ſa préſence. Une conduite ſi peu ordinaire donna des ſoupçons à *Sun kuen*. S'en ouvrant à ceux de ſa ſuite, *Ouen ping*, leur dit-il, paſſe pour un homme brave, vigilant, attaché au Prince. C'eſt pour cela même qu'on l'a fait Gouverneur de cette Ville. Cependant nous voici arrivez, & il n'a fait aucun mouvement; les murailles mêmes ont pluſieurs bréches; cela n'eſt pas naturel. Ou il y a là-deſſous quelque piége qu'on nous tend, ou bien *Ouen ping* eſt aſſûré qu'une

qu'une armée vient à ſon ſecours. Sur cela *Sun kuen* ſe retira, & marcha d'un autre côté.

Prudence éclairée d'un Mandarin.

CERTAIN Doüanier de *Ho yun hien*, s'enrichiſſoit hardiment aux dépens de l'Empereur & du Public. Tout le monde le ſçavoit; mais on n'oſoit le déférer. Car c'étoit un homme robuſte & de taille avantageuſe; & il avoit eu ſoin de ſe faire paſſer pour terrible, diſant lui-même aſſez ſouvent, qu'il lui coûteroit peu de tuer un homme. Il n'y avoit pas juſqu'aux Magiſtrats qui ne craigniſſent de l'irriter. *Tchin ming tao* qui s'eſt rendu depuis ſi célébre, fut fait Magiſtrat de ce lieu-là. Auſſi-tôt le Doüanier en fut allarmé. Faiſant cependant bonne contenance, il alla voir *Tchin*; & prévoyant les accuſations qu'on feroit de lui, Seigneur, lui dit-il, il y a ici quelques gens qui oſent dire que je vole l'Empereur: vous pouvez, ſi vous voulez, revoir mes comptes: mais ce que je vous demande avec inſtance, c'eſt de rechercher & de punir ceux qui répandent ces faux bruits. Je ne fais pas cette recherche, parce que ſi j'en découvrois quelqu'un, il lui en pourroit coûter la vie; car je vous avouerai franchement que je ſuis un peu violent de mon naturel, & que dans un premier tranſport il me coûteroit peu de tuer un homme. Eſt-il poſſible, reprit *Tchin*, ſans s'émouvoir & en ſoûriant; Eſt-il poſſible qu'il y ait des gens ſi ſoupçonneux & ſi médiſans? Quoi! vous qui recevez les appointemens de l'Empereur, vous ſeriez capable de le voler? Quelle apparence! D'ailleurs s'il en étoit quelque choſe, tout occupé du ſoin d'éviter la mort que vous ſçauriez mériter vous-même, vous ne parleriez pas comme vous faites, de vengeance & de maſſacre. Le Doüanier conçut fort bien à quel homme il avoit affaire. Il ſe preſſa de remplacer ce qu'il avoit pris des deniers publics, & fut ſur ſes gardes dans la ſuite. Quand il quitta ſon Emploi, ſes comptes ſe trouverent nets.

Avantage d'une correction paternelle.

HOU NGAN KOUE' dans ſa jeuneſſe étoit fier, orgueilleux, léger, enfin ſi difficile à gouverner, que ſon pere fut obligé de l'enfermer dans une chambre. Il s'y trouva quelques centaines de buches. Ce jeune homme n'ayant pas autre choſe ſur quoi décharger ſon feu, fit en peu de tems de toutes ces buches autant de figures d'homme. Son pere l'ayant ſçû, fit porter dans la même chambre une Bibliothéque entiere: on dit qu'il y avoit bien dix mille Volumes. *Hou ngan koué* les parcourut tous; & il a été depuis un des habiles hommes de ſon ſiécle.

Flatterie punie.

HONG VOU (*a*), dans le commencement de ſon regne, haïſſoit les longs Mémoriaux. Il en trouva un jour quelques-uns de plus de dix mille lettres. Il fut choqué de cette longueur, & témoigna vouloir punir ceux qui en étoient les auteurs. Il ne manqua pas de gens parmi ſes Miniſtres, qui entrant dans ſes ſentimens, l'y confirmerent, en lui diſant: ce Mémorial en effet eſt peu reſpectueux. Cet autre eſt rempli de médiſances, Votre Majeſté a raiſon d'en vouloir punir les auteurs. *Song lien* entra un moment après. L'Empereur lui témoignant auſſi ſon chagrin contre ces longs Mémoriaux: Prince, dit-il, ceux qui vous ont préſenté ces Mémoriaux, l'ont fait pour s'acquitter des obligations de leurs Charges: & je ſuis perſuadé qu'il n'y en a point, qui n'ait eu en vûë de vous être utile. Enſuite parcourant ceux qu'on avoit le plus blâ-

(*a*) C'eſt le Fondateur de la Dynaſtie *Ming*. Il avoit été valet de Bonze.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 266 sur 577

mé, il en marqua les plus importans articles. Alors l'Empereur trouvant qu'en effet *Song lien* avoit raiſon ; il fit rappeller ces Miniſtres flatteurs, qui venoient de le quitter : & les reprenant ſévérement, comment, leur dit-il, lâches Miniſtres ; quand vous me voyez en colere, au lieu de m'appaiſer avec prudence, ou de me remontrer avec courage, vous jettez de l'huile ſur le feu, & vous contribuez à m'irriter. Si *Song lien* en avoit uſé comme vous, j'allois me faire un grand tort, en puniſſant mal-à-propos des gens zélez pour mon ſervice, & pour le bien de l'Etat.

Exemple d'un fils docile aux avis de ſon pere.

SEOU PAO avoit un pere qui lui recommandoit ſans ceſſe d'avoir le vin en horreur. Il lui arriva après la mort de ſon pere, de s'enyvrer quelquefois par compagnie : mais auſſi-tôt rentrant en lui-même, malheureux que je ſuis, ſe diſoit-il, je ſuis obligé comme Magiſtrat de retenir les autres dans le devoir : comment puis-je eſpérer d'en venir à bout, oubliant, comme je fais, les inſtructions de feu mon pere ? Après s'être fait ce reproche, il s'en alloit au tombeau de ſes ancêtres, & ſe puniſſoit de trente coups qu'il ſe donnoit.

Réfléxions.

CET homme, en repaſſant ſur-tout le paſſé, ſe rend à ſoi-même ce témoignage qu'il n'y a rien à redire. Qu'il eſt à plaindre ! jamais il n'avancera dans la vertu ; il mourra avec ſes défauts.

Voyez-vous ce papillon qui revient ſans ceſſe à la chandelle, juſqu'à ce qu'enfin il s'y brûle. Voluptueux, voilà votre image.

Conſerver ſans ceſſe le ſouvenir de ſes erreurs, & le repentir de ſes fautes, c'eſt un excellent moyen d'avancer dans la vertu.

Ami ſolide.

LIU TAI étant en crédit, reconnut du mérite en *Siu yuen*, & ſur-tout beaucoup de franchiſe & de droiture. Il le produiſit, & le pouſſa de maniere qu'il parvint au rang de *Yu ſſeë*. S'il arrivoit à *Liu tai* de faire quelque faute, *Siu yuen* l'en reprenoit ſans déguiſement : & s'il ſe trouvoit avec quelques autres qui fuſſent inſtruits des fautes de *Liu tai*, & qui en parlaſſent ; *Siu yuen* le blâmoit tout le premier, quand en effet il avoit tort. Quelqu'un le redit à *Liu tai*, croyant par-là les brouiller enſemble. Il n'y a rien en cela qui me ſurprenne, ni qui m'offenſe, dit *Liu tai* : je connois *Siu yuen* il y a long tems, & c'eſt par cet endroit qu'il me plaît le plus.

Quelque tems après *Siu yuen* mourut ; *Liu tai* en parut inconſolable. Hélas ! diſoit il en le regrettant, que ce cher ami m'étoit utile ! Maintenant que je l'ai perdu, qui m'avertira de mes défauts ?

Droiture reconnuë & récompenſée.

Au commencement du regne de *Hiuen tſong*, un Grand du Royaume puiſſamment riche, entreprit de ſe faire des créatures. Il voulut ſur-tout gagner les Officiers qui étoient en place à la Cour, & qui approchoient le plus du Prince : il diſtribua pour cela de très-groſſes ſommes ; & il n'y eut guéres que *Song king*, dont le déſintéreſſement étoit connu, qui n'eût point de part à ſes largeſſes. La choſe s'étant éventée, l'Empereur parut vouloir punir tous ceux qui avoient touché quelque préſent. *Song king* ſe fit leur interceſſeur, & obtint du Prince qu'il leur fît grace. Vous êtes un brave homme, lui dit obligeamment l'Empereur : votre vertu eſt digne des anciens tems : vous êtes le ſeul que les largeſſes d'un tel n'ont pû tenter. *Song king* refuſant modeſte-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 267 sur 577

tement cet éloge : pardon, grand Prince, répondit-il, vos loüanges tombent à faux; un tel ne m'a rien offert; ainſi je n'ai point eu le mérite de refuſer. Ce trait de droiture & de modeſtie plut infiniment à l'Empereur, & lui donna pour *Song king* encore plus d'eſtime qu'il n'en avoit.

Sage Conſeil donné à un Empereur.

LE Gouvernement de l'Empereur *Suen ti*, étant tyrannique en certains points, *Lo kiun*, qui étoit en place, lui donna ſans ménagement des avis en pleine Audience. L'Empereur en fut ſi choqué, qu'il étoit comme réſolu de lui faire couper la tête. *Yuen nien* que le Prince aimoit, & qui ſouhaittoit fort ſauver *Lo kiun*, demanda une Audience ſecrette. L'ayant obtenuë ; Prince, lui dit-il, le bruit court que Votre Majeſté veut faire couper la tête à *Lo kiun*. Si la mort étoit pour lui une peine, je n'oſerois m'y oppoſer. Mais je prie Votre Majeſté de faire attention, que *Lo kiun* en faiſant ce qu'il a fait, a compté qu'il lui en coûteroit la vie. Il s'eſt propoſé de devenir ainſi fameux dans les ſiécles à venir. Par conſéquent le faire mourir, c'eſt juſtement donner dans ſes vûës. Penſez-y, je vous en conjure. Pour moi, ſi j'en étois crû, on le puniroit par l'exil. Il ſeroit ainſi fruſtré de ſes eſpérances ; & cette conduite auroit un air de modération, qui vous feroit encore honneur. L'Empereur ſuivit ce conſeil. Ainſi *Lo kiun* évita la mort.

Beau caractere.

KIN KOU entr'autres bonnes qualitez, avoit celle d'excuſer toûjours, autant qu'il pouvoit, les défauts d'autrui. S'il voyoit quelqu'un faire une faute; cet homme eſt excuſable, diſoit-il à ſes amis; car ſi nous autres qui faiſons une profeſſion particuliere de vertu, à qui toutes ſortes de moyens en facilitent la pratique, qui nous y exhortons ſans ceſſe les uns les autres; ſi, dis-je, nous autres, nous ne ſommes pas exemts de fautes : qu'y a-t'il de ſurprenant que cet homme en faſſe, lui à qui peut-être tout cela manque?

Que la vertu ſe fait reſpecter des plus méchans.

KOTSONG HIEN commandant les Troupes à *Tſong vou iſié*, ſçut qu'un homme riche de *Hiu tcheou* avoit de belles pierreries. Voulant les avoir, & ne voyant pas comment s'y prendre, il choiſit deux des plus déterminez d'entre les Soldats, & les chargea d'entrer pendant la nuit chez cet homme, de le tuer lui & ſa femme, & d'enlever les pierreries. La nuit venuë, ces Soldats trouverent moyen de ſe cacher dans l'enclos, avant que la barriere en fût fermée : & lorſque cet homme & ſa femme furent retirez dans leur appartement intérieur, les Soldats regardant par une fente, virent que l'un & l'autre ſe traittoient avec autant de bienſéance & de reſpect, que s'ils avoient reçû quelque hôte de conſéquence. Ils furent ſi ſurpris & ſi charmez de cette conduite, que ſe retirant un peu pour délibérer : croyez-moi, dit l'un d'eux, ne touchons point à ces deux perſonnes ; ce ſont des gens pleins de vertu : ſi nous venions à les tuer, nous ne pourrions manquer tôt ou tard d'en porter la peine. Vous avez raiſon, dit l'autre; mais *Ko* veut les pierreries. Avertiſſons-les d'ici, reprit l'autre, qu'ils lui faſſent préſent au plûtôt de leurs pierreries. Ils concevront de quoi il s'agit; ils le feront, il ſera content. Ils contrefont donc leur voix, & donnent cet avis en peu de mots : puis ſautant les murailles, ils ſe retirerent.

Piété filiale.

UN nommé *Fang kuang* étant en priſon, pour avoir tué, à ce qu'on aſſûroit, le meurtrier de ſon pere ; ſa mere qui étoit fort vieille, vint à mourir. *Fang*

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 268 sur 577

kuang parut ſi touché de cette mort, & ſur-tout ſentit ſi vivement l'impoſſibilité où il étoit de lui rendre les derniers devoirs, que *Tchong* alors Magiſtrat le laiſſa ſortir ſur ſa parole, pour aller enterrer ſa mere. Tous les gens du Tribunal lui repréſenterent que c'étoit une choſe inoüie, & qu'il étoit dangereux d'en uſer de la ſorte. *Tchong* les laiſſa dire, & ſe chargea volontiers de ce qui en arriveroit. *Fang kuang* n'eût pas plûtôt inhumé ſa mere, qu'il vint ſe remettre en priſon. Son affaire ayant été éxaminée, on ne trouva pas ſuffiſamment de quoi le condamner à mort.

Superſtition ridicule.

Un tel a perdu ſon pere: à quoi il devroit penſer, c'eſt à l'inhumer au tems reglé par les Rits: c'eſt cependant le moindre de ſes ſoins. A quoi il penſe le plus, c'eſt à trouver pour la ſépulture un terrain, une année, un mois, un jour, qu'on lui diſe porter bonheur. Il fonde ſur cela l'eſpérance de conſerver ſa ſanté, de devenir riche, & d'avoir une nombreuſe poſtérité. Quel abus! On en uſe encore à peu près ainſi dans diverſes circonſtances. Par exemple, s'il s'agit de bâtir, d'acquérir, ou d'habiter une maiſon; les uns conſultent vainement les Aſtres, ou bien les *Koua* de *Fo hi*; d'autres, la Tortuë, ou l'herbe *Chi*; d'autres, une vaine combinaiſon de vingt-deux caracteres, qui ſervent à diſtinguer les années d'un Cycle ſéxagénaire. Ignorent-ils, les aveugles qu'ils ſont, que l'avenir eſt incertain, & qu'il n'y a point de regle ſûre, pour juger s'il ſera heureux ou non.

Dans le choix que fait un fils d'un terrain pour la ſépulture de ſon pere, voici ce qu'il peut & doit obſerver. Que ce terrain ne ſoit pas en danger de devenir chemin dans la ſuite; qu'il n'y ait point d'apparence qu'on y bâtiſſe jamais de Ville, ou qu'on y creuſe un Canal pour l'écoulement des eaux; qu'il ne ſoit point trop à la bienſéance d'une famille puiſſante, qui puiſſe être tentée de l'uſurper; qu'il ſoit tel enfin, que jamais les bœufs ne le puiſſent labourer. Si de plus on recherche vainement quel terrain peut porter bonheur, quel jour eſt heureux ou malheureux; c'eſt cacher ſous les dehors trompeurs d'un reſpect mal entendu, des vûës de propre intérêt; ce n'eſt rien moins qu'être bon fils.

Folie de certains uſages ſuperſtitieux.

Il ſe trouve des gens qui ſont ſottement entêtez de ce qu'un Charlatan appelle une ſituation heureuſe, & qui dans l'eſpérance de la trouver, différent très-long-tems d'inhumer leur pere. Ils uſent quelquefois de violence pour uſurper le terrain d'autrui, & vont juſqu'à déterrer les morts d'une autre famille. D'autres un peu moins hardis, mais également injuſtes, uſent de mille artifices, pour s'approprier un terrain qu'ils n'oſent uſurper de force. De là que d'inimitiez, que de chicanes! Que de procès qui durent ſouvent juſqu'à la mort des Parties, ou du moins juſqu'à ce qu'elles ſoient ruinées! Tel a perdu tout ſon bien pour le prétendu bonheur d'un terrain qu'il n'a pû avoir juſqu'ici, & qu'il pourra encore moins avoir dans la ſuite. Qu'eſpéroit-il de ce terrain, s'il l'avoit eû? Une proſpérité imaginaire, qui eût du moins tardé à venir, ſi jamais elle fut venuë: & cette folle eſpérance l'a réduit à une miſere très-réelle. Peut-on pouſſer plus loin l'ignorance & l'aveuglement?

Yang tchin tchai étoit un homme fort éloigné de cette erreur, qui attribuë du bonheur ou du malheur à telle ou à telle ſituation de lieu. Voici ce qu'il avoit coûtume de dire ſur cette matiere: *Kuo pou* paſſa de ſon tems pour un homme des plus habiles dans ce vain art du choix des terrains pour la ſépulture. Qui doutera qu'il n'ait uſé de ſon art, & employé toute ſon habileté prétenduë, à choiſir pour la ſépulture de ſon pere, un terrain des plus heureux, dont il pût ſe promettre

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 269 sur 577

promettre beaucoup de proſpérité pour ſa perſonne pendant ſa vie, & une longue proſpérité pour l'avenir? Cependant il eſt mort dans les ſupplices, & ſa famille eſt déja éteinte. Après cette expérience qu'il a faite en ſa perſonne de la vanité de ſon art, on ne laiſſe pas de lire les Livres qu'il a laiſſez ſur cette matiere, & d'ajoûter foi à ſes préceptes. Sotte & ridicule erreur!

Le même *Yang tchin tchai* diſoit encore: ceux qui font aujourd'hui métier de connoître les terrains heureux pour les ſépultures, mettent en ce rang toute montagne, qui a la figure du bonnet qu'on nomme *Sié*: & ils prononcent ſans héſiter, que quand un homme y eſt inhumé, ſes deſcendans, à coup ſûr, porteront de ces bonnets, c'eſt-à-dire, ſeront grands Officiers. Ignorent-ils, ces Charlatans, ou croyent-ils que tout le monde ignore, que ſous la Dynaſtie *Tang*, ces ſortes de bonnets ſe portoient par les *Kiu gin* (*a*); & que ce fut ſous la Dynaſtie *Song*, que les Officiers de la Cour commencerent à en uſer? C'eſt une choſe très-conſtante: & la cauſe de cet uſage fut que la Cour des *Song* étoit placée dans un terrain ſec & poudreux. Les Officiers de la Cour incommodez par la pouſſiere, chercherent à s'en défendre par ces bonnets. Je demande donc à ces Charlatans, ſi telle montagne qui a eu de tout tems cette figure, portoit bonheur pour être *Kiu gin*, quand les *Kiu gin* portoient de ſemblables bonnets. Je ne vois pas qu'ils le diſent: mais quand ils le prétendroient, je demanderois encore d'où vient que cette montagne, qui eſt toûjours demeurée la même, procure aujourd'hui des Emplois plus élevez, qu'elle ne faiſoit autrefois?

Faut-il choiſir un terrain pour bâtir une Maiſon, ou bien pour creuſer une ſépulture? S'agit-il de mariage, de commerce, de voyage? On conſulte auſſi-tôt des Charlatans ſur le rumb de vent & le choix du jour; le tout, dans la vûë d'éviter ce qu'on appelle accidens funeſtes, & par le déſir de réüſſir. Voilà comme en uſent les gens du ſiécle, & autant qu'ils ſont empreſſez pour cela, autant négligent-ils le bonheur primitif & principal qui dépend d'eux. Quand le cœur va bien, dit *Tſu hou*, tout va bien. L'Antiquité n'appella jamais gens heureux, que les gens de bien.

Bonne foi récompenſée.

Un jeune homme nommé *Leou*, qui avoit bien de la peine à vivre, tant il étoit pauvre, entrant un jour dans la ſalle d'un Bain (*b*) public, y trouva un ſac d'argent que quelqu'un y avoit perdu. *Leou*, après s'être lavé, fit ſemblant d'être incommodé, & ſe coucha dans cette ſalle. Il y paſſa toute la nuit, attendant que celui qui avoit perdu le ſac, vînt en demander des nouvelles. Le lendemain de grand matin, un homme entre tout eſſoufflé, & dit en ſe lamentant: il y a huit ans que je cours de tous côtez, faiſant mon petit commerce: tout ce que j'ai pû gagner, ſe réduiſoit à quatre-vingt-cinq piéces d'argent: je les portois dans un ſac: mes compagnons de voyage m'engagerent hier à venir ici. Après m'être lavé comme les autres, je partis de compagnie au clair de la Lune: ce n'eſt qu'à trois lieuës d'ici que je me ſuis apperçû que je n'avois plus mon ſac. Auſſi-tôt le jeune homme *Leou* ſe leve: conſolez-vous, dit-il à cet homme, je vous attendois ici; voilà votre ſac & votre argent. Le Marchand s'en alla tranſporté de joie. Pour ce qui eſt du jeune *Leou*, il fut ſifflé de bien des gens. Pourquoi ne pas profiter, lui diſoit-on, d'une ſi heureuſe rencontre, pour te mettre à ton aiſe à l'avenir? Malgré ma pauvreté, répondit *Leou*; je n'ai jamais fait le moin-

(*a*) Second dégré d'honneur.

(*b*) Ce n'eſt qu'une maiſon dont le Maître tient toujours de l'eau chaude prête, pour en donner à qui veut ſe laver le corps en Eté. On en eſt quitte pour quelques deniers de cuivre.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 270 sur 577

dre tort à perſonne. Je ſuis convaincu en général, que celui qui s'approprie le bien d'autrui, en eſt puni tôt ou tard, d'une maniere ou d'une autre. Comment à plus forte raiſon aurois-je le courage de m'approprier en un moment tout ce qu'un pauvre Marchand a gagné avec tant de peine? Peu après le jeune *Leou* vit en ſonge un Eſprit-homme, qui lui dit: Vous ſerez récompenſé de votre équité: vous vous releverez de votre pauvreté: vous vivrez dans l'honneur, & vos deſcendans encore plus. Il eut un fils qui étudia, & qui fut fait *Kiu gin* aſſez jeune. Son pere eut la conſolation de le voir en Charge, & vingt-trois de ſes deſcendans ont tenu depuis la même route.

Malheur des poſſeſſions injuſtes.

DANS certaine Piéce de Poëſie, qui a pour titre *le Siecle inſtruit*, on lit entre autres choſes ce qui ſuit. Hélas! combien de gens aujourd'hui, ſous une figure humaine, cachent un cœur plein de venin comme des ſerpens! Qui eſt celui d'entr'eux qui faſſe attention que les yeux du Ciel, plus prompts que le mouvement d'une roüe, regardent de tous côtez, & qu'on ne peut leur échapper? Ce que tel vola il y a quelques mois à ſon voiſin du côté de l'Orient, paſſe aujourd'hui de chez lui à un autre voiſin du côté du Nord. En vain quelqu'un ſe flatteroit-il de pouvoir par ſes artifices faire fortune aux dépens d'autrui: cette prétenduë fortune n'eſt pas plus durable, que ces fleurs qu'on voit s'ouvrir le matin & tomber le ſoir. Tout bien mal acquis, dit-on encore, eſt entre les mains de celui qui l'acquiert, comme ſeroit un flocon de neige.

Charité récompenſée.

DANS une année de grande ſtérilité, *Li kong kien*, homme à ſon aiſe, prêta aux pauvres gens de ſon voiſinage plus de mille charges de grain. L'année ſuivante ayant été preſque auſſi ſtérile que la précédente, on ne fut pas en état de lui rendre ce qu'il avoit prêté; il aſſembla tous ſes débiteurs, & brûla publiquement leurs obligations. La troiſiéme année fut très-abondante; & chacun, malgré ſon obligation brûlée, s'empreſſa de lui apporter autant de grains qu'il en avoit emprunté; mais *Li kong kien* ne voulut rien recevoir. Une autre année que la ſtérilité fut encore plus grande, chaque jour il faiſoit cuire une quantité de ris qu'il diſtribuoit aux pauvres, & il en aſſiſtoit le plus qu'il pouvoit. Il en ſauva un très-grand nombre, & il contribua, ſelon ſes forces, à procurer la ſépulture à ceux que la miſere fit mourir. Il lui apparut une nuit en ſonge un homme vêtu de violet, qui lui dit: le *Chang ti* connoît vos bonnes œuvres les plus ſecrettes. Elles ne ſeront point ſans récompenſe; & votre poſtérité s'en ſentira. Il vécut juſqu'à l'âge de cent ans, & ſes deſcendans ont été dans l'abondance & dans l'éclat.

Que le crime eſt puni tôt ou tard.

QUELQU'UN d'un endroit obſcur & caché, décoche une fléche ſur un autre: le moyen de la parer? Quelqu'un emprunte l'épée d'un homme, & l'en perce auſſi-tôt qu'il eſt déſarmé, c'eſt une choſe auſſi facile qu'elle eſt criminelle. Cependant celui qui en uſe ainſi, s'en applaudit comme d'un beau coup, & ſe ſçait bon gré de cette maligne adreſſe qu'il appelle habileté. Mais je lui réponds que ſa prétendue habileté ne peut parer à celle du *Tſao voë**. J'ai décoché une fléche contre quelqu'un en cachette, & dans le ſecret, afin qu'il ne pût l'éviter. Le *Tſao voë* m'en décochera une, qui pour être tirée en plein jour, & à la vûe de tout le monde, n'en ſera pas moins inévitable. J'ai eu l'adreſſe & la malice d'emprunter l'épée d'un autre pour l'en percer ſans peine & ſans danger; le *Tſao voë* me le revaudra, en me perçant;

* Auteur de tous les Etres.

de la ſienne propre, avec encore bien plus de facilité & ſans effort. C'eſt ainſi que la malice des méchans, qu'ils appellent induſtrie, & ſçavoir faire, retombe à la fin ſur eux.

Le *Tſao voë* punit quelquefois les méchans auſſi-tôt après leur crime, & par le même endroit qu'ils ont péché. Mais cela n'arrive pas toûjours. Il n'eſt pas rare qu'il les puniſſe par des peines d'un autre genre, & qu'il differe à les punir: il eſt arrivé plus d'une fois que ces méchans long-tems après leur premier crime, venant à en commettre quelqu'autre, quoique moins grand que le premier, ont vû fondre ſur eux les derniers malheurs. C'eſt que le Ciel équitable & éclairé, ne ſe trompe point dans ſes comptes, & que rien ne peut lui échaper.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 272 sur 577

DE LA CONNOISSANCE DES CHINOIS DANS LES AUTRES SCIENCES.

LORSQU'ON jette les yeux ſur le grand nombre de Bibliothéques qui ſe trouvent à la Chine, toutes magnifiquement bâties, également ornées, & enrichies d'une quantité prodigieuſe de Livres; quand on conſidere la multitude étonnante de leurs Docteurs, & des Colléges établis dans toutes les Villes de l'Empire, leurs Obſervatoires, & l'attention qu'ils apportent à obſerver; quand on fait d'ailleurs réflexion que l'étude eſt l'unique voye pour parvenir aux Dignitez, & qu'on n'eſt élevé qu'à proportion qu'on s'eſt rendu habile; que depuis plus de quatre mille ans, il n'y a ſelon les Loix de l'Empire, que les gens de Lettres qui gouvernent les Villes & les Provinces, & qui ſoient placez dans tous les Emplois des Tribunaux & de la Cour; on ſeroit tenté de croire, que de preſque toutes les Nations du monde, la Nation Chinoiſe eſt la plus ſpirituelle & la plus ſçavante.

Cependant pour peu qu'on la fréquente, on eſt bien-tôt détrompé. Il eſt vrai, & l'on ne peut s'empêcher d'avoüer que les Chinois ont beaucoup d'eſprit: mais eſt-ce de cet eſprit qui invente, qui pénétre, qui creuſe, & qui approfondit? Ils ont fait des découvertes dans toutes les Sciences; & ils n'en ont perfectionné aucune de celles que nous nommons ſpéculatives, & qui demandent de la ſubtilité & de la pénétration.

Je ne voudrois pas néanmoins accuſer le fonds de leur eſprit, ni encore moins aſſûrer qu'ils manquent de lumieres, & de cette ſagacité qui approfondit les matieres, puiſqu'on les voit réüſſir en d'autres choſes qui demandent autant de génie & de pénétration que nos Sciences ſpéculatives. Mais deux principaux obſtacles s'oppoſent au progrès qu'ils auroient pû faire dans ces ſortes de Sciences; c'eſt 1°. qu'il n'y a rien ni au dedans, ni au dehors de l'Empire, qui picque & entretienne l'émulation: c'eſt en ſecond lieu, que ceux qui pourroient s'y diſtinguer, n'ont point de récompenſe à attendre.

La grande & la ſeule voye qui conduit

duit aux richeſſes, aux honneurs, & aux Emplois, c'eſt l'étude des *King*, de l'hiſtoire, des Loix, & de la morale; c'eſt d'apprendre à faire ce qu'ils appellent le *Ouen tchang*, c'eſt-à-dire, à écrire poliment, en termes choiſis & propres du ſujet qu'on traitte. En tenant cette route on parvient à être Docteur. Dès-là qu'on a obtenu ce grade, on eſt dans un honneur & un crédit que les commoditez de la vie ſuivent de près, parce qu'alors on eſt ſûr d'avoir bien-tôt un gouvernement. Ceux mêmes qui en attendant ce poſte, retournent dans leurs Provinces, y ſont fort conſidérez du Mandarin du lieu; ils mettent leur famille à couvert de toute vexation, & ils y joüiſſent de pluſieurs privileges.

Mais comme il n'y a rien de ſemblable à eſpérer pour ceux qui s'appliqueroient aux Sciences ſpéculatives, & que cette étude n'eſt pas la route qui conduiſe aux honneurs & à la fortune, il n'eſt pas ſurprenant que ces ſortes de Sciences plus abſtraites, ſoient négligées des Chinois.

De la Logique des Chinois.

La Logique, où l'on a ſi fort rafiné en Europe, eſt chez les Chinois dénuée de tous préceptes. Ils n'ont inventé nulle de ces régles qui perfectionnent le raiſonnement, & qui apprennent à définir, à diviſer, & à tirer des conſéquences; ils ne ſuivent que la lumiere naturelle de la raiſon. C'eſt par elle ſeule, & ſans aucun ſecours de l'Art, qu'ils comparent enſemble pluſieurs idées, & qu'ils tirent des conſéquences aſſez juſtes.

De leur Rhétorique.

Leur Rhétorique eſt de même toute naturelle. Ils connoiſſent peu de régles propres à orner & à embellir un diſcours. Ils en ont cependant, mais l'imitation leur tient preſque toûjours lieu de préceptes. Ils ſe contentent de lire des piéces d'éloquence, d'y remarquer les traits les plus capables de frapper les eſprits, & de faire l'impreſſion qu'ils ſouhaittent: & c'eſt ſur ces modéles qu'ils ſe forment dans la compoſition de leurs diſcours.

Au reſte leur éloquence ne conſiſte point dans un certain arrangement de périodes, mais dans des expreſſions vives, dans de nobles métaphores, dans des comparaiſons hardies, & principalement dans des maximes & des ſentences tirées des anciens Sages, & qui exprimées d'un ſtile vif, concis, & myſtérieux renferment beaucoup de ſens & différentes penſées en très-peu de paroles.

De leur Muſique.

A les entendre, ce ſont eux qui ont inventé la Muſique, & ils ſe vantent de l'avoir portée autrefois à la derniere perfection. S'ils diſent vrai, il faut qu'elle ait bien dégénéré; car elle eſt maintenant ſi imparfaite, qu'à peine en mérite-t-elle le nom, ainſi qu'on en peut juger par quelques-uns de leurs airs que j'ai fait noter pour en donner quelque idée.

Il eſt vrai que dans les premiers tems elle étoit dans une grande eſtime, & leur ſage par excellence Confucius s'efforçoit d'en introduire les préceptes dans toutes les Provinces, dont on lui confioit le gouvernement. Les Chinois mêmes d'aujourd'hui regrettent fort ces anciens Livres qui traittoient de la Muſique, & qu'ils ont malheureuſement perdus.

Du reſte la Muſique n'eſt guéres maintenant en uſage que dans les Comédies, dans certaines fêtes, aux nôces, & dans d'autres pareilles occaſions. Les Bonzes l'employent aux obſéques: mais en chantant ils ne hauſſent & ne baiſſent jamais leur voix d'un demi ton, mais ſeulement d'une tierce, d'une quinte, ou d'une octave; & cette harmonie char-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 274 sur 577

me les oreilles Chinoiſes. Auſſi la beauté de leurs Concerts ne dépend-t-elle point de la varieté des tons, ni de la différence des parties. Ils chantent tous le même air, comme il ſe pratique dans toute l'Aſie.

La Muſique Européane ne leur déplaît pas, pourvû qu'ils n'entendent chanter qu'une ſeule voix accompagnée de quelques inſtrumens. Mais ce qu'il y a de merveilleux dans cette Muſique, je veux dire, ce contraſte de voix différentes, de ſons graves, & de ſons aigus, de dièſes, de fugues, de ſyncopes, n'eſt nullement de leur goût, & il leur ſemble une confuſion déſagréable.

Ils n'ont point comme nous des Notes de Muſique, ni aucun ſigne qui marque la diverſité des tons, les élévations ou les abaiſſemens de la voix, & toutes ces variations qui font l'harmonie. Ils ont néanmoins quelques caracteres qui font connoître les divers tons.

Les airs qu'ils chantent ou qu'ils joüent ſur leurs inſtrumens, ils ne les ſçavent guéres que par routine, & à force de les entendre chanter. Néanmoins de tems en tems ils en font de nouveaux, & feu l'Empereur *Cang hi* en compoſoit lui-même. Ces airs bien joüez ſur leurs inſtrumens, ou chantez par une belle voix, ont de quoi plaire même aux oreilles Européanes.

La facilité avec laquelle par le moyen des Notes nous retenons un air dès la premiere fois qu'on l'a entendu, ſurprit extrêmement le feu Empereur *Cang hi*. En l'année 1679. il fit venir au Palais le Pere Grimaldi & le Pere Pereira, pour toucher une Orgue & un Claveſſin qu'ils lui avoient préſentez autrefois. Il goûta nos airs d'Europe, & parut y prendre plaiſir. Enſuite il ordonna à ſes Muſiciens de joüer un air de la Chine ſur un de leurs inſtrumens, & il le joüa lui-même avec beaucoup de grace.

Le Pere Pereira prit ſes Tablettes, & y nota l'air tout entier pendant que les Muſiciens le chantoient. Quand ils eurent fini, le Pere le répéta ſans manquer à un ſeul ton, & comme s'il ſe fût long-tems exercé à l'apprendre. L'Empereur eut de la peine à le croire, tant il parut ſurpris. Il donna de grandes loüanges à la juſteſſe, à la beauté, & à la facilité de la Muſique d'Europe. Il admira ſur-tout que ce Pere eût appris en ſi peu de tems un air, qui lui avoit tant coûté à lui & à ſes Muſiciens; & que par le ſecours de quelques caracteres il ſe le fût rendu ſi ſenſible, qu'il lui étoit impoſſible de l'oublier.

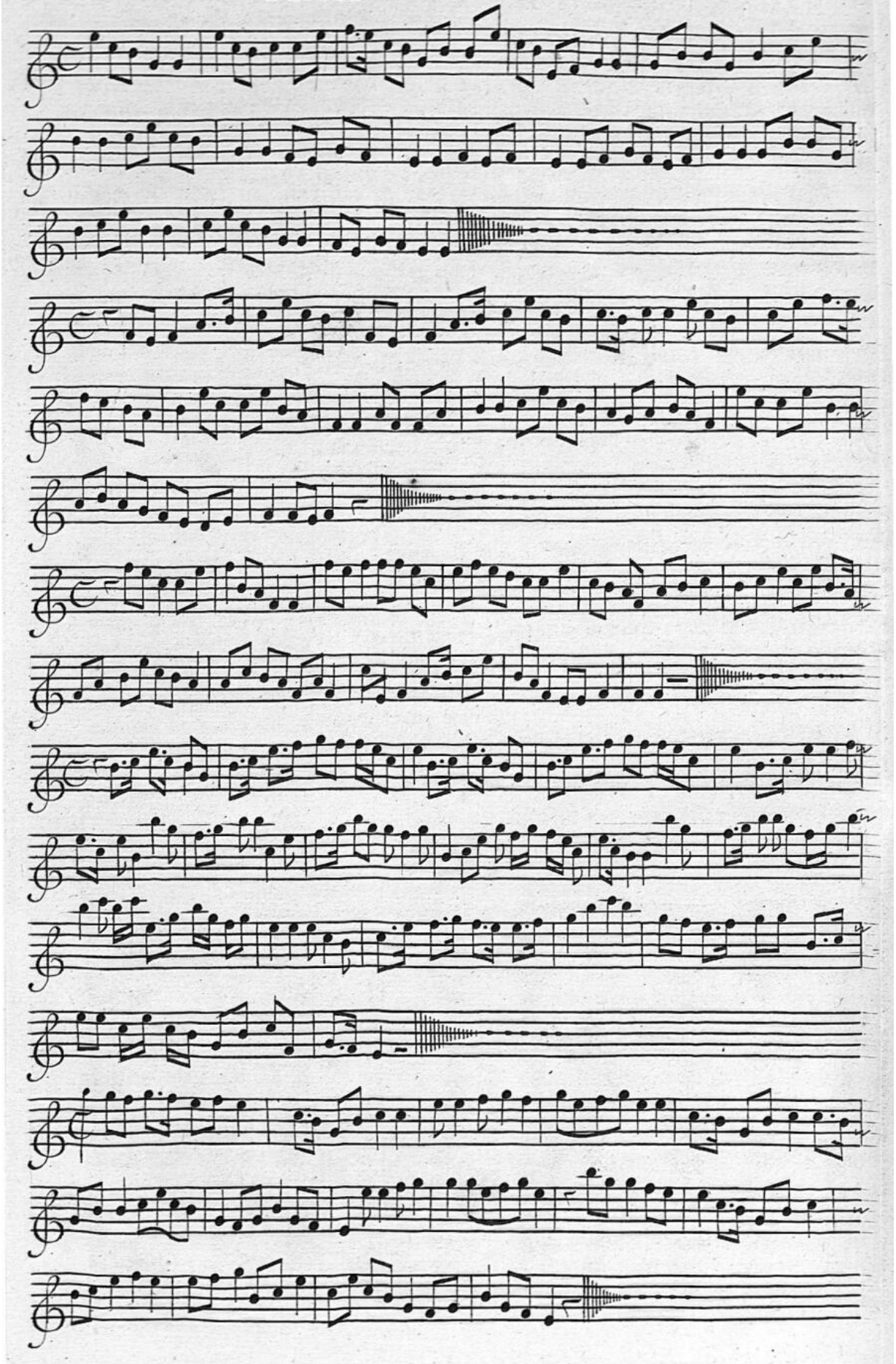
Pour s'en mieux convaincre, il en fit encore pluſieurs fois l'épreuve. Il chanta pluſieurs airs différens, que le Pere notoit à meſure, & qu'il répétoit incontinent après dans la derniere juſteſſe. Il faut l'avoüer, s'écria l'Empereur, la Muſique d'Europe eſt incomparable; & ce Pere (parlant du Pere Pereira) n'a pas ſon ſemblable dans tout l'Empire. Ce Prince établit dans la ſuite une Académie de Muſique, où il fit entrer tous ceux qui étoient les plus habiles en ce genre, & en donna le ſoin à ſon troiſiéme fils, homme de Lettres, & qui avoit beaucoup lû. On commença par examiner tous les Auteurs qui avoient écrit ſur ce ſujet, on fit faire tous les inſtrumens à l'imitation des anciens, & ſur les meſures aſſignées. Les défauts de ces inſtrumens parurent, & on les corrigea ſur les régles poſtérieures. Après quoi on fit un Livre en quatre Tomes, qui a pour titre, *la vraye Doctrine du Ly lu écrite par ordre de l'Empereur*. A ces quatre Tomes on en ajoûta un cinquiéme des élémens de la Muſique Européane, fait par le Pere Pereira.

Les Chinois ont inventé huit ſortes d'inſtrumens de Muſique, qu'ils croyent avoir le plus de rapport à la voix humaine. Les uns ſont de métal, comme ſont nos cloches; d'autres ſont faits de pierre, & un entr'autres qui reſſemble en quelque choſe à nos trompettes.

Il y en a de peaux comme nos tambours, & on en compte de diverſes ſor-

AIRS CHINOIS

Tom. III pag. 267.



tes, dont quelques-uns ſont ſi grands & ſi peſans, qu'il faut les appuyer ſur une piéce de bois, afin de pouvoir en joüer. Ils ont auſſi des inſtrumens à corde; mais les cordes ſont de ſoye, & rarement de boyau. Telles ſont leurs Vielles dont joüent les aveugles, & leurs Violons, qui n'ont les uns & les autres que 3. cordes que l'on touche avec un archet.

Un autre inſtrument à ſept cordes eſt fort eſtimé, & n'eſt pas déſagréable, quand il eſt touché par une main habile. Ils ſe ſervent encore d'autres inſtrumens, qui ne ſont faits que de bois. Ce ſont des tables aſſez larges qu'ils frappent les unes contre les autres. Les Bonzes ont un petit ais qu'ils touchent avec aſſez d'art & en cadence.

Enfin ils ont des inſtrumens à vent, comme ſont des Flûtes de deux ou trois ſortes, un autre compoſé de pluſieurs tuyaux qui a quelque rapport à notre Orgue, mais qui eſt fort petit, & ſe porte à la main. Il rend un ſon aſſez agréable.

De leur Arithmétique.

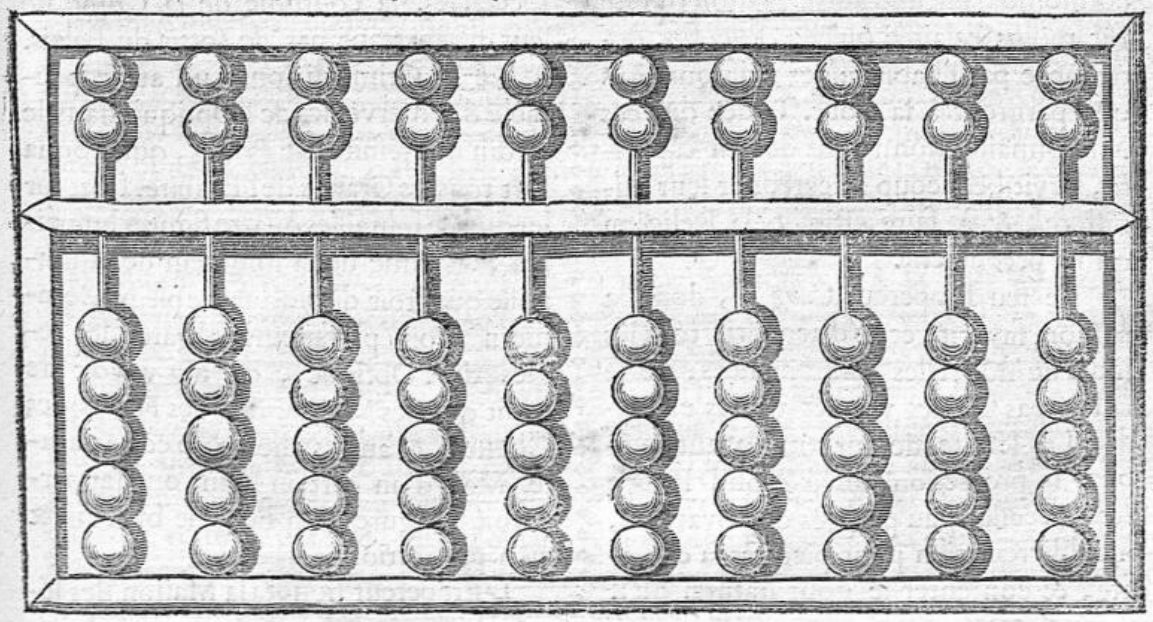
Ils ſont plus verſez dans l'Arithmétique, & l'on trouve dans leurs Livres les quatre principales Régles, qui apprennent à ajoûter, à ſouſtraire, à multiplier, & à diviſer. Mais ce n'eſt point par le calcul qu'ils pratiquent ces Régles, & ils n'ont rien de ſemblable à nos chiffres compoſez de neuf figures & du zéro.

Ils ſe ſervent pour compter d'un inſtrument nommé *Souan pan*, qui eſt compoſé d'une petite planche traverſée de haut en bas de dix à douze petites verges paralleles avec une ſéparation vers le milieu. Chacune de ces verges enfile des petites boules coulantes d'os ou d'yvoire. Les deux qui ſont en haut ſe prennent chacune pour cinq unitez, & les cinq qui ſont en bas pour des unitez.

En aſſemblant ces boules, ou en les retirant les unes des autres, ils comptent à peu près comme nous faiſons avec des jettons, mais avec une facilité & une promptitude ſi grande, qu'ils ſuivent ſans peine un homme, quelque vîte qu'il liſe un Livre de Compte. Nos Européans avec le ſecours de leurs chiffres, ne ſçauroient atteindre à la rapidité avec laquelle les Chinois ſupputent les ſommes les plus conſidérables.

SOUAN PAN, ou Inſtrument dont les Chinois ſe ſervent pour compter.

Pé ouang leang *ou* millions de taëls.	Ouan leang *ou* dix mille taëls.	Tſien leang *ou* mille taëls.	Pé leang *ou* cent taëls.	Ché leang *ou* dix taëls.	Leang *ou* taël qui vaut cent ſols.	Tſien *ou* dix ſols.	Fuen *ou* ſol.	Li *ou* denier.	Hao *ou* dixiéme partie d'un denier.



De leur Géométrie.

POUR ce qui eſt de leur Géométrie, elle eſt aſſez ſuperficielle. Ils n'ont que très-peu de connoiſſance, & de la Géométrie théorique qui démontre la vérité des propoſitions qu'on appelle Théorêmes, & de la pratique qui apprend la maniere de les appliquer à quelque uſage particulier par la réſolution des Problêmes. S'ils ſe mêlent de ſoudre quelques Problêmes, c'eſt plûtôt par induction, que par aucun principe qui les dirige. Ils ne manquent cependant ni d'habileté, ni d'exactitude à meſurer leurs terres, & à en marquer les bornes & l'étenduë. La méthode dont ils uſent pour arpenter, eſt facile & très-ſûre.

Des autres Parties des Mathématiques.

LES autres parties de Mathématique, ſi l'on en excepte l'Aſtronomie, dont je parlerai bien-tôt, ont été entierement inconnuës aux Chinois. Ce n'eſt que depuis un peu plus d'un ſiécle, & depuis l'entrée des premiers Miſſionnaires Jéſuites dans leur Empire, qu'ils ſe ſont apperçûs de leur ignorance.

Cette Nation naturellement orgüeilleuſe, ſe regardoit comme la plus ſçavante du monde, & elle joüiſſoit en paix de cette réputation, parce qu'elle ne connoiſſoit aucune autre Nation qui ne fût moins éclairée qu'elle. Elle fut détrompée par l'habileté des Miſſionnaires qui parurent à la Cour. L'idée que ces Miſſionnaires donnerent de leur capacité, ſervit beaucoup à accréditer leur miniſtere, & à faire eſtimer la Religion qu'ils prêchoient.

Le feu Empereur *Cang hi*, dont la paſſion favorite étoit d'acquérir tous les jours de nouvelles connoiſſances, ne ſe laſſoit pas de les voir & de les entendre. Les Jéſuites de leur côté voyant combien la protection de ce grand Prince étoit néceſſaire au progrès de l'Evangile, n'oublierent rien pour picquer ſa curioſité, & contenter le goût naturel qu'il avoit pour les Sciences.

Ils lui donnerent d'abord la connoiſſance de l'Optique, en lui préſentant un demi-cylindre d'une grandeur raiſonnable, & qui étoit d'un bois fort léger. On avoit mis au milieu de ſon axe un verre convexe, que l'on tournoit vers les objets pour faire entrer au dedans de ce Tube les images qui s'y peignoient au naturel.

L'Empereur, à qui ce ſpectacle étoit nouveau, y prit beaucoup de plaiſir. Il ſouhaitta qu'on lui fît dans ſon jardin de *Peking* une machine ſemblable, par laquelle, ſans être apperçû, il pût voir tout ce qui ſe paſſeroit dans les ruës & les places voiſines.

On prépara pour cela un verre objectif du plus grand diametre ; & l'on fit dans la plus épaiſſe muraille du jardin une grande fenêtre en pyramide, dont la baſe donnoit dans le jardin & la pointe vers la place. A cette pointe on plaça l'œil de verre vis-à-vis du lieu où il y a le plus grand concours de peuple. A la baſe on fit un aſſez grand cabinet fermé de tous côtez, & fort obſcur.

Ce fut-là que l'Empereur vint avec les Reines, pour conſidérer les vives images de tout ce qui ſe paſſoit dans la place ; & cette vûë lui plut extrêmement ; mais elle charma ſur-tout les Princeſſes qui ne pouvoient joüir autrement de ce ſpectacle, la coûtume de la Chine ne leur permettant pas de ſortir du Palais.

Le P. Grimaldi donna un autre ſpectacle des merveilles de l'Optique dans le jardin des Jéſuites de *Peking*, qui étonna fort tous les Grands de l'Empire. Il fit ſur les quatre murailles quatre figures humaines, chacune de la longueur de la muraille qui étoit de cinquante pieds. Comme il avoit parfaitement gardé les regles de l'Optique, on n'y voyoit de front que des Montagnes, des Forêts, des Chaſſes, & autres choſes de cette nature. Mais d'un certain point on y appercevoit la figure d'un homme bien fait & bien proportionné.

L'Empereur honora la Maiſon des Jéſuites

ſuites de ſa préſence, & conſidéra ces figures fort long-tems & avec admiration. Les grands & les principaux Mandarins qui y venoient en foule, étoient dans la même ſurpriſe. Mais ce qui les frappoit davantage, c'étoit de voir des figures ſi régulieres & ſi exactes ſur des murailles très-irrégulieres & entre-coupées de pluſieurs portes & de fenêtres.

Il ſeroit trop long de rapporter toutes les figures tracées confuſément, & que l'on voyoit diſtinctement d'un certain point, ou que l'on redreſſoit avec des miroirs coniques, cylindriques, pyramidaux, & tant d'autres prodiges de l'Optique que le P. Grimaldi préſentoit aux plus beaux eſprits de la Chine, & qui attiroient également leur ſurpriſe & leur admiration.

En matiere de Catoptrique, on préſenta à l'Empereur toutes ſortes de verres & de lunettes pour le Ciel, pour la Terre, pour les grandes diſtances, pour les petites, pour groſſir, diminuer, multiplier, réunir les objets.

Entre autres choſes on lui donna premierement un Tube fait en priſme à huit faces, qui étant mis parallele à l'horiſon, repréſentoit ſur ces huit faces huit ſcenes différentes, & ſi vives, qu'on les eût pris pour les objets mêmes; ce qui étant joint à la variété de la peinture, arrêta long-tems les yeux de l'Empereur.

Secondement, on lui préſenta un autre Tube, où ſe trouvoit un verre polygone, qui par ſes différentes faces ramaſſoit en une ſeule image pluſieurs parties de différens objets; en ſorte qu'au lieu d'un Payſage, des Bois, des Troupeaux, & de cent autres choſes repréſentées par le Tableau, on voyoit diſtinctement un viſage humain, un homme entier, & quelque autre figure fort exacte.

Troiſiémement, Enfin on lui fit voir un Tube qui renfermoit une lampe allumée, dont la lumiere ſortoit par un petit trou d'un tuyau, au bout duquel étoit un verre de lunette, en y coulant ſucceſſivement pluſieurs petits verres peints de diverſes figures. Ces mêmes figures ſe repréſentoient ſur la muraille oppoſée, d'une petiteſſe & d'une grandeur prodigieuſe, ſelon que la muraille étoit proche ou éloignée. Ce ſpectacle pendant la nuit ou dans un lieu fort obſcur, cauſoit autant de frayeur à ceux qui ignoroient l'artifice, qu'il faiſoit de plaiſir à ceux qui en étoient inſtruits. C'eſt auſſi ce qui lui a fait donner le nom de Lanterne Magique.

On n'oublia pas la Perſpective. Le P. Bruglio donna à l'Empereur trois Tableaux, où les régles en étoient parfaitement gardées. Il en expoſa trois copies dans le Jardin des Jéſuites de *Peking*. Les Mandarins, qui de toutes les parties de l'Empire ſe rendoient dans cette grande Ville, venoient les voir par curioſité, & en étoient également frappez. Ils ne pouvoient concevoir comment ſur une toile fort unie on pouvoit répréſenter des Salles, des Galeries, des Portiques, des Chemins, & des Allées à perte de vûë, & tout cela ſi naturellement, que du premier coup d'œil on y étoit trompé.

La Statique eut ſon tour. On offrit à l'Empereur une machine, qui n'avoit pour principales piéces que trois roues dentées, & une main de fer. Avec cette machine un enfant élevoit ſans peine pluſieurs milliers de livres, & tenoit lui ſeul contre vingt hommes des plus robuſtes.

Par rapport à l'Hydroſtatique, on fit faire pour l'Empereur des Pompes, des Canaux, des Syphons, des Roues, & pluſieurs autres machines propres à élever l'eau au-deſſus de ſa ſource, & entr'autres une machine qu'on employa à enlever l'eau d'une Riviere appellée les dix mille Sources, & à la faire décharger dans des terres du Domaine de Sa Majeſté, ainſi qu'Elle l'avoit ſouhaittée.

Le P. Grimaldi fit auſſi préſent à l'Empereur d'une Machine Hydraulique, dont l'invention étoit aſſez nouvelle. On y voyoit un Jet d'eau continuel, une Horloge fort juſte, les Mouvemens des Cieux, & un reveil-matin également juſte.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 279 sur 577

Les Machines Pneumatiques ne picquérent pas moins la curioſité de l'Empereur. On fit faire d'un bois léger un chariot à quatre rouës de la longueur de deux pieds. Au milieu l'on mit un vaſe d'airain plein de braiſe, & au-deſſus un Eolipile, dont le vent donnoit par un petit canal dans une petite rouë à aîles ſemblables à celles des Moulins à vent. Cette petite rouë en faiſoit tourner une ſeconde avec un eſſieu, & par leur moyen faiſoit marcher le chariot deux heures entiéres. De peur que le terrain ne lui manquât, on le faiſoit marcher en rond en cette maniere.

A l'eſſieu des deux dernieres rouës, on attacha un timon, & à l'extrémité de ce timon un ſecond eſſieu qui alloit percer le centre d'une autre rouë un peu plus grande que celles du chariot, & ſelon que cette rouë étoit plus ou moins éloignée du chariot, elle décrivoit un plus grand ou un plus petit cercle.

On appliqua auſſi ce principe de mouvement à un petit navire porté ſur quatre rouës. L'Eolipile étoit caché au milieu du navire: & le vent ſortant par deux autres petits canaux, enfloit ſes petites voiles, & les faiſoit tourner en rond fort long-tems. L'artifice en étoit caché, & l'on entendoit ſeulement un bruit ſemblable à celui du vent, ou à celui que l'eau fait autour d'un vaiſſeau.

J'ai déja parlé d'une Orgue qui avoit été préſentée à l'Empereur, comme elle étoit très-petite & défectueuſe en beaucoup de choſes, le P. Pereira en fit faire une plus grande, qu'il plaça dans l'Egliſe des Jéſuites de *Peking*.

La nouveauté & l'harmonie de cet Inſtrument, charma les Chinois. Mais ce qui les étonna davantage, c'eſt que cette Orgue joüoit d'elle-même des airs d'Europe & de la Chine, & faiſoit même quelquefois un fort agréable mêlange des deux Muſiques.

On ſçait, & je l'ai dit ailleurs, que ce qui donna au P. Ricci une entrée favorable à la Cour de l'Empereur, ce fut une Horloge & une Montre ſonnante, dont il lui fit préſent. Ce Prince en fut ſi charmé, qu'il fit bâtir exprès une Tour magnifique pour placer l'Horloge; & comme la Reine ſa mere avoit envie de la Montre, parce qu'elle ſonnoit, l'Empereur qui ne vouloit point s'en défaire, eut recours à une induſtrie. Il eut ſoin qu'on la lui montrât ſans monter la ſonnerie, afin que ne la trouvant pas à ſon gré, elle la lui renvoyât, ce qu'elle fit en effet.

On ne manqua pas de ſatisfaire dans la ſuite le goût de l'Empereur. On fit venir d'Europe quantité de ces ſortes d'ouvrages. Les Princes Chrétiens remplis de zele pour la converſion d'un ſi grand Empire, aiderent les Miſſionnaires de leurs libéralitez, & les Cabinets de l'Empereur furent bientôt remplis de toutes ſortes d'horloges, dont la plûpart étoient d'une invention rare, & d'un travail extraordinaire.

Le P. Pereira qui avoit un talent ſingulier pour la Muſique, fit placer une grande & magnifique Horloge au haut de l'Egliſe des Jéſuites. Il avoit fait faire quantité de petites cloches, ſuivant les proportions de l'harmonie, & les avoit placées dans une Tour deſtinée à cet uſage. Chaque marteau étoit attaché à un fil de fer qui le faiſoit lever & tomber ſur la cloche en même tems. Au dedans de la Tour il avoit mis un grand tambour, ſur lequel des airs de la Chine étoient notez avec de petites pointes. Immédiatement avant l'heure le Tambour ſe trouvoit dégagé de quelques dents de rouë qui le tenoient arrêté & ſuſpendu. Il ſuivoit auſſi-tôt le mouvement d'un grand poids pendu à ſa circonférence. Il attrapoit avec ſes pointes le fil de fer de chaque marteau. Chaque cloche ſonnoit à ſon tour, ſuivant les regles, & l'on entendoit diſtinctement un des plus beaux airs du pays, lequel étoit ſuivi de l'air, que la groſſe cloche marquoit d'un ſon plus fort.

Ce ſpectacle fut également nouveau pour la Cour & pour la Ville: les Grands

& les petits y accoururent. L'Egliſe toute grande qu'elle eſt, ne pouvoit contenir la foule prodigieuſe de peuples qui alloient & venoient ſans ceſſe : ils ſe ſuccédoient continuellement les uns aux autres, & quoique la plûpart fuſſent infidéles, on avoit la conſolation de les voir ſe proſterner reſpectueuſement devant une image du Sauveur, & lui adreſſer humbement leurs prieres.

Il ne paroiſſoit aucun de ces Phénoménes extraordinaires du Ciel, tels que ſont les Parelies, les Iris, les Couronnes du Soleil & de la Lune, que l'Empereur n'appellât auſſi-tôt les Miſſionnaires dans ſon Palais, pour lui en expliquer les cauſes. On fit pluſieurs Livres ſur ces merveilles de la nature ; & pour confirmer ces explications d'une maniere plus ſenſible, on fit conſtruire une machine, dont l'artifice repréſentoit ce que la nature faiſoit voir dans le Ciel.

C'étoit un Tambour bien fermé par dehors, & blanchi au-dedans. La ſurface intérieure répréſentoit la ſurface du Ciel : la lumiere du Soleil y entroit par une petite ouverture, & paſſant au travers d'un Priſme de verre à trois faces, alloit tomber ſur un petit cylindre fort poli : de cet eſſieu elle réjailliſſoit ſur la concavité du tambour, y peignoit parfaitement toutes les couleurs de l'Iris, & marquoit en même tems le parallele que le Soleil parcouroit ce jour-là.

La meme lumiere du Soleil réfléchie d'une petite partie de l'eſſieu, après l'avoir applatie, faiſoit voir ſur le Ciel artificiel l'image du Soleil ou le Parélie. Par d'autres réfractions & réfléxions on faiſoit voir les couronnes du Soleil & de la Lune, & tous les autres Phénoménes des couleurs céleſtes, ſelon que l'on inclinoit plus ou moins le verre triangulaire vers l'eſſieu cylindrique.

On offrit pareillement à l'Empereur des Thermometres, pour lui faire connoître les divers dégrez de la chaleur ou de la froideur de l'air. On y ajoûta un Hygrometre fort exact, pour lui faire voir les différens dégrez d'humidité & de ſéchereſſe. C'étoit un tambour d'un aſſez grand diametre ſuſpendu à une corde de boyau aſſez gros, & d'une longueur raiſonnable, & parallele à l'Horiſon. Au moindre changement d'humidité & de ſéchereſſe ce nerf ſe reſſerre ou ſe relâche, & fait tourner le tambour tantôt à droite, tantôt à gauche, & bande ou lâche à droite ou à gauche ſur la circonférence du tambour un fil fort délié qui tire une petite pendule, laquelle marque les différens dégrez d'humidité d'un côté, & de l'autre les dégrez de ſéchereſſe.

Toutes ces différentes inventions de l'eſprit humain, juſqu'alors inconnuës aux Chinois, rabattirent un peu leur fierté naturelle, & leur apprirent à ne pas avoir tant de mépris pour les Etrangers. Ils changerent même d'idée à l'égard des Européans, qu'ils commençoient à regarder comme leurs maîtres.

De leur Aſtronomie.

Il n'y avoit que ſur l'Aſtronomie qu'ils ſe croyoient toûjours les premiers hommes du monde. Il faut convenir qu'il n'y a point de Nation qui s'y ſoit ſi conſtamment appliqué. Les Chinois ont obſervé dans tous les tems ; & leurs obſervations Aſtronomiques ſont auſſi anciennes que leur Empire. Ils ont toûjours entretenu des gens, qui remarquoient jour & nuit tout ce qui arrivoit dans le Ciel, & c'eſt ce qui a fait de tout tems une des principales occupations des gens de Lettres.

Leur attention à examiner le cours des Aſtres, eſt une preuve qu'ils ont beaucoup retenu des manieres de ces premiers Hébreux, dont il eſt aiſé de juger qu'ils ſont immédiatement deſcendus, & qu'ils ont peuplé la Chine peu après le tems du Déluge.

Leur attention à obſerver, étoit regardée comme une choſe ſi importante, que les Loix puniſſoient même de mort la négligence de ceux à qui l'Etat avoit

confié cet Emploi. C'eſt ce qu'on voit dans un de leurs plus anciens Livres intitulé le *Chu king*. *Yn* Général des Troupes de *Tchong kang* parle ainſi.

« Il faut vous rapporter les belles inſ-
» tructions que nous a faites le grand
» *Yu*..... Suivant ces inſtructions les
» anciens Princes qui ont donné la pre-
» miere forme à cet Empire, n'ont eu
» un ſi heureux ſuccès, que parce qu'ils
» étoient attentifs aux volontez du Ciel,
» & qu'ils s'y conformoient dans leur
» conduite, les Miniſtres qu'ils avoient
» auprès d'eux n'ayant d'autres vûës que
» celles de la vertu. Nous voyons au-
» jourd'hui *Hi* & *Ho* plongez dans le
» vin & la débauche, ne faire aucun
» cas de nos bonnes coûtumes, & s'ou-
» blier entiérement de leur devoir. Le
» premier jour de la Lune, qui étoit
» en même-tems l'Equinoxe d'Autom-
» ne ſur les huit heures du matin, il y
» a eu une Eclypſe du Soleil hors la
* Le Scorpion. » Conſtellation *Fang**; & *Hi* & *Ho* font
» ſemblant de n'en rien ſçavoir. Nos an-
» ciens Empereurs puniſſoient ſévere-
» rement, ceux qui étant chargez d'e-
» xaminer les mouvemens céleſtes, ne
» les avoient pas exactement prévûs. Il
» eſt écrit dans les Loix qu'ils nous ont
» laiſſez, que ſi le tems de quelque évé-
» nement céleſte n'eſt pas bien marqué
» dans le Calendrier, ou qu'on ne l'ait
» pas prévû, l'une & l'autre négligence
» doit être punie de mort ».

Il eſt aiſé de voir qu'il faut que ces Princes, qu'il appelle Anciens, ayent vêcu long-tems avant *Yao* & *Chun*, dont il étoit contemporain. Si ces anciens Empereurs avoient porté des Loix ſi rigides contre les Mathématiciens négligens, il falloit que l'Empire fût déja ſur un bon pied. Cette Eclypſe a été vérifiée par pluſieurs Mathématiciens Jéſuites, & elle eſt telle qu'elle n'a pû paroître que dans les Pays Orientaux, & nullement en Europe, ni en Aſie hors de la Chine.

L'exactitude avec laquelle Confucius a rapporté les Eclypſes dans ſon Livre qui a pour titre *Tchun tſiou*, fait regretter ce qui s'eſt perdu en ce genre dans les commencemens de l'ancienne Hiſtoire de cette Nation, & fait connoître combien les Chinois ont toûjours eu à cœur de tenir compte de ce qui pouvoit aſſûrer la poſtérité de la certitude des tems qui les avoient précédez.

De trente-ſix Eclypſes du Soleil que Confucius rapporte, il n'y en a que quatre, dont deux ſont fauſſes, & deux ſont douteuſes : toutes les autres ſont ſûres : elles ont été ſouvent vérifiées par les Aſtronômes Chinois ſous les Dynaſties des *Han*, des *Tang*, & des *Yuen*.

Pluſieurs Européans ne voulant s'en fier qu'à eux-mêmes, s'en ſont aſſûrez par leurs propres calculs. Le Pere Adam Schaal a calculé & vérifié l'Eclypſe de *Tchong kang*, arrivé 2155. ans avant Jeſus-Chriſt, & en a ſupputé pluſieurs du *Tchun tſiou*, dont il fit imprimer le calcul en Chinois.

Les Peres Kegler & Slaviſek Jéſuites Allemands, ont auſſi vérifié cette Eclypſe & pluſieurs autres. Le Pere Gaubil les a toutes examinées, & à quatre près, le calcul les a donné très-réelles au tems & au jour marqué par les Chinois, de quelque Table Aſtronomique qu'il ſe ſoit ſervi.

L'obſervation de l'Eclypſe du Soleil de l'an 2155. avant Jeſus-Chriſt, ſe trouve dans le *Chu king*, comme le remarque le Pere Gaubil, & comme l'aſſûrent unanimement les Interprêtes depuis plus de cent ans avant Jeſus-Chriſt, dont l'Aſtronomie cite cette Eclypſe. Elle eſt dans le texte de l'Hiſtoire Chinoiſe la plus ancienne qu'on ait.

L'Eclypſe de 776. ans avant Jeſus-Chriſt, eſt dans le texte du *Chi king*, dans l'Aſtronomie des *Han*, & dans le texte de l'Hiſtoire.

Les obſervations du *Tchun tſiou* ſont dans ce Livre & dans les Commentaires faits par des Auteurs fort près du tems de Confucius. La plûpart de ces

Eclypſes

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 282 sur 577

Eclypſes ſont encore dans le texte de l'Hiſtoire Chinoiſe.

Les Eclypſes du *Chu king*, du *Chi king*, & du *Tchun tſiou* ſont calculées dans les Aſtronomies des Dynaſties *Tang* & *Yuen*, Aſtronomies faites ſûrement du tems de ces Dynaſties.

Pour toutes les autres obſervations, elles ſont tirées des textes de l'hiſtoire faite du tems même des Dynaſties, ſous leſquelles ſont rapportées les obſervations. Elles ſont encore dans les Aſtronomies faites du tems de ces Dynaſties, & tout cela eſt dans la grande Hiſtoire Chinoiſe, dite *Nien y ſſe*.

Je me ſuis aſſûré des termes de l'Aſtronomie Chinoiſe, pourſuit le Pere Gaubil. J'ai ſçû certainement les formes de l'année, & j'ai connu ſûrement les Cycles d'années & de jours des Chinois. J'ai trouvé quantité d'obſervations correſpondantes à celles d'Europe & d'Aſie. J'ai vérifié par le calcul beaucoup d'obſervations, & j'ai vû que c'étoient des obſervations, & non des calculs faits après coup, au moins pour la plûpart. Que faut-il davantage pour vérifier une époque; & qu'ont fait de plus ceux qui ont employé les Eclypſes rapportées par Hérodote, Thucidide, Plutarque, Dion, &c.

A ces témoignages, qui prouvent l'ancienneté de l'Aſtronomie Chinoiſe, je joindrai les remarques du Pere Gaubil, qui en a fait une étude particuliere, & qui, depuis qu'il eſt à la Chine, n'a rien voulu ignorer de l'habileté des anciens Chinois en fait d'Aſtronomie. Voici comme il s'en explique dans deux Lettres adreſſées au Pere Souciet, & qu'on trouve dans le nouveau Volume d'Obſervations Mathématiques Aſtronomiques, &c. que ce Pere donna au public en l'année 1729.

On a l'état du Ciel Chinois, dit le Pere Gaubil, fait plus de 120. ans avant Jeſus-Chriſt. On y voit le nombre & l'étenduë de leurs Conſtellations, & à quelles Etoiles ils faiſoient alors répondre les Solſtices & les Equinoxes, & cela par obſervation. On y voit la déclinaiſon des Etoiles, la diſtance des Tropiques, & des deux Pôles.

Les Chinois ont connu le mouvement d'Occident en Orient pour le Soleil & la Lune, les Planetes, & même les Etoiles, quoique pour celles-ci, ils n'ayent déterminé leur mouvement que 400. ans après Jeſus-Chriſt. Ils ont aſſez bien connu le mois Solaire, & le mois Lunaire. Ils ont donné à Saturne, à Jupiter, à Mars, à Venus, & à Mercure des révolutions aſſez approchantes des nôtres. Ils n'ont jamais été au fait des Régles des rétrogreſſions & ſtations; & comme en Europe, de même parmi les Chinois, les uns ont fait tourner les Cieux & les Planetes autour de la Terre, & les autres ont tout fait tourner autour du Soleil. Ceux-ci ſont en petit nombre; & même dans les calculs rapportez, on ne voit point de veſtiges de ce ſyſtême: ce n'eſt que dans les Ecrits de quelques particuliers.

Je ne ſuis point encore aſſez au fait, ajoûte le Pere Gaubil, de la méthode que ſuivoient les Chinois pour calculer les éclypſes. Mais je ſçai qu'ils exprimoient en nombre la qualité des éclypſes, les termes éclyptiques, la viſibilité, &c. Ces nombres ſont écrits plus de cent ans avant Jéſus-Chriſt. On a de ce tems-là des réſultats aſſez bons d'éclypſes; mais ces nombres ſont obſcurs, & peu de Chinois aujourd'hui ſont au fait là-deſſus.

Le Pere Kegler Préſident du Tribunal des Mathématiques a une vieille Carte Chinoiſe d'étoiles faite bien longtems avant que les Jéſuites miſſent le pied à la Chine. Les Chinois y ont marqué le lieu des étoiles qu'on ne voit qu'avec des Lunettes, & elles ſont marquées aſſez juſte dans l'endroit où on les voit avec les Lunettes, ayant égard au mouvement propre des étoiles.

Depuis la Dynaſtie des *Han*, qui regnoit avant Jeſus-Chriſt, on voit des

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 283 sur 577

Traittez d'Aſtronomie: & par la lecture de ces Livres, on juge que les Chinois ont aſſez bien connu depuis plus de deux mille ans la quantité de l'année Solaire de trois cens ſoixante-cinq jours à près de ſix heures; qu'ils ont connu de même le mouvement diurne du Soleil & de la Lune; qu'ils ont ſçû obſerver les hauteurs Méridiennes du Soleil par l'ombre des Gnomons; & qu'ils calculoient paſſablement ces ombres pour en déduire la hauteur du Pole & la déclinaiſon du Soleil; qu'ils ont ſçû aſſez bien l'aſcenſion droite des Etoiles, & le tems où elles paſſoient par le Méridien; comment les mêmes Etoiles dans la même année ſe levent ou ſe couchent avec le Soleil; & comment elles paſſent au Méridien, tantôt au lever & tantôt au coucher du Soleil; qu'ils ont donné des noms aux Etoiles; & qu'ils ont partagé le Ciel en Conſtellations différentes; qu'ils y rapportoient le lieu des Planettes; qu'ils diſtinguoient les Etoiles, & qu'ils avoient des Signes pour les diſtinguer. Enfin, conclut le Pere Gaubil, la lecture de l'Hiſtoire Chinoiſe démontre qu'on a toûjours eu à la Chine la connoiſſance de beaucoup de choſes d'Aſtronomie.

Il y a plus de quatre mille ans, ſi l'on en croit leur Hiſtoire, qu'ils ont établi une eſpece de Cycle Solaire ou de révolution pour la ſupputation de leurs Annales, comme les Grecs avoient leurs Olympiades. Ce Cycle eſt de ſoixante ans, & il eſt parmi eux comme une eſpéce de ſiécle pour l'ordre de leur Hiſtoire.

Le Pere Nicolas Trigault, qui entra à la Chine en l'année 1619. & qui lût plus de cent Volumes de leurs Annales, aſſûre que les Obſervations céleſtes des Chinois ont commencé peu de tems après le Déluge, & qu'ils ont fait ces obſervations, non pas ſelon les heures & les minutes, comme nous faiſons, mais par des dégrez entiers; qu'ils ont obſervé grand nombre d'Eclypſes avec l'heure, le jour, le mois, & l'année en laquelle elles ſont arrivées, mais non pas avec la durée ni avec la quantité de l'obſcuration; qu'enfin ils ont beaucoup plus remarqué de Cométes & de nouvelles étoiles, que nos Aſtronômes Européans n'en ont obſervé. Toutes ces obſervations tant d'Eclypſes que de Cométes & de Conjonctions, ne ſervent pas peu à aſſûrer leur Chronologie.

Leur année eſt compoſée de trois cens ſoixante-cinq jours, & un peu moins de ſix heures, & ſur l'époque réglée du Solſtice d'Hyver, qui étoit le point fixe de leurs obſervations, comme le premier dégré du ſigne du Bélier eſt le nôtre, comptant de cent en cent dégrez, ils calculoient les mouvemens des Planettes, & ajuſtoient toutes choſes avec des tables d'équations. Il y en a qui conjecturent qu'ils les ont reçûës des Arabes, qui entrerent avec les Tartares dans la Chine. Ils avoient bien long-tems auparavant la ſcience des Nombres, ſous leſquelles ils voiloient les ſecrets de leur politique, qui ne s'enſeignoient qu'aux Princes. Ils avoient déja depuis long-tems un grand Obſervatoire ſur une haute Montagne auprès de *Nan king* avec des édifices & des inſtrumens propres à obſerver. Tous ces inſtrumens étoient de bronze jetté, & ſi bien faits pour la varieté de leurs ornemens, que le Pere Matthieu Ricci, qui les vît l'an 1599, avouë qu'il n'en a point vû de ſi beaux en nul endroit de l'Europe. Il y avoit plus de 250. ans qu'ils étoient expoſez à toutes les injures de l'air, ſans avoir reçû le moindre dommage.

Entre ces inſtrumens étoit un grand Globe, avec tous les Cercles Paralleles & les Méridiens gravez & diſtinguez par dégrez. Il étoit ſi grand que trois hommes n'auroient pû l'embraſſer. Il étoit élevé ſur un grand Cube de bronze, & ce Cube s'ouvroit d'un côté pour faire entrer au dedans un homme qui pût tourner ce Globe, ſelon qu'il étoit né-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 284 sur 577

ceſſaire, & au gré des Obſervateurs. Il n'y avoit ſur ce globe, ni figures d'étoiles, ni figures de terre ou de pays. Ainſi il ſervoit également pour les obſervations du Ciel & de la Terre.

Il y avoit en ſecond lieu une Sphére de deux braſſes de diametre avec ſon horiſon, & à la place des cercles étoient des armilles doubles, dont les travers repréſentoient les cercles ordinaires de la Sphére, & tous étoient diviſez en trois cens ſoixante-cinq dégrez, & chaque dégré en autant de minutes. Au milieu du Globe de la Terre étoit une eſpece de canon d'arquebuſe percé, qui ſe tournoit de tous côtez au gré des Obſervateurs, pour regarder les étoiles, & pour en marquer le lieu ſur les dégrez que marquoit la ſituation de ce canon.

Le troiſiéme inſtrument étoit un Cadran élevé de quatre ou cinq braſſes ſur une grande table de pierre tournée directement au Nord avec un petit canal pour s'aſſûrer par le moyen de l'eau, ſi la pierre étoit à plein ſur l'horiſon, & le ſtile à angles droits : l'un & l'autre étoient diviſez par dégrez, pour obſerver par le moyen de l'ombre les vrais points des Solſtices & de l'Equinoxe.

La plus grande des Machines étoit compoſée de trois ou quatre Aſtrolabes joints l'un à l'autre avec leur Alidade & leurs Pinnules, pour obſerver : l'un incliné au Midi repréſentoit l'Equinoxial; l'autre qui le croiſoit, repréſentoit le Méridien. Celui-ci étoit mobile pour le conduire où l'on vouloit auſſi-bien qu'un troiſiéme qui ſervoit de vertical, ſelon qu'on le vouloit tourner. Leurs dégrez étoient diſtinguez par de petits boutons, afin qu'on les pût compter, & même obſerver pendant l'obſcurité.

Les uſages de ces inſtrumens & de chacune de leurs parties, étoient marquez en caracteres Chinois avec les noms de leurs Conſtellations, qui ſont au nombre de vingt-huit, comme je le dirai dans la ſuite, & qui répondent à nos douze Signes. Ils ſemblent avoir été faits pour l'élévation de trente-ſix dégrez.

Il y avoit à *Peking* des Inſtrumens tout-à-fait ſemblables, & qui étoient apparemment ſortis de la même main. Ils étoient placez dans un Obſervatoire peu conſidérable par ſa ſituation, par ſa figure, & par le bâtiment.

Quand on étoit entré dans une cour d'une médiocre ſituation, on voyoit un petit corps de logis ſervant de logement à ceux auſquels on avoit confié la garde de l'Obſervatoire. A droite en entrant on montoit par un eſcalier fort étroit ſur une Tour quarrée ſemblable à celles dont on fortifioit autrefois les murailles des Villes. Elle étoit attachée en dedans aux murs de *Peking*, & élevée ſeulement au-deſſus du rempart de dix à douze pieds. C'étoit ſur la platte forme de cette Tour que les Aſtronomes Chinois avoient placé leurs machines, leſquelles en occupoient tout l'eſpace.

Le P. Verbieſt les ayant jugées inutiles pour les obſervations aſtronomiques, perſuada à l'Empereur de les faire retirer, pour en placer d'autres de ſa façon. Les machines ſont encore dans une ſalle qui joint la Tour, enſevelies dans la pouſſiére & dans l'oubli. « Nous ne les » vîmes, dit le Pere le Comte, qu'au » travers d'une fenêtre grillée. Elles nous » parurent fort grandes & bien fonduës, » d'une forme approchante de nos an- » neaux Aſtronomiques. C'eſt tout ce » que nous pûmes découvrir. On avoit » néanmoins jetté dans une cour écartée » un Globe Céleſte de bronze de trois » pieds ou environ de diametre. Nous le » vîmes de plus près. La figure étoit un » peu ovale; les diviſions peu exactes, » & tout l'ouvrage aſſez groſſier.

» On a pratiqué tout auprès un Gno- » mon dans une ſalle baſſe (continuë le » P. le Comte.) La fente par où paſſe le » rayon du Soleil, élevée environ de » huit pieds, eſt horiſontale & formée de » deux portions de cuivre ſoûtenuës en » l'air, qui peuvent en tournant s'appro-

» cher ou s'éloigner l'une de l'autre, pour » agrandir ou rétrécir l'ouverture.

» Plus bas eſt une table garnie de » bronze, dans le milieu, & ſur la lon- » gueur de laquelle on a tracé une ligne » méridienne de quinze pieds, diviſée par » des lignes tranſverſales, qui ne ſont ni » finies ni fort exactes. Tout autour de » la table on a creuſé de petits canaux » pour recevoir l'eau qui ſert à la mettre » de niveau. C'eſt en matiere d'ouvrage » Chinois ce que j'ai vû de moins mau- » vais, & qui pourroit être de quelque » uſage entre les mains d'un bon Obſer- » vateur ».

Dans la Ville de *Teng fong* Ville du troiſiéme Ordre de la Province de *Honan*, que les Chinois ont crû être le milieu du monde, parce qu'elle eſt au milieu de leur Empire, on voit encore une Tour, du haut de laquelle on aſſûre que *Tcheou kong* le plus habile Mathématicien qu'ayent eû les Chinois plus de 1200. ans avant la naiſſance de Ptolomée, faiſoit ſes obſervations, paſſant les nuits entieres à conſidérer le lever, les mouvemens, & les figures des Conſtellations.

Il ſe ſervoit pour ſes Obſervations d'une grande table de bronze couchée horiſontalement, ſur laquelle s'élevoit une longue plate bande du même métal en forme de ſtile, l'une & l'autre diſtinguées par dégrez, pour obſerver les projections de l'ombre quelques jours avant le Solſtice, & quelques jours après, afin d'en remarquer le point précis, & la rétrogradation du Soleil qui étoit la ſeule époque de leurs Obſervations, ainſi que je l'ai remarqué.

L'attachement & l'application qu'ont toûjours eû les Chinois aux Obſervations Céleſtes, leur a fait ériger un Tribunal d'Aſtronomie, qui eſt un des plus conſidérables de l'Empire, & qui dépend du Tribunal des Rits, auquel il eſt ſubordonné.

De quarante-cinq en quarante-cinq jours ce Tribunal eſt obligé de préſenter à l'Empereur une figure céleſte où ſoit marquée la diſpoſition du Ciel, & les changemens qui doivent ſe faire dans l'air ſelon les variations des ſaiſons, avec les prédictions des maladies, ſéchereſſes, diſette de vivres, & les jours auſquels il y aura vent, pluie, grêle, tonnerre, neiges & autres choſes ſemblables, à peu près comme nos Aſtrologues les marquent dans les Almanachs.

Outre ces Obſervations le principal ſoin de ce Tribunal eſt de calculer les Eclypſes, & d'avertir l'Empereur par une Requête, du jour, de l'heure, & de la partie du Ciel, auſquels l'éclypſe arrivera, combien elle durera, de combien de doigts elle ſera.

Ce compte doit ſe rendre à l'Empereur quelques mois avant que l'éclypſe arrive: & comme la Chine eſt diviſée en quinze Provinces fort étenduës, il faut calculer ces éclypſes ſuivant la longitude & la latitude de chaque premiere Ville de toutes ces Provinces, & en envoyer le type par tout l'Empire, parce qu'il faut rendre raiſon de tout à une Nation très-curieuſe, & également attentive à ces Phénoménes.

Le Tribunal des Rits & les *Colao* gardent ces Obſervations & ces prédictions, & ont le ſoin de les envoyer dans toutes les Provinces & toutes les Villes de l'Empire, pour y être obſervées à la maniere de *Peking* où eſt la Cour. Voici les cérémonies qui s'y obſervent.

Quelques jours avant que l'éclypſe doive arriver, le Tribunal des Rits fait afficher en gros caracteres dans un lieu public le jour, l'heure, & la minute à laquelle commencera l'éclypſe, en quel lieu du Ciel elle ſe verra, combien elle durera, quand l'Aſtre commencera à s'obſcurcir, combien de tems il ſera obſcurci, & quand il ſortira de l'obſcurité.

Il fait auſſi avertir les Mandarins de tous les Ordres, afin qu'ils ſe trouvent ſelon la coûtume avec les habits & les marques de leur dignité dans la Cour du Tribunal de l'Aſtronomie, pour attendre le moment auquel l'éclypſe doit commencer.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 286 sur 577

commencer. Ils ont tous de grandes tables où l'éclypſe eſt figurée, & ils s'occupent à conſidérer ces tables, & à raiſonner enſemble ſur les éclypſes.

Au moment qu'ils s'apperçoivent que le Soleil ou la Lune commence à s'obſcurcir, ils ſe jettent tous à genoux, & frappent la terre du front. En même tems on entend un bruit épouvantable de tambours & de timbales par toute la Ville, ſuivant la ridicule perſuaſion où étoient autrefois les Chinois, que par ce bruit ils ſecouroient le Soleil ou la Lune, & empêchoient que le Dragon céleſte ne dévorât des Aſtres ſi néceſſaires.

Quoique les Sçavans & les gens de qualité ſoient parfaitement détrompez de cette ancienne erreur, & qu'ils ſoient bien perſuadez que ces éclypſes ſont des effets purement naturels, ils ne laiſſent pas de continuer leur ancienne cérémonie, tant ils ſont attachez à leurs uſages. Ces cérémonies ſe pratiquent de la même maniere dans tous les lieux de l'Empire.

Tandis que les Mandarins ſont ainſi proſternez, il y en a d'autres à l'Obſervatoire, qui examinent attentivement le commencement, le milieu, & la fin de l'éclypſe, & qui comparent leurs Obſervations avec les figures qu'on leur a données. Ils portent enſuite ces Obſervations ſignées & ſcellées de leur Sceau, pour être préſentées à l'Empereur, lequel de ſon côté obſerve l'éclypſe dans ſon Palais avec la même attention. Les mêmes cérémonies ſe pratiquent dans tout l'Empire.

Le principal Ouvrage de ce Tribunal eſt le Calendrier qui ſe diſtribuë chaque année dans tout l'Empire. Il n'y a point de Livre dans le monde dont il ſe faſſe tant de copies, ni que l'on publie avec tant de ſolemnité. Il y a toûjours à la tête un Edit de l'Empereur, par lequel il eſt défendu ſous peine de la vie de ſe ſervir d'un Calendrier différent, ou d'entreprendre d'en publier quelque autre, ou d'y rien altérer ſous quelque prétexte que ce ſoit. Il faut néceſſairement en tirer pluſieurs millions d'exemplaires, parce qu'il n'y a perſonne à la Chine, qui ne veüille avoir ce Livre, pour ſe regler pendant le cours de l'année.

Trois Tribunaux ſont établis à *Peking*, pour dreſſer autant de Calendriers qui doivent être préſentez à l'Empereur. L'un de ces Tribunaux eſt auprès de l'Obſervatoire. Le ſecond où l'on explique la théorie des Aſtres, & les moyens de calculer, eſt une eſpéce d'Ecole publique pour les Mathématiques. Enfin le troiſiéme qui eſt aſſez près du Palais de l'Empereur, eſt celui où ſe traittent toutes les affaires qui regardent l'Aſtronomie, & où s'expédient tous les actes qui concernent cette Science.

Comme il y a trois Tribunaux pour les Mathématiques, il y a auſſi trois Claſſes de Mathématiciens; & même autrefois des Aſtrologues Mahométans en compoſoient une quatriéme qui ne ſubſiſte plus.

C'eſt la premiere de ces Claſſes qui eſt chargé de dreſſer le Calendrier, de calculer les éclypſes du Soleil & de la Lune, & de faire toutes les autres ſupputations Aſtronomiques.

On met au jour tous les ans trois ſortes de Calendriers en Langue Tartare & en Langue Chinoiſe. Le plus petit des trois, qui eſt le Calendrier commun, diſtingue l'année par des mois Lunaires, avec l'ordre des jours de chaque mois, l'heure & les minutes du lever & du coucher du Soleil pour chaque jour, la durée des jours & des nuits, ſelon les diverſes élévations des Poles de chaque Province, l'heure & les minutes des conjonctions & des oppoſitions du Soleil & de la Lune; c'eſt-à-dire, les nouvelles & les pleines Lunes, les premiers & les derniers Quartiers que les Aſtronomes nomment les quadratures de cet Aſtre, l'heure & les minutes de l'entrée du Soleil dans chaque ſigne, & chaque demi ſigne du Zodiaque. Car les Chinois, ainſi que je l'ai dit, & que je l'expliquerai plus bas, diſtinguent autre-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 287 sur 577

ment que nous les Conſtellations, & ſont vingt-huit ſignes du Zodiaque, auſquels ils donnent autant de noms différens.

Le ſecond Calendrier eſt celui des mouvemens des Planetes, qui ſont obſervez exactement pour chaque jour, de la maniere dont ils doivent paroître dans le Ciel. C'eſt un Livre ſemblable aux Ephémérides d'Argolus, qui marquent tous les jours le lieu du Ciel où ſe trouve chaque Planete, avec un calcul exact des heures & des minutes de leur progrès. Ils y ajoûtent pour chaque Planete la diſtance qu'elle a avec la premiere étoile de la Conſtellation la plus prochaine des vingt-huit qui diſtinguent parmi eux tout le Ciel, & ils marquent les dégrez & les minutes de cette diſtance. Ils mettent auſſi le jour, l'heure, & les minutes auſquelles chaque Planete entre dans chaque ſigne; mais on n'y marque point d'autres aſpects que les ſeules conjonctions.

Le troiſiéme Calendrier qui ſe preſente ſeulement à l'Empereur & manuſcrit, contient toutes les conjonctions de la Lune avec les autres Planetes, & ſes approches des Etoiles fixes dans l'étenduë d'un dégré de latitude avec leurs juſtes diſtances, ce qui demande une grande exactitude dans les calculs & les ſupputations.

C'eſt pourquoi tous les jours & toutes les nuits de l'année, il y a cinq Mathématiciens ſur la Tour qui obſervent continuellement le Ciel. L'un conſidere attentivement ce qui ſe paſſe du côté du Zenith: l'autre a les yeux tournez du côté de l'Orient; le troiſiéme vers l'Occident, le quatriéme au Midi, & le dernier au Septentrion, afin d'être exactement inſtruits de ce qui ſe paſſe aux quatre parties du monde. Ils en doivent tenir un compte exact qu'ils préſentent tous les jours aux Préſidens du Tribunal des Mathématiques, & par eux à l'Empereur. Leurs obſervations ſont marquées par des écrits & des figures, avec le nom & le ſeing de ceux qui les ont faites, & de l'heure à laquelle ils les ont faites.

L'année des Chinois commence par la conjonction du Soleil avec la Lune, ou par la nouvelle Lune la plus proche du quinziéme dégré d'Aquarius, qui eſt ſelon nous un ſigne où le Soleil entre vers la fin de Janvier, & y demeure preſque tout le mois de Février. Ils font de ce point là le commencement de leur Printems. Le quinziéme dégré du Taureau eſt le point qui détermine pour eux le commencement de l'Eté; le quinziéme du Lion, celui de l'Automne; & le quinziéme du Scorpion celui de l'Hyver.

Ils ont douze mois Lunaires entre leſquels il y en a de petits qui ne ſont que de vingt-neuf jours, & de grands qui ſont de trente. Tous les cinq ans ils ont des intercalaires pour ajuſter les Lunaiſons avec le cours du Soleil. Ils diviſent comme nous les ſemaines ſelon l'ordre des Planetes, à chacune deſquelles ils aſſignent quatre Conſtellations, une par jour, tellement qu'après les vingt-huit qui ſe ſuccédent de ſept en ſept, ils retournent à la premiere.

Leur jour commence comme le nôtre à minuit, & s'étend juſqu'à un autre minuit; mais ils ne le diviſent qu'en douze heures égales, dont chacune fait deux des nôtres. Ils ne les comptent pas comme nous par des nombres, mais par des noms & des figures particulieres.

Ils diviſent encore le jour naturel en cent parties, & chacune de ces parties en cent minutes: enſorte que ſon étenduë eſt de dix mille minutes qu'ils obſervent d'autant plus exactement, qu'ils ſont pour la plûpart dans cette perſuaſion ridicule qu'en tous ces tems il y a des momens heureux ou malheureux, ſelon la poſition du Ciel & les divers aſpects des Planetes. Selon eux l'heure de minuit eſt heureuſe, parce que, diſent-ils, c'eſt l'heure à laquelle le monde fut créé. Ils croyent de même qu'à la ſecon-

de, la Terre fut produite ; & l'homme formé à la troiſiéme.

Cette ſorte de Charlatans qui ne cherchent qu'à tromper par le ſecours de l'Aſtrologie judiciaire, & qui prédiſent les évenemens par la ſituation des Planetes, & par leurs différens aſpects, ne laiſſent pas de s'accréditer auprès des eſprits foibles & ſuperſtitieux. Ils font la diſtinction des heures qui ſont propres à chaque choſe, à peu près comme le Calendrier de nos Bergers, où l'on marque par des figures quand il faut ſe faire ſaigner, prendre médecine, tondre les Brebis, couper les cheveux, faire voyage, couper les bois, ſemer, planter, &c. Ils marquent les tems propres à demander des graces à l'Empereur, à honorer les morts, à faire des ſacrifices, à ſe marier, à entreprendre des voyages, à bâtir des maiſons, à inviter ſes amis, & tout ce qui peut regarder les affaires publiques & particulieres : ce que pluſieurs obſervent ſi ſcrupuleuſement, qu'ils n'oſeroient rien faire contre l'ordre du Calendrier, qu'ils conſultent comme leur oracle.

Voici à peu près la maniere dont ils dreſſent leurs pronoſtics. Ils prennent dix caracteres qu'ils attribuent à l'année, & dont chacun ſignifie un des cinq Elemens ; car ils en reconnoiſſent tout autant, ainſi que je le dis ailleurs. Ils les combinent en ſoixante diverſes manieres avec les noms des douze heures du jour. Puis ils conſidérent les vingt-huit Conſtellations, qui ont chacune une Planete dominante : & ſur les propriétez de l'Element, de la Conſtellation, & de la Planete mêlez enſemble, ils forment leurs conjectures ſur le bon ou mauvais ſuccès des événemens. Ils ont des volumes entiers de ces bagatelles.

Quand on voulut charger les Miſſionnaires du Calendrier, ils s'en excuſerent : l'Empereur parut ſurpris : Hé quoi ! leur dit-il : vous m'avez dit ſouvent que c'étoit la charité envers le prochain qui vous avoit conduit à la Chine : ce que je vous demande eſt très-important au bien public : quelle raiſon pouvez-vous avoir de ne pas accepter ce travail ? Les Peres répondirent qu'ils craignoient qu'on ne leur attribuât les ſuperſtitions ridicules qui s'ajoûtent au Calendrier. Ce n'eſt pas là ce que je ſouhaitte, répliqua l'Empereur ; cela ne vous regardera point, & je n'ajoûte pas plus de foi que vous à ces imaginations ridicules. Ce que je vous demande, c'eſt ce qui concerne le Calendrier, & qui n'a de rapport qu'à l'Aſtronomie.

Alors les Peres ſe rendirent aux volontez de l'Empereur ; mais ils firent une déclaration publique, par laquelle ils proteſterent que non ſeulement ils n'avoient nulle part à ces folies, mais qu'ils les condamnoient abſolument, le ſuccès des actions des hommes ne dépendant nullement de l'influence des Aſtres, mais de la ſageſſe avec laquelle ils ſe conduiſent. Le feu Empereur *Cang hi*, qui avoit trop d'eſprit & de ſens pour donner dans de ſemblables extravagances, comme il l'avoit témoigné lui-même, approuva fort qu'ils s'expliquaſſent de la ſorte.

Ce Calendrier dont je viens de parler, doit ſe donner à l'Empereur pour l'année ſuivante, le premier jour du ſecond mois de l'année. Quand l'Empereur l'a vû & approuvé, les petits Officiers du Tribunal appliquent ſur chaque jour les ſuperſtitions dont j'ai parlé plus haut. Dans la ſuite par ordre de l'Empereur, on le diſtribuë aux Princes, aux Seigneurs, aux grands Officiers de *Peking*, & on l'envoye dans chaque Province au Viceroy, qui le remet au Tréſorier Général de la même Province. Celui-ci le fait imprimer, le diſtribuë à tous les Gouverneurs particuliers, & conſerve les Planches dans ſon Tribunal.

A la tête de ce Calendrier imprimé en forme de Livre, eſt en couleur rouge le grand Sceau du Tribunal de l'Aſtronomie avec l'Edit de l'Empereur, qui défend ſous peine de la vie, d'en ſuivre ou d'en publier un autre.

La diſtribution de ce Calendrier ſe

fait tous les ans avec beaucoup de cérémonie. Ce jour-là tous les Mandarins de la Ville de *Peking* ſe rendent de grand matin au Palais. D'un autre côté les Mandarins du Tribunal Aſtronomique avec les habits de leur dignité, & les marques de leurs Offices, conformes à leurs dégrez, ſe rendent au lieu ordinaire de leurs Aſſemblées pour accompagner les Calendriers.

Sur une grande machine dorée qui s'éleve en quarré en divers étages, & ſe termine en pyramide, on place les Calendriers qui doivent être préſentez à l'Empereur, à l'Impératrice, & aux Reines. Ils ſont en grand papier couverts de ſatin jaune qui eſt la couleur de l'Empereur, & enveloppez proprement dans des ſacs de drap d'or. Cette machine eſt portée par quarante Valets de pied vêtus de jaune.

On porte enſuite dix ou douze autres machines plus petites dorées & fermées de courtines rouges, ſur leſquelles on met les Calendriers qui doivent être préſentez aux Princes du Sang. Ils ſont reliez de ſatin rouge, & dans des ſacs tiſſus de ſoye & d'argent.

Suivent immédiatement après pluſieurs tables couvertes de tapis rouges, ſur leſquelles ſont placez les Calendriers des Grands, des Généraux d'Armée, & des autres Officiers de la Couronne, tous ſcellez du Sceau du Tribunal Aſtronomique, & couverts de drap jaune. Chaque table porte le nom du Mandarin, ou du Tribunal, à qui les Calendriers appartiennent.

Les porteurs qui ſe déchargent de leurs fardeaux à la derniere porte de la grande Salle, & qui les arrangent avec les tables des deux côtez du paſſage, qu'ils appellent Impérial, ne laiſſent au milieu que la machine qui porte les Calendriers Impériaux.

Enfin les Mandarins de l'Académie Aſtronomique prennent les Calendriers de l'Empereur & des Reines, & les portent ſur deux tables couvertes de brocard jaune qui ſont à l'entrée de la Salle Impériale. Là ils ſe mettent à genoux, & après s'être proſternez trois fois juſqu'à terre, ils livrent les Calendriers aux Intendans du Palais. Ceux-ci marchant chacun à leur rang, vont les préſenter à l'Empereur, puis les Eunuques les portent à l'Impératrice & aux Reines.

Cependant les Mandarins Aſtronomiques retournent à la grande Salle, où ſont les Mandarins de tous les Ordres, auſquels ils diſtribuent les autres Calendriers de cette maniere.

Premierement, tous les Princes envoyent chacun leur premier Officier au paſſage Impérial, où ils reçoivent à genoux le Calendrier de leurs Maîtres, & ceux des Mandarins qui ſont à leur ſuite : ce qui monte du moins à douze ou treize cens Calendriers pour la Cour de chaque Prince.

Paroiſſent enſuite les autres Seigneurs, les Généraux d'Armée, les Mandarins de tous les Tribunaux, leſquels reçoivent à genoux le Calendrier de la main des Mandarins Aſtronomiques.

Quand la diſtribution en eſt faite, chacun d'eux va reprendre ſon rang dans la Salle, & ſe tournant du côté le plus intérieur du Palais, au premier ſignal qui ſe donne, ils ſe jettent tous à genoux, & ſe courbent trois fois juſqu'à terre. Après trois génuflexions & neuf profondes inclinations de tête, en reconnoiſſance de la grace qu'ils viennent de recevoir de l'Empereur, ils s'en retournent dans leur Hôtel.

A l'exemple de la Cour les Gouverneurs & les Mandarins des Provinces reçoivent le Calendrier de la même maniere dans la Capitale, chacun ſelon ſon rang. Pour ce qui eſt du Peuple, il n'y a point de maiſon ſi pauvre, qui n'achete chaque année le Calendrier ; & c'eſt pour cela qu'on en fait imprimer dans chaque Province vingt-cinq à trente mille par an.

Au reſte, c'eſt un ouvrage ſi reſpecté des Chinois & de leurs voiſins, & ſi

important

important dans l'Etat, que pour ſe déclarer ſujet & tributaire du Prince, il ſuffit de recevoir ſon Calendrier; & que de le refuſer, c'eſt lever l'étendart de la révolte.

Une marque ſenſible de la vénération qu'ont ces Peuples pour leur Calendrier & pour leur Aſtronomie, c'eſt que *Yang quang ſien*, le plus grand ennemi du nom Chrétien, dans un Livre plein de calomnies qu'il publia pour décrier la Religion & l'Aſtronomie Européane, répéte à chaque page, qu'il eſt indigne de la Majeſté de l'Empire, d'aſſujettir leur Calendrier à la réforme de quelques Aſtronomes Européans : car c'eſt, diſoit-il, comme ſi un vaſte & floriſſant Etat s'abaiſſoit juſqu'à recevoir la loi d'une petite Nation étrangere.

Nous avons déja dit que les Aſtronomes Chinois partageoient le Ciel en vingt-huit Conſtellations. Ils y comprennent toutes les étoiles fixes, tant celles qui compoſent le Zodiaque, que celles qui ſont à ſes côtez. Voici le nom de ces Conſtellations.

1. *Kao.*
2. *Kang.*
3. *Ti.*
4. *Fang.*
5. *Sin.*
6. *Vi.*
7. *Ki.*
8. *Teou.*
9. *Licou.*
10. *Niou.*
11. *Hio.*
12. *Guey.*
13. *Che.*
14. *Pie.*
15. *Quey.*
16. *Leou.*
17. *Guey.*
18. *Mao.*
19. *Pie.*
20. *Tſuy.*
21. *Tſan.*
22. *Cing.*
23. *Quey.*
24. *Licou.*
25. *Sing.*
26. *Chang.*
27. *Ye.*
28. *Chin.*

Ce fut *Yu* Empereur de la Famille *Hia* qui partagea ainſi le Ciel en vingt-huit Conſtellations, pour diſtinguer les diverſes manſions de la Lune: car quoique les Chinois ayent diſtingué comme nous le cours du Soleil en trois cens ſoixante-cinq dégrez & quinze minutes, dont nous compoſons notre année, ils ſe ſont plus réglez par les Lunaiſons, que par le cours du Soleil.

Les eſpaces qu'ils donnent à leurs Conſtellations, ſont inégaux dans le nombre de leurs dégrez: mais toutes enſemble font un cercle de trois cens ſoixante dégrez. Sur ces principes on leur a fait des Cadrans, où le ſtile marque par ſon ombre toutes les révolutions céleſtes, & à quelle heure & à quel quart du jour & de la nuit chaque Conſtellation paſſe par le Méridien de *Peking*.

La maniere qu'ils ont introduite de commencer leur année par la nouvelle Lune la plus proche du mois de Février, fait que le ſigne des Poiſſons eſt pour eux le premier ſigne, le Bélier le ſecond, & ainſi des autres: & parce qu'il n'y a que douze ſignes pour faire les douze mois Solaires, & que les Lunaiſons ne quadrent pas toûjours avec ces ſignes, ils ont des Lunaiſons intercalaires, auſquelles ils donnent le même ſigne qu'avoit la précédente, pour recommencer après l'ordre des mois ſelon les ſignes qui leur ſont attribuez. Par ce moyen ils ont des mois qui ſuivent l'ordre des ſignes, d'autres qui ont quelques jours hors des ſignes, d'autres auſquels il en manque quelques-uns.

Cette maniere de ſupputer & d'intercaler leur fait des années de treize mois qui retournent de tems en tems. Ce fut ce qui donna occaſion au rétabliſſement des Miſſionnaires Jéſuites dans la Chine, & qui mit fin à la rude perſécution qu'ils ſouffroient par les intrigues d'un Aſtronome Arabe, & d'un Mandarin Chinois ennemi de la Religion Chrétienne.

Comme les Tables des Aſtronomes

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 291 sur 577

Chinois étoient imparfaites, & qu'après une certaine ſuite d'années, on étoit obligé d'y faire des corrections, qu'il s'étoit gliſſé d'ailleurs des fautes énormes dans le Calendrier dreſſé par les Aſtronomes, qui avoient remplacé le Pere Adam Schaal, on eut recours aux Européans, ſur-tout au Pere Ferdinand Verbieſt. Ils étoient alors chargez de neuf chaînes, & gardez très-étroitement dans les priſons publiques de la Ville. Feu l'Empereur *Cang hi*, qui étoit encore jeune, envoya quatre grands Mandarins qui étoient *Colao* *, pour demander aux Miſſionnaires s'ils reconnoiſſoient quelques fautes dans le Calendrier Chinois, tant de la préſente année que de la ſuivante. Ces deux Calendriers avoient été faits ſur les anciennes Tables Aſtronomiques de la Chine.

* Miniſtres de l'Empire

Le Pere Verbieſt répondit que les Calendriers étoient remplis de fautes, & que nommément on y donnoit treize mois à l'année ſuivante, qui étoit la huitiéme de l'Empereur *Cang hi*. Les Mandarins inſtruits d'une erreur ſi groſſiére, & de pluſieurs autres fautes qu'on leur fit remarquer, allerent incontinent en rendre compte à l'Empereur, qui donna ordre que les Miſſionnaires ſe rendiſſent le lendemain matin au Palais.

Le lendemain à l'heure marquée le P. Buglio, le P. Magalhaens, & le P. Verbieſt furent conduits dans une grande Salle du Palais, où tous les Mandarins du Tribunal Aſtronomique les attendoient. Ce fut en leur préſence que le Pere Verbieſt découvrit les erreurs du Calendrier.

Le jeune Empereur, qui ne les avoit jamais vû, les fit entrer dans ſon appartement avec tous les Mandarins du Tribunal Aſtronomique. Il fit placer le P. Verbieſt vis-à-vis de ſa Perſonne; & le regardant d'un air ſerein; ſçavez-vous, lui dit-il, le moyen de faire voir d'une maniere ſenſible, ſi le Calendrier s'accorde ou ne s'accorde pas avec le Ciel?

Le Pere répondit que c'étoit une choſe aiſée à démontrer; que les inſtrumens Aſtronomiques qui étoient dans l'Obſervatoire, étoient faits pour cet uſage, afin que ceux qui ſont occupez du gouvernement de l'Etat, & qui n'ont pas le loiſir de s'appliquer à l'Aſtronomie, puiſſent en un inſtant vérifier les calculs, & voir s'ils s'accordent avec le Ciel. Si Votre Majeſté le ſouhaitte, pourſuivit le Pere, qu'on mette dans l'une de ſes cours un ſtile, une chaiſe, & une table de la grandeur qu'on voudra, je ſuis prêt de calculer préſentement la longueur de l'ombre que ce ſtile fera à l'heure déterminée par Votre Majeſté. Par la grandeur de l'ombre il ſera aiſé de conclure la hauteur du Soleil, & de ſa hauteur, le lieu où il eſt du Zodiaque. De-là on jugera ſi le lieu du Soleil eſt bien marqué dans le Calendrier pour chaque jour.

L'expédient plut à l'Empereur. Il demanda aux Mandarins s'ils ſçavoient cette maniere de ſupputer, & de prédire la longueur de l'ombre. Le Mahométan répondit hardiment qu'il la connoiſſoit, & que c'étoit une regle ſûre pour diſtinguer le vrai d'avec le faux. Puis il ajoûta qu'on devoit bien ſe donner de garde de ſe ſervir à la Chine des Européans & de leurs ſciences, qui deviendroient fatales à l'Empire; & il prit de-là occaſion d'invectiver contre la Religion Chrétienne.

L'Empereur changeant de viſage, lui dit: « Je vous ai commandé d'oublier » le paſſé, & de ne ſonger qu'à donner » une bonne Aſtronomie. Oſez-vous » vous emporter de la ſorte en ma préſence? Vous-même ne m'avez-vous » pas préſenté pluſieurs Requêtes, afin » de chercher par tout l'Empire des Aſtronomes habiles? Il y a quatre ans » qu'on les cherche, & qu'on ne les trouve pas: & voilà Ferdinand Verbieſt » qui entend parfaitement l'Aſtronomie, & qui étoit tout porté dans cette » Cour, vous ne m'en avez pas dit un » ſeul mot. Vous ne faites que trop voir

» que vous êtes un homme paſſionné, » & que vous n'agiſſez pas de bonne » foi. » Ces paroles picquerent extrêmement les deux Gouverneurs de l'Empire, protecteurs des Aſtronomes Chinois.

Enſuite l'Empereur reprenant un viſage ſerein, fit au Pere Verbieſt diverſes queſtions qui concernoient l'Aſtronomie, & il chargea les *Colao* & les Mandarins qui étoient à ſes côtez, de lui déterminer un ſtile pour ſupputer l'ombre.

Comme ces *Colao* y travailloient dans le Palais même, l'Aſtronome Mahométan avoüa franchement qu'il ne ſçavoit pas cette maniere de calculer l'ombre. Ils en avertirent auſſi-tôt l'Empereur.

Ce Prince fut ſi offenſé de l'impudence de l'Aſtronome, qu'il eut deſſein de le faire punir ſur le champ : mais ayant fait reflexion qu'il valoit mieux différer juſqu'à ce que le Ciel eût découvert ſon impoſture en préſence de ſes protecteurs, il ordonna que le Pere feroit ſeul ſon calcul ce jour-là même, & que le lendemain les *Colao* & les Mandarins iroient à l'Obſervatoire, pour voir préciſément à Midi la longueur de l'ombre au Stile qu'on auroit préparé.

Il y avoit dans l'Obſervatoire de *Peking* une Colomne de bronze de figure quarrée, haute de huit pieds géométriques & de trois pouces. Elle étoit élevée ſur une table de même matiere longue de dix-huit pieds, large de deux, & épaiſſe d'un pouce. Cette table étoit diviſée en dix-ſept pieds depuis le bas de la Colomne, & chaque pied en dix parties qu'on appelle pouces, & chaque pouce en dix autres petites parties qu'on nomme minutes. Le tout étoit environné d'un petit canal large & profond d'un demi doigt, creuſé dans le bronze le long des bords. On remplit ce canal d'eau pour mettre par ce moyen la table dans une ſituation horiſontale. Cette machine ſervoit autrefois à examiner les ombres Méridiennes. Mais la Colomne s'étoit notablement inclinée par la ſuite des tems, & ne faiſoit plus un angle droit avec la table.

Le ſtile ayant été déterminé de huit pieds quatre doigts & neuf minutes, le Pere attacha ſur la Colomne une planche bien unie, & parallele à l'horiſon préciſément à la hauteur déterminée, & par le moyen d'une Perpendiculaire tirée du haut de cette planche juſqu'à la table, il marqua le point, duquel il falloit prendre le commencement de l'ombre. Le Soleil étoit alors vers le Solſtice d'Hyver, & faiſoit les ombres plus longues qu'en tout autre tems de l'année.

Après avoir fait ſon calcul ſelon les régles de la Trigonométrie, il trouva que l'ombre du Stile devoit être le lendemain à Midi de ſeize pieds & ſix minutes & demie. Il traça une ligne tranſverſale ſur la table de bronze, pour marquer que l'ombre viendroit juſques-là, & qu'elle ne ſeroit ni plus longue ni plus courte. Tous les Mandarins ſe rendirent le lendemain à l'Obſervatoire par ordre de l'Empereur ; & quand il fut Midi, l'ombre toucha juſtement la ligne que le Pere avoit tracée ſur la table, dont ils parurent extrêmement ſurpris.

L'Empereur prit beaucoup de plaiſir au récit qu'on lui fit de cette premiere obſervation, & ordonna que le Pere en recommenceroit une autre le lendemain à midi dans la grande cour du Palais. Les *Colao* avertirent auſſi-tôt le Pere Verbieſt ; & prenant une régle de cuivre longue d'un pied géométrique qu'il avoit alors entre les mains, ils déterminerent deux pieds deux pouces pour la longueur du ſtile.

Quand il fut de retour à la maiſon, il fit ſon calcul ; après quoi il prépara un ais bien poli avec un autre qui portoit deſſus à plomb, & qui devoit ſervir de ſtile. Le premier ais étoit diviſé en pieds & en pouces, & avoit trois vis, par le moyen deſquelles il étoit facile de lui donner une ſituation horiſontale. Il alla le jour ſuivant au Palais avec cette machine qu'il plaça dans la grande cour, &

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 293 sur 577

qu'il ajuſta directement au Méridien, après avoir marqué par une ligne droite tirée ſur l'ais horiſontal l'extrémité de l'Ombre, qui ſelon ſa ſupputation devoit être de quatre pieds trois pouces quatre minutes & demie.

Les *Colao* & les autres Mandarins nommez pour aſſiſter à l'Obſervation, ſe rendirent dans le même lieu un peu avant midi. Ils formerent un cercle autour du ſtile, & comme l'ombre leur paroiſſoit fort longue, parce qu'elle ne portoit pas encore ſur l'ais horiſontal, mais à côté de la machine ſur la terre; on voyoit les *Colao* qui ſe parloient à l'oreille, & qui rioient enſemble, dans la perſuaſion où ils étoient que le Pere s'étoit trompé.

Mais un moment avant midi que l'ombre gagna l'ais horiſontal, elle ſe raccourcit tout-à-coup, & parut preſque ſur la ligne qui étoit marquée. A l'heure de midi elle tomba préciſément ſur la ligne. Le Mandarin Tartare témoignant plus que tous les autres ſon étonnement, s'écria: le grand Maître que nous avons ici! Les autres Mandarins ne dirent mot; mais dès ce moment là ils conçûrent contre le Pere une jalouſie qui a toûjours continué depuis.

On informa l'Empereur du ſuccès de l'Obſervation, & on lui préſenta même la machine, qu'il reçut favorablement. Elle étoit de l'invention du P. Magalhaens qui l'avoit travaillé durant la nuit avec une extrême juſteſſe.

L'Empereur, pour ne pas décider trop favorablement ſur une affaire qui paſſoit dans l'eſprit des Chinois pour être très-délicate, voulut que le Pere fît le jour ſuivant une troiſiéme Obſervation dans la Tour Aſtronomique, & ordonna qu'on lui aſſignât un nouveau ſtile. Il retourna donc à l'Obſervatoire, où il fit attacher comme la premiere fois une longue regle bien polie ſur la colomne de bronze à la hauteur donnée, qui étoit de huit pieds cinq minutes & cinq ſecondes. Il tira auſſi une ligne tranſverſale ſur la table de cuivre, pour marquer le terme de l'ombre, qui, ſelon la ſupputation qu'il avoit faite, devoit être de quinze pieds huit pouces & trois minutes.

Les *Colao* & les Mandarins qui avoient aſſiſté aux premieres Obſervations, furent auſſi préſens à celle-ci. A l'heure du midi l'ombre du ſtile arriva juſtement à la ligne que le Pere avoit tracée, & ſes ennemis même, qui aſſiſtoient à tout par ordre de l'Empereur, ne pûrent s'empêcher de lui rendre juſtice, & de loüer la méthode Européane.

L'Aſtronome Mahométan dont j'ai parlé, n'avoit pour toute connoiſſance du Ciel, que de vieilles tables Arabes qu'il avoit reçûës de ſes ancêtres, & dont il ſuivoit un peu l'uſage. Cependant il travailloit depuis plus d'un an par ordre des Régens de l'Empire à la correction du Calendrier Chinois, qu'on ſçavoit aſſez n'être pas d'accord avec les Phénoménes céleſtes.

Il avoit déja fait à ſa façon & préſenté à l'Empereur en deux volumes ceux de l'année qui alloit commencer. Le premier volume contenoit les mois Lunaires, les jours & les heures des nouvelles & pleines Lunes de chaque mois, & les deux Quadratures, le tems auquel le Soleil ſe trouvoit au commencement & au milieu de chaque Signe, ſelon l'ancienne méthode de la Chine. On voyoit dans le ſecond volume le lieu des ſept Planetes qu'il avoit calculé pour tous les jours de l'année, à peu près comme nous le voyons dans les Ephémérides d'Argolus & des autres Aſtronomes d'Europe.

L'Empereur ayant été perſuadé par les trois obſervations de l'ombre, que les calculs du P. Verbieſt s'accordoient avec le Ciel, lui ordonna d'examiner ces deux Livres de l'Aſtronome Mahométan.

Il n'étoit pas difficile de trouver grand nombre de fautes dans ce nouveau Calendrier. Car outre que les choſes y étoient mal arrangées & plus mal calculées, il s'y trouvoit des contradictions viſibles. C'étoit un mêlange de Chinois & d'Arabe,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 294 sur 577

d'Arabe, de ſorte qu'on pouvoit auſſi bien le nommer un Calendrier Arabe que le Calendrier Chinois.

Le P. Verbieſt fit un petit Recuëil où il marquoit à chaque mois les erreurs les plus groſſiéres du Mahométan dans le cours des ſept Planetes, & il les mit toutes au bas de ſa Requête qui fut préſentée à l'Empereur. Sa Majeſté convoqua auſſi-tôt l'Aſſemblée générale des Regulos ſes parens, des Mandarins de la premiere Claſſe, des principaux Officiers de tous les Ordres & de tous les Tribunaux de l'Empire, & leur envoya la Requête du Pere, pour délibérer entr'eux ſur les réſolutions qu'il falloit prendre. On n'avoit jamais vû d'Aſſemblée ſi conſidérable, ni ſi ſolemnellement convoquée pour de ſimples affaires Aſtronomiques, & l'on eût dit qu'il s'agiſſoit de la conſervation & du ſalut de tout l'Empire.

L'Empereur n'étoit pas encore ſorti de minorité : mais ſans rien témoigner au dehors il nourriſſoit depuis long-tems une averſion ſecrette pour les Gouverneurs que ſon pere lui avoit donnez. Ayant remarqué qu'ils avoient condamné l'Aſtronomie d'Europe, & qu'ils protégeoient les Aſtronomes Chinois, il ſaiſit cette occaſion de caſſer & d'annuller tous les actes qu'ils avoient faits. C'eſt pourquoi quelques-uns de ceux en qui il avoit le plus de confiance, lui conſeillerent ſecrettement de rendre cette Aſſemblée la plus auguſte & la plus ſolemnelle qu'il ſeroit poſſible.

On y lut publiquement la Requête du P. Verbieſt, ſur laquelle les Seigneurs, & les principaux Membres du Conſeil prononcerent unanimement, que la correction d'un Calendrier étant une affaire importante, & l'Aſtronomie une ſcience difficile, dont peu de gens ſont capables, il falloit examiner en public & par les Inſtrumens de l'Obſervatoire, les fautes énoncées dans ſa Requête.

Cet Arrêt du Conſeil fut confirmé par l'Empereur, qui nomma outre les *Colao* & les Mandarins, tous les Préſidens des grands Tribunaux, & vingt Mandarins de la premiere Claſſe, pour aſſiſter aux obſervations du Soleil & des Planetes qui devoient ſe faire à l'Obſervatoire.

Le Suprême Tribunal des Rits, auquel celui de l'Aſtronomie eſt ſubordonné, fit venir le P. Verbieſt & l'Aſtronome Mahométan, & leur donna ordre de regler de bonne heure les Obſervations qu'il falloit faire, & de les mettre par écrit avec la maniere d'obſerver.

Le Pere avoit déja calculé le lieu du Soleil, de la Lune, & des autres Planetes qui paroiſſoient durant la nuit, marquant juſqu'aux dégrez & aux minutes du Zodiaque où nos Tables d'Europe les mettoient en de certains jours, pour leſquels celles du Mahométan ſe trompoient davantage. Ses Supputations furent préſentées aux Mandarins de ce Tribunal, qui régla que l'un & l'autre iroient à l'Obſervatoire, & que chacun prenant un des Inſtrumens que l'on y voit, & le dreſſant vers le Soleil, cacheteroit & ſigneroit de ſa main le dégré & les minutes, où il jugeoit que chaque Planete devoit être.

La premiere Obſervation ſe fit donc le jour auquel le Soleil entre dans le quinziéme dégré du Verſeau. Un grand quart de Nonante que le Pere avoit diſpoſé dans le Méridien, montroit avec ſon Alidade la hauteur Méridienne que le Soleil devoit avoir ce jour-là, & la minute du Zodiaque qu'il devoit occuper à l'heure de Midi.

Il y avoit déja dix-huit jours qu'il avoit affermi l'Alidade dans cette ſituation, & qu'il y avoit poſé ſon cachet. Quand le jour & l'heure furent venus, le rayon du Soleil s'inſinuant par une des pinnules, n'étoit nullement éloigné de l'autre. Un Sextant de ſix pieds de rayon qu'il avoit encore placé dix-huit jours auparavant à la hauteur de l'Equateur, montroit la déclinaiſon du Soleil avec tant d'éxactitude, qu'on n'y pouvoit trouver le moindre défaut.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 295 sur 577

Quinze jours après, le Pere eut le bonheur de réüſſir de la même maniere, en obſervant avec les mêmes Inſtrumens l'entrée du Soleil dans le ſigne des Poiſſons. Cette Obſervation lui étoit néceſſaire pour décider la célébre queſtion s'il falloit ôter ou non le mois intercalaire du Calendrier Chinois. La hauteur Méridienne du Soleil & la déclinaiſon qu'il avoit ce jour-là, démontrerent clairement qu'il le falloit.

Quant au lieu des autres Planetes, comme il étoit néceſſaire d'obſerver pendant la nuit, pour réfuter ce que le Mahométan en avoit écrit dans ſon Calendrier, il crut qu'il ne le pourroit faire plus clairement & d'une maniere plus ſenſible, qu'en propoſant d'obſerver leurs diſtances des Etoiles fixes. Il avoit déja ſupputé ces diſtances, & pluſieurs jours auparavant, en préſence de quelques Mandarins, il avoit marqué ſur une Carte du Ciel dont il devoit ſe ſervir, la diſtance où ces mêmes Etoiles ſe trouveroient à l'heure que l'Empereur avoit déterminé. Il fit porter à l'Obſervatoire ſon quart de Nonante, ſon demi-cercle, ſes Cartes, & tous les autres Inſtrumens qu'il crut propres pour cette obſervation.

Le jour marqué étant venu, on vit la Cour partagée dans l'attente de ce que le Pere avoit promis. Sur le ſoir les *Colao*, les Mandarins, les Mathématiciens des trois Tribunaux, tant Chinois que Tartares, accoururent de tous les Quartiers de la Ville, ceux-ci accompagnez d'un grand cortége de gens à cheval, & ceux-là dans leurs chaiſes portez ſur les épaules de leurs valets.

Ayant vû clairement que de tout ce que le Pere avoit propoſé, il n'y avoit pas une ſeule choſe qui ne fût conforme à ce qu'il avoit prédit & ſuppoſé, ils furent convaincus par leurs propres yeux, que les Calendriers tant Chinois, qu'Arabes, que le Mathématicien Mahométan avoit préſentez à l'Empereur, étoient remplis de fautes, & ils allerent auſſi-tôt en informer Sa Majeſté.

L'Empereur ayant appris combien les Obſervations du P. Verbieſt avoient été juſtes & exactes, ordonna que l'affaire ſeroit éxaminée dans ſon Conſeil. Les deux Aſtronomes dont on blâmoit le Calendrier, ſçavoir *Yang quang ſien*, & *Uming huen*, ſe trouverent contre leur coûtume à l'Aſſemblée, & par leurs brigues, en partagerent les ſuffrages.

Les Mandarins qui étoient à la tête du Conſeil, ſouffroient impatiemment que l'Aſtronomie Chinoiſe fût proſcrite, & que celle d'Europe eût le deſſus. Ils ſoûtenoient qu'il étoit de la Majeſté de l'Empire de ne rien changer à une Science, dont toutes les Nations avoient tiré juſqu'ici leurs Loix, leur Politique, & la ſageſſe de leur Gouvernement; qu'*il* valoit mieux conſerver l'ancienne Aſtronomie qu'ils tenoient de leurs Peres, quoiqu'un peu défectueuſe, que d'en introduire une autre qui étoit étrangere. Ils donnoient aux deux Aſtronomes la gloire de combattre pour leur Patrie, & les regardoient comme les zélez défenſeurs de la grandeur de leurs Ancêtres.

Les principaux Mandarins Tartares étoient d'un ſentiment tout oppoſé, & s'attachoient au ſentiment de l'Empereur, qui favoriſoit le P. Verbieſt. On diſputa de part & d'autre avec beaucoup de véhémence. Enfin *Yang quang ſien* enflé de la protection des Miniſtres d'Etat dont il s'étoit aſſûré, éleva la voix; & s'adreſſant aux Tartares: « Si vous vous » livrez à l'opinion de Ferdinand, leur » dit-il, en recevant l'Aſtronomie qu'il » vous apporte, aſſûrez-vous que l'Em» pire des Tartares ne durera pas long» tems à la Chine ».

Un diſcours ſi téméraire fut reçû avec indignation des Mandarins Tartares, qui le rapporterent auſſi-tôt à l'Empereur. Sa Majeſté ordonna à l'inſtant qu'on chargeât *Yang quang ſien* de chaînes, & qu'on le renfermât dans les priſons publiques.

Au même tems le P. Verbieſt reçut

ordre de réformer le Calendrier, & l'Aſtronomie de tout l'Empire, & on lui donna la direction du Tribunal des Mathématiques. On voulut l'honorer de pluſieurs autres titres, mais il les refuſa conſtamment par quatre Placets qu'il préſenta à l'Empereur.

Dès que le Pere Verbieſt ſe vit Directeur du Tribunal Aſtronomique, il préſenta un Placet à l'Empereur, où il lui fit connoître la néceſſité de retrancher du Calendrier de l'année courante la Lune intercalaire qui y avoit été introduite, & qui étoit contraire au cours du Soleil : & comme les Aſtronomes Chinois avoient omis pour cette année la treiziéme Lune, il fit voir que c'étoit une erreur inoüie, & que même ſelon leur calcul, la Lune intercalaire appartenoit à l'année ſuivante. Son Placet fut renvoyé au Conſeil Privé.

Les Membres de ce Conſeil regarderent comme une choſe bien triſte, qu'il fallût ôter un mois entier du Calendrier qui avoit été reçû ſi ſolemnellement. Comme ils n'oſoient ni ne pouvoient contredire le Pere Verbieſt, ils prirent le parti de lui députer le premier Préſident du Conſeil.

Le Mandarin abordant le Pere avec un air honnête, prenez garde, lui dit-il, à ce que vous faites. Vous allez nous couvrir de honte chez les Nations voiſines, qui ſuivent & reſpectent le Calendrier Chinois, lorſqu'elles apprendront qu'on s'eſt trompé ſi groſſiérement, qu'il ait fallu retrancher un mois entier de l'année courante. Ne pourriez-vous pas diſſimuler, ou trouver quelque moyen de ſauver notre réputation ? Vous nous rendriez un grand ſervice. Le Pere lui répondit, qu'il n'avoit pas le pouvoir d'ajuſter le Ciel à leur Calendrier, & que c'étoit une néceſſité indiſpenſable de retrancher ce mois.

Auſſi-tôt on publia un Edit par tout l'Empire, qui portoit que, ſuivant la ſupputation Aſtronomique du Pere Verbieſt, il falloit néceſſairement ôter de l'année courante le mois intercalaire, & défenſe fut faite de le compter à l'avenir. Cet Edit embarraſſa fort ceux qui n'étoient pas au fait de l'Aſtronomie. Ils ne pouvoient comprendre ce qu'étoit devenu ce mois qu'on avoit retranché ; & ils ſe demandoient en quel lieu on l'avoit mis en réſerve.

Après avoir ainſi fixé l'année Chinoiſe, & réglé le cours des Aſtres, le Pere s'appliqua à rétablir ce qu'il avoit trouvé de défectueux dans les autres choſes qui concernent le Tribunal des Mathématiques. Il ſongea principalement à enrichir l'Obſervatoire de nouveaux inſtrumens propres aux opérations Aſtronomiques. Il les fit travailler avec un grand ſoin, & quelque admirables qu'ils paruſſent, les Chinois, toûjours amateurs de l'antiquité, n'auroient pû ſe réſoudre à s'en ſervir préférablement aux anciens, s'ils n'y avoient été forcez par un ordre exprès de l'Empereur.

Ces inſtrumens ſont grands, bien fondus, ornez par tout de figures de Dragons, & bien diſpoſez pour l'uſage qu'on en doit faire. Si la fineſſe des diviſions répondoit au reſte de l'ouvrage, & qu'au lieu de Pninules on y appliquât des Lunettes, ſelon la méthode de l'Académie Royale, rien en cette matiere ne pourroit leur être comparé.

On ne ſera pas fâché de voir la deſcription de toutes ces machines dont on ſe ſert encore aujourd'hui dans l'Obſervatoire de *Peking*. Les voici telles que nous les a données le Pere le Comte, qui les a examinées avec beaucoup d'attention.

La premiere machine eſt une Sphére Armillaire Zodiacale de ſix pieds de diametre. Cette Sphére porte ſur quatre têtes de Dragon, dont les corps après divers replis, s'arrêtent aux extrêmitez de deux poûtres d'airain miſes en croix afin de ſoûtenir tout le poids de la machine. Ces Dragons, qu'on a choiſis parmi les autres animaux, parce qu'ils compoſent les armes de l'Empereur,

ſont repréſentez ſelon l'idée que les Chinois s'en forment, enveloppez de nuages, couverts au-deſſus des cornes d'une longue chevelure, portant une barbe toufuë ſous la machoire inférieure, les yeux allumez, les dents longues & aiguës, la gueule béante, & vomiſſant toûjours un torrent de flammes. Quatre Lionceaux de même matiere ſont chargez des extrêmitez des poûtres, dont les têtes ſe hauſſent ou ſe baiſſent ſelon l'uſage qu'on en veut faire par le moyen des vis qui y ſont engagées. Les cercles ſont diviſez ſur leur ſurface extérieure & intérieure en 360. dégrez; chaque dégré en ſoixante minutes par les Lignes tranſverſales; & les minutes de dix en dix ſecondes par le moyen des Pinnules qu'on y applique.

La ſeconde machine eſt une Sphére équinoxiale de ſix pieds de diametre. Cette Sphere eſt ſoûtenuë par un Dragon qui la porte ſur ſon dos courbé en arc, dont les quatre griffes qui s'étendent en quatre endroits oppoſez, ſaiſiſſent les extrêmitez du piédeſtal, formé comme le précédent par deux poûtres croiſées à angles droits, & terminées par quatre petits Lions qui ſervent à le mettre de niveau. Le deſſein en eſt grand & bien exécuté.

La troiſiéme machine eſt un Horiſon Azimutal de ſix pieds de diametre. Cet inſtrument qui ſert à prendre les Azimuts, n'eſt compoſé que d'un large cercle poſé de niveau dans toute ſa ſurface. La double Alidade qui en fait le diametre, court tout le Limbe, ſelon les dégrez de l'horiſon qu'on y veut marquer, & emporte avec ſoi un triangle filaire, dont le ſommet paſſe dans la tête d'un arbre élevé perpendiculairement ſur le centre du même horiſon. Quatre Dragons repliez courbent leur tête ſous le Limbe inférieur de ce grand Cercle pour l'affermir. Deux autres entortillez autour de deux petites colomnes s'élevent en l'air chacun de ſon côté preſque en demi cercle juſqu'à l'arbre du milieu, où ils s'attachent inébranlablement, afin de rendre le triangle tout-à-fait immobile.

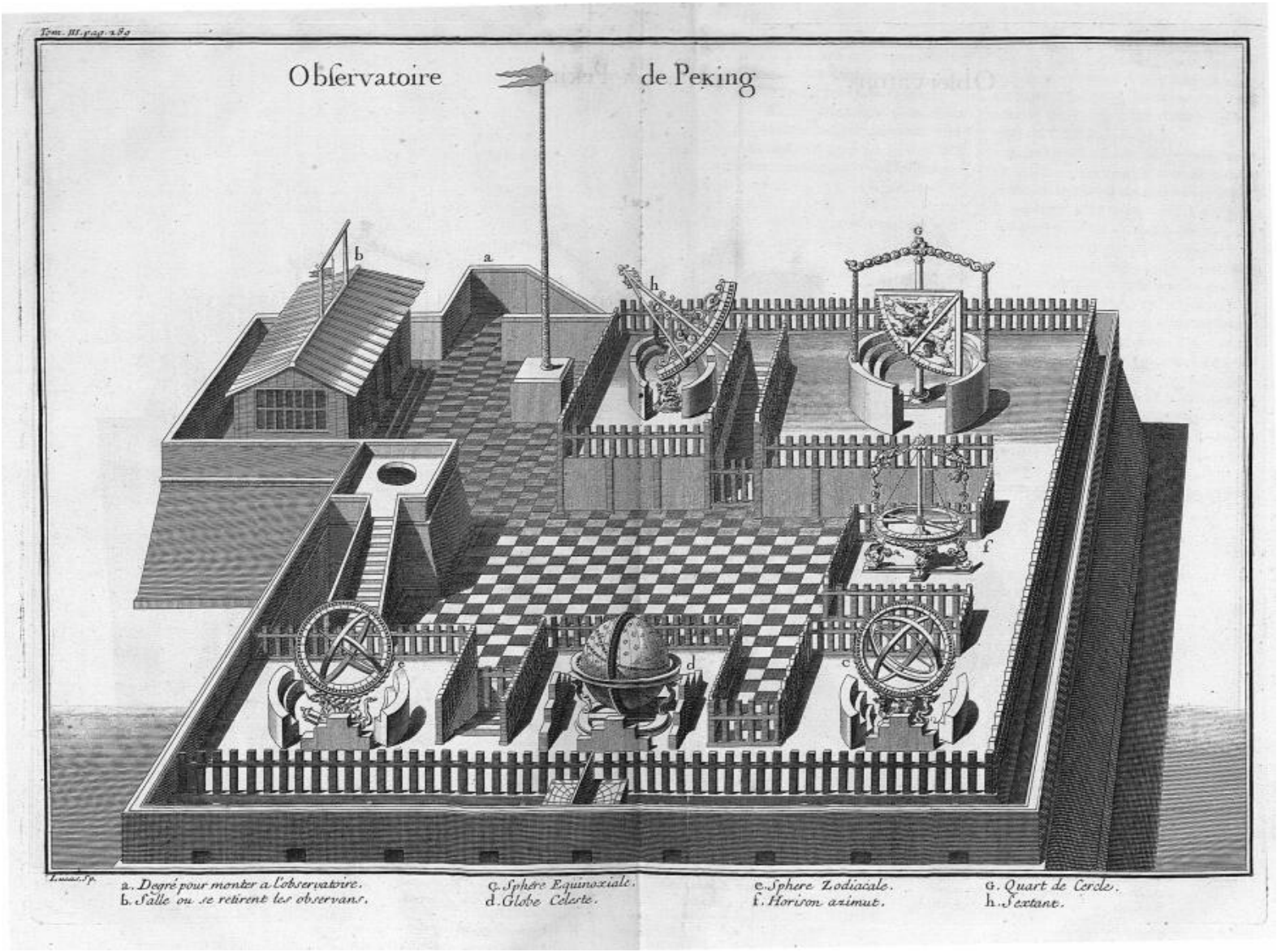
La quatriéme machine eſt un grand Quart de Cercle de ſix pieds de rayon. Cette portion de Cercle eſt diviſée de dix en dix ſecondes. Le plomb qui marque ſa ſituation verticale, peſe une livre, & pend du centre par le moyen d'un fil de cuivre très-délicat. L'Alidade en eſt mobile, & coule aiſément ſur le Limbe. Un Dragon replié & entouré de nuages, va de toutes parts ſaiſir les bandes de l'inſtrument, de peur qu'elles ne ſortent de leur plan commun. Tout le corps du Quart de Cercle eſt en l'air, traverſé par le centre d'un arbre immobile, autour duquel il tourne vers les parties du Ciel qu'on veut obſerver; parce que ſa peſanteur pourroit cauſer quelque trémouſſement, ou le faire ſortir de ſa ſituation verticale; deux arbres s'élevent par les côtez, affermis en bas de deux Dragons, & liez à l'arbre du milieu par des nuages qui ſemblent deſcendre de l'air. Tout l'ouvrage eſt ſolide & bien entendu.

La cinquiéme machine eſt un Sextant, dont le rayon eſt de huit pieds.

Cette figure repréſente la ſixiéme partie d'un grand Cercle porté ſur un arbre, dont la baſe forme une eſpece de large baſſin vuidé, qui eſt affermi par des Dragons, & traverſé dans le milieu d'une colomne de bronze, ſur l'extrêmité de laquelle on a engagé une machine propre à faciliter par ſes roues le mouvement de l'inſtrument. C'eſt ſur cette machine que porte par ſon milieu une petite poûtre de cuivre, qui repréſente un des rayons du Sextant, & qui le tient immobilement attaché. Sa partie ſupérieure eſt terminée par un gros cylindre; c'eſt le centre autour duquel tourne l'Alidade: l'inférieure s'étend environ d'une coudée au-delà du Limbe, pour donner priſe au mouffle qui ſert à l'élever ou à l'abaiſſer, ſelon l'uſage qu'on en veut faire. Ces grandes & lourdes machines

ſont

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 298 sur 577


Observatoire de Peking
a. Degré pour monter a l'observatoire.
b. Salle ou se retirent les observans.
c. Sphere Equinoxiale.
d. Globe Celeste.
e. Sphere Zodiacale.
f. Horison azimut.
g. Quart de Cercle.
h. Sextant.

ſont ordinairement difficiles à mouvoir, & ſervent plûtôt d'ornemens ſur les plattes-formes des Obſervatoires, que d'inſtrumens pour les Obſervateurs.

Enfin la ſixiéme machine eſt un Globe Céleſte de ſix pieds de diametre. Voici, à mon ſens, ce qu'il y a de plus beau & de mieux exécuté parmi les inſtrumens dont je parle. Le corps du Globe eſt de fonte, très-rond, & parfaitement uni, les étoiles bien formées & placées ſelon leur diſpoſition naturelle, & tous les cercles d'une largeur & d'une épaiſſeur proportionnée. Au reſte il eſt ſi bien ſuſpendu, que la moindre impreſſion le détermine au mouvement circulaire, & qu'un enfant le peut mettre à toute ſorte d'élévation, quoiqu'il peſe plus de deux mille livres. Une large baſe d'airain formée en cercle, & vuidée en canal dans tout ſon contour, porte ſur quatre points également diſtans quatre Dragons informes, dont la chevelure hériſſée ſoûtient en l'air un Horiſon magnifique par ſa largeur, par la multitude de ſes ornemens, & par la délicateſſe de l'ouvrage. Le Méridien qui ſoûtient l'Axe du Globe, eſt appuyé ſur des nuages qui ſortent du centre de la baſe, entre leſquels il coule par le moyen de quelques roüës cachées; de ſorte qu'il emporte avec lui tout le Ciel, pour lui donner l'élévation qu'il demande. Outre cela l'Horiſon, les Dragons, & les poûtres de bronze, qui ſe croiſent dans le centre du baſſin, ſe meuvent comme on veut, ſans faire changer de ſituation à la baſe qui demeure toûjours immobile: ce qui donne la facilité de placer l'Horiſon de niveau, & de lui faire couper le Globe préciſément par le milieu. Je ne pouvois aſſez admirer que des gens éloignez de nous de ſix mille lieuës, euſſent pû faire un ouvrage de cette force; & j'avouë que ſi tous les cercles qui ſont chargez de diviſions, avoient été retouchez par nos ouvriers, on ne ſçauroit rien déſirer en cette matiere de plus parfait. Au reſte toutes ces machines ſont environnées de dégrez de marbre taillé en amphithéâtre pour la commodité de l'Obſervateur, parce qu'elles ont la plûpart plus de dix pieds d'élévation.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 300 sur 577

DU GOÛT DES CHINOIS POUR LA POESIE, POUR L'HISTOIRE, ET POUR LES PIECES DE THEÂTRE.

POUR bien connoître en quoi conſiſte la beauté de la Poëſie Chinoiſe, il faudroit poſſeder leur Langue; & comme la choſe n'eſt pas aiſée, auſſi ne peut-on guéres en donner qu'une idée fort ſuperficielle.

Les Piéces de Vers que les Chinois compoſent, ſont à peu près ſemblables aux Sonnets, aux Rondeaux, aux Madrigaux, & aux Chanſons qui ſont en uſage parmi les Poëtes d'Europe. Leurs vers ſe meſurent par le nombre des caracteres qui ſont autant de mots monoſyllabes : ils ſont des Vers les uns plus grands, & les autres plus petits ; c'eſt-à-dire, de plus ou de moins de mots qu'ils entrelaſſent, & qui plaiſent par la variété de la cadence & de l'harmonie.

Le rapport que les vers doivent avoir les uns aux autres, conſiſte, & dans la rime, & dans la ſignification des mots, qui ont entr'eux une variété de tons agréable à l'oreille. Ils ont une autre eſpéce de Poëſie, qui ne conſiſte point dans la rime, mais dans une eſpéce d'antitheſe pour les penſées ; enſorte que ſi la premiere penſée eſt ſur le Printems, la ſeconde ſera ſur l'Automne ; ou ſi celle-là eſt ſur le feu, celle-ci ſera ſur l'eau. Cette maniere de compoſer a ſon art & ſes difficultez.

Leurs Poëtes ont de l'enthouſiaſme : leurs expreſſions ſont ſouvent allégoriques, & ils ſçavent employer à propos les figures qui rendent le ſtile plus animé & plus pathétique.

Pour ce qui eſt de l'Hiſtoire, il n'y a guéres de peuples qui ayent été auſſi ſoigneux que les Chinois d'écrire & de conſerver les Annales de leur Empire. Ces Livres ſi reſpectez, dont nous avons donné le précis, renferment tout ce qui s'eſt paſſé de conſidérable ſous les premiers Empereurs qui ont gouverné la Chine.

On y voit les Ordonnances & toute l'Hiſtoire de l'Empereur *Yao* ; avec tous les ſoins qu'il ſe donna pour établir dans l'Etat une forme de Gouvernement. On y lit les Réglemens que firent *Chun* & *Yu* ſes ſucceſſeurs, pour perfectionner les mœurs, & affermir la tranquillité publique ; les Uſages & les Coûtumes des petits Rois qui gouvernoient les Provinces ſous la dépendance de l'Empereur, leurs vertus, leurs vices, leurs maximes dans le Gouvernement, les guerres qu'ils ſe ſont faites les uns les autres, les grands hommes qui ont fleuri de leur tems, & tous les autres événemens qui méritent d'être tranſmis aux ſiécles futurs.

On a eu le même ſoin de laiſſer à la poſtérité l'hiſtoire des Regnes qui les ont ſuivis. Mais ce qu'il y a de particulier aux Chinois, c'eſt l'attention qu'ils apportent, & les précautions qu'ils prennent pour prévenir le peu de ſincérité que la flatterie des Ecrivains paſſionnez pourroient y introduire.

Une de ces précautions consiſte dans le choix qu'on fait d'un certain nombre de Docteurs déſintéreſſez, qui ſont chargez d'obſerver toutes les paroles & toutes les actions de l'Empereur. Chacun d'eux en particulier, & ſans en faire part aux autres, les écrit ſur une feüille volante, à meſure qu'il en eſt inſtruit, & jette cette feüille dans un Bureau par une ouverture qu'on a pratiquée à ce deſſein.

On y raconte avec une extrême naïveté tout ce qu'il a dit & fait de bien & de mal. Par exemple, tel jour l'Empereur oublia ſa Dignité; il ne fut pas maître de lui-même, & ſe livra à la colere. Tel autre jour il n'écouta que ſon reſſentiment & ſa paſſion, en puniſſant injuſtement un tel Officier, ou en caſſant mal à propos un Arrêt du Tribunal. Ou bien à telle année, à tel jour l'Empereur donna telle marque de l'affection paternelle qu'il a pour ſes Sujets; il entreprit la guerre pour la défenſe de ſon peuple, & pour l'honneur de l'Empire: au milieu des applaudiſſemens de ſa Cour, qui le félicita de telle action utile au bien de l'Empire, il parut avec un air modeſte, & humble, comme s'il eût été inſenſible à des loüanges ſi juſtes.

Le Bureau où l'on dépoſe toutes ces feüilles, ne s'ouvre jamais durant la vie du Prince, ni tandis que ſa famille eſt ſur le Trône. Quand la Couronne paſſe dans une autre Maiſon, on ramaſſe tous ces Mémoires particuliers; on les confronte les uns avec les autres, pour en demêler la vérité; & c'eſt ſur ces Mémoires qu'on compoſe l'hiſtoire de l'Empereur.

Un autre uſage des Chinois ne contribuë pas peu à enrichir l'hiſtoire de leur Nation. Chaque Ville imprime ce qui arrive de ſingulier dans ſon Diſtrict. Cette hiſtoire particuliere comprend la ſituation, l'étenduë, les limites, & la nature des Pays avec les endroits les plus remarquables, les mœurs de ſes habitans, les perſonnes qui s'y ſont diſtinguées par les Armes & par les Lettres, ou celles qui ont été d'une probité au-deſſus du commun. Les femmes même y ont leur place: celles par exemple, qui par attachement pour leur mari défunt, ont gardé la viduité.

A la vérité il y en a quelquefois qui obtiennent du Gouverneur par des préſens l'honneur d'être cité dans ces Annales; mais il faut toûjours qu'elles ayent eû réellement un mérite connu. Pour éviter les inconvéniens qui auroient pû s'introduire, les Mandarins de chaque Ville s'aſſemblent environ tous les quarante ans, pour voir & examiner ces Livres, dont ils retranchent tout ce qu'ils jugent à propos.

On rapporte encore dans cette Hiſtoire les évenemens extraordinaires, les prodiges qui arrivent, les monſtres qui naiſſent en certains tems: ce qui arriva par exemple à *Fou tcheou*, où une femme accoucha d'un ſerpent qui la têtoit. De même ce qui ſe vit à *King te ching*, où une truie mit bas un petit éléphant avec ſa trompe bien formée, quoiqu'il n'y ait point d'éléphant dans le Pays. Ces faits ſe rapportent dans les Annales de ces deux Villes, & ainſi des autres, où l'on trouve ce qui eſt néceſſaire pour écrire une hiſtoire ſûre & exacte.

Les Auteurs Chinois ne s'appliquent pas ſeulement à écrire l'Hiſtoire univerſelle de leur Empire; en ſuivant leur génie, ils ont encore le talent de compoſer différentes petites hiſtoires propres à amuſer d'une maniere agréable & utile.

Ces hiſtoires ſont à peu-près ſemblables à nos Romans, qui ont été ſi fort à la mode dans ces derniers ſiécles; avec cette différence néanmoins, que nos Romans ne ſont la plûpart que des avantures galantes, ou des fictions ingénieuſes propres à divertir les Lecteurs: mais leſquelles, au même tems qu'elles divertiſſent par l'enchaînement des paſſions ménagées avec art, deviennent très-dangereuſes, ſur-tout entre les mains de la jeuneſſe; au lieu que les petites hiſtoires Chinoiſes ſont d'ordinaire très-inſtruc-

tives, qu'elles renferment des maximes très-propres à réformer les mœurs, & qu'elles portent preſque toûjours à la pratique de quelque vertu.

Ces hiſtoires ſont ſouvent entremêlées de quatre ou cinq vers pour égayer la narration. Je vais en rapporter ici trois ou quatre, qui ont été traduites du Chinois par le Pere Dentrecolles : la lecture qu'on en fera, donnera bien mieux à connoître le goût des Chinois pour ces ſortes d'Ouvrages, que tout ce que je pourrois dire.

HISTOIRE.

L'exemple ſuivant fait voir qu'en pratiquant la vertu, on illuſtre ſa famille.

SUIVENT QUATRE VERS, DONT VOICI LE SENS.

Le bien & le mal qui éclatent,
Attirent un bonheur ou un malheur ſenſible;
C'eſt-là ce qui détourne du vice,
C'eſt-là ce qui anime à la vertu.

UNE Famille d'une condition médiocre habitoit à *Vou ſi*, Ville dépendante de la Cité de *Tchang tcheou* dans la Province de *Kiang nan*. Trois freres compoſoient cette Famille : l'aîné s'appelloit *Liu* le Diamant ; le cadet, *Liu* le Tréſor ; & le troiſiéme, *Liu* la Perle. Celui-ci n'étoit pas encore mûr pour le mariage ; les deux autres étoient mariez. La femme du premier s'appelloit *Ouang*, & celle du cadet ſe nommoit *Yang*. Elles avoient l'une & l'autre toutes les graces qui donnent de l'agrément aux femmes.

Liu le Tréſor n'avoit de paſſion que pour le jeu & le vin : l'on ne voyoit en lui nulle inclination vers le bien : ſa femme étoit du même caractere, & n'étoit nullement portée à la vertu, bien différente en cela de *Ouang* ſa belle-ſœur, qui étoit un exemple de modeſtie & de régularité. Ainſi quoique ces deux femmes vêcuſſent enſemble d'aſſez bonne intelligence, leurs cœurs n'étoient que foiblement unis.

Ouang eut un fils ſurnommé *Hieul*, c'eſt-à-dire, fils de la Réjoüiſſance. Ce jeune enfant n'avoit encore que ſix ans, lorſqu'un jour s'étant arrêté dans la ruë avec d'autres enfans du voiſinage, pour voir paſſer une Proceſſion ſolemnelle, il diſparut dans la foule, & le ſoir il ne revint pas à la maiſon.

Cette perte déſola le pere & la mere. Ils firent afficher par tout des billets ; il n'y eut point de ruës où l'on ne fît des enquêtes. Mais toutes les perquiſitions furent inutiles : on ne put apprendre aucune nouvelle de ce cher fils. *Liu* ſon pere étoit inconſolable ; & dans l'accablement

l'accablement de triſteſſe où il étoit, il ſongea à s'éloigner de ſa maiſon, où tout lui rappelloit ſans ceſſe le ſouvenir de ſon cher *Hieul*. Il emprunta d'un de ſes amis une ſomme pour faire un petit commerce de côté & d'autre aux environs de la Ville, ſe flattant que dans ces courtes & fréquentes excurſions, il trouveroit enfin le tréſor qu'il avoit perdu.

Comme il n'étoit occupé que de ſon fils, il ſentoit peu le plaiſir des avantages qu'il retiroit de ſon commerce. Il le continua néanmoins durant cinq ans ſans s'éloigner trop de ſa maiſon, où il revenoit chaque année paſſer l'Automne : enfin ne trouvant point ſon fils après tant d'années, & le croyant perdu ſans reſſource, voyant d'ailleurs que ſa femme *Ouang* ne lui donnoit point d'autre enfant, il penſa à ſe diſtraire d'une idée ſi chagrinante : & comme il avoit amaſſé un petit fonds, il prit le deſſein d'aller négocier dans une autre Province.

Il s'aſſocia en chemin un riche Marchand, lequel ayant reconnu ſes talens & ſon habileté dans le négoce, lui fit un parti très-avantageux. Le déſir de s'enrichir le délivra de ſes inquiétudes.

A peine furent-ils arrivez l'un & l'autre dans la Province de *Chan ſi*, que tout réüſſit à leur gré. Le débit de leurs marchandiſes fut prompt, & le gain conſidérable. Le payement qui fut reculé à cauſe de deux années de ſéchereſſe & de famine, dont le Pays étoit affligé, & une aſſez longue maladie, dont *Liu* fut attaqué, l'arrêterent trois ans dans la Province : ayant recouvré la ſanté & ſon argent, il part pour s'en retourner dans ſon Pays.

S'étant arrêté durant le voyage près d'un endroit appellé *Tchin lieou* pour s'y délaſſer de ſes fatigues, il apperçoit une ceinture de toile bleuë en forme de petit ſac long & étroit, tel qu'on en porte autour du corps ſous les habits, & où l'on renferme de l'argent : en le ſoulevant il ſentit un poids conſidérable : il ſe retire auſſi-tôt à l'écart, ouvre le ſac, & y trouva environ deux cens taëls.

A la vûë de ce tréſor il fit les réflexions ſuivantes : c'eſt ma bonne fortune qui me met cette ſomme entre les mains : je pourrois la retenir, & l'employer à mes uſages, ſans craindre aucun fâcheux retour. Cependant celui qui l'a perduë, au moment qu'il s'en appercevra, ſera dans de terribles tranſes, & reviendra au plus vîte la chercher. Ne dit-on pas que nos anciens, quand ils trouvoient ainſi de l'argent, n'oſoient preſque y toucher, & ne le ramaſſoient que pour le rendre à ſon premier maître. Cette action de juſtice me paroît belle, & je veux l'imiter, d'autant plus que j'ai de l'âge, & que je n'ai point d'héritier. Que ferois-je d'un argent qui me ſeroit venu par ces voyes indirectes?

A l'inſtant retournant ſur ſes pas, il va ſe placer près de l'endroit où il avoit trouvé la ſomme, & là il attend tout le jour qu'on vienne la chercher. Comme perſonne ne parut, il continua le lendemain ſa route.

Après cinq jours de marche étant arrivé ſur le ſoir à *Nan ſou tcheou*, il ſe loge dans une Auberge, où ſe trouvoient pluſieurs autres Marchands. Dans la converſation le diſcours étant tombé ſur les avantures du Commerce, un de la compagnie dit : il n'y a que cinq jours que partant de *Tchin lieou*, je perdis deux cens taëls que j'avois dans ma ceinture intérieure : j'avois ôté cette ceinture, & je l'avois mis auprès de moi, tandis que je prenois un peu de repos, lorſque tout-à-coup vint à paſſer un Mandarin avec tout ſon cortége : je m'éloigne de ſon chemin, de crainte d'inſulte, & j'oublie de reprendre mon argent. Ce ne fut qu'à la couchée, qu'en quittant mes habits, je m'apperçus de la perte que j'avois faite. Je vis bien que le lieu où j'avois perdu mon argent, étant auſſi fréquenté qu'il eſt, ce ſeroit en vain que je retarderois mon voyage de quel-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 304 sur 577

ques journées, pour aller chercher ce que je ne trouverois certainement pas.

Chacun le plaignit. *Liu* lui demanda auſſi-tôt ſon nom & le lieu de ſa demeure. Votre ſerviteur, lui répondit le Marchand, s'appelle *Tchin*, & demeure à *Yang tcheou*, où il a ſa Boutique, & un aſſez bon Magaſin. Mais oſerois-je à mon tour vous demander à qui j'ai l'honneur de parler? *Liu* ſe nomma, & dit qu'il étoit habitant de la Ville de *Vou ſi*: le chemin le plus droit pour m'y rendre, ajoûta-t-il me conduit à *Yang tcheou*: ſi vous l'agréez, j'aurai le plaiſir de vous accompagner juſques dans votre maiſon.

Tchin répondit comme il devoit à cette politeſſe. Très-volontiers, lui dit-il, nous irons de compagnie: je m'eſtime très-heureux d'en trouver une ſi agréable. Le jour ſuivant ils partent enſemble de grand matin. Le voyage ne fut pas long, & ils ſe rendirent bien-tôt à *Yang tcheou*.

Après les civilitez ordinaires, *Tchin* invita ſon compagnon de voyage à entrer dans ſa maiſon, & y fit ſervir une petite collation. Alors *Liu* fit tomber la converſation ſur l'argent perdu à *Tchin lieou*. De quelle couleur, dit-il, étoit la ceinture où vous aviez ſerré votre argent, & comment étoit-elle faite? Elle étoit de toile bleuë, répondit *Tchin*. Ce qui la rendoit bien reconnoiſſable, c'eſt qu'à un bout la lettre *Tchin*, qui eſt mon nom, y étoit tracée en broderie de ſoye blanche.

Cet éclairciſſement ne laiſſoit plus aucun doute. Auſſi *Liu* s'écria-t-il d'un air épanoüi: ſi je vous ai fait ces queſtions, c'eſt que paſſant par *Tchin lieou*, j'y ai trouvé une ceinture telle que vous venez de la dépeindre: il la tire en même tems. Voyez, dit-il, ſi c'eſt la vôtre? C'eſt elle-même, dit *Tchin*. Surquoi *Liu* la tenant encore entre les mains, la remit avec reſpect à ſon vrai maître.

Tchin plein de reconnoiſſance, le preſſa fort d'accepter la moitié de la ſomme dont il lui faiſoit préſent: mais ſes inſtances furent inutiles; *Liu* ne voulut rien recevoir. Quelles obligations ne vous ai-je pas, reprit *Tchin*? Où trouver une fidélité & une généroſité pareille? Il fait ſervir auſſi-tôt un grand repas, en s'invitant l'un l'autre à boire avec les plus grandes démonſtrations d'amitié.

Tchin diſoit en lui-même: où trouver aujourd'hui un homme de la probité de *Liu*? Des gens de ce caractere ſont bien rares. Mais quoi j'aurois reçû de lui un ſi grand bienfait, & je n'aurois pas le moyen de le reconnoître! J'ai une fille qui a douze ans; il faut qu'une alliance m'uniſſe avec un ſi honnête homme. Mais a-t-il un fils? C'eſt ce que j'ignore. Cher ami, lui dit-il, quel âge a préſentement votre fils?

A cette demande les larmes coulerent des yeux de *Liu*. Hélas! répondit-il, je n'avois qu'un fils qui m'étoit infiniment cher, & il y a ſept ans que ce jeune enfant étant ſorti du logis pour voir paſſer une Proceſſion, diſparut, ſans qu'il m'ait été poſſible d'en avoir depuis ce tems-là aucune nouvelle. Pour ſurcroît de malheur ma femme ne m'a plus donné d'enfans.

A ce récit *Tchin* parut un moment rêveur, enſuite prenant la parole; mon frere & mon bienfaiteur, dit-il, quel âge avoit ce cher enfant lorſque vous le perdîtes? Il avoit ſix ans, répondit *Liu*. Quel étoit ſon ſurnom, ajoûta *Tchin*? Comment étoit-il fait? Nous l'appellions *Hi eul*, repliqua *Liu*. Il avoit échappé aux dangers de la petite vérole; on n'en voyoit nulle trace ſur ſon viſage. Son teint étoit blanc & fleuri.

Ce détail cauſa une grande joye à *Tchin*, & il ne put s'empêcher de la faire paroître dans ſes yeux & dans tout ſon air. Il appella ſur le champ un de ſes Domeſtiques, auquel il dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci ayant fait ſigne qu'il alloit exécuter les ordres de ſon Maître, rentre dans l'intérieur de la maiſon.

Liu attentif à l'enchaînement de ces

queſtions, & à l'épanoüiſſement qui avoit parû ſur le viſage de ſon hôte, forma divers ſoupçons dont il s'occupoit, lorſqu'il vit tout-à-coup entrer un jeune Domeſtique qui avoit environ treize ans. Il étoit vêtu d'un habit long & d'un ſurtout modeſte, mais propre; ſa taille bien faite, ſon air & ſon maintien, ſon viſage dont les traits étoient réguliers, & où l'on voyoit de beaux ſourcils noirs, qui ſurmontoient des yeux vifs & perçans, frapperent d'abord le cœur & les yeux de *Liu*.

Dès que le jeune enfant vit l'Etranger aſſis à la table, il ſe tourna vers lui, fit une profonde révérence, & dit quelques mots de civilité : enſuite s'approchant de *Tchin*, & ſe tenant modeſtement vis-à-vis de lui: Mon Pere, dit-il, d'un ton doux & agréable ; vous avez appellé *Hi eul*, que vous plaît-il m'ordonner. Je vous le dirai tout-à-l'heure, reprit *Tchin* ; en attendant tenez-vous à côté de moi.

Le nom de *Hi eul* que ſe donnoit le jeune enfant, fit naître de nouveaux ſoupçons dans l'eſprit de *Liu*. Une impreſſion ſecrette ſaiſit ſon cœur, lequel par d'admirables reſſorts de la nature lui retrace à l'inſtant l'image de ſon fils, ſa taille, ſon viſage, ſon air, & ſes manieres. Il voit tout cela dans celui qu'il conſidere. Il n'y a que le nom de pere donné à *Tchin*, qui déconcerte ſes conjectures. Il n'étoit pas honnête de demander à *Tchin* ſi c'étoit là véritablement ſon fils; peut-être l'étoit-il en effet; car il n'eſt pas impoſſible que deux enfans ayent reçû le même nom, & ſe reſſemblent.

Liu tout occupé de ces réflexions ne ſongeoit guéres à la bonne chere qu'on lui faiſoit. On liſoit ſur ſon viſage l'étrange perplexité où il ſe trouvoit. Je ne ſçai quoi l'attiroit invinciblement vers ce jeune enfant : il tenoit les yeux ſans ceſſe attachez ſur lui, & ne pouvoit les en détourner. *Hi eul* de ſon côté, malgré la timidité & la modeſtie de ſon âge, regardoit fixement *Liu*, & il ſembloit que la nature lui découvroit en ce moment que c'étoit ſon pere.

Enfin *Liu* n'étant plus le maître de retenir plus long-tems les agitations de ſon cœur, rompit tout-à-coup le ſilence, & demanda à *Tchin* ſi c'étoit là véritablement ſon fils? Ce n'eſt point de moi, répondit *Tchin*, qu'il a reçû la vie, quoique je le regarde comme mon propre fils. Il y a ſept ans qu'un homme qui paſſoit par cette Ville, menant cet enfant par la main, s'adreſſa par hazard à moi, & me pria de l'aſſiſter dans ſon beſoin extrême. Ma femme, dit-il, eſt morte, & ne m'a laiſſé que cet enfant. Le mauvais état de mes affaires m'a obligé de quitter pour un tems mon pays, & de me retirer à *Hoai ngan* chez un de mes parens, de qui j'eſpere une ſomme d'argent qui aide à me rétablir. Je n'ai pas de quoi continuer mon voyage juſqu'à cette Ville; auriez-vous la charité de m'avancer trois taëls ? Je vous les rendrai fidelement à mon retour, & pour gage de ma parole, je laiſſe ici en dépôt ce que j'ai au monde de plus cher, c'eſt-à-dire, mon fils unique. Je ne ſerai pas plûtôt à *Hoai ngan*, que je reviendrai retirer ce cher enfant.

Cette confidence me toucha, & je lui mis en main la ſomme qu'il me demandoit pour lui. En me quittant il fondoit en larmes, témoignant qu'il ſe ſéparoit de ſon fils avec un extrême regret. Ce qui me ſurprit, c'eſt que l'enfant ne parut nullement émû de cette ſéparation; mais ne voyant point revenir ſon prétendu pere, j'eus des ſoupçons dont je voulus m'éclaircir. J'appellai l'enfant; & par les différentes queſtions que je lui fis, j'appris qu'il étoit né dans la Ville de *Vou ſi*; qu'un jour voyant paſſer une Proceſſion dans ſa ruë, il étoit un peu trop écarté, & qu'il avoit été trompé & enlevé par un Inconnu. Il me dit auſſi le nom de ſon pere & de ſa mere : or ce nom de famille eſt le vôtre. Je compris auſſi-tôt que ce pauvre enfant avoit été enlevé & vendu par quelque fripon; j'en eus com-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 306 sur 577

paſſion, & il ſçut entierement gagner mon cœur : je le traittai dès-lors comme mon propre fils. Bien des fois j'ai eû la penſée de faire un voyage exprès juſqu'à *Vou ſi*, pour m'informer de ſa famille. Mais il m'eſt toûjours ſurvenu quelque affaire qui m'a fait différer un voyage auquel je n'avois pas tout-à-fait renoncé. Heureuſement il n'y a que quelques momens que par occaſion vous m'avez parlé de ce fils. Certains mots jettez au haſard ont réveillé mes idées. Sur le rapport merveilleux de ce que je ſçavois avec ce que vous me diſiez, j'ai fait venir l'enfant, pour voir ſi vous le reconnoîtriez.

A ces mots *Hi eul* ſe mit à pleurer de joye, & ſes larmes en firent auſſi-tôt couler d'abondantes des yeux de *Liu*. Un indice aſſez ſingulier, dit-il, le fera reconnoître : il a un peu au-deſſus du genoüil une marque noire, qui eſt l'effet d'une envie de ſa mere, lorſqu'elle étoit enceinte. *Hi eul* auſſi-tôt releve le bas de ſon haut-de chauſſe, & montre au-deſſus du genoüil la marque dont il s'agiſſoit. *Liu* la voyant, ſe jette au col de l'enfant, l'embraſſe, l'éleve entre ſes bras. Mon fils, s'écria-t'il, mon cher fils, quel bonheur pour ton vrai pere de te retrouver après une ſi longue abſence !

L'HISTORIEN FAIT ICI UNE PAUSE, EN INSERANT QUATRE VERS, QUI DISENT.

Pêcher une aiguille au fond de l'eau, c'eſt merveille :

Mais perdre un tréſor qu'on tenoit entre ſes mains, & le recouvrer enſuite, c'eſt une autre merveille bien plus grande.

O ! le charmant feſtin, où ſe fait une ſi douce reconnoiſſance !

Peut-être craignent-ils encore tous deux que ce ne ſoit qu'en ſonge qu'ils ſe tiennent embraſſez.

Dans ces doux momens on conçoit aſſez à quels tranſports de joie le pere & le fils ſe livrerent. Après mille tendres embraſſades, *Liu* s'arrachant des bras de ſon fils, alla ſe jetter aux pieds de *Tchin* : quelles obligations ne vous ai-je pas, lui dit-il, d'avoir reçû chez vous & élevé avec tant de bonté cette chere portion de moi-même ? Sans vous, aurions-nous jamais été réunis ?

Mon aimable bienfaiteur, répondit *Tchin*, en le relevant, c'eſt l'acte généreux de vertu que vous avez pratiqué en me rendant les deux cens taëls, qui a touché le Ciel. C'eſt le Ciel qui vous a conduit chez moi ; où vous avez retrouvé ce que vous aviez perdu, & que vous cherchiez vainement depuis tant d'années. A préſent que je ſçai que ce joli enfant vous appartient, mon regret eſt de ne lui avoir pas fait plus d'amitié. Proſternez-vous, mon fils, dit *Liu*, & remerciez votre inſigne bienfaiteur.

Tchin ſe mettoit en poſture de rendre des révérences pour celles qu'on venoit de lui faire. Mais *Liu* confus de cet excès de civilité, s'approcha auſſi-tôt, & l'empêcha même de ſe pancher. Ces cérémonies étant achevées, on s'aſſit de nouveau, & *Tchin* fit placer le petit *Hi eul* ſur un ſiége à côté de *Liu* ſon pere.

Pour lors *Tchin* prenant la parole ; mon frere, dit-il à *Liu* (car c'eſt un nom que je dois vous donner maintenant ;) j'ai une fille âgée de treize ans ; mon deſſein eſt de la donner en mariage à votre fils & de nous unir plus étroitement par cette alliance. Cette propoſition ſe faiſoit d'un air ſi ſincere & ſi paſſionné que *Liu* ne crut pas devoir ſe ſervir des excuſes ordinaires

res que la civilité preſcrit. Il paſſa par-deſſus, & donna ſur le champ ſon conſentement.

Comme il étoit tard, on ſe ſépara. *Hi eul* alla ſe repoſer dans la même chambre que ſon pere. On peut juger tout ce qu'ils ſe dirent de conſolant & de tendre durant la nuit. Le lendemain *Liu* ſongeoit à prendre congé de ſon hôte; mais il ne put réſiſter aux empreſſemens avec leſquels on le retint. *Tchin* avoit fait préparer un ſecond feſtin, où il n'épargna rien pour bien régaler le futur beau-pere de ſa fille, & ſon nouveau gendre, & ſe conſoler par-là de leur départ. On y but à longs traits, & l'on ſe livra à la joye.

Sur la fin du repas *Tchin* tire un paquet de vingt taëls, & regardant *Liu*: mon aimable gendre, dit-il, durant le tems qu'il a demeuré chez moi, aura ſans doute eu quelque choſe à ſouffrir contre mon intention & à mon inſçû. Voici un petit préſent que je lui fais, juſqu'à ce que je puiſſe lui donner des témoignages plus réels de ma tendre affection: je ne veux pas au reſte qu'il me refuſe.

Quoi, reprit *Liu*, lorſque je contracte une alliance qui m'eſt ſi honorable, & que je devrois, ſelon la coûtume, faire moi-même les préſens de mariage pour mon fils, dont je ne ſuis diſpenſé pour le préſent que parce que je ſuis voyageur; vous me comblez de vos dons: c'en eſt trop, je ne puis les accepter; ce ſeroit me couvrir de confuſion.

Hé! qui penſe, dit *Tchin*, à vous offrir ſi peu de choſe? C'eſt à mon gendre, & non au beau-pere de ma famille que je prétends faire ce petit préſent. En un mot le refus, ſi vous y perſiſtez, ſera pour moi une marque certaine que mon alliance ne vous eſt pas agréable.

Liu vit bien qu'il falloit abſolument ſe rendre, & que ſa réſiſtance ſeroit inutile, il accepta humblement le préſent, & faiſant lever ſon fils de table, il lui ordonna d'aller faire une profonde révérence à *Tchin*. Ce que je vous donne, dit *Tchin*, en le relevant, n'eſt qu'une bagatelle, & ne mérite point de remerciemens. *Hi eul* alla enſuite dans l'intérieur de la maiſon, pour remercier ſa belle-mere. Tout le jour ſe paſſa en feſtins & en divertiſſemens. Il n'y eut que la nuit qui les ſépara.

Liu s'étant retiré dans ſa chambre, ſe livra tout entier aux réfléxions que faiſoit naître cet évenement. Il faut avoüer, s'écria-t'il, qu'en rendant les deux cens taëls que j'ai trouvez, j'ai fait une action bien agréable au Ciel, puiſque j'en ſuis récompenſé par le bonheur de retrouver mon fils, & de contracter une ſi honorable alliance. C'eſt bonheur ſur bonheur; c'eſt comme ſi on mettoit des fleurs d'or ſur une belle piéce de ſoye. Comment puis-je reconnoître tant de faveurs? Voilà vingt taëls que mon allié *Tchin* vient de donner. Puis-je mieux faire que de les employer à la ſubſiſtance de quelques vertueux Bonzes? C'eſt-là les jetter en une terre de bénédictions.

Le lendemain après avoir bien déjeûné, le pere & le fils préparent leur bagage, & prennent congé de leur Hôte. Ils ſe rendent au Port, & y loüent une Barque. A peine eurent-ils fait une demie lieuë, qu'ils approcherent d'un endroit de la riviere, d'où s'élevoit un bruit confus, & où l'eau agitée paroiſſoit boüillonner. C'étoit une Barque chargée de paſſagers, qui couloit à fond. On entendoit crier ces pauvres infortunez: *au ſecours, ſauvez nous.* Les gens du rivage voiſin allarmez de ce naufrage, crioient de leurs côtez à pluſieurs petites Barques qui ſe trouvoient-là, d'accourir au plus vîte, & de ſecourir ces malheureux qui diſputoient leur vie contre les flots. Mais ces Batteliers, gens durs & intéreſſez, demandoient qu'on leur aſſûrât une bonne récompenſe, ſans quoi il n'y avoit nul ſecours à eſpérer.

Pendant ce débat arrive la Barque de *Liu*: lorſqu'il eut appris de quoi il s'agiſſoit, il ſe dit à lui-même; ſauver la vie à un homme, c'eſt une œuvre plus ſainte & plus méritoire, que d'orner des

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 308 sur 577

Temples, & d'entretenir des Bonzes. Conſacrons les vingt taëls à cette bonne œuvre : ſecourons ces pauvres gens qui ſe noyent. Auſſi-tôt il déclare qu'il donnera vingt taëls à ceux qui recevront dans leurs Barques ces hommes à demi-noyez.

A cette propoſition tous les Batteliers couvrent en un moment la riviere. Quelques-uns mêmes des ſpectateurs placez ſur le rivage, & qui ſçavoient nâger, ſe jettent avec précipitation dans l'eau, & en un moment tous généralement furent ſauvez du naufrage. *Liu* s'applaudiſſant de ce ſuccès livra auſſitôt l'argent qu'il avoit promis.

Ces pauvres gens tirez de l'eau & des portes de la mort, vinrent rendre graces à leur libérateur. Un de la troupe ayant conſidéré *Liu*, s'écria tout-à-coup : hé, quoi ! c'eſt vous, mon frere aîné ; par quel bonheur vous trouvai-je ici ? *Liu yu* s'étant tourné, reconnut ſon troiſiéme frere *Liu tchin* : alors tranſporté de joye, & tout hors de lui-même : joignant les mains : ô merveille ! dit-il, le Ciel m'a conduit ici à point nommé pour ſauver la vie à mon frere. Auſſi-tôt il lui tend la main, il l'embraſſe, le fait paſſer ſur ſa Barque, l'aide à ſe dépoüiller de ſes habits tout trempez, & lui en donne d'autres.

Liu tchin après avoir repris ſes eſprits, s'acquitta des devoirs que la civilité preſcrit à un cadet pour ſon aîné ; & celui-ci ayant répondu à ſon honnêteté, appelle *Hi eul*, qui étoit dans une des chambres de la Barque, afin de venir ſaluer ſon oncle : pour lors il lui raconta toutes ſes avantures qui jetterent *Liu tchin* dans un étonnement, dont il ne pouvoit revenir. Mais enfin apprenez-moi, lui dit *Liu yu*, ce qui peut vous amener en ce Pays-ci.

Il n'eſt pas poſſible, répondit *Liu tchin*, de dire en deux mots la cauſe de mon voyage. Depuis trois ans que vous avez quitté la maiſon, on nous eſt venu apporter la triſte nouvelle que vous étiez mort de maladie dans la Province de *Chan ſi*. Mon ſecond frere, comme chef de la famille en votre abſence, fit des perquiſitions, & il aſſûra que la choſe étoit véritable. Ce fut un coup de foudre pour ma belle-ſœur ; elle fut inconſolable, & prit auſſi-tôt le grand deüil. Pour moi, je lui diſois ſans ceſſe que cette nouvelle n'étoit point sûre : & que je n'en croyois rien.

Peu de jours après, mon ſecond frere preſſa ma belle-ſœur de ſonger à un nouveau mariage. Elle a toûjours rejetté bien-loin une pareille propoſition. Enfin elle m'a engagé à faire le voyage du *Chan ſi*, pour m'informer ſur les lieux de ce qui vous regarde : & lorſque j'y ſonge le moins, prêt de périr dans les eaux, je rencontre mon cher frere : il me ſauve la vie : protection du Ciel vraiment admirable ! Mais, mon frere, croïez-moi, il n'y a point de tems à perdre, hâtez-vous de vous rendre à la maiſon pour calmer ma belle-ſœur. La perſécution eſt trop violente : le moindre délai peut cauſer des malheurs irrémédiables.

Liu yu conſterné de ce récit, fait venir le maître de la Barque : & quoiqu'il fût fort tard, il lui ordonna de mettre à la voile, & de marcher pendant toute la nuit.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 309 sur 577

ICI SONT PLACEZ POUR SECONDE PAUSE DEUX VERS, DONT VOICI LE SENS.

Le cœur empreſſé vole au terme comme un trait ;
La Barque court ſur l'eau plus vîte encore que la navette ſur le mêtier d'un Tiſſerand qui veut finir ſon ouvrage.

Pendant que toutes ces avantures arrivoient à *Liu yu*, *Ouang* ſa femme étoit dans la déſolation. Mille raiſons la portoient à ne pas croire que ſon mari fût mort. Mais *Liu pao*, qui par cette mort prétenduë devenoit le chef de la maiſon, l'en aſſûra ſi poſitivement, qu'enfin elle ſe laiſſa perſuader, & prit des habits de deüil.

Liu pao avoit un mauvais cœur, & étoit capable des actions les plus indignes. Je n'en doute plus, dit-il, mon frere aîné eſt mort, & je ſuis le maître. Ma belle-ſœur eſt jeune & bien faite : ſes parens ſont éloignez, & elle ne peut implorer leur ſecours : il faut que je la force à ſe remarier, & au plûtôt ; il m'en reviendra de l'argent.

Auſſi-tôt il communique ſon deſſein à *Yang* ſa femme, & lui ordonne de mettre en œuvre une habile entremetteuſe de mariages. Mais *Ouang* rejetta bien-loin une pareille propoſition. Elle jura qu'elle vouloit demeurer veuve, & honorer par ſa viduité la mémoire de ſon mari. Son beau-frere *Liu tchin* l'affermiſſoit dans ſa réſolution. Ainſi tous les artifices qu'on employa n'eurent aucun ſuccès. Et comme il lui venoit de tems en tems dans l'eſprit, qu'il n'étoit pas sûr que ſon mari fût mort : il faut, dit-elle, m'en éclaircir ; les nouvelles qui viennent ſont ſouvent fauſſes. C'eſt dans le lieu même qu'on peut avoir des connoiſſances certaines. A la vérité il s'agit d'un voyage de près de cent lieuës. N'importe, je connois le bon cœur de *Liu tchin* mon beau-frere. Il voudra bien, pour me tirer de peine, ſe tranſporter dans la Province de *Chan ſi*, & s'informer ſi effectivement j'ai eu le malheur de perdre mon mari ; du moins il m'en apportera les précieux reſtes.

Liu tchin fut prié de faire ce voyage, & partit. Son éloignement rendit *Liu pao* plus ardent dans ſes pourſuites. D'ailleurs s'étant acharné au jeu durant quelques jours, & y ayant été malheureux, il ne ſçavoit plus où trouver de l'argent pour avoir ſa revanche. Dans l'embarras où il ſe trouvoit, il rencontra un Marchand du *Kiang ſi* qui venoit de perdre ſa femme, & qui en cherchoit une autre. *Liu pao* ſaiſit l'occaſion, & lui propoſa ſa belle-ſœur. Le Marchand accepte la propoſition, prenant néanmoins la précaution de s'informer ſecrettement, ſi celle qu'on lui propoſoit étoit jeune & bien faite. Auſſi-tôt qu'il en fut aſſûré, il ne perdit point de tems, & livra trente taëls pour conclure l'affaire.

Liu pao ayant reçû cette ſomme, je dois vous avertir, dit-il au Marchand, que ma belle-ſœur eſt fiere, hautaine, & extrêmement formaliſte : elle fera bien des difficultez, quand il s'agira de quitter la maiſon, & vous aurez beaucoup de peine à l'y réſoudre. Voici donc ce que vous devez faire. Ce ſoir à l'entrée de la nuit, ayez une chaiſe ornée ſelon la coûtume & de bons porteurs : venez à petit bruit, & préſentez-vous à notre porte. La Demoiſelle qui paroîtra avec une coëffure de deüil, c'eſt ma belle-ſœur, ne lui dites mot, & n'écoûtez

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 310 sur 577

point ce qu'elle voudroit vous dire : mais ſaiſiſſez-là tout-à-coup par le milieu du corps; jettez-là dans la chaiſe, conduiſez-là au plûtôt ſur votre Barque, & mettez à la voile. Cet expédient plût fort au Marchand, & l'exécution lui parut aiſée.

Cependant *Liu pao* retourne à la maiſon : & afin que ſa belle-ſœur ne preſſentît rien du projet qu'il avoit formé, il ſçut ſe contrefaire en ſa préſence : mais dès qu'elle ſe fut retirée, il fit confidence à ſa femme de ſon deſſein, & en déſignant ſa belle-ſœur d'un geſte mépriſant : il faut, dit-il, que cette marchandiſe à deux pieds ſorte cette nuit de notre maiſon ; c'eſt de quoi je me mets peu en peine. Je ne veux pas néanmoins me trouver à cette ſcene ; ainſi je vais ſortir pour quelques momens : mais il eſt bon que tu ſçaches que vers l'entrée de la nuit des gens bien accompagnez viendront à notre porte, & l'enleveront dans une chaiſe bien fermée.

Il alloit pourſuivre, lorſqu'il fut tout-à-coup arrêté par le bruit qu'il entendit. C'étoit ſa belle-ſœur qui paſſoit près de la fenêtre de la chambre. Alors *Liu pao* ſe hâta de ſortir par une autre porte ; & la précipitation avec laquelle il ſe retira, ne lui permit pas d'ajoûter la circonſtance de la coëffure de deüil. Ce fut ſans doute par une providence toute particuliere du Ciel, que cette circonſtance fut omiſe.

Ouang s'apperçut aiſément que le bruit qu'elle avoit fait près de la fenêtre, avoit obligé *Liu pao* à rompre bruſquement la converſation. Son ton de voix marquoit aſſez qu'il avoit encore quelque choſe de plus à dire : mais elle en avoit aſſez entendu; car ayant reconnu à ſon air, lorſqu'il entra dans la maiſon, qu'il avoit quelque ſecret à communiquer à ſa femme, elle avoit fait ſemblant de ſe retirer ; & prêtant ſecrettement l'oreille à la fenêtre, elle avoit oüi diſtinctement ces mots : *On l'enlevera, on la mettra dans une chaiſe.*

Ces paroles fortifierent étrangement ſes ſoupçons. Elle entre dans la chambre ; & s'approchant de *Yang ſang* lui déclara d'abord ſes inquiétudes. Ma belle-ſœur, lui dit-elle, vous voyez une veuve infortunée, qui vous eſt liée par les nœuds les plus étroits d'une amitié qui fut toûjours très-ſincere. C'eſt par cette ancienne amitié que je vous conjure de m'avoüer franchement ſi mon beau-frere perſiſte encore dans ſon ancien deſſein, de me forcer à un mariage qui tourneroit à ma confuſion.

A ce récit *Yang* parut d'abord interdite, & rougit : puis prenant une contenance plus aſſûrée ; à quoi penſez-vous, ma ſœur, lui dit-elle, & quelles imaginations vous mettez-vous dans l'eſprit? S'il étoit queſtion de vous remarier, croyez-vous qu'on y fût fort embarraſſé ? Hé ! à quoi bon ſe jetter ſoi-même à l'eau, avant que la Barque ſoit prête à faire naufrage?

Dès que la Dame *Ouang* eût entendu ce proverbe tiré de la Barque, elle comprit encore mieux le ſens de l'entretien ſecret de ſon beau-frere. Auſſi-tôt elle éclata en plaintes & en ſoûpirs ; & ſe livrant à toute ſa douleur, elle ſe renferme dans ſa chambre, où elle pleurt, elle gémit, elle ſe lamente : Que je ſuis malheureuſe ! s'écrie-t-elle, je ne ſçai ce qu'eſt devenu mon mari. *Liu tchin*, mon beau-frere & mon ami, ſur qui je pouvois compter, eſt en voyage. Mon pere, ma mere, mes parens ſont éloignez de ce Pays. Si cette affaire ſe précipite, comment pourrai-je leur en donner avis? Je n'ai aucun ſecours à attendre de nos voiſins. *Liu pao* s'eſt rendu redoutable à tout le quartier, & l'on ſçait qu'il eſt capable des plus grandes noirceurs. Infortunée que je ſuis! je ne ſçaurois échapper à ſes piéges : ſi je n'y tombe pas aujourd'hui, ce ſera demain, ou dans fort peu de tems. Tout bien conſidéré, finiſſons cette trop pénible vie ; mourons une bonne fois, cela vaut mieux que de ſouffrir mille & mille morts:

&

& qu'eſt-ce que ma vie? ſinon une mort continuelle?

Elle prit ainſi ſa réſolution ; mais elle en différa l'exécution juſqu'au ſoir. Auſſitôt que le Ciel diſparut de l'Horiſon, & qu'une nuit obſcure prit ſa place ; elle ſe retire dans ſa chambre, & s'y enferme, puis prenant une corde, elle l'attache à la poûtre par un bout, & à l'autre bout elle fait un nœud coulant : elle approche un banc, monte deſſus, ajuſte modeſtement ſes habits par le bas autour des pieds : enſuite elle s'écrie ; » Suprême *Tien*, vengez-moi. » Après ces mots, & quelques ſoûpirs qui lui échapperent, elle jette ſa coëffure, & paſſe la tête & le col dans le nœud coulant. Enfin du pied elle renverſe le banc, & demeure ſuſpenduë en l'air.

C'en étoit fait, ce ſemble, de cette malheureuſe Dame. Il arriva néanmoins que la corde dont elle s'étoit ſervie, quoique groſſe & de chanvre, ſe rompit tout-à-coup. Elle tombe à terre à demie-morte : ſa chûte, & la violence dont elle s'agitoit, firent un grand bruit.

La Dame *Yang* accourut à ce bruit ; & trouvant la porte bien barricadée, elle ſe douta que c'étoit-là un ſtratagême d'un eſprit à demi troublé. Elle ſaiſit auſſi-tôt une barre, & enfonce la porte. Comme la nuit étoit très-obſcure, en entrant dans la chambre, elle s'embarraſſa les pieds dans les habits de la Dame *Ouang*, & tombe à la renverſe. Cette chûte fit ſauter ſa coëffure bien loin ; & l'effroi dont elle fut ſaiſie, lui cauſa un évanoüiſſement de quelques momens. Auſſi-tôt qu'elle eût repris ſes ſens, elle ſe leve, va chercher une lampe, & revient dans la chambre, où elle trouve la Dame *Ouang* étenduë par terre ſans mouvement, & preſque ſans reſpiration, la bouche chargée d'écumes, & le col extrêmement ſerré par la corde. Elle lâche au plûtôt le nœud coulant.

Au moment qu'elle vouloit lui procurer d'autres ſervices, elle entend frapper doucement à la porte de la maiſon. Elle ne douta point que ce ne fut le Marchand de *Kiang ſi*, qui venoit chercher l'épouſe qu'il avoit achetée. Elle court vîte pour le recevoir & l'introduire dans la chambre, afin qu'il fût témoin de ce qui venoit d'arriver. Son empreſſement & la juſte délicateſſe qu'elle eut de ne pas ſe montrer ſans coëffure, lui fit ramaſſer celle qui ſe trouva à ſes pieds, & qui étoit la coëffure de deüil de la Dame *Ouang*.

C'étoit en effet le Marchand de *Kiang ſi* qui venoit enlever la Dame qu'on lui avoit promiſe. Il avoit une chaiſe de Nôces ornée de banderolles de ſoie, de feſtons, de fleurs, & de pluſieurs belles lanternes. Elle étoit environnée de domeſtiques, qui portoient des torches allumées, & d'une troupe de joüeurs de flutes & de hautbois. Tout ce cortége s'étoit rangée dans la ruë, ſans joüer des inſtrumens, & ſans faire de bruit. Le Marchand s'en étoit détaché, & avoit frappé doucement à la porte : mais l'ayant trouvée entr'ouverte, il étoit entré dans la maiſon avec quelques-uns de ceux qui tenoient les flambeaux pour l'éclairer.

Dès que la Dame *Yang* parut, le Marchand qui lui vit une coëffure de deüil, qui étoit le ſignal qu'on lui avoit donné, & étant d'ailleurs charmé de ſon air & des traits de ſon viſage, ſe jetta ſur elle, comme un Epervier affamé fond ſur un petit oiſeau. Les gens de ſa ſuite accourent, enlevent la Dame, & l'enferment dans la chaiſe, qui étoit toute prête à la recevoir. Elle eut beau crier : « On ſe trompe, ce n'eſt pas moi qu'on cherche ». Le bruit des fanfares ſe fit auſſi-tôt entendre, & étouffa ſa voix ; tandis que les porteurs de chaiſe voloient plûtot qu'ils ne marchoient, pour la tranſporter dans la barque.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 312 sur 577

TROISIE'ME PAUSE, OU ON LIT LES QUATRE VERS SUIVANS.

Une troupe de Joueurs d'inſtrumens avance en triomphe vers la Barque d'un Etranger.

La mépriſe d'une coëffe de deüil produit un mariage.

Quand l'Epouſe en préſence du nouvel Epoux éleve la voix, ce n'eſt pas contre le Ciel:

C'eſt contre ſon vrai mari qu'elle s'échauffe, & qu'elle crie.

Pendant ce tems-là la Dame *Ouang*, qui avoit été ſoulagée par les ſoins de ſa belle-ſœur, étoit revenuë à elle-même, & avoit recouvré la connoiſſance. Le grand fracas qu'elle entendit à la porte de la maiſon, renouvella ſes allarmes, & lui cauſa de mortelles inquiétudes. Mais comme elle s'apperçut que le bruit des fanfares, & cette confuſion de voix & d'inſtrumens, qui s'étoit élevée tout-à-coup, s'éloignoit d'un moment à l'autre, elle ſe raſſûra; & après environ un demi-quart-d'heure elle s'enhardit, & va voir de quoi il s'agiſſoit.

Après avoir appellé ſa belle-ſœur deux & trois fois, & toûjours inutilement, elle comprit que le Marchand s'étoit mépris, & avoit emmené celle qu'il ne cherchoit pas: mais elle appréhenda quelque fâcheux retour, lorſque *Liu pao* ſeroit inſtruit de la mépriſe. Ainſi elle s'enferma dans ſa chambre; où elle ramaſſe les aiguilles de tête, les pendans d'oreilles, & la coëffure noire qui étoit à terre. Elle ſongea enſuite à prendre un peu de repos; mais il ne lui fut pas poſſible de fermer l'œil durant toute la nuit.

A la pointe du jour elle ſe leve, ſe lave le viſage: & comme elle cherchoit ſa coëffure de deüil pour la prendre, elle entend du bruit qu'on faiſoit à la porte de la maiſon: on y frappoit rudement, & on crioit, ouvrez donc. C'étoit juſtement *Liu pao*, dont elle reconnut la voix. Son parti fut bien-tôt pris: elle le laiſſa frapper ſans répondre. Il jura, il tempêta, il cria juſqu'à s'enroüer. Enfin la Dame *Ouang* s'approcha de la porte, & ſe tenant derriere ſans l'ouvrir: qui eſt-ce qui frappe, dit-elle, & qui fait tant de bruit? *Liu pao* qui diſtingua fort bien la voix de ſa belle-ſœur, fut auſſi-tôt ſaiſi de la plus étrange frayeur, ſur-tout voyant qu'elle refuſoit d'ouvrir. Il eut recours à un expédient qui lui réüſſit: Belle ſœur, dit-il, bonne & heureuſe nouvelle! *Liu tchin* mon frere cadet eſt de retour, & notre frere aîné joüit d'une ſanté parfaite. Ouvre vîte.

A ces mots du retour de *Liu tchin* la Dame *Ouang* court prendre la coëffure noire qu'avoit laiſſée la Dame *Yang*: puis elle ouvre avec empreſſement: mais en vain cherche-t'elle des yeux ſon cher *Liu tchin*. Elle n'apperçoit que le ſeul *Liu pao*. Celui-ci entra d'abord dans ſa chambre: mais n'y voyant pas ſa femme, & remarquant d'ailleurs une coëffure noire ſur la tête de ſa belle-ſœur, ſes ſoupçons ſe renouvellerent d'une étrange ſorte. Enfin il éclatte: Hé! où eſt donc votre belle-ſœur, dit-il? Vous devez le ſçavoir mieux que moi, répondit la Dame *Ouang*, puiſque c'eſt vous qui avez ménagé cette belle intrigue. Mais dites-moi, répliqua *Liu pao*, pourquoi ne portez-vous plus la coëffure blanche? Avez-vous quitté le deüil? La Dame *Ouang* eut la complaiſance de lui raconter l'hiſtoire de ce qui étoit arrivé pendant ſon abſence.

A peine eut-elle fini de parler, que *Liu pao* ſe frappe rudement la poitrine, & s'agite en déſeſpéré : mais peu à peu reprenant ſes eſprits ; j'ai encore une reſſource dans mon malheur, dit-il en lui-même. Vendons cette belle-ſœur ; de l'argent qui me viendra, j'acheterai une autre femme, & perſonne ne ſçaura que j'ai été aſſez malheureux pour vendre la mienne. Il avoit joué toute la nuit précédente, & avoit perdu les trente taëls qu'il avoit reçûs du Marchand de *Kiang ſi*, qui étoit déja bien loin avec ſa nouvelle épouſe.

Il ſe préparoit à ſortir de la maiſon, pour aller négocier cette affaire, lorſqu'il apperçut à la porte quatre ou cinq perſonnes qui ſe preſſoient d'y entrer. C'étoit ſon frere aîné *Liu yu*, ſon frere cadet *Liu tchin*, ſon neveu *Hi eul*, & deux Domeſtiques qui portoient le bagage. *Liu pao* conſterné à cette vûë, & n'ayant pas le front de ſoûtenir leur préſence, s'évade au plus vîte par la porte de derriere, & diſparoît comme un éclair.

La Dame *Ouang* tranſportée de joye, vint recevoir ſon cher mari. Mais quel ſurcroît d'allégreſſe, quand elle apperçut ſon fils, qu'à peine reconnoiſſoit-elle, tant il étoit devenu grand & bien-fait ! Hé ! par quelle bonne fortune, dit-elle, avez-vous ramené ce cher fils que je croyois perdu ?

Liu yu lui fit le détail de toutes ſes avantures ; & la Dame *Ouang* à ſon tour lui raconta fort au long toutes les indignitez que lui avoit fait ſouffrir *Liu pao*, & les extrémitez auſquelles il l'avoit réduite.

Alors *Liu yu* après avoir donné à ſa femme les juſtes éloges que méritoit ſa fidélité, ſi par une paſſion aveugle pour les richeſſes, s'écria-t'il, j'avois retenu les deux cens taëls que je trouvai par haſard, comment aurois-je pû retrouver notre cher enfant ? Si l'avarice m'avoit empêché d'employer ces vingt taëls à ſauver ceux qui faiſoient naufrage, mon cher frere périſſoit dans les eaux, & je ne l'aurois jamais vû. Si par une avanture ineſpérée, je n'avois pas rencontré cet aimable frere, aurois-je pû découvrir à tems le trouble & le déſordre qui regnoit dans ma maiſon ? Sans cela, ma chere femme, nous ne nous ſerions jamais vûs réünis : notre famille ſe ſeroit démembrée, & auroit été plongée dans l'affliction. Tout ceci eſt l'effet d'une Providence particuliere du Ciel, qui a conduit ces divers événemens. Quant à mon autre frere, ce frere dénaturé, qui ſans le ſçavoir, a vendu ſa propre femme, il s'eſt juſtement attiré le malheur qui l'accable. L'auguſte *Tien* traitte les gens ſelon qu'ils le méritent, qu'ils ne croyent pas échapper à ſa juſtice.

Apprenons de là combien il eſt avantageux de pratiquer la vertu ; c'eſt ce qui rend une maiſon de jour en jour plus floriſſante.

Dans la ſuite du tems *Hi eul* alla chercher ſon épouſe la fille de *Tchin*. Le mariage ſe conclut, & fut très-heureux. Ils eurent pluſieurs enfans, & virent une foule de petits-fils, dont pluſieurs s'avancerent par la voye des Lettres, & parvinrent aux premieres Charges. Ainſi cette famille fut illuſtrée.

QUATRE VERS FONT LA CONCLUSION DE L'HISTOIRE.

EN VOICI LE SENS :

L'action vertueuſe, par laquelle on rend l'argent qu'on avoit trouvé,
Fait retrouver un fils qu'on croyoit ne jamais voir.
Le déteſtable deſſein de vendre une belle-ſœur, eſt cauſe qu'on perd ſa propre femme.
La conduite du Ciel eſt tout-à-fait admirable ; il diſtingue parfaitement les bons des méchans : on ne lui en impoſe pas.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 314 sur 577

DEUX TRAITS D'HISTOIRE,

Ou plûtôt deux ſortes de jugemens; l'un où le crime étant d'abord abſous, le Ciel, au moment qu'il triomphe, le confond, & le punit avec éclat; l'autre, où l'innocence accablée, & prête à ſuccomber, vient tout-à-coup à être reconnuë, & vengée par une protection particuliere du Ciel.

L'OUVRAGE DE'BUTE PAR LES QUATRE VERS SUIVANS.

Celui qui dévoile & qui pénetre ce qu'il y a de plus caché;

Celui devant qui le mal eſt toûjours mal, & le bien eſt toûjours bien, c'eſt le Ciel.

En voulant nuire à autrui, c'eſt à ſoi-même qu'on nuit.

Les ruſes les mieux concertées, ſe découvrent à la fin.

PRÉFACE.

ON dit communément : quiconque ôte la vie à un autre, doit la perdre : c'eſt une loi univerſellement reçûë, & qui eſt néceſſaire à la ſocieté. C'eſt pour cela qu'il eſt ſi difficile de faire paſſer l'innocent pour coupable, & le coupable pour innocent. Etes-vous innocent? Celui qui veut vous perdre, peut bien ébloüir & corrompre les Juges les plus éclairez. Le juſte *Tien* ſemble peut-être d'abord conniver aux traits de la calomnie : mais il ne permet pas que vous y ſuccombiez. L'injuſtice ſe reconnoît enfin, & eſt confonduë.

Au contraire un ſcélérat juſtement accuſé, & qui crie à la calomnie, ſoûtient quelquefois la queſtion la plus rigoureuſe ſans rien avoüer, & force les accuſateurs à ſe déſiſter de leurs pourſuites. Mais enfin vient un jour, où le myſtere d'iniquité ſe révele, & où l'artifice ſe manifeſte.

Un criminel ſurvivra quelque tems, ſi l'on veut, à ſon crime. L'innocent ſera condamné à languir dans un cachot ; il ſe verra preſque ſous le glaive. Eſt-ce que cet ancien Seigneur qui eſt là-haut ſur nos têtes, n'a pas des yeux? Faites attention à ces belles paroles que nous tenons de nos Peres, & qu'ils ont exprimées dans quatre vers, dont voici la traduction.

Le Ciel eſt ſouverainement éclairé, on ne ſçauroit le tromper :

Il ne commence pas à ſçavoir les choſes d'ici-bas, lorſqu'il éclate & qu'il fait voir qu'il les ſçait.

La vertu & le vice ne demeurent jamais, l'une ſans récompenſe, & l'autre ſans châtiment.

Il n'eſt queſtion que du tems : tôt ou tard il viendra.

Les

Les plaintes que les gens opprimez pouſſent durant la vie, ou après la mort, vont au Ciel, & demandent vengeance. La vérité eſt quelquefois ſi embroüillée, que les Mandarins ne peuvent la découvrir. Mais l'auguſte Ciel examine tout, & voit tout très-clairement. L'artifice & la fourberie fuſſent-elles multipliées à l'infini, il les fait ſervir, pour amener l'occaſion favorable, où éclatent ſes juſtes & immuables Arrêts.

Auſſi l'on dit communément dans le monde: les méchans ſont craints, le Ciel ne l'eſt pas: les gens de bien ſont trompez, le Ciel ne l'eſt pas. On dit encore: le filet où le Ciel tient tous les hommes renfermez, eſt vaſte & ſpacieux: il fait comme s'il ne les voyoit pas. Cependant nul moyen d'en échapper.

Depuis qu'il y a un Gouvernement, combien de Magiſtrats intégres, ou de Juges éclairez ont paru ſur la ſcêne! Ignoroient-ils, que le Ciel prend intérêt & veille à la vie des hommes? Mais les paſſions font joüer des reſſorts imperceptibles. Cent faits les plus incroyables ne laiſſent pas d'être vrais, & cent autres les plus impoſans n'en ſont pas pour cela moins ſuppoſez.

Il ſuit de-là que les Procès en matiere criminelle, même les plus juſtes, doivent être examinez avec une ſcrupuleuſe attention, & à pluſieurs repriſes. Après quoi un Juge peut ne pas craindre que ceux qu'il a condamnez, crient à l'injuſtice, & demandent vengeance contre lui.

Aujourd'hui dans les Tribunaux, les Grands & les ſubalternes ſont dominez par la cupidité. Ils ne cherchent qu'à s'enrichir. Il n'y a guéres que les riches & les gens diſtinguez qui puiſſent les ſatisfaire. De-là il arrive que la Juſtice avec ſon équitable balance ne ſe trouve plus chez nous, & qu'elle a été jettée dans la grande Mer Orientale.

Je ſçai fort bien qu'on peut & qu'on doit, ſans de longues procédures, châtier des méchancetez notoires, qui demandent une briéve juſtice. Je conviens même que pour les affaires de moindre conſéquence, & dont on connoît les divers reſſorts, il eſt bon de les terminer au plûtôt, & de les accommoder. Mais je ne juge pas qu'un homicide puiſſe jamais être pardonné, & finir par voye d'accommodement; l'équité, la droite raiſon s'y oppoſent. Si l'accuſé, qui a trempé ſes mains dans le ſang d'un autre, n'eſt pas puni de mort, les mânes de celui qui a été tué & qui demandent juſtice, ne ſeront point en repos.

Quant aux dépoſitions de ces malheureux, qui dans un interrogatoire nomment des innocens pour complices de leurs crimes, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit trop examiner. On doit confronter les dépoſitions d'un jour avec celles d'un autre, & les éplucher avec une extrême application.

Il arrive d'ordinaire, que ces ſcélérats appliquez à une violente torture, & ſur le point d'être condamnez aux derniers ſupplices, s'accrochent à tout ce qu'ils peuvent. Ils feignent de vouloir tout avoüer: la calomnie ne leur coûte rien: ils accuſent un innocent, ſans ſe ſoucier beaucoup de perdre, non-ſeulement un homme, mais encore une famille entiere: ils ne ſongent qu'à ſe ſoulager eux-mêmes; & pour y réüſſir, tout leur eſt bon.

Un Juge ne doit-il pas pénétrer le fonds de leur ame, faire peu de cas de ſemblables accuſations, & en ſauvant ceux qu'on veut opprimer, ſe faire à lui-même un tréſor de mérites, dont ſes enfans & ſes neveux recüeilleront un jour mille bénédictions.

J'ai eu en vûë dans ce préambule d'inſtruire & le Peuple, & ceux qui ont part au Gouvernement. Il eſt conſtant que la plus petite plante, le plus vil arbriſſeau tient du Ciel ſuprême ce qu'il a reçu de vie. Combien plus doit-on dire, qu'il eſt l'Auteur de celle de tous

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 316 sur 577

les hommes, dont il eſt le premier pere.

Ainſi le principal devoir d'un Mandarin, c'eſt d'avoir des entrailles paternelles pour la conſervation de ceux qui ſont confiez à ſes ſoins. Il doit employer les voyes de douceur & de ſévérité pour maintenir la tranquillité, & prévenir le déſordre, & dans toute ſa conduite ne rien faire d'indigne du beau nom de pere & de mere du Peuple. Par-là il gagnera entiérement ſon affection, & cette affection éclatera par des marques d'une éternelle reconnoiſſance. Mais ſur-tout l'auguſte Ciel récompenſera ſon équité, & le protégera d'une façon particuliere.

HISTOIRE.

SOUS la Dynaſtie des *Ming* (*a*) un homme riche de la Ville de *Sou tcheou* nommé *Ouang kia*, étoit depuis long-tems l'ennemi déclaré d'un certain *Li y*. Il avoit cherché cent fois l'occaſion de le perdre, ſans avoir pû la trouver. Un jour qu'il faiſoit un vent terrible, & qu'il pleuvoit à verſe, il part vers la troiſiéme veille de la nuit, réſolu de l'aſſaſſiner dans ſa maiſon.

Ce ſoir-là *Li y*, après avoir ſoupé tranquillement, s'étoit couché, & dormoit d'un profond ſomme avec ſa femme, lorſqu'une troupe de dix brigands enfonce ſa porte. Ce bruit le réveille : il voit ces ſcélérats le viſage barboüillé de rouge & de noir, entrer tumultuairement dans ſa chambre.

A cette vûë la Dame *Tſiang* ſa femme toute effrayée ſe gliſſe dans la ruelle, & enſuite ſous le lit, où elle ſe cache : à demi morte de frayeur, elle apperçoit qu'un de la troupe, qui avoit une grande barbe, & une large face ſaiſit *Li y* par les cheveux, lui abat la tête d'un coup de ſabre : après quoi toute la troupe, ſans toucher à quoique ce ſoit de la maiſon, ſort dans le moment & diſparoît.

La Dame *Tſiang*, qui avoit vû tout ce qui s'étoit paſſé, étant revenuë de ſon extrême frayeur, ſort de deſſous le lit, & s'habille à la hâte : puis ſe tournant vers le corps & la tête coupée de ſon mari, elle ſe lamente, & pouſſe les plus hauts cris. Les voiſins accourent en foule pour voir de quoi il s'agit. Un ſi triſte ſpectacle les conſterne. Ils s'efforcent néanmoins de conſoler la pauvre Dame toute éplorée : mais elle ſe refuſoit à toute conſolation.

Vous voyez, leur dit-elle, mon mari égorgé ; ne cherchez pas bien loin l'aſſaſſin ; c'eſt *Ouang kia*. Quelle preuve en avez-vous, repliquerent les voiſins ? Quelle preuve, ajoûta-t'elle ? J'étois caché ſous le lit, j'ai conſidéré le meurtrier. C'eſt *Ouang kia* lui-même, cet ennemi juré de mon mari : j'ai remarqué ſa grande barbe & ſa large face : tout barbouillé qu'il étoit, je l'ai bien reconnu. De ſimples voleurs ſeroient-ils ſortis de la maiſon, ſans en rien emporter ? Oüi, c'eſt *Ouang kia*, qui eſt le meutrier de mon mari, j'en ſuis ſûre. Aidez-moi, je vous en conjure ; aidez-moi à tirer vengeance de ce ſcélérat, & daignez m'accompagner chez le Mandarin, pour demander juſtice, & rendre témoignage de ce que vous avez vû.

Ils lui répondirent qu'ils étoient inſtruits de l'inimitié qui étoit entre *Ouang kia* & ſon mari, & qu'ils en rendroient volontiers témoignage dans le Tribunal ; que d'ailleurs c'étoit pour eux un devoir

(*a*) C'eſt ſous cette Dynaſtie que vivoit l'Auteur de cette Hiſtoire.

indiſpenſable d'avertir le Mandarin, lorſque dans le quartier il s'étoit fait un vol ou un meurtre ; ainſi, que dès le lendemain elle n'avoit qu'à préparer une accuſation, & qu'ils l'accompagneroient, lorſqu'elle iroit la préſenter : après quoi ils ſe retirerent.

Quand ils furent partis, la Dame *Tſiang* ferme ſa porte, & paſſe le reſte de la nuit dans les gémiſſemens & les ſanglots.

A la pointe du jour elle pria ſes voiſins de lui faire venir un homme qui dreſſât & compoſât l'accuſation qu'elle vouloit faire. Auſſi-tôt qu'elle fut écrite, elle ſe met en chemin, & va droit à l'Audience du Mandarin. C'étoit juſtement l'heure où il tenoit ſon Audience, & où il rendoit juſtice. La Dame l'ayant apperçû, hâte le pas, & ſe proſternant au bas du dégré de l'eſtrade, elle crie d'une voix lamentable, *au meurtre, à l'aſſaſſinat.*

Le Mandarin lui voyant en main une accuſation, s'informe de ce que c'étoit ; & ayant appris qu'il s'agiſſoit d'un meurtre fait par des voleurs ou par des aſſaſſins, il admet l'accuſation, & promet de rendre juſtice. Les gens du quartier s'avancerent au même tems, & préſenterent leur Requête, pour l'avertir du déſordre arrivé dans leur voiſinage.

A l'inſtant le Mandarin dépêche des Officiers de Juſtice, pour faire la viſite du corps mort, & en dreſſer un Procès verbal. Puis il ordonne aux Archers d'arrêter au plûtôt celui qu'on aſſûroit être l'aſſaſſin. *Ouang kia* demeuroit tranquille dans ſa maiſon, & paroiſſoit ne point craindre, dans la fauſſe confiance où il étoit, que s'étant barboüillé le viſage, il étoit impoſſible qu'on l'eût reconnu. Il s'applaudiſſoit de ſon induſtrie, lorſque tout-à-coup il ſe vit environné d'une troupe d'Archers, qui venoient d'entrer bruſquement dans ſa maiſon. Qu'on s'imagine voir un homme qui ſe bouche les oreilles, pour n'être pas effrayé des éclats du tonnerre, & que la foudre frappe au même inſtant. Tel étoit *Ouang kia.*

Auſſi-tôt on ſe ſaiſit de lui ; on le charge de fers ; & on le conduit à l'Audience. C'eſt donc toi, malheureux, dit le Mandarin, qui eſt l'aſſaſſin de *Li y.* Moi, Seigneur, répondit le ſcélérat, ſi pendant la nuit *Li y* a été tué par des voleurs, ſuis-je reſponſable de ſa mort? Pour lors le Mandarin ſe tournant vers la Dame *Tſiang:* Eh bien, lui dit-il, comment prouvez-vous qu'il eſt l'auteur de ce meurtre ?

Seigneur, répondit-elle, lorſque le coup ſe fit, j'étois cachée auprès du lit, & de-là j'ai vû le malheureux donner le coup de la mort à mon mari : je le reconnus bien. Mais, répliqua le Mandarin ; c'étoit la nuit que le coup s'eſt fait : comment dans l'obſcurité avez-vous pû le reconnoître ?

Ah ! Seigneur, dit-elle, non ſeulement je remarquai ſa taille & ſon air ; mais j'ai encore un indice bien certain : De ſimples voleurs ſe ſeroient-ils retirez avec tant de précipitation, ſans rien enlever de la maiſon ? Une action ſi noire & ſi barbare, eſt l'effet d'une ancienne inimitié, qui n'a été que trop publique ; & mon mari n'avoit point d'autre ennemi que *Ouang kia.*

Pour lors le Mandarin fit approcher les voiſins, & leur demanda s'il y avoit effectivement une inimitié ancienne entre *Ouang kia* & *Li y* ? Oüi, Seigneur, répondirent-ils, elle étoit connuë de tout le quartier. Il n'eſt pas moins vrai que le meutre a été fait, ſans qu'on ait rien emporté de la maiſon.

Pour lors le Mandarin hauſſant la voix, & prenant le ton de Maître ; qu'on donne à l'heure même une rude queſtion à *Ouang kia.* Ce malheureux qui étoit riche, & qui avoit toûjours vêcû à ſon aiſe, frémit de tout lui-même au ſeul mot de queſtion, & déclara qu'il alloit tout avoüer. Il eſt vrai, dit-il, que j'avois pour *Li y* une haine mortelle ; c'eſt ce qui m'a porté à me déguiſer en voleur, pour n'être pas connu, & à l'aſſaſſiner

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 318 sur 577

dans ſa propre maiſon. Le Mandarin ayant reçû ſa dépoſition, le fit conduire dans le cachot des criminels condamnez à mort.

Ouang kia ſe voyant dans la priſon, rêvoit continuellement aux expédiens qu'il pourroit prendre, pour ſe tirer de cette mauvaiſe affaire, & pour rendre inutile le fâcheux aveu qui lui étoit échappé. Plus il rêvoit, & moins il y trouvoit d'eſpérance. Enfin une fois qu'il s'étoit fort tourmenté l'eſprit: comment ſe peut-il faire, dit-il en lui-même, que je n'aye pas plûtôt penſé au vieux *Seou*, cet Ecrivain ſi verſé dans les ruſes les plus ſubtiles: j'ai été autrefois en liaiſon avec lui; c'eſt un habile homme, & d'un eſprit fertile en ces ſortes d'inventions: il a des expédiens pour tout, & rien ne l'arrête.

Lorſqu'il s'entretenoit de ces penſées, il apperçoit *Ouang ſiao eul* ſon fils, qui venoit le voir: auſſi-tôt il lui fait part de ſon projet, & lui donne ſes ordres. Surtout, lui ajoûta-t'il, ſi *Seou* vous donne quelque eſpérance, n'épargnez point l'argent, & ſongez qu'il s'agit de la vie de votre pere. *Siao eul* promit de tout riſquer dans une affaire ſi importante.

A l'inſtant il court chez *Seou*, & l'ayant heureuſement rencontré, il lui expoſe l'affaire de ſon pere, & le conjure de chercher quelque moyen de le ſauver. Sauver votre pere, répondit ce vieux Routier, c'eſt une choſe bien difficile; il a contre lui ſa propre dépoſition. Le Mandarin nouvellement arrivé dans la Province, eſt jaloux de ſa gloire: il a reçû lui-même la dépoſition, & a prononcé la Sentence. Vous auriez beau en appeller à un Tribunal Supérieur; elle eſt entre les mains du premier Juge. Croyez-vous qu'il veüille jamais avoüer que ſes procédures ont été défectueuſes. Ecoutez: ſans tant de diſcuſſions, donnez-moi un, deux, trois, quatre cens taëls, & laiſſez-moi faire; je vais aller à la Cour (à *Nan king*), & j'y trouverai quelque occaſion d'y faire un coup de mon métier; je l'ai déja dans la tête, & le cœur me dit que je réüſſirai.

Comment prétendez-vous donc vous y prendre, dit *Siao eul*? Point tant de curioſité, répliqua *Seou*; livrez-moi ſeulement la ſomme que je demande, & vous verrez de quoi je ſuis capable. *Siao eul* retourne promptement à ſa maiſon, peſe l'argent, l'apporte, & preſſe *Seou* de hâter ſon voyage.

Conſolez-vous, s'écria *Seou*; à la faveur de ces piéces blanches, il n'y a point d'affaire, quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, que je ne puiſſe ajuſter: ſoyez tranquille, & epoſez-vous ſur moi. *Siao eul* prit congé de lui, & le remercia de ſon zéle.

Dès le lendemain *Seou* partit pour *Nan king*, & y arriva en peu de jours. Il alla auſſi-tôt au Tribunal Suprême, où toutes les cauſes criminelles de l'Empire ſont portées. Là il s'informe adroitement de l'état préſent de ce Tribunal, du nom, du crédit, & du génie des Officiers Subalternes.

Il apprit qu'un nommé *Siu kung*, de la Province de *Tche kiang* y étoit *Lan-tchung* (c'eſt une eſpéce d'Avocat) que c'étoit un homme habile à manier les affaires, & d'un accès facile. Il l'aborda avec une Lettre de recommandation, qu'il accompagna d'un fort joli préſent.

Siu kung le reçut avec politeſſe, & ayant remarqué que *Seou* étoit un beau parleur, il l'invita à venir ſouvent le voir. *Seou* n'eut garde d'y manquer, & il n'oublia rien pour s'inſinuer peu à peu dans ſon amitié, & pour gagner ſes bonnes graces: mais il ne s'étoit encore préſenté nulle occaſion favorable à ſon deſſein.

Un jour qu'il y penſoit le moins, il apprit qu'une troupe d'Archers venoit de conduire au Tribunal plus de vingt Corſaires, qui devoient être condamnez irrémiſſiblement à avoir la tête tranchée. Il ſçut en même tems que parmi ces voleurs il y en avoit deux qui étoient de *Sou tcheou*. A cette nouvelle remuant doucement la tête: j'ai, dit-il, ce que je cherche

che, & me voilà en train de réüſſir dans mon projet.

Le lendemain il prépare un grand repas, & envoye à *Siu kung* un billet d'invitation. Celui-ci monte auſſi-tôt en chaiſe, & ſe rend à la maiſon de *Seou*. Grande amitié de part & d'autre. *Seou* introduit ſon hôte dans ſon logis avec un air épanoüi, & lui donne la place honorable. Durant le repas ils s'entretinrent agréablement de différens ſujets, & burent juſques bien avant dans la nuit. Enfin *Seou* ayant fait retirer les Domeſtiques, & ſe trouvant ſeul avec ſon convive, tire un paquet de cent taëls, & le lui préſente.

Siu kung effrayé de cette offre, dans la crainte qu'on ne lui tendît quelque piége, demanda pour quelle raiſon il lui faiſoit un préſent ſi conſidérable? J'ai un proche parent appellé *Ouang*, répondit *Seou*, qu'on a accuſé fauſſement d'un crime, pour lequel il eſt détenu en priſon dans ſa Ville. Il implore humblement votre protection, & vous prie de le tirer du péril où il ſe trouve. Pourrois-je, répliqua *Siu kung*, vous refuſer un ſervice qui dépendroit de moi? Mais l'affaire dont vous me parlez, n'eſt pas de mon diſtrict : comment puis-je m'en mêler?

Rien de plus aiſé, reprit *Seou*, daignez m'écouter un moment. Toute la preuve qu'on apporte pour perdre mon parent, & pour lui attribuer le meurtre de *Li y*, c'eſt qu'il étoit ſon ennemi déclaré. Comme on n'a pû découvrir le véritable aſſaſſin, on a ſoupçonné mon parent, & ſans autre formalité on l'a renfermé dans un cachot. Or je ſçai qu'hier on conduiſit à votre Tribunal plus de vingt Corſaires, parmi leſquels il y en a deux qui ſont de la Ville de *Sou tcheou*, où le meurtre a été commis. Il n'eſt queſtion que d'engager ces deux voleurs d'ajoûter l'aſſaſſinat de *Li y* aux autres crimes qu'ils avoüeront dans leurs dépoſitions: ils n'en ſeront pas moins condamnez à avoir la tête coupée ; & un pareil aveu n'augmentera en rien la rigueur de leur ſupplice. Cet aveu juſtifiera mon parent, & il vous ſera à jamais redevable de la vie que vous lui aurez renduë.

Siu kung goûta cet expédient, & promit de le faire réüſſir. Auſſi-tôt il prend le paquet d'argent ; & après avoir appellé ſes domeſtiques, & fait ſes remerciemens du feſtin qu'on venoit de lui donner, il monte en chaiſe, & s'en retourne dans ſa maiſon.

Seou ne s'endormit pas durant ce tems-là : il s'informa ſous main quels étoient les parens des deux voleurs de *Sou tcheou* : & en ayant découvert quelques-uns, il leur fit confidence de ſon deſſein, en leur faiſant les plus belles promeſſes, s'ils pouvoient engager ces deux voleurs à faire un aveu qui ne leur ſeroit d'aucun préjudice : & pour les convaincre qu'il ne leur donnoit pas de vaines paroles, il leur fit préſent par avance de cent taëls.

Cette libéralité produiſit ſon effet ; & les deux voleurs conſentirent à ce qu'on voulut. Ainſi, lorſqu'on les fit venir pour être examinez & jugez en dernier reſſort, *Siu kung*, qui étoit chargé de cette commiſſion, les voyant à ſes pieds, commença l'interrogatoire de cette ſorte : Combien avez-vous tué de perſonnes? Les deux voleurs répondirent, en tel tems, en tel lieu nous avons tué tels & tels. Dans tel mois, & à tel jour, nous allâmes pendant la nuit dans la maiſon d'un certain *Li y*, & nous l'égorgeâmes.

Siu kung ayant reçu ces dépoſitions, fit reconduire les voleurs en priſon. Enſuite il dreſſa un Procès verbal, où leurs réponſes étoient exactement détaillées, & il conclut par prononcer leur ſentence. *Seou* va auſſi-tôt trouver les Greffiers, & leur fait faire au nom du Tribunal une copie bien légaliſée de ce Jugement : après quoi ayant pris congé de *Siu kung*, il vole à *Sou tcheou*, va droit à l'Hôtel du Mandarin, qui donnoit alors ſon Audience, & lui remet le paquet.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 320 sur 577

Le Mandarin l'ouvre; & ayant lû que l'auteur du meurtre d'un certain *Li y* a été pris & reconnu, il s'écria d'abord : comment cela ſe peut-il faire, puiſque *Ouang kia* a nettement confeſſé ce crime. Comme il ordonnoit qu'on fît comparoître le priſonnier, pour être interrogé de nouveau, *Ouang ſiao eul* entre dans le Parquet, criant à haute voix : on a calomnié mon pere, on veut l'opprimer.

Cet aſſemblage de circonſtances étonna le Mandarin ; & dépoſant ſur le champ tous ſes doutes, il ordonna qu'on remît *Ouang kia* en liberté, ce qui s'exécuta à l'inſtant.

La Dame *Tſiang* ayant appris la nouvelle de ce prompt élargiſſement, comprit bien qu'elle n'avoit plus de démarches à faire, & que ſes pourſuites ſeroient inutiles. Après tout, dit-elle, comme c'eſt pendant la nuit que le meurtre s'eſt fait, il n'eſt pas impoſſible que je me ſois trompée. Ainſi elle abandonna cette affaire, & ne ſongea pas à la pouſſer davantage.

On peut juger quelle étoit la joye de *Ouang kia*. Il retourna dans ſa maiſon comme en triomphe au milieu des acclamations de ſes parens & de ſes amis. Sa démarche étoit fiere & orgüeilleuſe : mais comme il étoit prêt d'y entrer, il fut tout-à-coup frappé d'une bouffée de vent froid, & cria de toutes ſes forces, *Je ſuis perdu. J'apperçois* Li y : *il me menace, il ſe jette ſur moi* ; & en proférant ces dernieres paroles, il tombe à la renverſe ſans connoiſſance, & expire en un inſtant. Exemple terrible & effrayant ! grande leçon ! on ne ſçauroit tromper le *Tien*.

AUTRE TRAIT D'HISTOIRE

ON vient de voir comment le coupable a paſſé pour innocent. L'exemple ſuivant montrera comment l'innocent eſt traitté en coupable. Dans cette ſeconde Hiſtoire, la ruſe & l'artifice d'un méchant homme attire à un pauvre Lettré un terrible enchaînement de malheurs ; & certes ſans la providence du *Tien*, qui fit enfin briller la vérité, l'innocent perdoit la vie.

CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN QUATRE VERS.

Grande & inconteſtable doctrine.
La vertu récompenſée, le vice puni ;
C'eſt ce qui fait éclater l'équité du Ciel.
En voulant nuire à autrui, on ſe nuit à ſoi-même.

J'ai trouvé que dans la Dynaſtie préſente des *Ming* dans la petite Ville *Yung kia* du diſtrict de *Ouen tcheou* dans la Province de *Tche kiang*, il y avoit un Lettré appellé *Ouang* ſurnommé *Kié*, & dont le titre honorable étoit *Ouen hao*. Il avoit épouſé une Dame nommée *Lieou*, qui ſeule poſſédoit toute ſon affection : il en eut une fille, qui n'avoit encore que deux ans au tems dont je vais par-

ler. Ainſi toute la famille ſe réduiſoit à eux trois, & à quelques Eſclaves ou Domeſtiques.

Bien qu'il ne fût pas riche, il ne laiſſoit pas de vivre honorablement. L'étude faiſoit toute ſon occupation. Il n'étoit pas encore gradué, mais il aſpiroit à cet honneur; & pour y parvenir, il vivoit dans la retraitte; & toûjours occupé de ſes Livres, il ne ſe délaſſoit de ſon travail que par quelques viſites qu'il rendoit à un petit nombre d'amis, avec qui il étoit en commerce d'Ouvrages d'eſprit.

Quant à la Dame *Lieou*, c'étoit un modéle de vertu : elle étoit fort ſpirituelle, attentive, œconome, & laborieuſe. Deux perſonnes d'un caractere ſi aimable vivoient enſemble dans une grande union, & avec beaucoup de douceur. Une après-dînée vers la fin du Printems que le Ciel étoit parfaitement beau, deux ou trois de ſes amis vinrent le tirer de ſon étude, pour aller faire un tour de promenade hors de la Ville.

CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN SIX VERS.

Les jours ſombres & pluvieux qui avoient précedé, donnoient un nouvel éclat au Soleil qui ne s'étoit pas montré depuis pluſieurs jours ;

Cent ſortes d'oiſeaux différens animoient & diverſifioient les bocages.

Une infinité de papillons voltigeans ſur les têtes fleuries des pêchers agitez par les doux Zéphirs, formoient une brillante parure.

Les fleurs attachées aux branches, ſans eſtre encore fanées, tapiſſoient par tout les jardins.

Enfin toute la jeuneſſe de la Ville repanduë dans la campagne, faiſoit un ſpectacle charmant.

Chacun étoit dans la joye, & s'y livroit au milieu des feſtins.

Ouang entraîné par les douces impreſſions du Printems, ne ſongea auſſi qu'à ſe divertir : lui & ſa compagnie ſe régalerent, & bûrent pluſieurs raſades. Enfin ils ſe ſéparerent.

Ouang arrivant dans ſa maiſon, trouve à ſa porte deux de ſes Domeſtiques, qui s'échauffoient extrêmement contre un homme de dehors. Celui-ci étoit de la Ville de *Hou tcheou*, & s'appelloit *Liu*. Il avoit en main un panier plein de gingembre qu'il vendoit. Les Domeſtiques prétendoient qu'il ſe faiſoit payer trop cher la quantité qu'ils en avoient pris. Le Marchand de ſon côté crioit qu'on lui faiſoit tort, ſi on lui retranchoit le moindre denier. *Ouang* ayant appris le ſujet de leur querelle, ſe tourne vers le Marchand. Tu es bien payé, lui dit-il, retire-toi, & ne fais point tant de bruit à ma porte.

Le Marchand, homme ſimple & ſincere, répliqua auſſi-tôt avec ſa franchiſe ordinaire : il ne nous eſt pas poſſible à nous autres petits Marchands de ſupporter la moindre perte ; cela eſt bien mal à vous, qui devez avoir l'ame grande & généreuſe, de chicaner ainſi avec de pauvres gens.

Ouang, qui avoit un peu de vin dans la tête, entre à ces mots dans une étrange colere. Coquin que tu es, lui dit-il, oſes-tu bien me parler avec ſi peu de reſpect ? Sur quoi, ſans faire réflexion que c'étoit un homme fort âgé, il le pouſſe rudement, & le jette à la renverſe. La chûte fut violente, & le pauvre malheureux reſta ſans ſentiment ni connoiſſance.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 322 sur 577

CE QUI SUIT EST EXPRIMÉ EN DEUX VERS.

L'homme diſparoît ici-bas comme la Lune, qui vers le matin ſe precipite en un moment derriere la Montagne.

La vie eſt comme une lampe, qui, lorſque l'huile vient à manquer, s'éteint à la troiſiéme veille.

Après tout on ne doit jamais ſe mettre en colere, encore moins contre des gens qui vivent de leur petit commerce. Un ou deux deniers de plus ne valent pas la peine de chicaner. Il eſt cependant très-ordinaire de voir des Domeſtiques ſe prévaloir du rang & du crédit de leur Maître, uſer de violence, maltraitter le Peuple, & par-là deshonorer leurs Maîtres, ou leur ſuſciter de mauvaiſes affaires. Auſſi voit-on que ceux qui ont de la conduite, donnent chez eux des ordres ſi ſéveres, qu'ils préviennent de ſemblables inconvéniens.

Il eſt certain que *Ouang* auroit dû ſe modérer: il commit en cela une groſſe faute: mais auſſi en fut-il bien puni, comme on le verra dans la ſuite. Dans le moment qu'il vit cet Etranger tombé à ſes pieds ſans mouvement & preſque ſans vie, il fut ſaiſi d'une extrême frayeur, qui diſſipa bien-tôt les fumées du vin. Il ſe met en mouvement, il crie au ſecours: on vient en hâte, & l'on tranſporte cet homme demi-mort dans la Salle voiſine. Comme il ne donnoit point encore de ſigne de vie, on lui fait avaler du thé bien chaud, & peu après il revint de ſon évanoüiſſement.

Alors *Ouang* lui ayant fait d'humbles excuſes, lui fit boire pluſieurs coups d'excellent vin, & lui ſervit à manger pour rétablir ſes forces: après quoi il lui fit préſent d'une piéce de taffetas, dont il pouvoit tirer quelque argent.

Ce bon traittement fit ſur le champ paſſer ce pauvre homme de l'indignation à la joye, & il la témoigna par mille actions de graces; après quoi il prit congé, & ſe rendit ſur le bord de la riviere, qu'il devoit paſſer avant qu'il fût tout-à-fait nuit.

Si *Ouang* avoit pû prévoir l'avenir, il auroit retenu cet Etranger, & l'auroit nourri dans ſa maiſon, du moins pendant deux mois. Ce trait d'hoſpitalité l'eût préſervé des traverſes que nous allons voir fondre ſur lui. Sa conduite nous fait une bonne leçon, qui eſt exprimée dans ce proverbe. *On lance des deux mains un filet de fil d'or, & l'on amene cent malheurs.*

Ouang ne l'eut pas plûtôt vû parti, qu'il entre dans l'intérieur de ſa maiſon, & s'applaudit avec ſa femme de s'être ſi bien tiré d'un ſi mauvais pas.

Comme il étoit nuit, la Dame *Lieou* appelle ſes Eſclaves, & leur ordonne de ſervir inceſſamment le ſouper. Elle commence par faire avaler à ſon mari un bon coup de vin chaud, pour le remettre de ſa frayeur. Il avoit déja repris ſes eſprits, & ſon cœur ſe tranquilliſoit, lorſqu'il entend tout-à-coup frapper à la porte.

Une nouvelle frayeur le ſaiſit. Il prend vîte la lampe, & va voir de quoi il s'agit. Il trouve un nommé *Tcheou ſe*, qui étoit le Chef de la Barque, ſur laquelle on paſſe la riviere. Il avoit en main la piéce de taffetas & le panier du Marchand.

Auſſi-tôt qu'il apperçut *Ouang*, il lui dit d'un air effaré: quelle terrible affaire vous êtes-vous attirée? Vous êtes un homme perdu. Quoi! un Lettré comme vous tuer un pauvre Marchand! Ce fut un coup de foudre pour le malheureux *Ouang*. Que voulez-vous encore dire, reprit-il en tremblant? Eſt-ce, repliqua *Tcheou ſe*, que vous ne m'avez pas compris? Ne reconnoiſſez-vous pas ce taffetas & ce panier? Eh! oüi, ajoûta-t-il: un vendeur de gingembre qui eſt de

Hou

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 323 sur 577

Hou tcheou eſt venu chez moi : cette piéce de taffetas il l'a reçûë de moi aujourd'hui ; c'eſt dans ce panier qu'il portoit ſa marchandiſe. Comment eſt-ce que ces choſes ſe trouvent entre vos mains?

Il faiſoit déja nuit, dit *Tcheou ſe*, lorſqu'un homme de *Hou tcheou*, appellé *Liu*, me demanda à paſſer la riviere ſur ma barque. A peine y eut-il mis le pied, qu'il fut ſurpris d'un mal violent de poitrine, qui le réduiſit à l'extrêmité : alors m'avertiſſant que c'étoit l'effet des coups que vous lui aviez donnez, il me remit la piece de taffetas & le panier. Cela ſervira de preuve, pourſuivit-il, lorſque, comme je vous en conjure, vous ſuivrez cette affaire en Juſtice. C'eſt pourquoi allez au plûtôt à *Hou tcheou*, pour informer mes parens, & les prier de me venger, en demandant la mort de celui qui me l'a procurée. En finiſſant ces mots, il expira. Son corps eſt encore ſur la barque que j'ai conduite près de votre porte, qui eſt à l'entrée de la Riviere. Vous pouvez vous en inſtruire par vous-même, afin d'aviſer aux meſures que vous avez à prendre pour votre ſûreté.

A ce recit, *Ouang* fut tellement effrayé, qu'il ne pût proférer une ſeule parole. Son cœur étoit agité comme celui d'un jeune *Fan* ſerré de près, qui va heurter çà & là, ſans trouver d'iſſuë pour s'échapper.

Enfin revenant un peu à lui-même, & diſſimulant l'embarras où il étoit ; ce que vous me racontez, lui dit-il hardiment, ne ſçauroit être. Néanmoins il ordonna ſecrettement à un Domeſtique de viſiter la barque, & de bien examiner ſi la choſe étoit véritable. Celui-ci revint au plus vîte, & aſſura que le corps mort y étoit effectivement.

Ouang étoit un homme d'un eſprit irréſolu, & dont les vûës étoient bornées. Il rentre dans ſa maiſon tout hors de lui-même, & racontant à ſa femme ce qu'il venoit d'apprendre : ç'en eſt fait de moi, s'écria-t'il, je ſuis un homme perdu ; l'orage eſt prêt à créver ſur ma tête ; je ne ſçache qu'un remede à mon malheur ; c'eſt de gagner ce Batelier, afin qu'à la faveur des ténébres il jette quelque part ce cadavre. Il n'y a que ce moyen de me tirer d'intrigue.

Sur cela il prend un paquet de pluſieurs morceaux d'argent, qui faiſoient environ vingt taëls, & vient rejoindre avec précipitation le Batelier. Mon Maître, lui dit-il, je compte que vous me garderez le ſecret : je vais vous parler confidemment. Il eſt vrai que je me ſuis attiré cette mauvaiſe affaire ; mais certainement il y a eu plus d'imprudence que de malice. Nous ſommes l'un & l'autre de *Ouen tcheou* : je me flatte que vous aurez pour moi le cœur d'un bon Concitoyen. Voudriez-vous me perdre pour l'amour d'un Etranger? Quel avantage vous en reviendroit-il? Ne vaut-il pas mieux aſſoupir cette affaire? Ma reconnoiſſance ſera proportionnée à votre bienfait. Prenez donc le cadavre, & jettez-le en quelque endroit écarté : l'obſcurité de la nuit favoriſe notre deſſein, & il n'y a perſonne qui puiſſe en avoir la moindre connoiſſance.

Quel endroit puis-je choiſir, reprit le Batelier? Si demain par haſard quelqu'un vient à découvrir le myſtere, & qu'on faſſe des recherches en Juſtice, on me regardera comme complice du meurtre, & pour vous avoir rendu ſervice, je ſerai également intrigué dans une affaire ſi fâcheuſe.

Vous ſçavez bien, dit *Ouang*, que la ſépulture de mon pere eſt ici proche, & que cet endroit n'eſt point fréquenté. D'ailleurs la nuit eſt très-obſcure, & il n'eſt point à craindre que vous trouviez une ſeule ame en chemin. Prenez donc la peine d'y tranſporter le cadavre ſur votre barque.

Cette vûë eſt aſſez bonne, reprit le Batelier, mais comment reconnoîtrez-vous ce ſervice? Alors *Ouang* tire le paquet d'argent, & le lui donne. Celui-ci ſentant au poids que la ſomme étoit peu conſidérable : quoi! dit-il d'un air dédai-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 324 sur 577

gneux, il s'agit d'un homme tué, & vous prétendez en être quitte avec une ſomme ſi modique? C'eſt ma bonne fortune qui a conduit cet homme ſur ma barque. Le Ciel a voulu me fournir une occaſion de changer ma condition dans une meilleure, & vous me donnez ſi peu? Cette affaire me doit au moins valoir cent taëls.

Ouang qui ſouhaittoit avec paſſion ſe tirer au plûtôt d'intrigue, n'oſa le contredire. Il témoigna par un ſigne de tête qu'il acceptoit la condition, & auſſi-tôt il rentre dans ſa maiſon, il ramaſſe à la hâte quelques piéces d'argent qui lui reſtoient, il y joint des habits, les ornemens de tête de ſa femme, & autres choſes ſemblables, & revient promptement offrir le tout à *Tcheou ſe*, en lui diſant que ce qu'il lui donnoit, montoit environ à ſoixante taëls; que c'étoit tout ce que ſa pauvreté lui permettoit de faire, & qu'il le prioit de s'en contenter.

Effectivement *Tcheou ſe* parut ſe radoucir. Je ne veux point, dit-il, me prévaloir de votre malheur: mais comme vous êtes un homme de Lettres, j'eſpere que dans la ſuite vous aurez des égards pour moi.

Ouang commença dès ce moment à reſpirer. Devenu plus tranquille, il fit ſervir la colation au Batelier, pendant laquelle il ordonna à deux de ſes eſclaves de préparer des peſles & des hoyaux. Un des deux s'appelloit *Hou*: c'étoit un vrai brutal: auſſi lui avoit-on donné le ſurnom de *Hou* le Tigre. La troupe s'embarqua auſſi-tôt, & dès qu'on fut arrivé vis-à-vis de la ſépulture, on y choiſit un endroit où la terre étoit molle & aiſée à foüir. Ils firent une foſſe, & y enterrerent le cadavre. Après quoi ils ſe rembarquerent, & retournerent promptement à la maiſon.

Ce travail les occupa preſque toute la nuit, & ils ne parurent qu'au lever de l'aurore. Le déjeûner étoit prêt pour le Batelier, après lequel il prit congé. *Ouang* ayant fait retirer ſes valets, & ſe trouvant ſeul, paſſa dans ſon appartement pour ſe conſoler avec ſa femme. Eſt-il poſſible, s'écria-t'il, qu'un homme de ma profeſſion & d'une ſi ancienne famille, ſe voye réduit à recevoir la Loi d'un miſérable, auquel je ne daignerois pas parler en toute autre conjoncture? A ces mots il verſa un torrent de larmes.

Sa femme s'efforça de modérer ſa douleur: pourquoi vous attriſter ainſi? C'eſt-là une ſuite inévitable de votre deſtinée; il étoit reglé que vous vous trouveriez un jour dans cet embarras, & qu'il vous en coûteroit la ſomme que vous avez payée. Au lieu de murmurer comme vous faites, béniſſez le Ciel de ce qu'il vous a protégé dans ce malheur. Ne ſongez plus qu'à prendre un peu de repos; vous en avez beſoin après les fatigues & les agitations où vous avez été pendant toute la nuit. *Ouang* ſuivit ce conſeil, & il ſe mit au lit.

Pour ce qui eſt du Batelier, il vendit ſa barque, & de l'argent que le Lettré lui avoit donné, il ouvrit boutique, & s'adonna au commerce.

J'interromps ici le fil de mon hiſtoire pour faire une réfléxion. Il faut que ce Lettré eût bien peu de conduite: car enfin en prenant le parti de fermer la bouche au Batelier à force d'argent, ne devoit-il pas faire mettre dans la barque bon nombre de fagots bien ſecs, pour brûler le cadavre? Il n'en ſeroit reſté aucun veſtige, & il eût été à couvert de toutes recherches: au lieu que ſe contentant de le faire enterrer, il s'eſt comporté de même que ceux qui ne font que couper les mauvaiſes herbes d'un champ, & qui laiſſent la racine. Ces herbes croiſſent de nouveau au Printems, & cauſent le même dommage. Un Laboureur habile les arrache juſqu'à la racine: étant ainſi déracinées, la premiere gelée blanche qui ſurvient, les pourrit, & il n'y a plus à y revenir.

Ce qu'on dit eſt bien vrai, que les malheurs viennent en poſte, & ſe ſuccedent

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 325 sur 577

les uns aux autres. La fille de *Ouang* dont j'ai parlé, commençoit ſa troiſiéme année, lorſqu'elle fut attaquée d'une petite vérole tres-maligne. On fit force prieres pour cette fille unique : on conſulta les ſorts, on fit venir d'habiles Médecins; tout cela inutilement. Le pere & la mere paſſoient les jours entiers dans les pleurs, à côté du lit de la malade. Enfin ils apprirent qu'il y avoit dans la Ville un nommé *Siu*, Médecin très-expérimenté pour ces ſortes de maladies, & qui avoit ſauvé un grand nombre d'enfans, dont la vie étoit déſeſpérée. *Ouang* lui écrit auſſitôt une Lettre très-preſſante, qu'il confie à *Hou* le Tigre ſon eſclave, en lui recommandant toute la diligence poſſible. Il compta toutes les heures du jour, ſans que le Médecin parût. Cependant la malade empiroit à chaque inſtant : elle traîna juſqu'à la troiſiéme veille, que la reſpiration étant devenuë plus difficile, elle rendit le dernier ſoûpir au milieu des larmes & des gémiſſemens de ſes parens déſolez.

Ce ne fut que le lendemain à midi, que *Hou* le Tigre fût de retour à la maiſon. Sa réponſe fut que le Médecin étoit abſent, & qu'il l'avoit attendu inutilement tout le jour. A ce récit les douleurs du pere affligé ſe renouvellerent. C'étoit là, dit-il, la deſtinée de ma chere fille : je n'ai pû avoir le bonheur de lui procurer le ſecours d'un ſi habile Médecin, & en diſant ces mots, il fondoit en pleurs.

A quelques jours de-là on découvrit par le moyen des Domeſtiques, que l'eſclave, au lieu de faire ſa commiſſion, s'étoit arrêté à boire dans un cabaret, qu'il s'y étoit enyvré, & que les fumées du vin étant diſſipées, il avoit concerté le menſonge, qu'il avoit eu l'effronterie de raconter à ſon retour.

A cette nouvelle *Ouang* tranſporté de colere, appelle les autres eſclaves. Vîte, leur dit-il, prenez ce coquin-là, étendez-le par terre, & déchargez-lui cinquante coups de bâton bien appliquez & de toutes vos forces. Après l'éxécution, dont il fut témoin, il ſe retire dans ſon appartement le cœur ſerré de douleur.

L'Eſclave ſe levant à peine tout meurtri des coups qu'il venoit de recevoir, ſe traîna, comme il put, dans ſa chambre. Là, plein de rage, & ſe débattant comme un forcené ; Maître barbare, s'écria-t-il, ta brutalité te coûtera cher, tu n'échapperas pas à ma vengeance. Puis après avoir rêvé un moment : je n'irai pas bien-loin pour en chercher l'occaſion, je l'ai à la main, & je ne la manquerai pas : dès que mes playes ſeront guéries, tu verras de quoi je ſuis capable, & tu apprendras, comme dit le proverbe, « ſi c'eſt le ſceau ſuſpendu par la corde, » qui eſt tombé dans le puits, ou ſi c'eſt » l'eau du puits qui eſt tombé dans le » ſceau. »

Ouang cependant étoit inconſolable, & ne s'occupoit que de ſa douleur. Enfin ſes parens & ſes amis l'inviterent de tous côtez à venir les voir, & peu à peu ils eſſuyerent ſes larmes, & diſſiperent ſa triſteſſe.

Quelques jours après être retourné chez lui ; comme il ſe promenoit dans la galerie de la Salle, il voit entrer une troupe d'Archers qui viennent droit à lui, & lui jettent une corde au col. Hé ! quoi, s'écria *Ouang* tout conſterné, ne ſçavez-vous pas que je ſuis Lettré, & de famille de Lettrez. Traitte-t-on de cette maniere indigne un homme de mon rang ? Et pour quel ſujet encore ?

Les Archers lui répondirent d'un air inſultant : Oüi, vous êtes un joli Lettré. Le Mandarin vous apprendra s'il convient à un Lettré d'aſſommer les gens. En même tems ils le traînerent au Tribunal où ce Magiſtrat donnoit ſon Audience. A peine l'eût-on fait mettre à genoux, qu'il apperçut à quelque diſtance ſon Eſclave, qui étoit devenu ſon accuſateur, & qui faiſoit paroître ſur ſon viſage, épanoüi la joye ſecrette qu'il avoit de l'humiliation & de l'embarras où ſe trouvoit ſon Maître. Il comprit d'abord que le perfide n'avoit intenté

cette accuſation que pour ſe venger du châtiment dont il l'avoit fait punir.

Le Mandarin commença ainſi ſon interrogatoire. Vous êtes accuſé, lui dit-il, d'avoir tué un Marchand de la Ville de *Hou tcheou* : que répondez-vous à cette accuſation? Ah! Seigneur, répondit *Ouang*, vous qui tenez ici-bas à notre égard la place du juſte Ciel, n'écoûtez point les calomnies de ce miſérable. Faites réflexion qu'un Lettré de profeſſion, foible & timide comme je ſuis, ne peut pas être ſoupçonné de s'être battu, & d'avoir tué perſonne. Mon accuſateur eſt un de mes Eſclaves, que j'ai ſurpris en faute, & que j'ai fait châtier aſſez rudement, ſelon le droit que j'ai comme ſon Maître. Ce malheureux a formé le deſſein de me perdre. Mais j'eſpere de vos lumieres & de votre équité, que vous n'écoûterez point un malheureux au préjudice de ſon Maître, & que vous dévoilerez aiſément le ſecret de ſes noires intrigues.

Hou le Tigre après avoir frappé du front contre terre : Seigneur, je vous conjure, dit-il, vous qui faites viſiblement la fonction du Ciel, de n'avoir point d'égard à ce que vient de dire ce Lettré, qui a un talent rare de ſe contrefaire. Qu'un Eſclave faſſe des fautes, & qu'il en ſoit puni, rien n'eſt plus ordinaire; & l'on n'en voit point qui pouſſe le reſſentiment juſqu'à intenter une accuſation capitale. Mais il eſt aiſé de vous en éclaircir. Les oſſemens de celui qu'il a tué ſont actuellement dans ſa ſépulture; donnez ordre qu'on les déterre : ſi on les trouve, on verra que j'ai dit vrai : ſi on ne les y trouve pas, je ſuis un calomniateur, & je conſens qu'on me puniſſe ſelon toute la rigueur des Loix.

Ce fut en effet le parti que prit le Mandarin. Des Huiſſiers par ſon ordre ſe tranſporterent ſur les lieux conduits par l'Eſclave, qui marqua préciſément l'endroit où l'on trouveroit le cadavre : on le déterra; ce n'étoit plus qu'un ſquelette, qui fut porté ſur un brancard à l'Audience. Le Mandarin ſe levant de ſon ſiége, & conſidérant le cadavre, le crime eſt avéré, dit-il. *Ouang* alloit être appliqué à la queſtion, lorſqu'il ſupplia qu'on voulût bien l'écoûter un moment.

Ce ſquelette, dit-il, dont les chairs ſont deſſéchées & pourries, fait aſſez voir que ce n'eſt pas un homme tué tout récemment. Si donc j'ai été coupable de ce meurtre, pourquoi mon accuſateur a-t-il attendu juſqu'à ce jour à me déférer? N'eſt-il pas plus naturel de penſer que *Hou* le Tygre eſt allé chercher je ne ſçai où ce ſquelette pour hazarder cette calomnie, & m'écraſer, s'il pouvoit, comme d'un coup de foudre?

La réponſe eſt aſſez bonne, dit le Mandarin. Mais *Hou* le Tygre repliqua auſſi-tôt : il eſt vrai, c'eſt ici le corps d'un homme tué il y a un an. L'attachement d'un Eſclave pour ſon Maître le retient, & il lui coûte infiniment de faire le perſonnage d'accuſateur. J'avoüe que j'ai eu de la connivence, ne pouvant me réſoudre à faire de la peine à un Maître que j'affectionnois. J'eſpérois qu'avec le tems il corrigeroit ſon naturel boüillant & emporté : mais comme il devenoit de jour en jour plus brutal, j'ai appréhendé qu'il ne fît encore quelque mauvais coup qui m'entraînât avec lui dans le précipice : c'eſt ce qui me fait prendre le parti de le déférer enfin au Tribunal, quoique j'euſſe dû le faire plûtôt. Mais ſi l'on a encore quelque difficulté ſur ma dépoſition, qu'on faſſe venir les voiſins, & qu'on les interroge. Il n'y a aucun d'eux qui ne déclare que l'année derniere à tel mois & tel jour *Ouang* a effectivement tué un homme. C'eſt-là une voye ſûre pour découvrir qui de nous deux a dit la vérité.

Il a raiſon, dit le Mandarin : qu'on faſſe venir au plûtôt les voiſins de *Ouang*. Ils arriverent, & auſſi-tôt on leur demanda ce qu'ils ſçavoient du meurtre en queſtion.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 327 sur 577

queſtion. Il eſt vrai, répondirent-ils, que l'an paſſé à tel mois & à tel jour, *Ouang* battit violemment un Marchand de gingembre : on le crut mort pendant quelque tems ; mais enfin on le fit revenir, & nous ne ſçavons pas ce qui lui eſt arrivé dans la ſuite. A ce témoignage des voiſins, *Ouang* pâlit d'une maniere ſenſible, & ne fit plus que ſe contredire, & ſe couper dans ſes réponſes.

Il n'y a plus de nouvelles queſtions à faire, dit le Mandarin : vous êtes convaincu de ce meurtre ; mais vous ne l'avouërez jamais, ſi l'on n'employe les voyes de rigueur. Il commanda en même-tems qu'on lui donna la baſtonnade.

Auſſi-tôt deux des Eſtafiers du Tribunal pouſſant un grand cri pour marquer leur promptitude à obéir, ſaiſiſſent le Lettré, l'étendent par terre, & lui déchargent de toutes leurs forces vingt coups de bâton. C'en étoit déja trop pour un Lettré d'une complexion foible & délicate. Dans la crainte d'être encore plus cruellement traitté, il n'héſita pas à avoüer tout ce qu'on voulut.

Le Mandarin ayant écrit la dépoſition. Quoiqu'il ne ſoit plus douteux, dit-il, que tu mérites la mort ; cependant comme on ne voit point de parens du mort qui vienne demander juſtice, rien ne preſſe d'en venir à l'exécution. Attendons qu'il vienne quelqu'un qui reconnoiſſe le mort pour ſon parent ; alors je déterminerai le genre de ſupplice dont tu dois être puni.

Ouang fut donc conduit dans un cachot, & le ſquelette enterré derechef dans l'endroit d'où il avoit été tiré, avec défenſe de le brûler, afin qu'il pût être repréſenté & livré aux parens lorſqu'ils viendroient à paroître.

L'Audience finie, le Mandarin rentra dans ſon Hôtel. *Hou* le Tigre ſe retira bien content du ſuccès qu'avoit eu ſon accuſation, & s'applaudiſſant de la baſtonnade qu'il avoit vû donner à ſon Maître. D'autres Eſclaves de *Ouang* qui avoient été envoyez à l'Audience par la Dame ſon épouſe, lui rapporterent tout ce qui s'y étoit paſſé.

A cette nouvelle elle tomba évanoüie, & elle demeura long-tems dans cet état, comme ſi ſes trois ames l'euſſent abandonnée : puis étant un peu revenuë à elle-même, elle fit retentir tout le quartier de cris & de lamentations, qui furent ſuivis d'une nouvelle pâmoiſon, encore plus violente. Enfin au moyen du prompt ſecours que lui donnerent ſes ſuivantes, elle reprit inſenſiblement connoiſſance. Mon cher mari, s'écria-t-elle, elle ne put proférer d'autres paroles. Les cris & les ſanglots recommencerent, & durerent plus de deux heures.

Ces grands accès de douleur étant paſſez, elle amaſſe quelque argent, & change d'habit : puis elle ordonne à une de ſes Eſclaves de la ſuivre, & à une autre de marcher devant elle. Elle traverſe ainſi la Ville, & va ſe préſenter à la porte de la priſon publique. Dès que le mari & la femme s'apperçurent, ils parurent interdits, juſqu'à ne pouvoir ſe parler.

Enfin *Ouang* reprit ſes eſprits, & d'une voix entrecoupée de ſanglots : « Ma chere » épouſe, dit-il, c'eſt *Hou* le Tigre, cet » Eſclave dénaturé qui m'a précipité dans » cet abîme de malheurs. » La Dame *Licou* éclata ſur l'heure en imprécations contre ce malheureux : puis elle tire l'argent qu'elle avoit apporté, & le remit à ſon mari. « Voici, dit-elle, de quoi » diſtribuer au Géolier & à vos Gardes, » afin qu'ils vous traittent avec douceur. » La nuit les obligea de ſe ſéparer.

La Dame *Licou* ſe retira accablée de triſteſſe, & le cœur pénétré de la plus vive douleur. *Ouang* ne manqua pas de faire ſes libéralitez au Géolier & aux Gardes, & par-là il fut exempt des coups de foüet & de bâtons, qui pleuvent d'ordinaire ſur les priſonniers. Mais il avoit infiniment à ſouffrir de la compagnie d'une foule de ſcélérats, au milieu deſquels il ſe trouvoit, & de l'inquiétude

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 328 sur 577

où il étoit de finir ſes jours par une mort honteuſe & cruelle.

Il y avoit déja ſix mois qu'il traînoit ſa triſte vie dans l'obſcurité d'un cachot, lorſqu'il fut attaqué d'une maladie violente. L'art des Médecins, & tous les remedes qu'on lui donna, n'eurent aucun effet, & il ſe vit réduit à l'extrêmité. Le jour même qu'on déſeſpéroit de ſa vie, un Domeſtique vint lui apporter quelque ſecours. Auſſi-tôt que *Ouang* l'apperçut : « Retournes-t-en au » plus vîte, lui dit-il, & va dire à ta Maî» treſſe que le mal me preſſe, & qu'el» le ſe hâte de me venir voir, ſi elle veut » que je l'embraſſe pour la derniere fois. »

L'Eſclave n'eut pas plûtôt averti ſa Maîtreſſe, qu'elle ſort tout éperduë, & ſe rend à la priſon, où, à la vûë du triſte état de ſon mari, elle verſa un torrent de larmes. Alors *Ouang* reprenant ſes forces ; ah ! ma chere épouſe, faut-il que ton infortuné mari ſe ſoit attiré cette ſuite affreuſe de malheurs, & ait couvert de confuſion une ſi ſage & ſi vertueuſe femme ! Mon mal augmente à chaque moment. Chere & incomparable compagne, puiſque j'ai la conſolation de vous voir, je meurs content. Ce que je demande, c'eſt qu'on ne laiſſe pas impuni la noire trahiſon de mon perfide Eſclave. Juſques dans l'autre monde j'en demanderai vengeance.

La Dame *Lieou* retenant ſes pleurs, pour ne point contriſter ſon mari : ceſſez, lui dit-elle, de pareils diſcours, & ne ſongez qu'à vous tranquilliſer, & à prendre les remedes propres à rétablir votre ſanté. Juſqu'ici il ne s'eſt trouvé perſonne qui pouſſe l'affaire pour laquelle vous languiſſez dans cette priſon : & je ſuis réſoluë de vendre généralement nos Terres, nos Maiſons, & tout ce que j'ai, afin de vous en délivrer, & & que nous puiſſions vivre encore longtems enſemble. Au regard de votre Eſclave infidéle, la juſtice du Ciel ſçaura bien le punir : immanquablement vous ſerez vengé, n'en ayez point d'inquiétude.

Quand je vois, répondit *Ouang*, une femme ſi attentive à me ſecourir, je regarde comme un don précieux les jours que le Ciel me prolonge. Il alloit continuer, lorſqu'on obligea la Dame de ſortir, à cauſe de la nuit qui approchoit.

Ce fut alors qu'éclata la douleur qu'elle avoit retenuë dans ſon ſein. Elle arriva dans ſa maiſon fondant en pleurs, & ſe retira dans ſon appartement, où elle ne s'occupoit que du malheur & de la triſte ſituation de ſon mari. Pendant ce tems-là les Domeſtiques étoient dans la Salle baſſe ſur le devant de la maiſon, où ils tâchoient de diſſiper leur mélancolie, lorſque tout-à-coup ils virent entrer un homme avancé en âge qui apportoit des préſens, & qui leur demanda ſi leur Maître étoit à la maiſon ?

Lorſqu'ils eurent conſidéré de près cet Etranger, tous ſe mirent à crier, les morts reviennent, & chacun d'eux prit la fuite. Ils avoient reconnu le vendeur de gingembre, ce Marchand de *Hou tcheou*, nommé *Liu*. Lui, voyant ainſi fuïr tous ces Domeſtiques effrayez, en ſaiſit un par le bras : Etes-vous fol, lui dit-il ? Je viens rendre viſite à votre Maître, & vous me prenez pour un eſprit qui revient.

La Dame *Lieou* ayant entendu le bruit qu'on venoit de faire, ſort promptement pour voir de quoi il s'agiſſoit. Le bon vieillard s'avance, & la ſaluë d'une maniere fort civile. Madame, lui dit-il, vous n'avez pas ſans doute oublié le Vieillard de *Hou tcheou* qui vendoit du gingembre, appellé *Liu*. C'eſt moi-même, & je conſerve toûjours le ſouvenir du repas que me donna votre mari, & du préſent qu'il me fit d'une piéce de taffetas blanc. Au ſortir de votre maiſon, je retournai à *Hou tcheou*. Il y a un an & demi que mon petit commerce me retient en divers endroits. Je ſuis venu faire un tour dans votre noble Ville, & j'ai apporté quelques bagatelles de mon Pays, que je prends la liberté de vous offrir. Je ne comprends pas ce qui a pû porter vos gens à me

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 329 sur 577

prendre ridiculement pour un eſprit revenu de l'autre monde. Un des Domeſtiques qui étoit à un coin de la ſalle, ſe mit auſſi-tôt à crier : Madame, gardez-vous bien de l'écouter, certainement il ſçait que vous travaillez à tirer notre Maître de priſon, & il eſt venu ſous un corps fantaſtique pour embroüiller ſon affaire, & achever de le perdre.

La Dame *Lieou* fit taire ce Valet, & adreſſant la parole à l'Etranger : A ce que je vois, lui dit-elle, & à la maniere dont vous me parlez, je ſuis perſuadée que vous n'êtes point un revenant ; mais ſçachez que mon mari a bien ſouffert, & qu'il ſouffre beaucoup à votre ſujet.

Le bon homme *Liu* conſterné de cette réponſe. Hé ! comment eſt-il poſſible que contre mon gré j'aye pû faire le moindre tort à un ſi honnête homme. Alors la Dame *Lieou* lui expoſa en détail tout ce qu'avoit fait le Batelier *Tcheou ſe*. Il a conduit, lui dit-elle, ſur ſa barque un corps mort juſqu'auprès de la porte de notre maiſon ; il a produit le panier & la piéce de taffetas que nous vous donnâmes, ce que, diſoit-il, vous lui aviez laiſſé en mourant, pour ſervir de preuve que mon mari vous avoit tué. Ce fut-là, comme vous jugez bien, un coup de foudre pour nous. A force d'argent nous gagnâmes ce Batelier, afin qu'il cachât ce meurtre, & qu'il aidât à tranſporter le mort, & à l'enterrer. Un an après *Hou* le Tigre eſt allé déférer ſon Maître au Tribunal. La queſtion à laquelle on a appliqué mon mari, l'a contraint de tout avoüer ; en conſéquence de quoi on l'a jetté dans un cachot, où il languit depuis ſix mois.

A ce récit *Liu* ſe frappant rudement la poitrine : Ah ! Madame, s'écria-t'il, j'ai le cœur ſaiſi de la plus vive douleur. Se peut-il trouver ſous le Ciel un homme capable d'une action ſi noire ? Quand je vous eus quitté l'année derniere, j'allai droit à la barque pour paſſer la riviere. Le Batelier voyant la piéce de taffetas blanc que je tenois, demanda de qui je l'avois reçûë, moi qui n'avois garde de pénétrer ſon mauvais deſſein, je lui avoüai ingénuement qu'ayant été frappé par votre mari, j'avois perdu pendant quelque tems la connoiſſance ; qu'enſuite il m'avoit régalé, & m'avoit fait préſent de cette piéce de taffetas : il me pria de la lui vendre, ce que je fis. Il demanda pareillement mon panier de bambou, & je le lui abandonnai pour le payement de mon paſſage ſur ſa barque. Auroit-on pû s'imaginer qu'il ne tiroit tout cela de moi, que pour tramer la plus horrible méchanceté.

Mon bon ami, reprit la Dame *Lieou*, à l'heure que je vous parle, ſi vous n'étiez pas venu, je n'aurois pas pû m'aſſûrer que l'accuſation faite contre mon mari fût une calomnie. Mais où a-t'on pû prendre ce corps mort, qu'on diſoit être le vôtre ?

Liu ayant rêvé un moment ; je ſuis au fait, dit-il ; lorſque j'étois ſur la barque, & que je racontois mon hiſtoire au Batelier, je vis un corps mort flotter ſur le bord de la riviere, & aborder au rivage ; je remarquai que l'eau lui ſortoit de la bouche & des yeux ; & je ne doutai point que ce ne fût un cadavre ſans vie. Auroit-on pû croire que ce Batelier eût pû former un deſſein ſi diabolique ? C'eſt un monſtre qui fait horreur. Mais, Madame, il n'y a point de tems à perdre ; recevez, je vous prie, ce petit préſent, & & de ce pas allons enſemble à l'Audience du Mandarin ; je le convaincrai de la calomnie, & c'eſt ce qu'il eſt important de faire au plûtôt. La Dame *Lieou* reçut le préſent, & fit ſervir à dîner au bon Vieillard *Liu*.

Pendant ce tems-là elle dreſſa elle-même ſa Requête ; car étant d'une famille de Lettrez, elle écrivoit avec élégance : aprés quoi ayant fait venir une chaiſe à porteurs, elle part accompagnée de quelques eſclaves, & ſuivie du bon Vieillard, elle ſe rend à l'Hôtel du Mandarin.

Auſſi-tôt que ce Magiſtrat parut ſur ſon ſiege, l'un & l'autre s'écrierent : l'innocent eſt opprimé par la calomnie, &

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 330 sur 577

en même tems la Dame préſenta ſa Requête. Le Mandarin l'ayant lûë, la fit approcher, & lui fit diverſes queſtions. Elle expliqua fort en détail tout ce qui avoit cauſé la diſgrace de ſon mari; & elle finit par dire que ce jour-là même le vendeur de gingembre étant heureuſement arrivé dans la Ville, elle venoit d'être convaincuë de l'affreuſe calomnie dont elle demandoit juſtice dans ſa Requête.

Le Mandarin l'ayant écouté attentivement, fit approcher *Liu* à ſon tour, pour être interrogé. Celui-ci raconta le commencement & la fin de la diſpute où il avoit reçû quelques coups. Il expliqua de quelle maniere il avoit été engagé à vendre la piéce de taffetas, & ſatisfit entiérement par ſes réponſes à toutes les queſtions qui lui furent faites.

Mais répliqua le Mandarin, n'auriez-vous pas été gagné à force d'argent par cette femme, pour venir rendre ici ce témoignage? *Liu* frappant du front contre terre, répondit auſſi-tôt: une pareille feinte n'eſt pas pratiquable: je ſuis un Marchand de *Hou tcheou* qui fais mon commerce dans cette Ville depuis pluſieurs années; j'y ſuis connu d'un grand nombre de perſonnes, comment pourrois-je en impoſer? Si ce qu'on a feint de ma mort étoit vrai, eſt-ce que me ſentant prêt à mourir, je n'aurois pas chargé le Batelier d'avertir quelqu'un de ma connoiſſance de me venir voir, pour lui donner la commiſſion de demander juſtice? Etoit-il naturel que je donnaſſe ce ſoin à un inconnu? Mais ſi j'étois effectivement mort, eſt-ce que je n'ai point à *Hou tcheou* de proche parent, qui me voyant ſi long-tems abſent, auroit pris ſûrement le parti de venir ici s'informer de mes nouvelles? Et ſi j'euſſe été tué, comme on le dit, auroit-il manqué à porter ſon accuſation à votre Tribunal? Comment donc eſt-il arrivé que durant une année entiére, perſonne n'ait paru, & qu'au lieu d'un de mes parens, ce ſoit un Eſclave qui ſe porte pour accuſateur de ſon Maître? Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſuis de retour en cette Ville; ainſi je n'ai pû être inſtruit plûtôt d'une calomnie ſi noire. Au reſte, quoique je n'aye contribué en rien au malheur de cet infortuné Lettré, néanmoins, comme c'eſt à mon occaſion qu'il ſouffre, il ne m'a pas été poſſible de voir opprimer ſon innocence, & c'eſt-là l'unique motif qui m'a conduit à vos pieds. Ordonnez, je vous prie, qu'on faſſe des perquiſitions ſur ce qui me regarde; rien n'eſt plus aiſé.

Puiſque vous êtes connu ici de bien des gens, reprit le Mandarin, nommez-m'en quelqu'un que je puiſſe interroger: *Liu* en indiqua juſqu'à dix. Le Mandarin prit le nom de chacun d'eux; mais il ſe fixa aux quatre derniers, qu'il envoya chercher.

Quand ils entrerent dans la ſalle d'Audience, on remarqua que, dès qu'ils apperçûrent le Vieillard *Liu*, ils ſe dirent l'un à l'autre: He! Voilà notre ancien ami *Liu* de la Ville de *Hou tcheou*; il n'eſt donc pas mort, comme on le publioit. Le Mandarin les fit approcher de plus près, pour mieux le reconnoître. Nous auroit-on faſciné les yeux, ajoûterent-ils? Non, c'eſt lui-même. C'eſt ce vendeur de gingembre, qu'on diſoit avoir été tué par le Lettré *Ouang*.

Le Mandarin commença à démêler la vérité, & ſe détermina à prendre juridiquement leur dépoſition. Après quoi il leur ordonna de ſe retirer, en leur enjoignant ſous des peines ſeveres, de ne point parler au-dehors de ce qu'ils venoient de voir. Ils promirent d'obéir, & ſortirent de l'Audience.

Le Mandarin donna ordre auſſi-tôt à quelques-uns de ſes Officiers, de s'informer ſecrettement où demeuroit le Batelier *Tcheou ſe*, & de l'amuſer par de belles eſpérances, afin de l'engager adroitement à ſe rendre au Tribunal, ſans qu'il pût lui venir le moindre ſoupçon de l'affaire dont il s'agiſſoit. Quant à *Hou* le Tigre, qui avoit intenté l'accuſation calomnieuſe, comme il avoit une caution,

il

il étoit aiſé à trouver. L'ordre portoit qu'on les amenât l'un l'autre à l'Audience de l'après-midi. Les Officiers répondirent par un cri qui marquoit leur prompte obéiſſance, & ils ſe partagerent ſur le champ dans les différens quartiers de la Ville.

Cependant la Dame *Lieou* qui avoit ordre de ſe trouver avec le vieux *Liu* à la même Audience, ſe rendit à la priſon, où elle informa ſon mari de tout ce qui venoit d'arriver. Ce récit le tranſporta de joye. On eût dit qu'on venoit de lui répandre ſur la tête l'eſſence la plus ſpiritueuſe, ou que la plus douce roſée étoit tombée dans ſon cœur. A ce moment il ne ſentit plus de mal.

Je n'étois courroucé, dit-il, que contre un vil Eſclave, je le regardois comme un monſtre, & je ne croyois pas qu'il pût ſe trouver un homme plus méchant. Mais la méchanceté du Batelier eſt encore plus noire. Peut-on pouſſer la ſcélérateſſe à un tel excès? Si ce bon Vieillard n'étoit venu lui-même, je n'aurois jamais bien ſçû que je mourois pour un crime réellement ſuppoſé. A la fin la vérité ſe manifeſte.

CE QUI SUIT EST EXPRIMÉ EN DEUX VERS.

Le Cormoran couvert de neige, paroît noir, lorſque le faiſant lever, il la ſecouë.
Le Perroquet caché dans un Saule touffu, ſe fait remarquer, dés qu'il commence à bégayer.

La Dame *Lieou* ne manqua pas de ſe trouver à l'Audience avec le vieux *Liu*, qu'elle avoit bien régalé dans ſa maiſon. On y avoit conduit adroitement *Tcheou ſe*, lequel, après avoir renoncé à ſa Barque, avoit ouvert Boutique, & étoit devenu Marchand de toiles. Les Officiers du Tribunal lui avoient perſuadé que leur Maître vouloit faire une bonne emplette: auſſi entra-t'il dans la ſalle d'Audience d'un air fort ſatisfait. Cependant la juſtice du Ciel étoit ſur le point d'éclater.

Lors donc qu'il s'y attendoit le moins, qu'il tournoit çà & là la tête avec je ne ſçai quel air de confiance, il apperçoit le vieux *Liu*. A l'inſtant, par un mouvement d'eſprits, qu'il ne lui fut pas libre d'arrêter, ſes deux oreilles devinrent rouges comme du ſang. Le vieux *Liu* de ſon côté l'appelle à haute voix. Hé bien! notre Maître de barque, lui dit-il, comment vous êtes-vous porté depuis le jour que je vous vendis la piéce de taffetas blanc & le panier de bambou? Le commerce a-t'il été heureux?

A ces queſtions *Tcheou ſe* baiſſoit la tête, & ne répondoit rien: mais ſon viſage parut tout-à-coup comme un pied d'arbre qui ſéche à l'heure même. On introduiſit en même-tems *Hou* le Tigre. Ce malheureux, après avoir trahi ſon Maître, n'étoit plus retourné à la maiſon de *Ouang*. Il logeoit ailleurs, comme s'il eût ceſſé d'être Eſclave. Il étoit venu ce jour-là à l'Audience ſe déſennuyer, & voir ce qui s'y paſſeroit. Les Officiers du Tribunal l'ayant rencontré fort à propos près de l'Hôtel du Mandarin; nous te cherchons, lui dirent-ils, c'eſt aujourd'hui que ton Maître doit être jugé; des parens de celui qu'il a tué preſſent l'affaire, & l'on n'attend plus que toi qui as été ſon délateur, pour le condamner au ſupplice que mérite ſon crime.

Hou le Tigre ne ſe poſſédant pas de joye, ſuit les Officiers, & va ſe mettre à genoux au pied du Tribunal. Dès que le Mandarin l'apperçut: connois-tu cet homme-là, lui dit-il en montrant du doigt le vieux *Liu*? *Hou* le Tigre, après l'avoir un peu enviſagé, fut tout-à-coup

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 332 sur 577

interdit, & ſi troublé, qu'il ne put dire une ſeule parole.

Le Mandarin voyant l'embarras & le trouble de ces deux ſcélérats, reflé-chit pendant un moment: puis déſignant de la main *Hou* le Tigre, Chien d'Eſclave, lui dit-il, qu'eſt-ce donc que ton Maître t'avoit fait pour complotter ſa ruine avec ce Batelier, & inventer une ſi noire calomnie?

Rien n'eſt plus vrai, repliqua l'Eſclave. Mon Maître a tué un homme; ce n'eſt point un fait que j'aye ſuppoſé. Quoi! dit le Mandarin, il s'opiniâtre à ſoûtenir ce menſonge. Qu'on prenne ce ſcélérat, & qu'on l'applique à une rude queſtion juſqu'à ce qu'il avoüe ſon crime. *Hou* le Tigre, au milieu de la torture, crioit de toutes ſes forces: Ah! Seigneur, ſi vous me reprochez d'avoir conçu dans le cœur une haine mortelle contre mon Maître, & de m'être fait ſon accuſateur, je conviens que je ſuis coupable: mais dût-on me tuer, on ne me fera jamais avoüer que j'aie complotté avec qui que ce ſoit, pour inventer ce qu'on appelle calomnie. Oüi, mon Maître un tel jour ayant eu diſpute avec *Liu*, le frappa rudement, enſorte qu'il tomba évanoüi; à l'inſtant il lui fit avaler je ne ſçai quelle liqueur, qui le fit revenir: puis il lui ſervit à manger, & lui fit préſent d'une piéce de taffetas blanc. *Liu* alla de-là à la Riviere pour la paſſer. Cette nuit-là même vers la ſeconde veille le Batelier *Tcheou ſe* conduiſit ſur ſa Barque juſqu'à notre porte un corps mort; & pour marquer que c'étoit celui de *Liu*, il montra la piéce de taffetas blanc & le panier de bambou. Il n'y eut aucun des Domeſtiques qui ne crût la choſe véritable. L'argent & les bijoux que mon Maître donna au Batelier, lui fermerent la bouche, & il promit de cacher cette mort. Je fus un de ceux qui aidai à enterrer le cadavre. Dans la ſuite mon Maître m'ayant fort maltraitté, je formai le deſſein de me venger, & je l'accuſai à votre Tribunal. Au regard de cet homme mort je jure que je n'en ai aucune connoiſſance; & même ſi je n'avois pas vû aujourd'hui ici le vieux *Liu*, je ne me ſerois jamais imaginé qu'on calomniât mon Maître, en le faiſant l'auteur de cette mort. De dire maintenant quel eſt ce cadavre, & d'où il vient, c'eſt ce que j'ignore. Il n'y a que ce Batelier qui puiſſe en rendre compte.

Cette dépoſition ayant été reçûë du Mandarin, il fit approcher *Tcheou ſe*, afin d'être interrogé à ſon tour. Celui-ci prenoit divers détours pour déguiſer ſon crime. Mais *Liu* qui étoit préſent, découvroit auſſi-tôt la fourberie. Le Mandarin le fit mettre à la queſtion, qui tira promptement ſon aveu.

Je déclare, dit-il, que l'année derniere à tel mois & à tel jour, *Liu* étant venu me demander le paſſage ſur ſa Barque, tenoit à la main une piéce de taffetas blanc. Je lui demandai par haſard, qui lui avoit fait ce préſent. Il me raconta toute ſon hiſtoire. Au même tems il parut ſur le rivage un corps mort, que le courant y avoit jetté. Il me vint dans l'eſprit de m'en ſervir, pour tromper *Ouang*. C'eſt ce qui me fit acheter la piéce de taffetas & le panier de bambou. *Liu* étant débarqué, je tirai de l'eau le cadavre: je le mis dans ma Barque, & le conduiſis à la porte de *Ouang*. Contre toute apparence il crut ce que je lui rapportai de la mort de *Liu*, & il me donna une bonne ſomme pour ne le pas divulguer. J'allai avec quelques-uns de ſes Domeſtiques enterrer le cadavre, qu'il s'imaginoit ſur ma parole être le corps du vieux *Liu*. Il n'y a rien que de vrai dans l'aveu que je fais, & je conſens à tout ſouffrir, s'il y a la moindre particularité qui ſoit fauſſe.

Tout cela, dit le Mandarin, s'accorde avec ce que je ſçai déja. Il n'y a qu'un article obſcur, & où je ne vois pas clair. Eſt-il poſſible qu'à point nommé il ſe trouvât ſur le rivage un corps mort? De plus, eſt-il croyable que ce corps fût ref-

ſemblant à celui du vieux *Liu* ? Sans doute, c'eſt un homme que tu as tué ailleurs, & ton deſſein a été de faire paſſer *Ouang* pour l'auteur de ce meurtre.

Ah ! Seigneur, s'écria *Tcheou ſe*, ſi j'avois ſongé à tuer quelqu'un, n'aurois-je pas tué *Liu* plûtôt que tout autre, lorſque dans l'obſcurité de la nuit il paſſoit ſeul ſur ma Barque ? Ce que je vous ai dit eſt véritable : ayant vû un cadavre flotter ſur l'eau, je crus qu'il me ſeroit aiſé de m'en ſervir pour tromper *Ouang* ; & c'eſt ce qui me fit acheter de *Liu*, & le taffetas, & le panier. Ce qui me perſuada que je pourrois y réüſſir, c'eſt que je connoiſſois *Ouang* pour un homme ſimple & crédule ; que je ſçavois d'ailleurs qu'il n'avoit vû *Liu* que cette fois-là ; encore étoit-ce pendant la nuit, & à la faveur d'une lampe. J'étois muni de la piéce de taffetas blanc & du panier de bambou, ce qui devoit lui rappeller auſſitôt l'idée du vendeur de gingembre. Voilà ce qui me fit croire que ma ruſe pouvoit réüſſir, & qu'il donneroit dans le piége que je lui tendois. Quant au corps mort, je jure que je ne ſçai qui il eſt. Je me doute que c'eſt un homme à qui le pied a manqué, & qui étant tombé dans la riviere, s'eſt noyé. Mais je n'oſe rien aſſûrer ſur cela de poſitif.

Pour lors le vieux *Liu* ſe mettant à genoux. Pour moi, dit-il, j'aſſûrerai bien qu'au moment que je paſſois la riviere ſur ſa Barque, il parut un corps mort qui flottoit ſur l'eau. Son témoignage eſt très-véritable. Le Mandarin reçut, & mit par écrit & en ordre ces dépoſitions.

Tcheou ſe fondant en larmes, s'écria auſſi-tôt : ayez pitié, Seigneur, de ce pauvre malheureux qui eſt à vos pieds : je n'avois d'autre vûë que d'eſcroquer par cet artifice de l'argent à ce Lettré, & non pas de nuire à ſa perſonne. Ainſi modérez le châtiment, je vous en conjure.

Le Mandarin élevant la voix : Quoi, ſcélérat que tu es, tu oſes demander grace, après que ta paſſion pour le bien d'autrui, vient de mettre un homme à deux doigts de ſa ruine. Ce tour-là n'eſt pas ton coup d'eſſai. Il y a de l'apparence que tu en as déja fait périr bien d'autres par de ſemblables artifices. Je dois délivrer ma Ville d'une ſi dangereuſe peſte.

Pour ce qui eſt de *Hou* le Tigre, c'eſt un Eſclave dénaturé, lequel oubliant les bienfaits qu'il a reçû de ſon Maître, a conjuré ſa perte. Il mérite d'être ſévérement puni. En même tems il ordonne aux exécuteurs de Juſtice de prendre ces deux fripons, & de les étendre par terre ; de donner à *Hou* le Tigre quarante coups de bâton ; & de frapper *Tcheou ſe* juſqu'à ce qu'il expire ſous les coups.

On ne ſçavoit pas que *Hou* le Tigre ſortoit de maladie, & qu'ainſi il n'étoit guéres en état de ſupporter ce châtiment. Mais la juſtice du Ciel ne vouloit plus ſouffrir cet Eſclave infidéle. Il expira ſur le pavé de l'Audience avant qu'on eût achevé de lui donner les quarante coups. *Tcheou ſe* ne mourut ſous le bâton qu'après en avoir reçû ſoixante-dix.

Après cette expédition, le Mandarin fit tirer *Ouang* de priſon, & en pleine Audience, il le déclara innocent, & lui rendit la liberté. De plus il ordonna que toutes les piéces de toile qui étoient dans la Boutique de *Tcheou ſe*, & qui avoient été achetées de l'argent de *Ouang*, lui ſeroient livrées. Ce fonds de Boutique montoit bien à cent taëls.

Selon le cours de la Juſtice, dit le Mandarin, tout cela devroit être confiſqué : mais comme *Ouang* eſt un Lettré qui a beaucoup ſouffert, j'ai compaſſion du pitoyable état où il a été réduit ; que tout ce qui ſe trouvera chez le voleur, retourne à celui qui a été volé. Ce fut un trait de bonté de la part du Mandarin.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 334 sur 577

On alla auſſi, ſelon ſes ordres, déterrer le corps mort, & l'on remarqua qu'il avoit encore les ongles des mains remplies de ſable; ce qui prouvoit qu'étant tombé dans la riviere près du bord, il s'étoit noyé, en tâchant de grimper ſur le rivage. Comme aucun de ſes parens ne le reclamoit, le Mandarin ordonna aux Officiers de l'enſevelir dans la ſépulture publique des pauvres.

Ouang, ſa femme, & le vieux *Liu*, après avoir remercié humblement le Mandarin, ſe retirerent dans leur maiſon, où ils firent à ce bon vieillard, qui s'étoit ſi fort employé à détruire la calomnie, toutes les careſſes, & toutes les amitiez qu'on peut attendre de la plus ſincere reconnoiſſance.

Depuis ce tems-là, *Ouang* apprit à modérer ſa vivacité naturelle, & à dompter ſon humeur impétueuſe. S'il rencontroit un pauvre, qui lui demandât quelque ſecours, ou quelque ſervice, il le recevoit avec un air affable, & il tâchoit de le ſoulager. Enfin il prit la réſolution de travailler tout de bon, afin de parvenir aux Emplois, & de faire oublier l'humiliation où il s'étoit trouvé. Il étoit ſans ceſſe ſur les Livres, & n'avoit nul rapport au dehors. Il vêcut de la ſorte durant dix ans; après quoi il fut élevé au dégré de Docteur.

On a raiſon de dire que les Magiſtrats & les Officiers de Juſtice ſont dans l'obligation de ne pas regarder la vie d'un homme, comme celle d'une vile plante; & qu'ils ſont bien coupables, quand ils apportent auſſi peu d'application à l'examen d'un Procès, que s'ils aſſiſtoient aux débats d'une troupe d'enfans qui ſe divertiſſent. Ils ne doivent rien précipiter. Par exemple, dans la cauſe de *Ouang*, le point capital étoit de pénétrer les menées ſecrettes, & les artifices du Batelier. Si le vendeur de gingembre ne fût pas heureuſement venu à la Ville de *Ouen tcheou*; & ſi par trop de précipitation on n'eût pas attendu ſon arrivée, le Domeſtique qui accuſoit ſon Maître, n'auroit pas cru l'avoir calomnié; la femme ne ſe ſeroit pas imaginé que ſon mari fût innocent du meurtre dont on l'accuſoit: l'accuſé lui-même auroit ignoré qu'il étoit injuſtement opprimé. A combien plus forte raiſon le Juge l'auroit-il ignoré! Comment deviner des choſes cachées avec tant de ſoin? Comment les débroüiller? Que les Magiſtrats bien-faiſans, & qui, comme ils le doivent, ont des entrailles de pere pour le peuple, apprennent par ce trait d'hiſtoire, de quelle maniere ils doivent ſe conduire, & les défauts qu'ils ont à éviter.

AUTRE HISTOIRE.

Tchoang tſe, *aprés les biſarres obſeques de ſa femme, s'adonne entierement à ſa chere Philoſophie, & devient célébre dans la Secte de* Tao.

PRE'FACE DE L'AUTEUR.

LES richeſſes & les avantages qui les ſuivent, ſont comme un agréable ſonge de quelques momens. Les honneurs & la réputation, c'eſt un nuage brillant, mais qui eſt bien-tôt diſſipé. L'affection de ceux-là mêmes que la chair & le ſang nous uniſſent, n'eſt le plus ſouvent qu'une vaine apparence. Les amitiez les plus tendres ſe changent quelquefois en de cruelles inimitiez.

Gardons-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 335 sur 577

Gardons-nous d'aimer à porter un collier, parce qu'il eſt d'or ; & des chaînes, parce qu'elles ſont de pierreries. Que nos déſirs ſoient raiſonnables ; mais ſur-tout qu'ils ſoient modérez. Dégageons-nous de l'attachement aux créatures ; c'eſt-là en quelque maniere nous tirer d'un tas de pouſſiére. Regardons comme un point capital, de nous conſerver dans un état de liberté & de joye, qui ne dépende de perſonne.

CE QUI SUIT EST EXPRIME'EN QUATRE VERS CHINOIS LIBRES.

En ſe garantiſſant de toute paſſion violente, on mene une vie douce & agréable, loin des inquiétudes qui nuiſent à la ſanté.

Ce n'eſt pas qu'on veüille blâmer l'amour naturel qui lie un pere avec ſon fils, ou qui unit des freres enſemble.

Ils ſont les uns aux autres, ce que ſont les branches d'un arbre avec le tronc.

Cet amour doit durer autant que ce rapport mutuel.

Les Sectes de *Tao* & de *Fo*, quoique très-différentes de la Secte Littéraire, s'accordent avec elles ſur ces grands devoirs, & n'ont jamais penſé à les combattre, ou à les affoiblir. Il eſt pourtant vrai que l'amour des peres pour les enfans, ne doit pas jetter dans des inquiétudes exceſſives, quand il s'agit de procurer leur établiſſement : auſſi dit-on communément : *La fortune des enfans doit être leur propre ouvrage.*

Pour ce qui eſt du mari & de la femme, ils ſont unis très-étroitement, & par des liens infiniment reſpectables : mais enfin ou le divorce, ou la mort rompent ſouvent cette union. C'eſt ce que nous apprend le proverbe, qui dit : « L'époux & l'épouſe ſont comme les oi» ſeaux de la campagne ; le ſoir les réü» nit dans un même bocage, & le ma» tin les ſépare. » Il faut pourtant l'avoüer : il y a bien moins à craindre l'excès dans l'amour paternel que dans l'amitié conjugale. Celle-ci s'entretient & s'accroît en ſecret dans des tête-à-tête, & par de grands épanchemens de cœur. Ainſi il n'eſt pas rare qu'une jeune femme ſe rende maîtreſſe de l'eſprit d'un mari, & de-là naiſſent les refroidiſſemens d'un fils envers ſon pere. Ce ſont de ces défauts groſſiers, dont les gens de mérite ſçavent bien ſe défendre.

A ce ſujet je vais raconter un trait de la vie du fameux *Tchouang tſe*. Mais je proteſte d'abord, que ce que je dirai, ne tend point à affoiblir l'union & la paix qui doit régner entre les gens mariez. Je prétends ſeulement faire voir qu'on doit être attentif à diſtinguer le vrai & le faux mérite pour régler ſon affection : & comme il eſt très-dangereux de donner dans un amour qui aveugle, il eſt de même très-important, pour aſſûrer ſon repos, de ſe tenir dans une juſte modération. A parler en général, celui qui travaille ſans relâche à dompter ſes paſſions, s'en rendra enfin le maître : la ſageſſe ſera ſon partage, & une vie douce & tranquille ſera le fruit de ſon travail.

Nos anciens voulant moraliſer ſur la maniere dont le Laboureur cultive ſon champ, ſe ſont exprimez ainſi dans les vers ſuivans.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 336 sur 577

Il tranſplante le ris en herbes dans une terre nouvellement défrichée.

Et peu de tems aprés, une eau pure y ayant été introduite, il voit dans ce champ verdoyant & inondé l'image d'un beau Ciel azuré.

Notre cœur eſt ce champ; il a ſa parure & ſes richeſſes, lorſque les paſſions y ſont pures & reglées.

Le moyen ſûr d'atteindre à l'etat de perfection, & une marque qu'on y tend, c'eſt de ne pas préſumer de ſoi-même, & de ne pas ſe vanter qu'on y ſoit arrivé.

Venons à notre Hiſtoire.

Sur la fin de la Dynaſtie des *Tcheou*, parut à la Chine un fameux Philoſophe appellé *Tchouang tſe*. Il nâquit à *Mong*, Ville du Royaume *Song* (*a*). Il eut un petit Mandarinat, & il ſe fit Diſciple d'un Sage trés-célébre en ce tems-là, & Auteur de la Secte du *Tao*. Son nom étoit *Ly*, & ſon ſurnom *Eul*. Mais comme il étoit venu au monde avec des cheveux blancs, il fut appellé *Lao tſe*, c'eſt-à-dire, l'enfant vieillard.

Toutes les fois que *Tchouang tſe* dormoit, ſon ſommeil étoit interrompu par un ſonge. Il s'imaginoit être un gros papillon voltigeant çà & là, ou dans un verger, ou dans une prairie. L'impreſſion de ce ſonge étoit ſi forte, que même à ſon réveil il croyoit avoir des aîles attachées aux épaules, & qu'il étoit prêt de voler. Il ne ſçavoit que penſer d'un rêve ſi fréquent & ſi extraordinaire.

Un jour profitant d'un moment de loiſir, aprés un diſcours de ſon Maître *Lao tſe* ſur l'*Y king* (*b*), il lui propoſa le ſonge qui ſe formoit ſi ſouvent dans ſon imagination, & lui en demanda l'explication.

La voici, répondit cet homme admirable, qui n'ignoroit rien des merveilles de la Nature. La cauſe de ce ſonge opiniâtre ſe doit chercher dans les tems qui ont précédé celui où vous vivez. Sçachez qu'au tems que le Cahos ſe débroüilla, & que cet Univers fut formé, vous étiez un beau papillon blanc. Les eaux furent la premiere production du Ciel: la ſeconde, ce furent les arbres & les plantes dont la terre fut parée, car tout fleurit, & brilla à l'inſtant. Ce beau papillon blanc erroit à ſon gré, & alloit flairer les fleurs les plus exquiſes. Il ſçut même tirer du Soleil & de la Lune des agrémens infinis; il ſe procura enfin une force qui le rendit immortel. Ses aîles étoient grandes & preſque arrondies: ſon vol étoit rapide.

Un jour qu'il prenoit ſes ébats, il s'attacha à des fleurs du jardin de plaiſance de la grande Reine, où il avoit trouvé le ſecret de s'inſinuer, & gâta quelques boutons à peine entr'ouverts. L'oiſeau myſtérieux à qui on avoit confié la garde de ce jardin, donna au papillon un coup de bec, dont il mourut.

Il laiſſa donc ſans vie ſon corps de papillon; mais l'ame qui étoit immortelle, ne ſe diſſipa point; elle a paſſé en d'autres corps, & aujourd'hui elle ſe trouve dans celui de *Tchouang tſe*. C'eſt-là ce qui met en vous de ſi heureuſes diſpoſitions à devenir un grand Philoſophe capable de s'élever, d'acquérir l'art que j'enſeigne, de ſe purifier par un entier détachement, & de s'établir dans la parfaite connoiſſance d'eſprit & de cœur.

Dès-lors *Lao tſe* découvrit à ſon Diſciple les plus profonds myſteres de ſa doctrine, & le Diſciple ſe ſentit tout-à-coup devenir un autre homme; & ſuivant dé-

(*a*) C'eſt la Province de *Chan tong*.

(*b*) Livre Canonique de la Chine.

formais ſa premiere origine, il eut véritablement l'inclination du papillon, qui eſt de voltiger continuellement ſans ſe fixer à aucun objet, quelque charmant qu'il lui parut : c'eſt-à dire, que *Tchouang tſe* commença à mieux découvrir le vuide de tout ce qui occupe & enchante les hommes. La fortune la plus brillante ne fut plus capable de le tenter. Son cœur devint inſenſible aux plus grands avantages : il les trouva auſſi peu ſolides que la vapeur déliée, dont ſe forme un même nuage, qui eſt le joüet des vents ; & auſſi peu ſtables que l'eau d'un ruiſſeau, dont le cours eſt extrêmement rapide. Enfin ſon ame ne tenoit plus à rien.

Lao tſe voyant que ſon Diſciple étoit tout-à-fait revenu des amuſemens du ſiecle, & goûtoit la vérité, l'introduiſit dans les Myſteres du *Tao te king*, car les cinq mille mots dont ce Livre eſt compoſé ſont tous myſtérieux. Il n'eut plus rien de réſervé pour un tel Diſciple.

Tchouang tſe de ſon côté ſe donna tout entier à cette etude : il liſoit ſans ceſſe, il méditoit, il mettoit en pratique la doctrine de ſon Maître, & à force de ſonder ſon intérieur, de le purifier, de le rafiner, pour ainſi dire, il comprit parfaitement la différence qui ſe trouvoit entre ce qu'il y avoit en lui de viſible & d'imperceptible ; entre le corps qui ſe corrompt, & l'eſprit, qui en quittant cette demeure, acquiert une nouvelle vie par une eſpece de transformation admirable.

Tchouang tſe frappé de ces lumieres, renonça à la Charge qu'il poſſedoit. Il prit même congé de *Lao tſe*, & ſe mit à voyager dans l'eſpérance d'acquérir de belles connoiſſances, & de faire de nouvelles découvertes.

Cependant quelque ardeur qu'il eût pour le dégagement & le repos du cœur, il ne renonça pas aux plaiſirs de l'union conjugale. Il ſe maria ſucceſſivement juſqu'à trois fois. Sa premiere femme lui fut promptement enlevée par une maladie ; il répudia la ſeconde pour une infidelité dans laquelle il l'avoit ſurpriſe. La troiſiéme ſera le ſujet de cette hiſtoire.

Elle s'appelloit *Tien*, & deſcendoit des Rois de *Tſi* (*a*). *Tchouang tſe* s'étoit fait beaucoup eſtimer dans ce Royaume, & un des Principaux de cette famille nommée *Tien* épris de ſon mérite, lui donna ſa fille en mariage.

Cette nouvelle épouſe l'emportoit de beaucoup ſur les deux autres qu'il avoit euës. Elle étoit bien faite, d'un teint blanc & fleuri, & d'un caractere d'eſprit, qui joignoit une douceur aimable à une vivacité ſurprenante. Auſſi quoique ce Philoſophe ne fût pas naturellement paſſionné, il aima tendrement cette derniere épouſe.

Cependant le Roi de *Tſou* (*b*) étant informé de la haute réputation de *Tchouang tſe*, prit le deſſein de l'attirer dans ſes Etats : il lui députa des Officiers de ſa Cour avec de riches préſens en or & en ſoyeries, pour l'inviter à entrer dans ſon Conſeil en qualité de premier Miniſtre.

Tchouang tſe loin de ſe laiſſer ébloüir à ces offres, répondit en ſoûpirant par cet Apologue : une géniſſe deſtinée aux Sacrifices, & nourrie depuis long-tems avec délicateſſe, marchoit en pompe, chargée de tous les ornemens dont on pare les victimes. Au milieu de cette eſpéce de triomphe, elle apperçut ſur ſa route des bœufs attelez, qui ſuoient ſous la charuë. Cette vûë redoubla ſa fierté. Mais, après avoir été introduite dans le Temple, lorſqu'elle vit le couteau levé & prêt à l'immoler, elle eût bien voulu être à la place de ceux dont elle mépriſoit le malheureux ſort. Ses ſouhaits furent inutiles ; il lui en coûta la vie. Ce fut ainſi que *Tchouang tſe* refuſa honnêtement & les préſens & les offres du Roi.

Peu après il ſe retira avec ſa femme

(*a*) Le Royaume *Tſi* eſt à préſent la Province de *Chan ſi*.

(*b*) C'eſt la Province de *Hou quang*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 338 sur 577

dans le Royaume *Song*, qui étoit ſa Terre natale. Il choiſit pour ſa demeure l'agréable Montagne *Nan hoa* dans le diſtrict de *Tſao tcheou*, afin d'y paſſer ſa vie en Philoſophe, & d'y goûter loin du bruit & du tumulte les innocens plaiſirs de la campagne.

Un jour qu'il promenoit ſes rêveries au bas de la Montagne, il ſe trouva inſenſiblement proche des Sépultures de l'habitation voiſine. Cette multitude de tombeaux le frappa. Hélas ! s'écria-t'il en gémiſſant, les voilà donc tous égaux ; il n'y a plus de rang ni de diſtinction. L'homme le plus ignorant & le plus ſtupide eſt confondu avec le ſage : un ſépulcre eſt enfin la demeure éternelle de tous les hommes : quand on a une fois pris ſa place dans le ſéjour des morts, il n'y a plus de retour à la vie.

Après s'être occupé pendant quelque tems de ces triſtes réfléxions, il avança le long de cette ſépulture. Il ſe trouva, ſans y penſer, près d'un Tombeau nouvellement conſtruit. La petite éminence faite de terre battuë, n'étoit pas encore entierement ſéche. Tout auprès étoit aſſiſe une jeune Demoiſelle qu'il n'avoit pas apperçûe d'abord. Elle étoit en grand deüil, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit vêtuë d'un long habit blanc de groſſe ſerpilliere ſans coûture. Elle étoit placée un peu à côté du ſépulcre, tenant à la main un éventail blanc, dont elle éventoit ſans ceſſe l'extrémité ſupérieure du tombeau.

Tchouang tſe ſurpris de cette avanture : Oſerois-je, lui dit-il, vous demander de qui eſt ce Tombeau, & pourquoi vous vous donnez tant de peine à l'éventer ? Sans doute qu'il y a en cela quelque myſtere que j'ignore ? La Demoiſelle, ſans ſe lever, comme la civilité ſembloit l'exiger, & continuant toûjours à remuer l'éventail, dit quelques mots entre ſes dents, & répandit des larmes ; ce qui faiſoit voir que la honte plûtôt que ſa timidité naturelle l'empêchoit de s'expliquer.

Enfin elle lui fit cette réponſe : vous voyez une veuve au pied du tombeau de ſon mari : la mort me l'a malheureuſement ravi : celui dont les os repoſent ſous cette tombe, m'a été bien cher durant ſa vie : il m'aimoit avec une égale tendreſſe : même en expirant, il ne pouvoit me quitter. Voici quelles furent ſes dernieres paroles : ma chere épouſe, me dit-il, ſi dans la ſuite tu ſongeois à un nouveau mariage, je te conjure d'attendre que l'extrémité de mon tombeau, qui doit être d'une terre moüillée & battuë, ſoit entiérement deſſéchée. Je te permets alors de te remarier. Or j'ai fait réfléxion que la ſurface de cette terre nouvellement amoncelée ne ſécheroit pas aiſément ; c'eſt pourquoi vous me voyez occupée à l'éventer continuellement, afin de diſſiper l'humidité.

A un aveu ſi naïf, le Philoſophe eut bien de la peine à s'empêcher de rire. Il ſe poſſéda néanmoins : il ſe diſoit en lui-même : voilà une femme bien preſſée : comment oſe-t'elle ſe vanter d'avoir aimé ſon mari, & d'en avoir été aimée ? Qu'eut-elle donc fait, s'ils ſe fuſſent haïs ? Puis, lui adreſſant la parole : vous ſouhaittez donc, lui dit-il, que le deſſus de ce tombeau ſoit bien-tôt ſec ? Mais étant auſſi délicate que vous êtes, vous ſerez bientôt laſſe, & les forces vous manqueront : agréez que je vous aide. Auſſi-tôt la Demoiſelle ſe leva, & faiſant une profonde révérence, elle accepta l'offre, & lui préſenta un éventail tout ſemblable au ſien.

Alors *Tchouang tſe*, qui avoit l'art d'évoquer les eſprits, les appella à ſon ſecours. Il donna quelques coups d'éventail ſur le tombeau, & bien-tôt toute l'humidité diſparut. La Demoiſelle, après avoir remercié ſon bienfaiteur avec un viſage gai & riant, tira d'entre ſes cheveux une aiguille de tête d'argent, & la lui préſenta avec l'éventail dont elle s'étoit ſervie, le priant d'accepter ce petit préſent comme une marque de ſa reconnoiſſance. *Tchouang tſe* refuſa l'aiguille

de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 339 sur 577

de tête, & retint l'éventail : après quoi la Demoiſelle ſe retira fort ſatisfaite : ſa joye éclatoit à ſa contenance & à ſa démarche.

Pour ce qui eſt de *Tchouang tſe*, il demeura tout interdit ; & s'abandonnant aux réfléxions, qui naiſſoient d'une pareille avanture, il retourna dans ſa maiſon. Aſſis dans ſa Salle, où il ſe croyoit ſeul, il conſidéra pendant quelque tems l'éventail qu'on venoit de lui donner : puis jettant un grand ſoûpir, il dit les vers ſuivans.

Ne diroit-on pas que deux perſonnes ne s'unißent enſemble que par un reſte de haine conſervée dés la vie (a) précedente,

Et quelles ſe cherchent dans le mariage, afin de ſe maltraitter le plus long-tems qu'elles peuvent ?

C'eſt donc ainſi, à ce que je vois, qu'on eſt indignement oublié aprés ſa mort par la perſonne qu'on avoit le plus chéri.

Qu'il faut être inſenſé pour aimer durant ſa vie tant de cœurs volages !

La Dame *Tien* étoit derriere ſon mari, ſans en être apperçûë. Après avoir oüi ce qu'il venoit de dire, elle s'avança tant ſoit peu ; & ſe faiſant voir, peut-on ſçavoir, lui dit-elle, ce qui vous fait ſoûpirer, & d'où vient cet éventail que vous tenez à la main ? *Tchouang tſe* lui raconta l'hiſtoire de la jeune veuve, & tout ce qui s'étoit paſſé au tombeau de ſon mari, où il l'avoit trouvée.

A peine eut-il achevé ſon récit, que la Dame *Tien*, le viſage allumé d'indignation & de colere, & comme ſi elle eût cherché des yeux cette jeune veuve, la chargea de mille malédictions, l'appella l'opprobre du genre humain, & la honte de ſon ſexe. Puis regardant *Tchouang tſe*, je l'ai dit, & il eſt vrai, c'eſt-là un monſtre d'inſenſibilité. Se peut-il trouver nulle part un ſi mauvais cœur ?

Tchouang tſe, ſans trop l'écouter, & ſuivant les divers mouvemens qui l'agitoient, dit les quatre vers ſuivans.

Tandis qu'un mari eſt en vie, quelle eſt la femme qui ne le flatte & ne le loüe ?

Eſt-il mort ? La voilà prête à prendre l'Eventail, pour faire au plûtôt ſecher le tombeau.

La peinture repréſente bien l'exterieur d'un animal ; mais elle ne montre pas ce qu'il eſt au-dedans.

On voit le viſage d'une perſonne ; mais on ne voit pas le cœur.

A ce diſcours-là *Tien* entra dans une grande colere. Les hommes, s'écria-t-elle, ſont tous égaux quant à leur nature. C'eſt la vertu ou le vice qui met entre eux de la diſtinction. Comment avez-vous la hardieſſe de parler de la ſorte en ma

(a) Il parle ſelon l'opinion de ceux qui croyent la Métempſycoſe.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 340 sur 577

préſence ? De condamner toutes les femmes, & de confondre injuſtement celles qui ont de la probité, avec des malheureuſes qui ne méritent pas de vivre ? N'avez-vous pas honte de porter des jugemens ſi injuſtes, & ne craignez-vous pas d'en être puni ?

A quoi bon tant de déclamations, repliqua le Philoſophe ? Avoüez-le de bonne foi, ſi je venois à mourir maintenant, reſtant comme vous êtes, à la fleur de votre âge, avec la beauté & l'enjoüement que vous avez, ſeriez-vous d'humeur à laiſſer couler trois, & même cinq années, ſans penſer à un nouveau mariage, ainſi que le grand Rit l'ordonne ?

Ne dit-on pas, répondit la Dame : un Grand qui eſt fidéle à ſon Prince, renonce à tout emploi après la mort de ſon légitime Maître. Une vertueuſe veuve ne penſe jamais à un ſecond mari. A-t-on jamais vû des Dames de mon rang, qui, après avoir été mariées, ayent paſſé d'une famille à une autre, & qui ayent quitté le lit de leurs nôces, après avoir perdu leur époux ? Si pour mon malheur vous me réduiſiez à l'état de veuve, ſçachez que je ſerois incapable d'une telle action, qui ſeroit la honte de notre ſexe, & que de ſecondes nôces ne me tenteroient pas ; je ne dis point avant le terme de trois ou de cinq ans, mais durant toute la vie. Oüi, cette penſée ne me viendroit pas même en ſonge. C'eſt-là ma réſolution, & rien ne pourroit m'ébranler.

De ſemblables promeſſes, reprit *Tchouang tſe*, ſe font aiſément, mais elles ne ſe gardent pas de même. Ces paroles mirent encore la Dame de mauvaiſe humeur, & elle éclata en paroles peu reſpectueuſes. Sçachez, dit-elle, qu'une femme a ſouvent l'ame plus noble & plus conſtante dans ſon affection conjugale, que ne l'a un homme de votre caractere. Ne diroit-on pas que vous êtes un parfait modéle de fidélité ? Votre premiere femme meurt, peu après vous en prenez une ſeconde : celle-ci, vous la répudiez : je ſuis enfin la troiſiéme. Vous jugez des autres par vous-même, & c'eſt pour cela que vous en jugez mal. Pour ce qui eſt de nous autres femmes mariées à des Philoſophes, qui faiſons profeſſion comme eux d'une vertu auſtere, il nous eſt bien moins permis de nous remarier : ſi nous le faiſions, nous deviendrions un objet de riſée. Mais encore à quoi bon ce langage, & quel plaiſir prenez-vous à me chagriner ? Vous vous portez bien ; & pourquoi chercher à me déplaire, en faiſant la déſagréable ſuppoſition que vous êtes mort, & que. . . . .

Alors, ſans rien dire davantage, elle ſe jette ſur l'éventail que ſon mari tenoit à la main : elle le lui arrache, & de dépit elle le met en piéces. Calmez-vous, dit *Tchouang tſe*, votre vivacité me fait plaiſir, & je ſuis ravi que vous preniez feu ſur un pareil ſujet. La Dame ſe calma en effet, & on parla d'autre choſe.

A quelques jours de-là *Tchouang tſe* tomba dangereuſement malade, & bientôt il fut à l'extrêmité. La Dame ſon épouſe ne quittoit pas le chevet du lit fondant en pleurs, pouſſant de continuels ſanglots. A ce que je vois, dit *Tchouang tſe*, je n'échapperai pas de cette maladie : ce ſoir ou demain matin, il faudra nous dire un éternel adieu : quel dommage que vous ayez mis en piéces l'éventail que j'avois apporté : il vous auroit ſervi à éventer & faire ſécher la couche de chaulx & de terre, dont mon tombeau ſera enduit.

Eh ! de grace, Monſieur, s'écria la Dame, en l'état où vous êtes, ne vous mettez pas dans la tête des ſoupçons ſi chagrinans pour vous, & ſi injurieux pour moi. J'ai étudié nos Livres, je ſçai nos Rits : mon cœur vous a été une fois donné, il ne ſera jamais à d'autre, je vous le jure ; & ſi vous doutez de ma ſincérité, je conſens, & je demande de mourir avant vous, afin que vous ſoyez bien perſuadé de mon fidéle attachement.

Cela ſuffit, reprit *Tchouang tſe*; je ſuis raſſûré ſur la conſtance de vos ſentimens à mon égard. Hélas! je ſens que j'expire, & mes yeux ſe ferment à jamais pour vous. Après ces paroles il demeura ſans reſpiration, & ſans le moindre ſigne de vie.

Alors la Dame éplorée, & jettant les plus hauts cris, embraſſa le corps de ſon mari, & le tint long-tems ſerré entre ſes bras. Après quoi elle l'habille & le place proprement dans un cercüeil. Elle prend enſuite le grand deüil. Nuit & jour elle fait retentir tous les environs de ſes plaintes & de ſes gémiſſemens, & donne les démonſtrations de la plus vive douleur. Elle la portoit à un tel excès, qu'on eût dit qu'elle étoit à demi-folle: elle ne vouloit prendre ni nourriture ni ſommeil.

Les habitans de l'un & l'autre côté de la Montagne, vinrent rendre les derniers devoirs au défunt qu'ils ſçavoient être un ſage du premier Ordre. Lorſque la foule commençoit à ſe retirer, on vit arriver un jeune Bachelier bien fait & d'un teint brillant: rien de plus galant que ſa parure. Il avoit un habit de ſoye violet, & un bonnet de Lettré fort propre, une ceinture brodée, & des ſouliers tout-à-fait mignons; un vieux Domeſtique le ſuivoit. Ce Seigneur fit ſçavoir qu'il deſcendoit de *Tſou* (*a*). Il y a quelques années, dit-il, que j'avois déclaré au Philoſophe *Tchouang tſe*, que j'étois dans la réſolution de me faire ſon Diſciple: je venois à ce deſſein, & j'apprens à mon arrivée qu'il eſt mort: quel dommage, quelle perte!

Auſſi-tôt il quitte ſon habit de couleur, & ſe fait apporter un habit de deüil: enſuite s'étant rendu près du cercüeil, il frappa quatre fois de la tête contre terre, & s'écria d'une voix entrecoupée de ſanglots: « Sage & ſçavant » *Tchouang*! votre Diſciple eſt malheu» reux, puiſqu'il n'a pû vous trouver en » vie, & profiter à loiſir de vos leçons: » je veux au moins vous marquer mon » attachement & ma reconnoiſſance, en » reſtant ici en deüil pendant l'eſpace » de cent jours. » Après ces dernieres paroles il ſe proſterna encore quatre fois, arroſant la terre de ſes larmes.

Enſuite il demanda à voir la Dame pour lui faire ſon compliment: elle s'excuſa deux ou trois fois de paroître. *Ouang ſun* (c'eſt le nom de ce jeune Seigneur) repréſenta que, ſelon les anciens Rits, les femmes pouvoient ſe laiſſer voir, lorſque les intimes amis de leur mari lui rendoient viſite. J'ai encore, ajoûta-t-il, plus de raiſon de joüir de ce privilege, puiſque je devois loger chez le ſçavant *Tchouang tſe* en qualité de ſon Diſciple.

A ces inſtances la Dame ſe laiſſe fléchir: elle ſort de l'intérieur de ſa maiſon, & d'un pas lent elle s'avance dans la Salle pour recevoir les complimens de condoléance: ils ſe firent en peu de mots, & en termes généraux.

Dès que la Dame vit les belles manieres, l'eſprit & les agrémens de ce jeune Seigneur, elle en fut charmée, & elle ſentit au fond de l'ame les mouvemens d'une paſſion naiſſante, qu'elle ne démêloit pas bien elle-même, mais qui lui firent ſouhaitter qu'il ne s'éloignât pas ſi-tôt.

Ouang ſun la prévint en diſant; puiſque j'ai eu le malheur de perdre mon Maître, dont la mémoire me ſera toûjours chere: j'ai envie de chercher ici près un petit logement, où je reſterai les cent jours de deüil, puis j'aſſiſterai aux funerailles. Je ſerois bien aiſe auſſi de lire durant ce tems-là les Ouvrages de cet illuſtre Philoſophe: ils me tiendront lieu des leçons dont je ſuis privé.

Ce ſera un honneur pour notre maiſon, répondit la Dame; je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient: ſur quoi elle prépara un petit repas, & le fit ſervir. Pendant le repas elle ramaſſa ſur un bandege bien propre les compoſitions de *Tchouang tſe*: elle y joignit le Livre *Tao*

(*a*). Le Royaume de *Tſou* eſt maintenant la Province de *Hou quang*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 342 sur 577

te préſent du fameux *Lao tſe*, & elle vint offrir le tout à *Ouang ſun*, qui le reçut avec ſa politeſſe naturelle.

A côté de la ſalle du mort où étoit le cercueil, il y avoit ſur une des aîles, deux chambres qui regardoient cette ſalle toute ouverte par-devant : elles furent deſtinées au logement du jeune Seigneur. La jeune veuve venoit fréquemment dans cette ſalle pour pleurer ſur le cercueil de ſon mari : puis en ſe retirant, elle diſoit quelques mots d'honnêteté à *Ouang ſun*, qui ſe préſentoit pour la ſaluer. Dans ces fréquentes entrevûës, bien des œillades échappoient, qui trahiſſoient les cœurs de l'un & de l'autre.

Ouang ſun étoit déja à demi pris, & la jeune veuve l'étoit tout-à-fait ; ce qui lui faiſoit plaiſir, c'eſt qu'ils ſe trouvoient placez à la campagne, & dans une maiſon peu fréquentée, où les manquemens aux Rits du deüil ne pouvoient guéres éclater. Mais comme il coûte toûjours à une femme de faire les premieres démarches, elle s'aviſa d'un expédient. Elle fit venir ſecrettement le vieux domeſtique du jeune Seigneur. Elle lui fit d'abord boire quelques coups de bon vin : elle le flatta & l'amadoüa : enſuite elle vint inſenſiblement juſqu'à lui demander ſi ſon Maître étoit marié? Pas encore, répondit-il. Eh ! continua-t'elle, quelles qualitez voudroit-il trouver dans une perſonne, pour en faire ſon épouſe ?

Le Valet, que le vin avoit rendu gai, répliqua auſſi-tôt : je lui ai oüi dire que s'il en trouvoit une qui vous reſſemblât, il ſeroit au comble de ſes deſirs. Cette femme ſans pudeur repartit incontinent : Ne mens-tu point ? M'aſſures-tu qu'il ait parlé de la ſorte ? Un vieillard comme moi, répondit-il, ſeroit-il capable de mentir, & auroit-il le front d'en impoſer à une perſonne de votre mérite ? Hé bien ! pourſuivit-elle : tu es très-propre à ménager mon mariage avec ton Maître : tu ne perdras pas ta peine : parles-lui de moi, & ſi tu vois que je lui agrée, aſſures-le que je regarderois comme un grand bonheur d'être à lui.

Il n'eſt pas beſoin de le ſonder ſur cet article, dit le Valet, puiſqu'il m'a avoüé franchement qu'un pareil mariage ſeroit tout-à-fait de ſon goût. Mais, ajoûtoit-il, cela n'eſt pas poſſible, parce que je ſuis Diſciple du défunt : on en gloſeroit dans le monde.

Bagatelle que cet empêchement, reprit la veuve paſſionnée ! Ton Maître n'a point été réellement Diſciple de *Tchouang tſe* : il n'avoit fait que promettre de le devenir ; ce n'eſt pas l'avoir été. D'ailleurs étant à la campagne & à l'écart, qui ſongeroit à parler de notre mariage ? Va, quand il ſurviendroit quelque autre empêchement, tu es aſſez habile pour le lever, & je reconnoîtrai libéralement tes ſervices. Elle lui verſa en même tems pluſieurs coups d'excellent vin, pour le mettre en bonne humeur.

Il promit donc d'agir, & comme il s'en alloit, elle le rappella. Ecoutes, dit-elle, ſi ce Seigneur accepte mes offres, viens au plûtôt m'en apporter la nouvelle à quelque heure du jour & de la nuit que ce ſoit, je t'attendrai avec impatience.

Depuis qu'elle l'eût quitté, elle fut d'une inquiétude extraordinaire : elle alla bien des fois dans la ſalle ſous divers prétextes ; mais au fonds, c'étoit pour approcher un peu de la chambre du jeune Seigneur. A la faveur des ténebres elle écoutoit à la fenêtre de la chambre, ſe flattant qu'on y parloit de l'affaire qu'elle avoit ſi fort à cœur.

Pour lors paſſant aſſez près du cercueil, elle entendit quelque bruit ; elle tréſaillit de peur. Hé ! quoi, dit-elle, toute émuë, ſeroit-ce que le défunt donneroit quelque ſigne de vie ? Elle rentre au plûtôt dans ſa chambre, & prenant la lampe, elle vient voir ce qui avoit cauſé ce bruit. Elle trouve le vieux domeſtique étendu ſur la table poſée devant le cercueil pour y brûler des parfums, & y placer des offrandes à certaines heures. Il étoit là à cuver le vin que la Dame lui avoit fait boire.

boire. Toute autre femme auroit éclaté à une pareille irrévérence à l'égard du mort. Celle-ci n'osa se plaindre, ni même éveiller cet yvrogne. Elle va donc se coucher: mais il ne lui fut pas possible de dormir.

Le lendemain elle rencontra ce valet, qui se promenoit froidement, sans songer même à lui rendre réponse de sa commission. Ce froid, & ce silence la désolerent. Elle l'appella; & l'ayant introduit dans sa chambre, eh bien, dit-elle, comment va l'affaire dont je t'ai chargé? Il n'y a rien à faire, répondit-il sèchement. Eh! pourquoi donc, reprit cette femme effrontée? Sans doute tu n'auras pas retenu ce que je t'ai prié de dire de ma part, ou tu n'as pas sçû le faire valoir. Je n'ai rien oublié, poursuivit le Domestique: mon Maître a été même ébranlé: il trouve l'offre avantageuse, & est satisfait de ce que vous avez répliqué sur l'obstacle qu'il trouvoit d'abord dans sa qualité de Disciple de *Tchouang tse*. Ainsi cette considération ne l'arrête plus. Mais, m'a-t'il dit; il y a trois autres obstacles insurmontables, & j'aurois de la peine à les déclarer à cette jeune veuve.

Voyons un peu, reprit la Dame, quels sont ces trois obstacles. Les voici, poursuivit le vieux domestique, tels que mon Maître me les a rapportez. 1°. Le cercueil du mort étant exposé encore dans la salle, c'est une scéne bien lugubre: comment pourroit-on s'y réjoüir & célébrer des nôces? 2°. L'illustre *Tchouang* ayant si fort aimé sa femme, & elle ayant témoigné pour lui une si tendre affection fondée sur sa vertu & sa grande capacité, j'ai lieu de craindre que le cœur de cette Dame ne reste toûjours attaché à son premier mari, sur-tout lorsqu'elle trouvera en moi si peu de mérite. 3°. Enfin, je n'ai pas ici mon équipage; je n'ai ni meubles, ni argent: où prendre des présens de nôces, & de quoi faire des repas? Dans le lieu où nous sommes, je ne trouverois pas même à qui emprunter. Voilà, Madame, ce qui l'arrête.

Ces trois obstacles, répondit cette femme passionnée, vont être levez à l'instant, & il ne faut pas beaucoup y rêver. Quant au premier article, cette machine lûgubre, que renferme-t'elle? Un corps inanimé, un cadavre infect, dont il n'y a rien à espérer, & qu'on ne doit pas craindre. J'ai dans un coin de mon terrain une vieille masure: quelques Payſans du voisinage que je ferai venir, y transporteront cette machine, sans qu'elle paroisse ici davantage. Voilà déja un obstacle levé.

Quant au second article. Ah! vraiment feu mon mari étoit bien ce qu'il paroissoit être, un homme d'une rare vertu & d'une grande capacité. Avant que de m'épouser, il avoit déja répudié sa seconde femme, c'étoit un beau ménage, comme tu vois. Sur le bruit de sa réputation qui étoit assez mal fondée, le dernier Roi de *Tsou* lui envoya de riches présens, & voulut le faire son premier Ministre. Lui qui sentoit son incapacité très-réelle, & qui vit qu'elle éclateroit dans un pareil Emploi, prit la fuite, & vint se cacher dans ce lieu solitaire. Il n'y a qu'un mois que se promenant seul au bas de la Montagne, il rencontra une jeune veuve occupée à faire sécher à coups d'éventail l'extrémité supérieure du tombeau de son mari, parce qu'elle ne devoit se remarier que quand il seroit sec. *Tchouang* l'accosta, la cajolla, lui ôta des mains l'éventail, & se mit à en joüer pour lui plaire, en séchant au plus vîte le tombeau. Ensuite il voulut retenir cet éventail, comme un gage de son amitié, & l'apporta ici: mais je le lui arrachai des mains & le mis en piéces. Etant sur le point de mourir, il remit cette histoire sur le tapis, ce qui nous broüilla encore ensemble. Quels bienfaits ai-je reçû de lui, & quelle amitié m'a-t'il tant témoignée? Ton Maître est jeune; il aime l'étude; il se fera immanquablement un nom dans la Littérature: Sa naissance le rend déja illustre; il est comme moi du sang des Rois. Voilà entre nous un rap-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 344 sur 577

port admirable de conditions. C'eſt le Ciel qui l'a conduit ici pour nous unir. Telle eſt notre deſtinée.

Il ne reſte plus que le troiſiéme empêchement. Pour ce qui regarde les bijoux & le repas des nôces, c'eſt moi qui y pourvoirai. Crois-tu que j'aye été aſſez ſimple pour ne pas me faire un petit tréſor de mes épargnes ? Tiens, voilà déja vingt taëls ; va les offrir à ton Maître ; c'eſt pour avoir des habits neufs ; parts au plus vîte, & informes-le bien de tout ce que je viens de te dire. S'il donne ſon conſentement, je vais tout préparer pour célébrer ce ſoir même la fête de notre mariage.

Le Valet reçut les vingt taëls, & alla rapporter tout l'entretien à *Ouang ſun*, qui enfin donna le conſentement ſi fort ſouhaitté. Dès que la Dame eût appris cette agréable nouvelle, elle fit éclater ſa joie en cent manieres. Elle quitte auſſitôt ſes habits de deüil, elle ſe pare, s'ajuſte, ſe farde, tandis que par ſes ordres on tranſporte le cercuëil dans la vieille maſure. La ſalle fut à l'inſtant nettoyée & ornée pour la cérémonie de l'entrevûë & des nôces. En même tems on préparoit le feſtin, afin que rien ne manquât à la réjoüiſſance.

Sur le ſoir on parfuma d'odeurs exquiſes le lit des nouveaux mariez : la ſalle fut éclairée d'un grand nombre de belles lanternes garnies de flambeaux. Sur la table du fond étoit le grand Cierge nuptial. Lorſque tout fut prêt, *Ouang ſun* parut avec un habit & un ornement de tête, qui relevoient beaucoup la beauté de ſes traits & de ſa taille. La Dame vint auſſitôt le joindre couverte d'une longue robbe de ſoye, enrichie d'une broderie très-fine : ils ſe placerent l'un à côté de l'autte, vis-à-vis le flambeau nuptial. C'étoit un aſſemblage charmant. Ainſi rapprochez ils ſe donnoient mutuellement de l'éclat l'un à l'autre, à peu-prés comme des pierreries & des perles rehauſſent la beauté d'un drap d'or, & en paroiſſent plus belles.

Après avoir fait les révérences accoûtumées dans une pareille cérémonie, & s'être ſouhaitté toutes ſortes de proſpéritez dans leur mariage, ils ſe prirent par la main, & paſſerent dans l'appartement intérieur : là ils pratiquerent le grand Rit, de boire tous deux l'un après l'autre dans la coupe d'alliance. Après quoi ils ſe mirent à table.

Le feſtin étant fini, & lorſqu'ils étoient ſur le point de ſe coucher, il prit tout-à-coup au jeune époux d'horribles convulſions : ſon viſage paroît tout défiguré, ſes ſourcils ſe froncent & s'élevent, ſa bouche fait d'affreuſes contorſions : il ne peut plus faire un pas ; & voulant monter ſur le lit, il tombe par terre. Là étendu tout de ſon long, il ſe frotte la poitrine des deux mains, criant de toutes ſes forces qu'il a un mal de cœur qui le tuë.

La Dame éperduëment amoureuſe de ſon nouvel époux, ſans penſer ni au lieu où elle eſt, ni à l'état où elle ſe trouve, crie au ſecours, & ſe jette à corps perdu ſur *Ouang ſun*. Elle l'embraſſe, elle lui frotte la poitrine où étoit la violence de la douleur : elle lui demande quelle eſt la nature de ſon mal ? *Ouang ſun* ſouffroit trop pour répondre. On eût dit qu'il étoit prêt d'expirer.

Son vieux Domeſtique accourant au bruit, le prend entre ſes bras, & l'agite. Mon cher *Ouang ſun*, s'écria la Dame, a-t-il déja éprouvé de ſemblables accidens ? Cette maladie l'a déja pris pluſieurs fois, répondit le valet ; il n'y a guéres d'année qu'il n'en ſoit attaqué. Un ſeul remede eſt capable de le ſauver. Dis-moi vîte, s'écria la nouvelle épouſe, quel eſt ce remede ? Le Médecin de la Famille Royale, continua le valet, a trouvé ce ſecret, qui eſt infaillible. Il faut prendre de la cervelle d'un homme nouvellement tué, & lui en faire avaler dans du vin chaud ; auſſi-tôt les convulſions ceſſent, & il eſt ſur pied. La premiere fois que ce mal le prit, le Roy ſon parent ordonna

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 345 sur 577

qu'on fît mourir un priſonnier qui méritoit la mort, & qu'on prît de ſa cervelle: il fut guéri à l'inſtant. Mais hélas! où en trouver maintenant?

Mais, reprit la Dame, eſt-ce que la cervelle d'un homme qui meurt de ſa mort naturelle, n'auroit pas un bon effet? Notre Médecin, reprit le vieux Domeſtique, nous avertit qu'au beſoin on pourroit abſolument ſe ſervir de la cervelle d'un mort, pourvû qu'il n'y eût pas trop long-tems qu'il eût expiré, parce que la cervelle n'étant pas encore deſſéchée, conſerve ſa vertu.

Hé! s'écria la Dame, il n'y a qu'à ouvrir le cercüeil de mon mari, & y prendre un remede ſi ſalutaire. J'y avois bien penſé, repliqua le valet, je n'oſois vous le propoſer, & je craignois que cette ſeule penſée ne vous fît horreur. Bon, répondit-elle, *Ouang ſun* n'eſt-il pas à préſent mon mari: s'il falloit de mon ſang pour le guérir, eſt-ce que j'y aurois regret? Et j'héſiterois par reſpect pour un vil cadavre?

Sur le champ elle laiſſe *Ouang ſun* entre les bras du vieux Domeſtique: elle prend d'une main la hache deſtinée à fendre le bois de chauffage, & la lampe de l'autre: elle court avec précipitation vers la maſure où étoit le cercüeil: elle retrouſſe ſes longues manches, empoigne la hache des deux mains, la hauſſe, & de toutes ſes forces en décharge un grand coup ſur le couvercle du cercüeil, & le fend en deux.

La force d'une femme n'auroit pas été ſuffiſante pour un cercüeil ordinaire. Mais *Tchouang tſe*, par un excès de précaution & d'amour pour la vie, avoit ordonné que les planches de ſon cercüeil fuſſent très-minces, ſur ce qu'il avoit oüi dire que des morts étoient revenus de certains accidens qu'on croyoit être mortels.

Ainſi du premier coup la planche fut fenduë: quelques autres coups achevérent d'enlever le couvercle. Comme ce mouvement extraordinaire l'avoit eſſouflée, elle s'arrêta un moment pour prendre haleine. Au même inſtant elle entend pouſſer un grand ſoûpir; & jettant les yeux ſur le cercüeil, elle voit que ſon premier mari ſe remuë, & ſe met à ſon ſéant.

On peut juger quelle fut la ſurpriſe de la Dame *Tien*. La frayeur ſubite dont elle fut ſaiſie, lui fit pouſſer un grand cri: ſes genoux ſe dérobent ſous elle; & dans le trouble où elle ſe trouve, la hache lui tombe des mains ſans qu'elle s'en apperçoive.

Ma chere épouſe, lui dit *Tchouang*, aides-moi un peu à me lever. Dès qu'il fut ſorti du cercüeil, il prend la lampe, & s'avance vers l'appartement. La Dame le ſuivoit, mais d'un pas chancelant & ſuant à groſſes goutes, parce qu'elle y avoit laiſſé le jeune *Ouang ſun* & ſon valet, & que ce devoit être le premier objet qui ſe préſenteroit à la vûë de ſon mari.

Lorſqu'ils entrerent dans la chambre, tout y parut orné & brillant: mais heureuſement *Ouang ſun* & le valet ne s'y trouverent pas. Elle ſe raſſûra un peu, & ſongea aux moyens de plâtrer une ſi mauvaiſe affaire: ainſi jettant un regard tendre ſur *Tchouang tſe*; votre petite Eſclave, lui dit-elle, depuis le moment de votre mort, étoit occupée jour & nuit de votre cher ſouvenir: enfin ayant entendu un bruit aſſez diſtinct qui venoit du cercüeil, & me reſſouvenant des hiſtoires qu'on rapporte de certains morts qui ſont retournez à la vie, je me ſuis flattée que vous pourriez bien être de ce nombre: j'ai donc couru au plus vîte, & j'ai ouvert le cercüeil. Béni ſoit le Ciel, mon eſpérance n'a pas été trompée: quel bonheur pour moi de retrouver un mari ſi cher, dont je pleurois continuellement la perte!

Je vous ſuis obligé, dit *Tchouang tſe*, d'un ſi grand attachement pour moi. J'ai pourtant une petite queſtion à vous faire: pourquoi n'étiez-vous pas en deüil? Comment vous vois-je vêtuë d'un habit de brocard brodé?

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 346 sur 577

La réponſe fut bientôt prête: j'allois, dit-elle, ouvrir le cercüeil avec un ſecret preſſentiment de mon bonheur: la joye dont je devois être comblée, ne demandoit pas un vêtement lugubre, & il n'étoit pas convenable de vous recevoir plein de vie dans des habits de deüil: c'eſt ce qui m'a fait prendre mes habits de nôces.

A la bonne heure, dit *Tchouang tſe*, paſſons cet article. Pourquoi mon cercüeil ſe trouve-t-il dans cette maſure, & non dans la Salle, où naturellement il devoit être? Cette queſtion embarraſſa la Dame, & elle ne put y répondre.

Tchouang tſe jettant les yeux ſur les plats, ſur les taſſes, & ſur tous les autres ſignes de réjoüiſſance, les conſidéra attentivement: & puis, ſans s'expliquer, il demanda du vin chaud pour boire: il en avala pluſieurs coups, ſans dire un ſeul mot, tandis que la Dame étoit fort intriguée. Après quoi il prend du papier & le pinceau, & il écrivit les vers ſuivans.

Epouſe infidelle, eſt-ce ainſi que tu réponds à ma tendreſſe?
Si je conſentois à vivre avec toi, comme un bon mari doit faire avec ſa femme,
N'aurois-je pas à craindre que tu ne vinſſes une ſeconde fois briſer mon cercüeil à coups de hache?

Cette méchante femme ayant lû ces vers, changea tout-à-coup de couleur; & dans la confuſion dont elle étoit couverte, elle n'oſa ouvrir la bouche. *Tchouang tſe* continua à écrire quatre autres vers, dont voici le ſens.

Qu'ai-je gagné par tant de témoignages de la plus tendre amitié?
Un inconnu n'a eu qu'à paroître, j'ai été auſſi-tôt oublié.
On eſt venu m'aſſaillir dans le cercüeil à grands coups de hache:
C'eſt-là un empreſſement bien plus grand, que celui de ſécher le tombeau avec l'Eventail.

Après quoi *Tchouang tſe* dit à la Dame: Regarde ces deux hommes qui ſont derriere toi, & il les montroit du doigt. Elle ſe tourne, & apperçoit *Ouang ſun* & ſon vieux Domeſtique, qui étoient prêts d'entrer dans la maiſon. Ce fut pour elle un nouveau ſujet de frayeur. Ayant tourné une ſeconde fois la tête, elle s'apperçut qu'ils avoient diſparu.

Enfin cette malheureuſe au déſeſpoir de voir ſes intrigues découvertes, & ne pouvant plus ſurvivre à ſa honte, ſe retire à l'écart. Là elle dénouë ſa ceinture de ſoye, & ſe pend à une poûtre. Fin déplorable, où conduit d'ordinaire une paſſion honteuſe à laquelle on ſe livre! Celle-ci pour le coup eſt ſûrement morte ſans aucune eſpérance de retour à la vie.

Tchouang tſe l'ayant trouvée en cet état, la détache, & ſans autre façon, va raccommoder un peu le cercuëil briſé, où il enferme le cadavre. Enſuite faiſant un carillon ridicule, en frappant ſur les pots, ſur les plats, & ſur les autres utenciles qui avoient ſervi au feſtin des nôces, il entonna la chanſon ſuivante, appuyé ſur un côté du cercuëil.

Cette

Cette Chanſon eſt en vers libres ; il y en a de petits qui ne ſont que de quatre caracteres. *Hi hi* eſt le refrein, à peu près de même que *Lanturlu* dans un Vaudeville. On ne le met ici que dans le premier Couplet.

Groſſe maſſe ſans ame ! Hi hi, durant ta vie nous avons été unis enſemble ;
Mais fus-je jamais bien ton mari ? Hi hi, & te dois-je regarder comme ma femme ?

Le pur haſard nous réünit, je ne ſçai comment : ma malheureuſe deſtinée nous
plaça ſous le même toît ;
Le terme eſt enfin expiré ; j'en ſuis quitte

Si nous fûmes unis, nous voilà éternellement ſeparez ;
Ingrate & infidelle.

Dès que tu me crus mort, ton cœur volage paſſa à un autre :
Il fit voir ce qu'il étoit : avoit-il été auparavant un moment à moi ?

Il n'y a que quelques heures que nâgeant dans la joye, tu te donnois un
nouvel Epoux ;
Serois-tu morte, pour aller joindre cet Epoux dans le ſéjour des Ombres ?

Les plaiſantes funérailles dont tu m'honorois !
Tu me régalois d'un grand coup de hache.

C'en ſont ici de vrayes funérailles,
C'eſt pour te conſoler qu'eſt faite cette Chanſon avec ſa ſimphonie.

Le ſifflement de la hache ſe fit entendre à mes oreilles ;
Et il me réveilla du ſommeil de la mort.

Les accens de ma voix dans ce Concert
Ont dû aller juſqu'à toi.

Je creve de dépit & de joye : mettons en piéces ces pots & ces plats de terre ;
ridicules inſtrumens de ma ſymphonie :
La fête de tes obſeques eſt finie. O qui t'auroit bien connuë ! Tu dois à préſent
me connoître.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 348 sur 577

Tchouang tſe aïant achevé de chanter, ſe mit à rêver un moment, & il fit ces quatre vers.

Te voilà morte, il n'y a plus qu'à t'enterrer.
Quand tu me crus mort, tu diſois, je me remarierai.
Si je m'étois trouvé véritablement mort, la belle fête qui alloit ſuivre!
Que de plaiſanteries tu aurois fait cette nuit-là ſur mon compte!

Après quoi *Tchouang tſe* fit de grands éclats de rire; & donnant à droite & à gauche ſur les utenciles, il briſa tout. Il fit plus: il mit le feu à la maiſon, qui n'étoit couverte que de chaume. Ainſi tout fut bien-tôt réduit en cendre: & ce fut-là le bûcher de la malheureuſe *Tien*, dont il ne reſta plus de veſtiges. On ne ſauva de l'incendie que les Livres *Tao te*. Ce furent des voiſins qui les recüeillirent, & qui les conſerverent.

Après cela *Tchouang tſe* ſe remit à voyager, bien réſolu de ne jamais ſe remarier. Dans ſes voyages il rencontra ſon Maître *Lao tſe*, à qui il s'attacha le reſte de ſa vie, qu'il paſſa agréablement avec lui.

A l'Hiſtoire précédente, on a ajoûté quatre vers, qui diſent ce qui ſuit.

Le fameux Ou *dans un tranſport de jalouſie tuë ſa femme; c'eſt brutalité.*
L'illuſtre Siun *meurt preſque de douleur à la mort de ſa femme; c'eſt folie.*
Le Philoſophe Tchouang *qui s'égaye par le carillon des pots & des verres, & qui prend le parti de la liberté & de la joye;*
Voilà mon Maître en cas d'un événement ſemblable au ſien.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 349 sur 577

TCHAO CHI COU ELL,

ou

LE PETIT ORPHELIN

DE LA MAISON DE TCHAO.

TRAGEDIE CHINOISE.

AVERTISSEMENT.

APRE'S ce que j'ai dit ailleurs que la Comédie accompagne preſque toûjours les repas de cérémonie que ſe donnent les Mandarins Chinois, & les perſonnes aiſées, & qu'elle fait partie de ces ſortes de Fêtes, on s'attend ſans doute de voir quelqu'une de ces Comédies, qui faſſe juger du goût qu'ils ont pour le Théâtre. Heureuſement je ſuis en état de contenter ſur cela la curioſité.

Il m'eſt tombé entre les mains une Tragédie Chinoiſe, éxactement traduite par le P. de Prémare. Il ne faut pas y chercher les trois unitez du tems, du lieu, & de l'action, ni les autres régles que nous obſervons pour donner de la régularité & de l'agrément à ces ſortes d'Ouvrages. Il n'y a pas plus d'un ſiécle que la Poëſie Dramatique a été portée en France au point de perfection où elle eſt maintenant, & l'on ſçait aſſez que dans des tems plus reculez, elle étoit très-informe & très-groſſiére.

Ainſi l'on ne doit pas être ſurpris, ſi ces regles qui nous ſont propres, ont été inconnuës aux Chinois, leſquels ont toûjours vêcu comme dans un Monde ſéparé du reſte de l'Univers. Ils n'ont pour but dans leurs Piéces de Théâtre, que de plaire à leurs Compatriotes, de les toucher, de leur inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. S'ils y réüſſiſſent, cela doit, ce ſemble, leur ſuffire: il me ſuffit à moi-même de faire connoître leur goût dans ce genre d'Ouvrage, quelque éloigné qu'il ſoit du nôtre.

Cette Tragédie eſt tirée du Livre intitulé *Yuen Gin Pe Tchong*. C'eſt un Recuëil des cent meilleures Piéces de Théâtre qui ayent été compoſées ſous la Dynaſtie des *Yuen*. Ce Livre contient quarante volumes, diſtribuez en quatre *Tao*.

Cette Piéce eſt intitulée *Tchao chi cou ell*, c'eſt-à-dire, *le petit Orphelin de la Maiſon de Tchao*: elle eſt la quatre-vingt-cinquiéme de ce Recuëil, & ſe trouve au commencement du trente-cinquiéme Volume.

Les Chinois, dit le P. de Premare, ne diſtinguent point comme nous, entre Tragédies & Comédies. On a intitulé celle-ci Tragédie, parce qu'elle a pa-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 351 sur 577

ru assez tragique ; ces sortes d'Ouvrages ne différent des petits Romans Chinois, qu'en ce qu'on y introduit des Personnages qui se parlent sur un Théâtre, au lieu que dans un Roman, c'est un Auteur qui raconte leurs discours & leurs avantures.

Dans les Livres imprimez on ne met que rarement le nom du Personnage qui parle dans la Piéce ; ce Personnage, comme on verra, commence toûjours par s'annoncer lui-même aux Spectateurs, & par leur apprendre son nom, & le rôle qu'il joüe dans la Piéce.

Une troupe de Comédiens est composée de huit ou neuf Acteurs, qui ont chacun leurs caracteres & leurs rôles affectez, à peu-près comme dans les Troupes de Comédiens Italiens, & dans celles des Farceurs qui courent les Provinces.

Le même Comédien sert souvent à répréſenter plusieurs rôles différens; car comme les Chinois mettent tout en action & en dialogues, cela multiplieroit trop le nombre des Acteurs. Dans la Tragédie suivante, il n'y a que cinq Acteurs, quoiqu'il y ait au moins dix ou douze Personnages qui parlent, en comptant les Gardes & les Soldats.

Il est vrai que l'Acteur, comme je l'ai déja dit, commence toûjours à s'annoncer en entrant sur le Théâtre ; mais le Spectateur qui voit le même visage à deux Personnages très-différens, doit éprouver quelque embarras ; un masque remedieroit à cet inconvénient, mais les masques ne servent guéres que dans les Ballets, & ne se donnent qu'aux Scélérats & aux Chefs de Voleurs.

Les Tragédies Chinoises sont entremêlées de chansons dans lesquelles on interrompt assez souvent le chant, pour réciter une ou deux phrases du ton de la déclamation ordinaire ; nous sommes choquez de ce qu'un Acteur au milieu d'un dialogue se met tout d'un coup à chanter, mais on doit faire attention que, parmi les Chinois, le chant est fait pour exprimer quelque grand mouvement de l'ame, comme la joye, la douleur, la colere, le déſespoir ; par exemple, un homme qui est indigné contre un scélérat, chante ; un autre qui s'anime à la vengeance, chante ; un autre qui est prêt de se donner la mort, chante.

Il y a des Piéces dont les chansons sont difficiles à entendre, sur-tout aux Européans, parce qu'elles sont remplies d'allusions à des choses qui nous sont inconnuës, & de figures dans le langage, dont nous avons peine à

nous appercevoir ; car les Chinois ont leur Poëſië, comme nous avons la nôtre.

Le nombre des airs de ces Chanſons qui entrent dans les Tragédies Chinoiſes, eſt aſſez borné, & dans l'impreſſion on déſigne cet air à la tête de chaque chanſon. Ces Chanſons ſont imprimées en gros caracteres, pour les diſtinguer de ce qui ſe récite.

Les Tragédies Chinoiſes ſont diviſées en pluſieurs parties que l'on pourroit nommer Actes. La premiere ſe nomme *Sie tſe*, & reſſemble aſſez à un Prologue ou Introduction. Les Actes ſe nomment *Tché* ; & ſi l'on veut, on peut diviſer ces *Tché* en Scénes, par les entrées & les ſorties des Perſonnages.

ACTEURS.

TOU NGAN COU, Premier Miniſtre de la Guerre.

TCHAO TUN, Miniſtre d'Etat, Perſonnage muet.

TCHAO SO, Fils de TCHAO TUN, & Gendre du Roy.

La Fille du Roy, Femme de TCHAO SO.

TCHING YNG, Médecin.

HAN KOUE', Mandarin d'Armes.

CONG LUN, ancien Miniſtre, retiré à la Campagne.

TCHING POEI, jeune Seigneur, qui paſſe pour le fils du Médecin, qui eſt adopté par TOU NGAN COU.

OUEI FONG, Grand Officier du Roy.

Il y a huit Perſonnages, quoiqu'il n'y ait que cinq Comédiens.

TCHAO CHI COU ELL'

TCHAO CHI COU ELL,

OU

LE PETIT ORPHELIN

DE LA MAISON DE TCHAO.

TRAGEDIE CHINOISE.

SIÉ TSEE,

OU PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

TOU NGAN COU, *ſeul.*

L'HOMME ne ſonge point à faire du mal au Tigre, mais le Tigre ne penſe qu'à faire du mal à l'Homme. Si on ne ſe contente à tems, on s'en repent. Je ſuis *Tou ngan cou*, premier Miniſtre de la *Guerre* dans le Royaume de *Tſin*. Le Roy *Ling cong* mon Maître avoit deux hommes, auſquels il ſe fioit ſans réſerve; l'un pour gouverner le Peuple, c'eſt *Tchao tun*; l'autre pour gouverner l'Armée, c'eſt moi; nos Charges nous ont rendus ennemis: j'ai toûjours eu envie de perdre *Tchao*, mais je ne pouvois en venir à bout. *Tchao ſo* fils de *Tun* avoit épouſé la fille du Roy, j'avois donné ordre à un aſſaſſin de prendre un poignard, d'eſcalader la muraille du Palais de *Tchao tun*, & de le tuer. Ce malheureux en voulant exécuter mes ordres, ſe briſa la tête contre un arbre, & ſe tua. Un jour *Tchao tun* ſortit pour aller animer les Laboureurs au travail, il trouva ſous un

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 355 sur 577

mûrier un homme à demi-mort de faim, il le fit boire & manger tant qu'il voulut, & lui ſauva la vie. Dans ce tems-là un Roy d'Occident offrit un grand Chien qui avoit nom *Chin ngao*. Le Roy me le donna, & je formai le deſſein de m'en ſervir pour faire mourir mon rival; j'enfermai le Chien dans une chambre à l'écart, je défendis qu'on lui donnât à manger pendant quatre ou cinq jours. J'avois préparé dans le fond de mon Jardin un homme de paille, habillé comme *Tchao*, & de ſa grandeur : ayant mis dans ſon ventre des entrailles de mouton, je prends mon Chien, je lui fais voir les entrailles, je le lâche, il eut bien-tôt mis en piéces l'homme de paille, & dévoré la chair qu'il y trouva. Je le renferme dans ſa priſon, je le fais jeûner, & je le ramene au même endroit; ſi-tôt qu'il apperçût l'homme de paille, il ſe mit à abboyer; je le lâche, il déchire le phantôme, & mange les entrailles comme la premiere fois : cet exercice dura cent jours : au bout de ce tems-là je vais à la Cour, & je dis publiquement au Roy : Prince, il y a ici un traître qui a de mauvais deſſeins contre votre vie. Le Roy demanda avec empreſſement quel étoit le traître ? je répondis, le Chien que Votre Majeſté m'a donné, le connoît : le Roy montra une grande joye; jadis, dit-il, on vit ſous les regnes de *Yao* & de *Chun* un Mouton, qui avoit auſſi l'inſtinct de découvrir les criminels, ſerois-je aſſez heureux pour voir ſous mon regne quelque choſe de ſemblable; où eſt ce Chien merveilleux ? Je l'amenai au Roy; dans ce moment *Tchao tun* étoit à côté du Roy avec ſes habits ordinaires : ſi-tôt que *Chin ngao* le vit, il ſe mit à abboyer : le Roy me dit de le lâcher, en diſant; *Tchao tun* ne ſeroit-il pas le traître ? Je le déliai; il pourſuivit *Tchao tun* qui fuyoit de tous côtez dans la Salle Royale : par malheur mon Chien déplut à un Mandarin de guerre qui le tua. *Tchao tun* ſortit du Palais, & vouloit monter ſur ſon chariot à quatre chevaux, j'en avois fait ôter deux, & caſſer une des rouës pour qu'il ne pût s'en ſervir; mais il ſe trouva-là un brave, qui de ſon épaule ſoûtint le chariot, & de ſa main frappoit les chevaux, il s'ouvrit un paſſage entre les Montagnes, & ſauva la vie à *Tchao tun*; quel étoit ce brave ? Celui-là même que *Tchao tun* avoit retiré des portes du trépas. Pour moi étant demeuré auprès du Roy, je lui dis ce que j'allois faire pour ſon ſervice, & ſur le champ je fis maſſacrer toute la famille & les Domeſtiques de *Tchao tun*, au nombre de trois cens perſonnes; il ne reſte que *Tchao ſo* avec la Princeſſe ſon épouſe; il eſt le gendre du Roy; il n'eſt pas à propos de le faire mourir en public : perſuadé cependant que pour empêcher qu'une plante ne repouſſe, il faut en arracher juſqu'à la plus petite racine; j'ai ſuppoſé un Ordre du Roy, & j'ai envoyé de ſa part à *Tchao ſo* trois choſes, une corde, du vin empoiſonné, & un poignard, ne lui laiſſant que la liberté du choix, mes ordres ſeront promptement exécutez, & j'en attends la réponſe. . . . . *Il ſort.*

SCENE II.

TCHAO SO, LA PRINCESSE *sa femme.*

TCHAO SO.

JE ſuis *Tchao ſo*, j'ai un tel Mandarinat, qui eût penſé que *Tou ngan cou*, pouſſé par la jalouſie, qui diviſe toûjours les Mandarins d'Armes & les Mandarins de Lettres, tromperoit le Roy, & le porteroit à faire mourir toute notre maiſon au nombre de trois cens perſonnes. Princeſſe, écoûtez les dernieres paroles de votre époux, je ſçais que vous êtes enceinte, ſi vous mettez au monde une fille, je n'ai rien à vous dire ; mais ſi c'eſt un garçon, je lui donne un nom avant ſa naiſſance, & je veux qu'il s'appelle l'Orphelin de *Tchao*, élevez-le avec ſoin, pour qu'il venge un jour ſes parens.

LA PRINCESSE.

Ah! vous m'accablez de douleur.

UN ENVOYE' *du Roy entre, & dit.*

J'apporte de la part du Roy une corde, du poiſon, un poignard, & j'ai ordre de remettre ces préſens à ſon Gendre, il peut choiſir de ces trois choſes celle qu'il voudra, & après ſa mort je dois enfermer la Princeſſe ſa femme, & faire une priſon de ſon Palais, l'ordre porte qu'il ne faut pas différer d'un moment; me voici arrivé (*en appercevant le Prince, il lui dit*) *Tchao ſo*, à genoux, écoûtez l'Ordre du Roy, *il lit*; parce que votre maiſon eſt criminelle de leze-Majeſté, on a fait exécuter tous ceux qui la compoſoient, il ne reſte plus que vous; mais faiſant réflexion que vous êtes mon Gendre, je ne veux pas vous faire mourir en public; voilà trois préſens que je vous envoye, choiſiſſez-en un. (*L'Envoyé continuë, & dit*) L'Ordre porte de plus, qu'on tienne votre femme enfermée dans ce Palais, on lui défend d'en ſortir, & l'on veut que le nom de *Tchao* ſoit entierement éteint; l'Ordre du Roy ne ſe differe point, *Tchao ſo*, obéiſſez, ôtez-vous promptement la vie.

TCHAO SO.

Ah! Princeſſe, que faire dans ce malheur? (*Il chante en déplorant ſon ſort.*)

LA PRINCESSE.

O, Ciel! prenez pitié de nous, on a fait maſſacrer toute notre maiſon; ces infortunez ſont demeurez ſans ſépulture.

TCHAO SO, *en chantant.*

Je n'aurai point de ſépulture non plus qu'eux, Princeſſe, retenez bien ce que je vous ai recommandé.

LA PRINCESSE.

Je ne l'oublierai jamais.

TCHAO SO, *il rappelle à la Princeſſe, en chantant, les derniers avis qu'il lui avoit donnez, & ſe tuë avec le poignard.*

LA PRINCESSE.

Ah ! mon époux vous me faites mourir de douleur.

L'ENVOYE'.

Tchao ſo s'eſt coupé la gorge, & n'eſt plus, ſa femme eſt en priſon chez elle, il faut que j'aille rendre compte de ma commiſſion. (*Il récite enſuite quelques vers.*)

FIN DU PROLOGUE.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 358 sur 577

PREMIERE PARTIE

SCENE PREMIERE.

TOU NGAN COU. *Suite de ſes Gens.*

JE crains que ſi la femme de *Tchao ſo* mettoit au monde un fils, ce fils devenu grand, ne fût pour moi un redoutable ennemi; c'eſt pourquoi je la retiens dans ſon Palais comme en priſon. Il eſt tantôt nuit, comment mon Envoyé peut-il tant tarder, je ne le vois point revenir.

UN SOLDAT *vient dire pour nouvelle.*

La Princeſſe eſt accouchée d'un fils, qui s'appelle l'Orphelin de la Maiſon de *Tchao*.

TOU NGAN COU

Cela eſt-il bien vrai! Quoi? cet avorton s'appelle l'Orphelin de la Maiſon de *Tchao*? Laiſſons paſſer un mois, je ſerai toûjours aſſez à tems pour me défaire d'un petit Orphelin; qu'on porte mon ordre à *Han koué*, qu'il aille garder l'entrée du Palais, où demeure la femme de *Tchao ſo*; qu'il examine bien ſur-tout ce qui en ſortira, ſi quelqu'un eſt aſſez hardi pour cacher cet enfant de *Tchao*, je le ferai mourir lui & toute ſa race; qu'on affiche cet ordre par tout, & qu'on en avertiſſe les Mandarins Inférieurs; ſi quelqu'un alloit contre cet ordre, il ſeroit coupable du même crime.

SCENE II.

LA PRINCESSE *tenant ſon fils entre ſes bras.*

IL me ſemble que les maux de tous les hommes ſont renfermez dans mon cœur; je ſuis la fille du Roi de *Tſin*. Le traître de *Tou ngan cou* a fait périr toute ma famille. Il ne me reſte plus que ce pauvre Orphelin que je porte entre mes bras; il me ſouvient que ſon Pere mon époux étant ſur le point de mourir, me laiſſa comme par teſtament les paroles que voici: Ma Princeſſe, dit-il, ſi vous avez un fils, nommez-le l'Orphelin de la Maiſon de *Tchao*, & ayez-en grand ſoin, afin que quand il ſera en âge, il venge ſa famille. O Ciel! Le moyen de faire ſortir mon fils hors de cette priſon; il me vient une penſée: Je n'ai plus au-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 359 sur 577

jourd'hui aucun parent ; il ne me reſte au monde que *Tching yng* ; il étoit de la maiſon de mon mari, & ſon nom ne s'eſt point trouvé par bonheur ſur le rôle, attendons qu'il vienne, je lui confierai mon ſecret.

SCENE III.

TCHING YNG *avec ſon coffre de remedes.*

JE m'appelle *Tching yng*, je ſuis Médecin de ma profeſſion, je ſuis au ſervice du Gendre du Roy, il avoit des bontez pour moi qu'il n'avoit point pour les autres : mais hélas ! ce voleur de *Tou ngan cou* a fait périr toute la maiſon de *Tchao*. Heureuſement mon nom ne s'eſt point trouvé ſur le rôle, la Princeſſe eſt maintenant en priſon chez elle, c'eſt moi qui lui porte chaque jour à manger, je ſçais qu'elle a nommé ſon fils l'Orphelin de la Maiſon de *Tchao*, & qu'elle veut l'élever, dans l'eſpérance qu'il vengera un jour la mort de ſon Pere, & de toute ſa Maiſon ; mais je crains bien qu'il ne puiſſe échapper des griffes du cruel *Tou ngan cou*. On dit que la pauvre Princeſſe m'appelle, c'eſt apparemment pour que je lui donne quelqu'un des remedes qu'on prend après les couches ; il faut que je me hâte, me voici à la porte : il n'eſt pas beſoin d'avertir, je n'ai qu'à entrer tout droit.

SCENE IV.

TCHING YNG. LA PRINCESSE.

TCHING YNG.

MADAME, vous m'avez fait appeller, que ſouhaittez-vous de moi ?

LA PRINCESSE

Hélas ! Que notre Maiſon a été détruite d'une façon cruelle ! *Tching yng*, je vous ai fait appeller : en voici la raiſon. J'ai accouché d'un fils : ſon Pere étant prêt de mourir, lui donna le nom d'Orphelin de *Tchao* ; *Tching yng*, vous étiez au nombre de nos gens ; nous vous avons toûjours bien traitté ; n'y auroit-il pas moyen de faire ſortir d'ici mon fils, afin qu'un jour il venge ſa famille ?

TCHING YNG.

Madame, je vois bien que vous ne ſçavez pas encore tout. Le traître de *Tou ngan cou* a ſçû que vous étiez accouchée d'un fils, & il a fait afficher à toutes les portes, que ſi quelqu'un oſe cacher ce petit Orphelin, on le fera mourir lui & toute ſa famille : après cela le moyen de le cacher. & de le faire ſortir de ce Palais ?

LA PRINCESSE.

Tching yng : on dit ordinairement que lorſqu'on a beſoin d'un prompt ſecours, on penſe à ſes parens ; & que quand on eſt en danger, on s'appuye ſur ſes anciens amis : ſi vous ſauvez mon fils, notre Maiſon aura en lui un héritier :

(*elle ſe met à genoux.*) *Tching yng*, ayez compaſſion de moi, les trois cens perſonnes que *Tou ngan cou* a fait maſſacrer, ſont renfermez dans cet Orphelin.

TCHING YNG.

Madame, levez-vous, je vous en conjure ; ſi je cache mon petit Maître, & que le traître vienne à le ſçavoir, il vous demandera où eſt votre fils, vous lui direz : je l'ai donné à *Tching yng* ; moi & toute ma famille, nous en mourrons, encore paſſe ; mais votre fils n'en périra pas moins.

LA PRINCESSE.

C'en eſt fait ; allez-vous en, *Thing yng*, ne vous épouvantez point ; écoutez-moi, & voyez mes larmes : ſon Pere eſt mort ſous le couteau : (*Elle prend ſa ceinture*) c'en eſt fait, ſa mere va le ſuivre & mourir.

TCHING YNG.

Je ne croyois pas que la Princeſſe dût s'étrangler comme elle vient de faire : je n'oſe m'arrêter ici un moment ; ouvrons vîte mon coffre à remedes, mettons dedans le petit Prince, & le couvrons de quelques paquets d'herbes médecinales. O Ciel ! prenez pitié de nous, toute la Maiſon de *Tchao* a péri par le glaive : il ne reſte que ce pauvre Orphelin : ſi je puis le ſauver, j'aurai un grand bonheur, & j'acquerrerai bien du mérite ; mais ſi je ſuis découvert, nous en mourrons moi & tous les miens. O, *Tching yng*, penſe un peu en toi-même : ſi tu veux ſauver cet Orphelin, il faut te tirer des mains de *Tou ngan cou*. Eſpérer cela, c'eſt eſpérer de ſortir des filets du Ciel & de la Terre.

SCENE V.

HAN KOUE'. *Suite de Soldats.*

JE ſuis *Han koué*, Général ſous *Tou ngan cou*, il m'a ordonné de garder le Palais de la veuve de *Tchao ſo* : pourquoi le garder ? Parce que cette Princeſſe a eu un fils. Or il craint qu'on n'enleve cet enfant : il veut que je faſſe bonne garde, ſi quelqu'un l'enleve, il perdra la tête, lui & toute ſa famille. Quoi donc, *Tou ngan cou*, ſera-t'il dit que tu feras mourir à ta volonté les meilleurs Sujets du Roi, & tous ceux qui ont le plus de mérite ? (*Il chante.*)

Les deux Maiſons de *Tou* & de *Tchao* ont une haine qui n'eſt pas pour s'éteindre ſi-tôt. (*Il chante.*)

O *Tou ngan cou* que tu es haiſſable ! (*il chante encore, & menace* Ngan cou *des châtimens du Ciel.*) J'ordonne qu'on ait ſoin de veiller, & ſi quelqu'un veut ſortir du Palais, qu'on m'en avertiſſe.

SOLDATS.

Nous ſommes au fait.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 361 sur 577

SCENE VI.

TCHING YNG, HAN KOUE', SOLDATS.

QU'ON me ſaiſiſſe cet homme qui porte un coffre de Medecin, qui es tu?

TCHING YNG.

Je ſuis un pauvre Médecin nommé *Tching yng.*

HAN KOUE'.

D'où viens-tu? Où vas-tu?

TCHING YNG.

Je viens de chez la Princeſſe; j'étois allé lui porter un remede.

HAN KOUE'.

Quelle médecine lui as-tu fait prendre.

TCHING YNG.

Celle qu'on donne aux femmes accouchées.

HAN KOUE'.

Qu'y a-t'il dans ce coffre que tu portes?

TCHING YNG.

Il eſt plein de divers remedes.

HAN KOUE'.

Quels remedes?

TCHING YNG.

Les remedes ordinaires.

HAN KOUE'.

N'y a-t'il point quelqu'autre choſe?

TCHING YNG.

Non, il n'y a rien que cela.

HAN KOUE'.

Si cela eſt ainſi, paſſe ton chemin, va-t'en (*il s'en va, Han koué le rappelle.*) *Tching yng, Tching yng*, reviens, dis-moi ce qu'il y a dans ton coffre?

TCHING YNG.

Des remedes.

HAN KOUE'.

N'y a-t'il rien que cela?

TCHING YNG.

Rien du tout.

HAN KOUE'.

HAN KOUE.

Vas-t'en donc (*il s'en va, Han koué le rappelle, il revient.*) Il y a certainement là-dedans quelque choſe de caché, quand je te dis, va-t'en, tu voles, & quand je te dis, reviens, tu as mille peines à faire un pas; ô *Tching yng*, dis-moi, crois-tu que je ne te connois pas? (*il chante*) tu es de la maiſon de *Tchao*, je ſuis ſoûmis à *Tou ngan cou*, il faut néceſſairement que tu emportes ce jeune *Kilin*, qui n'a pas encore un mois. O *Tching yng*, vois-tu ce que je dis: (*il chante*) comment pourrois-tu ſortir de cet antre du Tigre? Ne ſuis-je pas le ſecond Général après *Tou ngan cou*? Te laiſſerois-je aller ainſi ſans te rien demander? O *Tching yng*, je ſçai que tu as de très-grandes obligations à la famille de *Tchao*.

TCHING YNG.

Je l'avouë, je les connois, & je veux y répondre.

HAN KOUE' (*Il chante*)

Tu dis que tu veux répondre aux bienfaits que tu as reçûs; mais je crains que tu ne puiſſes te ſauver: (*Il fait retirer ſes Gens*) Retirez-vous; ſi je vous appelle, venez; ſi je ne vous appelle pas, ne venez point.

SOLDATS.

Nous ſommes au fait.

HAN KOUE' (*ouvre le coffre.*)

O, *Tching yng*, tu diſois qu'il n'y avoit ici que des remedes, voici pourtant un petit homme: (*Tching yng eſt tout éperdu; il ſe jette à genoux*: Han koué *chante ſur l'enfant qu'il voit.*)

TCHING YNG.

Seigneur, ne vous mettez pas en colere; ſouffrez que je vous diſe la choſe comme elle eſt: *Tchao tun* étoit un des plus fidéles ſujets du Roy, *Tou ngan cou* en fut jaloux; il voulut le faire dévorer par un chien. *Tchao tun* s'échappa, & ſortit du Palais: ſon chariot ne pouvoit aller. Le brave *Ling tché* ſe ſouvint du bienfait de *Tchao tun*, & l'emporta dans les Montagnes: on ne ſçait ce qu'il eſt devenu. Le Roi crut les calomnies de *Tou ngan cou*. Le fils de *Tchao tun* eut ordre de ſe tuer: la Princeſſe fut renfermée dans le Palais, elle eut un fils qu'elle nomma l'Orphelin; la Mere & l'Enfant étoient ſans ſecours; la Princeſſe m'a confié ſon fils; je vous ai trouvé, Seigneur, & j'ai eſpéré que vous ne me blâmeriez pas, quoi! voudriez-vous arracher ce pauvre petit rejetton, & éteindre ſans reſſource ſa famille.

HAN KOUE'.

Tching yng, Tu vois bien que ſi je portois cet enfant à ſon ennemi, il n'y a point de richeſſes & d'honneurs que je n'obtinſſe; mais *Han koué* a trop de droiture pour commettre une telle action: (*il chante*) Si *Tou ngan cou* venoit à voir cet enfant.....O *Tching yng*, enveloppez bien ce cher Orphelin; ſi *Tou ngan cou* me demande où il eſt, je répondrai pour vous.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 363 sur 577

TCHING YNG.

Que je vous ſuis obligé, Seigneur, (*il enveloppe l'enfant, & s'en va, il revient, & ſe met à genoux*).

HAN KOUE'.

Tching yng, quand je vous ai dit de vous en aller, ce n'étoit pas pour vous tromper; allez-vous en bien vîte.

TCHING YNG.

Seigneur, mille obligations. (*Il s'en va, & revient encore*)

HAN KOUE'.

Tching yng, pourquoi revenir tant de fois, (*il chante*) tu crains que je ne te trompe, O *Tching yng*! ſi tu n'a pas le courage d'expoſer ta vie, qui t'oblige de ſauver l'Orphelin malgré toi? Apprens qu'un fidéle Sujet ne craint point de mourir, & que qui craint la mort, n'eſt pas un Sujet fidéle.

TCHING YNG.

Seigneur, ſi je ſors de ce Palais, on fera courir après moi, & je ſerai pris, & ce pauvre Orphelin en mourra; c'en eſt fait, qu'on m'arrête: allez, Seigneur, recevoir votre recompenſe; tout ce que je ſouhaitte, c'eſt de mourir avec l'Orphelin de la Maiſon de *Tchao*.

HAN KOUE'.

Tching yng, vous pourriez aiſément vous ſauver avec l'Orphelin; mais vous n'avez point de confiance. (*Il chante pour exprimer ſes derniers ſentimens, & ſe tuë*).

TCHING YNG.

Que vois-je hélas! *Han koué* vient de ſe tuer lui-même: ſi quelqu'un des Soldats de la garde en donnoit avis à *Tou ngan cou*, que deviendrions-nous moi & l'enfant? Fuyons, fuyons au plûtôt: avançons ſans rien craindre vers le Village de *Tai ping*; & là nous prendrons des méſures.

SECONDE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

TOU NGAN COU, *ſuite de Soldats.*

POUR réüſſir dans une affaire, il ne faut point trop s'empreſſer. Quand j'appris que la Princeſſe avoit un fils nommé l'Orphelin de *Tchao*, j'envoyai *Han koué* garder toutes les avenuës du Palais, & j'ai publié un Ordre, que ſi quelqu'un cachoit ou enlevoit l'Orphelin, on le feroit mourir lui & toute ſa maiſon : eſt-ce que ce miſérable avorton peut s'envoler au-deſſus du Ciel? Je n'en ai aucune nouvelle, cela m'inquiéte, qu'on aille voir là-dehors.

UN SOLDAT.

Monſeigneur, il y a de très-mauvaiſes nouvelles.

TOU NGAN COU.

D'où viennent-elles?

LE SOLDAT.

La Princeſſe s'eſt étranglée avec ſa ceinture, & *Han koué* s'eſt tué d'un coup de poignard.

TOU NGAN COU.

Han koué s'eſt donné la mort? Sûrement l'Orphelin a été enlevé, quelles nouvelles! Que faire? .... Le ſeul remede que j'y trouve, le voici, il faut feindre un Ordre du Roy, & commander à tout le Royaume que tous les enfans qui ſont nez au-deſſous d'une demie année, ſoient apportez dans mon Palais, je les percerai tous de trois coups de poignard. L'Orphelin ſera ſans doute du nombre, & je ſerai sûr de m'en être défait. Allons qu'on m'obéiſſe, & qu'on aille afficher cet Ordre, que tous ceux qui auront un fils au-deſſous de ſix mois, ayent à me l'apporter dans mon Palais, ſi quelqu'un oſe y manquer, on le fera mourir lui & toute ſa famille. Je perdrai tous les enfans du Royaume de *Tſin*, l'Orphelin mourra, & n'aura point de ſépulture, quand il ſeroit d'or & de pierreries, il n'éviteroit pas le trenchant de mon épée.

SCENE II.

CONG LUN, *ſeul.*

JE ſuis le vieux *Cong lun*, j'ai été un des grands Officiers du Roy *Ling kong*, mais voyant que j'étois âgé, & que *Tou ngan cou* prenoit toute l'autorité en main, j'ai quitté mes Charges, & me ſuis retiré dans ce Village, où je vis tranquille. (*Il chante pour mieux exprimer la haine qu'il porte à* Tou ngan cou.)

SCENE III.

TCHING YNG, *avec ſon coffre ſur le dos.*

TCHING YNG, qu'as-tu tant à craindre? Mon petit Maître, que vous m'êtes précieux! *Tou ngan cou* que je te hais! bien que j'aye emporté ce petit mourant juſques hors des murs, j'ai appris que *Tou ngan cou* a ſçû ſa fuite, & qu'il a ordonné qu'on lui apporte tous les enfans nez depuis une demie année, & alors ſans s'informer ſi c'eſt l'Orphelin ou ſi ce ne l'eſt pas, il les démembrera tous, & les coupera par morceaux. Où pourrois-je donc cacher celui-ci? Voici le Village de *Tai ping*, qui ſert de retraitte à *Kong lun*; ce vieillard eſt un des anciens amis de *Tchao tun*, il a quitté la Cour, & il vit tranquillement dans cette retraitte, c'eſt un homme droit & ſincere, c'eſt-là que je cacherai mon tréſor; allons le voir ſur le champ. Mettons mon coffre ſous ce berceau de Bananiers; mon cher petit Maître, attendez-moi ici un moment, ſi-tôt que j'aurai vû *Kong lun*, je reviens à vous (*Il dit à un valet de* Kong lun) vous, avertiſſez que *Tching yng* demande à voir votre Maître, (*le valet dit*, Tching yng *eſt à la porte*) *Kong lun* dit, qu'on le prie d'entrer.

LE VALET.

Monſieur vous prie d'entrer.

SCENE IV.

KONG LUN, TCHING YNG.

KONG LUN.

TCHING YNG, quelle affaire vous amene ici?

TCHING YNG.

Voyant que vous vous étiez ſauvé dans cette retraitte, je ſuis venu pour avoir l'honneur de vous voir.

KONG LUN.

KONG LUN.

Depuis que je me ſuis retiré de la Cour, tous les grands Officiers du Roy ſe portent-ils bien ?

TCHING YNG.

Ce n'eſt plus comme quand vous étiez en place, *Tou ngan cou* eſt le maître, & tout a bien changé.

KONG LUN.

Il faut tous enſemble en avertir le Roy.

TCHING YNG.

Seigneur, vous ſçavez qu'il y a toûjours eû de ces ſcélérats ; ſous les regnes de *Yao* & de *Tchun* n'y avoit-il pas quatre méchans hommes?

KONG LUN.

Il chante, & ſur la fin il dit ce qui eſt arrivé à Tchao tun.

TCHING YNG.

Seigneur, le Ciel a de bons yeux, la Maiſon de *Tchao* n'eſt pas ſans héritier.

KONG LUN.

Toute la Maiſon au nombre de trois cens perſonnes a péri, ſon fils gendre du Roy s'eſt poignardé. La Princeſſe ſa bru s'eſt étranglée ; où eſt cet héritier dont vous parlez ?

TCHING YNG.

Seigneur, puiſque vous ſçavez ſi bien tout ce qui s'eſt paſſé, je n'en parlerai point, mais je vous dirai ce que vous ne ſçavez peut-être pas, que la Princeſſe étant en priſon dans ſon Palais, a mis au monde un fils qu'elle a nommé l'Orphelin de la Maiſon de *Tchao* ; ne voilà-t-il pas ce petit héritier dont je parlois ? Tout ce que je crains, c'eſt que *Tou ngan cou* ne vienne à le ſçavoir, & à le faire prendre, car s'il tombe une fois entre ſes mains, il le fera mourir cruellement, & la Maiſon de *Tchao* ſera réellement ſans héritier.

KONG LUN.

Y a-t-il quelqu'un qui ait ſauvé ce pauvre petit Orphelin? Où eſt-il?

TCHING YNG.

Seigneur, vous faites paroître tant de compaſſion pour toute cette famille, que je ne puis vous rien cacher. La Princeſſe avant ſa mort me confia ſon fils, & me recommanda d'en avoir ſoin, juſqu'à ce qu'étant devenu grand, il puiſſe ſe venger de l'ennemi de ſa Maiſon : comme je ſortois du Palais avec ce précieux dépôt, je trouvai à la porte *Han koué*, il me laiſſa ſortir, & ſe tua en ma préſence ; je m'enfuis avec le petit Orphelin, & je n'ai point trouvé de plus ſûre retraitte que de l'apporter chez vous : Je ſçais, Seigneur, que vous étiez intime ami de *Tchao tun*, je ne doute point que vous n'ayez pitié de ſon pauvre petit-fils, & que vous ne lui ſauviez la vie.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 367 sur 577

KONG LUN.

Où avez-vous laiſſé ce cher enfant?

TCHING YNG.

Là-dehors ſous des Bananiers.

KONG LUN.

Ne l'épouvantez point, allez le prendre, & me l'apportez.

TCHING YNG.

Béni ſoit le Ciel & la Terre, le petit Prince étoit encore endormi.

KONG LUN, *chante ſur les maux de cet Orphelin.*

Tching yng dit que tout l'appui de la Famille de *Thao* eſt dans cet enfant; *il chante*, & moi je dis qu'il eſt cauſe de tous les malheurs de ſa Maiſon.

TCHING YNG.

Seigneur, vous ne ſçavez pas que *Tou ngan cou* voyant que l'Orphelin lui étoit échappé, veut faire mourir tous les enfans à peu près de ſon âge; je ſonge à cacher chez vous l'Enfant, par ce moyen je m'acquitte de toutes les obligations que j'ai à ſon pere & à ſa mere, & je ſauve la vie à tous les petits innocens du Royaume: Je ſuis dans ma quarante-cinquiéme année, j'ai un fils de l'âge de notre très-cher Orphelin, je le ferai paſſer pour le petit *Tchao*; vous irez en donner avis à *Tou ngan cou*, & vous m'accuſerez d'avoir caché chez moi l'Orphelin qu'il fait chercher. Nous mourrons, moi & mon fils, & vous, vous éleverez l'héritier de votre ami juſqu'à ce qu'il ſoit en état de venger ſes parens; que dites-vous de ce deſſein? Ne le trouvez-vous pas de votre goût?

KONG LUN.

Quel âge dites-vous que vous avez?

TCHING YNG.

Quarante-cinq ans.

KONG LUN.

Il faut pour le moins vingt ans, pour que cet Orphelin puiſſe venger ſa Famille. Vous aurez alors ſoixante-cinq ans, & moi j'en aurai quatre-vingt-dix, comment à cet âge-là pourrois-je l'aider? O, *Tching yng*, puiſque vous voulez bien ſacrifier votre fils, apportez-le moi ici, & allez m'accuſer à *Tou ngan cou*, en lui diſant que je cache chez moi l'Orphelin qu'il veut avoir; *Tou ngan cou* viendra avec des troupes entourer ce Village; je mourrai avec votre fils, & vous éleverez l'Orphelin de *Tchao*, juſqu'à ce qu'il puiſſe venger toute ſa Maiſon. Ce deſſein eſt encore plus sûr que le vôtre; qu'en dites-vous?

TCHING YNG.

Je le trouve auſſi bon, mais il vous coûteroit trop cher; donnons plûtôt les habits du petit *Tchao* à mon fils; allez me déférer au Tyran, & moi & mon fils nous mourrons enſemble.

KONG LUN.

Ce que j'ai dit eſt une choſe réſoluë : ne ſongez pas à vous y oppoſer (*il chante*) encore vingt ans, & nous ſommes vengez. Serois-je aſſez heureux pour vivre juſques-là ?

TCHING YNG.

Seigneur, vous avez encore de la force.

KONG LUN, *en chantant.*

Je ne ſuis plus ce que j'ai été, mais je ferai ce que je pourrai, *Tching yng*, ſuivez mon conſeil.

TCHING YNG.

Vous étiez tranquile chez vous, & moi ſans ſçavoir ce que je faiſois, je ſuis venu vous apporter ce malheur, j'en ſuis fort fâché.

KONG LUN.

Que me dites-vous ? Un homme de ſoixante-dix ans comme moi doit s'attendre à mourir bien-tôt ; différer un jour ou deux à partir, ce n'eſt pas la peine. *Il chante.*

TCHING YNG.

Seigneur, c'eſt vous qui avez engagé l'affaire, n'allez pas vous en dédire, tenez bien votre parole.

KONG LUN.

De quoi ſervent des paroles ſur leſquelles on ne peut compter ?

TCHING YNG.

Si vous ſauvez l'Orphelin, vous obtiendrez une gloire immortelle (*Kong lun chante*) mais, Seigneur, il y a encore un point ; ſi *Tou ngan cou* vous fait arrêter, le moyen que vous ſoûteniez les interrogatoires, & que vous enduriez les tortures ; vous me nommerez, nous ſommes sûrs d'être mis à mort mon fils & moi, j'ai ſeulement regret de voir que l'héritier de *Tchao* n'en meurt pas moins, & que c'eſt moi qui vous ai mêlé dans cette méchante affaire.

KONG LUN.

Je ſçais que ces deux Maiſons ſont irréconciliables ; quand *Tou ngan cou* m'aura fait ſaiſir, il me dira mille injures ; vieux coquin, vieux ſcélérat, quand tu as ſçû mes ordres, tu as caché mon ennemi exprès pour me tenir tête ; *Tching yng* ne craignez rien, quoiqu'il arrive, je ne me dédirai jamais ; allez vous-en prendre ſoin de l'Orphelin : pour un vieillard comme moi, qu'il meure, c'eſt peu de choſe. *Il chante pour s'exciter, & s'en va.*

TCHING YNG.

Les choſes étant en cet état, il n'y a pas de tems à perdre, allons vîte prendre mon fils, & le mettons dans ce Village, c'eſt avec joye que je mets mon fils à la place de l'Orphelin, c'eſt de mon côté une eſpéce de juſtice, mais c'eſt une perte que celle du généreux *Kong lun.*

TROISIE'ME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

TOU NGAN COU, *& ſa ſuite.*

LE petit *Tchao* m'échapperoit-il ? J'ai fait afficher un ordre, que ſi dans trois jours il ne paroît point, tous les enfans au-deſſous de ſix mois ſoient mis à mort ; qu'on aille à la porte du Palais regarder de tous côtez, & ſi on découvre quelqu'un qui vienne accuſer, qu'on m'en donne avis auſſi-tôt.

SCENE II.

TCHING YNG, TOU NGAN COU, SOLDAT.

TCHING YNG *à part.*

HIER, je portai mon propre enfant chez *Kong lun*, & aujourd'hui je viens l'accuſer à *Tou ngan cou.*

Qu'on aille donner avis que j'ai des nouvelles de l'Orphelin *Tchao.*

UN SOLDAT.

Attendez un moment, je vous prie, je cours annoncer votre venuë.

Seigneur *(à Tou ngan cou ,)* il y a un homme qui dit que le petit *Tchao* eſt trouvé. *Tou ngan cou*, où eſt cet homme ? *(Le Soldat à la porte du Palais)* Soldats, entrez.

TOU NGAN COU.

Qu'on le faſſe entrer.

SCENE

SCENE III.

TOU NGAN COU, TCHING YNG, SOLDATS.

TOU NGAN COU

QUI es-tu ?

TCHING YNG.

Je ſuis un pauvre Médecin, je m'appelle *Tching yng*.

TOU NGAN COU.

Où dis-tu que tu as vû l'Orphelin *Tchao* ?

TCHING YNG.

Dans le Village *Liu liu tai ping*, & c'eſt le vieux *Kong lun* qui le tient caché chez lui.

TOU NGAN COU.

Comment as-tu pû ſçavoir cela ?

TCHING YNG.

Kong lun eſt de ma connoiſſance, j'étois allé chez lui, & je vis par haſard dans ſa chambre où il couche un enfant ſur un riche tapis, je dis alors en moi-même, *Kong lun* a plus de ſoixante-dix ans, il n'a ni fils, ni fille, d'où eſt venu celui-ci ? Je lui découvris ma penſée ; cet enfant, lui dis-je, ne ſeroit-il point l'Orphelin qu'on cherche tant ? Je pris garde que le vieillard changea de couleur, & qu'il ne put rien répondre ; voilà d'où j'ai conclu, Seigneur, que l'enfant dont vous êtes en peine, eſt chez le vieux *Kong lun*.

TOU NGAN COU.

Va, coquin, crois-tu pouvoir m'en faire accroire ? Tu n'as eû juſqu'ici aucune haine contre le bon homme *Kong lun*, pour quelles raiſons viens-tu l'accuſer d'un ſi grand crime ? Eſt-ce par affection pour moi ? Si tu me dis la vérité, ne crains rien ; mais ſi tu mens, tu es un homme mort.

TCHING YNG.

Retenez, Seigneur, votre colere pour un moment, & daignez écouter ma réponſe ; il eſt vrai que je n'ai aucune inimitié avec *Kong lun*, mais quand j'ai ſçû que vous ordonniez qu'on vous apportât tous les petits enfans du Royaume pour les faire mourir, alors dans la vûë de ſauver d'une part la vie à tant d'innocens, & d'une autre part me voyant à l'âge de quarante-cinq ans, & ayant eu depuis un mois un fils, il auroit fallu vous l'offrir, Seigneur, & je ſerois demeuré ſans héritier ; mais l'Orphelin de *Tchao* étant une fois découvert, les enfans de tout le Royaume ne ſont point égorgez, & mon petit héritier n'a rien à craindre ; voilà pourquoi je me ſuis réſolu d'accuſer le vieillard *Kong lun*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 371 sur 577

TOU NGAN COU *éclate de rire.*

Je vois que tu as raiſon, le vieux *Kong* étoit intime ami de *Tchao tun*, il ne faut pas s'étonner qu'il ait voulu ſauver l'Orphelin. Qu'on me choiſiſſe dès ce moment des Soldats, je veux aller avec *Tching yng* au Village *Tai ping*, je le ferai inveſtir, & je me ſaiſirai du vieux *Kong lun*.

SCENE IV.

KONG LUN.

JE conſultai hier avec *Tching yng* pour ſauver le petit *Tchao* : *Tching yng* eſt allé aujourd'hui m'accuſer au cruel *Tou ngan cou* : bien-tôt je verrai arriver ici le ſcélérat ; (*il chante*) quelle pouſſiére s'éleve ! quelle troupe de Soldats vois-je arriver ! C'eſt ſans doute le voleur, il faut me réſoudre à mourir.

SCENE V.

TOU NGAN COU, TCHING YNG, KONG LUN, SOLDATS.

TOU NGAN COU.

NOUS voici arrivez au Village de *Tai ping*, qu'on me l'entoure de toutes parts ; *Tching yng*, quelle eſt la Maiſon de *Kong lun* ?

TCHING YNG.

C'eſt celle-là.

TOU NGAN COU.

Qu'on m'amene ce vieux coquin ici dehors : O *Kong lun*, connois-tu ton crime ?

KONG LUN.

Moi, je n'ai point de crime que je ſçache.

TOU NGAN COU.

Je ſçais, miſérable, que tu étois lié d'amitié avec *Tchao tun* ; mais comment as-tu été aſſez hardi, pour cacher le reſte de cette famille ?

KONG LUN.

Quand j'aurois le cœur d'un Tigre, je ne l'entreprendrois pas.

TOU NGAN COU.

S'il ne ſent les coups, il n'avoüera rien, qu'on prenne un bon bâton, & qu'on frappe ſur lui comme il faut.

KONG LUN. (*chante tandis qu'on le bat, & puis il dit.*)

Qui eſt témoin du crime dont on m'accuſe?

TOU NGAN COU.

C'eſt *Tching yng* qui t'a le premier accuſé?

KONG LUN (*chante.*)

Ce *Tching yng* eſt une très-méchante langue: (*puis il dit à Tou ngan cou*) n'es-tu pas content d'avoir fait mourir plus de trois cens perſonnes? Veux-tu encore dévorer un pauvre enfant qui reſte ſeul? (*il continuë à chanter.*)

TOU NGAN COU.

Coquin de vieillard: en quel endroit as-tu caché l'Orphelin? dis-le moi promptement, pour t'épargner bien des ſupplices.

KONG LUN.

Où eſt-ce que j'ai caché un Orphelin? qui me l'a vû cacher?

TOU NGAN COU.

Tu ne déclares pas encore tout, qu'on me le batte de nouveau; (*on le bat*) il faut que ce vieux ſcélérat ſoit ladre, il ne ſent rien, il ne déclare rien. *Tching yng*, c'eſt toi qui l'as accuſé, prends-moi un bâton, & lui en décharge cent coups.

TCHING YNG.

Seigneur, je ſuis un pauvre Médecin, & je n'ai point appris à manier le bâton.

TOU NGAN COU.

Ah! Tu ne ſçais pas manier le bâton, tu crains qu'il ne diſe que tu es ſon complice.

TCHING YNG.

Seigneur, je m'en vais le battre: (*il prend un bâton.*)

TOU NGAN COU.

Tching yng, tu as choiſi un bâton ſi petit, qu'il ſemble que tu crains de lui faire mal; ſûrement tu crains qu'il ne parle.

TCHING YNG.

Il faut en prendre un plus gros.

TOU NGAN COU.

Arrêtes, tu ne prenois d'abord qu'une baguette, préſentement tu prends une barre, en deux coups tu l'aurois aſſommé, & il mourroit ainſi ſans rien avouër.

TCHING YNG.

Vous me dites de prendre un bâton; j'en prends un petit; j'en prends un autre, vous dites qu'il eſt trop gros: comment donc faut-il faire?

TOU NGAN COU.

Prends-en un de moyenne taille, & donne ſur ce Coquin-ci, de maniere qu'il le ſente : miſérable vieillard, ſçais-tu que c'eſt *Tching yng* qui te frappe.

TCHING YNG.

Avouë tout. (*il le bat par trois fois.*)

KONG LUN.

Je ſuis roüé de coups, ces derniers ſont les plus rudes ; qui me les a donnez ?

TOU NGAN COU.

C'eſt *Tching yng*.

KONG LUN.

Quoi ! *Tching yng* me frapperoit ainſi ?

TCHING YNG.

Seigneur, n'écoutez pas ce Vieillard ; il ne ſçait ce qu'il dit.

KONG LUN.

(*Il chante.*) Qui m'a ſi cruellement battu ? O *Tching yng*, que t'ai-je fait ? Suis-je donc ton ennemi, pour me traitter de la ſorte ?

TCHING YNG.

Dépêche-toi d'avouër tout.

KONG LUN.

Je m'en vais tout avouër. (*Il chante.*)

TCHING YNG.

Avouë donc vîte, ſi tu ne veux mourir ſous les coups.

KONG LUN.

Le voici, le voici, (*il chante*) nous délibérâmes tous deux enſemble ſur le moyen de ſauver l'Orphelin.

TOU NGAN COU.

C'eſt aſſez dire qu'il a un complice. O, vieux miſérable, tu dis : nous étions deux ; l'*un*, c'eſt toi ; qui eſt l'autre ? Si tu dis la vérité, je te donne la vie.

KONG LUN.

Tu veux que je te le diſe, je vais te contenter ; (*il chante*) ſon nom eſt venu ſur le bout de ma langue, mais je l'ai fait rentrer.

TOU NGAN COU.

Tching yng, ceci ne te regarderoit-il point ?

TCHING YNG *dit à Kong lun.*

Hola ! vieux fou, ne vas pas calomnier l'innocent.

KONG LUN

KONG LUN

O *Tching yng*, qu'as tu à craindre ?(*Il chante.*)

TOU NGAN COU.

Tu en as nommé deux, pourquoi n'en dis-tu mot ?

KONG LUN. *(il chante.)*

C'eſt que tu m'as tellement fait battre, que j'en fuis devenu comme fou.

TOU NGAN COU.

Si tu ne parles, je vais réellement te faire aſſommer.

UN SOLDAT.

Monſeigneur, bonnes nouvelles, en cherchant dans une cave de la Maiſon, on a trouvé l'Orphelin.

TOU NGAN COU *éclatte de rire.*

Q'uon m'apporte ici ce miſérable avorton, pour que je le voye, & que j'aye le plaiſir de le mettre moi-même en piéces : & bien vieux ſcélerat, tu diſois que tu n'avois point caché le petit *Tchao ;* qu'eſt-ce donc que je tiens ?

KONG LUN

(*Il chante*) reproche au Tyran tous ſes crimes, & dit que ſon barbare cœur ne ſera point content qu'il n'ait répandu le ſang d'un Orphelin de quelques jours.

TOU NGAN COU.

La vûë de cet enfant excite ma colere (*Kong lun chante*) Le Tyran dit, je prends ce poignard, un coup, deux coups, trois coups ; *Tching yng eſt ſaiſi de douleur*) je prends ce maudit rejetton, & je lui enfonce par trois fois le poignard dans le cœur : me voilà au comble de mes déſirs. (*Kong lun chante, & exprime ſes regrets, Tching yng cache ſes larmes.*)

KONG LUN.

Hola, *Tou ngan cou*, le plus ſcélérat de tous les hommes, prends garde à toi ; ſçaches, impie, qu'il y a ſur ta tête un Ciel qui voit tous tes crimes, & qui ne te les pardonnera jamais ; pour moi, je n'ai nul regret à la vie, je vais me laiſſer tomber ſur ces dégrez de pierre, c'eſt le genre de mort que je choiſis.

UN SOLDAT.

Le vieux *Kong lun* vient de ſe tuer.

TOU NGAN COU. (*Il fait des éclats de rire.*)

Puiſqu'il eſt mort, qu'on ne m'en parle plus : (*Il continuë à rire*) parlant à *Tching yng :* vous m'avez très-bien ſervi dans toute cette affaire : ſans vous je n'aurois peut-être pas pû tuer mon ennemi.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 375 sur 577

TCHING YNG.

Seigneur, je vous ai déja dit que je n'avois aucune inimitié particuliere avec les *Tchao*, & que ce que j'ai fait, ç'a été pour ſauver la vie à tous les petits innocens du Royaume, & pour ne perdre pas mon propre fils.

TOU NGAN COU.

Vous êtes mon homme de confiance; venez demeurer dans mon Palais, vous y ſerez traitté honorablement, vous y éleverez votre fils: quand il ſera un peu plus grand, vous lui apprendrez les Lettres, & vous me le donnerez pour que je lui apprenne la Guerre: j'ai bien-tôt cinquante ans, je ſuis ſans héritier, j'adopte votre fils, & j'ai deſſein de lui remettre ma Charge, dès qu'il ſera en âge de la poſſéder, qu'en dites-vous?

TCHING YNG.

Je vous en fais, Seigneur, un million de remerciemens. je n'étois pas digne de tant d'honneur.

TOU NGAN COU.

La faveur où étoit *Tchao tun* m'avoit mis de mauvaiſe humeur, préſentement toute cette Maiſon eſt éteinte, & je n'ai plus rien à appréhender.

QUATRIEME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

TOU NGAN COU.

IL y a environ vingt ans que je fis mourir de ma propre main l'Orphelin de *Tchao*, & que j'adoptai le fils de *Tching yng*; je l'ai fait nommer *Ton tching*, je lui ai fait faire tous ſes exercices, je lui ai appris les dix-huit manieres de ſe battre, & il ſçait ſi bien ſon métier, qu'il ne cede qu'à moi ſeul; il ſe fait grand, dans peu je ſonge à me défaire du Roy, & à monter ſur ſon Trône, pour lors je donnerai à mon fils la grande Charge que je remplis, & tous mes vœux ſeront enfin accomplis; il eſt maintenant à s'éxercer dans le Camp; quand il ſera de retour, nous en délibérerons.

SCENE II.

TCHING YNG, *avec un rouleau à la main.*

LE tems paſſe bien vîte; il y a vingt ans que *Tou ngan cou* adopta celui qu'il croyoit être mon fils, il en a pris un ſoin extrême; le jeune homme a répondu parfaitement à ſes ſoins, le vieillard l'aime à la folie; mais il y a un point très-important que mon prétendu fils ignore encore: me voici dans ma ſoixante-cinquiéme année, ſi j'allois mourir, qui pourroit lui révéler ce ſecret? C'eſt la ſeule choſe qui m'inquiéte. J'ai peint toute cette Hiſtoire dans ce rouleau de papier, ſi mon fils (ſoy diſant) m'en demande l'explication, je la lui donnerai d'un bout à l'autre; je ſuis ſûr que dès qu'il ſçaura ce qu'il eſt, il vengera la mort de ſon pere & de ſa mere; je m'en vais tout triſte dans ma Bibliothéque, & j'attendrai là qu'il vienne me voir.

SCENE III.

TCHING POEI, *qui paſſe pour le fils de* Tching yng, *& qui eſt le fils adoptif de* Tou ngan cou.

JE ſuis *Tching poei*, mon pere de ce côté-ci, c'eſt *Tching yng*, mon pere de ce côté-là, c'eſt *Tou ngan cou*. Le matin je m'exerce aux armes, & le ſoir aux Lettres, je reviens du Camp, & je vais voir mon pere de ce côté-ci (*il chante en jeune homme qui eſt content de ſon ſort.*)

SCENE IV.

TCHING YNG, *ſeul.*

OUVRONS un peu ce rouleau. Hélas! combien de braves gens ſont morts pour la famille de *Tchao*; il m'en a coûté mon fils, tout cela ſe voit dans ces peintures.

SCENE V.

TCHING POEI, *ſuite.*

QU'ON prenne mon cheval; où eſt mon pere?

UN SOLDAT.

Il eſt dans la Bibliothéque avec un Livre à la main.

TCHING YNG.

Qu'on l'avertiſſe que je ſuis ici.

LE SOLDAT.

Tching poei eſt de retour.

TCHING YNG.

Qu'on le faſſe entrer.

LE SOLDAT.

Entrez.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 378 sur 577

SCENE VI.

TCHING POEI, TCHING YNG.

TCHING POEI.

MON pere, votre fils revient du Camp.

TCHING YNG.

Mon fils, allez manger.

TCH ING POEI.

Mon pere, toutes les fois que je ſors, & que je reviens vous voir, vous êtes toûjours ravi de me voir de retour; aujourd'hui, je vous trouve tout triſte; les larmes coulent de vos yeux, je ne ſçais d'où cela vient, quelqu'un vous a-t-il offenſé? nommés-le à votre fils.

TCHING YNG.

Je prétens bien vous dire le ſujet de mes larmes, votre pere & votre mere ne ſont pas les maîtres; allez manger (*quand il s'en va, il dit*) ah! je n'en puis plus (*puis il chante & ſoupire*) ſon fils l'entend, & revient, il dit (*moitié chantant*) mon pere, quelqu'un vous a-t-il offenſé? j'en ſuis en peine; ſi perſonne ne vous a choqué, d'où vient que vous êtes ſi triſte, & que vous ne me parlez pas comme à l'ordinaire?

TCHING YNG.

Mon fils, demeurez ici à étudier, je m'en vais dans l'appartement de derriere, je n'y demeurerai pas long-tems (*il laiſſe comme par oubli ſon rouleau.*)

SCENE VII.

TCHING POEI, *ſeul.*

MON pere a oublié ce rouleau de papier, ſeroit-ce quelques dépêches? Ouvrons, & voyons. Oh! ce ſont des peintures. Voici qui eſt extraordinaire: cet habillé de rouge excite un gros chien contre cet habillé de noir, & celui-là qui tuë le chien, & cet autre qui ſoûtient un chariot dont on a ôté une rouë; en voici un qui ſe caſſe la tête contre un arbre de canelle, que veut dire tout cela? Il n'y a aucun nom écrit, je n'y comprens rien (*il chante*) voyons le reſte, ce Général d'Armée a devant lui une corde, du vin empoiſonné, & un poignard; il prend le poignard, & s'en coupe la gorge, pourquoi ſe tuer ainſi ſoi-même? Mais que veut dire ce Médecin avec un coffre à remedes? Et cette Dame qui ſe met à genoux devant lui, & veut lui donner un enfant qu'elle porte, pourquoi s'étrangle-t-elle avec ſa ceinture? (*il chante à pluſieurs repriſes*)

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 379 sur 577

cette Maiſon ſouffre beaucoup, que ne puis-je tuer un ſi méchant homme ! Je n'y conçois rien; attendons mon pere, il m'expliquera tout cela.

SCENE VIII.

TCHING YNG, TCHING POEI.

TCHING YNG.

MON fils, il y a long-tems que je vous écoûte.

TCHING POEI.

Mon pere, je vous prie de m'expliquer les peintures de ce rouleau.

TCHING YNG.

Vous voulez, mon fils, que je vous les explique ? vous ne ſçavez pas que vous y avez bonne part.

TCHING POEI.

Expliquez-moi tout cela le plus clairement qu'il ſera poſſible.

TCHING YNG.

Voulez-vous ſçavoir toute cette hiſtoire, elle eſt un peu longue; autrefois cet habillé de rouge & cet habillé de noir furent Sujets du même Roy, & Mandarins en même tems; l'un l'étoit de Lettres, & l'autre d'Armes, c'eſt ce qui les rendit ennemis; il y avoit déja dû tems qu'ils étoient mal enſemble, quand l'habillé de rouge dit en lui-même, celui qui commence eſt le plus fort, celui qui tarde trop a toûjours du deſſous; il fit partir ſecrettement un aſſaſſin nommé *Tſon mi*, & lui ordonna de ſauter par-deſſus les murs du Palais de l'habillé de noir, & de l'aſſaſſiner; mais l'habillé de noir, grand Miniſtre d'Etat avoit coûtume toutes les nuits de ſortir dans ſa cour, & faiſoit-là ſa priere au Maître du Ciel & de la Terre pour la proſpérité du Royaume, ſans ſonger ſeulement à ſa maiſon particuliere; l'aſſaſſin qui le vit & qui l'oüit, dit en lui-même: ſi je tuë un ſi bon Mandarin, j'irai directement contre le Ciel; je ne le ferai certainement pas. Si je m'en retourne à celui qui m'a envoyé, je ſuis mort, voilà qui eſt réſolu. Il avoit ſur lui un poignard caché; mais en voyant un ſi vertueux Mandarin, il ſe repentit; il ouvrit les yeux à la lumiere, & ſe briſa la tête contre un arbre de canelle.

TCHING POEI.

Celui que je vois ſe tuer contre cet arbre eſt donc *Tſon mi* ?

TCHING YNG.

Oüi, mon fils, c'eſt lui; l'habillé de noir au commencement du Printemps ſortit de la Ville pour aller exciter les Laboureurs au travail, il rencontra ſous un mûrier un grand corps couché ſur le dos & la bouche ouverte; le bon Man-

darin lui en demanda la cauſe; ce Géant répondit, je m'appelle *Ling tché*, il me faut une meſure de ris à chaque repas, cela peut ſuffire pour dix hommes; mon Maître ne pouvant me nourrir, m'a chaſſé de chez lui, ſi je veux prendre de ces mûres pour manger, il dit que je le vole; je me couche donc ſur le dos la bouche ouverte, les mûres qui tombent dedans, je les avale; mais pour celles qui tombent à côté, j'aimerois mieux mourir de faim, que de les manger, & me faire dire que je ſuis un voleur: l'habillé de noir dit, voilà un homme de probité & de réſolution; il lui fit donner du vin & du ris tant qu'il en voulut, & quand il fut bien ſou, il s'en alla ſans rien dire; l'habillé de noir ne s'en offenſa point, à peine y prit-il garde.

TCHING POEI.

Ce trait ſeul fait voir ſa vertu; cet homme à demi-mort de faim ſous ce mûrier s'appelle donc *Ling tché*?

TCHING YNG.

Mon fils, ſouvenez-vous bien de tout ceci; un jour certain Royaume d'Occident offrit en tribut un *Chin ngao*, c'eſt-à-dire, un Chien de quatre pieds. Le Roy de *Tſin* donna ce Chien à l'habillé de rouge, celui-ci ayant juré la perte de l'habillé de noir, fit faire dans ſon Jardin intérieur un homme de paille, & l'habilla de la même maniere que l'habillé de noir s'habilloit; il fit mettre dans le ventre de ce phantôme de la chair & des entrailles de mouton; il fit jeûner ſix ou ſept jours *Chin ngao*, après quoi il mena ſon Chien dans le Jardin, lui fit entrevoir la chair, & le lâcha; le Chien mangea tout. Au bout de cent jours que dura ce manége, il alla dire au Roy qu'il y avoit à ſa Cour un traître qui attentoit ſur la vie de Sa Majeſté. Où eſt-il, dit le Roy? L'habillé de rouge répondit: *Chin ngao* peut le découvrir; il amene le Chien dans la Salle Royale, l'habillé de noir étoit auprès du Roy. *Chin ngao* crut que c'étoit ſon homme de paille & courut ſur lui, l'habillé de noir s'enfuit, *Ngao* court après; mais ayant heurté un grand Mandarin nommé *Ti mi ming*, il en fut mis à mort.

TCHING POEI.

Ce vilain Dogue ſe nomme donc *Ngao*, & ce brave Mandarin qui le tua, ſe nomme *Ti mi ming*?

TCHING YNG.

Vous dites-bien: l'habillé de noir s'étant échappé du Palais, vouloit monter dans ſon chariot à quatre chevaux; mais il ne ſçavoit pas que l'habillé de rouge en avoit fait diſparoître deux, & de plus démonter une rouë, ainſi le chariot étoit inutile; il paſſa dans ce moment un homme grand & fort, qui appuyant la rouë de ſon épaule, frappoit d'une main les chevaux, & quoiqu'on lui vît les entrailles, s'étant déchiré tout en chemin, il l'emporta bien loin hors des murs. Qui penſez-vous qu'étoit ce brave? Ce *Ling tché* même que l'habillé de noir avoit trouvé ſous le mûrier.

TCHING POEI.

Je ne l'ai pas oublié; c'eſt ce *Ling tché* à qui l'habillé de noir ſauva la vie.

TCHING YNG

C'eſt lui-même.

TCHING POEI.

Mon pere, cet habillé de rouge, eſt un grand coquin & un inſigne ſcélérat; comment s'appelle-t'il?

TCHING YNG.

Mon fils, j'ai oublié ſon nom.

TCHING POEI.

Et l'habillé de noir?

TCHING YNG.

Pour celui-là c'eſt *Tchao tun*, Miniſtre d'Etat; il vous touche de près, mon fils.

TCHING POEI.

J'ai bien oüi dire qu'il y avoit eû un Miniſtre d'Etat nommé *Tchao tun*; mais je n'y ai pas fait attention.

TCHING YNG.

Mon fils, je vous dis ceci en ſecret; conſervez-le bien dans votre mémoire.

THING POEI.

Il y a encore dans ce rouleau d'autres tableaux que je vous prie de m'expliquer.

TCHING YNG.

L'habillé de rouge trompa le Roi, & fit maſſacrer toute la Maiſon de *Tchao tun*, au nombre de plus de trois cens perſonnes; il ne reſtoit à *Tchao tun* qu'un fils nommé *Tchao ſo*, qui etoit gendre du Roi. L'habillé de rouge contrefit un Ordre du Roy, & lui envoya un cordeau, du poiſon, & un poignard, afin qu'il eût à choiſir l'un des trois, & à ſe faire mourir. La Princeſſe ſa femme étoit enceinte: *Tchao* lui déclara ſa derniere volonté, & lui dit: ſi après ma mort vous accouchez d'un fils, vous le nommerez l'Orphelin de la Maiſon de *Tchao*: il vengera notre famille; en diſant cela, il prit le poignard, & s'en coupa la gorge. L'habillé de rouge fit du Palais de la Princeſſe une rude priſon; c'eſt dans cette priſon qu'elle mit au monde un fils; ſi-tôt que l'habillé de rouge le ſçût, il envoya le Général *Han koué* garder la priſon, & empêcher qu'on ne fît évader l'Enfant. La Princeſſe avoit un Sujet fidéle qui étoit Médecin, & qui s'appelloit *Tching yng*.

TCHING POEI.

Ne ſeroit-ce pas vous, mon Pere?

TCHING YNG.

Combien y a-t'il de gens dans le monde qui portent le même nom? La Princeſſe lui confia ſon petit Orphelin, & s'étrangla avec ſa ceinture. Ce *Tching yng* enveloppa l'enfant, le mit dans ſon coffre à remedes, & vint à la porte pour ſortir, il trouva *Han koué* qui découvrit l'Orphelin; mais *Tching yng* lui parla en ſecret, & *Han koué* prit un couteau dont il ſe coupa la gorge.

TCHING POEI.

Ce Général qui donne ſi génereuſement ſa vie pour la Maiſon de *Tchao*, c'eſt un brave; je me ſouviendrai bien qu'il ſe nomme *Han koué*.

TCHING YNG.

TCHING YNG.

Oüi, oüi, c'eſt *Han koué*. Voici bien pis : l'habillé de rouge apprit bien-tôt ces nouvelles, & ordonna qu'on eût à lui apporter tous les enfans qui ſeroient nez dans le Royaume au-deſſous de ſix mois : il avoit deſſein de les maſſacrer tous, & par ce moyen de ſe défaire de l'Orphelin de *Tchao*.

TCHING POEI. (*en colere.*)

Y a-t'il au monde un plus méchant homme que celui-là ?

TCHING YNG.

Sans doute, c'eſt un inſigne ſcélérat : ce *Tching yng* avoit eu un fils depuis environ un mois ; il lui donna les habits de l'Orphelin, & le porta au Village de *Tai ping*, chez le vieux *Kong lun*.

TCHING POEI.

Quel eſt ce *Kong lun* ?

TCHING YNG.

C'eſt un des grands amis de *Tchao tun* : ce Médecin lui dit : Seigneur, prenez ce pauvre petit Orphelin, & allez avertir l'habillé de rouge que j'ai caché celui qu'il cherche ; nous mourrons enſemble moi & mon fils, & vous aurez ſoin du petit *Tchao*, juſqu'à ce qu'il ſoit en âge de venger ſa Maiſon. *Kong lun* lui répondit, je ſuis vieux ; mais ſi vous avez le courage de ſacrifier votre propre fils, apportez-le moi revêtu des habits de l'Orphelin *Tchao*, & allez m'accuſer à l'habillé de rouge ; votre fils & moi nous mourrons enſemble, & vous cacherez bien l'Orphelin, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de venger ſa famille.

TCHING POEI.

Comment ce *Tching yng* eut-il le courage de livrer ſon propre enfant ?

TCHING YNG

Vous êtes en danger de perdre la vie, quelle difficulté de livrer celle d'un enfant ? Ce *Tching yng* prit donc ſon fils, & le porta chez *Kong lun* ; il alla enſuite trouver l'habillé de rouge, & acccuſer *Kong lun* ; après qu'on eut fait endurer mille tourmens à ce bon vieillard, on découvrit enfin l'enfant qu'on cherchoit, & le barbare habillé de rouge le mit en morceaux de ſa propre main, & *Kong lun* ſe caſſa le cou ſur les dégrez du Palais. Il y a maintenant vingt années que tout cela eſt arrivé, & l'Orphelin de la Maiſon de *Tchao* doit avoir préſentement vingt ans ; il ne ſonge pas à venger ſon Pere & ſa Mere : à quoi ſonge-t'il donc ? Il eſt bien fait de ſa perſonne, il eſt haut de plus de cinq pieds, il ſçait les Lettres, & eſt très-habile dans le métier des Armes. Son Grand- Pere avec ſon chariot, qu'eſt-il devenu ? Toute ſa Maiſon a été impitoyablement maſſacrée, ſa mere s'eſt étranglée, ſon pere s'eſt coupé la gorge, & juſqu'ici il ne s'eſt pas encore vengé : c'eſt bien à tort qu'il paſſe dans le monde pour un homme de cœur.

TCHING POEI.

Mon Pere, il y a un tems infini que vous me parlez : il me ſemble que je rêve, & je ne comprens rien à ce que vous me dites.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 383 sur 577

TCHING YNG.

Puiſque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clairement. Le cruel habillé de rouge, c'eſt *Tou ngan cou*; *Tchao tun*, c'eſt votre grand-pere; *Tchao ſo*, c'eſt votre Pere; la Princeſſe, c'eſt votre Mere; je ſuis le vieux Médecin *Tching yng*, & vous êtes l'orphelin de la Maiſon de *Tchao*.

TCHING POEI.

Quoi, je ſuis l'Orphelin de la Maiſon de *Tchao*! Ah! vous me faites mourir de douleur & de colere, (*il tombe évanoui.*)

TCHING YNG.

Mon jeune Maître, revenez à vous.

TCHING POEI.

Hélas! vous me faites mourir (*il chante.*) Si vous ne m'aviez pas dit tout cela, d'où aurois-je pû l'apprendre? Mon Pere, ſeyez-vous dans ce fauteüil, & ſouffrez que je vous ſaluë. (*il ſaluë.*)

TCHING YNG.

J'ai relevé aujourd'hui la Maiſon de *Tchao*; mais hélas! j'ai perdu la mienne: j'ai arraché la ſeule racine qui lui reſtoit. (*Il pleure.*)

TCHING POEI (*chante.*)

Oüi, je le jure, je me vengerai du traître *Tou ngan cou*.

TCHING YNG.

Ne faites pas un ſi grand vacarme, de crainte que *Tou ngan cou* ne vous entende.

TCHING POEI.

J'y mourrai, ou il périra le Traître: (*il chante*) mon Pere, ne vous inquietez point, dès demain après que j'aurai vû le Roi & tous les Grands, j'irai moi-même tuer ce voleur. (*Il chante en diſant la maniere dont il veut l'attaquer & le tuer.*)

TCHING YNG.

Demain mon jeune Maître doit ſe ſaiſir du traître *Tou ngan cou*, il faut que je le ſuive, pour l'aider en cas de beſoin.

CINQUIE'ME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

OUEI FONG, *Grand Officier du Roy.*

JE ſuis *Ouei fong* un des plus grands Mandarins de *Tſin*. Sous ce Regne-ci *Tou ngan cou* s'eſt emparé de tout le pouvoir, & a détruit la famille de *Tchao tun*; mais dans le Palais de *Tchao ſo* il s'eſt trouvé un certain *Tching yng*, qui a ſçû cacher l'Orphelin de cette Maiſon, il y a de cela vingt ans. Il changea le nom du petit Prince, & l'appella *Tching poei*. C'eſt à *Tching poei* que le Roi a ordonné d'arrêter *Tou ngan cou*, afin de venger ſes parens. L'ordre eſt conçu en ces termes. La puiſſance de *Tou ngan cou* eſt devenuë trop grande; je crains qu'il n'aille encore plus loin. J'ordonne à *Tching poei* de s'en ſaiſir ſecrettement, & d'éteindre ſa Maiſon, ſans en épargner aucun. Quand il ſe ſera acquitté de cet ordre, je lui donnerai une récompenſe. Je n'oſe pas retarder cet ordre; il faut que je le ſignifie moi-même à *Tching poei*.

SCENE II.

TCHING POEI.

J'AI ordre du Roi de prendre *Tou ngan cou*, & de venger ſur lui la mort de mon Pere & de mon Grand-pere. Ce ſcélérat fait bien l'orgueilleux: (*Il chante*) Je veux m'arrêter ici, c'eſt par où il doit paſſer en revenant chez lui.

SCENE III.

TOU NGAN COU, TCHING POEI.

TOU NGAN COU.

AUJOURD'HUI j'ai été tout le jour dans le Palais deſtiné à ma Charge, je reviens maintenant dans ma maiſon particuliere. Hola, qu'on ſe mette en bon ordre, & qu'on marche lentement.

TCHING POEI.

Que vois-je! N'eſt-ce pas ce vieux ſcélérat? (*Il décrit en chantant la pompe avec laquelle il marche.*)

TOU NGAN COU.

Tou tching, mon fils, que viens-tu faire?

TCHING POEI.

Vieux ſcélérat, je ne ſuis ni *Tou tching*, ni ton fils. Je ſuis l'Orphelin de la Maiſon de *Tchao*. Il y a vingt ans que tu fis maſſacrer toute ma famille, je vais te prendre & te lier, & venger ſur toi mon Pere & ma Mere que tu as fait mourir.

TOU NGAN COU.

Tou tching, qui t'a mis en tête de ſi belles choſes?

TCHING POEI.

C'eſt *Tching yng*, qui m'a fait connoître ce que je ſuis.

TOU NGAN COU.

J'ai là un fils bien ingrat, mais pour moi je n'ai rien à me reprocher.

TCHING POEI.

Hola! vieux ſcélérat, où prétends-tu aller? (*Il chante, & comme il veut le ſaiſir* Tching yng *accourt.*)

SCENE IV.

TCHING YNG.

JE craignois qu'il n'arrivât quelque choſe à mon jeune Maître, & je ſuis venu après lui pour l'aider. Bénis ſoient le Ciel & la Terre, il s'eſt ſaiſi de *Tou ngan cou.*

TCHING POEI.

TCHING POEI.

Qu'on me garde ce ſcélérat lié & garotté. Je vais avertir le Roy.

SCENE V.

OUEI FONG.

J'Ai appris que *Tching poei* s'étoit ſaiſi de *Tou ngan cou*. Qu'on aille voir s'il vient, & ſi-tôt qu'il viendra, qu'on m'en avertiſſe.

SCENE VI.

TCHING POEI, TCHING YNG, OUEI FONG.

TCHING POEI.

MOn pere, allons tous deux enſemble voir le Roy, (*il apperçoit* Ouei fong) Seigneur, ayez pitié de notre famille. J'ai pris & lié *Tou ngan cou*.

OUEI FONG.

Qu'on le faſſe paroître. Eh bien traître, qui faiſois périr les meilleurs ſujets du Roy, te voilà entre les mains de *Tching poei*. Qu'as-tu à dire?

TOU NGAN COU.

C'eſt pour le Roy que je me ſuis perdu; mais dans l'état où ſont les choſes, tout ce que je demande, c'eſt qu'on me faſſe mourir promptement.

TCHING POEI.

Seigneur, prenez ma cauſe en main.

OUEI FONG.

O, *Tou ngan cou*, tu veux mourir promptement, & moi je veux que ta mort ſoit lente; qu'on me prenne ce ſcélérat, & qu'on me l'étende ſur l'âne de bois, qu'on le coupe peu à peu en trois mille morceaux, & quand il n'aura plus ni peau ni chair, qu'on lui coupe la tête; mais ſur-tout qu'on ait bien ſoin qu'il ne meure que lentement. (Tching poei *dit les mêmes choſes en chantant.*)

TCHING YNG.

Mon jeune Maître, vous voilà vengé, voilà votre Famille relevée, mais la mienne eſt ſans aucun appui.

TCHING POEI *chante, & dit tout ce qu'il fera pour* Tching yng.

TCHING YNG.

Qu'ai-je donc fait qui mérite la centiéme partie des faveurs que me promet

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 387 sur 577

mon jeune Seigneur? (*Il chante, & exalte tant de bienfaits.*)

OUEI FONG.

Tching yng, *Tching poei*, mettez-vous tous deux à genoux pour entendre l'Ordre du Roy.

Tou ngan cou a fait mourir injuſtement pluſieurs de mes bons Sujets; il a broüillé mon Etat de toutes les manieres. Il a fait maſſacrer toute la Maiſon de *Tchao tun*, qui étoit innocente. Ce ne ſont pas-là des crimes que le Ciel oublie. Par bonheur l'Orphelin de cette Maiſon s'eſt acquis beaucoup de gloire; il a fait couper la tête au traître *Tou ngan cou*, je veux qu'il s'appelle déſormais *Tchao von*; que ſon grand pere & ſon pere ſoient mis au nombre des Grands du Royaume; que *Han koué* ſoit fait Généraliſſime. Je donne à *Tching yng* une belle & grande Terre en propre; qu'on éleve au vieux *Kong lun* un magnifique Tombeau, que tout le Royaume ſe renouvelle, & exalte ſans ceſſe la vertu du Roy. (Tching poei *chante, & remercie le Roy, en répétant l'un après l'autre tous les bienfaits qu'on vient de recevoir de ſa part.*)

DE LA MEDECINE DES CHINOIS.

ON ne peut pas dire que la Médecine ait été négligée par les Chinois. Ils ont une infinité de Livres d'anciens Auteurs qui en traittent, & ils s'y ſont appliquez dès la naiſſance de leur Empire.

Mais comme ils avoient peu de connoiſſance de la Phyſique; que nullement verſez dans l'Anatomie, ils ne connoiſſoient guéres l'uſage des parties du Corps humain, ni par conſéquent les cauſes des maladies, & que leur ſcience ne rouloit que ſur un ſyſtême peu sûr de la ſtructure du Corps humain; il n'eſt pas ſurprenant qu'ils n'ayent point fait le même progrès dans cette Science, que l'ont fait nos Médecins d'Europe.

Cependant l'étude de la Médecine ne laiſſe pas d'être conſidérable parmi ces Peuples, non-ſeulement à cauſe de l'utilité qu'on en retire pour la conſervation de la vie, & le rétabliſſement de la ſanté; mais encore parcequ'ils ſont perſuadez que c'eſt une connoiſſance qui a une liaiſon très-étroite avec celle des mouvemens du Ciel. Il y avoit autrefois des Ecoles Impériales de Médecine. Les Médecins qui ſont maintenant les plus eſtimez, ſont ceux qui ont reçu de pere en fils les connoiſſances qu'ils ont.

Les Chinois mettent deux principes naturels de la vie; la chaleur vitale & l'humide radical, dont les eſprits & le ſang ſont les véhicules. Ils donnent le nom d'*Yang* à la chaleur vitale, & celui d'*Yn* à l'humide radical: & comme c'eſt de ces deux noms unis enſemble, qu'ils ont fait celui de l'Homme, qui ſe dit *Gin* en leur langue, c'eſt auſſi des traits ou figures de ces deux mots jointes enſemble, qu'ils forment le caractere ou la figure du nom de l'Homme, & ils diſent d'une maniere ſymbolique, que comme la diviſion & la ſéparation de ces deux traits détruiſent la figure du nom de l'Homme, la diviſion de ces deux principes détruit pareillement la vie de l'Homme.

Les deux principes de vie ſe trouvent ſelon eux, dans toutes les parties principales du corps, dans tous les membres, & dans les inteſtins pour en faire la vie & la vigueur.

Ils font auſſi trois diviſions du corps: l'une eſt la partie droite, & l'autre la gauche. Chacune de ces parties a un œil, un bras, une main, une épaule, une jambe, & un pied.

La ſeconde diviſion ſe fait d'un autre ſens en trois parties, qui ſont la haute, la moyenne, la baſſe.

La haute ſe prend depuis le deſſus de la tête juſqu'à la poitrine: la moyenne s'étend depuis la poitrine juſqu'au nombril; & la derniere, du nombril juſqu'à la plante des pieds.

A ces deux diſtinctions ils en ajoûtent une troiſiéme, du corps en membres & inteſtins.

Les ſix membres principaux où réſide l'humide radical, ſont trois à gauche; ſçavoir le Cœur, le Foye, & l'un des Reins: trois à droite; les Poûmons, la Rate, & l'autre Rein, qu'ils appellent la porte de la vie.

Les Inteſtins ou les entrailles dans leſquelles ils mettent la chaleur vitale, ſont auſſi au nombre de ſix: trois à gauche; les petits Inteſtins, ou le Péricarde, la Bourſe du fiel, & les Ureteres: trois à droite; ſçavoir les grands Inteſtins, l'Eſtomach, & la troiſiéme partie du Corps.

Ils reconnoiſſent auſſi certains rapports mutuels des membres aux Inteſtins. Ainſi du côté gauche ils veulent que les petits Inteſtins ayent un grand rapport avec le Cœur, la Bourſe du fiel avec le Foye, & les Ureteres avec les Reins: du côté droit les grands Inteſtins avec les Poûmons, l'Eſtomach avec la Ratte, & la troiſiéme partie du Corps avec la Porte de la vie, ou le Rein droit.

Ce ſont ces parties du corps, qui ſont ſelon eux les ſiéges naturels de la chaleur vitale, & de l'humide radical; & c'eſt de chacun de ces endroits qu'ils paſſent dans les autres parties du corps, par le moyen des eſprits & du ſang, dont il paroît qu'ils ont connu la circulation dès le premier établiſſement de leur Médecine, environ quatre cens ans après le Déluge.

Ils ſuppoſent d'ailleurs que le corps eſt, par le moyen des Nerfs, des Muſcles, des Veines, & des Arteres, comme une eſpéce de Luth, ou d'inſtrument harmonique, dont les parties rendent divers ſons, ou plûtôt ont une certaine eſpéce de tempérament qui leur eſt propre, à raiſon de leur figure, de leur ſituation, & de leurs divers uſages, & que c'eſt par le moyen des Pouls différens qui ſont comme les ſons divers & les diverſes touches de ces inſtrumens, que l'on peut juger infailliblement de leur diſpoſition; de même qu'une corde plus ou moins tenduë touchée en un lieu ou en un autre, d'une maniere ou plus forte, ou plus foible, rend des ſons différens, & fait connoître ſi elle eſt trop tenduë ou trop lâche.

Après avoir établi ces douze ſources de vie dans le corps de l'Homme, ils ont cherché dans le corps des indices extérieurs, qui puiſſent faire connoître les diſpoſitions intérieures de ces douze parties, & ils ont cru les avoir trouvées dans la Tête, laquelle eſt le ſiége de tous les ſens qui font les opérations animales; & ſe figurant des rapports néceſſaires de ces ſens avec les ſources de la vie, ils ont cru que la Langue ſe rapportoit au Cœur, Les Narines aux Poûmons, la Bouche à la Ratte, les Oreilles aux Reins, & les Yeux au Foye; & ils penſent pouvoir tirer de la couleur du viſage, des Yeux, des Narines, & des Oreilles, du ſon de la voix, & des ſaveurs que la Langue ſent ou déſire, des conjectures certaines de l'état du tempérament du corps & de la vie, ou de la mort d'un malade.

J'ai dit qu'ils font le Cœur, le Foye, la Ratte, les Poûmons, & les deux Reins le ſiége de l'humide radical, & les ſix Inteſtins le ſiége de la chaleur vitale. Il faut expliquer maintenant la maniere dont ils penſent que cet humide radical, & cette chaleur vitale ſe communiquent aux autres parties du corps. Ils établiſſent douze voyes ou douze canaux, par leſquels ils ſe répandent.

Il y a un canal, diſent-ils, par lequel l'humide radical va du Cœur aux Mains, & ils nomment ce canal *Chao chun yn king*.

C'eſt par les mêmes routes que les Inteſtins, qui ſont unis au Cœur, envoyent la chaleur vitale; & cette voiture de chaleur ſe nomme *Cheu tai yang king*. Ces deux origines unies enſemble font une des ſources de la vie.

Le Foye envoye l'humide radical aux Pieds, & le canal par où il paſſe, ſe

ſe nomme *So kiue yn king*; & c'eſt la bourſe du fiel qui y fait couler la chaleur vitale par un chemin qui ſe nomme *So chiao yang king*.

Les reins envoyent auſſi l'humide radical par une autre route, & les ureteres la chaleur vitale. Ces canaux entretiennent le commerce de la vie dans le côté gauche du corps.

Dans le côté droit les poulmons envoyent l'humide radical aux mains par une route qui ſe nomme *Cheu tai yn king*; & les grands inteſtins, la chaleur vitale par le canal *Cheng yang ming king*.

De la ratte l'humide radical va aux pieds, & de l'eſtomach la chaleur vitale, l'un par *So yang ming king*, & l'autre par *So tai yn king*.

De la porte de la vie, l'humide radical va aux mains par *Cheu kiue yn king*, & la chaleur vitale de la troiſiéme partie du cops aux pieds, par *Cheu chao yang king*.

C'eſt ainſi que ſelon la doctrine des Chinois, la vie & la vigueur ſe diſtribuent par tout le corps : & pour être ſçavant Médecin parmi eux, il faut bien connoître ces ſix ſources de vie, qui procedent de ces douze origines, en bien ſçavoir les routes & les chemins, & les altérations dont elles peuvent être capables.

Après cette connoiſſance de la conſtruction du corps de l'homme, laquelle eſt ſelon l'ancienne Anatomie des Chinois, & qui, comme l'on voit, n'eſt pas trop éxacte ; ils veulent que l'on paſſe à la connoiſſance des corps extérieurs, qui peuvent altérer le corps de l'homme.

Ces corps ſont ſelon eux, les élemens qu'ils réduiſent au nombre de cinq ; la Terre, les Métaux, l'Eau, l'Air, & le Feu. C'eſt de tous ces élemens que le corps humain eſt compoſé, & tellement diſpoſé, qu'il y a des parties dans leſquelles un élément domine plus que les autres.

C'eſt le feu qui domine ſur le cœur & & ſur les premiers inteſtins qui ſont attenans : & le Midi eſt la partie du Ciel, qui regarde principalement ces parties, parce que c'eſt là le ſiége de la chaleur ; c'eſt en Eté qu'ils obſervent les affections du cœur.

Le foye appartient à l'élément de l'air, de même que la bourſe du fiel : & l'un & l'autre a rapport avec le Levant, qui eſt le lieu d'où naiſſent les vents & la végétation, & c'eſt au Printems qu'il faut obſerver les diſpoſitions de ces deux parties.

Les reins & les ureteres appartiennent à l'eau, & ont rapport au Septentrion ; d'où vient que l'Hyver eſt le tems le plus propre à obſerver leurs indications.

Ce ſont les métaux qui dominent ſur les poulmons, & ſur les grands inteſtins, auſſi-bien que le Couchant & l'Automne, qui eſt le tems de leurs indications.

Enfin la ratte & l'eſtomach tiennent de la nature de la terre : ils regardent le milieu du Ciel entre les quatre points cardinaux, & c'eſt le troiſiéme mois de chacune des ſaiſons, qui eſt le tems de leurs indications particulieres.

La porte de la vie & la troiſiéme partie du corps, ſont ſoûmis au feu, & à l'eau, & reçoivent les impreſſions du cœur & des reins qu'ils communiquent aux autres parties.

Ils raiſonnent à peu près comme nous ſur les accords & les oppoſitions de ces élémens avec le corps de l'homme, ce qui en fait les maladies & les altérations.

C'eſt par la différence de pouls qu'ils prétendent découvrir infailliblement toutes les diſpoſitions de chacune des parties du corps : & voici leurs principes.

C'eſt le mouvement, diſent-ils, qui fait le pouls, & ce mouvement eſt cauſé par le flux & le reflux du ſang & des eſprits, qui ſont portez à toutes les parties du corps par ces douze routes dont nous avons parlé.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 391 sur 577

Tout ce qui meut pouſſe quelque corps mobile, ajoûtent-ils, & tout ce qui eſt mû, ou céde, ou réſiſte : ainſi comme le ſang & les eſprits ſont dans un mouvement continuel qui pouſſe & preſſe les vaiſſeaux dans leſquels ils ſont portez, il faut néceſſairement qu'il y ait des battemens de pouls.

C'eſt la ſcience & la parfaite connoiſſance de ces battemens & de ces percuſſions qui peut faire connoître la diſpoſition du corps, & les affections qu'ils reçoivent des élémens. C'eſt par ces battemens que l'on peut connoître la nature du ſang & des eſprits, les défauts & les excès qui s'y peuvent trouver ; & c'eſt l'adreſſe des habiles Médecins, de les regler, & de les réduire à leur juſte tempérament.

Dans tout le mouvement il y a deux choſes à obſerver ; le lieu où il ſe fait & ſa durée : c'eſt ce qui a obligé les Médecins Chinois de marquer les lieux du corps où l'on peut examiner le pouls, & le tems de ſes battemens.

L'uſage de la ſaignée eſt très-rare parmi eux, quoiqu'on ne peut pas nier qu'ils n'en ayent eû connoiſſance. Ce n'eſt que par les Médecins de *Macao* qu'ils ont connu l'uſage du lavement. Ils ne blâment pas ce remede ; mais parce qu'il leur eſt venu d'Europe, ils l'appellent le remede des Barbares.

Toute leur ſcience conſiſte dans la connoiſſance du pouls, & dans l'uſage des ſimples qu'ils ont en quantité, & qui, ſelon eux, ont des vertus ſingulieres, pour guérir les diverſes maladies.

Ils prétendent connoître par les ſeuls battemens du pouls quelle eſt la ſource du mal, & en quelle partie du corps il réſide. En effet, ceux qui ſont habiles, découvrent ou prédiſent aſſez juſte tous les ſymptômes d'une maladie ; & c'eſt-là principalement ce qui a rendu les Médecins Chinois ſi célébres dans le monde.

Quand ils ſont appellez chez un malade, ils appuyent d'abord ſon bras ſur un oreiller. Ils appliquent enſuite les quatre doigts le long de l'artere, tantôt mollement, tantôt avec force. Ils ſont un tems très-conſidérable à éxaminer les battemens, & à en démêler les différences, quelque imperceptibles qu'elles ſoient, & ſelon le mouvement moins fréquent ou plus vîte, plus plein ou plus foible, plus uniforme ou moins régulier qu'ils obſervent avec la plus grande attention, ils découvrent la ſource du mal, de ſorte que ſans interroger le malade, ils lui diſent en quelle partie du corps il ſent de la douleur, ou à la tête, ou à l'eſtomach, ou au bas ventre, & ſi c'eſt le foye ou la ratte qui ſoit attaquée : ils lui annoncent quand la tête ſera plus libre, quand il recouvrera l'appetit, quand l'incommodité ceſſera.

Je parle des Médecins habiles, & non pas de pluſieurs autres qui n'exercent la Médecine que pour avoir de quoi vivre, & qui n'ont ni étude ni expérience. Mais il eſt certain, & l'on ne peut en douter après tous les témoignages que l'on en a, que les Médecins de la Chine ont acquis en cette matiere des connoiſſances qui ont quelque choſe d'extraordinaire & de ſurprenant.

Parmi pluſieurs exemples qu'on pourroit citer, je n'en rapporterai qu'un ſeul. Un Miſſionnaire tomba dangereuſement malade dans les priſons de *Nan king*. Les Chrétiens qui ſe voyoient prêts de perdre leur Paſteur, engagerent un Médecin de réputation à venir le viſiter. Il ſe rendit à leurs inſtances, quoiqu'avec un peu de peine. Il vint dans la priſon : après avoir bien conſidéré le malade, & lui avoir tâté le pouls avec les céremonies ordinaires, il compoſa à l'inſtant trois médecines, qu'il lui ordonna de prendre ; l'une au matin, l'autre à une heure après midi, & la troiſiéme ſur le ſoir.

Le malade ſe trouva plus mal la nuit ſuivante ; il perdit la parole, & on le crut mort : mais dès le grand matin il ſe fit un ſi grand changement, que le Mé-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 392 sur 577

decin lui ayant encore tâté le pouls, aſſûra qu'il étoit guéri, & qu'il n'avoit qu'à garder un certain régime durant ſa convaleſcence ; & en effet il fut rétabli par ce moyen dans une ſanté parfaite.

Il y a des Médecins, qui lorſqu'ils viſitent les malades, font porter ou dans leur chaiſe, ou par un Domeſtique qui les ſuit, une Armoire à pluſieurs layettes, dont chacune eſt partagée en plus de quarante petits compartimens bien garnis de racines & de ſimples, qui ſe donnent ſelon les maladies, & qui ſont ou ſudorifiques, ou bien qui ſervent à purifier le ſang & les humeurs, à fortifier l'eſtomach, à diſſiper les vapeurs, à reſſerrer le ventre, ou à diſpoſer peu à peu à l'évacuation.

Il y en a d'autres qui ne portent point d'armoire, mais qui donnent la recette, & qui laiſſent aux malades la liberté ou de les prendre chez eux, ou de les acheter chez les Droguiſtes, qu'on trouve dans preſque toutes les Villes, & qui ont de grandes Boutiques fournies d'excellens remedes & très-précieux. Quelques-uns croiroient ſe dégrader en fourniſſant des remedes, & ceux-là d'ordinaire font payer leurs viſites bien plus cher que les autres.

On voit auſſi une eſpéce de Charlatans, qui vont ramaſſer quantité de recettes, & qui après avoir examiné la maladie, répondent de vous guérir, & conviennent d'un prix qu'on ne leur donne qu'en cas de guériſon.

Mais ce qui fait la fortune de beaucoup de Médecins, c'eſt de guérir quelques Mandarins diſtinguez, ou quelques perſonnes riches ; car outre ce qui leur eſt donné pour chaque viſite, ils reçoivent des gratifications très-conſidérables.

Les Médecins Chinois, après avoir mis en uſage leurs décoctions de ſimples, & rendu la ſanté, comptent beaucoup ſur leurs *Cordiaux* pour extirper le mal juſqu'à ſa racine ; ils en ont de toutes les ſortes, qui ne ſont compoſées la plûpart que des herbes, des feüilles, des racines, des fruits, & de ſemences ſéches.

Ils ont quantité de ſimples qui ſe débitent dans toutes les Villes de l'Empire. Une Province emprunte de l'autre ce qu'elle n'a pas. Il y a des Foires, où l'on ne vend que des remedes, & des Boutiques qui ne ſont garnies que de ſimples, dont il eſt aiſé de ſe pourvoir.

Les Médecins Chinois permettent l'eau aux malades ; mais ils veulent qu'elle ſoit cuite. A l'égard d'autre nourriture, ils l'interdiſent d'ordinaire ; ou ſi le malade eſt preſſé de la faim, ils ne lui en laiſſent prendre que très-légerement. La raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que les corps étant indiſpoſez, l'Eſtomach n'eſt guéres propre à faire ſes fonctions, & que la digeſtion qui ſe fait en cet état, eſt toûjours pernicieuſe.

Du reſte l'honoraire qu'ils exigent pour leurs viſites & pour leurs remedes, eſt très-modéré. Après une premiere viſite, ils ne retournent point chez le malade, à moins qu'on ne les y appelle : par-là on eſt en liberté de choiſir un autre Médecin ; ce qui arrive aſſez ſouvent, quand on n'eſt pas content des remedes que le premier a donnez.

Comme ce qu'il y a de ſingulier dans la Médecine Chinoiſe, eſt l'habileté des Médecins à juger des maladies par les battemens du Pouls, & à connoître l'utilité des ſimples, dont ils compoſent leurs remedes ; on ſera ſans doute bien aiſe d'apprendre des Chinois mêmes, en quoi conſiſte leur ſecret ſur le Pouls, & quel uſage ils font de leurs ſimples.

C'eſt ce qu'on verra premierement, par un Traitté qu'a fait ſur le Pouls un ancien Auteur Chinois ; en ſecond lieu, par l'Extrait que je vais donner de l'Herbier Chinois ; en troiſiéme lieu, par diverſes recettes que les Médecins employent pour les différentes maladies.

Tous les Chinois reconnoiſſent pour Auteur du Traitté ſur le Pouls, le nommé *Ouang chou ho*, qui vivoit ſous la Dy-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 393 sur 577

naſtie *Tſin*, c'eſt-à-dire, quelques centaines d'années avant l'Ere Chrétienne. Le Pere Hervieu ancien Miſſionnaire de la Chine, qui a pris la peine de le traduire en notre Langue, croit que c'eſt plûtôt une Compilation qu'un Traité fait par un ſeul & même Auteur.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que la Chine n'a peut-être rien de plus ancien & de meilleur en ce genre. On a omis quelques endroits du texte, ou parce qu'ils ne contiennent rien qui ne ſoit ailleurs exprimé plus nettement, ou parce que, pour être entendus en Europe, ils demanderoient de longues explications, également inutiles & ennuyeuſes.

SECRET DU POULS,

TRADUIT DU CHINOIS.

PREMIERE PARTIE.

TEXTE.

POUR connoître les maladies, & juger ſi elles ſont mortelles ou non, on ne peut rien faire de mieux que d'examiner le Pouls.

Dans les maladies du Cœur, c'eſt le Pouls du carpe de la main gauche qu'il faut conſulter.

Dans les maladies du Foye, c'eſt auſſi la main gauche qu'il faut prendre; mais il faut examiner le Pouls préciſément à la jointure du carpe, avec l'Os qu'on nomme *Cubitus*.

Dans les maladies de l'Eſtomach, examinez le Pouls du carpe de la main droite, & dans les maladies du Poûmon, examinez à la même main le Pouls de la jointure.

Dans les maladies des Reins, il faut examiner le Pouls immédiatement plus haut que la jointure, à l'extrêmité du *Cubitus*; à la main droite, pour le Rein droit; à la main gauche, pour le Rein gauche.

COMMENTAIRE.

LE Rein droit s'appelle autrement *Ming men*, porte de la vie.

NOTES.

LES Médecins Chinois ſuppoſent communément, & diſent ſouvent que le Rein droit eſt le Réſervoir Séminal, & que c'eſt la raiſon pourquoi on l'a nommé Porte de la vie. J'en ai lû un, qui explique autrement l'origine de ce nom, & qui prétend que c'eſt principalement au Rein droit que doit s'attribuer le changement du ſang en ſemence.

TEXTE.

RIEN n'eſt plus aiſé que cette diſtinction des différens endroits où il faut tâter le Pouls dans les maladies de ces cinq différentes parties nobles. Mais l'examen

l'examen du Pouls ne laiſſe pas d'être par bien des endroits fort difficile. Le mouvement continuel de circulation, où ſont jour & nuit le capitaine & ſon eſcorte, eſt à la vérité déterminé à un certain nombre de tours: mais il ne laiſſe pas d'y avoir dans le Pouls mille différences, ſuivant la différence du ſexe, de l'âge, de la ſtature, & des ſaiſons.

COMMENTAIRE.

LE Capitaine, c'eſt le ſang (*Hiué.*) Son eſcorte ſont les eſprits (*Ki.*) Le ſang coule dans les vaiſſeaux & les eſprits en dehors. Ils ſont dans un mouvement perpétuel de circulation, & doivent faire dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit cinquante tours. C'eſt le nombre déterminé dont parle le texte.

NOTES

DANS l'eſpace d'une reſpiration, c'eſt-à-dire, d'une expiration, & d'une inſpiration, le Pouls bat communément quatre fois, & le ſang & les eſprits font ſix pouces de chemin. Comme dans douze heures Chinoiſes, qui font un jour & une nuit, on compte en tout treize mille cinq cens reſpirations, le chemin d'un jour ſera de huit cens dix *Tchang* (c'eſt une meſure qui a dix *Tché*, ou pieds de chacun dix pouces.) Or le plus long chemin du ſang & des eſprits dans le corps humain, n'eſt que de ſeize *Tchang* deux pieds. Par conſéquent le ſang fait en un jour & une nuit cinquante fois ce tour. On a tiré ceci des Chinois, mais non pas de l'endroit du Livre qu'on traduit.

Quand on traduit *Mouvement continuel de circulation*, on n'aide point à la lettre: les expreſſions Chinoiſes le diſent. Delà il paroît naturel de conclure que la circulation du ſang découverte ſi récemment en Europe, a été connuë des Chinois, du moins depuis deux mille ans. Je ſuis cependant fort éloigné d'oſer garantir cette concluſion. Je ne trouve point que les Médecins Chinois dans leurs Livres diſtinguent nettement les artéres & les veines, ni le chemin que fait le ſang pour s'éloigner du cœur, & y revenir.

Ils ont des Lettres que les Européans, en traduiſant des Dictionnaires, ont fait répondre à nos mots, Artéres, Veines, Nerfs. Mais ſoit que je liſe les Médecins Chinois, ſoit que j'interroge ceux qui vivent, je ne trouve point que ſous ces mots ils renferment juſte les idées que nous avons aujourd'hui, & il faut dire que ſi la Chine a eu autrefois ces connoiſſances, comme certaines expreſſions portent à le penſer, elle les a perduës il y a du tems.

En traduiſant le Commentaire Chinois, j'ai mis: *Son eſcorte ſont les eſprits.* J'ai cru que des divers ſens qu'a la lettre *Ki*, aucun ne convenoit mieux à cet endroit. J'avertis cependant que cette lettre peut encore ſignifier, *air*, *vapeur*, *humeur*, *matiere*, &c.

TEXTE.

CHAQUE ſaiſon de l'année a ſon Pouls propre.

Dans la premiere & ſeconde Lune, tems du regne du bois, le Pouls du Foye, qui répond au bois, eſt *Hien*, c'eſt-à-dire, à un mouvement de trémulations longues, tel à peu près qu'eſt celui des cordes de l'inſtrument nommé *Tçeng* *.

Dans la quatriéme & cinquiéme Lune le Pouls du Cœur, qui répond au feu, eſt comme regorgeant *Hong*.

Quant à l'Eſtomach, qui répond à la terre, ſon Pouls à la fin de chaque ſaiſon (à la troiſiéme, ſixiéme, neuviéme & douziéme Lune,) doit avoir une lenteur modérée *Ouan*. A la ſeptiéme & huitiéme Lune, qui eſt le regne du métal, le Pouls du Poûmon, qui y répond, eſt délié, *Sié*; ſuperficiel, *feou*; court, *toan*; & aigre, *ſæ*.

* Il a treize cordes.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 395 sur 577

A la dixiéme & onziéme Lune, c'eſt le regne de l'eau. Le Pouls des Reins qui y répond, eſt profond, *Tchin*, & délié, *Sié*.

Voilà la ſituation ordinaire du Pouls par rapport aux différentes ſaiſons dans un ſujet ſain. Si le Pouls que nous venons d'aſſigner à chacune de ces cinq parties nobles par rapport aux différentes ſaiſons de l'année, ſe trouve changé en ſon contraire, la vie eſt dès-lors en danger.

COMMENTAIRE.

C'eſt-à-dire, ſi le Pouls du Cœur ſe trouve profond & délié *Tchin* & *Sié*, celui du Foye court & aigre *toan* & *ſæ*. Celui des Reins lent, *ouan*; celui des Poûmons regorgeant, *hong*, & celui de l'Eſtomach long & tremblant, *tchang* & *hien*.

TEXTE.

Si l'altération eſt telle, que l'enfant ſoit ſoûtenu par ſa mere, le mal n'eſt pas grand.

COMMENTAIRE.

PAR exemple, ſi le pouls du Cœur eſt lent *ouan*, celui de l'eſtomach enflé & regorgeant *hong*; celui des poûmons profond, *tchin*.

TEXTE.

Mais ſi la mere charge l'enfant, la maladie ſera longue.

COMMENTAIRE.

PAR exemple ſi les reins communiquent leur mal au foye, ou ſi le foye communique ſon mal au cœur.

NOTES.

LE Commentateur paroît ici s'exprimer peu exactement: mais on le traduit comme il eſt.

TEXTE.

ENFIN, quand le mari & la femme ne ſe tiennent pas dans l'ordre, il y a auſſi des régles pour juger ſi le mal eſt mortel ou non.

COMMENTAIRE.

PAR exemple, que le cœur ait le Pouls du poûmon, c'eſt le mari qui a le Pouls de la femme.

TEXTE.

DANS le Printems avoir le Pouls du poûmon, cela eſt mortel. Pour le Pouls du cœur, paſſe; car le cœur eſt le fils du foye, qui a les reins pour mere, & l'eſtomach pour épouſe.

COMMENTAIRE.

LE bois, le feu, la terre, le métal, l'eau. Voilà l'ordre de la génération de ces cinq élémens: la terre, le bois, l'eau, le feu, le métal. Dans cet ordre ils ſe détruiſent. Des cinq *Tſang* ou parties nobles ci-deſſus marquées, le poûmon répond au métal. Le métal détruit le bois. Ainſi dans le Printems, qui répond au bois, avoir le Pouls du poûmon, cela eſt mortel.

TEXTE,

AU Printems avoir le Pouls de l'eſtomach, en Hyver le Pouls du cœur, en Eté celui du Poûmon; en Automne, celui du foye, tout cela eſt fort mauvais.

Voilà ce qui regarde les différens Pouls propres des différentes ſaiſons, eû égard à l'ordre de génération ou d'oppoſition des cinq élémens.

COMMENTAIRE.

IL eſt dit dans un endroit de ce Li-

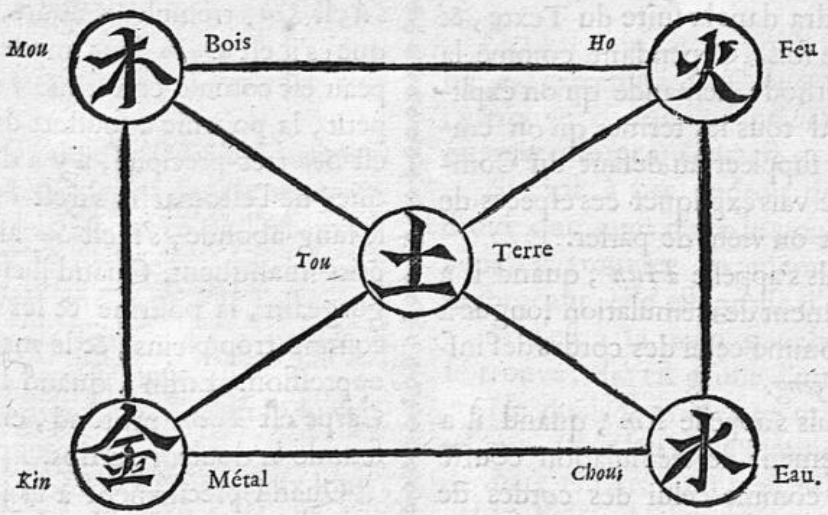
Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 396 sur 577

vre, que quand au Printems on a le Pouls de la fin des quatre Saiſons, autrement dit le Pouls de l'eſtomach, qui répond à la terre ; la maladie communément n'eſt pas dangereuſe, & ſe guérit aſſez ſouvent ſans remedes.

Ici l'on dit qu'au Printems avoir le Pouls de l'eſtomach, cela eſt mortel ; Comment ces deux choſes s'accordent-elles ? Le voici. Par exemple, quand dans le Printems le Pouls du foye eſt en même tems lent & trémuleux *Ouan* & *Hien*, quoiqu'il ait la lenteur *Ouan* propre du Pouls de l'eſtomach ; s'il conſerve la trémulation qui lui eſt propre, l'altération n'eſt pas grande ; mais s'il venoit à perdre la trémulation, & qu'il n'eût plus que la lenteur propre du Pouls de l'eſtomach qui répond à la terre, le mal alors ſeroit dangereux.

La terre, quand elle domine engendre le métal. Or le métal détruit le bois qui répond au foye & au Printems. Voilà la ſolution de la difficulté propoſée, & le ſens de l'endroit, où le Texte dit : quand le mari & la femme ne ſe tiennent pas dans l'ordre, &c. Appliquez cela aux Pouls propres des autres.

VOICI UNE TABLE DES CINQ ELEMENS DONT ON PARLE.



NOTES.

S'AGIT-IL des Saiſons de l'année ? Les Chinois font répondre le Printems, du moins les deux premiers mois au bois ; les deux premiers mois de l'Eté au feu ; ceux de l'Automne au métal, & ceux de l'Hyver à l'eau. A la terre qui eſt au milieu comme tenant un peu de tout, ils font répondre le dernier mois de chaque Saiſon.

S'agit-il des parties nobles du corps humain ? Les Médecins font auſſi l'application à cette Table, & font répondre le foye au bois, le cœur au feu, le poûmon au métal, les reins à l'eau, & l'eſtomach à la terre, y trouvant une analogie telle quelle.

S'agit-il des cinq Planettes ? *Saturne*, s'appelle l'Etoile, ou la Planette de la Terre. *Jupiter*, la Planette du Bois ; *Mars*, la Planette du Feu. *Venus*, la Planette du Métal, & *Mercure*, la Planette de l'Eau.

Eſt-ce ces cinq Elémens qui ont donné les noms aux cinq Planettes ? Eſt-ce ſur le nombre des Planettes qu'on a déterminé ces cinq Elemens ? C'eſt ce que je ne puis dire.

TEXTE.

IL faut bien prendre garde à ne pas

confondre différentes eſpéces de Pouls, qui ont entre eux quelque reſſemblance. Par exemple, le Pouls que nous appellons *Hien*, & celui que nous nommons *Kin*; le Pouls *Sæ*, & le Pouls *Ouei*; le Pouls *Feou*, & le Pouls *Kong*; le Pouls *Hong*, & le Pouls *Ché* ont entre eux quelque rapport. Cependant leurs indications ſont très-différentes, & ſouvent contraires. Le Pouls nommé *Tchin* & le Pouls nommé *Fou* vont au même but par divers chemins. Pour ce qui eſt des deux Pouls *Siu* & *Yo*, ils ont aſſez de rapport, même en leurs indications.

NOTES.

L'EXPLICATION de ces divers noms viendra dans la ſuite du Texte, & plus d'une fois. Cependant comme la bonne méthode demande qu'on explique d'abord tous les termes qu'on employe pour ſuppléer au défaut du Compilateur, je vais expliquer ces eſpéces de Pouls dont on vient de parler.

Le Pouls s'appelle *Hien*, quand il a un mouvement de trémulation longue à peu près comme celui des cordes de l'inſtrument *Tçeng*.

Le Pouls s'appelle *Kin*, quand il a un mouvement de trémulation courte & ſerrée, comme celui des cordes de l'Inſtrument nommé *Kin*.

Le Pouls ſe nomme *Sæ* aigre ou âpre, quand la ſenſation qu'il fait ſous le doigt, a du rapport au mouvement d'un couteau, qui racle un Bambou.

Le Pouls ſe nomme *Ouei* petit, quand il eſt en effet petit à peu près comme un fil de ſoye.

Le Pouls ſe nomme *Feou* ſuperficiel, ſurnageant, quand en poſant ſimplement le doigt ſans peſer, il eſt ſenſible, & qu'il diſparoît lorſqu'on appuye.

Le Pouls eſt *Kong*, quand on le ſent ſous le doigt, tel à peu près qu'un trou de flûte, laiſſant une eſpéce de vuide au milieu des deux extrémitez ſenſibles.

Hong ſignifie regorgeant, & *Ché* ſignifie plein. *Tchin* ſignifie enfoncé, profond, *Fou* fuyant en bas & ſe cachant. *Siu*, c'eſt quand il fait ſur le doigt à peu près la ſenſation qu'y feroit une goutte d'eau. *Yo*, c'eſt foible.

TEXTE.

Il faut donc s'appliquer à bien connoître les proprietez des Pouls, ſçavoir en tirer à propos des concluſions; après quoi, moyennant une ſuffiſante connoiſſance des drogues, on peut ſe mêler de Médecine.

Le Pouls du Carpe eſt-il *Kié* prompt? A coup ſûr il y a mal de tête; s'il eſt *Hien* trémuleux long, c'eſt cardialgie (*a*); s'il eſt *Kin*, trémuleux court, c'eſt colique; s'il eſt *Ouan* lent modérément, la peau eſt comme endormie; s'il eſt *Ouei* petit, la poitrine a ſouffert du froid; s'il eſt *Sou* très-précipité, il y a du feu à l'orifice de l'eſtomach; s'il eſt *Hoa* gliſſant, le ſang abonde; s'il eſt *Sæ* aigre, les eſprits manquent. Quand il eſt *Hong* regorgeant, la poitrine & les côtez ſont comme trop pleins, & le malade y ſent oppreſſion. Enfin, quand le Pouls du Carpe eſt *Thcin* profond, enfoncé, on ſent de la douleur au dos.

Quand préciſément à la jointure du Carpe avec le *Cubitus*, le Pouls ſe trouve *Feou* ſuperficiel, & *Ouan* modérement lent, il y a dégoût, perte d'appétit.

S'il eſt *Kin* trémuleux court, il y a oppreſſion & plenitude de matieres flatueuſes, ce qui eſt difficile à bien guérir.

Si ce Pouls eſt *Yo* foible, & *Sou* précipité, il y a du feu dans l'eſtomach.

S'il eſt trémuleux long *Hien*, & *Hoa* gliſſant, l'eſtomach a ſouffert du froid.

S'il eſt *Ouei* petit, le cœur eſt comme oppreſſé de plénitude.

S'il eſt *Tchin*, profond, enfoncé, on ſent péſanteur & douleur ſourde à la région du Diaphragme, & cela vient de

(*a*) Douleur qui ſe ſent vers l'orifice ſupérieur de l'eſtomach, avec palpitation de cœur, envie de vomir, &c.

plénitude,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 398 sur 577

plénitude, au lieu que ſi ce Pouls eſt *Siu* mol & comme moüillé, quoiqu'il y ait enflûre dans les parties inférieures, comme depuis les reins juſqu'aux pieds, cela vient d'inanition & d'épuiſement. Il faut au plûtôt ſonger à diſſiper ces humeurs aqueuſes.

Enfin ſi ce Pouls de la jointure eſt *Fou*, fuyant en bas, & ſe cachant, il y a embarras à l'orifice de l'eſtomach, il ne faut à cela qu'une purgation.

Quant au Pouls de l'extrémité du *Cubitus*, s'il eſt *Hoa* gliſſant, & que ce ſoit une femme, il eſt clair que ſes mois ne ſont pas reglez; ſi c'eſt un homme, les digeſtions ſe font imparfaitement dans les dernieres voyes.

S'il eſt *Fou*, fuyant en bas, les digeſtions ſe font imparfaitement dans les premieres voyes.

S'il eſt *Ouei* petit, il y a violente colique.

S'il eſt *Yo* foible & *Ouan* modérément lent, il y a excès de feu dans le ventricule, & embarras à l'orifice de l'eſtomach.

S'il eſt *Tchi* pareſſeux, très-lent, le *Tſiao* ou foyer inférieur, & l'eſtomach ont ſouffert du froid; il y a nauſée & quelquefois vomiſſement.

S'il eſt *Sæ* aigre, il y a tenſion au ventre & quelquefois au *Scrotum*.

S'il eſt tantôt *Hien*, trémuleux long, tantôt *Kin* trémuleux court, la douleur eſt dans le ventre même.

S'il eſt *Tchin* profond, le mal eſt aux reins.

Enfin, s'il eſt *Siu* mol, & comme moüillé, *ſou* précipité, *ſeou* ſuperficiel, ou bien *Kong* vuide au milieu, comme un tronc de flûte, les urines ſont rouges & âcres. Examinant ainſi tout avec exactitude, il eſt difficile que rien échappe.

NOTES.

Les Chinois diſtinguent dans le corps, ou dans ce que nous appellons tronc, trois *Tſiao*, ou comme trois foyers de la chaleur naturelle. Le Commentaire en parlera dans la ſuite.

Le Texte expoſant en cet endroit les divers Pouls qui ſe peuvent trouver ſoit au Carpe, ſoit à la jointure du Carpe avec le *Cubitus*, ſoit à l'extrémité du *Cubitus*, & ſpécifiant leurs indications, ne fait point la diſtinction qu'il fait en d'autres endroits entre la main gauche & la main droite; mais ſeulement la diſtinction des trois différens endroits où le Pouls ſe tâte à chaque main.

Il faut ſuppoſer que, ſuivant ſon idée, la diſtinction de droite ou de gauche, qui eſt importante en tant d'autres occaſions, ne fait rien par rapport aux indications ci-deſſus marquées.

TEXTE.

Quand on tâte le pouls d'une femme à l'extrêmité du *Cubitus*, & qu'on l'y trouve continuëment *hoa* gliſſant, on peut aſſûrer qu'elle eſt groſſe.

Si c'eſt à cet endroit de la main droite que vous tâtez le pouls, & que vous l'y trouviez en même tems *hong*. regorgeant, elle eſt groſſe d'une fille.

Si c'eſt à la main gauche que cela ſe trouve, elle eſt groſſe d'un garçon.

Si le pouls ſe trouve en même tems, tel aux deux bras, la femme eſt groſſe de deux enfans. Qui ſçait uſer de cette méthode, ne s'y trompe point.

Pour connoître ſi un malade releverа de ſa maladie, il faut examiner avec grand ſoin le mouvement & les morules du pouls.

Si dans ſon mouvement il eſt dur & coupant, & en même tems fort vîte, comme ſi ces battemens étoient autant de coups d'une fléche ou d'une pierre réitérez avec promptitude; s'il eſt au contraire tout-à-fait lâche, à peu près comme une corde qui ſe file: s'il eſt piquotant comme le bec d'un oiſeau, & que tout-à-coup ce mouvement s'interrompe: s'il eſt rare & ſemblable à ces gouttes d'eau, qui tombent quelquefois par quelque fente: de ſorte qu'il ſemble

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 399 sur 577

pendant du tems n'être plus ; puis il recommence : s'il eſt embarraſſé à peu près comme une grenoüille en certaines herbes ; en ſorte qu'il ſemble ne pouvoir ni avancer ni reculer : s'il eſt fretillant comme un poiſſon qui ſe plonge à chaque moment, puis remonte quelquefois aſſez lentement pour qu'on le croye tenir par la queuë, & cependant il s'échappe. Hélas ! le meilleur de tous ces pouls ne vaut rien : le Médecin eût-il la Pierre Philoſophale, tel malade ne relevera pas de ſa maladie, il faut ſe réſoudre à mourir.

Mais il y a certaines maladies où le malade ſans avoir les pouls que nous venons de marquer, a l'entendement troublé, perd la parole, ou n'a plus qu'un filet de voix. Quelquefois même on ne peut plus découvrir aucun mouvement du pouls au carpe ni à la jointure. Si cependant à l'extrêmité du *Cubitus* le pouls eſt encore ſenſible : ſi les battemens & ſes morules ont à peu près la même étenduë, & que ce mouvement ſoit continu pendant du tems ſans changement irrégulier, quoique le malade paroiſſe aux abois, il n'en mourra pas ; du moins un bon Médecin peut le ſauver. C'eſt le ſens d'un ancien texte qui dit : l'arbre eſt ſans feüilles ; mais ſa racine vit encore.

Maniere de táter le Pouls.

A gauche, le Cœur, les Inteſtins grêles, le Foye, le Fiel, le Rein gauche. A droite, le Poûmon, les Inteſtins gros, l'Orifice de l'Eſtomach & le Ventricule, le Rein droit.

COMMENTAIRE.

LE Pouls du carpe de la main gauche indique ce qui regarde le cœur & les inteſtins grêles ; le pouls de la jointure du même côté indique ce qui regarde le foye & le fiel : le pouls de l'extrêmité du *Cubitus* du même côté indique ce qui regarde le rein gauche & la veſſie. Car ſi le texte n'a pas exprimé la veſſie, c'eſt que cela n'accommodoit pas le vers.

NOTES.

J'AVERTIS que non-ſeulement cet endroit, mais preſque tout le Livre eſt en vers. Ce n'eſt proprement qu'un Recüeil mal digéré de Chanſons en vers Techniques.

TEXTE.

A droite (au Carpe) le Poûmon, les Inteſtins gros : (à la jointure) l'Orifice de l'Eſtomach & le Ventricule : (à l'extrêmité du *Cubitus*) le Rein droit.

COMMENTAIRE.

IL faut ajoûter au Rein droit les trois *Tſiao* ou foyers, ſi le texte l'a omis, c'eſt que cela n'accommodoit pas le vers.

NOTES.

ON verra ci-après ce que c'eſt que les trois *Tſiao*.

TEXTE.

SUIVEZ cela en examinant les maladies, même des femmes. A cela près que dans les femmes le pouls du *Cubitus* en ſa ſituation naturelle & ſaine, eſt le contraire de celui des hommes.

COMMENTAIRE.

IL eſt fort dans les femmes, & foible dans les hommes : s'il ſe trouve autrement, c'eſt maladie.

TEXTE.

IL faut de l'attention & de l'exactitude à examiner & à ſuivre chacun de ces pouls Il faut que le Médecin ſoit lui-même tranquille & ſain. Pour la ſituation de ſa main, elle dépend de la

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 400 sur 577

ſituation où eſt celle du malade. Si celui-ci a la main tellement poſée que le dos paroiſſe, & non le dedans, il faut que le Médecin renverſe la ſienne.

De ces trois pouls, réſultent neuf *heou*. Il faut être ſtilé à les bien diſtinguer ſous les doigts, & à s'imprimer en même tems chacun dans l'eſprit auſſi diſtinctement qu'un cachet.

COMMENTAIRE.

LE carpe, la jointure, l'extrêmité du *Cubitus*, trois endroits où le pouls ſe tâte, y appliquant les trois plus longs doigts. Voilà ce qu'on appelle les trois *Pou*.

Dans chacun de ces endroits, le pouls eſt ou très-ſuperficiel, ou très-enfoncé, ou entre deux, trois fois trois font neuf. Voilà ce que le texte appelle ici les neuf *heou*.

TEXTE.

LA fonction des gros inteſtins & des poûmons, tend à faire marcher, conduire, & évacuer. La fonction du cœur & des inteſtins grêles, tend à recevoir, contenir, & améliorer.

COMMENTAIRE.

LES gros inteſtins pouſſent & évacuent les matieres groſſiéres & impures. Pour le poûmon, il ne pouſſe ni n'évacuë; mais comme les gros inteſtins ſont de ſon reſſort, & lui ſont comme ſoûmis, c'eſt pour cela que le texte les joint enſemble.

NOTES.

IL eſt vrai, comme dit ici le Commentaire, que, ſuivant la Médecine Chinoiſe, le poûmon & les inteſtins gros ſympathiſent, auſſi-bien que le cœur & les inteſtins grêles. Mais je trouve que le Commentaire a tort de dire tout crûment que ce rapport ou cette ſubordination eſt l'unique raiſon pourquoi le texte fait ici mention du poûmon, quoiqu'il ne pouſſe, ni n'évacuë. Le poûmon ne tend-t-il pas à faire marcher le ſang, & à évacuer les phlégmes & autres matieres ?

Le Commentaire eſt encore moins ſupportable ſur ce qu'il dit du cœur & des inteſtins grêles. Le texte peut avoir ce ſens; ſçavoir que la fonction des inteſtins grêles eſt de recevoir les alimens pour les digérer & les tourner en chile; la fonction du cœur de recevoir ce chile, de le perfectionner, & d'en former le ſang.

TEXTE.

LA fonction de l'orifice de l'eſtomach & du ventricule, qui ſont contigus l'un à l'autre, eſt de s'aider mutuellement à l'adminiſtration des cinq grains (c'eſt-à-dire des alimens.) La fonction des reins & de la veſſie eſt de filtrer, & d'évacuer les matieres liquides.

Pour ce qu'on appelle les trois *Tſiao* ou les trois Foyers, ce ne ſont point des Viſcéres ſenſibles & diſtincts. On aſſigne leur ſituation par rapport aux autres parties auſquelles ils répondent.

COMMENTAIRE.

ON diſtingue trois *Tſiao*; le ſupérieur, celui du milieu, l'inférieur.

Le ſupérieur eſt à la région du cœur: ſon principal effet eſt de retenir & de reſſerrer: ſans lui le cœur, le poûmon gouverneroient-ils le ſang & les eſprits? Ou bien gouverneroient-ils le ſang & l'air? Car le caractere ſouffre ces deux ſens.

Celui du milieu eſt à la région du *Sternum*. Il ne retient, ni ne pouſſe; ſon effet eſt de cuire. Sans lui, comment l'eſtomach pourroit-il digérer les alimens?

L'inférieur eſt à la région du nombril, un pouce plus bas. Son effet eſt de ſéparer & pouſſer: ſans lui comment le

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 401 sur 577

foye & les reins pourroient-ils filtrer & ſéparer les liqueurs comme ils font ?

TEXTE.

Le foye & le fiel ſervent tous deux aux filtrations des humeurs. Ils ont beaucoup de communication avec les yeux qui dépendent conſidérablement de ces viſcéres. Un homme éclairé, qui aura bien pénétré la ſituation naturelle, la juſte température, & le rapport des cinq parties nobles, aura beaucoup de facilité à connoître les maladies.

Il y a un os qui s'éleve à la jointure du bras avec le poignet : c'eſt-là qu'il faut tâter le pouls qu'on appelle de la porte, ou de la jointure : devant cette jointure eſt ce qu'on nomme l'emboûchure d'un pouce, *Tſun keou* (le carpe.) Derriere la même jointure eſt ce qu'on appelle le *Cubitus Tché*. Le carpe eſt cenſé *Yang*, le *Cubitus Yn* en langage de Médecine.

En tâtant le pouls à ces trois endroits, il faut de l'attention & de l'exactitude à bien placer les doigts juſtement où il faut, ſur le vaiſſeau.

NOTES.

Tché ſignifie l'os qui va depuis le poignet juſqu'au coude. Cette même lettre en ce même mot ſignifie auſſi un pied ou une coudée. C'eſt que l'un étoit la meſure de l'autre.

Le carpe s'appelle *Tſun keou*, qui ſignifie emboûchure, ou paſſage d'un pouce d'étenduë, parce qu'il a la dixiéme partie du *Cubitus*, & qu'on appelle un pouce la dixiéme partie d'un pied ou d'une coudée. Ceci eſt tiré des Chinois mêmes.

Yang & *Yn* ſont deux termes applicables & appliquez par les Chinois dans preſque toute diſtinction de deux choſes, dont l'une cede à l'autre par quelque endroit ; par exemple, en perfection, en rang, &c.

TEXTE.

Si vous découvrez à l'*Yang* (au pouls du carpe) ce qu'on appelle *Hien* (un mouvement de trémulation longue, comme dans les cordes de l'inſtrument *Tçeng*) ſoyez aſſûré qu'il y a douleur de tête.

Si vous trouvez ce même mouvement à l'*Yn* (au pouls de l'extrêmité du *Cubitus*,) il y a douleur de ventre.

Si l'*Yang* eſt précipité, il y a envie de vômir, & douleur de tête.

Si l'*Yn* alors eſt fort petit & fort délié, il y a un mouvement d'entrailles & diarrée.

Si l'*Yang* eſt plein, vous remarquerez le viſage rouge & bouffi.

Si l'*Yn* en même tems eſt petit & délié, il y aura de ces ſueurs malignes, qu'on dit venir à la dérobée, & commencement de phtyſie.

Quand l'*Yang* eſt plein, fort & gliſſant, il y a de l'embarras à la Langue.

Si l'*Yn* eſt alors précipité, il y a du feu dans l'eſtomach, & l'haleine ſent mauvais.

Quand vous trouvez l'*Yang* petit, ſuperficiel, & foible, le cœur manque de chaleur.

Si en même tems l'*Yn* eſt gliſſant, les alimens ſe digerent mal, l'eſtomach eſt incommodé.

Devant & derriere la jointure par cette ſimple diſtinction d'*Yn* & d'*Yang*, chercher ainſi les différentes indications du pouls, c'eſt une aſſez bonne méthode.

NOTES.

Le Commentaire donne à ces trois lignes un ſens différent de celui que porte la traduction. Il prétend qu'il faut conſidérer enſemble le devant & le derriere de la jointure indiquez par *Yang* & *Yn*, & voir ſi cet *Yang* & cet *Yn* ſont tous deux *Yang*, ou tous deux *Yn* : & il entend par ce ſecond *Yang* un pouls

ſuperficiel

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 402 sur 577

ſuperficiel haut ; & par ce ſecond *Yn*, un pouls enfoncé profond ; ſi les deux ſont *yang* : c'eſt-à-dire, ſi au carpe ou à l'extrêmité du *Cubitus* le pouls eſt élevé ſuperficiel, la ſource du mal eſt dans ce qu'on appelle *piao*, l'extérieur, la peau, les chairs, &c. ſi aucontraire les deux ſont *yn*, c'eſt-à-dire, ſi au carpe & à l'extrêmité du *Cubitus* le pouls eſt enfoncé, profond, le mal eſt dans ce qu'on appelle *li*, (dans les cinq parties nobles, &c.)

Si ce que dit ce Commentateur eſt vrai ou non, je n'en ſçais rien. Mais le texte ici n'a point ces deux ſortes d'*yn* & d'*yang* compliquez : il n'y eſt parlé ni de *piao*, ni de *li*, ni de ſuperficiel, ni de profond ; & ces lignes m'ont paru n'être qu'une concluſion générale de ce qui précéde. C'eſt pour cela que j'ai omis le mot *ainſi*, auquel mot près j'ai traduit le texte comme il eſt.

TEXTE.

QUAND le pouls eſt naturel, & que la ſanté eſt parfaite, dans l'eſpace d'une reſpiration, qui contient l'inſpiration & l'expiration, il a quatre battemens ; un battement de plus n'indique rien de mal : mais s'il en manque un, c'eſt défaut de chaleur naturelle ; & s'il en manque deux, cela eſt mauvais.

Si dans le même eſpace il y a ſix battemens, la chaleur excéde : s'il y en a ſept, l'excès eſt conſidérable : & s'il y en a juſqu'à huit, le danger eſt fort grand : s'il y en a davantage, le malade expire.

Si dans l'eſpace d'une reſpiration le pouls ne bat qu'une fois, la maladie eſt dès-lors conſidérable & dangereuſe. Mais c'eſt bien pis, quand il ne bat qu'une fois dans l'eſpace de deux reſpirations, la mort eſt prochaine.

Trop de battemens vient d'excès de chaleur, & trop peu vient d'excès de froid. C'eſt une tradition conſtante de tout tems. Les divers dégrez en ſont marquez dans le Livre des quatre-vingt-une difficultez.

Au Printems la trémulation longue *hien* ; en Eté regorgement, *hong* ; en Automne molleſſe de poil ou de plume ; en Hyver dureté de pierre. Il faut encore ſubdiviſer ces ſaiſons en *Tſie ki*.

COMMENTAIRE.

PAR la lettre *tſie*, l'on entend ici les ſubdiviſions qu'on fait des quatre ſaiſons. Chaque ſaiſon a ſix *tſie*. Par la lettre *ki* l'on entend les différentes températures de l'air.

TEXTE.

UN mouvement doux & un peu lent, à peu près comme celui des branches d'un beau ſaule, qu'un petit zéphire agite au Printems. Voilà ce qui eſt propre du pouls qu'on appelle de l'eſtomach, qui répond à la fin de chaque ſaiſon. Toutes ſubtiles que ſont ces diſtinctions, le Médecin appliqué non-ſeulement les appercevra, mais viendra enfin à bout de n'en oublier aucune.

Expoſition des pouls nommez les ſept Piao.

NOTES.

(C'eſt-à-dire, les ſept externes,) parce qu'ils ſont en effet plus externes ou plus ſenſibles que les autres, dont on parlera ci-après.

TEXTE.

Feou, c'eſt quand poſant ſimplement le doigt, ſans appuyer on ſent le pouls, & qu'il fait à peu près la ſenſation que feroit une feüille d'oignonnet.

NOTES.

Je l'appelle en François ſuperficiel.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 403 sur 577

TEXTE.

Kong, c'eſt quand on y diſtingue comme deux extrêmitez, & comme un vuide au milieu.

NOTES.

COMME ſi on poſoit le doigt ſur un trou de flûte; cette comparaiſon eſt tirée des Chinois.

TEXTE.

Hou, c'eſt comme quand on touche, ou qu'on remuë des perles. Elles vont & viennent aſſez vîte, étant polies & gliſſantes.

NOTES.

C'EST ce que j'appelle en François pouls gliſſant.

TEXTE.

Ché, c'eſt comme une proprieté du *Feou* ſuperficiel, & comme ſi la feüille d'oignonnet étoit ſolide & pleine en dedans.

NOTES.

J'APPELLE en François ce pouls plein.

TEXTE.

Hien, c'eſt comme les cordes du *Tçeng*.

NOTES.

J'APPELLE ce pouls trémuleux long.

TEXTE.

Kin, c'eſt comme les cordes de l'inſtrument *Kin*.

NOTES.

JE l'appelle trémulueux court.

TEXTE.

Hong, c'eſt quand le pouls s'éleve le plus, & que les battemens en ſont forts.

NOTES.

Je l'appelle regorgeant: la lettre Chinoiſe a ce ſens.

TEXTE.

VOILA les ſept *piao* qui ſont *yang*, & comme le bon côté d'une étoffe par rapport aux huit ſuivans nommez *li*, qui en ſont comme le revers, & par conſéquent *yn*.

Expoſition des pouls nommez les huit Li.

NOTES.

C'eſt-à-dire, les internes, parce qu'ils ſont en effet plus internes & moins ſenſibles que les ſept qu'on a expoſez ci-deſſus.

TEXTE.

Tchin, c'eſt quand pour trouver le pouls, il faut appuyer ferme.

NOTES.

JE l'appelle profond, ou enfoncé.

TEXTE.

Ouei, c'eſt quand ſous le doigt on le ſent petit comme un fil.

NOTES.

JE l'appelle petit.

TEXTE.

Ouan, c'eſt quand il eſt d'une lenteur modérée.

Sæ, c'eſt quand les battemens font une impreſſion qui a du rapport à celle d'un coûteau qui racle un bambou.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 404 sur 577

NOTES.

Je l'appelle aigre. La lettre Chinoise signifie proprement âpre.

TEXTE.

Tchi, c'est quand il vient très-lentement, & comme en cachette.

NOTES.

Je l'appelle paresseux ou tardif.

TEXTE.

Fou, c'est quand il fuit, pour ainsi dire en bas, & qu'il est comme caché sous les os : en sorte qu'il faut peser fortement pour le découvrir, & qu'alors il est encore bien peu marqué.

NOTE.

Je l'appelle fuyant en bas. La lettre Chinoise signifie se baisser.

TEXTE.

Siu, c'est quand il fait la sensation que feroit une goutte d'eau qu'on toucheroit.

NOTE.

Je l'appelle mol & comme fluide.

TEXTE.

Yo, c'est quand en appuyant mediocrement on le sent, mais d'une maniere qui est peu marquée, & qui fait à peu près la sensation d'une étoffe usée qu'on toucheroit, & qu'appuyant un peu plus ferme, on ne le sent plus.

Exposition des Pouls dit les neuf Tao, ou *les neuf manieres.*

Tchang, c'est quand on le sent comme un bâton, ou le manche d'une lance.

NOTE.

Je l'appelle long ; c'est le sens de la Lettre.

TEXTE.

Toan, c'est quand on le sent comme un point presque indivisible.

NOTE.

Je l'appelle court, c'est le sens de la Lettre.

TEXTE.

Hiu, c'est toutes les fois que posant simplement & legerement le doigt, on ne découvre point le Pouls.

NOTE.

La Lettre *Hiu* signifie vuide ; je le nomme ainsi.

TEXTE.

Tsou, c'est quand on le sent serré, & passant avec peine, sur-tout au Carpe.

Kié, c'est quand étant d'ailleurs un peu lent, on trouve qu'il semble comme s'arrêter quelquefois.

NOTE.

Je le nomme embarrassé.

TEXTE.

Tai, c'est quand on trouve que tout-à-coup il s'arrête, & a de la peine à revenir.

NOTE.

Ailleurs on explique différemment ce *Tai*.

TEXTE.

Sié, c'est quand il est très-fin, très-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 405 sur 577

délié, & ſe ſent comme un ſimple cheveu.

NOTE.

JE le nomme délié.

TEXTE.

Tong, c'eſt quand la ſenſation qu'il fait, a rapport à celle que font des pierres qu'on touche dans l'eau.

NOTE.

JE le nomme mobile; c'eſt la ſignification de la Lettre *Tong*.

TEXTE.

Ké, c'eſt quand on le ſent comme on ſentiroit la peau d'un Tambour ferme & unie.

NOTE.

AILLEURS ce Pouls s'appelle dur, & je le nomme ainſi.

TEXTE.

IL faut bien diſtinguer ces neuf façons, & ce n'eſt pas choſe fort aiſée.

NOTE.

ON m'a aſſûré qu'aujourd'hui preſque aucun Médecin Chinois n'examine ces neuf manieres. Ils ſe bornent aux ſept Pouls nommez *Piao*, & aux huit nommez *Li*; encore y en a-t'il beaucoup qui y renoncent, ſe contentant de juger comme ils peuvent, de la maladie par l'élévation ou la profondeur du Pouls & par ſa lenteur ou ſa vîteſſe.

Dans la ſuite de ce Livre, on revient à l'explication de tous ces Pouls, & on donne à quelques-uns un autre nom qu'ils n'ont pas ici, & une explication différente pour les termes, quoi qu'à peu près la même pour le ſens. Ces différences & ces redites peuvent ſeulement faire juger que ce Livre n'eſt point d'une ſeule main, mais une pure compilation.

Indications de ces divers Pouls.

LE ſuperficiel *feou* indique ventoſitez. Le *kong* qui a deux extrémitez ſenſibles & comme un vuide au milieu, indique défaut de ſang.

NOTE.

LE Texte n'exprime point ſi c'eſt défaut ou trop de ſang. C'eſt d'après le Commentaire que je le détermine en traduiſant.

TEXTE.

LE gliſſant *hoa* indique abondance de phlegmes.

Le plein *ché* indique chaleur.

Le trémuleux long (*hien*) laſſitude.

Le trémuleux court (*kin*) douleur aiguë.

Le regorgeant (*hong*) trop de chaud.

Le petit (*Ouei*) trop de froid; l'un & l'autre indique obſtruction dans le bas ventre.

Le profond (*tchin*) indique douleur qui vient d'air intercepté, ou bien qui vient de l'interruption du cours des eſprits. Le Chinois ſouffre ces deux ſens.

Le Pouls lent (*ouan*) quand il ne le doit pas être, indique eſpéce de rhumatiſme ſur la poitrine.

Le Pouls aigre (*ſe*) indique ſtérilité ou diſpoſition à cela, tant dans les hommes que dans les femmes.

Le pareſſeux (*tchi*) marque défaut de chaleur interne.

Le fuyant en bas, (*fou*), indique obſtruction conſidérable, qui ferme, pour ainſi dire, les paſſages au ſang.

Le mol ou fluide (*Siu*) indique ſueurs ſpontanées, & diſpoſition à la phtiſie. Le foible (*yo*) marque un grand épuiſement & des douleurs ſourdes comme dans les os.

Le long (*tchang*) indique que les eſprits

prits ſont en bonne quantité & en bon ordre.

Le court (*toan*) indique qu'ils manquent, ou ſont troublez.

Quand le Pouls eſt délié comme un cheveu, c'eſt ſigne que les eſprits manquent.

Quand il eſt (*tai*) changeant, ils ſont en déſordre.

Le Pouls embarraſſé, ſerré, & comme à l'étroit (*tſou*) indique chaleur exceſſive.

Le Pouls étant vuide (*hiu*,) ſuivent ordinairement de grandes pertes de ſang. Il eſt accompagné de vaines frayeurs & de mouvemens convulſifs.

Le précipité *ſou*, (on ne l'a point mis ci-devant dans les neuf manieres) indique des inquiétudes d'un autre genre, & délire; dès-lors la maladie eſt conſidérable & dangereuſe.

Le Pouls dur (*kié*) indique perte de ſemence dans les hommes, & perte de ſang dans les femmes.

NOTE.

On omet dans ces indications le Pouls embarraſſé (*kié*), & le mobile, (*tong*;) je ne ſçai pourquoi.

COMMENTAIRE.

Quand un malade a le Pouls long, (*tchang*,) ſur-tout, s'il eſt en même tems un peu lent, la maladie eſt communément facile à guérir; au contraire dans preſque toutes les maladies le Pouls court (*toan*) indique du danger; & de la difficulté à bien guérir.

TEXTE.

La reſſemblance & différence des divers Pouls.

Le Pouls ſuperficiel (*feou*) reſſemble au Pouls nommé (*kong*;) à cela près que celui-ci eſt comme vuide par le milieu, celui-là non. Le ſuperficiel (*feou*) a auſſi de la reſſemblance avec le regorgeant (*hong.*) Ils différent par le plus ou le moins de force; le regorgeant en a beaucoup, le ſuperficiel aſſez peu. Le ſuperficiel (*feou*) a quelque eſpéce de rapport même avec le Pouls vuide (*hiu*,) en ce que l'un & l'autre font ſur le doigt une ſenſation légere; mais cela vient de cauſes bien différentes, c'eſt manque de force dans le Pouls vuide, au lieu que dans le ſuperficiel, cela vient de ce qu'on n'appuye pas, le Pouls étant eſſentiellement tel, qu'en poſant le doigt ſans preſſer, on le ſent, & qu'il diſparoît, ſi l'on le preſſe.

Le Pouls gliſſant (*hoa*) & le mobile (*tong*) ont un rapport tel à peu près qu'en ont des perles qu'on remuë dans un vaſe, & des pierres qu'on remuë dans l'eau. L'un eſt plus diſtinct que l'autre. Le gliſſant (*hoa*) a auſſi du rapport avec le précipité (*ſou*); mais le précipité *ſou* a plus de battemens dans le même eſpace d'une reſpiration.

Le plein (*ché*) reſſemble aſſez au dur (*kié*) mais le dur ne change point, ſoit qu'on appuye plus ou moins: au lieu que le plein devient plus fort & plus long, ſi l'on appuye le doigt plus ferme.

Le trémuleux long (*hien*) & le trémuleux court ont du rapport. Celui-ci exprime le caractere eſſentiel de trémulation qui leur eſt commun: celui-là exprime ſon état de plus grande force.

Le regorgeant (*hong*), & le grand ou fort (*ta*) ſe reſſemblent entiérement; mais le regorgeant (*hong*,) quoiqu'on appuye ferme, conſerve toûjours ſa force, qui n'arrive pas toutes les fois que le Pouls eſt fort (*ta.*)

Le petit (*ouei*,) & l'aigre (*ſæ*) ont quelque rapport, mais l'aigre eſt plus court & plus pareſſeux que le petit: (*ſié*) le délié ou le fin, eſt proprement le petit (*ouei*) devenu fin comme un petit poil ou duvet.

Le profond (*tchin*,) & le fuyant (*fou*) ont grand rapport. Le dernier dit plus de profondeur, ou plus de difficulté à découvrir.

Le lent (*ouan*) & le pareſſeux (*tchi*) different ſeulement en ce que le premier

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 407 sur 577

a une lenteur modérée en comparaiſon de l'autre. Le pareſſeux (*tchi*) & l'aigre (*ſæ*,) ont de la reſſemblance : mais le pareſſeux (*tchi*) dans l'eſpace d'une reſpiration, n'a que trois battemens : au lieu que l'aigre (*ſæ*) a auſſi le quatriéme, quoiqu'un peu embarraſſé.

Le foible (*yo*) & le mollaſſe (*ſiu*) ſe reſſemblent fort. Ce dernier eſt mince, mol, & comme moüillé. Le premier n'a que que ce qu'il faut pour être encore ſenti ſous le doigt.

Les trois Pouls ci-deſſus nommez *Kié*, *Tſou*, *Tai*, l'embroüillé, le ſerré, le changeant dans la reſſemblance qu'ils ont, ont auſſi leur différence. La voici. Le premier a une juſte lenteur, au lieu que le ſecond eſt précipité. Le ſecond a des morules peu reglées ; celles du troiſiéme le ſont. Le Pouls éparpillé (*ſan*) reſſemble au Pouls nommé (*ta*) le grand. La différence eſt que le premier eſt plus lâche, plus lent, & tout au dehors ; au lieu que le ſecond a même en dedans quelque conſiſtence.

NOTE.

L'EXPOSITION des Pouls qui eſt ci-deſſus, n'a point les Pouls nommez (*ſan*) l'éparpillé. Il me paroît clair que ces Chanſons ſont de différens Auteurs.

TEXTE.

SEPT avis au Médecin qui doit tâter le Pouls.

1°. Il faut qu'il ſoit dans une diſpoſition d'eſprit tranquille.

2°. Qu'il ait toute l'application poſſible, éloignant juſqu'à la moindre diſtraction.

3°. Que quant au corps il ſoit auſſi dans un état de tranquillité, enſorte qu'il ſente ſa reſpiration libre & reglée.

4°. Qu'enſuite poſant doucement les doigts, & touchant legerement la peau aux endroits ſuſdits, il examine ce qui regarde les ſix *Fou*.

5°. Cela fait ; qu'il appuye davantage, preſſant médiocrement les chairs ſous les doigts pour examiner comment va ce Pouls qu'on appelle le Pouls de l'eſtomach, dont la ſituation, dit le Commentaire, doit répondre à la température modérée des quatre Saiſons.

6°. Qu'il appuye enſuite aſſez fort, pour ſentir les os, & qu'il examine ce qui regarde les cinq *Tſang*.

7°. Qu'il examine la vîteſſe & la lenteur du pouls, & ſi le nombre de ſes battemens eſt plus ou moins grand qu'il ne doit être dans l'eſpace d'une reſpiration.

NOTE.

Les cinq *Tſang* ſont le cœur, le foye, l'orifice de l'eſtomach, les poûmons, les reins. Les ſix *Fou* ſont les inteſtins grêles, la véſicule du fiel, le ventricule, les gros inteſtins, la veſſie, & ce qu'on appelle les trois *Tſiao*, les trois foyers, ou les trois étuves.

TEXTE.

Sept ſortes de Pouls qui indiquent danger de mort.

QUAND ſous les doigts on ſent le pouls boüillonnant ſans regle, comme l'eau ſur un grand feu : ſi c'eſt le matin qu'on tâte le pouls, on peut aſſûrer que le malade mourra le ſoir ; c'eſt-à-dire, que le malade a fort peu de tems à vivre.

La mort n'eſt guéres moins prochaine, ſi l'on ſent le pouls comme un poiſſon, dont la tête eſt arrêtée, & ne peut ſe mouvoir, mais dont la queuë fretille fort & ſans grande régle, la cauſe du mal eſt dans les reins.

Quand le Pouls, après avoir battu précipitamment, change tout-à-coup, & devient tardif & fort pareſſeux à revenir, il y a auſſi danger de mort, mais il eſt un peu moins preſſant.

Si le Pouls par la dureté de ſes battemens reſſemble en quelque ſorte à une

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 408 sur 577

balle de pierre ou de terre ſéche, pouſſée par une Arbalête, les poûmons & l'eſtomach manquent d'eſprits, & ce n'eſt pas un épuiſement paſſager ; il vient de longue main.

De même ſi le pouls vient comme ces gouttes d'eau qui tombent dans les maiſons par quelque fente, ou par quelque petit trou qui ſe trouve au toît, & que dans ſon retour il s'éparpille & ſe broüille à peu près comme les cordons d'une corde qui s'éfile, les os ſont deſſéchez juſqu'à la moëlle.

De même ſi le mouvement du Pouls à l'extrémité du *Cubitus*, aux deux bras, reſſemble à l'allûre d'une grenoüille embarraſſée dans les herbes, ou à celle d'un crapaud, la mort en tous ces cas eſt certaine.

Si le mouvement du Pouls reſſemble aux picotemens précipitez du bec d'un oiſeau, il y a défaut d'eſprits dans l'eſtomach, & l'on doit conclure que le cœur fait mal ſes fonctions, & que le ſang n'eſt pas bien conditionné.

COMMENTAIRE.

LES Pouls qui indiquent danger de mort ne ſe bornent pas à ſept. Il y en a bien davantage : je vais les indiquer pour une plus ample inſtruction de ceux qui s'appliquent à ces matieres.

Le premier de ces Pouls s'appelle *Fou foe*, boüillon de marmitte, ou bien *yong ſiuen*, ſource boüillante. C'eſt quand le Pouls ſemble toûjours ſortir au dehors, à peu près comme les bouteilles qui s'élevent ſur une liqueur boüillante. Quand le Pouls d'un malade eſt dans cet état, il ne paſſera pas le jour ; il eſt inutile de lui donner des remedes.

Le ſecond s'appelle *Feou ho*, union ou continuité de flots. C'eſt quand le battement poſtérieur empiette, pour ainſi dire, ſur celui qui a précédé ; à peu près comme quand un flot gagne ſur un autre, avant que le premier ſoit applani.

Le troiſiéme s'appelle *tan che*, pierre, ou bale d'Arbalête ; c'eſt quand le Pouls ſortant comme d'entre les os, vient donner ferme & ſec contre les doigts.

Le quatriéme s'appelle *Tchio tſo*, picotement d'oiſeau. C'eſt quand le Pouls vient frapper trois ou cinq fois d'une maniere dure & aiguë contre les doigts, puis ceſſe du tems, & revient de la même maniere, à peu près comme un oiſeau qui mange du grain.

Le cinquiéme s'appelle *vou leou*, fente par où l'eau dégoûte dans une maiſon ; c'eſt quand après avoir ceſſé du tems, le Pouls donne un battement foible, comme une petite goutte qui ſe gliſſe par une fente. Ce Pouls & le précédent indiquent que l'eſtomach, le cœur, & les poûmons ſont très-mal affectez.

Le ſixiéme s'appelle *kiai ſo*, corde qui ſe défile. C'eſt quand le Pouls éparpillant, ſe broüille de telle ſorte, qu'on ne le ſent point revenir à aucun mouvement reglé. Alors les cinq *Tſang* ſont mal affectez.

Le ſeptiéme s'appelle *Yu tſiang*, frétillement de poiſſon ; c'eſt quand les battemens du Pouls étant la plûpart ſuperficiels, il s'y en mêle de profonds ; on le ſent, puis on ne le ſent plus, on ne ſçait ce qu'il devient ; les reins ne font plus leurs fonctions.

Le huitiéme s'appelle *Hia yeou*, allûre de crapaud ; c'eſt lorſque tâtant le Pouls doucement, on ne le ſent point pendant du tems, parce qu'il eſt profond, (*tchin*) & tout-à-coup on ſent venir un battement ſuperficiel (*feou*,) mais foible, qui ceſſe auſſi-tôt, & après un tems conſidérable revient de même. L'eſtomach & ſon orifice ſont très-mal affectez.

Le neuviéme s'appelle *Yen tao*, & quelquefois *Siun tao*, coups de couteaux qui ſe ſuivent. C'eſt quand le Pouls étant fin & délié comme un fil de ſoye, a cependant des battemens durs & coupans, comme ſeroient des coups de la pointe d'un couteau ou d'une aiguille.

Le dixiéme s'appelle *Tchouen teou*, pois

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 409 sur 577

roulans; c'eſt quand les battemens ſont aſſez forts, très-courts, durs & aigres; les eſprits des (*San yuen*) trois principes, manquent abſolument.

NOTE.

Je n'ai point encore vû dans aucun Livre ce qu'il faut entendre par ces trois principes *San yuen*.

SUITE DU COMMENTAIRE.

Le onziéme s'appelle *San yé*, feuilles éparpillées; c'eſt quand le mouvement du Pouls imite les feüilles qui tombent des arbres par intervalles non reglez.

Le douziéme s'appelle *Ouei tou*, terre qu'on y jette; c'eſt quand on trouve dans le mouvement du Pouls de la dureté & du vuide en même tems. (*Ouei tou*) eſt un ſecond nom du Pouls nommé *ké* expliqué ailleurs.

Le treiziéme s'appelle *Hiuen yong* profond & dangereux apoſtume, c'eſt quand en tâtant le Pouls, l'on ſent ſous les doigts comme les élancemens d'une apoſtume qui a peine à meurir.

Le quatorziéme s'appelle *Yn yuen*, comme une pillule bien ronde. C'eſt quand le Pouls eſt ſi gliſſant, que ſi les doigts ne portent bien droit deſſus, il s'échappe.

Le quinziéme s'appelle *Yu kiong* comme un pilon; c'eſt quand les battemens ſont en même tems très-élevez & très-pleins.

Le ſeiziéme s'appelle *Ju tchoui*, comme l'haleine d'un homme qui ſouffle; c'eſt quand le Pouls paroît comme toûjours ſortir au dehors, & ne jamais rentrer.

Le dix-ſeptiéme s'appelle *Pié lié*, roulade de tonnerre; c'eſt lorſque le Pouls étant d'abord aſſez tranquille, tout-à-coup viennent quelques battemens précipitez; puis le Pouls diſparoît à peu près comme un leger orage qui ſe diſſipe.

Il y a encore le Pouls nommé *Y* débordant. C'eſt quand au carpe le ſang au lieu d'aller ſon chemin, ſemble s'en détourner, & monter ſur ce qu'on appelle *Yu tſi*, qui eſt l'extrémité par laquelle le premier & plus gros os du poûce tient au Carpe.

Enfin il y a le pouls *fou* retournant. C'eſt quand le ſang, au lieu de paſſer à ſon ordinaire avec liberté par la jointure du *Carpe* & du *Cubitus*, retournant, pour ainſi dire, en arriere, rend le pouls gliſſant (*hoa*) & (*hong*) à l'extrêmité du *Cubitus*. Ce pouls ſe nomme auſſi quelquefois en Chinois *Koan ke*, grille au paſſage, ſans doute pour exprimer le paſſage embarraſſé.

INSTRUCTION POUR TATER LE POULS.

TEXTE.

Celui qui doit tâter le pouls étant lui-même dans une ſituation de corps & d'eſprit tranquille, prend la main gauche du malade, ſi c'eſt un homme; la droite, ſi c'eſt une femme.

NOTE.

J'ai vû pluſieurs Médecins tâter les pouls des hommes aux deux bras.

TEXTE.

Il commence par placer le doigt du milieu exactement ſur la jointure du carpe avec le *Cubitus*, puis les deux doigts ſes voiſins chacun de ſon côté. Il faut d'abord appuyer peu, puis un peu plus; enfin beaucoup, & s'aſſûrer bien que les doigts ſont ajuſtez comme il faut, après quoi il peut procéder à l'éxamen du pouls dans les trois endroits marquez, mettant pour principe, que quand le pouls eſt réglé, il a dans le tems d'une inſpiration & d'une expiration quatre battemens, ou tout au plus cinq.

Il faut auſſi ſe bien rappeller quelle

doit

doit être la ſituation naturelle & ſaine des pouls capitaux ; ſçavoir, du pouls de la ſaiſon, du pouls dit de l'Eſtomach, & du pouls propre de chacun des cinq *Tſang* & des ſix *Fou*, pour paſſer à l'examen du pouls de maladie.

Dans tout le Printems les trois pouls de chaque bras tiennent naturellement du (*Hien*) trémuleux long. Dans l'Eté ils tiennent du (*hong*) regorgeant. Tout le tems de l'Automne ils tiennent du (*Feou*) ſuperficiel, & tout l'Hyver ils tiennent du (*tchin*) profond.

Quant au pouls de la fin de toutes les ſaiſons, dit communément le pouls de l'Eſtomach, c'eſt un pouls d'une lenteur égale & médiocre, & qui ſe fait ſentir quand on appuye médiocrement.

Pour les pouls naturels & ſains propres de chacun des *Tſang*, & de chacun des *Fou*, les voici : celui du Cœur (*feou, ta, ſan,*) ſuperficiel, fort, & s'éparpillant; celui des Poûmons, (*feou, ſæ, toan,*) ſuperficiel, aigre, & court ; celui du Foye, (*hien, tchang, ho*) trémuleux long, mais aſſez égal ; celui de l'Eſtomach (*ouan, ta, tun,*) médiocrement lent, fort, & ferme : celui des Reins, (*tchin, juen, hoa,*) enfoncé, mol, & gliſſant. Voilà les propriétez naturelles de ces pouls.

Quand on les trouve ainſi, & dans un juſte tempérament, c'eſt ſanté. S'il y a en chacun du trop, ou bien du trop peu, c'eſt maladie.

Quand on trouve qu'il y a du trop, & que le pouls bat avec violence & plénitude, la maladie eſt dans les dehors. Quand on trouve du trop peu, & que le pouls devient petit, (*ouei,*) & comme vuide, (*hiu,*) le mal eſt au dedans.

NOTE.

Ni le Texte, ni le Commentaire ne déterminent ce qu'il faut entendre ici par les dehors & les dedans. Je l'ai indiqué ci-devant, & cela reviendra dans la ſuite.

TEXTE.

Quand le ſujet a le carpe long, il n'eſt pas beſoin d'y mettre le doigt à pluſieurs repriſes : mais il faut le faire à bien des repriſes très-près l'une de l'autre, quand c'eſt un ſujet dont le carpe eſt court.

A chaque fois qu'on met le doigt, il y a encore trois manieres à diſtinguer : car ou l'on touche ſimplement d'une maniere très-légere, ou l'on appuye d'une maniere forte, ou bien l'on garde un milieu. En toutes ces circonſtances, examinez comment le Pouls ſe comporte, afin de découvrir où eſt le ſiége de la maladie.

Il faut de plus examiner dans le Pouls ce qui s'appelle monter, deſcendre, venir, ſe retirer, battre, ceſſer. Par rapport au Pouls aller de l'extrêmité du *Cubitus* au carpe, s'appelle monter ; du carpe au *Cubitus*, s'appelle deſcendre. Dans le premier, l'*Yn* produit l'*Yang*, & dans le ſecond, l'*Yang* produit l'*Yn*.

NOTE.

Je traduis mot à mot ; mais j'avouë que je n'entends pas bien cet endroit.

TEXTE.

Sortir comme d'entre les os & les chairs juſqu'à la peau, cela s'appelle venir : de la peau ſe renfoncer comme entre les os & les chairs, c'eſt ce qu'on appelle ſe retirer. Enfin ſe faire ſentir, s'appelle battre ; ne ſe point faire ſentir, s'appelle ceſſer.

Il faut encore avoir égard à ce qu'on appelle *piao*, le dehors, ce qui eſt ſenſible, & *li*, le dedans, ce qui eſt moins ſenſible ; à ce qu'on appelle *hiu* inanition, & *ché* réplétion.

Ce qu'on appelle *piao* le dehors, ou ce qu'il y a de plus ſenſible eſt *yang*, par rapport à ce qu'on nomme *li* le de-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 411 sur 577

dans, ou ce qui eſt moins ſenſible, tels ſont les ſix *feou*; par exemple à l'égard des cinq *tſang*.

Toute altération & tout déréglement qui réſide dans les vaiſſeaux & dans les chairs ſans avoir affecté le ventricule un des ſix *fou*, ni les *tſang*, ſe réduit auſſi à ce qu'on appelle *piao*, mal externe & plus apparent, & plus ſenſible.

Mais les déréglemens d'eſprits cauſez par les ſept paſſions, qui ſont comme concentrez dans le cœur & dans le ventre, ſans ſe pouvoir ſurmonter & s'appaiſer, auſſi bien que tous les maux cauſez par la quantité ou la qualité des alimens qui ſéjournent dans les *fou* & les *tſang*, ſans ſe bien évacuer par les voyes ordinaires, tout cela ſe réduit à ce qu'on appelle *li*, l'intérieur, ce qu'il y a de moins apparent & de moins ſenſible.

Ce qu'on appelle (*hiu*) inanition: c'eſt quand les eſprits vitaux & primigéniaux étant comme totalement diſſipez, il n'y a preſque plus de force.

Ce qu'on appelle (*ché*), réplétion, ce n'eſt pas vigueur & abondance d'eſprits vitaux & primigéniaux; bien loin de là; c'eſt au contraire abondance d'humeurs peccantes qui l'emporte ſur ces eſprits.

Ainſi dans ce qu'on appelle (*hiu*) inanition, il faut tendre à réparer les eſprits, & dans ce qu'on nomme (*ché*) réplétion, on tend à évacuer ce qui péche & met le déſordre.

Il faut de l'Epikie en tâtant le Pouls. On donne pour régle d'appuyer peu dans l'examen de ce qui regarde les ſix *fou*; d'appuyer beaucoup plus dans l'examen de ce qui regarde les cinq *tſang*. Suivant cette régle priſe en rigueur, les Pouls *yang* ont tous rapport aux cinq *tſang*.

NOTE.

PAR *yang* l'on entend ici extérieurs, ſuperficiels, ſenſibles; & par *yn*, profonds, cachez, moins ſenſibles.

TEXTE.

MAIS en ceci, comme en preſque tout le reſte, il y a ſouvent dans l'*yn* un peu de l'*yang*, & dans l'*yang* un peu de l'*yn*. Il y a des Pouls *feou* ſuperficiels, hauts, ſenſibles, qui ont rapport aux *tſang*, & il y en a de *tchin* profonds, cachez, moins ſenſibles, qui ont du rapport aux *fou*. C'eſt pourquoi il faut uſer de critique & d'Epikie.

Pronoſtics par le Pouls en diverſes maladies.

DANS les maladies malignes & contagieuſes chaudes, quand le malade ſent une ſéchereſſe ardente, accompagnée d'inquiétude & de mouvemens forts, mais déréglez. Si le pouls eſt (*feou ta*) ſuperficiel & fort, c'eſt bon ſigne, le malade en peut réchapper.

S'il arrive qu'il tienne des diſcours extravagans, qu'il y ait diarrée, & que le pouls ſoit (*hiu ſiao*) vuide, & petit, cela eſt mortel.

Dans les enflures de ventre le pouls (*feou ta*) ſuperficiel, fort, eſt bon. Le (*hiu ſiao*), vuide, petit, eſt mortel.

Dans les fiévres malignes, ſoit qu'elles procédent de chaud, ou de froid, le pouls (*hong ta*) regorgeant & fort, eſt bon. Le (*Tchin ſié*) profond & délié, eſt mortel.

Dans la maladie *ſiao ko*, ſoif & faim déréglée, le Pouls (*ſou ta*), précipité & fort, eſt bon. Le (*hiu ſiao*) vuide & petit, eſt mortel.

Dans les hémorragies de nez, le Pouls (*Tchin ſié*,) profond & délié, eſt bon. Le (*feou ta*) ſuperficiel & fort, eſt mortel.

Dans la courte haleine, le Pouls (*feou hoa*) ſuperficiel & gliſſant, eſt bon. Le (*toan ſe*,) court & aigre, eſt mortel.

Dans les diarrées & dyſenteries le Pouls (*ouei*) petit, eſt bon. Le (*feou hong*) ſuperficiel & regorgeant, eſt mortel.

Dans les hydropiſies aqueuſes, le Pouls (*feou hong*,) ſuperficiel & regor-

geant eſt bon : le (*tchin ſié*) profond & délié, eſt mortel.

Dans les cardialgies, le pouls (*tchin ſié*) profond & délié, eſt bon. Le (*ſeou ta*) ſuperficiel & fort, eſt mortel.

Dans les enflures ſuperficielles (Peut-être entend-t-on celles que cauſe l'air ou les vents intercutaires) le Pouls (*ſeou tſin*) ſuperficiel & net, eſt bon. Le (*ouei ſié*) petit & délié, eſt mortel.

Dans les crachemens de ſang, le Pouls (*tchin yo*) profond & foible, eſt bon. Le (*ché ta*) plein & fort, eſt mauvais.

Si le vomiſſement eſt de ſang, le Pouls (*tchin ſié*) profond & délié, eſt bon. Le (*ſeou, hong, che ta,*) ſuperficiel, regorgeant, plein, fort, eſt mauvais.

Dans la toux, le Pouls (*ſeou ſiu,*) ſuperficiel & mollaſſe, eſt bon. Le (*tchin ſou*) profond & fuyant en bas, eſt mauvais.

Dans une femme nouvellement accouchée, le Pouls (*ouan hoa*) médiocrement lent & gliſſant, eſt bon. Le (*ta, hien, ſou*) fort trémuleux, précipité, eſt mortel.

Dans les réplétions internes, le Pouls (*hong ché*) regorgeant, plein, eſt bon. Le (*tchin ſié*) enfoncé & délié, eſt mauvais.

Dans les diarrées ou flux opiniâtres le Pouls (*ouei ſié,*) petit & délié, eſt bon. Le (*ſeou hong*) ſuperficiel & regorgeant, eſt mortel.

Dans les ſueurs démeſurées, le Pouls (*hiu ſiao*) vuide & petit, eſt bon. Le (*hien tſou, ki,*) trémuleux, ſerré, prompt, eſt mauvais.

Dans les intempéries chaudes après l'enfantement, le Pouls (*ouan hoa,*) médiocrement lent & gliſſant, eſt bon. Le (*hien ki*) trémuleux & vîte, eſt mortel.

Dans les épuiſemens internes, le Pouls (*tchin ſié*) profond & délié, eſt bon. Le regorgeant & fort (*hong ta,*) eſt mauvais.

Dans les épuiſemens qui ſont en même tems internes & externes, le Pouls (*ché, hoa,*) plein & gliſſant, eſt bon. Le (*tchin ſié*) profond & délié, eſt mauvais.

Dans la maladie nommée Ho loan.

(C'EST une violente colique, qui reſſemble fort à ce qu'on appelle aux Indes Orientales *Mordechin.*) Le Pouls (*ſeou hong*) ſuperficiel & regorgeant, eſt bon. Le (*ſie ouan*) délié & lent, eſt mortel.

Dans les playes cauſées par le fer, le Pouls (*ouei ſié*) petit & délié, eſt bon. Le (*Tſou ki*) ſerré & vîte, eſt mortel.

Dans la phtiſie le Pouls (*ſeou hoa*) ſuperficiel & gliſſant, eſt bon. Le (*tſou ta*) ſerré & fort, eſt mortel.

Dans l'apoplexie ſubite le Pouls (*Kin ſié*) trémuleux court & délié, eſt bon. Le (*ſeou ta*) ſuperficiel & fort, eſt mortel.

Dans les obſtructions conſidérables des inteſtins, le Pouls (*hoa ta*) gliſſant & fort, eſt bon. Le Pouls (*ſæ ſié*) aigre & délié, eſt mauvais.

Juger par l'examen des trois Pouls de chaque bras, ſi la maladie vient de (*hiu,*) inanition, épuiſement, ou défaut d'eſprits & de ſang; ou bien ſi elle vient de (*ché,*) plénitude d'humeurs peccantes, & ſi elle réſide en ce qu'on appelle *piao* le deſſus, les dehors (la peau, les vaiſſeaux, les chairs,) ou bien en ce qu'on appelle *li* le deſſous, l'intérieur, (les parties nobles, &c.)

Dans cet examen, l'on n'employe ici que la diſtinction des deux ſortes de Pouls, *ſeou* & *tchin* ſuperficiel & profond. Le premier répondra à ce qu'on appelle *piao*; le ſecond à ce qu'on nomme *li*. On fera préſider le le Pouls du carpe à la région du Cœur & des Poûmons, comme ſupérieur; le Pouls de la jointure à la région du Foye & de l'Eſtomach; le Pouls de l'extrêmité du *Cubitus* à la région des Reins, des Inteſtins, tant gros que grêles, &c.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 413 sur 577

Suivant cette Méthode on expoſe d'abord ce qui eſt de la dépendance du Pouls du Carpe du bras gauche.

Quand la maladie vient de *Hiu*. (On a expliqué ce mot ci-deſſus dans le Titre), & qu'elle réſide en ce qu'on appelle *Piao* les dehors; le Pouls du Carpe au bras gauche eſt ſuperficiel (*feou*), mais ſans force; la peau n'a point ſa conſiſtence naturelle; on ſuë ſans ſujet, l'on craint fort le vent & l'air, on eſt très-ſenſible au froid.

Au contraire, ſi le mal vient de (*Ché*,) mauvaiſe réplétion dans ce qu'on nomme *Piao* les dehors, le Pouls du carpe de la gauche eſt auſſi (*feou*) ſuperficiel externe; mais en même tems fort. On ſent des douleurs de tête & de la chaleur dans tout le corps, & quelquefois la bouche eſt ſéche.

Quand le mal vient d'inanition (*hiu*,) & réſide en ce qu'on appelle *li* les dedans, le Pouls du Carpe de la gauche eſt (*tchin yo*) profond & foible; il y a craintes, frayeurs, terreurs paniques, perte de mémoire, trouble d'eſprit, inſomnie. On n'aime point à entendre parler.

Si au contraire le mal vient de (*ché*) mauvaiſe réplétion, & réſide en ce qu'on nomme *Li* les dedans, le même Pouls du Carpe de la gauche, eſt auſſi (*tchin*) profond; mais il a de la force. Alors il y a inquiétude, & agitation, chagrin qui fait qu'on eſt facile à irriter, chaleur interne, manie, paroles extravagantes, horreur de ce qui eſt chaud, ſoif.

Suivant la même méthode on expoſe ce qui a rapport au Pouls de la jointure du poignet gauche.

Quand le mal vient d'inanition (*hiu*) & réſide en ce qu'on appelle *Piao* les dehors, le Pouls à la jointure gauche eſt (*feou*) ſuperficiel, mais foible; les yeux deviennent alors chaſſieux, & la vûë trouble.

Si le mal vient de (*ché*) mauvaiſe réplétion, & réſide en ce qu'on appelle *Piao* les dehors, ce Pouls eſt auſſi (*feou*) ſuperficiel, mais il a de la vigueur. On ſent de la douleur à la région des côtes, le ventre s'enfle, les yeux ſe bouffiſſent, & font mal.

Quand le mal vient d'inanition (*Hiu*,) & réſide en ce qu'on nomme *Li* les dedans, ce Pouls (de la jointure gauche) eſt (*tchin*) profond & ſans force; on eſt peureux & ſoupçonneux, on devient jaune.

Si le mal vient de (*ché*) mauvaiſe réplétion, & réſide en ce qu'on appelle *li* les dedans, ce même Pouls eſt encore profond, mais il a de la force. Tels gens ont abondance d'humeurs graſſes ou viſqueuſes, ſont ſujets à ſe mettre en colere, & à des reſſerremens de nerfs, à des douleurs dans les aînes, & dans le *Scrotum*.

Suivant la même méthode on expoſe ce qui a rapport au Pouls de l'extrémité du *Cubitus* gauche.

Quand le mal vient d'inanition (*hiu*) & réſide dans ce qu'on appelle *Piao* les dehors, le Pouls de l'extrémité du *Cubitus* gauche eſt (*feou*) ſuperficiel, mais ſans force. Il y a ſueurs furtives & malignes, ſurdité d'oreilles, peſanteur douloureuſe à la veſſie, contraction extraordinaire du conduit par où paſſe l'urine.

Si le mal vient de (*Ché*,) mauvaiſe réplétion, & réſide en ce qu'on appelle *Piao* les dehors, ce même Pouls eſt encore ſuperficiel, mais en même tems il a de la force. Alors il y a d'yſurie, douleur à l'uretre; les urines ſont rouges & chargées.

Quand le mal vient d'inanition (*Hiu*,) & réſide en ce qu'on nomme *Li* les dedans, ce même Pouls du *Cubitus* gauche eſt (*tchin*) profond & ſans force: les reins manquent d'eſprits, le froid domine; il y a goutte, ou rhumatiſmes douloureux, ſur-tout à la région des reins & aux genoux, douleur au *Scrotum*.

NOTE.

On ne met point ici le cas du mal provenant de (*Ché*) réplétion & réſident en ce qu'on nomme *Li* les dedans. Je crois que

que dans la copie ſur laquelle on a imprimé ce Livre, l'Ecrivain aura omis une ligne.

TEXTE.

SUIVANT la même méthode on expoſe ce qui a rapport au Pouls du Carpe droit.

Quand le mal vient d'inanition (*Hiu*) & réſide en ce qu'on appelle (*Piao*) les dehors, le Pouls du Carpe droit eſt (*feou*) ſuperficiel, mais ſans force. On a des ſueurs ſpontanées; on craint le froid & le vent, le dos ſur-tout eſt ſenſible au froid, la peau demange, fréquentes roupies tombent du nez.

Si le mal vient de (*ché*) mauvaiſe réplérion, & réſide en ce qu'on appelle *Piao* les dehors, ce même Pouls du Carpe droit eſt encore ſuperficiel (*feou*,) mais il a de la force. On ſent grande chaleur dans tout le corps, il y a douleur de tête; elle eſt toute entrepriſe, tout ſemble tourner.

Quand le mal vient d'inanition (*hiu*,) & réſide en ce qu'on nomme *li* les dedans, le pouls du Carpe droit eſt (*tchin*) profond & ſans force.

Si le mal vient de (*Ché*,) répletion, & & réſide en ce qu'on nomme *Li* les dedans, le même Pouls du Carpe droit eſt auſſi (*tchin*) profond, mais il a de la force. Les humeurs peccantes abondent dans les viſcéres: il y a fréquentes toux, quantité de flegmes qu'on ne peut cracher, courte haleine, oppreſſion.

Suivant la même méthode on expoſe ce qui a rapport au Pouls de la jointure du poignet droit.

Quand le mal vient d'inanition (*hiu*,) & qu'il réſide en ce qu'on appelle *Piao* les dehors, le Pouls de la jointure du poignet droit eſt (*feou*) ſuperficiel, mais ſans force. On ne peut remuer ni bras ni jambes: il y a laſſitude ſpontanée & aſſoupiſſement. Quelquefois le viſage & les yeux ſe bouffiſſent.

Si le mal vient de (*Ché*) mauvaiſe réplétion, & qu'il réſide en ce qu'on appelle *piao* les dehors, ce même Pouls eſt encore (*feou*) ſuperficiel, mais il a de la force. Le ventre ſe bouffit, grande oppreſſion à la poitrine & au diaghragme.

Quand le mal vient d'inanition (*hiu*,) & réſide en ce qu'on appelle *li* les dedans, le Pouls de la jointure du poignet droit eſt (*tchin*) profond & ſans force: il y a épuiſement aux reins; ils font mal leurs fonctions, ils filtrent peu d'urine: on ſent à la region des reins tantôt comme un poids énorme, tantôt une douleur aiguë; on ne peut ſe tourner.

Si le mal vient de (*Ché*) mauvaiſe réplétion, & réſide en ce qu'on nomme *li* les dedans, ce même Pouls eſt encore profond, mais il a de la force. On a ſouffert du froid; il y a de la douleur au *Scrotum*, qui ſe fait auſſi ſentir aux reins. Quelquefois lienterie.

NOTE.

IL paroît qu'il manque ici quelque choſe; car on ne parle point de ce qui a rapport au Pouls de l'extrémité du *Cubitus* droit.

Les Pouls des ſept affections.

DANS la joie le Pouls eſt d'une lenteur modérée, (*ouan.*) Dans la compaſſion il eſt (*toan*) court. Dans la triſteſſe il eſt (*ſæ*) aigre. Dans l'inquiétude reveuſe, il eſt embroüillé (*kié.*) Dans la crainte il eſt (*tchin*) profond. Dans la frayeur ſubite; il eſt agité. Dans la colere il eſt ſerré & précipité.

Différence de Pouls ſuivant le Sexe.

DANS l'homme le Pouls du Carpe doit toûjours être plus vigoureux que celui du *Cubitus*. Si le contraire arrive, c'eſt contre l'ordre, & cela indique un défaut dans les reins.

Dans la femme au contraire le Pouls du *Cubitus* doit toûjours être plus vigoureux que celui du Carpe.: ſi le contraire

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 415 sur 577

arrive, c'eſt contre l'ordre, & cela indique un défaut dans le *Tſiao*, foyer ſupérieur.

Différence du Pouls ſuivant l'âge.

DANS un vieillard le Pouls eſt naturellement aſſez lent & aſſez foible. S'il arrive le contraire, c'eſt maladie. Dans la fleur de l'âge le Pouls eſt naturellement ferme & plein ; s'il arrive le contraire, c'eſt maladie. Cependant il y a ſur cela deux obſervations à faire.

1°. Il ſe trouve des vieillards, dont le Pouls eſt fort & aſſez vîte ; mais en même tems ferme & non ſautillant. C'eſt un Pouls naturel qui indique le tempérament robuſte qu'ils ont reçû du Ciel. Auſſi ce Pouls s'appelle-t'il Pouls de longue vie. Mais quand dans un vieillard le Pouls ſe trouve fort, vîte, mais en même tems ſautillant & comme inquiet ; tout ce qui reſte de force à cet homme, eſt au dehors ; il n'en a plus au dedans ; il n'ira pas loin.

2°. Un homme dans la fleur de l'âge ſe trouve quelquefois avoir un Pouls aſſez lent & aſſez délié, mais d'une maniere douce & égale, & aſſez uniforme aux trois différens endroits où l'on a coûtume de le tâter. Cela n'eſt pas fort mauvais, c'eſt un Pouls naturel & propre de gens élevez délicatement ; c'eſt un Pouls pur, mais délicat. Que ſi dans la fleur de l'âge, le Pouls eſt tellement fin & délié, qu'il ſe dreſſe, pour ainſi dire, & ſe roidiſſe par intervalles : s'il n'eſt pas le même au Carpe qu'à l'extrémité du *Cubitus*, mais fort différent, ce Pouls eſt mortel.

Il faut avoir égard au tempérament, & à la ſtature.

TASTANT le Pouls, on doit avoir égard à la ſtature, à la corpulence, & au naturel lent ou prompt du ſujet. Si le pouls y répond, il eſt bon, ſinon il eſt mauvais.

NOTE.

LE Texte ni le Commentaire ne marquent point ici en quoi conſiſte cette correſpondance.

TEXTE.

Il faut combiner la couleur du Malade avec ſon Pouls.

SI la couleur du malade ne quadre pas avec ſon Pouls, c'eſt un mauvais ſigne. Si elle quadre, il eſt bon. Mais il y a cette remarque à faire, que ſi c'eſt la couleur qui en ſon genre l'emporte ſur le Pouls qui lui eſt oppoſé, ſi le malade en meurt, ce ſera bien-tôt ; au lieu que ſi c'eſt le Pouls qui en ſon genre, l'emporte ſur la couleur qui lui eſt oppoſée, ſi le malade en meurt, ce ſera après avoir encore traîné du tems.

Que ſi le malade en réchappe, il y a encore cette obſervation à faire, ſçavoir, que ſi c'eſt le Pouls qui change & s'accommode à la couleur, la guériſon ſera prompte. Au contraire elle ſera lente, ſi le Pouls demeurant le même, la couleur change, & lui devient convenable. Mais quand une fois l'un & l'autre quadrent bien, il n'y a plus de danger.

Lorſqu'on connoît dans quelle partie noble eſt le mal, on peut juger par le pouls du malade quand il mourra.

Quand la maladie eſt dans le foye, communément le pouls eſt trémuleux ; que ſi ces trémulations ſont dures, fortes, & promptes comme autant de coups réïtérez d'une lame affilée à l'endroit marqué pour le pouls du foye, le malade en ce cas n'a qu'un jour de vie. Il mourra le lendemain entre trois & ſept heures du ſoir.

NOTE.

CET endroit eſt la jointure du *Cubitus* avec le carpe du bras gauche. Voyez l'endroit où l'on a indiqué les Pouls propres de chaque Viſcére.

TEXTE.

Dans les maladies du cœur, communément le Pouls qui eſt propre de ce Viſcére, eſt regorgeant. Si vous y trouvez en même tems les ſautillemens de la peau d'un tambour qu'on bat, ſçachant d'ailleurs que la maladie eſt dans le cœur, vous pouvez compter que le malade mourra le lendemain entre neuf heures du ſoir, & une heure après minuit.

Quand le mal eſt dans l'Eſtomach, communément le Pouls propre de ce Viſcére eſt foible. Si de plus vous y trouvez que ſon mouvement ſoit ſemblable à celui d'une eau qui tombe goutte à goutte par quelque fente, ou s'il eſt ſans le moindre ſautillement, mollaſſe comme un filet d'eau, le malade mourra le lendemain entre une heure & cinq du matin.

Quand le mal eſt dans les Poûmons, le Pouls propre de ce Viſcére communément ſe trouve aigre. Que ſi vous y trouvez entremêlé certain mouvement léger & court, tel qu'eſt celui des plumes ou du poil des animaux, quand le vent ſouffle deſſus, le malade mourra le lendemain entre neuf heures du matin & une heure après midi.

Quand le mal eſt dans les reins, communément le Pouls propre de ce viſcére eſt dur. Si vous trouvez de plus, que ſon mouvement imite celui du bec d'un oiſeau qui picotte, le malade mourra le lendemain entre neuf & onze heures du matin, ou bien entre une heure & trois après midi, ou bien entre ſept & neuf du ſoir, ou entre une heure & trois du matin.

S'il ſe trouve des malades, qui, dans les cas expoſez, paſſent les termes indiquez, ce ſont gens dont l'eſtomach eſt naturellement bon, & qui peuvent manger juſqu'à la fin.

On rejette un aphoriſme qui dit: Quelqu'une des cinq parties nobles étant deſtituée d'eſprits au bout de quatre ans, l'on meurt.

Un ancien Livre dit: Si le Pouls, dans quelque ſujet après quarante battemens de ſuite, en manque un, c'eſt qu'une des parties nobles, nommées *Tſang*, eſt deſtituée d'eſprits, la mort s'enſuivra quatre ans après, quand le Printems fera pouſſer les plantes.

Ceux, qui depuis ont traitté du Pouls, diſent tous: Quand le Pouls a cinquante battemens continus ſans s'arrêter, le ſujet eſt en parfaite ſanté, & d'une bonne conſtitution. Si après cinquante battemens il en manque un, une des parties nobles eſt deſtituée d'eſprits, la mort s'enſuivra cinq ans après. Si après trente battemens il en manque un, la mort s'enſuivra trois ans après. Hélas! s'il faut croire les Livres en certaines choſes, on en trouve bien d'autres peu croyables.

Si le Foye ne fait plus ſes fonctions, il faut mourir dans huit jours: ſi c'eſt le cœur, on ne peut vivre au plus qu'un jour: ſi c'eſt le Poûmon, on peut aller juſqu'à trois jours; juſqu'à cinq, ſi c'eſt l'Eſtomach. Si ce ſont les Reins, on ne paſſe pas quatre. On lit ceci dans les Livres, en quoi il paroît qu'on les peut croire.

Mais pour ce qu'on y lit, qu'une des parties nobles nommées *Tſang* étant deſtituée d'eſprits, la mort ne s'enſuit que quatre ans après au Printems; cela n'eſt point du tout croyable. Des Médecins vulgaires, & peu intelligens, s'attachant aux Livres ſans diſcernement, s'aveuglent eux-mêmes, & trompent le public. Je ne vois rien de plus mépriſable.

NOTES.

Je ne ſçai de qui eſt ce morceau de Critique, il eſt mis en Texte comme le reſte, & par conſéquent attribué à *Ouang chou ho*, qu'on fait Auteur de ce Livre. Le Critique dit fort ſagement qu'il ne faut pas ſans diſcernement s'attacher à tout ce qu'on trouve dans les Livres même anciens, & eſtimez: ſça-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 417 sur 577

voir, s'il a raiſon d'adopter ce qu'il adopte, c'eſt ce que je n'examine pas ici.

Je veux ſeulement remarquer que ſa réfutation de l'aphoriſme qu'il rejette, ſuppoſe que l'Auteur de l'ancien Livre a prétendu qu'on pourroit vivre quatre ans, quoiqu'une des parties nobles nommée *Tſang* fût totalement deſtituée d'eſprits. C'eſt le prendre bien à la rigueur de la lettre. Il pourroit s'expliquer plus bénignement, de ſorte que l'Auteur prétendroit ſeulement que ce battement, qui manque au bout de quarante, indiqueroit qu'une des parties nobles appellées *Tſang*, eſt mal conſtituée, & n'admet preſque point d'eſprits : de ſorte qu'allant preſque toûjours de mal en pis, la mort au bout de quelques années s'enſuivroit. Mais déterminer ce terme à quatre ans juſte, & au Printems, c'eſt trop deviner. Notre Critique ne s'attache point à cette circonſtance. C'eſt que lui-même il devine d'une maniere auſſi déterminée, quoique pour des tems moins éloignez, comme on a vû dans l'article précédent.

TEXTE.

Il eſt des occcaſions, où, eu égard à la cauſe & à la nature de la maladie, il faut dans la cure s'éloigner des régles ordinaires données par rapport au Pouls.

Quand le Pouls eſt (*feou*) ſuperficiel externe, facile à ſentir, en poſant ſimplement le doigt, on preſcrit communément de faire ſuer. Cependant il eſt des occaſions, dans leſquelles, quoique le malade ait le Pouls tel, il convient de procurer évacuation par les ſelles.

Tchong king en donne un exemple. Quoique le Pouls ſoit ſuperficiel & haut, dit-il, ſi le malade ſent oppreſſion à la région du Cœur, & chaleur à quelqu'une des parties nobles nommées *Tſang*, procurez évacuation par bas, ne le faites pas ſuer.

Il y a pluſieurs autres cas ſemblables; & c'eſt une erreur conſidérable de ſuivre toûjours les régles ordinaires données par rapport au Pouls, ſans avoir égard à la cauſe & à la nature de certaines maladies particulieres.

Il eſt auſſi des occaſions, où, eu égard à la ſituation du Pouls, il faut s'éloigner des régles ordinaires données par rapport aux maladies.

Quand la maladie eſt dans les dehors, la régle ordinaire eſt de faire ſuer. Mais quelquefois, eu égard au Pouls, il faut s'éloigner de cette régle. Par exemple, dit *Tchong king*, dans une douleur de tête avec chaleur, ſi vous trouvez que le Pouls ſoit profond contre ce qu'il a coûtume d'être, & que la douleur ſoit ſeulement à la tête, non par tout le corps il faut pourvoir au dedans: il ne faut point faire ſuer, mais donner la potion appellée *ſu nhi*, eu égard à ce qu'indique le Pouls profond.

De même dans les maladies internes la régle ordinaire eſt de purger. Cependant quand dans une chaleur interne, qui ſurvient après midi, vous trouvez le Pouls (*feou*) ſuperficiel, & en même tems (*hiu*) comme vuide; ne purgez point; faites ſuer, & uſez pour cela de la décoction des ſommitez de l'arbre *Kouei*.

De même quand la poitrine eſt embarraſſée, communément on uſe de certaine potion, qui, en faiſant aller par bas, dégage la poitrine, &, qui pour cela s'appelle Pectorale. Cependant ſi la poitrine étant embarraſſée, vous trouvez le Pouls ſuperficiel & haut, ne purgez point, cela eſt mortel.

De même dans certaines douleurs répanduës par tout le corps, on ſe ſert communément d'une potion où entrent le *Ma hoang* & les ſommitez de l'arbre *Kouei*, & qui par le moyen des ſueurs diſſipe ordinairement ces douleurs. Cependant ſi dans ces douleurs vous trouvez au Pouls de l'extrêmité du *Cubitus* une lenteur conſidérable, gardez-vous de faire ſuer. Suivez l'indication du Pouls; travaillez à rétablir les eſprits & le ſang qui manquent.

Obſervation

Observation importante pour bien pronostiquer dans les fièvres malignes de l'Hyver.

TCHONG KING dit: le Pouls superficiel, le mobile, le fort, le précipité, le glissant, sont *Yang* *.

NOTE.

* INDIQUENT chaleur, ou excessive, ou du moins suffisante.

TEXTE.

LE Pouls profond, l'aigre, le trémuleux, le foible sont *Yn* *.

NOTE.

* INDIQUENT froid, ou du moins défaut de chaleur.

TEXTE.

SI la cause du mal est *yn*, & que le Pouls soit *yang*, pourvû qu'on traitte bien le malade, il n'en mourra pas. Si la cause du mal est *yang*, & le Pouls *yn*, il en mourra.

Voilà la plus importante observation pour bien pronostiquer dans les fiévres malignes de l'Hyver. Qui a bien pénétré ce peu de mots, sçait plus de la moitié des trois cens quatre-vingt-dix-sept manieres que quelques-uns donnent pour cela.

LE POULS DES FEMMES.

LES femmes ont communément le Pouls assez plein à l'extrêmité du *Cubitus*, mais plus fort au bras droit qu'au bras gauche. Que si vous leur trouvez le Pouls des Reins, c'est celui de l'extrêmité du *Cubitus*, petit, aigre (*ouei sæ*), & cependant superficiel (*feou*,) ou bien le Pouls du Foye, (c'est le Pouls de la jointure du poignet gauche,) aigre, précipité; il y a obstruction, les mois ne sont pas réglez.

De même quand le Pouls à l'extrêmité du *Cubitus* est glissant & interrompu, ou bien petit & lent, les ordinaires ne sont pas réglez, ils ne viennent qu'une fois dans l'espace de trois mois.

Quand une femme, qui d'ailleurs se porte bien, a le Pouls régulierement superficiel ou profond, selon qu'il doit être aux trois différens endroits, où l'on a coûtume de le tâter; en ce cas si les Ordinaires cessent, c'est qu'elle est grosse. On en aura une nouvelle marque si son Pouls à l'extrêmité du *Cubitus* est haut & plus vigoureux qu'à l'ordinaire.

Que si à l'extrêmité du *Cubitus* gauche, son Pouls se trouve regorgeant & haut, ou regorgeant & plein; c'est d'un fils qu'elle est enceinte. Si à l'extrêmité du *Cubitus* droit, son pouls se trouve regorgeant & haut, ou bien glissant, c'est d'une fille qu'elle est enceinte.

D'autres donnent une autre régle. Quand une femme est d'un tempérament foible & délicat, si, quoiqu'on presse fort le doigt sur le Pouls du *Cubitus*, on le sent toûjours continuer ses battemens, en ce cas si elle n'a pas ses Ordinaires, c'est qu'elle est grosse; dites la même chose d'une femme, à qui les mois cessent, & dont les six Pouls sont dans leur situation naturelle, la femme d'ailleurs fût-elle infirme.

C'est le sens de ce que dit l'ancien Livre du Pouls; que quand le Pouls est superficiel ou profond, selon qu'il doit être aux trois différens endroits de chaque bras, & qu'en pressant le doigt, on le sent continuer de battre, la femme est grosse; & il n'est pas besoin, pour en juger, d'avoir recours aux differences de Pouls regorgeant, glissant, &c.

Dans les premiers mois de la grossesse, le Pouls du carpe est souvent petit, celui du *Cubitus* vîte. Si en pressant le

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 419 sur 577

doigt deſſus, il ſemble s'éparpiller, la groſſeſſe eſt de trois mois: ſi, quoiqu'on le preſſe, il ne s'éparpille point, mais demeure en ſa conſiſtence, la groſſeſſe eſt de cinq mois.

Quand les mois ceſſent à une femme qui a conçû, ſi alors ſon Pouls eſt trémuleux, long, ſon fruit ne viendra pas à maturité; il s'enſuivra une fauſſe-couche.

Quand au ſeptiéme ou huitiéme mois de la groſſeſſe le Pouls ſe trouve plein, dur, & fort, c'eſt bon ſigne. S'il eſt profond & délié, la femme aura de la peine à accoucher, & mourra de ſes couches.

L'ancien Livre du Pouls dit: Quand la femme enceinte, qui d'ailleurs eſt en bonne ſanté, a le Pouls profond, mais plein au bras gauche, elle eſt groſſe d'un garçon. Quand elle a le Pouls ſuperficiel & haut au bras droit, c'eſt d'une fille. Si le Pouls eſt profond, mais plein aux deux bras, elle eſt groſſe de deux garçons. Si le Pouls eſt ſuperficiel & haut aux deux bras, c'eſt de deux filles. L'ancien Livre du Pouls en demeure là.

Quelques modernes ont preſcrit des régles pour connoître ſi la femme eſt groſſe de trois garçons ou de trois filles, ou bien d'un garçon & d'une fille. Je veux que ſuivant leur régle, ou rencontre quelquefois, c'eſt haſard. Pour moi je ne donne point dans de ſemblables forfanteries.

NOTE.

Ouang chou ho, qui vivoit ſous *Tſin chi hoang*, ce fameux brûleur de Livres, fait ici mention de divers Traittez ſur le Pouls qu'il diſtingue dès ce tems-là en anciens & modernes. Aujourd'hui *Ouang chou ho* eſt lui-même le plus ancien Auteur qu'on ait ſur cette matiere.

Si une femme a communément à l'extrêmité du *Cubitus* le Pouls petit, foible, & aigre, le bas-ventre ordinairement froid, & eſt ſujette à de violens friſſons, quelque jeune qu'elle ſoit, elle peut compter qu'elle n'aura point de fils, & ſi elle a déja de l'âge, elle n'aura plus ni fils ni fille.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 420 sur 577

SECRET DU POULS, TRADUIT DU CHINOIS.

SECONDE PARTIE.

DU POULS DU COEUR.

DANS l'examen du Pouls, par rapport au Cœur, il faut une grande attention & un diſcernement juſte. Si le Cœur eſt attaqué, & que le mal vienne de (*ché*) mauvaiſe réplétion d'humeurs peccantes, le malade a des rêves pleins de monſtrueuſes & d'effrayantes figures. Si le mal vient d'inanition (*hiu*) le malade rêve fumée, feu, lumiere, & choſes ſemblables.

Quand le Pouls eſt vîte aux trois endroits où l'on a coûtume de le tâter, (c'eſt du ſeul bras gauche dont il s'agit ici) le feu eſt grand dans le cœur; en ce cas-là communément il vient de petits ulcéres ſur la langue, & des crevaſſes aux lévres: le malade dit des folies, voit des eſprits, & boiroit cent coups ſans interruption, ſi on le lui permettoit.

Quand le Pouls du cœur eſt (*kong*) quand on le ſent à peu près comme un trou de flûte ayant deux extrêmitez plus ſenſibles, & comme un vuide au milieu, il y a perte de ſang, ou par le vomiſſement, ou par les urines, & quelquefois ſucceſſivement par ces deux voyes.

Quand le Pouls du carpe de la main gauche, dit autrement le Pouls du cœur étant ainſi (*kong*), refluë, pour ainſi dire, ſur la jointure; il y a douleur dans tout le corps: elle ſemble pénétrer même les os. Le cœur ſent une ardeur deſſéchante, qui cauſe une grande inquiétude. La tête, & ſur-tout le viſage eſt en feu.

Quand le Pouls du cœur eſt haut & plein, c'eſt encore feu. Le feu retenu & comme embarraſſé produit le vent. Ce ſont ces vapeurs deſſéchantes qui cauſent la douleur & l'inquiétude, & qui communiquent au viſage la couleur propre du cœur.

Quand le Pouls du cœur eſt petit, il y a défaut de chaleur, & une eſpéce d'épuiſemens; le malade alors eſt ſujet à des terreurs paniques, & à des alternatives de chaud & de friſſon. Si ce Pouls eſt précipité, il y a douleurs d'entrailles, & ſuppreſſion d'urine.

Que s'il eſt en même tems plein & haut, & de plus gliſſant, il y a frayeur, embarras de langue, & difficulté à parler. S'il n'eſt que gliſſant, ce n'eſt que ſimple chaleur, qui n'a rien de fort morbifique. Mais s'il eſt aigre, il manque au cœur beaucoup de la force qui lui convient; alors on ſe fait une peine de parler.

Si le Pouls du cœur eſt profond & ſerré, c'eſt une humeur froide qui l'attaque; ce qui cauſe la cardialgie. Mais

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 421 sur 577

ſi ce Pouls eſt trémuleux, il s'enſuit palpitation & faim déréglée.

Quand le malade a le viſage en feu, le cœur inquiet, qu'il aime à rire, qu'il y a chaleur exceſſive dans le dedans des mains, & grande ſéchereſſe dans la bouche, le Pouls convenable à cet état, c'eſt un Pouls ſerré & plein, qui tienne du vîte. Si au contraire il eſt profond & mollaſſe, la maladie eſt bien difficile à guérir.

DU POULS DU FOYE.

NOTE.

LE Pouls propre du Foye eſt le Pouls de la jointure du poignet gauche, comme on a vû au commencement.

TEXTE.

LE Pouls du Foye dans ſa ſituation ordinaire & de ſanté, eſt trémuleux, long. Quand il eſt ſuperficiel & court, le Foye ſouffre altération, & l'on eſt alors ſujet à des mouvemens de colere.

Quand le Pouls du Foye eſt (*ché*) plein, on rêve montagnes, arbres, forêts. Quand il eſt (*hiu*) vuide on rêve herbes, & buiſſons.

Le mal qu'on appelle (*fei ki*,) vient d'obſtruction dans le Foye. C'eſt une tumeur ſenſible ſituée ſous les Côtes.

COMMENTAIRE.

CETTE tumeur vient communément en Eté. C'eſt originairement du poûmon que vient le mal; mais le foye ne ſe pouvant défaire de l'humeur qu'il reçoit vitiée, elle s'amaſſe, & forme une tumeur. Delà ſuit ſouvent une toux fâcheuſe, & une fiévre quarte de longue durée.

TEXTE.

QUAND le pouls ſe trouve (*bien*) trémuleux long aux trois endroits du bras gauche où on le tâte, le foye eſt hors de ſon état naturel, & pêche par excès. Alors communément on ſent de la douleur aux yeux, & il en tombe de groſſes larmes par intervalles. On eſt de mauvaiſe humeur, facile à irriter, & fort ſujet à criailler par emportement.

Si le pouls du foye étant mol, tient tant ſoit peu de (*bien*,) la trémulation longue, cela ne dit rien de mauvais: s'il tient de (*king*,) la trémulation courte, il y a de l'altération dans le foye, mais non pas conſidérable.

Si le pouls du foye étant (*feou ta*,) ſuperficiel & fort, ſe trouve en même tems plein (*ché*,) l'altération du foye eſt conſidérable. Alors ordinairement les yeux ſont rouges; on y ſent de la douleur, on ne voit pas clair, & l'on s'imagine qu'il y a quelque objet étranger qui couvre la vûë.

Quand le pouls du foye ſe trouve (*kong*,) comme vuide au milieu, ayant deux extrémitez ſenſibles, ainſi que le trou d'une flûte, la vûë devient trouble: l'on jette quelquefois du ſang par la bouche: les bras & les jambes perdent le mouvement.

Si le pouls du foye ſe trouve (*ſæ*) aigre, il y a épuiſement dans ce viſcere, & diſſolution de ſang; alors communément les côtez s'enflent, & le gonflement ſe fait ſentir juſqu'aux aiſſelles.

Si le pouls du foye ſe trouve (*hoa*) gliſſant, le foye eſt trop chaud, & cette chaleur ſe communique à la tête, particulierement aux yeux.

L'indication eſt toute autre quand ce pouls eſt ou (*kin*) trémuleux court, ou (*ché*) plein, ou (*hien*) trémuleux long, ou (*tching*) profond. Alors il y a obſtruction & tumeur à craindre.

Quand ce pouls eſt (*ouei*) petit, (*yo*) foible, (*feou*) ſuperficiel, (*ſan*) comme éparpillé; ou les eſprits manquent, ou ils n'ont pas leur cours libre. Alors la vûë ſouffre: on voit, comme l'on dit, des étoiles: on a peine à rien regarder exactement.

Quand

Quand ce pouls ſe trouve ſuperficiel au dernier dégré, tout le corps ſe trouve abbatu, & il y a danger de paralyſie.

Enfin dans les maladies du foye communément le viſage devient bleuâtre : on ſouffre aux jointures : on a le regard colere : on ferme ſouvent les yeux ; on voudroit ne voir perſonne.

Alors ſi le pouls du foye eſt vîte, & a des trémulations longues, il y a encore quelque eſpérance de guériſon. Que ſi changeant il devient ſuperficiel, & en même tems court & aigre, le mal alors eſt incurable.

Du Pouls de l'eſtomach Pi.

QUAND l'eſtomach eſt ſain, le pouls propre de ce viſcére eſt d'une lenteur modérée *ouan* : (c'eſt le pouls du Carpe de la main droite.)

NOTE.

LES Chinois diſtinguent l'orifice de l'eſtomach & le ventricule. Ils appellent le premier (*pi*) & le ſecond (*ouei* :) il n'y a rien à dire à cela : mais ils font du premier un de leurs cinq *Tſang*, & du ſecond un de leurs ſix *fou*.

Cela paroît contre la raiſon ; du moins ſi l'on s'en tient à l'interprétation de quelques Modernes qui commentent le premier caractere par un autre qui ſignifie retenir, renfermer ; & le ſecond caractere par un autre, qui ſelon ces mêmes Interprêtes, ſignifie porte, paſſage : car il eſt clair que le ventricule retient plus les alimens que l'orifice ſupérieur de l'eſtomach.

Ainſi, ſuivant cette interprétation, la raiſon demanderoit qu'on mît parmi les cinq *tſang* le ventricule, & qu'on mît ſon orifice parmi les ſix *fou*. Quoiqu'il en ſoit, les Médecins dans la pratique & dans l'uſage de parler, joignent toûjours ou preſque toûjours le *pi* & l'*ouei*.

TEXTE.

SI le mouvement du pouls de l'eſtomach, (c'eſt celui du Carpe droit) reſſemble au mouvement d'une liqueur avallée ſans interruption, l'eſtomach a perdu ſa conſtitution ſaine & naturelle.

Cela peut venir de deux cauſes différentes, ou de plénitude, & alors on rêve muſique & divertiſſemens ; ou d'inanition, & alors on rêve repas.

L'eſtomach craint fort l'humidité : Quand il en ſouffre, on entend du mouvement dans ce viſcere & dans les inteſtins, & il s'enſuit quelqu'un des cinq flux.

COMMENTAIRE.

LES cinq flux ſont le flux du ventricule, le flux de l'orifice de l'eſtomach, le flux des inteſtins gros, le flux des inteſtins grêles, le flux nommé (*ta kia.*) Dans le premier, les alimens ne ſe digérent pas. Dans le ſecond, il y a gonflement ou enflûre de ventre, en conſéquence de laquelle on rend par la bouche les alimens pris. Dans le troiſiéme, il y a mouvement & douleur d'entrailles, & les ſelles ſont de couleur blanche. Dans le quatriéme il y a auſſi douleur d'entrailles, mais peu violente : on rend du ſang, & quelquefois du pus avec les urines. Dans le cinquiéme, on ſe ſent preſſé d'aller à la ſelle ; mais on y va pluſieurs fois inutilement.

NOTES.

CE dernier eſt ce qu'on appelle téneſme en Europe. Ce Commentateur l'appelle (*ta kia*,) nom dont je ne vois pas l'origine. Les Médecins communément aujourd'hui l'appellent (*gé tchang*,) nom qui indique qu'ils attribuent ce mal à trop de chaleur aux inteſtins.

TEXTE.

L'ESTOMACH eſt ſujet à un mal

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 423 sur 577

qu'on nomme (*pi ki.*) Communément il commence en hyver. C'eſt un dépôt qui forme une tumeur. Ce mal, s'il dure, eſt ſuivi de la jauniſſe & d'un abbattement univerſel par tout le corps.

COMMENTAIRE.

CETTE tumeur répond au creux de l'eſtomach, & s'y manifeſte quelquefois de la grandeur d'une petite aſſiette renverſée.

NOTE.

IL y a de petites aſſiettes à la Chine, qui n'ont pas trois poûces de diametre.

TEXTE.

SI la lenteur modérée qui convient au pouls du Carpe droit, propre de l'eſtomach, ſe trouve ſemblable en même tems à la jointure & à l'extrémité du *Cubitus* du même bras droit, l'eſtomach ſouffre excès de chaleur. La bouche alors devient de mauvaiſe odeur; on ſent des nauſées fâcheuſes, ſans cependant jamais vomir. Les gencives ſe rongent, les dents ſe décharnent, le poil ſe riſſole; on ſent de fréquentes alternatives de chaud & de froid, & les forces vont toûjours en diminuant.

Si le pouls propre de l'eſtomach eſt (*ché*) plein, & en même tems (*feou*) ſuperficiel, l'eſtomach digere mal: communément la bouche eſt ſéche: on a beau boire & manger, on ne laiſſe pas d'être foible & comme épuiſé.

Que ſi ce pouls n'eſt que (*ché*) plein, c'eſt trop de chaleur dans l'eſtomach; il en vient des vapeurs groſſiéres qui rendent la bouche puante.

Si ce pouls eſt (*ſæ*) aigre, on a beau manger, cela ne profite point; on n'en a pas plus d'enbonpoint.

Si ce pouls eſt (*kin*) trémuleux court, on ſent des douleurs d'eſtomach & des rétréciſſemens douloureux aux jointures. On a des nauſées continuelles; l'on voudroit vomir, on ne le peut.

Si ce pouls eſt (*hien*) trémuleux long, c'eſt la chaleur exceſſive du foye qui rend imparfaites les digeſtions dans l'eſtomach, & qui le gâte.

Si ce pouls eſt extraordinairement plein, on ſent intérieurement des douleurs & des inquiétudes violentes, comme ſi l'on étoit poſſédé du démon. Ne recourez pas pour cela aux ſortileges ni aux figures qu'on dit les lever.

COMMENTAIRE.

ETEIGNEZ par évacuation le feu trop grand qui eſt au cœur, le mal ceſſera de lui-même.

TEXTE.

DANS certaines maladies de l'eſtomach, qui ſont aſſez ſouvent accompagnées de douleurs aux jointures, ou le viſage devient jaunâtre, le corps peſant, il y a indigeſtion & flux. Tout fâcheux qu'eſt cet état, ſi le pouls ſe trouve (*tchin*) profond, (*ouan*) modérément lent, (*ſié*) délié, fin, (*ouei*) petit, il y a eſpérance de guériſon: mais s'il ſe trouve (*kin*) trémuleux court, & (*ta*) fort, la mort eſt certaine.

Du Pouls du Poûmon.

COMME les inteſtins grêles ſympathiſent avec le cœur, de même les gros ſympathiſent avec le poûmon. Le nez ſe ſent auſſi facilement de l'altération de ce viſcére. Trop parler & boire trop de vin, ſont contraires au poûmon. Trop parler cauſe ſouvent la toux: elle s'enſuit auſſi de trop boire, & de plus le viſage devient bourſoufflé, & même quelquefois il y vient des gales.

Il y a une maladie du poûmon qu'on appelle (*Sié puen.*) Elle commence au Printems, & ſe fait communément ſentir vers l'aiſſelle droite.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 424 sur 577

COMMENTAIRE.

C'EST un dépôt qui forme une tumeur à l'endroit que le Texte indique. Cette tumeur ſe ſent quelquefois groſſe comme un petit gobelet renverſé.

NOTE.

CEUX dont on ſe ſert à la Chine pour du vin, ſont très-petits.

COMMENTAIRE.

L'ORIGINE de ce mal eſt un ſang venu du cœur mal conditionné. Le Poûmon fait effort pour s'en dégager, ſoit en le pouſſant au Foye, ſoit en le renvoyant au Cœur. Mais ſi le poûmon ſe trouvant plus foible que ces deux viſcéres ne peut s'en défaire, il y ſurvient obſtruction & dépôt. Si la nature ou les remédes ne le diſſipent bien-tôt, il ſurvient une fiévre mêlée alternativement de chaleur & de friſſon, qui ſera ſuivie d'un ulcére au poûmon.

TEXTE.

QUAND le poûmon eſt ſain, le pouls propre de ce viſcére (c'eſt celui de la jointure au bras droit) eſt (*feou ſæ toan*,) ſuperficiel, aigre, court. Quand il ſe trouve (*ta*, *hong*, *hien*,) fort, regorgeant, trémuleux long, le poûmon n'eſt pas dans ſa parfaite ſanté. Si c'eſt par (*ché*) mauvaiſe réplétion qu'il péche, on rêve armes, ſoldats, gardes, ſentinelles. Si c'eſt par inanition, on rêve terres marécageuſes, & chemins difficiles.

Si aux trois endroits du bras droit, où l'on a coûtume de tâter le pouls, il ſe trouve (*feou*) ſuperficiel, le poûmon a ſouffert & ſouffre de l'air ou du vent. Il s'enſuit diſtillations d'eaux par le nez, puis des crachats épais, & enfin mêlez de pus. Alors le malade craint fort le froid, & s'accommode mieux du chaud. Il ſent une douleur ſuperficielle preſque par tout le corps, mais ſur-tout une tenſion ſéche au front, & une peſanteur douloureuſe aux yeux, dont il coule des larmes par intervalle.

Quand le pouls propre du poûmon ſe trouve en même tems (*feou*) & (*ché*) ſuperficiel & plein, le goſier ſe ſéche, & quelquefois s'enflamme. On eſt conſtipé, & les ſelles ſont âcres: le nez communément perd l'odorat.

Que ſi ce pouls ſe trouve en même tems (*ché*) & (*hoa*) plein & gliſſant, la peau & le poil ſe flétriſſent, les yeux ſont larmoyans, les crachats viſqueux, le goſier ſec & diſpoſé à s'enflammer. Tout cela augmente en Automne, ſi l'on n'y met ordre dès l'Eté. A cette fin la ſaignée convient.

NOTES.

LE texte dit *y* convient (*pien*) une pierre coupante: & le commentaire étendant un peu le texte dit: en tel cas il faut dès l'Eté uſer de la pierre coupante pour évacuer ce que le cœur a de trop, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a d'excès de feu; car ſuivant ce qu'on a dit ailleurs, le cœur parmi les cinq *tſang* répond au feu parmi les cinq Elémens.

De ce ſeul endroit, il eſt clair que la ſaignée eſt connuë aux Chinois depuis long-tems, comme un moyen de prévenir les fâcheuſes ſuites d'un excès de feu. On en uſe actuellement à la Chine fort fréquemment pour les chevaux & les ânes.

Pour ce qui eſt des hommes, il n'eſt pas auſſi fort rare qu'on en uſe, mais c'eſt communément d'une maniere qui ne peut avoir grand effet, tant l'ouverture eſt petite, & tant eſt petite la quantité du ſang qu'on tire: le plus ſouvent cela ne va pas à un tiers de palette, & quelquefois il y en a encore moins: auſſi faut-il avoüer que la frugalité des Chinois & la légereté de leur nourritu-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 425 sur 577

re rend ce remede moins néceſſaire qu'en Europe.

Il y a cependant des occaſions où les Chinois le regardent comme preſque unique, & en même tems infaillible. Un homme eſt quelquefois ſaiſi d'une eſpéce de néphrétique, qui lui cauſe des douleurs inſupportables. Il jette d'abord les hauts cris; mais bien-tôt la voix lui eſt coupée par la violence du mal : les yeux lui tournent : le viſage devient livide : toutes les extrêmitez ſont froides, & le malade eſt aux abois.

Les Chinois communément attribuent ce mal à du gravier, ſans qu'aucun diſe où il réſide. Un Chrétien âgé de vingt-cinq ans fut un ſoir ſaiſi de ce mal. On ne put venir m'avertir du danger où il étoit, parce que ſa maiſon eſt dans le Fauxbourg, & les portes de la Ville étoient fermées. Chacun dit, voyant le malade, que ſon mal étoit du gravier, & qu'il falloit appeller un tel pour le ſaigner. Ce tel au reſte n'eſt ni Médecin ni Chirurgien. On l'appelle cependant : il vient : il lie le bras du malade au-deſſus du coude, lave & frotte le bras au-deſſous de la ligature : puis avec une lancette faite ſur le champ d'un morceau de porcelaine caſſée, il ouvre la veine où nous l'ouvrons communément ; ſçavoir, à l'endroit où le bras ſe plie. Le ſang rejaillit fort haut : on lâche la ligature, & on laiſſa le ſang couler & s'arrêter de lui-même : on ne banda pas même la playe. On m'a dit qu'au lieu de bander l'ouverture qu'a fait la lancette, on y applique ordinairement un grain de ſel : le malade ſe trouva guéri, & le lendemain ſur le ſoir il vint à l'Egliſe.

Je fus curieux de voir l'endroit où on l'avoit ſaigné : je trouvai que c'étoit comme j'ai dit, où nous le faiſons communément. L'ouverture étoit déja preſque entierement fermée ; auſſi avoit-elle été très-petite. Le Chrétien m'aſſûra cependant qu'il en étoit ſorti du ſang de quoi remplir deux des gobelets, dont on uſe pour boire le Thé.

TEXTE.

Si le Pouls propre du Poûmon étant profond, (*tchin*) trémuleux court, (*kin*) tient en même tems du gliſſant, (*hoa*) infailliblement il y a toux.

COMMENTAIRE.

Cette toux vient de froid.

TEXTE.

Si ce Pouls étant petit (*ouei*), ſuperficiel (*feou*) eſt en même tems comme éparpillé (*ſan*) alors tout va bien dans le Poûmon : il eſt dans ſon état naturel & de ſanté.

NOTE.

Le Commentaire exprime le caractere de ce Pouls mêlé des trois exprimez dans le Texte, par la comparaiſon du mouvement qui ſe fait ſur un monceau de plumes, quand il ſouffle un petit vent.

TEXTE.

Mais ſi le Pouls propre du Poûmon eſt en même tems ſuperficiel (*feou*), & regorgeant (*hong*,) la poitrine eſt oppreſſée de quelque fluxion qui s'y eſt jettée, & il y a en même tems mouvement dans les gros Inteſtins.

Si ce Pouls eſt trémuleux long, (*bien*) le froid a cauſé des ventoſitez dans la poitrine ; cela eſt communément accompagné de conſtipation.

Si ce Pouls ſe trouve (*kong*) comme vuide par le milieu, tel qu'un trou de flûte ſur lequel on mettroit le doigt, il y a hémorragie & diſſipation d'eſprits.

Si ce Pouls ſe trouve profond (*tchin*) délié (*ſié*) & tient du gliſſant (*hoa*),

les

les os ſe cuiſent, pour ainſi dire, au bain de vapeur. La peau & le poil deviennent âpres : il y a chaud & friſſon qui ſe ſuccedent.

Enfin quand un homme attaqué du poûmon crache le ſang, ou ſaigne du nez, touſſe violemment par intervalles, eſt triſte & ſe lamente ; ſi le pouls en tel cas ſe trouve ſuperficiel, & tant ſoit peu aigre, encore eſt-ce moins mauvais ſigne : le mal n'eſt pas tout-à-fait incurable : mais s'il ſe trouve regorgeant, fort, & tenant du dur, il n'y a plus de remede.

DU POULS DES REINS.

SI le Pouls propre des Reins ſe trouve en Hyver être profond & gliſſant, c'eſt ſon état naturel.

NOTE.

C'EST le Pouls de l'extrêmité du *Cubitus* au bras droit pour le rein droit, au bras gauche pour le rein gauche. Ici le Texte parle des deux confuſément.

TEXTE.

SI ce Pouls eſt ſuperficiel & lent, les reins ſouffrent, & la cauſe du mal eſt dans l'eſtomach.

IL arrive que par froid on crache ſans ceſſe & abondamment : cela fait dérivation de l'humidité néceſſaire aux reins ; d'où il s'enſuit une ſéchereſſe inquiétante.

Il y a une maladie appellée *puen tun*, (eſpéce de tumeur ou d'enflure) qui ſe fait ſentir à la région du Nombril. C'eſt obſtruction qui cauſe un dépôt. Cela aboutit communément à une paralyſie de tout le corps.

Quand les reins ſont hors de leur état naturel : ſi c'eſt par réplétion, on ſent une peſanteur à la région des Lombes, ſur-tout la nuit quand on eſt couché. Si c'eſt par épuiſement ou foibleſſe, il arrive en dormant, que l'urine échappe.

Si aux trois endroits où l'on a coûtume de tâter le pouls, on le trouve pareſſeux (*tchi*,) les reins ſouffrent du froid ; on ſent ardeur & âpreté ſur la peau. Les cheveux & le poil ſe deſſéchent. Le malade en dormant croit ſouvent tomber dans l'eau ; & lors même qu'il eſt éveillé, on le voit rêveur, inquiet, & triſte.

Si le pouls propre des reins ſe trouve éparpillé (*ſan*), ou bien l'on urine trop ſouvent & trop copieuſement, ou bien il y a perte de ſemence. On ſent de la douleur, ſoit à la région des Lombes, ſoit aux genoux. Il ſurvient même quelquefois de ces ſueurs ſubites & furtives, qui n'ont point de cauſe apparente. Enfin le pouls ſuſdit eſt d'autant plus mauvais, qu'il n'indique exactement aucun de ces maux en particulier.

Si le pouls propre des reins eſt plein & gliſſant, il y a infailliblement dyſurie : les urines ſont rougeâtres & très-chaudes.

Si ce pouls ſe trouve aigre (*ſæ*), il y a gonorrée fâcheuſe ; le malade eſt ſujet à mille extravagans ſonges : ſur-tout il croit ſouvent marcher au travers des eaux. De plus il ſurvient aſſez ſouvent enflure au *Scrotum*, & au Teſticule droit.

Si ce pouls ſe trouve en même tems plein & fort, il y a ardeur à la Veſſie, d'où s'enſuit ſuppreſſion d'urine, ou du moins difficulté d'uriner.

Si ce pouls eſt en même tems gliſſant & trémuleux, long, ou bien profond, & trémuleux court, en ces deux cas il y a douleur aux lombes & aux pieds qui deviennent enflez. Mais dans ces deux cas la cauſe de la douleur n'eſt pas tout-à-fait la même.

COMMENTAIRE.

DANS le premier cas la douleur eſt cauſée par des vents humides, mais

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 427 sur 577

chauds. Dans le ſecond cas, par des vents froids.

TEXTE.

QUAND le pouls propre des reins ſe trouve ſuperficiel, & trémuleux court, l'altération qui eſt dans les reins ſe fait ſentir aux oreilles; elles deviennent ſourdes.

Quand les reins ſont tellement attaquez, que le viſage en devient livide, & que le froid ſaiſit les jambes & les pieds, le mal eſt très-dangereux; cependant ſi le pouls ſe trouve alors être profond, gliſſant, & tient en même tems du trémuleux long, le mal n'eſt pas incurable; mais ſi le pouls ſe trouve alors lent & fort, il y a bien peu d'eſpérance.

Obſervations générales ſur le Pouls, à quelque bras, & à quelque endroit qu'on le tâte.

1°. A QUELQUE bras, & à quelque endroit qu'on tâte le pouls, il faut faire attention à la Saiſon.

2°. Le pouls d'une perſonne en ſanté, a du moins quarante-cinq battemens conſécutifs ſans interruption conſidérable.

3°. Quand ſous les doigts on ſent le pouls trémuleux long, ou précipité, ou regorgeant, ou trémuleux court, on peut juger en général qu'il y a excès de chaleur & ventoſitez.

4°. Quand ſubitement & comme à la dérobée le pouls devient profond & délié, la cauſe du mal eſt le froid, & il attaque les eſprits.

5°. Quand on trouve que le pouls imite le mouvement d'une eau qui tombe goutte à goutte par quelque fente, ou bien le mouvement du bec d'un oiſeau qui picote quelque choſe, il faut juger le mal incurable.

Obſervations ſur le Pouls du Carpe gauche, Pouls qui eſt propre du cœur.

1°. SI après quarante-cinq battemens convenables, il change ou ceſſe, mais peu de tems, ce n'eſt pas choſe fort dangereuſe.

2°. Quand après trente-un battemens il ſe plonge, pour ainſi parler, & tarde notablement à revenir comme auparavant: ſi c'eſt au Printems que cela ſe trouve, le malade mourra l'été ſuivant. J'en dis autant à proportion des autres Saiſons.

Obſervations ſur le pouls de la jointure du poignet gauche, pouls qui eſt propre du foye.

1°. SI l'on y trouve cinquante battemens convenables, ou du moins quarante-cinq ſans interruption notable, le foye eſt ſain.

2°. Si après vingt-ſix battemens convenables, il ſe plonge & devient profond, ſans cependant tarder à revenir tel qu'il doit être, c'eſt chaleur exceſſive & ventoſitez dans le foye.

3°. Si après vingt-neuf battemens convenables, il devient aigre (*ſæ*) & paroît ſe vouloir cacher, le foye eſt très-mal affecté; il y a obſtruction notable; les jointures des membres s'en ſentent, cela va communément de mal en pis, juſqu'à la mort qui s'enſuit.

4°. Si après dix-neuf battemens convenables, il ſe plonge, ſe releve, puis ſe replonge, le foye eſt entiérement gâté, il ne fait plus ſes fonctions; tout remede humain eſt inutile.

Obſervations ſur le Pouls de l'extrémité du Cubitus *gauche, Pouls qui eſt propre du Rein gauche.*

1°. S'IL a ſans interruption du moins

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 428 sur 577

quarante-cinq battemens convenables, le rein eſt ſain.

2°. Si on le ſent ſous le doigt précipité, ou trémuleux long, le rein ſouffre de chaleur & de vents.

3°. S'il devient tout-à-coup très-lent, le mal eſt très-dangereux, & demande un prompt ſecours, communément il vient de froid; il faut pour le bien guérir beaucoup de ſoin & de dépenſe.

4°. Si après vingt-cinq battemens convenables il ſe plonge, les reins ſont gâtez, & ne font plus leur fonction. Toute l'habileté du Médecin ne ſçauroit ſauver le malade, & le plus qu'on puiſſe eſpérer, c'eſt un délai, encore ne peut-il être long.

Obſervations ſur le Pouls du Carpe droit, Pouls qui eſt propre du Poûmon.

1°. Si l'on y trouve au moins quarante-cinq battemens convenables ſans interruption, le poûmon eſt ſain.

2°. Si ce pouls ſe trouve très-précipité, le poûmon a ſouffert de l'air extérieur.

3°. Que ſi en continuant à compter les battemens & à obſerver le pouls, vous trouvez qu'après vingt-ſept battemens il devienne conſidérablement lent, le poûmon n'a plus le dégré de chaleur néceſſaire. Ne dites pas, c'eſt peu de choſe, remédiez-y promptement. Sans cela un matin vous trouverez que le pouls ſe plongera & replongera; que le malade abattu ne pourra quitter le lit. Vous verrez alors que le poûmon ne fait plus ſes fonctions, & vous vous repentirez d'avoir dit d'abord que ce n'étoit rien.

4°. Que ſi après douze autres battemens le pouls diſparoît encore, ou change notablement, bien-tôt le malade ſera tourmenté d'une toux fâcheuſe, accompagnée ou ſuivie de crachats mêlez de pus. Les forces lui manqueront, ſes cheveux ſe heriſſeront, & le fameux *Tſin pien tſi* reſſuſcitât-il pour le traitter, il ne le pourroit faire avec ſuccès.

Obſervations ſur le pouls de la jointure du Poignet droit, Pouls qui eſt propre de l'Eſtomach.

1°. Si l'on y trouve au moins quarante-cinq battemens convenables ſans interruption, l'eſtomach eſt ſain.

2°. Si ce pouls devient très-précipité, l'excès de chaleur dans l'eſtomach trouble la digeſtion des alimens.

3°. Cependant plus communément ce viſcere ſouffre par défaut de chaleur convenable, ce que vous indiquera le pouls par une extrême lenteur.

Que ſi dans cet état, comme c'eſt aſſez l'ordinaire, il y a nauſées & vomiſſemens, le malade n'a plus guéres qu'environ dix jours de vie.

Obſervations ſur le pouls de l'extrémité du Cubitus *droit, Pouls qui eſt propre du Rein droit.*

1°. Si l'on y trouve quarante-cinq battemens convenables ſans interruption, ce viſcere eſt ſain.

2°. Si après dix-neuf battemens convenables, il ſe plonge, puis ſe replonge, c'eſt un grand pronoſtic de mort; de cent il n'en réchappera pas un.

3°. Si l'on ſent ce pouls fort, précipité, & tenant du trémuleux, ce ſont des ventoſitez qui attaquent ce viſcere. Il y a encore du remede.

4°. Si après ſept battemens convenables, le pouls ſe plonge, puis ſe replonge, ſans ſe relever que long-tems après, le malade n'a plus que peu d'heures à vivre.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 429 sur 577

OBSERVATIONS SUR LES SEPT POULS DITS *PIAO*, C'EST-A-DIRE, EXTERNES ET PLUS SENSIBLES EN COMPARAISON DES AUTRES.

Sur le Pouls dit (Feou) *ſuperficiel, ſurnageant, & ſes différentes indications.*

1°. LE pouls dit (*Feou*) ſuperficiel, eſt celui, lequel quand on appuye ferme le doigt, ne ſe ſent pas, ou que très-peu, & qui au contraire eſt fort ſenſible quand on n'appuye que légérement.

2°. En général quand on trouve le pouls (*Feou*) ſuperficiel hors des tems & des endroits qui lui ſont propres, ſuivant ce qui a été dit ailleurs, il y a ou toux, ou difficulté de reſpirer, ou ſueurs froides, ou laſſitude & peſanteur au dos, ou inquiétude dans le ſommeil, ou bien ces différens ſymptômes ſe compliquent.

3°. Quand preſſant le doigt on trouve que le pouls devient très-peu ſenſible, & que ſoûtenant tout-à-coup le doigt pour n'appuyer que legerement, le pouls devient très-ſenſible, & que réïtérant cela deux fois, on trouve à la ſeconde comme à la premiere que le pouls eſt ſuperficiel & très-ſenſible dès qu'on n'appuye que légerement; en ce cas le ſang eſt trop chaud, & cependant les parties nobles (ou toutes ou quelques-unes,) n'ont pas le dégré de chaleur qui leur convient, & ſouffrent du froid. A quoi doit alors tendre la cure? C'eſt à rétablir les eſprits, moyennant quoi ce chaud & ce froid ſe répartiront, & ſe réduiront à une juſte température.

4°. Quand le pouls ſe trouve (*feou*) ſuperficiel au Carpe droit & au Carpe gauche, l'air extérieur a ſaiſi le malade; il y a douleur & chaleur de tête.

5°. Si c'eſt aux jointures du poignet que ce pouls ſe trouve, l'eſtomach eſt comme épuiſé; il ſurvient enflure, ou du moins tenſion au ventre.

6°. Si c'eſt à l'extrémité des *Cubitus* que ce pouls ſe trouve, le vent ou l'air a offenſé le poûmon. Il s'enſuit ſéchereſſe ou âpreté aux gros inteſtins, & conſéquemment conſtipation.

Sur le Pouls dit (Kong) *& ſes indications.*

1°. Le ſecond des pouls, dits *Piao*, eſt celui qu'on appelle *Kong*. Il eſt tel quand ſous le doigt on le ſent, comme on ſentiroit un trou de flûte, laiſſant un vuide entre deux extrêmitez; ce pouls ſe trouvant hors des tems & des endroits qui lui ſont propres, indique communément tenſion des inteſtins grêles, perpétuelle néceſſité d'uriner, ſans le pouvoir faire que goutte à goutte, & avec douleur. Moyennant quelques potions & quelques pillules convenables, ces accidens ceſſent.

2°. Si ce pouls ſe trouve au carpe, il y a obſtruction, embarras, & peut-être dépôt dans la poitrine, le ſang n'y a pas ſon cours libre.

3°. Si ce pouls ſe trouve aux jointures du poignet, il indique abcès dans les inteſtins.

4°. S'il ſe trouve à l'extrêmité du *Cubitus*, c'eſt épuiſement aux reins; il ſort par la voye des urines un ſang âcre, ou même un pus fort épais.

Sur le Pouls dit (Hoa) *gliſſant, & ſes indications.*

1°. Quand aux endroits où le pouls ſe tâte ordinairement, on le ſent ſous le doigt à peu près comme une perle, & qu'en appuyant un peu plus ferme, il s'enfonce ſans avancer ni reculer, cette eſpéce de pouls ſe nomme (*hoa*) gliſſant. Quand on le trouve aux trois endroits où l'on a coûtume de tâter le pouls à chaque bras, les reins ſont altérez, il y a tenſion aux inteſtins grêles, abattement dans tout le corps, alterna-

tive

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 430 sur 577

tive de chaud & de friſſon ; les urines ſont âcres & rougeâtres : le tout vient de trop de chaleur. La cure doit tendre à l'abattre : ſi l'on y réüſſit, ces accidens ceſſent.

2°. Quand ce pouls ſe trouve ſeulement à l'un ou à l'autre carpe, il indique nauſées fréquentes.

3°. Quand il ſe trouve à l'une ou à l'autre jointure, le ventricule refroidi, ne digére point.

4°. Quand il ſe trouve à l'extrêmité des *Cubitus*, le ventre à la région du nombril eſt froid comme glace, & dans cet état dans lequel, ſuivant ce que dit le Commentaire, on eſt altéré, on ne boit point, qu'on n'entende groüiller dans le ventre.

Sur le Pouls dit (Ché) *plein, & ſes indications.*

1°. Le quatriéme des pouls, dit *Piao* externes, eſt celui qu'on appelle *ché* plein. Il différe du nommé *feou* ſuperficiel, en ce que même en appuyant ferme on le trouve encore bien ſenſible, quoiqu'il le ſoit davantage, quand on n'appuie que légerement.

2°. Si ce pouls ſe trouve tel aux trois endroits où l'on a coûtume de le tâter à chaque bras : il indique chaleur interne exceſſive, qui cauſe épuiſement dans l'eſtomach ou dans ſon orifice, & qui fait que le ventricule ne ſe nourrit point lui-même, & que le malade, quoiqu'il mange aſſez, ſent cependant laſſitude & abattement continuel. Il faut en ce cas uſer de remedes bénins, qui ne ſoient ni chauds, ni auſſi fort froids, mais d'une nature tempérée.

3°. Quand ce pouls ſe trouve aux carpes à contre-tems, il y a excès de chaleur dans la poitrine.

4°. Si c'eſt aux jointures du poignet qu'il ſe trouve, il y a douleur aux hypocondres, le ſecond des trois *tſiao* ou foyers, eſt en déſordre.

5°. S'il ſe trouve à l'extrêmité des *Cubitus*, & qu'il ſe ſente ſous le doigt comme une corde, il indique enflure de ventre & dyſurie.

Sur le Pouls dit (Hien) *de trémulation longue, & ſes indications.*

1°. Le cinquiéme des pouls, dits *Piao* externes, ſe nomme (*hien*) trémuleux long. Il a cela de commun avec le nommé (*feou*) ſuperficiel, que quand on appuie le doigt ferme, il devient aſſez peu ſenſible, au lieu que quand on n'appuie que légerement, il eſt ſenſible de reſte : mais il différe du *feou* purement ſuperficiel ; en ce qu'on y remarque à chaque inſtant une eſpéce d'inégalité ou de trémulation, telle à peu près que dans les cordes de l'inſtrument nommé *tſeng*.

2°. Si aux trois endroits où l'on tâte le pouls à chaque bras, il ſe trouve tel, il indique ſueurs ſpontanées, abattement, & menace de phtiſie, les mains & les pieds s'engourdiſſent, & ſouffrent de la douleur, la peau & le poil ſe ſéchent. Il faut en ce cas là que la cure tende à ſoûtenir la chaleur naturelle au *tan tien* (c'eſt, dit le Commentaire, trois pouces au-deſſous du nombril.)

3°. Si ce pouls ſe trouve aux carpes, il y a douleur aiguë à la région de la poitrine. Si c'eſt aux jointures que ce pouls ſe trouve, le froid a ſaiſi le ventricule, & la chaleur naturelle du plus bas des *tſiao*, foyers, eſt comme étouffée par des eaux qui croupiſſent à la région du bas-ventre.

Sur le Pouls (Kin) *trémuleux court, & ſes indications.*

1°. Le ſixiéme des pouls, dits *Piao* externes, ſe nomme *kin* : il tient un peu du pouls *hien*, dont on vient de parler, & du (*hong*) regorgeant, dont on parlera ci-après. Il a cependant cela de propre, qu'en appuyant le doigt ferme, on le trouve encore ſenſible de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 431 sur 577

reſte ; & en n'appuyant que légerement, on y trouve accélération conſidérable.

2°. Quand à tous les endroits où l'on a coûtume de tâter le pouls il ſe trouve tel, il y a vapeurs malignes, émuës par un feu interne, la manie eſt prochaine : ſi elle n'a pas encore paru, elle ſe déclarera bien-tôt par des paroles extravagantes, des menaces inſenſées, des chants & des mouvemens irréguliers ; & ſi l'on ne rencontre un habile Médecin, point de guériſon.

3°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, il y a douleur de tête.

4°. S'il ſe trouve ſeulement aux jointures, la douleur ſe ſent, & croît peu à peu à la région du *Thorax*.

5°. Si ce pouls ſe trouve à l'extrêmité du *Cubitus*, la douleur eſt au bas-ventre, & ſi violente, qu'on y porte la main ſans ceſſe.

Sur le Pouls Hong) *regorgeant, & ſes indications.*

1°. Le ſeptiéme & dernier des pouls, dits *Piao* externes & plus ſenſibles ſe nomme *hong* regorgeant. Son caractere eſt que même en appuyant ferme, on le trouve toûjours très-ſenſible, plus ſenſible cependant quand on n'appuie que légerement.

2°. Quand aux trois endroits ordinaires de chaque bras le pouls eſt tel, il indique douleur de tête, chaleur ſuperficielle par tout le corps, aridité des gros inteſtins, conſtipation, ſoif, douleur inquiette par tout le corps.

3°. Si c'eſt au milieu de l'Eté que le pouls ſe trouve tel, l'excès de chaleur qu'il indique, eſt peu à craindre, elle ſe tempérera de ſoi-même. Mais ſi c'eſt au milieu de l'Automne ou en Hyver, le mal demande du remede. Il faut d'abord faire ſuer, puis tendre à rendre le ventre libre, l'excès de chaleur ceſſera.

4°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, l'excès de chaleur eſt en haut depuis la tête juſqu'à la poitrine.

5°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux jointures, le ventricule ſe ſent chargé, il y a nauſée & vomiſſement.

6°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement à l'extrêmité des *Cubitus*, le feu eſt aux inteſtins grêles, qui le communiquent aux reins ; les urines ſont âcres & rougeâtres, il y a douleur ſourde aux jambes.

OBSERVATIONS SUR LES HUIT POULS NOMMEZ *LI*, PLUS INTERNES ET MOINS SENSIBLES.

Sur le Pouls dit (Ouei) *petit, & ſes indications.*

1°. CE Pouls eſt le premier des huit nommez *Li*. Son caractere conſiſte en ce qu'appuyant médiocrement, on découvre ſon battement, mais bien petit : puis revenant à appuyer une ſeconde fois tant ſoit peu plus, on le ſent encore, mais ſi petit, que tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'il n'eſt pas tout-à-fait imperceptible.

2°. S'il ſe trouve tel aux trois endroits ordinaires de chaque bras, il indique un grand épuiſement d'eſprits ; & quand il eſt long-tems tel, il ſurvient perte de ſemence, le viſage devient livide, & à la longue les os ſe deſſéchent.

3°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, l'humeur maligne attaque la tête ou la poitrine.

4°. S'il ſe trouve ſeulement aux jointures, c'eſt le Cœur qui eſt attaqué.

5°. S'il ſe trouve ſeulement à l'extrêmité des *Cubitus*, l'humeur maligne a ſon ſiége dans le bas-ventre, on ſent une eſpéce de friſſon par tout le corps, & quand on boit, le ventre groüille.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 432 sur 577

Sur le Pouls (Tchin) *plongé, profond, & ſes indications*

1°. Le ſecond des huits pouls nommez *Li*, eſt celui qu'on nomme (*tchin*) enfoncé, profond. Son caractere conſiſte en ce qu'appuyant fortement on le découvre, mais lent & lâche, comme un morceau d'étoffe uſée & demi pourrie; & ſi l'on n'appuie pas fortement, on ne le découvre point du tout.

2°. Si le pouls eſt tel aux trois endroits ordinaires où on le tâte à chaque bras, il indique enflure ou oppreſſion à la région des aiſſelles, & froid aux extrêmitez du corps, c'eſt épuiſement dans les parties nobles, la chaleur naturelle des trois *Tſiao*, étuves, ou des trois foyers, ne ſe repartiſſant pas comme il faut, ce qui cauſe des obſtructions.

3°. Quand ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, la poitrine eſt chargée de flegmes.

4°. Si c'eſt ſeulement aux jointures que ce pouls ſe trouve, il y a oppreſſion & douleur vive depuis la poitrine juſqu'au nombril, grande difficulté de reſpirer, ou eſpéce d'étouffement.

5°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement à l'extrémité des *Cubitus*, il y a peſanteur aux lombes & aux jambes. L'urine devient fort épaiſſe & blancheâtre par intervalles.

Sur le Pouls (Ouan) *modérement lent, & ſes indications.*

1°. Le troiſiéme des pouls nommez (*Li*) plus internes, moins ſenſibles, eſt celui qu'on nomme (*ouan*) modérement lent. Il ne différe guéres que du plus au moins d'un autre pouls nommé *tchi* tardif, pareſſeux, dont on parlera ci-après. Le pouls lent à contre-tems indique en général abattement d'eſprit & de corps accompagné d'inquiétude, ce qui vient de ce que le mouvement des eſprits n'eſt pas bien libre.

2°. Quand le pouls ſe trouve tel aux trois endroits ordinaires de chaque bras, les reins ſouffrent; il y a humeur viciée, & vapeur maligne, qui ſe fait ſentir juſqu'à la tête, & ſpécialement aux oreilles, qui alors bourdonnent fort. Faites ouverture avec l'éguille derriere la tête vis-à-vis l'extrémité baſſe du cerveau: réiterez par trois fois, les douleurs s'appaiſeront.

3°. Si ce pouls ſe trouve aux Carpes, il y a douleur aux articles.

4°. S'il ſe trouve ſeulement aux jointures, on a peine à ſe tenir droit, la douleur fait courber le corps.

5°. S'il ſe trouve ſeulement à l'extrémité des *Cubitus*, & qu'en même tems qu'il eſt (*ouan*) lent, il tienne auſſi du (*ouei*) petit; il y a obſtruction cauſée par des humeurs froides. La nuit le ſommeil eſt inquiet, on ſe croit ſuivi par des phantômes.

Sur le Pouls (Sæ) *aigre, & ſes indications.*

1°. Ce pouls eſt le quatriéme des huit nommez (*li*) moins externes & moins ſenſibles. Il faut appuyer pour le ſentir, & ſon mouvement a du rapport à celui d'une lame de couteau qui racle un bambou. (C'eſt le nom que les Européans donnent ici à une eſpece de roſeau qui devient très-dur.) Si ce pouls ſe trouve à contre-tems, (le Commentaire dit que le trouver en Automne, c'eſt ſon tems,) ſi c'eſt à un homme, il indique du *Virus*; ſi c'eſt à une femme, & qu'elle ſoit enceinte, ſon fruit ſe ſentira du mal, & le portera peut-être tout entier. Si la femme n'eſt point enceinte, & qu'elle ait ce pouls, il indique corruption qui infecte la maſſe du ſang.

2°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, le ventricule a peu de vigueur.

3°. Si c'eſt aux jointures que ce pouls ſe trouve, le ſang eſt gâté, & peu propre à la nutrition des parties nobles.

4°. Si c'eſt ſeulement à l'extrémité des *Cubitus*, on ſent un froid malin dans

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 433 sur 577

tout le corps, & de fréquens mouvemens dans le bas-ventre.

Sur le Pouls (Tchi) tardif, pareſſeux, & ſes indications.

1°. Ce pouls eſt le cinquiéme des huit *Li* plus internes & moins ſenſibles. Outre qu'il faut appuyer ferme pour le trouver, ſon caractere eſt une grande lenteur en ſon mouvement ; enſorte que dans l'eſpace d'une inſpiration & d'une expiration, il n'y a que trois battemens. Il indique en général épuiſement dans les reins.

2°. Si ce pouls ſe trouve tenir du ſuivant nommé (*fou*) fuyant en bas, le mal eſt difficile à guérir. Que ſi cela ſe rencontre en Eté, c'eſt encore pis, le mal eſt comme incurable.

3°. Si ce pouls ſe trouve aux carpes, le cœur ſouffre du froid.

4°. Si c'eſt aux jointures du poignet que ce pouls ſe trouve, il y a douleur de ventre, la boiſſon paſſe avec peine.

5°. Si c'eſt à l'extrémité du *Cubitus*, il y a froid & peſanteur aux lombes & aux pieds ; on a beau les bien couvrir, on ne peut les échauffer.

Sur le Pouls (Fou) *fuyant en bas, & ſes indications.*

1°. Ce pouls eſt le ſixiéme des huit nommez *Li*, plus internes & moins ſenſibles. C'eſt lors qu'appuyant ferme les doigts pour tâter le pouls, il fuit & ſe cache en bas devenant inſenſible pour un inſtant : puis appuyant de nouveau les doigts, & encore plus ferme, on le retrouve ſans le perdre, mais bas & profond. S'il ſe trouve aux trois endroits ordinaires, il indique poiſon occulte & malignité cachée. Le corps eſt alors tout abattu, les extrémitez ſont froides ; il y a douleur interne, & un venin ſecret trouble la température du ſang & des eſprits. En quelque ſaiſon que cela ſe trouve, faites promptement ſuer, c'eſt par où doit commencer la cure.

2°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, il y a obſtruction dans la poitrine.

3°. Si c'eſt ſeulement aux jointures du poignet que ce pouls ſe trouve, l'obſtruction eſt aux inteſtins ; les yeux s'en ſentent, on les ouvre & ferme ſans ceſſe.

COMMENTAIRE.

SI c'eſt à la jointure du poignet gauche, cela eſt vrai. Si c'eſt à celle du poignet droit, c'eſt le ventricule qui eſt mal affecté, & il ſurvient des hemorroïdes.

TEXTE.

4°. SI c'eſt ſeulement à l'extrémité des *Cubitus* que ce pouls ſe trouve, on ne digere point : aſſis ou couché, l'on eſt inquiet. De plus il y a flux de ventre.

Sur le Pouls (Siu) *moüillé, ou bien liquide ; fluide, & ſes indications.*

1°. LE ſeptiéme des huit pouls *Li* plus internes & moins ſenſibles, s'appelle (*Siu*) moüillé ou liquide ; c'eſt quand on le ſent tel à peu près qu'une eau qu'on preſſeroit ſous le doigt. Il eſt communément accompagné de chaleur inquiette, de douleur de tête violente, de grands bourdonnemens d'oreilles, & d'un froid externe aux parties ſecrettes. Tous ces fâcheux accidens viennent de choſes encore plus fâcheuſes. Le cerveau & la moëlle du dos ſont deſſéchez, & pareillement le réſervoir ſeminal. Une fermentation maligne cuit, pour ainſi dire, les os au bain de vapeur. Bien-tôt les cinq *Tſang* ſe ſentent du mal, & la mort eſt infaillible.

2°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, on eſt ſujet à ſuer aux pieds.

3°. S'il ſe trouve ſeulement aux jointures des poignets, les eſprits manquent, il y a ſtérilité ou grande diſpoſition à cela.

4°. S'il ſe trouve ſeulement à l'extré-

mité

mité des *Cubitus*, & qu'il y ſoit en même tems délié comme un cheveu, on ſent par tout le corps un froid malin : les chairs & les os ſemblent ſe ſéparer, & ne plus ſe ſoûtenir mutuellement.

Sur le Pouls (Yo *foible, & de ſes indications.*

1°. Ce pouls eſt le huitiéme & le dernier des huit nommez *Li*. On compare la ſenſation qu'il fait ſous le doigt à celle que fait un morceau de vieux coton, & de plus il a cela de commun avec quelques autres, qu'après l'avoir découvert, ſi l'on appuye encore un peu plus ferme, on ne le ſent plus. De plus, ſon mouvement eſt lent & communément embarraſſé.

2°. S'il ſe trouve tel aux trois endroits où le pouls ſe tâte, ce ſont ventoſitez malignes & exceſſives. Si cela ſe trouve dans un jeune homme, le mal eſt mortel : ſi c'eſt dans un homme d'âge, il ſe peut guérir.

3°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux Carpes, il y a épuiſement.

4°. Si c'eſt ſeulement aux jointures du poignet, il y a difficulté de reſpirer.

5°. Si c'eſt ſeulement à l'extrémité des *Cubitus*, le ſang eſt gâté. Il y a engourdiſſement & douleur d'abord interne, & qui gagne bien-tôt au dehors, (le malade en meurt, dit le Commentaire.)

OBSERVATIONS SUR LES NEUF POULS DITS *TAO*, ET LEURS INDICATIONS.

NOTE.

La Lettre *Tao* ſignifie entre autres choſes, façon, maniere, chemin, &c. Peut-être examine-t'on ici neuf manieres ou neuf proprietez qui ſe peuvent trouver indifféremment tantôt aux pouls nommez *Piao* externes & plus ſenſibles, tantôt aux pouls nommez *Li* plus internes & moins ſenſibles.

TEXTE.

Le premier de ces neuf Pouls eſt celui qu'on nomme (*Tchang*) long. C'eſt lorſque les trois doigts étant placez ſur les trois endroits ordinaires, on ſent comme un ſeul pouls continu & allongé, le pouls de l'extrémité du *Cubitus* paſſant plus loin que ſa place ordinaire, & celui de la jointure en faiſant autant. Ce pouls en général indique chaleur trop grande, & inquiétude tant pendant le ſommeil, qu'en d'autres tems. Le poiſon ou la malignité de ce feu ſe fait ſentir aux parties nobles, & vient de l'intempérie des trois (*Tſiao*) foyers ou étuves. Il faut diſſiper cette intempérie chaude par les ſueurs.

Le ſecond eſt le pouls nommé (*Toan*) court. C'eſt quand chacun des trois pouls par exemple, celui de l'extrémité du *Cubitus*, & ainſi des autres, ne remplit pas exactement ſa place ordinaire. Il indique épuiſement, d'où ſuivent malins friſſons, humeurs froides dans le ventre, qui empêchent la chaleur naturelle de ſe partager comme il faut, & la retiennent comme priſonniere, d'où ſuivent des digeſtions fort imparfaites. Il faut tendre à évacuer ces humeurs.

Le troiſiéme eſt le pouls nommé (*hiu*) vuide ou épuiſé. C'eſt lorſque ſous les doigts, ſoit qu'on appuye ferme, ou qu'on touche légerement ; on ſent le pouls inſuffiſant, & comme vuide ou épuiſé. Il indique grande foibleſſe, frayeurs, défaillances, diſpoſition à l'épilepſie, ſurtout s'il ſe trouve aux enfans. En quelque perſonne qu'il ſe trouve, s'il eſt tel aux trois endroits ordinaires, le ſang ne peut acquérir la perfection qui lui convient pour la nourriture des parties intérieures & les plus eſſentielles du corps, leſquelles manquant ainſi d'un aliment convenable, il s'y fait des fermentations malignes & inquiétantes. La cure doit

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 435 sur 577

tendre à rétablir, s'il ſe peut, ou du moins à ſoûtenir la chaleur naturelle aux trois (*tſiao*) foyers ou étuves.

Le quatriéme eſt le pouls nommé (*tſou*) ſerré, preſſé. C'eſt quand ſous les trois doigts, ſoit qu'on appuye peu ou beaucoup, on trouve le pouls très-précipité, mais comme s'arrêtant au Carpe, de telle maniere que dans ſa précipitation il ceſſe une fois tout-à-coup de battre, puis recommence. Ce pouls eſt d'un fâcheux pronoſtic : s'il ſe change bien-tôt en mieux, le malade pourra revenir de ſa maladie, mais s'il continuë en cet état, la mort eſt proche : du moins n'y a-t'il point de remede humain : il n'y a que le Ciel qui lui puiſſe ſauver la vie.

Le cinquiéme eſt le pouls nommé (*kié*) embroüillé, embarraſſé. C'eſt quand le pouls ſe ſentant ſous les doigts d'une lenteur médiocre, il manque tout-à-coup un battement, puis revient avec une eſpéce d'impétuoſité peu reglée, comme s'il n'avoit pû continuer, ſans s'arrêter, pour ainſi dire, afin de prendre haleine, & ſe débarraſſer. Il indique obſtruction à la région de l'eſtomach, d'où il s'enſuit peſanteur & engourdiſſement dans tous les membres, & aſſez ſouvent violente colique. Le mal vient d'excès de chaleur aux trois *tſiao*, étuves. Corrigez doucement cette intempérie, le mal ceſſera.

Le ſixiéme ſe nomme (*Tai*) qui ſignifie ſucceſſion, changement de génération, ſubſtitution, &c. C'eſt quand ayant ſenti ſous les doigts le pouls ſe mouvoir aſſez irrégulierement, on le ſent tout-à-coup s'élever, & comme rétrograder, au lieu de continuer ſa route. En ce cas-là le viſage devient livide & abattu ; on ne peut parler, c'eſt épuiſement total des eſprits vitaux : un vent malin les a entiérement diſſipez : (l'ame, ajoûte le Commentaire, n'a plus où loger.)

Le ſeptiéme s'appelle (*Lao*) dur. C'eſt lorſque ne le pouvant ſentir en tâtant légérement, appuyant enſuite davantage, on le découvre, mais ſi peu régulier, ſi peu marqué, qu'il ſemble tenir tantôt du profond & du fuyant, tantôt du plein & du long, tantôt du petit, mais trémuleux, conſervant cependant toûjours certaine tenſion ou dureté, qui eſt ſon propre caractere.

NOTE.

AILLEURS on le nomme *Ké*, & on compare la ſenſation qu'il fait ſous les doigts à celle qu'y fait la peau d'un tambour, ſur laquelle on appuye.

TEXTE.

IL indique plénitude interne & reſſerrée par l'impreſſion fâcheuſe d'un froid étranger ſur les parties externes qui étoient trop épuiſées pour y réſiſter. Delà douleurs internes comme dans les os. Bien-tôt après la peau change de couleur, ſurvient difficulté de reſpirer ; enfin oppreſſion continuelle de poitrine, cauſée par le combat du feu interne & de l'eau qui eſt au-dehors. Laiſſez-là tous les remedes. Demandez au Ciel la guériſon, ou bien n'en eſpérez rien.

Le huitiéme eſt le pouls nommé (*tong*) mobile, non pas qu'il ait grand mouvement, mais parce qu'il fait une ſenſation ſous les doigts à peu près ſemblable à celle que feroient des pierres liſſées & polies qu'on toucheroit dans l'eau. On ne découvre ce pouls que quand on appuye ferme. Alors il réſiſte un peu au doigt, & quand on revient à le tâter deux ou trois fois, on le ſent battre, ſans le ſentir paſſer, comme s'il étoit fixe au même lieu. Il indique un corps foible & épuiſé. Il s'enſuit flux & perte de ſang de longue durée, ſur-tout aux femmes ; & ſi le malade ne rencontre un fort habile Médecin, il tombe en Phtiſie, & meurt bien-tôt.

Le neuviéme eſt le pouls (*Sié*) fin, délié. C'eſt quand ſous les doigts on le ſent comme un ſimple cheveu très-fin & en même tems tenant du (*ouei*) petit, peu

fort, qui eſt un des huit Pouls nommez *Li* qu'on a expoſez ci-deſſus.

Ce pouls fin & délié indique réfroidiſſement accidentel du cerveau & de la moëlle du dos. Le corps eſt foible, les jambes ſont comme endormies. Il ſurvient quelquefois perte conſidérable de ſemence. Le viſage change de couleur & maigrit, les cheveux & le poil ſéchent. Quand ce mal n'a commencé que ſur la fin de l'hyver, il arrive quelquefois qu'au Printems ſuivant il ſe guérit ſans remedes.

SECRET DU POULS, TRADUIT DU CHINOIS.

TROISIE'ME PARTIE.

CE qui regarde le cœur, le foye, & le rein gauche, s'éxamine au pouls du Carpe, de la jointure, & de l'extrémité du *Cubitus* du bras gauche. Aux mêmes endroits du bras droit, ſuivant le même ordre, on examine ce qui regarde les poûmons, l'eſtomach, & le rein droit, autrement dit porte de la vie.

Voici quelle eſt la correſpondance des cinq *Tſang* & des ſix *Fou*. Le cœur qui eſt le premier des cinq *Tſang* & les inteſtins grêles un des ſix *Fou* ont enſemble correſpondance. Il en eſt de même du foye, un des cinq *Tſang*, à l'égard de la véſicule du foye un des ſix *Fou*. De même de l'eſtomach (*pi*) un des cinq *Tſang*, & du ventricule *ouei* un des ſix *Fou* avec lequel il eſt comme continu. De même du rein gauche à l'égard de la veſſie, du rein droit, à l'égard de ce qu'on nomme les trois *tſiao*, foyers ou étuves, & du poûmon à l'égard des gros inteſtins.

On tâte le pouls à trois endroits de chaque bras: à chacun de ces endroits le pouls ſe peut diſtinguer en pouls ſuperficiel ou élevé, pouls profond, & pouls mitoyen, ce qui donne pour chaque bras neuf combinaiſons différentes. Au reſte le pouls mitoyen eſt celui ſur lequel il faut regler ſon jugement par rapport aux autres.

Celui qui tâte le pouls, doit avoir lui-même le corps & l'eſprit dans une ſituation tranquille. Il faut de plus qu'il ait actuellement beaucoup d'attention, ſans admettre d'autres penſées, & que même le mouvement de ſyſtole & de diaſtole ſoient en lui dans une juſte température. Alors appliquant doucement les doigts ſur la peau ſans preſſer, il examinera ce qui regarde les ſix *Fou*. Enſuite appuyant un peu davantage, enſorte qu'il ne touche pas ſimplement la peau comme auparavant, mais qu'il ſente ſous les doigts les chairs, il examinera s'il trouve ou non aux pouls qu'il tâte une juſte modération; puis appuyant ferme les doigts juſqu'à ſentir les os du bras, il examinera les pouls des cinq *Tſang*. Enfin il examinera ſi le pouls ceſſe de battre ou non; s'il eſt vîte ou lent, & combien il bat de fois dans l'eſpace d'une inſpiration & d'une expiration.

Quand on trouve au pouls cinquante battemens ſans qu'il s'arrête, c'eſt ſanté: s'il s'arrête avant que d'avoir

battu cinquante fois, c'eſt maladie. Et l'on juge du mal plus ou moins preſſant par le nombre des battemens, après leſquels le pouls s'arrête.

Si au bout de quarante battemens le pouls s'arrête, un des cinq *tſang* eſt gâté. Ceux dans qui cela ſe trouve, rarement paſſent quatre ans. Si c'eſt après trente battemens que le pouls s'arrête, on ne paſſe guéres trois ans. Si le pouls s'arrête au bout de vingt battemens, on n'a guéres que deux ans à vivre. Que ſi l'on trouve qu'il s'arrête encore plûtôt, c'eſt encore pis, & c'eſt ſigne d'un mal très-preſſant.

Dans ce mal, tout preſſant qu'il eſt, il y a du plus & du moins. Par exemple, ſi après deux battemens le pouls s'arrête, le malade ordinairement meurt au bout de trois ou quatre jours. Si le pouls s'arrête après trois battemens, le malade peut vivre encore ſix ou ſept jours; & ſi c'eſt au bout de quatre battemens que le pouls s'arrête, le malade ordinairement ne paſſe pas huit jours. Ainſi du reſte à proportion.

On fonde encore des pronoſtics ſur l'oppoſition du pouls avec l'état préſent de celui auquel on le tâte: par exemple, un homme ne ſent point de mal, & même paroît robuſte, on lui trouve un pouls de malade (*feou*, *kin*, *ſe*) ſuperficiel, trémuleux court, aigre, dit le Commentaire, il marche vers le tombeau. (Dans quelque tems, dit le Commentaire, il tombera malade, & probablement en mourra.)

De même ſi tâtant le pouls à un homme, qui eſt actuellement maladif, vous lui trouvez le pouls d'un homme robuſte, (fort & regorgeant, dit le Commentaire,) c'eſt un homme mort.

Il convient donc de ſçavoir que les gens gras ont communément le pouls profond & un peu embarraſſé; les maigres au contraire l'ont ſuperficiel & long. Aux gens de petite ſtature il eſt ſerré & comme preſſé: au contraire il eſt un peu lâche aux gens de grande ſtature; voilà l'ordinaire, & quand on trouve le contraire, cela ne vaut rien.

De la Maladie nommée Chang han.

NOTE.

Chang ſignifie bleſſer, nuire. *Han* ſignifie froid. Comme qui diroit froid malin & dangereux. Cette maladie eſt fort fréquente à la Chine. C'eſt une fiévre maligne, à laquelle on donne ce nom de *Chang han* en Hyver, & qu'on nomme autrement dans les autres ſaiſons de l'année.

TEXTE.

DANS cette maladie, malgré le nom qu'elle porte, on doit, en tâtant le pouls, & en jugeant de ſes indications, ſuivre la même régle que dans les maladies qui viennent de chaud. Ainſi lorſque dans la maladie nommée *Chang han*, le pouls d'abord ſuperficiel (*feou*) & trémuleux court (*kin*) devient peu à peu fort (*ta*), & regorgeant (*hong*), & qu'il ſe fait ſentir tel aux trois endroits ordinaires où on le tâte, c'eſt bon ſigne. La malignité ſemble vouloir ſe diſſiper, & il y a lieu d'eſpérer que ſe diſſipant en effet, le malade au bout de ſept jours ſe trouvera hors de danger.

Que ſi au contraire on trouve le pouls petit (*ouei*,) lent (*man**,) & cependant par fois ſautillant (*teng**): puis comme s'enfuyant & ſe cachant en bas (*fou*,) le malade eſt en grand danger. En ce cas-là il faut s'informer exactement du jour & de l'heure que la maladie a commencé, afin de juger de ſon progrès, en éxaminant avec un ſoin particulier les changemens qui arriveront au pouls, ſoit par rapport à ſa forte élévation ou à ſa petiteſſe, ſoit par rapport à la lenteur ou vîteſſe de ſon mouvement.

NOTE.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 438 sur 577

NOTE.

* CES deux expreſſions Chinoiſes ne ſont qu'en cet endroit de ce Livre. Par-tout ailleurs l'on employe l'expreſſion *ouan*, ou *tchi*, pour exprimer la lenteur du pouls.

TEXTE.

GE'NE'RALEMENT parlant dans la maladie *Chang han*, comme dans celles qui viennent de chaleur, le pouls doit être élevé, & regorgeant: & quand il ſe trouve petit, délié, & comme imperceptible, les remedes humains ſont inutiles.

Quand après la ſueur qu'il faut procurer dès le commencement de la maladie, le pouls ſe tranquilliſe, & que la fiévre ceſſe, tout va bien. Mais ſi même après la ſueur le feu & l'inquiétude continuent, ſi le pouls eſt auſſi peu réglé qu'auparavant, point de guériſon à eſpérer.

Il y a des maladies, (fiévres malignes) cauſées par un poiſon, ou malin ferment chaud; il y en a qui ſont cauſées par un poiſon de nature froide. En voici les différens dianoſtics & pronoſtics. Dans celles qui ſont cauſées par un poiſon chaud, le malade paroît robuſte: il a des mouvemens inquiets, violens, & convulſifs: le viſage lui devient rouge; il lui ſort des marques rougeâtres; il y a délire, pendant lequel il dit mille extravagances, & croit quelquefois voir des eſprits. Ces accidens ſont accompagnez aſſez ſouvent d'une diarrée continuelle, & quelquefois d'une ſueur par tout le corps. Le malade ouvre de tems en tems la bouche d'une maniere extraordinaire; on diroit qu'il va expirer. (Le Chinois dit que la vie veut s'envoler.) Tout dangereux qu'eſt cet état, n'abandonnez pas le malade: uſez de remedes bénins, qui du moins ne puiſſent pas nuire. S'il paſſe le ſeptiéme jour, il en reviendra peu à peu.

Quand le poiſon eſt de nature froide, il y a peſanteur par tout le corps, le dos eſt roide: le malade ſent aux yeux, & dans le bas-ventre des douleurs inſupportables, les lévres deviennent bleuâtres. Le cœur ſe ſent ſaiſi du malin poiſon, & ne peut s'en défendre: les extrêmitez du corps deviennent froides: il y a nauſée, diarrée, râllement. Le pouls communément eſt profond & délié. Dans cette dangereuſe extrêmité, tout ce qu'on peut faire de mieux, c'eſt de travailler promptement à ſoûtenir la chaleur naturelle à trois pouces au-deſſous du nombril. Si le malade paſſe ſix jours ſans mourir, il eſt ſauvé.

Pronoſtics de diverſes maladies par le Pouls.

DANS l'enflure de ventre, ſi le pouls eſt élevé & fort, le mal ſe diſſipe: s'il eſt épuiſé & petit, le danger eſt grand; & la cure, pour être heureuſe, demande beaucoup de capacité & d'attention.

Dans les dyſenteries un pouls petit eſt bon: un fort & regorgeant eſt très-mauvais.

Dans les délires & les manies, un pouls plein & fort, eſt bon. Que s'il ſe trouve profond & délié aux trois endroits où on le tâte, c'eſt très-mauvais ſigne; & je n'ai point encore oüi-dire qu'aucun Médecin ait guéri un pareil malade.

Dans la maladie nommée (*Siao ko*,) (ſoif continuelle,) le pouls vîte & fort, eſt bon: s'il eſt petit & comme vuide, la maladie eſt conſidérable, on aura peine à la bien guérir.

Dans l'hydropiſie aqueuſe, quand le pouls eſt fort & élevé, ſi l'on ne guérit pas entierement, du moins on n'en meurt pas ſi-tôt: mais ſi le pouls eſt petit & peu ſenſible, il faut prendre congé, la mort n'eſt pas éloigné.

Après les accidens de la maladie nommée *Kio loan* *. Si le pouls eſt petit &

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 439 sur 577

très-lent, les eſprits manquent, le malade eſt abattu à ne pouvoir ni ne vouloir preſque dire un mot. En ce cas le mal eſt bien difficile à guérir. Au contraire, ſi le pouls eſt haut & regorgeant, la cure eſt facile ; c'eſt une expérience de tous les tems.

COMMENTAIRE.

LA maladie *Kio loan* eſt un dérangement & un combat du chaud & du froid dans les inteſtins, & dans l'eſtomach ; dérangement cauſé, ou par quelque déréglement dans le boire & le manger, tel qu'eſt la débauche de vin, l'excès des choſes crûës & froides, ou bien par un froid pris en dormant à terre, en s'expoſant trop au grand vent, &c.

Quand les accidens de ce mal commencent par un mal de cœur, le vomiſſement ſuit bien-tôt. Quand la douleur ſe fait d'abord ſentir dans les inteſtins, ſuit auſſi-tôt la diarrée : & comme quelquefois le mal de cœur & de ventre commencent enſemble, auſſi alors s'enſuit le dévoyement par haut & par bas. Dans le tems de ces accidens & de ces douleurs violentes, le pouls eſt fort déréglé, très-changeant, & communément néanmoins tenant du fuyant en bas nommé *Feou*.

Les accidens les plus violens étant ceſſez, ſi le pouls ſe trouve fort & regorgeant, le mal ſe peut aiſément guérir. Mais ſi le pouls eſt tardif, petit, délié, la maladie eſt très-dangereuſe, & bien difficile à guérir.

TEXTE.

DANS les pertes de ſang, ſoit par le nez, ſoit par la bouche, un pouls profond & délié eſt bon. Un pouls haut, trémuleux fort, marque que le danger eſt grand : s'il tient outre cela du dur, le malade en meurt, dit un Commentaire.

Dans les cardialgies & coliques, un pouls profond & délié eſt bon. Un pouls haut, trémuleux, fort, & long, eſt mortel.

COMMENTAIRE.

SUR cela un Commentaire dit que les cardialgies ou coliques peuvent venir de cauſes fort différentes. La régle qu'on vient de donner, n'eſt pas infaillible.

TEXTE.

IL y a diverſes eſpéces d'Epilepſie. En général dans ce genre de maladie, le pouls ſupeficiel & lent, eſt celui qui convient. Un pouls ſerré, plein, fort, & précipité, eſt de fort mauvais augure ; ſur-tout ſi l'épilepſie eſt de cette eſpéce, qui fait que le malade malgré lui ſerre fortement les dents, & ferme la bouche. Car quand ce dernier ſymptôme ſe trouve compliqué avec le pouls que nous venons de dire, les trois ames ſont orpheines, la mort eſt prochaine.

Il y a des épileptiques à qui ce ſymptôme n'arrive point, mais qui au contraire ouvrent fort la bouche, & pouſſent leur haleine, comme une vapeur épaiſſe & groſſiére, auſquels le viſage devient rouge, comme ſi l'on y avoit mis du vermillon. Ceux-ci, quoique difficiles à guérir, peuvent encore durer quelque tems.

Pour ceux à qui les cheveux ſe dreſſent, & la bouche écume, qui ne peuvent avaler aucun remede, qui ſont triſtes, mornes, inquiets, à qui le goſier râlle, & imite par ſes râllemens le cri d'une poule d'eau, qui ont des mouvemens violens & convulſifs ; ces malades ſont incurables ; ſur-tout ſi outre les précédens ſymptômes, vous remarquez qu'ils ayent le viſage bleuâtre, l'orbe des yeux rétréci, & la prunelle élargie ; & s'il leur arrive certaine ſueur, qui s'attachant aux poils du corps hériſſez, y forme une eſpéce de perle tenace, & non coulante. Encore eſt-ce pis, ſi ces ſueurs ſe trouvent huileuſes. Il ne faut point perdre ſa peine à traitter de tels malades.

Dans certaine maladie cauſée par abondance & plénitude interne d'humeurs malignes, le ventre s'enfle : il y a tenſion & douleur. On ſent à la région de l'eſtomach, dureté, roideur, ſéchereſſe accompagnée de vomiſſement ou de nauſée. En même tems on ſent aux mains & aux pieds une chaleur maligne & inquiétante.

Si l'on trouve en ce cas le pouls profond & délié, c'eſt fort mauvais ſigne, communément on en meurt, ſur-tout quand alors les ſelles & les urines ſont âpres.

Dans certaines autres maladies cauſées par abondance & plénitude externe d'humeurs, & par une chaleur interne, il arrive ordinairement des vomiſſemens, cela n'eſt que bon. Mais s'il y a en même tems diarrée fort liquide, le mal dès-lors eſt fort grand ; & ſi le malade n'en meurt pas, il aura du moins beaucoup de peine à ſe rétablir parfaitement. Que ſi avec le vomiſſement & la diarrée compliquez, vous lui trouvez un pouls fort & regorgeant, ne travaillez point à le guérir ; vous y perdriez votre peine.

Dans certaine hydropiſie, qui eſt une enflure ſuperficielle, cauſée par une humeur ou vapeur montante, qui rend communément la reſpiration difficile, le pouls ſuperficiel & gliſſant, eſt le pouls convenable. S'il devient tout-à-coup petit & délié, le mal eſt mortel. Vous y employeriez en vain tout votre art, le malade n'en réchappera pas.

Dans certaine maladie où le malade a une toux ſéche, rend du ſang par la voye des urines, eſt ſec & fort maigre : ſi vous trouvez le pouls fort, penſez-y avant que d'entreprendre un tel malade ; il eſt bien difficile à guérir.

Dans le crachement de ſang, un pouls profond & foible eſt bon. Si vous le trouvez plein & fort, cela eſt mortel.

Dans l'oppreſſion de poitrine cauſée par quelque intempérie que ce ſoit, le pouls gliſſant (*hoa*) eſt bon. Si au contraire il eſt aigre (*ſæ*) point de guériſon.

Dans la maladie nommée *tchong ngo* * où il y a enflure de ventre ſubite ; le pouls trémuleux court (*kin*), & délié (*ſié*), eſt bon. Le ſuperficiel & fort, (*feou ta*) eſt très-mauvais.

COMMENTAIRE.

* SUIVANT le Livre qui a pour titre, *les Sources des Maladies*, c'eſt quand un homme, ſoit de ſon tempérament, ſoit par un mauvais régime & des excès, étant fort foible, & par-là fort ſuſceptible des impreſſions étrangeres, eſt frappé de quelque maligne impreſſion qui lui fait ſubitement enfler le ventre, lui cauſe des douleurs violentes, & le réduit comme aux abois.

TEXTE.

DANS les bleſſures où il s'eſt perdu beaucoup de ſang, un pouls délié & comme vuide, eſt bon. Le plein, fort, vîte, eſt mauvais.

Quand à l'extrémité du *Cubitus* & au Carpe, le pouls eſt tellement trémuleux, court (*kin*) & (vîte) *ſou*, que ſes battemens de plus reſſemblent aux picotemens d'une aiguille de tête, & que le malade vômit & revômit par intervalles, le mal vient de certains vers nommez *kou*, & demande un prompt remede. Employez vîte les plus efficaces, dit une verſion : la vie eſt en grand danger. Une autre verſion dit : ſi le pouls eſt tellement vîte (*ſou*) qu'il ſoit en même tems mol, on peut encore faire vivre du tems le malade.

COMMENTAIRE.

LE Livre qui a pour titre *la Source des Maladies*, dit : dans la compoſition de la Lettre qui ſe lit *Kou*, il y a trois *tchong*, c'eſt-à-dire, trois vers qui ſont dans un même vaſe *min* où ils ſe font la guerre, & s'entremangent. Celui qui reſte vain-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 441 sur 577

queur des autres, eſt très-dangereux, & ronge les viſcéres de l'homme. Ceux qui en ſont attaquez, ont de fréquentes cardialgies ; il leur ſemble qu'on leur mord le cœur : ſouvent le viſage leur devient bleuâtre, & les yeux jaunes, & il leur arrive divers autres accidens de cette nature, extraordinaires, & ſans régle. Communément cet animal attaque d'abord le médiaſtin, d'où s'enſuivent crachémens ou vomiſſemens de ſang; & ſi l'on n'y apporte remede, il ronge les viſcéres dits *tſang* & *fou*, & cauſe la mort.

TEXTE.

DANS les attaques du poiſon, le pouls fort & regorgeant, eſt bon. S'il ſe trouve délié & petit, le danger eſt grand, ſur-tout s'il ſurvient vomiſſement de ſang ; car il eſt difficile de l'arrêter parfaitement, & communément la mort s'enſuit.

COMMENTAIRE.

DANS les autres vomiſſemens de ſang, le pouls profond & délié eſt bon. Il n'y a que dans ceux que le poiſon cauſe, où le fort & regorgeant eſt cenſé le bon.

TEXTE.

ENFIN, généralement parlant, pour juger & prononcer plus ſûrement ſi un malade mourra de ſa maladie ou non, rien de mieux que de conſulter le pouls du *Taitchong* : s'il ſe trouve avoir du mouvement & de la vigueur, le malade en réchappera. Si dans cet endroit-là le pouls eſt languiſſant & s'arrête, le malade en meurt.

COMMENTAIRE.

C'EST à un poûce & demi loin de l'articulation du gros doigt du pied.

NOTE.

AUJOURD'HUI les Médecins Chinois ne vont point conſulter le pouls à cet endroit-là, non pas même aux hommes.

Pronoſtics tirez de l'inſpection du Malade.

SI le malade a le coin intérieur des yeux jaune, c'eſt bon ſigne; communément il guérit. L'eſtomach eſt bon, dit un Commentaire.

Si les yeux lui ayant groſſi tout-à-coup, retombent, pour ainſi dire, c'eſt un homme mort, les cinq *tſang* ſont gâtez, dit le Commentaire.

Quand on remarque une couleur noire ſe répandre ſur les yeux, les oreilles, & le nez du malade, la maladie eſt bien difficile à guérir : & ſi cette couleur gagne juſqu'à la bouche, de dix malades à qui cela arrive, à peine en peut-on ſauver trois. Le ventricule eſt accablé par la trop grande humidité des reins, dit le Commentaire.

Quand le viſage eſt jaune, les yeux violets ou noirâtres, que le malade remuë les bras d'une maniere inquiette & ſans regle, un vent malin a ſaiſi le ventricule, & cauſe dans tout le corps une fermentation mortelle, l'eſtomach, dit le Commentaire, eſt accablé par le foye.

Si le viſage étant noir, les yeux ſont blancs, le rein droit, dit la porte de la vie, eſt abſolument gâté; le malade n'a pas plus de huit jours à vivre.

Quand on remarque qu'à un malade le viſage devient ſubitement violet, & peu à peu devient plus noir, il eſt rare qu'il en guériſſe. Le foye & les reins, dit le Commentaire, ne font plus leurs fonctions.

Quand le viſage devient rouge, les yeux blancs, & qu'il y a eu en même tems difficulté de reſpirer dans l'eſpace de dix jours, le ſort du malade ſera décidé. S'il paſſe au-delà, il en guérira. C'eſt, dit le Commentaire, le poûmon qui ſouffre de la trop grande chaleur du cœur.

Quand les yeux intérieurement deviennent ou jaunes, ou noirs, ou blancs, &

& que cela gagne juſqu'au nez, & à la bouche, c'eſt mauvais ſigne. (L'eſtomach, dit le Commentaire, ſouffre de l'intempérie humide du foye.)

Quand le viſage devenant violet, la bouche devient jaune, communément dans un demi jour le malade meurt: & ſi quelques autres circonſtances indiquent un terme moins court, du moins ne paſſe-t'il pas deux jours.

Quand les yeux deviennent troubles, que les dents ſe caſſent & ſe noirciſſent, ou que le viſage devenant d'un blanc pâle, les yeux deviennent noirs, ce ſont tous mauvais ſignes. (Le premier, dit le Commentaire, marque le foye & le cœur attaquez. Le ſecond marque l'eſtomach gâté: le troiſiéme, le poûmon attaqué; le quatriéme, les reins gâtez.)

Quand le malade ouvre la bouche comme certains poiſſons, & ne peut la refermer; qu'il y a expiration forte, & preſque point d'inſpiration, c'eſt un homme mort. (Suivant le Commentaire, le cœur & les poûmons ſont encore en bon état; mais le foye, & les reins ne font plus leurs fonctions.)

Quand le malade a le dos roide & ſans mouvement, les yeux fixes & comme immobiles, regardant ſeulement vers un endroit, que les lévres ſont ſéches, & comme brûlées, le viſage enflé, bleuâtre, ou noir, le mal eſt bien dangereux; à peine en guérira-t'il. Si de plus il y a délire, mouvemens inquiets & convulſifs, ſuivis de la perte de la parole, & accompagné de certaine odeur cadavereuſe, c'eſt un homme déſeſpéré.

Quand le malade ſent par tout le corps comme une réplétion totale, & que le dos lui devient violet, il ne paſſera pas trois jours. (L'eſtomach, dit le Commentaire, eſt accablé par l'intempérie du foye.)

Quand les pieds & les jambes manquent ſous un homme, que les genoux lui enflent extraordinairement, le mal eſt très-dangereux, communément l'on en meurt dans l'eſpace de dix jours.

Quand les jointures des membres perdent leur mouvement, & deviennent roides, le mal eſt mortel.

Quand les lignes de dedans les mains ſe trouvent effacées, le malade a peu à vivre.

Les levres noirâtres, le froid aux dents; une autre verſion dit, froid par tout le corps, perte involontaire d'urine, horreur de toute nourriture, ce ſont tous mauvais ſignes. S'ils ſe rencontrent, en même tems, en quatre jours, le malade eſt mort.

Quand les ongles du malade tant aux pieds qu'aux mains, deviennent violettes, puis noires, mauvais ſigne. Si cela dure pendant huit jours, communément le malade meurt; du moins ſa maladie eſt bien difficile à guérir. (C'eſt le foye qui eſt gâté, dit le Commentaire.)

Quand il ſurvient à un malade peſanteur aux lombes, douleur au dos, inquiétude par tout le corps, le mal eſt dans les os; il n'a plus que cinq jours à vivre.

Quand il ſurvient à un malade peſanteur par tout le corps, des urines rouges, & que ces ſymptômes perſéverent, le mal regne dans toutes les chairs, dans ſix jours le malade meurt.

Quand les ongles des mains & des pieds deviennent noirâtres, que le malade eſt impatient, & dit des injures à tout venant, que les jointures perdent leur mouvement, le malade aura peine à paſſer neuf jours. Mais ſi de plus ſes cheveux ſe hériſſent & deviennent comme du chanvre, il n'a qu'un demi jour de vie. (Suivant le Commentaire les inteſtins grêles ſont gâtez.) Enfin le malade cherche ſes habits en tâtonnant, & parle de mort; elle eſt en effet fort proche.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 443 sur 577

Dianoſtics & Pronoſtics des Maladies des cinq Tſang, *indépendamment du Pouls.*

DU FOYE.

LE viſage enflé, des clous ou puſtules noires, la langue recourbée & violette, abbattement par tout le corps, & ſur-tout aux bras & aux jambes, obſcurciſſement notable de la vûë, des larmes ſans ceſſe & ſans raiſon. Tout cela indique un foye gâté. Le malade meurt au huitiéme jour.

Douleur à la région des aiſſelles, les yeux rouges, fréquente colere, vertiges, ſurdité, tout cela indique un foye qui ſouffre de réplétion : (abondance d'humeurs, dit le Commentaire.) Il faut décharger ce viſcére en évacuant, & la cure pourra réüſſir.

Embarras dans les jointures & à la région des aiſſelles, vûë devenuë trouble, ongles deſſéchez, craintes, & gémiſſemens ſans grande cauſe, tout cela indique un foye qui ſouffre d'inanition. Il faut tendre à le fortifier, ſi l'on veut reüſſir dans la cure.

DU COEUR.

LE viſage devenu jaune, mais d'un jaune foncé & mêlé de noir, roideur aux épaules, regard fixe vers un endroit, mains enflées, ligne des mains effacées, paroles extravagantes, diſcours ſans ſuite ; tout cela indique le cœur preſſé, & comme étouffé de chaleur. Le malade à peine paſſera le jour.

Quand le malade ſent engourdiſſement & douleur au dos ; que malgré cela il rit ſans raiſon, qu'il ſent de tems en tems une ſéchereſſe extraordinaire à la langue, tout cela indique une mauvaiſe réplétion, dont le cœur ſouffre ; il faut évacuer. Le Medecin doit prendre garde à ne s'y pas tromper, attribuant mal-à-propos le mal à épuiſement.

Mais ſi le malade eſt triſte & dolent, facile à effrayer, pâle : s'il ſent de la roideur à la racine de la langue, & de la douleur depuis les lombes juſqu'au dos, c'eſt d'épuiſement que vient le mal. Il faut des cordiaux & des confortatifs.

DE L'ESTOMACH.

QUAND les pieds d'un malade enflent, & le ventre auſſi à la région du nombril, quand le malade a en même tems le viſage jaune & bourſouflé, qu'il lâche ſous lui ſans trop s'en appercevoir, qu'il a la peau de tout le corps âpre, & les lévres comme renverſées, tout cela indique un eſtomach entierement ruiné, le malade ne paſſera pas douze jours.

Quand il y a enflure de ventre jointe à conſtipation, paralyſie aux pieds, peſanteur par tout le corps, que le malade mange bien, mais n'en eſt pas moins abattu ; tout cela indique un eſtomach qui péche par mauvaiſe plénitude, il faut évacuer.

Mais quand à l'enflure du ventre ſurvient un mouvement d'entrailles, vomiſſement, indigeſtion continuée, diarrée. C'eſt foibleſſe d'eſtomach : il faut travailler à le fortifier.

DU POÛMON.

QUAND il y a grande expiration par la bouche, & point, ou peu d'inſpiration, que les lévres ſont comme renverſées qu'il n'y paroît plus de lignes, qu'elles deviennent noires & ſemblables à une méche à demi-brûlée, que la peau, le poil, & les ongles ſe deſſéchent ; tout cela indique un Poûmon entierement gâté. Le malade n'a qu'à prendre ſon routier, dans trois jours il faut partir.

Quand il y a douleur aux épaules, au dos, aux cuiſſes, toux, difficulté de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 444 sur 577

reſpirer, & ventoſitez remontantes. C'eſt de mauvaiſe plénitude que le Poûmon ſouffre, il faut travailler à le décharger, mais il y faut travailler promptement, tout délai eſt dangereux.

Quand il y a foible reſpiration, petite voix, toux par intervalle, & crachats mêlez de ſang, grande foibleſſe & accablement, il faut ſoûtenir & fortifier avant que d'uſer d'autres remedes.

DES REINS.

QUAND le viſage du malade devient noir, qu'il y a douleur de dents, que la vuë lui devient fort trouble, qu'il a des ſueurs ſpontanées & abondantes, qu'il ſent un tiraillement aux Lombes, qu'il a toûjours la peau comme moüillée, & que cependant les cheveux lui ſéchent, les Reins ſont abſolument gâtez. Quatre jours mettent le malade au tombeau.

Quand il y a certain gonflement de ventre, peſanteur par tout le corps, ſueur extraordinaire en mangeant, ou immédiatement après. Quand le malade eſt fort ſenſible au moindre vent, que le viſage & les yeux deviennent noirs & livides; qu'on n'aime point à parler, & que quand on parle, c'eſt d'une maniere languiſſante. Cela indique que les Reins ſont accablez d'une méchante plénitude. Déchargez-les.

Quand on ſent grand froid à la région des hypocondres, & douleur le long du dos, qu'il y a d'abord bourdonnement d'oreilles, puis eſpéce de ſurdité, que les urines ſont fort changeantes, ſoit pour la quantité, ſoit pour la qualité. Fortifiez les Reins; ils en ont beſoin.

DES FEMMES ENCEINTES.

QUAND le pouls du carpe eſt petit, (*ouei*) celui de la jointure gliſſant, (*hoa*) celui de l'extrêmité du *Cubitus* vîte, (*ſou*) & que cela dure ainſi du tems d'une maniere aſſez réguliere, & ſans autre changement, ſi ce n'eſt qu'on y découvre par intervalle quelques battemens ſemblables aux picottemens d'un oiſeau qui mange; la femme eſt enceinte, quoique la groſſeſſe ne paroiſſe point encore.

Quand en appuyant très-légerement les doigts, on trouve le pouls gliſſant & vîte, & qu'appuyant plus fortement, on le trouve petit, il y a groſſeſſe de trois mois.

Quand on trouve le pouls ſimplement vîte, qu'il ne ſe relâche & ne s'éparpille point, la groſſeſſe eſt de cinq mois; ſi le pouls ſe trouve tel à la main gauche, la femme eſt groſſe d'un garçon. Si c'eſt à la main droite, la femme eſt groſſe d'une fille. Ceci ſe dit du pouls du carpe, & cette diſtinction de main gauche & de main droite ſe doit auſſi appliquer au pouls de la jointure gliſſant, dont on a parlé.

Pour celui de l'extrêmité du *Cubitus*, il ſuffit de prendre garde s'il n'y a point d'interruption dans ſes battemens. Cette circonſtance, jointe à ce qu'on a dit des pouls du carpe & de la jointure, indique groſſeſſe.

Un autre exemplaire de ce Livre dit, au quatriéme mois de la groſſeſſe, voulez-vous ſçavoir ſi c'eſt d'un fils ou d'une fille que la femme eſt groſſe? Vous le pouvez connoître en deux manieres.

1°. Si le pouls eſt vîte à la main gauche, (il ne diſtingue point ſi c'eſt au carpe ou ailleurs, ou ſi c'eſt aux trois endroits) la femme eſt enceinte d'un fils. Si le pouls eſt vîte à la main droite, c'eſt d'une fille.

2°. Si à la main gauche le pouls eſt profond mais plein, la femme eſt enceinte d'un fils; ſi à la main droite le pouls eſt ſuperficiel & fort, c'eſt d'une fille. Si aux deux mains le pouls eſt profond, mais plein, ce ſont deux garçons.

Quand une femme groſſe eſt à terme, ſi vous lui trouvez le pouls que quelques-uns nomment égaré (*Li king* *) &

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 445 sur 577

que la femme ſente de la douleur au ventre & aux reins en même tems, elle accouche dans un demi-jour.

COMMENTAIRE.

C'EST, dit un Commentaire, quand il bat trois fois dans l'eſpace d'une inſpiration. Un autre dit: c'eſt quand il ne bat qu'une fois dans l'eſpace d'une inſpiration, & prétend que cela arrive quand le pouls eſt en même tems profond, délié, & gliſſant.

TEXTE.

QUAND la femme en couche ſent dans le corps une peſanteur extraordinaire, qu'elle a tantôt friſſon, tantôt chaleur, que le deſſous de ſa langue eſt chaud, le deſſus froid, l'enfant eſt mort, ou va mourir, & la mere meurt auſſi ſans accoucher.

Quand la femme en couche a le viſage rouge & la langue violette, ordinairement elle accouche d'un enfant mort, ſans en mourir: mais quand elle a la bouche & les lévres violettes, & que la bouche écume, elle meurt, & ſon fruit auſſi.

Quand elle a le viſage violet, mais la langue rouge, & qu'il lui ſort par la bouche beaucoup d'écume, l'enfant vient vivant, & la mere meurt.

Quand à une femme nouvellement accouchée le pouls ſe trouve médiocrement lent & gliſſant, il eſt bon. S'il ſe trouve plein, fort, trémuleux, ſerré, la mort eſt proche.

De même ſi le pouls ſe trouve petit & profond, il eſt bon; s'il eſt dur & ferme, c'eſt mauvais ſigne.

De même quand vous lui trouvez le pouls du carpe fort vîte, tout en feu, & ſans régle, elle en meurt. S'il eſt délié & profond, de maniere qu'en appuyant les doigts juſqu'à ſentir les os, ce pouls ne laiſſe pas d'être ſenſible, elle n'en mourra pas.

EXTRAIT

EXTRAIT
DU PEN TSAO CANG MOU,
C'EST-A-DIRE,
DE L'HERBIER CHINOIS
OU
HISTOIRE NATURELLE DE LA CHINE,
POUR L'USAGE DE LA MEDECINE.

CET Ouvrage a été entrépris & composé par un Docteur de la Famille ou Dynastie des *Ming*, appellé *Li che tchin*. Mais la mort ayant surpris cet Auteur, avant qu'il y eût mis la derniere main, son fils, après l'avoir revû & augmenté, présenta à ce sujet une Requête à l'Empereur *Van lie*, la vingt-quatriéme année de son regne, & sur cette Requête l'Empereur donna ordre au Tribunal du *Li pou*, ou des Rites, de publier cet Ouvrage, lequel a été réimprimé de nouveau à la vingt-deuxiéme année du regne de feu l'Empereur *Cang hi*.

PREFACE,

Où l'on voit l'idée & la division générale de tout l'Ouvrage.

CETTE Histoire comprend en tout cinquante-deux Livres. Les deux premiers Livres traittent de tous les *Pen tsao*, ou Herbiers, qui ont été composez depuis l'Empereur *Chin nong* (*a*), jusqu'au tems auquel vivoit *Li che tchin*, & de tous les Auteurs qu'il cite. Ils contiennent ensuite plusieurs fragmens des Ouvrages de l'Empereur *Chin nong*, & de l'Empereur *Hoang ti* (*b*): c'est-à-dire, des Livres Classiques de la Médecine.

Le troisiéme & quatriéme Livre sont des inductions ou répertoires des divers remedes, qui sont propres pour toutes sortes de maladies.

(*a*) Premier Inventeur de la Médecine Chinoise.

(*b*) Celui qui a rédigé la Médecine dans un corps de Science.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 447 sur 577

Le cinquiéme, ſixiéme & ſeptiéme traittent de trois Elémens; à ſçavoir de l'Eau, dont on diſtingue de quarante-trois ſortes; du Feu, dont on diſtingue onze ſortes; & de la Terre, dont on diſtingue ſoixante ſortes.

Le huitiéme, neuviéme, dixiéme, & onziéme traittent du Métal, & des Pierres: du Métal, de vingt-huit ſortes; & des Pierres qui ſont diſtinguées en trois genres; le premier genre, qui eſt des pierres précieuſes, quatorze ſortes: le ſecond genre, eſt des pierres ordinaires, ſoixante-onze ſortes: le troiſiéme genre, eſt des fauſſilles ou minéraux, vingt ſortes: outre cela vingt-ſept ſortes d'autres qui approchent des précédentes.

Le douziéme & les ſuivans, juſqu'au vingt-huitiéme, traittent des Plantes, qui ſont diſtinguées ſous onze genres différens: ſçavoir, le premier genre, eſt des Plantes des Montagnes, ſoixante-dix ſortes.

Le ſecond genre, eſt des Plantes odoriférantes, cinquante-ſix ſortes.

Le troiſiéme genre, eſt des Plantes des plattes campagnes, cent vingt-ſix ſortes.

Le quatriéme genre, eſt des Plantes veneneuſes, quarante-ſept ſortes.

Le cinquiéme genre, eſt des Plantes rampantes, ou qui ont beſoin d'appui, ſoixante-treize ſortes: & vingt-neuf ſortes d'autres qui approchent des eſpéces précédentes.

Le ſixiéme genre, eſt des Plantes aquatiques, vingt-deux ſortes.

Le ſeptiéme genre, eſt des Plantes qui croiſſent ſur les pierres, dix-neuf ſortes.

Le huitiéme genre, eſt des Plantes de la nature de la mouſſe, vingt-ſix ſortes: plus, des Plantes d'eſpéces mêlées, neuf ſortes, qui ont leur uſage dans la Médecine, & cent cinquante-trois ſortes qui en ſont rejettées, quoiqu'elles ſoient connuës, & ayent chacune ſon nom particulier.

Le neuviéme genre, eſt des Plantes, dont les graines ſervent à la nourriture, comme le bled, le ris, le millet, les pois, les féves, &c. quarante-quatre ſortes.

Le dixiéme genre, eſt des Plantes, dont les graines ſervent à faire du vin, ou autres liqueurs à boire, vingt-neuf ſortes.

Le onziéme genre, eſt des Plantes légumineuſes; 1°. De celles qui ont une odeur & ſaveur forte, trente-deux ſortes. 2°. De celles qui portent des fruits, tels que ſont les concombes, les citroüilles, &c. onze ſortes. 3°. De celles qui croiſſent dans l'eau, ſix ſortes. 4°. De celles qui ſont de la nature des champignons, &c. quinze ſortes.

Le vingt-neuviéme Livre & les ſuivans, juſqu'au trente-ſeptiéme, traittent des Arbres, qui ſont diſtinguez en douze genres, dont ſix ſont d'Arbres fruitiers, & ſix de ceux qui ne portent point de fruit.

Le premier genre des fruitiers, eſt de ceux qui croiſſent en pleine campagne; il y en a onze ſortes.

Le ſecond, eſt des Arbres des Montagnes, trente-quatre ſortes.

Le troiſiéme des fruitiers ſauvages, tels que ceux qui ſe trouvent chez les Barbares, c'eſt-à-dire, à l'Oüeſt & au Nord, hors de la Chine.

Le quatriéme, eſt de ceux dont les fruits entrent dans l'aſſaiſonnement des ragoûts, vingt-trois ſortes.

Le cinquiéme, eſt des plantes qui portent des fruits légumineux, comme melons, &c. neuf ſortes.

Le ſixiéme, eſt auſſi des plantes qui portent des fruits aquatiques, ſix ſortes: plus, vingt-trois ſortes qui approchent de quelqu'une de toutes les eſpéces précédentes.

Des Arbres non-fruitiers, le premier genre eſt des Arbres, dont le bois eſt odoriférant, trente-cinq ſortes.

Le ſecond genre, eſt des grands Arbres de haute-futaye, cinquante-deux ſortes.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 448 sur 577

Le troiſiéme genre, eſt des Arbuſtes, cinquante ſortes.

Le quatriéme, eſt de ceux qui ont beſoin d'appui pour croître, douze ſortes.

Le cinquiéme, de ceux qui croiſſent en broutilles, quatre ſortes.

Le ſixiéme, eſt d'eſpéces mélées, ſept ſortes.

Le trente-huitiéme Livre traitte des vieux habits & vieux utenciles, qui entrent dans la Médecine: des habits ou étoffes, vingt-cinq ſortes; & des utenciles, cinquante-quatre ſortes.

Le quarantiéme Livre & les ſuivans, juſqu'au quarante-ſixiéme, traittent des Inſectes, ſous quatre genres différens.

Le premier genre, eſt des Inſectes qui ſe multiplient par la voye des œufs, quarante-trois ſortes.

Le ſecond genre, eſt de ceux qui s'engendrent de la pourriture du bois, &c. trente-une ſortes.

Le troiſiéme genre, eſt de ceux qui s'engendrent d'humidité, vingt-trois ſortes.

Le quatriéme, eſt des Inſectes à écailles, dont on diſtingue quatre eſpéces ſubalternes: ſous la premiere, où eſt compris le Dragon, & autres ſemblables, neuf ſortes: ſous la ſeconde, qui eſt des ſerpens, dix-ſept ſortes: ſous la troiſiéme, qui eſt des poiſſons écaillez, vingt-huit ſortes: ſous la quatriéme, qui eſt des poiſſons non-écaillez, plus de trente ſortes: ſous la cinquiéme, qui eſt de ceux qui ſont munis de cuiraſſes; ſoit comme les Tortuës, Cancres, Crabes, &c. dix-ſept ſortes; ſoit comme les Huitres, les Moules & autres Coquillages, vingt-neuf ſortes.

Les quarante-ſeptiéme, quarante-huitiéme, & quarante-neuviéme Livres traittent des oiſeaux ſous quatre genres différens.

Le premier genre eſt des Oiſeaux Aquatiques; treize ſortes.

Le ſecond genre eſt des Oiſeaux Domeſtiques, & du Gibier; vingt-deux ſortes.

Le troiſiéme genre eſt des Oiſeaux Champêtres; dix-ſept ſortes. Le quatriéme eſt des Oiſeaux de Montagnes; treize ſortes.

Les cinquantiéme & cinquante-uniéme Livres traittent des Animaux ſous quatre genres différens.

Le premier genre eſt des Animaux Domeſtiques; vingt-huit ſortes.

Le ſecond genre eſt des Animaux ſauvages; trente-huit ſortes.

Le troiſiéme genre eſt du Rat & d'autres animaux ſemblables; douze ſortes.

Le quatriéme genre eſt des Animaux extraordinaires, comme le Singe, &c. huit ſortes.

Le cinquante-deuxiéme Livre traitte du Corps Humain, & de toutes ſes différentes Parties qui ſervent à la Medecine; en tout, trente-cinq ſortes.

AVERTISSEMENT.

LE premier *Pen tſao* ou *Herbier* dont il eſt fait mention dans les Livres Chinois, eſt celui de l'Empereur *Chin nong*, lequel étoit diviſé en trois Livres, & contenoit trois cent ſoixante ſortes de Plantes, ou choſes médicinales, diſtribuées en trois ordres. Enſuite on en ajoûta une fois autant à ces premieres, & ce fut le ſecond *Pen tſao* qui parut ſous le nom de *Leang tao hong king*.

Depuis ces deux premiers il en a paru pluſieurs autres en différens tems, ſurtout ſous la famille des *Tang*, & ſous celle des *Song* beaucoup plus amples.

Mais parce que ces ſortes d'Ouvrages, en ſe multipliant, ſont devenus confus,

& pleins de fautes, & qu'on n'y trouvoit pas l'ordre & l'arrangement néceſſaire, *Li che tchin*, pouſſé du déſir de ſervir le public, a compoſé celui-ci, où il a fait entrer tout ce qu'il a trouvé de bon dans les précédens, & y a ajoûté outre cela beaucoup du ſien.

Mais afin d'y mettre quelque ordre, pour en rendre l'uſage facile, il a rédigé toutes les ſortes de Plantes dont il traitte, à ſeize *pou*, ou claſſes, ou genres ſupérieurs, qu'il diviſe en ſoixante eſpéces ou genres ſubalternes : puis toutes les ſortes de Plantes qui ſont contenuës ſous chacun de ces genres ſubalternes; il les diſtribuë en trois Ordres, ſuivant la force & la vertu de chacune.

Et parceque le feu & l'eau ſont les deux premiers Elémens, & comme les deux premiers principes de toutes les autres productions, cet Ouvrage commence par ces deux Elémens.

En ſecond lieu, il traitte de la Terre, parceque la Terre eſt comme la mere de toutes choſes.

En troiſiéme lieu, des métaux, & des pierres que la terre engendre dans ſon ſein, & qui en ſont comme les parties.

En quatriéme lieu, des plantes, des grains, des légumes, des fruits & des arbres qu'elle produit hors de ſon ſein.

En cinquiéme lieu, des vieux habits ou utenciles, dont la matiere eſt tirée des eſpéces précédentes.

En ſixiéme lieu, des inſectes, des poiſſons, & autres eſpéces qui ſont écaillées, ou munies de cuiraſſes; des oiſeaux, & des animaux quadrupedes.

En dernier lieu, du corps de l'homme : de ſorte que cet ordre commence par ce qu'il y a de plus vil & de plus commun dans la nature, & finit par ce qu'il y a de plus relevé & de plus excellent.

Pour ce qui eſt de l'ordre que l'Auteur du *Pen tſao* a gardé, en traittant de chaque eſpéce ; il commence l'explication de chacune par l'expoſition du nom. Et comme les diverſes ſortes de choſes ont eu des noms différens, ſelon les divers âges & les différens Auteurs qui en ont parlé; *Li che tchin* a eu ſoin de les marquer tous exactement, & de les ranger après celui qui étoit de ſon tems le plus commun, pour conſerver l'origine du *Pen tſao*, ou Herbier.

Enſuite il fait & donne la deſcription de chacune; il parle du lieu où elle croît, & comment : il dit de quelle maniere on les ſerre, ou on les cuëille.

Enfin il diſcute ce qu'il y a de controverſé ou d'incertain dans chacune, ce qu'il y a de certain & de faux : puis il parle de la maniere dont on les prépare, ſoit pour les garder, ſoit pour en faire uſage. Il parle enſuite de leur nature, de leurs qualitez, de leur odeur, & de de leur ſaveur. Après quoi il traitte de leurs vertus & uſages, ou de leurs effets, & finit en donnant les recettes & les doſes de chacune. Or, dans l'ancien *Pen tſao*, on comptoit deux mille neuf cens trente-cinq recettes différentes, auſquelles on en a ajoûté onze cens ſoixante-un autres modernes.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 450 sur 577

PEN TSAO TI Y KIUEN.

PREMIER LIVRE DE L'HERBIER CHINOIS

PREMIER PARAGRAPHE.

*De l'origine de l'*Herbier, *ou* Pen tsao, *& de tous les Herbiers anciens & modernes, qui ont paru juſqu'à préſent.*

1. C'Eſt une Tradition fort ancienne qu'il y a eu un *Herbier* diviſé en trois Livres, & intitulé *Pen tſao king ſan kiuen*, dont on prétend que l'Empereur *Chin nong* a été l'Auteur : mais on ne ſçait perſonne qui ait vû cet Ouvrage.

Si l'on s'en rapporte à ce que dit *Hoaï nan tſeë*, ancien Auteur, l'Empereur *Chin nong*, en faiſant par le goût l'épreuve de toutes ſortes de Plantes & Herbes Médecinales, dans un ſeul jour en connut ſoixante-dix ſortes qui avoient une qualité veneneuſe. Et c'eſt de-là que la Medecine-pratique a pris ſon origine.

Anciennement avant l'invention des Lettres, cette ſcience paſſoit d'une génération à l'autre par la tradition & par les enſeignemens faits de vive voix, & on lui donnoit le nom de *Pen tſao*. Mais depuis les régnes des deux familles des *Han* le nombre des Médecins s'étant fort multiplié, & les recettes anciennes ayant été jointes aux modernes, on a commencé de voir dans les formes des Livres de recettes, ſous le titre de *Pen tſao*.

Dans un Livre ou Chronique, qui a pour titre, *Ti ouang ki ché ki*, il eſt dit que l'Empereur *Hoang ti* ordonna à *Ki pé cao* d'examiner les ſaveurs des Plantes & des Arbres, & d'en faire un *Pen tſao king*, ou Corps d'hiſtoire, & de déterminer les recettes pour guérir toutes ſortes de maladies : ce qui fait voir que le nom de *Pen tſao* a commencé à être en vogue dès le tems de l'Empereur *Hoang ti*.

Au reſte le *Pen tſao* de *Chin nong* contient ſix eſpéces de choſes médecinales ; ſçavoir, des pierres précieuſes, des pierres ordinaires, des Plantes, des arbres & des animaux. Mais parce qu'entre elles le plus grand eſt du genre des Plantes ; c'eſt pour cela que tout l'Ouvrage en tire ſon nom, & qu'on l'appelle *Pen tſao*, c'eſt-à-dire, l'origine ou la racine des Plantes.

En y comprenant le *Pen tſao* de *Chin nong*, & celui de *Li ché tchin*, on en compte juſqu'à trente-neuf différens, qui ont paru en différens tems, & ſous différens Empereurs.

2. *Li ché tchin* dit que le *Pen tſao* de *Chin nong* comprend dans trois ordres différens trois cens ſoixante-cinq ſortes de remedes, nombre qui répond à celui des dégrez du Ciel, & que *Leang tao hong king* y en ayant ajoûté une fois autant, compoſa ſon *Pen tſao*, qui en contient ſept cens trente ſortes en ſept Livres, & qui fut nommé *Ming y pié lou pen tſao*, parce que les trois cens ſoixante-cinq ſortes qu'il ajoûta à celles de *Chin nong*, ſont tirées des plus fameux Médecins qu'il y ait eu depuis le regne des *Han*, & que pour diſtinguer les unes des autres, il marqua les premiers avec des caracteres noirs, & les derniers avec des caracteres rouges.

Regne des Han.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 451 sur 577

3. Avant le *Ming y pié lou pen tſao*, il en avoit paru un autre ſous ce titre : *Tſai yo lou* ; c'eſt-àdire, *Traité des Herbes & Remedes*, en deux Livres, compoſé par *Tong kiun*, vaſſal de l'Empereur *Hoang ti*.

4. Sous le regne des *Han* parut le *Luei cong y a toui*, qui eſt une eſpece de *Pen tſao* en deux volumes, fait par *Luei cong*.

5. Le *Pen tſao* qui a pour titre : *Li ché yo lou*, parut ſous le même regne en trois Livres, qui n'étoient autre choſe que les trois Livres du *Pen tſao* de *Chin nong*, raccommodez par *Li tang chi*.

6. Celui-ci fut ſuivi du *Pen tſao* intitulé *Ou ché, Pen tſao*, compoſé ſous le même regne des *Han* par un Auteur nommé *Ou* ; il n'y a qu'un ſeul Livre.

7. Le dernier *Pen tſao* du regne des *Han*, eſt intitulé : *Luei cong pao tchi lun*. Il traitte de la nature des Remedes, & de la maniere de les préparer. Il contient trois Livres : *Luei cong* eſt le nom de l'Auteur.

Regne des TANG.

L'Empereur *Tang*, Chef de la famille Impériale de ce nom, employa vingt-deux perſonnes des plus habiles de l'Empire, pour faire un nouveau *Pen tſao*,

8. qui pour cette raiſon fut appellé *Tang pen tſao*, ou *Tang ſin pen tſao*. Il contient cinquante-trois Livres, & a été fait ſuivant le *Pen tſao* de *Leang tao hong king*.

Après le *Tang pen tſao*, parut un autre Livre avec ce titre : *Yo tſong kiué*, en deux Livres, dont l'Auteur s'appelloit *Tchang tchin kiuen*.

Et après celui-ci on vit un nouvel *Herbier* qui portoit ce titre : *Yo ſing pen tſao*, en quatre livres.

9. Enſuite *Sun ſſeë miao* compoſa ſon Ouvrage qui contient trente Livres, ſous le titre *Tſien kin ché tché*.

10. Bien-tôt après on vit un autre *Pen tſao* avec ce titre : *Tché leao pen tſao*, en treize Livres par un certain *Mong tſan*.

11. Celui-ci fut ſuivi d'un autre intitulé *Pen tſao ché y* en dix Livres, compoſé par *Tchin tſang ki*.

12. Sous le regne de la même famille, *Li ſun* fit un *Pen tſao* particulier des Plantes & autres choſes de la mer, qu'il comprit en ſept Livres, & donna ce titre à ſon Ouvrage : *Hai yo pen tſao*.

13. Le treiziéme *Pen tſao* a pour titre : *Sseë chin pen tſao*. Il contient cinq Livres. Son Auteur eſt *Siao ping*, du regne des *Tang*.

14. Le quatorziéme eſt intitulé : *Chan fan pen tſao*. Il contient cinq Livres. L'Auteur s'appelle *Yang ſoën tchi* : il vivoit ſous la Dynaſtie des *Tang*.

15. Le quinziéme s'appelle *Tſao yn y*. Il contient deux Livres. Son Auteur étoit *Li han coüang*, du regne des *Tang*.

16. Le ſeiziéme eſt le *Pen tſao ſing ſſeë luei*. Il ne contient qu'un Livre, & ſans nom d'Auteur.

17. Le dix-ſeptiéme eſt le *Tché ſing pen ſao*, dont *Tchin ſſeë leang* eſt l'Auteur. Il contient dix Livres.

18. Le dix-huitiéme a pour titre, *Chou pen tſao*. Les Docteurs appellez *Han ling* en ſont les Auteurs. Il contient vingt Livres. Cet Ouvrage & les douze précédens ſont tous du tems des *Tang*.

Regne des SONG.

19. Le dix-neuviéme fut intitulé *Cai pao pen tſao*, du nom du premier Empereur de la famille des *Song*, par ordre duquel neuf des plus habiles de ſon Empire compoſerent cet Ouvrage, qui outre les ſortes de Plantes & choſes médecinales expliquées dans le *Pen tſao* de *Chin nong*, en contient cent trente-trois nouvelles, ajoûtées de nouveau ; enſorte que celles-ci paroiſſent avec des caracteres noirs, & celles-là ſous des caracteres blancs.

20. Le vingtiéme s'appelle *Kia yeou pou tchu pen tſao*, compoſé par les Mandarins ou Officiers du *Quang lou ſſeë*, Tribunal qui a ſoin de la dépenſe qui ſe fait dans la Maiſon Impériale. Cet Ouvrage contient vingt Livres.

21. Le vingt-uniéme eſt intitulé : *Tou king pen tſao*. Il contient vingt-un Livres, où on voit toutes les figures des herbes, des plantes, & autres choſes médecinales. L'Empereur *Tſong gin tſëë* avoit envoyé ordre dans toutes les Provinces qu'on les deſſinât toutes, & qu'on les portât à la Cour.

22. Le vingt-deuxiéme eſt appellé *Tching*

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 452 sur 577

luei pen tsao. L'Auteur qui s'appelle *Tang chin ouei*, ayant ramassé tous les *Pen tsao* des siécles précédens, en composa le sien, puis le présenta à l'Empereur *Hoei tsong*, qui en changea le titre, & le fit appeller *Ta koën pen tsao.*

23. Le vingt-troisiéme porte ce titre: *Pen tsao pié choüé.* Son Auteur se nomme *Tching tching.*

24. Le vingt-quatriéme est le *Ge hoa tchu kia pen tsao.* Il contient vingt Livres. *Gé hoa* est le nom de l'Auteur.

25. Le vingt-cinquiéme est intitulé *Pen tsao yuen y* en trois Livres. L'Auteur se nomme *Keou tsong ché.*

26. Le vingt-sixiéme s'appelle *Kié cou tchin tchu nan.* Un Livre en tout: *Kié cou* est le nom de l'Auteur, ou bien *Tsang yuen sou.* Cet Ouvrage & les précédens sont tous du Regne des *Song.*

Régne des YUEN.

27. Le vingt-septiéme est appellé *Yong yo fa siang*, en un seul Livre. L'Auteur qui vivoit du tems de la Famille des *Yuen*, s'appelle *Li cao*, ou bien *Hao tong koën.*

28. Le vingt-huitiéme est le *Tang ge pen tsao*, en deux Livres. L'Auteur se nomme *Vang hao cou.*

29. Le vingt-neuviéme porte le titre *Gé yong pen tsao.* Il contient huit Livres. Le nom de L'Auteur est *Ou soüi.*

30. Le trentiéme se nomme *Pen tsao co co.* Il a été fait par un nommé *Hou in.*

31. Le trente-uniéme a pour titre *Pen tsao yuen y pou y.* Son Auteur est *Tchu tching king*: on l'appelle aussi *Tan ki.* Cet Ouvrage & les quatre précédens ont été faits sous le regne des *Yuen.*

Regne des MING.

32. Le trente-deuxiéme est le *Pen tsao fa hoei*, en deux Livres. L'Auteur est *Siu yen chun*, sous le regne de l'Empereur *Hong vou*, fondateur de la Dynastie *Ming.*

33. Le trente-troisiéme s'appelle *Kiéou hoang pen tsao*, en quatre Livres. Il a été fait par un Prince nommé *Tching tchai*, lequel ayant compassion du Peuple affligé par les calamitez publiques, & surtout par la sécheresse & la stérilité de la terre, composa cet Ouvrage, qui contient quatre cens quarante sortes d'herbes ou d'arbres, dont il prit connoissance, avec le secours des Villageois & des Laboureurs, qui n'ayant rien à manger, alloient chercher dans les Montagnes parmi les arbres & les herbes sauvages, de quoi sustenter leur misérable vie, & en apportoient tous les jours plusieurs sortes de nouvelles. Cet Ouvrage est aussi du tems de l'Empereur *Hong vou.*

34. Le trente-quatriéme est intitulé: *King sin yu tse.* Il a été composé par un Prince nommé *Ning hien vang*, du regne de l'Empereur *Sun te.* Il contient deux Livres.

35. Le trente-cinquiéme est le *Pen tsao si yao.* Il a été composé par *Vang lun* sous le regne de l'Empereur *Hong tchi.* Il contient huit Livres.

36. Le trente-sixiéme est le *Tché ou pen tsao.* L'Auteur est *Vang li*, du regne de *Tching te.* Il contient deux Livres.

37. Le trente-septiéme est le *Tche kien pen tsao.* Ces deux ouvrages traittent des alimens médicamenteux, & des alimens convenables à chaque maladie. L'Auteur s'appelle *Ning yuen*: il vivoit sous l'Empereur *Kia tsing.*

38. Le trente-huitiéme est le *Pen tsao hoei pien.* L'Auteur *Vang ki.* Il vivoit du regne de l'Empereur *Kia tsing.* L'Ouvrage contient vingt Livres.

39. Le trente-neuviéme est intitulé: *Pen tsao mong suen.* Il contient douze Livres. L'Auteur est *Tchin kia meou*, du regne de *Kia tsing*, Empereur.

40. Le quarantiéme est le *Pen tsao cang mou.* Cet Ouvrage a été commencé sous le regne & par l'ordre de l'Empereur *Kia tching*, par le Docteur *Li ché tchin*, lorsqu'il étoit *Tchi hien*; c'est-à-dire, Gouverneur d'une Ville du troisiéme Ordre, & achevé sous l'Empereur *Van lie.* L'Auteur a composé cet Ouvrage de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans tous les *Herbiers* & autres Livres de Médecine, anciens & modernes, & y a ajoûté trois cens-soixante & quatorze recettes. Dans

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 453 sur 577

tout l'Ouvrage on en compte en tout juſqu'à huit mille cent ſoixante.

Après ſuit un *Index* de toutes les eſpéces de Plantes & autres choſes médecinales, dont il eſt traitté dans chacun de tous ces *Pen tſao*, & du nombre & des eſpéces que *Li ché tchin* a tirées de chacun, pour compoſer celui-ci.

EXTRAIT

DU PEN TSAO DE L'EMPEREUR CHIN NONG.

TEXTE.

IL y a cent vingt ſortes de drogues ou remedes du premier ordre, qui dans la medecine tiennent le rang, & font comme la fonction du Souverain. Les remedes ſont de la nature des alimens & par leur ſuc nourriſſant, ſervent à l'entretien de la vie, reſſemblant en cela au Ciel.

Comme ces remedes n'ont aucune qualité veneneuſe ou maligne, quelque quantité que vous en preniez, & quelque long-tems que vous en uſiez, ils ne font jamais de mal. En un mot, ſi vous voulez avoir le corps diſpôs & léger, entretenir les eſprits dans une juſte égalité, & conſerver votre enbonpoint, même dans la vieilleſſe, uſez des remedes contenus dans le premier Livre.

Il y a auſſi cent vingt ſortes de drogues ou remedes du ſecond ordre, qui dans la Médecine font comme la fonction de Miniſtres ou d'Officiers domeſtiques. Ces remedes donnent au corps une diſpoſition qui rend l'homme plus capable des fonctions propres de ſa nature, dont ils tiennent en quelque façon.

Entre ces remedes il y en a qui ont une qualité maligne, & il y en a qui ſont entiérement innocens ou incapables de nuire: c'eſt pourquoi il faut apporter un grand ſoin à connoître leurs vertus & leurs uſages. En un mot, ſi vous voulez diminuer la violence des maladies; & rétablir les forces débilitées, ſervez-vous des remedes contenus dans le ſecond Livre.

Pour les drogues ou remedes du bas ordre, il y en a cent vingt-cinq ſortes, qui dans la Médecine font comme la fonction d'Officiers du dehors, & ceux-ci ſervent particuliérement à guérir les maladies. Ils tiennent de la nature de la Terre, & ont tous beaucoup de malignité, ou quelque qualité veneneuſe. Il ne faut pas en uſer long-tems de ſuite. En un mot, ſi vous voulez chaſſer hors du corps un froid, une chaleur étrangere, un mauvais air, ou quelque malignité qui peut ſe trouver dans les eſprits, lever quelque obſtruction, ou diſſiper quelques amas d'humeurs, & guérir les maladies; ayez recours aux remedes du troiſiéme Livre.

Parmi les Remedes, il y en a qui tiennent lieu de *Kiun*, ou Souverain: il y en a qui tiennent lieu de *Tchin*, ou Miniſtres du dedans; & il y en a qui tiennent lieu de *Tſo ché*, ou d'Officiers du dehors. Et la bonté d'une médecine vient de la juſte proportion & du tempérament de ces diverſes ſortes de remedes. Le *Kiun* ou Souverain doit être unique. Il faut deux *Tchin* ou Miniſtres du dedans; trois *Tſo*, ou Officiers généraux au dehors, & cinq *Ché*, ou Officiers ſubalternes. Un *Kiun*, trois *Tchin*, & neuf *Tſo ché*, eſt auſſi une juſte proportion.

Entre les remedes, il y en a qui tiennent de la nature d'*Yn*, il y en a auſſi qui tiennent de la nature d'*Yang*, & c'eſt à quoi il faut avoir extrêmement égard, quand on les joint les uns aux autres. Certains remedes ont auſſi entr'eux des relations ou rapports ſemblables à ceux qui ſe trouvent entre la mere & l'enfant, & entre le frere aîné & le cadet.

Les

Les choſes qui ſont employées dans les remedes, ſont de diverſes ſortes. Si vous parlez de celles qui ſont tirées des végétaux ; ce ſont la racine, la tige, la fleur, le fruit, & les feüilles, &c. Si vous parlez de celles qui ſont doüées de ſentiment, ce ſont la peau, les os, & la chair.

COMMENTAIRE.

LE Médecin *Yuen ſou* dit : Dans tout le genre des choſes médecinales, qui ont leur racine en terre, cette moitié, qui eſt hors de terre, & qui s'éleve en haut, eſt formée par le feu & les eſprits, qui montent dans le corps de la plante, & les rameaux d'où naiſſent les feüilles, s'appellent *Ken*, ou branches : & cette moitié qui eſt dans la terre, eſt formée par le ſuc & les eſprits, qui deſcendent dans le corps de la plante ; & ſes branches qui pénetrent en terre, s'appelle *Chao*, ou rameaux.

A l'égard des malades, dont la maladie réſide dans le *Chang tſiao*, ou *Tchong ſiao*, c'eſt-à-dire, dans la cavité ſupérieure ou mitoyenne du corps, il faut ſe ſervir du *Ken* ou branche, c'eſt-à-dire, des parties ſupérieures de la Plante : & à l'égard de ceux dont la maladie réſide dans la cavité inférieure, ou *Hia tſiao*, qui eſt le bas-ventre, il faut ſe ſervir des *Chao*, ou rameaux des racines ; c'eſt-à-dire, des parties inférieures de la Plante. Le *Ken*, ou les branches de la Plante montent en haut ; & les *Chao*, ou racines deſcendent en bas.

La moitié ſupérieure du corps de l'homme tient d'*Yang*, & de la nature du Ciel : ainſi les remedes convenables pour cette partie du corps, c'eſt la tête, ou les ſommitez des Plantes ; le corps de la Plante, c'eſt-à-dire, le tronc, eſt pour les maladies du *Tchong tſiao*, ou cavité mitoyenne, qui eſt le haut-ventre. La moitié intérieure du corps de l'homme tient d'*Yn*, & de la nature de la terre, & conſéquemment les *Chao* ou racines des Plantes ſont propres pour les maladies qui réſident en bas.

TEXTE.

ON diſtingue ſept ſortes de remedes. Il y en a de ſimples, c'eſt-à-dire, qui ne ſe joignent avec aucun autre ; & il y en a de compoſez. Parmi les compoſez il y en a qui ne ſçauroient ſe paſſer les uns des autres, & qui demandent d'être toûjours joints enſemble : il y en a qui s'entraident réciproquement : il y en a qui s'appréhendent les uns les autres : il y en a qui ont antipathie entre eux : il y en a d'oppoſez & de contraires : enfin il y en a qui ſe tuent, ou ſe mortifient mutuellement.

Il faut une grande attention dans l'aſſemblage ou emploi de toutes ces ſortes de remedes. Vous ferez bien de vous ſervir des remedes qui ne peuvent ſe paſſer les uns des autres, & de ceux qui s'aident réciproquement ; mais donnez-vous de garde de vous ſervir de ceux qui ont antipathie entre eux, & qui ſont contraires. Vous pouvez uſer de ceux qui ont quelque qualité maligne ou veneneuſe, pourvû que vous y joigniez ceux qui ont la vertu de ſubiger cette malignité : mais pour ceux qui ont antipathie entre eux, & qui ſe tuent mutuellement, ne les joignez jamais enſemble.

COMMENTAIRE.

Pao ching dit : Dans le *Pen tſao* de *Chin nong* : il eſt traitté de trois cens ſoixante-cinq ſortes de remedes, ou choſes médecinales, parmi leſquelles il y en a ſoixante-onze ſortes, qui ſont ſimples, & ne ſouffrent le mêlange d'aucune autre : il y en a douze ſortes de celles qui ne ſçauroient ſe paſſer les unes des autres : il y en a quatre-vingt-dix ſortes de celles qui s'entraident mutuellement, ſoixante-dix-huit ſortes de celles qui ſe craignent réciproquement, ſoixante ſortes de celles qui ont antipathie entre elles : dix-huit ſortes de celles qui ſont contraires & oppoſées : trente-ſix ſortes de celles qui ſe tuent ;

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 455 sur 577

& qui ſe mortifient les unes les autres.

Li ché tching dit : Il y a des remedes de ſept ſortes ou qualitez différentes.

La premiere ſorte qui eſt des Simples, c'eſt-à-dire, de ceux qui ſe prennent ſeuls, & ſans admettre aucune compoſition.

La ſeconde ſorte eſt de ceux qui ne ſçauroient ſe paſſer les uns des autres, & qu'il faut toûjours joindre enſemble : tels ſont le *Gin ſeng*, la régliſſe, le *Hoang ki*, le *Tchi mou* * & leurs ſemblables.

* Sortes de racines.

La troiſiéme ſorte eſt de ceux qui s'entr'aident, ou ſe ſervent les uns les autres.

La quatriéme ſorte eſt de ceux qui ont une antipathie réciproque, & qui rendent réciproquement inutiles leurs vertus.

La cinquiéme ſorte eſt de ceux qui ſe craignent ou qui ſe nuiſent mutuellement.

La ſixiéme ſorte eſt de ceux qui ſont contraires ou incompatibles.

La ſeptiéme ſorte eſt de ceux qui ſe tuent, ou ſe détruiſent réciproquement.

Dans les anciennes recettes on employoit aſſez communément la quatriéme & ſixiéme ſorte : la ſeconde & troiſiéme ſorte ſont employées dans les recettes des Empereurs : la cinquiéme & la ſeptiéme ſorte ſont employées dans les recettes des Princes, & la quatriéme & ſixiéme ſorte ſont employées dans les recettes des Tyrans, ou Princes violens.

TEXTE.

ON diſtingue les drogues ou choſes médecinales par cinq ſaveurs : & ainſi il y en a d'aigres, de ſalées, de douces, d'ameres, & d'un goût fort (*ſapore gravi.*) On les diſtingue auſſi par les quatre qualitez de l'air, ſuivant quoi il y en a d'une qualité froide ou chaude, tempérée & fraîche.

COMMENTAIRE.

Tſong ché diſtingue les drogues par rapport aux eſprits, c'eſt-à-dire, aux petits corps ſpiritueux qui en émanent, & ſont les véhicules des odeurs, & les diviſe en deux claſſes ; à ſçavoir de celles qui ont bonne odeur, & de celles qui en ont une mauvaiſe.

TEXTE.

ON les diſtingue encore en deux autres eſpéces générales ; ſçavoir en celles qui ont une qualité veneneuſe ou maligne, & celles qui n'ont aucune mauvaiſe qualité.

COMMENTAIRE.

Le Médecin *Ki pe cao* dit : il y a des maladies invétérées & de nouvelles : il y a de grandes recettes & de petites. Selon la nature ou la qualité des maladies, il faut uſer de remedes innocens, ou de ceux qui ont une qualité maligne. Quand pour guérir les maladies, on employe des remedes qui ont une grande malignité, ſi la maladie avoit dix dégrez de griéveté, ces remedes en pourront diminuer ſix dégrez : les remedes qui ont une malignité médiocre, en diminuëront ſept dégrez ; & ceux qui n'ont que fort peu de malignité, en diminuëront huit dégrez. Quand on employe des remedes qui n'ont aucune qualité maligne, de dix dégrez de maladie, ils en emporteront neuf.

Pour ce qui eſt des eſpéces qui ſont purement du genre des alimens, tels que ſont les grains, la viande des animaux, les fruits, les herbes, & les légumes, pourvû qu'on n'y faſſe aucun excès, il ne faut pas craindre d'en recevoir aucun préjudice.

Le même Auteur dit encore qu'à l'égard des maladies ou des ſujets qui peuvent réſiſter aux remedes, leſquels ont quelque qualité veneneuſe ou maligne, on peut employer une doſe plus forte ; à l'égard de ceux qui ont peine à y réſiſter, il faut que la doſe ſoit petite.

TEXTE.

Il y a des tems propres pour cüeillir & pour préparer les choſes médecinales. Il y en a qu'il faut faire ſécher au Soleil, & il y en a qu'il faut faire ſécher à l'ombre.

COMMENTAIRE.

Hong king dit : le tems de cüeillir les choſes qui entrent dans la compoſition des remedes, eſt le commencement de l'année. Et c'eſt depuis le commencement du regne de *Han*, que cette coûtume s'eſt établie. La raiſon pourquoi la plûpart des racines médecinales ſe cüeillent dans la ſeconde & huitiéme Lune ; c'eſt qu'au commencement du Printems la ſéve montant en grande abondance, eſt dans ſa force ; & ne faiſant alors que commencer à faire bourgeonner les plantes, elle ne s'eſt pas encore diſtribuée ni conſumée, comme elle fait enſuite, dans la production des branches & des feüilles. Quant au tems de l'Automne, les feüilles & les branches venant à ſe deſſécher, alors le ſuc ou la ſéve coulant en bas, retourne vers ſon origine.

Au reſte, ſi on cüeille ces racines au Printems, il faut ordinairement le faire le matin : & ſi c'eſt en Automne, il faut que ce ſoit le ſoir, pour la même raiſon.

Pour ce qui eſt du tems auquel il faut cüeillir les fleurs, les fruits, les feüilles, & les tiges ou troncs des plantes, il n'en faut point obſerver d'autre que celui de leur parfaite maturité.

Sing ſeë miao dit : que les anciens Médecins, ſuivant cet endroit du Texte de *Chin nong*, qui regarde la maniere de cüeillir, de préparer, & de ſécher les drogues & les choſes médecinales, & les employant ſelon la méthode preſcrite ; de dix malades qu'ils traittoient, ils en guériſſoient huit ou neuf.

Mais les Médecins d'à-préſent, ignorant le tems de cüeillir & de ramaſſer les drogues, auſſi-bien que la nature du terroir où elles croiſſent, & ne ſçachant ſi elles ſont vieilles ou nouvelles, pleines de ſuc ou vuides, de dix malades, auſquels ils donnent des remedes, ils n'en ſçauroient mettre la moitié ſur pied.

Ma tchi dit : il y a beaucoup de gens qui abuſent de cette pratique de faire ſécher à l'ombre une partie des choſes médecinales : car, par exemple, ſi on prend des cornes tendres de Cerf, qui ne font que de pouſſer, & qu'on les faſſe ſécher à l'ombre, elles ſe pourriſſent ; & ſi on les fait ſécher au feu, on réüſſit.

Au reſte, les racines des arbres & des herbes qui auront été cüeillies avant la neuviéme Lune, doivent être ſéchées au Soleil : & celles qui auront été cüeillies après ce tems-là, doivent être ſéchées à l'ombre.

Li che tchin dit : Comme les mêmes plantes ſont différentes entre elles à cauſe de la diverſité du terroir ou des climats du Nord & du Sud ; & de la diverſité des tems, ou *Tſe ki*, ſuivant leſquels elles croiſſent, & par rapport à leurs racines & à leurs tiges : auſſi le tems & la maniere de les cüeillir, & de les préparer, doivent être différens : ce qui eſt conforme au ſentiment de *Cong tchi yo* qu'il cite en cet endroit.

A ce ſujet on rapporte un proverbe qui eſt en vogue dans le marché *Kia mou*, dont le ſens eſt aſſez véritable, ſçavoir, que ceux qui achetent les drogues & les remedes, doivent avoir deux yeux ; qu'un ſuffit à ceux qui les mettent en uſage ; c'eſt-à-dire, aux Médecins ; & qu'aucun n'eſt néceſſaire à ceux qui les prennent de la main du Médecin.

TEXTE.

A l'égard des drogues & des remedes, il y a maniere de connoître la qualité du terroir ou du ſol qui les porte ;

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 457 sur 577

de diſcerner les véritables des fauſſes, & les nouvelles des vieilles.

COMMENTAIRE.

Hong king dit: Toutes ſortes de drogues ou de choſes médecinales ont un ſol particulier où elles croiſſent.

Tſong ché dit: Quand vous voulez uſer des drogues, ayez égard à la nature du terroir, d'où elles viennent: & vous pourrez en faire un bon uſage.

Cao, en parlant des drogues vieilles & nouvelles, en rapporte de ſix ſortes, qui doivent être vieilles pour avoir un bon effet dans la Médecine; & dit enſuite que toutes les autres doivent être fraîches & nouvelles, ſuivant le ſentiment de *Hong king*: mais il en ajoûte quelques autres, parmi leſquelles eſt le *Tai hoang*, ou la Rhubarbe, qu'il prétend être meilleure, & avoir beaucoup plus de force, étant vieille que fraîche.

TEXTE.

LES drogues & les choſes médecinales, ſelon que leur nature eſt différente, doivent être préparées en différentes manieres. C'eſt pourquoi il y en a dont on fait des pillules, & il y en a qu'on broye ſeulement, & qu'on réduit en farine ou en poudre. On en fait cuire dans l'eau certaines ſortes, & d'autres on les fait infuſer dans le vin. Il y en a auſſi qu'on fait frire dans l'huile ou dans la graiſſe, tel qu'eſt le ſain de Cochon. Certaines eſpéces peuvent être préparées en pluſieurs de ces manieres: & quelques-unes ne doivent jamais ſe donner préparées avec du vin ou d'autre potion. En un mot, pour ne point errer en cette matiere, il faut avoir égard à la nature de chaque eſpéce.

COMMENTAIRE.

Hong king dit: ſuivant la diverſité des maladies, il faut donner les remedes, ou en pillules, ou en poudre, ou en potion & maniere de boüillon, ou avec un véhicule de vin, ou en électuaire, c'eſt-à-dire, préparez & cuits, ou frits avec de la graiſſe.

Hao to dit: entre les maladies, il y en a qu'on guérit avec les remedes en potion; d'autres ſe guériſſent avec les pillules; quelques-unes avec des poudres; les unes par le moyen des purgatifs, d'autres avec les vomitifs: certaines avec le ſecours des ſudorifiques.

Les remedes en potion ou breuvage ſont propres à laver les entrailles, à rendre le mouvement du ſang libre, & à mettre *yn* & *yang*, dans un juſte tempérament. Les pillules ſervent à chaſſer les vents & le froid étranger hors du corps; à lever les obſtructions, & à porter le ſuc alimentaire dans toutes les parties du corps.

Les remedes donnez en poudre chaſſent hors du corps la malignité des vents, du froid, du chaud, & de l'humidité, & déſopilent les Viſcéres, rendent le ventre libre, ſont amis de l'eſtomach.

Dans les maladies où il faut purger, ſi l'on néglige de le faire, cette négligence cauſe plénitude du ventre & des inteſtins, & gonflement vers la région du cœur.

Dans celles où il faut employer les ſudorifiques, ſi on ne fait pas ſuer le malade, tous les pores de la peau ſe bouchent, le malade devient chagrin, le mouvement des eſprits eſt interrompu, & le malade meurt.

Quand il faut uſer des vomitifs, & qu'on néglige de le faire; cette négligence fait enfler la région de la poitrine, rend la reſpiration difficile, empêche les alimens de pénétrer dans toutes les parties du corps, & cauſe à la fin a mort.

Cao dit: Les remedes en potion ou breuvages ſont pour guérir les grandes maladies. Les remedes en poudre ſont pour guérir les maladies ſoudaines. Les pillules

pillules ſont pour guérir les maladies lentes, & qui ſont long-tems à ſe former.

Les remedes préparez par la maſtication étoient anciennement en vogue, c'eſt-à-dire, avant qu'on eût trouvé la maniere de fabriquer des inſtrumens de fer pour les hacher & les inciſer. Alors on mâchoit avec les dents les eſpéces dont on vouloit uſer : on en exprimoit le ſuc, & on le donnoit au malade. Cette ſorte de préparation étoit pour faciliter le mouvement des humeurs de bas en haut, & pour les diſtribuer plus aiſément dans tous les vaiſſeaux.

Toutes les fois qu'on veut guérir une grande maladie, il faut faire boüillir les eſpéces qu'on y veut employer dans le vin, pour en chaſſer l'humidité : il faut y ajoûter du gingembre verd, pour rétablir ce qu'il peut y avoir * d'eſprits diſſipez ; plus, de groſſes jujubes, pour diſſiper les vents & le froid ; plus, du blanc d'oignon, pour diſſiper les phlégmes de la poitrine.

* La chaleur naturelle.

Quand on veut que les remedes ne pénetrent pas juſqu'aux vaiſſeaux, mais qu'ils diſſipent ſeulement les amas d'humeurs qui peuvent être dans l'eſtomach, dans les viſcéres, & autres endroits des entrailles ; il faut les réduire en poudre fine, & les délayer avec le miel. Quand ils ſont d'une nature & ſaveur un peu groſſiére, les remedes en poudre ſe délayent ſeulement avec l'eau chaude : mais quand ils ſont d'une nature & ſaveur plus fine, il faut les faire boüillir & les donner au malade avec le ſédiment.

Pour diſſiper ou évacuer les phlégmes de la pituite du bas-ventre, on employe les pillules ; mais il faut qu'elles ſoient groſſes, rondes, & polies : elles doivent être de médiocre groſſeur pour le haut-ventre ; & très-petites pour la poitrine.

Pour faire qu'elles deſcendent toutes entieres dans l'eſtomach, & qu'elles mettent plus de tems à ſe défaire, il faut les enduire d'une couche de colle : & pour faire qu'elles ſe défaſſent promptement, il faut les donner avec du vin ou avec du vinaigre.

Yuen ſou dit : Quand le ſiége de la maladie eſt à la tête, au viſage, ou à la peau ; il faut cuire dans le vin les eſpéces dont vous voulez uſer : s'il eſt entre le nombril & la gorge, il faut les laver ſeulement avec le vin : mais ſi la maladie réſide dans le bas-ventre, il faut employer les eſpéces toutes crûës ; celles néanmoins qui ſont d'une qualité froide, doivent être miſes dans le vin, puis ſéchées, pour empêcher qu'elles ne faſſent mal.

TEXTE.

Si vous entreprenez de traitter quelque maladie, il faut premierement examiner ſa cauſe avec tous les ſymptômes qui ont précédé, & qui ſuivent. Et ſi vous trouvez qu'aucun des cinq viſcéres, ni aucun endroit des entrailles n'eſt épuiſé, qu'il n'y ait point de déréglement dans le pouls ; que l'humide radical, ou la vigueur naturelle n'eſt point diſſipée ; par le moyen des remedes vous remettrez le malade ſur pied. Quand une fois la maladie eſt formée, des malades que vous traitterez, n'eſpérez pas d'en guérir plus de la moitié. Mais lorſque le mal eſt extrême, il eſt très-difficile d'y apporter remede.

COMMENTAIRE.

Hong king dit : A moins qu'un Médecin, quelque habile d'ailleurs qu'il puiſſe être, ne faſſe attention à la voix & à la couleur ; comment penſez-vous qu'il puiſſe, par le ſeul pouls, connoître ſi le ſujet qu'il obſerve eſt malade ou non ?

Li ché tchin dit : Dans le premier âge les anciens préparoient des remedes, mais ils n'en uſoient point, leur ſanté étant parfaite. Dans le moyen âge, la vigueur avec la vertu ayant dégeneré, lorſqu'il ſurvenoit quelque incommodité, de dix mille perſonnes qui prenoient

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 459 sur 577

des remedes, il n'y en avoit pas un qui ne recouvrât ſa premiere ſanté. Pour ce qui eſt du tems préſent, on employe les remedes qui ont des qualitez véneneuſes & malignes, pour attaquer le mal, quand il eſt retranché au-dedans; & les pierres de Cauterre, les poinçons, & les méches, pour chaſſer le mal, quand il eſt dans le dehors: & avec tous ces artifices, on a bien de la peine à en retirer quelque avantage, &c.

Chun yn y dit: Il y a ſix ſortes de maladies qu'on ne ſçauroit guérir. La premiere ſorte, eſt des préſomptueux ou ſuperbes, qui ne veulent point avoir égard à la raiſon. La ſeconde ſorte, eſt des avares, qui ont plus de ſoin de leurs biens, que de leur propre corps. La troiſiéme ſorte, eſt des indigens, à qui les vêtemens & la nourriture manquent. La quatriéme ſorte, eſt de ceux en qui *Yn* & *Yang* ſont déréglez. La cinquiéme ſorte, eſt de ceux, qui, à cauſe de leur extrême foibleſſe & maigreur, ſont incapables de toutes ſortes de remedes. Et la ſixiéme ſorte, eſt de ceux qui ajoûtent beaucoup de foi aux Charlatans & aux Impoſteurs, & n'en ajoûtent aucune aux Médecins.

T ſong ché dit: Il y a ſix défauts auſquels on tombe aſſez communément dans la Médecine. La premiere eſt un défaut d'examen & de recherche des cauſes des maladies. La ſeconde eſt un défaut de confiance au Médecin de la part du malade. La troiſiéme eſt un défaut d'attention au tems. La quatriéme eſt un défaut de prudence dans le choix d'un bon Médecin. La cinquiéme, eſt un défaut de diſcernement pour connoître la maladie du ſujet. (Le ſixiéme manque dans l'original.)

Il y a huit choſes, leſquelles il faut obſerver ſoigneuſement dans les malades; à ſçavoir, la plénitude ou l'épuiſement, le chaud ou le froid, les cauſes internes ou externes des maladies, & la région où elles réſident; ſçavoir le dedans ou le dehors.

Toutes les fois qu'on examine quelque maladie, il faut avoir égard à l'air, à la couleur, & au pouls du malade, auſſi-bien qu'à ſes forces, à l'habitude de ſa chair, de ſes os, & de ſa peau, & même à ſon naturel & à ſes paſſions.

Que ſi le malade a un pouls qui ne ſoit pas propre de la maladie dont il eſt attaqué, & que le Médecin ne puiſſe pas connoître par une autre voye ſa véritable diſpoſition; comment peut-il lui donner des remedes à propos? Ainſi c'eſt un grand abus qui regne aujourd'hui parmi les perſonnes riches; ſçavoir, que quand les femmes ſont malades, elles ſe tiennent cloſes & fermées ſous leurs courtines, & préſentent au Médecin leur bras couvert d'une étoffe de ſoye, comme pour leur faire deviner leur maladie. J'ai oüi-dire qu'il y en a qui ne permettent pas même au Médecin de leur toucher le bras de la ſorte; mais ſeulement un fil de ſoye qu'on leur attache au poignet, & ſur lequel le Médecin peut appuyer la main, à quelques pieds de diſtance.

TEXTE.

QUAND on employe les remedes qui ont quelque qualité maligne ou véneneuſe pour guérir les maladies, il faut commencer d'abord par une doſe légere, & petite comme un grain de la plus petite ſorte de millet; & il faut déſiſter dès que le mal eſt paſſé. Que ſi le mal ne paſſe pas, il faut doubler la doſe. Si cela ne fait rien, il la faut décupler. En un mot, la quantité, qui eſt préciſément néceſſaire pour chaſſer le mal, eſt la juſte meſure ou doſe de ces ſortes de remedes.

COMMENTAIRE.

Hong king dit: Parmi les remedes dont on ſe ſert maintenant, il n'y a que deux ſortes de remedes ſimples, qui ayent une qualité véneneuſe. Si vous en uſez, il

n'en faut prendre que la groſſeur d'un de ces ſortes de pois appellez *Pa teou*, conformément à ce qu'on lit dans un autre endroit du Texte de ce Livre.

Si vous uſez d'un remede qui ſoit ſimple, ſans aucune compoſition, & qui ait une qualité véneneuſe; il n'en faut prendre à la fois qu'une pillule de la groſſeur d'un grain de *Sima*, ou Gergelin.

Si vous uſez des remedes compoſez de deux eſpéces, dont une ait une qualité véneneuſe, prenez deux pillules à la fois de la groſſeur d'un grain de chenevi.

Si vous uſez des remedes compoſez de trois eſpéces, dont il y en ait une veneneuſe, prenez trois pilulles de la groſſeur d'un pois, de l'eſpéce appellée *Hou teou*.

Si vous uſez de remedes compoſez de quatre eſpéces, dont une ait quelque qualité veneneuſe, prenez quatre pillules de la groſſeur d'un pois de cette eſpéce, qu'on appelle *Siao teou*.

Si vous uſez de remedes compoſez de cinq eſpéces, dont une ait quelque qualité veneneuſe, prenez cinq pillules de la groſſeur d'un gros pois, ou de l'eſpéce appellée *Ta teou*.

Si vous uſez de remedes compoſez de ſix eſpéces, dont une ait quelque qualité veneneuſe, prenez-en ſix pillules de la groſſeur d'une graine de l'arbre appellé *Tong chu*; & ainſi des autres remedes compoſez de ſept, de huit, de neuf, & dix eſpéces, ſuivant le nombre deſquelles il faut prendre le même nombre de pillules, & toutes de la groſſeur de la graine de l'arbre *Tong chu*; en quoi il faut avoir égard à la peſanteur, auſſi-bien qu'au volume ou à la groſſeur.

Tong ché dit: Quoique cette regle ſoit certaine, il ne faut pas laiſſer d'avoir égard à l'âge & à la complexion du malade; à la diſpoſition préſente où il ſe trouve; ſçavoir, s'il ſent plénitude ou épuiſement; ſi la maladie eſt récente ou invétérée. Il faut auſſi examiner les dégrez de malignité des remedes veneneux, quand on en uſe. En un mot, il ne faut pas s'attacher opiniâtrément à ſuivre cette regle à la lettre en toutes occaſions; mais il la faut modifier, ſelon que les différentes circonſtances le requerrent.

TEXTE.

Il faut traitter les maladies qui viennent d'une cauſe froide avec les remedes chauds; & celles qui viennent d'une cauſe chaude, avec les remedes froids. Dans celles où les alimens ne ſe digérent pas bien, il faut uſer de purgatifs & de vomitifs: les tumeurs malignes & enflûres de ventre, où il y a des vers ou d'autres inſectes, ſe guériſſent avec les remedes qui ont quelque qualité veneneuſe. Les apoſtumes, les abcès, & autres tumeurs ſe guériſſent avec les remedes propres des playes.

On traitte les maladies ou incommoditez cauſées par les vents & l'humidité; c'eſt-à-dire, par quelques humeurs froides avec des remedes veneneux & humides. En un mot, chaque remede doit être proportionné à la maladie pour laquelle il eſt fait.

COMMENTAIRE.

Hong king dit: Quoique les remedes, chacun en particulier, ſoient ſimples, on les employe la plûpart à guérir plus de dix ſortes de maladies. Mais il faut ſur-tout faire attention à la vertu & proprieté principale d'un chacun.

Li ché tchin dit: Il y a des remedes, dont la ſaveur & l'odeur, c'eſt-à-dire, les qualitez, ont de la force, & d'autres dont les qualitez ſont foibles. Il y en a qui operent doucement, & il y en a qui le font avec violence. Dans la détermination des doſes il y a du plus ou du moins: la force des malades à ſupporter les remedes, eſt plus ou moins grande, &c.

Dans les maladies qui viennent de la chaleur, il faut éloigner la chaleur: dans celles qui viennent de froid, il faut éloigner le froid: dans celles qui viennent

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 461 sur 577

de fraîcheur, il faut éloigner le frais, & dans celles qui viennent de chaleur médiocre, il faut éloigner cette chaleur.

Dans les maladies qui ſont de la poitrine, & au-deſſus du Diaphragme, il faut prendre les remedes après avoir mangé. Dans celles qui réſident au-deſſous du cœur & de l'eſtomach, il faut prendre les remedes avant que d'avoir mangé. Pour celles qui réſident dans les quatre vaiſſeaux des membres, il faut prendre les remedes à jeun, & le matin; & dans celles qui ont leur ſiege dans les os & dans la moëlle, il faut prendre les remedes après une forte refection, & ſur le ſoir.

Hong king dit : Entre les remedes il y en a qu'on prend dans du vin, & il y en a qu'on prend dans de l'eau ou dans du boüillon de ris : les uns ſe prennent infuſez à froid, & les autres veulent être pris chauds. Ces ſortes de remedes qui ſe prennent par maniere de breuvage, ou ſe prennent ſeulement une fois, ou ſe réïtérent pluſieurs fois. Les remedes qu'on donne par maniere de breuvage, & qu'on fait boüillir, ſe prennent ou après avoir long-tems boüilli, ou après un ſeul boüillon. En un mot, chaque ſorte de remede a ſa préparation particuliere.

Cao dit : Telle étoit la pratique admirable des Anciens à donner ou à prendre des remedes. Lorſque le ſiége de la maladie réſidoit en la partie ſupérieure, ils réïtéroient pluſieurs fois la priſe; mais la doſe ou quantité étoit petite à chaque fois. Lorſque la maladie avoit ſon ſiége dans la région inférieure, ils réïtéroient auſſi pluſieurs fois la priſe : mais la doſe ou quantité étoit plus grande. Les petites priſes ſont propres pour humecter peu à peu la région ſupérieure, & les grandes priſes ſervent à humecter & à rétablir les parties inférieures.

Au reſte, toutes les fois qu'on rencontre ces paroles dans les recettes, *Fen tſai fou ſan fou*, redoublez & réïtérez la priſe. Cela ſe doit entendre par rapport à la diſpoſition du malade, à ſes forces, à la griéveté de la maladie, ſuivant quoi il faut diminuer ou augmenter le nombre des priſes & la doſe, & ne pas s'attacher opiniâtrément à cette regle.

TEXTE.

Les principales maladies ſont cauſées les unes par les vents, les autres par le froid. Il y en a où le froid & le chaud ſe ſuccedent par intervalles reglez : & de ce genre ſont les fiévres intermittentes, parmi leſquelles ſont la tierce & la quarte. Outre cela il y a des maladies, dans leſquelles ſe trouvent les maux de cœur, les nauſées, les vomiſſemens. Il y a encore l'enflure de ventre, la diarrhée, le teneſme, la conſtipation, ou dureté de ventre, la ſuppreſſion des urines & la dyſurie, la difficulté de reſpirer, la jauniſſe, les indigeſtions, les obſtructions & oppilations, le vertige, l'épilepſie, la phrénéſie, l'eſquinancie, l'apoplexie, les douleurs de dents, la ſurdité, l'éblouiſſement, les diverſes ſortes d'abcès, de tumeurs, & d'apoſtumes. Les diverſes ſortes de maladies, d'épuiſement de forces & d'eſprits propres des hommes, les diverſes ſortes de maladies propres des femmes, &c.

COMMENTAIRE.

Hong king dit : Entre toutes les ſortes de maladies qui ſe peuvent traitter avec les remedes, ſi nous parlons ſeulement de celles qui ſont cauſées par le froid, & qui ſont du genre de *Chang han*, on en peut compter plus de vingt ſortes différentes, qui ont des ſignes & des ſymptômes tous différens les uns des autres.

EXTRAIT

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 462 sur 577

EXTRAIT

DU PEN TSAO DE LEANG TAO HONG KING,

INTITULÉ MING Y PIÉ LOU.

PREMIER PARAGRAPHE.

De la Préparation des Remedes.

TEXTE.

POUR la préparation des drogues ou remedes qu'on prend en pilules & en poudre, il faut d'abord couper les eſpéces par tranches fort minces, puis les faire ſécher, après quoi on les pile. Il y en a qu'il faut piler ſéparément, & il y en a qui demandent d'être pilées les unes avec les autres. En quoi on aura égard à ce qui eſt preſcrit dans chaque recette.

Il y a certaines eſpéces, qui étant de nature humide, doivent être priſes en plus grande quantité avant qu'on les faſſe ſécher, & quand elles ſont ſéches, on les pile fort menuës, puis on les fait ſécher derechef; & pour cet effet, ſi le tems eſt humide & pluvieux, il les faut mettre ſur un petit feu, & les piler enſuite, néanmoins après les avoir laiſſé refroidir auparavant.

COMMENTAIRE.

Li ché tching dit: Toutes ſortes de drogues & remedes tirez ſoit des arbres, ſoit des herbes, & ſur-tout ceux qui ſervent à réparer les forces, ne doivent pas être préparées avec des utenciles de fer; il faut ſe ſervir d'un couteau de cuivre ou de bois de bambou. Il y en a même qui craignent les utenciles de cuivre. Or ſelon la diverſité des pillules & des poudres qu'on veut préparer, on ſe ſervira de mortiers de différentes ſortes de pierres.

TEXTE.

POUR tamiſer les drogues pilées qui ſe prennent en pillules ou en poudre, il faut uſer de tamis faits d'une étoffe claire appellée *Tchong mi kiuen*. Après quoi il faut remettre dans le mortier ce qui aura paſſé par le tamis, & donner encore quelques centaines de coups de pilon, juſqu'à ce que la poudre ſoit impalpable & uniforme.

Il y a certaines eſpéces qui étant oléagineuſes, comme les noyaux ou amandes d'abricot, &c. doivent être miſes ſur le feu, & riſſolées; après quoi on les pile dans le mortier. Quand ces eſpeces commencent à être bien pilées, on y ajoûte quelque poudre convenable, qu'on broïe & mêle enſemble. Enſuite on paſſe le tout par un tamis fait d'étoffe, appellée *King ſou kiuen*; puis on remet dans le mortier ce qui a paſſé par le tamis, & on le pile encore, juſqu'à ce que tout ſoit égal & uniforme.

Pour les remedes liquides appellez *Tang*, ils ſe préparent avec un petit feu, & en les faiſant boüillir lentement, la doſe de l'eau eſt celle qui eſt preſcrite dans la recette. Pour l'ordinaire ſur vingt *leang* ou onces de drogues, il faut mettre un

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 463 sur 577

teou ou meſure d'eau, qu'il faut réduire en la faiſant boüillir à quatre *ching*.

Que ſi c'eſt un remede, ou vomitif, ou purgatif, il faut pour ſa préparation prendre un peu moins d'eau crûë, & davantage de ſuc des drogues.

Pour les remedes reſtaurans, ou potions cordiales, il faut prendre un peu davantage d'eau chaude, & un peu moins de ſuc des drogues.

En un mot, il ne faut en prendre ni trop ni trop peu de l'un & de l'autre : il faut couler le tout à travers un linge de toile neuve, que deux hommes preſſeront avec deux piéces de bois. Enſuite il faut faire repoſer la décoction, pour en ôter les *feces* qui iront au fonds, puis la garder dans un vaiſſeau bien bouché.

Toute ſorte de remede, quand il eſt chaud, ne veut pas être mis dans des utenciles de fer. Quand ce ſont des remedes à prendre par la bouche, il les faut faire cuire à petits boüillons : quand on les prend chauds, ils ſont aiſez à avaller : mais quand ils ſont froids, ils ſoulevent l'eſtomach.

COMMENTAIRE.

Tchi tſai dit : Dans les remedes liquides, quand on employe le vin, il faut qu'il ſoit chaud.

Li ché tchin dit : ce qui eſt rapporté dans le Texte, eſt ſelon la méthode ancienne. Car à préſent, dans les remedes liquides, ſur une once de drogues, on met deux taſſes d'eau : augmentant ou diminuant cette quantité à proportion qu'on augmente ou diminuë la doſe des drogues.

Si ſur une groſſe doſe de drogues vous mettez peu d'eau, cela ne ſuffit pas pour en tirer toute la vertu : & au contraire, ſi ſur une petite doſe de drogues, vous mettez beaucoup d'eau, c'eſt énerver la vertu des drogues.

Généralement parlant pour tous les remedes qui ſe preparent ſur le feu, il ne faut point d'utenciles de cuivre & de fer : il faut, tant qu'on peut, à cet effet ſe ſervir d'utenciles d'argent, & pour laver les drogues, d'utenciles de terre.

Les vaiſſeaux où on garde les remedes, doivent être bien bouchez, & être confiez à des gens ſoigneux. Dans la coction des remedes, il faut bien connoître les dégrez du feu, enſorte qu'on ne péche en ce point ni par défaut, ni par excès. Le feu le plus propre eſt le feu de charbon, & celui de roſeaux. L'eau doit être douce, fraîche, & nouvellement tirée, ſoit eau coulante, ſoit eau de puits.

Dans les remedes liquides qu'on prépare au feu, il faut ſuivre exactement la recette, & conſulter le Traitté des Eaux. Pour les ſudorifiques, il les faut préparer à grand feu, & les donner chauds. Les purgatifs ſe préparent auſſi à grand feu, & ſe cuiſent juſqu'à ce qu'ils paroiſſent un peu jaunâtres : ils demandent d'être pris un peu chauds.

Les remedes qu'on donne dans les maladies dangereuſes, qui procedent de cauſe froide ou d'épuiſement d'*yn*, ſe doivent préparer à grand feu, & à gros boüillons, & ſe donnent tout chauds au malade. Que ſi c'eſt dans le tems des grandes chaleurs, & qu'*yn* ſoit entierement abſorbé, il faut faire rafraîchir le remede dans l'eau fraîche, avant que de le donner au malade.

SECOND PARAGRAPHE.

Le Médecin *Ki pé* dit : Les eſprits ſont ſuſceptibles de plus ou de moins : l'habitude du corps eſt ou forte ou foible : la guériſon des maladies eſt tantôt lente & tantôt prompte. C'eſt pourquoi entre les recettes, il y en a de grandes & de petites.

Le même Auteur dit encore : Il y a des maladies éloignées, & il y en a de prochaines : leurs ſymptômes ou indications ſont ou internes ou externes : les doſes des remedes ſont fortes ou foibles. Les maladies prochaines ſe guériſſent

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 464 sur 577

par les *Ki fang*, ou recettes impaires, & celles qui ſont éloignées par les *Ngheou fang*, ou recettes paires: les recettes nommées *Ki fang* ne s'employent point pour provoquer les ſueurs, & les *Ngheou fang* ne ſervent point dans les purgations.

Quand on veut rétablir les forces de la region ſupérieure du corps, & guérir quelque maladie qui y a ſon ſiége, on ſe ſert des *Hoang fang* ou recettes lentes, & quand on veut reſtaurer la région inférieure, & chaſſer les maladies qui y réſident, il faut employer les *Ki fang* ou recettes promptes.

TEXTE.

POUR expulſer les maladies prochaines, ſervez-vous en premier lieu des *Ngheou fang*, ou recettes paires; & en ſecond lieu des *Ki fang*, ou recettes impaires: en ſorte néanmoins que les doſes ſoient petites. Et au contraire, pour guérir les maladies éloignées, ſervez-vous d'abord des *Ki fang*, ou recettes impaires, puis des *Ngheou fang*, ou recettes paires: mais que les doſes ſoient grandes. Les remedes à grandes doſes doivent être peu fréquens; & au contraire, ceux dont les doſes ſont petites, doivent être ſouvent réïtérez: les plus fréquens ne doivent pas être réïtérez plus de neuf fois; & les moins fréquens ne doivent pas ſe prendre plus d'une fois. Là où les *Ki fang*, ou recettes impaires ne ſuffiſent pas pour chaſſer la maladie, employez-y les *Ngheou fang*, ou recettes paires: & quand les *Ngheou fang*, ou recettes paires ne ſuffiſent pas, fortifiez-les de quelque eſpéce des drogues ou remedes, qui, pour leurs qualitez froide ou chaude, fraîche ou tempérée, ont le plus de rapport à la maladie préſente.

COMMENTAIRE.

ON entend par maladies prochaines, celles qui ont leur ſiége en dedans; & par maladies éloignées, celles qui ont leur ſiége en dehors.

Vang ping prétend que les premieres ſont celles qui ont leur ſiége dans une partie voiſine, comme le Poûmon ou le Cœur; & que les ſecondes ſont celles qui ont leur ſiége dans quelque partie éloignée, comme ſont le Foye, ou les Reins.

Le même *Vang ping* dit: Entre les viſcéres, les uns ont leur ſituation en haut, & les autres en bas. Entre les entrailles, les unes ſont éloignées, & les autres ſont prochaines: les ſymptômes ou indications des maladies ſont ou internes ou externes: les remedes ont des doſes fortes ou foibles; les recettes, qui ſont de drogues ou remedes ſimples, s'appellent *Ki fang*: & celles qui ſont de drogues ou remedes compoſez, s'appellent *Ngheou fang*: le Cœur & le Poûmon ſont cenſez proches; le Foye & les Reins ſont éloignez: la Ratte & l'Eſtomach tiennent le milieu, &c.

Les *Ki fang*, ou recettes impaires ont le nombre de leur poids ou meſure impairs; & les *Ngheou fang* l'ont pair. Quand vous traittez des maladies qui ont leur ſiége dans quelque partie voiſine, employez-y les *Ngheou fang*, & réïtérez-les pluſieurs fois: & quand vous en traittez qui réſident dans une partie éloignée, employez-y les *Ki fang* ou recettes impaires; mais celles-ci ne doivent pas être ſouvent réïtérées.

Si la maladie a ſon ſiége dans le Poûmon, réïtérez la priſe du remede juſqu'à neuf fois: ſi c'eſt dans le Cœur, réïtérez la priſe ſept fois: ſi c'eſt dans la Ratte, contentez-vous de cinq: ſi c'eſt dans le Foye, ne paſſez pas trois fois: & ſi c'eſt dans les Reins, une fois ſuffit. Et c'eſt la régle ordinaire qu'il faut garder généralement parlant.

Dans l'uſage des remedes, les petites doſes ſont à préférer aux grandes: les drogues qui n'ont aucune qualité maligne, ſont préférables à celles qui ont quelque qualité veneneuſe: & les petites recettes aux grandes, &c.

Li ché tchin dit: Si la maladie eſt non-

naturelle (ou cauſée par quelque qualité vicieuſe de l'air extérieur) il faut pour la guérir, ſe ſervir des remedes qui tendent à rétablir, ou à entretenir l'habitude du corps dans ſa droiture: & ſi la maladie eſt naturelle, & procede de quelque cauſe interne, il faut, pour la traitter, uſer de remedes auxiliaires, ou, qui par leurs qualitez chaude ou froide, ont le plus de rapport à la maladie, c'eſt-à-dire, que quand la chaleur eſt concentrée dans la région baſſe, à cauſe d'un froid étranger qui occupe la région ſupérieure; alors les remedes dont il faut uſer, doivent être principalement compoſez d'eſpéces, qui ſoient d'une qualité froide; on y doit auſſi ajoûter quelques-uns d'une qualité chaude: & ainſi la chaleur concentrée au-deſſous du Diaphragme ſe diſſipant par le moyen des eſpéces d'une qualité froide, qui ſont la baſe du remede, le froid qui occupe la région ſupérieure, ſe diſſipera auſſi par le moyen des eſpéces ajoûtées, qui ſont d'une qualité chaude.

Que ſi au contraire la maladie eſt cauſée par un froid concentré en bas, & par une chaleur étrangere, qui occupe la partie haute, & l'empêche de ſe diſſiper: alors la baſe des remedes doit être d'eſpéces qui ſoient d'une qualité chaude, auſquelles on joindra néanmoins pour auxiliaires quelques eſpéces qui ſoient d'une qualité froide: & ainſi le froid concentré en bas au-deſſous du Diaphragme, venant à ſe diſſiper par le moyen des eſpéces d'une qualité chaude, qui ſont le principal du remede, la chaleur qui occupe la région haute, ſera auſſi diſſipée par le moyen des eſpéces auxiliaires, qui ſont d'une qualité froide. Et c'eſt-là en quoi conſiſte le ſecret admirable de la Médecine, qui employe tantôt le froid, pour ſervir comme de véhicule au chaud, & tantôt le chaud pour ſervir de véhicule au froid, & pour chaſſer & rétablir l'un par l'autre. Il faut raiſonner de même à proportion de la qualité fraîche, & de la qualité tempérée.

Van ſou dit: L'altération des humeurs eſt un effet des maladies: la guériſon des maladies dépend des recettes: la détermination des recettes dépend de la volonté de l'homme. Il y a ſept ſortes de recettes. La premiere eſt le *Ta fang*, ou grande recette. La ſeconde eſt le *Siao fang*, ou petite recette. La troiſiéme eſt le *Hoang fang*, ou recette lente. La quatriéme eſt le *Kii fang*, ou recette prompte. La cinquiéme eſt le *Ki fang*, ou recette impaire. La ſixiéme eſt le *Ngheou fang*, ou recette paire. Et la ſeptiéme eſt le *Fou fang*, recette auxiliaire, ou doublement paire.

Dans la compoſition des recettes, on a égard aux qualitez & aux ſaveurs des eſpéces. Les quatre qualitez; ſçavoir, le chaud, le froid, le frais & le tempéré, tirent leur origine du Ciel: & les ſix ſaveurs; ſçavoir, l'acide, l'amer, la ſaveur forte (*gravis ſapor*) le ſalin, le doux, & le fade, tirent leur origine de la Terre.

Les plus groſſiéres qualitez qui ont comme du corps, ſont les ſaveurs: & celles qui ſont plus ſubtiles, & n'ont rien de corporel, ſont proprement les cinq qualitez: les qualitez tiennent d'*Yang*, & les ſaveurs tiennent d'*Yn*: Or, parmi les ſaveurs, celles qui ont la proprieté de diſſiper & de pouſſer au-dehors par les ſueurs, & par la tranſpiration, telles que ſont la ſaveur forte & la douce, ſont les ſaveurs d'*Yang*: & celles qui ont la proprieté d'attirer, ou de faire ſortir par haut (par exemple les vomitifs), ou de chaſſer en bas par les ſelles (par exemple les purgatifs) tels que ſont l'acide & l'amer, ſont les ſaveurs d'*Yn*: le ſalin doit être mis dans le même rang, car il a les mêmes vertus. Pour le fade, qui a une vertu apéritive & expulſive, c'eſt une ſaveur d'*Yang*.

Or, dans l'uſage des remedes, il faut avoir égard aux ſymptômes & indications des viſcéres & du reſte des entrailles, ſuivant la diſpoſition deſquels on détermine, quand il faut employer les remedes

remedes aſtringens ou diſſipans, les remedes prompts ou lents, les remedes humectans ou deſſéchans, les remedes affoibliſſans ou fortifians ſelon les ſaveurs & qualitez d'un chacun: ce qui a donné occaſion aux ſept ſortes de recettes qui ſont en uſage, &c.

1. *Ta fang*, ou grande recette.

Le Médecin *Ki pé* dit: le *Ta fang*, ou la grande recette eſt compoſée de douze eſpéces de drogues ou remedes, dont une eſt de l'ordre du *Kiun* ou ſouverain (c'eſt-à-dire, du premier ordre:) deux ſont de l'ordre des *Tchin*, ou miniſtres (c'eſt-à-dire, du ſecond ordre;) & neuf ſont de l'ordre des *Tſo*, ou officiers ſubalternes, (c'eſt-à-dire, du troiſiéme ordre.)

Le *Tchong fang*, ou recette moyenne, eſt compoſée de neuf eſpéces, dont il y en a une du premier ordre, trois du ſecond ordre, & cinq du troiſiéme.

Le *Siao fang*, ou petite recette, eſt compoſée ſeulement de trois eſpéces, dont une eſt du premier ordre, & les deux autres ſont du ſecond.

Tchong tching dit: Il y a deux ſortes de *Ta fang*, ou grandes recettes. La premiere eſt celle qui eſt compoſée de treize eſpéces, dont une eſt du premier ordre, trois du ſecond, & neuf du troiſiéme. Dans les maladies où l'on remarque des indications ou ſymptômes différens, & où conſéquemment la cauſe du mal n'eſt pas unique; il ne faut pas ordinairement employer les recettes où il n'y a qu'une ou deux eſpéces de drogues.

La ſeconde ſorte de *Ta fang*, ou grande recette, eſt celle où la doſe eſt forte, & dont la priſe ne ſe réitere pas; & cette ſorte de recette eſt propre pour guérir les maladies qui ont leur ſiége dans le Foye, dans les Reins, c'eſt-à-dire, dans les parties les plus éloignées, & dans la région inférieure, &c.

2. *Siao fang*, ou petite recette.

Tſong tching dit: Le *Siao fang*, ou petite recette eſt de deux ſortes. La premiere ſorte eſt celle qui eſt compoſée de trois eſpéces de drogues, dont une eſt du premier ordre, & les deux autres du ſecond ordre. Dans les maladies où il n'y a point complication de divers ſymptômes, & où conſéquemment la cauſe du mal eſt unique, on peut employer les recettes compoſées d'une ou de deux eſpéces.

La ſeconde ſorte du *Siao fang*, ou petite recette, eſt celle dont la doſe eſt petite, & dont la priſe doit être ſouvent réitérée. Cette recette convient aux maladies, qui ont leur ſiége dans le Cœur, dans le Poûmon, & dans la région ſupérieure du corps; & il y faut procéder peu-à-peu, & fort lentement.

Oüan ſou dit: La ſituation du Foye & des Reins eſt éloignée. Ainſi, pour guérir les maladies qui ont leur ſiége dans ces viſcéres, au lieu d'employer des remedes, dont la priſe ſe réitere ſouvent; la vertu de ces ſortes de remedes étant lente, & ne pouvant pénétrer que fort tard juſqu'à la région inférieure; il faut uſer de ceux dont la doſe eſt forte, & qui ne ſe réiterent pas ſi ſouvent; car ils operent plus promptement, & pénetrent plus vîte juſqu'en bas.

Au contraire, le Cœur & le Poûmon ayant une ſituation voiſine, pour guérir les maladies qui réſident dans ces viſcéres, au lieu d'uſer des recettes qui ſe réiterent ſouvent, & dont la vertu étant prompte, & tendant en bas, ne peut ſe porter en haut: il faut employer celles qui ſe prennent en petite quantité, & ſe réiterent ſouvent; car elles ont la vertu de diſſiper & d'opérer en haut. Ce qui revient à cet aphoriſme de *Oüang ping*. » Dans les maladies du Poûmon, réité-» rez la priſe juſqu'à neuf fois; dans cel-» les du Cœur, ſept fois; dans celles de » la Ratte, cinq fois; dans celles du Foye, » trois fois; & dans celles des Reins, » contentez-vous d'une fois ».

3. *Hoang fang*, ou recette lente.

Le Médecin *Ki pé* dit: Si vous voulez reſtaurer & fortifier la région ſupérieure, ou chaſſer quelque maladie qui y réſide; uſez du *Hoang fang*, ou recette lente. Mais ſi vous voulez reſtaurer &

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 467 sur 577

fortifier la région intérieure, ou expulſer quelque maladie qui y a ſon ſiége, uſez du *Kii fang*, ou recette prompte.

Le *Kii fang*, ou recette prompte, eſt celle dont les drogues, qui la compoſent, ont des qualitez & ſaveurs énergiques; & le *Hoang fang* eſt celle dont les eſpéces qui entrent dans ſa compoſition, ont des qualitez & ſaveurs foibles. Il faut uſer de ces diverſes ſortes de remedes, ſuivant que la maladie eſt voiſine ou éloignée, &c.

Vang ping diſcourant ſur ce ſujet dit: Si la maladie a ſon ſiége dans les Reins, les eſprits du Cœur ſont défectueux: ainſi il faut uſer du *Kii fang*, ou recette prompte, & ne pas fatiguer long-tems le Cœur par la réïtération des remedes: les remedes propres aux maladies des Reins, abattant les forces du Cœur, & le rendant plus foible à proportion de ce qu'on en prend davantage.

Van ſou dit à ce ſujet: les Sages ou Maîtres de la Médecine, en uſant des remedes pour rendre la ſanté à la région ſupérieure, ont grand égard à ne pas exciter le déſordre dans la région inférieure; en voulant guérir la région inférieure, ils prennent bien garde de ne pas troubler la ſupérieure: & en cherchant à rétablir la région mitoyenne, ils ſont fort attentifs à ne pas broüiller ni la haute ni la baſſe. *Tſong tching* diſtingue cinq ſortes de *Hoang fang*, ou recettes lentes, &c.

4. *Kii fang*, ou recette prompte.

Vang ſou dit: Les drogues, dont les ſaveurs ont de la force, tiennent d'*Yn*; & celles dont les ſaveurs ſont foibles, tiennent d'*Yang*, iſſu d'*Yn*. C'eſt pourquoi les premieres ſont propres à purger, & les ſecondes ſont propres à déſopiler.

Les drogues dont les qualitez ont de la force, tiennent d'*Yang*; & celles dont les qualitez ſont foibles, tiennent d'*Yn*, iſſu d'*Yang*. C'eſt pourquoi celles-là ſont propres à diſſiper la chaleur, & celles-ci à faire ſuer.

Hao cou dit: Le *Hoang fang*, ou recette lente, ſert à guérir les maladies, dont la cauſe eſt interne, & elle porte le remede à la racine: & le *Kii fang*, ou recette prompte, ſert à guérir les maladies qui procédent de cauſes externes, & elle porte le remede au-dehors. Le dehors & le dedans, & les maladies où les ſueurs & les purgations ſont néceſſaires, ont leurs recettes lentes & promptes. *Tſong tching* diſtingue quatre ſortes de *Kii fang*.

Vang ping dit: le *Kii fang* eſt une recette ſimple, ou ſans compoſition.

5. *Ki fang*, ou recette impaire.

Tſong tching dit: Il y a deux ſortes de *Ki fang*. La premiere eſt celle qui eſt d'une ſeule eſpéce: cette recette eſt propre à guérir les maladies qui ont leur ſiége dans quelque partie voiſine, comme la région ſupérieure du corps. La ſeconde eſt celle dont le nombre des drogues qui la compoſent, eſt un des nombres impairs, ou propres d'*Yang*; ſçavoir, un, trois, cinq, ſept ou neuf: & cette ſorte de *Ki fang* s'employe, & ſe donne lorſqu'il eſt beſoin de purgatifs, & non pas lorſque les ſueurs ſont néceſſaires.

6. *Ngheou fang*, ou recette paire.

Tſong tching dit: Il y a trois ſortes de *Ngheou fang*, ou recette paire. La premiere eſt compoſée de deux eſpéces de drogues. La ſeconde eſt compoſée de deux recettes anciennes. Ces deux ſortes de *Ngheou fang* ſont propres pour les maladies qui ont leur ſiége dans la région inférieure du corps, & dans quelque partie éloignée. Et la troiſiéme ſorte de *Ngheou fang*, eſt celle dont le nombre des drogues qui la compoſent, eſt quelqu'un des nombres propres d'*Yn* & pairs; ſçavoir, deux, quatre, ſix, huit, & dix: & cette ſorte de *Ngheou fang* eſt propre pour exciter les ſueurs, & non pour purger.

Vang taï pou dit: Dans les remedes ſudorifiques, ſi on n'employe pas les *Ngheou fang*, ou recettes paires, la vertu du remede n'a pas la force de pouſſer au-dehors: & dans les purgatifs ſi on n'employe pas le *Ki fang*, ou recettes impaires,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 468 sur 577

la qualité maligne, qui eſt dans ces ſortes de remedes opere avec trop de force : la raiſon de ceci eſt que la purgation eſt facile ; c'eſt pourquoi la recette ſimple, dont la force eſt foible, ſuffit : mais les ſueurs ſont ordinairement difficiles à exciter ; c'eſt pourquoi les recettes qu'on y employe, doivent être compoſées, & avoir de la force.

7. *Fou fang* ou recette double.

Ki pé dit : Quand on ne peut venir à bout de guérir une maladie par les *Ki fang*, ou recettes impaires, il faut avoir recours aux *Ngheou fang*, ou recettes paires, & cette méthode s'appelle *Tchong fang*, ou recette double.

Hao cou dit : Si vous ne pouvez guérir quelque maladie par le moyen du *Kii fang*, ou recette impaire, uſez du *Ngheou fang* ou recette paire ; & ſi avec le *Ngheou fang*, vous n'en ſçauriez venir à bout, employez-y le *Kii fang*, & cette maniere de traitter les maladies s'appelle *fou*, ou double. Ce qui revient à cet aphoriſme, qui porte qu'en certaines maladies où on a employé dix remedes reſtaurans ou corroboratifs, & un ſeul purgatif ſans aucun amendement, il faut employer pluſieurs purgatifs, & ſeulement un reſtaurant. Outre cela, par exemple, dans une maladdie cauſée par un froid étranger ; ſi le pouls eſt ſemblable à celui qui accompagne les maladies cauſées par les vents ; ou au contraire dans une maladie cauſée par les vents, ſi le pouls eſt comme celui qui ſe trouve dans les maladies cauſées par un froid étranger ; en ſorte que le pouls ne réponde pas à la maladie du ſujet, il faut traitter le malade ſelon la méthode du *Fou fang*, ou recette double.

Tſong ching dit : il y a trois ſortes de *Fou fang*, ou recettes doubles. La premiere eſt compoſée de deux, de trois, ou de pluſieurs recettes. La ſeconde eſt compoſée d'une recette déterminée & de quelques autres eſpéces qu'on y ajoûte. La troiſiéme eſt celle où les eſpéces qui entrent dans ſa compoſition, ſont en égale quantité.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 469 sur 577

RECUEIL

DE DIFFÉRENTES RECETTES,

EMPLOYE'ES PAR LES MEDECINS CHINOIS,

POUR LA GUE'RISON DE DIVERSES MALADIES.

DU GIN SENG, PLANTE DU PREMIER ORDRE dans la Médecine Chinoiſe ; de ſa nature ; de ſes qualitez, & des differentes Recettes qui apprennent l'uſage qu'on en fait.

LE Livre intitulé, *Pie lo*, dit : Le *Gin ſeng* croît dans les Montagnes de *Chang tang*, & dans le *Leao tong*. On en arrache la racine durant les premiers dix jours du ſecond, quatriéme, & huitiéme mois. On la met ſécher au ſoleil, ſans l'expoſer au vent. La racine a la figure d'un homme, & elle eſt ſpiritueuſe.

Pou dit : Il croît auſſi à *Han chan*. Dans le troiſiéme mois il pouſſe des feüilles qui ſont petites, & terminées en pointe. Les branches en ſont noires, & la tige couverte de poil. On cüeille la racine au troiſiéme & au neuviéme mois. Cette racine a des mains, des pieds, un viſage, & des yeux comme un homme ; elle abonde en eſprits.

Hong king dit : *Chang tang* eſt au Sud-Oüeſt d'*Ytcheou*. Celui qui en vient aujourd'hui eſt long, & de couleur jaune. Il reſſemble au ſimple appellé *Fang fong*. Il eſt plein de ſuc ſolide & doux. Celui qu'on eſtime le plus préſentement, eſt celui de *Pé tſi*. Il eſt menu, ferme, & blanc, il n'a pas le goût ſi fort que celui de *Chang tang*.

On donne le ſecond rang dans l'uſage à celui de la Corée, & à celui de *Leao tong*. Sa racine eſt grande ; mais vuide de ſuc, & molle : elle n'eſt pas comparable à celle de *Pé tſi*, non plus qu'à celle de *Chang tang*. Ce ſimple ne pouſſe qu'une tige qui s'éleve à plomb. Les feüilles ſont ou quatre à quatre, ou cinq à cinq. La fleur eſt de couleur violette.

Les habitans de la Corée, dans l'éloge qu'ils ont fait du *Gin ſeng*, diſent : Les branches qui naiſſent de ma tige, ſont au nombre de trois, & mes feüilles ſont cinq à cinq. Je tourne le dos au Midi, & je regarde le Nord. Celui qui veut me trouver, qu'il cherche le *Kia chu*. Le *Kia chu* & le *Ginſeng* ſe recherchent. Ce *Kia* reſſemble à *Lou tong* (*a*). Il croît

(*a*) *Lou tong* eſt une eſpece de Sycomore.

fort

fort haut, & jette une grande ombre. Dans ces ſortes d'endroits le *Gin ſeng* croît en abondance. Il y a beaucoup d'art à cueïllir le *Gin ſeng*, & à le préparer. On en trouve préſentement dans les Montagnes voiſines de la Province de *Kiang nan*; mais il n'eſt pas d'uſage.

Cong dit: Le *Gin ſeng* dont on ſe ſert, vient preſque tout de la Corée & de *Pé tſi*. Celui qui croît ſur les Montagnes *Cai han* dans le Territoire de *Lou ngan fou*, & ſur les Montagnes de *Tſeë touen*, ſe nomme *Tſeë touen ſeng*, ou le *ſeng* de *Tſeë touen*.

Sun dit: Le *Gin ſeng* que le Royaume de *Sin lo* paye de tribut, a des pieds & des mains, & reſſemble à un homme. Il a plus d'un pied de long: on le garde preſſé entre des planches du bois de l'arbre appellé *Cha mou*, qui eſt une eſpéce de ſapin, liées & enveloppées avec de la ſoye rouge. Le *Gin ſeng* de *Chaa tcheou* a la racine petite & courte: il ne vaut rien pour l'uſage.

Song dit: Tout le Territoire de *Chan ſi* qui eſt à l'Orient de la riviere Jaune, & le Mont *Tai chan*, produiſent du *Gin ſeng*. Celui qu'on apporte des parties de *Chan ſi*, & du *Ho nan*, qui ſont au Nord de la riviere Jaune, auſſi-bien que de *Fo kien*, ſous le nom de *Gin ſeng* de *Sin lo*, ne vaut pas celui de *Chan tong*. Il commence à pouſſer au Printems. Il s'en trouve beaucoup dans les parties ſeptentrionales des grandes chaînes de Montagnes. Il naît proche du *Kiang*, & dans les lieux marécageux.

Quand il commence à croître, & qu'il n'a guéres encore que trois ou quatre poûces de haut, il pouſſe une branche avec cinq feüilles; au bout de quatre ou cinq ans il en pouſſe une ſeconde avec un pareil nombre de feüilles; cependant il n'a point encore de tige ni de fleurs. Après dix ans accomplis, il pouſſe une troiſiéme branche, & après une longue ſuite d'années, il en pouſſe une quatriéme: chacune a ſes cinq feüilles. Alors il commence à s'élever une tige du milieu, qu'on appelle ordinairement *Pe tché chu*, c'eſt-à-dire; Pilon de cent pieds.

Durant le troiſiéme & le quatriéme mois il porte de petites fleurs de la grandeur d'un grain de millet, dont les filamens reſſemblent à de la ſoye: elles ſont de couleur violette, tirant ſur le blanc. Elles portent de la ſemence après l'Automne au nombre de ſix ou ſept grains, de la groſſeur du *ta teou*, eſpéce de pois ou de féves. Cette ſemence eſt d'abord verte, & devient rouge, à meſure qu'elle mûrit; lorſqu'elle eſt tout-à-fait mûre, elle ſe détache, & tombe d'elle-même, & la Plante ſe reproduit.

La racine a la figure de l'homme, & eſt ſpiritueuſe. La tige & les feüilles du *Gin ſeng* qui croît dans le Mont *Tai chan*, ſont de couleur violette: la racine eſt de couleur blanche. De plus dans le Territoire qui eſt entre les Fleuves *Hoai* & *Kiang*, il naît une autre eſpéce de *Gin ſeng*, dont la tige, quand elle commence à pouſſer, eſt haute d'un ou de deux pieds. Elle porte des feüilles de la figure de petites cüilliers à thé, mais plus petites & ſemblables à celle du *Ki ken*, (nom de Plante.) Dans un même endroit il croît cinq ou ſept de ces Plantes à la fois. La racine reſſemble à celle du *Ki ken*, mais elle eſt plus molle, & la ſaveur en eſt plus douce & plus agréable. Dans l'Automne elle porte des fleurs d'une couleur violette, tirant ſur le verd. On bêche la racine au Printems; & dans l'Automne les gens du Pays la mêlent avec d'autres racines, & la vendent.

Pour connoître le véritable *Gin ſeng* de *Chang tang*, on fait l'expérience ſuivante. Deux perſonnes faiſant voyage de compagnie, l'un marche avec du *Gin ſeng* dans la bouche, tandis que l'autre marche la bouche vuide. Au bout d'une demie lieuë, celui qui a du *Gin ſeng* dans la bouche, ne ſe ſent point la reſpiration embarraſſée, & l'autre au contraire eſt las & tout hors d'haleine. C'eſt-là une marque certaine de la bonté du *Gin ſeng*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 471 sur 577

Tſong tchi dit : Le *Gin ſeng* de *Chang tang* a la racine longue & déliée : elle entre quelquefois plus d'un pied avant en terre, & elle ſe partage ſouvent en dix branches : il ſe vend au poids de l'argent (*a*). Il eſt un peu difficile à trouver : quand les gens du Pays ont découvert l'endroit où il y en a, & qu'ils en ont ramaſſé une quantité ſuffiſante, ils le mettent entre de petites planches, qu'ils enveloppent dans du taffetas.

Kia meou dit : Le *Gin ſeng* de *Tſeë toen* reſſemble à l'homme : il eſt de couleur violette & un peu plat. Celui de *Pe tſi* eſt ferme, blanc, & parfaitement rond : on le nomme *Pe tſiao ſen*, Corne de Bélier. Celui du *Leao tong* eſt jaune, plein de ſuc, long & délié. Il a des fibres en forme de barbe : on le nomme ordinairement *Hoang ſeng* : ou *Gin ſeng* jaune : il eſt meilleur que les autres.

Le *Gin ſeng* de la Corée tire un peu ſur le violet : il n'eſt pas ferme. Celui de *Sin lo* eſt d'un jaune d'eſtain, il n'a pas grand goût : ſa figure a de la reſſemblance avec celle de l'homme, & il eſt fort ſpiritueux. Celui de cette eſpéce, qui a la figure d'un pied de poule, a une vertu extraordinaire.

Che tchin dit : L'ancien Pays de *Chang tang*, eſt ce qu'on appelle aujourd'hui *Lou tcheou*. Le Peuple regarde le *Gin ſeng* comme la ruine du Pays où il croît, parce que ſans doute ce qu'on en ramaſſoit, étoit tout pour l'Empereur. C'eſt pourquoi il a ceſſé de le cultiver.

Celui dont on uſe maintenant, vient de *Leao tong*, de la Corée, de *Pe tſi*, & de *Sin lo*, qui ſont ſous la dépendance de *Tchao ſien*, ou *King ki tao* Capitale de la Corée. De celui que les Peuples viennent vendre à la Chine, on peut tirer de la graine, & la ſemer vers la dixiéme Lune, avec les mêmes façons qu'on a coûtume de faire quand on ſeme des herbes potagéres.

Celui qui ſe cuëille dans l'Automne & dans l'Hyver, eſt ferme & plein de ſuc. Celui au contraire qui eſt cuëilli durant le Printems & l'Eté, eſt mollaſſe & vuide. Cette différence vient non pas de la bonne ou mauvaiſe qualité du terroir, mais du tems dans lequel on le cuëille.

Le *Gin ſeng* de *Leao tong*, lorſqu'il a encore ſa peau, eſt d'un jaune liſſé comme le *Fang fong*. Quand on lui a ôté la peau, il eſt ferme & blanc comme la farine de pois. Ceux qui le débitent, le mêlent avec ces trois ſortes de racines ; ſçavoir, le *Cha ſeng*, le *Tſe ni*, & le *Ki keng*. La racine du *Cha ſeng*, eſt d'une ſubſtance vuide de ſuc, n'a point d'ame ou de cœur, & a le goût fade. Celle du *Tſe ni* n'a point de ſuc ni de cœur. Celle du *Ki ken* eſt ferme, mais le goût en eſt amer. Pour ce qui eſt du *Gin ſeng* : il eſt d'une ſubſtance ſucculente : il a un cœur : la ſaveur, qui en eſt douce, eſt jointe à une petite amertume qui le rend agréable au goût.

Celui dont le goût eſt exquis, ſe nomme ordinairement puits d'or à baluſtrade de pierres précieuſes. Celui qui a la figure de l'homme ſe nomme *Hai elh ſeng*, ou *Gin ſeng*, d'enfant. De celui-ci il s'en trouve encore beaucoup plus de falſifié, que des autres.

Celui dont on voit la figure dans l'Herbier de *Song ſou ſong*, fait ſous la Dynaſtie des *Song* avec des planches, & qui ſous le nom de *Gin ſeng* de *Lou ngan fou*, eſt gravé avec trois branches, dont les feüilles ſont cinq à cinq, eſt le véritable *Gin ſeng*.

Celui de *Tchou tcheou* a la tige & les feüilles ſemblables à celles de *Chu ſeng*, le germe & les feüilles du *Tſe ni*.

Celui qu'on appelle *Gin ſeng* du territoire qui eſt entre les Fleuves *Kiang* & *Hoai*, eſt pareillement le *Tſe ni*. On confond d'ordinaire les uns avec les autres, faute de les bien examiner.

On n'en trouve plus maintenant à *Lou ngan fou* ; & l'on ſe doit bien donner de garde de prendre pour du véri-

(*a*) Cela étoit vrai autrefois ; mais maintenant il ſe vend preſque au poids de l'or.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 472 sur 577

table *Gin ſeng*, celui qui vient des autres endroits. Aujourd'hui il ſe trouve des affronteurs, qui, faiſant infuſer le *Gin ſeng* dans l'eau, en tirent tout le ſuc, qui le font ſécher enſuite, & le vendent. Il n'a nulle force, & ne peut être d'aucun uſage. C'eſt pourquoi il faut bien l'examiner de peur d'y être trompé.

Tche yong, qui a été autrefois Officier dans le Collége des Médecins de la Cour, nous a laiſſé un Traitté du *Gin ſeng* diviſé en deux Volumes, où il décrit dans un grand détail toutes les particularitez du *Gin ſeng*. On en a tiré les plus remarquables, qu'on trouvera dans les Paragraphes ſuivans.

Maniere de conſerver le Gin ſeng.

Song king dit : Le *Gin ſeng* engendre aiſément des vers. Si on le veut conſerver durant un an, ſans qu'il ſe gâte, on n'a qu'à l'enfermer dans un vaſe tout neuf, qu'on bouchera bien enſuite.

Ping dit : Quand le *Gin ſeng* eſt continuellement expoſé au vent & au Soleil, il engendre facilement des inſectes : pour l'en préſerver, il faut l'enfermer dans un pot de terre qui ait ſervi à garder de l'huile de Gergelin, après l'avoir bien lavé auparavant, & fait tremper juſqu'à ce qu'il ſoit net : après quoi on le fait ſécher au feu, il faut enſuite mêler avec le *Gin ſeng* du *Hoa yn* & *Si ſin*, (noms de Plantes ;) & enfin bien fermer l'ouverture du pot. Alors on peut le conſerver durant une année entiere. On peut auſſi le garder dans de la cendre ordinaire, après l'avoir bien lavé & ſéché au feu, en renfermant l'un avec l'autre dans un vaiſſeau bien bouché.

Li yen dit : Le *Gin ſeng* croît de telle maniere que le dos de ſes feüilles regarde le Ciel : il n'aime ni le Soleil ni le vent. Toutes les fois qu'on le prend crud, on le met dans la bouche ſans autre préparatif, & on le mâche.

Quand on veut qu'il ſoit préparé, il faut le ſécher au feu ſur une feüille de papier, ou bien le mettre tremper dans une ſorte de vin nommé *Chun tſiou* : puis on l'écraſe ; & après l'avoir fait chauffer, on en uſe.

Le *Gin ſeng* ne doit pas être gardé dans des vaiſſeaux de fer, ni être préparé avec des inſtrumens de même métal. J'en ai vû couper néanmoins aſſez ſouvent ſans toutes ces précautions, & avec le couteau.

La ſaveur & les qualitez de la racine de Gin ſeng.

La racine en eſt douce, & tant ſoit peu rafraîchiſſante. Elle n'a point de qualité nuiſible.

Pou dit : *Chin nong* attribuë un léger dégré de froid au *Gin ſeng*; *Tong kiun* & *Luei cong* lui attribuent de l'amertume. L'Empereur *Hoang ti* avec *Ki pé* lui attribuent de la douceur, & n'y ont reconnu aucune qualité nuiſible (poiſon).

Yuen ſou dit : Sa nature eſt tempérée, elle a de la douceur mêlée d'un peu d'amertume, ſa ſaveur & ſes eſprits ſont légers & ſubtils : ils s'élevent aiſément. C'eſt le plus pur eſprit de la matiere groſſiére (de l'imparfait *Yn*). Il dit ailleurs, c'eſt l'eſprit le moins pur de la matiere ſubtile (du parfait *Yang*).

Tchi tſai dit : Le *Fou lin* & le *Ma lin* (deux noms de plantes) ſont les officiers du *Gin ſeng*. Cette racine a de l'antipathie avec les ſels & les terres pleines de vitriol. Le *Li lou* (nom de plante) lui eſt contraire.

Yuen ſou dit : Le *Gin ſeng*, joint avec le *Chin ma* (graine de plante) qui lui ſert de véhicule, & pris par la bouche, répare les eſprits de la poitrine, & diſſipe la chaleur étrangere du Poûmon.

Le *Gin ſeng* pris avec le *Fou lin*, répare l'humide radical du bas-ventre, & diſſipe la chaleur des Reins. Il diſſipe la chaleur des Reins étant pris avec la ſcorſonere. Il fait revenir le Pouls, ſi on le joint au gingembre ſec, il fortifie les eſprits vitaux & animaux.

Meou dit: Le *Gin ſeng* pris avec le *Hoang ki* & la réglisſe, eſt un remede doux. Comme cette compoſition eſt tempérée, elle appaiſe les ardeurs de la fiévre: elle fait exhaler les vapeurs chaudes & humides: elle reſtaure l'humide radical. C'eſt auſſi un excellent remede pour traiter ceux qui ont des clouds & des apoſtumes.

Tchin ken dit: Le *Li lou*, (ſorte d'herbe) a une grande oppoſition avec le *Gin ſeng*. Il ne faut que joindre la dixiéme partie d'une once de celui-là à une once de celui-ci, pour lui ôter toute ſa vertu.

Les vertus, les propriétez, & les effets de la Racine de Gin ſeng.

Il fortifie les parties nobles: il entretient l'enbonpoint: il fixe les eſprits animaux: il arrête les palpitations cauſées par des frayeurs ſubites. Il chaſſe les vapeurs malignes: il éclaircit la vûë: il ouvre & dilate le cœur: il fortifie le jugement. Quand on le prend de ſuite durant long-tems, il rend le corps léger & diſpôs, & prolonge la vie. Ceci eſt de l'Auteur même, c'eſt-à-dire, de *Chi tchin*.

Il échauffe l'eſtomach & les inteſtins refroidis: il guérit les douleurs & les enflûres de ventre: il remédie aux maux de cœur, aux obſtructions de la poitrine, & au dévoyement qui opére, ſoit par les ſelles, ſoit par les vomiſſemens. Il rétablit l'orifice ſupérieur de l'eſtomach: il empêche l'hydropiſie: il leve les obſtructions des vaiſſeaux: il réſout les calloſitez qui ſe forment au-dedans des inteſtins: il pénétre dans le ſang & dans les veines, & il étanche la ſoif. Ceci eſt tiré de divers Auteurs.

Il eſt excellent pour guérir toutes ſortes de maladies qui affoibliſſent & exténuent le corps, de même que les épuiſemens cauſez par des travaux exceſſifs de corps ou d'eſprit. Il arrête les vomiſſemens & les maux de cœur. Il fortifie les parties nobles, & généralement tous les viſcéres. Il diſſout les phlegmes de l'eſtomach: il guérit la foibleſſe des poûmons. Il eſt bon contre les fiévres malignes des ſaiſons froides, quand elles ſont accompagnées de vomiſſemens; contre les défaillances, contre le ſommeil interrompu & troublé par des ſonges & des phantômes. Il faut continuer long-tems les priſes. Ceci eſt tiré de l'Auteur *Tchin kiuen*.

Il aide à la digeſtion: il ouvre l'appétit: il tempere l'orifice ſupérieur du ventricule: il rétablit les eſprits vitaux & animaux. C'eſt un contre-poiſon contre le venin tiré des pierres & des métaux. Ceci eſt de *Ta ming*.

Il fortifie les poûmons débilitez: il remedie à la reſpiration foible & précipitée, à l'aſthme & à la courte haleine. Il diſſipe les chaleurs de cœur, de poûmons, de ratte, & d'eſtomach. Il appaiſe la ſoif, & produit de la lymphe dans le ſang. En un mot, il eſt bon contre toutes ſortes de maladies de l'un & de l'autre ſexe, quand elles proviennent de défaut d'eſprits & de foibleſſe. Il guérit les fiévres accompagnées de ſueurs. Il eſt bon contre les vertiges & les éblouiſſemens, contre les douleurs de tête, contre le dérangement d'eſtomach & les vomiſſemens, contre les fiévres intermittentes, contre la diarrée & les ténéſmes invéterez, contre les épuiſemens de force & laſſitude, contre les vents & chaleurs d'entrailles, contre les crachemens & les vomiſſemens de ſang, contre le flux de ſang; & contre toutes ſortes de maladies de femmes, tant avant qu'après la groſſeſſe.

Recettes.

Il y en a neuf anciennes, & ſoixante-huit nouvelles.

Electuaire du Gin ſeng.

Prenez dix onces de *Gin ſeng*, coupez-les par petites tranches: mettez-les infuſer

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 474 sur 577

fuſer dans vingt porcelaines médiocres d'eau de fontaine ou de riviere, juſqu'à ce qu'il en ſoit pénétré, & verſez le tout dans un vaſe d'argent ou de pierre : faites-le boüillir à un feu lent de bois de noyer ou de meurier, juſqu'à conſomption de la moitié de l'eau. Puis ayant tiré ce qui reſte de ſuc, verſez ſur le marc dix porcelaines médiocres d'eau, juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites à cinq. Prenez ce ſuc, & ajoûtez cinq taſſes d'eau aux dix porcelaines que vous avez auparant tirées. Faites les boüillir à petit feu, juſqu'à ce qu'il ſe forme un Electuaire, que vous ſerrerez dans un vaſe. Servez-vous de cet Electuaire, en délayant une doſe convenable dans un boüillon propre à la maladie qui ſurviendra.

Tan ki dit : Un homme tout-à-fait affoibli par la débauche, étoit tombé dans une maladie incurable : par le moyen de boüillons faits avec du gingembre verd, & de l'écorce d'un fruit appellé *Cou pi* *, où je fis délayer de l'Electuaire de *Gin ſeng* : je le guéris parfaitement.

*Orange.

Tching hiong étoit attaqué d'une eſpéce de teneſme que lui avoit cauſé un excès de débauche. Il tomba tout-à-coup en ſyncope, & perdit le ſentiment. Il avoit les mains extraordinairement roides, & les yeux éteints : il ſortoit de ſon corps une ſueur abondante. Les phlegmes faiſoient dans ſa gorge le même bruit que fait une ſcie en mouvement. Il ne retenoit plus ſon urine : il avoit le pouls élevé, & tout-à-fait déreglé. Tous ces ſymptômes marquoient évidemment un épuiſement preſque entier de l'humide radical. Je fis préparer promptement de cet Electuaire de *Gin ſeng* ; je lui appliquai dix-huit boutons de feu d'une eſpéce d'armoiſe, ſur le reſervoir qui eſt dans l'abdomen directement au-deſſous du nombril, & que l'on nomme la mer des eſprits. La main gauche recouvra auſſi-tôt le mouvement. Après avoir appliqué deux autres boutons, les lévres & la bouche commencerent à ſe remuer un peu. Je lui fis prendre auſſi-tôt une porcelaine médiocre d'Electuaire de *Gin ſeng*. Vers minuit je lui en fis prendre trois autres, après quoi les yeux commencerent à ſe mouvoir. Il n'en eut pas pris trois livres que la parole lui revint, & il demanda un boüillon de ris cuit dans l'eau en forme de boüillie. Après en avoir pris cinq livres, le teneſme s'arrêta ; & après en avoir pris dix livres, il ſe trouva parfaitement guéri. Si on l'eût traitté comme on traitte ceux qui ſont tombez en apoplexie, c'étoit un homme mort.

Une perſonne avoit un abcès derriere le dos ; après avoir pris le remede appellé *Neui to ché ſuen*, l'abcès créva, & jetta quantité de pus ; ce qui fut ſuivi de grands vomiſſemens & de la fiévre. Les ſix pouls (*a*) des deux mains étoient profonds, roides & forts. Ces ſymptômes ſont mauvais dans ces ſortes de conjonctures. Je lui fis prendre auſſi-tôt de l'Electuaire de *Gin ſeng* délayé dans l'eau qui diſtille du bambou, quand il eſt fraîchement coupé. On dépenſa juſqu'à ſeize livres de *Gin ſeng*, & on coupa plus de cent pieds de bambou. Après cela il ſe trouva bien.

Dix jours après un vent furieux s'étant élevé, l'abcès ſe forma une ſeconde fois, & ſe remplit de matiere. Il paroiſſoit au milieu une ligne rouge, qui paſſant par-deſſous les omoplates, alloit aboutir aux côtes droites. J'ordonnai ſur le champ qu'on fit de l'Electuaire de *Gin ſeng*, & qu'on lui en fît prendre dans des boüillons de *Cong couei*, & de peau d'écorce d'orange, & qu'on mît dans ces boüillons de l'eau de bambou, & du jus de gingembre. Après avoir bû trois livres peſans de cette drogue, l'abcès s'ou-

(*a*) Quand les Chinois tâtent le pouls, ils le font aux deux mains l'une après l'autre. Ils appliquent trois doigts ſur la veine. L'index à la racine du Poignet, celui du milieu, & l'annullaire ; & ces trois doigts ſe touchent. Le pouls qui répond à chaque doigt a un nom particulier, ce qui fait trois pouls à chaque main, & ſix en tout. Ils prétendent que chacun de ces pouls marque la diſpoſition de celles des parties vitales qui lui répondent.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 475 sur 577

vrit, & le malade ayant enſuite été bien traitté, il guérit.

Que ſi après que les abcès ſe ſont ouverts, le malade ſe ſent épuiſé de ſang & d'eſprits : s'il vomit, & ne peut rien prendre : ſi enfin il a divers autres ſymptômes peu favorables, il faut prendre du *Gin ſeng*, du *Hoang ki*, du *Tan couei* & du *Pe tchu* en égale quantité ; & ayant fait cuire le tout juſqu'à la conſiſtence d'Electuaire, en faire prendre au malade. Ce remede eſt excellent.

Boüillon ſtomachal.

Song dit : Pour guérir l'oppreſſion de poitrine, les obſtructions d'eſtomach & les pleuréſies, on ſe ſert du boüillon ſuivant. On prend du *Gin ſeng*, du *Pé tchu* (racine d'herbe), du gingembre ſec, & de la régliſſe, le poids de trois onces de chaque ſorte, qu'il faut faire boüillir dans huit grandes porcelaines, où il y ait huit meſures d'eau ; juſqu'à ce que le tout ſoit réduit à trois meſures On en donne une meſure à chaque priſe, & trois priſes par jour, augmentant ou diminuant la doſe, ſuivant les ſymptômes qui ſurviendront.

Depuis les Dynaſties des *Tſin* & des *Song* juſqu'à celle de *Tang*, il ne ſe trouve aucun Médecin de réputation qui ne ſe ſoit ſervi conſtamment de ce remede dans toutes les maladies qui affectent le ventre & le cœur, faiſant tantôt des boüillons de ces quatre eſpéces, & tantôt une eſpéce de pillules liées avec du miel, & quelquefois les réduiſant en farine. Il produit des effets extraordinaires en chacune de ces manieres.

Boüillon des quatre Sages.

Ce Boüillon eſt bon pour ceux qui ont l'eſtomach foible, & qui ont de la peine à boire & à manger.

Il eſt excellent pour toutes les maladies qui viennent d'inanition & d'épuiſemens d'eſprits. On prend une drachme de *Gin ſeng*, deux dragmes de *Pé tchu*, (racine d'herbe) une drachme de *Fou lin* blanc, cinq gros de régliſſe ſéchée au feu, trois tranches de gingembre verd, une jujube & deux taſſes d'eau qu'on fait boüillir juſqu'à diminution de la moitié. Il faut prendre ce remede tiede & à jeun, augmentant ou diminuant la doſe, ſuivant la griéveté de la maladie.

Pour ouvrir l'appétit, & diſſoudre les Phlegmes.

Quand on a perdu l'appétit, (ceci eſt également pour les perſonnes avancées en âge & pour les enfans) ; prenez deux onces de *Gin ſeng* ſéché au feu, que vous ferez infuſer dans du jus de gingembre & de *Pen hia* (ſorte d'herbe) faites-les ſécher, & prenez-en le poids d'une demie once que vous réduirez en poudre : puis prenant de la fleur de farine, vous y renfermerez cette poudre, & vous en ferez des pillules de la groſſeur des petits pois, que vous ferez prendre au malade dans un boüillon de gingembre au nombre de trente-cinq à la fois après le repas, & cela trois fois le jour.

Recette

Contre la foibleſſe, & épuiſement de l'eſtomach.

Quand vous ne vous ſentez point d'appétit, prenez une demie livre de gingembre crud : exprimez-en le jus ; plus, dix onces de miel, & quatre onces de poudre de *Gin ſeng*. Faites cuire le tout dans un poëlon d'argent juſqu'à conſiſtence d'Electuaire. Prenez-en la groſſeur d'une noiſette délayée dans de l'eau chaude, ou dans de l'eau de ris cuit, & le faites prendre au malade.

Recette.

Pour les Eſtomachs affoiblis, & pour les maux de cœur.

Quand dans les choſes qu'on a renduës par le vomiſſement, il ſe trouve

des phlégmes mêlez, prenez le poids d'une once de *Gin ſeng* & deux taſſes d'eau : mettez-le tout enſemble ſur le feu, & les laiſſez juſqu'à conſomption de la moitié : mêlez-y enſuite une petite taſſe d'eau de bambou & trois cuillerées de jus de Gingembre verd : donnez-là à boire au malade long-tems après qu'il a mangé, & qu'il ne ceſſe pas d'en prendre que le mal n'ait ceſſé. Ce remede a plus d'effet ſur les vieillards, que ſur les autres.

RECETTE

Pour les Eſtomachs refroidis qui ne retiennent aucune nourriture.

QUAND un malade ne peut digérer les alimens, il faut prendre du *Gin ſeng*, des clouds de giroffle, du bois de ſenteur nommé *Co hiang*, deux drachmes & demie de chacun : plus cinq drachmes de peau d'écorce d'orange, & trois tranches de Gingembre verd. Faites bouillir le tout en trois taſſes d'eau, juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus qu'une, & faites-là boire toute chaude au malade.

RECETTE

Pour les vomiſſemens cauſez par un renverſement d'Eſtomach.

QUAND une perſonne rend la nourriture incontinent après l'avoir priſe, & qu'elle ſe ſent extrêmement abattuë, ſans force, & comme à demi-morte, il faut prendre trois onces du meilleur *Gin ſeng*, l'écraſer à coups de marteau, le mettre dans une grande écuelle d'eau qu'on fera boüillir juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à deux petites taſſes, & les donner toutes chaudes à boire au malade deux fois le jour. Prenez enſuite du ſuc de Gingembre : mettez-le dans du ris. Joignez-y un blanc dœuf avec du blanc de *Couei* (eſpéce de ciboule ;) & faites-en un ris liquide, que vous lui donnerez à boire.

Un nommé *Li*, Mandarin du Tribunal des Armes, eſt Auteur de cette recette. Etant allé par ordre de la Cour dans le *Ho nan*, il ſe trouva attaqué pendant plus de deux mois de cette maladie, ſans recevoir aucun ſoulagement de tous les remedes qu'on lui donna : ce qui lui fit imaginer cette recette, par le moyen de laquelle il fut auſſi-tôt guéri : & environ dix jours après étant retourné à la Cour, il la communiqua aux Médecins les plus célébres.

Pour le dévoyement d'Eſtomach.

PRENEZ deux onces de *Gin ſeng*. Vous les ferez boüillir dans une taſſe & demie d'eau, juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus qu'une taſſe. Mêlez-y un blanc d'œuf : remettez-la ſur le feu ; puis faites-là prendre toute chaude. Il y en a qui ajoûtent le cloud de giroffle.

Pour les envies de vomir.

PRENEZ demie once de *Gin ſeng*, autant du cœur de l'arbre qui porte la Canelle. Il y a de la Canelle à la Chine dans la Province d'*Yun nan* ; mais elle eſt extraordinairement groſſe, & apparemment l'arbre eſt d'une eſpéce différente de celui de la Canelle. Du moins à en juger par l'écorce, cela doit être ainſi. Faites boüillir le tout dans deux médiocres porcelaines d'eau, & donnez-le à boire au malade.

Pour le dévoyement par haut & par bas.

QUAND le dévoyement eſt opiniâtre, prenez deux onces de *Gin ſeng*, trois onces de peau d'écorce d'orange, une once de Gingembre verd. Faites cuire le tout dans ſix meſures d'eau, & faites-en trois priſes.

Pour l'épuiſement des forces, & pour la courte haleine.

QUAND le malade ſuë, & que la

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 477 sur 577

ſueur rentre ; quand il a les reſpirations courtes, & qu'il ſent des ébloüiſſemens & des tournoyemens de tête ; il faut prendre une demie once de *Gin ſeng*, une once de *Fou tſe* préparé. Diviſez le tout en quatre parts : à chaque part ajoûtez dix tranches de Gingembre verd avec deux taſſes d'eau vive, juſqu'à diminution de moitié que vous donnerez au malade, long-tems après qu'il aura mangé.

Pour l'Aſthme des Femmes accouchées.

CELA vient lorſque le ſang remonte vers la poitrine, & entre dans les Sinus des Poûmons. Cette maladie eſt dangereuſe : prenez une once de *Gin ſeng* pulvériſé, deux onces de *Sou meou*, (bois de Bréſil.) Verſez deſſus deux grandes taſſes d'eau : & faites boüillir le tout juſqu'à diminution de moitié. Ajoûtez-y encore du *Gin ſeng* réduit en poudre, & faites-le prendre à la malade. Ce remede opere ſur le champ.

Pour une Femme après l'accouchement, lorſqu'elle ſent que le ſang eſt dans l'agitation.

PRENEZ une once de *Gin ſeng*, une demie once de *Tſe ſou* (nom d'herbe,) trois petites taſſes d'urine d'enfant, de vin, & d'eau. Faites boüillir le tout, & donnez-le à boire à la malade.

Pour toutes les ſortes d'abattemens qui ſuivent les couches.

QUAND les nouvelles accouchées ont la fiévre & ſuent beaucoup, il faut prendre du *Gin ſeng* & du *Tang couei*, (nom d'herbe,) en égale quantité, & les pulvériſer. Enſuite vous couperez un rein de Cochon en petites tranches, dont vous aurez auparavant ôté la Membrane, & vous le ferez cuire dans trois écuelles d'eau, avec une bonne cuillerée de ris appellé *No mi*, & deux têtes de ciboules. Quand le ris ſera cuit, vous en tirerez une médiocre porcelaine du jus que vous mêlerez avec les drogues ſuſdites, & vous les ferez ainſi boüillir juſqu'à ce que ce jus ſoit réduit à huit parties. Cela ſe doit prendre chaud & à jeun.

Pour les Femmes, qui après l'enfantement, ont de grandes pertes de ſang.

QUAND les femmes ont perdu beaucoup de ſang, prenez du *Gin ſeng*, du Chenevi dépoüillé de ſa peau, de l'écorce de *Tſe*, & du ſon : rotiſſez le tout dans le poëlon juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en poudre. Faites-en des pillules de la groſſeur d'un petit pois, avec du miel cuit & purifié. Donnez-en cinquante à chaque priſe ; & ſervez-vous de boüillon de ris pour les faire avaler.

Pour les Femmes lorſqu'elles enfantent leur fruit de travers, ou que les pieds de l'enfant ſortent les premiers.

PRENEZ une drachme de *Gin ſeng*, & autant d'encens pulvériſé, du minéral appellé *Tan cha*, le poids d'une demie once. Broyez le tout enſemble : puis délayez-le avec un blanc d'œuf & du jus de Gingembre verd, environ une demie-cuillerée, & donnez-le froid à boire à la perſonne malade. La mere & l'enfant ſeront auſſi-tôt ſoulagez ; le remede opere ſur le champ.

Contre la mélancolie & l'oppreſſion du Cœur.

FAITES cuire une once de *Gin ſeng* pulvériſé, & dix onces de graiſſe de Porc. Faites-en une mixtion parfaite avec de bon vin. A chaque priſe donnez-en au malade une petite taſſe deux fois le jour. Quand il en aura pris durant cent jours de ſuite, il aura les yeux perçans & l'oreille fine. Les os ſeront remplis de moëlle, la peau & les chairs pleines

pleines de ſuc. Il pourra apprendre par cœur mille vers en un jour. Ce remede a encore la vertu de guérir les maladies cauſées par des vents, par un excès de chaleur, & par les phlégmes.

Pour la maladie que les Chinois appellent Li hoen y tchi, *& les Portugais* Peſadelo.

C'EST une eſpéce de ſyncope, de léthargie, ou d'aſſoupiſſement, qui fait que l'ame ſemble ſe retirer de ſon ſiége. Ceux qui ſont attaquez de cette maladie, s'imaginent pendant leur ſommeil qu'ils ont quelqu'un couché à côté d'eux. Ils ne peuvent parler, ni par conſéquent demander qu'on les ſoulage du poids qu'ils ſentent ſur la poitrine. Quand on dort, l'ame ſe retire dans le foye, ſiége de l'ame, tant que le foye eſt vuide d'eſprits, l'ame ne retourne point dans ſa demeure ordinaire; & c'eſt ce qui a donné lieu de nommer cette maladie *Li hoen*, éloignement de l'ame.

Pour guérir celui qui en eſt attaqué, prenez du *Gin ſeng*, des dents de Dragon, du *Tche fou lin* rouge, de chacun le poids d'une drachme, que vous ferez boüillir dans une taſſe d'eau juſqu'à diminution de la moitié. Vous y ajoûterez une drachme de *Tchu cha* minéral rouge bien pulvériſé. Donnez ce remede au malade lorſqu'il eſt prêt de dormir. Une priſe ſuffit à chaque nuit. Au bout de trois jours le malade ſentira du ſoulagement & de la joye.

Pour les palpitations de Cœur accompagnées de ſueurs.

QUAND le Cœur manque d'eſprits, préparez cinq drachmes de *Gin ſeng*, & autant de *Tang couei*. Prenez enſuite deux rognons de Porc, que vous ferez cuire dans deux taſſes d'eau, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à une taſſe & demie. Puis tirant les rognons, vous les couperez en petites tranches, que vous ferez boüillir conjointement avec le *Gin ſeng* & le *Tang couei* que vous aurez préparé, juſqu'à ce que le tout ſoit réduit à huit parties de dix. Mangez ces rognons à jeun avec le boüillon. Après quoi prenez le mare de cette compoſition: faites-le ſécher au feu, & pulvériſez-le: vous en ferez des pillules avec de la poudre de *Chan yo* (c'eſt une eſpéce de racine) de la groſſeur d'un bon pois. Il en faut prendre cinquante à chaque priſe, à l'aide d'un peu de ptiſanne de jujubes, & cela long-tems après le repas. Deux priſes de ce remede le guériront. Il y en a qui y font entrer deux drachmes d'encens.

Pour les fiévres qui viennent d'inanition.

IL faut prendre du *Gin ſeng* de *Chan tang*, du *Tchai hou* d'*Yn tcheou*, trois drachmes de chacun: de plus une groſſe jujube, & trois onces de Gingembre verd. Faites boüillir le tout dans une taſſe & demie d'eau, juſqu'à ce que de dix parts il en reſte ſept. Ce remede doit ſe donner tiéde au malade, & long-tems après qu'il a mangé; il faut lui donner deux priſes par jour, & l'on ne ceſſe qu'après que le malade eſt guéri.

Pour le Poûmon épuiſé par la courte haleine & autres incommoditez invéterées de la reſpiration.

PRENEZ trois onces de *Gin ſeng* pulvériſé avec de la gelée de corne de cerf rôtie & broyée en poudre, le poids d'une once ſur une priſe de trois drachmes. Vous prendrez une taſſe de boüillon de *Po hi*, (nom d'herbe,) & de *Teou che*, (nom de féve) avec un peu d'oignon. Faites boüillir le tout un ou deux boüillons: vous le verſerez enſuite dans la porcelaine où eſt la drogue en queſtion; & quand vous vous ſentirez envie de touſſer, vous en prendrez quatre ou cinq gorgées. Ce remede eſt excellent.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 479 sur 577

Pour arrêter la toux & diſſoudre les phlegmes.

PRENEZ deux onces d'alun de roche bien tranſparent : mettez-les dans deux pintes de bon Vinaigre, (*a*) que vous ferez boüillir juſqu'à la concurrence d'électuaire ; joignez-y une once de *Gin ſeng* en poudre, puis avec du miel faites-en des pillules de la groſſeur des noiſettes. On prend une de ces pillules, & on la met ſous la langue du malade. Ce remede arrête auſſi-tôt la toux, & diſſout les phlégmes.

Pour l'Aſthme avec toux ſéche accompagnée de crachement de ſang, & d'un pouls foible.

PRENEZ trois drachmes de poudre de *Gin ſeng*, que vous délayerez dans un blanc d'œuf, & vous le donnerez au malade au commencement de la cinquiéme veille (*b*) ; après quoi le malade ſe mettra au lit : vous le laiſſerez dormir la tête baſſe & ſans oreiller, & couché ſur le dos. Il ſera guéri dès la premiere priſe. Il en faut deux pour ceux qui ſont avancez en âge. Ceux qui jettent beaucoup de ſang à la fois par la bouche, ſeront parfaitement guéris après en avoir pris une once.

Il y en a qui prennent un œuf de poule noire, qui le battent long-tems dans l'eau, & qui y mêlent de la poudre de *Gin ſeng*. C'eſt un excellent remede. Le vinaigre, les viandes ſalées, celles qui engendrent la pituite, comme le poiſſon, &c. doivent être défenduës dans ces ſortes de maladies.

Pour la Phtiſie accompagnée de vomiſſement de ſang.

QUAND le mal preſſe, il faut auparavant arrêter le crachement de ſang avec le *Che yo ſan* (c'eſt une poudre de dix ingrédiens.) Après quoi le malade doit être extrêmement fatigué. Le *Gin ſeng* crud ſera le plus efficace remede : il en faut prendre du meilleur le poids d'une once, plus cinq groſſes jujubes, avec deux taſſes d'eau, qu'il faudra faire boüillir juſqu'à ce qu'il n'en reſte qu'une, ce qui ſera une priſe : après laquelle le ſommeil ſurvenant, la maladie ſe diſſipera. On ne laiſſera pas de continuer d'en prendre encore cinq ou ſix fois, & l'on ſe ſouviendra qu'il faut vivre de régime.

Pour les hémorragies ou pertes de ſang.

LORSQUE dans les maladies qui ſont cauſées par quelque agitation extraordinaire des paſſions, ou par quelque excès de débauche, il arrive que par la rupture de quelque vaiſſeau, le malade jette beaucoup de ſang par la bouche ou par le nez, ſi on ne le ſecoure promptement, le mal deviendra plus fort que tous les remedes. En voici un excellent.

Il conſiſte à prendre du *Gin ſeng*, & le faire ſécher au feu ; du Cyprès qu'il faut faire cuire au bain de vapeur, puis le ſécher au feu : plus du *King kiai* rôti, (nom de plante ;) plus du *Tſun ſing* ; de chaque ſorte une demie once qu'il faut réduire en poudre, & les mêler avec trois drachmes de fleur de farine, les délayant dans de l'eau fraîche : en ſorte qu'il s'en faſſe une eſpéce de colle claire qu'il faut faire prendre au malade de moment en moment à petites gorgées. La premiere fois qu'on en prendra, le ſang s'arrêtera à l'inſtant.

Pour le ſaignement de Nez, qu'on ne ſçauroit arrêter.

PRENEZ du *Gin ſeng*, quelques

(*a*) Le Vinaigre des Chinois n'eſt pas de vin.

(*b*) Les Chinois diſtinguent la nuit en cinq veilles. La cinquiéme veille finit à l'Aurore.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 480 sur 577

branches de ſaule planté dans les quinze jours après l'équinoxe du Printems : réduiſez l'un & l'autre en poudre ; donnez-en une drachme à chaque priſe, & trois fois par jour, dans de l'eau de riviere ou de ruiſſeau, qui ait ſon cours vers l'Orient. Au défaut du Saule, on peut ſe ſervir du cœur de ces petites noiſettes que produit le Nenuphar d'Orient.

Pour les Hemorragies des Gencives.

PRENEZ du *Gin ſeng*, du *Fou lin* rouge, & du *Me men tong* (eſpéce de Scorſonnere) deux drachmes de chacun. Faites cuire le tout dans une taſſe d'eau, juſqu'à ce qu'il n'en reſte que ſept parties de dix. Donnez ce remede ainſi préparé tout chaud au malade, réitérant chaque jour la même priſe. *Sou tong po*, après avoir trouvé ce remede, avoit coûtume de dire qu'il étoit divin & admirable.

Pour les Pertes de ſang par la voye des urines, pour la Gravelle, & pour la Pierre.

PRENEZ du *Gin ſeng*, & faites-le ſécher au feu : plus, du *Hoang ki* (nom d'herbe,) qu'on aura cuit dans de l'eau ſalée, juſqu'à ce qu'il devienne tout ſec. Broyez l'un & l'autre, & réduiſez-le en poudre ; puis prenez une rave rouge, coupez-la en quatre tranches : prenez chaque tranche l'une après l'autre, & faites-les cuire dans deux onces de miel, juſqu'à parfaite ſéchereſſe : faites-les frire une ſeconde fois ſans les laiſſer brûler. Recommencez cette opération juſqu'à ce que le miel ſoit entiérement conſumé. A chaque fois on donne une tranche de cette rave préparée de la ſorte au malade, qu'on lui fait avaler avec un peu de boüillon ou d'eau ſalée.

Pour aider à la Digeſtion.

PRENEZ du *Gin ſeng* en poudre, & délayez-le dans un blanc d'œuf : il en faut donner trois ou quatre priſes par jour, & une once à chaque priſe.

Pour l'Hydropiſie.

Tchin dans les remedes pour l'hydropiſie qu'il a reçûs de pere en fils par tradition, ordonne qu'on prenne une once de *Gin ſeng*, deux onces de *Fen tſao* (nom d'herbe) : plus une demie drachme de cervelle de cochon, qu'on faſſe infuſer dans du fiel du même animal, & qu'on pulvériſe après l'avoir rôtie. Il fait de tout cela des pillules de la groſſeur d'une noix avec du miel. Il en donne une à chaque priſe dans de l'eau froide.

Pour les Fiévres intermittentes., qui dégenerent en continuës.

PRENEZ deux drachmes de *Gin ſeng*, du *Hing hoang* (ſouffre mâle), cinq drachmes ; pulvériſez le tout ; prenez enſuite des bouts de branches de palmiers, que vous cuëillerez le cinquiéme jour de la cinquiéme Lune, & que vous pilerez bien. Faites de tout cela des pillules de la groſſeur d'un petit pois : prenez-en ſept le jour de la fiévre de grand matin dans de la fleur d'eau de puits, (c'eſt-à-dire, dans la premiere eau qui ſe tirera d'un puits qui aura repoſé toute la nuit.) Prenez-en une ſeconde fois avant l'accés. Avec ce remede il ne faut rien donner de chaud au malade. Il a ſon effet ſur le champ. Quelques-uns y font entrer du *Chin kio* (Levain divin,) en même quantité que ces autres drogues.

Pour le Teneſme qui procede du froid.

QUAND le pouls du malade eſt foible, & preſque tout abſorbé, prenez du *Gin ſeng*, & du *Ta fou tſe*, de chacun une once & demie. Il en faut une demie once à chaque priſe ; plus, dix tranches de gingembre verd, quinze clouds de girofle, & une pincée de bon ris.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 481 sur 577

Vous ferez cuire le tout dans deux taſſes d'eau, juſqu'à diminution de trois parts ſur dix. Vous ferez prendre cette potion toute chaude & à jeun au malade. Six priſes ſuffiront pour le guérir.

Pour un vieillard attaqué de Teneſme, & épuiſé.

QUAND avec cette incommodité le malade ne peut ni boire ni manger, prenez de la poudre du *Gin ſeng* de *Chang tang* une once ſur une demie once de corne de cerf dépoüillée de ſa peau, qui aura été rôtie, broyée, & réduite en poudre. Faites-en avaler peu à peu au malade, à la faveur d'un boüillon de ris. On en donne trois priſes chaque jour.

Pour les Fiévres malignes.

CE remede eſt excellent pour toutes ſortes de perſonnes, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, femmes enceintes ou non ; quoique la maladie ſoit griéve, & menace d'une mort prochaine, que le pouls ſoit éclipſé, & que le malade ait perdu la connoiſſance, après ſept jours de maladie, il n'y a perſonne qu'on ne puiſſe guérir par le moyen de cette recette, & d'une centaine de malades, on n'en manquera pas un. C'eſt pour cela qu'on appelle cette recette *To ming ſan*, c'eſt-à-dire, remede qui ramene une vie qui s'échappe.

Prenez une once de *Gin ſeng* que vous ferez cuire dans deux taſſes d'eau à un feu violent juſqu'à diminution de la moitié : faites-la rafraîchir dans de l'eau de puits, puis donnez-la au malade à boire : peu de tems après il lui ſortira une ſueur de deſſus le nez; le pouls lui reviendra, & il ſera guéri à l'inſtant.

Sou tao cong Préſident d'une des ſix Cours Souveraines, dit: Je me ſuis ſervi de ce remede, pour ſecourir près de cent perſonnes. Lorſque j'étois Gouverneur d'une Ville du troiſiéme ordre, la femme & les enfans du ſecond de mes Aſſeſſeurs, étoient attaquez depuis plus d'un mois d'une fiévre pourprée & peſtilente : je leur fis prendre ce remede, & ils guérirent.

Pour le mal caduc des enfans quand ils s'agitent en étendant & retirant leurs bras & les jambes.

PRENEZ du *Gin ſeng*, de la poudre d'écaille d'huitres, une grenoüille ſéchée & du *Chin cha* en égale quantité : pulvériſez le tout. Prenez enſuite le cœur d'un cochon de lait; & avec le ſang de cet animal faites-en des pillules de la groſſeur d'un petit pois. Donnez-en cinquante à chaque priſe dans un boüillon d'or & d'argent (c'eſt-à-dire, dans lequel on aura mis quelques piéces de ces deux métaux.) Il en faut prendre deux fois en dix jours. Ce remede a des effets admirables.

Pour les maux de Ratte des enfans, cauſez par des vents.

PRENEZ du *Gin ſeng*, des pepins de citroüilles, de chacune une demie once ; plus, une once de *Nan ſin* ; après avoir fait cuire tout cela dans de l'eau de *Tçian*, vous le pulvériſerez. Cela ſe doit prendre chaud, & à chaque fois une drachme dans huit gros de l'eau de *Tçian*.

Pour l'Aveuglement cauſé par le vin.

IL y avoit un homme vigoureux qui aimoit à boire le vin extrêmement chaud. Il fut frappé ſoudainement d'une maladie qui l'aveugla. Il avoit le pouls âpre & inégal. C'étoit l'effet de l'excès qu'il avoit fait de vin chaud. Il avoit l'eſtomach gâté, & le ſang y croupiſſoit, & s'y corrompoit, ce qui cauſoit tout ſon mal. L'on fit un boüillon de bois de bréſil, dans lequel on mit une drachme de *Gin ſeng* en poudre. Au ſecond jour qu'on lui en donna, le nez & la paume des mains

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 482 sur 577

mains lui devinrent livides, ce qui venoit de ce que le ſang qui croupiſſoit dans l'eſtomach, commençoit à circuler. Enſuite on prit du boüillon, dans lequel on mit du bois de bréſil, des pepins de pêches, du *Hong hoa*, de la vieille peau d'écorce d'orange pour aſſaiſonner la poudre de *Gin ſeng*. Aprés en avoir pris durant quelques jours, le malade ſe trouva guéri.

Pour les Apoſtumes cauſées par le vin, (le poiſon du vin.)

Il y avoit une femme qui aimoit extraordinairement le vin : il lui vint une apoſtume à la poitrine avec un pouls fort vîte. On ſe ſervit de *Gin ſeng* & de rubarbe, l'un & l'autre rôti à ſec dans le poëlon, après avoir été trempez dans le vin, de chacun une égale quantité. On pulvériſa enſuite le tout : on lui fit prendre une drachme de cette poudre dans du boüillon de gingembre. Elle cracha incontinent, ſua, & fut guérie.

Pour les Morſures de Chien.

Quand la playe eſt enflée, & cauſe de la douleur, prenez du *Gin ſeng*, & mettez-le ſur des charbons ardens de bois de mûrier, & brûlez-le ; en ſorte qu'il ne ſe réduiſe pas en cendre. Couvrez-le enſuite avec une porcelaine : peu de tems après pulvériſez-le ; jettez-en ſur la playe, & le malade guérira à l'inſtant.

Quand les entrailles ſortent par le côté.

Faites rentrer les entrailles au plûtôt en les preſſant avec les mains frottées d'huile. Mêlez du boüillon de *Gin ſeng* avec du jus de *Keou ki*, (nom de plante) lavez-en la partie offenſée. Faites manger au malade du ris cuit à l'eau en conſiſtence de bouillie claire, où l'on aura fait cuire des rognons de mouton ; il ſera guéri en dix jours.

Remarques.

Les noms des maladies ſont difficiles à bien entendre en Chinois : peut-être ſe ſera-t'on trompé en nommant quelques-unes de ces maladies. On n'a traduit ces recettes mot à mot, que pour donner une idée de la maniere dont penſent les Chinois, & dont ils compoſent leurs remedes.

Aujourd'hui le *Gin ſeng* paye de gros droits à l'Empereur. L'on aſſûre même qu'il y va de la vie de fraüder ces droits. Le *Gin ſeng* vient à *Peking* de pluſieurs endroits, comme du *Leao tong*, de la Corée, & de la Tartarie Septentrionale. Il en vient auſſi du Japon ; mais je crois qu'il n'eſt pas ſi eſtimé. A préſent le bon *Gin ſeng* eſt très-cher : on l'achette au moins ſix fois ſon poids d'argent, & il y en a à *Peking* qui ſe vend même huit poids d'argent, & quelquefois plus. Voici comme on le prépare. On le coupe en petites tranches avec un couteau : enſuite on le fait cuire dans un peu d'eau ſans autre façon : le pot doit être de terre, & couvert. Les perſonnes riches ont un vaſe d'argent fait exprès. On donne le boüillon à prendre au malade. On ne jette pas le marc, mais on remet encore un peu d'eau deſſus, & on le fait cuire de nouveau, pour achever de tirer le ſuc de la racine.

La doſe ordinaire eſt un mas, ou la dixiéme partie d'une once.

Quand on veut faire entrer le *Gin ſeng* dans les remedes, on ne fait ordinairement qu'y verſer ce boüillon : la doſe n'eſt point réglée : elle paſſe pour extraordinairement forte à une drachme & demie. J'en ai vû prendre juſqu'à trois drachmes : mais il faut pour cela être entiérement épuiſé. On en donne quelquefois juſqu'à cinq drachmes & plus ; mais c'eſt dans des occaſions périlleuſes, comme ſeroit l'apoplexie, encore faut-il avoir égard à l'âge, à la conſtitution, &c.

Un Miſſionnaire demeurant dans la Province de *Chan ſi*, s'informa d'un Mé-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 483 sur 577

decin du Pays s'il y avoit encore du *Gin ſeng*; il répondit qu'il y en avoit, mais qu'il étoit ſauvage & de nul uſage dans la Médecine; qu'il étoit même défendu ſéverement d'en arracher.

La Livre Chinoiſe peſe dix-neuf onces quatre drachmes de nos onces, quelques grains moins. L'once eſt la ſeiziéme partie de la livre; la drachme, la dixiéme partie de l'once; le grain, la dixiéme partie de la drachme, & ainſi toûjours en diminuant, à proportion de dix. Par tout où l'on trouvera ces termes de drachmes, onces, on les doit réduire aux nôtres, ſuivant la regle que j'ai marquée.

Les Chinois nomment la livre, *King*; l'once, *Leang*; la drachme, *Tſien*; la dixiéme partie de la drachme *Fuen*. Ces termes de poids ſont communs à l'argent & à l'or, parce que dans le trafic on ſe ſert de trébuchet pour les péſer.

Il y a un grand nombre d'Herbiers Chinois. Le dernier qui ait été fait, & dont ces recettes ont été tirées, eſt intitulé, *Pen tſao*, *can mou*, Herbier à maîtreſſe corde & à mailles; c'eſt-à-dire, que comme le filet a une maîtreſſe corde & des mailles, de même cet Herbier a des titres généraux, ſous leſquels ſont rangées les matieres qu'on y traitte, comme les mailles ſont rangées & attachées à la maîtreſſe corde.

L'on remarquera en paſſant qu'il n'y a point de Nation au monde qui ſoit plus féconde en titres bizarres de Livres, que la Nation Chinoiſe. Les noms qu'ils donnent aux Pays, & à pluſieurs autres choſes, ſe reſſentent de cette bizarrerie. Ce n'eſt pas que ſouvent ces noms ne renferment un bon ſens.

DU THÉ.

Autre Plante qui eſt d'uſage pour la Médecine.

LA feüille que nous nommons *Thé*, de même que dans la Province de *Fo kien*, s'appelle *Tcha* dans toutes les autres Provinces. Les Européans ont donné à cette feüille le nom de *Thé*, parce que les premiers Marchands d'Europe, qui paſſerent par la Chine dans leur voyage du Japon, aborderent à la Province de *Fo kien*, où ils en eurent les premieres connoiſſances.

Les Chinois ont donné différens noms à cette Plante en différens tems. Ils l'ont appellé *Cou tcha*, *Cou*, *Che*, *Ming*, *Kié*, &c. *Song* dit: Le *Tcha* qu'on cueille dans la premiere ſaiſon, s'appelle *Tcha*. Celui qu'on cueille vers l'arriere-ſaiſon, ſe nomme *Ming*.

Explication de divers Auteurs.

Chin nong dans le *Chu king* dit. Le *Thé* croît dans le Territoire d'*Y tcheou*, & dans celui de *Chan ling*, ſur le bord des chemins: les plus rudes hyvers ne le font point mourir: on en ramaſſe les feüilles le troiſiéme jour de la troiſiéme Lune, & on les fait ſécher.

Cong dit: le *Thé* croît dans le *Chan tong* vers le Sud dans les Vallons humides.

On lit dans le Livre de *Co pou*. La Plante qui porte le *Tcha*, porte des feuilles en hyver: on les peut faire cuire, & en faire des bouillons.

Song dit: Aujourd'hui on trouve l'arbriſſeau qui porte le *Tcha* dans les Provinces de *Fo kien*, de *Tche kiang*, de *Kiang ſi*, de *Hou quang*, dans le Pays de *Hoai nan*, & entre les Montagnes. Il porte des feuilles vers le milieu du Printems: elles ſont fort tendres alors: on les met au bain de vapeur, & on en

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 484 sur 577

tire une eau amere : puis on les fait ſécher : on les réduit en poudre, & on boit de la ſorte le *Thé*. Ceci ne s'accorde pas avec la maniere des anciens.

Lon yu dans ſon Traitté ſur le *Thé* dit : Le *Thé* qui croît vers le Midi, eſt le meilleur. L'arbre qui porte cette feuille eſt haut d'un à deux pieds : il y en a de plus de vingt à trente pieds dans les Provinces de *Chan ſi*, de *Chan tong*, de *Se tchuen*, &c. Il y en a dont deux hommes ne ſçauroient embraſſer le tronc ; alors on les coupe comme inutiles. Il porte une fleur ſemblable à celle du jaſmin ; mais elle a ſix feuilles en haut, & ſix feuilles en bas. Il porte un petit fruit de la forme & de la groſſeur d'une petite pomme, qui pour le goût, a quelque choſe du cloud de géroffle. Il a la racine comme celle du Pêcher : le meilleur croît dans les endroits pierreux : le moins bon croît dans des terres jaunes. On le ſeme comme on fait les concombres ou les citrouilles. Trois ans après on peut en cueillir les feuilles.

Le meilleur *Thé* ſe cueille dans le cœur des arbres qui ſont le plus expoſez au Soleil, & tire un peu ſur le violet. Celui qui eſt tout verd, lui eſt inférieur. Le *Thé*, dont les feuilles ſont longues & grandes, eſt le meilleur. Au contraire celui qui les a courtes & petites, eſt le moins bon. Celui, dont les feuilles ſont recoquillées, eſt le plus excellent ; & celui qui a les feuilles étenduës, eſt le pire.

Les feuilles du *Thé* à la deuxiéme, troiſiéme, & quatriéme Lune, ont quatre à cinq pouces de long, quand il eſt planté dans un lieu pierreux. Pour cueillir ces feuilles tendres, il faut choiſir le tems du matin, lorſqu'elles ſont chargées de roſée avant le lever du Soleil : les feuilles du *Thé* ſortent du milieu de l'arbre à l'extrêmité de trois, quatre, ou cinq rameaux. Dès qu'elles ſont cueillies, il les faut mettre au bain de vapeur, puis les faire ſécher. Il y en a de mille & de dix mille ſortes, qui ont autant de noms différens, &c.

Le véritable *Thé* eſt d'une qualité froide. Il n'y a que celui qui croît dans le *Mong chan* (*a*), qui eſt une Montagne dans le Territoire de *Ya tcheou*, lequel ſoit médiocrement chaud, & qui ſoit d'uſage dans la Médecine.

L'Auteur d'un Traitté ſur le *Tcha*, nommé *Mao ven ſi* dit : La Montagne de *Mong chan* a cinq pointes, où il y a toûjours des arbres de *Thé*. La pointe du milieu s'appelle *Chang tſing fong*, ſur laquelle il y avoit autrefois un Bonze, incommodé depuis long-tems d'une maladie qui procédoit d'une cauſe froide. Ce Bonze rencontra un jour un vieillard qui lui dit : Pour cueillir le *Thé* de la pointe du milieu de la Montagne *Mong chan*, choiſiſſez le tems de l'Equinoxe du Printems, ſçavoir, quelques jours avant ou après au tems du premier tonnerre qui ſe fera entendre. Alors employez le plus de monde qu'il ſe pourra pour cueillir trois jours de ſuite tout le *Thé* qui ſe trouvera.

Si vous prenez une once de ce *Thé*-là, infuſez-le dans de l'eau bouillante tirée de la même Montagne, cela ſuffira pour guérir toutes ſortes de maladies invétérées. Avec deux onces vous pourrez vous garantir des maladies nouvelles. Avec trois onces vous fortifierez extrêmement la chair & les os, & toute l'habitude du corps : & ſi vous en prenez juſqu'à quatre onces, vous deviendrez un véritable *Ti ſien*, c'eſt-à-dire, un habitant éternel de la terre.

Ce Bonze ayant ſuivi le conſeil que lui donna le vieillard, ramaſſa quelques onces de ce *Thé* : & avant que de l'avoir tout conſumé, il ſe trouva parfaitement guéri de ſa maladie. Depuis ce tems-là on va continuellement cueillir les feuilles de *Thé* ſur les quatre autres pointes de ladite Montagne.

Mais pour la cinquiéme pointe, parce qu'elle eſt toute couverte de bois épais

(*a*) Cette Montagne eſt dans la Province de *Chan tong* dans le Territoire de *Tſing tcheou fou*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 485 sur 577

& de broſſailles, & ordinairement de nuages & de brouillards, qu'il y a d'ailleurs quantité d'oiſeaux & de bêtes féroces, on n'oſe l'y aller cueillir; c'eſt ce qui le rend à préſent extrêmement cher. Cette ſorte de *Thé* l'emporte ſur celui de tous les autres endroits pour la Médecine.

Aujourd'hui *Tſai ſiang* parlant à fond du *Thé* de *Fo kien*, dit qu'il n'y a que celui-là qu'on appelle *La tcha*, *Thé* de cire. On porte tous les ans de ce *Thé* à l'Empereur : on le met dans des formes, & on en fait des pains, en le faiſant ſécher au Soleil : plus il prend de chaleur, plus il eſt excellent.

Toute autre ſorte de *Thé* ou eſt en feuilles, & pour cela s'appelle *Ya tcha*; ou eſt en poudre, & on le nomme pour cette raiſon *Mou tcha*. Ces deux eſpéces, quand on les ſerre, ſi on les montre au feu, s'endurciſſent, & ne peuvent ſe conſerver long-tems : leur couleur & leur goût ſe perdent. Il n'y a que le *Thé* en feuilles de *Ting tcheou*, qui approche un peu, tant pour ſa nature, que pour ſon goût, du *Thé* de *Fo kien*.

A préſent dans quelques endroits, comme ſont *Pan tchong*, *Ho pé*, *King ſi*, on broye le *Thé*, & on le réduit en poudre, & par ſupercherie on l'appelle auſſi *La tcha*.

Long che dit : Ce qu'on appelloit autrefois *Cou tcha*, eſt le même *Tcha*, ou *Thé*, que celui d'aujourd'hui. Cet Ecrivain parle de quatre différens Auteurs, qui ont fait chacun un Traitté fort ample ſur le *Thé*.

Il y a une ſorte de *Thé*, qui eſt toute de feuilles tendres, de la longueur d'un poûce & davantage, qui paſſe pour le *Thé* du premier ordre. La bonté de ce *Thé* vient uniquement de la nature de l'eau & du terroir.

Che tchin dit : Il y a du *Thé* ſauvage, ou qui croît de lui-même. Il y en a qui croît après avoir été ſemé. Pour ſemer le *Thé*, on prend ſa graine, qui eſt de la groſſeur du bout doigt parfaitement ronde & noire. Le dedans étant mis dans la bouche, paroît d'abord avoir une ſaveur douce, & enſuite amere, & prend beaucoup à la gorge.

Les gens de la Province de *Fo kien* font de l'huile de graine de *Thé*, & en uſent pour aſſaiſonner leurs mets. On la ſeme à la deuxiéme Lune : on en met ſix, ſept, ou huit graines à la fois dans un endroit, & il ne croît quelquefois qu'un ou deux arbriſſeaux. La raiſon de cela eſt que la plûpart de ces graines ſont toutes vuides.

Cet arbriſſeau, dans quelques endroits ne peut guéres ſouffrir le ſoleil ni l'eau. On arroſe la terre où cet arbriſſeau eſt planté avec des chapelets d'eau, s'il eſt planté le long des Rivieres ou des Canaux.

Le *Thé* qu'on cueille environ quinze jours après l'Equinoxe, eſt le plus excellent, le médiocre eſt celui qu'on cueille environ quinze jours après celui-ci. Enfin le moins bon & le plus groſſier, eſt celui qui ſe cueille plus tard que ce tems-là, & on l'appelle pour cela *Lao ming*, c'eſt-à-dire, vieux *Thé*.

Dans un long Traitté du *Thé*, intitulé, *Tcha pou*, on trouve décrite fort au long la maniere de le cueillir, de le faire paſſer par le bain de vapeur, de le choiſir, & de le préparer pour le boire.

La coûtume de payer à l'Empereur tous les ans le tribut du *Thé*, a commencé du tems de la Monarchie des *Tang* ſous le regne de *Te tſong*, & a duré depuis ce tems-là, juſqu'au regne préſent; parce que le Peuple en uſe ordinairement, & en fait commerce avec les Marchands étrangers des Terres Occidentales.

Les eſpéces de *Thé*, dont les Sages ou Philoſophes anciens font mention, ſont particulierement celles qui étoient en plus grand uſage pendant la Monarchie des *Tang* : elles étoient en nombre preſque infini, & diſtinguées par différens noms. On lit dans un Livre de *Tao in kiu tchu*, où cet Auteur traitte de cette

eſpéce

eſpéce de *Thé* appellée *Cou tcha*. Dans tous les endroits de *Yeou yang*, d'*Ou tchang*, de *Lu kiang*, de *Tſin ling*, il y a de bon *Thé* appellé *Min*. Les choſes dont l'homme peut boire, ſont 1°. Le *Min* (ſorte de *Thé*). 2°. Le bourgeon du *Tien men tong* (nom de Plante). 3°. Les feuilles du *Pe ki* (nom d'arbre), les autres eſpéces étant froides, ſont mal-faiſantes.

Outre cela il y a une eſpéce de *Thé* qui vient de *Pa tong hien*, lequel on fait ſécher de telle ſorte, qu'il vient tout recoquillé. L'uſage de cette ſorte de *Thé* empêche les gens de dormir.

Beaucoup de gens font auſſi bouillir les feuilles du *Tan* (nom d'arbre) & celles d'une eſpéce de Prunier, qui porte de groſſes prunes noires : & en boivent l'eau comme celle du *Thé* : mais cette boiſſon a une qualité froide & malfaiſante.

Ses qualitez.

CETTE feuille a un goût amer & doux : elle a un léger dégré de froideur, & n'a aucune qualité maligne.

Tſang ki dit : Il faut boire le *Thé* chaud : quand on le boit froid, il produit des phlégmes.

Hou ho dit : Si on boit le *Thé* avec le *Fi*, (nom d'arbre ſemblable au Cyprès) il appeſantit le corps.

Li ling ſi dit : Quand après avoir bû du vin, on eſt altéré, & que pour étancher ſa ſoif on boit du *Thé*, l'eau prend ſon cours vers les Reins, & on ſent une froideur & une douleur aux Reins, aux Pieds, & à la Veſſie. Cela peut cauſer ſouvent quelque hydropiſie, ou toute ſorte de paralyſie.

Quoiqu'il en ſoit, quand on veut boire du *Thé*, il faut le boire chaud, en petite quantité : ſur-tout il faut ſe donner de garde d'en boire à jeun, & quand on a l'Eſtomach vuide.

Che tchin dit : Quand on fait prendre à quelqu'un le *Ouei ling ſien*, le *Tou fou ling*, (nom de plantes,) il ne faut pas lui faire boire du *Thé*.

Ses effets.

LA feuille de *Thé* eſt bonne pour les tumeurs ou apoſtumes qui viennent à la tête, pour les maladies de la Veſſie. Elle diſſipe la chaleur cauſée par les phlégmes ou les inflammations de poitrine. Elle appaiſe la ſoif. Elle diminuë l'envie de dormir. Elle dilate & réjoüit le cœur. Ceci eſt tiré des Livres de *Chin nong*.

Elle ouvre les obſtructions. Elle aide à la digeſtion. Elle eſt fort bonne quand on y ajoûte de la graine de *Tchu yu*, de l'oignon, & du gingembre. Ceci eſt tiré de *Sou cong*.

Elle eſt bonne contre les échauffaiſons & chaleurs d'entrailles. Elle eſt amie des inteſtins, ſi l'on en croit *Tſang ki*.

Elle purifie le cerveau ; elle éclaircit les yeux. Elle eſt bonne contre les vents qu'on a dans le corps. Elle guérit la léthargie, &c. C'eſt *Hao cou* qui le dit.

Elle guérit les fiévres chaudes : en la faiſant boüillir dans du vinaigre, & la donnant à boire au malade, elle guérit le cours de ventre, le teneſme, & on en voit de grands effets. Ces recettes ſont tirées de *Tchin tching*.

En faiſant rôtir cette feuille, puis bouillir, on la donne à boire, & elle guérit la galle, qui vient d'une chaleur maligne, & le teneſme, tant celui où les excrémens ſont teints de ſang, que celui où ils ſont mêlez de matiere blanche. En la faiſant bouillir avec du blanc d'oignon, avec de la racine de *Con cong*, (nom de plante) & en prenant l'eau par la bouche, elle guérit les douleurs de tête. *Ou loui* a donné ces recettes.

Faiſant bouillir cette feuille en quantité, elle fait ſortir les vents qui ſont dans le corps, & cracher les phlégmes qui ſont attachez en dedans. Cette recette eſt de *Che tchin*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 487 sur 577

Recette pour les épuiſemens d'eſprits & douleurs de tête.

PRENEZ du meilleur *Thé* en poudre, & faites-en un électuaire épais : ſerrez-le dans une taſſe de terre, & renverſez-la. Prenez quarante grains de *Pateou* : brûlez-les à deux fois ſous la taſſe renverſée, & faites ſécher à leur fumée & à leur chaleur l'électuaire de *Thé* contenu dans la taſſe, puis réduiſez-le comme en pâte. Il en faut mettre à chaque priſe la groſſeur d'une noiſette, à laquelle joignant d'autre *Thé* en poudre, vous ferez bouillir l'un & l'autre, puis le donnerez au malade après le repas.

Recette pour le Li tſi, *ou teneſme, qui procede de chaleur, où les excrémens ſont teints de ſang.*

Meng tſan dit : Le teneſme qui procede de chaud ou de froid, ſe guérit avec le *Thé* préparé en cette maniere. Il faut prendre une livre de bon *Thé*, le faire ſécher au feu, puis le mettre en poudre. On en fait bouillir beaucoup dans une ou deux taſſes d'eau, & on le donne ainſi à boire au malade.

Autre Recette appellée Tong tchi.

PRENEZ de cette eſpéce de *Thé* qu'on appelle *La tcha* : ſi les excrémens du malade ſont teints de rouge, il faut faire bouillir le *Thé* dans de l'eau de miel, & le donner au malade. Si les excrémens ſont mêlez de matiere blanche, il faut le faire cuire avec du ſuc, du gingembre verd broyé avec la peau dans une quantité d'eau convenable. Au bout de deux ou trois priſes le malade ſe trouvera guéri.

Autre Recette excellente, appellée King yen.

PRENEZ de cette eſpéce de *Thé* appellé *La tcha*, le poids de deux taëls ou onces, ſept condorins de *Tang tien* : (le condorin a le poids d'un ſol Chinois :) plus, plein une écaille d'huitre de l'huile de Gergelin. Donnez le tout enſemble à prendre au malade. Dans un inſtant il ſentira une douleur de ventre, il fera une ſelle abondante, & la maladie ceſſera.

Autre Recette.

PRENEZ du *Thé* appellé *La tcha*, broyé en poudre, dont vous ferez de petites pillules avec la chair d'un pruneau blanc, ſi le Teneſme vient d'une cauſe chaude, &c. on les fait prendre avec de l'eau où a boüilli de la réglisſe. Si le Teneſme vient d'une cauſe froide, on les fait prendre dans de l'eau où on a fait boüillir des pruneaux noirs. On donne une centaine de pillules à chaque priſe.

Autre Recette.

PRENEZ du *Thé* de *Fokien* : faites-le boüillir dans du vinaigre : donnez-le à boire au malade, & auſſi-tôt il ſera guéri.

Recette pour les Pertes de ſang par le Fondement.

SI la maladie a été cauſée pour avoir pris quelque vent malin, ou pour avoir pris par la bouche des choſes crûës & froides, ou pour avoir mangé des viandes rôties, ou que pour avoir excédé au boire & au manger, les inteſtins ayent été échauffez, & l'eſtomach incommodé ; de ſorte qu'il s'y ſoit formé une humeur aigre, qui l'empêche de retenir les alimens, & que par bas le malade ſoit attaqué d'une fâcheuſe perte de ſang pur, & qu'il ſente en même tems de la douleur au nombril, & une continuelle envie d'aller à la ſelle ; ou bien enfin que la maladie procédant de quelque excès de vin, il arrive au malade une perte de ſang ſubite : de quelque maniere que ce ſoit, on peut guérir cette maladie par le

moyen de la recette ſuivante.

Prenez demie livre de *Thé* fin réduit en poudre avec cinq grains de *Pe yo tſien* (graine d'arbre) que vous ferez rôtir au feu. A chaque priſe donnez-en deux dixiémes au malade avec de l'eau de ris deux fois par jour.

Recette pour les douleurs de cœur inveterées.

Ceux qui ont cette incommodité depuis dix ou quinze ans, n'ont qu'à faire boüillir du *Thé* de *Hou quang* avec d'excellent vinaigre, mêlant bien l'un avec l'autre, & le faire prendre au malade, c'eſt un bon remede.

Recette pour les Femmes aprés l'enfantement, quand elles n'évacuent point par bas.

Dans un boüillon d'oignons, il faut mettre une centaine de pillules de *Thé La tcha* réduit en poudre. La Rubarbe eſt un remede violent. Dans ces ſortes de maladies, quand on employe des remedes violens, de cent malades, il n'y en a pas un qui s'en trouve bien.

Recette pour les douleurs de Reins, accompagnez d'une difficulté de ſe tourner.

Dans cinq petites taſſes de *Thé*, mettez-y deux petites taſſes de vinaigre, & faites boire cette liqueur au malade.

Recette contre toutes ſortes de Poiſons.

Prenez du *Thé* fin nommé *Ya tcha*, & de l'alun en égale quantité: broyez-les enſemble, & faites-les avaler avec de l'eau froide.

Recette pour les démangeaiſons de la petite Verole.

Il faut brûler du *Thé* dans la chambre à toute heure, & y conſerver la fumée.

Recette contre les Phlegmes qui s'attachent à la gorge.

Prenez du *Thé* en bourgeon, du *Tchi tſé* (eſpéce d'amande) une once de de chaque ſorte : faites-les boüillir enſemble, & donnez-en une grande taſſe à boire au malade. Ce remede aide à mettre dehors les phlegmes invétérez.

Recette contre les maux de cœur, & envie de vomir.

Prenez un dixiéme d'once de *Thé* en poudre, & faite-les boüillir dans de l'eau. Mêlez-y un dixiéme de gingembre en poudre, & donnez-le au malade ; auſſi-tôt il ſe trouvera guéri.

Recette pour la ſuppreſſion des mois.

Prenez une grande taſſe de *Thé* avec un peu de ſucre candi. Expoſez-la une nuit à la roſée, puis donnez-la à boire à la malade. Les femmes enceintes doivent ſe donner de garde d'uſer de cette recette, crainte d'accident.

Recette pour la Toux enroüée.

Quand le malade ne peut dormir, prenez une once de bon *Thé* en poudre; mettez une once de *Pe kiang tſan* que vous réduirez auſſi en poudre. Mettez-les enſemble dans une petite taſſe d'eau chaude. Quand le malade eſt prêt à dormir, verſez dans ce breuvage encore un peu d'eau chaude, & donnez-le lui à boire.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 489 sur 577

DE LA GRAINE DE THÉ.

Ses Qualitez.

ELLE eſt douce au goût : elle eſt d'une qualité froide, elle a quelque malignité. Elle a la vertu de guérir la toux, & l'aſthme. Elle fait ſortir les phlegmes : étant broyée, on s'en ſert pour laver les habits; elle en ôte l'huile & les autres taches. Ceci eſt tiré de *Ché tchin.*

Recette pour l'Aſthme, lorſqu'il incommode la reſpiration.

QUAND le malade touſſe, prenez du *Thé* & du *Pe ho* en égale quantité; réduiſez-les en poudre; faites-en de petites pilles, & donnez-en dix-ſept à chaque priſe avec de l'eau récemment puiſée.

Recette pour l'Aſtme, lorſque les narines ſont bouchées.

PRENEZ (*a*) un peu d'eau où on a lavé de cette eſpéce de ris qu'on appelle *No mi.* Broyez dedans la graine de *Thé.* Diſtillez cette eau goutte à goutte dans les narines, & avertiſſez le malade de la faire entrer par l'aſpiration, en retirant ſon haleine: enſuite faites-lui prendre avec les dents un tube de bambou, & vous verrez dans un inſtant les phlegmes lui ſortir de la bouche comme des filets; & après deux ou trois priſes ſemblables, la ſource de la maladie ſera diſſipée.

Recette pour les Bourdonnemens de Tête.

PRENEZ des fourmis blanches ſéchées de la plus grande eſpéce avec de la graine de *Thé*; réduiſez-les en poudre, & ſoufflez-les dans les narines. Ce remede a un bon effet.

DE L'ÉLÉPHANT.

CHITCHIN dit : On trouve des Eléphants dans les Royaumes de *Tong king* & de la Cochinchine, dans les Provinces de *Quang ſi* & d'*Y un nan.* On voit des troupeaux d'Eléphants ſauvages dans les Pays Occidentaux. Leurs Rois les montent après les avoir faits harnacher magnifiquement.

Il y en a de deux couleurs; ſçavoir de gris cendré, & de blancs: leur corps eſt lourd & maſſif: ils ſont extrêmement laids; ils ont des yeux de cochon, leurs quatre pieds reſſemblent à autant de colomnes: quand ils dorment, ils plient les jambes de devant, les appuyant à terre: ils ne peuvent baiſſer la tête, ni tourner le col : ils ont les oreilles retirées en arrierre, & ſerrées.

Leur trompe eſt auſſi longue que les jambes de devant, & deſcend juſqu'à terre. Elle eſt creuſe & profonde; elle peut s'ouvrir & ſe fermer : il y a de petites caroncules en forme de pinces qui ramaſſent à terre les moindres choſes, une éguille, par exemple, & un grain de moutarde. Ils ſe ſervent de cette trompe pour boire, & pour manger, en la repliant, & la portant à la bouche.

(*a*) Cette recette eſt commune aux enfans & aux perſonnes plus âgées.

Toute

Toute la force de cet Animal eſt réünie dans ſa trompe: s'il eſt bleſſé dans cette partie, il faut qu'il meure. Derriere l'oreille il a un trou couvert d'une peau, qui n'eſt pas plus épaiſſe que la peau d'un tambour. Sa mort eſt pareillement certaine, ſi on le pique en cet endroit.

Des deux coins de ſa bouche il ſort deux grandes dents entre leſquelles ſa trompe eſt placée: le mâle a ces dents de ſix à ſept pieds de longueur: elles n'ont guéres plus d'un pied dans la femelle. Il mange de l'herbe, des pois, des cannes de ſucre, & boit du vin. Il craint la fumée, le feu, le Lyon, & une eſpéce de ſerpent nommé *Pa*.

Les Peuples Méridionaux tuent des Eléphants: ils ſe ſervent de foſſes & de machines pour les y faire tomber, ou bien ils enterrent ſur leur chemin une eſpéce de piége, nommée chauſſure d'Eléphant, qui les ſaiſit par les pieds. Si l'on veut les prendre vifs, on ſe ſert de femelles, pour les attirer dans le piége qu'on leur dreſſe.

Quand durant quelque tems on a nourri & apprivoiſé l'Eléphant, il devient docile, & obéit à ſon conducteur qui le gouverne avec un croc de fer, par le moyen duquel il le fait avancer ou reculer, tourner à droite ou à gauche, & cet animal ne manque à rien de ce qu'on lui ordonne.

De la Chair d'Elephant.

Ses qualitez & ſes effets.

La chair de l'Eléphant eſt douce, fade, & tempérée, ſans aucune qualité nuiſible. Quand on l'a brûlée, & qu'on a mêlé les cendres avec de l'huile, on en frotte la tête aux teigneux, & on les guérit.

Si on la fait cuire ſans aſſaiſonnement lorſqu'elle eſt fraîche, & qu'on en prenne le boüillon, elle guérit la dyſurie. Lorſqu'après l'avoir brûlée, & réduite en cendres, on la prend dans quelque liqueur, elle arrête le flux d'urine: elle contracte alors les qualitez du feu, & de diaphorétique elle devient aſtringente.

Du Fiel de l'Elephant.

Maniere de le préparer; ſes qualitez, & ſes effets.

Kio dit: Toutes les fois qu'on veut l'employer, il faut prendre garde qu'il ne ſoit pas mêlé. Le fiel d'Eléphant, quand il eſt deſſeché, eſt rayé, & moucheté comme le bambou verd: il eſt uni, gras, & brillant. Lorſqu'on veut le faire entrer dans quelque compoſition, il faut auparavant le réduire en poudre fine, en le pilant dans le mortier, pour le mêler enſuite avec les autres drogues.

Il eſt amer, froid, & tant ſoit peu nuiſible.

Il éclaircit la vûë, il guérit l'hydropiſie tympanite des enfans, les tumeurs & les enflûres où il y a de la matiere: pour cela il faut le faire diſſoudre dans l'eau, & en frotter les parties mal affectées.

Si l'on en enferme une certaine quantité dans du coton, qu'on l'applique ſur les gencives, & qu'enſuite on ſe rince la bouche tous les matins, il ôte la mauvaiſe haleine, en peu de mois on ſe trouvera délivré de cette incommodité.

Pour guérir les tayes qui reſſemblent à un croiſſant renverſé, ou à une fleur de Jujubier, prenez une demie once de fiel d'Eléphant, ſept fiels de carpes, la dixiéme partie d'une drachme de fiel doux, une demie once de fiel de bœuf, la dixiéme partie d'une drachme de muſc, une once de poudre de *Che kiue min* (c'eſt une eſpéce d'écaille d'huitres): de tous ces ingrédiens que vous mêlerez avec de la boüillie, faites des pillules de la groſſeur d'un pois: la priſe eſt de dix pillules que vous mettrez dans du thé, & que vous prendrez deux fois chaque jour.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 491 sur 577

DES YEUX D'ELEPHANT.

Leurs effets.

QUAND on les mêle avec du lait de femme, & qu'on fait tomber la liqueur goutte à goutte dans les yeux, c'eſt un remede ſouverain contre la maladie des yeux.

DE LA PEAU D'ELEPHANT.

Ses effets.

Chi tchin dit : La chair d'Eléphant eſt maſſive & boufie, les bleſſures qu'elle reçoit d'une hache, ou de quelque arme que ce ſoit, ſe referment en moins d'un jour : c'eſt pourquoi on ſe ſert de la cendre de ſa peau pour guérir les playes qui ont de la peine à ſe refermer.

C'eſt un remede ſouverain pour l'hydropiſie tympanite des enfans. Il faut pour cela la réduire en cendres, & l'ayant mêlée avec de l'huile, en frotter la partie mal affectée.

DES OS D'ELEPHANT.

Leurs effets.

C'EST un antidote contre les poiſons. Un petit os, qui eſt en travers au-devant de la poitrine de cet animal, étant réduit en cendres, & pris dans du vin, rend le corps plus léger, l'aide à ſe ſoûtenir ſur l'eau, & à mieux nâger.

Prenez quatre onces d'Os d'Eléphant rôti à ſec dans un poëlon, une once de *Yo teou keou*, (c'eſt une eſpéce de Cardamine,) rôti ſur la braiſe, & autant d'écorce de *Tche* rôtie à ſec dans le poëlon, avec deux onces de régliſſe, & une demie once de gingembre ſec & rôti, pulvériſez le tout, mettez-en trois drachmes pour chaque priſe dans un demi-ſeptier d'eau, que vous ferez cuire juſqu'à la conſomption de la cinquiéme partie ; prenez trois fois le jour ce boüillon chaud avant le repas, c'eſt un remede qui guérit les foibleſſes & épuiſemens de l'eſtomach & de la ratte, les indigeſtions, les rapports aigres, les vomiſſemens après avoir mangé, le *Colera morbus*, la dyſenterie, les douleurs de ventre dans la région ombilicale, & le teneſme.

DE L'YVOIRE.

IL y a de trois ſortes d'Yvoire, celui qu'on tire de l'Eléphant après qu'on l'a tué, & c'eſt le meilleur ; celui qu'on en tire lorſqu'il eſt mort de ſa mort naturelle, & c'eſt le moins bon : enfin celui qui eſt tombé de lui-même, & qu'on trouve après pluſieurs années dans les Montagnes, & celui-là eſt de beaucoup inférieur aux deux autres eſpéces.

Ses qualitez & ſes effets.

POUR la Dyſurie, quand elle eſt accompagnée d'enflure & de tenſion, faites boüillir de l'Yvoire cru, & prenez-en la liqueur.

Pour le flux d'urine, brûlez de l'Yvoire, & après l'avoir réduit en cendres, prenez-en dans quelque liqueur.

Pour le mal caduc, faites rôtir de la raclure des dents du dedans de la bouche de l'Eléphant, & lorſqu'elle eſt rouſſie, broyez-la, & prenez-la dans quelque choſe de liquide.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 492 sur 577

DU CHAMEAU.

LEs Chameaux ſauvages & domeſtiques, naiſſent dans les lieux qui confinent avec la Chine du côté du Septentrion, & qui ſont à l'Occident du Fleuve jaune. On employe indifféremment dans la Médecine la graiſſe qui ſe trouve dans l'une & l'autre des boſſes qu'il a ſur le dos. Maintenant les Chameaux ſauvages ne ſe trouvent que dans les Pays qui ſont au Nord-Oüeſt de la Chine.

Chi tchin dit : Le Chameau reſſemble aſſez au Cheval par le corps : il reſſemble par la tête au Mouton : il a le col long, & les oreilles pendantes ; il a trois articulations aux jambes, & deux boſſes de chair ſur le dos, qui forment comme une eſpéce de ſelle. Il rumine, il ſouffre ſans peine le froid, & craint naturellement la grande chaleur ; delà vient qu'au Solſtice d'Eté il muë entierement, ſans qu'il lui reſte aucun poil. Il peut porter juſqu'à mille livres Chinoiſes peſant, & faire deux à trois cens lys par jour. Son inſtinct naturel lui fait connoître les veines d'eau cachées dans la terre, & le vent qui eſt prêt de s'élever. En foüiſſant dans l'endroit où le Chameau bat du pied, on découvre les eaux qui coulent ſous terre. Il s'éleve aſſez ordinairement durant l'Eté des vents chauds, qui étouffent en un inſtant les voyageurs : lorſque les Chameaux s'attroupent en criant, & enterrent leur muſeau dans le ſable, c'eſt une marque certaine que ce vent eſt ſur le point de ſouffler. Il dort ſans que ſon ventre touche à terre. Ceux par-deſſous le ventre deſquels on voit le jour, après qu'ils ſe ſont couchez ſur leurs jambes pliées, ſe nomment *Min to*, ou Chameaux tranſparens, & ce ſont ceux qui peuvent faire les plus longs voyages. Il y en a qu'on nomme *Fong kio to*, ou Chameaux à pieds de vent, à cauſe de leur extrême vîteſſe ; ils peuvent faire mille lys en un jour.

De la Graisse de Chameau.

On entend ici la graiſſe qui ſe trouve dans les boſſes : on la nomme *Huile des Boſſes* : celle des Chameaux ſauvages eſt la meilleure pour la compoſition des remedes.

Ses qualitez & ſes effets.

Elle eſt douce, tempérée, & n'a point de qualité nuiſible. Elle guérit l'engourdiſſement des membres, les ulcéres, les apoſtumes, les chairs mortes, les rétreciſſemens de peau & de nerfs. Il faut pour cela la faire rôtir au feu, & en frotter la partie malade, afin que la chaleur ſerve de véhicule aux eſprits pour les faire pénétrer dans les chairs.

On en peut faire de petits pains, en la mêlant avec de la farine de ris, & après les avoir fait cuire, les manger, pour ſe guérir des hémorroïdes. Son effet ſpécifique eſt pour l'inanition, la phtiſie, les vents, & les amas de matieres endurcies que le froid a formez au-dedans. Il faudra la prendre aſſaiſonnée avec de l'eau-de-vie.

Pour l'engourdiſſement univerſel de tous les membres, prenez une livre de graiſſe de Chameau ſauvage bien purifiée, mêlez-la avec quatre onces de beure. Il en faut prendre trois fois le jour ; chaque priſe ſera depuis une demie cuillerée juſqu'à une cuillerée entiére.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 493 sur 577

De la Chair de Chameau.

Ses effets.

Elle chaſſe les vents, elle rend la liberté de la reſpiration, elle fortifie les nerfs, elle donne du ſuc aux chairs, elle guérit les froncles & les apoſtumes.

Du Lait de Chameau.

Ses effets.

Il rétablit la Poitrine, il ranime & augmente les eſprits, il fortifie les os & les nerfs.

Du Poil de Chameau.

Ses effets.

Le Poil de deſſous le menton guérit les Hémorroïdes internes. Il faut le faire brûler, & en prendre la cendre dans du vin. La priſe eſt d'une cuillerée ou environ.

De la Fiente de Chameau.

Ses effets.

Il faut la faire ſécher & la réduire en poudre, en la ſoufflant dans le nez, elle arrête l'hémorragie. Quand on la brûle, la fumée qui s'exhale, fait mourir les couſins, & toutes ſortes de vermines.

DU HAI MA ou CHEVAL DE MER.

Il s'appelle auſſi *Choüi ma* (Cheval d'eau.) *Song king* dit: Ce Poiſſon eſt du genre des écreviſſes. Sa figure a du rapport à celle du cheval. C'eſt pourquoi on l'a nommé *Haï ma*, Cheval Marin.

Explication de divers Auteurs.

Tſang ki dit: Le Cheval Marin ſe trouve dans la Mer Méridionale: il a la figure d'un Cheval: il a cinq ou ſix pouces de longueur; il eſt du genre des *Hia*, comme ſont les écreviſſes. Le Livre intitulé: *Nan tcheou y ue tchi*, c'eſt-à-dire, Livre qui traitte des choſes rares, s'explique ainſi.

Le *Hai ma* eſt de couleur jaune, tirant ſur le gris. Quand une femme ſent une telle difficulté à enfanter, que pour lui ſauver la vie, on eſt près de couper ſon fruit, & de le tirer par morceaux, il ne faut que lui mettre cet Inſecte dans la main, & elle ſe délivrera de ſon fruit avec la même facilité qu'une brebis, dont le terme eſt arrivé.

Tſong tche dit: Sa tête eſt comme celle du Cheval, ſon corps reſſemble à celui de l'écreviſſe: ſon dos eſt de la figure de l'épine du dos, n'étant qu'un continu d'articles ou de jointures: il eſt de la longueur de deux ou trois poûces.

Song dit: Le Livre intitulé, *Y yu tou*, c'eſt-à-dire, figures de Poiſſons extraordinaires, rapporte que quand les pêcheurs jettent leurs filets dans la mer, & qu'ils les retirent, ils trouvent beaucoup de ces poiſſons pendus au haut des filets. Ils les prennent, les font ſécher, & les attachent par couples, un mâle & une femelle enſemble.

Chi tchin yue dit: On lit dans le Livre intitulé, *Ching tſi tſong lou*. La femelle des *Haï ma* eſt jaune, & le mâle eſt gris. Dans le *Su piao*, &c. on lit ces mots. « Il y a dans la mer une eſpéce de » Poiſſon, qui reſſemble par la tête à un » cheval. Il a comme un bec incliné en » bas; il y en a de couleur jaune & de cou» leur noirâtre: les gens de mer les peu» vent prendre, mais non pas pour man» ger. Quand on les a fait ſécher, on » les fait rôtir ou griller pour ſoulager

» les

» les femmes dans l'enfantement. »

Pao po tſe dit : *Fong y* prenoit des chevaux d'eau *Choui ma* avec une ſorte d'araignée qui eſt mouchetée de points rouges, & en faiſoit une eſpéce de pilules appellées *Choui ſien ouan*, qui avoit la vertu de communiquer à ceux qui les prenoient, la faculté de demeurer long-tems ſous l'eau : mais aujourd'hui il n'y a perſonne qui ſçache préparer cette ſorte de pilllules.

Ses qualitez & ſes effets.

Le *Haï ma* a une ſaveur douce : il a une qualité légerement chaude ſans venin. Voici ſes effets. Lorſqu'une femme a de la peine à accoucher, en portant cet Inſecte ſur elle, elle en reſſent de très-bons effets. Quand l'heure de l'enfantement approche, il faut le faire brûler, le réduire en poudre, en donner à boire à la malade, & lui en mettre un entier dans la main ; auſſi-tôt elle ſe trouvera ſoulagée. *Tſang ki* l'aſſûre ainſi. *Sou long* parle à peu près de même. Il échauffe bénignement les parties nobles. Il eſt propre à guérir de peſtes & autres tumeurs envenimées. Sur-tout il eſt bon pour la maladie appellée *Hiao quai*. C'eſt une maladie lunaire, qui prend le premier & le quinziéme de chaque Lune : de maniere que le malade ne peut ni boire ni manger, & eſt incommodé ces deux jours-là d'une eſpéce de râlle continuel. Il y a des gens qui ont eu cette maladie depuis leur enfance, juſqu'à une grande vieilleſſe.

Recettes.

Boüillon de Haï ma.

Ce boüillon eſt bon pour guérir la maladie dont je viens de parler, nommée *Hiao quaï*. Quand elle eſt invétérée, il faut prendre une couple de *Haï ma*, un mâle & une femelle, une once de *Mou hiang* (nom de bois odoriférant,) de la Rhubarbe torrefiée, du *Pé kien nieou*, deux dixiémes de chaque ſorte, quarante-neuf grains de *Pa teou*, (nom de féve ſauvage) ; plus deux onces de *Tſing pei* : mettez le tout infuſer dans de l'urine d'enfant, juſqu'à ce qu'il s'amolliſſe, & que le *Pa teou* devienne de couleur violette. Après quoi il faut le mettre encore ſept jours tremper dans de l'urine, puis l'en tirer, enſuite prendre du ſon de froment, le faire frire à ſec dans une poële, juſqu'à ce qu'il devienne jaune, prendre la peau du *Pa teou*, & jetter le dedans, joindre cette peau aux autres eſpéces que j'ai nommées, & les broyer toutes en poudre. On donnera à chaque priſe deux dixiémes d'onces de cette poudre dans une taſſe d'eau, après l'avoir fait boüillir quatre ou cinq boüillons, lorſque le malade eſt prêt de dormir.

Poudre de Haï ma *contre le venin.*

Cette Poudre eſt excellente pour guérir les clouds & les tumeurs ou ulcéres qui viennent ſur le dos. Prenez une coupe de *Haï ma* ; faites-les ſécher au feu juſqu'à ce qu'ils deviennent jaunes : plus du *Tchoüen chan kia*, (eſpéce de Hériſſon écaillé) de la terre jaune rôtie au feu ; plus du *Tchu cha*, (minéral) du vif argent, un mas de chaque ſorte : plus trois mas de *Hiong hoang* : un peu de cervelle de Dragon, avec un peu de Muſc : broyez bien tout cela en poudre, juſqu'à ce qu'on ne diſtingue plus aucune petite boule de vif argent. Appliquez-en tant ſoit peu ſur chaque cloud ou ulcére, une fois par jour, & le venin ſortira infailliblement.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 495 sur 577

DU CHE HIAI,

OU

CANCRE PE'TRIFIE'.

DESCRIPTION TIRE'E DE DIVERS AUTEURS.

TCHI dit: Le *Che hiaï*, ou Cancre Pétrifié, ſe trouve dans la Mer Méridionale de la Chine. On dit ordinairement que c'eſt une eſpéce commune de Cancres, qui au bout d'un grand nombre d'années, ſe trouvent pétrifiez par le moyen de la bouë, qui ſe mêle avec l'eau de la mer ſur le rivage, & qui pénétrant avec elle dans leur corps, s'y arrête & s'y durcit peu-à-peu, & en forme une pierre: car les Cancres à chaque marée ſortent hors de la bouë du rivage, où ils s'enſeveliſſent, lorſque la mer ſe retire. Il y en a encore une autre eſpéce qui ſe retire dans des trous, & ſe forme de la même maniere. L'une & l'autre ſorte étant broyées & réduites en poudre fort fine, entrent dans la compoſition de toutes ſortes de remedes, & eſt d'un grand uſage.

Song dit: Aujourd'hui on en trouve dans tous les endroits maritimes, dont la chair & le reſte du corps eſt pétrifié, & qui ſont tout ſemblables aux autres Cancres: mais on trouve deſſus de la bouë & de la pierre groſſiére.

Che tchin dit: On lit dans le Livre intitulé *Haï tſi lou*; dans un Village du diſtrict de *Ngai tcheou*, appellé *Yu lin*, on voit un ruiſſeau de la longueur d'une demie lieuë, où il y a une ſorte de terre fort graſſe & fort froide, laquelle ayant pénétré par le moyen de l'eau dans le corps des Cancres, ne peut circuler avec les humeurs, & ainſi ſe durcit en pierre. Ceux qui en ont trouvé, les ont appellés Cancres de pierre.

On lit dans le Livre intitulé *Y ngan*, que ces Cancres ont la vertu d'éclaircir la vûë. Outre cela il y a des écreviſſes de pierre, qui reſſemblent aux écreviſſes ordinaires, & qui ſe trouvent au bord de la mer. Il y a des poiſſons de pierre ſemblables aux véritables poiſſons qu'on trouve dans le Territoire de *Siang chan hien*, dans une Montagne appellée pour cet effet *Che yu chang*. Ces poiſſons ni ces écreviſſes ne ſont point d'uſage dans la Médecine.

Le Livre intitulé *Y tong chi*, porte que dans le Territoire de *Fong ſiang fou* il y a une Ville nommée *Yen hiang hien*, à l'Occident de laquelle on voit une Montagne, où il y a des poiſſons qu'on trouve en caſſant des pierres, où ils étoient renfermez. On dit que ces poiſſons ſervent à guérir le venin que les chenilles laiſſent ſur la peau en paſſant par-deſſus.

Ses qualitez.

LE Cancre pétrifié a un goût ſalé, une qualité froide, & n'a rien de nuiſible.

Ses Effets.

IL guérit les maladies cutanées qui procédent de la débauche, les clouds, & les autres tumeurs ſemblables. Ceci

eſt de *Cai pao*. C'eſt un contre-poiſon contre toutes ſortes de venins. Il eſt bon auſſi contre une ſorte de vers vénimeux, appellez *Cou tou*, qui viennent dans le corps. On s'en ſert avec ſuccès dans les fiévres contagieuſes. Il aide à enfanter heureuſement. Il contribuë au mouvement & à la circulation du ſang. On le broye dans de l'eau chaude, & l'on le donne ainſi à prendre au malade. C'eſt le Médecin *Tamin* qui a donné ces recettes.

On le broye dans du vinaigre, & on en frotte les gros ulcéres & les humeurs extraordinaires. On le broye dans de l'eau chaude, & l'on le donne ainſi à prendre au malade, & c'eſt comme un antidote contre le poiſon ou venin des métaux & des minéraux. Ces recettes ont *Sou ſong* pour Auteur.

Recette pour la laſſitude, pour la douleur, l'enflûre, & tumeur de la gorge.

Il faut broyer le cancre pétrifié dans du vif argent, & en frotter la partie incommodée avec une plume.

DU MUSC.

Sa Préparation.

HIAO dit : Quand on veut uſer du Muſc, le mieux eſt de le prendre entier avec la bourſe qui le renferme. Il faut ouvrir cette bourſe aux jours de l'année qui ont pour caracteriſtique la lettre *Tſe* (ſelon la période Chinoiſe, qui eſt de deux divers nombres de lettres dix & douze, qui combinées enſemble, font la période ſexagénaire, ou de ſoixante couples de lettres ou noms différens dont ils diſtinguent les années, les jours & les heures,) il faut les broyer un peu.

Sa Saveur.

Il eſt d'un goût fade, d'une qualité un peu chaude, & n'a aucune malignité : *Tchin kiuen* dit : Le Muſc eſt amer, & fade ; il eſt ennemi de l'œil. *Li ting fei* dit. Il ne faut pas approcher le Muſc du nez. Il contient de petits inſectes blancs, qui pénétrent juſqu'au cerveau. Ceux qui ſont incommodez d'une galle invétérée, s'ils portent ſur eux du Muſc, le Muſc leur pénétre la peau, & leur cauſe quelque nouvelle maladie.

Sa Vertu & ſes Uſages.

Il chaſſe le mauvais air. Il fait ſortir les trois ſortes d'inſectes qui ſe forment dans l'eſtomach de quelques malades. Il eſt bon pour les fiévres intermittentes & pour les incommoditez cauſées par quelque frayeur ſoudaine. Quand on en uſe ſouvent, il chaſſe la malignité des maladies ; il délivre des ſonges importuns. Tout ceci eſt de l'Auteur.

Il remédie à toutes ſortes de maux & de maléfices, à ces maux de cœur & d'eſtomach où le malade ſe trouve comme enflé & rempli de mauvaiſes humeurs. Il ôte les taches du viſage & les tayes des yeux. Il aide aux femmes enceintes à ſe délivrer facilement de leur fruit. Ceci eſt de divers Auteurs. Si on en porte ſur ſoi, ou ſi on en met dans ſon oreiller, il chaſſe les mauvais ſonges & les phantômes ; il guérit les morſures du ſerpent. Ceci eſt tiré de *Hong king*.

Pao Po tſe dit : Quand on va dans les Montagnes, il faut mettre une petite boule de muſc entre l'ongle & la chair du doigt du pied, & on verra la vertu

qu'il a contre les ſerpens. La raiſon de cela eſt que l'animal qui porte le Muſc, mange les ſerpens, & le Muſc conſéquemment a la vertu de les faire fuïr. Il eſt bon contre les morſures des ſerpens, contre le venin de certains petits vers ou inſectes qui ſe trouvent dans les eaux dormantes, (ce ſont, ce ſemble, les petits vers qui ſe tranforment en couſins.) Il délivre des vers qui viennent dans l'eſtomach : il tuë toutes ſortes d'inſectes qui ſe forment dans les entrailles. Il eſt ſalutaire contre les fiévres intermittentes. Il fait jetter les phlegmes produits par quelque vent froid. En un mot, il ſert contre la malignité de toutes ſortes de maladies. Il aide aux femmes à concevoir : il échauffe bénignement les parties nobles ; il guérit le teneſme qui vient d'une cauſe froide. Tout ceci eſt tiré de *Ge hoa*.

En le délayant un peu dans l'eau, il guérit les frayeurs ſoudaines des petits enfans. Il fortifie le cœur, entretient l'embonpoint. Il guérit les maladies fâcheuſes des parties naturelles, & a la vertu de faire ſuppurer toutes ſortes de tumeurs, d'apoſtumes, &c. Ceci eſt tiré du Livre intitulé *Yo ſing*, qui traitte de la nature des remedes.

On dit que ſi on fait prendre à une perſonne des pillules de Muſc, il jette une odeur de Muſc par tous les conduits ou ouvertures, & par tous les poils du corps. Il guérit cent ſortes de maladies : il chaſſe toute ſorte de mauvais air. C'eſt un remede contre les frayeurs, & contre la mélancolie. Ceci eſt tiré de *Meng ſin*. Il pénétre dans tous les conduits du corps, ouvre les vaiſſeaux : il pénétre la chair & les os : il eſt bon contre les maladies des yvrognes : il fait digérer les fruits & les légumes froids qu'on a mangé, & qui reſtent ſur l'eſtomach. Il guérit les incommoditez des vents, & toute ſorte de malignité qui ſe trouve dans le corps : il eſt bon contre les phlegmes, & contre les amas de toutes ſortes de mauvaiſes humeurs. Ceci eſt tiré de *Che tching*.

Recette pour certaines Maladies cauſées par des vents, où on perd toute connoiſſance.

PRENEZ deux dixiémes d'once de Muſc, broyez-les en poudre : mêlez-les dans deux onces d'huile tranſparente, & battez-les bien enſemble. Verſez le tout dans la bouche du malade, & il reviendra à lui.

Recette pour les petits Enfans qui ſont ſujets aux frayeurs ſubites & à pleurer à toute heure, quand ils ont une ſoif opiniâtre.

IL faut prendre un peu de Muſc, & le détremper dans de l'eau claire, & leur en faire prendre trois fois par jour.

Recette pour les Maladies des petits Enfans, dont les excrémens ſont clairs comme de l'eau.

IL ne faut prendre que du Muſc, en faire des pillules de la groſſeur d'un bon pois, en délayer trois à la fois avec le lait de la mere, & en donner trois ou quatre diverſes priſes à l'enfant.

Recette pour les bleſſures qu'on a laiſſé expoſées à l'air.

SI la playe eſt envenimée & enflée, & cauſe une douleur inſupportable, prenez un peu de Muſc en poudre, mettez-le dans la playe, le pus ſortira entiérement, & vous en verrez incontinent l'effet.

Recette pour les maux de cœur, & envies de vomir.

PRENEZ un dixiéme de Muſc, une demie taſſe de vinaigre, mêlez-les bien enſemble ; puis faites-le prendre au malade.

Pour les Eſtomachs réfroidis à force de manger des fruits.

SI le malade a le ventre tendu & la

courte

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 498 sur 577

courte haleine, prenez une once de Muſc, autant de bois de canelle verte, du ris cuit : faites-en des pillules de la groſſeur d'un petit pois. Il en faut donner quinze aux perſonnes âgées, & ſeulement ſept aux petits enfans, & les faire avaler avec de l'eau chaude. La raiſon de cela eſt que le Muſc fait tomber les fruits des arbres, & la canelle fait ſécher leur bois.

Recette pour les douleurs de tête, ſoit qu'on les ſente au milieu, ſoit qu'on les ſente aux côtez.

Si la douleur eſt invétérée, quand le Soleil eſt déja aſſez élévé ſur l'horiſon, retirez les cheveux de la partie affligée prenez une demie once de Muſc, un dixiéme de ris verd ; reduiſez l'un & l'autre en poudre, & les ayant enveloppez dans du papier délié, appliquez-les à l'endroit où l'on ſent de la douleur, couvrant chaudement le Muſc avec du ſel torrefié, & enveloppé dans un linge tout chaud. Quand le ſel eſt réfroidi, il faut le changer, faiſant la même choſe à diverſes fois ; & auſſi-tôt le malade ne ſentira plus de douleur.

Recette pour hâter, & faciliter l'Accouchement.

Prenez un dixiéme de Muſc, délayez-le dans de l'eau. Donnez-le à boire à la malade, & ſur l'heure elle enfantera. Cette recette eſt admirable.

Autre Recette, qui eſt plus précieuſe que l'or.

Pour aſſiſter une perſonne foible, qui a peine à enfanter, il ne faut que prendre un dixiéme de Muſc, une once d'*Yen ché*, (l'*Yen ché* eſt fait avec des féves noires qu'on fait cuire, & qu'on garde quelques jours, juſqu'à ce qu'il ſe forme une eſpéce de moiſiſſure deſſus : puis on les lave, on les fait ſécher, & on les ſale.) Enveloppez-les dans un morceau de vieille toile qui ſoit nette : faites-les rôtir, pillez-les en poudre : puis donnez-en deux dixiémes dans du vin à prendre à la malade, auſſi-tôt elle ſera délivrée de ſon fruit.

Recette pour le Fruit mort dans le ventre de la Mere, lorſqu'elle ne peut s'en délivrer.

Prenez une bourſe de Muſc, deux mas du cœur de bois de canelle : le tout étant mis en poudre, donnez-le à boire à la malade dans du vin chaud, & elle ſe délivrera auſſi-tôt de ſon fruit.

Recette pour les Hémorroïdes enflées, & qui ne fluent point.

Prenez une bourſe de Muſc avec du ſalpêtre qui croît ſur les murailles, égales parties, & en frottez la partie incommodée, ſeulement par trois fois.

Recette pour les Morſures des Rats.

Il faut frotter la partie offenſée avec du Muſc. Cela eſt excellent.

Recette contre les Inſectes qui cauſent les douleurs de Dents.

Prenez de l'huile appellé *Hiang yeou* ; frottez-en les gencives ; plus, du meilleur Muſc que vous envelopperez dans un peu de coton, puis le ferez chauffer, & le mettrez tout chaud entre les dents du malade, vis-à-vis la partie qui fait de la douleur, le changeant par deux ou trois fois. Cela fera mourir les Inſectes, & coupera la racine du mal.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 499 sur 577

DE QUELQUES AUTRES DROGUES EMPLOYE'ES DANS LA MEDECINE CHINOISE.

DU HIA TSAO TONG TCHONG.

Deſcription de cette Plante.

CETTE Plante pendant l'Eté eſt une herbe; mais quand l'Hyver arrive, elle devient un ver. En effet il n'y a qu'à la conſidérer, pour voir que ce nom ne lui a pas été donné ſans raiſon. Rien ne répréſente mieux un ver long de neuf lignes, & de couleur jaunâtre. On voit bien formez la tête, le corps, les yeux, les pieds, les deux côtez du ventre, & les divers plis qu'il a ſur le dos. C'eſt ce qui paroît mieux, quand elle eſt encore récente; car avec le tems, ſur-tout ſi on l'expoſe à l'air, elle devient noirâtre, & ſe corrompt aiſément à cauſe de la ténuité de ſa ſubſtance qui eſt molle. Cette Plante paſſe à *Peking* pour étrangere, & eſt très-rare. On n'en voit guéres qu'au Palais; elle croît dans le Thibet. On en trouve auſſi, mais en petite quantité ſur les frontieres de la Province de *Se tchuen*, qui confine avec le Royaume de Thibet ou *Laza*, que les Chinois nomment *Sang ly*. On n'a pû connoître ni la figure de ſes feüilles, ni la couleur des fleurs qu'elle porte, ni la hauteur de ſa tige.

Ses Vertus.

ELLES ſont à peu-près ſemblables à celles qu'on attribuë au *Gin ſeng*, avec cette différence que le fréquent uſage de cette racine ne cauſe pas des hémorrhagies, comme fait le *Gin ſeng*. Elle ne laiſſe pas de fortifier, & de rétablir les forces perduës, ou par l'excès de travail, ou par de longues maladies, c'eſt ce que j'ai éprouvé moi-même, dit le P. Parrenin: j'avois perdu l'appétit & le ſommeil, & nonobſtant divers remedes qu'on m'avoit donnez, j'étois dans un abattement & dans une langueur extrême, cauſée par les fréquens voyages qu'il me falloit faire durant les rigueurs d'une ſaiſon froide & humide. Le *Tſong tou* des deux Provinces de *Se tchuen* & de *Chenſi* étant venu en Tartarie rendre ſes devoirs à l'Empereur, apporta ſelon la coûtume, ce qu'il avoit trouvé de plus ſingulier dans ſon Département, & entre autres choſes, des racines de *Hiao tſao tong tçhong*. Comme je l'avois connu autrefois, il vint me voir. Touché de mon état, il me propoſa d'uſer de ſa racine, qui m'étoit tout-à-fait inconnuë. Il la loüa beaucoup, comme font d'ordinaire ceux qui donnent, ou qui croyent donner des remedes ſpécifiques, & il m'enſeigna la maniere de la préparer.

Il faut, me dit-il, prendre cinq drachmes de cette racine toute entiere avec ſa queuë, & en farcir le ventre d'un canard domeſtique que vous ferez cuire à petit feu. Quand il ſera cuit, retirez-en la drogue, dont la vertu aura paſſé dans la chair du canard, & mangez-en ſoir & matin pendant huit ou dix jours. En effet, quand j'en eus fait l'épreuve, l'appétit me revint, & mes forces ſe rétablirent. Le *Tſong tou* fut ravi de voir avant ſon départ le ſuccès de ſon remede.

Les Médecins de l'Empereur que je

conſultai ſur la vertu de cette racine, me l'expliquerent de la même maniere qu'avoit fait le *Tſong tou* ; mais ils me dirent qu'ils ne l'ordonnoient que dans le Palais, à cauſe de la difficulté qu'il y a d'en avoir, & que s'il s'en trouvoit à la Chine, ce ne pouvoit être que dans la Province de *Hou quang*, laquelle, entre les plantes qui lui ſont propres, en produit beaucoup d'autres qui croiſſent dans les Royaumes voiſins. J'écrivis à un de mes amis qui y demeure, & je le priai de m'en envoyer ; mais le peu de cette racine dont il me fit préſent, étoit noir, vieux, & carié, & coûtoit quatre fois ſon poids d'argent.

DU SAN TSI.

Deſcription de cette Plante.

LE *San tſi* eſt plus facile à trouver : c'eſt une plante qui croît ſans culture dans les Montagnes des Provinces de *Yun nan*, de *Koei tcheou* & de *Se tchuen*. Elle pouſſe huit tiges, qui n'ont point de branches. La tige du milieu eſt la plus haute, & a le corps rond. Il en ſort trois feüilles ſemblables à celles de l'Armoiſe : elles ſont attachées à la tige par une queuë de grandeur médiocre : elles ne ſont pas veloutées, mais luiſantes : leur couleur eſt d'un verd foncé. Les ſept autres tiges qui n'ont pas plus d'un pied & demi de hauteur, & dont le corps eſt triangulaire, naiſſent de la premiere tige qui les ſurmonte, trois d'un côté, & quatre de l'autre : elles n'ont chacune qu'une ſeule feüille à l'extrêmité ſupérieure : c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *San tſi*, qui veut dire trois & ſept, parce que la tige du milieu a trois feüilles, & les ſept autres tiges n'en ont en tout que ſept. Toutes ces tiges ſortent d'une racine ronde de quatre pouces de diametre. Cette racine en jette quantité d'autres petites, oblongues, de la groſſeur du petit doigt, dont l'écorce eſt dure & rude : l'intérieur eſt d'une ſubſtance plus molle & de couleur jaunâtre. Ce ſont ces petites racines qu'on employe particulierement dans la Médecine. La tige du milieu eſt la ſeule qui ait des fleurs blanches : elles croiſſent à la pointe en forme de grappe de raiſin, & s'épanouiſſent ſur la fin de la ſeptiéme Lune, c'eſt-à-dire, au mois de Juillet. Quand on veut multiplier cette plante, on prend la groſſe racine qu'on coupe en ruelles, & qu'on met en terre vers l'Equinoxe du Printems. Un mois après elle pouſſe ſes tiges ; & au bout de trois ans c'eſt une plante formée, qui a toute la grandeur & la groſſeur qu'elle peut avoir.

Ses uſages.

LES Médecins Chinois prennent les tiges & les feuilles vers le Solſtice d'Eté. Ils les pilent pour en exprimer le jus, qu'ils mêlent avec de la chaulx comme en farine, en font une maſſe qu'ils ſéchent à l'ombre, & s'en ſervent pour guérir les playes. Ils uſent de ce même jus mêlé avec le vin, pour arrêter les crachemens de ſang : mais ce remede n'a de vertu qu'en Eté, & qu'à l'égard de ceux qui ſont ſur les lieux. C'eſt pourquoi à la fin de l'Automne ils arrachent les groſſes racines, & coupent les petites oblongues, dont je viens de parler, puis les font ſécher à l'air pour être tranſportées dans les autres Provinces. Les plus peſantes de ces petites racines, dont la couleur eſt d'un gris tirant ſur le noir, & qui croiſſent en un terrain ſec

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 501 sur 577

ſur les côteaux, ſont regardées comme les meilleures. Celles qui ſont légeres, d'une couleur tirant ſur le jaune, & qui croiſſent ſur le bord des Rivieres, n'ont preſqu'aucune vertu. Ces petites racines pulvériſées au poids d'une drachme, guériſſent les crachemens de ſang, & les hémorragies. Si l'on en faiſoit l'analyſe, on leur trouveroit peut-être pluſieurs autres qualitez que j'ignore. Ce que je viens de dire, eſt tiré d'un Ecrit Chinois donné par un Médecin Botaniſte, qui a demeuré dans le lieu où croît cette racine. Il en a tranſporté dans la Province de *Kiang nan*, où il fait ſon ſéjour, & aſſûre qu'elle y vient fort bien: mais il n'a pas encore éprouvé ſi elle aura les mêmes vertus.

DE LA RHUBARBE.

Deſcription.

JE ſçai que cette plante & ſes propriétez ſont très-connuës en Europe: peut-être néanmoins verra-t-on volontiers la deſcription que j'en vais faire, telle qu'on l'a reçûë d'un riche Marchand Chinois qui va l'acheter ſur les lieux, & qui vient la vendre à *Peking*. Elle ſera du moins plus exacte que celle qui nous a été donnée par le ſieur Pomet dans ſon Hiſtoire générale des Drogues.

Le *Tai hoang*, ou la Rhubarbe croît en pluſieurs endroits de la Chine. La meilleure eſt celle de *Se tchuen*: celle qui vient dans la Province de *Chen ſi* & dans le Royaume de *Thibe*, lui eſt fort inférieure: il en croît auſſi ailleurs, mais qui n'eſt nullement eſtimée, & dont on ne fait ici nul uſage. La tige de la Rhubarbe eſt ſemblable aux petits bambous, (ce ſont des cannes Chinoiſes.) Elle eſt vuide & très-caſſante: ſa hauteur eſt de trois ou quatre pieds, & ſa couleur d'un violet obſcur. Dans la ſeconde Lune, c'eſt-à-dire, au mois de Mars, elle pouſſe des feüilles longues & épaiſſes. Ces feüilles ſont quatre à quatre ſur une même queuë, ſe regardant, & formant un calice: ſes fleurs ſont de couleur jaune, quelquefois auſſi de couleur violette. A la cinquiéme Lune elle produit une petite ſemence noire de la groſſeur d'un grain de millet. A la huitiéme Lune on l'arrache: la racine en eſt groſſe & longue. Celle qui eſt la plus peſante & la plus marbrée en dedans, eſt la meilleure & la plus eſtimée. Cette racine eſt d'une nature qui la rend très-difficile à ſécher. Les Chinois, après l'avoir arrachée & nétoyée, la coupent en morceaux d'un ou de deux pouces, & la font ſécher ſur de grandes tables de pierre, ſous leſquelles ils allument du feu. Ils tournent & retournent ces tronçons juſqu'à ce qu'ils ſoient bien ſecs. S'ils avoient des fours, tels que ceux d'Europe, ils ne ſe ſerviroient pas de ces tables. Comme cette opération ne ſuffit pas pour en chaſſer toute l'humidité, ils font un trou à chaque morceau: puis ils enfilent tous ces morceaux en forme de chapelet, pour les ſuſpendre à la plus forte ardeur du Soleil, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état d'être conſervez ſans danger de ſe corrompre.

Ses uſages.

LES Chinois pénſent à peu près comme les Européans ſur l'uſage qui ſe fait de la Rhubarbe. Néanmoins il eſt rare qu'ils ſe ſervent de la Rhubarbe crûë

crûë & en ſubſtance. Elle déchire les boyaux, diſent-ils : cela veut dire qu'elle cauſe des tranchées ; & comme les Chinois aiment mieux d'ordinaire ne pas guérir, que d'être ſecourus avec de grandes douleurs, ils prennent plus volontiers la Rhubarbe en décoction, avec beaucoup d'autres ſimples, qu'ils allient ſelon les régles de leur art. Que s'il eſt néceſſaire qu'ils la prennent en ſubſtance, ils la préparent auparavant de la maniére que je vais dire.

Ils prennent une quantité de tronçons de Rhubarbe, ſelon le beſoin qu'ils en ont, & les font tremper un jour & une nuit dans du vin de ris (celui de raiſin, s'ils en avoient, ſeroit meilleur) juſqu'à ce qu'ils ſoient bien amollis, & qu'on les puiſſe couper en rouelles aſſez minces. Après quoi ils poſent ſur un fourneau de briques une eſpéce de chaudiére, dont l'ouverture eſt de deux pieds de diametre, & va en ſe rétréciſſant juſqu'au fond en forme de calotte : ils la rempliſſent d'eau, couvrent la chaudiére d'un tamis renverſé, qui eſt fait de petits filets d'écorce de bambou, & qui s'ajuſte avec l'ouverture de la chaudiére. Sur le fond du tamis, ils poſent les rouelles de Rhubarbe, & couvrent le tout avec un fond de tamis de bois, ſur lequel ils jettent encore un feutre, afin que la fumée de l'eau chaude ne puiſſe ſortir. Ils allument enſuite leur fourneau, & font boüillir l'eau. La fumée qui s'éleve par le tamis, pénétre les rouelles de Rhubarbe, & les décharge de leur âcreté. Enfin cette fumée ſe réſolvant comme dans l'Alembic, retombe dans la chaudiére boüillante, & jaunit l'eau que les Chinois gardent pour les maladies cuticulaires. Ces rouelles doivent demeurer au moins huit heures dans cette circulation de fumée, après quoi on les tire pour les faire ſécher au Soleil : on recommence deux fois la même opération, & pour lors la Rhubarbe eſt préparée, & eſt de couleur noire. On peut la piler & en faire des pillules purgatives. Cinq ou ſix drachmes au moins font une priſe, qui purge lentement & ſans tranchées : l'urine ce jour-là eſt plus abondante, & de couleur rougeâtre ; ce qui marque, diſent les Chinois, une fauſſe chaleur qui ſe diſſipe par cette voye. Ceux qui ont de la répugnance à avaler tant de pillules, prennent la même quantité de rouelles ſéches, & les font boüillir dans un petit vaſe de terre ou d'argent, avec neuf onces d'eau juſqu'à la réduction de trois onces qu'ils avalent tiédes : quelquefois ils y mêlent des ſimples.

M. Pomet dans ſon Hiſtoire, aſſûre que l'endroit par où l'on enfile la Rhubarbe, étant donné en poudre le matin à jeun au poids d'un gros, dans un verre d'eau roſe ou de plantin, eſt un remede infaillible pour le cours de ventre. Un autre Droguiſte moins célébre a imprimé la même choſe. Mais un Médecin Chinois dit que la Rhubarbe commence toûjours à ſe corrompre par ce trou, que la poudre qui s'y trouve n'eſt de nul uſage, & qu'on a grand ſoin de la jetter pour ne ſe ſervir que de l'intérieur de la racine, qui eſt peſant, & bien marbré.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 503 sur 577

DU TANG COUE.

CETTE Racine eſt très-aromatique, & mérite une attention particuliere. Les Médecins Chinois, qui s'en ſervent, n'en reconnoiſſent pas tous les uſages, parce qu'ils ne ſçavent pas en faire l'analyſe. Ils l'appellent *Tang coué* : elle eſt toûjours humide, parce qu'elle eſt huileuſe.

Sa vertu, diſent-ils, eſt de nourrir le ſang, d'aider à la circulation, de fortifier, &c. Il eſt aiſé d'en avoir en quantité, & à bon marché; on peut même la tranſporter ſans craindre qu'elle ſe corrompe, pourvû qu'on prenne les mêmes précautions que les Chinois, qui de la Province de *Se tchuen* en tranſportent dans les autres Provinces des racines entiéres, qu'on garde dans les grands magaſins. C'eſt-là que les petits Marchands qui ont des boutiques particulieres, s'en fourniſſent : ils coupent cette racine de même que toutes les autres en morceaux très-minces, qu'ils vendent en détail. C'eſt pourquoi ſi des Marchands d'Europe vouloient acheter des drogues Chinoiſes à *Canton*, ils ne les doivent prendre que dans les grands magaſins, & non pas dans les boutiques, où les racines ne ſe vendeut que coupées en petits tronçons.

DU NGO KIAO.

Sa Deſcription, & comment il ſe prépare.

LA Province de *Chan tong* a pluſieurs Métropoles, dont l'une ſe nomme *Yen tcheou fou*. Il y a dans ſon Diſtrict une Ville du troiſiéme Ordre, appellée *Ngo hien*. Près de cette Ville eſt un puits naturel, ou un trou en forme de puits, de ſoixante-dix pieds de profondeur, qui communique, à ce que diſent les Chinois, avec un Lac, ou avec quelque grand réſervoir d'eau ſoûterraine. L'eau qu'on en tire, eſt très-claire, & plus peſante que l'eau commune. Si on la mêle avec de l'eau trouble, elle l'éclaircit d'abord en précipitant les ſaletez au fonds du vaſe, de même que l'alun éclaircit les eaux bourbeuſes. C'eſt de l'eau de ce puits qu'on ſe ſert pour faire le *Ngo kiao*, qui n'eſt autre choſe qu'une colle de peau d'âne noir.

On prend la peau de cet animal tué tout récemment : on la fait tremper cinq jours de ſuite dans l'eau tiré de ce puits, après quoi on la retire pour la racler, & la nettoyer en dedans & en dehors : on la coupe enſuite en petits morceaux, & on la fait boüillir à petit feu dans l'eau de ce même puits, juſqu'à ce que ces morceaux ſoient réduits en colle, qu'on paſſe toute chaude par une toile, pour en rejetter les parties les plus groſſiéres, qui n'ont pû être fonduës : puis on en diſſipe l'humidité, & chacun lui donne la forme qui lui plaît. Les Chinois la jettent en moule avec des caracteres, des cachets, ou les enſeignes de leurs boutiques.

Ses Vertus.

LES Chinois attribuent beaucoup de vertus à ce remede : ils aſſûrent qu'il diſſout les phlegmes; qu'il eſt ami de la

poitrine ; qu'il facilite le mouvement des lobes du poûmon ; qu'il arrête l'oppreſſion, & rend la reſpiration plus libre à ceux qui ont l'haleine courte, qu'il rétablit le ſang, & tient les boyaux en état de faire leurs fonctions, qu'il affermit l'enfant dans le ſein de ſa mere ; qu'il diſſipe les vents & la chaleur ; qu'il arrête le flux de ſang, & provoque l'urine, &c. Ce qu'il y a de plus certain, eſt que cette drogue priſe à jeun, eſt bonne pour les maladies du poûmon ; l'expérience l'a confirmé pluſieurs fois. Ce remede eſt lent, & il faut le continuer long-tems. Il ſe prend en décoction avec des ſimples ; quelquefois auſſi en poudre, mais plus rarement.

DE LA CIRE BLANCHE,

FAITE PAR DES INSECTES, ET NOMMÉE

Tchang pe la, *c'eſt-à-dire, Cire blanche d'Inſectes.*

Ki dit : La Cire blanche dont il s'agit ici, n'eſt pas la même que la cire blanche des Abeilles. Ce ſont de petits inſectes qui la forment. Ces inſectes ſuccent le ſuc de l'eſpéce d'arbres nommée *Tong tçin*, & à la longue ils le changent en une ſorte de graiſſe blanche, qu'ils attachent aux branches de l'arbre.

Il y en a qui diſent que c'eſt la fiente de ces inſectes, qui s'attachant à l'arbre, forme cette Cire, mais ils ſe trompent. On la tire en raclant les branches dans la ſaiſon de l'Automne ; on la fait fondre ſur le feu, & l'ayant paſſée, on la verſe dans l'eau froide où elle ſe fige, & ſe forme en pains. Quand on l'a rompuë, on voit dans les morceaux briſez, des veines comme dans la pierre blanche ou congélation nommée *Pe che cao* ; elle eſt polie & brillante : on la mêle avec de l'huile, & on en fait des chandelles. Elle eſt beaucoup ſupérieure à celles que font les Abeilles.

Chi tchin dit : Ce n'eſt que ſous la Dynaſtie des *Yuen* qu'on a commencé à connoître la cire formée par des inſectes. L'uſage en eſt devenu fort commun, ſoit dans la Médecine, ſoit pour faire des bougies. Il s'en trouve dans les Provinces de *Se tchuen*, de *Hou quang*, de *Yun nan*, de *Fo kien*, de *Tche kiang*, de *Kiang nan*, & généralement dans tous les quartiers du Sud-Eſt. Celle qu'on ramaſſe dans les Provinces de *Se tchuen* & d'*Yun nan*, & dans les Territoires de *Hen tcheou*, & de *Yung tcheou* eſt la meilleure.

L'arbre qui porte cette cire, a les branches & les feüilles ſemblables à celles du *Tong çin*. Il conſerve ſa verdure durant toutes les ſaiſons : il pouſſe des fleurs blanches en bouquets durant la cinquiéme Lune ; il porte des fruits en bayes, gros comme le fruit du *Kin* rampant.

Quand ils ne ſont pas mûrs, ils ſont de couleur verte ; & ils deviennent noirâtres, lorſqu'ils mûriſſent, au lieu que le fruit du *Tong çin* eſt rouge. Les inſectes qui s'y attachent ſont fort petits. Quand le Soleil parcourt les quinze derniers dégrez des Gemeaux, ils ſe répandent en grimpant ſur les branches de l'arbre ; ils en tirent le ſuc, & jettent par la bouche une certaine bave, qui s'attachant aux branches encore tendres, ſe changent en une graiſſe blanche, laquelle ſe durcit, & prend la forme de cire. On diroit que c'eſt de la gelée blanche que le froid a durcie.

Quand le Soleil parcourt les quinze premiers dégrez du Signe de la Vierge, on fait la récolte de la Cire, en l'enle-

vant de deſſus les branches. Si l'on différe à la cueillir, que le Soleil ait entiérement parcouru ce Signe, il eſt difficile de la détacher, même en la raclant.

Ces inſectes ſont blancs quand ils ſont jeunes, & c'eſt alors qu'ils font leur Cire. Quands ils deviennent vieux, ils ſont d'un châtain qui tire ſur le noir. C'eſt alors que formant de petits pelotons, ils s'attachent aux branches de l'arbre. Ces pelotons ſont au commencement de la groſſeur d'un grain de mil : vers l'entrée du Printems ils commencent à groſſir, & à s'étendre. Ils ſont attachez aux branches de l'arbre en forme de grappes, & à les voir, on diroit que l'arbre eſt chargé de fruits. Quand ils ſont ſur le point de mettre bas leurs œufs, ils font leur nid de même que les chenilles. Chacun de ces nids ou pelotons contient pluſieurs centaines de petits œufs blancs.

Dans le tems que le Soleil parcourt la ſeconde moitié du Taureau, on les cüeille, & les ayant enveloppez dans des feüilles de *Yo* (eſpéce de ſimple à larges feüilles;) on les ſuſpend à différens arbres, après que le Soleil eſt ſorti du Signe des Gemeaux. Ces pelotons s'ouvrent, & les œufs produiſent des inſectes, qui ſortant les uns après les autres des feüilles dont ils ſont enveloppez, montent ſur l'arbre où ils font enſuite leur Cire.

On doit avoir ſoin d'entretenir le deſſous de l'arbre toûjours propre, & de le garentir des fourmis qui mangent ces inſectes. On voit deux autres arbres auſquels on peut attacher les inſectes, & qui porteront également de la Cire; l'un qui ſe nomme *Tien tchu*, & l'autre qui eſt une eſpéce d'arbre aquatique, dont les feüilles reſſemblent aſſez à celles du Tilleul.

Qualitez & effets de cette Cire.

Elle eſt d'une nature qui n'eſt ni froide ni chaude, & qui n'a aucune qualité nuiſible. Elle fait croître les chairs, elle arrête le ſang, elle appaiſe les douleurs; elle rétablit les forces; elle unit les nerfs, & rejoint les os; priſe en poudre dont on forme des pillules, elle fait mourir les vers qui cauſent la phtiſie.

Tchi hen dit : La Cire blanche eſt ſous la domination du métal : ſes eſprits corroborent, fortifient, & ſont propres à ramaſſer & à reſſerrer. C'eſt une drogue abſolument néceſſaire aux Chirurgiens : elle a des effets admirables, quand on la fait entrer avec de la peau de *Ho hoang* dans la compoſition de l'onguent, qui fait renaître & croître les chairs.

DES OU POEY TSE',

Drogue Chinoiſe.

Cette drogue n'eſt pas tout-à-fait inconnuë en Europe : elle eſt tombée entre les mains d'un célébre Académicien * ſous la qualité d'une drogue que les Chinois employent dans les teintures. Après l'avoir examinée en très-habile Phyſicien, il lui a paru qu'elle avoit beaucoup de conformité avec ces excreſcences qui naiſſent ſur les feüilles des ormes, appellées ordinairement Veſſies d'Ormes; il l'a trouvé très-acerbe au goût, & d'une aſtriction ſi forte, qu'elle eſt en cela préférable à toutes les autres eſpéces de galles, dont ſe ſervent les teinturiers : c'eſt pourquoi il regarde cette drogue comme un des puiſſans aſtringens qui ſoient dans le genre végétal, d'où il conjecture, ce qui eſt effectivement

*M. Geoffroy.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 506 sur 577

tivement vrai, qu'elle pourroit avoir quelque uſage dans la Médecine.

Il eſt vrai que la forme des *Ou poey tſe* eſt inégale & irréguliere, comme celles des Veſſies d'Ormes; qu'ils ſont couverts au-dehors d'un duvet ras qui les rend doux au toucher; qu'ils ſont tapiſſez par dedans d'une pouſſiére blanche & griſe, ſemblable à celles qui ſe trouvent dans les Veſſies d'Ormes; que parmi cette pouſſiére on remarque de petits inſectes deſſéchez, & qu'on n'y découvre aucun veſtige d'ouverture par où ils ayent pû s'échapper; que ces eſpéces de Veſſies ou de pelotons ſe durciſſent en ſe deſſéchant, & que leur ſubſtance, qui eſt une membrane réſineuſe, eſt tranſparente & caſſante.

Cependant nonobſtant ces rapports avec les Veſſies d'Ormes, ils ne ſont pas regardez à la Chine comme une excreſcence où une production de l'arbre *Yen ſou tſe*, ou on les trouve: on y eſt perſuadé que ce ſont de petits vers habitans de cet arbre, où ils produiſent de la cire, qui ſe conſtruiſent ce petit logement, pour y avoir une retraite dans leur vieilleſſe, de même que les vers à ſoye forment les cocons où ils ſe logent: c'eſt-à-dire, que de leur bave gluante ils tirent des ſucs de l'arbre, ils ſe bâtiſſent ſur les feüilles & ſur les branches une ſolitude, où ils puiſſent opérer en repos leur métamorphoſe, ou du moins y pondre ſûrement leurs œufs, qui ſont cette pouſſiére dont les *Ou poey tſe* ſe trouvent remplis.

Auſſi l'Herbier Chinois les compare-t-il au nid de certains petits oiſeaux, dont la figure eſt tout-à-fait biſarre: & c'eſt pour cela qu'on les appelle *Tchung tſang*. Il aſſûre de plus que ce ſont autant de petits domiciles que ſe pratiquent ces vers. Lorſque le tems de la ponte approche, dit-il, *Tſiang y louou*, ils ſe bâtiſſent une maiſon, *Tſo fang*: les vers à cire produiſent de leur ſubſtance cette petite maiſon, de même qu'ils produiſent la cire; *Kié tching*: ce terme eſt commun à l'une & à l'autre opération. Ainſi il paroît que les *Ou poey tſe* ſont comme une eſpéce de cocons, où ces vers, après avoir produit leur cire ſur l'arbre, ſe renferment pour y pondre leurs œufs.

Il ſe trouve de ces *Ou poey tſe* qui ſont gros comme le poing, mais ce n'eſt pas l'ordinaire: cela peut venir de ce qu'un vers extrêmement robuſte, ou aſſocié à un autre, comme il arrive quelquefois aux vers à ſoye, s'eſt renfermé dans le même domicile.

Le Livre Chinois dit: que l'*Ou poey tſe* eſt d'abord petit; que peu à peu il ſe gonfle, il croît, & prend de la conſiſtence; qu'il devient quelquefois gros comme le poing; que les moindres ſont de la groſſeur d'une châtaigne; que la plûpart ont une figure ronde & oblongue, que néanmoins il eſt rare qu'ils ſe reſſemblent dans la figure extérieure; que d'abord ils ſont d'un verd obſcur, de la couleur ſans doute du vers qui l'a produit; que dans la ſuite il devient un peu jaune; qu'alors cette coque, bien qu'aſſez ferme, eſt pourtant très-caſſante; qu'elle eſt creuſe & vuide en-dedans, ne contenant qu'un vers ou de petits vers; car le caractere Chinois a l'une & l'autre ſignification.

Les gens de la campagne ont ſoin de cueillir les *Ou poey tſe* avant les premieres gelées; ils les font paſſer au bain-marie, c'eſt-à-dire, qu'ils les expoſent à la fumée de l'eau qui bout ſous un tamis d'oſier, où ils ſont couverts. Cette opération fait mourir le vers. Sans cette précaution, il ne manqueroit pas de percer ſon fragile logement, qui éclateroit enſuite, & ſe détruiroit aiſément. Ce ſeroit une perte; car outre que cette drogue eſt propre à la teinture, elle eſt d'un grand uſage dans la Médecine.

On ne voit pas néanmoins que les Teinturiers de *Peking* s'en ſervent pour teindre les toiles de coton, les étoffes de laine, les feutres, les *Tcheou ſe*, qui eſt une eſpéce de taffetas ſouple: ils trouvent que les *Ou poey tſe* ne rendroient pas la

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 507 sur 577

teinture aſſez forte : ils employent l'Indigo, qui eſt excellent à la Chine ; & pour le noir, ils ſe ſervent du *Siang ouan tſe*, c'eſt le fruit d'un arbre nommé *Siang*, qui leur tient lieu de noix de galle. Il a la forme & la groſſeur d'une châtaigne; il en a même à peu près la couleur, avec une double écorce; & il y a quelque apparence que c'eſt ce que nous appellons la *Châtaigne Chevaline*.

L'arbre *Siang*, qui eſt d'abord chargé de châtons, produit enſuite ſon fruit : c'eſt uniquement l'hériſſon ou les deux godets qui le renferment, qu'on employe à la teinture. Quoique ce fruit ſoit fort âpre, les cochons s'en nourriſſent. Des Montagnards de la Chine rapportent qu'après l'avoir dépoüillé dans l'eau chaude de ſa peau intérieure, & l'avoir fait boüillir dans une ſeconde eau avec du vinaigre, ils en mangent volontiers.

Comme on aſſûre qu'aux environs de Conſtantinople la *Châtaigne Chevaline* eſt bonne aux Chevaux pouſſifs, il ſe pourroit faire que ce fruit ſeroit un bon remede pour préſerver ces Montagnards qui travaillent aux Mines de charbon de pierre, de l'aſthme ou de la difficulté de reſpirer, que ce travail continuel leur procureroit.

Quoiqu'il en ſoit, cet arbre eſt auſſi haut & auſſi gros que nos Châtaigniers; il croît aiſément dans le Nord de *Peking*, & dans la Province de *Tche kiang*; il eſt à croire qu'il viendroit auſſi facilement dans les Contrées montagneuſes & ſtériles de l'Europe.

Je reviens aux *Ou poey tſe*: on les employe à *Peking* pour donner au papier un noir foncé, & qui ſoit de durée. Dans les Provinces de *Kiang nan* & de *Tche kiang*, d'où viennent ces grandes & belles piéces de ſatin, on s'en ſert pour la teinture des ſoyes, avant qu'on les travaille ſur le métier.

Des Lettrez Chinois s'en ſervent pareillement pour teindre en noir leur barbe, lorſqu'elle devient blanche. Ils ont ſouvent intérêt de cacher leur âge, ou pour obtenir de l'emploi, ou pour ſe maintenir dans celui qu'ils ont.

De jeunes Etudians, pour ſe divertir, les employent quelquefois à former des caracteres magiques. Ils trempent un pinceau neuf dans l'eau où l'on a fait boüillir les *Ou poey tſe*, & ils tracent des caracteres ſur du papier blanc. Lorſque tout eſt ſec, on n'apperçoit aucune lettre. Prenant enſuite de l'eau un peu épaiſſie par l'alun, ils lavent cette écriture, & les caracteres deviennent très-liſibles. De même quand ils écrivent avec de l'eau, où ils ont trempé de l'alun, on ne diſtingue aucun caractere; mais auſſi-tôt qu'ils lavent cet écrit avec de l'eau, où l'on a mis tremper des *Ou poey tſe*, les caracteres paroiſſent très-noirs.

Les *Ou poey tſe* ſont auſſi d'un grand uſage parmi les Teinturiers de la Chine pour teindre en noir du damas blanc. Voici de quelle maniere ils s'y prennent.

Ils en plongent une piéce juſqu'à vingt fois & davantage dans une chaudiére, ou bain de *Tien*, c'eſt-à-dire, de paſtel, & la laiſſent ſécher après chaque teint. A la fin elle prend la couleur d'un noir mêlé de rouge ſemblable à celle de certains raiſins. On prépare en même tems le teint en beau noir de la maniere ſuivante.

D'abord on y fait entrer une livre de Vitriol, qu'on nomme *Hé fan*, Vitriol noir, ou *Lou fan*, Vitriol verd : le Mars y domine, mais il eſt mélangé d'un blanc obſcur. On fait fondre ce Vitriol tout ſeul dans un baſſin d'eau chaude, & quand l'eau eſt repoſée, on en jette le marc. Enſuite on prend trois onces de *Ou poey tſe*, & trois livres de *Siang ouan tſe* : le bain de ces deux drogues ſe prépare en les infuſant enſemble dans un panier qu'on ſuſpend dans une cuve, où on les fait boüillir.

Après ces premieres opérations, on prend la piéce de damas, qui a déja été dans le grand teint, & on la met dans

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 508 sur 577

l'infuſion boüillante des *Ou poey tſe* & des *Siang ouan tſe* : le damas y change de couleur, & devient tout-à-fait noir : alors on le retire, on le tord, & on le laiſſe ſécher. On le baigne enſuite une fois dans l'eau de Vitriol, qu'on a conſervée chaude, & après l'avoir laiſſé égoûter, on l'expoſe à l'air. Puis on revient au bain des deux autres drogues, où le damas prend divers boüillons, & devient beaucoup plus noir : alors on jette deſſus une grande cuillerée de l'eau de Vitriol : il faut avoir ſoin que la piéce de damas s'imbibe également par tout.

Enfin on réitere une troiſiéme fois le bain des *Ou poey tſe* & *Siang ouan tſe*, qu'on fait encore boüillir, on y enfonce le damas de tous les côtez, mais ſans y jetter de l'eau de Vitriol. Seulement dans la cuve, où l'on a mis à part certaine quantité de la teinture des drogues, on jette le poids de trois onces de farine de petits pois vers, nommez *Lou teou fuen* qu'on mêle bien enſemble, en empêchant que l'eau ne s'épaiſſiſſe. On y plonge la piéce de damas, avec attention qu'elle en ſoit également pénétrée. Quand on l'a retirée, on la tord, & on la laiſſe ſécher. On lui donne ſa perfection, en paſſant par-deſſus, d'une maniere douce & uniforme, le carreau chaud dont ſe ſervent les Tailleurs.

Mais ce qui mérite le plus d'attention, & ce qui fait bien plus eſtimer les *Ou poey tſe*, c'eſt que cette drogue contient beaucoup de vertus médecinales, & qu'on l'employe utilement pour la guériſon des maladies, tant internes, qu'externes.

Selon le Livre Chinois, les *Ou poey tſe* ſont propres à reſtraindre les évacuations exceſſives qui ſe font par les diarrées, par les dyſenteries, par les pertes de ſang des hémorroïdes, après de larges bleſſures, par le crachement de ſang, ou par les ſeignemens de nez.

Ils ſont ſpécifiques pour appaiſer les inflammations, pour guérir les ulcéres malins & chancreux, pour ſervir de préſervatif contre les venins. Ce ſont des remedes non ſeulement aſtringens & incraſſans, mais encore rafraîchiſſans, fortifians, atténuatifs, inciſifs, qui diſſolvent les humeurs craſſes & glutineuſes, afin qu'elles ſe diſſipent par elles-mêmes, ou qu'elles ſe jettent au dehors.

Enfin on les employe utilement pour l'hydropiſie, la phtiſie, l'épilepſie, les catarres, les maux de cœur, les fluxions ſur les yeux & les oreilles, &c.

On les prend ou en poudre, ou en bolus, ou en décoction. Comme dans les recettes que donnent les Chinois, ils font entrer avec les *Ou poey tſe* pluſieurs autres drogues dont les noms ſont inconnus en Europe, je me contenterai d'en rapporter quelques-unes des plus ſimples.

DIFFÉRENTES RECETTES,

OU L'ON EMPLOYE LES *OU POEY TSE*.

Pour les Sueurs trop fréquentes.

SOIT que ces ſueurs viennent le jour, ce qui eſt moins à craindre, ſoit qu'elles prennent durant la nuit, & qu'elles ſoient violentes, ce qui annonce des ſuites fâcheuſes, prenez des *Ou poey tſe*, & les ayant réduits en poudre, liez-les avec la ſalive en forme de pâte ; appliquez cette pâte au creux du nombril, & qu'elle y demeure toute la nuit, les ſueurs ceſſeront.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 509 sur 577

On aſſûre pareillement que ce topique appliqué de la même maniere, arrête les cris importuns & continuels des petits enfans durant la nuit.

Pour les maux de cœur, & les douleurs de Bas-ventre.

REDUISEZ les *Ou poey tſe* en une poudre très-fine : la priſe doit être du poids d'une drachme : mais auparavant mêlez cette poudre dans une cuilliere de fer, que vous tiendrez ſur le feu, juſqu'à ce qu'il s'en éleve une fumée noire, alors verſez doucement dans la cuilliére une taſſe de bon vin : avalez le tout, & à l'inſtant le mal finira.

Pour appaiſer la ſoif importune, & la faim canine.

PRENEZ trois fois par jour une bonne cuillerée de poudre d'*Ou poey tſe*, que vous mêlerez dans de l'eau, afin de l'avaler plus aiſément.

Pour le fréquent Vomiſſement des petits Enfans.

VOUS prendrez des *Ou poey tſe*, partie tels qu'ils ſortent de la Boutique, & partie que vous aurez fait chauffer. Vous y ajoûterez plein le creux de la main de réglisſe : vous envelopperez le tout dans du papier un peu moüillé ou humecté, que vous ferez rôtir ſur des cendres chaudes ; après quoi vous le réduirez en poudre, & vous le ferez avaler avec de l'eau où le ris a boüilli avant ſa parfaite cuiſſon. On regarde ce remede comme très-efficace.

Pour le Flux de Ventre cauſé par la chaleur.

SI durant cette incommodité l'on ne rend que des eaux, la poudre des *Ou poey tſe* liée avec du ris cuit, dont on forme des pillules de la groſſeur d'un bon pois, eſt un très-bon remede. Chaque priſe ſera de vingt pillules dans une décoction de feüilles de Nénuphar.

Pour la Dyſenterie, ou le Teneſme.

SI cette maladie vient de chaleur, joignez à une once d'*Ou poey tſe* cinq drachmes d'alun brûlé, juſqu'à ce qu'il ſe noirciſſe : ce mêlange ſe réduira en une poudre très-fine, & en y mêlant quelque liqueur, on en fera des pillules groſſes comme des grains de poivre. Il en faut cinquante pour la priſe qu'on avalera dans de l'eau de la premiere & legere cuiſſon du ris.

Si le teneſme eſt rebelle à ce remede, prenez une once des *Ou poey tſe* à demi cruds & à demi rôtis, dont vous ferez des pillules de la groſſeur d'un grain de poivre. Trente compoſent la priſe. Si les matieres que vous rendez, ſont teintes de ſang, avalez cette priſe avec de l'eau-de-vie. Si ce ſont des glaires blanches, le véhicule ſera de vin d'eau, (on le nomme ainſi, parce qu'il eſt trés-foible.) Si le malade ne rend que des eaux, le remede ſe prend avec de l'eau de ris.

Il y a une autre maniere d'apprêter ce remede, lorſque le teneſme eſt glaireux, c'eſt de riſſoler les *Ou poey tſe* avec un peu de vinaigre, & ayant réïteré cette opération juſqu'à ſept fois, on les réduit en poudre qu'on boit avec de l'eau de ris. Si le malade, ſoit qu'il ſoit âgé, ſoit qu'il ſoit jeune, rend du ſang après la ſortie des matieres fécales, il faudroit lui donner une drachme de la poudre de *Ou poey tſe* dans une potion d'armoiſe.

Pour les Hémorroïdes.

ON baſſine l'endroit avec une lotion où l'on a fait boüillir les *Ou poey tſe* : on peut auſſi y faire des fumigations en brûlant cette drogue.

Dans la chûte opiniâtre du fondement, jettez un morceau d'alun ſur deux drachmes de *Ou poey tſe* en poudre : faites boüillir le tout dans une petite écuelle d'eau, vous

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 510 sur 577

vous en laverez avec ſuccès la partie malade.

Il y en a qui ayant fait boüillir dans de l'eau une demie livre de *Ou poey tſe* juſqu'à la réduire en pâte, verſent le tout dans un vaſe, ſur lequel on tient aſſis le malade, & tant que la mixtion eſt tiéde, on remet doucement le boyau en ſa place.

Pour les Apoſtumes qui viennent aux Oreilles.

S'IL y a tumeur & douleur, délayez de la poudre de *Ou poey tſe* avec de l'eau froide, & appliquez ſur l'oreille cette mixtion humide, qu'on retire, & qu'on renouvelle, lorſqu'elle devient ſéche.

S'il ſort du pus de l'oreille, il faut y ſouffler de la même poudre pour deſſécher l'humeur, & en tarir la ſource. Un autre moyen eſt de rôtir un peu les *Ou poey tſe*, afin de les rendre plus ſecs, du poids d'une once; d'y joindre des Scorpions entiers également rôtis du poids de trois drachmes: le tout pulvériſé ſert à des injections dans l'oreille qui eſt ſujette à ſuppurer.

Pour le violent Saignement de Nez.

IL faut ſouffler, ou inſérer dans les narines de la poudre de *Ou poey tſe*. L'effet en ſera plus ſûr, ſi en même tems on avale deux drachmes de cette poudre avec une égale quantité de coton brûlé, le véhicule ſera de l'eau de ris.

Pour la douleur des Dents.

SI la douleur eſt vive, & qu'il y ait tumeur, faites rôtir une once de *Ou poey tſe:* appliquez-en une demie drachme ſur l'endroit où vous ſentez de la douleur, vous jetterez à l'inſtant une bave ou ſalive gluante, & la douleur ceſſera, ou diminuëra conſidérablement.

Pour les Apoſtumes malignes, qui viennent au Goſier.

IL vient quelquefois au goſier une apoſtume comme chancreuſe: la langue s'enfle, & il y a danger que le paſſage ne ſe ferme, ce qui cauſe de cuiſantes douleurs. Alors prenez de la poudre de *Ou poey tſe;* joignez-y des vers à ſoye morts peu avant que de commencer leurs cocons, & qu'on aura conſervez ſecs: pulvériſez-les; mêlez-y de la poudre de régliſſe, le tout parties égales: enfin, prenez de la pulpe battuë du fruit des *Ou moei tſe*, (c'eſt à peu près ce que nous appellons *pruna acida*;) formez-en des pillules: elles ſe roulent dans la bouche, s'y fondent, l'apoſtume s'ouvre, & l'on eſt guéri.

Pour les Chancres qui viennent dans la bouche des Enfans.

MESLEZ de l'alun à des *Ou poey tſe* calcinez, réduiſez le tout en poudre, & mettez cette poudre ſur l'endroit malade.

Pour toutes ſortes de Tumeurs malignes.

LES *Ou poey tſe* riſſolez, juſqu'à ce qu'ils prennent une couleur violette tirant ſur le noir, & étant liez avec du miel, ſont très-ſalutaires.

Pour les Dartres.

APRE'S avoir tiré des *Ou poey tſe* la matiere fine qu'ils renferment, ce qui ne ſe fait que pour ce ſeul remede, on les rôtit avec de l'alun, parties égales, & après les avoir réduites en poudre, on en frotte les dartres. Si elles ſont tout-à-fait ſéches, on délaye les poudres avec de l'huile: l'huile de noix ſeroit meilleure que l'huile de la Chine. Enſuite on applique cette mixtion ſur le mal.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 511 sur 577

Pour les Apoſtumes & les Ulcéres.

IL faut réduire les *Ou poey tſe* en poudre avec de la cire, & du marc qui ſe trouve au fond des vaſes où l'on met du vinaigre, & entourer l'ulcére de cet onguent.

Pour les Playes faites par le Fer.

IL y en a dont il n'eſt pas aiſé d'arrêter le ſang : la poudre des *Ou poey tſe* peut y être appliquée avec ſuccès. Si la reſpiration étoit gênée, on ajoûtera à une priſe de cette poudre du poids de deux drachmes, un peu plus ou moins de celle d'une drogue nommée *Long kou*, c'eſt-à-dire, os de Dragon.

Pour la Toux violente, ſur-tout des Perſonnes âgées, & la Phtiſie accompagnée de Toux, mais ſans crachement de ſang.

PRENEZ des *Ou poey tſe* une ou pluſieurs livres, comme vous le jugerez à propos ; briſez les morceaux gros comme des féves, & mettez-les dans un mortier. D'une autre part, faites cuire du ris appellé *No mi* : c'eſt une eſpéce de ris, dont le grain eſt long, très-blanc, luiſant, & gluant. Il y en a, dit-on, de ſemblable en Italie. Faites cuire ce ris en forme de boüillie, preſque auſſi claire que du boüillon. Quand elle eſt chaude, verſez la doucement ſur les *Ou poey tſe*, de telle ſorte qu'elle les ſurmonte de la hauteur d'un poûce : enſuite placez le mortier à l'écart ſans y toucher. Après dix ou douze jours, examinez s'il paroît ſur la ſurface de la liqueur une pellicule jaunâtre qui la couvre entiérement, & ſi les *Ou poey tſe* en ſont bien pénétrez & ramollis, ſans quoi vous attendrez encore quelques jours. Quand vous les trouverez au point de perfection, broyez-les juſqu'à les réduire en une eſpéce de purée, & expoſez cette mixtion au Soleil. Quand la ſurface ſera de nouveau couverte d'une pellicule, broyez encore le tout, & remettez-le au Soleil. Cette opération ſe réitére juſqu'à ce que la matiére prenne de la conſiſtence, & ſoit ſur le point de ſécher. Alors formez-en des pilules, chacune du poids d'un denier. Lorſque ces pillules auront été bien ſéchées au Soleil, renfermez-les, & conſervez-les avec ſoin.

Lorſque vous ſerez tourmenté de la toux ſéche, prenez avant que de vous coucher, une de ces pillules que vous laiſſerez fondre dans la bouche. Vous éprouverez que ſon goût aigre-doux a une vertu ſinguliere pour attirer une humeur propre à diſſoudre les phlegmes, à arrêter la toux, & à tempérer la chaleur interne dans ſon principe : la reſpirarion deviendra libre, & les poûmons reprendront une meilleure ſituation.

Ce remede eſt principalement utile aux perſonnes âgées. Il ne convient pas de le donner à ceux qui auroient une toux, laquelle proviendroit d'un grand épuiſement de forces, & de cauſes froides internes & habituelles. Si néanmoins la toux venoit de ce que par haſard on auroit été ſurpris d'un vent froid, ce remede ſeroit encore d'uſage. Il convient principalement à la toux ſéche, qui eſt produite par la pituite, laquelle dénote un feu interne immodéré.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 512 sur 577

TABLETTES MEDECINALES,

OU DOMINENT LES *OU POEI TSE*.

CES Tablettes ſont d'un grand uſage à la Chine, & l'on en fait beaucoup de cas. En certain tems de l'année l'Empereur en fait préſent aux Grands de ſa Cour; & quelquefois même aux Européans de *Peking*, quand il veut leur donner des marques de diſtinction. On en vend chez les Droguiſtes, mais comme le dégré de leur bonté dépend des grands ſoins & de l'attention qu'on y apporte; celles qui ſe font dans le Palais par ordre de l'Empereur, ſont préférées à toutes les autres.

Ces Tablettes ſe nomment *Clouds précieux de couleur violette*. Elles ſont regardées, comme on regarde en Europe les Confections d'Hyacinthe & d'Alkermes. Les Médecins Chinois aſſûrent qu'elles ſont d'un uſage ſalutaire à une infinité de maux tant internes qu'externes, & qu'on devroit s'en fournir dans toutes les maiſons, & ſur-tout quand on entreprend un long voyage.

La compoſition de ces Tablettes conſiſte 1°. En deux onces de *Ou poey tſe*: 2°. En deux onces de *Chan tſe cou*, dont on a ôté la peau, en les grillant. 3°. En une once de *Tſien kin tſe gin*, après qu'on a ôté à ce petit grain ou à ſon amande ce qu'il y a de huileux. 4°. En une once & demie de *Hung ya ta kié*; on ôte auſſi à cette écorce ce qu'elle a de ſuperflu à l'extérieur. 5°. En trois drachmes de Muſc.

Il faudroit avoir des montres de toutes ces drogues, afin de pouvoir les faire connoître. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt que le *Chan tſe kou* & le *Tſien kin tſe gin* ſont deux drogues laxatives, mais dont la force eſt tempérée par le *Ou poey tſe* qui y domine. Le *Hung ya ta kié* eſt l'écorce d'une plante ou roſeau, qui a la vertu de diſſiper les méchantes humeurs.

Après avoir réduit ſéparement toutes ces drogues en une poudre très-fine, on les mêle enſuite, & on les réduit en paſtilles ou trochiſques avec de l'eau où l'on a fait boüillir pendant quelque tems du *Sou mi* (ou mil) juſqu'à en faire une purée très-claire.

Le point eſſentiel eſt de ne point épargner ſa peine, & de battre très-long-tems cette eſpéce de pâte, qui eſt d'abord très-déliée, après quoi on en forme des trochiſques de la forme qu'on veut, mais communément on la fait de la figure d'un long & gros cloud ſans tête. Chaque Tablette doit être du poids d'une drachme. On les fait bien ſécher à l'ombre, afin qu'elles ſoient plus de garde.

En général ces trochiſques ſont propres à réjouir le cœur, & à rétablir le tempérament, lorſqu'on y ſent quelque dérangement. Il ne faut que mordre de la paſtille, la mâcher, & en avaler un bon morceau.

Mais pour dire quelque choſe de plus particulier de ſes différens uſages, ces trochiſques, à ce qu'aſſûrent les Médecins Chinois, ſont très-bons contre le venin, contre l'air contagieux, & lorſque par accident on a mangé ou bû quelque choſe de venimeux ou de malfaiſant; alors broyez entiérement un de ces clouds dans de l'eau fraîche, & avalez-le en une priſe, infailliblement, ou il ſuivra un vomiſſement qui n'aura rien de fâcheux ni de violent, ou vous ferez quelques ſelles légeres, & vous vous trouverez guéri.

Quand il ſurvient des apoſtumes ou des clouds venimeux, dès qu'ils paroiſ-

ſent, appliquez deſſus une paſtille broyée, & diſſoute dans du vin. Dans les maux de cœur on uſe de la même paſtille dans du vin. Si l'on eſt attaqué d'apoplexie, il faut pareillement prendre une de ces paſtilles dans du vin chaud.

Dans les fiévres ardentes & malignes, dans les enflures & inflammations de goſier, avalez la paſtille dans de l'eau où vous aurez fait boüillir du *Po ho*, c'eſt-à-dire, du pouliot. C'eſt auſſi dans la décoction du pouliot qu'on prend le même trochiſque, lorſqu'on a des diarrées, des vomiſſemens, & qu'on eſt attaqué de la dyſenterie.

Si par déſeſpoir un homme s'eſt étranglé, ce qui arrive aſſez ſouvent à la Chine, ou ſi par malheur il s'eſt noyé, pourvû qu'on lui ſente un peu de chaleur à la région du cœur, on le ſauvera en lui faiſant avaler une paſtille dans de l'eau froide. Il faut uſer du même trochiſque diſſous dans de l'eau froide, lorſque la phtiſie eſt formée.

Pour les fiévres intermittentes, en prévenant un peu l'accès, bûvez une paſtille dans du vin, ou bien dans quelque autre liqueur où vous ayez fait boüillir des bouts de branches d'un pêcher.

Pour l'hydropiſie, ſervez-vous de ce trochiſque dans de l'eau où l'on aura fondu du ſucre tiré de l'orge germé.

DE L'OU KIEOU MOU.

Ou Arbre qui porte le Suif.

ON le nomme encore *Ya kieou*, dit *Chi tchin*, parce que les Corneilles aiment fort ce fruit : c'eſt ce qui a fait entrer dans ſon nom le caractere *Ya*, qui ſignifie Corneille. L'autre caractere *Kieou*, qui entre auſſi dans la compoſition de ſon nom, ſignifie mortier propre à broyer le ris pour en ſéparer l'écorce, parce que quand l'arbre eſt vieux, ſa racine ſe noircit, ſe carie par-deſſous, & ſe creuſe en forme de mortier.

Cong dit : Cet arbre naît dans les plaines qui ſont ſituées au pied des Montagnes du côté du Midi, & dont le terroir eſt humide : il eſt fort haut, ſes feuilles reſſemblent à celles de l'abricotier : il ſe couvre de petites fleurs d'un jaune pâle & blancheâtre durant la cinquiéme Lune. Le fruit tire ſur le noir.

Tſon ki dit : Ses feüilles ſont propres à teindre en noir, on tire de l'huile de ſon fruit, qu'on employe dans les lampes : La lumiere en eſt extrêmement claire.

Tſong ché dit : ſes feuilles reſſemblent à celles d'un petit abricotier ; mais elles ſont un peu moins épaiſſes, & leur verd eſt moins foncé. Son fruit eſt mûr dans le huitiéme ou neuviéme mois : il eſt verd au commencement, & dans la ſuite il tire ſur le noir : il eſt partagé en trois grains.

On trouve une quantité prodigieuſe de ces arbres dans les Provinces Méridionales ; on les plante dans les Pays plats & humides. On en plante beaucoup dans la Province de *Kiang ſi*. Les habitans en cueillent le fruit, & après l'avoir fait cuire, ils en tirent une huile, dont ils font des chandelles.

Qualitez

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 514 sur 577

*Qualitez & effets de la Racine d'*Ou kieou mou.

ELLE eſt amere & rafraîchiſſante de ſa nature, ſans aucune qualité nuiſible : il faut la rôtir à un feu lent, juſqu'à ce qu'elle ſoit ſéche, & un peu rouſſie. La peau blanche ou l'aubier de ſa racine eſt propre à guérir le flux exceſſif de l'urine, de même que les calloſitez ou *Skirres* mobiles qui ſe forment dans les inteſtins.

Chi tchin dit : le propre de la racine d'*Ou kieou*, eſt de précipiter & d'élever en même tems : elle eſt également diaphorétique & diurétique. Un Villageois, qui d'ailleurs avoit de la force & de la vigueur, ſe trouva fort enflé : il fit foüir la terre, & en ayant tiré une de ces racines, il la broya juqu'à ce qu'elle fût réduite en pâte : il la fit cuire enſuite dans de l'eau, & ayant pris une porcelaine de ce bouillon, qui lui procura pluſieurs ſelles, il fut guéri.

On ſe ſert utilement de la même racine pour ſe guérir de pluſieurs maux.

1°. Pour la rétention d'urine, faites boüillir de cette racine dans l'eau, & prenez-en le bouillon.

2°. Pour la conſtipation, prenez environ un poûce en quarré d'un morceau de cette racine, que vous ferez fendre, & enſuite cuire dans de l'eau, dont vous boirez la moitié d'une petite taſſe.

3°. Pour la rétention d'urine & la conſtipation jointes enſemble. C'eſt un mal qui enleve ſon homme en deux ou trois jours. Prenez de la peau blanche d'une des racines de l'*Ou kieou* qui regardent le Sud-Eſt, faites-la ſécher, pulvériſez-la enſuite, & prenez deux drachmes de cette poudre dans de l'eau chaude. Il faut auparavant faire un bouillon avec deux onces de *Man ſiao* (eſpéce de ſalpêtre) & y mêler cette poudre, c'eſt un puiſſant vomitif.

4°. Pour les enflures flatueuſes cauſées par des vapeurs humides. Quand l'urine eſt brûlante & ſort difficilement, prenez de l'écorce d'*Ou kieou*, & du bois d'arecquier, environ deux onces que vous pulvériſerez : prenez-en deux drachmes à chaque fois dans de l'eau où on a lavé le ris.

5°. Pour les galles que les enfans apportent du ventre de leur mere, ou qui leur viennent incontinent après leur naiſſance. Quand ils en ont la tête pleine, prenez de la racine d'un *Ou kieou*, qui ſoit planté ſur le bord de l'eau, broyez-la, & mêlez-la enſuite avec du ſouffre mâle ; puis uniſſez le tout avec de l'huile crûë, & frottez-en le mal.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 515 sur 577

DE LHUILE D'OU KIEOU.

Ses qualitez & ſes effets.

ELLE eſt douce, froide, & n'a point de qualité nuiſible. Quand on s'en frotte la tête, elle fait changer de couleur aux cheveux blancs, & les rend noirs. Si l'on en prend une meſure, elle fait uriner, & guérit les hydrocelles. On s'en ſert utilement pour frotter toutes ſortes d'enflures & de tumeurs qui renferment de la matiére. On peut ſe ſervir auſſi du bouillon fait avec des fruits grillez du même arbre.

Pour la galle, dont la peau eſt mince & aiſée à crever, prenez deux onces de cette huile, & deux drachmes d'argent vif, avec cinq drachmes de camphre: broyez le tout enſemble, & faites-y entrer de la ſalive, juſqu'à ce qu'il ne s'y éleve plus de bubes: lavez & nétoyez bien les galles avec de l'eau chaude, & appliquez-leur cet onguent.

Pour les froncles des petits enfans, où il y a des vers, faites un habit de vieux tafetas, & ayant fait fondre de cette huile, frottez-en l'habit, & revêtez-en l'enfant. Le lendemain les vers ſeront ſortis, & paroîtront au-deſſus de l'huile.

REMEDE CHINOIS.

Pour la Dyſenterie.

CE remede fut communiqué au P. Parrenin par un Mandarin du premier Ordre, à condition qu'il ne le publieroit pas à la Chine, parce qu'il vouloit le laiſſer à ſes enfans. C'eſt aſſez l'ordinaire que les Chinois, même les grands Seigneurs, qui ont des Recettes particulieres, les regardent comme des ſecrets de famille, dont ils ne font part qu'à leurs fils. La mort qui ſurprit ce Mandarin ne lui laiſſa pas le tems de communiquer ce ſecret à ſa famille.

Lorſqu'il m'en donna la Recette, dit le P. Parrenin, je n'y eus pas d'abord beaucoup de confiance, parce que la préparation m'en parut longue & embarraſſée de conditions, qui ne ſembloient propres qu'à rendre le ſecret plus myſtérieux & plus difficile. Cependant j'en voulus faire l'expérience, & j'en donnai la Recette au Frere Rhodes Médecin & Apotiquaire, & après ſa mort au Frere Rouſſet, qui lui a ſuccédé: l'un & l'autre m'ont aſſûré que de cent malades ils en guériſſoient plus de quatre-vingt; qu'il n'eſt pas violent comme l'*Hypecacuana*, qui cauſe des tranchées douloureuſes; que ce remede n'en cauſe aucune, & ne purge pas comme l'autre, qu'il eſt aiſé à prendre, & qu'on le donne en petite doſe.

J'en ai ſouvent donné moi-même à des riches & à des pauvres, continuë le P. Parrenin, & preſque tous ont été guéris. Deux de nos Miſſionnaires après avoir tenté inutilement pluſieurs remedes Chinois & Européans, furent guéris par celui-ci. Voici de quelles dro-

gues il eſt compoſé, & quelle en eſt la préparation.

La premiere drogue ſe nomme *Mao chan tſang tcheou*. Elle eſt compoſée, comme on voit, de quatre caracteres : les deux premiers *Mao chan*, ſignifient le lieu d'où on l'a tiré : c'eſt une Montagne dans la Province de *Kiang ſi*. Cette drogue doit être trempée un jour & une nuit dans l'eau tiéde, où l'on a lavé le ris pour le faire cuire : On y ajoûte une poignée de terre jaune un peu graſſe. Le tout ayant été bien mêlé & trempé pendant vingt-quatre heures, on retire la drogue qu'on fait ſécher à l'ombre ; quand elle eſt ſéche, on en fait tomber la terre qui s'y étoit attachée, en la ſecoüant ou la frottant entre les mains.

Les autres drogues qui ſuivent, n'ont pas beſoin de préparation : il eſt difficile de faire connoître des racines ſéches & étrangeres, dont on ne voit ni la tige, ni les feuilles, ni les fleurs, ni le fruit. Je n'ai pû les avoir, parce qu'aucune de ces racines ne ſe trouvent dans les Provinces voiſines de *Peking*. Ainſi je ne puis dire certainement quel nom Européan il faudroit leur donner : je ne propoſerai que mes conjectures.

La ſeconde drogue me paroît un eſpéce de ſureau ou d'Yeble.

La troiſiéme eſt une racine longue, odoriférante, quand elle eſt récente, & qu'on tire de la Province de *Se tchuen* ; je ne ſçais à quoi la comparer. Les Chinois diſent qu'elle diſſipe les humeurs, & les évacuë par la tranſpiration.

La quatriéme, qui eſt la Rhubarbe, eſt aſſez connuë.

La cinquiéme, nommée *Tſao ou*, eſt une eſpéce d'aconit.

Les Chinois n'ignorent pas que cette plante eſt véneneuſe, mais le mélange des autres drogues en émouſſent le venin, & la rendent ſalutaire. Ils s'en ſervent aſſez ſouvent dans la compoſition des remedes, mais en ſi petite quantité, qu'elle ne peut nuire ; & dans la recette dont il eſt ici queſtion, il y en entre ſi peu pour une priſe, qu'il n'y a rien à craindre de ſon venin, qui trouve un bon correctif dans ce mélange.

Enfin on y fait entrer cinquante noyaux d'abricots, dont il faut ôter la partie dure, la pellicule, & la petite pointe ou le germe, en un mot, les monder & les piler dans un mortier de pierre, en exprimer l'huile qu'on rejette pour ne ſe ſervir que du marc qui ſe mêle avec les autres drogues, qu'il faut piler toutes enſemble, & les réduire en une fine pouſſiére, on en fait des pillules ſi l'on veut, ou bien l'on conſerve cette pouſſiére dans un vaſe bien fermé.

La priſe pour les adultes eſt depuis vingt à vingt-quatre grains : on en donne juſqu'à trente ou trente-ſix grains aux plus robuſtes : elle ne doit être que de dix grains pour les enfans. A l'égard du véhicule, les Chinois diſent qu'il faut avoir égard à la couleur des matieres : ſi elles ſont rouges mêlées de ſang, le remede doit ſe prendre dans du boüillon de *Teng tſao* ; ſi elles ſont blanches, dans de la décoction de gingembre ; ſi elles ſont de couleur naturelle, dans de l'eau de ris. Si le malade eſt dégoûté, & a de la répugnance à manger, il faut lui faire avaler ce remede dans du boüillon fait d'un os de jambon qui ne ſoit pas rance. Il n'importe à quelle heure du jour on prenne ce remede. Je crois que ces ſortes de véhicules ne ſervent de rien, ou de bien peu de choſes. Je ne l'ai jamais ordonné que dans de l'eau de ris, & il a eu preſque toûjours ſon effet dès la premiere priſe.

IL ſeroit inutile de rapporter un plus grand nombre de ces ſortes de Recettes : l'Herbier Chinois, dont j'ai donné un petit Extrait, fourniroit lui ſeul de quoi en remplir pluſieurs Volumes ; mais de quel uſage pourroient-elles être

en Europe, où les noms des racines & des ſimples, dont les Médecins Chinois compoſent leurs remedes, ſont tout-à-fait inconnus.

Mon deſſein n'étant d'ailleurs que de faire connoître de quelle maniere les Chinois traittent la Médecine, à laquelle il paroît qu'ils ſe ſont appliquez dès la naiſſance de leur Empire, j'ai crû devoir me borner à un certain nombre de remedes, dans la compoſition deſquels ils font entrer leurs racines, leurs plantes, leurs ſimples, leurs arbres, leurs animaux, & même leurs inſectes, & d'en rapporter quelques-uns de chaque ſorte. Comme ce ſont les Chinois eux-mêmes qui nous en inſtruiſent, on ſera plus en état de juger de la capacité de leurs Médecins.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'avec leurs remedes, ils ne ſont pas moins habiles à guérir leurs malades, que les Médecins d'Europe: mais ce qu'ils ont certainement de ſingulier, c'eſt l'art de connoître les diverſes maladies par le ſimple tact du pouls: ils ne peuvent ſans doute avoir acquis cette connoiſſance, qui eſt très-importante pour une application ſûre des remedes, que par une longue expérience, & par un exercice encore plus long de patience, auquel le phlegme Chinois a moins de peine à s'aſſujettir que la vivacité Européane.

Je finis cet article de la Médecine Chinoiſe par l'extrait d'un Ouvrage qu'a traduit le P. Dentrecolles, dont l'Auteur ne paroît pas trop favorable aux Médecins de ſa Nation. Après avoir longtems étudié les meilleurs Livres de Médecine, pour ſe procurer le ſoulagement qu'il cherchoit, il prétend avoir trouvé le ſecret de ſe paſſer du ſecours des Médecins & de leurs remedes. Ce ſecret conſiſte dans un régime qu'il s'eſt fait à lui-même, par le moyen duquel il aſſûre qu'il s'eſt guéri de deux ou trois maladies mortelles, & qu'il eſt parvenu à une longue vieilleſſe exempte de toute infirmité. Il propoſe à ſes concitoyens un régime qui lui a été ſi ſalutaire, en les exhortant de le pratiquer, & d'apprendre par-là à être à eux-mêmes leur propre Médecin.

Par l'Extrait que je donne de cet Ouvrage, on connoîtra de plus en plus le goût des Chinois, & leur maniere de penſer dans les matieres qu'ils traittent. Il parut la trente-ſixiéme année du regne du feu Empereur *Cang hi*. L'Auteur l'intitula *Tchang ſeng*. C'eſt ſous ce nom que les Docteurs d'une fauſſe Secte de la Chine, ſe vantent d'enſeigner le ſecret de ſe rendre immortel. On a vû pluſieurs Empereurs qui ont été aſſez duppes pour ſe laiſſer infatuer d'une idée ſi chimérique.

Ce même titre pourroit donner d'abord une mauvaiſe opinion du deſſein de notre Auteur: mais dès le commencement de ſon Ouvrage, il a ſoin d'écarter un ſoupçon ſi injurieux à un Lettré Chinois.

Il déclare donc que dans la néceſſité inévitable où l'on eſt de mourir un jour, il n'a ſongé qu'à fournir des moyens aiſez de ne pas hâter le moment de ſa mort par indiſcrétion ou par négligence, ou du moins de ne pas ſe réduire par ſa faute à traîner une vie languiſſante, & traverſée par tant de maladies, qu'elle pourroit paſſer pour une mort continuelle.

Ainſi *Tchang ſeng* dans ſon ſens légitime & naturel, ne ſignifie ici autre choſe que l'art de ſe procurer une vie ſaine & longue.

Il ne faut pas croire néanmoins qu'il ſe ſoit étudié à recüeillir dans ſon ouvrage tout ce que la Medecine Chinoiſe a de plus profond & de plus recherché. Il avouë qu'il a beaucoup lû; mais il ne prétend pas faire parade de ſes lectures, ni donner idée de ſon érudition.

Il propoſe uniquement les moyens que la lecture, ſes réfléxions, & ſa propre expérience lui ont appris pour rétablir ſa ſanté qui étoit fort altérée, & pour parvenir comme il a fait, à une vieilleſſe robuſte & exempte de toute infirmité.

Son

Son zele pour la conſervation de ſes concitoyens, l'engage à leur faire part d'un régime qu'il a ſi utilement obſervé, & qui eſt à la portée de tout le monde : il prétend qu'en le ſuivant, ſans avoir recours à tant de médicamens qui révoltent la nature, & qui ſouvent altérent le tempérament, chacun peut aiſément devenir ſon Médecin à ſoi-même.

On aime à s'inſtruire ſur une matiére ſi intéreſſante ; rien n'eſt plus naturel à l'homme que l'amour de la vie ; & le ſoin modéré de ſe la conſerver, ne peut être que loüable. Il ne nous eſt pas plus permis de nous expoſer témérairement au danger de la perdre, qu'à un ſoldat de quitter le poſte où il a été placé. Il n'y a que quand il s'agit de procurer la gloire de Dieu ou le bien de l'Etat, qu'il eſt glorieux de la ſacrifier, & ce ſacrifice paſſe pour héroïque, parce qu'il coûte infiniment à la nature.

L'Auteur même de la Nature a fortement imprimé cette inclination dans ſon ouvrage : car ce n'eſt pas uniquement par le ſecours trop lent des réflexions & du raiſonnement, mais bien plus par un ſentiment vif & prompt de douleur ou de plaiſir, qu'il a voulu que nous puſſions diſcerner ce qui eſt convenable ou contraire à la conſtitution de nos corps, & c'eſt par un arrangement digne de ſa ſageſſe infinie, que les nerfs les plus fins des trois ſens ; ſçavoir, de l'odorat, du goût, & de la vûë, partent d'un même endroit du cerveau, & concourent enſemble à former le ſentiment exquis, qui produit un diſcernement ſi ſalutaire.

Au reſte, on ſera ſans doute ſurpris de ce que notre Médecin Chinois, tout infidéle qu'il eſt, compte encore moins ſur la vertu des remedes, & ſur l'attention à obſerver le régime qu'il preſcrit, que ſur le ſecours du Ciel. Il veut qu'on ſe l'attire par la pratique de la vertu, & par le ſoin continuel de regler les mouvemens & les affections de ſon cœur. Ce ſont, comme on le verra, les premieres inſtructions qu'il donne à ceux qui veulent conſerver leur ſanté, & prolonger le cours de leurs années.

TCHANG SENG,

OU

L'ART DE SE PROCURER UNE VIE SAINE ET LONGUE.

QUOIQUE le *Tien* ait compté nos jours, & qu'il en ſoit le maître, on peut pourtant dire en un bon ſens, qu'il les a laiſſez en notre diſpoſition : car le Souverain *Tien* ne fait point de diſtinction des perſonnes : il n'y a que la vertu qui le touche, & celui qui la pratique, a au-dedans de ſoi-même un témoignage certain de ſon amitié.

Il faut donc que ceux qui cherchent à prolonger leur vie, s'étudient d'abord à ſe rendre vertueux. Le ſoin réglé du corps, ſoûtenu de l'exercice continuel de la vertu, rendra le tempérament fort & robuſte, d'où il réſultera une vie longue & heureuſe. Qu'il me ſoit permis de rapporter ici ce qui m'eſt arrivé à moi-même.

L'aveugle tendreſſe d'une mere qui n'oſoit me contredire dans mon enfance, & qui accordoit tout à mes appétits, ruina entiérement ma complexion, & m'accabla d'infirmitez. Mon pere qui avoit déja perdu mes deux aînez, & qui dans un âge avancé n'avoit plus que moi d'enfant, étoit inconſolable. Il avoit

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 519 sur 577

eu recours aux plus habiles Médécins ; mais leurs remedes n'avoient fait qu'aigrir mon mal.

Comme on déſeſpéroit de ma guériſon, mon pere ſe dit à lui-même : il ne me reſte plus qu'un moyen de conſerver mon fils, c'eſt de faire des œuvres charitables qui touchent le cœur de *Tien*. Dès-lors il ſe mit à rétablir des ponts, à réparer les chemins, à faire diſtribuer des habits aux pauvres, & du thé aux paſſans, à envoyer des vivres aux priſonniers ; de ſorte qu'en une année il fit de grandes dépenſes en de ſemblables aumônes.

Ce ne fut pas inutilement : on s'apperçut que ſans uſer d'aucun remede, je reprenois peu à peu un air de ſanté : l'appétit & les forces me revinrent, & mon pere me trouva en état de vacquer à l'étude. Il me donna un Maître habile, & d'un caractere plein de douceur, pour ménager ma délicateſſe. L'application à la lecture me cauſa à la longue une rechûte très-dangereuſe, dont j'eus beaucoup de peine à me tirer.

Alors mon pere me fit une Bibliotheque choiſie de plus de cent volumes de Médecine, & m'ordonna de me borner à l'étude de cette ſcience : elle vous ſervira, me dit-il, & vous rendra utile aux autres. Je lus ces longs traittez, mais loin d'y apprendre à rétablir mes forces, je ſentois qu'elles diminuoient de jour en jour.

Ainſi je renonçai à la Médecine, je ſongeai ſincérement à pratiquer la vertu, je conſultai des gens habiles, je feüilletai même certains Livres propres à mon deſſein, & joignant mes réflexions à ce que j'avois appris, je me ſuis fait un régime de vie qui m'a parfaitement réüſſi ; car au lieu qu'auparavant j'étois d'une foibleſſe & d'une maigreur extrême ; en peu d'années je repris de l'embonpoint, & à mon âge j'ai le teint frais, le corps robuſte & exempt de toute incommodité, & je me vois le Chef d'une nombreuſe famille qui joüit d'une ſanté parfaite.

Au reſte parmi cette foule de maximes qui m'ont été communiquées de vive voix, ou que j'ai trouvées dans les Livres, j'en ai rejetté qui n'étoient pas aſſez bien fondées : j'en ai éclairci d'autres qui étoient peu intelligibles, & de tout cela je me ſuis formé un plan de vie qui m'a établi dans l'heureux état où je me trouve.

Quelques bornées que ſoient mes connoiſſances, je crois qu'on me ſçaura gré de les avoir renduës publiques, parce qu'elles peuvent ſervir à ſe préſerver des infirmitez ſi ordinaires dans la vie, & à ſe procurer, comme j'ai fait, une agréable vieilleſſe, ſans que l'oüie, la vûe, ni les autres ſens ſe ſoient affoiblis par le grand âge.

Ces maximes peuvent ſe réduire à quatre articles qui conſiſtent à regler ; 1°. Le cœur & ſes affections. 2°. L'uſage des alimens : 3°. Les actions de la journée. 4°. Le repos de la nuit.

ARTICLE PREMIER.

Regler ſon Cœur & ſes Affections.

Le cœur eſt dans l'homme ce que les racines ſont à l'arbre, & la ſource au ruiſſeau. Il préſide à tout, & dès qu'on a ſçû le regler, les facultez de l'ame & les cinq ſens ſont pareillement dans l'ordre : c'eſt pourquoi notre premier ſoin doit être de veiller ſur les déſirs & ſur les affections de notre cœur : & pour y réüſſir.

I.

NE vous occupez que de penſées qui vous portent à la vertu. Les principaux devoirs de la ſociété ſe rapportent à la fidélité qu'on doit au Prince, à l'obéiſſance envers les parens, à la modération & à l'équité. C'eſt ſur la pratique de ces vertus, que chacun, lorſqu'il eſt de retour chez ſoi à la fin du jour, doit s'éxaminer ſérieuſement.

Mais ne vous bornez pas à la ſeule

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 520 sur 577

étude de votre propre perfection; efforcez-vous encore de rendre votre vertu bien-faisante, & utile. C'est pourquoi vous vient-il une pensée? Allez-vous prononcer une parole? Méditez-vous quelque projet? Réfléchissez-y auparavant, & demandez-vous à vous-même: ce que je pense, ce que je veux dire ou faire, est-il utile ou nuisible aux autres? S'il est utile, parlez, ou agissez, sans que les difficultez vous rebutent. S'il est nuisible, ne vous permettez jamais ni ces vûës, ni ces entretiens, ni ces entrepriſes.

Je dis plus: pour éviter même jusqu'aux fautes de surprise, veillez à tout moment sur votre cœur, rentrez souvent en vous-même; ne vous pardonnez aucune faute. Ce n'est qu'en faisant des efforts, surtout dans les commencemens, qu'on avance dans la vertu.

Un homme qui a cette attention & cette vigilance sur lui-même, dût-il, selon le cours des choses humaines, être exposé à diverses infortunes, éprouvera les effets d'une protection secrette, qui par des voyes inconnuës le préservera de tout malheur.

II.

CONSERVEZ la paix dans votre cœur. Quand un homme n'a le cœur rempli que de vûës agréables, & propres à entretenir l'union dans la Société civile, ses sentimens éclattent au dehors sur son visage; la joye & la sérénité intérieure qui l'accompagnent, brillent dans tout son extérieur, & il n'y a personne qui ne s'apperçoive des vrayes & solides douceurs qu'il goûte au fonds de l'ame.

C'est ce que les Anciens ont voulu nous faire entendre par ces termes figurez: un Ciel serein, un beau Soleil, un doux zéphir, des nuages charmans inspirent l'allégresse aux hommes, & même aux oiseaux. Au contraire un tems sombre, un vent furieux, une grosse pluie, un violent tonnerre, & de continuels éclairs effrayent jusqu'aux oiseaux qui vont se cacher dans le bois le plus épais.

Je viens donc à dire que le Sage doit toûjours paroître avec un visage qui respire la paix, & la tranquillité dont il joüit au dedans de lui-même.

Vérité constante: Les passions violentes, telles que sont la haine, la colere, la tristesse, déchirent le cœur de celui qui en est possédé. Cependant il n'est pas aisé de vivre dans le commerce du monde, sans avoir de tems en tems des sujets de contradiction & de chagrin.

Ce qu'il faut faire, c'est de prendre de sages mesures, pour se mettre en garde contre ces ennemis de notre repos. Suis-je menacé d'une affaire affligeante? Je vais tranquillement au-devant de l'orage, & je tâche de le conjurer. Y suis-je engagé malgré moi? Je travaille à le surmonter sans rien perdre de ma liberté d'esprit ordinaire.

Ai-je mal pris mon parti? Je ne m'opiniâtre point à justifier mes démarches. Si pour me tirer d'un mauvais pas, on me donne des conseils injustes, loin de les suivre, je ne daigne pas les écouter. Si dans une affaire il arrive un contre-tems que je n'aye pû prévenir, je fais en sorte de m'y ajuster: Est-il passé? Je n'y pense plus. Lorsqu'ayant agi selon ses lumieres, on sçait s'abandonner pour le reste aux ordres du Ciel, rien n'est capable de troubler la joye du cœur.

Au contraire si dans le mauvais succès d'une affaire témérairement entreprise, on s'aheurte à la faire réüssir, si on roule dans sa tête mille projets inutiles, si on se livre aux mouvemens impétueux de la colére, il s'allume dans les viscéres un feu qui les consume, les poûmons en sont comme brûlez; le sang & les humeurs s'altérent & fermentent contre nature; les phlegmes vitiez inondent les parties internes; l'habitude du corps ainsi dérangée, il séche à vûë d'œil.

Quand même ces fameux Médecins *Lou* & *Lien* reviendroient au monde, ils ne pourroient, ni avec toute leur science, ni avec le secours des végétaux & des minéraux réparer l'humide radical déja

ruiné. C'eſt ce qui a fait dire que ſi les excès de la débauche font de grands ravages dans un corps, les chagrins & les peines d'eſprit en font encore davantage.

Je remarque en particulier trois grands maux, que cauſent dans le corps le chagrin & la colere.

1°. Le foye en eſt bleſſé, & par-là les principes actifs du ſang, ſource des eſprits vitaux, ne ſe dégagent point, & reſtent confondus enſemble. D'ailleurs le foye qui ſouffre, fait ſouffrir la pleure, ne fut-ce que par conſentement, ce qui dégénére en un gonflement & en une enflûre univerſelle.

2°. Les poûmons ſont endommagez, d'où il arrive que le ſang & l'air inſpiré faiſant effort pour paſſer malgré les obſtacles qu'ils trouvent, il ſe fait une irritation; dont il réſulte un crachement de ſang, qui aboutit enfin à la pthiſie formée.

3°. L'eſtomach eſt gâté, & par conſéquent la lymphe de ſes glandes, ou le levain propre à faire la coction des alimens s'épaiſſit, & n'ayant plus ſa fluidité naturelle, il perd ſa vertu, ce qui ôte l'appétit, & réduit enfin à l'impoſſibilité de prendre aucune nourriture: l'œſophage eſt attaqué d'une eſpéce de paralyſie, qui l'empêche de ſaiſir & de pouſſer les alimens vers l'orifice du ventricule, lequel ſe révolte & ſe ſouleve à leurs moindres approches.

Tels ſont les funeſtes effets des paſſions violentes, dont un cœur eſt habituellement poſſédé. Quel ſecours peut-il eſpérer, & de qui peut-il ſe plaindre que de lui-même?

III.

REFLECHISSEZ ſouvent ſur le bonheur de votre état. On eſt heureux, quand on ſçait connoître ſon bonheur. Cependant combien en voit-on qui n'ont pas le cœur content au milieu même des plus grandes proſpéritez? Ils ſont malheureux, parce qu'ils veulent l'être: l'Empire eſt en paix; l'année eſt abondante. Voilà un grand bonheur que le *Tien* nous a libéralement départi. Si je mene chez moi une vie douce & tranquille, qu'ai-je à ſouhaitter davantage?

Pour mieux ſentir mon bonheur, je penſe ſouvent que je vis à mon aiſe dans ma maiſon, tandis que tant de voyageurs ont à ſouffrir les incommoditez du vent, de la pouſſiere, de la pluie; ou naviguent ſur des rivieres & ſur des lacs au fort d'un orage qui éleve des montagnes d'eau prêtes à les engloutir à chaque inſtant; tandis que tant de malades attachez à un lit, reſſentent les plus cuiſantes douleurs, ſans trouver dans les remedes aucun ſoulagement à leurs maux; tandis que tant d'infortunez ſoûtiennent d'injuſtes procès, ou languiſſent dans une priſon où ils éprouvent l'abandon, la faim, la ſoif, le froid, & tant d'autres miſéres inſéparables de leur captivité; tandis que tant de familles ſont dans le deüil par la mort de leurs proches, ou dans la déſolation par un incendie, ou par quelque autre évenement ſemblable, & que tant d'autres cherchent à finir leurs peines en terminant leur malheureuſe vie par une mort violente.

Quand je me compare à ces infortunez, & que je me vois exempt des maux dont ils ſont environnez, puis-je n'être pas content de mon ſort?

Celui qui n'a point eſſuyé de traverſes, ne conçoit guéres quel eſt le prix d'une vie paiſible & tranquille. Celles que j'ai éprouvées, me font maintenant d'un grand ſecours: car outre les deux grandes maladies dont j'ai parlé, & qui m'ont conduit par bien des douleurs aux portes de la mort, je me ſuis vû prêt à faire naufrage, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine que j'échapai à ce danger. Quand il m'arrive quelque contre-tems, je me tranquilliſe, en me diſant à moi-même: y a-t'il rien là qui puiſſe ſe comparer à l'une des trois épreuves par où j'ai paſſé?

Qu'on ait recours au même remede dans les afflictions, & l'on apprendra par

ſa

ſa propre expérience qu'il ne tient qu'à nous avec un peu de réfléxion de profiter de la portion du bonheur que le *Tien* nous diſtribuë. Au contraire, celui qui ne ſçait pas borner ſes déſirs, eût-il acquis les richeſſes & la gloire d'un Empereur, il croira toûjours qu'il lui manque quelque choſe.

Songeons que nos forces ſont bornées, & donnons des bornes à notre cupidité; prenons les choſes comme elles viennent, & donnons-nous bien de garde de nous livrer jour & nuit à des ſoins & à des inquiétudes, qui déroberoient les plus précieux momens de la vie.

Le célébre *Yen* mon compatriote, avoit une belle maxime: Si votre fortune, diſoit-il, devient meilleure, penſez moins à ce que vous n'avez pas, qu'à ce que vous avez: autrement vous déſirerez toûjours, & vous ne verrez jamais vos déſirs ſatisfaits. Si vous venez à décheoir de votre premiere condition, dites-vous à vous-même: ce qui me reſte me ſuffit: on peut me ravir mes biens, mais on ne me ravira jamais la tranquillité de mon cœur, qui eſt le plus grand de tous les biens.

Avec de pareils ſentimens, malgré la décadence de votre fortune, vous êtes plus riche que vous ne penſez. C'eſt ce que ſignifie cette ancienne parabole: Je vois marcher devant moi un Cavalier bien monté, pendant que je ſuis ſur un âne. Ah! me dis-je à moi-même, que mon ſort eſt différent du ſien! Mais en tournant la tête, j'apperçois un Villageois de bonne mine, qui pouſſe une lourde broüette: O! dis-je alors; ſi je n'égale pas celui qui me dévance, au moins je l'emporte de beaucoup ſur celui qui me ſuit.

J'ai trouvé que cette parabole pouvoit me réjouir en certains momens; je l'ai tranſcrit ſur un cartouche, & je l'ai expoſé dans mon étude, afin de m'en rappeller le ſouvenir.

I V.

Lorſque vous joüiſſez d'une bonne ſanté, connoiſſez-en le prix, & étudiez-vous à la conſerver. Les maladies & les infirmitez ſont le partage de l'homme, & il eſt difficile qu'il en ſoit tout-à-fait exempt. Il y en a de légeres, qui par leur variété & leur continuité, rendent la vie amere. Il y en a de plus grandes, qui ſont accompagnées de frayeurs & d'allarmes. Tous les tems de la vie ſont ſujets à ces miſéres. L'enfance eſt, pour ainſi dire, condamnée aux cris & aux gémiſſemens. L'âge viril & la vieilleſſe ſont expoſez à de longues abſences d'une famille, à des revers de fortune, & à des maladies fâcheuſes.

On en voit d'autres qui ſont bien plus à plaindre: ce ſont ceux qui ſont nez, ou qui ſont devenus ſourds, aveugles, muets, demi paralitiques, eſtropiez, & perclus de tous leurs membres. J'ai déja dit ce que j'ai eu à ſouffrir de différentes maladies compliquées enſemble; je m'en ſuis délivré, & je joüis maintenant d'une ſanté forte & vigoureuſe; j'ay l'oüie fine, la vûë claire, l'appétit bon, l'humeur gaye. On peut comme moi acquérir une ſanté robuſte; mais quand on l'a une fois obtenuë, il faut ſçavoir la conſerver.

Un des meilleurs moyens eſt de réſiſter à cette pente naturelle qu'on a pour les plaiſirs des ſens, & d'uſer avec beaucoup de modération de ceux même qui ſont permis. Un vieillard qui ſe ſent auſſi vif & auſſi ardent pour le plaiſir, que s'il étoit dans la vigueur de l'âge, doit apprendre à ſe modérer par les réfléxions ſuivantes.

Après la cinquantiéme année l'homme eſt ſur ſon déclin; le ſang commence à s'affoiblir: les eſprits manquent, & la languiſſante vieilleſſe n'eſt pas éloignée. Quand on ſe promettroit cent années de vie, eſt-ce-là un ſi long terme? Et ne ſeroit-on pas bien-tôt au bout de cette carriere? Cependant voit-on beaucoup de vieillards qui arrivent juſqu'à cent ans?

Notre vie eſt ſi courte; évitons avec

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 523 sur 577

ſoin tous les excès qui l'abrégent. Ne s'apperçoit-on pas que ſa fin approche, lorſqu'en liſant, les yeux ſont ſujets à des ébloüiſſemens, lorſque les pieds chancellent en marchant, lorſqu'après le repas la nourriture fatigue l'eſtomach, lorſqu'après avoir parlé quelque tems de ſuite, on ſe ſent eſſoufflé? Tout cela n'avertit-il pas qu'on n'eſt plus jeune, & qu'il faut renoncer à des plaiſirs, leſquels conſumeroient bien-tôt un foible reſte de ſanté, qu'il eſt ſi important de ménager pour conſerver ſa vie?

La lampe, dit le Proverbe, s'éteint dès que l'huile eſt conſumée. On peut y en ajoûter d'autre à meſure que la flamme la diſſipe: mais ſi le ſuc radical du corps eſt une fois perdu, a-t'on des moyens de réparer cette perte? C'eſt ce qui demande de ſérieuſes réfléxions.

ARTICLE SECOND.

Régler l'uſage des Alimens.

C'EST une néceſſité à l'homme de boire & de manger, afin de ſoûtenir le corps: la nourriture qu'il prend, ſi elle eſt bien réglée, maintient l'eſtomach dans la ſituation qui lui convient. C'eſt dans l'eſtomach que ſe fait la coction & la digeſtion des alimens; il eſt la premiere ſource du ſang, des eſprits vitaux, des ſucs & des humeurs qui ſe répandent dans les divers membres, pour les conſerver dans leur vigueur naturelle: ainſi ceux qui ſont attentifs à leur ſanté, doivent l'être extrêmement à obſerver certaines regles touchant le boire & le manger.

I.

Que ce ſoit la faim & le beſoin que vous ſentez qui reglent votre nourriture, & donnez-vous bien de garde d'en prendre avec excès: cet excès nuit aux eſprits vitaux, & fatigue l'eſtomach. Le chile vitié porté dans la maſſe du ſang, la rend épaiſſe, & peu propre à une fermentation ſpiritueuſe.

De même, ne penſez à boire que quand vous avez ſoif: appaiſez-la ſans y faire d'excès: le trop de boiſſon endommage le ſang, & le ventricule ſe gonfle, en précipitant la ſortie d'un chile mal cuit. Le vin étant viſqueux, cauſe des vents dans la fermentation, dont ſuit le gonflement.

II.

DEJEUNEZ de grand matin: on reſpire par le nez l'air du Ciel, & par la bouche on ſe nourrit des ſucs de la terre, & l'on en reçoit les exhalaiſons. Il eſt important de ne jamais ſortir de ſa maiſon à jeun.

Cette précaution devient plus néceſſaire, s'il régne des maladies populaires, ou ſi l'on eſt obligé d'entrer chez des malades. En hyver un ou deux coups de vin ſont un excellent préſervatif contre le mauvais air: il eſt bon de prendre quelque aliment, mais en petite quantité qui ſerve à occuper & à affermir l'eſtomach. C'eſt une eſpéce de confortatif: il empêche en Eté qu'on ne ſoit ſaiſi d'un air corrompu, & il préſerve de colique, de dévoyement, de dyſenterie, &c. En hyver il fortifie contre la rigueur du froid, contre les frimats, & les vapeurs malignes des broüillards. Il eſt au Printems d'un puiſſant ſecours contre le grand vent, contre le ſerein, & les roſées abondantes.

Ce ſont là les avantages d'une pratique que j'obſerve éxactement. Je me leve dès le grand matin; auſſitôt, & même avant que de me laver le viſage, & de me rincer la bouche, j'avale du ris clair plein une écuelle, & je prends un peu de ris ſolide. L'uſage du cange ou du ris clair eſt convenable à la diſpoſition de l'eſtomach, & humecte utilement le levain qui y eſt renfermé. Au défaut de ris clair, je me contente d'eau chaude, où j'ay fait diſſoudre un peu de caſſonnade.

III.

PRENEZ un bon repas vers le milieu du jour. Faites vous ſervir à dîner les viandes les plus ſimples, elles ſont plus ſaines & plus nourriſſantes. Ne laiſſez guéres approcher de votre table certains ragoûts qu'on n'a inventez, que pour réveiller ou pour chatoüiller l'appétit.

Les ſaulces de haut goût ſont de cinq ſortes, & chacune, ſi l'on en fait un fréquent uſage, a des qualitez nuiſibles à la ſanté. Les alimens trop ſalez incommodent le cœur: ceux qui ſont trop aigres, ſont contraires à l'eſtomach: ceux qui ſont trop amers, endommagent les poûmons; ceux qui ſont trop piquans, préjudicient au foye par leur acidité; enfin ceux qui ſont trop doux, nuiſent aux reins.

Mais ce que l'on doit le plus éviter en apprêtant les alimens, c'eſt l'excès du Sel. Le Sel ralentit le mouvement du ſang, & rend la reſpiration moins libre. L'eau ſalée jettée dans le ſang d'un animal qu'on vient d'égorger, le fige auſſitôt & le coagule. Auſſi voit-on que ceux qui ſe nourriſſent ordinairement de viandes ſalées, ont le teint pâle, le pouls embarraſſé, & ſont pleins d'humeurs impures & vitiées.

Accoûtumez-vous donc aux alimens les plus ſimples, ils vous préſerveront d'une infinité de maladies, & vous maintiendront dans une ſanté parfaite. Mais ayez ſoin que ces alimens ſoient chauds lorſque vous les prenez: ne mangez jamais de viandes froides, ſur-tout quand elles ſont mêlées de graiſſe. Cette nourriture en ſéjournant dans le ventricule y produiroit des cruditez, qui cauſeroient des tranchées, la diarrée, & d'autres incommoditez ſemblables.

IV.

En prenant vos repas mangez lentement & mâchez bien vos morceaux.

1°. Cette maſtication lente briſe les alimens, les imbibe de ſalive, & les met en un état de fineſſe & de premiere diſſolution, qui les prépare à la fermentation de l'eſtomach.

2°. La digeſtion ainſi commencée ſous les dents & par le ſecours de la ſalive, ſe perfectionne aiſément par le levain du ventricule.

3°. On ſe préſerve de bien des accidens qui arrivent à ceux qui mangent avec précipitation, tels que ſont la toux, le hoquet, & le *y tſe*, c'eſt-à-dire, une irritation de l'œſophage qui eſt quelquefois mortelle.

Quoi de plus dégoûtant & en même tems de plus riſible, que de voir un homme prendre ſa refection de même que le tygre ſe jette ſur ſa proye, ſe hâter de manger, ſe rempliſſant ſans ceſſe la bouche de nouveaux morceaux pris à droit & à gauche; comme ſi on les lui diſputoit, ou qu'il craignît qu'on ne les lui enlevât!

V.

Ne contentez pas tellement votre appétit, qu'en ſortant de table vous ſoyez pleinement raſſaſié, l'abondance de la nourriture tourmente l'eſtomach & nuit à la digeſtion. Quand même vous auriez un eſtomach robuſte & qui digére aiſément, n'occupez point toute ſa vigueur, laiſſez-lui quelques dégrez de force en réſerve.

Je m'explique par une comparaiſon. Un homme peut lever & porter un poids de cent livres; ſi on ne le charge que de quatre-vingt, il n'en eſt pas beaucoup fatigué. Rendez le fardeau beaucoup plus peſant, & forcez-le à le recevoir ſur ſes épaules, ſes nerfs trop tendus en ſouffriront, ſes os ne le pourront ſoutenir, & après quelques pas on le verra chanceler & tomber à la renverſe.

L'application eſt aiſée à faire. Quand on s'eſt accoûtumé à une vie ſobre, l'uſage des alimens eſt beaucoup plus pro-

ſitable. C'eſt ſur-tout lorſqu'on a ſouffert long-tems de la faim & de la ſoif qu'il faut ſçavoir ſe modérer. Vouloir ſatisfaire entiérement à ce que l'un & l'autre demandent, c'eſt s'expoſer à une maladie certaine, parce que les eſprits animaux & vitaux ne pourroient ſuffire à leurs fonctions.

V I.

Soupez de bonne heure & ſobrement. Il vaut mieux multiplier les repas ſi l'on en a beſoin. La coûtume eſt qu'en Eté à la cinquiéme & ſixiéme Lune où les jours ſont plus grands, on faſſe quatre repas, l'un à ſon lever de grand matin; un ſecond à onze heures; un troiſiéme au déclin du Soleil; & un quatriéme lorſqu'on va ſe coucher. Dans les autres Saiſons trois repas ſuffiſent.

Je voudrois qu'on fixât à peu près la quantité de ris & des autres alimens qu'on doit prendre à chaque repas, conformément à ſon tempérament & à ſon genre de vie, & qu'on s'en tînt à cette régle, ſe faiſant une loy de ne la tranſgreſſer jamais, même en certaines occaſions où les mets flattent davantage le goût, & donnent envie d'en prendre plus qu'à l'ordinaire. Mais où la ſobrieté eſt le plus néceſſaire, c'eſt au ſouper qui doit être fort léger.

Généralement parlant ne prenez point d'alimens qui ſoient de difficile digeſtion, tels que ſont ceux dont la ſubſtance eſt gluante & viſqueuſe. Abſtenez-vous des viandes à demi cruës ou chargées de graiſſe, de celles qui ſont apprêtées en eſpéce de daubes ou d'étuvée, des ragoûts trop épicez qui portent le feu dans les entrailles, des grains nouveaux qu'on aime à manger dans leur primeur, & qui ne ſont ſalutaires que quand ils ont acquis leur parfaite maturité par la fermentation inſenſible, & par l'évaporation de certains ſels volatils trop abondans & trop âcres. Cet avis regarde principalement les vieillards, & ceux qui ont l'eſtomach foible.

V I I.

Ayez ſoin que les mets qu'on vous apprête, ſoient tendres & cuits à propos. Car s'ils étoient durs, & s'ils réſiſtoient ſous la dent, l'eſtomach auroit de la peine à les digérer. Une chair tenace pleine de nerfs, ou a demi cuite eſt très-indigeſte.

Quand on eſt dans la force & à la vigueur de l'âge, que le ſang a tout ſon feu, & que l'eſtomach eſt robuſte, on peut être moins incommodé d'une pareille nourriture. Mais elle rendra infailliblement malade un homme d'un eſtomach foible, ou qui eſt avancé en âge.

Pour moi j'ordonne que le ris, la viande, le poiſſon, les herbages, les légumes, & généralement tout ce qu'on me ſert, ſoit bien cuit, & très-tendre, ſans quoi je n'y toucherois pas.

V I I I.

Ne prenez votre ſommeil que deux heures après votre repas. Les alimens qui deſcendent par l'œſophage dans l'eſtomach, doivent y être broyez & diſſous, afin de pouvoir circuler, être filtrez, & aſſimilez: le ſommeil pris auſſitôt après le ſouper, ôte à l'eſtomach la liberté d'agir ſur les alimens, qui n'y étant pas broyez comme il faut, y croupiſſent, & cauſent des cruditez, des rapports aigres, & ſouvent la lienterie, & une vraye diarrée. Si elle dure un peu de tems, la pâleur paroît ſur le viſage, & le corps devient languiſſant, foible, & bouffi.

La digeſtion étant ainſi traverſée par un ſommeil déplacé, la chylification en eſt bleſſée, & le chyle vitié ſe répandant par le mouvement circulaire dans tous les viſcéres, & s'y arrêtant parce qu'il eſt trop épaiſſi, y eſt coagulé de plus en plus par ſon acide dépravé; ce qui eſt la ſource d'une infinité de maladies, à cauſe des obſtructions qui ſurviennent dans les colatoires des humeurs. Je conſeille donc de

ſe

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 526 sur 577

ſe promener un peu de tems après le repas: ce mouvement modéré facilite la digeſtion.

Gardez-vous auſſi de prendre votre repas auſſitôt après un violent accès de colére. La colére cauſe une efferveſcence dans la lymphe exprimée des glandes ſalivaires: la ſalive chargée d'un levain malin deſcend dans l'eſtomach, infecte le chyle, & corrompt la maſſe du ſang.

I X.

COMMENCEZ votre repas par boire un peu de thé, il ſert à humecter le goſier & l'eſtomach, & il préſerve d'atteintes fâcheuſes la chaleur & l'humide radical: finiſſez-le de même par une taſſe de thé pour vous rincer la bouche & les dents; c'eſt le moyen de les affermir & de les conſerver juſqu'à la vieilleſſe.

Je ne conſeille pas de boire beaucoup ni de thé, ni d'autre liqueur. L'eſtomach ne veut point être trop humecté: un peu de ſéchereſſe & de chaleur le met dans l'état le plus convenable à ſes fonctions.

J'avouerai ingénument que le thé n'eſt pas de mon goût, & que lorſque je ſuis obligé d'en boire, je ſens que mon cœur ſe ſouléve. La foibleſſe de ma conſtitution dans ma jeuneſſe a pu contribuer à cette antipathie. Je ne diſtingue pas même le thé excellent du plus commun; c'eſt ce qui m'attire quelquefois des plaiſanteries de la part de mes amis: mais je me raille à mon tour de leur délicateſſe, & je me ſçai bon gré d'y être inſenſible.

Mais, dit-on communément, celui qui n'aime pas le thé, n'eſt pas indifférent pour le vin. (a) J'en bois, il eſt vrai, mais je n'en prends jamais plus de quatre ou cinq petites taſſes: ſi j'allois au-delà, j'aurois auſſitôt la reſpiration embarraſſée, la tête brouillée de vertiges, l'eſtomach dérangé, & le lendemain je me trouverois dans la ſituation d'un homme qui eſt menacé d'une maladie prochaine.

Le vin pris ſobrement, réjouit la nature abbatuë, réveille ſes forces, & rend à la maſſe du ſang & au pouls leur vivacité naturelle. Mais s'il eſt pris avec excès, il produit des ferments venteux, il cauſe des obſtructions dans les reins, & corrompt l'eſtomach.

Rien ne me paroît ni plus honteux, ni plus indigne d'hommes raiſonnables, que de diſputer enſemble dans un feſtin à qui boira le plus de raſades, & à qui aura plûtôt vuidé ſa taſſe. Pour moi quand je régale mes amis, je les invite volontiers à boire deux ou trois coups pour les mettre en belle humeur: mais j'en demeure là, ſans les preſſer davantage, ni leur faire de ces ſortes de violences qui ruineroient leur ſanté.

Telles ſont mes maximes pour le tems du repas: elles ſont aiſées, & ſi on les pratique, je ſuis sûr qu'on s'en trouvera bien.

ARTICLE TROISIE'ME.

Régler les actions de la journée.

Dans les actions ordinaires de la vie, on eſt aſſez attentif aux choſes conſidérables qui donnent une atteinte viſible à la ſanté: mais il y en a beaucoup de petites, qu'on regarde comme des minuties, & auſquelles on ne daigne pas faire attention. Ce ſont cependant ces minuties obſervées avec ſoin, qui préſervent de pluſieurs incommoditez, & la négligence ſur cet article, abrége quelquefois le cours des années, que le *Tien* vouloit nous accorder.

A parler en général, la vie de l'homme dépend du mouvement régulier des eſprits. Il y en a de trois ſortes: Les eſprits vitaux que nous nommons *Tſing*. Les eſprits animaux qu'on nomme *K*:,

(a) Les Chinois, comme nous l'avons dit, font leur vin avec du ris diſtillé, & ce vin a beaucoup de force.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 527 sur 577

& un troiſiéme ordre d'eſprits bien plus nobles, plus dégagez de la matiére, & auſquels le nom d'eſprit convient beaucoup mieux, c'eſt ce qui ſe nomme *Chin*.

C'eſt des eſprits vitaux que naiſſent les eſprits animaux, & de ceux-ci ce troiſiéme ordre d'eſprits deſtinez aux opérations intellectuelles. Si les eſprits vitaux viennent à manquer, il faut néceſſairement que les eſprits animaux manquent auſſi, & cette ſeconde eſpéce d'eſprits étant épuiſée, la troiſiéme ne peut ſubſiſter, & il faut que l'homme périſſe.

Il eſt donc imporrant de ne pas diſſiper vainement ces trois principes de la vie humaine, ou par l'uſage immodéré des plaiſirs ſenſuels, ou par de violens efforts, ou par une application d'eſprit trop forte & trop conſtante.

REMARQUE.

CE que dit ici l'Auteur Chinois s'accorde aſſez avec le langage d'un Auteur moderne. Voici ſes paroles qui y ſerviront d'éclairciſſemens.

Tous les reſſorts du corps humain, dit-il, ſeroient inutiles & ſans action, ſi Dieu n'avoit produit & deſtiné les eſprits vitaux, pour les faire agir, & leur imprimer le mouvement de la vie, & les eſprits animaux, pour mettre en exercice les ſens intérieurs & extérieurs. Auſſi a-t'il déterminé pour inſtrument général de la vie végétante dans l'animal, le ſang artériel qui s'appelle auſſi eſprit vital, quand il a été échauffé & purgé dans le cœur.

Les eſprits animaux ſont bien plus excellens que les eſprits vitaux, puiſqu'ils ſont les inſtrumens d'une vie plus noble.

1°. Les parties qui compoſent l'eſprit animal, ſont bien plus petites & plus ſubtiles que celles qui compoſent l'eſprit vital.

2°. Les parties de l'eſprit animal ſe remuent en tout ſens ſéparément les unes des autres, comme les parties qui compoſent l'air. Voilà le *Ki* Chinois. Les parties de l'eſprit vital rampent en gliſſant les unes ſur les autres, comme les parties de l'eau. C'eſt le *Tſing* Chinois.

3°. Les parties de l'eſprit animal ſont ſi fort agitées, qu'il devient imperceptible à tous les ſens, & c'eſt-là cette portion la plus déliée de ces eſprits, appellée *Chin*.

Les actions de croître, de ſe nourrir, &c. ſont les actions vitales attribuées au *Tſing* Chinois. Celles de ſentir, par les ſens intérieurs & extérieurs, ſont les actions animales. Les eſprits animaux, ſelon les Anciens, ne ſont qu'un air ſubtil, un ſoufle fort délicat; & c'eſt juſtement le *Ki*: c'eſt un compoſé de petits corps qui ſont dans un mouvement prompt & continuel, de même que les petits corps qui compoſent la flamme d'un flambeau allumé.

Ces eſprits, ſelon les Modernes, ne ſont qu'une humeur ſubtile, qui coule du cerveau dans les nerfs avec tant de force & d'impétuoſité, que quand on les a percez, il eſt très-difficile de l'arrêter.

L'Auteur que je cite, entend par les eſprits animaux un air très-pur & très-ſubtil, un ſouffle délicat; & c'eſt le *Ki* Chinois: De plus une flamme plus déliée que n'eſt celle de l'eau-de-vie, & c'eſt le *Chin* Chinois.

I.

L'AVIS le plus important que je puiſſe donner pour maintenir le corps dans un juſte tempérament, eſt d'être très-ſobre dans l'uſage des plaiſirs des ſens: tout excès épuiſe les eſprits. Ne faites point d'efforts pour appercevoir ce qui eſt hors de la portée de votre vûë, & vous conſerverez le foye en bon état. Ne prêtez point l'oreille pour entendre ce qui demande une attention forcée, & vos reins ſeront ſains, gardez-vous de cracher beaucoup, & de pouſſer fréquemment dehors votre ſalive, vos poûmons s'en trouveront bien. N'entreprenez pas

des ouvrages d'un artifice extrêmement fin & délicat, le cœur en conſervera ſa force & ſa vigueur.

Quand vous avez ſouffert de la faim, ne mangez pas beaucoup d'abord, & ſur-tout abſtenez-vous d'alimens cruds & froids de leur nature, de crainte que l'eſtomach n'en ſouffre. Voilà ce qui regarde les parties internes.

Pour ce qui eſt des actions extérieures. Ne marchez pas trop long-tems; vos nerfs en ſeroient fatiguez: ne vous tenez pas des heures entiéres debout & immobile; les os auroient de la peine à vous ſoûtenir; ne ſoyez pas trop long-tems aſſis; les chairs en ſouffriroient. Ne demeurez pas couché au-delà du beſoin; le ſang en ſeroit moins fluide, & auroit plus de peine à couler dans les veines.

Dans les différentes ſaiſons il y a pareillement des méſures à garder, pour ſe défendre des grandes chaleurs & des grands froids. En hyver, ne cherchez point à être trop chaudement, ni en Eté à vous mettre trop au frais. Ma maxime eſt de prevenir de bonne heure les diverſes maladies, & de me précautionner contre leurs plus légéres atteintes.

II.

Aussi-tost après votre réveil, faites avec la main pluſieurs frictions ſur la poitrine à la région du cœur, de crainte que ſortant tout chaud du lit, la fraîcheur ne ſurprenne tout-à-coup, & ne referme ſubitement les pores du corps, ce qui cauſeroit des rhûmes & d'autres incommoditez; au lieu que quelques frottemens avec la paûme de la main mettent le ſang en mouvement à ſa ſource, & préſervent de pluſieurs accidens.

De même en vous lavant le viſage au ſortir du lit, gardez-vous de tenir les yeux ouverts, de crainte que les ſels de la chaſſie & de la ſueur, entraînez avec l'eau, n'y cauſent des âcretez, & n'y produiſent à la longue une inflammation ſéreuſe.

III.

Comme de toutes les paſſions qui nous agitent, la colere eſt celle qui fait le plus de ravage; de même de toutes les affections malignes de l'air, c'eſt le vent qui eſt le plus dangereux, ſur-tout le vent coulis qui eſt froid & perçant, & qui ſurprend comme à la dérobée. Il s'inſinuë dans le corps, il pénétre les nerfs & les artéres, & cauſe ſouvent les douleurs cruelles de la goutte, la paralyſie, & d'autres maladies également fâcheuſes.

C'eſt pourquoi l'ancien Proverbe nous avertit d'éviter un coup de vent, avec autant de ſoin, que nous éviterions un trait de fléche. Ainſi ſoit au ſortir d'un bain chaud, ſoit à la fin d'un rude travail, lorſque le corps eſt en ſueur, donnez-vous bien de garde de quitter une partie de vos habits, & de vous mettre à un vent frais; ce léger ſoulagement vous coûteroit cher. L'air froid bouche les pores, & alors il ſe fait un amas de mauvaiſes humeurs, qui ſeroient ſortis par cette voye, ou en forme de ſueur ſenſible, ou par le moyen d'une inſenſible tranſpiration. C'eſt ſur-tout aux pieds, au dos, & au ventre qu'il ne faut pas ſentir de froid.

C'eſt pourquoi dans l'Eté même où l'on ſe couvre d'habits fort légers, il eſt à propos de couvrir le bas-ventre d'une large toile de coton, pour le préſerver des coliques qu'un froid inopiné y cauſeroit. Je ſçais que quand on a été incommodé, on remédie au mal par des ſudorifiques; mais s'ils guériſſent le mal préſent & ſenſible, ce n'eſt qu'en affoibliſſant la maſſe du ſang, dont ils altérent la fermentation, qui pouſſe dehors quantité de parties aſſimilaires avec les hétérogenes.

IV.

A la quatriéme & cinquiéme Lune, c'eſt-à-dire, aux mois de May & de Juin,

ſi les pluyes, comme il arrive dans quelques Provinces Méridionales, durent long-tems & ſans interruption, il faut remédier à la grande humidité des maiſons, en y brûlant des herbes odoriférantes, ou des matiéres bien ſéches, & qui faſſent un feu clair.

Quand on reſte long-tems aſſis, ou couché dans un lieu humide, on s'expoſe à être attaqué de paralyſie, ou du moins d'un cours de ventre très-opiniâtre.

Dans les grandes chaleurs où l'on ſuë beaucoup, changez ſouvent de linge; mais n'en prenez point qu'on ait expoſé tout récemment au ſoleil, pour le ſécher.

V.

QUAND on a exprimé le ſucre des cannes, ne brûlez point ſous vos yeux le bois & le marc qui reſtent : ce feu a la vertu maligne d'obſcurcir la vûë : on s'expoſe au même inconvénient, quand on ſe ſert à la lampe de la graiſſe de poiſſon, au lieu de l'huile ordinaire.

Le muſc & les fleurs des petites oranges renferment des inſectes imperceptibles : ne les approchez point du nez pour les flairer, de crainte que ces petits vers ne pénétrent juſqu'au cerveau. L'air eſt rempli de ſemences imperceptibles de divers petits inſectes qui entrent dans nos corps par la reſpiration; mais ils ne peuvent pas y éclôre, faute de ſujet propre à les aider : au lieu que les vers qui dépoſent leurs petits œufs dans le calice farineux des fleurs, pourroient être attirez par le nez avec le ferment propre à les faire éclôre.

VI.

DURANT les trois mois du Printems que la nature fermente de tous côtez, il faut s'y conformer, & pour cela ſe donner du mouvement, ne fût-ce qu'en marchant, afin que les membres ſoient plus diſpos. L'inaction & une vie ſédentaire ſont très-contraires à la ſanté dans cette ſaiſon.

S'il y a alors certains jours où la chaleur ſe fait ſentir, ne quittez pas trop tôt vos habits d'hyver, & ne retranchez de vos vêtemens que peu à peu & par dégrez, de crainte que vous ne ſoyez ſurpris par un froid inopiné, qui dans cette ſaiſon ſuccede aſſez ordinairement à la chaleur.

VII.

C'EST en Eté qu'il ſe fait dans le corps une grande diſſipation d'eſprits. Les reins ſont affoiblis, l'humide radical ſe diſſout, & s'en va, pour ainſi dire, en eau & en ſueurs. Il faut prendre alors des alimens un peu chauds, & propres à procurer au-dedans une chaleur modérée.

Si après quelque violent exercice vous bûvez des potions chaudes capables d'exciter la ſueur, laiſſez-la ſortir à ſon gré, & ne ſoyez pas aſſez imprudent pour arrêter ſon cours en quittant vos habits, moins encore en l'eſſuyant au plus vîte, à meſure qu'elle ſort, & employant à l'eſſuyer un linge humide. Il ne convient pas même de s'éventer durant la ſueur.

VIII.

PENDANT les trois mois de l'hyver, lorſque les eaux n'ont plus leur cours libre, le ſang de nos veines devient lent, embarraſſé, & même ſujet à s'aigrir. Les vaiſſeaux ſe trouvant trop pleins, faute de tranſpiration, cette plénitude ôte la liberté du mouvement à la liqueur, & la rend plus lente. D'ailleurs l'air plein de nitre qu'on reſpire, porte dans la maſſe du ſang des aiguillons propres à embarraſſer le chyle, & capables de l'aigrir.

Il eſt donc important de redoubler ſes ſoins, pour entretenir la chaleur naturelle & les eſprits vitaux. C'eſt pourquoi pendant ce tems-là ne ſortez de votre maiſon que dans une grande néceſſité : tenez-vous y chaudement, ne vous levez pas de ſi grand matin, pour ne pas eſſuyer le premier froid des gélées blanches:

couvrez

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 530 sur 577

couvrez-vous d'habits propres à vous échauffer, ſans néanmoins vous charger de fourrures trop chaudes, ni vous tenir continuellement auprès du feu, ce qui cauſeroit au-dedans une fermentation véhémente, & capable de donner la fiévre. Sur-tout ceignez-vous les reins d'une double ceinture large de quatre à cinq poûces : la chaleur qui ſe conſerve aux reins, échauffe le reſte du corps.

IX.

Dans les voyages, ſi vous les faites en barque, comme il n'eſt pas aiſé d'avoir dès le matin du ris préparé, fourniſſez-vous d'avance de pillules de *Ti hoang*, & auſſi-tôt après votre reveil, avalez le poids de trois ou quatre drachmes de ces pillules dans une taſſe d'eau chaude : (on a donné à ces pillules le nom de *Ti hoang* parce que le *Ti hoang* domine ſur cinq petits ingrédiens dont elles ſont compoſées.) Au défaut des pillules vous pouvez prendre du ſeul *Ti hoang*.

Si voyageant par terre, vous traverſez des montagnes embraſées des ardeurs du Soleil, quelque ſoif que vous ayez ; gardez-vous de boire de l'eau des ſources, ou des ruiſſeaux, ſur leſquels le Soleil darde ſes rayons : outre qu'elle a alors des qualitez malfaiſantes, elle eſt ſouvent chargée des ſemences d'une infinité d'inſectes.

Si c'eſt dans le fort de l'hyver que vous voyagez, & que la rigueur du froid vous ait gélé les pieds, à votre arrivée dans la maiſon, faites-vous apporter de l'eau un peu tiéde, & baſſinez-en vos pieds avec la main, en les frottant doucement pour les ramollir, & pour rappeller aux veines & aux artéres la chaleur naturelle. Après cette premiere opération, vous ne riſquez rien de vous les laver avec l'eau la plus chaude. Si négligeant cette précaution, vous plongiez tout d'un coup les pieds dans de l'eau bouillante, le ſang glacé ſe figeroit ; les nerfs & les artéres en ſeroient bleſſez, & vous courriez riſque d'être impotent le reſte de vos jours. De même quand on revient de dehors pénétré & tranſi de froid, il n'eſt pas à propos de boire d'abord des liqueurs chaudes ; il faut qu'une demie heure de repos précéde la boiſſon.

Remarques.

Le *Ti hoang* dont on vient de parler, n'eſt autre choſe que la racine de la grande conſoude : la bonne ſe trouve dans la Province de *Ho nan* vers la Ville de *Hoai king*, ce qui lui a fait donner le nom de *Hoai king ti hoang*. Ses racines, quand elles ſont ſéches, ſont groſſes comme le poûce, & beaucoup plus longues.

Cette racine a d'excellentes propriétez : on lui en attribuë beaucoup en Europe, & encore plus à la Chine. Un Médecin Chinois qui eſt Chrétien, aſſûre que les gens riches attentifs à leur ſanté, prennent tous les matins des pillules de *Ti hoang*, de même qu'en Europe on en voit pluſieurs qui prennent du caffé, ou du chocolat.

Les uns coupent cette racine en petites rouelles, pour la prendre en décoction, ou cuite au bain-marie. D'autres la pilent, la mettent en bol, & l'avalent avec de l'eau chaude. Le plus ſouvent on y ajoûte cinq ſortes d'ingrédiens, qui ſont des aromates, des cordiaux, des diuretiques, de légers ſudorifiques, & de petits acides, pour relever & étendre à plus de viſcéres la vertu du *Ti hoang* qui domine toûjours dans ces pilulles.

Parmi ces ingrédiens le *Fou lin* tient le premier rang : il ne faut pas confondre cette racine avec le *Tou fou lin*, qui eſt la racine d'Eſquine ou *China*. Le *Tou fou lin* eſt très-commun à la Chine, & ſe donne preſque pour rien, au lieu que le *Fou lin* y eſt très-eſtimé, & ſe vend très-cher.

Le goût de la racine *Fou lin* eſt doux ; ſes qualitez ſont tempérées, & elle n'a rien de malfaiſant, ni qui ait beſoin de correctif. C'eſt un bon remede pour les

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 531 sur 577

incommoditez du foye & de la poitrine, pour l'hydropiſie, & l'aſthme : ce qu'elle arde chaud de ſa nature, ſert à diſſoudre les phlegmes qui embarraſſent la bouche, & le goſier, & à diſſiper les flatuoſitez qui ſe trouvent dans l'eſtomach, & dans les côtez.

De plus, elle calme les douleurs du cœur, & les troubles violens qui s'élévent dans l'ame par un excès de triſteſſe ou de crainte : elle ſoulage la grande ſechereſſe de la bouche & de la langue : elle a la double vertu de remédier au flux immodéré, & à la rétention d'urine : elle arrête les vomiſſemens déréglez, & les convulſions des enfans, & en fortifiant les reins, elle diſpoſe les femmes enceintes à d'heureuſes couches. On avertit de ne point uſer de vinaigre, ni de mets acides, tout le tems qu'on prend ce remede.

On demandera peut-être quel eſt l'arbriſſeau qui naît de la racine *Fou lin*, de quelle figure ſont ſes feüilles, ſes fleurs & ſon fruit. L'Herbier Chinois qui ne manque pas d'entrer dans ce détail, en parlant des Plantes, ne donne au *Fou lin* ni tige, ni feüilles, ni fleurs ; c'eſt ce qui fait conjecturer qu'il doit être mis au rang des truffes.

Le bon *Fou lin* ſe trouve dans la Province de *Chen ſi* : on en a trouvé dans la ſuite de meilleur dans la Province d'*Yun nan*, & l'on n'employe que celui-là à la Cour, où il ſe vend un taël la livre. Un Marchand, dit le P. Dentrecolles, m'a apporté une de ces racines, longue d'un pied, peu groſſe à proportion, & de la largeur de l'ouverture de la main, qui péſoit trois livres. Je crois que l'écorce rougeâtre, qui couvre la ſubſtance blanche, en augmente conſidérablement le poids.

Le *Fou lin* croît auſſi dans la Province de *Tche kiang*, & l'on en fait uſage dans les Provinces Méridionales où il eſt à bon compte ; mais il n'eſt pas comparable à celui de la Province d'*Yun nan*. Un Médecin Lettré en apporte la raiſon : c'eſt que le *Fou lin* de la Province de *Tche kiang*, étant d'une matiére ſpongieuſe, a moins de corps & de force que celui de la Province d'*Yun nan*, & ne pourroit réſiſter à l'air vif & nitreux de *Peking* : au contraire le *Fou lin* des Provinces d'*Yun nan* & de *Chen ſi* eſt compacte, a peu de pores, & a beaucoup de poids.

Cette différence de tiſſure, ainſi que le remarque un Auteur Chinois, vient de ce que les Pins montagnards, tels que ſont ceux des Provinces de *Chen ſi* & d'*Yun nan*, ſont d'une matiere bien plus maſſive, que ne le ſont les Pins maritimes, ou ceux qui croiſſent à peu de diſtance de la mer.

Mais, dira-t'on, à quel propos parler ici de Pins ? En voici la raiſon, & elle appuye la conjoncture déja faite ſur la nature du *Fou lin*. L'Herbier Chinois, dit le Pere Dentrecolles, aſſûre, 1°. Que le bon *Fou lin* ſe trouve dans la terre, ſur les montagnes, ou dans les vallées voiſines des endroits où de vieux Pins ont été coupez. 2°. Que c'eſt de la ſubſtance la plus ſpiritueuſe échapée de ces Pins, & répanduë dans le terroir qu'il eſt formé, & qu'il reçoit ſon accroiſſement.

Sur quoi j'ai jugé que le *Fou lin* pourroit bien ſe former & croître de la même maniere que les truffes qui ne tiennent à la terre par aucune racine ſenſible. Peut-être le *Fou lin* eſt-il une eſpéce de *Fungus* des groſſes racines des Pins qu'on a coupez, dont le ſuc nourricier retenu en bas, ſe ramaſſe, & engendre cette ſubſtance qui eſt d'abord molle, & plus ou moins ſpongieuſe, à proportion de la graiſſe du Pin. Le *Fou lin* que j'ai eu entre les mains, m'a parû n'avoir jamais eû de racines, par où il ait été attaché à celles du Pin, & les Livres n'en diſent rien. Que s'il eſt fortement attaché aux racines des Pins coupez, on pourroit les regarder comme une eſpéce de guy de ces racines, de même que le Pin a ſouvent au dehors un guy qui ne lui tient par aucun fibre, quoiqu'il s'en nourriſſe. Ce ſont là les conjectures de

ce Pere, qui détermineront peut-être à rechercher en Europe le *Fou lin* dans les Montagnes, où depuis long-tems on aura coupé de vieux Pins.

Le même Médecin, ajoûte le Pere Dentrecolles, m'ayant aſsûré qu'on plante le *Fou lin* & qu'on le cultive, je crus d'abord m'être trompé dans mes conjectures, en le mettant au rang des truffes : mais quand il m'eut ajoûté qu'il ne croyoit pas, qu'ayant été ainſi planté, il eût une tige & des feüilles, je revins à mon premier ſentiment : car ayant lû dans le Dictionnaire de l'Académie, qu'il y a des endroits où l'on replante les petites truffes pour les faire groſſir, & qu'étant replantées elles ne jettent ni tige, ni branches, ni feüilles, il m'a paru qu'il en pouvoit être de même du *Fou lin* qu'on replante & qu'on cultive.

Il y a deux obſervations à faire, que je ne dois pas omettre : la premiere, c'eſt que le *Fou lin*, quand on veut en uſer, ſe prépare en ôtant la peau qui eſt inutile, & en donnant deux ou trois boüillons à la ſubſtance intérieure. La ſeconde, c'eſt que, ſelon l'herbier Chinois, ſi l'on veut découvrir le bon *Fou lin* dont la ſubſtance eſt ſolide & compacte, tel qu'eſt celui qui vient de la Province d'*Yun nan*, il faut le chercher en terre dans la diſtance d'une braſſe aux environs des gros Pins, & y creuſer juſqu'à ſix ou ſept pieds pour le trouver. On prétend que de l'endroit où il eſt renfermé, il s'éleve une vapeur déliée que les connoiſſeurs diſtinguent à l'œil. Le bon *Fou lin* a cela de particulier, qu'il reſte en terre ſans s'y carier, ſans que les vers l'endommagent, & plus il y reſte, mieux il croît, & meilleur il eſt.

ARTICLE QUATRIE'ME.

Régler le repos de la nuit.

J'ENTRE dans un détail de choſes qui paroîtront peu importantes, & qu'on traittera peut-être de minuties ; mais l'expérience m'a appris que ces choſes-là même, toutes légeres qu'elles paroiſſent, ne ſont point à négliger, puiſqu'en les obſervant elles contribuent à la conſervation de la ſanté.

I.

COMME il reſte le ſoir dans la bouche & entre les dents une craſſe maligne des alimens qu'on a pris pendant le jour, ou des vapeurs impures qui s'élevent des entrailles, il faut, avant que de vous coucher, vous bien rincer la bouche avec de l'eau ou du thé tiéde, & vous frotter les dents avec une broſſe douce & pliable, pour vous aſſûrer de leur propreté. Vous ſentirez alors dans la bouche & ſur la langue une agréable fraîcheur.

Cette pratique paroîtra un peu gênante, mais ce ne ſera que dans les premiers jours que vous vous appercevrez de cette gêne: Au bout de quelques jours vous y trouverez du plaiſir, & ſi par oubli ou autrement vous veniez à y manquer, vous ne ſeriez pas content.

II.

LE milieu de la plante des pieds eſt comme l'iſſuë & l'ouverture des ſources abondantes des eſprits répandus dans tout le corps : les veines & les artéres qui y aboutiſſent, reſſemblent aux embouchures des Riviéres qu'il faut tenir ouvertes, ſans quoi elles regorgent & refoulent. Les vapeurs fuligineuſes du ſang s'échappent par la tranſpiration inſenſible, & comme les humeurs vicieuſes ſe déchargent ſur les jambes, il faut leur ouvrir une voye qui facilite cette tranſpiration.

C'eſt pourquoi voici une pratique ſalutaire : quand vous êtes deshabillé & prêt de vous mettre au lit, prenez le pied d'une main, & de l'autre frottez-en la plante avec force & le plus long-tems qu'il vous ſera poſſible : ne diſcontinuez que lorſque vous y ſentirez une grande

chaleur. Alors remuez ſéparément chaque doigt du pied juſqu'à vous laſſer. C'eſt un moyen efficace de conſerver & de réparer les eſprits vitaux & animaux.

REMARQUE.

Ce qu'on conſeille ici, je l'ai vû pratiquer, dit le Pere Dentrecolles, à un Gentilhomme Anglois ſur ſon Vaiſſeau où j'étois. Il avoit accoûtumé tous les ſoirs de ſe faire frotter la plante des pieds par un de ſes Domeſtiques: il ſuivoit vraiſemblablement une leçon de la Médecine Angloiſe, qui s'accorde en cela avec la maxime de notre Auteur. Les Médecins Européans ordonnent qu'on applique à la plante des pieds des cataplâmes pour arrêter l'ardeur d'une fiévre accompagnée de tranſport au cerveau, & pour appaiſer les douleurs aiguës de la colique: ce qui fait croire que la pratique recommandée par l'Auteur Chinois, peut être utile à ceux qui voudront s'y aſſujettir.

III.

Avant que de vous coucher, ne vous entretenez point de choſes qui frappent l'imagination, & qui y laiſſent des traces capables de troubler votre ſommeil, tels que ſont des apparitions d'eſprit, des enfantemens monſtrueux, des tours ſubtils de filoux, ou des hiſtoires tragiques. Vous dormiriez d'un ſommeil inquiet, qui interromproit l'élaboration des eſprits, & arrêteroit la tranſpiration ſi néceſſaire à la ſanté.

IV.

Aussitost qu'on s'eſt mis au lit, il faut endormir le cœur; je veux dire qu'il faut le tranquilliſer, & rejetter toute penſée qui pourroit écarter le ſommeil.

Couchez-vous ou ſur le côté gauche ou ſur le côté droit; pliez un peu les genoux, & endormez-vous dans cette ſituation: elle empêche les eſprits vitaux & animaux de ſe diſſiper, & entretient le cœur en bon état.

A chaque fois que vous vous réveillez, étendez-vous dans le lit, c'eſt le moyen de rendre le cours des eſprits & la circulation du ſang plus libre.

En dormant ne prenez point la figure d'un homme mort, dit Confucius, c'eſt-à-dire, ne vous couchez point ſur le dos, & ne tenez point les mains appuyées ſur la poitrine & ſur le cœur, vous n'aurez point de ces ſonges fâcheux, où vous vous imagineriez que quelque *Yen* ou eſprit malin vous oppreſſe, & vous tient comme engourdi, enſorte que vous ne puiſſiez vous aider, ni en vous ſecouant, ni en changeant de poſture.

V.

Quand une fois vous êtes au lit, gardez-y le ſilence, & abſtenez-vous de tout entretien. Des cinq parties internes le poûmon eſt la plus délicate: il eſt placé au-deſſus des autres, & ſert à la reſpiration & à la formation de la voix. Quand on eſt couché dans la poſture convenable, les poûmons penchent & repoſent ſur le côté; ſi alors vous vous mettez à diſcourir, vous forcez les poûmons à ſe ſoulever en partie, & en ſe ſoulevant fortement, ils ſecouent les autres parties nobles internes.

Une comparaiſon ſervira à me faire entendre. La parole qui part du poûmon, eſt comme le ſon qui vient de la cloche: ſi elle n'eſt pas ſuſpenduë, vous l'endommagez en la frappant pour la faire réſonner. On rapporte que Confucius s'étoit fait une loy de ne plus parler dès qu'il étoit couché: c'étoit ſans doute pour la raiſon que je viens d'apporter.

REMARQUE.

Cet Auteur raiſonne ſelon les foibles notions qu'il a de l'anatomie. On voit bien qu'il ne connoît guéres la ſtructure du poûmon, la ſéparation de ſes lobes,

&

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 534 sur 577

& ſa facilité à prendre différentes figures. Il ignore de même les fonctions du diaphragme, qui eſt l'inſtrument actif de la reſpiration, puiſque c'eſt la contraction de ſes Muſcles qui fait entrer l'air dans les Poûmons, d'où il eſt rejetté par leur relâchement. Voudroit-il rendre muets ceux que de longues maladies de ſimple langueur, ou une extrême vieilleſſe tient attaché au lit des années entieres? Il cherche trop de myſtere dans le ſilence que gardoit Confucius durant la nuit: il eſt vrai-ſemblable qu'il ceſſoit alors de s'entretenir avec ſes Diſciples, parce qu'il avoit aſſez diſcouru pendant la journée, & qu'il avoit beſoin de repos.

V I.

DURANT le ſommeil ne tenez point la tête & le viſage ſous la couverture: la reſpiration en ſeroit moins pure & moins libre. Accoûtumez-vous à dormir la bouche fermée: rien ne contribuë davantage à conſerver l'humide radical, qui s'évapore & ſe perd, lorſque la bouche demeure ouverte. Le moindre inconvénient qui en puiſſe arriver, c'eſt de perdre les dents de bonne heure: l'air en entrant & ſortant continuellement, les heurte, & peu à peu les ébranle. D'ailleurs on s'expoſe à y recevoir des corpuſcules groſſiers, ou des influences malignes, qui paſſant par la bouche, s'inſinuent dans le corps, infectent le ſang, & deviennent la ſource de pluſieurs maladies.

V I I.

NE dormez point ſur des peaux de Tygres ou de Léopards: ſi les poils de ces animaux vous entroient tant ſoit peu dans la chair, vous éprouveriez combien ils ſont venimeux.

Ne dormez point non plus à l'air, à la roſée, ſur des pierres froides, ou dans un lieu humide, ni même ſur des lits ou ſur des chaiſes verniſſées: cette indiſcrétion cauſeroit des paralyſies, des dartres, & des maladies froides.

Il eſt même dangereux de ſe repoſer ſur des chaiſes ou ſur des pierres fort échauffées par le Soleil: une chaleur maligne s'inſinuëroit dans le corps, fixeroit les humeurs en quelque endroit, & y cauſeroit un abcès.

Voilà un précis des leçons que donne le Médecin Chinois pour ſe conſerver la ſanté, & prolonger ſes jours juſqu'à une extrême vieilleſſe.

On ſera ſans doute ſurpris que les Chinois, étant ſi peu verſez dans la ſcience de l'Anatomie, qui eſt la partie la plus importante de la Médecine, pour découvrir les cauſes des maladies, on leur voye faire néanmoins des raiſonnemens qui ſemblent ſuppoſer cette connoiſſance. Ils ſuppléent à ce qui leur manque de ce côté-là par leur expérience, & par leur habileté à conclure des battemens du Poûs quelle eſt la diſpoſition interne des Viſcéres, afin de les rétablir dans leur état naturel par des remedes proportionnez. Et dans le fonds on ne voit pas mourir un plus grand nombre des malades qu'ils traittent, qu'il n'en meurt entre les mains des plus habiles Médecins d'Europe.

Du reſte l'expérience perſonnelle d'un Médecin, qui a ſçu rétablir ſa ſanté ruinée dès l'enfance, doit, ce ſemble, accréditer les moyens dont il s'eſt ſervi. Je doute néanmoins que les régles qu'il preſcrit, ſoient auſſi goûtées en Europe, qu'elles le ſont à la Chine.

Fin du troiſiéme Volume.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 535 sur 577

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Comme cet Ouvrage eſt à deux colomnes, ce qui ſe trouve à la ſeconde colomne eſt marqué par col. 2. *ce qui a rapport aux additions eſt diſtingué par* *; *& aux notes par* n.

A.

ABATTEMENS qui ſuivent les couches; recettes pour les guérir, 468

Abcès derriere le dos, guéri par l'électuaire de *Gin ſeng*, 465. *col.* 2.

Abus de la miſere d'autrui, 197

Accouchement, recette pour une femme après l'accouchement, lorſqu'elle ſent que le ſang eſt dans l'agitation, 468: Recette pour le hâter & le faciliter, 489. Autre recette plus précieuſe que l'or quand le fruit eſt mort dans le ventre de la mere, & qu'elle ne peut s'en délivrer, 489. *col.* 2.

Actes publics dreſſez par ordre de l'Empereur *Cang hi*, pour réhabiliter la mémoire du Pere Adam, le rétablir dans ſes Charges & titres d'honneurs, & annoblir ſes ancêtres, 92

Actions de la journée, utilité de les régler, 517. *col.* 2. *&* *p.* 518.

Adverſitez; comment il faut les ſupporter, 238

Agathe, Dame Chinoiſe, ſollicite ſon mari à demander le Baptême; le reçoit avec ſa famille, 79

Aleoniſſa (le Pere) Provicaire de M. l'Evêque de Baſilée, 97. *col.* 2.

Alexandre VII. (le Pape) adreſſe un Bref à l'Impératrice Helene *Taming*, 84. *& ſuiv.*

Alimens; comment il faut en régler l'uſage pour conſerver ſa ſanté, 514. *& ſuiv.*

Almeyda (le Pere Antoine) vient partager à la Chine les travaux du Pere Ricci, 71. *col.* 2

Amavan, oncle & tuteur de l'Empereur *Chun tchi*, conſerve ce jeune Prince ſur le Trône de ſon pere, 82. *col.* 2.

Ambaſſadeur, ſa fermeté dans les fonctions de ſon miniſtere, 234. *&* 235

Ame; ce qu'elle eſt ſelon le ſyſtême de quelques Chinois, 54

Ami; circonſpection qu'on doit avoir dans le choix qu'on en fait, 144. *col.* 2.

Amida, Idole ainſi nommée par les Japonois, 20. *col.* 2.

Année Chinoiſe; ſon commencement, 278. *col.* 2. eſt quelquefois de treize mois, 281

Apoſtumes cauſées par le vin; recette pour les guérir, 473

Apoſtumes qui viennent aux oreilles; recette pour les guérir, 501

Apoſtumes malignes qui viennent au goſier; recette pour les guérir, 501. *col.* 2.

Apoſtumes; recette pour les guérir, 502

Appétit; recette pour l'ouvrir, 466. *col.* 2. Qu'il ne faut point le contenter, 515. *col.* 2.

Arithmétique; qu'elle eſt celle des Chinois, 267. *col.* 2.

Arpenter les terres, la maniere dont les Chinois ſe ſervent pour meſurer les leurs, eſt facile & très-ſûre, 268

Arrêt du Tribunal ſuprême en faveur des Miſſionnaires, préſenté à l'Empereur *Cang hi* pour le confirmer, 112. *col.* 2. *& ſuiv.*

Artillerie; quand connuë & miſe en uſage à la Chine, 94

Aſthme des femmes accouchées; recette pour le guérir, 468

Aſthme avec toux ſéche accompagnée de crachement de ſang & d'un poûs foible; recette pour le guérir, 470

Aſthme qui incommode la reſpiration; re-

mede pour cette maladie; autre remede lorſque les narines ſont bouchées, 480
Aſtrologie judiciaire; diverſes manieres ſuperſtitieuſes dont les Charlatans ſe ſervent pour tromper les Peuples ignorans par le ſecours de cette ſcience, 279
Aſtronome (un) Mahométan repréſente à l'Empereur *Cang hi* qu'il ne falloit pas ſe ſervir des Européans ni de leurs ſciences, qui deviendroient fatales à l'Empire; invective contre la Religion Chrétienne, 282. *col.* 2. Réponſe que lui fait cet Empereur, qui reconnoît ſon ignorance ſur l'Aſtronomie, 283
Aſtronomie, ce qui a donné lieu à l'établiſſement de ſon Tribunal, 276. Voyez *Tribunal* de l'Aſtronomie.
Attachement à ſon Prince, exemple d'un, 218. *&* *col.* 2.
Attention (l') qu'on doit avoir à ſes propres diſcours, 164
Attention d'un Mandarin à pourvoir aux beſoins du Peuple, 187
Avanture, voyez *Bonne avanture.*
Avare (l') comparé à une montagne ſtérile, 201
Avarice, folie de l'homme avare, 229
Aveuglement cauſé par le vin; recette pour le guérir, 472. *col.* 2.
Avis d'un pere de famille à ſa poſtérité, 215. aux chefs de famille, 217. *col.* 2. *&* *ſuiv.* *&* 233
Avis d'un Philoſophe à un cenſeur des défauts d'autrui, 236. *col.* 2.
Avis donnez avec ſageſſe, 229. *col.* 2. 240
Avis au Médecin qui doit tâter le poûs d'un malade, 398
Aumônes, ce que font les Bonzes pour s'en procurer, 24

B.

BASILE (le Seigneur) Intendant Général des Poſtes & de la Navigation, ſeconde ſa mere *Candide* dans ſes pieux deſſeins, & contribuë à l'élévation de pluſieurs Egliſes, 70
Bas-ventre; recette pour guérir ſes douleurs, 500
Battement du poûs; jugemens que l'on peut porter touchant le nombre de coups qu'il bat ſans s'arrêter, 428
Bêtes féroces, reconnoiſſance d'une envers ſon bienfaiteur, 220
Biens, uſage qu'il en faut faire, 205. *col.* 2
Bienſéance, réflexions morales ſur cette bonne qualité, 249. *col.* 2
Bleſſures qu'on a laiſſé expoſées à l'air; recette pour les guérir, 488. *col.* 2.
Bonheur, quel eſt le véritable, 244. *col.* 2.
Bonne avanture, maniere de la dire chez les Chinois, 40. Voyez *Suan ming.*
Bonzes, ou *Lamas*, ou *Talapoins*, Diſciples de *Fo* ou *Foë*, publient cinq mille Volumes en faveur de leur maître, 20. Leur doctrine & leur maniere de vivre, 23. leur portrait, 23. *col.* 2. Ce qu'ils font pour attraper de l'argent, 24. Comment ils tiennent leurs aſſemblées, 25. Calomnies qu'ils publient contre les Prédicateurs de l'Evangile, 27. Nonobſtant l'apparente pieté qu'ils affectent, on ſçait que la plûpart d'eux ſont perdus de débauche, 27. *col.* 2. Ruſes dont ces malheureux ſe ſervent pour ſéduire & deshonorer les filles & les femmes, 52. *&* *col.* 2. Leur maniere de vivre, 54. *col.* 2. oppoſent un monument à celui qui eſt ſi glorieux à la Religion Chrétienne, 67. Effrayés des progrès du Chriſtianiſme à la Chine, ils tâchent d'en arrêter le cours, 68
Bonzeſſes, leur maniere de vivre, 54. *col.* 2
Boüillon ſtomachal, dans quelles maladies employé par le Médecin *Song*; comment il le préparoit, 466
Boüillon des quatre Sages, de quoi compoſé; dans quelles maladies employé, 466. *&* *col.* 2.
Boüillon de *Haï ma*, remede ſouverain pour guérir la maladie *Hiao quai*; ſa compoſition, 485. *&* *col.* 2
Bourdonnement de tête; recette pour le guérir, 480
Boym (le Pere Michel) Polonois; pourquoi député à Rome, 83. *col.* 2.
Brancati (le Pere) fait bâtir un grand nombre d'Egliſes, de Chapelles, & d'Oratoires par les libéralitez & les ſoins de la Dame *Candide*, 77. *col.* 2.
Breviaire de l'Egliſe de *Malabar*, ce qu'on y lit qui prouve que l'Evangile a été annoncé aux Chinois, 65. *&* *col.* 2.
Breuvage de l'immortalité recherché par l'Empereur *Tſin chi hoang ti*, 16. *col.* 2.
Bruglio (le Pere) fait préſent à l'Empereur de trois tableaux, où les régles de la perſpective ſont bien obſervées, 269. *col.* 2.
Buglio (le Pere) & le Pere de Magalhaens baptiſent une infinité de petits enfans qu'on alloit égorger, 85. *col.* 2. *&* *p.* 86. ſont arrêtés par les Tartares; conduits dans les priſons de *Peking*; réception que leur fait l'Empereur, 87

C.

CADRANS, où le ſtyle marque par ſon ombre toutes les révolutions céleſtes, & à quelle heure & à quel quart du jour & de la nuit chaque Conſtellation paſſe par le Méridien de *Peking*, 281
Cai po, Médecin, qualités qu'il attribue

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 537 sur 577

au cancre pétrifié, 487
Calendrier (le) comment publié & par qui composé, 277. *col.* 2. Quand & comment il ſe préſente à l'Empereur, à l'Impératrice & aux Reines, 279. *col.* 2. & 180. Comment il ſe diſtribuë enſuite aux Princes & aux Officiers de la Cour, 280. De quelle conſéquence il eſt de recevoir le Calendrier ou de le refuſer, 281
Calomnie ſoufferte en ſilence par principe de charité, 204
Cancre, ſa deſcription, 406. Voyez *Y ngan.*
Cancre pétrifié, qualités qu'on lui attribuë, 487. Voyez *Che hiai.*
Candide, fille d'un Mandarin converti; retire ſon mari des ténébres de l'idolâtrie; & lui fait recevoir le Baptême; ſon éloge, 77. *col.* 2. fait imprimer pluſieurs Livres de pieté à ſes dépens; achete une vaſte maiſon pour y retirer & faire élever dans la Religion Chrétienne les enfans expoſez, 78. ſe ſert des aveugles qui gagnoient leur vie à dire la bonne avanture, pour publier les véritez Chrétiennes; reçoit de l'Empereur une coëffure très-riche, & eſt honorée du titre de femme vertueuſe; reçoit les derniers Sacremens des mains du Pere Laurifice & meurt, 78. *col.* 2
Cange ou *Ris*, utilité de ſon uſage, 514. *col.* 2
CANG HI Empereur, déclare par un Edit ce qu'il entend par *Chang ti*, 33. *col.* 2. Inſcriptions qu'il donne aux Peres Jéſuites de *Peking* pour la nouvelle Egliſe, 34. contribuë à la conſtruction de cet édifice; monte ſur le Trône à la mort de ſon pere; chaſſe les Bonzes de la Cour, 80. *col.* 2. Devenu majeur, il rappelle les Miſſionnaires qu'on avoit chaſſez; charge le Pere Verbieſt de redreſſer le Calendrier, 91. *col.* 2. Ce qu'il fait publier en faveur de ceux qui avoient été maltraittez pendant ſa minorité, 92. Pourquoi il protégeoit le Chriſtianiſme & les Miſſionnaires, 93. Eloge qu'il fait du Pere Verbieſt à ſa mort, & honneurs qu'il lui fait rendre, 99. admet à ſon audience les nouveaux Miſſionnaires Jéſuites arrivez de France; retient à ſon ſervice les Peres Gerbillon & Bouvet, 101. étudie l'Arithmetique, les Elemens d'Euclide & de la Géométrie, 102. compoſe un Livre de Géométrie, 173. Réponſe qu'il fait faire aux Miſſionnaires, 107. donne ordre au Tribunal des Rits, d'examiner le Mémoire des Miſſionnaires, 110. *col.* 2. écrit aux Colao, ou Miniſtres de l'Empire, & aux Mandarins Tartares, 112. reconnoit publiquement qu'il eſt redevable de la vie aux Peres Gerbillon & Bouvet, 115. leur fait préſent d'une grande maiſon & d'un emplacement pour y bâtir une Egliſe, & contribuë en partie à la conſtruction de ce bâtiment, 115. *col.* 2. donne audience à M. de Tournon, Légat du Pape; le fait conduire à *Macao*, 121. refuſe audience à M. Charles Ambroiſe Mezzabarba, Légat du Pape, 122. conditions auſquelles il la lui accorde, 123. Satisfait de ce Prélat il lui donne ſon audience de congé, ſa mort, 124. Son éloge, 124. *col.* 2. *& ſuiv.* Ce Prince compoſoit des airs en Muſique; ne pouvoit comprendre avec quelle facilité par le moyen des notes, les Européans retenoient un air dès la premiere fois qu'ils l'entendoient, 266. établit une Academie de Muſique, 266. *col.* 2. s'entretenoit ſouvent avec les Miſſionnaires ſur les Mathématiques & l'Optique; ces Peres lui ayant préſenté un demi cylindre d'une grandeur raiſonnable, ils lui firent voir les merveilles de cette ſcience, 268. *col.* 2. va viſiter la maiſon des Jéſuites de *Peking*, accompagné des Seigneurs de la Cour, & ne peut ceſſer d'admirer les prodiges qu'il y vit, 269. appelloit les Miſſionnaires à ſa Cour pour lui expliquer les cauſes des Phénomenes extraordinaires qui paroiſſoient dans le Ciel, 271. fait tirer des Priſons publiques les Peres Buglio, Magalhaens, & Verbieſt, qui y étoient chargez de chaînes, 282. les conſulte ſur les erreurs du Calendrier & ſur les moyens de le corriger, 282. *col.* 2. fait examiner les deux Livres de l'Aſtronome Mahométan par le Pere Verbieſt, 284. *col.* 2. ordonne aux Tribunaux ſuprêmes d'examiner la Requête du Pere Verbieſt, 285. fait publier un Edit par tout l'Empire, qui portoit, que ſuivant la ſupputation Aſtronomique du Pere Verbieſt, il falloit ôter de l'année courante le mois intercalaire, 286. *&* 287. *col.* 2.
Cang kien, ce qu'on lit du *Chang ti* dans ce Livre, 7. *col.* 2. *& ſuiv.*
Canon du Patriarche Théodoſe, ce qu'on y lit, qui prouve que l'Evangile a été anciennement annoncé à la Chine, 65. *col.* 2.
Cao, dans quelles maladies il ſe ſervoit des remedes en potions ou breuvages; de ceux en poudre; de ceux en pillules, 448. *col.* 2.
Caractere d'eſprit intraittable, 226
Caracteres, comment il faut ſe comporter avec des gens de différens caracteres, 181
Cardialgie; quelle eſt cette maladie, 388
Cardialgies ou *Coliques*, ſes pronoſtics par le pouls, 430
Cartes du Ciel & de la Terre, quand elles ont paru pour la premiere fois, 45
Cataneo (le pere) Miſſionnaire Jéſuite, part pour *Peking*, 73. a la liberté de continuer ſes

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 538 sur 577

ſes fonctions, 80. *col.* 2
Catechiſtes habiles, ſe répandent en cachette dans les Chrétientez des Provinces pour y ranimer la foi des Néophytes; leur diſtribuent des Calendriers, des Livres de dévotion, & des Images, 127. *col.* 2
Catechumenes, proteſtations que le Pere Ricci leur ordonne de faire, 75. *&* *col.* 2
Catoptrique. Divers préſens que les Peres Jéſuites font à l'Empereur *Cang hi*, qui regardent cette ſcience; deſcription de ces curioſitez, 269
Cenſeurs de l'Empire, repréſentent à l'Empereur que l'Egliſe des Jéſuites eſt trop élevée; réponſe qu'ils reçoivent de ce Prince, 116. *col* 2
Chair très-indigeſte, 513. *col* 2
Chair de chameau; ſon uſage dans la Médecine, 484
Cha ka, à qui les Japonois donnent ce nom, 19. *col* 2
Chameaux; de deux ſortes; lieux où ils naiſſent; leur inſtinct naturel; leur utilité dans les voyages; deſcription qu'en fait *Chi tchin*, 483. *&* *col.* 2
Cha mou, quel eſt cet arbre, 461
Chancres qui viennent dans la bouche des enfans; recette pour les guérir, 501. *col.* 2
Chang hai, Ville de la Province de *Kiang nan*, 76. *col.* 2
Chang han, quelle eſt cette maladie, 428. *col.* 2
Chang keng, Docteur de la ſecte des Lettrez; maximes & principes dont il renplit ſes Commentaires ſur l'*Y king*, 37. *col.* 2
Chang tang ou *Lou tcheou*; pourquoi les Habitans de ce pays ont ceſſé de cultiver le *Gin ſeng*, 462
Chang ti, ſignification de ce mot, 2. *col.* 2. Sacrifices que firent à cet Etre ſuprême les premiers Empereurs *Fohi*, *Chin nong* & *Hoang ti*, & quels tems étoient deſtinez à ces cérémonies, 6. *&* *col.* 2
Chao chang yn king, canal qui va du cœur aux mains, ſelon les Médecins Chinois, 380
Charité exercée fort à propos à l'égard d'un homme prêt à s'empoiſonner, 201. *col.* 2. *& ſuiv.* amplement récompenſée à l'égard d'un Marchand de *Hoei tcheou*, 202. *&* 262. Exemple de la charité déſintereſſée, 205. *& ſuiv.*
Charlatans, qui font profeſſion de reconnoître les montagnes & les collines d'un augure heureux, comment récompenſez, 41. *col.* 2
Charlatans, Médecins qui ramaſſent quantité de recettes, & ayant examiné la maladie, répondent de la guérir, & conviennent d'un prix qu'on ne leur donne qu'en cas de guériſon, 383
Charmot, (M.) Député à Rome, attaque vivement les Jéſuites, 119. Ce que ſes adverſaires leur imputent, 120
Chataigne, *Chevaline.* Voyez *Siang*
Châtiment du Ciel différé à cauſe de la pieté filiale, 208. *col.* 2. *& ſuiv.*
Chaumont. (Le Chevalier de) Ambaſſadeur du Roy à Siam, conduit les Mathématiciens Jéſuites que le Roy envoyoit à la Chine, 96. *col.* 2
Ché, (le poûs) ſa ſignification, 388. *col.* 2
Ché chin, ſignification de ce titre, 59. *col.* 2. *n.*
Ché hiai ou *Cancre petrifié*, lieu où il ſe trouve; ce qu'en diſent les Auteurs, 486. Ses qualitez & ſes effets, 486. *col.* 2
Ché kia ou *Cha ka*, à qui les Chinois ont donné ce nom, 19. *col.* 2
Cheng yang ming king, canal par où les grands inteſtins envoyent la chaleur vitale aux mains, 381
Cheou, ſignification de ce mot, ſelon la Philoſophie Chinoiſe, 134. *n.*
Ché tchin, ce qu'il dit du cancre & du lieu où l'on en trouve, 466. Quand il défend de boire du *thé*, 477. Propriétez qu'il attribuë au *thé*, 480
Ché tchin, Vertus qu'il attribuë au muſc, 488
Cheval d'eau, ou *Hai ma*, ſa deſcription, 484. *col.* 2
Cheu chao yang king, route qui porte la chaleur vitale aux pieds, 381
Cheu kiue yn king, chemin qui conduit l'humide radical aux mains, 381
Cheu tai yang king, canal par où les inteſtins envoyent au cœur la chaleur vitale, 380
Cheu tai yn king, route par où les poûmons envoyent l'humide radical aux mains, 381
Che yu chan, montagne; pourquoi ainſi appellée, 486. *col.* 2
Chile vitié, ſon effet dans le ſang, 514
Chin; quelle eſt cette meſure, 203
Chin; Miniſtre d'Etat; inſtructions qu'il fit graver, 247
Chin, eſprits auſquels les Chinois donnent ce nom, 518. *col.* 2
Chin ma, ce que c'eſt, 463. *col.* 2
Chinois; (les) uſage que faiſoient de l'Aſtronomie les anciens Chinois, 3. Attributs qu'ils donnent au *Chang ti*, 5. ont reconnu de tout tems un Etre ſuprême, à qui ils ont offert des ſacrifices; leur doctrine ſur l'immortalité de l'ame, 13. *col* 2 Ce qu'ils entendent par le Ciel, 32. *col.* 2. Leur ignorance de la nature fait qu'ils attribuent à quelque mauvais génie les effets les plus communs, 39. *col.* 2. Sur quoi ils établiſſent principalement les fondemens de leur morale & de leur politique, 128. Pourquoi ils célébrent avec tant de cérémonie

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 539 sur 577

la naiſſance des Empereurs, des Vicerois & des Gouverneurs des Provinces, 128. *col.* 2 L'eſprit d'obéiſſance & de ſoûmiſſion dans lequel ils ſont élevez, les accoûtume de bonne heure à révérer les Magiſtrats, 129. *col.* 2. ſont fort polis & honnêtes, 130. craignent de mourir ſans poſtérité, 188. *col.* 2. Quoiqu'ils ayent fait des découvertes dans toutes les ſciences, ils n'en ont perfectionné aucune de celles qu'on nomme *ſpéculatives*; ne manquent pas cependant d'eſprit & de ſagacité, 264. *col.* 2. Ce qui s'oppoſe aux progrès qu'ils pourroient y faire, 264. *col.* 2 *& p.* 265. ne ſuivent que la lumiere naturelle de la raiſon; n'ont inventé aucune des régles de la Logique qui perfectionnent le raiſonnement; leur Rhétorique eſt de même toute naturelle; connoiſſent peu de régles propres à orner & embellir un diſcours; ſe croyent inventeurs de la Muſique, 265. Leur éloquence ne conſiſte que dans des expreſſions vives, dans de nobles métaphores, & dans des comparaiſons hardies, 265. *col.* 2. Quelle eſt leur Muſique, 266. ont inventé pluſieurs inſtrumens de Muſique, qu'ils croyent avoir plus de rapport à la voix humaine, 266. *col.* 2. plus verſez dans l'Arithmétique; régles qu'on en trouve dans leurs Livres; inſtrument dont ils ſe ſervent pour compter; rapidité avec laquelle ils ſupputent les ſommes les plus conſidérables, 267. *col* 2. n'ont que très-peu de connoiſſance de la Géométrie; leur habileté & exactitude à meſurer leurs terres, & à en marquer les bornes; excepté l'Aſtronomie, ils ignorent les autres parties de Mathématiques; depuis l'entrée des premiers Miſſionnaires dans l'Empire, ils ont commencé à s'appercevoir de leur ignorance, 268. ont à préſent bien rabattu de leur fierté naturelle; ſe croyent les premiers Aſtronomes du monde; de tout tems fort attentifs à examiner le cours des Aſtres, 271. *col.* 2 puniſſoient de mort la négligence de ceux qui étoient chargez de cet emploi, 272. Ce qu'ils font quand les Eclypſes arrivent, 277. diſtinguent autrement que nous les Conſtellations, 278. Quel eſt leur goût pour la Poëſie, pour l'Hiſtoire, & pour les Piéces de Théâtre, 290. Ce qui les a rendus ſi célébres dans la Médecine, 382 Leur connoiſſance ſur la circulation du ſang, 385 *col.* 2

CHIN NONG, Empereur; ſa piété envers le *Chang ti*, 6. *& col.* 2. Traitté des Herbes qu'on lui attribuë, 441. Extrait de ſon Livre intitulé, *Pen tſao*, 444

Chi tchin, vertus, proprietez, & effets qu'il attribuë à la racine du *Gin ſeng*, 464. Ce qu'il dit ſur la peau d'Eléphant, 482. de l'arbre appellé *Ya kieou*, 504. Qualitez & effets qu'il attribuë à la racine de cet arbre, 505.

Chi tchin, deſcription de cet animal, 483.

Chi tchin yu, ce qu'il dit du *Hai ma*, 484 *col.* 2.

Cho gin, ſignification de ce titre honorable, 78. *col.* 2

Choſes légeres qu'il ne faut pas négliger, 214. Celles auſquelles il eſt bon de ne pas faire attention, 225. *col.* 2.

Choui ma, deſcription de ce poiſſon, 484 *col.* 2.

Chriſtianiſme (le) proſcrit premierement dans la Province de *Fo kien*, enſuite dans tout l'Empire, 126

Chu king, Livre Canonique des anciens Chinois, ce qu'on y lit de *Tien*, ou premier Etre, l'objet du culte public; des vœux ſolemnels qu'on lui fait dans les calamitez publiques, de ſes menaces, & de ſes vengeances, 3. *col.* 2. Ce qu'on y trouve écrit des Empereurs *Tcheou* & *Kié*, & autres, & quels étoient leurs ſentimens touchant *Tien*, 4. *& col.* 2. Ce qui y eſt dit ſur les Empereurs *Siuen vang*, *Chun*, & *Tching tang*, ce qui y eſt rapporté de trois Princes du Sang qui s'étoient révoltés; de *Kang vang*, 11. *col.* 2. des ſentimens de confiance & de gratitude de *Tchao vang* envers le *Chang ti*, 11. *col.* 2. de l'apparition qu'eut l'Empereur *Kao tſong*, 14

CHUN, Empereur, ce qui en eſt dit dans les Livres Claſſiques, 5. choiſi par l'Empereur *Yao* pour monter ſur le Trône au préjudice de ſon fils, 8. Ce qu'en dit le Livre *Li ki*, 8. *col.* 2. *& ſuiv.*

CHUN TCHI (Empereur) ſuccede à ſon pere *Tſong te*; entre triomphant dans *Peking*, 82. *col.* 2. tranquille poſſeſſeur de l'Empire; reçoit le Pere Adam Schaal avec honneur; lui donne la direction du Tribunal des Mathématiques, 86. favoriſe les Miſſionnaires à ſa conſidération, & leur permet de bâtir des Egliſes à *Peking*, & de rétablir celles qui avoient été ruinées dans les Provinces, 86. *col.* 2. reçoit favorablement les Peres Buglio & Magalhaens & leur offre un logement dans l'enceinte de ſon Palais; fait expédier des Patentes au Peres Martini & autres Miſſionnaires pour entrer dans l'Empire, 87. Sa mort, 88. déclare ſon ſecond fils Empereur, 88. *col.* 2.

Chun yn y, quelles ſont les maladies ſelon lui qu'on ne ſçauroit guérir, 450

Ciel fluide, ſa figure, 46

Circulation du ſang découverte récemment en Europe, connuë des Chinois il y a pluſieurs ſiécles, 385. Voyez *Chinois.*

Cire blanche, Inſectes qui la font; lieux où on les trouve; ſa deſcription, 495. Ses

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 540 sur 577

qualitez & ſes effets dans la Médecine, 496
Civilité (de la) & de ſes devoirs, 176
Clouds précieux de couleur violette. Voyez *Tablettes* médecinales.
Cœur, comment on doit le régler, 146. dans ſes maladies, conſultez le poûs du carpe de la main, 384. de ſon poûs 411. Diagnoſtics & prognoſtics de ſes maladies, 434. Recette pour guérir ſes douleurs invétérées, 467. 479. Ce qu'il eſt dans l'homme; ſes fonctions, 510. *col.* 2.
Colao, à qui l'on donne ce nom; leur nombre, 9. *n.*
Colbert (M. de) Miniſtre d'Etat, déclare au Pere Fontaney & aux autres Miſſionnaires les intentions du Roy Loüis XIV. 96
Colere (la) s'étant emparée d'un homme qui eſt prêt de décharger ſon cœur ſur celui qui l'a offenſé, il ne faut pas s'y oppoſer bruſquement, 165. *col.* 2. Réflexions ſur cette paſſion. 242. *col.* 2. & *p.* 243. Comment on fléchit celle des Grands, 264. Son effet, 517
Coliques, voyez *Cardialgies.*
Commentateurs, ont réveillé le goût pour les anciens Livres, 32. *col.* 2. tombent dans l'Athéiſme, 33
Compagnies, de quelle importance il eſt de hanter les bonnes, 212. *col.* 2. & *ſuiv.*
Comparaiſon d'un riche & d'un pauvre pendant la vie & à la mort, 231. & *ſuiv.* Autre qui prouve qu'il ne faut pas contenter ſon appétit, 515. *col.* 2. Application de cette comparaiſon, 515. *col.* 2. & *p.* 516.
Comte, (le Pere le) avanture qu'il a euë, 21. *col.* 2. & *ſuiv.* Hiſtoire qu'il rapporte & qui fait voir juſqu'où va la crainte & l'effroi que les chimeres publiées par les Diſciples de *Fo* ou *Foë*, jettent dans l'eſprit crédule & ſuperſtitieux des Chinois, 21. *col.* 2. & *p.* 22. Autre trait qu'il rapporte ſur le même ſujet, 22. *col.* 2. & *p.* 23. Ce qu'il rapporte ſur les Bonzes, 22. *col.* 2. & ſur la pénitence ſurprenante d'un Bonze, 24. & *col.* 2. Ce qu'il dit de l'Obſervatoire de *Peking* & de ſes Machines, 275. *col.* 2. & *ſuiv.* 287. & *ſuiv.*
Condeſcendance (la) eſt ſouvent néceſſaire, 224
Conduite de l'homme ſage, 244
Conduite (regles de) auſquelles on ne fait pas aſſez d'attention, 160
Confucius, ce qu'il dit de l'Empereur *Vou vang*, 10. *col.* 2. des Etres naturels, 10. *col.* 2. & *p.* 11. Apparition qu'il raconte à ſes Diſciples, 13. *col.* 2. & *p.* 14. Comment il fit revivre l'ancienne diſcipline, 15. *col.* 2. Durée que lui donne un Philoſophe, 47. *n.* va rendre viſite à *Lao kiun*, & confére avec lui, 49. Quelle a été ſon exactitude à rapporter dans ſon Livre les Eclypſes & ce qui pouvoit aſſurer la poſtérité de l'ancienneté de la Monarchie, 272. *col.* 2. Avis qu'il donne ſur la maniere de dormir; loy qu'il s'étoit faite, 524. *col.* 2.
Cong, ſon ſentiment ſur le *Gin ſeng*, 461. Ce qu'il dit ſur l'arbre qui porte le ſuif, 504.
Congrégation du ſaint Office (la ſacrée) fait aſſurer les Miſſionnaires Jéſuites, du contentement qu'elle a de leur conduite à la Chine, 104. *col.* 2. donne un Decret approuvé par Alexandre VII. touchant les cérémonies Chinoiſes, 118
Congrégations différentes établies dans la Province de *Kiang nan*, 77. *col.* 2.
Conjuration contre les Jéſuites, par qui & pourquoi formée, 80. & *ſuiv.*
Conſeil ſage donné à un Empereur en colere, 259
Conſolation dans les diſgraces, la plus prompte & la plus capable de nous ſoulager, 185
Conſtellations, leur diviſion & leurs noms, 281
Conteſtations ſurvenuës entre les Miſſionnaires; ce qui y donna lieu, 103. plus préjudiciables à la Foy que les perſécutions, 117 En quoi elles conſiſtoient, 117. *col.* 2. & *ſuiv.*
Cordiaux, de quoi compoſez, 383. *col.* 2.
Corée; Royaume où croît le *Gin ſeng*; éloge qu'en font les habitans, 460. *col.* 2.
Corps humain, comment regardé & traitté par les Bonzes & autres idolâtres, 52. Quelles ſont ſes diviſions ſelon les Médecins Chinois, 379. *col.* 2. eſt ſelon eux une eſpéce de Luth ou d'inſtrument harmonique, dont les parties rendent divers ſons, 380
Correction paternelle, quels en ſont les avantages, 257. *col.* 2
Couai, à quoi les Chinois donnent ce nom, 40
Couplet (le Pere) très-verſé dans la ſcience des Livres Chinois, 30
Courte haleine, recette pour cette incommodité, 467. *col.* 2.
Cou tou, vers venimeux qui viennent dans le corps; ſon contrepoiſon, 487
Crachement de ſang, ſes pronoſtics par le Poûs, 431
Crime (le) eſt puni tôt ou tard, 262. *col.* 2.
Croix (la figure †) ſon pouvoir ou ſa vertu ſelon une ancienne tradition des Chinois, 65. *col.* 2.

D.

DAMES Chinoiſes Chrétiennes de la Cour de l'Empereur *Yung lie* au nombre de cinquante, envoyent leur obéiſ-

ſance filiale au Pape Alexandre VII. 83
Dartres, recette pour les guérir, 501. *col.* 2.
Decret d'Alexandre VII. qui rétablit la paix & la tranquillité parmi les Miſſionnaires, 118
Défiance, ſage, 225
Délire, ſes pronoſtics par le pouls, 429. *col.* 2.
Démon, ſon pouvoir dans les Pays où le Chriſtianiſme n'eſt point établi, 60. *n.*
Dent d'Eléphant, voyez *Yvoire.*
Dentrecolles (le Pere) le ſoin qu'il a pris de traduire quelques Livres Chinois, 292. 302. & 303. 522. *col.* 2. & *p.* 523
Déſintéreſſement (exemple d'un grand) 238. Autre exemple ſur le même ſujet, 255. & 256
Déſordres, réflexions ſur ceux du monde, 245. *col.* 2. & *ſuiv.*
Deüil, ſa durée chez les Chinois, & comment il ſe paſſe, 129
Devins, prodiges qu'ils font paroître par le miniſtere des Démons, 18. *col.* 2.
Devoirs des parens & des enfans, 131. & *ſuiv.* & 145
— réciproques des freres, 134
— des maris & des femmes, 137
— des amis, 143
— des parens, 145
— de la vie privée, 166
— d'un homme en charge 189. *col.* 2.
— de la vie civile, 241. *col.* 2.
Dévoyement par bas & par haut d'eſtomach; recette pour le guérir, 467. *col* 2.
Diagnoſtics & Prognoſtics des maladies des cinq *Tſang* indépendamment du pouls, 434
— & prognoſtics des femmes enceintes; quand elles le ſont de trois mois; de cinq, 435
— quand c'eſt d'une fille ou d'un garçon; quand de deux enfans, 435. *col.* 2
— quand elles ſont prêtes d'accoucher, 436
— quand l'enfant eſt mort dans leur ſein, & ſont en danger, 436
— quand elles accouchent d'un enfant mort ſans en mourir, 436. *col.* 2.
— quand l'enfant vient vivant & que la mere meurt, 436. *col.* 2.
Digeſtion, recette pour l'aider, 471. *col.* 2.
Diſciples de *Fo* ou *Foë*, ce qu'ils diſent de ſa naiſſance, de ſes pere & mere, 19. de ſes femmes, 19. *col.* 2. Fables ridicules qu'ils répandirent après ſa mort, 20. Détail de leurs dogmes, 51. & *ſuiv.* Dégoûtés de la vie préſente, ils cherchent les moyens de s'en procurer une meilleure, 51. Quels ſont ces moyens, 52. croyent leurs crimes effacés & leurs perſonnes à couvert des pourſuites de la Juſtice, pourvû qu'ils brûlent pendant la nuit un peu d'encens devant leur Idole, 53
Diſcours, quels ſont ceux qu'on ne doit pas entendre, 163
Diſcours, ou Préface d'un Auteur Chinois ſur l'hiſtoire qu'il rapporte d'un innocent qui paſſe pour coupable, & d'un coupable qui paſſe pour innocent, 304
Diſcrétion & réſerve requiſe dans les paroles, 243. *col.* 2.
Diſſipation d'eſprits, auquel tems il s'en fait une grande, 520. *col.* 2.
Doctrine du Dieu *Fo*; ce qu'elle enſeigne; comment diviſée; & pourquoi, 21
Domeſtique fidéle, intelligent & attaché, 195. *col.* 2.
Dominicains (les RR. PP.) entrent dans la Chine, 82
Douceur (la) eſt quelquefois plus efficace que la force pour réduire des rebelles, 189
Drogue (chaque) demande un ſol particulier, 448
Drogues ou Remedes, ſont de pluſieurs ordres; quelles ſont les qualitez des drogues du premier ordre, & comment il en faut uſer, 444. Quelles ſont celles du bas ordre, & comment il faut en uſer 444. *col.* 2. Quelles ſont celles qui doivent être employées fraîches, & celles qui doivent être employées ſéches, 448. Comment on peut connoître la qualité du ſol & du terroir qui les produit, & diſcerner les véritables des fauſſes, & les nouvelles des anciennes, 448. *col.* 2.
Droguiſtes (les) ſe trouvent dans preſque toutes les Villes de l'Empire, où ils ont de très-belles Boutiques fournies des plus excellens remedes, 383
Droiture reconnuë & récompenſée, 258. *col.* 2.
Dyſenterie, ſes pronoſtics par le pouls, 429. *col.* 2. Recette pour guérir cette maladie, 500. *col.* 2. Autres remedes pour cette maladie, 506
Dyſurie, remede pour guérir cette maladie, 481

E.

ECCLESIASTIQUES (les) trouvent de grandes difficultez à faire des établiſſemens à la Chine, 104
Eclypſes (les) rapportées par les anciens Aſtronomes Chinois, ſont vérifiées par les Miſſionnaires, 272. *col.* 2. & *ſuiv.*
Ecrits publics contre les Miſſionnaires Jéſuites à la Chine, 120
Education (fruits d'une bonne) 216. *col.* 2. & 217
Egliſes (nombre conſidérable d') que les Miſſionnaires font bâtir dans la Province de *Kiang nan*,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 542 sur 577

Kiang nan, 77. *col.* 2. Deſcription de celle des Peres Jéſuites de *Peking*, 115. *col.* 2. *& ſuiv.* & des cérémonies de ſa bénédiction, 116. Toutes ces Egliſes ſont ou détruites par ordre de l'Empereur *Yong tching* ou converties en uſages profanes, ou deviennent les Temples du Démon, les Idoles ayant été ſubſtituées au culte du vrai Dieu, 127. *col.* 2.

Electuaire du *Gin ſeng*; ſes différentes recettes, 464. *& ſuiv.*

Elémens (les) ſelon les Médecins Chinois, ſont au nombre de cinq, & compoſent le corps humain, 381. Parties du corps ſur leſquels ces Elémens dominent, 381. *col.* 2.

Eléphans, pourquoi honorez dans les Indes, 19. *col.* 2. ſont de deux couleurs; lieux où ils ſe trouvent, 480. Deſcription de ces animaux, 480. *col.* 2. *& ſuiv.* En quoi conſiſte leur force; quelles ſont les parties de leur corps qu'on ne peut picquer ſans leur cauſer la mort; leur nourriture; ce qu'ils craignent; comment on les prend; comment on les conduit & on les rend dociles, 481. Qualitez & effets de leur chair, 481. *col.* 2. A quel uſage leurs yeux, 482. Uſage de leurs dents dans la Médecine, 482. *col.* 2.

Eloquence, en quoi conſiſte celle des Chinois, 265. *col.* 2.

Empereurs (les) Chinois labourent tous les ans au Printems quelques ſillons de terre; origine de cette cérémonie; uſage que l'on fait du grain qui en provient, 5. Quelles ſont leurs obligations, & quelles doivent être leurs qualitez, 5. *col.* 2. Quel étoit leur reſpect & leur culte pour *Chang ti*, 6. Sacrifices que les premiers Empereurs lui faiſoient, 6. *& col.* 2. Comment ils le regardoient, & pouvoir qu'ils lui attribuoient, 10. 11. *& ſuiv.* Pluſieurs d'entr'eux ont favoriſé les Chrétiens, bâti des Temples au vrai Dieu, & fait des préſens conſidérables aux Miſſionnaires, 68. *& col.* 2

Enchantemens, effets ſurprenans de ceux des *Tao ſſeë*, 18

Enfant vieillard, voyez *Lao tſe*.

Enfans, ce qui produit ordinairement leur refroidiſſement à l'égard de leurs parens, 325. Recette pour guérir les petits enfans ſujets aux frayeurs ſubites, & à pleurer à toute heure; quand ils ont une ſoif opiniâtre, 483. *col.* 2.

Enflure de gorge; recette pour la guérir, 487. *col.* 2.

Enflure du ventre; ſes pronoſtics par le pouls, 429. *col.* 2.

Entrailles qui ſortent par le côté; recette pour guérir cette maladie, 473

Envies de vômir; recette pour guérir cette incommodité, 467. 479. *col.* 2. 488. *col.* 2.

Epargne (l') en certaines occaſions nuiſible au Gouvernement, 188. ſouvent très-loüable, 234

Epoux & Epouſes, pourquoi comparez aux oiſeaux par le proverbe Chinois, 325

Epilepſie, ſes pronoſtics par le pouls, 430

Equinoxes (les) tems deſtinez aux Sacrifices, 6

Erreurs, réflexions ſur celles du monde, & ſes préjugez, 245. *col.* 2. *& ſuiv.*

Eſprit du Ciel, ce que le Philoſophe *Tchin* entend par ce terme, 60. *n.*

Eſprit humain, ſon inconſtance, 223. *col.* 2.

Eſprits animaux, d'où ils naiſſent, 518. Comment plus excellens que les *Eſprits vitaux*, 518. *& col.* 2.

Eſprits ſubalternes, comment honorez, 3

Eſprits inconnus juſqu'alors; introduits à la Chine, & invoquez par ceux de la Secte de *Tao ſſeë*, 18

Eſprits tutélaires diſtinguez en pluſieurs claſſes, & révérez ſous différentes qualitez, 59. *col.* 2.

Eſprits vitaux, recette pour guérir leur épuiſement, 478. De combien de ſortes, 517. *col.* 2. Quels ils ſont, 517. *col.* 2. *& p.* 518. Ce qu'il faut qu'il arrive lorſqu'ils viennent à manquer; pourquoi produits, 518. Ce qui peut les conſerver & les réparer, 524

Etre Suprême., ou *Chang ti*, quelle a été depuis la fondation de la Monarchie la doctrine des Livres Claſſiques ſur le culte qui lui étoit dû, 10. *col.* 2. *& ſuiv.*

Eſtomach, dans ſes maladies il faut examiner le pouls du carpe de la main droite, 384. Quel eſt ſon pouls nommé *Pi*, 413. Ses dianoſtics & pronoſtics, 434. Recette pour guérir ſa foibleſſe & ſon épuiſement, 466. *col.* 2.

Eſtomachs affoiblis, refroidis, qui ne retiennent aucune nourriture; recette pour les rétablir, 467. refroidis à force de manger du fruit; recette pour les guérir, 488. *col.* 2. *& ſuiv.*

Européan (chaque) reçoit une piéce de toile blanche pour porter le deuil de l'Empereur *Cang hi*, 126

Examinateur (un) de la Province de *Nan king*, pourquoi coupé en deux, 191. *&* 192. *col.* 2.

Examiner les huit lettres de bonheur; coûtume ſuperſtitieuſe de ceux qui diſent la bonne avanture, 141. *n.*

Exemple d'un Mandarin expéditif & déſintéreſſé, 167. *col.* 2.

— de douceur & de zéle dans un Juge, 186. Autres exemples ſur le même ſujet, 187

— d'Officiers déſintéreſſez, 189. *col.* 2.

— de la charité d'un grand Mandarin, 190

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 543 sur 577

Exemple d'un Mandarin déſintéreſſé, 190. Autres ſur le même ſujet, 191. *col.* 2. 192. *col.* 2.
— de modeſtie & de pudeur, 199. *col.* 2. *& ſuiv.*
— de charité, 200
— d'un Mandarin ennemi du luxe, 235. & 236
— de modération & de prudence, 241
— d'un jeune Prince qui a de la compaſſion, même pour de vils Inſectes, 241. *col.* 2.
— d'un fils docile aux avis de ſon pere, 258
Exemples, utilité des bons, 244
Expreſſion la plus touchante dont ſe ſervent les Chinois pour obtenir quelque grace, 111
Expreſſions ridicules & extravagantes de quelques Chinois pour marquer leur reconnoiſſance, 184
Extérieur, on doit ſe donner beaucoup de ſoin pour le perfectionner, 149

F.

FABLES, il ne faut pas en débiter en préſence d'un homme ſimple, 166. *col.* 2.
Faim canine, recette pour l'appaiſer, 500
Fan, ce que c'eſt, 201. *n.*
Fang, ſignification de ce mot, 47. *n.*
Fang king pe ſuit le conſeil de ſa mere dans le châtiment qu'il ordonne contre un enfant qui manquoit de reſpect pour ſa mere, 215. *col.* 2.
Fan ouen tching, contre la coûtume des riches & des hommes puiſſans, fait du bien à ſes pauvres parens, 210
Faure (le Pere) prouve l'exiſtence d'un Dieu dans une diſpute qu'il eut en préſence de trois cens Lettrez, 37. *& col.* 2.
Fautes, réflexions ſur le ſoin d'éviter les moindres, 249. *col.* 2.
Femme mariée; quelles ſont ſes devoirs, 142. *col.* 2. 153. *&* 156
Femme, comment on peut connoître en tâtant ſon poûs ſi elle eſt groſſe d'une fille; ſi elle eſt groſſe d'un garçon, 185. *col.* 2. ſi elle eſt groſſe de deux enfans, 385. *col.* 2. *&* 410. Comment on peut connoître qu'une femme n'aura pas d'enfant, 410. *col.* 2. Recette pour ſoulager celles qui après l'enfantement ont de grandes pertes de ſang; quand elles enfantent leur fruit de travers, ou quand les pieds de l'enfant ſortent les premiers, 468. *col.* 2. Autre recette quand après l'enfantement elles n'évacuent pas par le bas, 479
Femmes & Filles (les) ſont fort attachées aux Idoles, 39. ſe laiſſent facilement ſéduire par les Bonzes & les *Tao ſſeë* ſous une dévotion apparente, 52. *col.* 2.
Feou, quel eſt le mouvement de ce poûs, 388. ce qu'il marque, 388. *col.* 2.
Fermeté dans un Ambaſſadeur, 255
Fernandez (le Pere Antoine) Miſſionnaire, ſa ſcience dans les Livres Syriaques, 66. *col.* 2.
Fêtes de la reconnoiſſance envers le *Tien*, ce qu'on appelle ainſi, 6
Feu, quel eſt celui dont il faut ſe ſervir dans la coction des remedes, & quel eſt le dégré de chaleur qu'il faut donner, 454. *col.* 2.
Fidélité à rendre une choſe trouvée, récompenſée, 196. *&* 204. *col.* 2. *& ſuiv.*
Fiel de l'Eléphant, maniere de le préparer; ſes qualitez, & ſes divers effets dans la Médecine, 481. *col.* 2
Fiente de Chameau, quel eſt ſon uſage dans la Médecine, 484. *col.* 2.
Fierté (la) ne ſied à perſonne; elle révolte & indigne tout le monde, 165
Fievres malignes pendant l'Hyver; obſervations importantes pour bien pronoſtiquer dans ces ſortes de maladies. Recette excellente pour les guérir; pourquoi cette recette eſt appellée *To ming ſan*, 472
Fievres qui viennent d'inanition; recette pour les guérir, 469. *col.* 2.
Fiévres intermittentes, qui dégénerent en continuës; recette pour les guérir, 471. *col.* 2.
Figure du Ciel fluide & pur & de la terre fixe & ferme 46
Fille (une) ne peut épouſer aucun de ſes parens paternels, quelque éloigné qu'en ſoit le degré, 133. *n.*
Filles, ſoin qu'on doit prendre de leur éducation, 157
Fils (le) ne peut porter d'accuſation contre ſon pere, 128. *col.* 2. Ses principaux devoirs, 129. *&* 131. Un fils combat pour ſon Prince contre ſon pere, Chef des Rebelles, 218. *col.* 2.
Fils de la mer, voyez *Yang tſe kiang.*
Fils adoptif, ſes principaux devoirs, 134. *col.* 2. *& ſuiv.*
Flaterie punie, 257. *col.* 2.
Flux de ventre cauſé par la chaleur; recette pour le guérir, 500
Fo ou *Foë*, Idole; quand apportée à la Chine, 1. *col.* 2. *&* 19. & par qui; ſa naiſſance; ſes pere & mere, 19. Ses femmes; prodiges qu'il opéroit par le miniſtere des Démons, du grand nombre de ſes Sectateurs, 19. *col.* 2. Dernieres inſtructions qu'il fait à ſes Diſciples, 20. En quoi conſiſte ſa doctrine extérieure & intérieure, 27. *col.* 2. *& ſuiv.* Détail que fait *Tchin* Philoſophe de l'Idole

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 544 sur 577

Fo, 49. *n.* Abrégé de ſon hiſtoire, 50. Voyez *Tao.*
Fo hi Fondateur de la Monarchie Chinoiſe, cru contemporain de *Phaleg*; ſacrifioit deux fois par an à *Chang ti.* Il n'y a rien de certain ſur le tems de ſa vie, 6. *n.*
Foi, moyens dont ſe ſervent les Miſſionnaires pour la conſerver à la Chine malgré les Edits qui l'ont proſcrite, 127. *col* 2.
Fontaney (le Pere) fait la deſcription des cérémonies que les Bonzes pratiquent à l'honneur de leurs Idoles, 26
Forces épuiſées, recette pour les rétablir, 467. *col.* 2.
Foires où l'on ne vend que des ſimples & autres remedes, 383. *col.* 2.
Folie de certains uſages ſuperſtitieux, 260. *col* 2.
Fong choui, maniere de connoître l'heureuſe ou la mauvaiſe ſituation d'une maiſon, 40. *col.* 2. Ce que les Chinois entendent par ce mot, 41. *n.* Eſtime que les Chinois en font, 41. *col.* 2.
Fong hoang, ſignification de ce nom, 56. *n.* & *p.* 57
Fortune médiocre, quel eſt ſon bonheur, 228. *col.* 2.
Fortune (la) mépris qu'on doit faire de ſes biens, 230. & *col.* 2. Celle des enfans doit être leur propre ouvrage; proverbe Chinois, 325
Fo tſe, ſa paſſion pour la vie; combien il vêcut, 51
Fou, ſignification de ce mot ſelon la Philoſophie Chinoiſe, 134. *col.* 2. *n.*
Fou, (le poûs) ce qu'il dénote; remede qu'il faut y apporter, 388
Fou fang, compoſition de ce remede; de pluſieurs ſortes, 459. *col.* 2.
Fou ling, ce que c'eſt, 463. *col.* 521. *col.* 2. Ses qualitez, 521. *col.* 2. Quelles incommoditez ce remede guérit, 521. *col.* 2. & *p.* 522. Ce qui naît de ſa racine; où il ſe trouve; combien il ſe vend; Province où l'on en fait uſage, 522. Différence entre celui de *Yun nan* & celui de *Tché kiang*, 522. & *col.* 2. D'où vient la différence de ſa tiſſure; comment il ſe forme & croît, 522. *col.* 1. Obſervations à faire ſur le *Fou ling*, 523
Foye, dans ſes maladies examinez le poûs de la main gauche, préciſément à la jointure du carpe, avec l'Os nommé *Cubitus*, 384. De ſon poûs, 412. Dianoſtics & pronoſtics des maladies qui l'attaquent, 434
Fragilité de la vie, 228
Franchiſes de trois jours; ce que c'eſt; quelles ſont les extravagances qui ſe font alors, 140. *col.* 2.
Franciſcains (les RR. PP.) entrent dans la Chine
Freres, quels ſont leurs devoirs réciproques, 136
Frugalité, ſon éloge, 227. *col.* 2.

G.

GAUBIL (le Pere) ce qu'il dit de l'Aſtronomie Chinoiſe qu'il a étudiée à fond, 273
Gazette (la) publique annonce la Sentence que l'Empereur *Yong tching* venoit de prononcer contre le Chriſtianiſme, 127
Ge hoa, qualitez qu'il attribuë au muſc; uſage qu'il dit qu'on en fait dans la Médecine, 488
Genies; (mauvais) comment à la Chine on les appaiſe, 39. *col.* 2
Geoffroi (M.) de l'Académie des Sciences, fait la deſcription de la drogue Chinoiſe, nommée *Ou poei tſe*; qualitez qu'il lui attribuë, 496. *& ſuiv.*
Geometrie (la) des Chinois eſt fort ſuperficielle, 268
Gerbillon (le Pere) Miſſionnaire Jéſuite eſt retenu à la Cour de l'Empereur *Cang hi*, 101. ménage un Traité de paix entre les Chinois & les Moſcovites, 101. *col.* 2. ſollicite en faveur des Chrétiens perſécutez, 105. *col.* 2. célebre la Meſſe à l'ouverture de l'Egliſe des Peres Jéſuites de *Peking* nouvellement bâtie, 117. donne à l'Empereur *Cang hi* la connoiſſance de l'Optique; lui donne des ſpectacles des merveilles de cette ſcience, qui étonnent tous les Grands de l'Empire, 268. *col.* 2. En matiere de catoptrique, il préſente à Sa Majeſté toutes ſortes de verres & de lunettes, 269
Gherardini Peintre Italien, a peint le platfond de l'Egliſe des Jéſuites de *Peking*, 116
Gin, ſignification de ce mot, 379. *col.* 2
Gin fang, Mandarin; ſa charité pendant une année ſtérile; ſon déſintereſſement, 194
Gin ſeng, lieux où il croît; ſes diverſes deſcriptions, 460. & *col.* 2. Maniere de le cüeillir & de le préparer, 461. Comment on connoît le véritable, 461 *col.* 2. Ses différentes qualitez ſelon le tems auquel il a été cüeilli, 462. *col.* 2. ne doit pas être gardé dans des vaiſſeaux de fer, ni même préparé avec des inſtrumens de ce métal; ſaveur & qualitez de ſa racine; joint avec le *Chin ma* & pris par la bouche; ſes effets; pris avec le *Fou ling*, 463. *col.* 2. pris avec le *Hoang ki* & la regliſſe, 464
Gin tſong, Prince héritier, donne un grand exemple de compaſſion pour les peuples, 242. *& ſuiv.*
Gorge, recette pour guérir ſes douleurs, 487. *col.* 2

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 545 sur 577

Gouverneur de Ville, honneurs que les peuples lui rendent lorſqu'il a exercé ſa Charge avec approbation quand il ſe retire dans une autre Province, 103. *col.* 2. Celui qu'on lui rend le jour de ſa naiſſance, 104. Autre cérémonie qui ſe pratique en pareille occaſion, 104. *col.* 2

Graiſſe de chameau, ſon uſage dans la Médecine, 483. *col.* 2

Grands, refléxions morales ſur leur commerce, 249

Grands parleurs, refléxions ſur ces perſonnes; 243. *col.* 2

Gravelle, recette pour la guérir, 471

Gravité affable, 221

Grimaldi (le Pere) Jéſuite Italien, va en Moſcovie par ordre de l'Empereur, 102. fait la cérémonie de benir l'Egliſe des Peres Jéſuites de *Peking*, aſſiſté des Miſſionnaires de différentes Nations, 116. *& ſuiv.* fait un diſcours fort touchant à la fin de la Meſſe, & la fête ſe termine par le Baptême d'une multitude de Catéchumenes, 117. donne un ſpectacle des merveilles de l'Optique dans le Jardin des Jéſuites de *Peking*, qui étonne tous les Grands de l'Empire; quelle étoit cette merveille, 268. fait préſent à l'Empereur d'une machine hydraulique; merveilles de cette machine, 269. *col.* 2

H.

HAI CHOUI, premier *Yu ſſeë* de la Cour du Midi; quel fut ſon déſintéreſſement, & comment récompenſé, 193

Hai ma, poiſſon du genre des écreviſſes, ſa deſcription, 484

Hai ma ou *cheval de mer*, pourquoi ainſi nommé; ce qu'en diſent pluſieurs Auteurs, 484. *& ſuiv.* ſes qualitez & ſes effets, 485

Hai yu, quelle fut ſa tendreſſe & ſa pieté pour ſa mere morte, 207

Hang tcheou, (le Viceroi de) perſécute cruellement le Chriſtianiſme, 105. *& ſuiv.*

Hao cou, Médecin, dans quelles maladies il uſoit du *Hoang fang*, & du *Kii fang* 458. *col.* 2. *&* 459

Hao ti; quelles ſont les maladies, ſelon lui qui ſe guériſſent avec les remedes en potion; celles avec les pillules; celles avec les poudres; celles par le moyen des purgations; celles par les vomitifs, & celles avec le ſecours des ſudorifiques, 448. *col.* 2

He kang fang, à qui les Chinois donnent ce nom, 58

Helene Taming (l'Impératrice) écrit au Pape Alexandre VII. contenu de cette Lettre, 83. *& ſuiv.*

He lon kiang, grand fleuve, ſignification de ce nom, 101

Hemorragies ou *Pertes de ſang*, recette pour les guérir, 470. *col.* 2

Hemorragies des gencives; recette pour les guérir, 471

Hemorroïdes, recette pour les guérir, 500. *col.* 2. *& ſuiv.*

Hemorroïdes enflées, & qui ne fluent point, recette pour les guérir, 489. *col.* 2

Hou tſie, fils de l'Impératrice *Yuen kiang*; tige d'une glorieuſe & célebre poſterité, 7. *col.* 2

Herbier, ſon origine, & de tous les anciens & modernes qui ont paru juſqu'à préſent, 441

Hervieu (le Pere) ancien Miſſionnaire, ſa Traduction du Traitté d'*Ouang ché pou* ſur le poûs, 384

Heures, leur diviſion chez les Chinois, 278. *col.* 2

Hiao quai, ſorte de maladie; remede ſouverain pour guérir cette maladie, 485. *& col.* 2

Hiao, ce qu'il dit du devoir du Médecin & de ſon habileté. 449. *col.* 2. Selon lui, parmi les remedes dont on ſe ſert aujourd'ui, il n'y a que deux ſortes de remedes ſimples, qui ayent une qualité veneneuſe, 450. *col.* 2. Son ſentiment ſur le *Gin ſeng*, qui croît à *Chang tang*, & ſur celui de *Pé tſi*, 460. *col.* 2. ce qu'il dit des qualitez du muſc & de l'emploi qu'on en doit faire, 487. *col.* 2

HIAO VANG, Empereur, ſa paſſion pour les chevaux, 12

Hiao tſao tong chong, deſcription de cette plante, ſes vertus, 490. *& ſuiv.*

Hia yang, ſon reſpect & ſes ſoins pour ſon pere & ſa mere, 208

Hien, poûs qui a un mouvement de trémulation longue, 388. Ce qu'il dénote, 388. *col.* 2

Hien tchu, Préſident d'une Doüane, fait punir un Valet, qui avoit décelé ſon Maître, 205

Hing pou, ſignification de ce nom, 91

Hiſtoire canonique de la Chine, Empereur par lequel elle commence, 6. *n.*

Hiſtoire Chinoiſe; ce qu'elle dit de la Religion Chrétienne, 66

Hiſtoire Chinoiſe; ſur quels Memoires elle eſt compoſée, 291. *& col.* 2

Hiſtoire d'un ami ſolide & déſintereſſé, 194

— d'un Médecin charitable, 195. *col.* 2

— d'un riche charitable, 195. *col.* 2

— ſur le même ſujet, 196

— d'une jeune veuve qui ſéchoit le tombeau de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 546 sur 577

de ſon mari, 328. Morale en vers ſur ce ſujet, 329. de *Ouang ſun*, 334. Morale en vers ſur cette Hiſtoire, 336

Hiu, gagné par ſa femme *Candide* à la Religion, eſt baptiſé deux ans avant ſa mort, 77. *col.* 2

Hiu, Magiſtrat de *Tang yang*, montre ſon zèle pour le peuple au peril de ſa vie, 187. *col.* 2

Hiuen ou, Divinité Chinoiſe; ſes fonctions, 58. *col.* 2

HIUEN TSONG, Empereur, honneur qu'il rend à *Lao kiun*, auteur de la ſecte des *Tao ſſeë*, 17. *col.* 2. Pourquoi obligé de s'enfuir honteuſement dans les montagnes de la Province de *Sé tchuen*, 54

Hiu ki, ce que c'eſt, 45. Son action, 45. & *col.* 2

Hoai; (le poûs) ce qu'il ſignifie, 388. *col.* 2

Hoai tchi hou, Miniſtre d'Etat eſt puni de ſon ingratitude, 222. & *ſuiv.*

Hoai king, Ville, où ſe trouve la bonne racine de *Ti hoang*, 521. *col.* 2

HOAI TSONG ou TSONG THING, monte ſur le Trône; favoriſe le Pere Schaal, 82. eſt aſſiegé dans ſa Capitale & réduit à ſe donner la mort, 82. *col.* 2

Hoang fang, ou *Recettes lentes*, quand il faut en uſer, 457. *col.* 2

Hoang ki, plante, ſon effet pris avec le *Gin ſeng*, 464

Ho chang, à qui les Chinois donnent ce nom, 19. *col.* 2

HOEI HANG, Empereur, nom qu'il donne aux *Tao ſſeë*, 118. Pourquoi réduit en eſclavage, 54

HOANG TI, Empereur, quelle fut ſa pieté envers *Chang ti*, 6. *col.* 2. Ce qui le détermina à choiſir ſon fils pour ſucceſſeur, 7. a le premier donné aux Empereurs les ornemens dont ils ſe parent, 57. a redigé la Médecine dans un Corps de ſcience, 437

Ho loan, pronoſtics dans cette maladie, 403. *col.* 2

Ho lun; effets de ſa pieté filiale, 202. *col.* 2

Homme; procedé de l'honnête homme, 153. L'homme convaincu de ſon prétendu mérite, ne s'attire que du mépris, 160. *col.* 2. Celui qui n'a pas eſſuyé de grandes traverſes ne connoît pas les douceurs d'une vie tranquille, 161. Celui qui eſt fier de ſon rang & de ſon pouvoir eſt comparé à un homme aſſis ſur un brillant monceau de glace que le Soleil fond, 166. *col.* 2. Son partage, 513. *col.* 2

Hong (le poûs); ce qu'il dénote, 388. *col.* 2

Hong king; quel eſt, ſelon lui, le tems de cüeillir les choſes qui entrent dans la compoſition des remedes, 427. Selon lui, il faut préparer les remedes ſelon la diverſité des maladies, 448

Hong vou, Fondateur de la Dynaſtie *Ming*, punit la flatterie de quelques-uns de ſes Miniſtres, 254. *col.* 2

Horoſcopes (tireurs d'); ce qu'ils débitent ſur les huit Lettres qui compoſent l'an, le mois, le jour, & l'heure de la naiſſance, 40

Hou ho, ce qu'il conſeille ſur la boiſſon du thé, 477

Hou li tſing, ce que les femmes idolâtres appellent ainſi, 51. *n.*

Huile d'*Ou kieou*, ſes qualitez, & ſes effets ſurprenans; 506

Hydropiſie, qui eſt une enflure ſuperficielle, cauſée par une humeur ou vapeur nontante, qui rend la reſpiration difficile; ſes pronoſtics par le poûs, 431. Recette pour la guérir, 471. *col.* 2

Hydropiſie aqueuſe; ſes pronoſtics par le poûs, 429. *col.* 2

Hygromettre préſenté à l'Empereur *Cang hi* par les Miſſionnaires, 270. Sa deſcription, 271. *col.* 2

I.

JACQUES (Don) gouverne l'Egliſe des Montagnes de Malabar en qualité de Métropolitain de l'Inde & de la Chine, 65. *col.* 2

Idolâtrie, quand & par qui introduite à la Chine, 14. *col.* 2

Jéſuites (les Peres), calomnies groſſieres qu'on publie en Europe contre ces Peres, 104. *col.* 2. attaquez de tous côtez, 110. réfutent avec moderation les injures & les calomnies de leurs ennemis, 120. L'apologie de leur conduite paſſe pour un refus de ſoûmiſſion aux Decrets du Pape, 121. Déclaration que leur Général préſente au Pape, 121. *col.* 2

Jeuneſſe; comment il faut lui donner les premieres inſtructions, 156

Jeûneurs, quel eſt leur Chef & leurs aſſemblées; comment ils obſervent leur jeûne, 26. *col.* 2. Pourquoi ils n'ont pas grande peine à garder cette abſtinence; 27

Ignorance, en quoi conſiſte celle de la Nation Chinoiſe, 39. *col.* 2. Ce qui contribuë à l'entretenir, 40

Inaction, en quel tems nuiſible à la ſanté, 520

Incommodités, comment il faut traitter celles qui ſont cauſées par les vents & l'humidité, c'eſt-à-dire, par quelques humeurs froides, 451. *col.* 2. Recette pour guérir les incommodités invétérées de la reſpiration, 469. *col.* 2.

Indolence, réflexions ſur ce défaut, 234

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 547 sur 577

Innocent XI. envoye un Bref au P. Verbieſt, 95. *& ſuiv.*
Inſectes, comment ils ſe produiſent, 44. *n.* Recette pour détruire ceux qui cauſent les douleurs des dents, 489. *col.* 2.
Inſtruction morale tirée de la conſtruction de deux caracteres Chinois, 222
Inſtructions appuyées d'exemples, 230
Inſtructions morales, 252
Inſtrumens de Muſique, quels ſont ceux que les Chinois ont inventez; leur deſcription, 266. *col.* 2. *& ſuiv.*
Intempérance, maxime ſur celle de la Langue, 244
Inteſtins, ou Entrailles dans leſquels les Chinois mettent la chaleur vitale, ſont au nombre de ſix, 380
Intorcetta (le Pere) Miſſionnaire Jéſuite, eſt cité à divers Tribunaux; confeſſe publiquement le nom de Jeſus-Chriſt, 105
Ioghi, à qui les Indiens donnent ce nom, 19. *col.* 2.
Jours, leur diviſion chez les Chinois, 278. *col.* 2.
Juifs (les) ſont en fort petit nombre dans la Chine, 64. *col.* 2.

K.

KANG, ſignification de cette lettre, 48. *col.* 2.
KANG VANG, Empereur, avoit tant de religion pour *Chang ti*, qu'on diſoit qu'il n'y avoit point d'autre Empereur à la Chine que cet Etre ſuprême, 11. *col.* 2.
KAO, fils & ſucceſſeur de l'Empereur *Tai tſong*, favoriſe le Chriſtianiſme, & fait bâtir des Temples au vrai Dieu, 68
KAO TSONG, Empereur, ayant fait d'inſtantes prieres au *Tien* pour obtenir un *Colao* éclairé, *Chang ti* lui fait voir en ſonge celui qui lui étoit deſtiné, 14. embraſſe la doctrine de *Fo*, & remet le gouvernement de l'Empire à ſon fils adoptif, 28. *col.* 2. Viſion qu'il eut, 56. *col.* 2.
Kegler (le Pere) Préſident du Tribunal des Mathématiques; ce qu'il rapporte de l'Aſtronomie Chinoiſe, 273. *col.* 2.
Ki, ce que c'eſt, 47. *col.* 2. 517. *col.* 2. 518. Différentes ſignifications qu'on peut donner à ce mot, 385. *col.* 2.
Kia chu, quel eſt cet arbre; ſa deſcription, 461
Kia meou, diſtinctions différentes qu'il fait du *Gin ſeng* de *Tſſeë toen*; de celui de *Pe tſi*; de celui de *Leao tong*; de celui de *Corée*; de celui de *Sin lo*; deſcription qu'il en fait, 462
Kia mou, marché; quel eſt le proverbe commun de ce marché, 447. *col.* 2.
Kiang ſi, 173. voyez *ſa deſcription au premier Tome.*
Kiao, quel eſt cet oiſeau, 219
Kié, Tyran, pourquoi détrôné, 9
Kié, ce que dénote ce poûs, 388. *col.* 2.
Kien tchang (le Gouverneur de) parti qu'il prit en faiſant bâtir ſon Palais pour ſe défendre de l'Egliſe des Jéſuites, & en rompre les influences, 41
Kien tié, troiſiéme femme de l'Empereur *Ti ko*; fils qu'elle eut, 7. *col.* 2.
Ki fang, ou *Recettes lentes*; quand il faut les employer, 455. 458. *col.* 2.
Ki ho, Miſſionnaire, honoré de l'Empereur, 68. *col.* 2.
Kii fang, dans quelles maladies employé, 458. *col.* 2.
Ki lié, fils de l'Empereur *Ti ko* & de la Reine *Kien tié*, 7. *col.* 2.
Kin, Lettré, comment récompenſé de ſa modeſtie & de ſa pudeur, 199. *col.* 2.
Kin, poûs qui a un mouvement de trémulation courte & ſerrée, 388. Ce qu'il dénote, 388. *col.* 2.
King, quels ſont ces Livres, 13
King (le Roi des) fuyant après une défaite paſſe l'*Yang ſe*, profonde riviere, ſes chevaux n'ayant de l'eau que juſqu'aux ſangles, 62. *col.* 2. *& p.* 63
King, Oiſeau réel ou fabuleux, 219
KING VANG, Empereur, eſt averti par un de ſes Miniſtres de la ruine prochaine du Royaume de *Tſao*, & de la fin tragique qui devoit terminer ſes jours, 14
King hien, remede ſouverain pour guérir le téneſme, 418
Kin ko, Médecin de *Chan yu*; comment récompenſé de ſa grande charité, 200. *& col.* 2.
Kin kou, ſes belles qualitez & ſon beau caractere, 259
Kin tou, ſeconde femme de l'Empereur *Ti ko*; fils qu'elle eut, 7. *col.* 2.
Kio loan, maladie; ſes pronoſtics & ſes remedes, 429. *col.* 2.
Ki pé cao, Médecin; ce qu'il dit des maladies anciennes & nouvelles; des remedes qu'on y doit employer, 446. *col.* 2. Son ſentiment ſur les maladies prochaines & éloignées, & des différens remedes dont il faut uſer dans certaines maladies, 454. *& ſuiv.* Remedes dont il uſoit pour reſtaurer ou fortifier la région ſupérieure, 457. *col.* 2. & la région inférieure, 458. Ce qu'il faut faire, ſelon ce Médecin, lorſqu'on ne peut guérir une maladie par le *Ki fang*, ou *Recettes* impaires, 459
Ki tſe, nom d'un Prince du Sang, ſage & vertueux, 251
Kiu (Thomas) Viceroi de la Province de *Quang ſi*, & Luc *Tchin* Généraliſſime des

troupes Chinoiſes, tous deux Chrétiens, défont & mettent en fuite les Tartares, 82. *col.* 2.
Kiu gin, dégré de Littérature, 196
Koang fang, ou *Recettes lentes*, quand il faut s'en ſervir, 455
Koffler (le Pere André) Jéſuite, adminiſtre le Baptême à l'Impératrice mere, & à la premiere femme de l'Empereur *Yung lie*, & à ſon fils aîné, 83
Kong, quel eſt ce titre d'honneur, 201
Kong, quand donne-t-on ce nom au poûs, 388
KONG VANG, Empereur, ce qui en eſt dit dans le *Chi king*, 12
Kouang, pere de *Lao tſe*; ce qu'il étoit, 49
Kouan yun tchang, témoigne par les monumens écrits de ſa main, qu'il connoiſſoit Jeſus-Chriſt, 65 *col.* 2. & *p.* 66
Kcu fang tchou, comment il en agit avec un de ſes voiſins qui le voloit, 201. & *col.* 2.
Kou hoai nguen s'étant révolté contre l'Empereur, eſt égorgé par ſa mere à cauſe de ſa rébellion, 218
Kou ouen, nom d'un ſolitaire qui s'étoit retiré dans des Montagnes déſertes; pourquoi mandé à la Cour, & réputé Prophéte; ſon hiſtoire, 220. & *ſuiv.*
Kouo tſu y, Officier de guerre; ſa ſage réponſe à ceux qui vouloient l'aigrir contre ſon Prince, 236. *col* 2.

L.

LAIT de Chameau, quels ſont ſes effets dans la Médecine, 484. *col.* 2.
Lamas, à qui les Tartares donnent ce nom, 19. *col.* 2.
Langues, réflexions ſur les mauvaiſes, 242. *col.* 2. & 243
Lanterne magique, ce qui a donné lieu à ce nom, 269. *col.* 2.
Lao kiun, Auteur de la Secte des *Tao ſſëe*, 16. 48. Sa naiſſance extraordinaire; ſes Livres; ſa morale, 16. Honneurs que lui firent les Empereurs ſes ſectateurs, 17. *col.* 2.
Lao tſe, inſtructions qu'il faiſoit à ſes Diſciples, 48. Eſtime qu'il faiſoit du *Yeou*, ou de ce qui eſt mol, 48. *col.* 2. Précis de ſon hiſtoire; ſurnom que donne le Peuple à ſon fils, 49
Lao tſe, ou l'enfant vieillard, pourquoi ainſi nommé, 326. découvre à ſon Diſciple les plus profonds myſteres de ſa doctrine, 326. *col.* 2.
Larcins (les petits) conduiſent ordinairement à de plus conſidérables, 171
Laſſitude, recette pour la faire ceſſer, 487. *col.* 2.
Lavement, ſon uſage n'a été connu des Médecins Chinois que par le moyen des Médecins de *Macao*, 382
Laurifice (le Pere) adminiſtre les derniers Sacremens à la veuve *Candide*, 78. *col.* 2.
LEANG OU TI, Empereur; pourquoi réduit à mourir de faim à *Tai tching*, 54
Leang tao hong king, extrait de ſon *Pen tſao*, 453
Leang yen quang, Juge de *Siang tcheou*, donne un grand exemple de douceur & de zéle, 186
Lecture, quelle eſt la fin qu'on doit ſe propoſer en liſant, 169
Leou, pauvre homme; comment récompenſé de ſa bonne foi, 261. *col.* 2.
Leou gin tchin, Commandant d'un corps de troupes à *Cheou tcheou*, donne un exemple de ſévérité en fait de diſcipline militaire à l'égard de ſon fils, 216
Leou y, originaire de *Vou yn* donne des marques d'une charité déſintereſſée, 197. & *ſuiv.*
Les cinq Volumes, quels ſont ces Livres, & ce qu'ils diſent de l'origine de la Monarchie, 2. & de la Religion des anciens Chinois, 2. *col.* 2.
Lettre écrite au Pape au nom du Supérieur & Directeur du Séminaire des Miſſions étrangeres de Paris; ſon contenu, 119
Lettres, l'amour qu'on doit avoir pour les Lettres, 151
Lettrez, plaintes continuelles qu'ils font ſur la corruption du ſiecle & l'oubli des anciens monumens, 33. doivent être partagez en deux Sectes, 37. *col.* 2. Il y en a qui ſe forment un ſyſtême de toutes ſortes de Sectes, 38. *col.* 2. Déclament contre les fauſſes divinitez, 39. Préſentent *des Requêtes remplies de calomnies* au nouvel Empereur contre les prédicateurs de l'Evangile, 126
Li, ce que c'eſt, 31. & *col.* 2. 38. 47. *col.* 2.
Li, célebre Mandarin, fait une proteſtation publique qu'il embraſſe la Foi de Jeſus-Chriſt, 75. *col.* 2. & *p.* 76
Li, expoſition des poûs ainſi nommez, 394
Libertins, comparaiſons qu'on fait des jeunes gens qui s'adonnent au libertinage, 219
Li chao kiun, Docteur de la Secte des *Tao ſſëe*, 17
Li ché tchin inventeur de la Medecine Chinoiſe, 437. Ce qu'il dit de la diverſité des Plantes médécinales, des différens climats

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 549 sur 577

qui les produiſent, & des ſaiſons propres pour les cüeillir, 447. des remedes & de leur vertu, 450. des drogues & des remedes tirez des arbres & des plantes, & ſurtout de ceux qui ſervent à reparer les forces, 453. Combien, ſelon lui, il faut mettre d'eau avec une once de drogue, 454
Lieou mong, Général d'Armée; on lui éleve des Temples, 35. *col.* 2
Lieou tao tché, foudre de guerre, 63
Li hin; ſa pieté filiale à l'égard de ſa mere aveugle, 209. *col.* 2
Li hoen y tchi, voyez *Maladie*.
Li ki, ce que ce Livre appelle les Fêtes de la reconnoiſſance envers le *Tien*, 61
Li kong kien, comment récompenſé de ſa charité, 262
Li ling ſi, ce qu'il dit du thé qu'on boit, quand après avoir bû du vin on eſt alteré, 477
Li kio combat pour ſon Prince contre ſon pere, Chef des rebelles, 218. *col.* 2
Li lou, plante contraire au *Gin ſeng*, 463. *col.* 2. 464. Sa préparation, 464
Li ngan chen, premier Préſident d'un grand Tribunal, fait des refléxions inſtructives ſur une petite avanture qui lui étoit arrivée, 240. & 241
Liouen tſe, Philoſophe, ce qu'on lit parmi les inſcriptions de ſa ſalle, 248
Li pou, ce que c'eſt, 106. *col.* 2
Li tchi ou *Teneſme*, voyez *Teneſme*.
Li tchong renvoye ſa femme pour l'avoir porté à ſe ſéparer de ſes freres, 206
Li ting fei, pourquoi ce Médecin défend d'approcher le muſc du nez, 487
Liu, Philoſophe, ſa ſage réponſe, 239
Liu, Habitant de *Vouſi*; ſon hiſtoire, 292. & *ſuiv.* Morale de cette hiſtoire en vers Chinois, 299. 302. 303
LI VANG, Empereur, ce qui l'a fait déteſter, 12. & *col.* 2. obligé de prendre la fuite: 12. *col.* 2
Livres Chinois, comment ils ſe relient, 59. *n.* Livres dont on uſoit du tems de Confucius & de *Meng tſe*, 59
Liu tai; quelle fut ſon amitié pour *Siu yuen*, 258. *col.* 2
Li y, aſſaſſin; ſon hiſtoire, 306
Li yen, comment, ſelon lui, le *Gin ſeng* croît & doit être préparé, 463
Logique; quelle eſt celle des Chinois, 265
Lo han, ſignification de ce mot, 57. *col.* 2
Longobardi (le Pere) gouverne l'Egliſe de *Chao tcheou*, 73. eſt gardé à vûë, 80. *col.* 2
Lou, ſignification ſelon la Philoſophie Chinoiſe, 134. *col.* 2. *n.*
Lo ouey te, Mandarin de *Nin koué*; ſa liberalité pour les pauvres, 199
Lou in, ce que c'eſt, 23
Louis XIV. envoye des Mathématiciens dans tous les Ports de l'Ocean & de la Méditerranée, en Angleterre, en Danemarck, en Afrique, & aux Iſles de l'Amérique pour y faire des obſervations, 96. Son zèle pour la Foi, 114. Pâtes médicinales qu'il faiſoit diſtribuer, 114. *col* 2
Louis XV. ſon zèle pour l'établiſſement de la Foi, 114 & *col.* 2
Lou pang, Mandarin, d'une grande probité, Gouverneur de *Tchang té*, aime mieux ſe taire & ſouffrir la perte de ſa Charge, que de perdre deux ou trois honnêtes gens, 204
Loui tſou, femme de l'Empereur *Hoang ti*, nourriſſoit elle-même des vers à ſoye, & employoit leur ſoye aux Ornemens deſtinez aux ſacrifices, 6. *col.* 2
Lou tcheou, voyez *Chang tang*.
Lou tong, quel eſt cet arbre, 460
Louvois (M. de) demande aux Superieurs des Jéſuites des Mathématiciens de cet Ordre pour aller faire des obſervations, 196
Luxe puni dans un Empereur, 233. *col.* 2. diſcours ſur ſon abus, 233. & 235. Refléxions ſur le luxe, 234

M.

MACAO; ſituation de cette Ville, 69. *col.* 2
Machine, dont l'artifice repréſentoit tout ce que la nature faiſoit voir dans le Ciel, 271
Machine hydraulique; ſa deſcription, 269. *col.* 2
Machine pneumatique; ſa deſcription, 270
Magiſtrats (les) ne doivent pas faire attention aux rapports de leurs Domeſtiques, 163. *col.* 2
Ma fa, ſignification de ce nom, 86. *col.* 2
Magalhaens (le Pere de), voyez *Buglio*.
Maigrot (M.) Vicaire Apoſtolique dans la Province de *Fo kien*, fait publier un Mandement, & députe M. Charmot à Rome, 119
Mahométans; comment ils ſe ſont établis & multipliez à la Chine, 64
Maiſon, maniere de bien gouverner ſa maiſon; quelles ſont les perſonnes auſquelles on doit interdire le gouvernement de la maiſon, 154. Quelles ſont les marques d'une maiſon bien reglée, 154. *col.* 2
Maiſons; précautions que les Chinois prennent en les bâtiſſant, 40. *col.* 2
Maiſons de Ville & de campagne, 157
Malade, comment on peut connoître s'il reviendra de ſa maladie, 389. *col.* 2. & *ſuiv.* Ce qu'il pronoſtique quand il ouvre la bouche, comme certains poiſſons, & ne peut

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 550 sur 577

ouvre la bouche comme certains poiſſons, & ne peut la fermer ; qu'il y a expiration forte, & preſque plus d'inſpiration, 433. Quand le malade a le dos roide & ſans mouvement, les yeux fixes & comme immobiles, regardant ſeulement vers un endroit ; que les lévres ſont ſeches & comme brûlées, le viſage enflé, bleuâtre, ou noir ; ſi le malade ſent par tout le corps comme une réplétion totale, & que le dos lui devienne violet, 433. Quand les pieds & les jambes manquent ſous un homme, & que les genoux lui enflent extraordinairement ; quand les jointures des membres perdent leur mouvement, & deviennent roides ; quand les lignes de dedans les mains ſe trouvent effacées ; quand il a les lévres noirâtres ; le froid aux dents, perte involontaire d'urine, horreur de toute nourriture ; quand les ongles du malade, tant aux pieds qu'aux mains, deviennent violets, puis noirs ; quand il eſt impatient & dit des injures à tout venant ; que les jointures perdent leur mouvement, 433. Quand il ſurvient peſanteur aux lombes, douleur au dos, inquiétude par tout le corps ; quand la peſanteur s'étend par tout le corps ; quand ſes urines ſont rouges, 433. *col.* 2.

Maladie où le malade a une toux ſéche, rend du ſang par la voye des urines ; eſt ſec & fort maigre ; ſes pronoſtics par le poûs, 431

Maladie, que les Chinois appellent *Lu hoen y tchi*, & les Portugais *peſadelo* ; recette pour la guérir, 469

Maladies mortelles quelles elles ſont, 468

Maladies, comment on peut les connoître & juger ſi elles ſont mortelles, 384. Celles cauſées par le poiſon, ſont de deux ſortes ; quels ſont les dianoſtics & les pronoſtics dans les maladies cauſées par un poiſon chaud ; remedes dont il faut uſer, 429. Quels ſont les dianoſtics & pronoſtics dans les maladies cauſées par un poiſon froid ; ce qu'il faut obſerver, 429. *colomne* 2. Pronoſtics par le poûs de celles cauſées par abondance & plénitude interne d'humeurs malignes ; & de celles cauſées par abondance & plénitude externe d'humeurs, & par une chaleur interne, 431. Comment il faut traitter celles qui viennent d'une cauſe froide, & d'une cauſe chaude, 456. cauſées par des vents, où l'on perd toute connoiſſance ; des petits enfans dont les excrémens ſont clairs comme de l'eau, recettes pour guérir ces maladies, 488. *col.* 2.

Maladies éloignées, remedes qu'il faut employer dans ces maladies, 455

Maladies prochaines ; de quels remedes il faut uſer pour les expulſer, 455

Mal caduc des enfans quand ils s'agitent en étendant & retirant leurs bras & les jambes ; recette pour le guérir, 472. *col.* 2.

Ma lin, ce que c'eſt, 463. *col.* 2.

Mandarin zelé pour le bien public, 187

Mandarin, quelles ſont leurs Divinitez, 39. Honneurs rendus à un Mandarin déſintereſſé, 193. Hiſtoire de la fermeté d'un de ces Officiers, 193. *col.* 2. Charité & déſintereſſement d'un, 194. Induſtrie d'un contre les vexations d'un Envoyé de la Cour, 256

Mandarins Tartares & Chinois ; leur conteſtation au ſujet du Calendrier, 286. *col.* 2. ſont au deſeſpoir d'être obligez de retrancher un mois de l'année courante, 287

Maniere (mauvaiſe) de fléchir un Prince irrité, 253. *& ſuiv.*

Maniere de bien vivre avec tout le monde, 224. *col.* 2.

Mantcheoux, conquérans de la plus grande partie de la Chine, exterminez par les Tartares Occidentaux, 62. *col.* 2. *n.*

Mao ven ſi, ce qu'il rapporte de la Montagne *Mong chan*, fameuſe pour le Thé, 475. *col.* 2.

Martinez (le Pere) Miſſionnaire Jéſuite, expire ſous la baſtonnade, 81

Martini (le Pere) Miſſionnaire Jéſuite, arrive à *Macao* avec pluſieurs Miſſionnaires, 87. part pour Rome, 117 *col.* 2.

Maſtication, voyez *Remedes*. Effets de la maſtication lente, 515. *col.* 2.

Ma tchi, ce qu'il dit de ceux qui font ſecher à l'ombre les choſes médecinales, 447

Mathématiciens (les) pourquoi ils obſervent nuit & jour le Ciel, 278

Maux de cœur, recette pour les guérir, 479. *col.* 2. 488. *col.* 2. 500

Maximes pour le tems des adverſitez, 238

Maximes pour le bon gouvernement, 242

Maximes de morale, 198. 203. *col.* 2. 213. *col.* 2. *& ſuiv.* 223. *& col.* 2. 234. 244. *col.* 2. 245. 246. 247.

Méchans, comment on doit ſe comporter avec eux, 224. *col.* 2.

Médecin, ce qu'il faut faire pour être ſçavant Medecin parmi les Chinois, 380. Ce qu'ils doivent faire avant que d'entreprendre de traitter quelque maladie, 449. Ce qu'ils doivent obſerver ſoigneuſement dans les maladies, 450. & lorſqu'ils employent des remedes qui ont quelque qualité maligne ou véneneuſe, 450. *col.* 2.

Médecine, pourquoi ſon étude ſi recommandable parmi les Chinois, 373. n'a point été négligée parmi cette Nation, 379. En quoi conſiſte ſa ſcience, & ſon uſage chez

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 551 sur 577

cette nation, 382. & 383. *col.* 2. En quoi conſiſte ſa bonté, 444 *col.* 2.
Médecins Chinois ; habileté d'un dans la guériſon d'un Miſſionnaire 282. *col.* 2. & *ſuiv.* Ce qu'ils diſent ſur *Gin*, qui ſignifie homme, 379. *col.* 2. n'ont aucune connoiſſance de la Phyſique ni de l'Anatomie, & par conſéquent ne connoiſſent l'uſage des parties du corps humain, ni les cauſes des maladies ; quels ſont ceux qui ſont les plus eſtimez parmi les Chinois ; pourquoi ils n'ont pas fait le même progrès dans cette ſcience que nos Médecins d'Europe, 379. Admettent deux principes naturels de la vie, 379. *col.* 2. ont cherché dans le corps des indices exterieurs qui puiſſent faire connoître les diſpoſitions intérieures de ſes parties ; quelles ſont leurs opinions ſur l'humide radical & la chaleur vitale, 380. C'eſt par la difference de poûs qu'ils pretendent decouvrir les diſpoſitions de chacune des parties du corps, 381. *col.* 2. Raiſonnemens qu'ils font ſur les battemens du poûs ; prétendent connoître par les ſeuls battemens du poûs la ſource du mal, & en quelle partie il réſide, 382. Ce qu'ils font étant appellez chez un malade, 382. *col.* 2. & 383. ont acquis des connoiſſances dans cette ſcience qui ont quelque choſe de ſurprenant, 382. *col.* 2. Pluſieurs d'entr'eux ne fourniſſent point de remedes, mais ſe font bien payer de leurs viſites ; ce qui fait la fortune de beaucoup ; après avoir mis en uſage leurs décoctions de ſimples, & rendu la ſanté, ils employent les cordiaux pour extirper le mal juſqu'à ſa racine, 383. permettent l'eau cuite aux malades, mais interdiſent d'autres nourritures ; ſe contentent d'un honoraire modique pour leurs remedes & leurs viſites, 383. *col.* 2. diſtinguent trois foyers de la chaleur naturelle, 389. doivent être ſains & tranquilles pour tâter le poûs, 390. *col.* 2. Leur maniere de tâter le poûs, 465. *n.*
Médiſance, conſeils contre la médiſance, 223 & *ſuiv.*
Médiſans, quel eſt le moyen de leur fermer la bouche, 163. *col.* 2. Conduite qu'il faut tenir avec eux, 236. & *col.* 2.
Mélancolie, & l'oppreſſion de cœur ; recette pour la guérir, 468. *col.* 2.
Membres, les principaux du corps humain, ſelon les Médecins Chinois, 380
Ming ſin, vertus qu'il attribuë au muſc, 488
Ming tſeë, ce qu'il dit du *Chang ti*, 56. *col.* 2.
Meres (les) doivent nourrir leurs enfans ; devoirs de celles qui ne les nourriſſent point, 133. *col.* 2. Peines & ſoins qu'elles ſe donnent pour leurs enfans, 139
Métempſycoſe (la créance de la) par qui introduite dans l'Empire, 2. 49. *n.* Quel a été le but de ſes Sectaires, 22. Effets que produit cette erreur dans ceux qui en ſont infatuez, 52
Mezzabarba (Charles-Ambroiſe) Patriarche d'Alexandrie, & Légat du ſaint Siége à la Chine, arrive à *Canton*, 122. Comment reçu de l'Empereur, 122. *col.* 2. & *ſuiv.* fait une Ordonnance pour ſervir d'inſtruction aux Miſſionnaires ; part pour retourner en Europe, 124
Ming men, ce que c'eſt, 384. *col.* 2.
MING TI, Empereur, Secte qu'il introduiſit à la Chine, 19
Ming y pié lou, extrait de ce Livre, 453
Miniſtres des Idoles, ſtratagêmes dont ils ſe ſervent quand ils initient quelqu'un à leurs myſteres, 54
Miſere ſoulagée à propos, 201. *col.* 2.
Miſſionnaires (les) demandent à l'Empereur *Cang hi* la ſignification du *Tien* & du *Chang ti* ; réponſe de ce Prince, 33. ſont exilez, 81. rappellez, 82. Pourquoi maltraittez & chaſſez de nouveau, 90. rappellez, 92. préſentent un Placet à l'Empereur, 108. 109. & *ſuiv.* Réponſe qu'ils en reçoivent, 110. Quelle fut leur déſolation en apprenant que l'Empereur avoit ſigné l'Arrêt, qui proſcrivoit la Religion Chrétienne de la Chine, 111. ont recours au Prince *So ſan*, qui s'employe fortement en leur faveur, 111. *col.* 2. Font prendre du *Quinquina* à des malades febricitans qu'ils guériſſent, & en donnent enſuite à l'Empereur pour la fievre, qui s'en trouve parfaitement bien, 115. Leurs diſputes au ſujet de quelques cérémonies, 117. & *ſuiv.* Mouvemens qu'ils ſe donnent pour arrêter l'exécution de l'Arrêt prononcé contre la Religion Chrétienne, 127. ſont chaſſez indiſtinctement de leurs Egliſes & conduits à *Peking* ou à *Canton*, 127. *col.* 2. Leur capacité dans les ſciences de l'Europe ſert beaucoup à accréditer leur miniſtere, & à faire eſtimer la Religion Chrétienne, 268. Font à l'Empereur *Cang hi* préſent d'une machine Pneumatique, 270. Sont chargez de compoſer le Calendrier Chinois, 279. *col.* 2. Ce qui donne lieu à leur rétabliſſement, & fait ceſſer la perſécution contre la Religion Chrétienne, 281. *col.* 2. & *ſuiv.*
Miſſions, quel étoit leur état à la mort de l'Empereur *Cang hi*, & quel il eſt à préſent ; moyens dont les Miſſionnaires ſe ſervent pour entretenir la Foy dans une Miſſion autrefois ſi floriſſante, 127. *col.* 2
Modéles, quels ſont ceux qu'il faut ſe pro-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 552 sur 577

poſer, 244
Modération, du milieu qu'il faut tenir en toutes choſes, 178. La garder dans les deſirs, eſt un trait de ſageſſe, 224. Exemple d'une grande modération, 238. Autres exemples, 238. *col.* 2. 239 & 240
Mo heou lo, fils de *Fo* ou *Foë*, 19. *col.* 2.
Mois, leur diviſion chez les Chinois, 278. *col.* 2.
Monde, idée qu'on en doit avoir, 174
Mong chan, Montagne de la Province de *Chan tong*; ſa deſcription, 475. *n.*
Monument autentique qui prouve que vers le ſeptiéme ſiécle un Patriarche des Indes avoit envoyé des Miſſionnaires à la Chine, 66. Quand & comment découvert, 66. *col.* 2. Ce que contient le diſcours gravé ſur ce monument, 67. & *col.* 2. & *p.* 68. & *ſuiv.*
Mo kia yé, Diſciple chéri de *Fo* ou *Foë*; ce qui lui eſt ordonné par ce dernier, 20. *col.* 2.
Morale en vers Chinois ſur un trait d'hiſtoire rapporté par le Pere Dentrecolles, 304. ſur l'hiſtoire de *Tchouang tſe*, 325. 326. 329. 336. 337. 338. ſur le mariage, 338
Morale des anciens en vers Chinois ſur la maniere dont le Laboureur cultive ſon champ, 326
Moralez (le Pere) Miſſionnaire Dominicain, député à Rome au ſujet des Miſſions, 117. *col.* 2.
Mort, l'eſpérance de l'éviter attira un grand nombre de Mandarins à la Secte des *Tao ſſeë*, & ſur-tout des femmes, 16. *col.* 2. Dénuement qu'elle cauſe, 229. Son incertitude, 229. *col.* 2.
Morſures de chiens, recette pour les guérir, 473
Morſures de rats, recette pour les guérir, 489. *col.* 2.
MO VANG, Empereur, ſon reſpect pour le *Chang ti*, 12
Mo ye, mere de *Fo* ou *Foë*, 19. Rêve qu'elle eut lorſqu'elle conçut, 19. & *col.* 2.
Muſc, ſa préparation; ſa ſaveur, 487. Sa vertu & ſes uſages dans la Medecine, 487. *col.* 2.
Muſique, quelle eſt celle des Chinois; n'eſt guéres en uſage que dans les Comedies, dans certaines fêtes, aux nôces & autres pareilles occaſions, 265. *col.* 2. En quoi elle conſiſte, 266

N.

NAISSANCE d'un fils, comment célebrée par les Chinois, 133. & 134
Nan hiong, Ville de la Chine fort conſidérable, 72. *Voyez ce qui en eſt dit au premier Tome.*
Nan tcheou yue tchi, ou Livre qui traitte des choſes rares; ce qu'il dit des effets du *Hai ma* dans la Médecine, 484
Nation Chinoiſe, quoiqu'elle ait toûjours eu beaucoup de vénération pour ſes Empereurs, & autres grands Miniſtres, elle s'eſt contentée de marquer leurs noms dans des Tablettes, & n'a rendu ſon culte qu'à l'Etre Suprême, 15. *col.* 2. Naturellement orgueilleuſe, elle ſe croit la plus ſçavante du monde; comment déſabuſée, 268
Nations (comment des) entieres ſont devenues idolâtres, 15
Na to, femme de *Fo*, & mere de *Mo heou lo*, 55. *col.* 2.
Nature, ce qui aide à la former, 46. *col.* 2. Quelles ſont ſes opérations ſelon la Philoſophie de quelques Chinois, 48
Navarrete (le Pere) Miſſionnaire Dominicain à la Chine, ſe range à l'avis commun ſur quelques cérémonies Chinoiſes qu'il abandonne; revenu en Europe, 118. *col.* 2. rend témoignage de l'habileté des Jéſuites dans la Langue Chinoiſe, 119
Négociant riche de *Nan hiong*, s'attache au Pere Ricci Miſſionnaire Jéſuite, eſt baptiſé, & devient l'Apôtre de ſon Pays, 72
Néophytes Chinois, expoſez à de rudes épreuves par la malignité des Bonzes qui leur ſuſcitent pluſieurs perſécutions, 79. *col.* 2. Envoyent le Pere Michel Boym Miſſionnaire Polonois à Rome, 183. *col.* 2.
Ngheou fang, ou *Recette paire*, de pluſieurs ſortes; ſa compoſition, 458. *col.* 2.
Ngo kiao, eſpece de colle; ſa deſcription; comment elle ſe prépare, 494. *col.* 2. Ses vertus dans la Médecine, 495
Nien fong; moyens qu'il trouva pour accorder deux freres qui étoient en procès, 255. & 256
Ning po, Port ſur la mer Orientale de la Chine, vis-à-vis du Japon, 97
Noë, ſes deſcendans ſont crus Fondateurs de la Monarchie Chinoiſe; ce qu'ils enſeignerent à leurs enfans, 2
Nonce (Monſeigneur le) en France, témoigne au Pere Fontaney la ſatisfaction que la ſacrée Congrégation avoit de la conduite des Peres Jéſuites à la Chine, 104. Lettre qu'il lui adreſſe par ordre de la ſacrée Congrégation pour les remercier des ſervices importans qu'ils rendoient à la Religion, 104. *col.* 2
Nourrices, quels ſont leurs devoirs, quelles doivent être leurs manieres; leurs qualitez & leur caractere, 133. *col.* 2.
Nouveautez étrangeres; ce que les Chinois entendent par ces termes, 105

Nuit, comment les Chinois la diviſent, 470. *n.* Comment il en faut régler le repos, 523

O

OBSERVATIONS génerales ſur le poûs, à quelque bras, & à quelque endroit qu'on le tâte, 418
— ſur le poûs du carpe gauche, qui eſt propre du cœur, 418
— ſur le poûs de la jointure du poignet gauche, poûs qui eſt propre du foye, 418. *col.* 2
— ſur le poûs de l'extrêmité du *Cubitus* gauche, poûs qui eſt propre du rein gauche, 418
— ſur le poûs du carpe droit, poûs qui eſt propre du poûmon, 419
— ſur le poûs de la jointure du poignet droit, poûs qui eſt propre de l'eſtomach, 419
— ſur le poûs de l'extrêmité du *Cubitus* droit, poûs qui eſt propre du rein droit, 419. *col.* 2.
— ſur les ſept poûs, dits *Piao*; c'eſt-à-dire, externes, & plus ſenſibles en comparaiſon des autres, 420
— ſur le poûs, dit *Fou*, ſuperficiel, ſurnageant, & ſes différentes indications, 420
— ſur le poûs dit *Kong*, & ſes indications, 420. *col* 2
— ſur le poûs dit *Hoa*, gliſſant, & ſes indications, 420. *col* 2
— ſur le poûs dit *Ché*, plein, & ſes indications, 421
— ſur le pouls dit *Hien* de trémulation longue, & ſes indications, 421. *col.* 2
— ſur le poûs *Kin*, trémuleux court, & ſes indications, 421. *col.* 2
— ſur le poûs *Hong*, regorgeant, & ſes indications, 422. *col.* 2
— ſur les huit poûs nommez *Li*, plus internes & moins ſenſibles, 422
— ſur le poûs dit *Ouei*, petit, & ſes indications, 422
— ſur le poûs *Tchin*, plongé, profond, & ſes indications, 423
— ſur le poûs *Ouan*, modérément lent, & ſes indications, 423
— ſur le poûs *Sæ*, aigre, & ſes indications, 423. *col.* 2
— ſur le poûs *Tchi*, tardif, pareſſeux, & ſes indications, 424
— ſur le poûs *Fou*, fuyant en bas, & ſes indications, 424
— ſur le poûs *Siu*, moüillé, ou bien liquide, fluide, & ſes indications, 424. *col.* 2.
— ſur le poûs *Yo*, foible, & ſes indications, 425
Obſervations ſur les neuf poûs, dits *Tao* & leurs indications, 425
— ſur le poûs *Tchang long*; ſon indication; ſon remede, 425
— ſur le poûs *Toan*, court; ſon indication, ſon remede, 425. *col.* 2
— ſur le poûs *Hiu*, vuide ou épuiſé, ſon indication, 425. *col.* 2. ſon remede, 426
— ſur le poûs nommé *Tſou*, ſerré, preſſé; ſon indication; ſon remede, 426
— ſur le poûs *Kié*, embroüillé, embarraſſé; ſon indication; ſon remede, 426
— ſur le poûs *Tai*, qui ſignifie ſucceſſion, changement de génération, ſubſtitution & ſon indication; ſon remede, 426
— ſur le poûs *Lao*, dur; ſon indication; cette maladie eſt incurable, 426. *col.* 2
— ſur le poûs *Tong*, mobile; ſon indication; cette maladie demande un habile Médecin, 426. *col.* 2
— ſur le poûs *Lié*, fin, délié; ſon indication, 426. *col.* 2. Comment il ſe guérit, 427. *col.* 2
Obſervatoire près de *Nan king*; deſcription de ce bâtiment, des édifices & des inſtrumens propres à obſerver, 274. *col.* 2. *& ſuiv.*
Obſervatoire de *Peking*; deſcription qu'en donne le Pere le Comte, & des diverſes machines à l'uſage de ce laboratoire, 287. *col.* 2. *& ſuiv.*
Oei vou kong, vieillard âgé de quatre-vingt-quinze ans; occaſion de l'Ode qu'il faiſoit chanter tous les jours à la porte intérieure de ſon Palais, 12
Oeufs qui ſe donne le troiſiéme jour de la naiſſance d'un enfant, fête chez les Chinois, comment célébrée, 134
Olo puen part de Judée; quand il arriva à la Chine; ſa loi eſt examinée; Edit publié en ſa faveur, 68
O mi to fo, invocation des Sectaires de *Fo*; quelles ſont ſes vertus, 20. *col.* 2. 23. *col.* 2. 25
Oppreſſion de cœur, voyez *Mélancolie.*
Oppreſſion de poitrine cauſée par quelque intempérie que ce ſoit; ce qu'on en peut juger par le poûs, 431
Orgueilleux humilié, 221. *col.* 2
Orifice de l'eſtomach; quelles ſont ſes fonctions, 391. *col.* 2
Orphelin (le petit); voyez *Tchao chi cou ell.*
Os d'élephant, leurs effets dans la Médecine, 482
Ou, ce que c'eſt, 46
Ouan, ce que c'eſt, 192. *n.*
Ouan, ce que marque ce poûs, 388. *col.* 2
Ouang aſſaſſin, ayant échappé par argent le châtiment qu'il méritoit, n'évite pas la Juſtice Divine; ſon hiſtoire, 306. *& ſuiv.*
Ouang lettré; ſon hiſtoire, où l'on voit que le

le vice eſt puni & la vertu récompenſée, 310. *& ſuiv.* Morale en vers Chinois de cette hiſtoire, 310. 311. 312. 321
Ouang chou ho, Auteur d'un Traitté ſur le poûs, 383. *col* 2
Ouan gin fang, homme très-riche & très-attentif aux beſoins des pauvres honteux, 202. *col.* 2. Moyens dont il uſoit pour ſoulager leurs miſeres, 203
Ouang lan pien, ſa patience & ſa modération à ſouffrir les injures, 236
Ouang ping, ſon aphoriſme ſur les maladies du poûmon, du cœur, de la ratte, du foye, des reins, 457. *col.* 2
Ouan ſou Médecin; de quels remedes il uſoit pour guérir les maladies du foye & des reins, du cœur, & du poûmon, 457
Ouang y tſin, jeune étudiant, tombé entre les mains des rebelles, ſauve l'honneur de la femme d'un de ſes amis, qui avoit auſſi été enlevée par les revoltez, 200
Ouei; quand eſt-ce que le poûs eſt ainſi nommé, 388. Ce qu'il dénote, 388. *col.* 2
Ouen tien hiang maſſacré ſous la Dynaſtie des *Yuen*, 60. *col.* 2
Ou kieou mou, arbre qui porte ce fruit; lieux où il croît; ſa deſcription, 504. Qualitez & effets de ſa racine, 505
Ou king, ſignification de ce nom, 30. *col.* 2
Ou pan, ce qu'il fit à un voleur qui voloit dans ſon Parc, 198
Ou poei tſe, deſcription de cette drogue; qualitez qu'on lui attribuë, 496. *& ſuiv.* 503. *& ſuiv.* Son uſage dans la Teinture, 497. *& ſuiv.*
Ou ſan guey, Commandant d'un corps de Troupes, appelle les Tartares à ſon ſecours, 82. *col.* 2. Provinces dont il ſe rend maître, 93. *& col.* 2. ne peut être forcé dans ſes retranchemens, 93. *col.* 2
Ou ting kia; juſqu'où il a pouſſé la fidelle amitié, 203. *col.* 2
Ouvrages d'eſprit; ce qu'il faut obſerver en les compoſant ou en les liſant, 89

P.

PA COUA ou TA COUA, voyez *Sort.*
Pagode, à qui les Indiens donnent ce nom; 19. *col.* 2
Palpitations de cœur, accompagnées de ſueurs; recette pour les guérir, 469
Pan Achillée, Eunuque Chrétien, parvient à la dignité de *Colao*, & favoriſe la Religion Chrétienne, 83
Pao ching; ce qu'il dit du *Pen tſao* de *Chin mong*, 445. *col.* 2
Pao mong ſuen; quelle étoit ſa tendreſſe pour ſa mere abſente, 206
Pao po tſe; ce qu'il conte du *Choüi ma* & des pillules appellées *Choui ſien ouan*, 485. Pourquoi il conſeille à ceux qui marchent dans les montagnes de prendre du muſc ſur eux, 488
Pao yue, Reine, fils qu'elle obtient par ſes ferventes prieres, 55. *col.* 2
Pape (le) fait publier un précepte Apoſtolique, qui ordonne de ſe ſervir du mot de *Tien tchu*, pour exprimer le vrai Dieu, 121. *col.* 2. envoye ce précepte Apoſtolique à M. l'Evêque de *Peking*; fait partir un nouveau Légat pour la Chine, 122
Parabole ancienne, rapportée par le célebre *Yen*, 513
Parrenin (le Pere) & les autres Miſſionnaires ſe donnent de grands mouvemens pour détourner le coup fatal qui alloit frapper la Religion Chrétienne, 127. reçoit d'un Mandarin Chinois la recette d'un remede pour la Dyſenterie, 506
Parricide, comment puni, 129
Parties du corps humain; quelles ſont celles qui, ſelon les Médecins Chinois, ſont les ſieges naturels de la chaleur vitale, & de l'humide radical, 380
Paſio (le Pere) un des premiers Miſſionnaires de la Chine, 70. Son projet déconcerté, il prend le parti d'aller cultiver les Egliſes du Japon, 70. *col.* 2
Paſſions; celui qui travaille à les dompter, en ſera à la fin le maître, 325
Patience; quels en ſont les fruits, 236. marque de courage dans l'adverſité, 238. *col.* 2.
Pa tſée, maniere de dire la bonne avanture, 40
Peau d'élephant; quels ſont ſes effets dans la Médecine ſelon *Chi tchin*, 482
Peinture du monde & de la vie humaine, 226
Pélerinage; quels ils ſont, & comment ils ſe font, 23. *&* 53
Penitences; quelle eſt celle que font les Bonzes, 24
Penſées morales, 205. *& ſuiv.*
Pen tſao; extrait de ce Livre de l'Empereur *Chin nong*, 444
Pen tſao de *Leang tao hong king*, intitulé, *Ming y pié lou*, extrait de ce Livre, 441
Pen tſao king ſan, Herbier attribué à l'Empereur *Chin nong*, 441. contenu de ce Livre, & ſignification de ce nom, 441. *col.* 2
Peres, (les) ont le pouvoir de vendre leurs enfans à des étrangers, s'ils en ſont mécontens, 128. *col.* 2. leur amour pour leurs enfans ne doit pas les jetter dans des inquietudes exceſſives quand il s'agit de les établir, 325

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 555 sur 577

Pereira, Chinois, accompagne le Pere Ricci dans ſon voyage à *Peking*, 73. *col.* 2

Pereira (le Pere) répond au diſcours que le beau-pere de l'Empereur avoit fait dans la cérémonie des funerailles du Pere Verbieſt, 100. *col.* 2. note un air de Muſique en préſence de l'Empereur, tandis que ſes Muſiciens le chantoient, & le repete auſſi-tôt ſans manquer à un ſeul ton, 266. *col.* 2. fait faire une orgue qui jouë d'elle-même, & la fait placer dans l'Egliſe des Jéſuites de *Peking*, 270. & mettre une horloge avec ſon carillon au haut de cette Egliſe, 270. *col.* 2

Perſécution cruelle, excitée contre les Miſſionnaires par un Mandarin de *Nan king*, 81. *col.* 2

Perſévérance dans la pratique du bien, 172

Perſpective; tableaux peints ſelon les régles de cet art, qui, expoſez dans le jardin des Jéſuites de *Peking*, ſurprennent tous ceux qui les voyent, 269. *col.* 2

Pertes de ſang, ſoit par le nez, ſoit par la bouche; ſes pronoſtics par le poûs, 430. Recette pour guérir celles qui arrivent par la voye des urines, 471. Recette pour guérir celle par le fondement, 478 *col.* 2. *& ſuiv.*

Peſadelo, voyez *Maladie.*

Petite verole; recette pour appaiſer les démangeaiſons qu'elle cauſe, 479. *col.* 2

Philoſophes Chinois (quelques) ont peu de ſolidité dans l'expoſition de leur ſyſtême, ſur l'origine & l'état du monde, 41. *col.* 2. Leurs raiſonnemens ſur la création du monde ſont ridicules & ſe détruiſent par eux-mêmes, 44. *n.* réduiſent leur morale à cinq principaux devoirs, 128. Inſtruction d'un à un jeune homme deſtiné aux grands emplois, 220. *col.* 2

Phlegmes; comment il faut les diſſiper ou évacuer la pituite du bas ventre, 449. Recette pour détacher ceux qui s'attachent à la gorge, 479. *col.* 2

Phtiſie, accompagnée de vomiſſement de ſang; recette pour la guérir, 470. Recette pour guérir celle qui eſt accompagnée de toux, mais ſans crachement de ſang, 502

Pie lo, Livre de Médecine; ce qu'il dit du *Gin ſeng*, Plante du premier ordre; où il croît, & du tems de le cüeillir; ſa figure, 460

Pierre, (maladie de la) recette pour la guérir, 471

Pieté filiale, (exemple de la) de deux freres, 210. Autres exemples, 210. 211. *& col.* 2. 259. *col.* 2

Pillules; comment elles doivent être pour le haut ventre, & comment pour la poitrine; comment on doit les faire pour qu'elles deſcendent toutes entieres dans l'eſtomach, & qu'elles mettent plus de tems à ſe délayer; comment, pour qu'elles ſe fondent promptement, 449

Ping; comment il préparoit & conſervoit le *Gin ſeng*, 463

Plante des pieds, que ſon milieu eſt l'iſſuë & l'ouverture des ſources abondantes des eſprits répandus dans le corps, & à quoi il reſſemble, 523. *col.* 2

Pneumatiques (machines), voyez *Machine & Miſſionnaires.*

Poei guei, célebre *Colao*, zélé diſciple de *Confucius*, attaque la Doctrine de *Fo*, 28

Poil de chameau; ſes effets dans la Médecine, 484

Poiſon; ſes pronoſtics par le poûs, 432. Recette pour guérir ceux qui en ſont pris, 479

Poiſſons qu'on trouve dans une montagne en caſſant des pierres où ils ſont enfermez; leur uſage dans la Médecine, 486. *col.* 2

Politique; en quoi conſiſtoit celle des anciens Chinois, 3

Portugais, (les) abordent à *Cochin* où ils trouvent des veſtiges du Chriſtianiſme, 65. *col.* 2. Plus habiles que les Chinois à ſervir l'Artillerie, ſont mandez au ſecours des Chinois, 81. *col.* 2

Poſſeſſions; les injuſtes ſont le plus ſouvent malheureuſes, 262

Potions cordiales, comment il les faut préparer, 454

Pou; deſcription qu'il fait du *Gin ſeng* & du lieu où il croît, 460. qualitez qu'il attribuë à cette plante, 463. *col.* 2

Poudre de *Hai ma*; remede excellent contre le venin, 485. *col.* 2

Poûmon; ce qu'il faut examiner dans ſes maladies, 384. de ſon poûs, 404. *col.* 2. Dianoſtics & pronoſtics de ſes maladies, 434. *col.* 2. Recette pour reparer ſon épuiſement cauſé par la courte haleine, 469. *col.* 2

Poûs; différens endroits où il faut le tâter dans les diverſes maladies des cinq parties nobles, 384. *col.* 2. Combien de fois il bat dans une reſpiration, 385. Explication de ſes différens noms, 388. Maniere de le tâter, 390. Endroits où il faut le tâter, 392. Combien il a de battemens dans une reſpiration quand la ſanté eſt parfaite, & quand la mort eſt prochaine, 393. Indications des divers poûs, 396. *col.* 2. Il y en a ſept ſortes qui indiquent le danger de mort, 398. Autres ſortes qui indiquent pareillement le danger de mort, 399. Inſtructions pour tâter le poûs, 400. *col.* 2. Jugemens qu'on peut porter en le tâtant, 428. Poûs de l'extrêmité du *cubitus*; ce qu'il marque quand il eſt *hoa* dans une femme;

dans un homme, quand il eſt *fou*, quand il eſt *ouei*; s'il eſt *yo* & *ouan*; s'il eſt *tchi*; s'il eſt *ſæ*; s'il eſt tantôt *hien* & tantôt *kin*; s'il eſt *tchin*; s'il eſt *ſin*, *ſou*, *feou*, ou bien *kong*, 389

Précaution de ne ſortir jamais de ſa maiſon à jeun, quand elle devient plus néceſſaire, 514. *col* 2.

Précepte Apoſtolique publié par le Pape; ce qu'il contient, 121. *col.* 2. eſt envoyé à M. l'Evêque de *Peking*, 122

Préjugé; réfléxions ſur ceux des hommes, 245. *col.* 2

Préſence d'eſprit charitable, 198

Preſervatif excellent contre le mauvais air, 514. *col.* 2

Princes Chrétiens remplis de zèle pour la propagation de la Foi dans l'Empire de la Chine; aident les Miſſionnaires de leurs liberalitez, 270. *col.* 2

Procedé de l'honnête homme, 153

Pronoſtics qui marquent que la mort eſt prochaine, 386. *col.* 2

Pronoſtics dans la maladie nommée *Ho loan*, 403. *col.* 2

Pronoſtics par le poûs en diverſes maladies, 402. *col.* 2. 429. *col.* 2

Pronoſtics tirez de l'inſpection du malade, 432. *col.* 2

Pronoſtics qu'on peut tirer par le poûs dans les bleſſures, où l'on a perdu beaucoup de ſang, 431. *col.* 2

Proteſtation que les Catéchumenes Chinois devoient faire; modéle d'une, 75. *col.* 2. *& p.* 76

Proverbes Chinois, 387. 514. 517. 519. *col.* 2

Provinces; quelle eſt la différence entre celles du Nord & celles du Midi, 180

Pung; fable plaiſante à ſon ſujet, 58. *col.* 2

Purgatif, comment il faut préparer ce remede, 454

Pythagore, inventeur du dogme des deux principes, 58. *col.* 2. *n.*

Q.

QUANG VOU, ce qui en eſt rapporté dans le Livre du Philoſophe *Tchin*, 63

Quinquina, remede inconnu à la Chine, eſt mis en uſage par les Miſſionnaires, qui en font des épreuves publiques, avec ſuccès, 115

R.

RACINES des arbres & des feüilles; comment doivent être cüeillies & ſéchées, 447. *col.* 2

Raillerie (la) eſt la maladie des gens vains & ſuperbes, 165

Rapports mutuels que les membres du corps humain ont avec les inteſtins, ſelon les Médecins Chinois, 380

Ratte; recette pour guérir les maux de la ratte des enfans, cauſez par des vers, 472. *col.* 2

Recette paire, voyez *Ngheou fang.*

Recettes lentes, voyez *Ki fang* & *Koang fang*

Recettes; de combien de ſortes il y en a; & ce qu'il faut obſerver dans leur compoſition, 456

Récompenſe de la fidélité à rendre une choſe trouvée, 196. *col.* 2

Réconnoiſſance d'une bête feroce envers ſon bienfaiteur, 220

Réfléxions morales, 226. *col.* 2. 237. 240. *col.* 2. 247. *col.* 2. *& ſuiv.* 250. 251. 252. 253. 258

Régal du poil follet; ce que c'eſt, 134

Régles particulieres de la conduite humaine, 185

Reins (les) & la veſſie; leurs fonctions, 91. *col.* 2. Ce qu'il faut examiner dans leurs maladies, 384. Quel eſt leur poûs, 417. Dianoſtics & pronoſtics des maladies qui les attaquent, 435. Recette pour guérir leurs douleurs, accompagnées d'une difficulté de ſe tourner, 479

Religieux Dominicains entrent à la Chine pour y prêcher l'Evangile, 82

Religieux Franciſcains vont auſſi partager les travaux Apoſtoliques à la Chine, avec les autres Miſſionnaires, 82

Remedes; ſont de pluſieurs ſortes, 444. Ceux préparez par la maſtication, autrefois en vogue; comment il faut les préparer pour guérir une grande maladie; quand on veut qu'ils ne pénetrent pas juſqu'aux vaiſſeaux, mais qu'ils diſſipent ſeulement les amas d'humeurs de l'eſtomach, des viſceres, & autres endroits des entrailles, 449. comment il faut préparer ceux qu'on prend en pillules ou en poudre & ceux qui ſont de nature humide, 453. à quoi il faut avoir égard dans la préparation des remedes, 456. *col.* 2

Renaudot (M. l'Abbé) & M. Thevenot, ont trouvé des manuſcrits qui prouvent l'entrée très-ancienne de Prélats & de Prêtres dans la Chine, 67

Repas, quand il faut éviter de le prendre; comment il le faut commencer & finir, 517

Repos; où l'homme doit le chercher, 227

Réprimande faite à propos, 221. *col.* 2. & ſans choquer, 222

Reſpirations, combien les Chinois en comptent dans un jour, 387. Recette pour guérir des incommoditez inveterées, 469.

Reſtaurans, comment il faut préparer ces remedes, 454
Rhétorique, quelle eſt celle des Chinois, & en quoi elle conſiſte, 265
Rhubarbe (la) ſelon quelques Médecins; eſt meilleure, & a plus de force étant vieille que fraîche, 488. Lieux où elle croît; deſcription de cette Plante; ſes uſages, 492. *& ſuiv.*
Ricci (le Pere) un des premiers Miſſionnaires Jéſuites de la Chine, 70. fait une Carte Géographique de la Chine; compoſe un Catéchiſme; s'attire l'eſtime des honnêtes gens de *Chao king*, 71. reçoit ordre du Viceroi de cette Province de ſortir de l'Empire, 71. *col.* 2. eſt rappellé; s'établit à *Chao tcheou*, & y fonde une nouvelle Egliſe, 72. Fait naufrage en allant à *Nan king*; retourne à *Nan tchang*; y eſt joint par les Peres *Cataneo* & *Longobardi*, 73. part pour *Peking* accompagné du Pere *Cataneo* & du Frere Sebaſtien *Fernandez*, & du Chinois nommé *Pereyra*, 73. *col.* 2. Sa réception à *Nan king*; y achete une Maiſon infeſtée de malins eſprits, & y rétablit la tranquillité, 74. eſt empriſonné à *Lin tcin tcheou* par l'Adminiſtrateur de la Doüane; eſt mis en liberté; & ſe rend à la Cour avec les préſens deſtinez pour l'Empereur, 74. *col.* 2. s'établit à *Peking*; y prêche l'Evangile, 75. oblige les Catéchumenes à déteſter leur vie paſſée, & à proteſter qu'ils embraſſent ſincerement la Foy avant que de leur adminiſtrer le Baptême, 75. *& ſuiv.* eſſuie pluſieurs orages que lui ſuſcitent les Idolâtres & les Bonzes, qu'il appaiſe par le crédit & l'autorité de ſes amis, 79. *col.* 2. fait voir le ridicule de la conſpiration que les ennemis des Jéſuites leur attribuent, 80. Sa mort, 81. Ce qui avoit favoriſé ſon entrée à la Cour de l'Empereur, 270. avoit fait préſent à l'Empereur d'une Horloge & d'une Montre ſonnante, 270. *col.* 2.
Richeſſes, diſcours ſur l'abus qu'on en fait, 235. *col.* 2.
Ris, voyez *Cange*.
Rits (le Tribunal des) a beaucoup contribué à maintenir à la Chine le culte des premiers tems, & à conſerver l'idée d'un premier & Souverain Etre, 15. érige un Mauſolée à l'honneur du Pere Verbieſt, 100. *col.* 2. de tout tems ennemi de toute Loy étrangere, 104. *col.* 2. examine le Mémoire des Miſſionnaires, & s'oppoſe à l'exercice de la Religion Chrétienne, 110. *col.* 2. Voyez *Tribunal des Rits*.
Rocha (le Pere Jean de) meurt à *Hang tcheou*; honneur que rend à ſa mémoire le Pere *Ricci*, 77
Roger (le Pere) ſe rend à *Chao king*; obtient la permiſſion du Viceroi de s'y établir; eſt obligé de quitter ſon établiſſement; y eſt rappellé, 70. *col.* 2. retourne à *Macao*; eſt envoyé à Rome, 71. *col.* 2.

S.

SACRIFICE, à qui appartient d'en faire, & quelle doit être la vertu & l'humilité de celui qui en offre à *Chang ti*, 5. *col.* 2.
Sæ, le poûs ſe nomme ainſi quand la ſenſation qu'il fait ſous le doigt a du rapport au mouvement d'un coûteau, 388. Ce qu'il marque alors, 388. *col.* 2.
Sages Chinois, quelle eſt leur différence d'avec les ſages du Paganiſme, 13. Ce ſeroit leur faire tort que de les taxer d'irréligion pour n'avoir pas eu une connoiſſance auſſi diſtincte de la Divinité que celle qu'on a eu depuis dans le monde Chrétien, 13. *col.* 2. Sont fort populaires dans leur morale, & ne font point briller leur eſprit comme les Sages de la Grece & de Rome, 130. *col.* 2.
Sageſſe, céder quelquefois de ſon droit, en eſt une marque, 225. *col.* 2.
Saignée, ſon uſage eſt très-rare parmi les Chinois, 382
Saignement de nez qu'on ne ſçauroit arrêter; recette pour le guérir, 471. 501
Saiſon chaque a ſon poûs propre, 385. *col.* 2. Quel eſt celui de la premiere, ſeconde, troiſiéme, quatriéme, cinquiéme, ſixiéme, ſeptiéme, huitiéme, neuviéme, douziéme Lune, 385. *col* 2. Celui de la dixiéme & onziéme Lune, 386
Saiſons, leur diviſion chez les Chinois, 278. *col.* 2
Sang (le) coule dans les vaiſſeaux, & eſt dans un perpétuel mouvement de circulation, 385. Effet de ſa plénitude, 520. *col.* 2.
Santé, moyens de la conſerver, 513
San tſi, lieux où cette Plante croît, ſa deſcription; ſes uſages, 591. *& col.* 2. *& ſuiv.*
Saulces, de cinq ſortes; leur fréquent uſage nuiſible, 515
Schaal (le Pere Adam) arrive à la Cour de *Chun tchi*, eſt fait Directeur du Tribunal des Mathématiques, réforme le Calendrier, 86. eſt viſité par l'Empereur, qui lui fait préſent de ſa veſte, & l'honore du nom de *Ma fa*, 86. *col.* 2. eſt fait Précepteur du jeune Prince; ſauve la Ville de *Macao* de ſa deſtruction; appaiſe diverſes perſécutions que les Bonzes ſuſcitent contre les Chrétiens, 88. *col.* 2. Pourquoi chargé

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 558 sur 577

chargé de chaînes & jetté en priſon, 89. *col.* 2. Eſt condamné à mort, 90. Ce qui arrive à la lecture de la ſentence ; On reconnoît ſon innocence, & il eſt mis en liberté ; meurt peu après accablé des ſouffrances de ſa priſon, 90. *col.* 2

Sciences ſpéculatives ; pourquoi négligées à la Chine, 265

Secte de quelques Lettrez de ces derniers tems ; leurs opinions ridicules & extravagantes, 29. *& ſuiv.*

Sectes, combien il y en a dans l'Empire ; & quelles ſont les principales, 1. Ce que leurs Diſciples promettent, 1. *col.* 2

Sel, ſon excès dans les alimens doit être évité ; ſon effet, 515

Semedo (le Pere Alvarez) Auteur de la traduction de l'Inſcription trouvée à *Si ngan fou*, 66. *col* 2.

Séminaire (le) des Miſſions étrangeres établi à Paris, envoye des Prêtres à la Chine, 118. *col.* 2

Sentences gravées dans la Salle de *Li ouen tſie* ; ce qu'on y lit, 194

Sépultures, les Chinois ſont plus occupez de donner une bonne ſituation ou un aſpect favorable à leurs ſépultures, qu'à leurs maiſons, 158. Précautions qu'on peut prendre dans le choix d'un lieu propre à cet uſage, 260. Pratiques ſuperſtitieuſes dont les Chinois uſent pour trouver une ſituation heureuſe pour bâtir une ſépulture, 261. *col.* 2

Sévérité trop grande, nuiſible au Gouvernement, 188

Siang, arbre que nous appellons *Châtaignes Chevalines* ; ſa deſcription, 498

Siang chan hien, territoire où l'on trouve des poiſſons de pierres ſemblables aux autres, 480. *col.* 2

Siao fang (le) ou petite recette ; de combien d'eſpeces compoſée, 457. A quelles maladies elle convient, 457. *col.* 2

Siao ko, maladies ; ſes pronoſtics par le poûs, 429. *col.* 2

Siecle inſtruit, ce qu'on lit dans cette Piéce de Poëſie, 262

Sien gin, ce que c'eſt ; ſignification de ce mot, 17. *& col.* 2

Sieou tſai, quelle eſt cette dignité, 251. *n.*

Simples (les) ſont fort communes ; & ſe trouvent dans chaque Ville de l'Empire, 383

Sing li ta tſuen, Livre Chinois, compoſé par ordre de l'Empereur *Yong lo* ; ſignification de ce titre, 29. *col.* 2

Sing ſſeë miao, ſon ſentiment ſur la maniere de cueillir, de préparer, & de ſécher les drogues & les herbes médecinales, 447

Siu, ce que marque ce poûs, 388. *col.* 2. Remede à cette maladie, 389

Siu, Mandarin de diſtinction ; eſt baptiſé à *Nan king*, & devient l'Apôtre de ſon Pays, 76. *& ſuiv.* Appuye la Religion de ſon autorité dans les Provinces, & procure aux Miſſionnaires la protection & l'amitié des premiers Officiers ; prend le deüil à la mort du Pere Jean de Rocha, & le fait prendre à toute ſa Famille ; reçoit reſpectueuſement la Lettre du Cardinal Bellarmin, 77. Avis qu'il donne à l'Empereur, 81. *col.* 2. meurt, 82

SUEN VANG, Empereur, regardoit comme des dons de *Tien* tous les Miniſtres qui ont bien ſervi l'Etat ; ayant négligé la cérémonie de labourer la terre, s'attribuë toutes les calamitez publiques qui arriverent, 5

Siu tſi, quelle fut ſa pieté filiale à l'égard de ſa mere, 212. *col.* 2

Sobrieté, où elle eſt le plus néceſſaire, 516

So chiao yang king, chemin par où la bourſe du fiel fait couler la chaleur vitale, 381

Soif importune ; recette pour l'appaiſer, 500

Societé, quels ſont ſes principaux devoirs, & à quoi ils ſe rapportent, 510. *col.* 2. *& ſuiv.*

Soldats Tartares, compris ſous huit Banniéres de différentes couleurs, 90. *n.*

Solſtices, tems deſtinez aux Sacrifices ; comment ils s'obſervoient, 6

So kiue yn king, canal par où le foye envoye l'humide radical aux pieds, 380

Sommeil, quand doit être pris après le ſouper, 516. *col.* 2

Song. Médecin ; quel eſt ſon ſentiment touchant les différentes ſortes de *Gin ſeng*, & des lieux qui le produiſent ; de leur vertu & de leur valeur, 461. Deſcription qu'il en fait, 461. *& ſuiv.* Ce qu'il dit du Cancre, 466

Song king, Miniſtre de *Hiuen tſong*, eſt loüé, & recompenſé de cet Empereur à cauſe de ſa droiture, 258 *colomne* 2. *& ſuiv.*

Song kin, Médecin ; ſa maniere de conſerver le *Gin ſeng*, 463. Ce qu'il dit du *Haï ma*, poiſſon du genre des Ecreviſſes, 484. du *Haï ma*, ou *Cheval d'eau*, 484. *col.* 2

So ni, premier Miniſtre, & l'un des Régens de l'Empire ; cruel perſécuteur des Chrétiens ; meurt, 91

Sore (le Pere François) Portugais, eſt chargé du gouvernement de l'Egliſe de *Nan tchang*, 73. *col* 2

Sort, en Chinois *pa toua* ou *ta coua* ; maniere de le tirer à la Chine ; pourquoi on le tire ordinairement, 40. *col* 2

Sortileges, enchantemens ; maléfices ; diableries ; ce qu'on en doit penſer, 158. Comment ces ſorts ſe jettent, 158. *col.* 2

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 559 sur 577

So san (le Prince) Commiſſaire Chinois pour régler les Limites des Empires Chinois & Moſcovites, 101. *col.* 2. Ecrit au Viceroi de *Hang tcheou* en faveur des Chrétiens, 105. *col.* 2. Se trouve à l'Aſſemblée des Mandarins du *Li pou*, & prend la défenſe des Miſſionnaires & de la Religion, 112. Obtient un Arrêt favorable en leur faveur, & le fait confirmer par l'Empereur *Cang hi*, 112. *col.* 2

So tai yn king, chemin qui conduit la chaleur vitale aux pieds, 381

So tsong, Empereur; ſon zéle pour la Religion, 68. *col.* 2. *& p.* 69

Sou, ce que dénote ce poûs, 388. *col.* 2.

Souan ming, maniere de dire la bonne avanture, 40

Souan pan, inſtrument dont ſe ſervent les Chinois pour compter; figure de cette Machine, & maniere de s'en ſervir, 267

Soucama, l'un des Régens du Royaume, & de ceux qui perſécutoient les Chrétiens, eſt accuſé & condamné à mort, 91

Sou kiong, Gouverneur de *Tſin he*, refuſoit tous les préſens qu'on lui offroit, 191. *col.* 2

Sou long, quelles ſont les merveilleuſes qualitez qu'il attribuë au *Hai ma*, 485

Sou ſong, quelles ſont les maladies dans leſquelles il employoit le Cancre pétrifié pour les guérir, 487. *col.* 2

Sou tao cong, Préſident d'une des ſix Cours Souveraines; quel étoit ſon remede pour guérir les fievres malignes, 472

So yang ming king, chemin par où l'humide radical va aux pieds, 381

Sſeë ſou, ſignification de ce nom; à qui il eſt donné; comment les Diſciples de *Fo* parviennent à cette Charge; ce qui ſe paſſe à leur Aſſemblée; leur maniere de vivre, 26. *col.* 2. Avantages qu'on retire de cette Charge; ce qu'ils font pour s'attacher leurs Diſciples; extravagances qu'ils débitent, 27

Statique (machine de) avec laquelle un enfant léve facilement pluſieurs milliers, 269. *col.* 2.

Stratagême de guerre heureux, 256. *col.* 2.

Suen vang, Prince très-religieux, voyant l'Empire déſolé par la ſéchereſſe, s'en plaint amerement à *Chang ti*, & demande que ſa colere tombe ſur lui, & non ſur le Peuple, 13

Sueurs trop fréquentes; recettes pour les guérir, 499. *& col.* 2.

Su ma kuang, entretiens qu'il a avec *Tchao yong* ſur la morale, 198

Su ma ouen, ſçavant, réduit au ſilence, 219. Réponſe qu'il fait aux remercimens d'un de ſes amis à qui il avoit rendu ſervice, 230

Sun, Magiſtrat du Territoire de *Pei*; pourvoit avec attention aux beſoins du Peuple, 187. *col.* 2.

Sun, Médecin, ſon ſentiment ſur le *Gin ſeng* du Royaume de *Sin lo*, & ſur celui de *Chaa tcheou*; deſcription qu'il en fait, 461

Superſtitions ridicules des Chinois dans le choix des lieux qui doivent ſervir à leurs ſépultures, 260

Su piao, deſcription qu'il donne du poiſſon appellé *Choui ma*, 484. *col.* 2.

Suppreſſion de mois; recette pour les provoquer, 479. *col.* 2.

T.

Table des cinq Elémens, 587

Tablettes médecinales, où dominent les *Ou poei tſe*; leur compoſition & leur uſage dans la Médecine, 503. *& ſuiv.*

Tachard (le Pere) fait des remontrances au Pape Innocent XI. 103

Taël, mot Portugais; ſa ſignification, 153. *n.*

Ta fang, ou grande recette, quelle eſt ſa compoſition, 457

Ta ho chang, à qui les Chinois donnent ce nom, 23

Tai coſama, Roy du Japon, leve une puiſſante armée pour s'emparer du Royaume de Corée, 72. *col.* 2. eſt tué & ſon armée défaite, 73. *col.* 2.

Tai hoang, voyez *Rhubarbe*.

Tai ki, ſignification de ce mot, 30. Ce que c'eſt, 30. *col.* 2. Perfections qui lui ſont attribuées, 31. *& col.* 2. Livres où il en eſt parlé; quand il a paru, 32. Ce qu'en dit *Tchin* dans ſon Traitté ſur l'origine & l'état du monde, 44. *& col.* 2. *& n.*

Tai tching, Empereur, ſa mort, 54

Tai tsong, Empereur, fait publier un Edit en faveur de la Religion Catholique, 68

Talapoins, à qui les Siamois donnent ce nom, 19. *col.* 2.

Talens, du mauvais uſage qu'on en fait, 201

Ta min, Médecin; qualitez qu'il attribuë au Cancre pétrifié, 487

Ta ming, effets merveilleux qu'il attribuë à la racine de *Gin ſeng*, 464. *col.* 2.

Tamiſer, comment il faut tamiſer les drogues pilées qui ſe prennent en pillules ou en poudre, & certaines eſpeces qui ſont oleagineuſes, 453. *col.* 2

Tamo, perſonnage célebre; où & comment il paſſe ſa vie, 54. *col.* 2. *& p.* 55

Tan, voyez *Teou*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 560 sur 577

Tang, Magiſtrat de *Sin tchang*, expédioit les Procès avec un grand déſintéreſſement, 188
Tang, comment il faut préparer ce remede; doſe d'eau qu'il y faut mettre, 453. *col.* 2
Tang coué, racine aromatique; ſa vertu, 494
Tan ki, Médecin, Chinois, guérit un homme d'une maladie incurable par le moyen de l'Electuaire du *Gin ſeng*, 465
Tao & *Fo*, leurs Sectes, quoique différentes de la Secte Littéraire, en quoi elles s'accordent, 325
Tao, expoſition de ces neuf poûs, 395
Tao ſſeë (Secte de) par qui enſeignée, & accréditée à la Chine, 15. *col.* 2. Signification de ce mot, 16. * Leur morale aſſez ſemblable à celle des Epicuriens, 16. Ce qu'ils ſe propoſoient; avoient recours à la magie, 16. *col.* 2. ſont honorez du titre de *Tien ſſeë*, 17. *col* 2. & même du nom de *Chang ti* par l'Empereur *Hoei tſong*, 18. Multitude d'eſprits qu'ils introduiſirent dans l'Empire; nom qu'ils donnerent à ces eſprits, 18
Tang, quel eſt cet inſtrument, 385. *col.* 2
Tao té, quel eſt ce Livre; où il fut compoſé, 49
TCHANG HIEN CHONG, Empereur Tartare, leve trois armées conſidérables contre l'Empereur Chinois, 85. Provinces qu'il parcourt; ſa cruauté, 85. *col.* 2. Prêt à livrer bataille, il eſt percé d'une fléche, 86
Tchang, quelle eſt cette meſure, 385
Tchang coué, nom que les Chinois donnoient à leur Empire; ſa ſignification, 46. *n.*
Tchang pe la, voyez *Cire* blanche.
Tchang ſeng, Livre Chinois qui traitte de la Médecine; pourquoi ainſi intitulé, 508. *col.* 2. *& ſuiv.* Hiſtoire que l'Auteur de ce Livre fait de ce qui lui eſt arrivé, 509. Maximes qu'il donne pour ſe procurer une vie ſaine & longue, 510 *col.* 2
Tchang ſeng yo, ſignification de ce mot, 17. *
Tchang tchai, à qui les Chinois donnent ce nom, 26. *col.* 2.
Tchang ta teou, Médecin Chinois, converti à la Religion Chrétienne, étant condamné à recevoir la baſtonnade, ſon filleul s'offre de la recevoir pour lui; ſa réponſe à cette offre; ſa patience pendant cette douloureuſe exécution; s'offre en ſacrifice au Seigneur, 106
Tchan ſun kiu, inſtructions qu'il fait à ſes enfans, 215
Tchao can tſe, célebre chez les Chinois; ce qu'il dit ſur l'élévation des Empereurs *Tching tang*, *Vou vang*, *Chun*, *Yu*, *Ven vang*, *Tcheou kong*, à l'Empire, 10. *col.* 2.
Tchao chi cou ell, ou le petit Orphelin de la Maiſon de *Tchao*, Tragédie Chinoiſe, 345
Tchao kang tſin, Mandarin, ami ſolide & déſintereſſé, 194. *col.* 2.
Tchao kong, Colao de l'Empire; ce qu'il fait pour conſerver la vie à l'héritier du Trône, 12. *col.* 2.
Tchao kouei, ſon exactitude à réparer le tort fait à autrui, 204
Tchao tſe, quelle fut ſa tendreſſe pour ſa mere âgée, & malade, 206. *col.* 2
Tche, ſa ſignification, 392
Tche kiang, nom d'une Province de la Chine, 20c. *col.* 2.
Tchin, ſignification de ce poûs, 388. *& col.* 2. *& ſuiv.*
TCHEOU, Empereur, ce qui en eſt dit dans le *Chu king*, 4
Tcheou (le Tyran) ayant banni les Sages de la Cour, eſt détrôné, 10
Tcheou kong, frere de l'Empereur *Vou vang* donne des marques de ſa pieté à l'égard de *Chang ti*, 11. ancien Mathematicien habile; Tour où il faiſoit ſes Obſervations, & quels étoient ſes inſtrumens de Mathématiques, 276
Tcheou pi ta, Mandarin à *Chao ſung*; comment récompenſé de la charité qu'il avoit exercée à l'égard d'un Ecrivain de ſon Tribunal, 200. *col.* 2. *& ſuiv.*
Tché tſai, ce qu'il dit de la racine du *Gin ſeng*, 463. *col.* 2.
Tché yong, Officier du College des Médecins de la Cour, Auteur d'un Traitté du *Gin ſeng*, 463
Tchin, Philoſophe moderne, explique ſon ſentiment ſur l'origine & l'état du monde, 42. par qui traduit, 42. *col.* 2. Son ſentiment ſur la production des Inſectes, 43. *col.* 2. *& pag.* 44. ſur le *Tai ki*, 44. *& col* 2. Réfléxions ſur ſon ſyſtême, 52. *n.* Contradiction dans laquelle il tombe ſur l'apparition à *Kao tſong*, 56. *col.* 2. *n.*
Tchin, Magiſtrat de *Tſang ou*, pourquoi il permet à un criminel d'avoir ſa femme en priſon, 188. *col.* 2
Tchin (Luc) Généraliſſime des Troupes Chinoiſes, voyez *Kiu* (Thomas.)
Tching hiong, attaqué d'une eſpece de téneſme, maladie cauſée par un excès de débauche, eſt parfaitement guéri par l'électuaire de *Gin ſeng*, 465
Tching hoang, à qui les Chinois donnent ce nom, 59. Signification de ce nom, 59. *col.* 2. *n.*
TCHING TANG, ce qui eſt dit de cet Empereur dans le *Chu king*, & comment il y eſt repréſenté, 5. juſqu'où il porta ſon culte pour le *Chang ti*, 9. *& col.* 2. Priere qu'il fait au Souverain Maître de l'Univers,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 561 sur 577

ayant inutilement offert des ſacrifices à *Chang ti* ; dans une grande ſtérilité, s'offre lui-même comme une victime d'expiation, 9. *col.* 2

Tching tſe, Interpréte des Livres canoniques publie ſes ouvrages ſous le regne de la famille des *Song*, 29

TCHING VANG, Empereur ; quel étoit ſon reſpect pour le Souverain Maître de l'Univers, 11. ce qui l'obligea de rappeller ſon oncle à la Cour, que la jalouſie de ſes Courtiſans en avoit éxilé ; conſulte *Chang ti* avant que d'entreprendre la guerre, 11. *col.* 2

Tching kiuen ; proprietez qu'il donne à la racine de *Gin ſeng*, 469. *col.* 2. Quelles ſont les qualitez du muſc ſelon ce Médecin, 487

Tchin ming tao, Mandarin de *Ho yun hien*, fait paroître une grande prudence dans l'adminiſtration de ſa Charge, 257

Tchin ſuen, Mandarin ; ſa fermeté, 193. *col.* 2

TCHING TSONG ; Empereur, ſe laiſſe ridiculement ſurprendre par les fourberies & preſtiges des *Tao ſſeë*, 17. *col.* 2

Tchin vou kouei, caractere de cet homme célebre par ſa profonde érudition, 42. *col.* 2

Tchi tſai ; comment il faut, ſelon lui, employer le vin dans les remedes, 454

Tchong fang (le) ou recette moyenne, de quelles eſpeces compoſée, 457

Tchong ngo ; quelle eſt cette maladie ; ſes pronoſtics par le pouls, 431. *col.* 2

Tchong ſuen, grand Officier de Guérre ; ſa réponſe à un défi que lui portoit un homme ſans nom, 239. *col.* 2

Tchong tching, Médecin ; ſon ſentiment ſur le *Ta fang* ou grandes recettes ; ſur le *Siao fang*, ou petite recette, 457

Tchouang tſe, après les biſarres obſéques de ſa femme, s'adonne entierement à la Philoſophie, & devient célebre dans la ſecte de *Tao*, 324. Sa Préface, ſon Livre ſur les richeſſes & les honneurs, 324. & 325. Pourquoi il voit toutes les nuits qu'il étoit un gros papillon ; explication de ce rêve, 326. Sa réponſe aux Officiers du Roy de *Tſou*, 327. *col.* 2. Chanſon compoſée ſur les funérailles de ſa femme, 337

Tchu, ſurnommé *Tien pao* (la veuve de) trouve un Livre de magie, dont elle ſe ſert pour faire des prodiges étonnans, 61. *col.* 2. & *ſuiv.*

TCHUEN HIO, Empereur, extermine les enchanteurs qui avoient dérangé le culte rendu au *Chang ti*, 7. & *col.* 2. établit des Mandarins pour préſider aux ſacrifices ; régle le choix des victimes ; & les couleurs propres aux quatre ſaiſons deſtinées aux ſacrifices, 7. *col.* 2

Tchu heou, ce que ſignifie ce nom, 7. 10

Tchu hi, habile Interpréte, honoré du nom de Prince des Lettrez, 29. & *col.* 2

Tchung lieou, eſprits honorez ſous ce nom, 59. *col.* 2. Signification de ce nom, 59. *col.* 2. *n.*

Tchung ming tao ; quelle étoit ſa gravité dans ſon particulier & ſon affabilité en compagnie, 221

Tchun tſiou ; ce que traitte ce Livre canonique, 4. *col.* 2

Teigne ; remede pour guérir cette maladie, 401

Tems propre à cüeillir les feüilles, les fleurs & à arracher les racines des ſimples & plantes médecinales, 447

Tendreſſe & pieté d'un fils à l'égard de ſa mere morte, 207

Teneſme, qui procede du froid ; recette pour le guérir, 411. *col.* 2

Teneſme, qui procede de chaleur, recette pour le guérir, 478. & *col.* 2

Teng fong, Ville du troiſiéme Ordre de la Province de *Honan* ; pourquoi crûë être le milieu du monde, 276

Teou & *Tan*, quels ſont ces poids, 201. *n.*

Terre fixe & ferme, ſa figure ſelon un Philoſophe moderne, 46

Terres, leur acquiſition eſt préférable à la grandeur & à la magnificence des bâtimens, 159

Tête (la) eſt le ſiege de tous les ſens, qui font les opérations animales, 280. *col.* 2. Recette pour guérir ſes douleurs, 478. Autre recette pour guérir ſes douleurs, ſoit qu'on les ſente au milieu, ſoit qu'on les ſente aux côtez, 489. voyez *Bourdonnement* de tête.

Thé, plante médecinale ; pourquoi ainſi nommée par les Européans ; différens noms que les Chinois lui donnoient, 474. Sentimens de divers Auteurs ſur les qualitez du *thé*, & des lieux où on le cüeille, 474. *col.* 2. Du tems auquel il faut le cüeillir, 475. Ses effets, 477. *col.* 2. Son uſage doit être moderé, 517

Theodoſe, Patriarche, voyez *Canon.*

Thermomètre que les Miſſionnaires offrent à l'Empereur, 271. *col.* 2.

Thevenot (M.) voyez *Renaudot.*

Thomas (ſaint) ſes Diſciples ſelon le Breviaire de Malabar, ont prêché le Chriſtianiſme dans l'Empire, 65

Thomas (le Pere) chargé pat l'Empereur de compoſer des Traittez ſur l'Arithmétique, 102

Ti, ſignification de ce mot, 57

Tien, ſignification que les Chinois donnent à ce nom, 2. *col.* 2. Ce que c'eſt ſuivant les Interprétes, 2. *col.* 2. & *p.* 3. Culte que les Chinois lui rendent, 3. & *ſuiv.* Quand ce

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 562 sur 577

ce mot ſe prend pour *Chang ti*, 14. *n.*
TIEN KI ſuccede à l'Empereur *Van lié*, 82. *col.* 2. meurt, 82
Tien pao, voyez *Tchu.*
Tien ſſeë, quel eſt ce titre, 17. *col.* 2
Tien tchu, ſignification de ce nom, 60. *col.* 2. *n.*
Ti hoang, quelle eſt cette racine; ſes proprietez; comment ſe préparent les pillules ainſi nommées, 521. *col.* 2
TI KO élevé à l'Empire par les ſuffrages des ordres de l'Etat; ſon culte envers le *Chang ti*; raiſon du ſucceſſeur qu'il ſe donna, 7. *col.* 2
Ti ti, à qui l'on donne ce nom, 59. *col.* 2
Toming ſan, remede immanquable pour guérir les fiévres malignes dans toutes ſortes de perſonnes; pourquoi ainſi appellé, 452
Tong çin, arbre où l'on ramaſſe la cire blanche, & d'où les inſectes qui la font tirent le ſuc, ſa deſcription, 495
Tong tchi; recette excellente pour guérir le teneſme qui procede de chaleur, 478
Tou fou lin, quelle eſt cette racine, très-commune à la Chine, 521. *col.* 2
Tou lieou ong, Marchand; ſa conteſtation avec un voleur qui lui avoit enlevé ſon ris, 203
Tournon (M. de) envoyé à la Chine en qualité de Patriarche des Indes & de Légat Apoſtolique, 120. *col.* 2. meurt du ſcorbut, 121
Tou ti, à qui les Chinois donnent ce nom, 28. *col.* 2. 59. *&* *col.* 2. Signification de ce nom, 59. *col.* 2. *n.*
Toux, recette pour l'arrêter, 470
Toux enrouée; recette pour la guérir, 479. *col.* 2
Toux violente, ſur-tout des perſonnes âgées; recette pour la guérir, 502
Tou yng ſun, riche charitable, 145. *col.* 2
Tragedie du petit Orphelin; avertiſſement ſur cette piece, 341. Prologue de cette Tragedie, 345
Treſors des Bonzes pour l'autre monde, en quoi ils conſiſtent, 25
Tribunal d'Aſtronomie (le) doit préſenter de quarante-cinq en quarante-cinq jours l'état du Ciel & les changemens de l'air, 276. doit auſſi calculer les Eclypſes & avertir S. M. de leur grandeur & de leur durée, 276. *col.* 2
Tribunal des Rits, fait afficher dans un lieu public, le jour, l'heure & la minute à laquelle l'Eclypſe commencera; fait auſſi avertir les Mandarins de ſe trouver dans la Cour de leur Tribunal, pour y attendre le moment de l'Eclypſe, 276. *col.* 2. Ordonne au Pere Verbieſt & à l'Aſtronome Mahométan de régler leurs obſervations & de les rédiger par écrit, 285. *col.* 2. Rend compte à Sa Majeſté de la juſteſſe & de l'exactitude des obſervations du Pere Verbieſt, & au contraire des erreurs dont le Calendrier du Mathématicien Chinois étoit rempli, 286
Tribut ſur le Thé, quand on a commencé à le payer à l'Empereur, 470. *col.* 2
Trigault (le Pere Nicolas); quel eſt ſon ſentiment ſur l'Aſtronomie Chinoiſe, & ſon ancienneté, 274. *&* *col.* 2
Trône; quels devoient être ceux qu'on élevoit ſur le Tróne lorſque l'Empire étoit électif, 7
Tſang, dianoſtics & pronoſtics de ſes maladies, 434
Tſang ki; deſcription qu'il fait du *Hai ma*, 484. Ce qu'il aſſûre de ſes qualitez & de ſes effets ſurprenans, 485
Tſang ki; pourquoi il recommande de boire le thé chaud, 477
Tſao; tradition conſtante ſur la ruine de ce Roy, 14. *&* *col.* 2
Tſe, ce que c'eſt, 46
Tſe tang; ce que c'eſt, 53. *col.* 2. *n.*
Tſi (le Royaume de), à préſent la Province de *Chan ſi*, 327. *n.*
Tſiang kiun; quelle eſt cette Charge, 194
Tſiang, Gouverneur de *Yang tcheou*, fait voir quel étoit ſon zèle pour ſon peuple, 191. *col.* 2. *&* *ſuiv.*
Tſian yao, Mandarin de *Yang tcheou*, témoigne ſon zèle pour le peuple, 186. *col.* 2
Tſiao (le); ſes diſtinctions & ſes fonctions, 391
Tſien yuen, Magiſtrat de *Sin ting*, trouve le ſecret d'empêcher les incendies, 255
Tſi king; juſqu'où il pouſſe ſa tendreſſe pour ſa mere, 209
TSIN CHI HOANG TI, Empereur, ennemi juré des Lettres & des Sçavans; breuvages qu'il fait chercher, 16. *col.* 2. *&* *p.* 17
Tſin, Gouverneur; réduit par ſa douceur des rebelles, ce que ſon prédéceſſeur n'avoit pû faire par les armes, 189
TSIN, Empereur, ſes vains projets, 232
Tſing, ce que les Chinois appellent ainſi, 40. 49. *col.* 2. 517. *col.* 518. *col.* 2
Tſong ché; comment il diſtingue les drogues, 446. *col.* 2. Quels ſont, ſelon lui, les défauts où les Médecins tombent communément, 450. Ce qu'il dit de l'arbre nommé *Ya kieou*, 504. *col.* 2
Tſong ching; diviſion qu'il fait du *Fou fang*; ſes diverſes compoſitions, 459. *col.* 2
Tſong tche; deſcription qu'il fait du Cheval Marin, 484. *col.* 2
Tſong tchin; ſon ſentiment ſur le *Kii fang* & le *Ki fang*, & dans quelles maladies il l'employoit; ſur le *Ngheou fang*, & ſes

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 563 sur 577

qualitez, 458. *col.* 2
TSONG TCHING; Empereur, voyez HOAI TSONG.
Tſong tſi; quelle eſt ſon opinion ſur la vertu & la valeur du *Gin ſeng* de *Chang tang*; deſcription qu'il donne de cette plante; comment les gens du pays la conſervent, 462
Tſon ki; ce qu'il dit de l'arbre qui porte le ſuif, 504. *col.* 2
Tſou eſt la Province de *Hou quang*, 327. *col.* 2. *n.*
Tſun keou; ſa ſignification, 392. Recette pour guérir cette incommodité, 487. *col.* 2
Tumeur de la gorge; recette pour guérir cette incommodité, 487. *col.* 2
Tumeurs malignes; recette pour les guérir, 500. *col.* 2
Tun y; Gouverneur de *Tai yuen*; donne un grand exemple de modeſtie & de pudeur, 199. *& col.* 2

V.

VAISSEAUX; quels doivent être ceux où l'on garde les remedes, 454. *col.* 2
Valet chatié, pour avoir décelé ſon Maître, 205
Valignan (le Pere Alexandre) Supérieur Général des Miſſions, réſident à *Macao*, ne ſe rebute pas du peu de ſuccès de ſes différentes entrepriſes, 69. *col.* 2. Choix qu'il fait de Miſſionnaires pour la Chine, 70
Vang ping Médecin; quelles ſont, ſelon lui, les maladies prochaines & les maladies éloignées, 455. *col.* 5
Vang ſou, Médecin; ce qu'il dit des maladies & de leur guériſon, 456. *col.* 2. Comment, ſelon lui, les ſages ou les maîtres de la Médecine guériſſoient les maladies de la region ſuperieure, & comment ils traittoient celles de la region inférieure, & celles de la region mitoyenne, 458
Vang tai pou; pourquoi, ſelon lui, il faut employer le *Ngheou fang* dans les remedes ſudorifiques, & le *Ki fang* dans les purgatifs, 452. *col.* 2. *& ſuiv.*
VEN VANG, Empereur; pourquoi élevé ſur le Trône malgré lui, 10
Vent le plus dangereux, 519. *col.* 2
Verbieſt (le Pere Ferdinand) deſtiné pour la Province de *Chan ſi*, eſt appellé à la Cour pour ſoulager le Pere Adam Schaal, 87. Eſt maltraitté & chaſſé avec les Miſſionnaires, 90. Eſt rappellé & fait Préſident du Tribunal des Mathématiques, & reforme le Calendrier, 91. *col.* 2. Préſente un Memoire à l'Empereur contenant les injuſtices qu'on avoit faites à la Religion & aux Miſſionnaires, 92. Apprend à l'Empereur les élémens d'Euclide; lui donne des leçons de Philoſophie, & en même tems des inſtructions Chrétiennes, 92. *col.* 2. Ecrit en Europe pour inviter ſes Confreres à venir partager ſes travaux Apoſtoliques, 93. 94. Reçoit un Bref d'Innocent XI. 94. *col.* 2. Sa mort, 92. Son éloge, 98. *& ſuiv.* Deſcription de ſes funerailles, 99. Son éloge fait par le beaupere de l'Empereur, 100. Ce qu'il a dit de l'Obſervatoire de *Peking*, & de ſes inſtrumens de Mathématiques, 275. *col.* 2. Eſt tiré des priſons où il avoit été enfermé, & préſenté à l'Empereur *Cang hi*, 282. Fait en préſence de ce Prince & de ſes Miniſtres pluſieurs experiences qui réuſſiſſent, 383. *& ſuiv.* Chargé par Sa Majeſté d'examiner les Livres d'un Aſtronome Mahométan, 284. A fait un petit Recüeil, où il marque les erreurs les plus groſſieres du Mahométan, 285. qui ſont examinées par les Tribunaux ſuprêmes, 285. *col.* 2. *& ſuiv.* Fait Directeur du Tribunal Aſtronomique, il a ordre de l'Empereur de reformer le Calendrier, 287. A enrichi l'Obſervatoire de nouveaux inſtrumens propres aux operations Aſtronomiques, 287. *col.* 2
Vertu (la) rend l'homme eſtimable, & non pas les dignitez & les richeſſes, 153. Celle qui ſe borne à jeûner, & à accompagner le jeûne de longues prieres, eſt une vertu de Bonzes, 173. *col.* 2. Il n'en eſt point de veritable ſans modeſtie, 225. Doit être à l'épreuve, 228. *col.* 2. Se fait reſpecter des plus méchans, 259. *col.* 2
Viandes plus ſaines & plus nourriſſantes; effet de celles qui ſont froides, 515. celles dont on doit s'abſtenir au ſouper, 516
Victimes, quelles ſont celles que les *Tao ſſeë* immoloient à l'eſprit de ténebres, 18
Vie humaine; ſa fragilité, 228. D'où elle dépend, 517. *col.* 2
Vie; en quoi conſiſtent ſes principes ſelon les Médecins Chinois, 379. *col.* 2. Ce que doivent faire ceux qui cherchent à prolonger leur vie, 509
Vie ſédentaire; en quel tems nuiſible à la ſanté, 520
Vieillard attaqué de teneſme & épuiſé; recette pour le guérir, 472
Vigilance d'une mere ſur ſes enfans, quoique mariez, 213
Vin; comment il doit être employé dans les remedes, 454. Son effet dans la fermentation, 514. *col.* 2
Vinaigre; quel eſt celui des Chinois, 470. *n.*
Viſage d'un malade; pronoſtics qu'on en

peut tirer ; quand le viſage eſt jaune, les yeux violets & noirâtres ; quand le viſage étant noir les yeux ſont blancs ; quand il devient ſubitement violet ; quand le viſage devient rouge & les yeux blancs, 432. *col.* 2. quand le viſage devenant violet, la bouche devient jaune, 433

Vivacité (la) eſt blamable, 225

Voleur, diſciple de *Fo*, ſe perſuade de pouvoir voler impunément, 53

Vomiſſement de ſang; ſes pronoſtics par le pouls, 432

Vomitif, comment il faut préparer ce remede, 454

VOU TI, Empereur, ſe livre entierement à l'étude des Livres magiques de la ſecte des *Tao ſſeë* ; ayant perdu une des Reines qu'il aimoit éperdûment, un de ces impoſteurs par la force de ſes enchantemens, fait paroître à ſes yeux la Reine morte ; déplore trop tard ſa fauſſe crédulité, 17

Utenciles de cuivre & de fer ne doivent pas être employés pour les remedes qui ſe préparent ſur le feu, 254

Uſage du monde, maniere de s'y conduire, 170

Utilité de la maiſon, Livre ainſi intitulé ; ce qu'il enſeigne, 51. *col.* 2

X.

XAVIER (ſaint François) ce qu'il penſoit de l'Idole *Fo* ou *Foë*, 19. part de Goa pour la Chine ; ce qu'il fit pour pénétrer dans cet Empire ; ſa mort, 69. & *col.* 2. Ses funérailles, 69. *col.* 2

Y.

YA KIEOU, deſcription de cet arbre, 504. *col.* 2.

Yang, quelles ſont ces parties ; comment elles agiſſent, 45. 46. *col.* 2

Yang & *Yng*, noms que les Médecins Chinois donnent à la chaleur vitale & à l'humide radical, 379. Maladies qu'ils dénotent, 392. *col.* 2

Yang quang ſien, Lettré ; ſon caractere ; préſente aux Régens un Livre & une Requête remplis de blaſphêmes contre la Religion, & de calomnies contre les Miſſionnaires, 88. *col.* 2. & ſur-tout contre le Pere Adam Schaal, 89. & *col.* 2. Sa fourberie eſt découverte, 90. *col.* 2. eſt degradé & condamné à mort ; meurt miſérablement, 91

Yang quang ſien, Aſtronome ; pourquoi mis en priſon, 286. *col.* 2

Yang tchin fou donne des avis à ſon Diſciple ſur la pieté filiale, 210. *col.* 2.

Yang tſe kiang, ou *Fils de la mer*, grand Fleuve de la Chine, 73. *Voyez ce qui en eſt dit au premier Tome.*

YAO, Empereur ; ne trouvant pas ſes enfans propres pour le Gouvernement de l'Empire, nomme un ſimple particulier pour lui ſuccéder, 7

Yao couai, à quoi les Chinois donnent ce nom 40

Yao mo, Divinité Chinoiſe ; ſes fonctions, 58. *col.* 2

Yen, belle maxime ſur la fortune qu'il enſeignoit, 513

Yen kiang hien, Ville du Territoire de *Fong ſiang fou*, 480. *col.* 2

Yen vang, le Platon, ou le Minos des Bonzes, 231

Yen ſou, quelles ſont ſelon lui les vertus de la racine de *Gin ſeng*, 463. *col.* 2

Yen tſe, Domeſtique fidéle & intelligent, prend ſoin de la famille de ſon Maître après ſa mort, 195

Yen vang, ſignification de ce nom, 25. 57. Quelle eſt cette Divinité des Chinois, 47. *n.* Ses fonctions, ſuivant le Philoſophe *Tchin*, 58. & *col.* 2. 59 & *n.*

Yen yang, Médecin charitable, 195. *col.* 2.

Yen yng, Ambaſſadeur du Roy *Tſi* à la Cour du Roy *Tſou* ; quelle fut ſa fermeté dans les fonctions de ſon miniſtere, 254. & 235

Yeou, ce que c'eſt, 48. *col.* 2

YE VANG, Empereur ; ce qui en eſt dit dans le *Chi king*, 12

Yeux, pronoſtics qu'on peut tirer de ceux d'un malade, quand le coin en eſt jaune, ſi les yeux ayant groſſi, ils retombent ; quand on remarque une couleur noirâtre ſe répandre ſur les yeux, les oreilles & le nez, 432. *col.* 2. quand ils deviennent intérieurement ou jaunes, ou noirs, ou blancs, & que cela gagne juſqu'aux nez & à la bouche, 432. & *ſuiv.* quand les yeux deviennent troubles, que les dents ſe caſſent & ſe noirciſſent, ou que le viſage devenant d'un blanc pâle, les yeux deviennent noirs, 433

Yeux d'Eléphant, comment il faut s'en ſervir pour guérir la maladie des Yeux, 482

Y king, ancien Livre Chinois ; ce qu'il enſeigne, 30

Yn, quelles ſont ces parties ; comment elles agiſſent, 45. 46. *col.* 2.

Yn, Général des Troupes Chinoiſes ; ce qu'il rapporte de l'Aſtronomie, 272

Y ngan, Livre ainſi intitulé ; ce qu'on y lit des Cancres & de leur vertu dans la Médecine, 486. *col.* 2

YNG TSONG, Empereur ; comment il paſſoit ſa vie, 232. *col.* 2

Yn yang, qualitez de ces drogues, 458

Yo, ſignification de ce poûs, 388. *col.* 2

Yo hoang ti, Divinité Chinoiſe, 47. 55. *col.* 2

YONG LO, Empereur, fait travailler à un corps de doctrine, 29. *col.* 2

YONG TCHING, ſuccéde à ſon pere *Cang hi* Empereur, 35. 126. Idée qu'il a du *Tien*; occaſion de l'Edit qu'il fait publier ſur le *Tien*, 35. Inſtruction qu'il donne à ſon Peuple, dans laquelle il s'explique plus clairement ſur le *Tien*, ce qui donne occaſion à cette inſtruction 35. *col.* 2. *& p.* 36. Signe l'Arrêt que le Tribunal des Rits avoit prononcé contre le Chriſtianiſme, 127

Yo ſing, Livre qui traitte de la nature des remedes; ce qu'on y lit du muſc, 488

Y tong chi, Livre ainſi intitulé; ce qu'on y lit, 486. *col.* 2

Y touan, à quoi les Chinois donnent ce nom, 39

Y tſe, ſignification de ce nom, 515. *col.* 2

YU, Empereur de la Famille *Hia*, uniquement occupé au culte de *Chang ti*, 9. partage le Ciel en vingt-huit Conſtellations, 28

YVANG, Empereur, ce qui en eſt dit dans le *Chi king*, 12

Yuen (le dernier Prince de la Race des) fuyant avec précipitation devant l'ennemi, ne trouvant point de barque pour paſſer une grande riviere, il vit tout-à-coup en l'air un grand pont de métal, ſur lequel il paſſa cette riviere, 63

Yuen (l'Impératrice) accompagnant l'Empereur à un ſacrifice, demande des enfans au *Chang ti* avec tant de ferveur, qu'elle conçut preſque en même-tems, 7. *col.* 2

Yuen nien, favori de l'Empereur *Suen ti*, ſauve la vie au premier Miniſtre par les ſages conſeils qu'il donna à ce Prince, 259

Yuen ſou, quel eſt ſon ſentiment ſur les choſes médecinales qui ont leur racine en terre, 445. Sur les maladies, ſur leur réſidence & ſur les remedes qu'il faut y apporter, 449

YU KING, Empereur, avouë que ſans le ſecours du *Tien*, il n'auroit jamais pu porter les Sciences au plus haut point de perfection pendant ſon long regne, 8

Yvoire, ou *Dent d'Eléphant*: quel eſt le meilleur; ſon uſage & ſes effets dans la Médecine, 482. *col.* 2

YUNG LIE, eſt proclamé Empereur; fixe ſa Cour à *Chao king*, 83

Yu ſſeë, nom de dignité, 193. *col.* 2

Yu ſſeë Docteur attaché à la Cour & à la perſonne de l'Empereur, 239

Yu tchung tſiao, ſa mort; 60. *col.* 2

Z.

ZELE ſingulier d'un aîné de famille pour rétablir l'union entre ſes freres, 207. *col.* 2. *& ſuiv.*

Fin de la Table des Matieres.

EXPLICATION
DES MOTS CHINOIS
QUI SE TROUVENT
DANS LES TROIS PREMIERS VOLUMES.

C

CAN, eſtrade de briques ſur laquelle ſe met un fourneau.

Cang ho, Patente au moyen de laquelle on eſt défrayé dans les voyages.

Cha, étoffe de ſoye, comme gaze, &c.

Cha mou, Arbre qu'on employe aux bâtimens.

Chang chu, Préſident de Cour Souveraine.

Chang ti, ſuprême Empereur.

Chang tſiao, ou *Tchong tſiao*, la cavité mitoyenne du corps, ou le haut ventre.

Cha ſeng, racine vuide de ſuc & d'un goût fade.

Chan, Montagne.

Chan yo, eſpece de racine.

Che chin, eſprits tutélaires des campagnes.

Che kiue min, eſpece d'écailles d'huitre.

Che lang, nom d'Office.

Cheou ſiang, nom de celui qui eſt Chef du Conſeil de l'Empereur.

Che pei, monument en l'honneur d'une perſonne illuſtre.

Che yu, Aloſes.

Chin, nom de meſure, c'eſt la dixiéme partie du *Teou*, qui eſt la dixiéme partie du *Tan*, & le *Tan* eſt une meſure de cent livres ſelon la balance Chinoiſe, & de cent vingt livres ſelon la balance Européane.

Chin, eſprit, ſpirituel, excellent, & impénétrable.

Chin tſai, eſpece de perſil.

Ching, excellent, parfait, très-ſage.

Chi king, Livre Canonique du premier Ordre.

Choui, eau.

Cho gin, femme vertueuſe.

Chu king, Livre Canonique du premier Ordre.

Colao, Miniſtre d'Etat.

Con cong, nom de Plante.

Cong quan, Hôtellerie publique, où on loge les Officiers dépêchez de la Cour.

Cong, Salon iſolé.

Cong pou, ſixiéme Tribunal Souverain des Ouvrages publics.

Cong heou, nom de dignité.

Cong, ou *Kong*, titre d'honneur, comme Duc, Marquis, &c.

Co tao yu ſe, Cenſeur public de l'Empire.

Couſanta, Général d'une Banniere Tartare.

Cou tou, vers venimeux qui viennent dans le corps.

Cou pi, Orange.

Co hiang, bois de ſenteur.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 567 sur 577

F

Fan, Alun.
Fan, centiéme partie d'une once.
Fa ſe, nom de Tribunal.
Fen ſe, Plante médecinale.
Fi, arbre ſemblable au Cyprès.
Fo, bonheur.
Fo, ou *Foë*, Idole.
Fong hoang, Oiſeau fabuleux.
Fong tiao, papier qui ſe colle ſur les ballots, où eſt le nom & la dignité de celui à qui il appartient.
Fong choui, le vent & l'eau, quelques Chinois entendent par-là l'heureuſe, ou la funeſte ſituation d'une maiſon ou d'une ſépulture.
Fong kio to, Chameau qu'on nomme à pied de vent, à cauſe de ſa vîteſſe.
Fou, Ville du premier Ordre.
Fou lin, plante médecinale, Eſquine.
Fou min, qui rend heureux les Peuples.
Fou tchu, grand Officier envoyé de la Cour pour préſider aux examens.
Fou yuen, Viceroy.

G

Gé, le Soleil.
Gin, homme.
Gin, bonté, charité.
Gin, meſure de quatre-vingts pieds.
Gin hiung, homme-ours.
Gin ſeng, plante d'un grand prix, & dont on fait grand cas.
Gin ſin, le cœur de l'homme.

H

Hai, mer.
Hai ma, Cheval marin, du genre des Ecreviſſes.
Hai pien, grand vocabulaire de la Chine.
Hai tſing, bel Oiſeau de la Chine.
Hai tao, Officier, dont l'emploi eſt de viſiter les Côtes de la mer.
Han lin, Docteur de l'Académie des Gens de Lettres de l'Empereur, Docteur du premier Ordre.
He long kiang, Riviere du Dragon noir, c'eſt ainſi que les Chinois nomment ce grand Fleuve qui traverſe la Tartarie.
Heou, nom de dignité, immédiatement après celle de *Vang*.
Hiang, odeur.
Hiang tchang tſe, Dain, ou Chevreüil odoriférant, dont on tire le muſc.
Hiao quai, maladie lunaire.
Hiao, reſpect.
Hiao tſiao, le bas-ventre.
Hiao tſao tong tchong, Plante médecinale.
Hiao king, Livre Canonique du ſecond Ordre.
Hiao ouen, ſorte de compoſition pour la cérémonie des défunts, eſpece d'Oraiſon funébre.
Hien, Ville du troiſiéme Ordre.
Hin, ſubtil, imperceptible, vuide.
Hin ſin, ſans préjugé.
Hing pou, cinquiéme Tribunal Souverain des crimes.
Hing hoang, ſouffre mâle.
Hio tao, *Hio yuen*, Officier qui préſide aux examens des Etudians de chaque Province.
Hio, Etude, étudier, lieu deſtiné aux Etudians.
Hio koan, petit Mandarin des Lettrez.
Hiong, méchant, cruel.
Hiung hoang, pierre molle & médecinale.
Ho, Fleuve.
Ho, feu.
Hoa tſiao, eſpece de poivre.
Hoang, jaune.
Hoang lin, Tombeau Royal.
Ho tao, Officier qui a le ſoin des Rivieres.
Hoang yu, Poiſſon jaune d'une groſſeur extraordinaire, & d'un bon goût.
Hoa ché, pierre glutineuſe dont on fait une ſorte de porcelaine.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 568 sur 577

Hoa pei, Peintre de porcelaine.
Ho hiang, Plante médecinale aromatique.
Hoang tching, premiere enceinte du Palais de l'Empereur.
Hoang ho, Fleuve jaune.
Hoang, Sauterelles.
Hoa yn, nom de plante.
Hoang ki, nom d'herbe.
Hoang tai tſeë, fils de l'Empereur, déſigné ſucceſſeur à l'Empire.
Hoe chen, bonnes actions.
Ho chang, Docteur de la Secte de *Fo*, c'eſt ce qu'on appelle Bonze.
Ho ché tchouen, Barque des proviſions qui ſuit celle du Mandarin dans ſes voyages.
Hoe kuo, mauvaiſes actions.
Heou feou, premiere Claſſe des Mandarins de guerre de l'arriere-garde.
Hou Lac.
Hou lou, & *Hiong nou*, noms de mépris donnez par les Chinois aux Tartares.
Hou pou, cinquiéme Tribunal Souverain, qui a la Sur-Intendance des Finances.
Hou teou, eſpece de pois, ou féves.

I

IONG TCHING FOU, Tribunal ſuprême de la guerre.

K

KAN SUNG, Plante qui entre dans différentes compoſitions de parfums.
Kao lin, terre qui ſe met en œuvre pour faire la porcelaine.
Keou, porte, ouverture, gorge de Montagnes.
Keou ki, nom de Plante.
Kiang, Fleuve, nom du plus grand Fleuve de la Chine.
Kiang ſan ki, Mandarin abaiſſé de trois dégrez.
Kiang tchu, Marſouin de riviere.
Kia ſan kie, Mandarin élevé de trois dégrez.
Kia tſe, Cycle de ſoixante ans, calcul des années par cycle.
Kiai yuen, le premier de ceux qui obtiennent le dégré de Licentié.
Kien tcheou, ſorte d'étoffe faite de ſoye, produite par des vers ſauvages.
Kieou yn, ſorte d'Inſecte qui mange la terre.
Ki keng, racine ferme & d'un goût amer.
Ki lin, animal fabuleux.
Kin, métal.
Kin, Inſtrument de muſique eſtimé à la Chine.
King, Cour, Siége de l'Empereur.
King, doctrine ſublime, ſolide, inébranlable; c'eſt ainſi que s'appellent les cinq Livres Canoniques du premier Ordre.
King, Inſtrument de muſique, c'eſt une plaque platte & mince, qu'on frappe avec un maillet de bois.
King, nom de meſure en arpentage.
Kin ſe, ſorte d'herbe nommée Soye dorée.
King tien kien, Tribunal des Mathématiques.
King tchai ta gin, Grand Seigneur envoyé de la Cour.
Kin ki, Poule d'or.
Kin kiai, nom de plante.
Kin yu, Poiſſon d'or.
Kiu mi, ainſi ſe nommoient autrefois certains Officiers qui compoſoient un Conſeil pour les affaires de la guerre.
Kiun, c'étoit autrefois une meſure de trente livres.
Kiu gin, Licentié.
Kiun vang, nom de dignité, Prince du ſecond Ordre.
Koan, Juges, Magiſtrats, Officiers de guerre, &c. c'eſt ce que nous appellons Mandarins.
Ko teng, plante ſarmenteuſe.
Kou tchi, papier fait de l'écorce de l'arbre nommé *Kou tchu*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 569 sur 577

Kou tchu, arbre aſſez ſemblable aux figuiers d'Europe.
Koué, Empire.

L

LAO FANG SE, Taffetas ſimples, mais ſerrez & unis.
La moë, arbre aſſez ſemblable au Laurier d'Europe.
Lan tchung, eſpece d'Avocat.
Lao tou, terre forte.
Lao ye, Monſieur, *ta Lao ye*, Monſeigneur.
Leang tao, Officier qui a l'Intendance des vivres qui ſe levent comme tribut.
Leang tao, Officier général pour le tribut du ris.
Leang tchouen, Barques deſtinées à porter le tribut.
Leang, les Portugais l'appellent *Taël*, once d'argent.
Leao, azur.
Leou li, ouvrage de verre.
Leou pou, ou *Lou pou*, les ſix Cours Souveraines de *Peking*.
Li, l'attachement aux Rits.
Lié, illuſtre.
Lien hoa, fleur ſemblable à celle du Nénuphar.
Lij pou, premier Tribunal Souverain, qui a Juriſdiction ſur tous les Mandarins.
Li ki, Livre Canonique.
Li lou, ſorte d'herbe médecinale.
Li pou, troiſiéme Tribunal Souverain des Rits.
Lin tſe, taffetas à fleurs, & ſatinez.
Li tchi, fruit de la Chine.
Long yen, fruit de la Chine.
Lo ngan tcha, eſpece de Thé.
Long y tchouen Barques deſtinées à porter les étoffes de ſoye, les brocards, &c. à *Peking*.
Lo ouen tchi, papier fait du parchemin des cocons à ſoye.
Lou in, Paſſe-port que donne les Bonzes pour l'autre vie.
Lou ki, Soldats Chinois de la Banniere verte.
Lou tong, eſpece de ſicomore.
Lu hoen y tchi, eſpece de léthargie nommée par les Portugais *Peſadelo*.
Lun yu, Livre Claſſique ou Canonique du ſecond Ordre.
Ly, Stade, dix font une lieuë.
Ly tan, morceau de papier rouge, où l'on écrit le nom de celui qui fait un préſent, & le nombre de choſes qu'il donne.

M

MA LIN, nom de plante.
Ma lou, Cheval-Cerf.
Man ſiao, eſpece de ſalpêtre.
Mao tcha, Thé Impérial.
Méi tze, fruit aigre, ſemblable aux abricots ſauvages.
Mei, ſœur cadette.
Meireintchain, grand Officier Tartare, Lieutenant Général d'Armée.
Me meng tong, eſpece de ſcorſonere.
Men, paſſage étroit.
Miao ſe, nom de Peuples.
Ming, ordre, commandement, volonté ſupérieure; *ou* intelligence claire, pénétration.
Min to, Chameau capable de faire les plus longs voyages.
Mi hiang, muſc fort menu & fort délié.
Mou, mere.
Mou, bois.
Mou hiang, bois odoriférant.
Mou tſai, Paſteur & Gouverneur des Peuples, nom qu'on donne aux Mandarins.

N

NAN, midi.
Nan kiao, Fauxbourg du Midi.
Nan mou, ſorte de Cédre, bois très-eſtimé à la Chine.
Nieou hoang, pierre jaune qui s'engendre dans le ventre des vaches.
Nien y ſe, grande Hiſtoire Chinoiſe.

Niu,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 570 sur 577

Niu, femme.
No mi, eſpece de ris dont on fait le vin à la Chine.
Nou, eſclave.
Nui yuen, Tribunal du dedans du Palais de l'Empereur.
Nu kin, inſtrument de muſique.
Ngan tcha ſsëë, Lieutenant Criminel.
Ngan tcha ſsëë, Tribunal Criminel dans une Ville Capitale.

O

OKIAO, eſpece de colle.
O mi to fo, paroles myſtérieuſes, qui ſont toutes les prieres des dévots de *Fo*, & auſquelles ils ne comprennent rien.
Ou, midi.
Ou, cinq.
Ouan, dix mille.
Ouei, Tribunal de quelques Villes.
Ouei, Citadelle ou Fortereſſe.
Ouei tcheou peï, Officier de guerre.
Ou fou, les cinq Claſſes, ou troupes des Mandarins de guerre.
Ou tong chu, bois fort eſtimé, qui reſſemble au ſicomore.
Ou kieou mou, arbre dont on tire le ſuif.
Ou mien, porcelaine de couleur plombée.
Ou poei tſe, drogue Chinoiſe, d'uſage pour la teinture & pour la médecine.

P

PA, Chef des Princes tributaires.
Pa, eſpece de ſerpent.
Pao, Fortereſſe, Citadelle, Place frontiere.
Pan tſeë, groſſe canne fenduë & à demie platte, dont on donne la baſtonnade.
Pao ta, Tours fort élevées dans les Villes.
Pao teou, enveloppe de tête, coëffure de femmes âgées.
Pa tſeë, les huit lettres qui compoſent l'an, le mois, le jour, & l'heure d'un chacun.
Pang yuen, ſecond Docteur d'une promotion.
Pai leou, ou *Pai fang*, Arc de triomphe.
Pé, Septentrion.
Pei lé, nom de dignité, Prince du troiſiéme Ordre.
Pei tſe, nom de dignité.
Pe la chu, arbre où l'on prend une eſpece de cire.
Pe tçi, ſorte de fruit.
Pe tſai, herbe potagere excellente, & d'un grand uſage.
Pe tun tſe, eſpece de pierre blanche & très-fine, dont on ſe ſert pour faire la porcelaine.
Pe tchu, racine d'herbe.
Pe fou, ou *Pe kieou*, grand Oncle, nom que les anciens Empereurs donnoient aux Grands, ainſi que nos Rois diſent aux gens d'un certain rang, mon Couſin.
Pen hia, ſorte d'herbe.
Pen tſao, Herbier Chinois.
Pe tong, cuivre blanc.
Pe y, Fourmi blanche qui ronge le bois, les meubles, &c.
Ping pi tao, Inſpecteur des Troupes.
Ping pou, quatriéme Tribunal des armes ou de la milice.
Poei, petits coquillages qui ſervent de petite monnoye nommée *Coris* à Bengale.
Pou, Tribunal.
Pou, Fortereſſe, ou Citadelle.
Pou, monnoye ancienne.
Pouan cong, Salle Royale, Palais qui ſert aux Aſſemblées des Sçavans.
Pou eul tcha, eſpece de Thé.
Poutching ſſëe, Tréſorier Général des Provinces
Po hi, nom d'herbe.
Po ho, pouliot.

Q

QUAN KIAO, Chaiſe à la Mandarine.
Quang lan, fruit de la Chine.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 571 sur 577

Quoe hio, College de l'Empire ou s'aſſemblent les Lettrez dans chaque Ville.

S

SAN TSI, plante médecinale.
Sang chu ou *Ti ſang*, eſpece de mûrier.
San tſeë king, Livre qui contient en abregé ce qu'un enfant doit apprendre.
Se lien tchi, papier fait de l'arbriſſeau qui porte le coton.
Se tſe, fruit de la Chine.
Siao hio, ce qu'on apprend d'abord aux enfans qui étudient, comme qui diroit, baſſes Claſſes.
Siao teou, eſpece de pois.
Siao, petit.
Siao gin, canaille, petites gens.
Siao hio, Ecole des enfans; Livre canonique du ſecond Ordre.
Siang cong, Secretaire d'un Mandarin, & nom honorable de Lettré.
Sie puen, maladie de poûmons.
Sien ſſeë, Docteur de l'Empire.
Sieou tſai, Bachelier.
Si fan, nom de peuples.
Si, Occident.
Si ſin, nom de plante.
Sing, la nature, ou la raiſon naturelle.
Sin, croire, ſe fier, bonne foi, confiance.
Sin ſin, eſpece de Singe.
Song lo tcha, eſpece de thé verd.
So, Citadelle ou Fortereſſe.
Sou ho, plante dont on tire une eſpece d'huile.
Souan ming, c'eſt ce que les Chinois appellent ſupputer ſa deſtinée, ou dire la bonne avanture.
Sou mou, bois de Breſil.
Sou mi, mil.
Sseë pao, les quatre choſes précieuſes; ils nomment ainſi le papier, les pinceaux, l'encre, & le petit marbre pour la broyer.
Sſeë chu, les quatre Livres qui contiennent la Doctrine de Confucius.
Sſeë fou, nom qui ſe donne aux Maîtres de Métier & au Superieur des Bonzes.

T

TA, Tour.
Ta gin, Grand Seigneur.
Ta hio, grand College.
Ta ching tien, Salle de ſageſſe ou de perfection, où s'aſſemblent les Sçavans dans chaque Ville.
Ta hio, hautes ſciences, Livre canonique de ſecond Ordre.
Ta teou, gros pois ou féves.
Ta fou, grande Charge de l'Empire.
Ta ché, grand pardon & amniſtie que donne l'Empereur.
Tai tſou, nom commun aux Conquerans qui ſont les premiers auteurs d'une Dynaſtie.
Tan; meſure d'environ cent livres.
Tan, inſecte qui vit d'air & de roſée.
Tan, nom d'arbre.
Tan hoa, troiſiéme Docteur d'une promotion.
Tang lang, inſecte qui mange les cigales.
Tang couei, nom d'herbe.
Tang, Corps de Garde qu'on tient ſur les routes d'eau.
Tao yé, Gouverneur de deux ou trois Villes du premier Ordre.
Tao, nom de Secte.
Tao li, Officier dans le Tribunal Criminel d'une Ville Capitale.
Tao, monnoye ancienne.
Tao ſſeë, nom de Secte.
Tao chang, grand Bonze, ou Superieur de Bonzes.
Tcha, Thé.
Tchang ko tſe chu, arbre aux fruits longs, ou arbre de caſſe.
Tcha, eſpece d'écluſe.
Tchai, Fortereſſe, ou Place d'armes.
Tchan, poſte, ou la diſtance d'un lieu à un autre qui fait une poſte.
Tcha hoa, arbre qui porte des fleurs.
Tchang tſe, chevreüil.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 572 sur 577

Tchang tchai, ſorte de Bonzes qu'on appelle les Jeûneurs.

Tchang, meſure qui a dix *tché* ou pieds de chacun dix pouces.

Tçeng, Inſtrument de Muſique qui a treize cordes.

Tchang pe la, cire blanche d'inſectes.

Tchao ting, la Cour & la ſalle du Palais de l'Empereur. On donne ce nom à l'Empereur.

Tcheou, Ville du ſecond Ordre.

Tcheou tſe, ſorte de taffetas particulier.

Tchi fou, ou *fou tſun*, Gouverneur d'une Ville du premier Ordre.

Tchi tcheou, Gouverneur d'une Ville du ſecond Ordre.

Tchi hien, ou *hien tſun*, Gouverneur d'une Ville du troiſiéme Ordre.

Tchi, gouverner, Gouverneur.

Tchin, Fortereſſe, ou Place d'armes.

Tching, nom qu'on donne aux grandes Bourgades.

Tching hoang, eſprits tutélaires des Villes.

Tching tchu cao, Grand Officier envoyé de la Cour pour préſider à l'examen des Licentiez.

Tchi, la prudence.

Tchi tſe, eſpece d'amande.

Tching, ſincere, droit; ſincerité, droiture.

Tço ye, révérence qu'on fait aux parens & aux perſonnes âgées.

Tché, habile, intelligent.

Tchong, le juſte milieu.

Tchong yong, Livre canonique du ſecond Ordre.

Tchu heou, Princes feudataires.

Tchuang yuen, premier Docteur d'une promotion.

Tchong fou, Mandarins de Guerre de l'avant-garde du corps de bataille.

Tchu cha, mineral, vermillon.

Tchu cao, Mandarin qui préſide à l'examen qu'on doit ſubir pour être Licentié.

Tchung lieou, eſprits tutélaires des maiſons.

Tchung tſiou, Livre canonique du ſecond Ordre.

Tchouen, Barque ou ſomme Chinoiſe.

Tchouen chan kiai, eſpece d'hériſſon écaillé.

Tſong, Chef de famille.

Tchuen, torrent.

Tie li mou, bois de fer, ainſi appellé à cauſe de ſa durée.

Teou, dixiéme partie d'un *Tan*.

Teou che, nom de féve.

Teou pan hiang, muſc en grain & le plus précieux.

Ti hoang, racine médecinale.

Ti, Empereur.

Ti ſien, Habitant éternel de la terre.

Tiao kien, ſorte de vers qui font de la ſoye.

Tien ou *Tien hoa*, ſimple propre à la teinture.

Tien, Ciel, ou le Seigneur du Ciel.

Tien tſan, tablettes de marbre de diverſes couleurs.

Tien tſe, fils du Ciel, nom qu'on donne aux Empereurs.

Tien tchu tang, Egliſe du Seigneur du Ciel.

Tien tchu, Seigneur du Ciel.

Tien tſeë men ſeng, les Diſciples du fils du Ciel; nom qu'on donne aux trois Docteurs d'une promotion, dont les compoſitions ont été trouvées les meilleures.

Tien hia, le deſſous du Ciel; terme dont les Chinois déſignent leur Empire.

Ting, grande ſalle ouverte, deſtinée à recevoir les viſites.

Tiao, nom d'une cérémonie funebre.

Tie tſeë, billet de préſens ou de viſites.

Tchou tſe, bambou, eſpece de roſeaux ou de cannes.

Te, vertueux en général, vertu.

Tong chu, arbre dont on tire de l'huile.

Tong hoa fong, oiſeau rare.

Tong tſien, monnoye de cuivre.

Tong yeou, eſpece d'huile qu'on tire de l'arbre *Tong chu*.

Tong ſeng, étudiant ſans aucun dégré, mais nommé pour les examens, ou Lettré de même Licence.

Tong kong, Palais Oriental; ce nom ſe donne au Prince héritier qui loge dans ce Palais.

Tſao ou, eſpece d'arcenil.

Tſao, produire, faire, créer.

Tſe tan, bois de roſe.
Tſe lay tong, cuivre rouge.
Tſe tſong, & *Yen pe*, arbre qui tient du génievre & du cyprès.
Tſe ni, racine qui a peu de ſuc.
Tſe ſou, nom d'herbe.
Tſe, minuit.
Tſe tang, ſalle commune où l'on honore les défunts de la même famille.
Tſeë, fils.
Tſi, vernis.
Tſi ſeng, vin qu'on préſente au Criminel avant que de lui lire ſa Sentence.
Tſi chu, arbre du vernis.
Tſiang kiun, Général des Tartares.
Tſien fou, Mandarins de Guerre de l'avant-garde.
Tſien, monnoye, dixiéme partie d'une once d'argent.
Tſin ſſeë, Docteur.
Tſin vang, nom de dignité, Prince du premier Ordre.
Tſing tſing, mot de compliment, qui ſignifie tout ce qu'on veut.
Tſin ſſeë, Docteur dans les Lettres, ou dans la Guerre.
Tſiu, eſpece de vers qui rongent la chair humaine.
Tſong tou, grand Officier, dont la juriſdiction s'étend ſur deux Provinces.
Tſong ping, Commandant Général de Milice.
Tſong ho, Intendant Général des Rivieres.
Tſong, eſpece de petite orgue.
Tſo fou, Claſſe des Mandarins de Guerre de l'aîle gauche.
Tſo tchouen, Barques deſtinées à tranſporter les Mandarins dans leurs voyages.
Tſoui ki, porcelaine marbrée & coupée de veines.
Tſouen kien, eſpece de vers qui font de la ſoye.
Tong, Orient.
Touan tſe, ſatin.
Touan che, pierre propre à préparer l'encre.
Toui tſe, Proſe meſurée, ſans rime, qu'on fait compoſer aux Etudians.
Tou ti, Diſciple.
Tou ti, Eſprits tutélaires des Villages.
Tou, terre.
Tun tien tao, Officier qui veille à la réparation des chemins.

V

VAN FO, terme de civilité, par lequel on ſouhaite toute ſorte de bonheur.
Vang, Roy.
Ven tchang, ou *Ouen tchang*, compoſition aſſez ſemblable aux amplifications que font les Ecoliers en Europe.
Voë, être, choſe, ſubſtance.
Vou y tcha, eſpece de Thé qu'on appelle en Europe Thé bouy.

Y

Y, la juſtice.
Y, Poſte, ou lieu où l'on change les chevaux de poſte.
Y king, Livre canonique du premier Ordre.
Y ma, Bureau où l'on entretient les chevaux de Poſte.
Y tchouen tao, Officier qui veille à l'entretien des Poſtes, des Barques, &c.
Y touan, fauſſe Secte, ou erreur en fait de doctrine.
Ya, corneille.
Ya men, Tribunal ou Palais des Mandarins.
Yang tçiou, ſorte de breuvage de ris.
Yang tſe kiang, le plus grand Fleuve de la Chine.
Yang, matiere parfaite, ſubtile, & dans un continuel mouvement.
Ye ſang ou *Tché*, mûrier ſauvage.
Yen tao, Intendant pour les Poſtes, pour le Sel, &c.
Yen, ſel.
Yen vang, le Pluton des Chinois idolâtres qui honorent *Fo*.
Yeou tſe, fruit de la Chine.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 574 sur 577

Yeou fou, Mandarins de guerre de l'aîle droite.
Yeou, huile.
Yeou, tou, terme huileuſe.
Yn, matiere groſſiere, imparfaite, & ſans mouvement.
Yong tſai, ancien nom d'une Charge conſidérable.
Yong, conſtant, éternel, immuable.
Yo teou keou, eſpece de cardamine.
Yu ché, eſpece de jaſpe blanc & tranſparent.
Yun ho, ou *yun leang ho*, Canal Royal.
Yuen yuen, Intendant Général d'une Province pour le Sel.
Yun lo, Inſtrument de Muſique compoſé de petites plaques rondes un peu concaves.
Yu mé, encre Impériale.
Yué, la Lune.
Yu ſſeë, nom de dignité, Docteur attaché à la Cour & à la perſonne de l'Empereur.

Fin de l'Explication des Mots Chinois.

FAUTES A CORRIGER.

Page 16. *ligne* 20. ſollicitude, *liſez* ſolitude.
Page 275. *col.* 2. *lig.* 10. médiocre ſituation, *liſ.* médiocre grandeur.
Pag. 318. *lig.* 31. impuni, *liſ.* impunie.
Page 359. *lig.* 40. tronc, *liſ.* trou.
Page 430. *col.* 2. *lig.* 7. ſupeficiel, *liſ.* ſuperficiel. *lig.* 16. orpheines, *liſ.* orphelines.
Page 445. *lig.* 43. intérieure, *liſ.* inférieure.
Page 461. *lig.* 32. *Chan tong*, liſ. *Chan tang*.
Page 469. *col.* 2. *lig.* 6. Mare, *liſ.* Marc.
Page 485. *col.* 2. *lig.* 29. coupe', *liſ.* couple.
Page 486. *lig.* 20. & eſt, *liſ.* & ſont.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 575 sur 577

APPROBATION.

CETTE *Deſcription Géographique, Hiſtorique, Chronologique, Politique, & Phyſique de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe*, que j'ai lûë par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, eſt ſi ample, qu'on peut aſſûrer que preſque aucun Pays, même de l'Europe, ne ſera déſormais mieux connu que la Chine, la Tartarie qui lui eſt ſoûmiſe ou alliée, & que quelques autres Etats conſidérables qui les touchent immédiatement. C'eſt avec une confiance bien fondée, que dans cet Ouvrage on s'inſtruit, non-ſeulement de la véritable étenduë d'une ſi vaſte portion de l'Univers, mais auſſi de tout le détail qui regarde les plus importans objets qu'elle renferme. On y prend auſſi une idée juſte de la Nation Chinoiſe & de ſes Souverains : On y développe ſon caractere, les richeſſes qu'elle fournit à l'Europe, & celles qu'elle en tire. La principale de ces dernieres, eſt ſans doute l'heureuſe connoiſſance de la véritable Religion ; du culte ſincere que tous les hommes doivent à Dieu, & que la ſeule Egliſe Catholique, Apoſtolique, & Romaine enſeigne par toute la Terre.

Des Miniſtres zélez, ſortis de pluſieurs Nations Fidéles, & de divers Ordres Religieux, ont depuis la découverte des Indes Orientales, porté à la Chine la lumiere de l'Evangile, en marchant ſur les traces du grand Xavier. Il eſt vrai que ce Thaumaturge fut borné par la divine Providence à en montrer le chemin ; mais ſes Freres le ſuivirent bien-tôt, & y remplirent ſes vûës Apoſtoliques.

Parmi eux, les Jéſuites François ſe ſont extrêmement diſtinguez. Leurs talens naturels, & leurs lumieres acquiſes, employés par l'eſprit de Religion au progrès de l'Evangile, avoient fait naître en leur faveur un merveilleux concours de protection, entre les deux plus grands Princes du Siécle, le Roy Loüis XIV. & l'Empereur *Cang hi*. Durant la vie de ces deux Monarques, une nombreuſe & floriſſante Chrétienté s'eſt heureuſement ſoûtenuë à la Chine ; mais cette Chrétienté eſt à préſent en danger d'être abſolument anéantie.

Le R. P. DU HALDE a déja commencé de rendre compte de cette triſte révolution dans le vingt-uniéme Recüeil de ſes *Lettres Edifiantes & Curieuſes*. C'eſt à ce ſçavant & laborieux Ecrivain qu'on eſt maintenant redevable de cette magnifique *Deſcription de l'Empire Chinois* ; Ouvrage très-complet, dont je ſuis perſuadé que le Public lui ſçaura beaucoup de gré. Fait à Paris ce 30. Juillet 1734.

Signé, l'Abbé RAGUET.

APPROBATION.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, permets au Pere JEAN-BAPTISTE DU HALDE de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a compoſé, intitulé : *Deſcription Géographique, Hiſtorique, Chronologique, Politique, & Phyſique de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe, &c.* & qui a été revû par trois Théologiens de notre Compagnie. A Paris, le premier d'Avril 1733.

P. FROGERAIS.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé le Pere DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaitteroit faire imprimer & donner au Public une *Deſcription Géographique, Hiſtorique, Chronologique, Politique & Phyſique de la Chine, & de la Tartarie Chinoiſe, enrichie de Cartes générales & particulieres de ces Pays, de la Carte générale & des Cartes particulieres du Thibet & de la Corée, & d'un grand nombre de figures en taille-douce. Lettres Edifiantes & curieuſes écrites des Miſſions Etrangeres par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de* JESUS ; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier, & en beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des préſentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages ci-deſſus ſpécifiez en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notre contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance, comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages ci-deſſus expoſez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmen-

tation, correction, changement de titre, même en langue étrangere ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725, & qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimez qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires ſans en demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Fontainebleau le vingt-ſeptiéme jour d'Octobre l'an de grace mil ſept cens trente-deux, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON, *avec paraphe.*

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale de la Librairie & Imprimerie de Paris N°. 479. fol. 459. *Conformément au Réglement de* 1723. *qui fait défenſes, Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Article* CVIII. *du même Réglement. A Paris le* 9. *Janvier* 1733.

G. MARTIN, *Syndic.*